

ISTITUTO PER LA STORIA DEL RISORGIMENTO ITALIANO  
BIBLIOTECA SCIENTIFICA

SERIE II: FONTI

Vol. LXXXIII

COSTANZA d'AZEGLIO

# LETTERE AL FIGLIO

(1829-1862)

*a cura di*

DANIELA MALDINI CHIARITO

Vol. II

(15 juin 1849 - 14 avril 1862)

R O M A

ISTITUTO PER LA STORIA DEL RISORGIMENTO ITALIANO

1 9 9 6









The image displays a fac-simile of a handwritten letter, presented in two columns. The script is a dense, cursive hand, characteristic of the mid-19th century. The left column contains the main body of the letter, while the right column appears to be a continuation or a separate section. The text is written in dark ink on a light-colored paper. At the bottom of the left column, there is a small signature and a date: "4. 1. 1860". The right column ends with a closing phrase, possibly "Vostro affezionato figlio" or similar, followed by a name. The overall appearance is that of a historical document, likely a personal letter.

Fac-simile della lettera del 4 gennaio 1860.

ISTITUTO PER LA STORIA DEL RISORGIMENTO ITALIANO  
BIBLIOTECA SCIENTIFICA

SERIE II: FONTI

Vol. LXXXIII

COSTANZA d'AZEGLIO

# LETTERE AL FIGLIO

(1829-1862)

*a cura di*

DANIELA MALDINI CHIARITO

Vol. II

(15 juin 1849 - 14 avril 1862)

R O M A

ISTITUTO PER LA STORIA DEL RISORGIMENTO ITALIANO

1 9 9 6

ISBN 88-85183-26-3

Vendredi, 15 juin [1849]<sup>1</sup>

Mon cher fils,

J'ai reçu ta première lettre de Paris<sup>2</sup> avant-hier, un peu tard ce me semble, et j'ai dit à Ferrero ton désir, il m'a promis une lettre de change et je pense d'y ajouter deux mots d'accompagnement que tu aimeras autant que les siens.

Vraiment c'est un triste moment pour arriver à Paris, et il serait bien difficile de s'empêcher d'être inquiet d'après tout ce qui s'y passe<sup>3</sup>, cela me ramène un peu plus souvent ton souvenir, et c'est avec anxiété que j'y pense, le moyen de ne pas craindre!

Je te recommande à Dieu, à la Sainte Vierge de la Consolà que nous fêtons ces jours-ci et à tous les Saints de ma connaissance particulière car hélas, mon pauvre fils n'est pas prêt et cette terrible maladie ne laisse guère le tems de se préparer; que Dieu veuille t'épargner et te laisser le tems et te donner la volonté de faire quelque chose pour lui qui a tant fait pour toi. Je te recommande toujours l'hygiène, la vie réglée, éviter [les] réunions nombreuses dans des endroits fermés et d'être toujours prémuni contre les refroidissemens imprévus d'atmosphère. Quant au poste qui t'est échué, comme nous ne l'avons pas recherché, il faut y faire du mieux que l'on sait et servir le pays où et comment il vous croit utile et que la Providence, qui vous place en cette situation par l'organe des supérieurs, fasse le reste.

La place est fort honorable dans ces momens difficiles, c'est un position d'avanposte, après on est tenu de combattre et non de vaincre, comme à la guerre. Je présume bien que ton poste de Londres te sera réservé, mais l'oncle n'avait pas le choix dans ce moment et s'il t'a jugé capable d'une mission difficile, il n'y a plus qu'à faire effort pour justifier son choix avec courage; sans la malencontreuse épidémie je me rassurerais sur le reste. Il paraît que toutes les jambes *taparelliques*<sup>4</sup> ont été atteintes cette année, Max, ton père, Prosper et toi maintenant, peut-être ce *sfogo* d'humeur te serait-il salutaire; ce que je ne crois pas bon c'est le taffetas gommé<sup>5</sup> qui justement fait vesicatoire. Il vaut mieux mettre de l'onguent réfrigérant et puis laisser faire.

Tu as dû recevoir hier une longue lettre de moi, sans adresse de lieu que j'ignorais. Nous pleurons bien sincèrement le pauvre Bugeaud, en qui nous avons grande confiance, c'est une bonne influence de moins et il n'y en a pas à revendre. Toutes les lettres particulières qui arrivent sont peu rassurantes sur les dispositions du parti actif, et nous en aurons le contre-coup, les uns le redoutent, les autres

l'espèrent, selon les vues et le but.

Nous sommes calmes à l'intérieur, tout le monde va son train ordinaire, ici la majorité considérable veut l'ordre, la troupe, la garde nationale est disposée à le maintenir, dehors les idées sont faussées dans un trop grand nombre, pourtant il y en a déjà de revenus, nous verrons les élections et si le gouvernement saura montrer de la fermeté, c'est ce qu'on lui crie de tous côtés. Je crois que s'il sait prendre le parti énergique, il sera secondé et soutenu par une grande partie de la nation. Le Roi est en convalescence<sup>6</sup>.

Les chaleurs qui nous abîmaient ont diminué grâce à des orages journaliers, j'ai pu aller hier à Moncalier avec ton père voir Poupon, dont on nous a fait des éloges. Il y avait Académie, et il nous a déclamé des pièces de vers de circonstance (l'Italie) avec une verve et un feu que je trouve très amusans; il ne se gêne aucunement.

Voilà La Rocca<sup>7</sup>, le ministre de la Guerre, qui se marie avec Mlle Castion Feroce, c'est une bonne affaire pour lui, elle pourrait bien finir par avoir 400 mille francs, c'est une belle personne dont on loue fort le caractère; quant à Castion François<sup>8</sup>, il a une femme bien nulle, dit-on, mais il a trouvé ce qu'il cherchait: de l'argent à jeter, ainsi je ne le plains pas. Nous attendons ce soir l'oncle César de S. Martin, les autres sont allés cahin-caha à Favria.

Nous ne savons rien de Rome<sup>9</sup> encore, voilà un pauvre pays bien dévasté, quel compte à rendre pour Mazzini envers cette pauvre Italie, mais on les pilerait dans un mortier, ces gens-là, qu'ils ne changeraient rien à leurs idées.

Adieu, mon cher fils, nous t'embrassons, Dieu te garde.

Edita in *Souvenirs historiques*, pp. 360-361.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> Emanuele nel mese di giugno si recò a Parigi per sostituirvi temporaneamente il Gioberti che aveva dato le dimissioni dall'incarico: cfr. la lettera di Massimo a Emanuele, 30 maggio, in A. COLOMBO, I, p. 78.

<sup>3</sup> A Parigi stava infuriando una epidemia di colera: quando Emanuele vi arrivò, vi morivano dalle 700 alle 800 persone al giorno (*Souvenirs historiques*, p. 360, nota 1). Il 13 giugno, Massimo scrisse al nipote: « Quindici giorni fa non potevo pensare al colera che credevo finito, non parlandone mai i giornali, e non potevo prevedere la tua storia. Non posso dirti altro che me ne dispiace, e che cercherò di liberarti al più presto possibile » (N. BIANCHI, p. 19).

<sup>4</sup> Costanza crea l'aggettivo dal cognome di famiglia Tapparelli; in quei giorni Emanuele non riusciva a camminare a causa di una storta: si veda la nota di Emanuele nella lettera di Massimo del 13 giugno (N. BIANCHI, p. 18).

<sup>5</sup> O *taffetas anglais*, pezza di tessuto di filo ricoperto di garza trattata con una sostanza cicatrizzante che si applicava su piccole piaghe.

<sup>6</sup> Il 28 giugno, Vittorio Emanuele II scrisse al presidente del Consiglio Massimo d'Azeglio: « Per me poi sono in perfetta guarigione; ho già quasi

forze come prima e pronto a lavorare al tavolino, a piedi, ed a cavallo» (*Lettere di Vittorio Emanuele II*, cit., p. 298).

<sup>7</sup> Enrico Morozzo della Rocca (1807-1897) aveva accettato il portafoglio di Guerra e Marina nel ministero De Launay. Il 12 settembre 1849 sposò Irene (1829-1912), figlia del conte Clemente Verasis di Castiglione, soprannominato *Feroce* (cfr. lett. 38, nota 7) e della bellissima Artemisia Balbi di Piovera. Irene di Castiglione, donna colta e vivace, fu dama della regina Maria Adelaide e scrisse alcuni romanzi in francese sotto lo pseudonimo di Cordula.

<sup>8</sup> Francesco Verasis di Castiglione (1826-1867), figlio di Luigi Gabriele, fu gentiluomo di corte di Carlo Alberto, poi ufficiale d'ordinanza e segretario di gabinetto di Vittorio Emanuele. In prime nozze aveva sposato Francesca Trotti (1829-1851).

<sup>9</sup> Il 15 giugno le batterie francesi stavano attaccando i bastioni di Roma. Giuseppe Mazzini dopo la fuga del papa dalla città, divenne con Saffi e Armellini triumviro della Repubblica romana.

273.

Dimanche, 18 juin [1849] <sup>1</sup>

Mon cher fils,

Je crois tous les jours voir arriver une de tes lettres, maintenant que tu dois être plus près de nous et qu'elles nous arrivent plus fraîches d'un jour.

Je ne conçois pas comment tu te plainais dans te dernière de notre silence, car il me semble que ton père t'ayant écrit dans l'intervalle des deux miennes, il devait y avoir du plus plutôt que du moins. Enfin tout aura fini par arriver et te rassurer; tu auras vu qu'il n'y avait ni morts ni blessés. Te voilà lancé dans les interims, à cheval sur la Manche ce n'est pas petite affaire, tu es vraiment l'homme aux interims, un vrai *stopa beuce*<sup>2</sup>; c'est le moment de montrer *la sua abilità*, une bonne occasion de se faire honneur, les moments sont urgens et critiques au dernier point, si tu allais faire une belle affaire, j'en serais bien contente, mais nous sommes en train de n'en faire ni de belles ni de bonnes.

Tout ce que nous pouvons vanter ici c'est de conserver une tranquillité telle quelle, les rues sont calmes, les esprits ne le sont guère, les uns [s']agitent sans s'inquiéter de ce qui pourra arriver, les autres s'inquiètent sans s'agiter le moins du monde et laissent beaucoup trop le champ libre aux agitateurs peu légaux.

On crie après le Ministère pis que jamais, qu'il ne fait rien, qu'il n'empêche rien, que Max se laisse conduire par Pinelli, qui tient le pied en deux étriers etc. etc. C'est un concert qui est peu agréable à entendre, et nous-mêmes voudrions souvent un peu plus d'énergie.

Les adversaires ne s'endorment pas, eux, et nous pourrions nous réveiller un jour plus loin que nous ne pensions être. Pas moi pour-

tant, qui aime mieux prévoir toutes les éventualités que d'en être surprise; mais je ne puis que prévoir, je ne peux pas prévenir malheureusement. Max se laisse un peu trop voir à cheval tous les soirs, puis au théâtre. On était habitué à voir les ministres toujours au travail et on en conclut qu'il ne fait rien et qu'il laisse faire; or, comme c'était sur lui qu'on comptait, on le prend pour une déception de plus. Au reste, toutes les réputations sont destinées à fondre comme la glace au soleil, et non seulement chez nous, mais partout. Il n'y a que le vieux Radetzky, qui maintient la sienne, à nos dépens, à la vérité. Mais il faut que justice soit rendue même aux ennemis. Je ne serais pas étonnée de voir rappeler un de ces jours le général Oudinot<sup>3</sup>, que nous avions tant envié l'année passée. J'ai dans l'idée que ce n'est pas un *bulo*<sup>4</sup> et pour nous, quand nous avons fait moins mal, nous n'avions que de vieux codins piémontais. Dans la Commission d'enquête sur les opérations de la dernière campagne, l'Amis le disait hardiment, si nous avions eu encore nos aristocrates à la tête des troupes, elles se seraient mieux battues, et Josti<sup>5</sup> et Lanza<sup>6</sup> démocratissimes en sont convenus.

Au reste, si tu as lu la relation de Radetzky, dans le *Risorgimento*<sup>7</sup>, tu l'auras trouvée bien plus favorable que tout ce que l'on a écrit ici sur ce sujet. L'Amis dit qu'aucune troupe n'aurait fait ce qu'ont encore fait les nôtres, vu les conditions dans lesquelles elles se trouvaient.

Maintenant en Romagne l'on se défend avec beaucoup de bravoure, au moins l'honneur est sauf de ce côté-là et les Français ne s'attendaient pas et avec raison de trouver une telle résistance dans un pays qui avait une détestable réputation militaire. Et bien, ils ont battu les Napolitains, battu les Français, en même tems qu'ils se battent contre les Autrichiens, ils tiennent tête à tout le monde. Je pense bien que cela ne peut pas toujours durer, mais on ne tombera pas sans honneur et peut-être sans mettre les autres dans des embarras inextricables.

Je suis fort embarrassée de me réjouir ou de m'affliger de ce qui arrive; si les soi-disant Romains ont le dessus je dis tant pis, c'est une mauvaise cause qui triomphe; mais je ne puis m'empêcher de ressentir une satisfaction de ce que les Italiens se réhabilitent en fait de bravoure. S'ils sont vaincus, les mêmes sentimens se font sentir en sens contraire; il y a toujours bonheur et malheur. Et toi qu'est-ce que tu dis de tout cela? comme moi probablement.

Hier soir, j'ai entendu de chez moi chanter dans l'éloignement les dernières notes des *fratelli d'Italia*, qui depuis bien longtems ne se faisait plus entendre, puis des hourras. On m'a dit qu'on criait

vive la république romaine, vive Garibaldi, vive Kossuth<sup>8</sup>. Mais il n'y avait qu'un petit nombre de *striplon*<sup>9</sup>, qui ne comprennent rien à ce qu'il y a de beau ou de laid en tout cela, qui crient pour quatre sous et ne souhaitent que de produire le désordre. Oh, les vilains *fratelli!*

Je suis fâchée de te voir toujours arriver où il y a le choléra et à Paris il sévit passablement, quoiqu'on ne s'en préoccupe guère; je te recommande [*sic*] l'hygiène et de prendre garde à l'eau de la Seine, il faut la corriger avec quelque chose comme quelques gouttes de rhum. On m'a supposé qu'il y a eu quelque cas à Gand, je ne sais ce qui en est. Ici, on ne s'en inquiète guère et il n'est question jusqu'ici que des maladies de peau, mais je craindrais fort l'épidémie pour l'armée, qui est encore en proie aux fièvres prises l'année dernière. Ton père souffre encore de son espèce de névralgie, mais aussi il s'expose beaucoup trop au soleil et à la chaleur, qui est bien forte depuis une dizaine de jours.

Nous avons fait bien des plaintes sur le pauvre Giboulin, qui a dû faire un si grand voyage dans le sac, ce qui l'aurait fort affligé et suffoqué. Je conçois que tu te dédomages avec lui de la société bégueule, j'aimerais bien mieux sa compagnie que celle de la comtesse Londonderry<sup>10</sup>; je me rappelle à Paris le bonheur de quitter certaines compagnies et de me retrouver dans mon lit avec un livre qui me les fit oublier.

Mon frère est allé pour huit jours à S. Martin, je lui avais fort proposé de l'accompagner, mais j'ai craint de le gêner en insistant davantage, ce séjour doit lui faire un redoublement de tristesse. Les autres vont à Favria après demain, *Dio ce la mandi buona*. Ceux qui ne sont pas retenus en ville par les affaires, filent à la campagne et font bien.

Je suis contente de moi, je sens la chaleur, mais elle n'est pas accompagnée de malaise comme d'autres fois. Je pense que tu seras civil avec la tabathière<sup>11</sup>, il faut la ménager non pour soi, mais pour le reste, il y a des gens qui ne pouvant plus faire le bien, peuvent encore faire le mal. Je voudrais bien qu'elle abandonnât le patronage de son protégé, qui est trop décrié ici et ne peut que lui nuire à elle-même, mais c'est une sorte de devoir [de] toujours tomber dans les plus considérables relations.

Adieu, mon cher fils, je t'embrasse, Dieu te garde. J'attends de tes lettres de Paris, ou je dirai aussi *Porco da uva*<sup>12</sup> comme Max.

P. S. - Je suis sortie et j'ai entendu dire que hier soir beaucoup de monde s'était assemblé à la place Château et qu'on avait proféré

des cris inconvenans; que la troupe était venue et avait dissipé l'at-troupement en distribuant quelques coups de crosse et faisant des arrestations<sup>13</sup>. Je ne sais rien de bien exact là-dessus. Ce sont des bal-lons d'essai, il faudrait les dégôûter de ces jeux peu séants.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 361-363.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> Piemontese: « tappabuchi, supplente ».

<sup>3</sup> Il generale francese Nicolas-Charles-Victor Oudinot (1791-1863) era stato nominato il 16 aprile 1849 comandante del corpo di spedizione diretto a Roma con pieni poteri militari e politici. Narrò le operazioni contro la Repubblica Romana nei *Précis historiques et militaires de l'expédition française en Italie en 1849*. Dopo il colpo di stato bonapartista del 1851 si ritirò a vita privata.

<sup>4</sup> Piemontese: può voler dire « spaccone, smargiasso », ma anche « uomo energico, capace, valente ».

<sup>5</sup> Giovanni Josti (1799-1853), compromesso nel moto rivoluzionario del '21 a Torino, emigrò in Spagna e in Francia. Deputato di Mortara dall'aprile 1848 sino alla morte, fu uno dei più vivaci rappresentanti della sinistra estrema.

<sup>6</sup> Il medico Giovanni Lanza (1810-1882), uno dei principali esponenti del gruppo liberale-moderato piemontese. Collaborò al *Messaggiere Torinese* del Brofferio e alle *Lecture popolari* di Valerio; fu segretario dell'Associazione Agraria. Nel 1848 si arruolò volontario, poi dal maggio fu deputato alla Camera subalpina. Appoggiò il ministero Gioberti, e nel 1849 fu contrario alla ripresa della guerra contro l'Austria, ma dopo la sconfitta di Novara votò contro la pace di Milano.

<sup>7</sup> Ne *Il Risorgimento* di lunedì 6 giugno 1849 (a. II, n. 446) nella rubrica *Estero* fu pubblicata la prima parte del *Rapporto ufficiale del maresciallo Radetzky sull'ultima campagna d'Italia*. Il rapporto proseguì il 9, il 13 e il 19 giugno 1849 (cfr. *Il Risorgimento*, a. II, n. 448, 451 e 456).

<sup>8</sup> Lajos Kossuth (1802-1894), patriota e uomo politico ungherese, fu l'anima dell'insurrezione magiara del 1848. Nel 1849 proclamò la decadenza degli Asburgo e l'indipendenza dell'Ungheria, di cui divenne presidente. Costretto alla fuga dall'intervento russo, visse in esilio in Inghilterra, dove diventò amico di Mazzini, e in Italia.

<sup>9</sup> Piemontese: « straccioni, pezzenti, cialtroni ».

<sup>10</sup> Probabilmente la moglie di Lord Frederic William Robert Londonderry.

<sup>11</sup> Costanza allude al Gioberti (cfr. lett. 270, nota 7).

<sup>12</sup> Il 20 maggio 1849, Massimo aveva scritto a Emanuele: « Quando nella tua adolescenza ti dicevo che eri un p[orco] da uva e lo saresti stato sempre, lo vedi se avevo ragione? » (N. BIANCHI, p. 15). La frase allude probabilmente alla pigrizia di Emanuele nel rispondere alle lettere dei familiari.

<sup>13</sup> Qualche giorno dopo, in una lettera a Luisa, Massimo parlò del tumulto nei seguenti termini: « Al tumulto, per me che sono avvezzo a quelli di Roma, nemmeno ci badai. Tornavo a casa, e vidi gente, e sentii che fischiavano; e me n'andai a letto, al mio solito. Seppi, la mattina, che v'era stata una carica di cavalleria fin sotto i portici, ma io non sentii niente » (26 giugno 1849, G. CARCANO, p. 403).

Mon cher fils,

Je n'ai plus reçu de tes lettres, depuis que tu m'avais annoncé que tu m'écrirais souvent. Je pense que tu écris beaucoup à Max et que tu penses que cela suffit pour que j'aie de tes nouvelles; et tu aurais raison si je ne voyais Max que le dimanche, et il ne songe pas à m'en faire donner les autres jours où il n'est guère abordable; ainsi je vis à la garde de Dieu, espérant qu'il n'est rien arrivé et qu'il n'arrivera rien de fâcheux. Je vois que l'épidémie paraît en décroissance, cependant toutes les fois que je vois nommer quelqu'atteint de connaissance cela me fait un effet, car il y aura encore bien des victimes avant que le fléau ait cessé.

En Angleterre il y a eu aussi recrudescence simultanée, il n'y avait donc pas moyen d'éviter cette mauvaise compagnie. Je me borne donc à te recommander d'éviter la fatigue et tous genre de *stravizzi*. Ici nous n'avons rien que des cholérines, et il y en a toujours beaucoup à cette saison. Nous avons repris la forte chaleur, aussi tout ce qui n'est pas retenu file, et je leur en sais gré, c'est autant de moins à visiter.

Tu es arrivé à tems pour voir la bataille<sup>2</sup>. J'espère que tu n'auras pas attrapé des horions peu honorables. Le côté épique a tout à fait manqué à cette expédition, qui était partout attendue comme un événement devant changer la face des choses. Nos rouges en sont devenus noirs et ils se contentent d'intriguer et clabauder indécemment.

Les Français sont entrés le 21 dans Rome par la brèche peu défendue, sans capitulations, et avec presque point de combat. La nouvelle était venue par télégraphe, nous ne pouvons avoir d'autres détails. Maintenant je suis curieuse de voir comment le Gouvernement français fera pour s'entendre avec le Pape, l'Autriche, Naples etc. Ils n'avaient guère la mine de vouloir les mêmes choses.

On dit que Venise avait envoyé quelqu'un à Vérone. On ferait bien de chercher à avoir les meilleures conditions possibles. Ancône, ayant fini de manger sa morue, a capitulé. Excepté Venise, qui a été moins sous le joug de la démagogie, toutes les autres malheureuses villes reçoivent les étrangers comme des libérateurs. Mais que fera-t-on de toute cette triste engeance, qu'on ne voudrait plus nulle part, qu'on ne peut pas exterminer, et qui ne veut ni se corriger, ni se convertir, et continuera à mettre des bâtons dans les roues à tous les Gouvernemens?

Nous attendons d'un jour à l'autre la nouvelle de la mort du

roi Charles Albert. Il semble bien difficile qu'il puisse longtems résister à une si rude atteinte, avec un physique délabré depuis si longtems. On fait faire des prières dans toutes les églises<sup>3</sup> et il y a foule compacte. Il y a de ceux qui s'y rendent par un motif d'affection et de reconnaissance; ceux-là sont fort respectables, mais il y en a beaucoup en qui c'est une affectation de regret en haine du successeur, pour qui on ne voulait pas laisser prier quand il était malade. Le bon Dieu doit être bien satisfait de cette belle dévotion!

Victor Emmanuel est guéri et commence à monter à cheval. Il paraît qu'ils vont aller à Moncalier.

Ces jours passés on nous a annoncé que la Reine allait venir visiter les Marmotines, on s'est mis fort en émoi pour la recevoir le moins mal possible; il m'a fallu composer une harangue, ce qui est fort peu mon affaire; puis les nouvelles d'Oporto ont changé la direction des idées, et je m'en vais expédier tous ces enfans à la campagne, pour les empêcher de fondre. Nous, nous ne parlons pas de campagne....<sup>4</sup>

J'ai du monde, il faut que je ferme ma lettre, je t'embrasse.

Indirizzo: « Monsieur le Marquis Emmanuel d'Azeglio chargé d'affaires de Sardaigne auprès du Gouvernement français. Rue de Richelieu, Hôtel de Paris. Paris ». Timbro postale di partenza: « Torino 24 giu. ». Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 363-364.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> Nei *Souvenirs*, Emanuele annotava: « Je pense que ma mère fait allusion à une tentative d'insurrection qui eut lieu à Paris et qui, annoncé avec grand bruit, avorta grâce aux mesures prises par le général Changarnier et même se termina par l'évasion de Ledru Rollin des arts et métiers, en route pour l'Angleterre » (*Souvenirs historiques*, p. 363).

<sup>3</sup> Dal 21 al 23 giugno si celebrò un triduo per implorare la guarigione dell'ex sovrano in esilio ad Oporto.

<sup>4</sup> I puntini sono nell'autografo.

275.

Le 1 juillet [1849]<sup>1</sup>

Mon cher fils,

J'ai dû finir ma lettre *ex-abrupto* dimanche dernier<sup>2</sup>, à cause des visites survenues vers l'heure du départ de la poste; je la reprends aujourd'hui et je commence par t'accuser réception de ta lettre reçue lundi<sup>3</sup>. Tu es un peu comme les sauterelles, quand on croit mettre le doigt dessus, elles sautent bien loin. J'avais adressé ma dernière

hôtel de Paris, et tu étais rue de Clichy. Au reste, il me semble que tu n'as pas perdu au change, et je suis fort aise de te savoir aussi confortablement logé pour la saison.

Quant aux inconvéniens que tu signales, des visites indiscrètes et des postes froides, il me semble que tu t'en plainais aussi à Londres, à la différence qu'en Angleterre tout est *sterlin* et plus conséquent. Je suis avec plaisir la décroissance du choléra dans les journaux, j'espère bien qu'il va s'éteignant *sensiblement sensiblement*<sup>4</sup>. Je crois que cette angine, dont tu parles, est ce que ton père a éprouvé et dont bien du monde s'est plaint. Je pense qu'il faut éviter toutes les fatigues extraordinaires, sous peine d'être atteint par quelqueune de ces influences toutes plus ou moins fâcheuses; j'ai lieu de le remarquer toutes les fois que les personnes sortent tant soit peu de leurs habitudes.

Ici, nous n'avons rien qui annonce l'arrivée de l'épidémie, heureusement, vu le grand nombre de malades de notre armée. Au reste je ne m'en inquiète pas, la vie est triste et je n'attens plus rien qui puisse me faire plaisir.

Nous avons ressuscité Charles-Albert<sup>5</sup>. Je doute que ce soit pour longtems. Cette fin supposée m'avait encore fort attristée. Les événemens se sont tellement pressés depuis deux ans que nous n'avons eu le tems de nous préparer à aucun. Nous sommes toujours dans un état de surprise et après avoir tout espéré, nous sommes inopinément tombés à tout redouter et à rejeter tout ce que nous avons adoré, personnes et choses. Mais ce pauvre Roi, malgré ses défauts et ses erreurs, que nous payons si cher, il nous était enjoint de l'aimer et je ne puis pas me défaire tout à coup d'une affection que je regardais comme un devoir et que cette triste position augmente encore de l'influence d'une grande pitié.

J'ai reçu une lettre de B[ertinat]ti, il a toujours sa mission de Londres dans la tête, ce qui m'embarasse très fort, parce que la vraie raison est très difficile à dire, et je vois peu de disposition à ce qu'on le satisfasse actuellement. Tâche de le persuader si tu en as occasion. J'ai vu que Max redoutait un peu pour toi la grande intimité avec *Scoula d'Oje*<sup>6</sup>, il s'en méfie un peu et il est ici la bête noire de beaucoup de monde. L'Amis, le Nucle et moi nous avons tâché de faire bon office, et je crois que nous avons un peu atenué. L'Amis ne voulait pas que je t'en parle parce que, disait-il, tu te trouverais gêné, l'autre s'en apercevrait [...] <sup>7</sup> pourrait en être blessé et nuire, au lieu qu'il peut t'aider. Mais je pense qu'homme averti en vaut cent, et que tu saurais bien arranger les choses, être prudent et ne pas froisser.

Les mauvais journeaux, me dit-on, se ruent un peu sur toi *por Manu*<sup>8</sup>, pour ce misérable interim qu'ils font valoir comme une grande partialité, après 12 ans de carrière et tandis que les démocrates arrivaient d'emblée à l'ambassade, mais l'essentiel est de ne pas mériter leurs éloges. Adieu, cher fils, je t'embrasse.

Indirizzo: « Monsieur le Marquis Emmanuel d'Azeglio chargé d'affaires de Sardaigne à Paris. Rue de Richelieu 19 ». Un piccolo brano edito in *Souvenirs historiques*, p. 365.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> 24 giugno.

<sup>3</sup> 25 giugno.

<sup>4</sup> Ripetuto e sottolineato nell'autografo.

<sup>5</sup> Le condizioni di salute di Carlo Alberto sembravano lievemente migliorate. Margherita di Collegno, che si era recata ad Oporto col marito, il 27 giugno scrisse ad Antonio Trotti: « Carlo Alberto è migliorato alquanto nel suo stato di salute » (A. MALVEZZI, p. 419).

<sup>6</sup> Alberto Ricci era stato ministro a Bruxelles nel 1846, quando Emanuele era segretario di legazione. Emanuele lo ritrovò a Parigi e disse che il Ricci gli fu di « grande utilità coi suoi consigli e la sua esperienza in affari diplomatici » (N. BIANCHI, p. 27, nota 1).

<sup>7</sup> Vocabolo illeggibile.

<sup>8</sup> Piemontese: « povero Emanuele ».

276.

13 juillet 1849

Mon cher fils,

Comme je m'occupe de mes petits préparatifs de départ, je pense plus sûr de profiter des momens qui se présentent pour t'écrire; on est si dérangé aux derniers momens que l'on ne fait plus rien qui vaille. Il paraît que c'est mercredi<sup>1</sup> que nous devrions faire voile pour le Roc, si rien n'arrive à la traverse.

Dimanche nous avons les élections<sup>2</sup>, les uns partent les autres arrivent pour voter, il n'est pas question d'autre chose, cette fois on se donne un peu plus de mouvement, Dieu veuille que ce soit assez et que les bonnes intentions aient le dessus. Les journeaux t'apprendront le résultat aussitôt que je pourrais le faire, aussi leur en laisserai-je le soin, et si tu avais le *Risorgimento*<sup>3</sup> d'hier, tu pourrais voir la couleur d'un chacun.

Du reste tout ici file à l'ordinaire, les journeaux mentent, ca-

lomnient, injurient sans pudeur, les gamins nous assourdissent de toutes sortes d'absurdités, et le monde vacque très tranquillement à ses affaires, tout en bavardant à tort et à travers. Cependant la préoccupation est grande et tous sont en attente du grand événement.

Il semble que dans la province on commence à se dégriser de la démocratie, mais les intéressés se remuent dans tous les sens pour conserver l'influence qu'ils ont usurpée et dont ils ont si cruellement abusé, certes aucun moyen ne leur est suspect.

Nous avons eu de terribles chaleurs et une sécheresse, une poussière intolérable; hier enfin nous avons eu de la pluie et nous en espérons encore. Toutes mes connaissances féminines sont parties. Rosalie, qui me promenait le soir en calèche, est à Baudissé pour soigner l'élection de l'Amis. Jenny et Camille à S. Gervais et tout le reste dispersé. Mon frère part ce soir pour aller voter à Albe et passer 20 jours à S. Martin, les autres sont à Favria, Césarini va voter à Saluces, Cravette à Savillan. Il ne reste que l'Amis qui ne remue pas plus qu'un terme, quoiqu'on ait pu lui dire; mais s'il est élu et que la Chambre tienne, il ne viendra pas au Roc, où du reste l'année dernière il n'avait déjà plus la patience de rester; quoique je ne sois point fâchée de sortir un peu de cette fournaise, j'ai fait ce que j'ai pu pour que ton père restât pour le Sénat, mais puisqu'il ne se persuade pas, je ne sais qu'y faire.

Hier j'ai pris congé de Poupon, c'est toujours avec tristesse que je m'éloigne de ce pauvre enfant, car moi partie, il n'y a plus personne qui s'en occupe. J'ai eu une lettre de sa sœur qui me paraît fort pimpante. Hier soir est arrivé Henri Serraval<sup>4</sup>, parti le 4 d'Oporto. Le Roi étant moins mal, Ribéri ne désespérait pas absolument de mettre encore un *tacon*<sup>5</sup>, il avait changé tout le régime.

Ce matin, on m'a dit que le menuisier Guala comptait se rendre à Paris et me demandait mes commissions; j'ai envie de t'envoyer le portrait du Roi et de la Reine, pour te reposer les yeux de ceux du Parrin et de la Marraine<sup>6</sup>, dont il vaudrait mieux que l'on oubliât les figures. Quant à Victor Emmanuel II, les étrangers doivent être très étonnés en voyant son effigie, il est difficile d'être plus *schiribis*<sup>7</sup> que cela.

Hier soir j'ai vu Max, il m'a de nouveau parlé de *Scoula d'Oje* qu'on tient absolument pour un Robert Macaire<sup>8</sup>, on dit qu'on ne le juge pas mieux là-bas, j'en suis fâchée. Je trouverais plus prudent de prendre le couteau par le manche que par la pointe. Au reste, je lui ai dit que j'avais déjà fait la commission. Je n'ai plus eu occasion de parler de l'autre étourneau, car on m'a dit qu'on l'avait

nommé plénipotentiaire à [...] <sup>9</sup>. Cela lui va, maintenant on éliminera l'autre. Il paraît que tu vas être prochainement autorisé à passer le détroit, pourvu que tu n'aies pas fait une folie de ne pas savoir t'arranger de la rue de Clichy, mais j'ai tant peur de me tromper en cette matière que je n'ose pas même désirer. As-tu eu la décoration <sup>10</sup>? J'ai eu, il y a quelques jours, ta petite lettre par le ministère, et hier l'oncle m'a donné de tes nouvelles. Dieu merci, nous sommes plus calmes sur le choléra.

Ici rien du tout.

J'ai vu Balbo <sup>11</sup> arrivant de Gaëte, *borgno com un pom* <sup>12</sup>. Il m'a l'air d'avoir fait un *fiasco* complet. Il dit que *Pio nono* est tout ce que l'on peut voir de plus grand seigneur et bonnes manières, parlant à merveille, mais fort *têtu*, ainsi qu'Antonelli <sup>13</sup> qui a du Richelieu <sup>14</sup>.

Adieu, cher fils, je t'embrasse, j'ai lu à l'Amis les magnificences de ta place, ah! ah! ah! ... <sup>15</sup>

Un piccolo brano in *Souvenirs historiques*, p. 365. Edita integralmente in A. COLOMBO, I, pp. 99-102.

<sup>1</sup> 18 luglio.

<sup>2</sup> La domenica 15 luglio ebbero luogo le votazioni di primo scrutinio per l'elezione dei deputati per la terza legislatura.

<sup>3</sup> Il *Risorgimento* di giovedì 12 luglio (n. 476, a. II), nella rubrica *Notizie diverse* dava l'elenco completo dei candidati proposti dal Comitato costituzionale e dei candidati della *Concordia* e del *Messaggiere Torinese*.

<sup>4</sup> Enrico Pochettini, conte di Serravalle, aiutante di campo del principe Eugenio.

<sup>5</sup> Piemontese: « rattoppo ».

<sup>6</sup> Il padrino e la madrina di Emanuele furono Vittorio Emanuele I e la regina Maria Teresa.

<sup>7</sup> Piemontese: « bizzarro, birichino ».

<sup>8</sup> Personaggio di un'opera francese che rappresenta il tipo della perversità, della impudenza, della truffa, l'eroe fanfarone.

<sup>9</sup> Vocabolo illeggibile.

<sup>10</sup> La lettera ufficiale del 24 maggio 1849 che accompagnava la decorazione di S. Maurizio e Lazzaro di cui fu insignito Emanuele, è pubblicata in A. COLOMBO, I, p. 101.

<sup>11</sup> Cesare Balbo aveva compiuto una missione diplomatica a Firenze, Gaeta e Napoli per ottenere la conservazione del regime costituzionale negli Stati del papa, del granduca di Toscana e del re di Napoli.

<sup>12</sup> Piemontese: « cieco come una mela ».

<sup>13</sup> Dopo l'assassinio di Pellegrino Rossi, Giacomo Antonelli (1806-1876) seguì Pio IX a Gaeta e, nominato segretario di Stato, fu deciso fautore dell'inter-

vento straniero per abbattere la Repubblica romana. Quando rientrò a Roma nel 1850 svolse una politica antiliberale.

<sup>14</sup> Armand-Jean Du Plessis, cardinale di Richelieu (1585-1642). Nel 1624 entrò nel consiglio di re Luigi XIII e si impose per la sua politica sottile e spregiudicata, tesa a consolidare il prestigio della Francia.

<sup>15</sup> I puntini sono nell'autografo.

277.

Du Roc, 24 juillet 1849

Mon cher fils,

Hier ton père a reçu ta lettre du 18<sup>1</sup>. Je n'attendais pour t'écrire que de savoir où je devais t'adresser ma lettre, te croyant exposé à changer de station d'un moment à l'autre. Il me semble qu'ayant dans ce moment entrepris une cure importante, il serait à désirer que tu n'eusses pas à voyager. Je suis bien fâchée, mon cher fils, que tu sois sujet à cette sorte de souffrance qui est bien cruelle; c'est apparemment une disposition de famille, car tu te souviendras combien ton père en fut atteint violemment une fois que je t'envoyais toi-même chercher du secours, c'est une des plus fières allarmes que j'aie éprouvée; depuis il fit la même cure que toi et je souhaite que la tienne réussisse aussi heureusement, car je ne l'ai plus entendu se plaindre de cet inconvénient depuis lors. Tu auras bien soin d'éviter tout sujet d'irritation, soit dans le régime, soit de fatigue, et donne-moi des nouvelles de la cure, que j'espère avoir un bon résultat.

Nous sommes dans notre solitude depuis huit jours. Nous avons été agréablement surpris de ne trouver ici aucune trace de sécheresse, dont on se plaignait ailleurs. Tout est vert, fleuri que c'est un plaisir à voir, et après avoir fondu un mois durant à Tunin, nous avons trouvé ici la température du mois de mai, qui nous a tout à fait restaurés. Nous jouissons aussi du plaisir d'être à l'abri des sots propos, car ceux de Busca n'atteignent pas cette hauteur. Je n'ai que la crainte que ton père ne soit critiqué en ne se trouvant pas à sa place sans pouvoir en donner une raison solide, tout en comprenant le peu de satisfaction qu'il y a à se mêler des affaires publiques dans ce moment.

Le pauvre Amis a été pris comme le rat dans la souricière, il en sera d'une humeur de chien et vraiment d'après la composition de la Chambre<sup>2</sup>, je ne sais comment il pourra s'y utiliser. On avait mieux espéré des élections, mais toujours même obstacle, les électeurs ne s'y rendent pas<sup>3</sup>, et bon nombre de ceux qui y vont, dans les

1017

campagnes, n'y comprennent pas grande chose et sont la dupe de meneurs, qui agissent par de misérables influences de faire pièce à leurs adversaires dans leurs petites localités, ce sont de véritables commérages. Les Busquois ont élu Brofferio<sup>4</sup> sous les auspices de Nicola<sup>5</sup>, et lundi on lui a donné ici un banquet. Nous entendions d'ici la musique et les acclamations, il y avait des gens, qui s'en choquaient, bah!, je disais, Napoléon est tombé, ce serait bien le diable si Brofferio ne tombait pas quand il aura fait son tems. Reste à voir maintenant l'attitude que prendra la Chambre vis-à-vis du cabinet et celle du cabinet vis-à-vis de la Chambre; celle-ci peut-être se piquera-t-elle d'une sémi-modération, en subodorant ce qui se passe au dehors, mais cela ne suffira pas pour aborder les questions vitales, qui demanderaient d'être revues et corrigées. Peut-être que la démocratie voudra revenir au pouvoir, nous verrons alors si le cabinet aura toute la force de résistance dont il se vante, je ne suis pas complètement tranquille à cet égard. Il me semble que le poste que tu occupes a fait grande sensation dans la province; à Saluces et à Busca, on est frappé que tu sois *Imbassador* à Paris, comme ils disent, après t'avoir vu pas plus haut que ça. Mais gare au Ministère démocratique, à la vérité il ne me paraît plus possible au point où en sont les choses.

Je crois que nous aurons la semaine prochaine la visite de mon frère, qui passera pour aller remplir son siège au Sénat bien à contre-cœur, il est encore tout seul à S. Martin. Plus tard j'aurai Camille, qui viendra des bains de S. Gervais. J'espère que son frère pourra au moins l'accompagner puisqu'il n'a pas été nommé.

La Casanova<sup>6</sup>, qui est à la chartreuse de Pesio<sup>7</sup>, pourra bien nous voir en passant, et voilà toutes nos visites, car pour l'Amis il est difficile qu'il puisse se dépêtrer à moins que l'on fasse des coups d'états, alors il arriverait et trouverait quelques progrès ici, dont il ne se doute pas, si je lui en avais parlé il aurait probablement grogné sur l'opportunité; lorsqu'il le verra ici, il trouvera que c'est bien. Le fait est que les matériaux attendaient depuis longtems d'être employés et que l'on craignait la dégradation si on les laissait inactifs. On a construit le petit porche sur la porte du salon au nord et le pavé de la salle à manger. On y a aussi placé deux vitraux, qui me semblent d'un joli effet et qui sont utiles, avec les autres qui viendront plus tard, prévenir les dégats des intempéries.

Il est fort question de brigands dans ces parages, Vassal a été attaqué vis-à-vis le Donadio, mais il s'est vaillamment défendu, et a eu le dessus. Cependant ton père n'a pas entrepris ses grandes courses dans les montagnes pour plus de sûreté, il se porte très bien,

t'embrasse et t'écrira plus tard. Il te recommande fort le régime, de ne t'échauffer d'aucune façon.

Je ne sais ce que ton père t'écrira sur l'affaire où tu le consultes<sup>8</sup>; quant à moi, il me semble que le plus sûr est de laisser décider aux supérieurs de l'endroit où ils croient qu'on peut servir le plus utilement son pays. Quelle belle figure a fait Castelcicala<sup>9</sup>! Je pourrais dire comme le cardinal Taddini: *lo conosco, è mio amico, una bestia!*

J'ai enfin eu une lettre de Salvator qui te dit ses amitiés, ils sont tous, avec Louise et Rina, à une villa près de Livourne, où ils prennent les bains de mer. Maxime paraît fort content de Salvator et il pourrait bien monter en grade si le ministère dure. Adieu, cher fils, je t'embrasse et voudrais que tu pusses avoir huit jours de repos sous ces beaux ombrages.

Indirizzo: « Monsieur le Marquis Emmanuel d'Azeglio chargé d'affaires de Sardaigne auprès du Gouvernement Français. Rue de Clichy 19. Paris ». Accanto all'indirizzo l'annotazione di Emanuele: « Répondu le 15 août ». Parzialmente edita in A. COLOMBO, I, pp. 103-104.

<sup>1</sup> La lettera di Emanuele a Roberto è parzialmente edita in A. COLOMBO, I, pp. 102-103.

<sup>2</sup> La nuova Camera era caratterizzata da una forte maggioranza di sinistra, che comprendeva circa due terzi dei deputati.

<sup>3</sup> Alle elezioni del 15 luglio parteciparono soltanto 30.000 elettori su 87.000 aventi diritto al voto. La Camera era espressione della parte più politicizzata del corpo elettorale, in particolare di quei settori della media e piccola borghesia, che più vivacemente avevano partecipato alle lotte del '48 e '49.

<sup>4</sup> Anche Roberto, nella sua lettera del 30 luglio 1849 a Emanuele, commentò l'elezione di Brofferio: « Ici, on est un peu à l'abri des sottises et de beuglemens de la canaille: *un peu*, car cela n'empêche pas Mr Brofferio de venir triompher sur les ânes de Busca qui n'ont cessé de braire toute une journée au son des fanfares et des tambours à l'honneur de cet infâme gueux, à qui on jetterait la pierre si tous les imbécilles avaient un peu de vrai sentiment national et de jugement politique » (A. COLOMBO, I, p. 103, nota 1).

<sup>5</sup> Si tratta di un certo Nicola di Busca, sostenitore del Valerio.

<sup>6</sup> Elena Daria Canera di Salasco, moglie del conte Baldassare Avogadro di Casanova.

<sup>7</sup> La certosa di Pesio, grandioso monastero edificato nella seconda metà del XII secolo, ebbe larga notorietà sin dagli inizi dell'800.

<sup>8</sup> L'allusione oscura, sembra riallacciarsi alla lettera di Emanuele al padre del 18 luglio, nella quale il giovane dichiarava la sua soddisfazione per essere chiamato a offrire i suoi servizi in un momento importante e aggiungeva: « [...] me déclare prêt à accepter volontiers ce qu'on m'ordonnera » (A. COLOMBO, I, pp. 102-103).

<sup>9</sup> Il ministro plenipotenziario delle Due Sicilie a Londra, Paolo Ruffo, principe di Castelcicala.

Mon cher fils,

Tous les matins je me flatte de recevoir une lettre de toi, et je suis toujours déçue dans mon espérance; si je ne te savais pas aux prises avec une incommodité et une cure qui peuvent devenir sérieuses, je mettrais cette privation sur le compte de tes occupations diplomatiques et ne m'en plaindrais pas; mais d'après ce que tu nous a communiqué, il n'y a pas moyen de ne pas avoir un peu d'inquiétude; aussi nous en ressentons, ton père et moi, et nous voudrions bien être rassurés par quelques mots. Tu écriras bien à ton oncle, mais ici nous n'apprenons plus rien de lui, qui a autre chose à penser qu'à nous écrire.

Voilà Jenny qui arrivera à Paris en même tems que cette lettre, j'espère qu'elle pourra te voir et me donner de tes nouvelles. De S. Gervais, où il ne me paraît pas qu'elle ait gagné pour sa névralgie, se trouvant un bout de chemin de fait, elle a voulu aller voir son père et Paris, à quoi elle tenait fort; je voudrais qu'elle pût y consulter quelque médecin, qui lui inspirât confiance et ne fut pas homéopathe, et qu'elle trouvât quelque remède pour sa santé, qui me semble assez attérée. Bao rammenera Camille de Genève, et j'espère qu'elle viendra passer quelque tems avec nous, dans la paix de nos bois. Nous sommes, en attendant, en parfaite solitude, que nous supportons sans ennui. Nous n'avons eu que pendant deux heures la comtesse Casanove, qui revenait de la chartreuse de Pesio<sup>1</sup>, où elle avait passé 20 jours, et où les Anglais prennent goût d'aller.

Mon frère à été si pressé par le Sénat qu'il n'a pas pu se dispenser de se trouver à l'ouverture et a dû ainsi renvoyer la visite qu'il m'avait annoncée. Maintenant ces Chambres tiendront-elles, ou laisseront-elles leurs membres en liberté d'aller ailleurs, c'est ce qu'il est bien difficile de prévoir.

Nous allons voir d'abord la nomination du président, qui aura lieu ces jours-ci. Pareto<sup>2</sup> avait écrit une lettre pour renoncer à la députation, mais de Turin on le fit revenir sur cette sage mesure et il est probable qu'il sera porté à la présidence. Alors que fera le ministère, qui paraissait regarder cette mesure comme un casus belli: peut-être rien du tout, mais il faudra voir les conséquences. Il faut que ce Pareto ait quelque engagement, il a l'air d'un homme qui va où on le pousse.

Cette fois Charles Albert est bien dûment mort<sup>3</sup> et cette fin me paraît d'une tristesse bien digne de couronner notre triste entreprise; maintenant il appartient à l'histoire, qui en fera probablement tout

autre chose que ce qu'il était en effet. Ce qu'on pourra dire avec vérité, c'est que si tout le monde s'était dévoué comme lui, la cause ne serait pas perdue.

Nous allons donc avoir la paix<sup>4</sup>, c'est indispensable, mais c'est encore triste, et je pense qu'elle n'amènera aucune réjouissance, nous les laisserons toutes aux Autrichiens qui en ont les profits. C'est la paix intérieure qu'il nous faudrait acquérir, mais nous n'y sommes pas encore, il faut venir au Roc pour trouver un peu de calme, vu qu'on y est à l'abri des bavardages impertinens.

Ton père se porte bien, je ne l'ai jamais vu tant manger, il est vrai que l'air est assez vif, le vent dominant toujours. Nous aurions grand besoin de pluie, et la chaleur est redevenue plus sensible que nous ne voudrions. Nous avons eu un S. Quentin assez bruyant, le soir nous avons lancé des fusées sur la tour, à la grande joie de nos marmottes et de la démocratie qui était dans le pré. Il y a eu ces jours-ci je ne sais quel banquet à Saluces où Mr Nicola de Busca, le promoteur de Valerio, a fait un *speech* des plus rouges contre les nobles, avec qui il fallait en finir. Je crois que, lorsque de sa petite vigne, qui domine nos jardins, il regarde notre propriété, il pensera peut-être qu'il finira par s'y installer et que cette pensée le grise tout à fait.

En attendant nous avons les ouvriers dans la salle à manger: c'étaient ceux de Moncalvo<sup>5</sup> qui plaçaient les meubles, ce sont maintenant les vitriers qui mettent les vitraux, tout cela est payé Dieu merci; ces fenêtres sont fort jolies, les dessins sont légers, c'est un bel ornement; je t'engage à venir voir cela, également on ne fait rien qui vaille à Paris pour nous. Il est vrai que depuis que Charles-Albert est mort, tout le monde voulait le secourir, il pourrait leur répondre ce que chante l'Amis: *Empia dovevi allora porgermi un fil d'aita ... Quando traca la vita* etc.

Tu ne m'as pas encore dit l'effet que t'a fait le *schiribis* que je t'ai envoyé, mais tu ne dis plus rien du tout, écris donc un petit mot: et adieu, je t'embrasse, et désire que ma lettre te trouve en santé.

Indirizzo: « Monsieur le Marquis Emmanuel d'Azeglio chargé d'affaires de Sardaigne auprès du Gouvernement français. Rue de Clichy 19. Paris ». Timbro postale di partenza: « Busca 15 ago. ». Accanto all'indirizzo, la scritta di Emanuele: « Répondu le 25 août ». Parzialmente edita in A. COLOMBO, I, pp. 105-106; il brano sulla morte di Carlo Alberto edito in *Souvenirs historiques*, p. 368.

<sup>1</sup> Cfr. lett. 277, note 6 e 7.

<sup>2</sup> Il 21 agosto, Cavour scrisse a Emile De La Rüe: « Pareto n'a pas été inconvenant en allant s'asseoir au fauteuil de la présidence » (C. CAVOUR, *Epistolario*, VI, p. 223). Il marchese Lorenzo Pareto, eletto deputato di Genova 7° nel gennaio 1849, nell'assumere le funzioni di presidente della Camera, pronunciò parole moderate che il *Risorgimento* (n. 510, 21 agosto 1849) così commentò: « Il signor Pareto ha preso oggi possesso del suo seggio presidenziale, inaugurandolo con un breve discorso, ispirato da quei sentimenti di moderazione di cui ogni membro della sinistra procura dar saggio in questi tempi ad ogni occasione che si presenti » (*ibid.*, p. 223, nota 6).

<sup>3</sup> Carlo Alberto morì a Oporto il 28 luglio 1849. Il 1° agosto la salma fu trasportata con pompa solenne nella cattedrale e di là nella cappella di San Vincenzo.

<sup>4</sup> Vittorio Emanuele II aveva ratificato il trattato di pace il 12 agosto; il Governo di Vienna, dapprima subordinò la ratifica alla garanzia sarda che l'indennità di guerra, fissata in 75 milioni, era assicurata da titoli di credito definitivi, e solo più tardi si dichiarò disposto ad accettare le garanzie di titoli provvisori. Il 14 agosto, Massimo d'Azeglio comunicò il testo del trattato in seduta segreta e il 19 lo presentò alla Camera, riunita in seduta straordinaria.

<sup>5</sup> Il noto ebanista Gabriele Capello (cfr. lett. 38, nota 17).

279.

Le 27 août 1849

Mon cher fils,

J'ai enfin reçu ces jours passés ta lettre, qui s'était bien fait désirer: je vois que les choses n'allaient pas trop mal, je voudrais bientôt apprendre qu'elles vont tout à fait bien, et d'autant plus si tu es destiné à changer de nouveau de station, je désirerais que ta cure eût pu se compléter auparavant. D'après ce que tu m'écrivais, je ne savais pas si je devais encore t'adresser mes lettres à Paris, mais je suppose qu'avant qu'un remplaçant t'arrive d'ici, il faudra toujours un peu de tems, à moins que le *benestant* de Marenne<sup>1</sup>, ne se ravise et ne tombe sur toi à l'improviste pour te faire déguerpir; mais il m'a l'air d'être de l'avis de César et de préférer d'être le premier à Marenne, où il joue la comédie, je suppose avec beaucoup de succès. Il me semble qu'on va un peu chercher les diplomates au *soulier mort*<sup>2</sup> dirait Sauli<sup>3</sup>, mais les *uomini nuovi* ont fait si pauvre figure que ce n'est pas étonnant qu'on en soit dégoûté. Je ne sais si tu auras vu Jenny, je l'espère; elle désirait ton adresse, mais je lui ai écrit ces jours passés et ne me souciais pas de réécrire en ce moment. On me dit qu'elle trouve Paris bien triste, cela dépend aussi des gens qu'elle voit. Ses impressions emportées d'ici ne sont pas très exactes; elle est ennuyée de ce qui se passe, des exagérations de son mari, tantôt dans un sens et tantôt dans l'autre, de ses apper-

çus politiques, qui causent un sauve-qui-peut général, et contrariée souvent plus effrayée qu'il n'y a sujet; elle est disposée à médire du Piémont et des Piémontais, elle n'a pas comme nous l'amour de la patrie, qui augmente en raison de ses malheurs.

J'ai vu que le gendarme était arrivé, qu'est ce qu'on nous veut, débiter sa marchandise! Je ne pense pas que nous donnions dans le panneau, quoiqu'on dise celui que tu voulais faire jouer du violon, fort accessible à la séduction, mais nous pouvons avoir mieux que cela. L'Amis aime beaucoup ton joueur de violon, il dit que c'est celui qui a le plus de sens des trois, aussi il me semble qu'on aime à l'avoir près de soi.

Nous sommes toujours ici solitairement, mais la température a tout à fait changé, grâce à des pluies répétées. Vendredi<sup>4</sup> soir il nous est arrivé Nathalie, sa sœur<sup>5</sup>, sa grande-mère Scarampi et les cadets Giriodi<sup>6</sup>. A peine arrivés, la pluie a commencé, et nous avons eu le plus violent orage que nous ayons vu cette année, il dura fort longtemps, aucun moyen de mettre le nez dehors; je leur offris l'hospitalité pour la nuit, qu'on ne voulut pas accepter; par deux fois la caravane pris congé et arrivée à la porte du salon, la foudre tombait si près qu'on se rejetait dans la chambre, cela avait l'air d'une mauvaise plaisanterie; enfin à nuit close on put emballer les six individus dans une petite calèche, sans risque d'être foudroyés. Cette semaine j'attens Camille, que son frère accompagnera et laissera ici; nous nous faisons grande fête de montrer toutes nos merveilles à Barba Gio, qui les appréciera. Ce séjour est si tranquille que s'est dommage qu'on y apporte des préoccupations et des tristesses, mais il n'y a pas moyen de s'en défendre. Il n'y a que les marmottes de ton père qui soient en harmonie avec les localités, sans soucis aucuns, elles ne songent qu'à jouir de leur bien-être, et parviennent quelque fois à nous déridier nous-mêmes, si remplis de tristes souvenirs et de tristes appréhensions.

Nos alentours ne sont pas sûrs de tout, on dévalise et on assassine surtout entre Lagnasc et Savillan et autour de Busca aussi. On a arrêté deux brigands dans nos bois au-dessus de la promenade, deux autres se sont esquivés, ce qui fait que ton père ne veut plus que nous descendions au jardin d'en-bas le soir et que nous nous barricadons dans la maison; c'est fort ennuyeux. Ce n'est pas la peine de parler politique, tu es à portée d'en savoir plus que nous, qui ne sommes informés que par les journeaux. La gauche est maîtresse du champ de bataille, je pense qu'elle pelotonne; en attendant partir elle laisse faire la paix et l'emprunt, qui sont indispensables et qu'elle n'aurait pu faire avec un sien ministère; quand on lui aura tiré les

marrons du feu, nous verrons quelle contenance elle prendra; je doute que nos ministres soient capables de passer le Rubicon. Tout le monde voudrait être quitté du ministre de la Guerre<sup>7</sup> qu'on trouve bon à rien, comme dit sa mère<sup>8</sup>, mais il paraît qu'il prend goût à la place, au lieu de conduire sa femme à Paris comme il l'avait annoncé.

L'Amis a été destiné à diriger les funérailles de Charles-Albert; il n'y entend rien du tout, et mon frère doit aller recevoir *la salma* à Gênes<sup>10</sup>, peut-être combinera-t-il ce voyage avec une course qu'il voulait faire à Savone, voir le petit de Carru au collège, et passera-t-il par ici. Ce qu'il y a de plus embarrassant, c'est que mon frère réclame 40.000 francs qu'il a jadis prêté à ton père pour payer Genola, ce n'est pas facile à trouver, cependant nous y mettrons de la bonne volonté. Si on trouvait à vendre, nous ne demanderions pas mieux.

Voilà le choléra qui nous menace de tous côtés, il y en a eu des cas à Milan, à Parme, s'il vient à Turin, nous irons. Adieu, cher fils, tâche d'écrire un mot, ou je te dirai *porcaccio da uva*. Nous t'embrassons.

Indirizzo: « Monsieur le Marquis Emmanuel d'Azeglio ministre de Sardaigne auprès du Gouvernement français. Rue de Clichy n. 19. Paris ». Timbro postale: « Busca 28 ago. ». Accanto all'indirizzo, la nota di Emanuele: « Répondu le 15 septembre 1849 ». Parzialmente edita in A. COLOMBO, I, p. 107.

<sup>1</sup> Il conte Stefano Gallina di Guarene, il 22 aprile 1849 era stato inviato dal ministro de Launay a Londra e a Parigi in missione straordinaria e, successivamente, fu nominato ministro sardo a Parigi. A questo proposito, Vincenzo Gioberti il 21 agosto 1849 scrisse a Giovanni Napoleone Monti: « Sento con piacere da te che il Gallina sia destinato a questa legazione: benché egli mostri di non saperne nulla. [...] Se si fermasse qui con titolo diplomatico, potrebbe far del bene; giacché il marchese d'Azeglio e per l'età giovanile e pel grado provvisorio di semplice incaricato d'affari, non può avere molta entrata col governo francese, né porgergli molta fiducia verso di sé » (V. GIOBERTI, *Epistolario*, cit., IX, p. 327).

<sup>2</sup> Piemontese: « palco morto, soppalco ».

<sup>3</sup> Il marchese Francesco Maria Sauli d'Igliano, ministro plenipotenziario a Londra.

<sup>4</sup> 24 agosto.

<sup>5</sup> La sorella di Natalia Giriodi, nata Faussone di Germagnano, potrebbe essere Luisa (1827-1889), Maria (n. 1829) o Teresa (n. 1830).

<sup>6</sup> Sono i fratelli minori di Luigi Giriodi (1805-1878), cioè Carlo (1808-1892), Cesare (1812-1889) e Filippo.

<sup>7</sup> Il generale Enrico Morozzo della Rocca.

<sup>8</sup> Luisa Gabriella Asinary di Grésy, moglie di Carlo Filippo Morozzo della Rocca.

<sup>9</sup> Costanza usa il termine moglie, ma, secondo le notizie del Manno, Enrico Morozzo della Rocca si sposò il 12 settembre.

<sup>10</sup> La salma di Carlo Alberto giunse a Genova il 4 ottobre trasportata dal vapore sardo « Mozambano » e scortata dalla nave « Goito ». Margherita Collegno il 9 ottobre scrisse ad Antonio Trotti: « Vi fu ricevuta con tutte le pompe dovute e comandate, ma senza nessuna espressione di mestizia e di vero sentimento. Quelli che videro l'imbarco della salma di Carlo Alberto ad Oporto dissero che non v'era il menomo paragone da fare fra le dimostrazioni di là e quelle di qui » (A. MALVEZZI, p. 429).

280.

Le 11 septembre [1849]<sup>1</sup>

Mon cher fils,

Je crois qu'il faut que j'écrive aujourd'hui, si je veux arriver pour te souhaiter la bonne fête le 17<sup>2</sup>. Ainsi pour plus de sûreté, je m'empresse de t'embrasser, en te désirant du fond de l'âme toutes sortes de biens solides et agréables, auxquels je voudrais pouvoir contribuer; mais je n'en ai pas la faculté en ce moment, ce sera pour des tems plus propices, je prie qu'ils arrivent bientôt. Jenny a la bonté de nous donner continuellement de tes nouvelles, Dieu soit loué de ce qu'elles continuent d'être bonnes, car moins que jamais peut-on vivre dans une sécurité complète. Je voudrais pouvoir vous envoyer un peu de la pluie qui nous revient si souvent ici. Nous jouissons d'une S. Michel anticipée, qui ne nous amuse guère, mais qui ne saurait nous étonner après une si longue sécheresse. La santé publique continue d'être satisfaisante; si nous étions cette année préservé du choléra, nous pourrions bien nous vanter d'être les enfans gâtés de la Providence, qui nous épargne plus que nous ne méritons. Mais je crois que la Providence nous trouve encore plus bêtes que méchans, et que c'est pour cela qu'elle nous regarde en pitié et ne sévit pas contre nous.

Nous avons passé ces jours-ci par un épisode agréable, ayant eu la visite de la tante Camille et de son frère. Ce dernier a passé quatre jours ici à s'émerveiller. J'étais sûre qu'il apprécierait fort notre pauvre Roc, aussi l'a-t-il quitté à regret, son emploi exigeant sa présence à Turin. Nous espérions tous que sa sœur pourrait passer le reste du mois avec nous: elle avait besoin de cette vie calme pour se reposer de beaucoup de tracassas que lui causent les embarras de la succession et le peu de bonne volonté des héritiers, mais l'homme propose et Dieu dispose; dimanche<sup>3</sup> elle a reçu une lettre très peremptoire de son pseudo-fils<sup>4</sup>, qui la sommait de se trouver à un congrès; quoiqu'elle jugeât sa présence inutile, elle s'était laissé extor-

quer une promesse formelle, qu'elle crut devoir maintenir, et elle nous a quitté tristement ce matin et je suis tristement remontée seule au manoir, réfléchissant à l'inopportunité des enfans postiches.

Jenny sera bien scandalisée d'apprendre cela, mais je n'ai pas su trouver une meilleure solution à l'affaire, précisément parce que mes intérêts étaient en question.

Il paraît que tu soignes fort l'excellence, c'est très édifiant et plus que je n'aurais peut-être le courage de faire. Il me semble que la belle fille est un peu dans les *rognardines*<sup>5</sup>, ce qui n'est pas amusant. Je suis charmée que tu sois délivré des Ermolaos, ce sont encore de ceux que j'aime de loin.

J'ai reçu dernièrement une lettre de B[ertinat]ti, qui m'avait chargée d'une affaire de manuscrit; il me semble tourner ses projets vers la Toscane, pour une course, ce qui me procurerait apparemment le plaisir de le voir (j'aimerais aussi voir Giboulin); il me semble que tu as le défaut d'oublier tes amis, ce que je ne t'ai pas appris; aussi j'en hérite pour soutenir l'honneur de la famille, et j'ai quelquefois la tentation d'écrire à Mme Crommeling, persuadée que tu ne lui donnes plus signe de vie.

Je ne sais si tu as le loisir et le courage de te tenir au courant de nos discussions parlementaires: elles sont vraiment fastidieuses et si volumineuses que la tête m'en tourne. Il est difficile de réunir une Chambre plus pétulante, ces gens-là ont l'air de se croire les maîtres de l'Europe et qu'en prenant une grosse voix ils font trembler toutes les puissances; sont-ils bêtes. Voilà La Roque<sup>6</sup> marié et déshonoré [*sic*], tout le monde applaudit à sa retraite, nous allons voir Bava à l'ouvrage. Max ne s'amuse pas du tout à Acqui<sup>7</sup>, j'espère qu'il se repose. Sa femme m'écrit de Livourne: elle ne sait où passer l'hiver, sa maison de Milan est toujours remplie d'Autrichiens; d'ailleurs le pays n'est pas tenable et la Toscane guère plus. Tous ceux qui ne savent où aller refluent chez nous, ce ne sont que faiseurs d'embaras de tous les pays.

On me dit que l'Amis est souvent dans un état incroyable, il prend alors le parti d'aller se coucher à huit heures du soir. Difficilement il pourrait arriver jusqu'ici, ayant encore à s'occuper de la réception de *la salma*<sup>8</sup>. Je ne vois jamais qu'il parle à la Chambre, il se contentera de voter inutilement. Adieu, mon cher fils, nous t'embrassons derechef, tâche de te bien porter et d'être gai; amitiés à Jenny.

Un piccolo brano edito in A. COLOMBO, I, p. 108.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> Il 17 settembre 1849 Emanuele compì 33 anni.

<sup>3</sup> 9 settembre.

<sup>4</sup> Nicanore Provana del Sabbione era stato adottato da Cesare Romagnano di Virle, marito di Camilla, nel 1839.

<sup>5</sup> Piemontese: « brontolone ».

<sup>6</sup> Il generale Enrico Morozzo Della Rocca diede le dimissioni da ministro della Guerra il 7 settembre, sostituito da Eusebio Bava, e si sposò il 12 (cfr. lett. 279, nota 7).

<sup>7</sup> Massimo, il 16 settembre, scrisse a Roberto da Acqui: « Per il 20 sarò a Torino dopo aver fatto 36 fanghi, che mi pare abbiano ben avviato le cose. Ho passato il mio tempo un po' meno seccato dai dispacci, ma non certo libero » (G. BRIANO, p. 165).

<sup>8</sup> Cfr. lett. 279, nota 10.

281.

Dimanche, 23 septembre [1849] <sup>1</sup>

Mon cher fils,

J'ai reçu ta lettre jeudi <sup>2</sup> et ton père en a eu une ce matin. Nous voyons que tu allais bien, c'est l'essentiel.

Je n'aime ni le choléra à la sourdine de Paris, ni celui à grand orchestre de Londres, et moins que jamais je sais ce qu'il a à désirer; pourtant je suis bien aise que tu aies pu différer ton départ, espérant que la recrudescence anglaise se calmera. Nous autres, nous allons bravement à la rencontre du fléau; Jenny, qui doit recevoir demain une lettre de moi, te dira que nous quittons la campagne après-demain, sur une lettre du syndic de Turin <sup>3</sup>, qui charge ton père de diriger certaines mesures de précautions à cet égard.

Il y a encore quelques bonnes âmes à Turin, qui pensent que si ton père est présent, il ne peut arriver aucun mal à la ville; elles croiront peut-être aussi que son influence étant <sup>4</sup> jusqu'à la santé publique. Enfin ce n'est pas sans regret qu'il quitte ce séjour où les anxiétés nous ont bien aussi suivis, mais elles ne se sont pas aigries par les mille coups d'épingles de tous les jours. Il est vrai que le beau tems est tout à fait compromis, qu'il fait déjà froid et que la maison ne promet plus beaucoup d'agrémens. Pour mon compte, je ne tenais ni à rester, ni à partir, je craignais seulement que l'absence du Sénat ne fît une mauvaise impression. Nous avons passé ici deux bons mois, c'est autant de gagné sur l'ennemi: maintenant il faut s'exécuter.

Te me trouverai à Turin pour la triste solennité qu'on prépare à la dernière arrivée de Charles-Albert. J'en suis peinée d'avance et je

puis dire, comme la comtesse Chinsan<sup>5</sup> à l'occasion de la mort de son mari, je n'aurais jamais cru qu'elle me fit autant de peine; pendant sa vie je m'impatientais souvent, dans son intérêt même, de ses allures, mais j'avais de l'affection (bien désintéressée) pour lui et je ne pensais pas devoir voir un autre règne étant bien plus âgée que lui. Victor-Emmanuel est le sixième roi<sup>6</sup> que je vois en comptant Victor Amédée, dont je n'ai vu aussi que la sépulture, et c'est du plus loin qu'il me souvienne.

Il me semble que ton service a été fort convenable<sup>7</sup>, *the foolish* Abbot se croit peut-être excommunié depuis qu'on l'a mis à l'index.

Il me semble tout à fait fondu ici, personne ne songe plus à l'invoquer et on a raison, quoique si son influence avait pu balancer d'autres influences plus pernicieuses, il faudrait la regretter, mais il est lui-même trop facilement influencé par hommes et choses pour que l'on puisse compter sur lui. Tu aurais dû mettre au moins un crêpe à Giboulin, tous les attachés sont tenus à témoigner de leurs sentimens. Hélas! pauvre Giboulin, il a éprouvé le même sort que nous, pour avoir voulu attaquer plus gros que lui, il lui a fallu marcher sur trois pattes et nous, nous traînerons longtems l'aîle pour avoir cru que l'enthousiasme pouvait suppléer à la force.

Maintenant nous vivons dans l'inquiétude d'une crise, que l'outrage de la Chambre pourrait bien amener et rendre nécessaire quoiqu'on désire sincèrement l'éviter. La démocratie veut reprendre le pouvoir, quoiqu'elle en ait fait un si misérable usage quand elle l'a possédé; elle voudra jouer quitte au double, et nous ne savons bien prévoir le résultat de cette terrible partie. Le Rubicon n'est pas facile à passer pour tout le monde.

Hier j'ai eu deux mots de l'Amis, qui me semble broyer du noir en politique; il me donne des nouvelles de Bao, qui me semble aller mieux tout doucement; celui-ci a dit à l'Amis qu'il était tenté d'aller passer l'hiver à Paris, étant fort mécontent du pays et de ce qui s'y passe.

Ceci dit en confidence, il faudrait en parler confidentiellement à Jenny, je ne sais s'il a pu lui en écrire, il est bon qu'elle soit prévenue. Ce pauvre Bao ne se rend pas compte que ce dont il se plaint est l'élément qui le fait vivre, il va continuellement en quête de toutes les nouvelles, de tous les bruits vrais ou faux qu'il adopte et colporte avec un empressement étonnant; je ne sais ce qu'il deviendrait s'il n'avait pas cette occupation; il est vrai que les nouvelles ne sont pas toujours satisfaisantes et qu'il trouve souvent des contradicteurs, mais pour quelqu'un qui a besoin de société, il trouvera

difficilmente ailleurs autant d'amis et de personnes bien veillantes qu'ici. Enfin ils feront ce qu'ils jugeront à propos, mais l'Amis n'en a pas moins été très surpris de cette confidence.

Je ne sais pas pourquoi Jenny tient la porte ouverte, et puis elle s'étonne que Giboulin entre, une porte ouverte est une invitation d'entrer. Il me semble bien fort que tu te sois tant rapproché de nous et que tu doives de nouveau t'éloigner sans nous *dire bonjour*; cependant je n'ose pas insister, les tems étant si critiques; de toute façon, je pense que de revoir le pays après de si grands changemens pouvait n'être pas sans utilité pour ta gouverne, et je voudrais que tu ne vinsses pas toujours au moment où nous sommes tous dispersés. J'entens parler de Revel pour reprendre le poste, serait ce celui qui te vaudrait le congé?

J'espère que tu auras convenablement fêté le 17. Nous avons ce jour inauguré les *Mondai*<sup>8</sup>, que je voudrais pouvoir t'envoyer ainsi que le moscatel.

Demain je tâcherai que ton père ait un dîner de son goût, c'est la seule fête<sup>9</sup> que nous faisons. Maintenant adieu, je te donnerai puis les nouvelles de Turin, nous t'embrassons bien fort.

Tâche de te conserver en bonne santé, c'est l'essentiel.

Indirizzo: « Monsieur le Marquis Emmanuel d'Azeglio chargé d'affaires de Sardaigne auprès du Gouvernement français, rue de Clichy n. 19. Paris ». Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 368-369.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> 20 settembre.

<sup>3</sup> Il barone Luigi Demargherita.

<sup>4</sup> La grafia è chiarissima ma la frase non ha senso. Forse Costanza ha scritto secondo la regola di pronuncia: *son influence s'étend*.

<sup>5</sup> È impossibile stabilire a quale contessa Cinzano alluda. Potrebbe essere Paolina (1799-1877), nata Ceva di Battifollo, vedova di Casimiro Della Chiesa di Cinzano (1786-1826), oppure la più giovane Rosa (1816-1890); nata Peyretti di Condove, vedova di Luigi Saverio Della Chiesa di Cinzano (1809-1846).

<sup>6</sup> Costanza era nata nel 1793; pertanto i sei sovrani i cui regni coincisero con la sua vita furono: Vittorio Amedeo III (1726-1796), Carlo Emanuele IV (1751-1819), Vittorio Emanuele I (1759-1824), Carlo Felice (1765-1831), Carlo Alberto (1798-1849), Vittorio Emanuele II (1820-1878).

<sup>7</sup> Nella lettera da Parigi del 15 settembre alla madre, Emanuele aveva scritto: « J'ai eu ces jours derniers un supplément de besogne dans laquelle je faisais concurrence à l'Amis: un service à faire célébrer d'ordre du Gouvernement » (A. COLOMBO, I, p. 109). Probabilmente si tratta di una cerimonia in ricordo di Carlo Alberto. Resta oscuro il resto della frase.

<sup>8</sup> Piemontese: « caldarroste ».

<sup>9</sup> Il 24 settembre ricorreva il cinquantanovesimo compleanno di Roberto.

[Dimanche, 30 septembre 1849]'

Mon cher fils,

Voilà que nous sommes sans courrier ce matin, avez-vous recommencé à vous chamailler, vilaines gens que vous êtes, dans ce cas j'espère qu'il y aura de bons horions pour ceux qui ont commencé. Enfin ma lettre étant pour le comte Pralormo, nous saurons bien d'ici à demain au soir ce qu'il en est. Si tu souhaitais quelques jours de repos, mon cher fils, ta chambrette est prête et même celle de Mr John, si tu voulais l'avoir. Ici les rues sont tranquilles et nous n'avons pas ombre de choléra, je vous défie d'en dire autant.

Il est vrai que ce n'est pas la faute de nos députés si nous n'avons pas tous les inconvéniens possibles; mais le peu de dispositions que les Piémontais ont de s'émouvoir, nous est fort utile en ce moment.

Ce n'est plus une Chambre que celle de ces messieurs, c'est une vraie bacchanale, dont on se scandalise tous les jours un peu plus. Ils voient bien qu'ils perlent du terrain et ils enragent et essaient de faire pis qu'ils ne peuvent. Depuis que je suis ici, et que je vois et entends, je pense que, si le Cabinet peut encore patienter quelque tems, il pourrait bien avoir raison en les laissant, comme disait Metternich, cuire dans leur sauce, ils pourraient bien s'enfermer d'eux-mêmes, mais il faut un peu de tems et un peu d'argent et encore beaucoup de longanimité de la part du Gouvernement. S'il arrive chez les voisins des perturbations, nous en sentirons le contre-coup. Mais il est plus que probable que force restera à la force. On parle de projets de démonstrations à Gênes à l'arrivée de Charles-Albert<sup>2</sup>, de l'arrivée de Mazziniens dans cette ville, d'une tentative d'invasion en Savoie par la Suisse. Je pense qu'on sera partout sur ses gardes et qu'Alphonse<sup>3</sup> se fera honneur à Gênes.

Dans cette ville on dit qu'il y a un mouvement de réaction assez prononcé. Ici on est assez bien disposé et on commence à revenir dans les provinces. Le clergé, dont la tête avait un peu tourné à la suite de Gioberti, commence à comprendre qu'il entendait mal ses intérêts: en revenant il ramène sa clientèle, qui est encore considérable. Tout cela ce sont des élémens de force et d'autorité, mais il faut avoir le tems de les mûrir et de les employer, et d'un moment à l'autre un incident peut naître qui précipite un dénouement dangereux.

Il y a, à la Chambre, un tiers parti qui ferait volontiers des concessions. Il a encore quelque chose à perdre, quelque chose à gagner, mais ils voudraient arriver au pouvoir et ils n'inspirent pas de confiance. Même les plus féroces, pris un à un, hors de la Chambre ils s'humanisent, conviennent de beaucoup de choses et paraissent disposés à s'entendre pour des mesures raisonnables. Une fois dans l'enceinte fatale, est-ce la peur qu'ils ont les uns des autres, est-ce les engagements antérieurs, ils redeviennent des diables incarnés.

Le Sénat se dispose à lutter sur les lois que l'autre Chambre lui envoie. Il n'est pas impossible cependant qu'elles arrivent avec des concessions et des projets de conciliation. La Chambre a peur d'être dissoute, le Cabinet craint d'avoir à la dissoudre et cela fait, qu'arrivés au bord de l'abîme, les deux partis font alte [*sic*] en même tems.

Pinelli est la bête noire de la Chambre et des provinces<sup>4</sup>. Il se retirerait bien s'il le croyait utile; mais s'il entrait un de ses adversaires dans le Ministère, tous les autres voudraient le suivre.

Le Roi est toujours hors de cause. Il fait une telle profession de sincérité qu'on ne peut l'entamer. C'est dommage qu'il n'ait pas un peu plus de tenue, mais c'est le Roi des *Strafalari*<sup>5</sup>, pauvre jeune homme, c'est la faute du système qu'on a suivi avec lui. Si nous étions tombés dans ce règne sous le pouvoir absolu, je ne sais trop ce que nous serions devenus, vu son courage.

J'ai trouvé l'Amis bien vieilli dans ces deux mois, c'est un état violent pour lui que de vivre tous les jours avec des gens si antipathiques; cependant il ne s'épargne pas et outre son exactitude à la Chambre, il est tout plein de commissions, je ne le vois qu'un moment le soir entre dix et onze.

Ton père est aussi très occupé, il répare le tems donné aux vacances, mais il est bien crispé de voir les choses aller comme elles vont, tandis qu'elles auraient pu aller si différemment, c'est ce qui nous navre tous.

Si Pareto<sup>6</sup> avait été mis en accusation, il n'aurait eu que ce qu'il méritait, et il faut le voir présider la Chambre avec une partialité imperturbable.

L'oncle César est à Gênes avec l'ancienne cour, on me dit qu'il n'était pas trop bien portant, qu'il se plaignait du foie, heureusement que Riberi arrive. Ses enfans sont ici et vivent tranquillement. Tina avance dans son entreprise, toujours sans manger, je lui prédís qu'elle fera un *cavaïer Moncafi*.

Hier Baudissé est venu me dire les nouvelles de son beau-père, à son âge c'est assez allarmant; Bao qui a besoin d'événemens mettait les choses au pire, et il était contrarié de n'avoir pas de lettres, j'espère que nous en recevrons demain. Il prend l'habitude de venir le soir chez moi, ce pauvre Bao, pour me tenir au courant de ses aperçus politiques, qui sont la terreur de ses nombreux amis; c'est qu'il pêche par le fond et par la forme, ayant le ton le plus soporifique que l'on puisse entendre; hier soir l'Amis, qui était rassasié de politique, s'endormait continuellement, et quand il se réveillait il me faisait toutes sortes de gestes d'étonnement et de désapprobation.

Il nous est encore arrivé le baron Gariod brochant sur le tems; je tâcherai de l'éviter autant que possible, il me paraît peu progressiste.

Mr Ferrero me charge de te dire que le secrétaire de Castion est venu s'informer de ce qui t'était dû, apparemment qu'il était chargé d'acquitter, mais il ignorait le chiffre. Ne laisse pas refroidir cette bonne volonté. Sais [*sic*] ménager de tes fonds comme la Chambre ménage les fonds publics, ce sont de véritables grigous.

Lundi

Nous avons reçu ce matin le journal d'hier, c'est donc quelqu'embarras de route qui nous vaut ce retard. J'attens les nouvelles de Mr de S. Sauveur. Je laisse ma lettre encore ouverte, pour le cas où il y aurait quelque chose à ajouter plus tard.

Ton père dit bien des amitiés cordiales, il voudrait savoir ce que c'est que le sirop dépuratif dont tu lui as parlé, si c'était quelque chose qui peut lui convenir comme anti-scorbutique.

Adieu, cher fils, je t'embrasse.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 369-370.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> Cfr. lett. 279, nota 10.

<sup>3</sup> Alfonso Ferrero della Marmora si trovava a Genova come regio commissario con pieni poteri.

<sup>4</sup> Analoghe le osservazioni di Cavour, nella lettera del 29 settembre a Emile De La Rüe: « Je crois que Pinelli s'en ira. Croyez que ce n'est pas un mal, car Pinelli manque absolument du tact et de l'adresse nécessaires pour faire marcher la machine parlementaire. Il a du courage, mais il l'employe hors de propos pour faire de la fermeté à faux et puis pour céder mal à propos » (C. CAVOUR, *Epistolario*, VI, p. 266).

<sup>5</sup> Piemontese: « Re dei citrulli, dei babbei ».

<sup>6</sup> Il marchese Lorenzo Pareto aveva preso parte all'insurrezione genovese con l'incarico di ispettore generale delle fortificazioni. Compreso nell'elenco degli amnistiati per volere del re, fu riconfermato nella presidenza della Camera della III legislatura (cfr. lett. 278, nota 2).

283.

Lundi, 15 octobre 1849

Il y a longtems que je ne t'ai écrit, mon cher fils, c'est que je voyais toujours ma dernière lettre voyageant avec le comte Pralormo<sup>1</sup>, et pendant ce tems nous demeurions toujours dans le *statu quo*, qui ne me fournissait pas matière à écriture, t'ayant fait savoir par Jenny que nous étions sains et saufs. Maintenant le comte et la lettre seront arrivés et je ne sais plus bien si je te trouverai encore à Paris<sup>2</sup>, je l'espère, le ministre ayant témoigné le désir de t'avoir quelques jours avec lui pour se mettre au courant<sup>3</sup>.

Pour ne point l'oublier, je fais de suite une commission de Riberi qui a expédié au comte Pralormo le papier qu'il lui avait annoncé, mais il a oublié l'indication de l'ambassade, ainsi si ce papier n'est pas arrivé il faut le faire réclamer.

Nous avons passé ces jours-ci par les tristes et dernières fonctions qui regardaient notre malheureux Roi. Le tems ne les a pas du tout favorisées. Il est arrivé et parti par une pluie battante, qui pourrait bien causer des maladies, car elle n'a pas empêché chacun d'être à son poste, à ses risques et périls comme s'il se fût agi de Goito ou Pastrengo. J'ai vu le cortège à son entrée vendredi et je l'ai vu hier matin partant pour Superga. Tout s'est passé avec le plus grand calme et la plus grande convenance.

Une tristesse générale était empreinte sur une population réunie de toutes les provinces *et autres lieux*.

Samedi j'ai assisté à la Messe à la cathédrale, qui était magnifique<sup>4</sup>. Là aussi, tout s'est passé convenablement, excepté dans la tribune du Corps diplomatique où la tenue a été scandaleuse, et on ne s'est pas gêné pour le dire.

Hier au soir il y a eu une sorte d'ovation spontanée, qui a encore prouvé combien notre population persévère dans ses bons sentimens, malgré tout ce qui se fait pour la corrompre.

Ton père était sorti pour faire sa petite promenade accoutumée après dîner. Vers huit heures il vit arriver la Garde Nationale, qui

revenait de Superga, tambours battants et des lanternes à la baïonnette comme les troupes qui voyagent la nuit. Quelques personnes allèrent les rencontrer en criant: vive la Garde, puis d'autres, puis la foule, puis toutes les fenêtres s'ouvrirent, les lumières furent mises aux croisées et tout le monde cria *vive le Roi, vive Charles-Albert, vivent ceux qui ont été lui rendre le dernier hommage*, et puis tout rentra dans le calme.

Maintenant tout est fini. Pourtant il me semble que l'impression laissée par ce pauvre Prince va grandissant. Il y a des momens qui rachètent toute une vie et il a touché une corde qui a vibré dans tous les cœurs: la nationalité.

Nous sommes, en sortant des funérailles, tombés dans une crise ministérielle, qui nous tenait dans l'anxiété déjà ces jours passés. On vient de me dire que Pinelli a quitté<sup>5</sup> et laisse sa place à Desambrois. Cela signifie-t-il que nous allons à gauche ou que nous appuyons à droite? Nous n'en savons, ma foi, rien. Ferrari, qui a été un moment ministre des Affaires étrangères, partage le Ministère avec Galvagno<sup>6</sup>. On est peu tranquille sur cette condescendance d'avoir sacrifié Pinelli à l'animosité de la gauche, qui dans quelques jours montrera de nouvelles exigences [*sic*], que Desambrois saura ou voudra difficilement arrêter. On croit maintenant que Pinelli était la révolution dans le Cabinet, aussi était-ce le point de mire de la Chambre, qui le croyait capable d'un coup d'état en désespoir de cause. Maintenant nous sommes lancés dans l'inconnu. Nous allons avoir cette semaine la discussion au Sénat de la loi sur les Lombards<sup>7</sup>. L'affaire sera chaude et préoccupe tout le monde. Je pense y aller, ce que je fais bien rarement: mais tous les miens parleront et pas tous, peut-être, dans le même sens.

L'oncle César, qui depuis longtems souffrait d'une forte irritation d'entrailles, est aujourd'hui dans son lit avec un peu de fièvre; j'espère que cela le fera soigner et guérir plus tôt, il y a longtems qu'il souffre de malaises et de chagrins. Quant à l'Amis, il est incroyable: ces jours passés il se plaignait de névralgie, il s'est guéri en passant deux jours les pieds dans l'eau, avec la pluie sur les épaules et hier sur sa tête nue pendant les obsèques.

J'ai fait grande connaissance avec la marquise Arconati<sup>8</sup>, qui m'a fait beaucoup d'avances et de longues visites, pour Peppino<sup>9</sup> il aime tant le Piémont et les Piémontais, qu'il serait difficile de ne pas le lui rendre. Il veut acheter une propriété et devient tout à fait Pié-

montais. En attendant, sa femme va réjoindre son fils à Pise et part demain.

Il nous arrive des *fratelli*<sup>10</sup> de tous les points de l'Italie. Le Roi de Naples chasse tout le monde pour ne pas se tromper, ses amis comme ses ennemis, c'est une chose très curieuse. 13 professeurs de l'université de Palerme ont été exilés à la fois.

Adieu, cher fils, je laisse ma lettre ouverte pour demain, ton père va bien, mais il est un peu en orgasme. Nous t'embrassons.

Mardi 16

Il paraît que la nouvelle de Pinelli était prématurée; *a le pas men vei*<sup>11</sup> qu'il y avait dissentiment dans le Cabinet et que Pinelli avait donné ses dimissions. Mais il semble que S.M. n'a pas voulu qu'il sortît et il a raison de ne pas vouloir céder à tous les caprices de ces *scangat*<sup>12</sup>. Hier soir on disait que tous les ministres sortaient, moins Pinelli.

Je pense que personne ne sortira. Valerio vociférait qu'un cabinet réactionnaire était nommé, la dissolution de la Chambre décidée, la suspension de la liberté de la presse etc. Si on pouvait décréter la suspension de toute la famille Valerio, je crois que le pays y gagnerait beaucoup, mais nous le laisserons vivre tant que le bon Dieu voudra.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que les *circoli* sont tout à fait tombés à Turin et que les crieurs des rues diminuent tous les jours faute d'acheteurs. Le sens commun commence à prendre le dessus.

Je viens de recevoir une lettre de B[ertinat]ti<sup>13</sup>, qui vient d'être mis en disponibilité, et je vais écrire à Max pour le lui recommander, du reste il m'annonce son arrivée *in patria*. Point de choléra en Piémont, mais j'ai le typhus dans mes Marmotines, six sont prises, c'est une désolation. Adieu encore, amitiés à Jenny.

Indirizzo: « Monsieur le Marquis Emmanuel d'Azeglio Conseiller à la Légation Sarde. Rue de Clichy n. 19. Paris ». Timbro postale di partenza: « Torino 16 ott. ». Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 371-373.

<sup>1</sup> Il conte Carlo Giuseppe Beraudo di Pralormo, al quale Costanza aveva affidato una lettera per Emanuele (cfr. lett. 282), era giunto a Parigi il 13 ottobre, in qualità di ministro plenipotenziario. Il suo arrivo era stato annunciato a Emanuele da Massimo l'8 ottobre (A. COLOMBO, I, p. 128).

<sup>2</sup> All'arrivo a Parigi di Pralormo, Emanuele avrebbe dovuto recarsi a Londra per riprendere il suo posto (N. BIANCHI, lettera del 7 ottobre 1849, p. 57).

<sup>3</sup> Nella sopra citata lettera del 7 ottobre, Massimo scrisse al nipote: « Si

tu viens à Turin, et quand tu y viendras, tache de m'apporter des notes sur les hommes les plus marquants et qui peuvent avoir un avenir dans le Gouvernement ou dans les partis » (*ibid.*, p. 58).

<sup>4</sup> La salma di Carlo Alberto giunse a Torino venerdì 12 ottobre, a San Salvario, ricevuta dalle autorità, dai parlamentari e dal popolo. Il giorno dopo furono celebrate solennemente le esequie nella cattedrale di Torino dall'arcivescovo di Chambéry, assistito dai vescovi di Biella, Nizza, Casale e Savona. L'arcivescovo di Vercelli, monsignor d'Angennese, lesse l'elogio funebre. Il 14 ottobre la salma fu tumulata nella basilica di Superga.

<sup>5</sup> Le dimissioni del Pinelli dalla carica di ministro dell'Interno (cfr. lett. 282, nota 4) furono accettate dal re il 20 ottobre. Fu sostituito con Giovanni Filippo Galvagno, ministro dei Lavori pubblici e dell'Agricoltura e Commercio. Il rimpasto fu comunicato alla Camera in forma ufficiale nel pomeriggio del 20.

<sup>6</sup> La notizia è inesatta: l'avvocato genovese Domenico De Ferrari (1804-1882), docente di diritto penale nell'Università di Genova dal 1845 al 1847 e dal novembre 1847 consigliere della Corte di Cassazione di Torino. Rifiutato il portafoglio della Giustizia offertogli dal Revel, resse invece il dicastero degli Esteri dall'8 al 27 marzo 1849 nel gabinetto Chiodo. Dal luglio 1849 fu senatore.

<sup>7</sup> Il progetto di legge sull'estensione dei diritti civili e politici ai cittadini lombardo-veneti, approvato dalla Camera il 22 settembre 1849, fu riferito al Senato il 20 ottobre 1849 e, nello stesso giorno, respinto.

<sup>8</sup> Costanza Arconati (1800-1871), nata Trotti Bentivoglio, figlia del marchese Lorenzo, aveva ricevuto un'educazione assai accurata. Sposò giovanissima il cugino Giuseppe Arconati Visconti e frequentò assiduamente i salotti culturalmente più interessanti di Milano. Il 19 marzo 1821 fuggì dalla città per seguire il marito compromesso nel moto piemontese, e cominciò una vita di esilio fra il castello di Gaesbeek, in Belgio, e Parigi, Londra, Berlino. Nel 1840 ottenne col marito il permesso di soggiorno a Milano; poi si stabilì a Pisa. Con il marito fu una fervida sostenitrice dell'unione col Piemonte. Nel 1849 si trasferì a Torino. La marchesa Costanza era sorella di Margherita Provana di Collegno e Cavour in una lettera a E. De La Rüe del 20 luglio 1848, le aveva definite « milanaises intrigantes » (C. CAVOUR, *Epistolario*, V, p. 260).

<sup>9</sup> Il marito di Costanza Arconati, il marchese Giuseppe Arconati Visconti (1797-1879), dal 1849 al 1853 e dal 1857 al 1864 fu deputato alla Camera nei banchi della destra.

<sup>10</sup> Fra i numerosi patrioti che trovarono rifugio a Torino dopo il 1848, risalta soprattutto la presenza degli esuli dal regno di Napoli: Pasquale Stanislao Mancini, Giuseppe Pisanelli, Vito d'Ondes Reggio, già ministro dell'Interno e dell'Istruzione nel governo napoletano, Francesco De Sanctis.

<sup>11</sup> Piemontese: « non è meno vero ».

<sup>12</sup> Piemontese: « mascalzoni, scalczacani ».

<sup>13</sup> L'avvocato Giuseppe Bertinatti, messo a disposizione del ministero degli Esteri l'8 ottobre, il 13 scrisse a Gioberti: « Barral è incaricato d'affari *ad interim* ed io son messo, come si dice *de côté* [...]. Starò a Berna sino alla fine di questo mese. Andrò in seguito a Torino per qualche tempo: poscia se v'ha nulla di nuovo (come m'immagino sin d'ora sul conto mio) tornerò a Brusselle passando per Parigi » (*Lettere di G. Bertinatti a V. Gioberti*, cit., p. 142).

Mon cher fils,

Hier matin j'ai rencontré Henri La Roque dans la rue, qui venait m'apporter de tes nouvelles; je lui en ai su d'autant plus gré que j'ai appris ainsi que tu étais de retour à Londres. Je ne savais plus où te prendre, ne voyant guère le Président du Conseil, qui a autre chose à faire et est d'une humeur de chien. Maintenant il faut que je cherche l'adresse de la légation dans tes vieilles lettres, car je ne m'en souviens plus.

Dans ma dernière je te disais encore que l'on croyait que le Ministère pourrait vivre dans son intégrité pour quelque tems encore. Mais la crise a fini par la retraite de Pinelli, et je crains qu'on ait fait là une école, dont on se ressentira gravement. J'ai laissé que les gazettes démentissent mes espérances. Je tâche de ne pas répéter ce que tu lis dans les journaux. Les gens qui se disent bien informés assurent que c'est par suite d'un dissentiment entre le ministre et le président que le premier est sorti. Que le ministre croyait le coup d'état bientôt nécessaire et que le président reculait devant cette périlleuse mesure.

La majorité de la Chambre se montrait surtout hostile à Pinelli et le désignait comme l'obstacle à un rapprochement. Des membres de la gauche avaient entamé des pourparlers avec le Ministère en ce sens, et j'ai entendu Max dire qu'enfin on ne pouvait pas sacrifier tout à une personne.

A peine Pinelli parti, la majorité a désavoué ses mandataires, a dit que c'étaient des intrigans sans mission et a recommencé à taquiner le Ministère comme devant, ce que tout le monde avait prévu, à telles enseignes qu'un député de la gauche disait hier à quelqu'un qui me l'a répété: comment le Ministère s'est-il laissé prendre à ce leurre, comment a-t-il pu se fier à cette canaille? Si les gauches parlent ainsi, nous n'avons pas à nous gêner. Un autre disait: comment cela va d'avoir poussé Pinelli. Maintenant le Cabinet ne s'en tirera plus et bien du monde est de cet avis. Pinelli était le bras droit. Toujours froid, se roidissant contre les obstacles et son courage augmentait en proportion du danger.

Max n'est pas actif <sup>2</sup>, il ne prend pas assez les choses à cœur, de loin il fait de ces phrases retentissantes, de près il recule et faiblit. La nomination et dénomination de Mathieu <sup>3</sup> a prouvé le tâtonnement du Ministère, il s'est laissé entamer et a empiré sa con-

dition. On s'attend à un retour plus ou moins rapproché d'un ministre Pinelli <sup>4</sup>.

Tu auras vu dans les journaux la séance du Sénat du 20<sup>5</sup>. J'y ai été, moitié par curiosité, moitié par inquiétude. Tout a été grave et calme. Les tribunes n'ont pas soufflé. Les journaux de l'opposition se sont chargés du scandale comme toujours, mais tous ces journaux sont en déroute, tous les jours il en disparaît quelqu'un; on est obligé d'envoyer *gratis* la *Gazette du Peuple* <sup>6</sup> dans les provinces, ce qui ne saurait durer longtems. Si tu étais à Paris je t'enverrais *L'instruttore del Popolo* <sup>7</sup>, il y a des épigrammes, qui font la joie de ton père.

J'ai eu une seconde lettre de B[ertinat]ti, qui n'ayant plus affaires pour nous <sup>8</sup> faisait un petit interim pour Mr Peel <sup>9</sup>, qui paraît avoir beaucoup d'amitié pour lui. Ici, je l'ai reccomandé et j'espère qu'il ne sera pas oublié. En tous cas il va arriver, j'aurai soin de lui donner un dîner de gourmandise et de voir un peu en même tems comment il entend les choses. Max m'a dit qu'il aurait volontiers mis *Badoul* <sup>10</sup> où il désire, que ce n'est que le respect humain qui l'empêchait, mais qu'il l'avait dit et qu'on lui avait répondu qu'on pourrait bien faire ce que lui n'osait pas.

A. <sup>11</sup> s'est fait du tort par son refus, maintenant il se plaint, mais on dit que c'est justement quand il y a des difficultés qu'on se fait du mérite en les abordant et non en se retirant.

Il me semble, mon cher fils, que d'après tes dernières lettres il se fait des modifications dans tes manières d'être; cela ne m'étonne pas, si s'en fait toujours d'insensibles dont on ne se rend pas compte jusqu'à ce que, par l'accumulation, elles se rendent sensibles et au bout d'un tems plus ou moins considérable on finit par se trouver tout autre qu'on n'était, et si on ne réfléchit pas assez sur soi-même pour s'en appercevoir, les autres s'en apperçoivent fort bien. Moi du moins, j'en fais souvent l'observation sur les autres et sur moi-même.

Personne de ceux que je connais n'est le même être qu'il était il y a trente ans: y compris Manu bien entendu. Nous sommes toujours, cependant de plus ou moins, grands enfans qui nous grisons et dégrisons de nos joujoux. D'abord les jouets, puis les plaisirs, puis l'ambition, la gloire, les affaires, à la fin les soins pour conserver une vie qui s'échappe et qui ne se fait plus sentir que par les infirmités; tout cela en masse n'est pas satisfaisant, mais à chaque jour suffit sa peine, et le bon Dieu peut tirer bon parti de toutes ces misères, il commence à remuer quelque chose dans ton cœur,

c'est encore le chaos, mais un jour ou l'autre il dira « que la lumière se fasse » et la lumière se fera.

Le choléra nous attaque en tirailleur cette fois, quelques cas à Nice, à Gênes, Arquata, Serravalle, un cas à Mondovi et puis on n'en parle plus, mais cela m'étonne; j'espère pourtant qu'il nous ménagera, à Gênes il y a assez de panique.

Alphonse Lamarmora<sup>12</sup> se marie avec une Miss Matthiew qui est catholique, 34 ans, 25 mille francs de rente, qui a des restes de beauté et de l'esprit. Elle est ici chez les Boyl.

Adieu, mon cher fils, nous t'embrassons ton père et moi; à propos les enveloppes que tu m'as destinées ont été partagées entre les commis du ministère de l'Extérieur. La Cisterna m'a fait une longue visite, je ne l'ai point trouvé trop prévenu sur nos affaires.

Indirizzo: « Monsieur le Marquis Emmanuel d'Azeglio chargé d'affaires de Sardaigne près du Gouvernement anglaise. Légation de Sardaigne. Londres ». Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 373-374.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> Se non proprio « inattivo », Massimo certo non sembrava pienamente convinto del proprio ruolo: « Ici, rien de nouveau. — aveva scritto a Emanuele il 7 ottobre — Nous nous escrivons pour éviter une dissolution, et je tâche de persuader ces messieurs en détail. [...] Le pire est que je vois mon Ministère se prolonger indéfiniment et tu sais comme cela m'amuse. L'idée de passer peut-être un hiver à Turin me donne des frénésies, et pourtant j'en suis furieusement menacé » (N. BIANCHI, p. 58).

<sup>3</sup> Il cavaliere Carlo Antonio Mathieu, deputato savoiardo conservatore nella II e III legislatura, fu ministro d'Agricoltura e Commercio per pochi giorni, al posto del Galvagno. Quando il 23 ottobre diede le dimissioni, il sovrano nominò Pietro di Santa Rosa.

<sup>4</sup> Cfr. lett. 283, nota 5.

<sup>5</sup> Cfr. lett. 283, nota 7.

<sup>6</sup> La *Gazzetta del Popolo*, fondata e diretta da Giovan Battista Bottero e Felice Govean, iniziò le sue pubblicazioni il 16 giugno 1848. Il quotidiano mirò alla conquista di un mercato « popolare ».

<sup>7</sup> *L'Istruttore del popolo*, dal 2 febbraio 1849 fu il proseguimento della *Guida del popolo*, un piccolo foglio che nello scorcio del 1848 aveva difeso Pinelli. *L'Istruttore* si diede un programma che affermava la necessità di conciliare religione e monarchia costituzionale nel pieno rispetto della libertà della chiesa e ammetteva l'ipotesi di una costituente federale.

<sup>8</sup> Cfr. lett. 283, nota 13.

<sup>9</sup> Sir Robert Peel (1788-1850), deputato nel 1809, ben presto divenne l'esponente di maggior rilievo dell'ala progressista dei *Tories*. Nel 1822-29 fu ministro dell'Interno e promosse importanti riforme giudiziarie. Dopo la riforma

elettorale del 1830-32 ricostituì il partito conservatore come forza politica capace di adeguarsi ai tempi. Primo ministro nel 1841-46 fece approvare l'abolizione del dazio sui cereali. L'ala destra del suo partito, guidata da Disraeli lo fece dimettere nel 1846. Morì per una caduta da cavallo.

<sup>10</sup> *Badoul* era il soprannome familiare di Emanuele. Massimo il 7 ottobre aveva scritto al nipote a proposito di una sua eventuale nomina a ministro a Londra: « Tu as le malheur d'être le neveu de ton oncle. Sans cela je proposerais au Roi de te nommer. Mais on dirait que je pousse ma dynastie. Je l'ai dit au Roi lui-même qui sans désapprouver ma réserve a dit: " *Lo ch'a fa nen chiel, j podria felo mi* " » (N. BIANCHI, p. 57); la frase piemontese significa: « quello che non fa lei potrei farlo io ».

<sup>11</sup> Molto probabilmente si tratta di Adriano di Revel. Nella citata lettera del 7 ottobre 1849 Massimo scrisse al nipote: « Mr de Pralormo part demain et tu peux dès lors retourner à Londres prendre possession de ton interim, qui ne durera pas très longtemps, je pense. J'aurai le projet d'y envoyer Revel » (N. BIANCHI, p. 57).

<sup>12</sup> Alfonso La Marmora sposò Giovanna Teresa Bertie Mathew.

285.

7 novembre [1849]<sup>1</sup>

Mon cher fils,

Il faut que je te prenne au vol à ton passage à Londres, d'après ta lettre reçue hier, j'ai calculé le jour où tu devais y revenir, et il me semble que je dois écrire *today*.

Je suis bien aise que tu te trouves si bien où tu es retourné, quoique je me fusse un peu flattée d'une visite, mais si tu dois nous la faire, je préfère aussi qu'elle soit moins étranglée. Je crois que ton interim doit t'être assez nécessaire pour remettre tes finances à flot, il n'est pas facile de dire ce qu'il durera; il me semblait qu'il était tout simple, puisqu'on désirait te donner une marque de satisfaction, de te laisser cette situation telle quelle est, et j'ai parlé dans ce sens, mais il paraît qu'il y a des intérêts différens à combiner, qui font que je n'insiste plus. Il paraît que Pinelli veut aller à Madrid, alors il faut une niche à celui de Madrid.

J'ai combattu deux fois le projet de translocation [*sic*] de Salvator<sup>2</sup>; d'abord parce que lorsqu'une personne réussit dans un endroit il me semble importun de l'envoyer dans un autre, où l'on n'est pas aussi sûr de la réussite, et puis dans l'intérêt de Salvator et de sa famille; mais après j'ai réfléchi que j'étais bien bête de ne pas comprendre les secondes vues qu'il pouvait y avoir là-dessous, et je ne dirai plus rien. On voudra peut-être une poire pour la soif.

Ce sera donc nous qui serons victimes. Il ne faut pas être ambitieux, surtout par le tems qui court.

J'espère avoir pu rendre service à B[ertinat]ti<sup>3</sup>, qui en a besoin, mais maintenant il faudrait qu'il arrivât, et battre le fer tandis qu'il est chaud. Les événemens se pressent tellement que je ne répons pas de l'avenir le plus prochain.

Je sais bien que c'est le *Turc* qui t'a fait renvoyer en toute hâte à ton poste; Max en a été si effrayé qu'il semblait que la patrie était en danger faute d'ortographe, mais comme cela ne te contrariait pas du tout, je n'ai fait qu'en rire. Je suis aise que tu aies quitté ta malencontreuse maison, je regrette seulement que tu prennes autant de peine pour te caser, s'il te fallait ensuite déménager devant un Principal.

Je te conseille de ne point hurler quand tu as le mal de mer, ce n'est qu'une fatigue de plus, et tu perdras de ta considération dans l'esprit de Giboulin, qui croira que son maître perd la raison.

Il est en règle que tu prennes connaissance des mœurs anglaises à la campagne; pour mon compte, cette manière d'y être ne me conviendrait guère, c'est une campagne artificielle où l'on transporte les gênes, les prétentions, les fatigues de la ville; je trouve plus de bon sens à feu le docteur Galizi, qui préférerait se mettre en liberté. Enfin chacun s'arrange comme [il] l'entend, mais je préfère la solitude du Roc, dont je fais ce que je veux.

Nous avons eu des Manings<sup>4</sup> par dessus les yeux, vilains gens, fort dégoûtans, les uns et les autres, dont j'ai hâte de ne plus entendre parler.

Voilà Jenny qui part en te disant tant de choses, ainsi qu'à ton attaché. Elle m'a donné le *puir*<sup>5</sup>, c'est très joli, cela figure sur ma table.

Je suis occupée maintenant de Camille que nous avons installée dans son entresol maison S. Marsan, couchée, saignée et ressaignée; je crains qu'elle ne nous fasse une grosse maladie. Les chagrins y seront pour beaucoup, Romagnan a laissé un passif de 1.300.000 francs. On me dit que Ernestine<sup>6</sup> a eu de petites douleurs ce matin, elle sera entrée dans son neuvième, je m'en vais voir cela.

A peine tu as eu les yeux tournés que le ministère en France a été culbuté<sup>7</sup>; celui qui le remplace me fait l'effet d'un ministère de doublures, nous verrons ce que cela deviendra. Le nôtre est toujours un peu disloqué, nos députés rougeâtres se disputent entr'eux et se disent des vilanies tout bas.

Nous nous portons bien en famille, il y a eu des cas à Alexandrie. Je t'embrasse à la hâte.

Indirizzo: « Monsieur le Marquis d'Azeglio chargé d'affaires de Sardaigne. Old Cavendish Street. Londres ».

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> Il Villamarina rimase a Firenze sino alla fine del 1852.

<sup>3</sup> Bertinatti, a disposizione del ministero degli Esteri, stava passando un periodo di incertezza e scoraggiamento: « Non so se avrò una qualche somma annua — aveva scritto al Gioberti il 13 ottobre 1849 — oppure un'indennità. [...] Credo che la promessa di ricollocarmi in qualche altro posto sia una delle tante promesse che si fanno per civiltà, ma che in fondo non tirano gran fatto a conseguenze ». A Torino, l'avvocato incontrò sia Massimo sia Costanza che gli dimostrò sentimenti di « vera amicizia » (*Lettere di G. Bertinatti a V. Gioberti*, cit., pp. 144 e 146).

<sup>4</sup> Costanza si riferisce alla condanna dei coniugi inglesi Manning, impiccati per omicidio. L'episodio ebbe molta risonanza, ed Emanuele, appena rientrato a Londra, il 1° novembre scrisse alla madre di aver assistito al loro processo (A. COLOMBO, I, p. 136).

<sup>5</sup> Sottolineato nel testo.

<sup>6</sup> Ernestina, moglie di Carlo Alfieri, era prossima al parto.

<sup>7</sup> Il 31 ottobre, il presidente Luigi Napoleone revocò tutti i ministri in carica e formò un nuovo ministero extraparlamentare, con uomini nuovi, quasi sconosciuti e senza presidente del Consiglio; inviò all'Assemblea legislativa un messaggio, in cui giustificava il mutamento con l'esigenza dell'unità di vedute tra il ministero e il Presidente della Repubblica ed esprimeva la volontà di far trionfare la politica approvata dal popolo nell'elezione del 10 dicembre 1848.

286.

Dimanche, 18 novembre [1849]<sup>1</sup>

Mon cher fils,

J'ai déterminé de t'écrire aujourd'hui, si ce sera peu ou beaucoup, c'est ce que je ne sais pas. Ce ne serait pas la matière qui manquerait, mais le tems peut me faire défaut. Je ne sais pas d'ailleurs si ma lettre te trouvera à Londres ou absent.

Nous avons hier prorogé les Chambres jusqu'au 29<sup>2</sup>. Bien entendu qu'elles seront dissoutes d'ici là, c'est-à-dire celle des députés, qui a poussé *la tracotanza* assez loin pour nécessiter cette mesure. Turin est parfaitement tranquile, personne n'est disposé à prendre parti pour ces hâbleurs, mal intentionnés. Pour ce qui est d'émeutes, ils peuvent y renoncer, mais ils souffleront la discorde par le moyen de la mauvaise presse et des clubs dans les provinces et les cam-

pagnes. Il n'y avait plus moyen de laisser plus longtems ce pauvre pays à la merci de gens dénués de toute espèce de bon sens et de bon vouloir, et le Ministère a résisté, trop peut-être, à l'invitation de montrer un peu plus d'énergie; je crois que s'il avait pris plus tôt une attitude plus ferme, il aurait peut-être pu éviter le coup d'état. Mais il manquait d'ensemble et de résolution et le laissait trop voir. Si la Chambre avait vraiment cru la dissolution possible, elle était trop intéressée à l'éviter, sachant qu'elle ne serait pas défendue pour mesurer un peu plus ses empiètemens. Enfin Cadorna a fait verser le verre, un député de la droite sortit avant la votation, un autre se trompa de boule et la loi passa à la majorité de quatre voix<sup>3</sup>. Je suis certes bien loin de critiquer une mesure devenue inévitable, mais je la trouve humiliante pour l'amour-propre national. Nous avons mis en évidence toute notre incapacité politique et parlementaire, c'est triste.

La dernière fois que je t'écrivais, je te disais que j'allais passer chez Tina<sup>4</sup>, qui avait des douleurs que je pensais prématurées. J'arrivais auprès d'elle pour assister à la catastrophe: une demi-heure après elle accouchait d'un enfant mort, ce qui fut un cruel désappointement pour tous et un grand chagrin pour elle, pauvre jeune femme; les premières 24 heures qui suivirent nous firent espérer qu'elle, au moins, sortirait victorieuse de cette pénible crise, mais bientôt une fièvre inflammatoire se déclara et voilà dix jours qu'elle est, la pauvre petite, entre la vie et la mort. Je ne puis pas dire que toute espérance soit absolument perdue, mais j'en conserve bien peu pour mon compte. Le malheur est entré dans cette maison, je crains qu'il n'y continue ses ravages. J'avais tant compté sur l'arrivée de cet enfant pour rendre un peu d'animation à cet intérieur si vuide, si silencieux après la mort de la tante, qui remplissait tout l'espace de sa voix et de sa présence, et c'étaient de nouvelles morts qui allaient nous arriver. Je suis beaucoup dans cette malheureuse maison comme de raison, quoique je devienne de peu d'utilité auprès des malades.

B[ertinat]ti est ici, mais je ne puis pas beaucoup profiter de son séjour, nous lui avons donné à dîner dimanche avec Max, qui m'a paru apprécier le fond d'instruction que le digne avocat a accumulé, mais j'ai craint que sa prodigieuse faconde n'effrayât à la longue son principal, et je ne l'ai plus invité que pour lundi. Je crois qu'il détruira toutes les mauvaises impressions que ses acquaintances [*sic*] lui avaient valu, il me semble extrêmement modéré dans ses opinions; d'ailleurs un peu de bons sens suffit pour voir où les

exagérations peuvent nous conduire. Il n'est ni haineux ni envieux, ce qui le sauve des pensées extravagantes et fausses, qui sont le fléau de notre tems. Sa crinière a disparu, mais sa coiffure et toilette sont plus soignées, son stile toujours [le] même, et toujours les formes *aristocratiques*.

Ton père a acquis une grande élasticité du fait de cette prorogation; ce Sénat lui pesait, il ne pouvait se faire à cette nécessité d'être pendant tant d'heures immobile dans son stalle pour écouter des discours souvent peu nécessaires.

L'Amis rêvait aussi d'être délivré de sa sottie compagnie, mais il a dans ce moment une grosse fluxion sur les yeux, qui le rend singulièrement pensif. Enfin c'est incommodé, mais ce n'est pas dangereux. Moi je vais bien, nous avons grand soleil, un peu froid, mais on prend patience. Adieu, cher fils, je t'embrasse, on te dit mille amitiés.

Indirizzo: « Monsieur le Marquis Emmanuel d'Azeglio chargé d'affaires de Sardaigne à Londres. Old Cavendish Street 13 ». Timbro postale di partenza: « Torino 18 nov. 49 ». Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 374-375.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> Nella seduta del 17 novembre il ministro dell'Interno Galvagno lesse il regio proclama con cui la sessione del Parlamento era prorogata al 29 novembre 1849: era il preludio allo scioglimento delle Camere e alla convocazione dei collegi, ordinati con regio decreto 20 novembre 1849.

<sup>3</sup> Il 13 novembre 1849 si era riaperta alla Camera la discussione sul trattato di pace con l'Austria, più volte rinviata. Ad un certo punto, la questione dell'approvazione del trattato fu collegata con quella della concessione della cittadinanza agli esuli del Lombardo-Veneto. Il deputato Carlo Cadorna (1809-1859), già ministro nel gabinetto Chioldo-Rattazzi, chiese la sospensione della discussione sul trattato in attesa che il Governo presentasse un progetto di legge sulla cittadinanza degli esuli. La proposta, respinta dal Governo, fu approvata dalla Camera il 16 novembre con 72 voti contro 66. Il giorno dopo, il Governo dichiarò prorogata la sessione parlamentare.

<sup>4</sup> Cfr. lett. 285, nota 6.

287.

[23 novembre 1849] <sup>1</sup>

Mon cher fils,

Pour ne pas multiplier les lettres, je profite de ce papier blanc pour te donner une bien triste nouvelle: nous avons perdu hier soir à huit heures cette pauvre Ernestine <sup>2</sup>. Pauvre enfant n'a fait qu'effleurer

ce triste monde, où tout lui souriait en apparence, mais où sa part de souffrance ne lui a pas été épargnée. Je redoutais pour elle, les regrets et les terreurs, mais le bon Dieu lui a épargné les peines morales, elle a fini avec calme et résignation, demandant des prières, prenant congé de ses amis et s'immisçant à Dieu.

Charles, qui ne s'était pas trop rendu compte du danger, a été un peu surpris, et le premier moment a été violent; je l'ai vu ce matin, il m'a dit qu'il avait dormi, à son âge la nature ne cède pas ses droits; mon frère est accablé de tristesse, cette maison est d'un morne horrible, chaque chambre révèle une catastrophe, et comme le caveau de S. Martin se peuple avec rapidité! Des personnes qui se sont trouvées aux noces d'Ernestine, cinq ont disparu<sup>3</sup>!

Maintenant nous nous retrouvons vis-à-vis de tous les inconvénients que nous avions cru sauver par ce mariage; que Dieu nous soit en aide, je crains toutes sortes de dangers pour Charles et de nouveaux chagrins pour son père.

Je crois que B[ertinat]ti sera parti aujourd'hui pour ses foyers, je ne l'ai plus vu ces derniers jours, il a tant de connaissances, il me semble qu'il y aurait quelque idée pour Madrid. Nous sommes politiquement très tranquilles ici, mais on travaille dans les campagnes et nous nous attendons aux revenans, alors, comme alors on verra.

La proclamation du Roi<sup>4</sup> généralement a été fort applaudie, mais le parti a la ressource des menteries et il en use avec une indiscretion intolérable.

Maintenant adieu, je veux aller prendre des nouvelles de la pauvre mère<sup>5</sup>. Nous t'embrassons et répondrons plus tard à ta dernière lettre à ton père.

<sup>1</sup> La data fu aggiunta da Emanuele.

<sup>2</sup> Ernestina Doria di Cirié, moglie di Carlo Alfieri, dopo aver partorito un bambino morto l'8 novembre, fu colpita dalla febbre puerperale, lottò alcuni giorni fra la vita e la morte e infine morì il 22 novembre 1849, poco prima di compiere 22 anni.

<sup>3</sup> Nel giro di soli tre anni erano morti il conte Carlo San Martino d'Aglié, patrigno di Ernestina, Luisa Alfieri, Andrea Doria di Cirié, Cesare Romagnano e infine Ernestina stessa.

<sup>4</sup> Il 20 novembre un decreto reale aveva sciolto la Camera dei deputati e indetto nuove elezioni per il 9 dicembre, fissando la seduta inaugurale della IV legislatura per il 20 dicembre. Il decreto di scioglimento fu pubblicato, insieme con un proclama di Vittorio Emanuele II, il cui testo, scritto da Massimo, passò

alla storia come il « proclama di Moncalieri ». Il re, dopo aver solennemente ribadito la sua ferma intenzione di mantenere fede agli impegni assunti riguardo lo Statuto, affermò: « Questa promessa, questi giuramenti li adempio sciogliendo una Camera diventata impossibile, li adempio convocandone un'altra immediatamente; ma se il Paese, se gli Elettori mi negano il loro concorso, non su me ricadrà ormai la responsabilità del futuro; e nei disordini che potessero avvenire, non avranno a dolersi di me, ma avranno a dolersi di loro » (T. SARTI, *I rappresentanti del Piemonte e d'Italia nelle tredici legislature del Regno*, Roma, 1880, p. 17).

<sup>5</sup> La madre di Ernestina, Luisa Arborio di Sartirana e di Breme.

288.

Mercredi, 5 décembre [1849]<sup>1</sup>

Mon cher fils,

J'ai eu ta lettre qui répondait à mon avance dernière et tu ne savais pas encore toutes nos tristesses, quoique tu fusses préparé à de mauvaises nouvelles. Tu auras reçu ensuite celle de ton père<sup>2</sup>, ce qui fait que je ne me presse pas trop pour celle-ci, par laquelle je voudrais pouvoir t'envoyer déjà quelque chose sur nos élections<sup>3</sup>, quoique les journaux te portent les nouvelles politiques. Nous vivons dans une attente fiévreuse des élections; il n'y a pas moyen de s'occuper d'autre chose dans ce moment. On craint beaucoup, on espère un peu, les relations sont très contradictoires. Le Ministère a fait plus qu'on n'avait essayé jusqu'ici, mais rien n'égale l'activité de ses adversaires, qui ne craignent ni dépenses, ni fatigues, ni moyens les moins légaux, les moins loyaux, et voilà que par surcroît il nous est arrivé hier une grande quantité de neige qui fond actuellement, de façon que la circulation n'est rien moins qu'agréable et même les personnes aisées et de bon vouloir hésiteront à aller voter dans leurs provinces au risque d'attraper un *malanno* sans que l'on soit sûr d'un résultat qui en vaille la peine. Nous ne sommes nullement en opposition avec le Ministère que nous croyons le mieux intentionné du monde, nous croyons seulement qu'il pourrait être par fois plus actif et plus ferme, ce qui en imposerait au parti qui l'adverse, qui est lâche et recule si on lui montre les dents. Avant la sortie de Pinelli, il était découragé parce qu'il croyait ce ministre la cheville ouvrière du cabinet et le seul capable d'en venir à la dissolution; mais cette conclusion, suivie de quelques autres moindres qui donnaient au cabinet l'air faible et incertain, a redoublé la pétulance de ces braillards et nous a amené où nous sommes.

Maintenant c'est une question de vie ou de mort, surtout pour

eux et il n'est pas étonnant s'ils font leur [...] <sup>4</sup> pour vivre encore un peu.

Il y a dans notre caractère et dans les habitudes du pays un fond d'inertie, qui nous a toujours été fatal et dont il serait urgent de se guérir. Il n'y a que le Gouvernement qui puisse le tenter; mais ce n'est qu'en y mettant lui-même de l'énergie, de la fermeté, de la persévérance qu'il pourra imprimer un mouvement d'activité qui manque à la nation. Napoléon avait déjà fait quelque chose, mais il a duré trop peu et après lui nous sommes retombés dans cette débonnairété qui entretient si bien la paresse et les abus.

Je suis charmée, mon cher Manu, que tu te sois ennuyé de cette vie si vuide, si artificielle <sup>5</sup>, qui bien sûr me rendrait malade au bout de trois jours, j'en ai fait une semi-expérience aux noces de cette pauvre Tina. C'est une existence factice, qui ne peut satisfaire que des écoliers en vacances. Tu vois pourtant qu'une fois elle t'aurait paru délicieuse simplement parce que c'était exemption de travail, d'étude de tout ce qui était sérieux, et dès lors ennuyeux à ton avis. Maintenant le travail et la règle t'apparaissent comme le délasement de cette vie puérillement agitée. Tu es donc dans une disposition diamétralement opposée à celle où tu te trouvais dans ta première jeunesse, et cela s'est trouvé tout naturellement sans que personne s'en soit mêlé. Ces évolutions se font insensiblement et un beau jour on se trouve considérablement modifié, sans qu'on se soit douté de l'œuvre qui s'accomplissait malgré les protestations.

Je te prie donc de te laisser faire, tout simplement; tout ce à quoi il faut se borner, c'est d'éviter tout ce qui peut essentiellement compromettre un avenir que l'on ne connaît pas et dans lequel on peut se trouver avec des besoins, des désirs qui sont encore inconnus.

Décidemment, mon cher fils, tu as la passion du moyen-âge, si tu écrivais tes mémoires comme il est à la mode de le faire, on n'y verrait que cela; tu te crois toujours orphelin et il te faut une petite maman <sup>6</sup> partout où tu arrives; cela me semble prouver que je n'abuse pas de mes droits, puisque tu cherches toujours le complément ailleurs. Du reste, je suis grand gré à toutes les personnes qui te donnent de bons avis, seulement je te trouve plus empressé de les recevoir que d'en profiter jusqu'à présent, et en changeant de climat tu oublies les conseils et les conseillers, ce qui les découragerait peut-être, si elles prévoyaient comment tu finis ces charitables entreprises. Enfin il est toujours plus profitable d'avoir à faire, au moins de tems à autres, avec des personnes qui ont des principes et qui font meilleur usage de la vie.

Il ne faut pas croire cependant que certains mérites ne se trouvent que dans les pays étrangers, dans le nôtre il se fait énormément de bien et à travers mille obstacles qu'on ne rencontre pas en Angleterre, où les lois sont respectées et protègent toujours ceux qui les respectent, ce qui malheureusement n'est pas aussi vrai ici. Tous les seigneurs qui restent une partie de l'année dans leurs terres, connaissent, protègent et aident leurs vassaux. Ils ne tiennent point de plaids à jour fixe, mais ils sont continuellement accessibles à ceux qui ont recours à eux, et qui viennent même souvent les relancer en ville. Beaucoup ont établis des écoles dans leurs villages, mais j'en connais plus d'un qui a dû y renoncer à cause des persécutions que cela leur attirait, non seulement à eux mais aux personnes qui fréquentaient l'école, et entre autres à Mlle Meyna, qui non seulement employait ses petites économies, mais s'était chargée du rôle de maîtresse à Buttigliera et s'était soumise aux examens pour pouvoir continuer. Le Gouvernement ici n'a jamais protégé ces sortes d'établissements. D'abord c'était le parti jésuite, qui nous contrecarrait à outrance. Maintenant ce sont tous les mauvais sujets qui font la loi, et il faut céder ou s'exposer à toutes les avanies possibles. Ne m'a-t-on pas, il y a six mois, enlevé une petite Marmotine et conduite dans un mauvais lieu? Il a fallu user toute sorte de ménagemens pour ravoir cette pauvre enfant saine et sauve, sans qu'on nous mit dans le *sacco nero* <sup>7</sup>.

J'ai vu l'habitude de la prière en commun en usage dans les châteaux en France et [...] <sup>8</sup> à Marlieux chez Mme de Murinais, où ces dames faisaient aussi la lecture à leurs gens. Ici, vous autres, beaux messieurs, laisseriez-vous établir ces usages? Il est difficile d'imaginer tout ce que madame de la Volvère fait à Virle avec des moyens très limités. Elle fait l'école, fait les habillemens de ses propres mains, visite tous les malades et secourt tout le monde sans parler de ce qu'elle fait à Turin, qui est incroyable. On a enfin décrété des écoles à Lagnasc, puisqu'il est [...] <sup>8</sup> qu'on doit en établir dans toutes les communes, ton père donne le local et prend des actions. Bientôt il faudra s'en occuper pour Genola.

Le prince de La Cisterne a bâti une belle église à Réan, ce qui lui a valu bien des contrariétés, et établit une école pour les filles. Enfin, en Piémont c'est plus méritoire qu'ailleurs d'entreprendre de telles œuvres, car les fortunes sont limitées et on ne rencontre que déboires et ingratitude. Il faut dire cependant que ton père jusqu'ici n'a pas rencontré trop de contrariétés dans l'exercice de ses bonnes œuvres, et qu'on lui en sait passablement gré vu que

le profit est considérable, l'instruction étant complète, ses écolières ont des sorties avantageuses.

Jenny m'a dit que tu n'avais pas compris grand chose lorsque je t'avais parlé de nos finances domestiques; ce n'est pas étonnant, car je n'ai pas été très explicite à cet égard; maintenant il me semble que je commence à y voir moi-même un peu plus clair et je te dirai ce que j'ai proposé dans l'intérêt de la famille. Ton père avait conçu le projet de vendre une propriété, ou Genola ou Valchiesa, selon que l'occasion se serait présentée et si j'avais dû sacrifier Valchiesa on aurait donné l'équivalent à Genola; cette résolution était produite par le désagrément de devoir payer le 4 et 5 pour cent, tandis que les terres n'en rendent que 3, ce qui en se prolongeant devient un *carossin*<sup>9</sup> en permanence. De plus, on est sujet à ce que les capitaux vous soient redemandés, au moment où l'on ne sait où donner de la tête pour les trouver, ce qui est pour moi un véritable cauchemar. De plus, ton père pensait à avoir un capital placé à l'étranger à tout événement. J'ai consulté différentes personnes et aucune ne m'a encouragée à vendre, d'ailleurs il n'est pas si facile dans ce moment. J'ai donc proposé de m'adosser des terres de Genola pour la somme que j'ai dans la maison, qui dépasse 120.000 francs, j'y perd un pour cent, mais comme c'est ton père qui le gagne, cela reste dans la maison et je n'ai pas de regret.

Ensuite, pour payer les autres créanciers on vendrait une ferme à Lagnasc et une à Genola, lorsqu'elles fermes sont à part, ne font pas corps avec les autres; on espère en tirer 150.000 francs, qui serviraient pour rembourser les 60.000 francs de Nasi, 50 du comte Milo, 24 de Mr Braizzo et je ne sais quoi encore de l'oncle Duc; puis resteraient encore 10.000 francs à mon frère, qu'on tâcherait de retrouver sur des économies. Je ne parle pas d'une somme, je crois de 40.000 francs, à l'Amis, parce que je crois qu'il lui convient d'avoir son argent chez nous et qu'il finira par y rester. Nous aurions ainsi réussi à dégrever le patrimoine et à nous débarrasser d'un passif qui nous gêne dans nos mouvemens. Après cela, il me semble que la terre de Valchiesa serait précisément ce qu'il faudrait après nous, pour faire la part des enfans de Mélanie, soit pour le compte de ton père, soit pour le mien, bien entendu que l'on ne change pas les lois de succession. Ce bien-là sortirait donc de la maison et il te resterait Lagnasc, Genola, l'hôtel en ville et la campagne du Roc, ce qui formerait une fortune fort rassurante, et des habitations d'hiver et d'été convenables et agréables pour quelqu'un qui aurait goût au pays, mais je ne sais jusqu'à quel point tu les apprécierais. Et bien, je fais pour le mieux, après moi on s'arrangera comme on

l'entendra; je ne reviendrai pas pour chercher chicane à qui dérangera mes plans.

Il est juste que tu saches dans quel pied d'eau tu navigues, pour te régler en conséquence, et d'ailleurs s'il arrivait que tu jugeasses à propos de changer de condition et de te mettre en ménage, je suis toute disposée à faire ce que je pourrais pour te mettre à même de t'en tirer avec honneur; ainsi pendant que j'y suis, tu pourrais compter sur moi et sur ce que j'ai, qui ne saurait être mieux employé. Je m'occupe de payer mes dettes en ce moment et voudrais ensuite seulement finir assez ce que j'ai commencé dans l'appartement ici pour le mettre en activité de service.

Je ne sais point encore ce que le *barba*<sup>10</sup> décidera pour ce qui te regarde, d'un côté je voudrais qu'on te laissât ce que tu as; si on t'en fait descendre, je me consolerais en pensant que tu pourras venir nous voir, je ne calcule plus les années que comme des éventualités, qui me font tenir au moment présent. Je ne suis point malade, mais les palpitations imperversent et il faut se préparer à tout événement.

Samedi 8

Tout le monde part ou est parti pour les élections, même l'Amis, nous allons rester seuls ces deux jours. Il y a véritablement une impulsion donnée et on espère que l'on fera meilleure figure en face de l'Europe que par le passé. A Gênes les lettres disent qu'il n'y aura que Ricci Vincenzo de réélu; plus de Pareto, ni des autres qui se feront peut-être porter ailleurs; partout les rouges ont des compétiteurs sérieux, nous verrons bien. Ma lettre étant déjà assez longue comme cela, je laisserai les gazettes te dire le dénouement. J'ajouterai seulement que Max a entrepris de persuader Salvator de rester où il est, ce qui pourrait simplifier les combinaisons. Mlle de Monléard<sup>11</sup>, restée ici avec la reine, est bien malade et a été administrée.

Adieu, cher Manu, nous t'embrassons de bon cœur.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 375-377.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> La lettera di Roberto del 28 novembre è edita in *Souvenirs historiques*, pp. 378-382.

<sup>3</sup> Si tratta delle elezioni del 9 dicembre per la formazione della nuova Camera.

<sup>4</sup> Vocabolo illeggibile.

<sup>5</sup> In una lettera alla madre del 27 novembre, Emanuele dopo essersi dilungato nella descrizione dei « faticosi » passatempo di una settimana di soggiorno fuori Londra, trascorsi fra feste e balli, osservava: « Telle était l'existence qui vous aurait, je pense, mis à la torture et que je n'appréciais moi-même que médiocrement. [...] J'avoue que lorsqu'après huit heures de chemin de fer je m'approchais de Londres et de mon petit établissement, je me sentais beaucoup plus joyeux et je trouvais en arrivant chez moi mes petits comforts encore plus agréables » (A. COLOMBO, I, p. 149).

<sup>6</sup> L'osservazione ironica di Costanza si riferisce a quanto Emanuele aveva raccontato nella lettera sopra citata, nella quale aveva confessato di preferire di gran lunga una vita più tranquilla e la compagnia di Mme Davenport, una gentile signora amica, di circa quarant'anni: « Je lui avais parlé un jour de votre lettre où vous me prédisiez que la lumière se ferait et elle m'écrivait dernièrement que sans pouvoir vous remplacer comme maman anglaise, elle pourrait peut-être, par ses conseils contribuer à cette oeuvre difficile » (A. COLOMBO, I, p. 150).

<sup>7</sup> Il *Sacco nero* era una rubrica della *Gazzetta del Popolo* in cui venivano denunciati fatti e persone contrari al sistema costituzionale e liberale.

<sup>8</sup> Vocabolo illeggibile.

<sup>9</sup> Piemontese: figurativamente significa « contratto illecito o usura, che consiste in dare o torre roba per prezzo sconvenevolissimo » (V. DI SANT'ALBINO, *Gran Dizionario piemontese-italiano*, Savigliano, 1993).

<sup>10</sup> Piemontese: « zio », cioè Massimo d'Azeglio.

<sup>11</sup> Mlle de Montléart, sorellastra di Carlo Alberto, era nata dal secondo matrimonio della regina Maria Cristina di Sassonia-Coburgo, vedova dal 1800, con il principe Massimiliano di Montléart (m. 1865).

289.

Dimanche, 23 décembre [1849]<sup>1</sup>

Il paraît, mon cher fils, que tu es totalment enfoncé dans la politique, car je ne reçois plus de réponse à mes lettres. Depuis que l'on a changé l'heure de la distribution, la poste ne m'apporte plus rien du tout, ce que je ne trouve nullement un progrès. Sans parler que tous les journeaux arrivant en même tems vers le soir, on ne sait auquel entendre et on finit par ne plus les lire.

Le 20 de décembre a été encore une bonne journée pour Tu rin<sup>2</sup>. J'ai été à l'ouverture de la Chambre et tout s'est passé à la plus grande satisfaction des amis de l'ordre et de la monarchie constitutionnelle. Il y avait grand empressement à se procurer des billets pour cette séance, mais le local ne permet pas de les multiplier du désir d'en avoir.

Le Roi a été fort applaudi, ainsi que la Reine et le petit prince de Piémont en uniforme de Garde Nationale. Le petit homme ne dormait pas depuis trois nuits de plaisir d'endosser cet uniforme et

il marchait en avant droit et ferme comme un grenadier. Le Roi est excellent à voir. Impossible d'avoir l'air plus ferme et l'œil plus hardi. Sa tenue est très bonne. Nous sentons tous le besoin d'être dirigés par une main vigoureuse. Le discours l'était, quoique Max crut avoir fait une homélie. On l'a trouvé fort, mais on ne s'en plaint pas. Ce n'est plus le tems de barguigner. Il faut jouer cartes sur table. Je n'étais pas loin de la loge du Corps diplomatique; plus d'un tordait le museau et faisait à mauvais jeu bonne mine. Pourtant Apponi a fait les plus grands complimens et les plus beaux éloges soit au Roi, soit à la nation et il a bien fait, car l'un et l'autre se sont bien conduits dans cette circonstance.

Après la séance j'ai vu la revue de la Garde Nationale. Le tems était beau, il y avait beaucoup de monde et les applaudissemens ont été continuel et unanimes. Ce n'était plus l'enthousiasme fiévreux d'il y a deux ans, c'était une approbation calme et rationnelle qui sera, nous espérons, plus durable. Ce n'était pas de la joie, c'était consolation et espérance. Le Roi a été très content, même ému, ce qui doit aller singulièrement à son visage, la Reine aussi. Le petit *milite* a toujours tenu la main à son shako jusqu'à ce que de bonnes femmes se sont approchées de la calèche et ont dit à la Reine, *kai dia a coul pcit*<sup>3</sup> de ne pas se fatiguer ainsi.

Le soir le Roi a donné à dîner à tout l'Etat Major de la Garde. La musique de la Garde Nationale a donné la sérénade pour Sainte Adelaïde et le Roi fit monter tous les *militi* qui étaient sur la place, les fêta, et tout le monde fut enchanté et les applaudissemens encore plus *clamorosi*.

Voilà un bon début pour la session de 1850, où nous espérons que les choses se passeront plus convenablement. La Chambre des députés ne lanterne plus comme cet été pour la vérification des pouvoirs. Hier 21 ont passé sans discussion, seulement sur l'élection du collègue de Canale, qui était un de droite substitué à un de gauche, l'office a fait ses observations. Il était apparemment composé de rouges et on a fait une sortie contre les intrigues du Ministère à propos des élections<sup>4</sup>. L'affaire portée en séance publique, Galvagno a pris la parole et a justifié ses démarches comme légales, constitutionnelles et tout à fait avouables.

Camille Cavour l'a soutenu par l'exemple de ce qui se pratique dans tous les pays constitutionnels et l'assemblée toute entière a passé à l'ordre du jour et admis l'élu de Canale. Voilà la première escarmouche parlementaire emportée.

Maintenant on en sera bientôt à la nomination du président: la droite porte Pinelli<sup>5</sup>, la gauche Pareto, ce qui la ferait croire incor-

rigible. Pinelli s'étant décidé à accepter cette présidence, cela fait que Montalto restera encore à son poste, et toi au tien, de façon que tout le monde sera content. L'attitude que le pays a prise dans cette circonstance fait qu'à Florence on parle de réunir les Chambres dans le mois de février, et qu'à Rome on songe à entrer dans une meilleure voie. En Lombardie et à Naples on est de mauvaise humeur, tant pis pour eux; je suis ravie du bon exemple que nous donnons, le courageux petit royaume montrera que, outre le courage, il a aussi d'autres qualités.

J'ai donné à la Cisterna, pour te le faire passer, une petite brochure sur la guerre de 1848<sup>6</sup>, qui a été grandement appréciée ici. Quoique ce ne soit pas ta partie, s'agissant de notre pays, il est bien que tu en aies les idées justes parce qu'il peut t'arriver d'avoir à en parler. Ce petit ouvrage est fait par un officier français, qui suivait notre état major général; lui, recueille les notes ensuite, c'est le général Dufour qui les rédige. Maintenant Mr Le Masson est à Novare, où il recueille les documens de notre dernière et malheureuse campagne<sup>7</sup>.

L'oncle Max m'a remis ton rapport sur les classes pauvres de Londres<sup>8</sup> que j'ai lu. C'est bien effrayant et bien triste, je n'aimerais pas à habiter un pays où, à côté de moi, tant de pauvres créatures souffrent une telle détresse sans qu'on puisse y porter remède. Ici nous avons des misères, mais avec de la bonne volonté, en élaguant les oisifs et les vicieux, on pourrait en venir à bout, mais en Angleterre les bras tombent et la bonne volonté sera toujours insuffisante. Tu m'a parlé de Mrs Davenport<sup>9</sup> sous les rapports les plus avantageux, mais tu ne m'as parlé de Master Davenport, lequel a été ici, s'est présenté chez Demichelis, y a fait ses emplettes, mais a oublié de solder le mémoire; comme ce ne peut être qu'un oubli, je t'en préviens pour que tu voies ce qu'il y a à faire, puisqu'il s'est servi de ton nom et qu'il est venu ensuite réclamer Demichelis chez nous.

Que je te parle un moment de moi et de mes hauts faits, maintenant. Hier j'ai pris une voiture pour faire quelques visites, après être allée chez Mme de Collegno, rue de la Rocca, j'ai dit qu'on alla chez la marquise de S. Germain à Porte Neuve; arrivée à la hauteur de la maison d'Agliano mes chevaux commencèrent à s'animer, puis à prendre le mors aux dents, rompant les traits me faisant passer sur la *pianca*<sup>10</sup>, et de plus en plus furieux comme le ministère démocrate *a rotta di collo*, je croyais bien de finir par une déroute complète, tout le monde se sauvait et j'en aurais fait autant, enfin un brave homme se dévoua et s'accrochant à un cheval

se fit traîner jusqu'à ce qu'il l'arrêta. Je me voyais déjà débouchant sur la citadelle sans que les fossées ni les arbres pussent arrêter ces vilaines bêtes furieuses, mais la Providence nē m'a pas abandonnée et j'ai pu sortir saine et sauve de ma voiture sans avoir fait de mal à personne, que Dieu en soit loué. Je n'ai pas voulu continuer à m'effrayer et pour me distraire j'ai fait mes visites à pied.

Nous avons Barba Giuspon qui se meurt et, ce qui pis est, il est tout à fait hors de sens et fait et dit mille extravagances. Je regrette davantage le pauvre Riberi, malade depuis longtems et qui me semble s'acheminer assez mal, ce sera une grande perte et je ne vois rien qui le remplace.

Ton père va bien, il te dit mille amitiés, il reprend sa questure au Sénat, il a fait l'acquisition de Louis Provana pour voisin. L'Amis est toujours pris dans toutes les commissions, mais il me semble plus satisfait de *l'andamento*; à la maison Alfieri on ne va pas mal, mais tristement.

Adieu, cher fils, bonnes fêtes, bon an et je t'embrasse.

Indirizzo: « Monsieur le Marquis Emmanuel d'Azeglio chargé d'affaires de Sardaigne auprès du Gouvernement Britannique, Cavendish Street 13. Londres ». Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 382-384.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> Il 20 dicembre 1849, Vittorio Emanuele II aprì la prima sessione della IV legislatura del Parlamento subalpino. Dopo l'inaugurazione della sessione parlamentare, il re rivolse un proclama anche alla Guardia nazionale e la passò in rivista in Piazza Castello.

<sup>3</sup> Piemontese: « dica a quel piccino ».

<sup>4</sup> Le elezioni del 9 dicembre, indette dal proclama di Moncalieri (cfr. lett. 287, nota 4 e lett. 288, nota 3), si erano chiuse con un netto successo dei candidati governativi.

<sup>5</sup> Il 16 dicembre, Massimo aveva scritto al nipote: « Il parait que Pinelli ne va plus en Espagne. Nous voulons en faire un Président de la Chambre » (N. BIANCHI, p. 71).

<sup>6</sup> Si tratta dell'opuscolo del capitano d'artiglieria svizzero ALEXANDRE LE MASSON, *Custoza. Histoire de l'insurrection et de la campagne d'Italie en 1848*, Paris, 1848. Nel 1850, a Torino uscì la traduzione italiana.

<sup>7</sup> A. LE MASSON, *Histoire de la campagne de Novare en 1849*, par l'auteur de « Custoza », Turin, 1849.

<sup>8</sup> L'8 dicembre 1849, Emanuele aveva inviato a Massimo uno scritto di 39 pagine, oggi conservato nelle corrispondenze della legazione: *Sur la condition des classes inférieures en Angleterre*. Il rapporto, di grande interesse, traeva spunto da una serie di lettere sul lavoro dei ceti umili e il pauperismo, comparse sul *Morning Chronicle* che, nel loro insieme, costituivano una vera e propria inchiesta sulla condizione dei ceti popolari inglesi (Archivio di Stato di Torino, *Lettere Ministri Gran Bretagna*, 1848-1849, m. 119).

<sup>9</sup> Costanza si riferisce alla lettera di Emanuele del 27 novembre (A. COLOMBO, I, p. 150) nella quale il figlio tesseva le lodi della signora Caroline Anne Davenport (cfr. lett. 288, nota 6). La signora Davenport, nata Hurt, vedova di Edward Davies Davenport, era una delle dame inglesi più favorevoli alla causa italiana, grande amica di Massimo d'Azeglio e di Cavour. Il 29 maggio 1849 era arrivata a Torino, come risulta anche dalla lettera di Cavour a Emile De La Rüe del 31 maggio 1849 (cfr. C. CAVOUR, *Epistolario*, VI, pp. 132-133). Il *master* di cui parla Costanza era suo figlio.

<sup>10</sup> Piemontese: « passatoia ».

290.

Le jour de Noël [1849] <sup>1</sup>

Mon cher fils,

Quoique je t'aie seulement écrit avant-hier, comme j'ai reçu hier ta lettre du 20, je reprends la plume pour te dire que je n'ai point eu l'intention de te gronder dans mon avant-dernière et que je suis bien fâchée de m'en être donné l'apparence; c'était de simples réflexions que je faisais sur tes communications que je reçois toujours avec plaisir et intérêt, mais il y a des matières qui sont par elles-mêmes scabreuses, et comme j'ai toujours une quantité de sujets à traiter, pour tout faire entrer dans ma feuille, je vise surtout au laconisme, ce qui donne parfois de la sécheresse à mon style. Du reste, mon cher fils, de quelque côté que le bien te vienne, je le reçois toujours avec reconnaissance et je désire surtout qu'il te profite; ce n'est pas dans mon caractère de récriminer, il m'arrive plutôt de ne pas parler des torts flagrants si je n'y vois pas d'utilité positive; sans cette répugnance à revenir sur les tems passés, je pourrais, je crois, me justifier de beaucoup de choses qui seront passées incomprises, mais j'aime bien mieux espérer dans l'avenir, que de remuer dans les tristesses du passé.

Je dis tristesses, car c'est le mot et nullement rancune, ce qui ne saurait avoir lieu de moi à toi, et tu peux être bien sûr que personne ne peut avoir tes intérêts autant à cœur que moi, qui n'en ai pas d'autres. J'espère bien que nous ne ferons point fausse route comme tu me le dis, au moins je ne trouve en moi aucune sorte d'exigence, qui puisse amener ce triste résultat.

Mon affection me semble tout à fait désintéressée à moins que je ne me fasse illusion; je me suis résignée à vivre et mourir seule pour que tu puisses être où tu croyais trouver le bonheur; je n'aurai dans ma vieillesse ni enfans, ni petits-enfans autour de moi et je me contente de savoir ceux que j'aime le plus, heureux loin de moi

et sans moi, c'est tout ce que je pouvais faire; cependant si je puis contribuer en quelque chose à leur bonheur, ce sera encore une consolation que je saisirai toujours avec empressement.

Certainement que je verrais avec bonheur que tu eusses inclination au mariage, j'y trouverais des garanties d'ordre, de santé, de réputation qui me font regarder la chose comme tout à fait désirable, mais c'est cette inclination que je souhaite et non le mariage à contre-cœur.

Je ne pense aucunement à prendre la responsabilité du choix. A ton âge on doit être à même de savoir ce qu'il faut chercher pour être heureux en ménage<sup>2</sup> et je suis pour mon compte disposée à recevoir ce que tu choisiras; je voudrais seulement que la condition fût égale à la nôtre pour toutes les qualités que je souhaiterais; d'ailleurs je ne m'en rapporte ni à toi, ni à moi, ni aux autres qui ne me comprennent pas, mais je les demande à Dieu de tout mon cœur, tous les jours. Tu sais quelle est la fortune sur laquelle tu peux compter, elle serait suffisante pour vivre tranquillement chez soi, mais dans ce tems on a beaucoup de besoin et surtout à l'étranger il n'y a jamais rien de trop, mais sur la question fortune, comme sur le reste, je te laisse en liberté d'agir selon tes convictions.

Sur l'éloignement que tu ressens toujours de vivre dans ce pauvre pays, quoiqu'il me soit pénible à moi qui lui suis si dévouée, je ne peux rien te dire puisque les sympathies ne se commandent pas; ce que je pourrais observer c'est que la vie à Turin a bien changé depuis que tu y as été. Ce n'est pas peut-être qu'elle soit plus amusante dans la simple acception du mot, mais elle est occupée, remplie d'intérêts sérieux, d'émotions souvent, au lieu de cette inertie, des puérités qui nous occupaient exclusivement jadis. Je vois que La Cisterne, qui n'avait jamais su y vivre, ne rêve maintenant que de venir y finir tranquillement ses jours. Je ne voudrais pas que tu te préoccupasses trop de la pensée de ta transformation morale, c'est l'œuvre du tems, il faut le laisser faire. Si on voulait voir comment le grain de froment germe, naît, croît et devient épis on l'empêcherait de venir; il faut, je le repète, laisser faire et seulement prendre garde à ne pas compromettre l'avenir par des démarches précipitées.

J'ai reçu avec beaucoup de plaisir le portrait de Giboulin, j'en aurais davantage encore à entendre son grelot dans mon appartement. Ton père dit qu'il pourrait être sénateur avec cette mine. Max songe à ouvrir ses salons et m'a demandé d'en faire les honneurs, je lui ai dit que j'étais à sa disposition, seulement je ne connais plus per-

sonne et on me trouvera un peu outre-tombe, mais la famille ne fournissait pas de ressources.

Ce matin nous avons trouvé le tapis blanc pour nos fêtes, mais maintenant nous avons le soleil. Aujourd'hui nous dînons chez le Nocle, avec la belle-mère de Charles. Jeudi<sup>3</sup> je suis invitée à la distribution des prix à Moncalier. Emmanuel jouera un rôle dans une *farsetta*, je compte m'amuser beaucoup. Le pauvre garçon s'en ira puis aussi loin de moi, une fois ou l'autre.

Adieu, mon cher fils, j'espère que je ne t'ai pas grondé du tout et que nous sommes les meilleurs amis possibles. Je t'embrasse de tout mon cœur.

Lorsque je parle de toi avec B[ertinat]ti, il rit comme un fou, je regrette qu'il n'aille pas te voir; vous ririez ensemble. Au reste je ne sais plus ce qu'il est devenu.

Indirizzo: « Monsieur le Marquis Emmanuel d'Azeglio chargé d'affaires de Sardaigne auprès du Gouvernement Britannique, Cavendish Street 13. Londres ». Timbro postale di partenza: « Torino 26 dic. ».

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> Nella lettera alla madre del 20 dicembre, Emanuele aveva dichiarato, fra varie considerazioni, che non intendeva sposarsi se non quando fosse persuaso di amare profondamente la donna prescelta (A. COLOMBO, I, p. 151).

<sup>3</sup> 27 dicembre.

291.

Le 1er de 1850

Il y a Mr de Niomaglio, qui veut absolument avoir une lettre de la famille à te présenter; cela ne me semblait guère utile puisque ce ne saurait être une lettre de recommandation, n'ayant pas l'avantage de le connaître, et qu'étant employé du Gouvernement il a droit à tes égards; mais puisqu'il y tient absolument je n'ai aucune difficulté de t'écrire une fois de plus. Je suis même charmée de te dire quelques mots aujourd'hui; c'est la meilleure manière de commencer l'année, j'espère qu'elle ne se passera pas sans que nous nous voyions de façon ou d'autre, quoique l'arrangement fait avec le comte Pinelli ne me laisse pas trop voir clair à ce sujet. Il s'est décidé à faire le président de la Chambre<sup>1</sup>, ce que je crois mieux pour le pays et pour lui; je pense qu'il ferait bien de renoncer à la diplomatie, et de se contenter de ce qu'il a fait jusqu'à présent,

mais je ne sais quelles sont ses idées à cet égard. Je sais seulement que cela pourrait arranger tes intérêts, je ne vois plus seulement des combinaisons de congé pour nous, ni d'arrangement actuel pour B[ertinat]ti<sup>2</sup>. On a dit que Mr de Trasnigny<sup>3</sup> était mort, ce que j'ai oublié de vérifier; si cela est, Montalto aura probablement besoin d'aller voir ses affaires en Belgique.

Le marquis *Peppino*<sup>4</sup> est arrivé, très satisfait d'être piémontais et député, il siège à côté de l'Amis. Il a laissé son fils en convalescence, pour le moment il est tranquille, mais cet enfant me paraît bien chanceux. Il m'a apporté un petit buste d'Isabelle que la tante Max a eu la bonté de me faire faire; il est ressemblant et je l'ai mis sur ma table où il me tient compagnie, quand je suis seule.

Nous commençons notre année en bonne santé, mais il fait un froid très sec et très vif. Il y a un peu de choléra à Alexandrie, mais on n'en parle plus. Notre politique chemine assez tranquillement. On fait abstractions des diatribes des journeaux gauches. On se préoccupe un peu des élections à refaire. Il y en aura peut-être bien une trentaine.

On travaille aux adresses et nous allons entamer le traité de paix. J'espère qu'on ne le discutera plus et on passera au budget, qui sera lourd et nous procurera de nouvelles contributions, que nous payerons sans regimber. Au reste il y a de l'argent; car les marchands vendent et les ouvriers travaillent, pour peu qu'ils en aient envie. Je crois que cela n'arrive plus que chez nous. Les théâtres sont pleins et on parle de fêtes; nous rentrons dans l'état normal.

Peppino dit qu'à Florence il y a deux partis. Le parti rouge qui se trémousse, poussé on ne sait par qui, et le parti piémontais. Le Grand-Duc n'a plus une âme pour lui. Si les Autrichiens portaient, il ne durerait pas vingt-quatre heures.

Nous ne secondons point ces vellétés. La légation a des instructions de grande réserve. D'ailleurs nous avons vu et voyons ce que c'est d'avoir toute cette fraternité sur les bras. Nous avons toujours une foule d'étrangers de tous les pays, qui se réfugient ici comme dans une oasis tranquille, où ils voient encore flotter le bienheureux drapeau de l'indépendance.

Adieu, cher fils, tu trouveras à ton retour un tas de lettre, je pense. Je t'embrasse, on te dit mille amitiés.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 387-388.

<sup>1</sup> Pier Dionigi Pinelli aveva assunto la presidenza della Camera il 31 dicembre 1849 (cfr. lett. 289, nota 5).

<sup>2</sup> Il 21 novembre 1849, Giuseppe Bertinatti a Torino, ancora in attesa di un impiego, aveva scritto a Gioberti: « Per quanto si può fidare nelle cose umane, e nelle promesse date da valentuomini, io ti so dire che le faccende mie non vanno male. Fui accolto con molto garbo e segni esteriori di stima dal Ministro sopra le relazioni straniere, e dal primo ufficiale, e mi venne assicurata una nuova nicchia all'estero e migliore di quella che io stavo occupando in Svizzera ». Ma la situazione dell'avvocato Bertinatti non era facile ed egli stesso ne era pienamente consapevole: « La patria che nelle persone dei suoi attuali rappresentanti [...] ti fece cadere, non può convenire a chi ti è sinceramente amico. Se cadono i giganti, che sarà dei pigmei? » (*Lettere di G. Bertinatti a V. Gioberti*, cit., pp. 145-146).

<sup>3</sup> Il suocero di Alberto Lupi di Moirano e di Montalto.

<sup>4</sup> Il 7 gennaio 1850, Costanza, moglie di « Peppino » Arconati, scrisse da Firenze a Jules Mohl: « Malheureusement Peppino est obligé à nous quitter, je dis malheureusement parce que je ne pourrai aller le rejoindre avant la fin de mars, et malgré la nouveauté et l'attrait de son métier de député, je pense qu'il s'ennuye seul » (A. MALVEZZI, p. 436).

292.

Le 13 janvier 1850

Mon cher fils,

Cette semaine j'ai reçu le paquet que tu avais remis au général Solaroli<sup>1</sup> si tu me l'avais envoyé après la bataille de Novara, j'aurais trouvé plus facilement à l'employer; maintenant j'ai plutôt à faire avec des hidropiques ou des étiques, mais je le mettrai en réserve pour quelque occasion imprévue. Nous sèmerons les pois dans leur saison, et j'en donnerai deux à Jenny pour qu'elle en essaie à la vigne: puis nous les mangerons en compagnie. On a fort admiré ton invitation en dentelle, je ne pense pas que Max soit tanté de l'adopter pour ses fêtes, qui lui donneront assez de tracas sans cela.

J'avais préalablement reçu ta grande lettre, avec beaucoup de plaisir, comme toujours, de voir apparaître de ton écriture me réjouit toujours le cœur. Sois bien tranquile, je n'ai pas l'ombre d'antipathie contre Mrs Davenport, je serais bien embarrassée de lui trouver un grief, la pauvre Dame, et je n'ai parlé de son fils, dont je ne soupçonnais pas l'existence auparavant, que parce que Demichelis s'était adressé à nous, et en observant que ce ne pouvait être qu'un oubli, d'autant plus qu'on m'a dit qu'il ne s'agissait que de 80 francs<sup>2</sup>, ce qui ne grèvera pas le patrimoine de la famille. Je suis fâchée que le jeune *master* cause des tourmens à sa mère, mais quand on voit de ces fortunes colossales on découvre toujours le vers rongeur dans ces familles.

Il vaut mieux supporter des privations, que d'avoir des malheurs

à déplorer. Nous avons dans ce moment-ci plusieurs de nos grands seigneurs qui sont fort mal dans leurs affaires. D'abord les Vial sont tout à fait en *bolletta*, et cherchent à vendre tout ce qu'ils ont, ils ont renvoyé toute leur maison et vivent en garçons. Le marquis Solaro a dépensé tout ce qu'il avait à bâtir un palais et maintenant il l'a mis en vente, heureusement qu'il n'a pas d'enfans et que sa femme prendra soin de lui. Le marquis S. George<sup>3</sup> venu de Bohême a fait rebâtir son hôtel, et il cherche à s'en deffaire; le comte D'Agliano<sup>4</sup> voudrait aliéner le sien, et la maison S. Marsan est au plus offrant. Notre démocratie regrettera de ne pas avoir l'argent nécessaire pour s'y installer, mais elle est ennemie du capital pour une bonne raison.

Je voudrais bien que mon frère changeât sa maison, qui est si triste et si mal distribuée. Et à propos de cela, Charles m'a chargée de m'informer auprès de toi, de la somme qu'il lui serait nécessaire pour vivre un mois à Londres. Il y a quelque tems ses idées étaient tournées vers la diplomatie, il s'était donné un maître d'anglais et paraissait vouloir se mettre en état de prendre les examens. J'ai pensé que cette fantaisie durerait un mois et irait ensuite rejoindre les autres. Maintenant je pense qu'un mois de séjour à Londres lui suffira pour se blaser complètement, et qu'il trouvera plus commode de ne rien faire et de dépenser son argent et sa santé à passer des caprices.

J'espère que B[ertinat]ti qui est toujours dans ses montagnes<sup>5</sup>, aura moyen de se justifier auprès de toi; il me semble bien difficile qu'il y ait chez lui du mauvais vouloir, et quant à errer, tout le monde y est sujet et il faut savoir passer quelques torts surtout involontaires à ses amis, car on n'en trouvera pas d'impeccables.

Tu veux savoir ce que j'ai fait pour l'homme qui a arrêté mes chevaux: je lui ai d'abord donné la *manche*<sup>6</sup> comme dit Borsarel, il m'a ensuite fait prier de me charger de l'éducation d'une sienne petite nièce, dont le père était mort il y a trois mois d'une chute faite à l'occasion qu'il voulut arrêter les chevaux d'un Colobian, je ne sais lequel, et j'ai obtempéré, ce qui me fera une pension de 150 francs par an, avec cela nous sommes tous contents.

Je n'ai plus fait de course au cocher depuis ce fameux jour, vu que je vais toujours à pied, quoique la saison soit rigoureuse et que la neige et la glace rendent la circulation peu sûre, même à pied; mais les cochers de louage sont de véritables *sciapasuc*<sup>7</sup> comme dit l'oncle Charles, et je ne m'en sera que par nécessité.

Nos affaires politiques vont discrètement, malgré les criaileries de la gauche qui devrait bien se taire par simple amour-propre, mais les votes coulent pour le Ministère, c'est l'essentiel. Ce qui nous inquiète

le plus, ce sont les ravages de la mauvaise presse dans les campagnes, il serait urgent d'y appliquer du remède. Max circule avec des lunettes bleues sur le nez, à cause d'une fluxion qui a atteint bien des personnes, moi-même je m'en ressens un peu. Nous sommes fort embarrassés des invitations à faire pour son concert, qui doit avoir lieu le 25. Tant de monde a droit à cette invitation, qu'on ne sait où fourrer les invités, s'ils viennent. Pour moi maintenant, j'ai déjà acheté une robe de *damas gris*. Je ne t'ai jamais parlé de la décoration française<sup>8</sup>, j'y pensais toujours lorsque ma lettre était cachetée, mais ce n'est pas que je n'y prisse pas intérêt. On a ici donné la croix au fils du prince Murat<sup>9</sup> venu en courrier, un petit bonhomme pas plus haut que ça. Son père dit: Le Roi a donné la croix à ce gamin de mon fils... Je ne dis pas de ces choses-là, tu penses bien, mais ce prince Murat est un singulier ambassadeur, il n'a pas du tout de bonnes manières.

Je considère la partie essentielle comme archivée. Mr. Ferrero se recommande pour que tu lui répondes sur tes affaires d'intérêt.

Je ne t'ai jamais dit que j'avais trouvé dans un *keep sake* anglais, intitulé « Gallery of graces », une figure appelée Aurora, qui ressemble tant à Mélanie que j'ai prié Tina dans les derniers tems de sa vie de me le céder, ce qu'elle fit bien volontiers et je lui en donnai un autre.

Adieu, mon cher fils, nous allons bien chez nous, fais en autant. Nous t'embrassons de grand cœur.

Parzialmente edita in A. COLOMBO, I, p. 152.

<sup>1</sup> Il generale Paolo Solaroli di Briona (cfr. lett. 141, nota 11), aiutante di campo di Vittorio Emanuele II.

<sup>2</sup> Costanza allude ad un conto lasciato in sospeso dal giovane Davenport (cfr. lett. 289, nota 9).

<sup>3</sup> Felice Carlo Gozzani di San Giorgio, discendente di un ramo emigrato in Austria alla fine del secolo XVIII.

<sup>4</sup> Probabilmente il conte Nicola Giuseppe Galeani d'Agliano.

<sup>5</sup> Giuseppe Bertinatti si trovava a Castellamonte presso la propria madre.

<sup>6</sup> Costanza francesizza il vocabolo italiano « mancia ».

<sup>7</sup> Piemontese: « spaccalegna », cioè grossolano.

<sup>8</sup> Come risulta dalla lettera a Costanza del 17 novembre 1849, Emanuele era stato insignito della croce di commendatore della Legion d'onore: « Vous aurez appris peut-être, par le président du Conseil, que l'on vient de m'attacher au cou le ruban de la légion d'honneur. C'est une distinction qui m'a fait plaisir comme souvenir de bienveillance pour les quatre mois que j'ai passés à Paris » (A. COLOMBO, I, pp. 143-144).

<sup>9</sup> Joachim Murat (n. 1828), figlio del principe Napoléon-Lucien-Charles Murat, rappresentante a Torino del governo francese.

Dimanche, 27 janvier 1850

Mon cher fils,

J'ai reçu hier ta lettre, et Mr. Ferrero avait eu ton paquet la veille et m'en avait prévenue; je lui avais dit de le laisser en dépôt, que nous recevions sans doute une lettre explicative. Hier soir, puis, sachant de quoi il s'agissait, nous avons déballé avec ton père et admiré le cadeau, dont je te remercie de tout mon cœur; il me semble que quand on possède un tel meuble, il ne reste plus rien à désirer en ce monde, tous les besoins étant satisfaits. Nous admirons puis toujours cette exactitude, cette netteté anglaise unie à une simplicité qui exclut les ornemens inutiles, que j'apprécie infiniment. Je n'oubliais pas le ressort, mais je ne savais le trouver, c'est puis barba Gio qui l'a découvert, ce dont il était très glorieux. Cette nouveauté figurera sur ma table et sera certainement très appréciée par tous les connoisseurs de choses bien faites.

Je suis à la moitié de mes bouquets. Ton père m'avait déjà donné un manchon de chinchilla, car le mien était très rapé; Jenny, qui ne sait jamais le jour, m'avait envoyé un paralumière, [*sic*] et Camille vient de m'envoyer un coussin; reste encore barba Cesare, Charles et l'Amis, celui-ci dépense quelque fois beaucoup d'argent que je regrette parce que le plus souvent ce sont de parfaites inutilités qui encombrant ma table, mais enfin c'est toujours bien de la bonté de sa part.

Nous aurons ce soir un petit dîner de famille, César, Charles, Maxime, l'Amis, Camille et son frère; j'avais invité le marquis Pepino, mais il fête une naissance en famille.

L'oncle Max a ouvert vendredi soir ses salons<sup>1</sup> et nous avons eu un *rout* monstre, 1500 personnes entre *bon e gram*<sup>2</sup>; mais l'ensemble a été magnifique et il me semble que le monde a été parfaitement satisfait, moins la *Concordia*<sup>3</sup>, qui jette feu et flammes. Mais le *popolo*, qui empoche notre argent dans ces circonstances, ne se plaint pas du tout.

L'oncle, tout en m'engageant à faire les honneurs de sa fête, n'était pas, je le voyais, très tranquille sur ma tenue; habitué à me voir à l'état de crisalide [*sic*], il doutait que je pusse m'élever à la condition de *farfalla*. Mais il s'agissait de l'honneur de la famille et j'ai fait mon *utmost*. J'ai acheté une belle robe de damas brocarde gris, à cause du deuil. J'ai fait aggrandir certaine palatine de marabout que m'avait donnée pauvre Magnon, que les vers ont toujours respectée, je ne sais comment, et que l'on a trouvée merveilleuse; je me suis coiffée avec une écharpe noire et couleurs d'or que César m'avait donnée il y a

je ne sais combien d'années. J'ai mis les diamans et je faisais *una figurona*. A huit heures j'étais à mon poste et on commençait à arriver, à défiler. On me faisait des plonges incroyables, on me haranguait, on me donnait même d'Excellence. Max était à côté de moi. Moi, je plongeais, lui, s'inclinait et de tems en tems disait de ces mots qui égaient la corvée. Cela dura fort longtems sans que je fusse fatiguée.

Il y avait une enfilade de quatorze ou quinze pièces, et nous pousions tout notre monde au fond vers la salle du concert. Je ne pus pour mon compte y arriver que sur la fin et encore sur la porte, mais je tenais à entendre au moins une fois la Barbieri<sup>4</sup>, qui chante à ravir. Toutes les croisées étaient ouvertes et quoiqu'au dehors il gelât à pierre fendre, dans l'intérieur on ne se doutait pas. A minuit les gens rangés désencombrèrent et on commença à danser. On servait en grande abondance; il y avait aussi des buffets, table à thé, table à caricatures et toutes celles que l'on a fait contre Maxime. A une heure et demie je me retirai, on pouvait danser sans moi et le bal dura jusqu'à six heures. On me dit que vers la fin Max s'était mis lui-même au piano<sup>5</sup>. Voilà ce que Lord Palmerston ne serait pas capable de faire. Je pense que c'était un moyen de rester assis et de ne pas s'endormir. Enfin la masse applaudit, les minorités crient d'un côté, parce que nous buvons le sang du peuple, et ce n'est que de l'eau de groseille, de l'autre parce qu'il y a trop de démocratie, et que toute l'aristocratie n'avait pas eu de billets, vu la confusion que de telles entreprises engendrent toujours.

Maintenant je ne sais pas s'il voudra en donner d'autres, maître Max. Cela me paraît un peu colossal. Nous n'avions que cinq à six députés gauches, mais des représentans de toutes les provinces italiennes, qui disaient ce n'est plus qu'à Turin qu'on peut donner des fêtes.

J'ai parlé un moment avec *Scoula d'Oje*, qui m'a dit qu'il se souciait plus du Nord, que toutes ses aspirations se tournaient vers le midi et les climats chauds<sup>6</sup>. Je le crois bien, le Nord ne veut plus de lui; quant à *Badoul*<sup>7</sup>, je crois qu'il finira par être installé où il est, si rien n'arrive à la traverse.

La Chambre a voté hier l'emprunt<sup>8</sup> malgré les clabauderies de la gauche. Tout ce que veut l'opposition, c'est de mettre des bâtons dans les roues du Gouvernement et de traîner la session en longueur, espérant qu'il survienne quelque événement à l'étranger, qui puisse avoir contrecoup chez nous.

Je pense te dire une chose dont tu pourras peut-être faire usage là-bas. Un certain Perego<sup>9</sup>, qui écrivait le *Proletario* journal rouge, à Milan sous le Gouvernement Provisoire, ensuite réfugié ici et pro-

tégé de Brofferio, est maintenant rétabli à Milan, où il écrit en toute tranquillité un autre journal socialiste, où il tâche de soulever les prolétaires contre les propriétaires, et le Gouvernement le laisse ou le fait faire.

Voici une commission de l'oncle César: il t'a envoyé des livres qu'il désire faire relier à Londres, il aurait voulu qu'on les fit voir à Panizzi<sup>10</sup>, le bibliothécaire du British Museum, ou bien à quelqu'un de compétent pour voir s'ils en valaient la peine, et puis il désire une reliure soignée comme on en use pour les Elzevir.

Je voudrais bien si tu peux obtenir congé que ce ne fût pas à la saison où tout le monde est dispersé et où Turin retombe dans cette espèce de marasme, qui la rend insipide. Adieu mon cher fils, nous t'embrassons. Je ne tien pas du tout avec Niomaglio!

La tante Louise me charge de te complimenter sur ta décoration.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 388-390.

<sup>1</sup> 25 gennaio.

<sup>2</sup> Piemontese: « buoni e cattivi ».

<sup>3</sup> *La Concordia* di lunedì 28 gennaio 1850, nell'articolo *Notizie diverse* descrisse la « gran veglia della notte del 25 », criticando l'eccessivo numero di invitati « stipati come le acciughe ». Secondo il giornale, il sovraffollamento vanificava il significato di « veglie ministeriali che sprecaivano i denari dello stato ». Tali feste non permettevano agli esponenti dei partiti e ai gruppi politici di conoscersi meglio, perché tra la folla e il caldo era impossibile « non che il pacato discorso, finanche il respiro! ». Certamente Costanza iniziò la sua lettera domenica 27 gennaio, ma poi la proseguì il giorno successivo ed ebbe pertanto modo di leggere il giornale.

<sup>4</sup> Marianna Barbieri (1820-1887), allieva di Giuditta Pasta, scenicamente poco attraente, ma assai dotata vocalmente, nel 1840 aveva trionfato alla Pergola di Firenze nella *Lucrezia Borgia*.

<sup>5</sup> La notizia era vera: « Il cavalier d'Azeglio non volle che gli invitati partissero senza aver sentito un saggio della sua abilità musicale. Perciò, postosi al pianoforte, al quale poc'anzi era seduto il celebre professor Marini, con sorprendente maestria suonò tutta intiera una magnifica modula di fughe » (*La Concordia*, lunedì 28 gennaio 1850).

<sup>6</sup> Che Alberto Ricci desiderasse andare in Spagna è confermato anche da Massimo, che il 16 dicembre 1849, annunciando al nipote che Pinelli sarebbe diventato presidente della Camera, aggiungeva: « [...] dans ce cas je pense utiliser ton ami Ricci pour l'Espagne qu'il convoite depuis longtemps » (N. BIANCHI, p. 71).

<sup>7</sup> Soprannome di Emanuele.

<sup>8</sup> Domenica 27 gennaio 1850, la Camera adottò l'emissione di altri quattro milioni di rendita con 113 voti contro 31. Il disegno di legge era stato presentato il 2 gennaio dal Nigra. Costanza scrive *ieri* e ciò conferma che la sua lettera, nonostante la data del 27, fu scritta il 28.

<sup>9</sup> Pietro Perego (1830-1863), lasciati gli studi a diciotto anni, entrò nel giornalismo e fondò il giornale ultrarepubblicano *L'Operaio*. Emigrato in Piemonte, ricevette aiuti dai democratici più avanzati, ma li ripagò col libello *I misteri repubblicani*, pieno di insolenze e calunnie e ricco di lodi solo per Mazzini. Dopo il suo rientro in Lombardia si mise al servizio del Governo austriaco, scrivendo nel giornale *La Sferza* di Venezia. Durante la guerra del 1859 fu segretario del generale Gyulai, comandante delle forze austriache. A proposito del Perego, Cavour scrisse a E. De La Rue: «Le ministère a fait acte de vigueur en arrêtant et reconduisant aux frontières un lombard, nommé Perego, qui écrivait des articles incendiaires dans le *Messagère*» (C. CAVOUR, *Epistolario*, VI, p. 164).

<sup>10</sup> Antonio Panizzi (1797-1879), laureato in legge a Parma nel 1818, cominciò a esercitare l'avvocatura, ma coinvolto nelle indagini sulle organizzazioni carbonare nei Ducati, nell'ottobre 1822 dovette lasciare l'Italia. Trasferitosi in Inghilterra, si dedicò all'insegnamento della lingua italiana e collaborò con i più importanti periodici culturali inglesi. Nel 1831 fu nominato «bibliotecario assistente» del British Museum e, grazie alle sue ottime capacità organizzative, nel 1856 ne divenne il direttore, carica che conservò sino al 1865. Nel 1868 fu nominato senatore del regno.

294.

Le 12 février 1850

Mon cher fils,

Je viens faire un petit bout de mardi gras avec toi d'autant que j'ai reçu hier soir ta lettre datée du 27 février<sup>1</sup>, ce qui serait plus que de la diligence, si tu n'avais pas antidaté<sup>2</sup>. Enfin elle m'a fait faire carnaval, car du reste le carnaval et moi n'avons pas eu grand chose à démêler ensemble. Je n'ai été à aucun théâtre, quoique nous ayons à choisir dans tous les genres. On a dansé tous les soirs cette année. Je m'émerveille qu'on ait autant le cœur à la danse, après tant de péripéties, de morts et d'argent perdu, sans parler des inquiétudes qu'on pourrait avoir sur les événemens futurs. Mais le vent pousse à l'oubli, d'une force extraordinaire, et le commerce et l'industrie profitent du manque de sentiment. Il paraît que tout le monde n'était pas aussi ruiné qu'on l'avait craint d'abord, puisque l'emprunt de 20 millions, ouvert à l'intérieur, a produit 42 millions en quatre jours; 23 à Turin et le reste dans les provinces. Que dit de cela Lord Mintho? N'est-ce pas un joli air de polka que Lord John<sup>3</sup> jouerait volontiers, *a capital* polka!

Je suis très flattée que mes nouvelles intéressent à Londres comme elles intéressaient jadis à Pétersbourg<sup>4</sup>. C'est que notre pauvre Piémont sait encore se montrer vaillant et généreux, comme les bons cerveaux brûlés, et au bout du compte on est forcé de lui rendre justice, ce

1065

qui me va toujours au cœur et j'accepte avec reconnaissance toutes les louanges qu'on lui donne. Au lieu de dire le Piémont je voudrais pouvoir dire l'Italie. Mais l'Italie ne veut pas être louée, je ne sais qu'y faire. J'ai toujours dit qu'au lieu de vouloir rendre le Piémont italien, on avait essayé de rendre l'Italie piémontaise, les choses n'auraient pas si mal été, et encore que nous ne trouvons pas qu'on ait jamais tiré de notre pays le parti qu'on aurait pu. Mais le Gouvernement passé ne nous avait pas habitué à l'énergie, ayant toujours été tenus sous tutelle.

Je ne puis te raconter des bals, car je n'y ai plus été. Celui dont j'ai entendu parler comme remarquable, est celui du prince Murat<sup>5</sup>. De tous les ambassadeurs que j'ai vus, celui-ci est bien le plus *hurluberlu*. Il a donc donné un bal, mais il a oublié, ou négligé de faire les invitations. Il s'y est rendu dix-huit dames en tout, dansantes et non dansantes, et les messieurs à l'avenant. Il y faisait un froid glacial à faire danser toutes les douairières pour se réchauffer. Il avait établi un grand buffet contre une alcôve, et on voyait le lit à travers, ce qu'il faisait remarquer aux invités avec un étonnement réciproque. *How shocking!* Puis pour se disculper de n'avoir pas songé à inviter, il prétendait qu'étant Prince et fils de Roi, il devait suffire qu'il ouvrît sa maison pour qu'on dût s'y précipiter. Voilà une illusion qu'il a dû abandonner.

Je serais naturellement bien charmée que tu pusses réaliser ton projet de nous faire une visite; je crains pourtant qu'il ne se présente encore bien des difficultés. L'oncle m'a parlé d'abord de celle de te remplacer convenablement et je le conçois, vu que les circonstances semblent fort critiques.

En France, on est toujours sur la pointe d'une éguille [*sic*], et quoique le Gouvernement prévenu se tienne sur ses gardes et semble en mesure de *retorquiere l'argomento*, il peut naître tel événement qui ait son contrecoup ici, c'est à dire à Gênes et en Savoie où l'on n'attend pas autre chose; j'espère bien que force restera à la loi, mais enfin on ne sait quelles mesures on peut être forcé de prendre, et on voudra avoir auprès des grandes puissances des agents capables de bien interpréter notre condition et nos démarches.

L'Amis n'approuve pas que tu viennes, mais c'est un esprit de contradiction. Il dit qu'il faut d'abord la transformation, que si on voit ici le neveu du ministre, les petites passions lui feront la guerre, qu'il vaut mieux se faire oublier. Je ne sais si, sous ce rapport, il ne serait pas mieux qu'on vît le neveu simple interim que définitif, je laisse celà à ton appréciation.

Ce à quoi je pensais aussi c'est qu'il serait peut-être mieux qu'on fît les changemens dans le personnel avant que tu viennes ici pour que tu n'eusses pas l'air d'avoir rendu de mauvais offices à tes subordonnés. Enfin il me semble qu'il y à beaucoup de choses à considérer avant de prendre une détermination. Tu vois que je parle contre mes intérêts et je voudrais de tout mon cœur qu'on pût trouver une solution favorable à toutes ces difficultés. J'espère que tu n'auras pas attrapé un point de côté pour avoir fait le curieux à l'incendie<sup>6</sup>.

Notre hiver s'est fort adouci et nous avons un tems superbe, mais la neige des toits nous fait un affreux marcher. Je vais pourtant toujours, je fais le tour de mes malades, Giuspon<sup>7</sup> d'abord, qui est mourant, la Valperga<sup>8</sup> mal acheminée, Rosalie avec son bras en écharpe et Jenny qui, outre sa terrible nevralgie, vient de perdre sa sceur Léontine<sup>9</sup>, morte à Paris en bien peu de tems, ce qui afflige fort Jenny et l'inquiète sur l'avenir de ses nièces<sup>10</sup>.

Cela ne fait pas un carnaval fort gai pour moi. Ce soir, je donne à dîner à mon frère, la comtesse de Carru, Cravette et l'Amis; je pense que Charles dînera chez sa belle-mère, où il doit s'amuser davantage. Pauvre Tina, on ne s'en souvient déjà plus chez elle. Charles parle de son voyage de Paris pour le mois prochain, sa mine n'est guère rassurante, et je ne suis rien moins que tranquile; son père est médiocrement en santé, il a une humeur de goutte errante qui le tracasse et le chagrin fait le reste. J'ai toujours oublié de te dire que j'avais placé Joseph Bussone: il est huissier à la cour de Cassation, et très satisfait, il vient servir à table quand nous avons du monde. Il se montre très attaché à toute la famille, ce qui fait que je suis ravie de voir son sort assuré.

Adieu, mon cher fils, jè t'embrasse, ton père aussi; dis-moi tes déterminations ultérieures, Dieu veuille arranger toutes choses pour le plus grand bien de tous et d'un chacun.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 390-391.

<sup>1</sup> Parzialmente edita in A. COLOMBO, I, pp. 156-157.

<sup>2</sup> In realtà Costanza intendeva « postdaté ».

<sup>3</sup> Lord John Russell (1792-1878) deputato dal 1818 e capo dei whigs dal 1820, come membro del Governo Grey sostenne la riforma elettorale del 1832 e poi come sottosegretario agli Interni nel Gabinetto Melbourne fece approvare nel 1835 la riforma municipale dei centri urbani maggiori. Resse il ministero delle Colonie dal 1839 al 1841. Oppositore del Peel, alla sua caduta formò un ministero durato in carica dal 1846 al 1852, che dovette affrontare gravi difficoltà provocate dalla questione irlandese e dal movimento cartista. Nel 1859 fu ministro degli Esteri e sostenne la causa italiana.

<sup>4</sup> Nella lettera del 27 febbraio, Emanuele aveva scritto alla madre: « Vous ne soupçonnez pas quel beau et légitime succès vos lettres obtiennent à Londres. Votre description de la fête au Ministère a tellement fait ma joie que l'autre matin après avoir parlé de plusieurs affaires avec Lord Minto je lui ai donné lecture de votre narration sachant combien il s'intéresse à nous et à l'oncle. [...] L'exécution au piano de Barba fait le bonheur de lord Minto qui ce soir courait après Lord John Russel à la réception de ce dernier et voulait lui persuader qu'il fallait absolument que lui aussi nous joue une polka » (A. COLOMBO, I, p. 156). Ma già nel 1848, quando Emanuele era a Pietroburgo, gli scritti di Costanza riscuotevano largo successo: il 18 febbraio, Emanuele le scriveva in proposito: « Vos lettres sont toujours des bijoux pour les nombreux details qu'elles m'apportent et c'est là mon seul moyen de juger de la véritable situation des choses ». E il 7 aprile: « Vos lettres sont des véritables monumens, qu'il faudrait sculpter sur l'airain, si les frais de poste le permettaient » (A. COLOMBO, I, p. 3 e p. 12).

<sup>5</sup> Cfr. lett. 292, nota 9.

<sup>6</sup> La lettera di Emanuele del 27 febbraio si era conclusa con la descrizione di un incendio: « Le soir au moment où je quittai le Travellers Club pour rentrer, je vis le ciel en feu et je me mis à courir dans cette direction. Un honnête constable m'informa qu'il y avait un violent incendie de l'autre côté du pont de Westminster. J'y galoppai, c'était un effet effrayant mais beau » (AOPTS, *Carte private E. d'A.*, m. C).

<sup>7</sup> Lo zio di Roberto e Massimo, Giuseppe Morozzo della Rocca, nato nel 1778, morì nel 1850.

<sup>8</sup> La moglie del conte Valperga Mazzé.

<sup>9</sup> Leontina Rafelis di S. Sauveur, moglie di Carlo Rolando Giannazzo di Pamparato, morì a Parigi il 29 gennaio 1850, all'età di 45 anni.

<sup>10</sup> Le tre figlie orfane di Leontina erano: Cristina di 19 anni, Leonia di 17 e Maria Gabriella di 7.

295.

Dimanche de Pâques [1 avril 1850]<sup>1</sup>

Je voudrais bien faire un petit bout d'alleluja avec toi, mon cher fils, puisque je suis debout, mais j'ai tant de visites, que je ne sais si j'y réussirai. Il me semble que je suis guérie et qu'il ne me reste qu'un peu de faiblesse qui allongera ma convalescence, la température restant toujours rigoureuse.

Charles t'aura donné les nouvelles de ma petite maladie à Paris, et je t'adresse celles-ci à Londres. J'ai eu ton petit mot de S. Jean de Maurienne, et j'ai été avec plaisir tranquilisée sur ton Moncenis que j'aurais jugé plus critique, d'après ce que nous avions ici. J'espère avoir demain les nouvelles de la suite de ton voyage<sup>2</sup> et que tout se sera bien passé. Comme aussi, que tu ne seras pas encore [...] <sup>3</sup> d'ina-nition, ni Giboulin non plus. Je donne aujourd'hui mon dîner du

dimanche et l'agneau symbolique, sans marmelade pourtant, que ton père goûterait fort, mais je crois qu'il serait le seul.

J'ai toujours eu beaucoup de visites pendant ma maladie et je n'étais pas fâchée quand on me laissait un peu de tems pour penser à mes affaires, et me reposer de la politique qui est plus surrexcitante que jamais. Nous sommes toujours dans ce guêpier de la loi Siccardi<sup>4</sup>, avec protestations et contre-protestations, notes et contre-notes. C'est mercredi<sup>5</sup> qu'elle devrait être portée au Sénat, tout le monde veut y aller et je crains que la galérie démocratique ne finisse par tomber sur les tribunes aristocratiques, vu la fureur de vouloir voir et entendre. Il y en a qui disent que ce ne sera pas encore mercredi, mais on dit tant de choses à cet égard par esprit de parti, qu'il faut se méfier.

Bao est dans son lit avec une extinction de voix à force d'avoir dit des *sproposit*. Je crois que ton père est des premiers inscrits pour la parole<sup>6</sup>. Pallavicino<sup>7</sup>, qui était contre, s'étant trouvé avec la marque de Barol, qui était encore plus avancée que lui, a voulu lui rectifier les idées, ils se sont disputés, mais les argumens qu'il employait inutilement pour la convaincre l'ont persuadé lui-même, et il était fortement ébranlé. *Ho trovato delle bellissime ragioni, sai!* disait-il, nous verrons maintenant ce que cela produira.

On a ôté à Colobiano<sup>8</sup> son *magistero* de S. Maurice, qui lui rendait joliment, mais on ne peut le faire déguerpir de son logement dont le duc de Gênes aurait besoin. On a répandu ici le bruit que Pralormo ne voulait plus rester à Paris, mais Max m'a dit qu'il n'en était pas question et que c'était un bruit de *combricola*. On a un petit peu sifflé l'Archevêque<sup>9</sup>, sur la place S. Jean ces jours-ci, ce qui est très bête, mais c'est difficile à empêcher. L'oncle Duc a été saigné pour une toux très violente qui dure encore, mais il sort. Les autres de la parenté vont bien, l'Amis toujours de mauvaise humeur. Adieu, mon cher fils, j'attens de tes nouvelles et je t'embrasse.

Indirizzo: « Monsieur le Marquis Emmanuel d'Azeglio chargé d'affaires de Sardaigne. Old Cavendish Street, 15. Londres ». Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, p. 392.

<sup>1</sup> La data fu aggiunta da Emanuele, ma è errata, perché il giorno di Pasqua del 1850 cadeva il 31 marzo.

<sup>2</sup> Emanuele stava ritornando a Londra, dopo una breve permanenza a Torino.

<sup>3</sup> Vocabolo illeggibile.

<sup>4</sup> Il conte Giuseppe Siccardi (1802-1857), ministro della Giustizia e degli Affari Ecclesiastici, il 25 febbraio aveva presentato alla Camera un progetto di

legge per l'abolizione del privilegio del foro ecclesiastico, dei residui del diritto d'asilo, per la riduzione delle feste religiose a 6 oltre le domeniche. Il progetto fu diviso in tre leggi, ricordate col nome di leggi Siccardi. La discussione della prima si svolse alla Camera il 6 e 7 marzo e un mese dopo in Senato.

<sup>5</sup> 3 aprile.

<sup>6</sup> Roberto parlò in Senato il 5 e l'8 aprile in favore della legge sul foro ecclesiastico.

<sup>7</sup> Si tratta o del marchese Ignazio Pallavicini, senatore dal 3 aprile 1848, o del marchese Lodovico Pallavicino-Mossi, senatore dal 4 ottobre 1848.

<sup>8</sup> Filiberto Avogadro di Collobiano, nato a Ivrea, morì nel 1868. Lasciata la carriera delle armi perché chiamato a corte da Carlo Felice, dopo la morte del re fu amministratore del patrimonio della regina Maria Cristina; più tardi fu primo segretario del Re nel Gran magistero dell'Ordine mauriziano.

<sup>9</sup> Monsignor Luigi Franzoni, arcivescovo di Torino dal 1840 al 1862, durante il periodo di discussione delle leggi Siccardi fu in aperto e tenace contrasto con lo Stato, tanto che il 30 marzo, uscendo dal duomo, fu fatto segno a fischi e grida ostili.

296.

Vendredi, 5 avril [1850] <sup>1</sup>

Mon cher fils,

Si tu es à Londres, tu auras reçu aujourd'hui ma première lettre, nous avons eu ton petit mot de Tonnerre mercredi <sup>2</sup>, mais ce qui m'étonne c'est de n'avoir rien reçu de Paris encore; nous t'y savons pourtant arrivé par Charles, Jenny est ce qui fait que je ne m'inquiète point.

L'Amis veut que je rectifie tes idées par rapport tu tems qu'emploient les lettres de Paris, qui n'est que de 62 heures selon son calcul, vu qu'elles partent, par exemple de Paris le jeudi dans l'après midi qu'elles arrivent ici le dimanche à 8 heures du matin.

Je suis ce me semble tout à fait guérie, les premiers jours de la semaine j'étais fort agitée et j'avais beaucoup de palpitations; maintenant cet orgasme est tombé et je me trouve faible, ce qui est plus conséquent, j'ai un peu maigri et pâli et c'est en règle. Hier j'ai été à Moncalier, le tems étant tout à fait favorable, aujourd'hui nous avons un vent chaud très prononcé, je ne m'y exposerai pas.

Nous avons eu de la pluie tout le mardi, c'était même de la neige à la colline, c'était bon mais pas suffisant. Hier j'ai dîné en tête-à-tête avec l'oncle César, cela s'est bien passé au dîner, mais en rentrant au salon son cœur, qui était plein, a éclaté, il a fort pleuré; il est bien triste, pauvre homme, de ce qui lui manque et de ce qu'il craint encore de perdre. Il me semble que la santé actuelle de Charles n'est pas très rassurante.

1070

Le jour de Pâques<sup>3</sup> le marquis Scatti<sup>4</sup> a été pris d'une attaque d'appoplémie au milieu de la rue et porté chez lui sans connaissance, il l'a reprise jusqu'à certain point, mais pas sa parole, et il est toujours entre la vie et la mort. C'est absolument le cas du marquis S. Sauveur et toutes les apparences sont qu'il y ait même résultat, cet événement pourrait faciliter d'un côté, mais compliquer la situation d'un autre, vu qu'on aurait l'enfant sur les bras.

Avant-hier nous avons combiné avec Moncalvo l'affaire des porcelaines pour le plafond de la salle à manger; nous avons eu assez de peine pour les assortir passablement en répétant le dessin où il y avait presque un service, sans parler des bleus que nous n'avons pas touchés.

Je regrette que nous ne nous soyons pas occupés de cela pendant que tu étais ici. Je crois cependant que pour le plafond on ne pouvait guère s'entendre autrement; quant aux parois tu auras peut-être le tems d'intervenir, on va mettre au plus tôt la main aux stucs. Ton père pourra diriger l'artiste, et je crois bien que je laisserai *lumeggiare* en or, à cause de la porcelaine.

Nous sommes en ce moment au fort de la grande bataille parlementaire, mais je ne me suis pas senti la force d'y assister. La surexcitation n'a fait que croître tous ces jours-ci. Le paroxysme devenait inquiétant. Jamais, même à l'ouverture de la seconde campagne, ni lorsque l'invasion était à nos portes, les esprits n'ont paru si montés. Alors il n'y avait qu'à subir et maintenant il y a à attaquer et à défendre. Le résultat ne paraît pas douteux, mais les partis sont en présence comme des batteries d'obus, toujours prêtes à éclater.

Hier, a eu lieu la première séance au Sénat. Je craignais l'émeute à l'entrée, vu la quantité de billets qui ne pouvaient pas entrer, mais tout s'est passé tranquillement. Il n'y a eu que la lecture du rapport si longue, si monotone et d'un style si lourd que je crois qu'elle a fait l'effet d'une douche froide sur toutes ces têtes en fermentation. Impossible de suivre et comprendre Demargherita<sup>5</sup> si on n'a l'imprimé sous les yeux et qu'on ne puisse revenir sur les endroits obscurs. Le rapport n'ayant été distribué que tard, on n'a pu venir à la discussion et on a passé l'apanage du Duc de Gênes, qui a été voté sans discussion. Aujourd'hui, les discours. Ton père dit peut-être, le sien à l'heure qu'il est. Je suis très pressée de savoir l'effet qu'il aura produit.

La loi passant, j'espère qu'il n'y aura pas de démonstration, ni pour, ni contre, comme on nous en menaçait. Mais si par impossible elle ne passait pas, je ne sais trop ce qui serait arrivé à Turin et dans les provinces, tellement les esprits sont montés à cet égard, et on ne pouvait nullement compter sur la Garde Nationale pour empêcher les

désordres. Espérons que nous saurons maintenir la réputation de modération que nous avons su nous faire. Je n'enverrai ma lettre que demain pour te dire les nouvelles d'aujourd'hui et même après demain s'il y a lieu; mais tout le monde étant au Sénat, ou aux alentours, j'avais aujourd'hui chance de ne être pas interrompue.

Savais-tu l'histoire de Brignole? <sup>6</sup> comme quoi il écrivait lettre sur lettre à Maxime contre la loi, auxquelles on ne répondait pas, parce qu'on trouvait qu'il n'avait pas à s'en mêler. Choqué de cette *non curanza*, il a écrit que puisqu'on ne prenait pas ses lettres en considération et qu'il ne pouvait pas s'associer à l'opinion du Cabinet, il allait s'adresser directement au Roi et qu'il cessait tous ses rapports avec le Ministère.

Cette déclaration peu constitutionnelle parut fort impertinente et on lui répondit poste courrante que puisque ses opinions étaient en opposition avec celles du Gouvernement, il était tout simple qu'il ne voulut pas s'associer à sa politique, qu'on le dispensait par conséquent de toute coopération et aussi de sa mission à Dresde, où il allait être remplacé. On dit Adrien content d'aller à Vienne, et Montalto écrit chez lui qu'il avait besoin d'un congé pour les affaires de Bruxelles, ce qui peut te valoir une prolongation d'interim.

Samedi

La journée d'hier a été bonne, tout s'est passé en règle, excepté un peu de murmures au Sénat pendant le discours de Castagneto <sup>7</sup>, réprimé par le président. Le succès de la loi paraît assuré, on compte sur une majorité de 15 voix; le discours de *Papeto* <sup>8</sup> a eu beaucoup de succès, il a fait sensation. Les ministres sont tous venus le remercier et lui donner la main; ceux de la même opinion lui ont témoigné leur approbation, et par la ville on en parle fort dans toutes les classes et tout le monde lui tire le chapeau avec un air de sympathie.

Aujourd'hui la discussion continue, c'est-à-dire les discours, car la discussion sera lundi. Comme ton père s'attend à être combattu, il s'apprête à la deffense. Jusqu'ici le parti qui attaque se montre peu habile. La chose ne pouvant être décidée avant le courrier de mardi, je donne cours à une lettre et laisse au ministère à t'apprendre le résultat. J'ai enfin eu ce matin ta lettre, j'espère que tu es maintenant reposé de toutes tes fatigues et restauré avec du bon *rostbeef* et *some claret*.

Il me semble qu'il ne fait guère bon à Paris dans ce moment, si tu te crois vraiment un talisman d'ordre, le moment va venir où l'on devrait s'arracher ta personne de tous les pays, car la tempête s'amonçèle sur tout l'horizon de l'Europe. On craint en Savoie que les rouges

n'y fassent une pointe et Apponi a déclaré en société fort tranquillement qu'alors les Autrichiens occuperaient le pays. Préviens-en qui de droit, car le fait est positif.

Je suis bien aise que tu te sois raccomodé avec B[ertinat]ti, car il faut conserver les amis quand ils sont sincères, et il me semblait toujours très affectionné à ta personne. Si La Cisterne va à Londres, on criera ici de ce qu'il ne vient pas remplir son stalle au Sénat.

Le marquis Scatti est mort hier soir, je laisse passer quelques jours et puis j'irai faire ma visite à ces dames<sup>9</sup>. Avant hier un quidam est allé *scupissoné*<sup>10</sup> un chancine à la sortie de S. Jean; auparavant il avait été prévenir l'officier de garde au palais Genevois<sup>11</sup> sur un complot formé pour bâtonner les chanoines au sortir de l'office, on a arrêté ce quidam, qui a dit que qui l'avait envoyé saurait bien le faire mettre en liberté. On ne sait ce que c'est que ce pâté. Le dit chanoine est le confesseur de Jenny et de la Reine mère, grand pénitencier. Demain à Casal grand banquet de 800 ouvriers<sup>12</sup>; on veut établir une grande organisation de tous les ouvriers de l'état pour une Société de Secours mutuels. Nous savons où tendent ces charitables vues.

Le ministère est accusé par ses adversaires de connivence pour tous les désordres et les sottises antireligieuses qui se commettent. Je trouve qu'il ne fait pas assez pour se disculper.

Adieu, mon cher fils, nous t'ambrassons tous, tu es dans l'arche<sup>13</sup> et j'en suis bien aise, et nous sommes à la merci des flots en furie.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> Il 28 marzo Emanuele aveva scritto a Roberto da Tonnerre, dandogli notizie del suo viaggio in Savoia (A. COLOMBO, I, p. 159).

<sup>3</sup> 31 marzo.

<sup>4</sup> Il marchese Luigi Benedetto Scati di Casaleggio (n. 1784) ufficiale dei carabinieri, aiutante di campo del ministro della guerra conte Saluzzo, poi aiutante di campo del re, combatté nel 1848 e lasciò un interessante *Diario*. Nel 1807 aveva sposato Silvia Roberti di Castilvero (1784-1817), dalla quale ebbe i due figli Gustavo e Ernestina. Morì il 5 aprile 1850.

<sup>5</sup> Il barone Luigi Demargherita (1788-1865), senatore dal 19 dicembre 1848, resse il portafoglio di Grazia e Giustizia nel ministero De Launay dal 27 marzo al 7 maggio 1849.

<sup>6</sup> Il marchese Antonio Brignole Sale ex ministro sardo a Parigi, era ambasciatore alla corte di Vienna dall'agosto 1849. Abbandonò la carriera diplomatica perché fortemente in contrasto con la politica ecclesiastica del Governo.

<sup>7</sup> Il conte Cesare Trabucco di Castagneto, senatore dal 1848, era tenacemente contrario alle leggi Siccardi.

<sup>8</sup> Soprannome familiare di Roberto d'Azeglio.

<sup>9</sup> La nuora Costanza Grimaldi del Poggetto, moglie di Gustavo dal 1844, e la figlia Ernestina.

<sup>10</sup> Piemontese: «prendre a scapaccioni».

<sup>11</sup> Il palazzo abitato dal duca di Genova.

<sup>12</sup> Il 7 aprile 1850 circa 700 operai diedero vita, a Casale, ad una Società di mutuo soccorso con Cassa di risparmio.

<sup>13</sup> Al sicuro, nel Regno di Gran Bretagna.

297.

Mardi, 16 avril [1850]<sup>1</sup>

On me dit que le chevalier Ricci s'apprête à partir, je prépare cette lettre que je me propose de lui donner, si vraiment il se met en route prochainement.

J'ai toujours eu hier ta première de Londres<sup>2</sup>, mon cher fils, où j'ai été charmée de te savoir arrivé, sans autres inconviens que ceux qui étaient prévus. Je suis charmée aussi que l'on te trouve *growing stout*, cela convient au rôle que tu dois jouer et fait honneur au régime du toit paternel.

Je voudrais toujours pouvoir te donner ta portion de *taillarins*<sup>3</sup> quand j'en vois arriver à notre table, il me semble qu'ils ont eu l'honneur de la saison cette année. J'ai voulu l'autre dimanche varier un peu le menu de mes convives, et je m'étais adressée au cuisinier du club, qui paraissait disposé à apprendre quelques nouveaux plats à mon maître Bocard, mais celui-ci ne sut pas s'arranger et au dernier moment me proposa d'essayer lui-même son savoir-faire. Il réussit, au point qu'il ne semblait plus le même cuisinier. Le *rost-beef* était tout à fait présentable, les *beefs steakes* excellents, une salade parisienne fut très approuvée par l'Amis, qui me deffendit d'y faire aucune modification, comme j'y suis encore très portée, et une crème russe dont on se lécha les doigts. Je ne sais pas pourquoi maître Bocard enfouissait ainsi ses talens, mais je profiterai de la découverte la première fois que j'aurai quelqu'un à dîner. Hier j'ai dîné chez Camille, qui nous a donné un petit dîner de veuve pas du tout mauvais.

Tu auras vu par les journeaux ou par le Ministère la suite de nos débats parlementaires. Au Sénat tout s'est passé dans le plus grand ordre, avec toute la dignité désirable, chacun a pu dire son opinion, sans aucune sorte de compression. Ton père a parlé une seconde fois, toujours avec approbation et il a rencontré beaucoup de sympathie au dehors. Le soir on tenta le *moto in piazza*. L'autorité était bien prévenue, mais on ne croyait pas que la votation eût lieu ce jour là, ce qui fit qu'on se trouva un peu au dépourvu de mesures<sup>4</sup>.

1074

Ton père flânait le soir sous les portiques, lorsqu'il entendit des cris et sifflets à la rue Neuve; il y courut et vit passer la manifestation, qui paraissait se diriger vers l'Archevêché. Alors il alla faire hâter les patrouilles; chemin faisant tança Maxime, qui était à cheval, Galvagno qui était à pied, personne à son poste qui est le conseil, dans ces occasions, fit ôter les lampions au comte de Saluces et devant l'Archevêché où hurlait l'émeute. L'officier n'ayant pas de consigne restait simple spectateur. On sifflait les dragons. Alors il parla aux moins déraisonnables et il eut le bonheur d'être écouté. On trouva encore une fois le cri de *viva il nostro Azeglio, viva il padre dei poveri*, et le rassemblement se dissipa sans qu'il y eut rien de grave à déplorer. Je pense que son discours du matin y avait servi à quelque chose. Si tu avais le *Risorgimento*<sup>5</sup> de vendredi 12, il y avait sur toutes ces choses une lettre de Ciro d'Arco<sup>6</sup> pleine de verve et d'esprit.

Cette soirée nous a prouvé une fois de plus qu'on n'entendait rien à la police. Heureusement que notre population n'entend non plus rien aux émeutes et nous nous en tirons à force d'incapacité des deux côtés. On a blâmé Max d'être monté à cheval en grand uniforme, on en a fait une caricature au *Fischietto*<sup>7</sup>. On dit que Abercromby lui a démontré l'inconvenance de la mesure. Et il a encore fini par descendre à une maison un peu suspecte de la rue de Pô, ce qui a fort prêté à rire. Il ne peut pas comprendre que cette légèreté peu séante à son âge le déconsidère, et qu'un homme public a besoin de toute la considération pour être utile.

Je sais que le Ministère se plaint de lui, on lui reproche de ne rien faire, de laisser tout entre les mains de ses subordonnés et vraiment quand je le vois, il me semble bien peu au fait de ce qui se passe; il est rare qu'il puisse rendre raison de bien des mesures qu'il a l'air d'ignorer<sup>8</sup>. On dit aussi qu'il ne parle jamais aux Chambres, qu'il a l'air de les regarder avec dédain, je crois moi qu'il craint de faire des bévues. On dit qu'il se contente d'amuser le Roi au lieu de l'intéresser aux affaires et qu'il le laisse s'annuler complètement. Voilà ce que je te raconte parce que ma lettre part par occasion. On regrette cependant de ne pas pouvoir compter sur lui, autant qu'on l'espérait, car on conçoit que tout changement dans ce moment n'est propre qu'à ébranler l'autorité déjà fondée sur des bases si peu solides.

Il n'est plus question de ma santé, et je reprends mon train de vie ordinaire. Nous avons souvent des journées pluvieuses, pendant lesquelles je reste au gîte, et d'autres radieuses dont je profite pour rendre mes visites.

Maintenant voilà que je me suis laissée engager dans une entreprise où je me croyais tout à fait persuadée de décliner mon inter-

vention. Il s'agit d'une maison d'éducation que l'on veut établir à Pignerol<sup>9</sup>, pour les personnes de notre classe, si elles veulent y aller, et on m'a demandé d'aller y faire une visite d'inspection deux fois par an. Il me semblait que c'était prendre une responsabilité avec trop peu de moyens de la justifier, mais le besoin est si urgent que je n'ai pas eu le courage de faire une défense valide. S'il y avait déjà le chemin de fer, la chose me paraîtrait sous tous les rapports plus réalisable.

On parle beaucoup de nos chemins de fer: la compagnie de Savillan<sup>10</sup> se dispute avec Coni, qui voudrait qu'on pousse jusqu'à cette ville. Savillan ne veut pas, alors Pignerol s'offre à aller jusqu'à Coni en passant par Saluces et je présume Busca, ce qui serait pour nous *caccio sui maccheroni*.

J'irais alors inspecter tant que l'on voudrait, mais pour peu qu'on perde de tems à disputer, je serai invalide, puis morte et bonsoir la compagnie.

Jeudi

J'ai eu hier ta seconde lettre, mon cher fils, la mienne deviendra tout à fait rance, car je n'entends pas dire que Ricci s'apprête à partir. Il semble pourtant que les momens sont intéressants à Berlin.

Il me semble que tu as doublé le prix de l'épingle, mais vu la destination, je ne me plains pas; quant au joujou montre, je comptais que ce serait un affaire de cent sous et pas du tout de 35 francs, car je ne compte pas mettre sur ce pied pour les étrennes d'Albert, mais patience, pour cette fois ce sera 85 francs au lieu de 30, que je croyais dépenser.

Nous sommes toujours dans l'attente fiévreuse du budget, nous savons bien que nous aurons toutes sortes d'impôts, mais il est désagréable d'avancer dans l'année sans savoir ce que l'on nous demandera, d'autant que la Chambre paraît se plaire à élargir le déficit, en donnant à tout le monde à pleines mains, comme si nous en avons de reste.

Les dernières pluies ont endommagé, au Roc, le pont qui est près de l'arc gothique, on le rapiècera pour cette année, ensuite il faudra le refaire solidement en maçonnerie come celui d'en haut, pour n'avoir pas continuellement à recommencer.

Beaucoup de sénateurs ont pris la clef des champs après la loi Siccardi, je voudrais qu'ils revinssent plus tard, car le mois de juillet arrivant, je ne crois pas qu'on puisse nous retenir en ville.

Je reprends ma nouvelle du chemin de fer de Pignerol à Coni: on m'a dit hier qu'il n'en était pas question, mais seulement du différent entre Savillan et Coni. Si le chemin de fer ne venait qu'à Sa-

villan, nous y gagnerions toujours au moins trois heures et pourrions aller et venir dans la journée.

On m'a dit que Salvator avait demandé de venir pour les fêtes du mariage<sup>1</sup>, je ne sais en quoi elles consisteront. Jusqu'à présent il n'y a aucun ordre de donné. L'appartement est fort arriéré et on ira à Moncalier. Je crois que nous serons très grigous [*sic*] avec cette princesse, qui n'apporte rien. Je voudrais que Salvator nous amena Isabelle; j'ai entendu dire qu'il amènerait peut-être Rina voir son père; Mme Arconati m'a dit que la tante Louise était toujours souffrante et fort vieillie, je crois que cette pauvre femme se ronge de sa situation sans savoir rien faire pour en sortir.

Je m'en vais aller tout à l'heure voir Poupon avec Mme Arconati, qui m'a demandé de l'y conduire; il se peut qu'elle ait un arrière-pensée de voir la maison Alfieri, que l'oncle lui a offert pour le mois de mai, devant aller plus tard à Vichy.

Je ne me soucierais pas trop d'aller en France dans ce moment-ci, il y a, ce me semble, plus d'inquiétude et de danger que d'agrémens. La religion parisienne que tu me signales n'est pas de force à maintenir personne dans le devoir. Nous avons par contre ici un redoublement de zèle, les églises sont toujours remplies de monde, et les Pâques plus nombreuses que ces années passées. J'espère que le bon Dieu pardonnera les scandales en considération du grand nombre de bonnes âmes qui le prient. Le Piémont a été ménagé jusqu'ici, je crois, à cause que c'est encore ce qu'il y a de moins mauvais et je voudrais en ce sens aussi, que tu fusses bon piémontais.

On travaille assidûment à nous gâter, mais nous espérons dans la Providence et la bonne volonté qu'elle donne à tant de braves gens.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 395-396; un brano edito in A. COLOMBO, I, p. 171, in nota.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> Emanuele aveva scritto a Costanza l'11 e il 13 aprile, dandole notizia del suo viaggio da Parigi a Londra (A. COLOMBO, I, p. 161).

<sup>3</sup> Piemontese: « tagliatelline ».

<sup>4</sup> Lunedì 8 aprile 1850 il Senato, dopo una vivacissima discussione, approvò la legge Siccardi per l'abolizione del foro ecclesiastico e della immunità locale con 51 voti contro 29. A sera una dimostrazione popolare acclamò Siccardi, e le pattuglie sciolsero gli assembramenti arrestando 41 persone.

<sup>5</sup> La lettera di Ciro d'Arco comparve venerdì 12 aprile 1850 sulla prima pagina del *Risorgimento*. Assai significative le osservazioni conclusive: « Meno chiacchiere e un po' più di giudizio, regola nelle passioni, tregua di dimostrazioni, bilancio, economia, non tanti *evviva*, non tanti *abbasso*, previdenza nel futuro, studio del passato, un po' di positività, queste le condizioni indispensabili al conseguimento del nostro avvenire ».

<sup>6</sup> Dietro lo pseudonimo di Ciro d'Arco si celava Giuseppe Torelli (1816-1866). Dopo la laurea in medicina a Torino, si trasferì a Milano, dove lasciò la professione di medico per dedicarsi alle lettere. Nel 1848 diresse *Il 22 marzo*, giornale ufficiale del Governo provvisorio, e dopo la sconfitta si recò a Torino; per breve tempo collaborò all'*Opinione*, passò poi al *Risorgimento*, in cui scrisse quelle lettere politiche argute e pungenti che gli valsero il favore del pubblico e la stima e l'amicizia di Cavour.

<sup>7</sup> A Torino trovarono terreno favorevole i fogli umoristici e satirico-caricaturali, come testimonia la fortuna de *Il Fischietto*, trisettimanale fondato il 2 dicembre 1848 dal tipografo Giuseppe Cassone. Il foglio, liberal-moderato, sostenne più o meno apertamente Cavour ed ebbe grande successo, grazie anche alla collaborazione di alcuni dei migliori disegnatori del periodo. A proposito della caricatura, Massimo il 14 aprile scrisse al nipote: « On s'est moqué de moi parce que je suis monté à cheval, et le *Fischietto* a fait ma caricature. Fieramosca chassant les pigeons en *piassa Castel*. Moi je laisse rire, et si l'on y revient je ferai ma *replica* » (N. BIANCHI, p. 76).

<sup>8</sup> Qualche mese prima, il 17 novembre 1849, Cavour in una lettera ad Alessandro Bixio aveva fatto le stesse osservazioni: « D'Azeglio, homme d'infiniment d'esprit, à idées justes et généreuses, d'un caractère ferme et courageux, manque absolument des qualités de l'homme parlementaire. Il n'est pas orateur, et comme il est accoutumé qu'à ne faire *que* ce qu'il fait parfaitement, il ne parle presque jamais; et ne parlant pas, il se croit dispensé d'assister aux débats. Hier, au moment du vote, il fumait un cigare dans une des salles de conférence » (C. CAVOUR, *Epistolario*, VI, p. 317).

<sup>9</sup> Si tratta del collegio femminile fondato nel Monastero dell'Abbadia dal conte Luigi Franchi di Pont.

<sup>10</sup> Il 23 aprile 1850, Cavour scrisse a E. Pictet: « Il est probable que le chemin de fer de Turin à Savigliano va être concédé à une société dont je fais partie. Le capital de 7.500.000 que sa construction exige, est souscrit en entier par nos capitalistes, qui ont une très haute idée, peut-être un peu exagérée, de cette entreprise. Quel qu'en soit le résultat final, il est certain qu'elle jouira dans ses débuts d'une assez grande faveur, les capitaux disponibles étant pour le moment fort abondants » (C. CAVOUR, *Epistolario*, VII, p. 72).

<sup>11</sup> Il matrimonio del secondogenito di Carlo Alberto, Ferdinando, duca di Genova con la principessa Maria Elisabetta di Sassonia (n. 1830), figlia del principe Giovanni (fratello di re Ferdinando Augusto) e di Amalia di Baviera, fu celebrato a Dresda il 22 aprile. Le feste nuziali durarono quattro giorni.

298.

Le 27 avril [1850]<sup>1</sup>

Mon cher fils,

Je viens ajouter une petite feuille à la grosse lettre, qui attend toujours le départ de Ricci; celui-ci fait comme toutes les occasions, il ne part pas et me laisse impatienter tout à mon aise. Comme ton père t'a écrit, je n'ai pas cru nécessaire de le faire moi-même ces jours-ci.

1078

Mes nouvelles seront tout à fait rances, mais je laisse le diplomate te dire ce qu'il y a de nouveau en fait de politique. Ton père a reçu ta dernière lettre dont j'ai aussi fait mon profit, il me semble que tout est dans un état normal à Londres.

Ici, il ne cesse pas de pleuvoir, depuis deux jours il fait froid, le plus désagréable tems du monde. Cela a un peu fait tort à nos prix, qui ont été distribués hier, nous craignons d'avoir trop de monde, nous n'en avons eu que le nécessaire, et n'avons pas autant vendu d'ouvrages et distribué de billets de loterie que nous aurions voulu, quoique notre exhibition fût très considérable. Les examens ont été assez satisfaisants. Nous aurons le tirage jeudi.

Pendant que je servais le dîner aux Marmotines, Gaetano<sup>2</sup> de Max est arrivé m'offrir la voiture de la part du *paron*. Je crois qu'il était fort étonné de me trouver armée d'un *cassul*<sup>3</sup>, que j'ai cédé au Nocle pensant que le *paron* avait peut-être quelque chose à me dire. Je supposais qu'il s'agissait de Rina, et lorsque je fus arrivée chez moi, je trouvai Max, qui exorcisait son frère pour l'engager à aller à Rome. Miséricorde, quelle frayeur j'en ai eu, rien ne me paraissant plus mal conçu. Les études, les occupations de ton père, ne lui donnaient aucune aptitude pour cette place, qui exige des connaissances tout à fait spéciales. Son caractère, ses habitudes, y répugnent; ses antécédens, ses derniers discours, son nom ne sont pas une recommandation auprès de ce Gouvernement, il se serait trouvé en lutte avec la moitié du Corps diplomatique, de quoi faire un *fiasco* complet. J'aime autant que ce soit quelqu'un d'autre qui s'en charge et qu'on nous laisse faire notre vie tranquille à l'abri de notre obscurité. Nous pourrions faire ici quelque chose qui serve et non ailleurs.

Ce matin ton père a envoyé une *negativa con complimenti*<sup>4</sup>. Le Nocle avait refusé. Je crois qu'avec un bon aide il aurait pu faire, mais lui ne l'a pas cru et il est si démoralisé qu'il ne sent plus la force de rien entreprendre. Le fait est, qu'on ne sait où donner de la tête pour trouver une personne à envoyer à ce poste. Il y a disette de capacité, on a usé depuis deux ans toutes les ressources. Les Chambres ont englouti tout notre personnel, et la loi Siccardi a dessiné les parti de façon à les rendre peu propres pour une telle mission. Il me semblait que le Colobiano de Naples, qui n'a pas eu à se prononcer, pourrait faire l'affaire, toujours avec un secrétaire habile dans la spécialité et on pourrait le remplacer par Montalto, ce qui ferait notre affaire à nous, à moins qu'on ne réserve Londres.

Hier au soir j'ai vu arriver B[ertinat]ti je crains que ce soit un diplomate manqué, à moins qu'on ne l'envoie à Rome, où il pourrait être utile. On serait assez disposé à l'utiliser ici, mais il ne s'en soucie

pas du tout. Je l'ai pourtant engagé à ne pas jeter le manche après la cognée, à quoi il paraîtrait assez disposé, il vaut mieux attendre. Comme tu m'avais dit que tu t'étais pacifié avec lui, je lui ai demandé ce que c'était que cette brouille, et j'ai été très étonnée d'apprendre que j'avais été pour quelque chose dans cette affaire. Je ne pouvais pas m'en douter, autrement je t'aurais interrogé toi-même lorsque tu m'en parlas la première fois. Mais je croyais que c'était une chose où je n'avais rien à voir.

Maintenant je lui ai demandé la permission de rectifier tes idées. Le fait est que Joseph ne m'a rien dit du tout et que je ne lui ai rien demandé, n'étant pas dans l'habitude de questionner les gens. Il peut se faire qu'il eût l'intention de raconter, mais il s'y est tenu en ce cas, et il aura pris ses pensées pour des discours. Je t'assure que sans demander, il m'arrive toujours d'en savoir plus que ne l'exigerait ma satisfaction personnelle, ce qui me dispense de faire des frais de fiscalisation, surtout quand je ne puis parer à rien, je me contente de garder mes notions pour moi, comme tu peux le remarquer, en attendant un meilleur tems où je puisse apprendre des choses plus consolantes, si le bon Dieu le voudra. Ainsi voilà que tu aurais pu t'épargner cette petite besogne, si tu m'avais parlé franchement.

Je compte t'envoyer une petite boîte de pilules d'aconit, le médecin Tarella trouve qu'il n'en faut pas prendre plus de huit dans les 24 heures, et je crois que lorsque le cas n'est pas pressant il vaut mieux continuer quelques jours à en prendre deux le matin et deux le soir; mais il faut alors s'abstenir de tout ce qui est stimulant, c'est un remède dont il faut user avec précaution et être sûr de la dose.

Nous attendons prochainement Salvator et Rina, qui vient se fixer auprès de son père; j'avais demandé qu'Isabelle fût de la partie, mais je ne sais si cela se pourra, parce que son petit frère<sup>5</sup> est depuis quelque tems souffrant et qu'il ne peut se passer de sa sœur pour laquelle il a une véritable passion, je ne voudrais certainement pas lui causer le moindre mal, pauvre enfant.

Maintenant, voilà encore ma petite feuille finir, il ne me reste que la place de te dire, mon cher fils, que je t'embrasse de tout mon cœur.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 398-399.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> Un domestico di Massimo d'Azeglio.

<sup>3</sup> Termine dialettale: « mestolo ».

<sup>4</sup> A proposito dei motivi che indussero Roberto a rifiutare la carica di

ministro sardo a Roma, Emanuele il 28 maggio scrisse a Costanza: « J'ai appris avec beaucoup de plaisir le refus de mon père d'aller à Rome. Je crois qu'il aurait agi avec une droiture et une franchise dont on se serait servi là-bas contre lui et il faut, pour tenir tête là-bas, des esprits rétors et des gens qui procèdent par l'intrigue et la dissimulation » (A. COLOMBO, I, p. 163).

<sup>5</sup> Alberto, figlio di Salvatore Villamarina e della sua seconda moglie Caterina Boyd. Il bambino era nato nel 1847 e la sua salute malferma era motivo di continue preoccupazioni.

299.

30 avril 1850

Je m'impatiente d'attendre le départ de Ricci pour qui j'ai préparé depuis longtems un gros paquet, qui a toujours été grossissant ces jours derniers, croyant que j'allais l'expédier, les nouvelles moisissent et je n'entens pas parler de se mettre en route. On m'a même supposé hier au soir qu'il traitait un mariage, et qu'il était question d'épouser Mlle de Revel<sup>1</sup>, fille de Léonel<sup>2</sup>, je ne sais ce qui en est, mais je ne vois pas qu'il remue. Il pensera peut-être faire un *matrimonion*, car la demoiselle finirait par avoir une certaine fortune, mais il faut qu'elle vive et je ne sais si elle a grande chance pour cela.

J'ai reçu ce matin ta lettre écrite au milieu de ton tohu-bohu de déménagement, mon cher fils, je t'en sais grand gré et suis étonnée que tu aies pu l'intercaler dans tes opérations aussi fatigantes que fastidieuses. Je suis comme Gib, je déteste les malles, les caisses et les paquets, mais je suis bien aise que tu aies un logement sain et le dîner à proximité.

Maintenant je ne sais quel usage il te fera, car il me semble que l'on ne s'occupe guère de ta légation pour le quart d'heure, il y en a d'autres qu'on ne sait guère comment organiser, malgré les bons conseils que j'ai fournis à cet égard. Je n'ai pas eu lieu de penser que le principal ne fût pas content, mais je ne l'ai jamais vu, depuis que je le connais, prendre beaucoup les choses à cœur. Le bon moyen de réussir serait peut-être de l'ennuyer, mais j'avoue que je répugne invinciblement à ce système, qui m'ennuyerait encore plus que lui. Il n'y a que l'opinion qui s'inquiète de Londres, il trouve qu'il y a là un peu de népotisme, ce qui prouve qu'elle connaît peu les antécédens, mais elle passe condamnation vu que les affaires ne vont pas trop mal. En général je vois que l'on te croit la capacité nécessaire pour remplacer convenablement ce poste, mais je ne puis me dissimuler que l'on juge ta conduite comme pas assez sérieuse pour tenir tout ce que ta capacité pourrait faire espérer. Cela me revient de tant de côtés, que je crains

1081

que ce soit l'opinion générale que tu sois trop occupé de tes plaisirs pour que l'on puisse faire fond sur toi.

On voudrait ici envoyer quelqu'un à Rome et on ne trouve personne ayant *i requisiti*, qui veuille se charger de cette mission épineuse. Gallina a refusé. Sclopis a une mère octogénaire et malade. L'oncle César n'en a pas voulu. On a même fort pressé ton père<sup>3</sup>, qui ne veut pas non plus et il a raison. Cela ne lui irait en aucune façon. Il faut vraiment qu'on ne sache où donner de la tête. J'ai proposé le Colomb blanc, avec un bon aide ayant les spécialités qui lui manqueraient peut-être, il me semble qu'il pourrait réussir. On m'a répondu qu'on craignait que son frère n'allât le rejoindre et ne fît un embarras, il me paraît qu'on pourrait parer à cela et que cette difficulté ne devrait pas être insurmontable. On remplacerait le Colomb par Montalto, ce qui nous ferait un bon débarras.

B[ertinat]ti est ici où il a été rappelé, je ne sais ce qu'on en veut faire. Je l'ai vu le soir de son arrivée et puis plus, et il ne m'a pas encore remis ce qui m'était destiné, dont au reste, je ne suis pas pressée.

Il a laissé Charles se remettant d'un fort malaise. Je crains bien que ce séjour ne le ruine tout à fait, c'est bien l'avis de Pralormo et de tous ceux qui voyent comment les choses se passent, et ce que j'avais prévu de longtems. Cravetta croit que son père songe à l'aller rejoindre, c'est possible, mais il ne m'en a pas parlé.

Nous sommes ici, politiquement parlant, dans la même condition où tu nous as laissés. La circulaire de notre archevêque<sup>4</sup> a produit assez d'agitation les premiers jours. Heureusement cette démarche n'a pas été imitée; car si on avait dû mettre tous les évêques en cause, cela aurait été une terrible affaire. On dit que le Pape n'est point trop indisposé contre nous. Reste à voir si son entourage sera aussi débonnaire.

Si je n'achetais pas de lampe, ce n'est pas que j'en eusse à foison, mais pour réserver mon argent pour la fameuse salle à manger; puisque tu m'en envoie une, je crois que je la garderai pour moi, vu que ton père ne travaille pas le soir, elle ménagera peut-être mieux mes yeux que celles que j'ai.

Mercredi 1 mai

Le mariage Ricci est déclaré, ce sera une bonne occasion pour se laver les mains, j'espère. On me dit qu'il part samedi<sup>5</sup>, va faire sa tournée, monter sa maison à Berlin et reviendra après chercher sa femme. Je lui enverrai donc mon paquet, s'il ne vient le quérir.

Mme de Pollon demande des nouvelles de Thomas<sup>6</sup>, dont elle n'a plus jamais entendu parler, ni de ses commissions.

B[ertinat]ti m'a envoyé la montre hier au soir, décidément ce n'est pas du tout ce que je voulais, comme je te dis dans ma grande lettre, je voulais un joujou de cent sous pour un enfant de trois ans, un simulateur de montre sans mouvement qui figure l'or. Si Poupon n'était un brise-tout et qu'on la lui laisse garder, je pourrais lui donner celle-ci, nous verrons à l'époque du jour de l'an, ou de sa fête. L'idée qui m'a traversé la tête en la voyant c'est celle que je ne m'entendais donc pas du tout avec toi, mais j'ai pensé que j'avais parlé légèrement d'une si petite affaire et que je tâcherai d'être plus explicite une autre fois. On ne m'a point apporté d'épingle jusqu'ici.

J'ai bien de la peine à faire comprendre à mes architectes la décoration du Japon dans le stuc, ils ne veulent pas croire que ce soit d'un bon effet; je suis tentée de leur faire envoyer un de leurs dessinateur au Bourg pour qu'ils voyent ce que c'est; il est vrai que c'est du stuc blanc et de la porcelaine bleue. Ils n'ont pas encore commencé leur œuvre et veulent attendre que nous soyons à la campagne; j'en suis contrariée, j'aimerais mieux que ton père pût les diriger, autrement nous pouvons avoir des déceptions comme au Roc.

Nous attendons Salvator et Rina, j'ai eu tout à l'heure une bonne lettre d'Isabelle. On parle du départ du Roi pour la Savoie à la rencontre des époux<sup>7</sup>; on dit le Duc de Gênes très amoureux de sa femme, tant mieux si elle prendra le dessus et le désancanailera [*sic*]. Mlle Henriette d'Arvilars doit épouser le marquis S. André à la barbe de Maman S. André<sup>8</sup>, qui ne veut pas et a envoyé son fils à Nice pour le distraire, mais il ne se distrait pas du tout, et ce que maman d'Arvilars veut, Dieu le veut.

Je tâcherai de mettre en sûreté ta toilette, j'ai grand besoin d'un peu plus d'armoires pour que ces objets friables soit à l'abri des évènements et maladresses. L'écran chinois fera grand plaisir à ton père. Passe pour la [...] <sup>9</sup> surtout ne m'envoie pas de petit chien, je me contente di Gib de tems à autre. Je te fais complimens des dîners Sommerset, j'en ai donné un lundi à quatre sénateurs, je n'ai voulu ce jour-là aucun député, *sporcaria!*

Adieu maintenant, mon cher fils, tu es élogé, aéré, éclairé, trufflé [*sic*], rien ne te manque en attendant que la question s'écclaircisse, tu peux prendre patience. J'en suis très aise et t'embrasse de tout mon cœur.

<sup>1</sup> Paolina Thaon di Revel (1829-1897) sposò il 3 agosto 1850, il marchese Alberto Ricci, senatore del regno.

<sup>2</sup> Leonello Thaon di Revel (1802-1843), capitano di Stato Maggiore, gentiluomo di camera, cavaliere dei SS. Maurizio e Lazzaro, nel 1824 aveva sposato Stefania Caissotti di Robione e aveva avuto due figlie: Ennedina (1828-1873) e Paolina.

<sup>3</sup> Cfr. lett. 298, nota 4.

<sup>4</sup> Il 18 aprile, l'arcivescovo di Torino monsignor Franzoni aveva diramato una circolare a stampa rivolta agli ecclesiastici, nella quale ordinava loro di procurarsi un permesso dei superiori nel caso che dovessero comparire in giudizio di fronte ai magistrati laici. A causa di questo atto, il Franzoni fu processato per abuso e condannato ad un mese di carcere.

<sup>5</sup> 4 maggio.

<sup>6</sup> Il domestico di Emanuele, Thomas Draper, era stato anche al servizio di Giuseppe Nomis di Pollone.

<sup>7</sup> Cfr. lett. 297, nota 11.

<sup>8</sup> Giuseppina Piccono di Santa Brigida (1794-1858), moglie del marchese Carlo Thaon di Revel di S. Andrea e madre di Emanuele.

<sup>9</sup> Vocabolo illeggibile.

300.

Mardi 14 mai [1850] <sup>1</sup>

Mon cher fils,

J'attendais pour t'écrire ou une de tes lettres, ou l'arrivée de la frégate pour t'accuser réception de quelque chose; ta lettre m'est arrivée ce matin, quant à la frégate, dimanche on la savait à Cagliari, elle devrait donc être à Gênes maintenant, mais nous n'avons pas encore d'avis.

Ferrero a été trouver Cardenas <sup>2</sup>, ta note à la main; le dit Cardenas s'est fait laisser la note disant qu'il la rendrait le lendemain matin et qu'il se chargeait de faire chercher les chiens à Gênes et de les remettre à qui de droit, puis on n'a plus entendu parler de lui, et comme je le tiens pour *cervello balzano*, je ne suis pas très tranquile sur la bonne réussite de l'entreprise.

Je suis fâchée que tu aies eu à faire à un *bronson* pour ma lampe [...] <sup>3</sup>, lui aurait fort bien dit [...] <sup>3</sup>, il faudra donc attendre plus tard.

Max serait charmé de recevoir son paletot <sup>4</sup> avant son départ pour la Savoie, qui aura lieu les derniers jour du mois. On se prépare à fêter le Roi en Savoie, malgré tout ce qu'on a dit ici pour le détourner de ce voyage. La marquise Scatti <sup>5</sup> a, dit-on, demandé d'être dispensée du voyage à cause de son deuil, ce sera la dame d'honneur

qui la remplacera. Pralormo fils a demandé à venir voir sa belle-mère<sup>6</sup> à Chambéry. Max le lui a permis, à condition qu'il ne croirait que la moitié du mal que sa belle-mère dirait de lui. Il y en aura encore suffisamment.

Je ne vois pas pour le moment que le Nocle songe au voyage de Paris, il voulait aller pour quelques jours à Caluso avec sa belle-sœur, mais il était retenu par le devoir de présider le Sénat, Manno étant allé à la campagne pour se remettre. D'ailleurs les momens sont graves, l'affaire de l'Archevêque<sup>7</sup> peut amener des incidens sérieux; Louis de Collegno a annoncé des interpellations au Sénat qui auront lieu jeudi<sup>8</sup>, une fois les partis en présence sur ce terrain, on ne sait où les explications d'un ministère houpillé peuvent conduire. Comme en France les partis extrêmes désirent un conflit espérant chacun que ce sera à son profit.

L'Amis dit que le parti réactionnaire joue en ce moment le même jeu que le parti démocratique en 49. Celui-ci nous a conduit à la bataille de Novare, l'autre pourra bien nous régaler quelque chose de même valeur dans un autre genre. Ce parti est petit et sans influence, mais il se recrute en ce moment d'un grand nombre d'âmes timorées, effrayées de l'immoralité de la presse, de l'insolence de la canaille et des mésintelligences avec Rome et le clergé. J'ai toujours dit que de troubler les consciences était chose dangereuse. Les femmes surtout sont dans des états violents et s'agitent de toutes leurs forces, la paix des familles en est fort altérée. Je crois que le ministre de la guerre a déjà, dans son cœur, donné au diable Albion et les Albionnaïses dans la personne de sa chère moitié<sup>9</sup>. Dans toute cette famille, naguère si unie, ils sont à couteau tiré. Pour moi, ainsi qu'un limaçon, je me retire dans ma coquille et ne me laisse pas voir. Je sais que ni Dieu, ni les hommes n'ont pas à me demander compte de ce qui se passe, car je ne l'ai ni souhaité, ni conseillé. Mais je devrais rendre compte des discussions et des irritations inutiles et je ne veux pas m'y exposer. Ce que je ne puis pas admettre, c'est que tout ce qui est arrivé fut la conséquence nécessaire des premiers faits de 47 et 48, et que ceux qui ont souhaité ou promu les réformes, aient eu en vue tout ce qui s'en est suivi, qui a été amené par des événemens que personne ne pouvait prévoir et auxquels le Piémont était étranger, mais dont il a dû subir le contrecoup.

Il faut voir comme notre pays et notre Gouvernement sont arrangés dans tout ce qui s'écrit à Rome et à Naples, ce derniers pays surtout est toujours le royaume modèle. S'ils sont contents tant mieux pour eux, nous ne les envions pas, qu'ils nous laissent tranquilles. On a rappelé Grifféo, personnage nul et inoffensif et on nous ren-

voie Ludolf<sup>10</sup>, qui est un intrigant. Il est question dans ce moment d'une correspondance entre monseigneur Franzoni et Schwartzberg, qui serait tombée entre les mains du ministère. Si cela venait sur le tapis, nous aurions encore d'autres embarras. Il s'agit aussi d'une lettre du cardinal Antonelli, qui dévoilerait les trames du parti, mais celle-ci n'est signée que par des initiales qui peuvent être convenues.

Louis Giriodi<sup>11</sup>, nommé un des juges de l'Archevêque, s'est récusé. On lui a donné ses démissions de sénateur, ce qu'il avait bien prévu du reste, mais juge de l'honneur de la famille, à l'exception de l'Empio de chez Bao, c'est un sauve qui peut général, personne n'y tient, je crois qu'il fait comme le conteur, il influence ses fauteuils.

Sauli va à Rome<sup>12</sup>. Que le *fiasco* lui soit léger! On devrait lui donner B[ertinat]ti, je pense que ce dernier doit être fort occupé, car on ne le voit guère et je n'ai encore pu l'inviter à dîner. La dernière fois qu'il est venu chez moi, c'était la seconde et il y a de cela dix jours. Il avait trouvé un excellent mariage pour toi et il ne doutait pas de la réussite pour peu que tu voulusses t'y prêter. Il s'agissait d'une jeune personne jolie, riche, bonne, et bien née. Enfin c'était une trouvaille. Malheureusement, le nom prononcé suffit pour faire disparaître toute illusion. Il s'agissait de Mlle Galatero<sup>13</sup>, à laquelle je ne conteste pas les bonnes qualités que le bienveillant avocat lui accordait. Mais je sais que cette pauvre enfant, confiée depuis sa sortie du Sacré-Cœur à une mère sans cervelle, personnage fort excentrique, n'est ni gardée, ni élevée, à tel point qu'elle a fait la guerre sainte en 1848, passant tout le tems au milieu des camps avec toute sorte de compagnie militaire. Quel que soit mon patriotisme, il ne va pas jusqu'à approuver une telle équipée. Je n'ai communiqué à personne le beau projet du pauvre avocat, j'aurais craint de faire tort à son jugement auprès de nos amis. Je me suis contentée de lui dire que je te laisserais juge d'une affaire aussi importante.

Je ne sais si je t'ai dit que la tante Louise s'était tout à coup mis dans la tête de vouloir conduire Rina à son père, et s'était annoncée ici sans autre façon. Son mari, pris d'une panique insurmontable, écrivit à Salvator de ne pas lui viser son passeport; j'espérais qu'on pourrait la dissuader sans en venir à cette extrémité, mais Salvator ne l'a pas cru apparemment et il a tâché le grand mot. Tu peux juger de l'effet qu'il a produit; mais Max a pris la part de ne pas lire les lettres de sa femme, il les envoie à la marquise Arconati, qui lui dit ce qui peut être dit sans produire d'irritation excessive, et quand il écrit de son côté, il ne répond pas à ce qu'il n'a pas lu.

En attendant, toute idée de venir est abandonnée, Rina viendra toute seule.

Je te laisserai tout le mérite de ton cadeau auprès d'Isabelle, elle sera très contente du présent et du souvenir, car elle était fort tendre pour toi dans sa dernière lettre.

Le ministre Santa Rosa<sup>14</sup> a manqué mourir ces jours passés d'une affreuse vomique à la grande édification des âmes pieuses. Il a reçu tous ses sacremens sans envoyer ni rétraction, ni démission comme on le voulait absolument. Il se reprend petit à petit et ne quittera son poste pour cause de santé que lorsqu'il le pourra sans prêter à tous les bavardages qu'on se permet sur son compte.

Je suis bien aise que tu te trouves confortablement installé chez toi. Les visites aux nationaux sont plutôt du domaine du devoir que des plaisirs, du moins à Paris j'envisageais ainsi la chose. Ton père connaît le Centurioni et le trouve fort distingué, je suis bien aise qu'il te soit échu.

La contesse Salino était venue me recommander son fils, je ne lui ai pas donné grand encouragement. Quant à Charles, je crois qu'il s'est fait autoriser à aller travailler à l'Ambassade *senza tratto di conseguenza*. Je pense qu'il traduira cela par une autorisation à ne rien faire, à moins qu'on lui livre les dépêches et qu'on lui laisse régler la politique du pays.

Pralormo écrit à Max qu'il se tuera si on le laisse à Paris; je le disais ici l'année passée à Max, quand il avait l'air scandalisé de ce que son père paraissait peu enclin à l'y envoyer. Ces jours passés, mon frère était un peu inquiet de ce que Charles revenait sur le chapitre de Mlle Dona<sup>15</sup> et parlait avec intérêt de ses richesses, je sais qu'il a dit à B[ertinat]ti qu'il ne se marierait que lorsqu'il aurait 200 mille francs de rente. Je ne fais pas de vœux pour la réussite d'une affaire qui contrarierait mon frère, mais j'aimerais mieux cette fin-là, que de se ruiner complètement la santé, ou faire un mariage à la Brème.

Je reçois avec plaisir les communications que tu me fais sur ton propre compte, rien ne peut m'être aussi satisfaisant que de te savoir dans des dispositions qui puissent remettre à flot le moral et le physique. Tu ne m'as plus parlé de tes projets, comment va l'expérience que tu voulais faire?

Ferrero ne se rapelle plus si un de tes portraits était pour l'oncle César ou pour l'oncle Maxime, et je n'ai pas su le lui dire, au reste jusqu'ici il n'en est arrivé aucun. L'artiste étant toujours fort affairé.

Le prince de Carignan doit avoir fait verser chez Dupré la somme qu'il te devait.

Je suis maintenant fort occupée de notre entreprise à Pignerol<sup>16</sup>, l'établissement devant s'ouvrir au 1<sup>o</sup> juillet. Ce n'est pas une petite affaire que de se procurer un bon personnel enseignant, dont la moralité soit sûre, nous cherchons de préférence des étrangères à cause de la langue.

Ton père n'a pas pris goût au Sénat, mais il sent l'importance de ses fonctions et la nécessité de se dévouer dans de pareils momens. Hier il a éventé une mine que le parti réactionnaire tentait de pousser sous le Ministère en voulant remettre sur le tapis la loi des fêtes pour avoir le plaisir de la refuser. Cela a valu une bonne poignée de mains de Siccardi et l'expression que le Ministère était heureux d'avoir de tels défenseurs.

Avant-hier, à l'assemblée de l'Hôtel de Ville, ton père a fait une motion qui a été reçue avec acclamation. Il s'agissait, à l'occasion du mariage du Duc, d'ouvrir quatre écoles pour les ouvrières, décrétées depuis longtems. Il n'y en a encore qu'une en activité depuis six mois et qui fait des merveilles. On mettrait ces écoles sous le patronage du Duc et le Roi permettrait qu'on fit la distribution des prix dans son jardin et honorerait un moment la solennité de sa présence. En rapprochant ainsi la cour de la classe ouvrière, on paralyserait ainsi l'influence de ce parti, qui exploite le peuple à son profit.

Le Ministère a accueilli le projet avec empressement et laisserait diriger la fête par celui qui en a conçu l'idée.

Verrons-nous encore une de ces fêtes populaires, qui font tant de bien à l'âme? Dieu le veuille! mais la discorde est un pauvre élément de fêtes.

Il me semble qu'on m'a dit qu' Isola<sup>17</sup> était à Bruxelles et pas à Naples, ton interim m'a l'air de vouloir se prolonger, surtout si on donnait des émolumens au président de la Chambre et que l'on rehaussât cette position.

Maintenant adieu, ma lettre est assez longue. Les parens et amis te saluent.

Ton père et moi t'embrassons de cœur. Tu as oublié l'élastique pour mon jupon, tu verras si tu peux le donner à Ricci ainsi que l'épingle.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 400-403.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> Il marchese Gerolamo Cardenas di Valeggio, addetto di legazione. Da una lettera di Gioberti a Pinelli del 9 maggio 1849, risulta che fosse « giuocatore di professione » e che avesse passato due anni nel carcere di Fene-strelle (V. GIOBERTI, *Epistolario*, cit., p. 261).

<sup>3</sup> Vocabolo illeggibile.

<sup>4</sup> Sin dal 22 novembre 1849, Massimo aveva incaricato Emanuele di acquistargli un cappotto simile a quello indossato dal conte Giovanni Nigra, e di cui allegava gli estremi: « Tâche qu'il soit aussi chaud que possible, car il va faire un froid de chien incessamment. [...] Si dans l'intervalle on avait inventé quelque chose de mieux que le paletot Nigra, je m'en rapporte à toi pour le choix. Les qualités requises sont: chaud, léger, commode. Arrange-toi » (N. BIANCHI, p. 65). Il 14 aprile, il tanto desiderato paletot non era ancora giunto a Massimo, che scriveva: « [...] j'ai prié Jocteau de te rammenter le paletot; car il fait chaud et l'on se moque de ma pelisse ». E la lettera concludeva con una sorta di invocazione-promemoria: « Le paletot, le paletot, le paletot!!! » (N. BIANCHI, pp. 75-76).

<sup>5</sup> La marchesa Costanza Scati di Casaleggio, nata Grimaldi, dama di palazzo era in lutto per la morte del suocero, il marchese Luigi Benedetto Scati di Casaleggio, morto il 5 aprile 1850 (cfr. lett. 296, nota 4).

<sup>6</sup> La suocera di Roberto Beraudo di Pralormo era la marchesa Fanni Mil-liet d'Arvillars.

<sup>7</sup> L'arcivescovo di Torino, monsignor Franzoni, era stato arrestato dal capitano dei carabinieri Morelli il 4 maggio 1850, perché si era rifiutato di comparire davanti al tribunale.

<sup>8</sup> 16 maggio.

<sup>9</sup> Il ministro della guerra Alfonso Ferrero Della Marmora si era sposato con una inglese (cfr. lett. 284, nota 12).

<sup>10</sup> Il conte Luigi Grifeo e il conte Ludolf erano incaricati d'affari del re di Napoli.

<sup>11</sup> L'11 maggio, il conte Luigi Giriodi, consigliere d'appello, era stato dispensato dal servizio, avendo rifiutato di sedere nella Camera d'accusa che doveva giudicare del rinvio a giudizio dell'arcivescovo Franzoni.

<sup>12</sup> Emanuele, a proposito della nomina di Sauli a Roma, nella lettera a Costanza del 28 maggio, commentò: « Sauli a trop de bonhomie. Il faut en tout cas du dévouement pour aller à l'encontre de ce *fasco* que vous prévoyez très justement » (A. COLOMBO, I, p. 164).

<sup>13</sup> Potrebbe essere Atala Galateri di Genola (m. 1903), figlia di Annibale e di Enrichetta Olivero di Roccabrigliera.

<sup>14</sup> Il conte Pietro De Rossi di Santa Rosa, acceso sostenitore delle leggi Siccardi, non guarì e morì il 5 agosto. Cavour, subito accorso al suo capezzale, fu protagonista di un burrascoso colloquio col sacerdote Bonfiglio Pittavino che, per ordine dell'arcivescovo di Torino, gli aveva rifiutato i sacramenti. (Per una esauriente bibliografia sul notissimo episodio, cfr. R. ROMEO, *Cavour*, cit., III, t. 2, pp. 437-438).

<sup>15</sup> *Recte* Dohna, probabilmente la figlia del conte Richard de Dohna Schlobitten.

<sup>16</sup> Cfr. lett. 297, nota 9.

<sup>17</sup> Il barone Alessandro Oreglia d'Isola (cfr. lett. 260, nota 11).

Le 12 juin [1850] <sup>1</sup>

J'anticipe un peu, mon cher fils, pour accuser réception de la boîte à joujoux, il y a huit jours qu'elle est arrivée et hier matin elle est partie pour Florence avec Salvator, qui a passé quelques jours ici.

Nous avons distingué l'araignée et l'ours blanc, ton père en était enchanté et était fort tenté de s'approprier la première; par contre l'oncle Max a fait un pas en arrière en disant *che brutto gioco*. Je pense que tout sera fort apprécié à Florence. J'y ai ajouté un joli ruban pour le col d'Isabelle, et parrain, une petite paire de boucles d'oreilles. La jeune personne venait d'être confirmée, il paraît qu'elle fait bien toutes choses, son père en dit des merveilles, il semble qu'elle a toute sorte de succès en Toscane, mais je crains toujours qu'on la gêne, ce qui est une grande misère.

Salvator aurait voulu m'emmener, mais il faut que je satisfasse à tous mes devoirs ici, pécuniaires et personnels; ce sera plutôt pour l'année prochaine que Poupon devra aller rejoindre sa famille que je pourrai être tentée de l'accompagner, quoiqu'en vérité les blancs me fassent l'effet de l'araignée sur l'oncle Max.

La lampe est arrivée avant-hier avec la visite de Corti <sup>2</sup>. Elle va très bien, pourvu qu'on ne la brise pas; elle a été très admirée et approuvée par ma petite société. Quant à la frégate, elle est depuis longtemps à Gênes, sans que pour cela nous voyons rien arriver. Je m'en suis plaint à Max, qui se plaint plus que moi et m'a dit avoir réclamé sans pour cela avoir rien avancé. On m'a dit que trois petits chiens étaient morts, je pense qu'on se dégoutera d'en faire venir.

Corti a eu l'air étonné de ce que Jocteau <sup>3</sup> lui a dit que Montaldo devait aller prochainement à Londres; je n'en avais plus entendu parler, mais je pensais bien que la chose aurait lieu, un moment ou l'autre, car je m'attens que bien des petites légations seront supprimées par une économie que l'état de nos finances rend indispensable, et en ce cas il est probable qu'il n'y aura que les plus anciens de placés. Nous sommes dans nos pauvres fêtes ducales <sup>4</sup>, elles sont modestes, le tems les a secondées jusqu'ici, l'entrée a été fort applaudie; avant hier soir l'illumination et la sérénade, la Cour a été acclamée, tout s'est passé avec le plus grand ordre et cordialité.

J'ai été faire un tour avec l'Amis. La façade du Sénat était fort belle, c'était ce qu'il y avait de mieux. Demain la fête de Stupinis, où je ne vais pas, j'ai idée que ce sera une *garabià* <sup>5</sup>, puis je pense qu'il n'y aura plus rien.

On me dit que le Roi était fort mécontent de la Marquise et de

quelques autres dames de la Cour, qui s'affichaient trop dans l'affaire de l'Archevêque, et qu'il pourrait bien y en avoir de congédiées; nous verrons bien, je trouve que toutes ces religieuses ne sont que des tracasseries vers un gouvernement qui leur déplait, et que c'est fort déplacé.

Max a un peu souffert de son genou, montant à cheval ces derniers tems; il ira à Acqui dès qu'il pourra, mais il attend Rina que Salvator doit lui expédier dès qu'il sera arrivé.

Il n'y a pas moyen d'avoir les portraits; ils sont toujours entre les mains de l'artiste, qui en a tant à faire qu'il n'en finit aucun; quant aux nôtres, contente-toi de ceux que tu as, mon cher fils, nous sommes trop laids maintenant pour nous faire peindre [*sic*], notre amour-propre s'y refuse.

Avent hier B[ertinat]ti est enfin venu dîner avec nous en surprise, je lui ai donné un bien mauvais dîner, du moins il m'a donné la colique, je ne sais l'effet produit sur lui.

Nous avons perdu l'oncle Giuspon<sup>6</sup>, il y a dix jours; sa tête était partie bien avant lui et ce n'était pas vivre que d'exister comme il le faisait. Il y a maintenant le marquis de Cavour<sup>7</sup>, qui me semble toucher au terme de ses souffrances.

Nous avons passé par deux mois de pluie, maintenant la chaleur paraît s'établir et on commence à décamper; nous voudrions partir au commencement de juillet, mais je regretterai de ne pas me trouver ici, lorsque Poupon viendra prendre ses examens à l'université, pour pouvoir lui faire fête si la chose se passe bien comme j'espère.

Tout est fort calme ici, on croit que le ministère va proposer quelque mesure pour mettre un frein à l'émigration, qui nous dévore en nous insultant et nous tracassant, si on peut l'obtenir sans trop de résistance, ce sera fort heureux.

On m'a dérangée au milieu de mon écriture, ce qui fait que ma lettre ne pourra plus partir que demain. J'oubliais que je voulais te dire ce que j'avais entendu sur les livrées envoyées d'Angleterre, qui n'avaient servi à rien, parce qu'au lieu de livrées c'étaient de vieux uniformes de consuls, comment cela s'est-il fait?

Adieu, cher fils, nous t'embrassons. Je n'envie pas plus ton carnaval actuel de Londres, que les *villeggiature* d'hiver. Vous êtes des gens qui faites tout à rebours.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> Il conte Luigi Corti (1823-1888), laureato in matematica nell'Università di Pavia, volontario nel ministero degli Affari Esteri (1846). Arruolato nell'eser-

cito nel 1848, dopo la guerra riprese la carriera diplomatica; destinato alla sede di Londra in qualità di addetto alla legazione, vi restò fino al 1864, raggiungendo le qualifiche di segretario e consigliere.

<sup>3</sup> Alessandro Jocteau (1801-1864), di nobile famiglia savoiarda, entrò diciottenne nell'amministrazione interna come volontario presso l'Intendenza generale di finanza; successivamente passò alle dipendenze del ministro degli Esteri. Per qualche tempo fu addetto alla legazione sarda in Svizzera; nel 1849 fu incaricato d'affari a Vienna e successivamente, di nuovo a Berna. Uomo colto e prudente, dimostrò le sua capacità quando fu al fianco dei plenipotenziari sardi nei negoziati per la pace di Milano.

<sup>4</sup> Anche Roberto aveva sottolineato la semplicità delle feste in onore dei duchi di Genova: « [...] si les fêtes n'ont pas été somptueuses à cause de la misère publique, la cordialité les a rendues encore plus dignes de nos princes, qui apprécient le cœur de la population bien au dessus de toute pompe et de toute magnificence » (*Souvenirs historiques*, p. 404).

<sup>5</sup> Piemontese: « subbuglio, confusione, calca disordinata ».

<sup>6</sup> Giuseppe Morozzo della Rocca, ultimo degli zii di Roberto e Massimo, morì all'età di 72 anni.

<sup>7</sup> Il marchese Michele di Cavour, padre di Gustavo e di Camillo, colpito da un attacco di gotta verso la fine di maggio, morì il 15 giugno 1850, all'età di 69 anni.

302.

Samedi, 22 mai [*recte* juin] [1850] <sup>1</sup>

Voici une lettre qui ne te coûtera rien, ce qui m'engage à te l'écrire, autrement j'aurais attendu qu'il m'en arrivât une des tiennes, mon cher fils, pour y répondre.

Je te donnerai les nouvelles de ce qui nous est parvenu de l'expédition qui n'est pas encore complète. Les paletots et la boîte à écrire de Max sont arrivés. Les boîtes de confitures pour ton père aussi, mais nous n'en avons pas encore goûté. Un fromage de [...] <sup>2</sup> pour Adrien, et une quantité de vilénies [*sic*] que le chevalier Moira a revendiqué pour son compte et celui de Mme de Viry, plus les rasoirs pour Bourghé e Costanze. Dernièrement nous avons reçu la caisse contenant l'écran. Il manque les fayences et les livres de l'oncle César, ta porcelaine et le service de Cardenas, et peut-être des livres de Max. La marquise Boyl réclame une caisse de linge et des boîtes de parfum, mais je ne vois [pas] pourquoi elle me serait adressée. A Gênes, ils disent qu'ils n'ont plus rien et on ne sait à qui réclamer ce qui manque. Il me semble que cette expédition s'est faite avec beaucoup de confusion, en mêlant les affaires de tout le monde, et on craint que les adresses ne se soient perdues dans le trajet, et si

elles manquaient on ne saurait comment reconnaître les caisses, au milieu du tohu-bohu de notre douane.

L'écran a son mérite, je verrai le moyen de l'utiliser. Il a une tache qui paraît d'humidité dans le fond; on pourra peut-être la faire disparaître et cela fera un objet fort curieux pour le salon.

Nous avons passé tous ces tems par une très vilaine saison: continuellement des orages, il grêlait d'un côté, neigeait de l'autre, à telles enseignes que la diligence Bonafous est arrivée l'autre jour ayant la neige sur l'impériale. Cela nous a procuré un retour d'hiver, qui nous a fait reprendre toutes sortes d'enveloppes qu'on croyait avoir abandonnées pour longtems. C'est mauvais pour la santé, nous avons des coliques et des tiphus, et on parle de choléra en Allemagne, je ne voudrais pas qu'il recommençât à Londres.

Nous sommes, politiquement parlant, toujours en la même situation. Les queues de la loi Siccardi continuent, sous forme de comméragés, à diviser et irriter la société. Il serait vraiment bien utile que quelque chose vînt apporter une diversion à cette ennuyeuse et périlleuse préoccupation.

Le chemin de fer de Savillan<sup>3</sup> ayant passé à la Chambre des députés va passer au Sénat peut-être aujourd'hui même, et on y mettra la main de suite, on espère qu'il sera en activité l'année prochaine.

L'affaire capitale, l'affaire critique, est celle du budget. On ne pourra pas encore l'éclaircir de cette session. C'est bien malheureux, car en attendant que ministres et Parlement y voient clair, on dépense comme si on avait de l'argent de reste sans savoir où l'on trouvera des fonds pour faire honneur à ses affaires.

Je ne sais si je t'ai écrit après la fête de Stupinis<sup>4</sup>; elle a été fort nombreuse, soit au château, soit dans le parc. Un gros orage est venu la troubler et il y a eu un peu de pèlemèle dans les salons. La démocratie s'est avancée un peu plus que de raison. Mais là encore, on a pu voir que la Cour était en parfaite sûreté au milieu du peuple. L'effet moral a été en tout fort satisfaisant.

Mardi<sup>5</sup> il y a eu grand dîner à Moncalier pour les deux Chambres. Ton père y fut, comme questeur du Sénat. Tout se passa fort honorablement.

Maintenant ton père est tout occupé de sa fête des écoles. Il se donne un mal terrible de courir continuellement au Valentin par ces tems si désagréables. On a adopté pour cette solennité la cour du Valentin qu'on couvrira d'une toile et toutes les écoles populaires y paraîtront avec leurs bannières. Le Duc de Gênes donnera les prix; le Roi a promis d'y paraître. On y espère la Reine, qu'on voit toujours avec plaisir. Cette fête est fixée pour le matin du dimanche 30.

Espérons que le tems, qui est très beau aujourd'hui, ne nous jouera pas de mauvais tours.

Avant hier, j'ai été en députation chez la Reine avec la comtesse Franzini, pour les *infantili*. Elle m'a fait l'honneur de me demander de tes nouvelles. En sortant, la Garde Nationale, qui était de sentinelle sur le perron, m'a pris pour S. M. Il s'est mis à crier aux armes de toutes ses forces et tout le monde de courir et de crier comme des fous. Moi, je regardais de tous côtés croyant que c'était le Roi qui me tombait dessus. Enfin, quand nous vîmes la bévue, nous en avons bien ri. Voilà la première fois qu'on me rendait les honneurs et il y a apparence que ce sera la dernière.

Je n'ai plus vu Max, qui n'a pas dîné avec nous dimanche<sup>6</sup>, je ne sais pas si Rina va arriver ces jours prochains. Nous parlons du Roc, ton père voudrait y aller le 9, je voudrais que Poupon en eût fini avec ces examens à cette époque.

Rappelle-toi l'épingle pour ton père, adresse-la à l'avocat Ferrero au cas que je sois à campagne. Adieu, j'attens de tes nouvelles, je t'embrasse, porte-toi bien et sois gai.

<sup>1</sup> Alla data scritta da Costanza, « samedi 22 mai », Emanuele aggiunse l'anno e corresse il mese scrivendo « juin » sopra « mai ». La correzione era giustificata: la festa di Stupinigi, menzionata nella lettera, si era svolta il 13 giugno 1850. Ulteriore conferma: il 22 giugno cadeva appunto di sabato, il 22 maggio di mercoledì.

<sup>2</sup> Vocabolo illeggibile.

<sup>3</sup> La ferrovia Torino-Savigliano, diramazione della linea statale Torino-Genova, avrebbe avuto un percorso di non oltre 41 Km. Venne aperta al traffico il 16 marzo 1853.

<sup>4</sup> Offerta da Vittorio Emanuele in onore dei duchi di Genova, novelli sposi, la grande festa si svolse nel castello di Stupinigi, il 13 giugno 1850.

<sup>5</sup> 18 giugno.

<sup>6</sup> 16 giugno.

303.

Samedi, 6 juin [*recte* juillet] [1850]<sup>1</sup>

Mon cher fils,

J'ai effectivement attendu un peu plus ta dernière lettre, mais je pensais bien que tu devais être fort occupé par les événemens qui s'accomplissaient à Londres, et les journeaux t'avaient nommé comme un des convives au banquet Lumley<sup>2</sup>, ce qui me faisait penser que

tu étais en bon état de santé. J'ai pourtant été étonnée que tu ne m'en aies pas dit un mot. Je désire que tu n'aies pas les chaleurs dont nous jouissons ici, elles te rendraient la vie bien fatigante. Nous avons passé par des oranges terribles, mais toujours l'été a repris ses droits, et nous retirons maintenant une moisson copieuse et bien mûre.

Notre fête populaire<sup>3</sup> n'a pas encore pu avoir lieu, les préparatifs n'ayant pas pu être achevés et les orages ayant abîmé ce qui était préparé. Enfin, ce soir, le grand drame sera présenté sur la scène. J'ai hâte que nous en ayons fini, car ton père depuis 15 jours mène une vie qui serait faite pour entamer une santé moins robuste que la sienne. Tous les jours aller plusieurs fois au Valentin, toujours à pied, de là, à l'Hôtel de ville, puis aux écoles, rester toute la journée debout au soleil et quelque fois sans manger. Il est tems que cela finisse.

Hier, j'ai été entendre répéter la musique au jardin du Roi. C'est curieux d'entendre cette masse de voix enfantines accompagnées par la musique militaire. Le tout ensemble pourrait s'intituler concert populaire. Demain je te dirai le résultat de tant de fatigues.

J'avais remis à Victor Seyssel ton portrait qu'il devait te remettre, mais au lieu d'aller à Londres il est revenu à Turin, il dit pourtant qu'il avait remis le paquet à quelqu'un qui devait le porter, maintenant tu me diras si tu l'as eu. L'oncle Maxime a parlé comme s'il t'avait expédié le sien, ce qui est possible ayant souvent des occasions, mais je n'en suis pas sûre.

Mon frère s'occupait d'avoir le lion pour te l'envoyer. J'ai choisi parmi les tiens celui qui avait un sourire sardonique sur les lèvres, ce qui ne nuisait pas à la ressemblance, puis je l'ai fait monter et je l'ai donné à ton père, vu que moi j'en avais déjà deux; il a été très content de l'avoir. Quant aux caisses, il en manque toujours une des porcelaines et fayences, et ce qui est singulier c'est que Cardenas dit qu'il a eu tout ce qui lui revenait, et il me semble que tes toilettes, les écuelles et les livres du Nucle devaient être avec, mais je n'ai plus pu avoir l'avocat Ferrero enterré dans l'exposition, ce qui l'a rendu semblable à un mort.

Tout le reste a été reçu et distribué. Isabelle te dira un de ces jours sa reconnaissance pour les joujoux; Salvator a manqué perdre son fils<sup>4</sup> ces jours passés, il paraît qu'il allait un peu mieux. Rina est ici depuis 15 jours, pauvre petite, elle est assez sourde et point jolie, son père a jugé à propos de la mettre avec Mme Bice<sup>5</sup>, ce qui lui nuit à lui, à Bice, et à Rina. J'en suis bien fâchée, mais il n'est pas obligé de me demander des conseils, et je ne suis pas tenue à lui en donner, s'il ne les désire pas. Simplement je me tiens sur la réserve, je ne

veux pas autoriser, cela met, je crois, un peu de fraîcheur entre nous, pour le quart d'heure.

Je ne crois pas que mon frère ait rappelé Charles<sup>6</sup>, mais je crois qu'il y a eu un peu de *dissidio* entre-eux; je pense sur l'argent qu'il jettait sans savoir-s'il y en avait de reste. Il doit revenir prochainement pour la noce de son beau-frère Cirié<sup>7</sup>.

Lord Palmerston s'est tiré d'une fameuse affaire<sup>8</sup>, et nous peut-être avec lui. La Confrerie ici se flattait qu'il était perdu, nous allons nous calmant; nous passons les millions, il n'y a que Sineo qui rougit encore en voyant le succès d'un ministère où il ne figure pas. Du reste tout le monde part ou est parti, je crois que la prorogation ne se fera guère attendre, et alors nous nous en irons aussi. Poupon n'a cependant pas encore été appelé à l'Université, il travaille comme un forçat, ne dors plus guère et maigrit. Je voudrais aussi qu'il en eût fini.

Tu aurais dû prendre pour tes aftes [*sic*] des pilules que je t'ai envoyées par *Scoula d'oje*, et puis de la gomme, je suis fort aise qu'on t'ait fourni quelques jours de repos, mais vraiment il y a des sociétés qui seraient, pour moi, une grande fatigue. Jenny est partie pour Evian, Bao s'en est allé pour son compte à Aix, Vichy, Caen et je ne sais où, en fort mauvais état. Je voudrais que l'Amis s'inventât aussi une diversion, il ne comprend plus rien du tout de ce qui n'est pas budget et s'en prend à moi de tout ce qui ne lui plaît pas; il est vrai que deux séances par jour dans ce four de la Chambre, il n'y a pas moyen de ne pas s'en ressentir.

Ton [...] <sup>9</sup> était fort érudit, je ne sais s'il était bon, voilà deux autres piémontais qui s'en vont à Londres: Mr Gandolfo député et sa femme<sup>10</sup> qui peint, je doute qu'elle ait de grands succès, et crains qu'ils te pèsent. L. Séyssel chante un hymne en ton honneur et trouve très injuste que tu ne sois pas ministre.

Ce matin, j'ai passé une petite heure avec Monseigneur Fantini: j'ai parlé avec lui de la petite marquise Constance II<sup>11</sup>, parce que je pensais qu'il la connoissait de longue main, comme en effet il l'a suivie depuis son enfance; il m'a dit que c'est un ange, de caractère, de douceur et en même tems de résolution dans le devoir, qu'elle s'est trouvée dans de terribles épreuves et en est toujours sortie glorieusement victorieuse. Elle a eu bien des propositions qu'il lui a fait refuser comme peu sortables, mais il dit qu'il ne saurait nous souhaiter mieux, et il l'a dit, avec cette conviction de mérite supérieur, qui n'admet pas l'éloge par acquit de conscience. Le pauvre Lafèche<sup>12</sup> est mort en trois jours d'une espèce de tiphus.

Nous en avons fini avec la fête des écoles et nous n'avons qu'à nous reposer sur nos lauriers. Elle a été fort jolie et tout le monde en a paru enchanté. Le concours était énorme. La Garde Nationale arrivée tard ne sait pas trop faire la police et il y a eu encombrement et pêle-mêle. Je n'ai pas pu arriver à nos places. J'étais avec Camille et Gio. Nous avons eu l'heureuse idée d'aller sonner au jardin botanique pour voir s'il y avait un passage de ce côté. Il n'y en avait pas de praticable, mais un professeur nous a conduit dans son logement, où il y avait une fenêtre dans les draperies du pavillon royal, et par ce trou nous avons très bien vu ce qui se passait, à l'abri des intempéries et des bourrades et encore rafraîchis de tems en tems par du soda-water. Il y avait autant de monde que l'enceinte en pouvait contenir et le monde était content et applaudissait de toutes ses forces. La masse d'enfance de tout âge était énorme. Ils étaient bien propres, peignés, bouclés, les filles en mousseline, couronnées de fleurs, tous avaient des branches vertes à la main, exceptés ceux qui portaient des bannières.

Le syndic<sup>13</sup> fit un discours dont on n'entendit rien. Trois jolies petites mioches allèrent présenter le programme au Duc et à la Duchesse et redescendirent les gradins de l'estrade à rebours, ce qui leur valut de grands applaudissemens. Elles répondirent au Duc avec beaucoup d'aisance, et la Duchesse leur donna du bonbon. Puis les chœurs commencèrent, les refrains de vive le Roi, pendant lesquels toutes les branches s'élevaient et les bannières s'abaissaient, excitaient de grans applaudissemens.

Ton père avait préparé un discours, mais il se contenta de le faire distribuer pour ne pas trop prolonger la fonction et ne dit que quelques phrases, qui furent fort applaudies; puis il fit l'appel des *premiati*: tout le monde fut frappé de la sonorité de sa voix, on ne perdait pas un mot à une très forte distance. Après, tous les enfans des asiles formèrent leurs petits pelotons sous leurs bannières et exécutèrent ce que l'on appelle *la liberazione di Torino*, marchant la partie de l'hymne au tems *largo* et au refrain *allegro* dansant par petits ronds, la bannière au milieu. C'était très joli, très gai et ce fut très applaudi. Après cela, commença le défilé de toutes les écoles, ce qui fut encore assez long. Les Piémontais naissent soldats. Tous ces enfans marchent comme des compagnies de grenadiers. La musique de la Garde Nationale accompagna tout le tems, les sapeurs marchaient en tête. A la fin du défilé, le Roi arriva à cheval sous le pavillon et l'enthousiasme fut au comble. Il s'arrêta quelques

minutes et remonta à cheval. Je ne sais ce qui prit à ce cheval, mais il se mit à se dresser, à crier, à ruer et tous les autres chevaux à ruer de compagnie. Le Roi criait écartez-vous. Le syndic ne se le fit pas dire deux fois, il court encore.

Ton père se trouva au milieu de toutes ces ruades. C'est prodigieux qu'il n'ait pas été atteint. La fonction ne dura qu'une heure en tout. Ce qu'il y a eu de malheureux, ce fut qu'après une journée étouffante, tout le monde étant en nage, à 6 heures et demie commença un orage très froid et je craignais bien que ton père, qui prenait la pluie dans le dos, nu-tête, n'attrapât quelque maladie, puis tous ces enfans qui avaient loin à aller pour rentrer chez eux. Dieu merci, la pluie cessa et il ne paraît pas que personne ait souffert. Maintenant c'est fini et on n'a qu'à s'applaudir du résultat.

La Chambre est comme prorogée, on ne convoquera plus les députés que lundi 15 pour leur lire la prorogation, s'il en reste quelques-uns pour l'entendre. Le Sénat n'a pas encore fini, mais je pense que nous serons en liberté la semaine prochaine. La cocagne des lettres franches de port finit avec la session.

Nous avons appris hier la mort de Sir R. Peel<sup>1</sup>, il me semble que par cet accident l'Angleterre reste boiteuse; qui est-ce qui prendra sa place?

La tonnerre gronde, mais cela m'est égal aujourd'hui. Adieu, mon cher fils, je t'embrasse.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 407-409.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele, ma il mese è errato. La lettera, infatti, va datata 6 luglio per i seguenti motivi: nel 1850, il 6 luglio cadeva di sabato e il 6 giugno di giovedì; Sir Robert Peel morì il 29 giugno; la festa delle scuole, prevista per il 30 giugno, fu poi spostata di una settimana a causa del maltempo; inoltre l'annotazione sul dissidio fra Carlo e Cesare Alfieri, si riferisce alla lettera di Emanuele del 27 giugno (cfr. nota 6).

<sup>2</sup> Benjamin Lumley (1811-1875), famoso impresario teatrale a Londra; era figlio di Luigi Levy, mercante ebreo del Canada che in gioventù aveva assunto il cognome di Lumley.

<sup>3</sup> Il rientro della Corte da Chambéry con i duchi di Genova fu festeggiato ovunque con entusiasmo. Roberto scrisse a Emanuele: « Nous nous préparons dans la capitale à continuer avec la même cordialité et la même parcimonie ». Erano previsti un ballo campestre a Stupinigi, una grande illuminazione a Torino, distribuzioni di pane e viveri ai poveri, distribuzione di premi agli apprendisti operai della nuova scuola aperta dal Consiglio municipale (lettera di Roberto a Emanuele del 29 maggio 1850, in *Souvenirs historiques*, p. 404).

<sup>4</sup> Cfr. lett. 298, nota 5.

<sup>5</sup> Beatrice, detta Bice, era la figlia che Carolina Escandon vedova Morici ebbe nel 1827 e che Massimo riconobbe come sua. Dal giugno 1846 Bice era sposata con Odoardo Ronco (m. 1862).

<sup>6</sup> Il 27 giugno Emanuele aveva scritto a Costanza: « Seyssel prétend que le brave Charles à Paris a fini par *farsi scorgere* de toutes les manières et que barba Cesare a fini par lui signifier son rappel. Dites-moi ce qui en est. Ceci au reste n'a rien qui doive nous étonner. Mais c'est en même tems bien triste pour toute la famille » (A. COLOMBO, I, p. 169).

<sup>7</sup> Non è possibile stabilire di quale dei due fratelli di Ernestina si tratti, se Rodrigo (1828-1869) o Emanuele (1832-1874) sindaco di Cirié, che sposò Emilia Ferrero della Marmora, figlia di Carlo.

<sup>8</sup> Costanza allude al blocco dei porti ellenici imposto nel gennaio 1850 a causa di contrasti fra Grecia e Gran Bretagna. Lord Palmerston, per troncane definitivamente i temporeggiamenti di Atene a proposito del risarcimento dei cittadini inglesi in territorio ellenico, nel novembre 1849 aveva ordinato alla squadra inglese nel Mediterraneo di trasferirsi nelle acque greche per sostenere le richieste inglesi (cfr. C. CAVOUR, *Epistolario*, VII, p. 98).

<sup>9</sup> Vocabolo illeggibile.

<sup>10</sup> L'avvocato Giuseppe Gandolfo era deputato del collegio di Sestri Levante. Un mese dopo, a proposito della moglie pittrice del Gandolfo, Emanuele scrisse a Costanza: « [...] l'horrible Camille Gandolfo, qui ne vise à rien moins qu'à faire le portrait de la Reine Victoria. Dans la patrie de Lawrence et près d'un modèle de Wintherhatter, l'idée n'est pas mauvaise. Ces braves compatriotes ne doutent de rien et leur dernier mot est du moins de placer un tableau à la cour » (A. COLOMBO, I, p. 171).

<sup>11</sup> Probabilmente una giovane da proporre a Emanuele come eventuale fidanzata.

<sup>12</sup> Non è possibile stabilire se si tratta del cavalier Domenico Giulio Laflèche, luogotenente nel 16° reggimento di fanteria della brigata Savona, oppure del capitano Agostino Laflèche di Kendelstein.

<sup>13</sup> L'avvocato Giorgio Bellono.

<sup>14</sup> Nel suo ultimo discorso in Parlamento del 28 giugno, Sir Robert Peel criticò la politica di Lord Palmerston, in nome della cautela e della moderazione che avevano sempre caratterizzato la sua linea politica. Il giorno dopo cadde da cavallo e riportò ferite mortali.

304.

Dimanche, 14 juillet [1850] <sup>1</sup>

Mon cher fils,

Cette fois je t'écris pour te dire que tout y est. La dernière caisse est arrivée, j'ai remis au Nocle, à Cardenas ce qui leur revenait et retiré tes objets de toilette; le Nocle a ses livres, ainsi il n'y a plus rien à attendre. Seulement on a, à ce qu'il paraît, confondu le paletot de Riccardi avec celui de Miani<sup>2</sup> (je crois qu'il s'appelle), ce dernier a emporté celui de Riccardi et est allé je ne

sais où, le tout était déposé chez Max qui est parti pour Acqui, et Riccardi se trouve avec un paletot dont il ne veut pas. Je ne sais qu'y faire.

La Chambre devant être prorogée demain, c'est un sauve-qui-peut général. Nous partons après-demain de bonne heure pour le Roc, je suis donc dans la confusion des paquets. La chaleur a fort diminué sans que l'on sache pourquoi, il y a même des heures où l'on a pour le moins frais. Il y a quelque tems, j'avais grand désir de m'en aller, je trouvais le monde si hargneux que j'aimais autant la conversation de Giboulin dans ses plus mauvais momens d'humeur, mais tout le monde s'en étant allé, l'inconvénient a fort diminué, cependant un peu de repos n'est pas chose méprisable, d'autant qu'on m'avait rendu la vie assez active depuis quelque tems.

Je ne regrette que les examens de Poupon, c'est une véritable privation pour moi, mais de rester, faisait un dérangement trop considérable. Je m'en vais donc à la garde de Dieu, bien des personnes m'annoncent leurs visites, je n'y compte pas absolument. L'Amis faisait monde l'autre soir pour aller à Pesio, ce sera peut-être à quoi se réduira sa velléité de voyage. Hier soir je ne l'ai pas vu, ni Provana non plus, je pense qu'ils auront été voir Mlle Brohan<sup>3</sup> au théâtre D'Angennes.

Il me semble que mon frère ira à S. Martin en attendant le mariage Cirié<sup>4</sup>, qui le fera revenir en qualité de témoin. J'ai là une petite lettre cachetée pour toi que m'a fait demander Mme Bormida, que je ne connais pas, je ne sais quand elle compte en profiter. Je t'y faisais compliment sur ta croix et t'y disais qu'on tâchait de persuader M. de rester où il était, je ne sais si on réussira.

Le comte Rignon<sup>5</sup> est bien mal à Paris où il était venu à la rencontre de sa mère, il est à craindre que cette pauvre dame ne soit arrivée pour assister à une catastrophe.

On travaille aux stucs de la salle à manger d'ici, je regrette qu'on ait commencé si tard, grâce aux travaux du Palais génois, car l'artiste a de la peine à suivre le dessin convenu, et ton père n'approuve pas trop ses changemens, il aurait été à désirer qu'il l'eût pu diriger. Le Nocle trouve toujours des trésors enfouis au fond des armoires. Il a fait venir quelques tableaux de Favria pour les laver; on soupçonne le Mazaniello d'être un Velasquez, dont la peinture a été en partie couverte par un autre peintre, on enlève l'habit dont on l'a affublé et il en sort une magnifique chemise, sous le turban il y a une perruque, mais comme on distingue dans le tableau trois différentes peintures, il faut voir quelle est la bonne.

Lundi<sup>6</sup> j'ai donné à dîner à B[ertinat]ti que je ne voyais plus, il était tout malade, des maux continuels, de la fièvre; cependant mieux ce jour-là et a mangé et causé à son ordinaire. Je ne sais si je le verrai avant mon départ, au reste il m'a annoncé sa visite au Roc. Il n'a plus parlé de ses projets de voyage, et je n'ai pas mis ce sujet sur le tapis. Il me semble qu'il est bien placé actuellement et qu'il ferait bien de s'y tenir.

Nous sommes calmes dans ce pays, il me semble que nous nous consolidons, Dieu le veuille! Il n'y a que l'affaire de nos finances de véritablement critique, il faudrait qu'on prit des mesures efficaces pour sortir de ce provisoire ruineux; il y aura des sacrifices à supporter, mais enfin il y faudra bien venir, il vaut autant que l'on sache à quoi s'en tenir, et que l'on marche vers la restauration de nos pauvres finances. En attendant il y a de l'argent, les marchands et les ouvriers vendent et travaillent à merveille, et les chemins de fer s'organisent.

Max n'est point brouillé avec moi, ce dont je suis bien aise; il a trouvé dans d'autres personnes la même désapprobation pour ses arrangemens peu convenables, j'espère qu'à son retour il combinera mieux son intérieur, car il se fait du tort et il en fait par la même aux affaires. Je lisais ces jours-ci dans Chateaubriand<sup>7</sup>, que la considération est un ingrédient nécessaire de ce qui compose l'homme d'état. Il est sûr que l'on n'a de confiance que dans les hommes qu'on estime.

Adieu, cher fils, je retourne à mes paquets et t'écrirai puis les miracles du Roc; rappelle-toi que je n'ai rien à donner pour la fête de ton père, et adresse à l'avocat Ferrero. J'ai acheté deux vases en grès de Saxe pour le Nucle. Je t'embrasse, nous t'embrassons, les amis te saluent, tout le monde veut aller à Londres parce que tu y es. Monsieur, *vostra fame vole*, disait un italien qui croyait parler français!

Indirizzo: « A Monsieur le Marquis Emmanuel d'Azeglio chargé d'affaires de Sardaigne à Londres. Berkeley Square 5 ». Timbro postale di partenza: « Torino 14 lug. ». Un brano edito in A. COLOMBO, I, p. 170.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> Il colonnello Giuseppe Miani (m. 1855), ufficiale italiano addetto al Genio austriaco, di sentimenti liberali, legato a Massimo da viva amicizia dal 1849.

<sup>3</sup> Joséphine-Félicité-Augustine Brohan (n. 1824), figlia maggiore della celebre attrice Augustine-Suzanne. Dopo il debutto, avvenuto nel 1841, Mlle Brohan diventò famosa come la madre, per grazia, finezza ed eleganza.

<sup>4</sup> Cfr. lett. 303, nota 7:

<sup>5</sup> Il conte Edoardo Rignon; sua madre era Enrichetta Radicati di Marmorito (1792-1877).

<sup>6</sup> 8 luglio.

<sup>7</sup> Il visconte François-René de Chateaubriand (1768-1848), scrittore e uomo politico francese; durante la Restaurazione fu ambasciatore a Londra e ministro degli Esteri. Raggiunse larga fama con l'opera *Le génie du Christianisme* (1828); ritiratosi a vita privata dopo il 1830, si dedicò alla stesura dei *Mémoires d'outre-tombe* (1848-50).

305.

Du Roc, le 28 juillet [1850] <sup>1</sup>

Mon cher fils,

Nous voici dûment établis sur la montagne et nous y trouvant fort confortablement; rien ne ressemble moins à une campagne anglaise que notre *villeggiatura* busquoise, les mérites de celle-ci sont la tranquillité et l'indépendance dont on y jouit. Point de toilette, point de contrainte, point d'amabilité factice, de conversation étudiée, aucune torture pour inventer des passe-tems ou des ragcûts pour aiguïser l'appétit ou détourner l'ennui.

Je ne sais pourquoi je souhaiterais de la compagnie, je me trouve si bien d'avoir la libre disposition de mon tems et de ma personne. Cependant, il est probable qu'après demain nous aurons la tante Camille, qui vient passer quelque tems avec nous et son frère l'accompagnera; mais ce sont de bons amis, qui aiment la tranquillité de nos bois, et avec qui nous nous entendons sur tous les sujets, sans craindre jamais de nous trouver en désaccord, et qui savent aussi un peu se suffire à eux-mêmes, pendant une partie de la journée, sans qu'on ait à s'en inquiéter.

Nos alentours présentent cette année un triste spectacle: on a coupé tous nos bois, on dit que c'était indispensable pour conserver les arbres, qui auraient péri sans cela. Je n'en suis pas moins honteuse de présenter cette carcasse toute nue et décharnée à ceux qui viennent pour admirer. On dit que l'inconvénient ne durera pas longtems, que nos bois en seront ensuite plus beaux et pour longtems, figure-toi les deux flancs du *Roccl* qui ne présentent que des *suc* et quelques *cespugli*, et la promenade supérieure, où il avait tant de jolis sites mystérieux, où les rochers, les grottes, le torrent s'entrevoyaient à travers un riche feuillage, qui leur donnait l'air de choses fort romantique; à présent on voit que c'est rien du tout, que de vilaines pierres, un ruisseau sans eaux, et un terrain jaune et inégal.

Mais nous avons des consolations en fait d'architecture. Cette coupée nous a valu une bonne petite somme ronde et ton père l'a employée à finir l'orangerie qui est magnifique et surmontée d'une belle terrasse en asphalte garnie d'une balustrade en fonte, qui aggrandit beaucoup le jardin des dalias. Cette merveille se voit de loin, aussi on accourt de tous côtés pour l'admirer et on en reste ébahi. Je ne savais point qu'on avait terminé cette bâtisse et, outre le plaisir d'admirer, j'ai aussi celui de ne plus avoir à la payer. Au-dessous du plan de l'orangerie, il y a l'*ort*, qui est entouré d'un mur d'enceinte, ce qui nous donne plus de sûreté. On a aussi fait le canal, qui conduit l'eau de la fontaine dans la maison; enfin il me semble que ceci devient un petit Versailles. Il resterait maintenant bien des choses à perfectionner pour rendre l'intérieur plus confortable, mais si réellement nous sommes maintenant hors des grandes entreprises, nous pourrions nous occuper des détails petit à petit. J'oubliais la porte neuve sur le perron, d'un style gothique qui a très bien réussi. Le porche devant la porte du salon au nord et celui qui conduit à la salle à manger sont finis et ornés et font un effet charmant.

Mon cher fils, je te plaindrai tant que tu n'aimeras pas ceci plus que ce qu'on trouve à l'étranger, il me semblera toujours que tu n'as pas atteint ton état normal.

Ce que l'oncle Max t'a écrit sur la petite dame<sup>2</sup> m'a étonnée; *pensieri a capitulo*, mon cher fils, s'il ne s'agissait que d'avoir une opinion sur une personne qui ne nous appartient pas, on pourrait charitablement penser qu'on l'a mal jugée, mais l'affaire étant grave, il faut savoir ce qui en est, si on veut suivre cette idée. Il me semble que si c'était question codinisme, comme cela ne compromet pas le caractère, Max aurait pu le dire avec moins de scrupule. Cependant il ne se serait agi que de cela, que j'aurais toujours dit, vérifions jusqu'où elle le pousse, car il y a des personnes qui en sont devenues insupportables et il ne fait pas bon de se trouver accolé irrémisiblement à une personne qui souhaite ce que vous craignez, redoute ce que vous désirez, avec qui on ne peut ni penser, ni parler.

Dès que j'ai été arrivée ici, j'ai écrit à notre bon évêque<sup>3</sup>, qui m'avait promis sa visite, pour qu'il eût à tenir parole, mais il m'a répondu qu'il était pour le moment occupé de courses pour son ministère et obligé de renvoyer notre visite à plus tard. Enfin tout cela s'éclaircira. Ce qui me fâche, c'est que tu me dises que tu retombes dans cet état de marasme moral, contre lequel tu devrais te mettre en garde; il faut tâcher que la volonté prenne le dessus et

dominer ces faiblesses et ces inconstances, qui gâtent le caractère et nuisent aux meilleures résolutions. Je pense que tes hôtes t'auront quitté à l'heure qu'il est et qu'il te sera arrivé d'autres compatriotes, il va t'en arriver de Busca même: Sinigaglia m'a fait demander mes commissions pour Londres, tu sais qu'il a ici une grosse filature, de plus il a institué une école, et il fait beaucoup de bien, ainsi il mérite d'être bien traité, ensuite il sonnera de la trompette en ton honneur à son retour à Busca et ce n'est pas à dédaigner.

On m'écrit qu'il n'y a plus à Turin que les étrangers, tout le monde s'est sauvé, aux bains, aux eaux, partout plus de monde qu'il en peut contenir. L'Amis a peiné à remuer, cependant il ne nous a pas dit encore quand il viendra. L'Impie prend son vol vers Vienne, personne ne songe à y aller dans ce moment, ce doit être curieux à voir et à raconter. Ricci était arrivé, il me semble qu'il parle fort avantageusement de toi. J'espère qu'il va se marier et laisser Mlle Felicie venir auprès de Rina qui est à Acqui, où l'on danse beaucoup. Santa Rosa<sup>4</sup>, le ministre, était au plus mal, il ne s'en tirera pas cette fois et les bonnes ames diront que c'est la loi Siccardi. Le pays est d'une tranquillité tout à fait exemplaire, j'espère qu'Abercromby nous rend un bon témoignage et que lord Palmerston nous juge plus équitablement qu'on ne le fait dans les autres pays. Dans le reste d'Italie, on est persuadé que d'un jour à l'autre nous allons avoir des barricades, une révolution, que le Roi sera tué ou chassé etc. Grifféo, qui témoignait à la Grande Duchesse de Toscane<sup>5</sup> à Vienne, son regret de quitter notre pays si tranquille, était écouté avec ébahissement; il a fini par déclarer qu'il aurait voulu que Naples et la Toscane fussent aussi solidement calmes que nous. Je conçois que dans les autres états d'Italie on ait intérêt à faire croire que l'on se trouve au plus mal de nos institutions en Piémont, mais je ne puis pardonner aux français de parler de nous comme ils le font, pouvant être bien renseignés, et seulement pour faire la cour à nos ennemis qui ne devraient pas être leurs amis.

Pourvu que nous ne fassions pas la sottise d'aller encore faire surgir de nouvelles difficultés avec Rome, j'en ai entendu quelque chose qui m'a inquiétée, nous en avons bien assez comme cela, et il serait bon de laisser calmer les esprits sur toutes ces affaires, dont les partis extrêmes se servent pour nourrir la fermentation qui sans cela irait finissant.

L'avocat, qui est venu passer la journée avec nous, avec qui j'ai combiné quelques petites améliorations et à qui je donnerai ma lettre, m'a donné la triste nouvelle que le pauvre Victor, valet de

chambre du Nucle, était mort presque subitement avant-hier; je le regrète pour lui, pour son affection à la famille, et pour la peine que cela aura fait à mon frère. On devait aller à S. Martin ces jours prochains, Poupon avait pris ses examens et en était sorti victorieux; nous avons ici cinq Marmotines de ton père, trois grandes, deux moyennes et une petite, cela donne un peu de vie à ce séjour. Le soir elles chantent en partie, pas mal du tout. Tu ne nous a jamais dit ce qu'avait pensé Mme Davenport de l'ouvrage que tu lui avais envoyé. Ton père se porte bien, il a un appetit héroïque, mais nous remarquons qu'il est moins en train de marcher que les autres années, il est peut-être encore fatigué de son entreprise du Valentin<sup>6</sup>.

Je vois avec plaisir que chez Mme Davenport on va aussi visiter les chambres, comme nous faisons à S. Martin, tradition de notre enfance, ce qui se pratiquait aussi au château de Costiolles.

Le petit *scanfaron*<sup>7</sup> de Centurioni<sup>8</sup> est fait par une main habile, mais il ne représente pas quelque chose de joli, on dirait un pauvre village, fort dégradé. J'ai vu avec beaucoup de regret la réapparition du choléra dans un hôpital de Londres, je te prie de prendre les précautions nécessaires; comme aussi je m'inquiète toujours, quand je vois des malheurs sur les chemins de fer, je regarde de suite si c'est dans des localités où tu eusses la chance de te trouver. Maintenant adieu, car en voilà bien long, nous t'embrassons et te souhaitons de bonnes journées de repos sous la feuillée comme nous en avons ici. Je crois que M[ax] tord un peu le museau de rester à son poste.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> Il 14 giugno, da Torino, Massimo aveva scritto al nipote: «Ho studiato nel mio viaggio in Savoia il carattere della nipote in progetto. C...! non te l'auguro davvero. E se mai ti durasse l'idea, ti dirò il di più e non potrai poi dire almeno che non t'abbia avvertito» (N. BIANCHI, p. 78). Non è stato possibile identificare la giovane donna in questione. Certamente si tratta della Costanza II di cui la madre aveva parlato nella lettera 303, nota 11.

<sup>3</sup> Giovanni Gianotti, nato a Torino nel 1784, era vescovo di Saluzzo dal 1837.

<sup>4</sup> Cfr. lett. 300, nota 14.

<sup>5</sup> Antonietta Maria Anna, principessa delle Due Sicilie, dal 1833 moglie del granduca di Toscana, Leopoldo II.

<sup>6</sup> Cfr. lett. 303, nota 3.

<sup>7</sup> Piemontese: «scarabocchio, ossia segno d'imperfetto scrivere o disegnare, lasciato sulla carta da un principiante».

<sup>8</sup> Il marchese Lorenzo Centurioni, applicato di legazione.

[15 août 1850] <sup>1</sup>

*La Campana suona a festa,  
Allegria in casa è questa!*

Je me réjouis d'autant mieux que, vu les tergiversations d'un côté, les réclamations de l'autre, je craignais que nous n'en sortions pas victorieux. Maintenant voilà ta position aussi consolidée <sup>2</sup> qu'elle peut l'être dans ce monde par le tems qui court. Il semblerait pourtant que nous ne devrions plus tomber dorénavant que par un cataclysme universel. Tu vas être occupé maintenant de mettre ta maison en harmonie avec ta nouvelle dignité, je te recommande la prudence et la modération: mets d'abord tes affaires en règle, paie tes dettes, avant de te lancer dans les dépenses et les acquisitions, ne compte que médiocrement sur l'avenir, les reviremens de fortune étant si communs dans ce siècle qu'on peut tout au plus compter sur ce qu'on tient dans sa poche, et il est triste, quand les sorties continuent lorsque les rentrées ont cessé. Tu vis dans un pays et parmi une société où il y a abondance de numéraire et il est facile de contracter des goûts et des habitudes, que nos fortunes ne comportent nullement. Souviens-toi que nos livres ne sont pas du tout sterlines et qu'il ne faut pas se déshabituer de nos proportions plus modestes mais suffisantes, quand on veut rester dans la modération. Ce matin, après avoir lu ton Chatsworth <sup>3</sup> avec beaucoup d'intérêt, nous avons été voir le *Ciabot* de notre garde-forestier, que ton père avait fait réparer cette année, car le toit menaçait de s'écraser, et on avait profité de l'occasion pour ajouter un petit cabinet à son logement; cet homme se trouvait aussi bien partagé que le Duc de Devonshire et avait pardessus le marché, autant de soleil qu'il en voulait. Il est sûr que ces descriptions sont faites pour rabattre le caquet de nous autres, pauvres propriétaires qui nous [*sic*] sang et eau pour avoir ce qui ne formerait qu'une fabrique dans un parc anglais, mais bah! Si en Angleterre, on demande: avez-vous vu Chatsworth? ici dans la contrée on demande: avez-vous vu le Roc? J'aurais voulu lorsque Mr [...] <sup>4</sup> est venu porter son *spleen* dans ta chambre, que vous eussiez eu un ballon qui vous transportât ici pour deux heures, vous auriez trouvé un soleil rayonnant, des merles, des [...] <sup>5</sup>, des cigales, après des tourterelles, des grillons etc., sans parler de la musique de nos fillettes, qui ont de jolies voix et chantent le soir en parties de beaux cantiques et des hymnes nationaux. Mais nous travaillons pendant la jour-

née, ce qui assaisonne fort la récréation, et le repos amuse des gens qui baguenaudent toute la journée si vous pouvez, c'est comme de servir un bon dîner à qui aurait *mangioustré* tout le long du jour. Vous êtes les heureux de la terre, et vous avez la compensation de bâiller au milieu de vos plaisirs artificiels.

Maintenant nous verrons si on songera à te donner un aide, qui puisse te remplacer au besoin; il n'est peut-être pas si facile à trouver, à moins qu'on ne revienne au Boromé, qui me semblait t'inspirer confiance; et je crois aussi que nos hommes d'état sont actuellement bien préoccupés d'autres intérêts. En général il me semble que la population a envisagé la chose comme Lord Schremburg d'après démonstrations qui ont lieu partout, et le clergé sensé est fort embarrassé de ce qu'il doit dire et faire dans cette occasion. On dit qu'on a trouvé des papiers fort compromettants, une lettre entre autres qui réclamait l'interdit à Rome: tout cela est fort triste et peut amener de bien fâcheuses conséquences. C'est l'Amis qui m'a appris le premier ta promotion avant de partir pour S. Martin, où il est allé avec Pallavicini.

Adieu, mon cher fils, j'oubliais de te dire qu'on avait dit à Turin ce printemps que ta promotion était exigée pour un riche mariage anglais<sup>6</sup>. J'ai démenti, mais je t'en préviens pour ta gouverne. Je t'embrasse de cœur.

La lettera di Costanza è scritta sullo stesso foglio della lettera di Roberto, edita in *Souvenirs historiques*, pp. 411-412.

<sup>1</sup> La data fu scritta da Roberto.

<sup>2</sup> Emanuele era stato nominato ministro plenipotenziario a Londra. Per la lettera ufficiale di nomina, si veda N. BIANCHI, pp. 87-88.

<sup>3</sup> *Chatsworth House*, dimora gentilizia nel Derbyshire, proprietà del duca di Devonshire. L'edificio a pianta rettangolare fu iniziato nel 1553 e poi profondamente rinnovato fra il 1687 e il 1707 dal primo duca; ulteriori ampliamenti e modifiche furono attuati fra il 1820 e il 1840, secondo canoni neoclassici; il grande parco è uno dei primi esempi di giardino « all'inglese ». Emanuele ne aveva parlato diffusamente nella lettera alla madre del 13 agosto (A. COLOMBO, I, pp. 172-176).

<sup>4</sup> Nell'autografo il nome del personaggio è illeggibile, ma si tratta dell'ambasciatore francese a Londra. Drouyn de Lhuys, colto all'improvviso da una sensazione di inquietudine e tristezza: « Le tems était sombre et menaçant. La verdure foncée avait quelque chose de mélancolique. La vue est assez circonscrite. Les eaux avaient cessé de couler. Pas un oiseau ne faisait entendre son chant, pas un grillon n'égayait de son cri cette nature qui semblait morte. L'ambassadeur venait à confier qu'il se sentait prendre par l'humeur noire. De ma fenêtre ouverte, il nous paraissait être sous une machine pneu-

matique, pas un bruit, pas un cri, pas un tintement: Mon visiteur soupirait après un rayon de soleil d'Espagne ou d'Italie pour animer cette nature sans vivacité. Il se sentait serrer le cœur et fuyait même la solitude de sa chambre » (A. COLOMBO, I, p. 175).

<sup>5</sup> Vocabolo illeggibile.

<sup>6</sup> A proposito del presunto matrimonio inglese di Emanuele, Massimo il 15 agosto scrisse al nipote: « Ora se te lo dice il cuore, e se ne hai voglia, potrai pensare al matrimonio [...]. Se ti decidi per il sì, penso che Miss [...] stia in capo lista e l'annuncio della tua scampagnata mi fa supporre che continui nell'idea che avevi a Torino » (N. BIANCHI, pp. 84-85).

307.

Vendredi, 6 septembre 50

Mon cher fils,

J'ai reçu ton *in quarto* mardi, et je dois t'en être bien reconnaissante, car ce n'est pas par désœuvrement que tu t'es livré à toute cette écriture; je ne voudrais pas que la correspondance te devienne une trop grande fatigue, quelque satisfaction que j'éprouve à lire tout ce que tu m'écris. Après notre déjeuner, nous nous sommes rendus aux *Pyramides*, ton père, l'Amis, arrivé de la veille, et moi, et je leur ai donné lecture de ta description de Chatsworth<sup>1</sup>, qui les a fort intéressés, et a occasionné de ces rires que tu connais. Voilà certainement encore une de ces magnificences, qui rendent les propriétaires de campagne de ces pays fort modestes, malgré qu'ils en aient; mais c'est égal, je préfère toujours la vie que je mène ici à celle qu'il me faudrait mener dans cet Olympe, avec *i sumi dei*<sup>2</sup>. Il paraît qu'il y a aussi des côtés faibles à Chatsworth: l'ambrosie n'est pas de première qualité d'abord, et ensuite la partie intellectuelle paraît laisser quelque chose à désirer. Ces étonnemens des belles choses que l'on possède, nous a paru du dernier bourgeois, cela sent son parvenu d'une lieue, ce n'est pas la peine de porter un beau nom, si on ne sait pas s'y mettre à l'aise et être simplement aristocrate et grand seigneur. Je présume que maintenant que vous pouvez vous faire une idée *adeguata* de la chose, vous ne serez pas tentés de fréquenter ces illustres ennuyeux, et Mr Drouin<sup>3</sup> encore moins que toi. Sa contenance devenait assez embarrassante, comme je ne le connais pas, je ne pouvais me représenter la figure qu'il faisait, ce devait être celle de quelqu'un qui mâche de la rhubarbe ou quelque chose d'approchant. Je connais par expérience cette espèce de sensation: elle me donne un visage amaranthe que je garde le reste de la journée, mal-

gré que je me dise bah! ce ne sont que des sots, *coro di stupidi*, il n'en sera ni plus, ni moins, pour le bavardage de ces gens-là.

Je conçois ton envie de voir l'Ecosse, même les *High Lands*, cette tournée m'intéresserait fort, mais tu sais que tu as maintenant du tems devant toi et peux choisir le moment plus opportun, autant cependant que l'on peut compter sur une situation par le tems qui court. Ici, où j'ai plus de loisir, je revois le soir dans la tranquillité de ma tourelle, lu Walter Scott<sup>4</sup> que j'ai oublié et surtout son *Histoire d'Ecosse*, où l'on ne fait que s'entretuer; en vérité je ne sais pas pourquoi on parle de poignards italiens, ce sont jeux d'enfans auprès des Ecossais.

Mais laissons de côté le royaume fort peu uni et parlons du Roc. Tu auras été surpris peut-être que je t'aie proposé d'envoyer tes fayences de toilette pour en garnir ta chambre ici; tu auras pensé qu'il était tout aussi aisé de mettre ta chambre dans le grand baquet que le baquet dans ta chambre, mais c'est que je m'occupe dans ce moment de te faire arranger un petit logement plus confortable à tout événement. Je t'ai dit, je crois, que ton père avait abandonné sa chambrette, qu'il se trouvait bien dans ce que nous appellons l'appartement de la pauvre Mélanie et qu'il y restait. Je me suis donc emparée de la chambre qu'il a quittée et j'y ai joint, en ouvrant une porte, le cabinet qui est à côté, cela fera un petit logement bien tranquille, bien exposé, et qu'on n'aura pas à céder s'il arrive des visiteurs. On est après peindre le plafond du cabinet, puis on y mettra une tenture verte et une toile à fleurs; je présume beaucoup de mon œuvre, mais nous voudrions souvent que tu fusses ici, pour nous suggérer des idées sur mille petites choses, soit dans la maison, soit dehors. L'Amis, qui n'était pas venu l'année dernière, a trouvé bien des nouveautés à admirer et il ne s'en est pas fait sa faute; maintenant que la première impression est passée, il recommence à vouloir tout bouleverser, il est insupportable avec sa lorgnette et ses projets qu'il veut imposer, mais je le laisse dire. Nous attendons demain Cravetta, qui doit venir de nommer le député de Savillan<sup>5</sup>, c'était assez embarrassant.

Collegno Giacinto et sa femme devaient partir le 5 de Pallanza pour Londres: voilà des compatriotes plus satisfaisants que ceux qui te tombent souvent sur les bras. Je suis bien aise pourtant que tu aies eu D. Baruffi, et ses courtes basques, j'espère qu'il dira aussi de toi un *altissimo personaggio!*

Je suis bien aise que tu te trouves bien portant, mais bien fâchée que tu continues à te ressentir de cette cruelle incommodité qui te travaille: malgré les habiles qui sont à ta portée, je voudrais que

tu pusses essayer d'une cure de Riberi, qui a si bien guéri ton père, à la première attaque.

J'ai eu hier une lettre d'Isabelle, d'une fort jolie écriture; elle va bien, mais son petit frère a été au plus mal<sup>6</sup>, on espère maintenant pouvoir le sauver. L'Amis m'a rendu bon compte de Charles, qui se conduit bien avec son père, il est actuellement en tournée de campagnes. Mon frère reste à S. Martin avec l'Abbé jusqu'à la moitié du mois, qu'il faudra se trouver au Conseil divisionnel de Turin, ils ont beaucoup de visites à S. Martin, grâce au chemin de fer.

Le Nucle m'a chargée de te dire qu'il ne t'avait pas fait de complimens sur ta nomination<sup>7</sup>, parce qu'il ne la connaissait pas lorsqu'il t'écrivait, mais qu'il y prenait part avec son affection accoutumée. Au reste, bien des personnes m'en ont fait ou fait faire des congratulations; quant à toi, dans ces cas-là, je te conseille d'adopter l'encyclique à fin de ne pas te surcharger d'écriture. L'*Empio*<sup>8</sup> est à Costantinople, rien que cela! On voit bien qu'il veut cette année jeter toute sa gourme, car il a, après, des projets qui le rendront plus sédentaire. Titin est à Munich avec les Pallavicini, je crains qu'il ne soit un peu pot de terre et même un peu fellé. L'Amis te dit mille amitiés et il mange la confiture écossaise avec toutes sortes d'approbations, après en avoir fait [...] <sup>9</sup> la première fois que nous lui en avons fait goûter à Turin; il lui faut toujours quelque tems pour comprendre ce qui est nouveau.

Nous avons changé notre garnison féminine, mais nous avons gardé la *celeberrima Andriette*, qui est une fille de 76 ans et de ressource, elle se rappelle de t'avoir vu à l'école et surtout Giboulin, qui paraît avoir fait des frais pour elle. Nous sommes en plein automne et avons bien des journées couvertes et des pluies aussi plus fréquentes que nous ne voudrions, dans ce moment un orage paraît nous menacer. Ton père a pu faire pourtant quelques longues promenades, il t'embrasse et moi aussi de tout mon cœur.

Indirizzo: « Monsieur le Marquis Emmanuel d'Azeglio Ministre Plénipotentiaire de Sardaigne auprès du Gouvernement Britannique. Berkeley Square 5. Londres ». Timbo postale di partenza: « Busca 8 sett. 50 ».

<sup>1</sup> Cfr. lett. 306, nota 3.

<sup>2</sup> Costanza allude ai personaggi di alto rango frequentati dal figlio: la duchessa di Sutherland con la madre e la figlia, la cognata di Lord Melbourne, Lady Palmerson con il figlio e la nuora.

<sup>3</sup> Cfr. lett. 306, nota 4.

<sup>4</sup> Lo scrittore scozzese Walter Scott (1771-1832), dopo la composizione di poemi epico-lirici, aveva intrapreso la serie dei romanzi di ispirazione scozzese:

*Waverley* (1814), *Old mortality* (1816), *The bride of Lammermoor* (1819), *The monastery* e *The abbot* (entrambi del 1820). In Italia, i romanzi dello Scott furono tradotti e editi dall'editore Vincenzo Ferrario e nel 1829 la collezione era giunta a 19 titoli.

<sup>5</sup> Il 6 settembre 1850 nel collegio di Savigliano venne eletto Domenico Berti.

<sup>6</sup> Cfr. lett. 298, nota 5.

<sup>7</sup> Cfr. lett. 306, nota 2.

<sup>8</sup> Cesare Giriodi (cfr. lett. 182, nota 3).

<sup>9</sup> Vocabolo illeggibile.

308.

[17 settembre 1850] <sup>1</sup>

*Pace e gioia per mille anni*, mon cher fils, je ne t'ai écrit pour le jour de ta fête, parce qu'il y avait peu de tems que je l'avais fait, et je me contente de venir t'embrasser et te dire mille bons souhaits aujourd'hui. Tu sais qu'il ne se passe pas de jour où je ne désire tout ce qui peut t'être avantageux de toute manière, et où je ne le demande de cœur à qui peut te le donner: mais le 17 septembre, on est autorisé à dire ce que l'on pense tous les autres jours, voilà tout.

Si tu étais ici, nous tâcherions de faire un peu de fête, mais à cette distance on ne fait rien qui vaille. J'espère que tu auras trouvé moyen de te procurer quelque petite douceur à l'intention de ton heureux début dans ce monde. Peut-être es-tu en Ecosse ou qui sait où? enfin que nos vœux te portent bonheur partout où tu seras.

L'Amis nous a quittés pour aller remplir ses devoirs administratifs à Coni, ce qui n'est que médiocrement récréatif, peut-être nous conduira-t-il un jour Sauli. Toujours il préconisera le chemin de fer, celui de Bra surtout. Nous aurons celui de Savillan <sup>2</sup> en 1850, celui de Coni nous serait encore plus commode. Tu penses bien que l'Amis n'a pas passé 15 jours ici sans me fournir des sujets d'impatience avec ses projets et ses idées de tout défaire pour tout refaire ici. Il voudrait que tout l'intérieur de la maison fût gothique et il ne veut pas comprendre qu'on ne saurait faire que du pseudo-gothique, comme l'est déjà à l'extérieur, et qu'alors ce n'est pas la peine de dépenser énormément pour rendre les logemens moins commodes; pour faire du vrai gothique, il ne faudrait pas laisser pierre sur pierre, détruire les voûtes pour les remplacer par des solé <sup>3</sup> en bois, n'avoir que de petites fenêtres à carreaux octogones encadrés dans le plomb etc. etc.; ne serait-ce pas absurde de répudier tous les progrès de la civilisa-

tion pour se donner tous les inconvéniens du moyen-âge? Si on avait un ancien château, construit dans ce style, à la bonne heure on le conserverait comme une relique, un monument, mais nous ne pourrions jamais donner à notre très récente campagne la consécration du tems et des souvenirs, et n'en ferions jamais qu'une chose artificielle et incomplète. Mon idée serait plutôt de perfectionner encore l'extérieur pour le rendre encore plus pittoresque, soigner les pièces destinées à la réception, et rendre les logemens confortables, en y conservant une grande simplicité. Dans notre pays nous n'avons à lutter ni avec le duc de Devonshire, ni avec Lord Schwresburg<sup>4</sup>; nous n'avons pas à nous en gêner à cette distance et ce que nous avons peut soutenir la comparaison avec ce qui nous entoure. Le plus pressé maintenant est de soigner le jardin autour de la maison, il laisse fort à désirer et choque les yeux et l'esprit, en voyant le luxe du marbre et le dénuement de verdure. Il y a le petit cabinet vert où nous nous tenons le soir, qui, étant le salon gothique et le petit cloître idem, aurait besoin d'être arrangé dans le même style, cela pourra puis se faire. Je ne sais s'il vaudrait mieux le décorer en stuc, ou avec une boiserie de Chine; si tu as quelque chose à proposer là-dessus, tu me le diras à loisir.

La *Concordia*<sup>5</sup> se mêle aussi de te marier et tout le monde s'en occupe et m'en écrit, même nos Marmotines d'ici en ont parlé à ton père, mais selon la nature des nouvelles qui se gonflent à mesure qu'elles voyagent, ici il est question d'une princesse. Tout cela me fait enrager, parce que le fin mot de tout cela c'est qu'on ne veut pas admettre que tu aies gagné ton rang à la sueur de ton front.

Nos affaires de Rome se compliquent de jour en jour, celles de Sardaigne sont fort embarrassantes, si on avait vraiment pu éviter pour le moment de se fourrer dans ce guêpier, cela aurait mieux valu pour nous et pour nos institutions, contre lesquelles ces tristes affaires entretiennent toutes les hostilités à l'intérieur et à l'extérieur. Adieu, mon cher fils, tâche de te bien porter, si tu as un ballon ne viens pas aujourd'hui, nous avons un ciel digne de Londres et il fait froid. Je t'embrasse encore.

La lettera è preceduta da una di Roberto, edita integralmente in A. COLOMBO, I, pp. 186-187.

<sup>1</sup> La data fu aggiunta da Emanuele.

<sup>2</sup> Cfr. lett. 302, nota 3.

<sup>3</sup> Piemontese: « soffitto ».

<sup>4</sup> Il duca di Devonshire era proprietario della bellissima residenza di Chatsworth, famosa in tutta l'Inghilterra per il suo parco (cfr. lett. 306, nota 3); il duca di Shrewsbury era proprietario della tenuta e del castello di Alton Towers.

<sup>5</sup> La *Concordia* aveva scritto che la nomina di Emanuele a ministro si collegava col matrimonio con una delle figlie di Lord Minto, sorella di Lady Abercromby e di Lady John Russell. La notizia era infondata, ma a Torino diede luogo a molte chiacchiere: « J'ai été bien vexé de ce qu'a dit la *Concordia* sur ton Hymenée [...] », scrisse Massimo al nipote il 29 settembre 1850 (N. BIANCHI, p. 95).

309.

Du Roc, le 10 octobre [1850] <sup>1</sup>

J'ai pensé, mon cher fils, que nous devons te laisser finir ta tournée avant que de répondre à tes dernières lettres; d'après tes calculs il semblerait que tu croyais être de retour à la moitié du mois, ma lettre arrivera donc à peu près en même tems, et je vais tâcher de répondre aux tiennes, et ton père<sup>2</sup> le fera aussi de ces premiers jours. Pour aujourd'hui, il a profité d'une magnifique journée pour aller faire une grande promenade par Rossana et Costiolles, avec ses cinq acolythes, s'entend.

Nous passons par toutes les variations de tems possibles, des journées de forte pluie, des journées d'automne couvertes et tièdes, des journées radieuses de soleil comme aujourd'hui, mais les feuilles sont jaunes et il n'y en a plus la moitié aux arbres, et la neige a garni les montagnes qui bornent notre horyzon. Parfois le froid se fait aussi sentir dans ce château à jour, et le marbre ne fait pas toujours l'effet confortable qu'on désirerait. Il me semble pourtant que ton père tient à prolonger la campagne<sup>3</sup> autant qu'il pourra, et je pense que nous ne la quitterons que les derniers jours du mois.

On s'attend cette année à avoir une session bruyante, sinon orageuse. Je ne suis pas disposée à la craindre, ce que je redoute c'est plutôt la discussion qui aura lieu hors de la Chambre, je tâcherai autant que je pourrai de m'en tenir à l'écart.

Je suis fâchée que tu aies commencé ton année personnelle si peu agréablement, nous disions ce jour-là à dîner que si tu y étais, tu aurais pu faire un banquet piémontais qui n'aurait pas été sans charme pour toi; quant à la demi-bouteille de vin d'Aï, c'était bien suffisant et si je connaissais le *célibataire* en question, je l'engagerais à être toujours aussi raisonnable.

Je regrette aussi que les commérages de la *Concorde*<sup>4</sup> aient été répétés par les journeaux anglais, et t'aient privé de ta tournée en

1113

Ecosse, et mis de la gêne dans tes rapports avec une famille qui te recevait cordialement, et où tu te trouvais agréablement, mais il est sûr que la délicatesse exigeait ces mesures contrariantes.

Maintenant, il paraît que l'on a cessé de s'occuper de ces bruits chez nous, mais les conséquences n'en sont pas moins durables et ennuyeuses. Je sais que Jenny t'a écrit de bons conseils, je voudrais bien qu'ils eussent trouvé un terrain préparé à les faire fructifier.

J'accepte l'augure pour l'année prochaine de venir nous visiter ici, si tu nous tiens parole, je te promets que tu auras un piano pour tes loisirs, des chevaux pour courir le pays et une tasse de thé le soir, quand tu seras à la maison. S'il y a autre chose qui puisse te faire envisager ce séjour avec satisfaction, tu n'as qu'à parler. J'aurais beaucoup de plaisir à ce que nous puissions combiner tous ensemble ce qui peut rester à opérer ici dont tu jouiras plus que nous.

Je ne conçois pas du tout quelle espèce de démêlé tu peux avoir avec la marquise<sup>5</sup>; il me semble que vous êtes assez distancés pour ne pas vous entruquer; je crois vraiment qu'elle s'est trop jetée dans certain parti, et qu'il y a chez elle des réunions un peu enragées, quoiqu'elle en dise. Quant à Cardenas, il aura un jour ou l'autre un trou à son pourpoint d'après sa façon de parler et d'agir. Du reste il est vrai qu'on babille à tort et à travers dans notre société, plus que les gens sensés peuvent le désirer, mais souvent c'est sans malice et sans malveillance et plutôt pour entretenir la conversation, et profiter d'une liberté dont on abuse, tout en la poursuivant d'amers sarcasmes.

L'avocat Ferrero, qui est venu passer un jour ici, m'avait parlé de tes projets sur ta pension de famille, et je lui avais dit de ne pas en parler encore; mais comme tu en as écrit toi-même à ton père, je n'ai plus eu à m'en occuper. J'ai été seulement fort satisfaite de voir que ton père, tout en appréciant fort tes offres, n'était pas disposé à en profiter<sup>6</sup>, comme il te l'apprendra lui-même; quant à moi, je serai certes toujours plutôt disposée à ajouter qu'à diminuer au bien-être dont tu peux jouir, et d'autant plus si tu dépenses ton argent d'une manière raisonnable et honorable.

La première chose est de payer ses dettes, comme tu fais, et ensuite de s'arranger pour n'en plus faire, à moins d'une nécessité extrême, et si tu peux laisser quelque chose de côté pour des cas imprévus ce sera une mesure très prudente, à la rigueur je pourrais bien me donner une voiture sans que ce fût à tes dépens, mon cher fils, mais je sors si peu qu'il me semblait que je pouvais m'en passer et employer cette somme assez forte à quelque autre usage plus satisfaisant. Il se peut que cet hiver j'en prenne une, autant peut-

être pour le décorum que pour la commodité, surtout si je puis réussir à vendre ma petite voiture bleue et avec le prix en faire arranger une qui soit décente, c'est à quoi je vise.

Dis-moi quelle livrée tu as adopté, mon cher fils, je ne puis plus voir la nôtre, qui ressemble à un uniforme autrichien, cela te fera rire, mais je ne [me] fâche point de ce que mes impressions sur ce chapitre égaient parfois Mr mon fils; le fait est qu'il faut laisser user nos vieilles livrées et il ne reste pas beaucoup à faire, et puis comme on me laisse la liberté de les remplacer, j'avais envie de faire des habits puce avec col et paremens en velours noir, mais puisque tu en fais, tu me diras comment.

Nous sommes dans ce moment dans un état de décadence, qui me fait souvent beaucoup de honte, mais il n'y a pas moyen de faire les petites dépenses et les grandes en même tems, et il y a un luxe et misère chez nous qui me contrarie infiniment. La dépense de la salle à manger de Turin se montera cette année à 11 mille francs, il y faut ajouter des petites sommes éparpillées de côtés et d'autres indispensables, deux mille francs que je prens pour mes dépenses personnelles ayant renoncé à la pension de la maison, et il n'y a pas de quoi se passer d'autres caprices.

Je verrai avec plaisir tout ce que tu voudras me dire de tes arrangemens, c'est une manière de tremper l'absence que de pouvoir se représenter les lieux habités par ceux qu'on aime et, ma foi, je crois que tu es en permanence dans ma pensée, et que tu entres pour quelque chose dans toutes celles qui se succèdent chez moi; c'est apparemment une disposition si naturelle que je ne m'en aperçois pas même, ce n'est que par réflexion que de tems en tems je me rend compte de la présence de *poor Manu* qui, je pense, ne me quitte jamais.

*Avvertita o non avvertita.* Je voudrais savoir que tu te portes bien, et que ta pénible cure te guérit radicalement, car c'est un terrible ennemi que celui que tu as à combattre. Prends garde aux maladroits et ne fais pas d'économie à cet égard. Quand je parle de Riberi, c'est que j'ai vu son succès complet avec ton père, et quant à Charles il avait bien pensé à ce qui lui a réussi à Paris, mais ce qui l'a retenu c'est l'état de faiblesse de l'individu, il n'a pas osé. A Paris le rejeton unique d'une famille aussi considérée n'imposait pas les mêmes égards, on a passé outre et on a réussi, que Dieu en soit loué.

Nous avons eu plusieurs apparitions de l'Amis après la première session de son Conseil; on leur a donné 10 jours de répit, il est [de] suite parti pour aller à Turin voir La Cisterne, et il a passé ici, un

dimanche, pour entendre la messe et déjeuner; il est revenu ensuite pour sa seconde session et a dîné ici avec Sauli qu'il remorquait et qu'il a fait courir et obliger d'admirer en l'essoufflant horriblement et dimanche matin ayant fini sa besogne, il est repassé pour la messe et le déjeuner. Nous lui avons donné une sorte de matinée musicale, dont il a paru enchanté.

Maintenant on me demande ma lettre, il faut que je la donne, je t'embrasse donc de tout mon cœur.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> Roberto scrisse il 20 ottobre e la lettera è quasi integralmente edita in A. COLOMBO, I, pp. 191-193.

<sup>3</sup> Nella sopra citata lettera del 20 ottobre, Roberto scrisse: « Nous nous préparons à prendre nos quartiers d'hiver mardi prochain 29 courant, en quittant avec beaucoup de regret ce beau et paisible séjour pour me relancer au milieu des orages parlementaires qui s'annoncent comme très menaçants » (A. COLOMBO, p. 193).

<sup>4</sup> Cfr. lett. 308, nota 5.

<sup>5</sup> La frase di Costanza si riferisce ad una osservazione di Emanuele, nella lettera del 24 settembre al padre, a proposito della marchesa Fanny Milliet d'Arvillars e di Girolamo de Cardenas: « Il n'y a pas jusqu'à la Marquise qui ne m'ait écrit une lettre à cheval avec des imputations féroces et je me creuse la tête à savoir même ce qu'elle veut dire, car au contraire je l'ai toujours soutenue mordante envers et contre tous. Au reste vivant sans les atmosphères Cardenas et comp., il est difficile de présumer rien de bon et je ne puis que supposer quelque commérage calomnieux » (A. COLOMBO, I, p. 188).

<sup>6</sup> Emanuele aveva manifestato l'intenzione di regalare una carrozza ai genitori, i quali, pur colmi di riconoscenza per la generosità del figlio, non accettarono per una serie di ragioni che Roberto esposse al figlio nella lettera del 20 ottobre: « Si nous n'avons pas de beaux chevaux et un bel équipage ce n'est pas qu'il nous en manque les moyens, mais bien plutôt que nous trouvons ailleurs notre satisfaction ». Essi preferivano spendere il loro denaro per arricchire e migliorare le residenze di città e campagna e inoltre né a Roberto, che amava andare a piedi, né a Costanza serviva una carrozza di lusso (A. COLOMBO, I, p. 192).

310.

Turin Le 1 novembre [1850] <sup>1</sup>

Mon cher fils,

J'ai voulu venir en ville avant que de te répondre, pour pouvoir un peu varier mon style, d'autant que tu auras reçu nos deux lettres après l'envoi de ta dernière, et tu auras vu que si j'avais un peu prolongé mon silence, c'était ta faute, puisque tu m'avais annoncé

une absence de 15 jours. Maintenant nous voici installés ou à peu près :

La campagne avait terriblement perdu de ses charmes, l'hiver s'annonçant extraordinairement précoce cette année; excepté le pré et les blés naissants, tout était jaune ou rouge, les feuilles jonchaient le terrain, les fleurs étaient abritées dans l'orangerie, seul endroit qui eut un aspect passable, et surtout il faisait bien froid dans la maison, c'était là, le véritable inconvénient, qui me faisait désirer de rentrer malgré le désagrément d'affronter certaines humeurs dont j'aurai soin de me tenir à distance.

Il faut bien aussi reprendre le cours de ses petits devoirs, les vacances ayant été fort compétentes, cette année. Nous avons laissé quelques ouvrages à exécuter là-haut. Ton père doit faire réparer la tour de l'ouest, fort endommagée par le tremblement de terre d'il y a un an. Un pont à faire à la promenade supérieure pour l'empêcher de dégringoler et il y aura aussi des plantations à faire au printemps. Pour mon compte, j'ai commandé un *pergolato* de bonne façon au bout de ce que nous appelons le jardin des dalias, à la place de cette misérable *topia*<sup>2</sup>, qui n'était plus de mise avec le bronze et le marbre; ensuite quelques petits ouvrages pour que l'ancienne salle à manger devienne l'appartement convoité par l'Amis.

Il y aura quelques meubles à apporter, l'été prochain. Nous sommes venus mardi<sup>3</sup> fort heureusement, et l'Amis nous a traité chez Trombetta, il n'y manquait que les noms, mais les choses étaient très distinguées, soupe de tortue, friture idéale, truite saumonée, jambon à la purée de marrons, gibier, truffes, macédoine de fruits, plum-pudding, le tout confectionné par le cuisinier des dîners commandés.

Au fond, un vrai brulôt qu'il ne faudrait pas répéter souvent. J'ai trouvé mon frère parti pour Arrignan, où il passera ces fêtes et Charles est allé l'y rejoindre, j'ai trouvé à ce dernier bonne mine et bonne tenue.

Hier, j'ai été voir Emmanuel II<sup>4</sup>, qui se porte à son ordinaire, qui a fort grandi et qui ne compte plus que par mois l'époque de sa délivrance.

J'ai trouvé mes vieilles amies Camille et Rosalie, l'une convalescente, l'autre malade: je suis encore la plus vaillante de la bande. Jenny est encore à la vigne, je la verrai demain. On s'est occupé ici d'une dame, veuve Clermont Tonnerre née de Crillon, qu'on dit venue pour chercher mari, on la dit assez agréable et riche s'entend. On visait à Balbis<sup>5</sup>, qui ne paraît pas mordre à l'hameçon. Il y a aussi Mme de Montaldo<sup>6</sup> qu'on trouve fort jolie, mais fort laide. Son mari aurait peu d'envie de retourner à Madrid, mais moins encore de

quitter la carrière, on dispute maintenant sur l'argent. Celui qui va nous arriver sous peu c'est Manfred, et je crains que ce soit encore une balourdise de quitter son poste par le tems qui court, c'est prouver qu'on n'est pas nécessaire, mais ces pauvres gens n'en font jamais d'autres.

Nous allons avoir l'ouverte [*sic*] du Parlement après-demain, cependant il est possible que le Sénat ne commence que mercredi<sup>7</sup>, vu qu'il manque beaucoup de sénateurs, entre autres Gioia<sup>8</sup>, dont il paraît que l'on ne peut se passer. Il y aura peut-être bien des criaileries sur les affaires politico-religieuses, mais j'ai bon espoir qu'il ne s'en suivra rien de sérieux. Le côté gauche des députés, moins quelques exceptions, paraît avoir compris qu'ils doivent soutenir le ministère et marcher d'accord, s'ils ne veulent faire naufrage tous ensemble. L'extrême-droite du Sénat fera voir sa mauvaise humeur, mais cela n'a pas de retentissement, dehors.

Demain l'élection de Cavour<sup>9</sup>. On dit qu'on ne présentera même pas de concurrent. C'est heureux, car les électeurs nuisent le plus souvent par leur absence. Le pays est d'une tranquillité absolue. On donnerait dans la monotonie, si le Parlement ne venait nous réveiller. La presse étrangère revient vers nous, commence à nous comprendre et à nous rendre justice. Les étrangers arrivent ici avec d'étranges préventions qu'ils gardent encore quelques tems et puis finissent par voir qu'ils se sont trompés et que notre pays est un des plus commodes à habiter. Il faut entendre la comtesse de Buol<sup>10</sup> parler de la différence de notre population comparée à celle de ses terres, où elle n'a pas osé aller, crainte d'être égorgée.

Les journeaux autrichiens se mettent aussi à chanter nos louanges, mais cela me met en défiance. Je dis comme Phocion, n'avons-nous pas fait quelque sottise? Ne ferions-nous pas fausse route?

J'ai vu un moment Max hier au soir, il a gagné pour sa santé. Il donne un dîner dimanche<sup>11</sup>, où il voudrait faire aller ton père, je doute qu'il réussisse, quoique je l'y encourage. Il a quelque idée d'avoir des soirées chez lui, et il a parlé de moi pour l'y aider; je regrette que nous n'ayons pas dans la parenté proche, rien qui soit de ressource, car je commence à me trouver peu présentable, mais s'il est nécessaire je ne refuserai pas mon concours. Je dirai comme Don Giovanni: *Non l'avrei giammai creduto, ma farò quel che potrò*<sup>12</sup>. Cette semaine il faut que j'aille à Pignerol, faire ma première visite d'inspection.

Nous avons trouvé les ouvrages de la salle à manger médiocrement avancés. Ton père n'a pas été content des passages en stuc vert, portes jaunes, et plafonds bleus; vraiment je ne m'y attendais

pas, mais comme il ne s'agit que des passages, je prens patience. La salle est de dimensions fort agréables: il y a des parties de travail qui sont fort bien, mais il est bien que ton père soit arrivé à tems pour diriger ce qui reste à faire; c'est inutile, dans les ouvrages de goût il faut y être soi-même, chacun a le sien, d'autres ci, en n'ont point ou en ont un faux, et on se répent toujours de ne pas s'être soumis à l'ennui d'avoir des ouvriers, qui travaillent à côté de vous.

Dans quelques jours je t'écrirai une lettre que le chevalier Policarpo Piossasque<sup>13</sup> m'a fait demander pour toi. C'est un bon homme, mais de ceux qui t'étonnent qu'ils aient besoin de se produire.

Je m'en vais parler à Nasi pour tes châtaignes et biscuits, mais ce n'est pas encore tout à fait la saison. Si tu en veux vraiment un sac de chaque, cela m'est égal, mais cela me semble enorme et je crains que tu ne les conserves pas, surtout avec l'humidité de Londres. Je tâcherai d'avoir de la farine de S. Martin.

Adieu, mon cher fils, j'attens de tes lettres, porte-toi bien, nous t'embrassons bien tendrement.

Un brano edito in *Souvenirs historiques*, pp. 412-413.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> Piemontese: « pergolato ».

<sup>3</sup> 29 ottobre.

<sup>4</sup> Emanuele Villamarina, il nipote di Costanza.

<sup>5</sup> Augusto Balbis di Sambuy (1816-1877), ufficiale in Piemonte Reale, poi in Novara, aveva lasciato il servizio il 15 marzo 1848.

<sup>6</sup> Clementina di Trazegnies aveva sposato nel 1848 il diplomatico Alberto Lupi di Moirano di Montalto.

<sup>7</sup> 6 novembre.

<sup>8</sup> Pietro Gioia (1797-1865), ministro dell'Istruzione dall'11 novembre 1850 al 1852.

<sup>9</sup> Con la nomina di ministro di Agricoltura, Commercio e Marina, l'11 ottobre 1850, in sostituzione di Pietro di Santa Rosa, Camillo Cavour aveva perduto, a causa della promozione, il mandato di deputato del collegio di Torino 1°. Ripresentatosi al medesimo collegio nell'elezione suppletiva del 4 novembre, fu rieletto nel ballottaggio del 5 con 159 voti contro i 6 assegnati al rabbino Lelio Cantoni.

<sup>10</sup> La moglie del conte Karl-Ferdinand von Buol-Schavenstein, ministro degli Affari Esteri austriaco.

<sup>11</sup> 3 novembre.

<sup>12</sup> Cfr. lett. 126, nota 10.

<sup>13</sup> Policarpo Piossasco d'Airasca (1810-1877), capitano delle Guardie e gentiluomo di corte.

Vendredi, 8 novembre [1850]<sup>1</sup>

Mon cher fils,

Le chevalier de Piossasque me fait annoncer son départ, je me mets donc à faire ma lettre, d'autant plus que je reçois la tienne de La Haye, qui est la bienvenue, comme toujours, ton écriture est un exhilarant comme l'eau de seltz pour moi.

Je donne un petit paquet au porteur de celle-ci, c'est fort modeste, j'ai beaucoup travaillé à la campagne selon mon habitude, mais notre séjour s'y étant prolongé, après avoir fait un grand bourlet pour mon frère, et une quantité de tricot, je me suis trouvée à bout d'ouvrage et je me suis mise à travailler au crochet sous l'inspiration d'*Andriette*; il est résulté de nos efforts combinés une espèce de *servietin* de fauteuil que je t'envoie et j'y joins une autre à petit dessin que m'avait envoyé Isabelle, car je suppose que tu dois avoir plusieurs fauteuils à garantir des chevelures immondes.

S'il t'en faut davantage, tu n'as qu'à parler, car j'ai pris une sorte de passion pour cette espèce d'ouvrage; je m'en donnerai à la campagne où j'ai tout le tems possible, ne me souciant pas des passe-tems de la marquise de Prié<sup>2</sup>, qui trouvant que Pignerol ne lui offrait des ressources pour toutes ses heures, se délectait d'aller à la cuisine voir plumer les poulets, à la très grande indignation de son mari, qui voulait la persuader d'occuper ses loisirs plus noblement: mais lisez, lui disait-il, mais j'ai déjà lu, répondait la dame parvenue. Travaillez plutôt, mais j'ai beaucoup travaillé et j'en suis harassée...<sup>3</sup> *Alora ameme*<sup>4</sup>. Elle aurait peut-être encore répondu qu'elle le faisait depuis longtems et commençait à s'en lasser. Enfin, je ne trouve pas que l'occupation d'aimer les gens empêche les mains de s'exercer à quelque ouvrage, mais ici je suis un peu dérangée, mon tems s'éparpille, ce qui me fait regretter ma pauvre vie du Roc. Cependant je sens que c'est une vie paresseuse.

Hier j'ai été visiter notre nouvel établissement de Pignerol<sup>5</sup> par une magnifique journée. J'en ai été très satisfaite; tant pis pour ceux qui ne voudront pas en profiter. Le pays est très beau, l'air excellent, la situation charmante, le local très vaste, et un terrain clos de murs de 23 journaux traversé par un canal. Nous avons pour directrice interne la marchesina Peverelli, élevée à S. Philippe de Milan où était Magnon, et qui me semble parfaitement élevée, deux maîtresses toscanes, une allemande et une génoise, tout cela marche de bon accord et s'emploie de bonne volonté, et ce qui m'en plaît c'est que de tout à l'air simple et maternel. Il n'y avait que six petites filles,

nous en attendons une de Bologne. Au Sacré-Cœur la première année on n'a jamais pu dépasser le nombre 7. Ce qui m'encourage c'est que le chemin de fer paraît devoir s'entreprendre bientôt grâce à des actionnaires anglais, qui ont pris tout ce qui restait d'actions. Je crois que nous n'aurons guère que la bourgeoisie: n'importe, elle avait un plus pressant besoin d'éducation que nous. A Gênes avec des frais énormes on n'est pas plus avancé que nous, et aucune Génoise n'est entrée.

Le lendemain de mon arrivée, Charles est venu me trouver et me parler de ses projets dont il est fort occupé, et dont on m'avait écrit déjà quelque chose. Il voudrait épouser Mlle de Sommariva<sup>6</sup>, fort jolie personne, mais il paraît qu'à la maison Sommariva on n'apprécie pas beaucoup l'honneur de son aïllance. Louis Seyssel<sup>7</sup>, qu'on dit viser au même but, l'a fort desservi et a même ajouté à des torts trop réels, des torts imaginaires qui ont tout à fait dégoûté de lui. Maintenant ce qu'il y aurait de mieux à faire, ce serait de se tenir côi et de les laisser se raviser s'ils veulent, sinon de se consoler et penser à autre chose. Je ne sais s'il en aura la patience. Car, quand il attrappe un projet, il s'en préoccupe comme un enfant qu'il est, ce qui ne l'empêche pas d'être toujours à la suite de la *Sublime*<sup>8</sup>, et cela ne contribuera pas à le mettre en bonne odeur auprès des Sommariva. J'avais ce printemps entendu parler du mariage de Mlle Salasco<sup>9</sup>, autre très jolie personne, qui passait pour avoir sa petite tête, avec le député Martini, une fois à Mme Belgioioso, puis à Mme Dada, les uns disaient oui, les autres non; maintenant il résulte que les parens ne voudraient pas, mais elle dit qu'elle veut; il y a eu des lettres de découvertes. Il paraît que puisqu'il a de la fortune, autant vaudrait lui laisser courir cette chance, pour éviter quelque *sproposit*.

En attendant le pauvre Philippi est mort en peu de jours, d'une fièvre cérébrale; il a fait un mariage *in extremis* et reconnu un fils de six à sept ans. Cette pauvre famille Salasco n'a pas encore épuisé la série des déboires.

Le Nocle m'avait parlé de quelques commissions qu'il voulait me donner pour toi, mais je n'ai pas encore ses instructions assez claires. Pour une, je sais qu'il s'agissait d'une *fiale* d'eau de Goudron pour les punaises; ensuite Charles a apporté de Magliano le portrait d'un *antenato* qu'on avait jugé devoir être de Mignard<sup>10</sup>, mais le nom qu'on a découvert derrière la toile était anglais, il me semble que c'est quelque chose comme *Harp*, mais je n'en suis pas sûre, il voulait savoir si cet auteur était connu, quand je serai mieux renseignée,

je te le dirai. Il doutait aussi que tu eusses reçu jadis une sienne longue lettre.

Quant à les [*sic*] châtaignes, j'en ai parlé à Nasi, qui dit que ce ne sera qu'au mois prochain qu'on pourra en avoir. L'avocat Ferrero m'a dit qu'on allait te payer intégralement tes frais d'établissement, qu'on allait en expédier le mandat; c'est peut-être une marque de satisfaction qu'on te donne, car Max m'a dit qu'on était fort content de toi, et l'*Instruttore del Popolo*<sup>11</sup> a parlé des éloges donnés par Lord Palmerston.

Nous perdons Mameli<sup>12</sup> à l'instruction, on attend Paleocapa<sup>13</sup> pour voir s'il voudra s'en charger. Les professeurs de tout le pays sont fort rétifs, il faudrait un homme ferme.

Je suis bien aise que tu aies fini ton affaire à la Haye et que tu y aies pu mettre tous les procédés désirables. J'aurais volontiers fait dire à cette dame mon regret de n'avoir pu la dévorer à mon passage à la Haye, et que je lui conservais toujours les sentimens les plus féroces.

La décoration de la salle à manger marche lentement, l'ouvrage étant tout de détails; mais ton père donne ses avis et il en est content, il y en aura pour tout le mois de janvier; au reste, moins l'ennui d'avoir les ouvriers, qui ne sont plus que des doreurs, je ne suis pas pressée. Le reste de la maison est d'une saleté qui me fait vraiment honte, mais dans cette saison, même avec la tentation de faire un *spropositi* en fait d'argent, il n'y a pas moyen de rien entreprendre. Je suis en train de me donner une voiture pour les quatre mois d'hiver, on me promet une petite voiture toute neuve, deux chevaux blancs et un cocher qui ne soit pas un *schiaipa suc*<sup>14</sup>, nous verrons; nous avons vendu notre voiture de tous les jours, et sommes en marche pour nous défaire du coupé de parade, je voudrais bien que nous réussissions. Je me contente d'une remise propre qu'on me fait payer 300 francs par mois.

Je suis aise que tu te sois *rapatumé*<sup>15</sup> avec Isola; nous avons sur le dos la comtesse Salino qui voudrait qu'on envoyât son fils à Naples. Il me semble que tu as connu quelque part Cambursan<sup>16</sup>; il se marie avec sa tante Mlle Alexandrine Crottis, propre sœur de sa mère. Manfred est arrivé malgré tout le monde, il ne fait rien à propos; je n'irai pas chez Rosalie, pour le quart d'heure elle sera plus *arcigna* que jamais.

Je ne sais pas si j'ai remercié Mistress Craven de son obligeant souvenir, je pense que c'est chez les Brays que nous nous rencontrons. J'ai vu ces jours-ci la comtesse de Choiseuil, vieille connaissance de Paris, et sa nièce Mme la Princesse de Clermont-Tonnerre,

veuve, née Crillon, qui est une très jolie personne; on la dit aimable et gaie, elle porte un million dans son tablier sans ce qu'elle aura après père et mère. Si tu veux que je te propose tu n'as qu'à parler. Quant à B[ertinat]ti je n'en ai plus entendu parler ni avant, ni pendant, ni après ma campagne. J'en prends mon parti puisque ce n'était pas un admirateur que je voulais me donner. Je désirais simplement utiliser ses connaissances pour le pays et lui procurer une existence moins précaire, ce à quoi j'ai réussi.

Les Collegno sont arrivés, je ne les ai pas vu encore. Le pays est toujours calme, il n'y a de trouble que les journeaux. Cardenas est toujours chez la marquise, elle pensera, peut-être, en faire un mari. Le marquis a défectionné le Sénat, la perte n'est pas grande. Baruffi est venu nous voir, il a parlé d'une invention nouvelle, mais sans savoir en donner une explication satisfaisante. Les télégraphes deviendraient inutiles, chacun pourrait correspondre verbalement avec ses amis: des pays éloignés, il ne serait question que d'avoir un escargot, c'est pas difficile et je tâcherais de m'en procurer un dès que je saurais comment m'en servir et je commencerai ma conversation avec toi comme si nous n'avions qu'une gaze entre nous.

Adieu. Maintenant je t'embrasse de grand cœur, ton père a reçu les bas, te remercie et t'embrasse.

Parzialmente edita in A. COLOMBO, I, pp. 193-195.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> L'episodio si riferisce probabilmente a Lidia Solaro Del Borgo, prima moglie del marchese Demetrio Turinetti di Priero.

<sup>3</sup> I puntini sono nell'autografo.

<sup>4</sup> Piemontese: « allora amatemi ».

<sup>5</sup> Cfr. lett. 297, nota 9.

<sup>6</sup> Potrebbe essere Annette, figlia di Claudio Seyssel d'Aix e Sommariva, nata nel 1831.

<sup>7</sup> Louis Seyssel (1820-1880), allievo dell'Accademia dal 1829 al 1840, poi ufficiale d'artiglieria, infine direttore della Reale Armeria. Nel 1860 sposò Camilla Balbo Bertone di Sambuy, figlia di Emilio.

<sup>8</sup> Il soprannome di *Sublime*, si riferiva a Donna Mariquita Farcò, moglie del marchese Carlo D'Adda (cfr. C. PISCHEDDA, *Sulla giovinezza del marchese Carlo Alfieri di Sostegno*, in *Studi Piemontesi*, nov. 1983, vol. XII, fasc. 2, p. 304).

<sup>9</sup> Maria Luisa (n. 1831), figlia del generale Carlo Canera di Salasco, sposò il conte cremasco Enrico Martini (1818-1869). Della sposa, il Manno nel suo *Patriziato subalpino* annotò: « Impigliata e impiegata nella politica segreta; scrisse *Episodes politiques: l'Italie de 1848 à 1858*, Londres, 1859 ». Il matrimonio fu annullato con decreto della Curia Arcivescovile di Torino il 20 di-

cembre 1853; la donna, malata e sola, visse a lungo nel manicomio di Mendrisio (R. BARBIERA, *Diademi, donne e madonne dell'800*, Milano, 1927, p. 41).

<sup>10</sup> Il pittore francese Pierre Mignard (1612-1695), fratello del pittore e incisore Nicolas (1606-1668). Soggiornò in Italia dal 1634 al 1657 e fu un ritrattista assai apprezzato.

<sup>11</sup> A proposito dell'*Istruttore del popolo*, cfr. lett. 284, nota 7. Costanza allude a quanto scriveva il giornale in data 5 novembre: « Leggesi nel *Galignani*: Il marchese d'Azeglio, Ministro plenipotenziario della Corte di Sardegna a Londra, arrivò a Parigi pochi giorni sono e partì ieri per l'Olanda, ma tornerà al suo posto a Londra verso la fine della settimana. A proposito di questo giovane diplomatico, ci viene riferito che Lord Palmerston si sia spiegato in una sua lettera al Presidente del Consiglio del Re Vittorio Emanuele, in termini di molta soddisfazione ».

<sup>12</sup> L'avvocato sardo Cristoforo Mameli (1795-1872), deputato di Cagliari 3° nelle prime tre legislature e di Cagliari 4° nella quarta, fu ministro dell'Istruzione pubblica dal 7 maggio 1849 al 10 novembre 1850. (Sulla sua attività di ministro, cfr. A. ROMIZI, *I primi ministri di Vittorio Emanuele II per l'istruzione pubblica*, in *Rassegna storica del Risorgimento*, 1987, fasc. 3-4, pp. 286-301).

<sup>13</sup> Cfr. lett. 241, nota 14.

<sup>14</sup> Piemontese: « spaccalegna », cioè grossolano.

<sup>15</sup> Costanza francesizza il vocabolo italiano rappattumare, ossia riconciliare.

<sup>16</sup> Vittorio Emanuele Tettù di Camburzano (1815-1867), ufficiale di cavalleria, poi incaricato d'affari a Lisbona, sposò la zia materna Alessandra Crotti di Costigliole (m. 1893).

312.

Le 24 novembre [1850] <sup>1</sup>

Mon cher fils,

J'espère que tu auras maintenant reçu ma longue épître par Piosasco, et mes deux *servietins*, au sujet desquelles pourtant il faut que je rectifie tes idées, car je t'ai dit que l'un d'eux était fait par Isabelle, et il se trouve qu'il est de la façon de Rina; j'avais fait une confusion, mais je me suis rapellée que c'est un col au crochet que Beo m'a envoyé. En tout cas, il n'est pas nécessaire que tu mettes les *servietins* à l'exposition.

J'ai maintenant bien souvent de tes nouvelles, car tout le monde va à Londres et chante l'hymne en ton honneur. Collegno se loue fort de toi et j'en suis bien aise, car il vaut la peine d'être bien traité plus que bien d'autres. Les Villeneuve sont enchantés de Londres et font chorus. Mais ce que je puis te dire, qui est encore plus concluant, c'est que le ministre Cavour a fait mille éloges de toi à ton père, et c'était l'éco [*sic*] du Conseil. Il me semble qu'on a été

très flatté de l'invitation chez Lord Palmerston qu'on juge une distinction.

Mon affection pour toi n'a pas besoin des subsides de l'amour-propre, mais je suis charmée que la voix des supérieurs te dédomage de quelques commérages qui, en vérité, ne mériteraient pas d'affecter lorsqu'on se sent pur d'intrigue et d'ambition exagérée, et que l'on s'est laissé juger et classer par qui en avait le droit. On m'a accusée d'avoir fait ta promotion, je n'ai pas ce reproche à me faire, et on me suppose plus de crédit que j'en ai réellement.

Au reste toutes ces sottises s'effacent et au bout de peu de tems, il ne reste que la vérité pour tout le monde.

Hier nous avons eu l'ouverture du Parlement. Je n'ai pas pu y aller parce qu'elle se faisait à 11 heures et que j'avais le service d'anniversaire de la pauvre *Tina*<sup>2</sup>, mais j'ai eu la relation. Elle est on ne peut plus satisfaisante. Le Roi a été accablé de démonstrations sur son passage et fort applaudi à la Chambre pour le discours<sup>3</sup> qu'on a trouvé très bon. Max excelle dans cette partie, mais on dit que la dernière période est tout à fait du Roi lui-même. La Reine mère y a été avec la Reine régnante et la Duchesse, le Prince de Piémont et la Princesse Clotilde. La vue de la Reine mère, à laquelle on ne s'attendait pas, a fait plaisir et servira à détruire les mauvais bruits répandus d'une brouille avec le Roi que les *armoniosi*<sup>4</sup> s'efforçaient d'accréditer.

Ces bonnes âmes font tout ce qu'elles peuvent pour démolir le Roi, en le représentant sous de mauvais aspects, et se flattent qu'il perdra l'affection et l'estime de la nation. Mais celle-ci leur a donné un démenti formel. Jamais les gardes nationaux ne s'étaient trouvés aussi nombreux à la revue. Aussi en a-t-on dit que les *armoniosi* étaient mornes et ne disaient rien après la séance royale.

On a nommé un sous-gouverneur aux petits Princes. C'est un abbé Pillet<sup>5</sup> de Chambéry, qu'on dit homme de moyens, mais réactionnaire renforcé. Cette nomination a déplu et pourrait bien amener des interpellations. Malheureusement il y a eu sur ce sujet des imprudences faites par la Cour et des indiscretions des confidents, qui n'aiment à savoir que pour se vanter. Cela pourrait créer des embarras et des défiances, mais il est possible qu'on ait bientôt à s'occuper de choses plus graves.

Les nouvelles de Berlin du 18, reçues hier soir, étaient allarman-tes<sup>6</sup>. On s'attendait à une crise pour le 21 sans pouvoir présager quelle en serait l'issue. Ce pauvre Roi<sup>7</sup> est dans une bien mauvaise passe et je crois que de quelque façon que les choses tournent, il

n'en peut plus sortir à son honneur. Les Prussiens payent maintenant le prix de leur égoïsme. S'ils avaient maille à partir avec l'Autriche, c'est pendant que nous étions en jeu qu'il fallait se décider. Mais ils nous ont vu écraser avec satisfaction. Ils vont subir pareil sort et sans avoir les mêmes justifications à faire valoir, puisqu'ils n'ont pas des étrangers à chasser de leur pays et que leurs forces sont quatre fois plus considérables que les nôtres, mais le moment est mal choisi pour une levée de boucliers. Je ne sais s'ils disent *la Prussia farà da sé*, car elle est bien isolée, mais elle fera pis que l'Italie selon toute apparence. Si elle commençait par quelqu'avantage, cela pourrait bien produire une quantité d'explosions et de proche en proche arriver jusqu'à nous, Dieu sait avec quels résultats.

En attendant on espère, s'il n'arrive pas de cataclysme, que nos députés seront raisonnables. La Gauche paraît avoir compris qu'elle n'avait rien à gagner, à battre en brèche le Ministère.

On est assez disposé à le soutenir. Il n'y a que l'extrême-gauche, composée de têtes fêlées, qui regimbe par amour du scandale. Brofferio lui-même disait hier à l'Amis, *vraiment le Roi est un brave homme! mais pour tous les autres rois!*... et comme on nommait l'office de la présidence, il ajouta à l'Amis: *nous sommes ici sept ou huit qui devons voter; dites-nous qui vous portez et nous voterons avec vous autres*, et on nomma Boncompagni, Pinelli, Demarchi et les autres comme l'année dernière.

Quant au parti de l'*harmonie*, il fera tout ce qu'il pourra pour causer des embarras; mais l'horizon, qui se charge de tempêtes, devrait bien leur donner à penser s'ils sont capables d'autres sentiments qu'une animosité à toute épreuve.

Nous avons un très beau tems, sauf un brouillard assez épais pendant les premières heures de la matinée. Les hôtes continuent à fourmiller ici de toutes les parties de la péninsule. Nous avons 160 mille âmes dans la banlieue. On ne trouve pas à se loger quoiqu'on bâtit partout et que les maisons soient toutes louées, avant que d'être achevées. Il paraît donc qu'on n'y est pas si malheureux.

Ce que nous avons de détestables ce sont les journeaux, ils sont presque en totalité faits par les étrangers<sup>8</sup>, on ne peut donc pas dire que ils représentent l'opinion du pays. L'exhibition de gravures et objets immoraux est une autre plaie à laquelle il serait urgent d'apporter remède.

Maintenant comment va la santé, mon cher fils? Je voudrais bien te savoir quitte de toute menace de la maladie qui t'a tourmenté. Ton appartement est-il à bon port?

Notre salle chemine lentement. Ton père fait des projets un peu gigantesques pour l'amélioration de l'hôtel, mais il faudrait un concours de circonstances pour les effectuer. Ce serait d'abolir l'escalier des locataires, les deux escaliers mêmes, de se donner des pièces de plus, d'arranger l'entrée extérieure pour en faire l'antichambre et de construire un seul escalier vers la loge du portier. Il faudrait pour cela être libres de tous les locataires et changer la distribution des appartemens du second. Il sera bon de voir auparavant, comment nous sortirons de la crise actuelle.

Mr Ferrero est allé au Roc voir les réparations de la tour de l'Ouest, elle était en grand danger de s'écrouler, si une secousse était survenue et menaçait d'entraîner la maison dans sa chute, c'était très peu rassurant.

Tu auras vu la mort du pauvre Lobetti, c'est une appoplexie qui l'a tué. Tâche d'écrire un mot de réponse à Jenny, quoiqu'elle donne fort dans l'*harmonie*, elle est toujours bonne pour nous.

Je ne t'ai pas encore répondu sur l'offre que tu m'avais faite de me céder une partie de ton traitement de cour, parce que j'attendais une décision à cet égard; maintenant on a décidé que l'on ne devait pas y renoncer et ton père renonce pour sa part de 150 francs en ma faveur. Je suis donc charmée d'avoir 300 francs à mettre dans ma marmite, qui en a grand besoin, et je t'en remercie.

En famille, la santé est bonne, de Florence toujours mêmes nouvelles. Poupon va bien, grandit et dessine avec fureur. Le mariage Salasco-Martini<sup>9</sup> est décidé. L'Amis est préoccupé et moi j'attens en paix ce qui plaira à Dieu de décider, sur ce je t'embrasse de tout mon cœur.

Indirizzo: « Monsieur le Marquis Emmanuel d'Azeglio Ministre Plénipotentiaire de Sardaigne auprès du Gouvernement Britannique. Berkeley Square. Londres ». Un lungo brano edito in *Souvenirs historiques*, pp. 413-416, ma con la data del 14 novembre.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> Ernestina Doria di Cirié (cfr. lett. 287, nota 2).

<sup>3</sup> Il 23 novembre 1850, Vittorio Emanuele II aveva aperto la seconda sessione della quarta legislatura. Il suo discorso, molto apprezzato e stampato nel *Risorgimento* e nella *Gazzetta Piemontese* concludeva: « Forti, perché concordi, trapasseremo incolumi le gravi condizioni presenti, e ci condurremo a quella sicura ed onorevole stabilità che può derivar soltanto dalla fiducia dei popoli fondata sulla fede de' Principi e sulla probità dei Governi » (cfr. T. SARTI, *I rappresentanti del Piemonte e d'Italia nelle tredici legislature del regno*, Roma, 1880, p. 46).

<sup>4</sup> Costanza si riferisce all'*Armonia*, giornale del partito cattolico.

<sup>5</sup> L'abate Domenico Pillet, sacerdote della circoscrizione di Chambéry.

<sup>6</sup> L'Austria costrinse il re di Prussia a sciogliere l'unione degli Stati tedeschi e ad abolire la Costituzione, votata all'inizio dell'anno dal Parlamento di Erfurt. Qualche giorno dopo la lettera di Costanza, il 29 novembre, l'Austria impose alla Prussia l'accordo di Olmutz, secondo il quale la Prussia accettava il ripristino della vecchia Confederazione Germanica.

<sup>7</sup> Federico Guglielmo IV (1795-1861), re di Prussia dal 1840 sino alla morte.

<sup>8</sup> Per Costanza, « étrangers » erano gli emigrati politici provenienti da varie regioni italiane.

<sup>9</sup> Cfr. lett. 311, nota 9.

313.

8 décembre [1850] <sup>1</sup>

Mon cher fils,

Il est vrai que le tems me durait voyant qu'il n'arrivait pas de lettre de Londres. Je suis fâchée que sans m'écrire tu en aies eu assez pour avoir mal aux yeux. Je t'engagerais fort à éclaircir les correspondances non nécessaires et habituer ton monde à penser que tu es occupé de façon à ne pas pouvoir satisfaire certaines exigences [*sic*]. Je regrette encore plus que tu sois toujours sujet à une cure pénible, car un peu d'inflammation accidentelle, avec cette mauvaise disposition, peut causer des embarras, et il faut opérer avec beaucoup d'attention pour éviter les maladresses et l'irritation qui s'en suivrait. J'ai tout le respect pour les médecins anglais, mais je vois que ton père, qui avait été entrepris d'une façon très allarmante, est tout à fait guéri après la cure du sénateur Riberi. Maintenant il est bien, sinon qu'il tousse passablement. L'année dernière il avait évité, je ne sais comment, cet inconvénient qui dure tout l'hiver, quand il commence; il est vrai qu'il ne suit pas un régime qui me persuade, mais il n'est pas facile à convaincre.

Le Policarpe<sup>2</sup> m'avait assuré qu'il allait à Londres droit comme une flèche, et puis il a fait comme les autres; son congé devant bientôt expirer, je ne sais comment il s'arrangera. Ce retard est ce qui fait lacune de ma correspondance, tu trouveras dans la lettre dont il est chargé réponse à tes questions. Le Provana que tu as, est Pompée<sup>3</sup>, le propre frère de *Misa*. J'ai dit à l'Amis que tu voulais lui écrire, sans lui dire le pourquoi, ne m'étant pas mêlée de l'affaire par délicatesse, et il a été très étonné.

Il paraît que Ferrero n'avait pas bien compris tes intentions, il

faut être très explicite avec lui. D'après ce qu'il croyait savoir de tes projets, je l'avais fort engagé à combler ce trou et au fait, sauf inconvénient notable, il vaut mieux que cette affaire soit finie. J'ai vu le détail de tes entreprises, il me semble qu'elles sont fort considérables et je conçois qu'il faille *una bela moneda* pour acquitter tout ce luxe, il faudrait ne pas tout entreprendre à la fois. Je crains que l'époque de l'exposition<sup>4</sup> ne soit un peu ruineuse pour tes finances.

Je me suis donné une remise pour les mois d'hiver, ce que la Dattili appelait un équipage décent, mais j'ai pris en grippe les chevaux fringans, et je me contente d'une honnête médiocrité, ne faisant pas étalage de ma voiture. Je trouve seulement qu'elle me fait sortir plus que je ne voudrais pour mon agrément.

Il me semble que c'est une véritable livrée que tu as faite, seulement au lieu de la tienne tu as pris celle d'un autre. Ici, ce serait celle des Piossasques, et le Policarpe pourrait bien protester appuyé de ses merles. Pour le moment je me contenterai de redingottes poussières.

Hier au soir le président du Conseil a ouvert ses salons<sup>5</sup> et j'ai été faire les honneurs de la réception, aidée d'Emma Pollon que je me suis fait prêter pour que Rina ne fût pas seule de son espèce. Cela s'est fort bien passé, malgré ceux qui disaient bénévolement que nous n'aurions personne. Il y avait assez de foule pour que la fête fût animée, pas assez pour faire confusion. Un salon était rempli de dames et on dansait au piano, car nos jeunes femmes sont de véritables toupies. Un second salon était rempli d'hommes, le Corps diplomatique, les ministres, sénateurs, députés, employés et bon nombre de *fratelli* de toutes langues, passablement de dames bourgeoises et leurs respectifs. Il y avait une pièce pour les parties; on n'en fit pas grand usage, et une pour le thé dont on ne fit pas de cas. C'est une économie à faire. Je me laissai tenter d'en prendre une tasse, et cela me valut de ne m'endormir qu'à 3 heures et demie, quoique je me sois couchée à minuit et j'eus force crampes partout. Ce qui m'édifia fut de voir arriver la marquise, le marquis<sup>6</sup> et sa fille aînée, pour les demoiselles, nenni.

Je trouve qu'on devrait me donner des frais de robe de velours, que j'ai dû acheter à cause du deuil de *Magna Cocconà*; Rina est une bonne petite fille jouffle, qui se trouve parfaitement de sa nouvelle condition, elle tient la maison de son père et il est très content de l'avoir. J'ai causé longtemps avec Cavour, qui m'a dit beaucoup de bien de toi.

A la fin de la soirée j'ai tout à coup vu surgir l'illustre B[erti-  
nat]ti, fort restauré je t'assure, il a la figure d'un *frate gaudente*.  
Il m'a dit qu'il était venu me chercher deux fois, et s'est invité à  
dîner pour mercredi<sup>7</sup>; au reste il venait de dîner chez le Nocle.

Demain, le tems continuant au beau, j'irai à Pignerol pour reve-  
nir après demain; ce voyage me pèse un peu, mais enfin il faut bien  
faire son inspection, puisque je m'en suis chargée. Plus tard la neige  
pourra y mettre obstacle. Le fait est que, bon gré mal gré, ma vie  
est très active, je n'ai pas le tems de me reconnaître, mais je songe  
que j'ai fait trois mois et demi de vacances, il faut bien travailler  
maintenant.

J'ai bien des malades que je visite journellement, la comtesse de  
Carru va mieux, mais bien lentement; elle est bien menacée, ce qui  
nous fait beaucoup de peine, il faudra qu'elle passe son hiver en  
retraite.

Le comte Salin<sup>8</sup> a été nommé à Florence, ce qui l'enchanté ainsi  
que sa mère; il est venu m'en faire des remerciemens hier au soir,  
et ils veulent absolument remercier ton père verbalement et par écrit,  
ce qui l'ennuie prodigieusement. Jenny te prie de lui envoyer un sac  
portefeuille comme celui que tu m'as donné pour ma fête, l'année der-  
nière. Elle se fait donner cela par Bao pour ses étrennes. Elle de-  
mande à connaître en même tems la dépense pour l'acquitter.

Je n'oublie pas du tout tes marrons: ils sont commandés, mais il  
faut attendre la saison. Si j'avais connu à tems le départ du dernier  
courrier, je t'aurais envoyé des truffes.

Je vois quelque fois Manfred, qui jouit toujours de la coqueluche  
et sa femme de tâches noires et rouges, qui l'empêchent de se pro-  
duire. Il y en a qui ajoutent la gale à tous les deux, ce qui in-  
quiète fort l'Amis pour les poignées de main. J'ai vu hier soir Dotto-  
rino, qui m'a parlé de toi.

Adieu, cher fils, nous t'embrassons, ne t'éreinte pas.

Indirizzo: « Monsieur le Marquis Emmanuel d'Azeglio Ministre de Sardai-  
gne auprès du Gouvernement Britannique. Berkeley Square 5. Londres ». Par-  
zialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 416-417.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> Cfr. lett. 310, nota 13.

<sup>3</sup> Il cavaliere Pompeo Provana del Sabbione.

<sup>4</sup> La grande Esposizione universale di Londra del 1851, celebrazione em-  
blematica dei fasti della Gran Bretagna, fu inaugurata dalla regina Vittoria il

1° maggio. Organizzata nell'enorme edificio del *Crystal palace*, ospitò tredicimila espositori e fu visitata da sei milioni di persone.

<sup>5</sup> Il 9 dicembre, Massimo scrisse al nipote: « J'ai entrepris un cours de samedis, où on danse au piano. Le premier a été assez brillant. J'ai eu Guelfi et Ghibellini jusqu'à la Marquise » (N. BIANCHI, p. 102).

<sup>6</sup> I marchesi Milliet d'Arvillars e la figlia Lucia.

<sup>7</sup> 11 dicembre.

<sup>8</sup> Il conte Ippolito Salino (cfr. lett. 256, nota 4) era appena stato nominato segretario di legazione di 2<sup>a</sup> classe a Firenze, dove Salvatore era ministro.

314.

Turin, le 22 décembre [1850]<sup>1</sup>

Mon cher fils,

Le second volume que tu m'annonçais n'est pas arrivé, mais Max m'a donné de tes nouvelles, c'est l'essentiel. J'espère que tu n'auras plus de tremblement de terre aujourd'hui, il n'est pas du tout nécessaire de se procurer de ces émotions tous les dimanches, et elles sont d'un genre peu agréable et fort peu rassurantes.

J'ai vu dans la *Gazette* qu'on en avait ressenti une secousse à Monfort; je ne sais si elle sera arrivée jusqu'au Roc, en tout cas on s'était mis en mesure de résister aux accidens de ce genre, et la tour se trouve fondée maintenant sur une base solide. Ici nous nous sommes contentés de deux jours de pluie et nous avons repris le beau tems sans neige aucune.

Les marrons sont arrivés du Mondovì, j'attens maintenant les biscuits pour les expédier, avec une première expédition qui doit partir pour l'exposition. As-tu reçu la lettre que j'ai remise à Piosasque? Le Nocle demande si tu as eu son portrait, et je t'avais aussi demandé différentes choses pour son compte, dont je n'ai pas eu réponse. Ce pauvre Nocle est toujours bien triste, il ne me dit pas pourquoi, mais je sais que son fils se conduit d'une façon peu convenable, disposant de sa personne et de la maison comme si son père n'existait plus. Il voudrait maintenant faire un mariage fort convenable, proposé par son père, mais je ne sais s'il réussira par le peu de soin qu'il met à se faire une réputation plus rassurante. Et toi, mon cher fils, maintenant que tu as trouvé une situation moins précaire selon les apparences, je voudrais bien que cela t'inspirât la pensée d'un établissement raisonnable et sérieux, car lorsque je m'occupe d'améliorer la maison de ville et la campagne, je pense surtout

à t'en faire jouir, car pour moi je suppose que lorsque j'aurais rendu nos habitations confortables et agréables, j'aurai à les quitter. Aussi, bien des fois, je me décourage et je suis tentée de jeter le manche après la cognée, ne sachant pas à qui tout cela servira. Enfin, je serai bien consolée si je te voyais te disposer à prendre un bon parti à cet égard.

On parle du mariage de S. Marsan<sup>2</sup> avec Mlle de Cavour<sup>3</sup>; comme il a toujours dit qu'il lui fallait un million tout de suite, il paraît qu'il ne saurait mieux faire, un million n'est jamais joli, mais la jeune personne a un très bon caractère, elle est spirituelle et aimable. Outre le million actuel elle aura sa part à la fortune du père et à celle de l'oncle, à ce qu'il dit.

Notre seconde soirée chez Max<sup>4</sup> a été plus nombreuse que la première et la chaleur était aussi plus considérable. Il ne m'est guère aisé de bien jouer mon rôle, car outre la quantité de monde que je ne connais pas, ne les ayant jamais vu, je ne reconnais pas non plus ceux que je devrais connaître grâce à mes mauvais yeux. Cependant il paraît qu'on me tient compte de ma bonne volonté, car il me revient en général que l'on est content. Hier, nous avons eu relâche grâce au Jubilé, Avent, neuvaine de Noël et quatre tems, il me semblait très peu convenable de faire le *balaridon*<sup>5</sup>, ce sera pour samedi prochain.

Max a de nouveau sa blessure ouverte après s'être cru guéri. Cela ne le met pas de bonne humeur; de plus il n'est pas sur des roses, politiquement parlant. Le parti de l'*harmonie* fait tout ce qu'il peut pour mettre des bâtons dans les roues. Ils ont déjà manqué deux fois de compromettre le Cabinet avec le Roi. Une fois à l'occasion du précepteur du Prince, une autre pour la nomination des pages<sup>6</sup>, où le Roi s'était laissé entraîner sans savoir ce qu'il faisait; heureusement qu'il a bonne volonté. Mais on fait tout ce que l'on peut à Moncalier pour le dégôûter du Statut. La Chambre des députés est très divisée sur la question des nouvelles impositions, on craint qu'on ne s'abstienne et qu'on ne soit pas en nombre pour voter. Nous verrons demain. On parle de faire entrer au Ministère quelqu'un du centre gauche, pour obtenir des voix. Il est probable que ce serait Ratazzi<sup>7</sup>. On se plaint de Galvagno<sup>8</sup> comme un peu trop timide. Nous verrons.

Il me tombe sur les bras une autre corvée: j'ai à présenter la comtesse Franzini à la Cour, voire même à la duchesse de Gènes, où je ne m'étais pas faite présenter moi-même, pour n'être pas invi-

tée aux fêtes qui ne sont plus faites pour moi. La semaine passée, j'ai passé 24 heures avec mes petites fillettes de l'Abadia<sup>9</sup>, avec beaucoup de satisfaction; je les ai trouvées d'une ardeur à s'instruire qui fait plaisir. Maintenant je te souhaite de bien bonnes fêtes, soit à Londres, soit à la campagne, si tu y vas; nous ferons de notre mieux ici, certainement je serai très occupée de toi et de demander toutes les meilleures choses pour ce monde et pour l'autre. Ce que je n'obtiens pas c'est la paix entre les hommes de bonne volonté, mes gens ne font que se disputer, ils sont insupportables et abusent de ce que je n'ai pas le courage de les mettre dans la rue.

Adieu, nous t'embrassons de tout cœur, je salue Mr Gib.

Indirizzo: « Monsieur le Marquis Emmanuel d'Azeglio envoyé extraordinaire et Ministre Plénipotentiaire de Sardaigne auprès du Gouvernement Britannique. Berkeley Square 5. Londres ». Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 417-418.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> Vittorio Emanuele Asinari di San Marzano e di Caraglio (1818-1855), figlio del noto marchese di Caraglio, aiutante di campo del duca di Genova e ispettore delle regie scuderie, era in rapporti di grande amicizia con la famiglia Alfieri, alla quale lo legavano anche vincoli di parentela.

<sup>3</sup> Giuseppina Benso di Cavour (1831-1888), figlia secondogenita di Gustavo e di Adelaide Lascaris di Ventimiglia, nipote prediletta di Camillo. Dopo la morte della nonna paterna Adele, della bisnonna Filippina e della zia Vittoria di Clermont-Tonnerre, era rimasta la sola presenza femminile in casa Cavour.

<sup>4</sup> Cfr. lett. 313, nota 5.

<sup>5</sup> Piemontese: « ballonzolare, fare una chiassata, saltellare ».

<sup>6</sup> Con regio decreto 24 gennaio 1849 il re aveva riformato l'ordinamento della Casa Reale ed elencato le nuove funzioni di corte, tra le quali non comparivano più i paggi.

<sup>7</sup> L'avvocato Urbano Rattazzi (1808-1873), deputato democratico, era stato ministro dell'Agricoltura nel gabinetto Casati, della Giustizia nel ministero Gioberti. Dopo il proclama di Moncalieri (1849) agevolò quella fusione del suo gruppo di centro-sinistra con quello di centro-destra di Cavour, nota sotto il nome di *connubio*.

<sup>8</sup> L'avvocato torinese Giovanni Filippo Galvagno (1801-1874), aggregato alla facoltà di Legge dell'Università di Torino, decurione della città. Deputato dal 1848, il 29 marzo 1849 assunse i due portafogli dei Lavori pubblici e di Agricoltura e Commercio nel ministero De Launay, che mantenne anche nel successivo ministero Azeglio. Il 20 ottobre 1849 passò al dicastero dell'Interno, in sostituzione di Pinelli e mantenne la carica fino al febbraio 1852.

<sup>9</sup> Cfr. lett. 297, nota 9.

Mon cher fils,

J'espère que tu auras bien fini et mieux commencé l'année, que ta grippe aura cédé au repos et à l'acconit, mais je désirerais le savoir positivement et je croyais voir arriver ces jours-ci la lettre à ton père, que tu annonçais.

J'ai en moi ta grande composition, qui met à même de parcourir ta maison du haut en bas et de m'y reconnaître. Il me semble que tout cela est fort joli, et tu as à faire à des gens qui le maintiendront tel, au lieu qu'ici on n'a pas plutôt décoré un appartement qu'il semble que nos gens prennent à tâche de le salir.

Je ne regrète pas beaucoup la mandoline, nous en avons une au Roc que je respecte parce qu'elle fait l'admiration de ton père, quant à moi ces sortes d'objets me font l'effet de *banastres*<sup>1</sup> que je n'apprécie pas du tout. Enfin, je suis fort aisé que tu sois convenablement et confortablement logé, espérons qu'il ne sera pas besoin de contracter de nouvelles dettes pour obtenir ce résultat. On ne peut pas assez compter sur les places par le tems qui court pour calculer sur les émolumens à venir, et il est par trop guignonant [*sic*] de rester avec les charges, quand les entrées sont finies.

Je n'avais pas lu le soulier de satin, mais l'histoire de la montre de l'ami des enfans a fait sur moi une impression indestructible, que l'expérience renouvelle incessamment. Dans ce moment-ci, je vois avec un sentiment de honte que notre maison ici est d'une malpropreté, qu'elle a un air de décadence dans tous ses détails, qui contraste d'autant plus avec quelques points lumineux qui semblent n'être là que pour éclairer la pauvreté du reste, un vrai luxe et misère qui me déplaît souverainement et je tâcherai d'y porter remède dès que je le pourrai, mais la propreté est dispendieuse, surtout lorsqu'on a à faire à une nation *scrousa*<sup>2</sup> comme la nôtre.

Nous avons fini et commencé notre année en santé, mais du reste assez tristement: Charles fait des bêtises, et son père en est accablé, cela me fait une grande peine, et me met par momens hors des gonds, quoique je ne dise rien, ne croyant pas utile de m'en mêler.

De plus nous avons eu ces jours-ci, des embarras très graves à Pignerol<sup>3</sup>, notre directrice interne avait la tête tout à fait renversée, et nous ne savions où donner de la nôtre pour trouver à la remplacer; on vient de me dire que les choses se calment et qu'on est près de s'entendre, à la bonne heure, mais nous ne pouvons plus

avoir cette confiance qu'elle avait su nous inspirer d'abord. Du reste nous avons une assez bonne saison, pas de neige à Turin.

Les affaires politiques cheminent assez tranquillement, mais on fait bien des sottises autour du Roi, les intrigues sont incessantes; on travaille à le dégoûter du régime actuel, on le pousse à des mesures qui sont des contresens, on lui arrache des promesses qu'il ne peut tenir, on le compromet, on l'ennuie, il ne sait se défendre contre ceux qui l'entourent et on craint toujours le découragement. Dieu sait quelle race de Roi absolu il ferait!

On a donné le grand Collier à Pralormo<sup>4</sup>, personne ne l'a critiqué. Mais on l'a donné à Pasqua<sup>5</sup> et cela n'a pas fait bon effet, car, d'après le statut de l'Ordre, on ne le pouvait pas, et on l'a donné au général Crotti, et on s'en est moqué. Gallina<sup>6</sup> remplace Pralormo à Paris. Je ne sais comment il s'en tirera. Il devient *obeso* et insouciant, il vient de perdre un enfant, on dit qu'il n'a pas d'espoir d'en avoir d'autres et cela le rend encore plus morose, enfin nous verrons.

Samedi<sup>7</sup> nous avons eu notre soirée ministérielle toujours fort nombreuse et animée. Je suis ennuyée de ne pouvoir sortir de mes deuils, voilà encore Prié<sup>8</sup> qui vient de se laisser mourir. Nous avons samedi tous les Tunisiens, parmi lesquels plusieurs Européens. Mais les vrais Arabes sont curieux. Ils ne parlent, ni ne comprennent et sont fort étonnés de nos habitudes. Ils ont beaucoup d'argent et achètent une quantité de choses. Il y en a un qui a acheté une quantité de petites lanternes magiques, dont il était enchanté. Ils ont porté une quantité de cadeaux au Roi et à la Reine. A celle-ci des vêtements faits à la mode de Tunis et pour lui prouver son estime toute particulière le Bey lui a envoyé la robe que portait sa mère... Il paraît que cette heureuse mère était une manière d'éléphant, d'après son pantalon. Les ministres ont tous eu des décorations en diamants. C'est la seconde fois depuis peu qu'on envoie des présents et on a reçu l'avis qu'on préparait un troisième envoi. C'est fort inquiétant, vu qu'il faut toujours rendre la politesse. Le Bey, dans sa lettre au Roi dit d'abord qu'il est le *midollo* des rois, qu'il fait tant de cas de son amitié, qu'il tâchera de la conserver *con doni incessanti*. Le Roi devrait lui envoyer ses *braie fruste*<sup>9</sup>, c'est tout ce qu'il y a de plus intime.

Les biscuits sont arrivés, il ne manque plus que la farine de S. Martin qu'on se procurera facilement, je ne sais pourquoi elle tarde autant. Maintenant, écris-moi comment tu veux qu'on te l'expédie: veux-tu qu'on attende le départ du bateau à vapeur de l'exposition?

il ne partira qu'après le 20. Si tu veux qu'on te l'expédie par terre, cela te coûtera de 50 à 60 francs.

Maintenant adieu, mon cher fils, porte-toi bien, je suis bien aise que tu ayes contemplé dans ta distribution de logement la possibilité de la compagnie, c'est toujours quelque chose. Je t'embrasse.

Indirizzo: « Monsieur le Marquis Emmanuel d'Azeglio Ministre de Sardaigne auprès du Gouvernement Britannique. Berkeley Square 5. Londres ». Timbro postale di partenza: « Torino 2 gen. 51 ». Parzialmente edita con varianti in *Souvenirs historiques*, pp. 418-419.

<sup>1</sup> Piemontese: « bagaglie, bagaglume, masserizie di poco valore ».

<sup>2</sup> Piemontese: « sudicia, sporca ».

<sup>3</sup> Costanza era visitatrice del collegio femminile di Pinerolo, fondato l'anno precedente dal conte Luigi Franchi di Pont (cfr. lett. 297, nota 9).

<sup>4</sup> Carlo Beraudo di Pralormo, ministro a Parigi, ottenne di ritirarsi a vita privata per motivi di salute e ricevette dal sovrano, supremo segno di riconoscimento, il collare dell'Annunziata e il grado di Ministro di Stato.

<sup>5</sup> Il 31 dicembre 1850, Vittorio Emanuele conferì il collare dell'Annunziata al marchese Pietro Vivaldi Trevigno Pasqua, duca di San Giovanni, luogotenente generale e prefetto di palazzo, e al cavalier Angelo Michele Crotti di Costigliole, luogotenente generale.

<sup>6</sup> Il conte Stefano Gallina di Guarene fu nominato, nel marzo 1851, ministro plenipotenziario a Parigi in sostituzione del conte di Pralormo (cfr. lett. 279, nota 1).

<sup>7</sup> 28 dicembre 1850.

<sup>8</sup> Il 31 dicembre 1850, a Pinerolo, era morto il marchese Demetrio Turinetti di Priero, già membro della giunta provvisoria costituzionale in Torino nel marzo 1821.

<sup>9</sup> Piemontese: « calzoni, mutande consumate ».

316.

Le 5 janvier 1851

Mon cher fils,

On me dit qu'il y a une occasion et quoique je sache ce qu'elle vaut, j'en profite pour te dire deux mots. Je croyais tous les jours voir arriver une lettre de toi pour ton père, mais elle n'est pas encore venue; écris-la, il n'est pas nécessaire qu'elle soit longue, réponds aussi un mot à Jenny. Le *Lady's companion* est arrivé, mais sans note explicative; Max ne savait ce que c'était, on commençait à supposer un cadeau pour Rina, heureusement je suis arrivée à temps pour donner l'explication. Jenny est enchantée, te remercie et de-

mande le prix, elle veut savoir si c'est bien celui que tu lui as dit, ou s'il y avait quelque variation.

J'ai oublié de te dire que tu ne m'envoies pas de patrons de crochet [...] <sup>1</sup>, car nous en avons une inondation de tous les pays. J'ai dit à Max de te renvoyer les boutons. Il a encore un gilet d'hiver et ne sait ce qu'il en doit faire, il est arrivé avec le sac portefeuille de Jenny. Rappelle-toi en m'écrivant de me répondre sur ce que je t'avais demandé de la part du Nocle, si tu as reçu le portrait, et si on sait ce que c'est que le peintre dont j'ai oublié le nom.

Quant au Policarpe, il ne s'est pas montré, mais cela m'est égal. J'espère que tu n'entreprendras pas de loger tous ceux qui iront à l'exposition <sup>2</sup>, passe pour l'Amis s'il s'y décidait, mais il ne voudrait peut-être pas. En attendant il refait ici son bail pour neuf ans, avec une augmentation de loyer fort considérable.

Nous avons eu notre soirée hier, toujours fort nombreuse, fort animée. J'y ai parlé de toi avec Mr de Broukère <sup>3</sup> que nous avons; à 11 heures j'en ai complètement assez de voir tourner toutes nos toupies et je me sauve.

Je n'ai encore pu faire ma présentation de la comtesse Franzini, il ne paraît pas que l'on soit très pressé de faire cette acquisition, j'aimerais autant que ce fût affaire finie.

Le S. Marsan a rompu ses négociations de mariage avec les Cavour <sup>4</sup>; il voulait le million tout entier, comme Emmanuel-titi voulait la roue toute entière en fait de saucisson, et on ne voulait lui en donner que la moitié pour le quart d'heure. Il vaut mieux que cela ait fini ainsi; probablement la Joséphine se serait mal trouvée d'une autre solution.

Nous vivons dans un brouillard perpétuel; on peut à cet égard se faire illusion d'être à Londres. Quelquefois je me dégoûte de sortir de crainte d'accrocher. B[ertinat]ti est venu, un de ces jours, me parler pour une commission, et il m'a chargé de te faire ses amitiés. Il tient toujours à sa diplomatie, quoiqu'il avoue d'être parfaitement au Ministère; je crains qu'il ne soit victime de sa lubie.

Il y a eu un peu de bruit à Gênes par une rixe qu'on a voulu faire mousser. Le fait est qu'à Gênes les 9 dixièmes de la population voudrait l'état de siège et qu'elle n'ose pas le demander de crainte de l'autre dixième.

A Ivree, un fonctionnaire a tiré sur un prêtre ou séminariste et l'a tué, c'est apparemment un fou ou un soldat ivre, mais l'*harmonie* aura soin de l'interpréter.

J'ai dit à Ferrero de joindre à l'envoi de comestibles, une boîte de pâtes de Gênes que tu mangeras à ma santé, *very fine soupe*.

Adieu, mon cher fils, porte-toi bien, j'ai vu par le *Galighani*<sup>5</sup> que tu étais allé chez Lord Palmerston, ta grippe était donc finie. J'ai vu aussi, chez les Collegno, une vue de Chatsworth avec ses cascades, c'est un peu plus grandiose que chez nous. Je t'embrasse, ton père aussi, bien des parens et des amis te saluent, mais j'oublie les noms.

Parzialmente edita in A. COLÓMBO, I, p. 212.

<sup>1</sup> Vocabolo illeggibile.

<sup>2</sup> Cfr. lett. 313, nota 4.

<sup>3</sup> Il cavaliere Henri-Marie-Joseph-Ghislain de Brouckère, inviato straordinario e ministro plenipotenziario del Belgio a Torino.

<sup>4</sup> Cfr. lett. 314, nota 2.

<sup>5</sup> Il *Galighani's Messenger*, grande quotidiano in lingua inglese, edito a Parigi dai fratelli Jean-Antoine e William Galighani. Fondato nel 1814 dal loro padre, un editore inglese di origine italiana, il giornale prese grande slancio grazie alla ricchezza e alla precisione delle notizie. In genere i suoi articoli trattavano di politica, commercio e letteratura (cfr. C. CAVOUR, *Diari*, I, p. 416).

317.

Le 15 janvier 1851

Mon cher fils,

Ta lettre à ton père est arrivée peu après le départ de ma dernière<sup>1</sup>, elle venait d'un endroit fort honorable et j'aime mieux que ce soit toi que moi, qui te trouves en butte à tous ces honneurs et distinctions.

Je me trouve assez fatiguée du peu que j'ai à faire ici et je pense souvent que si nous avions le chemin de fer pour aller au Roc, je m'arrangerais volontiers pour y aller passer de tems en tems deux ou trois jours, et ne plus parler, ni entendre parler, qui est ce qui me fatigue le plus. Il m'est arrivé l'autre nuit de ne pouvoir m'endormir qu'à 5 heures et 1/2 du matin, à propos de rien, mais deux heures est l'heure habituelle, et plus tard les jours de réception de Maxime. Au reste le chemin de fer de Savillan a repris faveur, on y travaille en plusieurs endroits et on dit qu'il ira jusqu'à Raconis cette année. On s'occupe même fort des troncs de Saluces et Fossano, de façon que nous aurons bientôt toute facilité pour arriver à ce bienheureux Roc. Je ne serais même pas étonnée qu'à un jour donné, tu n'eusses à inviter tes connaissances de Londres à y venir passer deux jours, comme on va à Chatsworth, mais je te conseille que ce soit plutôt en été, lorsque les bois sont feuillés.

Ce matin, nous nous sommes réveillés avec le tapis blanc, mais il est *sutil* et personne n'ose se plaindre au 15 janvier; on se plaint plutôt de ne pouvoir faire de la glace. J'ai eu ma présentation de la comtesse Franzini mardi<sup>2</sup>. J'ai vu la Reine régnante<sup>3</sup>, qui est dans un état intéressant, mais toujours bien belle à mon avis. Elle m'a demandé de tes nouvelles, dont je lui ai su grand gré. Puis nous sommes descendues chez la Reine Douairière, que j'ai revue avec un triste plaisir. J'étais émue et elle aussi. Elle a l'air d'un tout petit fantôme. La disparition si tragique de ce pauvre Charles-Albert m'a laissé une impression profonde, qui ne s'effacera plus. On dit que cette pauvre Reine aurait plaisir à nous voir. Nous ne demandons pas mieux, surtout si elle voulait nous recevoir comme elle était, en robe noire montante et manches longues, ainsi que ses dames. Après, nous sommes allés chez la duchesse de Gênes, que j'ai trouvé plus jolie que je ne m'attendais. Tout cela nous a pris plus de trois heures et il ne faisait plus chaud à la Cour comme du tems du *Magnanimo*<sup>4</sup>: mais je n'en ai nullement souffert. Je ne suis plus allée à la fête du duc de Gênes le lendemain. On m'a dit qu'elle avait été magnifique. Il doit en donner d'autres.

Notre carnaval est fort animé. Lundi<sup>5</sup> il y a eu bal chez le marquis de Cirié, et soirée chez le comte Apponi, où l'on dit que pour la première fois il y avait du monde. Ce soir, bal chez Redern. On en prépare un chez les Cavour et un autre chez les Pollon. Les soirées de Maxime sont toujours très courues, c'est le seul endroit où la *Borghesia* afflue, je crois qu'on trouve mon accueil encourageant; mais une fois la réception finie, je ne sais plus que devenir. Je n'ai personne auprès de qui je puisse parler le tems qui reste, aussi je pars à 11 heures. Je suis toujours en deuil, voilà le cinquième que j'enfile sans désenfiler: cette fois c'est la femme de César La Rocca<sup>6</sup>, la belle jardinière, qui vient de mourir et laisse une famille de 14 enfans, après avoir donné le jour à 21. Cela m'a obligé à acheter encore une robe noire, pour ne pas mettre toujours la même, je pense que me voilà des robes d'hiver pour le reste de ma vie. Si tu veux savoir mon *figurin* de samedi<sup>7</sup>, il se compose d'une robe de satin noir bien fort et d'un bonnet garni de dentelle noire et de grosses touffes de violettes.

Max n'est pas de belle humeur, en attendant on se retire un peu de côté et on le laisse aller, le voyant peu disposé aux observations qu'on voudrait lui soumettre dans son intérêt.

Tout le monde ici se préoccupe de la crise française; il paraît qu'à Paris tout le monde trichait au jeu, Changarnier<sup>8</sup> a perdu son

enjeu le premier, nous verrons ce qui s'en suivra; mais l'affaire est sérieuse en ce que le pouvoir se déconsidère de plus en plus, et il en reste si peu. Il faut espérer que l'assemblée, qui s'est donné le tems de la réflexion, ne fera pas d'*improntitidine*, et que surtout il ne se passera pas de bouleversemens dont nous puissions avoir des éclaboussures. Nous sommes tranquilles, nous avons fait un jubilé magnifique, le Pape nous a loués, mais de négocier il n'en est pas question. Le commerce fait très bien ses affaires. Les étrangers ne trouvent pas à se loger, et les régnicoles [*sic*] dansent. Cependant les propriétaires songent de tems en tems au déficit. Toutes les provisions de bouche sont arrivées, j'attens que tu me dises comment nous devons les faire partir.

Demain je dîne chez le Nocle avec les Collegno, qui logent chez lui, et les Arconati. Son cuisinier le quitte, c'est dommage. L'autre soir le pauvre Nocle est tombé en descendant l'escalier du Club, heureusement il ne s'est guère fait de mal.

Il y a eu ces jours passés de grosses brouilles avec Charles: celui-ci est venu me trouver pour que j'arrangeasse l'affaire avec son père, mais il ne voulait avouer aucun tort ni rien promettre pour l'avenir; je ne voyais pas alors ce que je pouvais dire à mon frère et nous nous sommes séparés sans conclure, mais non sans lui avoir dit ses vérités, quelle tête!

Adieu, mon cher fils, je t'embrasse. Jenny a payé sa dette.

Indirizzo: « Monsieur le Marquis Emmanuel d'Azeglio Ministre Plénipotentiaire de Sardaigne. Berkeley Square 5. Londres ». Timbro postale di partenza: « Torino 15 gen. 51 ». Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 419-420.

<sup>1</sup> La lettera di Emanuele a Roberto, scritta il 3 gennaio 1851 dal Castello di Windsor, è edita in A. COLOMBO, I, pp. 209-212.

<sup>2</sup> 7 gennaio.

<sup>3</sup> La regina Maria Adelaide era in attesa del suo sesto figlio, che nacque il 2 giugno 1851, ed ebbe il nome di Carlo Alberto, e il titolo di duca del Chiabrese.

<sup>4</sup> Denominazione di re Carlo Alberto.

<sup>5</sup> 13 gennaio.

<sup>6</sup> Cristina Borelli (n. 1805), aveva sposato nel 1821, Cesare Morozzo della Rocca (1802-1878). Morì il 12 gennaio 1851.

<sup>7</sup> 18 gennaio.

<sup>8</sup> Nicolas-Anne-Théodule Changarnier (1793-1877), generale dal 1840 e comandante della piazza di Parigi nel '48, repressé l'insurrezione del 13 giugno 1849. Fu acceso sostenitore della restaurazione monarchica, concentrò nelle sue mani il comando militare di Parigi e quello della Guardia Nazionale. Espulso dopo il 2 dicembre 1851, rientrò in Francia nel 1859.

*Oh! as pia tropa pena*<sup>2</sup>, *Eccellenza!* Max m'envoie tes cadeaux, c'est magnifique, seulement il y en a trop; je me serais très fort contentée du châle très confortable, c'est dommage qu'il ne veuille absolument pas faire froid cet hiver. Après deux jours de pluie et gâchis, nous avons le soleil et une température très douce. C'est égal, je mettrai mon châle neuf pour aller faire mes visites du matin, et pouvoir dire que c'est mon fils qui me l'a envoyé, c'est là l'essentiel. Quant à la belle robe de popeline, je tâcherai de la faire faire pour la soirée de samedi et si on me loue, comme je m'y attens, je me rengorgerai et je dirai c'est un cadeau de mon fils. Merci donc, mon cher fils, j'aime tout cela pour l'amour de toi.

Nous avons aussi reçu le livre pour ton père et il t'en écrira lui-même un de ces jours. Ce que j'apprécie, c'est l'explication de toutes les marques des différentes manufactures de porcelaines. L'Amis a aussi eu le sien, et le nocle aussi. A propos, tu as envoyé à ce dernier du créosote pour les dents, au lieu du spécifique pour les punaises, il tâchera d'avoir de nouveau l'adresse et le nom exact de la chose.

Je fais cette année ma fête<sup>3</sup> en deux actes: Jenny m'a envoyé une manière de Pelotte, car elle ne se souvient jamais du jour et j'aurai aujourd'hui à dîner, selon l'habitude du dimanche, mon frère, Charles et l'Amis, de plus Salvator qui est venu passer une quinzaine en Piémont. Demain, je le dirai encore à mon frère, Charles et l'Amis s'ils veulent revenir, et de plus j'aurai la tante Camille et son frère, mes vieux amis que la politique n'a pas refroidis.

Cette semaine passée, Max m'a donné vacance pour le samedi, ce qui m'a été fort agréable. Les Pollons en ont profité pour donner leur bal, dont je n'ai pas encore eu des nouvelles; je me suis bien gardée d'y aller, et non plus à ceux du duc de Gênes, qu'on dit magnifiques, comme je n'irai pas demain à celui du Roi. Ton père a dîné à la Cour jeudi<sup>4</sup>, grand dîner de 60 couverts, très bon, très beau pour les chambres. Moi, j'ai dîné ce jour-là, tête-à-tête chez Camille. Notre carnaval est des plus animés, on prépare un bal chez le marquis de Cavour pour lundi prochain, on a restauré l'appartement, on le dit très beau.

Salvator me semble bien portant, le petit est toujours languissant, on se flatte beaucoup, Dieu veuille qu'on ait raison. Isabelle va à merveille, il paraît qu'elle fait fureur à Florence, on se l'arrache de

tous côtés. Elle va jouer dans les concerts, il paraît vraiment qu'elle se fait très forte; elle déchiffre toute seule à livre ouvert des morceaux très difficiles, et elle donne des leçons de danse avec le plus grand succès. J'ai bien un peu de crainte qu'on la gâte, mais qu'y puis-je faire? Il est assez probable qu'elle restera à Florence et ne nous reviendra plus. Du reste, la Toscane est dans un état pitoyable, et nous regarde avec envie et regret, mais ils sont trop mous dans ce pays.

Nous avons toujours un œil sur la France et ne sommes pas sans appréhension. J'avais bien de suite jugé que l'on pouvait faire sortir toutes sortes de gravités de ce premier incident, malgré l'Amis qui ne voulait pas en tenir compte, maintenant cela le fait rêver creux plus que jamais. Si nous avions le bon sens de ne pas jeter au nez de toutes les puissances des injures gratuites, nous pourrions espérer qu'on nous respectât, mais nous sommes assez mal élevés et assez mal conseillés pour vouloir nous passer la sottise fantaisie d'insulter de plus forts que nous.

Ton expédition de comestibles est enfin partie d'ici et partira ces jours-ci de Gênes avec le *Governolo*, capitaine Persan<sup>5</sup>. On n'a pas pu faire entrer toutes les châtaignes dans la caisse, mais je crois qu'il y en avait passablement. Il faudra que tu fasses tamiser la farine, qui doit être avec le son. Je me suis fait autoriser par ton père à ajouter 12 bouteilles de vin d'Azeglio, pourvu qu'il soit bon, car il nous arrive souvent de trouver des bouteilles qui ont souffert. On fait du très bon *sambaion*<sup>6</sup> avec ce vin-là.

Je vois que le comte Salino<sup>7</sup> accompagne quelquefois Isabelle avec sa flûte ou clarinette, mais je ne pense pas qu'il soit dangereux. On a mis un piano dans la chambre du petit malade, qui a tant de plaisir à entendre la musique et s'en trouve soulagé.

Adieu, cher fils, je pense que j'aurai peut-être une de tes lettres demain, elle sera la bienvenue. Je t'embrasse, ton père aussi.

J'ai reçu une lettre de Barba Prospero, qui me fait tant de compliments sur ta promotion, mais il craint qu'elle le prive de l'occasion de renouveler connaissance.

Indirizzo: « Monsieur le Marquis Emmanuel d'Azeglio Ministre Plénipotentiaire de Sardaigne. Berkeley Square 5. Londres ». Timbro postale di partenza: « Torino 26 gen. 51 ». Parzialmente edita in A. COLOMBO, I, pp. 213-214.

<sup>1</sup> Il mese fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> Piemontese: « Si prende troppo disturbo! ».

<sup>3</sup> Costanza il 27 gennaio festeggiò il suo cinquantottesimo compleanno.

<sup>4</sup> 23 gennaio.

<sup>5</sup> Il conte Carlo Pellion di Persano (1806-1883), capitano di vascello, comandò la corvetta *Governolo* all'inizio del 1851, poi a varie riprese nel 1852 e 1853.

<sup>6</sup> Piemontese: « zabaione ».

<sup>7</sup> Cfr. lett. 256, nota 4 e lett. 313, nota 8.

319.

Dimanche, 9 février [1851] <sup>1</sup>

Mon cher fils,

J'ai reçu ta lettre du 26 en tems et lieu, et je vais y répondre catégoriquement, mais d'abord il faut que je te parle des événemens qui se passent en famille.

Nous avons un mariage, qui est fort approuvé par les amis, mais qui fait jeter les hauts cris aux envieux et aux ennemis, et on en a toujours dans une certaine situation si on ne fait beaucoup pour se la faire pardonner.

Il y a un mois environ que Charles s'est mis dans la tête d'épouser Mlle de Cavour<sup>2</sup>. Son père, après quelques observations sur la santé de la demoiselle et quelques autres sur la facilité avec laquelle Charles passait d'un projet à l'autre, les prenant tous avec une fureur et une imprudence faites pour les faire manquer, avait demandé un peu de tems pour réunir ses pensées et voir s'il y avait des chances de réussite au cas que la chose convînt. Mais bah!, demander à Charles de réfléchir et d'attendre c'était peine perdue. D'ailleurs le système des Cavour c'est que Mlle Joséphine était seule arbitre de sa destinée, et qu'il fallait laisser les jeunes gens arranger leurs destinées, comme bon leur semblerait, système qui réussira avec Mlle Joséphine, mais qui pour Charles peut avoir ses inconvéniens. Ils commencèrent cependant tous par des difficultés, de fortes représentations au jeune homme sur sa conduite passée, les mêmes que j'avais eues l'honneur de lui faire moi-même précisément pour lui épargner le désagrément de se les entendre faire par d'autres, et on demanda un tems d'épreuve. Charles fit toutes les protestations possibles, mais en attendant il poussait sa pointe, et comme les autres, au fond en avaient autant d'envie que lui, on fit tant et si bien que lundi soir<sup>3</sup> les jeunes gens s'étaient donnée parole en tête-à-tête sous l'autorisation de papa Gustave. Mon frère, qu'on laissa un peu

trop de côté, n'approuvait pas cette manière d'agir fort insolite chez nous, et nous eûmes grande peine vendredi à calmer la bourrasque qui s'était élevée; enfin en nous y mettant tous, nous parvîmes à remettre la barque à flot. César alla chez les Cavour et tout finit à la grande satisfaction des intéressés. Hier matin, mon frère est parti pour Gênes et Savone, il pense revenir samedi<sup>4</sup>, et j'espère que cette petite diversion lui fera du bien au corps et à l'âme, car il est tourmenté de craintes pour l'avenir; espérons qu'il sera meilleur qu'il ne le prévoit! La jeune dame n'est point jolie, mais elle a beaucoup d'esprit et un esprit aimable et caressant; il est bien à désirer qu'elle prenne sur son mari l'ascendant qu'elle a sur son père et son oncle, qui l'adorent à la lettre. Hier, elle est venue me voir avec son père et ce soir j'irai lui rendre la visite et lui porter un bracelet tout d'or dans le goût anglais. Car, demain, ils donnent leur bal et il me faudra y aller faire un tour, pour que mon absence, jointe à celle de mon frère, ne donne pas lieu de supposer quelque mésintelligence. Je pense que je mettrai la robe de mon fils, qui me semble s'assortir avec mon chaperon de violettes. Je crains seulement que le soir ma robe n'ait des reflets bien roses, on les mettrait, je pense, sur le compte de la grande gaieté que me cause la noce.

Quoiqu'il en soit, j'ai vu que mon frère convoitait un morceau de l'étoffe pour se faire un gilet, et il m'en est resté assez pour le satisfaire; ainsi nous voilà tous les deux plus roses en dehors qu'en dedans. Charles a commissionné à Mortimer une chaîne de montre pour la demoiselle, il te saurait grand gré si tu voulais la voir et en presser l'expédition.

Il me semble que tu t'es bravement tiré de ton affaire Raymondi, passablement épineuse; voilà une jeune dame qui n'ira pas se repentir à Rome d'avoir fait un mariage démocratique. Je crois que ces Raymondi sont ici marchands de quoique ce soit, véritable *no bodys*.

Le mariage Martini<sup>5</sup> s'est effectué il y a 15 jours, le comte était convalescent d'une forte maladie, il vient de faire une rechute qui a fort inquiété; maintenant il va bien, c'est la goutte qui le prend au cœur et lui cause des suffocations affreuses, triste condition pour se marier. Tout s'est passé sans tambours ni trompettes, ni participations imprimées, ni visites, ni dîners. Mlle n'entend pas tout cela, c'est une singulière personne et tout le monde de dire *pauvre Martini!*

Nous avons en ce moment une petite collection de filles gâtées, qui sont les plus ridicules petites personnes que l'on puisse voir, se faisant *scorgere* à tous momens, que Dieu nous soit en aide. J'ai

bien recommandé Isabelle à Salvator pour qu'on la gâte le moins possible.

Quant à l'affaire qui te regarde, mon cher fils, je ne puis que répéter ce que je t'ai dit il y a longtems, que je ne désire prendre à cet égard ni initiative, ni responsabilité; tu es d'âge à savoir ce qu'il te faut. Je sais bien ce que je te souhaiterais, mais ne l'ayant pas sous la main, je n'ai rien à offrir et je me contente de demander au bon Dieu qu'il te donne ce qui sera meilleur pour toi.

Je te trouve un peu susceptible avec les amis, car je pense que c'est à Jenny que tu fais allusion avec tes *sunts*; je ne savais point qu'elle voulait t'écrire, elle me l'a dit après l'avoir fait, mais j'ai pensé que tu prendrais sa lettre comme une simple marque d'intérêt et comme tu n'es pas avec elle dans l'habitude de prendre les choses fort au sérieux, que tu répondrais par quelque-une de ces plaisanteries que tu sais si bien faire.

J'espère que le *Governolo* pourra partir demain, la mer était si mauvaise ces jours passées qu'on n'avait pas pu charger le bateau. Maréchal Persan, que j'ai vu, va t'arriver avec, je ne serais pas étonnée que Charles et sa moitié ne finissent par aller voir l'exposition.

L'avocat Ferrero dit que les biscuits, avant d'être mangés, doivent être tenus deux jours dans un endroit un peu humide. La farine il faut la tamiser et ne pas la garder trop longtems.

Il m'est arrivé de Gênes un beau *nasello* et des huîtres que je donne à l'Amis, Charles et Cravetta, qui s'est mis en quatre pour le mariage, je suis fâchée que mon frère n'en ait pas *sapori*.

Il n'est question à Turin que de bals et dîners. Le Duc de Gênes a donné le sien mercredi<sup>6</sup>, un monde énorme, il paraît que la démocratie donne beaucoup de *caus*<sup>7</sup>, car Joséphine en boîtait encore hier. Hier soir j'ai eu relâche. Max a cédé son tour aux Pollons. Demain les Cavours, mercredi les Redern, samedi Max, lundi le Roi, etc. On donnera mercredi le bal des pauvres au Grand Théâtre, Brème s'en mêle, ce sera beau. Castion veut en donner un et Camille Cavour a dit à sa nièce que quand elle se marierait il voulait donner pour elle un bal monstre dans son grand salon et 11 pièces éclairées et inviter tout le monde, gare aux *caus*.

Je pense que mes parures auront l'occasion de reparaitre sur la scène *come nuove*. Heureusement que je ne t'ai promis que du thé cette année, si tu viens au Roc, car nous n'aurons pas de glaces, nous avons rempli notre glacière de neige. Il y a huit jours nous avons eu la neige, puis la pluie qui a tout fondu et de nouveau le beau tems, un vrai mois d'avril.

L'avocat Ferrero m'a dit qu'un banquier était venu réclamer 1200 francs pour le compte du chevalier Corti, qu'il lui avait dit qu'il ne pouvait livrer la somme sans une lettre d'avis.

Je ne blâme pas les gouttes de l'eau de vie dans l'eau, qui n'est guère bonne à Londres, seulement ce ne doit pas être trop bon. Ici, de l'eau rougie avec nos vins ferait de même. Je t'ai envoyé des pilules d'aconit.

Adieu, mon cher fils, je t'embrasse, car c'est l'heure où il m'arrive des visites. Je vais cacheter ma lettre avec le cachet que m'a donné le Nocle, le jour de ma fête, du reste j'ai eu des coffrets et choses pareilles.

Adieu, nous n'avons pas encore de garde des sceaux<sup>8</sup>, que je sache.

Parzialmente edita in A. COLOMBO, I, pp. 214-216.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> La rinuncia del marchese Vittorio Asinari di San Marzano a sposare Giuseppina Benso di Cavour (cfr. lett. 316) aprì a Carlo Alfieri una nuova prospettiva matrimoniale. Alla giovinezza e alle doti intellettuali e spirituali, Giuseppina univa l'attrattiva di una cospicua fortuna.

<sup>3</sup> 3 febbraio.

<sup>4</sup> 15 febbraio.

<sup>5</sup> Il conte Enrico Martini emissario del Governo provvisorio lombardo nel 1848 per chiedere l'intervento di Carlo Alberto, ottenne poi la cittadinanza sarda e fu incaricato nel 1848-49 di missioni a Parigi, Bruxelles, Roma. Fu deputato dal 1848 al 1853 e poi dal 1860 sino al 1869, anno della sua morte. A proposito del matrimonio con Maria Luisa Canera di Salasco (cfr. lett. 311, nota 9), Giuseppe Massari il 31 gennaio 1851 aveva scritto a Antonio Trotti: « Enrico Martini s'è fatto un grande onore nelle discussioni sul bilancio della marina, ma le fatiche lo hanno fatto cadere gravemente infermo e gli hanno fatto aggiornare il matrimonio con la figlia del generale Salasco » (A. MALVEZZI, p. 468).

<sup>6</sup> 5 febbraio.

<sup>7</sup> Piemontese: « calci ».

<sup>8</sup> Il 7 aprile 1851 l'*interim* del dicastero di Grazia e Giustizia fu assunto da Giovanni Filippo Galvagno, ministro dell'Interno.

320.

Samedi, 22 février [1851]<sup>1</sup>

Mon cher fils,

J'ai reçu hier matin ta lettre et je l'ai lue en m'échaudant la langue avec mes œufs brouillés, ce qui ne m'a pas empêchée de

l'apprécier à l'ordinaire. Je commence par te dire que je n'aime pas ta toux, ce que tu croiras sans peine, mais c'est que dans le climat que tu habites il ne faut point laisser entreprendre la poitrine, et je trouverais très bien que tu allasses soit à Paris, ou Brighton ou autre lieu propice, pour empêcher a *bad cough* (je crois qu'on dit). Prends du lait chaud le soir et le matin, et garde-toi de manger et boire stimulant, la saison exige des précautions pour quelque tems encore.

Après une longue visite de César Saluces, je me suis transportée chez Mr Martin; j'ai fait l'affaire de ta Lady Vol-au-vent, qui a peut-être dans sa tête de diriger son ballon, et on lui expédiera pour cela la quantité de gaze nécessaire pour ses expériences. J'ai en même tems regardé des gazes riches, et je me suis trouvée embarrassée dans le choix, ne connaissant pas le goût anglais. Je me suis décidée pour une pièce fond blanc et argent avec carreau bleu de ciel; elle me semble jolie, mais peut être qu'à Londres on apprécie peu les carreaux. Ensuite il y en a une qui m'a séduite, paille et or, et qui a l'air d'un tissu d'or. Cette robe avait été commandée par la comtesse de Samoiloff, mais on ne sait plus où la prendre pour la lui expédier. Cette robe ne conviendrait peut-être pas pour lier G [...] <sup>2</sup>, qui doit être blonde, et les blondes ne portent pas le jaune, mais on pourrait les considérer comme tissu d'or, ou bien en demander une semblable en couleur différente. Il n'y a point de garniture à cette robe, la comtesse voulait y mettre une guipure, et Martin dit qu'elle ne serait pas jolie garnie du même, et il pourrait bien avoir raison, elle ne coûte que 80 francs. On mettra dans le paquet, un morceau de volant blanc et argent pour donner l'idée d'une robe que la fabrique a offert à la Reine, et que S. M. a portée au bal de Chambéry; elle faisait une très belle figure, mais notre superbe Reine pare tout ce qu'elle porte.

Tu auras attention de faire voir tes gazes le soir à la lumière, les blanches surtout ne sont pas supportables de jour. Martin m'a fait voir une petite robe de jour couleur castor, avec des volants rayés cerise qui était assez originale, mais je ne voulais pas envoyer toute la provision; fais-les payer, il n'est pas nécessaire de donner à des plus riches que soi, et si tu veux autre chose, tu me le diras. Martin s'arrangera avec Cavour pour l'expédition. Si je ne t'ai pas envoyé des truffes, ce n'est pas faute d'y avoir pensé, mais on ne me dit pas quand on expédie le courrier; une seule fois je l'ai su, mais trop tard, et maintenant il n'y en a plus depuis les premières gelées.

Mon frère m'avait chargé de te demander s'il n'y avait pas à Londres quelques belles étoffes pour robes, supérieures à celles de France, il croit lui que les satins et certaines étoffes en guise de Pékins ont une supériorité sur toutes les autres. Je crois que Charles voudra patouiller tout, lui-même, son père voudrait qu'il achetât aussi à nos marchands, autrement cela ferait mauvais effet. Mais s'ils partent en se mariant et qu'ils se marient sans bruit ce carême, ils pourraient acheter sur les lieux. J'ai vu hier le cadeau de mon frère, c'est une broche et pendans d'oreilles en perles et brillants, des poires magnifiques. La comtesse de Carrù donne le bracelet pareil et tout cela figurera ce soir au grand bal Castion<sup>3</sup>. La fiancée n'apporte que des émeraudes, mais elle trouvera abondance de diamans, elle a des dentelles anciennes mirabolantes, on les a trouvées dans les gale-tas de la maison Lascaris. En fait de fortune, on lui donne 25 mille francs de rente en terres ou argent comme on voudra, plus 100 mille francs en argent qui seront assurés par mon frère, pour les dépenses actuelles. Ensuite, à la mort de son père, on complétera le million et demi qui lui revient de sa mère, et puis sa part de l'hoirie paternelle, qui sera considérable. Camille dit: « *et ce que je lui donnerai* » et Camille a 150 mille francs de rente, mais à l'âge de Camille je n'y compterais pas absolument. Ce qu'il y a à dire c'est que le petit frère est bien chétif, mais elle aussi est bien grêle, Dieu veuille que nous n'ayons pas encore à rendre plus que nous ne prenons. Cette jeune personne est l'opposé de la pauvre Ernestine au phisique et au moral: Ernestine n'avait que deux idées qui la dominaient, l'une de s'installer à la maison Alfieri, l'autre d'avoir un garçon, elle passait condamnation sur le reste; celle-ci sera moins tolérante, et si elle croyait qu'on lui manque d'égards elle serait femme à faire ses paquets et retourner chez son père. Enfin, comme ce sont eux qui ont bâclé l'affaire sans y mêler mon frère, il n'en aura du moins aucune responsabilité ni vis-à-vis de la famille qui ne l'a pas consulté, ni vis-à-vis du public qui a vu comment les choses se passaient, mais ne laisse pas que de s'en inquiéter prodigieusement, trop peut-être. Demain nous dînons chez les Cavour, il y aura aussi l'oncle Duc, qui a donné un bracelet contenant une montre couverte par une assez belle émeraude.

Cette semaine, il y a eu bal tous les jours, il est tems que cela finisse ou nos dames seront comme des merluches le jour des cendres. Moi, j'ai vacance et j'en jouis, on m'a pourtant fait aller à la Comédie Française, jeudi soir<sup>4</sup>, avec l'Amis et ton père, mais j'ai

perdu la faculté de m'amuser. Je ne sais si le comte Salino t'aura notifié son mariage, il épouse Mlle Caselli<sup>5</sup> de Florence, famille piémontaise. Salvator, qui se plaignait de l'avoir toujours sur ses talons, sera charmé qu'il soit occupé ailleurs.

Dimanche

Tu auras sûrement appris l'accident Pralormo<sup>6</sup> fort désagréable, mais qui a une heureuse issue: il n'en est resté qu'un comérage indigne et d'avoir changé une lettre particulière en délation. On a même fini par douter que la lettre n'existât et que ce ne fût qu'une intrigue ourdie ici, mais on dit que la lettre existe, on en a accusé Proto<sup>7</sup>, qui en a jeté ses cris les plus aigus. Une version qui circule tout bas, c'est que ce soit le marquis Brignole qui ait tenu le propos attribué à Pralormo; on dit que le marquis qui fréquente beaucoup la maison de la duchesse a été par inadvertance annoncé le soir par le domestique comme Ministre de Sardaigne, il est possible que ce soit encore une bourde.

Mercredi<sup>8</sup> soir les députés ont eu une séance secrète: c'était pour interpellier le Ministère pourquoi on avait laissé partir Pralormo et pas arrêté Cuggia; ensuite on voulait un *bill* d'impunité pour les députés et que personne ne pût leur demander raison de leurs impertinences, on les a envoyé promener, et hier matin on avait affiché sur les murs: *farina di poltroni di prima qualità, recapito in Piazza Carignano a mano sinistra*.

Maintenant que l'affaire Farina-Pralormo<sup>9</sup> est finie, il en surgit une sur le dos de Camille Piossasque, accusé d'être allé à Dresda, envoyé par le parti réactionnaire. Le fait est que, depuis quelque tems, ce Camille a été de Turin à Munich, de Munich à Paris, de Paris de nouveau à Munich et de Munich ici, puis de nouveau d'ici à Munich d'où il est revenu. Or comme on ne lui connaît pas les sous, on dit comment voyage-t-il d'autant mieux qu'il a eu l'imprudence de dire que le séjour de Paris lui coûtait 50 francs par jour. Il jure sa parole d'honneur qu'il n'a pas été à Dresde et que la politique n'est entrée pour rien dans ses voyages, mais qu'il n'était question que d'intérêts privés; des personnes qui semblent renseignées disent qu'il est parti de Turin pour emmener *Titin*, dont on avait entrepris d'arranger les finances et qui en restant ne faisait que les embrouiller, outre le danger d'épouser une *tarabacola*<sup>10</sup>. Arrivé à Munich, le Piossasque avait été hébergé chez Fabio<sup>11</sup>, ce qui lui convenait fort. Un des fils de Fabio se trouvait dans le même

cas du dit Titin en fait de *tarabacola* et on chargea encore Piosasque de le rémorquer à Paris, et voilà dit-on les causes de toutes ces allées et venues. Reste à voir si Fabio, qui est suspect de manigancer toujours quelque chose, ne se sera pas servi de Camille sans que celui-ci, peut-être, s'en soit aperçu. En attendant Titin a reparu sur la scène et on s'attend, peut-être à tort, à quelque nouvelle. Ce qui me fâche c'est que le Fabio annonce vouloir venir ici, acheter une maison et s'y établir, la Teresa ayant définitivement perdu la partie.

Je n'ai pas encore eu de nouvelles du bal Castion. Cravetta avait vu la salle improvisée, elle était magnifique, les fiancés devaient y rester jusqu'à neuf heures, puis aller à la messe chez la comtesse de Carpené<sup>12</sup>. Ratin aurait trouvé tout cela assez peu orthodoxe, et il me semble qu'il reste peu de Mme du Rosier.

Je conçois que tu ayes de la peine à suivre toutes les péripéties de l'existence de Charles; nous qui sommes sur les lieux en sommes souvent essoufflés, je voudrais que mon pauvre frère pût avaler quelques *granelli* d'indifférence, mais je crains qu'il n'averse à la place encore bien des couleuvres, qu'on lui reprochera encore. J'ai su les détails de l'affaire S. Marsan, ce n'est pas lui qui a élevé les difficultés, mais bien sa mère<sup>13</sup>, qui s'est cabrée parce qu'on a agi sans elle.

Ferrero a reçu ta lettre. J'ai fait tes invitations et je présume que Charles en profitera; quant au Nocle, il ne fait que sourire tristement. Mais s'il pouvait changer de lieux, je crois qu'il s'en trouverait bien. Pour ton père, il serait plus aisé de remuer le Mont Viso, et d'ailleurs je crois que même ceux, qui seraient disposés à aller, seront retenus par les devoirs parlementaires. Je pense aussi que bien des personnes qui parlent d'y aller maintenant, se contenteront d'aller à leurs campagnes respectives, quand la saison en sera venue. Pour moi qui redoute les *furfe*<sup>14</sup>, l'exposition ne me tente pas du tout. Je suis bien aise que tu me parles toujours de ta visite, espérons; mais il est sûr que nous avons à l'horizon certain gros nuage noir, qui nous empêche de voir ce qui est derrière et ce n'est pas sans une certaine trépidation qu'on avance vers cette formidable *incognita*. Dieu nous soit en aide, comme il l'a été par le passé; je suis quelquefois bien effrayée, bien découragée en voyant nos *impron-titudini*. Le parti réactionnaire se sent faible pour agir, il se tient prêt à seconder un événement qui viendrait du dehors, ou ne se mêlera de nous que si nous leur en fournissons le prétexte, mais qui répond que le prétexte ne sera pas fourni. Je conçois tes allarmes

passées, mais on n'a rien à mettre à la place de ce qui est, c'est pourquoi on le ménagera comme chez nous. Adieu, cher fils, nous t'embrassons, réponds sur les étoffes du Nocle.

Parzialmente edita in A. COLOMBO, I, pp. 216-221.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> Nome illeggibile.

<sup>3</sup> Il ballo per il fidanzamento del conte Francesco Verasis di Castiglione e di Virginia Oldoini.

<sup>4</sup> 20 febbraio.

<sup>5</sup> Il conte Ippolito Salino sposò la toscana Eugenia Caselli, poi moglie del generale Cugia di Sant'Orsola.

<sup>6</sup> Il rappresentante sardo a Parigi, conte Carlo Beraudo di Pralormo, era stato accusato, da una lettera scritta da Parigi, di aver espresso giudizi durissimi contro i liberali e il regime costituzionale piemontese, durante un ricevimento in casa della duchessa di Gramont. Interpellato sul grave episodio, il Pralormo negò di essere stato in casa della duchessa e smentì categoricamente di aver espresso opinioni politiche che, per abitudine, non considerava argomento di chiacchierata durante le feste. Per notizie dettagliate sull'episodio, cfr. A. COLOMBO, I, pp. 218-219.

<sup>7</sup> Il marchese Francesco Pallavicino di Proto.

<sup>8</sup> 19 febbraio.

<sup>9</sup> Era stato il deputato di centro-sinistra Paolo Farina a leggere la lettera contro il Pralormo nella seduta del 12 febbraio 1851 della Camera.

<sup>10</sup> Piemontese: « persona senza carattere, donnicciola di strada ».

<sup>11</sup> Il marchese Fabio Pallavicino.

<sup>12</sup> Lucia Coardi di Carpeneto, nata Milliet d'Arvillars.

<sup>13</sup> Infatti, fu la marchesa Cristina Capré de Megève, madre di Vittorio Asinari di San Marzano, vedova dal 1841, donna colta e brillante, a mandare a monte il matrimonio del figlio con Giuseppina Cavour (cfr. lett. 316).

<sup>14</sup> Piemontese: « folla, calca, stretta di gente ».

321.

Le 16 mars 1851

*Am' smia peui già lunga!* Voilà un mois que je suis sans lettres de toi, mon cher fils, et je ne sais plus que dire. J'ai fait la part de la crise ministérielle<sup>2</sup> et pensé qu'elle avait pu t'occuper assez pour t'empêcher de m'écrire, mais depuis quelque tems il me semble qu'elle est finie ou suspendue, et tous les jours je crois trouver une de tes lettres sur ma table et je suis toujours déçue. Cependant dans le cas de surcroît d'occupation, tu sais que je me contente d'un mot

pour me rassurer sur ton compte; je te prie donc de me l'écrire, il me suffit de ne pas m'inquiéter et peu de chose suffit pour cela. Je regrette que Giboulin ne puisse pas tenir la plume, je le chargerais de te représenter au besoin, persuadée qu'il s'en acquitterait très convenablement, comme un chien aristocrate qu'il est. Un monsieur, dont j'ignore le nom, est venu il y a quelque tems me donner de tes nouvelles de vue, ce qui m'a fait plaisir et suffit pour un peu.

Préalablement, j'avais reçu trois petits paquets à nous adressés, une petite brochure et puis des objets que je ne savais comment qualifier et qui sont là, à attendre une explication. Quand je défis les petits paquets, je crus en vérité d'abord que tu m'envoyais tes vieilles jarretières, et je me dis, oh, mon pauvre fils! il paraît que la chute du ministère *whig* lui a tourné la tête; puis je vis par les dimensions que ce n'était pas cela, je découvris ensuite un autre article, dont je ne puis encore m'expliquer l'emploi; tu aurais dû mettre un mot sur l'enveloppe pour m'édifier à cet égard. Je fis voir les objets à ton père, qui en fut très étonné, et dit *bei cap d'roba!*<sup>3</sup> Enfin j'en suis toujours à attendre les explications.

Ces jours-ci j'ai eu la visite de Mr Camin<sup>4</sup>, qui est venu nous dire qu'il était chargé de ta part de prendre des vues du Roc; ton père s'en est encore étonné parce qu'il n'avait vu du susdit que des *spiegass*<sup>5</sup>, mais je lui ai remarqué que puisqu'il avait travaillé en Angleterre et que tu l'avais jugé d'après ses œuvres, il était apparemment devenu habile. En tout cas, comme il veut aller de suite, j'ai fait écrire à Vassal de se trouver à Saluces jeudi<sup>6</sup>, de le conduire d'abord à Lagnasc, et ensuite au Roc, quoique le moment soit très défavorable, car j'ai pu juger cette année dernière combien le manque de feuillage détruisait d'heureuses illusions, mais enfin je laisse tout cela à son arbitre et au tien.

Tout cela me fait penser que si tu viens vraiment passer quelque tems auprès de nous à la campagne, tu pourras t'occuper à acquérir un petit talent qui pourrait t'être agréable.

J'ai fait venir de Paris la méthode pour apprendre à dessiner sans maître, approuvée par les grands maîtres de là-bas et qui m'a persuadée. Si on parvenait seulement à faire des croquis, ce serait déjà fort satisfaisant.

Nous attendons de toi toutes sortes de nouvelles, sur les données expédiées, sur la lettre de change, sur les commissions de l'oncle César, quoique celles-ci deviennent inutiles puisque le mariage se fera la semaine prochaine et que les époux pensent partir le 1<sup>er</sup> avril pour

Paris et plus tard Londres; à force de vouloir faire venir du dehors nous n'aurons *ni tut ni mes*<sup>7</sup> pour le mariage, heureusement qu'en carême tout se passe à la sourdine et qu'il n'y aura pas d'étalage ni de démonstration. L'appartement ne sera décoré que dans trois mois; la corbeille<sup>8</sup> n'existe qu'à moitié, mais il vaut mieux qu'on en finisse et qu'on parte; la chose étant résolue, soit pour éviter tous les bavardages peu flatteurs, soit parce que je ne vois pas qu'il y ait suffisamment d'entente cordiale entre mon frère et son fils, qui me semble toujours bien léger et peu tranquilisant pour l'avenir. *Dio ce la mandi buona!*

Tu as eu des momens *d'allarme* à passer que nous avons partagés, nous ne savons guère maintenant si nous pouvons calculer sur ce qui a été décidé; le provisoire paraît à l'ordre du jour, et laisse toutes les craintes et les espérances bonnes ou mauvaises en suspens. Ici nous avons eu un moment d'anxiété: grâce à l'expédition de nos officiers à Gênes<sup>9</sup>, nous avons craint que l'affaire pût devenir fort sérieuse et qu'on pût compromettre des noms qui ne doivent pas se trouver compromis<sup>10</sup>; il est à espérer qu'on aura été plus heureux que sage et qu'il y aura eu beaucoup de bruit pour rien ou à peu près.

Avec le carême j'ai repris mon obscurité, qui est mon élément naturel. J'ai enterré la synagogue avec honneur chez Max le samedi gras, où j'ai paru dans ma robe japonaise, qui a produit une stupeur générale; maintenant il ne me reste qu'à payer mes mémoires, ce n'est pas la partie la plus agréable; je crains pourtant qu'il y en ait de plus embarrassées que moi à en juger par le luxe que l'on a déployé pendant un carnaval si long et si brillant. Du reste les théâtres continuent, on essaie encore de danser sans trop de bruit, il y a quelques soirées; mais tout cela ne me regarde pas. Plusieurs personnes partent pour Paris, Mme de Carpené est partie, et ce qui est bien plus étonnant la marquise de S. Séverine<sup>11</sup> va partir avec ses nièces, filles d'Herminie, pour la grande Babylone. Mme Dada sublime<sup>12</sup> se dispose à partir.

Je t'ai dit, je crois, le mariage du comte Salin à Florence. Brondelli<sup>13</sup> arrive de Toscane et ne parle que du talent d'Isabelle sur le piano. Son frère, à Moncalier, s'est à son ordinaire distingué dans la partie dramatique. Nous avons le mariage de Mlle Marie Grimaldi<sup>14</sup> avec le comte Collegno de la branche aînée, veuf avec deux garçons.

Tu auras su la mort bien précipitée de Castellengo<sup>15</sup>, il a eu le tems de mettre ordre à sa conscience, la miséricorde de Dieu est

grande. Jenny veut aller à Paris et Bao y songe aussi, il ira donner qui sait quelles impressions sur notre compte.

Adieu, mon cher fils, je t'embrasse, ton père te dit mille choses, les parents et amis aussi.

Parzialmente edita in A. COLOMBO, pp. 221-222.

<sup>1</sup> Piemontese: « mi sembra poi già lunga ».

<sup>2</sup> Il *Premier* Lord John Russell aveva presentato le dimissioni il 21 febbraio 1851 e la notizia era giunta a Torino il 27; alcuni giorni dopo, il 3 marzo, falliti i tentativi di costituire un nuovo Governo, dichiarò ai Comuni che, su richiesta della regina Vittoria, il Gabinetto restava in carica (*Gazzetta Piemontese*, n. 50, 27 febbraio 1851; nn. 52-58, 1-8 marzo).

<sup>3</sup> Piemontese: « bei capi d'abbigliamento ».

<sup>4</sup> Giuseppe Camino (1818-1890), pittore di paesaggi, vedute urbane, scene storiche e romanzesche; fu scenografo del Teatro Regio. Dal 1842 al 1870 espose alla Promotrice di Belle Arti.

<sup>5</sup> Piemontese: « pitturaccia ».

<sup>6</sup> 20 marzo.

<sup>7</sup> Piemontese: « né tutto, né mezzo ».

<sup>8</sup> Era consuetudine che prima delle nozze il fidanzato inviasse alla futura moglie un certo numero di regali rituali contenuti in un cesto di vimini foderato di raso bianco. La « corbeille » conteneva di solito pizzi, gioielli di famiglia, ventagli, stoffe e scialli.

<sup>9</sup> Il 25 febbraio 1851, il giornale genovese *la Strega*, bisettimanale satirico aveva pubblicato un articolo oltraggioso contro il principe Carignano, accusato di complotti retrivi. Alcuni ufficiali d'ordinanza del principe andarono a Genova per imporre al direttore del giornale, Nicolò Dagnino, una ritrattazione in data 1° marzo. L'impegno non venne rispettato: anzi il 4 marzo la *Strega* pubblicò una lettera aperta con il titolo *La Strega non ritratta mai*, e gli ufficiali reagirono danneggiando arredi e macchine della tipografia. Arrestati dalla polizia, furono poi messi in libertà sotto cauzione, in attesa del processo. La Camera dei deputati si occupò dell'incidente nella seduta del 10 marzo.

<sup>10</sup> Fra gli ufficiali implicati nei disordini di Genova, l'*Opinione* del 14 marzo, in un'ampia e dettagliata relazione, nominava il generale Castelborgo, il conte Cusani, Casanova e il conte Eugenio Viry.

<sup>11</sup> Matilde di Bagnasco (m. 1867), moglie del marchese Gregorio Roero di San Severino, e le nipoti Matilde e Paolina.

<sup>12</sup> Cfr. lett. 311, nota 8.

<sup>13</sup> Probabilmente il conte Giovanni Brondelli di Brondello (1809-1884).

<sup>14</sup> Il 29 aprile 1851 Maria Grimaldi (1830-1853) sposò il conte Giuseppe Alessandro Provana di Collegno (1818-1881), vedovo di Rosalia Ferrari di Castelnuovo.

<sup>15</sup> Adolfo Frichignono di Castellengo (1801-1851), fratello della marchesa di Cortanze.

Florence, le 19 mars [1851] <sup>1</sup>

Mon cher fils,

Pour la rareté du fait, je veux t'écrire une lettre de Toscane, il n'est pas probable que tu en reçoives une autre semblable, car je pense que ce sera ma dernière tournée.

J'ai fait un très heureux voyage, sans souffrir de la traversée; seulement je trouve le voyage assez incommode, une nuit dans le courrier très peu confortable et l'autre dans la cabine, secouée sans miséricorde, c'est fatigant. J'ai été reçue ici comme je m'y attendais, et j'ai eu grand plaisir à revoir ces chers enfans. Isabelle n'a point changée de figure et c'est toujours un follet: elle est charmante, plutôt grande que petite, svelte, gaie, naïve, tout le monde est disposée à la gâter; elle joue du piano d'une façon très distinguée, elle danse comme une *farfalla* et n'est pas embarrassée à donner la réplique. Une famille très distinguée d'ici a les yeux sur elle, mais il me semble qu'elle ne s'en préoccupe aucunement.

Le gros Emmanuel fait merveille ici, tous ses maîtres en rafollent et prétendent le faire exceller, chacun dans leur genre. Son professeur de droit, qui est fameux, le soigne *con amore*, son maître de dessin en augure très bien, mais ce qui m'a le plus étonnée c'est la voix de basse, de taille à faire trembler les vitres, quand il chante.

Ils m'ont fait de la délicieuse musique et que le monde entre ou sorte, parle ou écoute, quand ils sont au *piano* ils font leur affaire, avec abstraction complète du parterre.

On t'attend ici cet automne, avec grand empressement. Je visite Florence un peu en courant, le tems a été détestable jusqu'à présent, des vents froids à ne pas permettre de sortir à pied, et des gripes, des miliaires, des apopléxies qui font peur. Les appartemens peu chauffés, enfin la Sibérie. La tante Louise est ici, logée chez Mme Rimediotti <sup>2</sup> et dînant à la Légation, elle a assez bonne mine, mais agitée, affectée, du reste aucun Malenchini <sup>3</sup> *di sorta*.

J'avais reçu ta lettre avant que de partir. L'avocat a dû t'écrire, je l'avais chargé de te demander si tu avais reçu une lettre que mon frère avait donnée à Mr Demichelis. Les nouvelles de Turin sont assez bonnes. J'ai cru un moment que je ne partirais point, la veille de mon départ ton père était souffrant, mais le lendemain je vis que ce n'était qu'une simple fluxion, il n'y avait plus d'inquiétude à avoir. Je suis ici jusqu'au 28 au soir, et je compte m'en retourner par terre pour voir le golfe de La Spezia que je ne connais point.

Salvator et sa femme sont excellens pour moi; j'aurais de la peine

à quitter les enfans, et cependant je suis ici comme un poisson hors de l'eau; les nouvelles connaissances ne réussissent qu'à me faire bâiller prodigieusement, moins deux ou trois personnes que j'ai été aise de voir ou de revoir.

Je visite les monumens par acquit de conscience et ne pas me faire *scorgere*<sup>4</sup>, mais je n'y porte plus d'intérêt, et mes mauvais yeux et mes mauvaises oreilles me font plus que jamais rechercher la solitude et le repos.

Demain nous dînons avec les Oldoini<sup>5</sup>. Mme est venue me faire visite hier en grand gala: elle est un peu *sguaiatella*, elle a une fille assez jolie<sup>6</sup>, mais je ne sais trop quelle éducation elle reçoit, il paraît que la présence du mari est peu goûtée et elle ne se gêne pas pour le dire.

Après dîner nous devons aller à la Pergola; comme les enfans en sont, cela me va, autrement j'aurais volontiers décliné l'offre. Les Villamarina ne vont nulle part à cause de leur deuil<sup>7</sup>. Nous dînons à 4 heures et sortons après; rentrées, je fais la partie d'échecs avec Emmanuel, qui y tient beaucoup, quelquefois on fait de la musique, ou l'on cause avec ceux qui arrivent, et je me retire le plus tôt possible.

Adieu, mon cher fils, on te dit ici un milion d'amitiés et je t'embrasse d'aussi grand cœur en Toscane qu'en Piémont.

Il brano riguardante Virginia Oldoini è edito in A. COLOMBO, I, p. 223.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> Probabilmente Teresa Rimediotti, nata Biscarra, amica di Matilde, sorella di Roberto e Massimo (M. D'A., *Epistolario*, I, p. 8, nota 4; II, p. 143, nota 3).

<sup>3</sup> Il patriota toscano Vincenzo Malenchini (1813-1881), livornese di origine lombarda, figlio del mercante Pietro e di Veneranda Chiellini. Studiò nel collegio ducale di Lucca, poi giurisprudenza a Pisa e prese parte alla prima guerra d'indipendenza. Successivamente, fu triumviro della Toscana dal 27 aprile all'11 maggio 1859.

<sup>4</sup> *Farsi scorgere* era un modo di dire tipico di Massimo, che anche Costanza qualche volta usa.

<sup>5</sup> Il marchese Filippo Oldoini Rapallini (1817-1889), segretario di legazione di seconda classe a Londra e la sua prima moglie, la fiorentina Isabella Lamporecchi, figlia di un avvocato e di una ballerina.

<sup>6</sup> Virginia Oldoini (1837-1899), fidanzata al conte Francesco Verasis di Castiglione (cfr. lett. 320, nota 3).

<sup>7</sup> Salvatore Villamarina e sua moglie erano in lutto per la morte del loro figlioletto Albertino (cfr. lett. 298, nota 5).

Mon cher fils,

Je m'empresse de t'accuser réception de ta lettre du 20 arrivée hier, et qui, pour avoir été longtemps attendue, n'en a pas moins été la bienvenue. J'ai fort compati à toutes les péripéties et me réjouis qu'elles aient tourné à ton honneur et gloire. J'espère que le système d'importunité à outrance, que tu as été forcé d'adopter, ne t'aura pas nui dans l'esprit du *Foreign office*, et que l'on ne se croira pas autorisé à se mettre en garde contre tes insinuations à l'avenir, car nous pouvons encore avoir besoin de son intervention pour bien d'autres affaires.

En attendant, tu t'es mis sur les dents, et je me suis par moment inquiétée parce que tu pouvais penser que je pouvais avoir de tes nouvelles par le ministère, ce qui serait assez naturel; mais il m'arrive assez ordinairement de passer trois semaines sans entendre parler de Max, qui est, comme de raison, assez occupé et quand il veut se récréer il ne vient pas chez moi. Enfin, je désire que tu te reposes, te délivres de tes suites de grippe et me donnes de tes très bonnes nouvelles. Quant à ce qui se passe là-haut ou là-bas, tu n'y peux rien; ainsi laisse les morts ensevelir leurs morts, comme dit l'Évangile, et s'ils sont habiles qu'ils le fassent voir.

Pour moi, j'ai si peu de choses qui me fassent plaisir et tes lettres étant une de ces très peu nombreuses, il n'y a pas à s'étonner que je me plaigne lorsqu'elles me font défaut; mais du moment où je suis tranquille sur ton compte, je prends de suite ma privation en patience.

Nous sommes ici dans les horreurs de la noce<sup>2</sup>: ce matin j'ai porté la corbeille à son adresse, elle était incomplète, ce qui chagrina fort mon frère, mais les objets demandés n'ont pas eu le tems d'arriver et Charles préfère qu'on leur donne de l'argent à dépenser dans leur voyage. Il y avait pourtant cinq robes, dont une turque, deux châles dont un brodé en or, très remarquable, la fourrure que tu as jadis envoyée, et qu'on ne se doutait pas voir finir ainsi, puis grande quantité de diamans. Ce soir, dîner chez les Cavour, suivi de la signature du contrat. Demain repos et jeudi<sup>3</sup> mariage à 4 heures et dîner chez mon frère. Il faudra que je fasse toutes sortes de personnages, Joséphine m'ayant prié de lui servir de mère, vu qu'elle n'a aucune proche parente. Je l'accompagnerai donc à l'église et après la cérémonie faite par l'abbé Rosmini<sup>4</sup>, je m'esquiverai pour aller la recevoir à son nouveau domicile.

Ce qu'ils deviendront puis, jusqu'au moment de leur départ le 1<sup>er</sup> avril, est ce qui inquiète tout le monde, ne devant pas paraître dans le monde. Je ne m'étonne pas que les bavardages d'ici aient été jusqu'à toi, cela te donne la mesure de la bienveillance que Charles a su se concilier. Le fait est qu'il ne s'est rien passé entre les fiancés, qui ait menacé le moins du monde une rupture. Quelques petits nuages pour une contredanse de trop; mais le soleil n'a pas tardé à reprendre le dessus, et je m'étonne souvent de la parfaite confiance avec laquelle on aborde un avenir inconnu, avec des précédents qui à moi m'inspirent si peu de sécurité.

Mais l'hostilité de la société contre Charles est toujours flagrante, et il ne manque pas de personnes, qui se sont activement employées pour rompre ce mariage et n'ont pas été scrupuleuses sur les moyens quel que fût le but qu'elles se proposaient. Elles ont avancé des faits pas du tout honorables, la seule consolation que nous ayons c'est qu'ils sont faux. J'espère que mon frère ignorera une partie de ce qui s'est dit; il en a bien assez de tout ce qu'il redoute, et des tracasseries que lui ont causées les transactions pécuniaires, non par la faute de [...] <sup>5</sup> famille, mais par les chicanes impudentes d'un homme d'affaires. Cravetta s'est donné un mal incroyable, c'est une affaire comme celle de ton traité, au point qu'hier au soir il en était sur le grabat. De tout cela il en résulte que Joséphine aura dans quelque tems une fortune considérable, mais pour le moment on se contente de 14 mille francs de rente <sup>6</sup>. Ce qui me fait plaisir, c'est qu'elle est très caressante pour son beau-père.

J'ai fait ta commission à Ferrero Nono, nous voudrions savoir si les denrées sont arrivées à bon port et plus heureusement que celui qui était chargé de les transmettre. La chaîne de Charles est au cou de Joséphine, on la trouve très jolie. On dit pour sûr le mariage de Mlle Sommariva <sup>7</sup> avec Lamba Doria, c'est un bon mariage, je suis ravie qu'elle aille ailleurs que chez nous. Salino est ici avec sa femme, je ne sais encore comment elle a été trouvée. Il me semble, mon cher fils, que tu tournes au *matrimonias* <sup>8</sup>, comme disait *Scoula d'Oje* <sup>9</sup>, je ne puis dire autre chose sinon que je souhaite qu'il y ait toutes les conditions de bonheur requises, et que je les demande au bon Dieu, n'y pouvant rien par moi-même. Nous t'embrassons de bon cœur.

Mercredi [26 marzo]

Je t'avais annoncé que Manfred allait en Espagne, mais il paraît

que c'est le marquis Oldoini qui aura cette légation; ce choix est fort critiqué comme une partialité de Max que l'individu ne justifie pas. Manfred paraît destiné à Rome et je ne sais s'il sera trouvé *idoneo*; il ne me semble pas assez réveillé pour ce pays-là, mais on dit qu'il sait son droit canon, et quant à lui il me paraît affronter l'entreprise avec assez de confiance. On dit que Pralormo va en Suisse. C'est fort pittoresque la Suisse, mais ce n'est pas amusant et la comtesse pourrait bien ne pas agréer cette promotion. Hier nous avons eu notre dîner et contrat, c'était un peu comme la Suisse, mais il fallait passer par là et en finir.

Adieu, mon cher fils, encore une fois, Martin est à Paris avec ses gazes. Je t'ai envoyé l'imprimé du monument Charles-Albert<sup>10</sup> d'après le projet de ton père, qui a rencontré beaucoup de faveur dans tout le public et sera probablement adopté.

Indirizzo: « Monsieur le Marquis Emmanuel d'Azeglio Ministre Plénipotentiaire de Sardaigne. Berkeley Square 5. Londres ». Timbro postale di partenza: « Torino 26 mar. 51 ».

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> Le nozze di Carlo Alfieri di Sostegno e di Giuseppina di Cavour furono celebrate il 27 marzo 1851.

<sup>3</sup> 27 marzo.

<sup>4</sup> Il filosofo e teologo Antonio Rosmini Serbati (1797-1855) studiò nella facoltà teologica dell'università di Padova e fu ordinato sacerdote nel 1821. Nel 1848 svolse attività politica e diplomatica per conto del governo piemontese. Nel campo propriamente religioso è celebre il suo scritto *Le cinque piaghe della Santa Chiesa*, scritto nel 1832, pubblicato nel 1848 e messo all'Indice: contiene infatti coraggiose proposte di riforma della chiesa che troveranno attuazione soltanto nel Concilio Vaticano II. Fu molto amico di Cesare Alfieri e di Gustavo di Cavour. Nel 1828 aveva fondato a Domodossola la congregazione religiosa dei Rosminiani e dal 1849 viveva ritirato a Stresa.

<sup>5</sup> Lacerazione del foglio.

<sup>6</sup> A proposito della ricca dote di Giuseppina di Cavour cfr. C. PISCHEDDA, *Sulla giovinezza del marchese Carlo Alfieri di Sostegno*, in *Studi Piemontesi*, 1983, XII, fasc. 2, alle pp. 304-308.

<sup>7</sup> Annetta di Seyssel e Sommariva (n. 1831), figlia di Claudio, sposò il 25 giugno 1851 il marchese Brancaloneo Lamba Doria (1818-1900).

<sup>8</sup> Piemontese: « matrimonio », cioè matrimonio importante, prestigioso.

<sup>9</sup> Il marchese Alberto Ricci.

<sup>10</sup> L'opuscolo *Sul monumento nazionale al Re Carlo Alberto. Cenni della Commissione promotrice della pubblica sottoscrizione per lo stesso monumento*, Torino, 1851.

Mon cher fils,

Je reçois ta lettre du 5, et répons poste courante pour que ma réponse te trouve encore à Londres. Je suis bien aise que tu fasses tout ce qu'il faut pour te délivrer de ton rhume, car je redoute fort les toux en Angleterre, où il faut soigner la poitrine plus qu'ailleurs; malheureusement la saison ne sera encore de quelque tems propre à remettre les santés altérées. Ici-même, nous avons déjà eu chaud, puis de nouveau froid et aujourd'hui la pluie s'est établie, nous la convoitions pourvu qu'elle ne devienne pas trop indiscrette.

Je ne sais ce que tu penseras de ta nouvelle cousine<sup>2</sup>, ce que tu peux penser sans te tromper, c'est que je ne te l'aurais pas proposée, malgré ses bonnes qualités morales, par le seul motif de ne pas faire aux autres ce que je ne voudrais pas que l'on me fit. Ce que tu proposes à Charles serait assez rationnel, mais il est si peu capable d'idées sérieuses, et il y a si peu de suite dans ses projets, que je doute qu'il fasse quoique ce soit qui vaille. Son père est de plus en plus triste, inquiet, découragé, cela me fait grande peine pour lui et pour les autres.

Je viens vite à la communication que tu me fais dans ta lettre, crainte d'être dérangée dans mon écriture. Je serais archicontente des bonnes dispositions de Miss A. T.<sup>3</sup>, si son caractère te convenait, sinon, non. Cette affaire me paraîtrait réunir toutes les conditions les plus désirables. Comme tu me connais, je n'ai pas besoin de te dire que l'article religion ne saurait m'être indifférent. C'est la raison pour laquelle, sans vouloir contrarier tes vues lorsqu'elles se portaient ailleurs, je ne pouvais me résoudre à les encourager, je me résignerais s'il le fallait, et agirais comme si j'étais contente, mais ce ne serait pas sans en éprouver de l'inquiétude.

D'abord, je ne sais si toi-même serais assez catholique pour deux, et ensuite chez nous, où l'on ne demande pas mieux que d'avoir à reprendre surtout où l'on voit une augmentation de fortune et de position, se donner l'air de sacrifier la religion à des avantages pécuniaires serait d'un effet fort peu avantageux. Voilà le fond de ma pensée, qu'au reste tu avais peut-être deviné sans que j'eusse besoin de la formuler. Avec cette Lady A. T. il n'y aurait aucun de ces inconvéniens à craindre, et puisqu'il y a la figure, un chiffre fort satisfaisant et un nom, qui est une vraie illustration dans la famille où elle le portera, certes il ne reste à souhaiter sinon que ce ne soit pas une mistification, et puis qu'elle ait les qualités du cœur et

de l'esprit, sans lesquelles il n'y a ni bonheur ni tranquillité dans la vie. Je suis peut-être un peu trop rococo sur les noms, par le tems qui court, mais je les trouve un bel ornement; comme le Japon, le vieux lacque et vieux Sèvres, on peut très bien s'en passer, mais je vois que qui peut en avoir en prend.

Comme Barba Carlin enflerait ses joues pour dire ce nom, qui serait toujours suivi d'un *cospetto*! Mais tout cela si le ramage correspond au plumage.

Tu sais, mon cher fils, comme tous tes intérêts sont les miens et plus que les miens, mais d'ici je ne puis que faire des vœux, et je dis que le bon Dieu te conduise, plutôt que le bon Dieu t'éclaire, car qu'avons-nous besoin d'y voir s'il nous guide par la main? Je n'ai pas encore pu voir ton père depuis que j'ai eu ta lettre, mais je suis sûre qu'il ne me dédirait pas.

J'ai vu les esquisses de Mr Camin<sup>4</sup>, et ton père en a été très content; maintenant il les mettra un peu au net, me les fera voir et te les portera après; il y en a 11, mais pas toutes à ton intention, tu choisiras et on pourrait encore en trouver d'autres si on voulait, et en faire un joli album. On plante et on met du guano maintenant au Roc, espérons que lorsque nous irons, l'aspect en sera plus satisfaisant que l'année dernière. Je voudrais bien pouvoir y faire une course prochainement, mais je ne sais comment l'arranger avec mes affaires d'ici.

J'ai été passer 24 heures à Pignerol<sup>5</sup> la semaine passée; cette maison nous donne de grandes tribulations par la difficulté d'avoir de bonnes maîtresses stables. Nous luttons avec courage contre toutes sortes d'obstacles. Dieu seul sait quel en sera le résultat!

Avec le mois de mars j'ai quitté la voiture, cela m'a fait l'effet d'un soulagement: je sortais beaucoup plus que j'en avais envie, et mes relations habituelles sont assez rapprochées pour que je puisse les suivre à pied, ce qui est même bon pour la santé.

Nous avons tous les *matrimoniass*<sup>6</sup> possibles: Mlle Colobiano<sup>7</sup> épouse le contin Bagnolo, elle apporte 300 mille francs au contrat, mais on dit tant de choses sur cet argent que, même en supposant charitablement que ce sont des calomnies, j'aime mieux qu'il n'entre pas chez moi. Au reste, papa Bagnol pense comme moi, mais c'est la marquise de Cortanze<sup>8</sup> qui a bâclé l'affaire, elle ira comme elle pourra.

Notre avenir s'assombrit de nouveau, les relations qui nous arrivent de France sont bien effrayantes; quand tu les auras vues, dis-m'en un mot. Si tu vois Gioberti<sup>9</sup>, il peut savoir bien des choses

d'un certain monde. Ici, mon cher, nous déteignons, nous sommes trop mous, nous allons à l'aventure, à la garde de Dieu.

Dis-moi si le vin est bon, le nôtre ne l'est guère. Je te remercie des épinglees que j'ai comprises, parce qu'il en est arrivé, mais je n'avais pas compris les ceintures; dès que j'ai vu que c'était des utilités, je les ai appréciées. Jenny est partie pour Paris, Bao va partir à son tour. Je t'annonce Guido Litta<sup>10</sup> à Londres, c'est un bien bon garçon de très bonnes manières.

Ton père entre, nous t'embrassons tous les deux.

Due brani editi in A. COLOMBO, I, p. 226.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> Giuseppina e Carlo Alfieri di Sostegno erano partiti per Parigi in viaggio di nozze il 31 marzo, col progetto di recarsi anche a Londra, dove sarebbero stati ricevuti dal cugino Emanuele.

<sup>3</sup> Si tratta di una giovane donna della famiglia Talbot: a lei si riferisce il « matrimonione », di cui Costanza aveva parlato nella lettera 323.

<sup>4</sup> Cfr. lett. 321, nota 4.

<sup>5</sup> Cfr. lett. 297, nota 9.

<sup>6</sup> Cfr. lett. 323, nota 8.

<sup>7</sup> Ottavia Avogadro di Collobiano (n. 1830), figlia di Filiberto e di Carolina Arborio di Caresana, sposò il conte Olderico Malingri di Bagnolo.

<sup>8</sup> Faustina Roero di Cortanze, nata Frichignono di Castellengo (1798-1872).

<sup>9</sup> Dopo essersi ritirato a vita privata nel maggio 1849, il Gioberti era tornato a Parigi.

<sup>10</sup> Costanza si confonde: si tratta di Giulio Litta Modignani: cfr. lett. 328, nota 2 e lett. 329.

325.

Le 15 avril [1851]<sup>1</sup>

Mon cher fils,

Voilà Moira<sup>2</sup> qui part ce soir et me demande un mot pour toi; quoique nous aimions peu à nous servir d'occasions, comme ceci est une lettre surnuméraire, je ne fais pas de difficultés de la lui remettre.

Ton père a reçu la tienne hier, que nous avons lue ensemble. J'avais causé avec lui du projet aérien, dont tu m'avais parlé, et comme moi il en avait accepté les chances avec beaucoup de satisfaction, et de désir qu'il pût se réaliser. Plus on y pense et plus on y trouve de conditions de convenance et de toutes sortes de cir-

constances faites pour flatter l'amour-propre le plus exigeant. Les envieux et les malveillans ne pourraient y trouver à redire, il y aurait l'avantage d'avoir été choisi et sans qu'il y eût de notre part aucun sacrifice à faire. Toujours sous entendu, que les conditions morales et physiques [*sic*] répondent aux conditions de convenance.

Je vois que dans ta lettre à ton père<sup>3</sup>, tu ne parles plus de cette insinuation officieuse qui n'a que le défaut d'être un peu vague, un peu mille et une nuit, et que tu reviens à ton premier projet, que le bon Dieu te guide pour l'avantage de tous, est tout ce que je puis dire. Je ne comprend pas ce que c'est que ce Riva dont [*sic*] nous avons eu assez de peine à déchiffrer et que tu as l'air de penser que je dois connaître, mais enfin ce n'est pas l'essentiel. Je pense qu'il ne faut rien précipiter dans une matière aussi importante, mais qu'il ne faut non plus négliger le moment favorable, vu le tems où nous vivons, où l'on n'est pas sûr de conserver sa position d'un jour à l'autre et la tienne actuelle peut te rendre de bons services, et si l'affaire réussissait, on peut après attendre les événemens sans inquiétude. J'en ai parlé à l'Amis, et quoiqu'il tienne parfois des propos qui me semblent [...] <sup>4</sup> tant soit peu le souffre et qui en contredisent d'autres, il n'est pas moins très content de la perspective T[albot] <sup>5</sup>, qui réunirait toutes les conditions les plus désirables.

On fera ce que l'on pourra pour vérifier les intentions de Mr Camin <sup>6</sup>; je croyais vraiment que tu avais approfondi la question avec lui avant que de le charger de ce travail; d'après la manière dont tu m'écrivais, je pensais que tu savais à quoi t'en tenir. Je crains maintenant que l'ouvrage est fait qu'il soit plus difficile de faire des conditions discrètes. Peut-être, pourrais-tu, en dernier lieu, le payer du moins en partie, en lui donnant un lit chez toi, ce qui lui épargnerait une forte dépense, et à toi aussi.

Le projet de monument de ton père<sup>7</sup>, qui rencontrait une si grande sympathie, a été *boché* <sup>8</sup> par la commission, toute presque composée d'architectes, qui ne sont pas de première force sur l'esthétique; la difficulté de la dépense est la plus acceptable, mais il n'y avait qu'à ne pas la faire toute à la fois. Il est question maintenant de prolonger les portiques de la place Château à la place Royale, les faisant courir tout le long du Palais Royal, et où se trouve maintenant la grille, dont on ferait un demi *sestolatre*, d'y placer la statue. Je ne sais ce que deviendraient Castor et Pollux<sup>9</sup>, une espèce de Pasquin et Marforio peut-être. On commencerait par la statue, les portiques viendraient quand ils pourraient et nous aurions quelque chose d'assez mesquin et d'incomplet. La statue sera, à ce qu'il pa-

raît, donnée au concours, où ne seraient appelées que les sommités artistiques.

En attendant, nous avons perdu Biscarra<sup>10</sup>, pauvre homme, que ses toiles lui soient légères et ce ne sera pas sa faute.

Bien des personnes voudraient que notre jeune Père<sup>11</sup> se décidât à aller en Angleterre, on croit qu'il en résulterait toutes sortes de biens. Je le voudrais aussi, parce qu'après son avantage à lui, il me semble que ce serait un beau fleuron pour sa couronne. Le duc et la duchesse de Gênes en auraient bonne envie<sup>12</sup>, mais ce ne serait pas même chose. Notre Roi gagne fort à être connu de près.

Adieu, cher fils, il ne me reste que l'espace pour te dire que je t'embrasse.

Parzialmente edita in A. COLOMBO, I, p. 228.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> Il cognome è scritto con chiarezza, ma probabilmente si tratta del deputato Cristoforo Moia che si recò a Londra per l'Esposizione ed ebbe un contrasto con Emanuele a causa di un banale equivoco (A. COLOMBO, I, pp. 239-240).

<sup>3</sup> La lettera di Emanuele a Roberto del 10 aprile 1851 è quasi integralmente edita in A. COLOMBO, I, pp. 226-228.

<sup>4</sup> Vocabolo illeggibile.

<sup>5</sup> Cfr. lett. 324, nota 3.

<sup>6</sup> Cfr. lett. 321, nota 4.

<sup>7</sup> L'approvazione definitiva del progetto di legge per il monumento a Carlo Alberto, dell'11 dicembre 1850, diede avvio a discussioni interminabili. Per decidere il luogo e la natura del monumento si costituì una commissione, composta da undici membri e presieduta dal ministro dei Lavori pubblici, Pietro Paleocapa. Secondo il progetto di Roberto, il monumento avrebbe dovuto essere collocato nella piazza del Parlamento, ma l'8 maggio Roberto scrisse a Emanuele: « Tu auras appris que la Commission du monument Charles-Albert a rejeté mon projet qu'elle trouvait trop dispendieux pour en adopter un qui propose de l'ériger en face du Palais Royal, au centre de la grille à laquelle on ferait en cet endroit, faire un demi hexagone pour faire entourage, ce qui représente assez l'idée du fils qui élève une statue à son père et donne au monument un air de domesticité ou de famille qui lui ote le caractère national et politique dont j'avais voulu le revêtir » (*Souvenirs historiques*, p. 422; A. COLOMBO, I, p. 235).

<sup>8</sup> Dal piemontese *bocé*, « bocciato ».

<sup>9</sup> Le statue dei gemelli Castore e Polluce, secondo la mitologia greca figli di Leda e di Zeus, completavano dal 1847 la fastosa scenografia seicentesca della piazzetta reale. Erano stati commissionati da Carlo Alberto allo scultore milanese Abbondio Sangiorgio.

<sup>10</sup> Giovan Battista Biscarra (n. 1790) proveniva da una famiglia legata alla corte sabauda per le alte cariche ricoperte nell'amministrazione reale fin dal-

l'inizio del '700. Fu primo pittore di S. M., direttore della scuola del nudo e della Regia Accademia. Si dedicò a temi di carattere religioso e celebrativo, e verso il 1840 si avvicinò ai moduli del romanticismo storico. Morì a Torino il 13 aprile 1851.

<sup>11</sup> Costanza allude a Vittorio Emanuele II.

<sup>12</sup> Il duca di Genova desiderava recarsi a Londra in occasione dell'esposizione, ma considerando le forti spese del viaggio, il 7 aprile aveva scritto a Emanuele per informarsi se sarebbe stato possibile compiere il viaggio in incognito (A. COLOMBO, I, p. 225). Il viaggio andò a monte per le preoccupazioni che in quel periodo suscitava la salute della regina Maria Adelaide, al termine della sua ultima gravidanza. Inoltre il re desiderava che i duchi di Genova tenessero a battesimo il figlio che stava per nascere.

326.

Le 14 mai [1851] <sup>1</sup>

Mon cher fils,

Je ne te gronderai pas, puisque tu ne le veux pas, mais je te dirai seulement que j'étais inquiète et peinée d'être si longtemps sans avoir de tes nouvelles, d'autant plus que j'avais subodoré que tu avais été malade à Paris et que je craignais que tu ne fusses pas encore remis, outre mille autres pensées qui me traversaient péniblement l'esprit; que tu ne puisses pas écrire de longues lettres, je le conçois, mais je me contente de deux mots pour me dire que tu n'es pas malade.

Je regrette que tu aies de nouveau de la besogne en surcharge, fais le nécessaire et retranche sur le superflu pour prendre du repos. Tu auras su que j'ai aussi eu ma crise, trois opérations de sang, le foie étant un peu engagé cette fois; tout cela est passé et je commence à reprendre mes habitudes. Malheureusement nous avons très mauvais tems, pluies, orages, grêle, et tems froid par conséquent. Ton père se plaint d'être gêné par sa jambe et l'appareil qu'on y a mis; cependant il court, il n'y a que les escaliers qui lui sont plus difficiles et il s'en sert pour ne pas aller au Sénat, ce que je regrette, parce qu'il il y aurait à faire, et qu'on finit par n'être plus en nombre.

L'Amis a eu ses deux saignées, puis une traînée de petite fièvre, mais à peine quitte, il a pris son vol, d'abord à la Chambre et puis rendre ses visites, en tout il n'a été exemplaire ni en maladie, ni en convalescence et maintenant il est plus bourru que jamais.

Par les journaux j'ai vu la fin de nos illusions<sup>2</sup>; en fait c'était trop mille et une nuit, et après un moment de regret que la chose

mérait, j'ai *dait man*<sup>3</sup> à ma philosophie et me suis dit que le bonheur pouvait se rencontrer à meilleur marché, et que je n'avais pas l'habitude de ces prétentions exagérées, que je ne perdais pas mon tems à envier ceux qui sont plus riches que moi, ni le luxe que plus de richesses procurent. Vivre selon sa condition et faire honneur à ses affaires est tout ce qu'il faut. L'étalage des grandes richesses ne fait qu'attirer l'envie, l'animosité, le mauvais vouloir, surtout dans ces années-ci, où les riches ne devraient songer qu'à se faire pardonner leurs avantages.

Vraiment l'horizon se rembrunit de jour en jour et nous allons vers des événemens que nous serions bien en peine de définir, mais les probabilités ne sont pas consolantes. Cette vilaine France, sur laquelle les vilaines gens de tous les pays ont les yeux fixés dans une attente convulsive pour en avoir le mot d'ordre, cette vilaine France tient à un cheveu. Elle ne dure que parce que l'on a presque autant de peine à s'entendre pour le mal que pour le bien. Hier la comtesse de Robilant a eu une lettre de son notaire de Lyon, qui la prie instamment de faire retirer les fonds qu'elle a chez lui et de les faire retirer au comte de Brichanteau parce qu'il ne croit plus pouvoir en répondre devant les événemens désastreux qui se préparaient.

Ici nous avons une propagande qui travaille incessamment. Les jours de fêtes ont attiré les ouvriers vers S. Salvati, où l'on a établi des espèces de clubs et on y enseigne un catéchisme qui n'est rien moins qu'orthodoxe. Ce qui me fâche le plus, c'est qu'on le dit fréquemment par des domestiques, car s'il s'agit de se rencontrer dans les rues; les chances seraient au moins égales. Mais si l'on avait des traîtres dans l'intérieur des maisons, il ne serait pas facile de se prémunir. Enfin à la garde de Dieu.

La lutte qui a surgi entre nos deux Chambres<sup>4</sup> est chose bien fâcheuse, car elle peut entraver la marche du Ministère et paralyser des mesures fort urgentes.

Ceux qui reçoivent leur direction de Mazzini ont pour mission de mettre des bâtons dans les roues au Gouvernement afin qu'il ne puisse plus marcher et de provoquer à la fin quelque coup d'état. La Lombardie est plus incandescente qu'elle n'était en 48. La différence c'est que maintenant Mazzini en dispose souverainement. La Toscane est indignée du rôle qu'on lui fait jouer, mais il n'y a pas de nerf dans cette population. Ne parlons pas des états du Pape. Il est impossible de s'y passer des troupes étrangères. Ce pays serait à feu et à sang si on le livrait à lui-même, et pourtant ils ne voient que la paille qui est dans notre œil et point la poutre qui est dans

le leur. Je ne dis pas que nous soyons sans craintes et sans dangers. Une paille dans l'œil est encore un état très fâcheux, mais relativement au reste de la péninsule, notre sort est encore digne d'envie.

Je regrette souvent de m'être laissée persuader d'entreprendre des ouvrages aussi conséquens chez nous par le tems qui court, mais à présent il faut en finir, au point où en sont les choses, et je m'occupe d'activer la fin des travaux, en regretant aussi que tu ne sois pas ici pour résoudre bien des problèmes qui nous embarrassent. Si d'autres profiteront de nos peines, patience.

Mr Camin a demandé de pouvoir exposer ses dessins, ce qui lui a été octroyé, mais il devait auparavant nous les soumettre et nous ne l'avons pas revu. Je vois qu'il faut aller *guardinghi* avec lui, car il s' imagine facilement qu'on lui commande quelque chose, et il prétend que je lui ai commandé trois vues du Roc, à quoi je n'avais pas pensé, mais comme j'avais déjà dit à Ferrero que s'il avait quelque difficulté avec toi pour les prix je t'aurais aidé, j'ai dit *va* pour les trois dessins.

Ton père demande si tu n'as pas le S. Michel de Mille Fauveau, parce qu'il t'enverrait l'illustration et de le tenir comme précieux parce qu'on ne peut plus se le procurer. Nous trouvons que l'exposition mondiale<sup>5</sup> doit être une terrible grêle sur tes terres, *penso ai tempi procellosi* où l'on n'est pas tenu à jeter son bien par la fenêtre. Je suis bien aise que les cousins soient arrivés sains et saufs<sup>6</sup>. Je ne pense pas que d'ici on contrarie trop leurs inclinations raisonnables. D'ailleurs Charles a assez l'habitude de ne faire que ce qui lui convient; dis-leur bien des amitiés et dis-moi tes impressions.

Mr Bollati de Novare t'apporte une lettre de ton père et une boîte d'aconit, mais pour le moment je te conseillerais plutôt la limonade, du citron dans le thé devrait te convenir.

Adieu, cher fils, je t'embrasse et désire te savoir bien portant.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 422-424.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> Il progetto matrimoniale di Emanuele con la giovane Talbot era sfumato.

<sup>3</sup> Piemontese: « mettere in atto ».

<sup>4</sup> Sono le divergenze sorte a proposito della tormentata legge sulla successione (cfr. lett. 327, nota 3).

<sup>5</sup> Cfr. lett. 313, nota 4.

<sup>6</sup> Giuseppina e Carlo Alfieri giunsero a Londra l'8 maggio e vi rimasero fino al 30.

Mon cher fils,

On me demande une lettre pour Mr Palestrini, *I dont know the Gentleman*, parce qu'il désire ne pas se présenter à toi les mains vuides. Je lui donne donc ces deux mots. On me dit que c'est un fort propriétaire de riz dans la Lumeline, tant mieux pour lui. S'il apporte du riz à l'exposition, je pense qu'on devrait l'exposer cuit, tout le monde pourrait mieux en juger.

Plus de lettres de Londres, vous êtes dans un tourbillon, je désire que tu t'en trouves bien. Ici, nous ne nous trouvons pas mal du calme. L'Amis me semble guéri, la Chambre l'absorbe, pourtant il se retire encore de bonne heure le soir et il fait bien. Je crois qu'on en finit aujourd'hui à la Chambre avec le budget: on a été plus vite en besogne qu'on n'osait l'espérer, et on a trouvé la situation moins terrible qu'on n'attendait. Il y a lieu de croire que nous serons en liberté pour le mois de juillet et nous en profiterons.

Les traités sont passés au Sénat <sup>2</sup>, on n'était pas sans inquiétude, mais en tout il y a toujours plus de peur que de mal. L'Amis est très content, il s'attendrit sur la bonté de la Chambre, cependant il n'est pas tous les jours aussi rassuré. La loi de succession <sup>3</sup>, qui va revenir au Sénat, est quelque chose d'assez critique à cause des prérogatives disputées des deux Chambres. Espérons qu'elle ne produira pas de crise comme en Belgique. Du reste, à moins que les embarras ne nous viennent du dehors, nous n'en ferons pas chez nous.

J'ai peine à croire que le 51 se passe sans qu'il n'arrive quelque chose en France et par contre quelque détermination générale dans le Nord. Cela me fait craindre que tu ne puisses prendre ton congé cet été, ce qui me contrarierait beaucoup. Dis-moi tes pensées là-dessus.

S. Marsan m'a fait demander mes commissions depuis longtems, mais je n'entens pas dire qu'il parte. Le duc d'Albe <sup>4</sup> finira par vous arriver, mais il s'arrête partout et d'ailleurs il me donnerait plutôt une lettre de recommandation pour toi, que de m'en demander. Ton père a dû en donner une ces jours passés, à la demande du sénateur Sonnaz <sup>5</sup>, il ne connaît pas du tout la personne.

Je crains que ton père ne soit bien contrarié cette année à la campagne, car il est difficile que l'inconvénient de sa jambe ne l'empêche de faire ses grandes promenades et même il aurait tort de l'essayer, mais cela lui sera une grande privation.

J'ai trouvé ces jours-ci un portrait de toi que je ne me souve-

nais pas d'avoir, je crois qu'il était destiné à Maxime et qu'il n'a pas été remis parce que Max était absent lorsqu'on me l'a remis. Tu me diras si je dois le remettre, mais j'ai l'idée que Max ne le fera pas monter et qu'il sera oublié dans quelque fond de tiroir.

Nous avons perdu Mme de Seyssel<sup>6</sup>; je la regrette beaucoup. Adieu, cher fils, amitiés à tes hôtes.

Indirizzo: « Monsieur le Marquis Emmanuel d'Azeglio Ministre Plénipotentiaire de Sardaigne. Berkeley Square 5. Londres ». Parzialmente edita in A. COLOMBO, I, pp. 236-237.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> Il 24 maggio 1851 il Senato aveva approvato i trattati di commercio con l'Inghilterra e il Belgio.

<sup>3</sup> Il progetto legislativo per le tasse sulle successioni, presentato dal ministro delle Finanze Giovanni Nigra, il 3 dicembre 1850, fu discusso e approvato tra il 20 e il 27 febbraio 1851 dalla Camera; passato al Senato il 6 marzo 1851, fu discusso, modificato e approvato tra il 13 e il 14 giugno; fu trasformato in legge il 17 giugno 1851, n. 1202.

<sup>4</sup> Il duca d'Alba aveva sposato nel 1844 la sorella maggiore di Eugenia di Montijo, futura moglie di Napoleone III.

<sup>5</sup> Ettore Gerbaix de Sonnaz (1787-1867) era stato nominato senatore dopo la vittoria di Pastrengo e aveva fatto parte del ministero Gioberti col portafoglio di Guerra e Marina.

<sup>6</sup> Cristina de Seyssel, nata Ferrero Della Marmora, già dama di palazzo della regina Maria Cristina, morì il 14 maggio 1851 all'età di 64 anni.

328.

Dimanche, 1 juin [1851]<sup>1</sup>

Mon cher fils,

Voilà Giulio Litta<sup>2</sup>, qui me demande des commissions pour toi. Il dit partir demain au soir et arriver à Londres en huit jours, pour une occasion ce ne serait pas mal, et je hasarde ces deux mots.

Je pense que les cousins t'ont quitté, mais il t'en arrive d'autres. Je ne conçois pas trop l'empressement d'avoir ces jeunes gens, vu que lorsqu'ils y sont, on n'a plus un moment de tranquillité, mais enfin chacun s'arrange comme il l'entend. Je voudrais que tu pusses bientôt sortir du tourbillon et me dire bien des choses que je désirerais savoir. A défaut de longues lettres, dis-moi au moins un mot pour me faire savoir comment tu vas, et si tu crois pouvoir venir cette année, pour que j'arrange mes opérations en conséquence.

Hier, ton père a fait son contrat de vente d'une ferme de Ge-

nola, c'est Nasi qui l'a prise pour 74 mille francs. On lui en devait 50, et les 24 mille autres paieront Mr Bruzzo; ce sera autant de gagné, car de sortir 5 quand il ne rentre que 3 ou 3 et 1/2 est une mauvaise spéculation. Nous aurions besoin de trouver un acquéreur pour une mauvaise ferme de Lagnasc, mais c'est plus difficile, nous paierions le comte Millo, à qui il revient 50 et quelque mille francs, et puis le plus serait fait: car je ne pense pas qu'il soit nécessaire de rembourser l'Amis de ses 27 mille, pour lui c'est un placement, et il y a apparence que ceux-là ne sortiront plus. Le dit Amis me semble se remettre tout à fait en santé. Nous travaillons toujours insensiblement à notre salle à manger, avec l'espoir qu'elle soit disponible pour notre retour à la campagne. J'ai dernièrement fait l'acquisition de trois fauteuils pour mon salon, j'étais honteuse d'offrir de si mauvais sièges, maintenant que l'on a l'habitude des bons. Maintenant je viens d'apprendre le mariage de Césarine Balbo<sup>3</sup> avec un comte Gattinara, peu riche, ceci implique une démonstration de ma part, et une trouée à ma bourse, ayant fait un cadeau à sa sœur. Voilà comment l'argent s'en va en gros et en détail. Nous avons ici Arrivabene tout éclopé d'une chute qu'il a fait à Paris; il y avait vu Bao, qui s'est adonné à l'économie politique, il est protectionniste, ce qui fait me réjouir qu'il ait un peu différé son retour, pensant que je m'en irai quand il viendra.

Hier on est venu me dire qu'il y avait une caisse pour moi au ministère, qu'il fallait envoyer à la douane pour payer et retirer. Je ne savais ce que ce pouvait être et commençais à me flatter que tu m'envoyasses le Ko-i-nor<sup>4</sup>, il est vrai qu'il m'aurait ruinée en droits.

Enfin je chargeai *Bertromé* de l'affaire, et après une longue attente il ne se trouva qu'une caisse d'écriture, où je n'avais rien à voir. Notre chambre avance dans la besogne, mais le traité français<sup>5</sup> aura peu de faveur, le cabinet serait bien dupe s'il en faisait une question ministérielle: lui parti, la France accorderait davantage dans l'espoir de nous voir embrouillés.

Adieu, mon cher fils, nous t'embrassons. Porte-toi bien et ne t'éreinte pas.

Indirizzo: « Monsieur le Marquis Emmanuel d'Azeglio Ministre de Sardaigne à Londres. Berkeley Square 5 ».

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> Giulio Litta Modignani (1813-1878) decorato di medaglia d'argento al valor militare sia a Custoza (1848), sia a Novara. Nel 1855 fu tra i pochissimi ufficiali lombardi ammessi a partecipare alla spedizione di Crimea. Fece la campagna del 1859 come ufficiale d'ordinanza di Vittorio Emanuele II.

<sup>3</sup> Cesarina Balbo (1831-1880), una degli otto figli di Cesare, sposò Giuseppe Gattinara di Zubiena (1820-1863), capo servizio nel ministero degli Esteri.

<sup>4</sup> Celebre diamante indiano di colore leggermente grigio, acquisito poi dalla corona britannica. All'inizio pesava oltre 186 carati ed era tagliato a rosa.

<sup>5</sup> La convenzione addizionale al trattato commerciale con la Francia, conclusa il 20 maggio 1851, fu presentata alla Camera da Cavour il 24 maggio e approvata con legge 16 luglio 1851.

329.

Pentecôte 1851 [8 juin] <sup>1</sup>

Mon cher fils,

Ta lettre arrivée hier a été reçue comme ce qui a été longuement souhaité. Je t'assure que je fais bien la part de tout ce que tu as à faire dans ce moment surtout, et que je ne voudrais pas le moins du monde ajouter à tes fatigues, et pourtant, quand le silence se prolonge à un certain point, cela m'attriste parce que je me contenterais d'un mot.

Je suis bien aise que tu aies pris deux jours de campagne si ce sont des jours de repos, mais je crains que ce ne soit qu'une variation de fatigue, de la façon dont on arrange les campagnes dans ce pays, où l'on veut toujours faire de la mise en scène. Ici nous commençons à sentir la chaleur, et ceux qui ne sont pas retenus décampent insensiblement, même quelques-uns qui feraient mieux de rester, les affaires qui restent à finir étant urgentes. Cependant les députés ont fait beaucoup de besogne dernièrement, mais le plus sérieux, l'indispensable reste à faire. Nous sommes toujours calmes, malgré ce que l'on se plaît à dire de nous en France, où l'on s'obstine à voir la paille dans notre œil pour ne pas avouer la poutre qui est dans le leur. Mais des gens qui s'évertuent à mettre des bâtons dans les roues au gouvernement nous en avons bien aussi, ils tracassent ne pouvant réussir à faire pis.

Je ne lirai pas ta lettre au Nucle, l'article qui l'intéresse n'étant pas assez flatteur <sup>2</sup>, mais je l'ai lu à l'Amis, qui l'a trouvé parfaitement juste. Dieu veuille que ce ménage aille discrètement bien. Je voudrais voir arriver promptement des enfans, quoique ce soit encore une occasion de fatigue pour moi, qu'on invoque toujours au besoin et à qui l'on ne songe plus quand l'embaras est fini, mais j'y suis habituée et peu sensible.

Par exemple je n'ai plus vu B[ertinat]ti depuis six mois, mais je me garde bien d'en parler de crainte que cela ne lui revienne,

et qu'il me revienne avec des excuses, qui ne signifient rien de tout. Je tiens à bien peu de choses et tous les jours moins, Dieu merci. Nous avons eu ces jours passés Mylord Cathorpe, qui s'intéresse à l'éducation du peuple; il a visité les écoles de ton père, et ensuite mes Marmotines, dont il a paru très content, et le Nocle lui a fait visiter la maternité. Ce brave homme aime à s'informer à fond des choses, mais il ne sait pas l'italien, très peu le français, il est assez sourd et bégaie considérablement. Les Marmotines avaient une fière tentation de lui rire au nez.

Je trouve que c'est une grande consolation que la *young Lady* soit *perfectly stupid*<sup>3</sup> puisqu'elle n'est pas pour nous, c'est peut-être pour son mieux et pour le profit de son noble époux, mais cela finit mes regrets.

Quant à l'autre affaire<sup>4</sup>, que le bon Dieu te guide, je ne connais pas les vues à venir de la Providence et me contente de faire des vœux pour ce qui sera meilleur pour toi. Je crois que l'affaire importante des enfans n'éprouve pas de difficultés en Angleterre, d'après ce que j'ai vu des autres mariages de cette sorte. Tiens-moi au courant pour que je puisse m'entendre avec toi sur ce qu'il sera bon de faire, si les choses viennent à se combiner. J'aurais un bien grand désir que tu pusses venir cet été, mais avec toutes les complications qui surgissent de tous les côtés, je crains bien que tu ne puisses quitter ton poste convenablement. Dis-moi s'il y a quelqu'un ici qui puisse donner l'idée de Miss P.<sup>5</sup>

Il est sûr que Charles n'a pas le droit d'être exigeant<sup>6</sup>. Nous avons fait nos démonstrations avec la famille Balbo<sup>7</sup>: ton père a donné un assez joli bracelet en or pour 180 francs et j'ai offert une jolie demie parure en saphirs, qui m'a coûté 400 francs, mais qui a fait un effet prodigieux. On me paraît très contente de rester à Turin et d'avoir un époux qui s'annonce très bien, mais le budget est bien court. Je voudrais bien que Giulio Litta pris femme chez nous, mais il ne se décide pas facilement; donne-lui le bonjour, s'il est près de toi.

Ferrero est parti pour Lagnasco et le Roc, il s'agit de l'impôt sur les maisons. Ma tour, au Roc, est un petit peu fallée [*sic*], ce qui me fâche beaucoup. Gare au tremblement de terre. Je n'entens plus parler de Mr Camin. Le Nocle, qui trouve toujours quelque chose dans ses *sulimort*<sup>8</sup>, vient de découvrir un grand portrait en pied de Napoléon bien peint, il ne sait d'où cela peut provenir.

Adieu, mon cher fils, nous t'embrassons, porte-toi bien et ne t'éreinte pas, ménage tes yeux.

Indirizzo: « Monsieur le Marquis Emmanuel d'Azeglio Ministre Plénipotentiaire de Sardaigne auprès du Gouvernement Britannique. Berkeley Square 5. Londres ». Parzialmente edita in A. COLOMBO, I, pp. 237-238.

<sup>1</sup> Il giorno e il mese furono aggiunti da Emanuele.

<sup>2</sup> Il 1° giugno Emanuele aveva scritto a Costanza una lunga lettera, nella quale esprimeva un giudizio piuttosto severo sui cugini Carlo e Giuseppina Alfieri: « Ils sont encore un peu enfans: et peut-être malgré la lune dite de miel, leurs ressources, laissés seuls, ne vont-elles pas très loin. Il fallait donc le plus possible venir au secours du tête à tête, les amuser, les promener parler pour eux » (AOPTS, *Carte private Emanuele d'Azeglio*, Lettere ai parenti).

<sup>3</sup> Sempre nella sopra citata lettera del 1° giugno, Emanuele a proposito del matrimonio sfumato con l'illustre e ricca signorina Talbot, scrisse: « Vous me paraissiez regretter l'affaire Talbot plus encore que moi-même. Car au fond c'était un peu une *stupidona*, dont l'éducation était à refaire. Mais qui était pourtant considérée pour le reste comme l'un des meilleurs parti d'Angleterre » (AOPTS, *Carte private Emanuele d'Azeglio*, Lettere ai parenti).

<sup>4</sup> Lo stesso Emanuele, dopo le considerazioni sulla signorina Talbot, aveva parlato in termini assai fiduciosi dell'altro progetto che gli stava a cuore: « L'autre affaire était à mes yeux, plus complète, plus sérieuse. Depuis quelque tems, depuis hier et même depuis ce soir, elle a fait beaucoup de progrès. Je pourrais même dire qu'il ne me reste plus qu'à parler ouvertement, tellement le terrain est préparé » (AOPTS, *Carte private Emanuele d'Azeglio*, Lettere ai parenti).

<sup>5</sup> Sicuramente si tratta di una certa Miss Philips, di cui Emanuele aveva parlato nella lettera del 10 maggio 1851 (AOPTS, *Carte private Emanuele d'Azeglio*, Lettere ai parenti).

<sup>6</sup> Costanza allude a quanto Emanuele aveva scritto il 1° giugno, a proposito della cugina Giuseppina Alfieri che, nonostante le buone qualità, non era « point jolie ».

<sup>7</sup> Cfr. lett. 328, nota 3.

<sup>8</sup> Piemontese: « palco morto », cioè soffitta, soppalco.

330.

Samedi, 14 juin [1851]<sup>1</sup>

Mon cher fils,

Voilà la comtesse Roero-Piobesi-Guarène<sup>2</sup>, qui va voir l'exposition et me demande un mot pour toi. Quoique je le croie superflu, puisque tu te fais un devoir de bien recevoir les compatriotes, je me fais un plaisir d'obliger cette dame, qui le mérite de tous points. J'ignore si c'est son beau-frère, le dernier des Piobesi, qui l'accompagne. Mais je suis sûre de tous tes bons offices à leur égard. Je ne sais le tems que mettra ma lettre à te parvenir, ainsi je ne te donnerai aucune nouvelle, sinon que nous allons bien, que nous avons chaud et

que nous sommes dans un moment d'anxiété à cause de la loi sur les droits de succession<sup>3</sup>, qui se discute au Sénat: la loi est mal faite et compliquée d'une question de compétence entre les deux Chambres, qui la rend fort critiquée; on espère pourtant qu'elle passera, car, rejetée ou amendée, il s'ensuivrait de graves perturbations. Adieu, mon cher fils, nous t'embrassons.

Edita in A. COLOMBO, I, p. 238.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> Rosalia di Valesa (m. 1852), dal 1816 moglie del conte Enrico Roero di Guarene (1797-1820).

<sup>3</sup> Cfr. lett. 327, nota 3.

331.

Mardi, 17 juin [1851]<sup>1</sup>

Mon cher fils,

Ceci te sera remis par la comtesse de Bagnol née Collobiano<sup>2</sup>, qui va se marier et voyager, et me demande un mot pour toi. Ce ne sera pas une lettre, car elle arriverait je ne sais quand, mais je profite bien volontiers de l'occasion pour te dire bonjour.

Il nous arrive un chœur de *Viva Azeglio* d'outre-Manche, c'est ton tour maintenant et tu as des *plaudenti*, comme autrefois à Favria. On se loue très fort de tes bons procédés en revenant de là-bas. Ce matin, un pauvre diable qui s'appelle Perretti, a voulu venir me remercier des bontés que tu avais eues pour lui, tout en transitant pour le Mondovì, sa chère patrie qu'il regagnait grâce à toi. Je n'étais pour rien dans cette bonne œuvre, mais les cœurs reconnaissants sont si rares qu'il faut leur en tenir compte, et je l'ai assuré que j'étais charmée que tu eusses pu lui rendre service.

Plus tard, si tu regardes par ta fenêtre, tu pourras puis voir se dessiner sur l'horizon la silhouette du chevalier Don Baruffi, suivie de celle du comte Bénével. On me dit que les Piémontais sont en majorité à Londres, c'est fort bien pour eux et cela prouve que nos compatriotes ont de l'argent de reste; mais comme il ne passe pas dans tes poches, bien au contraire, je te recommande de prendre en considération l'expédient de la *ciav sot l'uss*<sup>3</sup>, quand les circonstances deviendront *incalzanti*. Le Sénat a fait preuve de bon vouloir en passant la loi de succession<sup>4</sup> malgré les susceptibilités nées entre les

deux Chambres et les vices qu'elle contenait. Maintenant les députés sont en train de passer l'emprunt des 75 millions<sup>5</sup>, je pense que ces lois te donneront de la besogne et te tiendront en attention. Nous avons encore la loi de la Banque<sup>6</sup>, du droit de patente<sup>7</sup>, celle qui fixe les émolumens<sup>8</sup>, et celle des attributions de la magistrature<sup>9</sup>, la contribution personnelle<sup>10</sup>, qui sont toutes des lois capitales qui devraient être votées avant que les Chambres se ferment.

Notre Mylord Cathorpe est parti hier, très content de notre pays, en augurant bien et faisant des vœux pour que nous réussissions dans nos entreprises. Il parlera avantageusement de nous dans ses foyers.

Maintenant adieu, je me suis un peu plus étendue que je ne pensais, mais j'ai dit ce que j'aurais oublié plus tard. Nous t'embrassons de cœur.

Parzialmente edita in A. COLOMBO, I, pp. 238-239.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> Ottavia Avogadro di Collobiano e il marito, conte Olderico Malingri di Bagnolo (cfr. lett. 324, nota 7) si recarono a Londra in viaggio di nozze.

<sup>3</sup> Piemontese: « la chiave sotto l'uscio ».

<sup>4</sup> Cfr. lett. 330, nota 3.

<sup>5</sup> Il progetto di prestito fu adottato dalla Camera dei deputati il 17 giugno; il 25 giugno fu approvato dalla Camera dei senatori e divenne legge il 26 giugno 1851 (n. 1205).

<sup>6</sup> Presentato da Cavour alla Camera il 24 maggio 1851, il disegno di legge autorizzava la Banca Nazionale ad aumentare il capitale da 8 a 16 milioni e concedeva il corso legale ai suoi biglietti; nel contempo obbligava la Banca a istituire due succursali (Nizza e Vercelli) e ad assumere le funzioni di tesoriere dello Stato. Messo in discussione ai primi di luglio, ossia verso la fine della sessione, il progetto non poté essere approvato prima della chiusura per mancanza del numero legale nell'assemblea (cfr. C. CAVOUR, *Epistolario*, VIII, p. 177, nota 5).

<sup>7</sup> La proroga di termini per le dichiarazioni degli esercenti arti, professioni, industrie e commerci assoggettati all'obbligo della patente, fu presentata alla Camera il 22 novembre 1851, approvata il 29 novembre, presentata al Senato il 1° dicembre 1851, approvata il 2 dicembre 1851 (legge 8 dicembre 1851, n. 1298).

<sup>8</sup> La proposta di disposizioni diverse, sopra alcune imposte dirette e indirette, riduzione dei diritti ed emolumenti giudiziari, era stata presentata il 18 febbraio 1851 alla Camera.

<sup>9</sup> La legge sugli stipendi dei membri e ufficiali dell'ordine giudiziario e del ministero pubblico, presentata dal ministro Galvagno il 30 aprile 1851 alla Camera, fu approvata il 18 giugno; fu presentata al Senato e approvata il 27 giugno (legge 27 giugno 1851, n. 1207).

<sup>10</sup> L'imposta mobiliare e personale era stata proposta dal ministro Nigra e presentata alla Camera il 5 aprile 1851. Fu poi presentata nuovamente alla Camera il 5 marzo 1852, discussa e approvata fra il 22 aprile e l'11 maggio 1852; presentata al Senato il 17 maggio, discussa e ritirata il 5 luglio 1852. Ripresentata alla Camera il 30 dicembre 1852, fu approvata l'11 febbraio 1853; proposta in Senato il 21 febbraio 1853, fu approvata l'11 aprile (legge 28 aprile 1853, n. 1511).

332.

Le 5 juillet [1851] <sup>1</sup>

Mon cher fils,

On me demande deux mots pour l'avocat Juva, qui vient de se marier et sa femme, qui vont faire leur visite au Palais de Cristal<sup>2</sup>; je voudrais qu'ils fussent accompagnés par leur belle-sœur, Mme Juva<sup>3</sup>, elle enchanterait Londres avec sa belle voix. J'ai reçu ce matin ta lettre du 8, mais je répondrai par la poste, car je ne sais quand ceci te parviendra.

Je fais mes préparatifs de départ, ce qui me met dans un état un peu violent, pourtant ce que l'on a à faire ces derniers jours et tout ce que je crains d'oublier, car une fois là-haut, il n'y a plus moyen de remuer, quand nous aurons un chemin de fer ce sera différent; et il paraît qu'on y met définitivement la main.

J'ai l'espoir de posséder quelques jours Emmanuel II<sup>4</sup> à sa sortie de collège, pourvu qu'il en sorte bientôt, car il doit se trouver à Gênes pour le 1<sup>o</sup> août, où son père l'attend. Je suis charmée que tu maintiennes les bonnes dispositions à l'égard du congé; il me semble que rien ne doit être meilleur pour se reposer que le Roc, il n'y a justement pas autre chose à faire dans cet endroit-là; moi-même je l'apprécie spécialement pour cela, j'y arrive toujours un peu fatiguée et j'ai eu tous ces jours passablement de corvées. J'ai évité pourtant deux visites à jours différens aux deux reines à Moncalier, dont j'étais menacée, c'est autant de gagné jusqu'au retour.

Les cousins sont arrivés en bon état. J'ai vu le thé de Charles et le sac de Joséphine, c'est très bien. Je te fais compliment sur l'emprunt<sup>5</sup> et suis bien aise que tu en sois sorti. Nos verrons ce qu'en penseront les honorables. Je souhaite qu'il ne t'arrive plus d'autre avalanche pour le moment.

L'Amis a bien besoin de finir et sortir de son stalle, il est ultra bourru, mais il a fini par être pris par la névralgie. Je lui arrange une nouvelle chambre au Roc, pourvu qu'il vienne l'habiter, car outre

son déménagement qui l'occupe fort, il aura de la peine à quitter Malabaila assez éclopé, et Rosalie est tout à fait malade et la tête partie, je crains pour toujours. On ne la voit pas.

J'espère avoir demain le tems de t'écrire un peu à l'aise, car il faut encore que je réponde à Isabelle et à d'autres, et il est question de partir le 8.

Adieu, mon cher fils, je t'embrasse.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> Il *Crystal Palace* fu il simbolo stesso della grande esposizione londinese. Qualche tempo prima, il principe Alberto aveva ammirato il giardino d'inverno con tetto di vetro del duca di Devonshire a Chatsworth e la rapidità con la quale il capo guardiano dei giardini ducali, Joseph Paxton, seppe togliere in poche ore gli impianti serviti per un fuoco d'artificio. L'esposizione aveva bisogno di una cupola di vetro di quel genere; il tetto di vetro eretto dal Paxton fu subito definito dal *Punch* come *Crystal Palace* e il nome gli rimase (cfr. K. H. WOCKHER, *La Regina Maria Vittoria*, Milano, 1979, pp. 203-204). Il 13 agosto 1850 Emanuele aveva scritto a Costanza a proposito della vasta serra del duca di Devonshire: « La carcasse très légère est en fer et le tout est comme un immense melon, excepté que les côtés en verre sont coniques au lieu d'être arrondies, ce qui facilite l'écoulement des eaux. C'est ainsi que l'on va construire l'édifice pour l'Exposition générale et c'est le projet du jardinier du Duc qui a eu la préférence. De cette manière le matériel pourra être remployé; on pourra l'augmenter à volonté » (A. COLOMBO, I, p. 174).

<sup>3</sup> Matilde Juva, nata Branca, per la voce limpida e dolce, educata da Gioacchino Rossini a tutti i virtuosismi, fu una delle grandi meteore della corte imperiale di Napoleone III.

<sup>4</sup> Emanuele Villamarina.

<sup>5</sup> Le trattative del prestito estero col banchiere di origine danese Charles Hambro, con sede a Londra, iniziate il 24 giugno, si erano felicemente concluse il 30. Il 1° luglio Emanuele aveva scritto alla madre: « Nous venons encore une fois de terminer ou du moins de porter bien loin une sérieuse affaire qui nous occupait et préoccupait depuis longtemps; celle de l'emprunt. Il a été publié ce matin et nous nous flattons d'avoir obtenu en notre faveur toutes les conditions possibles et raisonnablement désirables » (A. COLOMBO, I, p. 240).

333.

Dimanche, 6 juillet 1851

Mon cher fils,

Quoique j'ai donné hier un bout de lettre à l'avocat Juva, je répons aujourd'hui à ta lettre du 1<sup>er</sup> reçue hier. Je suis charmée que

1177

nous ayons l'emprunt et que tu ne l'aies plus, je désire que cette affaire de moins te procure un peu de repos. Il me semble que quelque merveilleux que soit le Palais de cristal<sup>1</sup> pour ceux qui arrivent à Londres, ceux qui y sont établis doivent en avoir par-dessus les yeux, je commence à en avoir assez, seulement d'en entendre parler. Je crois aussi que l'invasion des compatriotes<sup>2</sup> est un fléau comme celui des sauterelles, et il durera longtems encore. Je dois t'annoncer l'arrivée d'un Mr Montù, gros quincallier de la *reusa rossa*<sup>3</sup>, qui fait beaucoup d'affaires à Londres et qui ayant des relations partout, peut être utile à son tour, comme il l'a déjà été pour Barba Prospero. Celui qui te sera plus agréable, c'est Peyretti<sup>4</sup>, qui t'arrivera quand il se sera suffisamment plongé dans l'océan.

Les cousins sont arrivés jeudi matin<sup>5</sup> en bon état, on trouve Joséphine engraissée. J'ai vu le nécessaire et le thé; tout a été admiré et approuvé; j'aime autant le mien cependant, comme moins lourd et volumineux. On a fait de fameuses entailles à la lettre de l'oncle Camille, 50 mille francs s'il te plaît! et les Cavour ont été très peu flattés de cette marque de confiance; le papa en a écrit à sa fille<sup>6</sup>, celle-ci a un peu boudé, je ne sais maintenant où l'on en est. Les Cavour soupçonnaient mon frère de ne pas avoir donné d'argent, il a donné 30 mille francs, ils en ont dépensé 88 mille dans leur voyage et deux nouveaux chevaux anglais vont arriver, ce qui fera C.<sup>7</sup> outre toutes les dépenses que Charles a commandées dans son appartement ici, sans en prévenir son père. Maintenant ils veulent aller à Favria, mon frère ne s'en soucie pas, et s'il y allait Charles ne s'en soucierait plus, cela fera deux maisons et pas d'économie.

Mon frère est si triste, si abbatu qu'en le voyant si affaissé, je crains qu'il ne finisse par tomber dans quelque malingrerie. L'affaire Cavour lui semble une indécatesse, il est inquiet, il est blessé de ne se voir compter pour rien, des jours sans repos, des nuits sans sommeil, on ne va pas loin avec cela. Cet état de choses me chagrine beaucoup, je n'y puis rien, nous voudrions que mon frère sortît un peu d'ici pour se distraire, mais il n'a plus de courage et ne se soucie de rien.

Joséphine m'avait dit que tu parlais toujours de ton congé, je n'y comptais plus guère, tant mieux si tu peux réaliser cette idée, tu trouverais au moins le repos au Roc et un peu de bon air pour te remettre, mais tu feras très bien de soigner ta cure, car cette inquiétude-là serait la pire de toutes.

Je ne m'attendais pas à la solution de l'affaire P.<sup>3</sup> telle que tu me l'annonces, je ne sais qu'en présager. Le portrait physique que tu me fais de la dame n'est pas des plus attrayans, mais patience, si cela te va; c'est la façon dont elle a répondu à ta question, qui me semble aussi peu gracieuse que flatteuse; je craindrais qu'elle eût peu de douceur de caractère et partant peu d'agrément pour la vie intime, mais d'ici je ne pourrais bien apprécier. Il me semble qu'avec cette prévention il faut qu'elle renonce ou au mariage ou à la fortune, car celle-ci sera toujours prise en considération par tous les aspirans.

Si tu viens nous voir, nous pourrons entrer dans tous les détails à cet égard ou sur la matière en général, mieux qu'on ne peut le faire par lettre; l'affaire de l'argent à dépenser dans ces occasions, on le prend ordinairement sur celui que la femme apporte en se mariant. Mais j'ignore les habitudes anglaises à cet égard. Il me passe quelquefois par la tête une personne<sup>9</sup>, non de Turin, mais du voisinage, qui est belle, riche, qui a un nom historique et dont j'ai entendu vanter le caractère angélique par des amis désintéressés. Je sais que tu n'aimes pas à laisser juger par autrui dans cette sorte d'affaires, ainsi je n'en [ai] jamais parlé, mais je ne puis pas m'empêcher d'y songer à part moi; du reste s'agissant d'une fille unique, son père ne serait peut-être pas disposé à la laisser aller aussi loin. Il est sûr que l'idée d'avoir à faire à une *Lady* est fait pour inspirer une grande *suggestion*, tout est *sterling* dans ce pays, et il me semble difficile que nous puissions, avec notre *aurea mediocrità*, contenir des exigences, qui ne sont que des habitudes érigées en besoins. Notre établissement, tel qu'il est avec quelques légères modifications, peut parfaitement contenter une personne faite à nos habitudes et être insuffisant pour des étrangères. Ceci ne sont que mes idées, qui peuvent n'être pas justes et que je ne veux pas imposer.

Ton père t'a parlé du chirurgien major Balestra<sup>10</sup>, qui va à Londres avec deux médailles gagnées à la guerre, c'était un de ceux que j'appelais en 48 le *lancie spezzate* de ton père; ainsi tu feras bien de lui faire une petite politesse. Nous devons partir après-demain pour le Roc, nous verrons. Adieu, mon cher fils, nous t'embrassons.

Indirizzo: « Monsieur le Marquis Emmanuel d'Azeglio Ministre Plénipotentiaire de Sardaigne auprès du Gouvernement Britannique. Berkeley Square 5. Londres ». Timbro postale di partenza: « Torino 7 lug. 51 ».

<sup>1</sup> Cfr. lett. 332, nota 2.

<sup>2</sup> Il 1° luglio, Emanuele aveva scritto alla madre: « Les compatriotes sont réellement en redoutable surcroît et chacun arrivant avec des mérites spéciaux croit avoir droit à des attentions particulières. La saison de Londres pour nous dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Je suis debout tous les jours tant que les forces peuvent me porter, et dès mon reveil je tombe en proie aux ennuyeux. Cinq heures du matin sonnent en ce moment et ma table est jonchée de billets répons d'invitations à dîner et autres balivernes » (A. COLOMBO, I, p. 241).

<sup>3</sup> Piemontese: « rosa rossa ».

<sup>4</sup> Ettore Peyretti di Condove (1811-1875), dottore in legge e segretario del Consiglio di Stato.

<sup>5</sup> 3 luglio.

<sup>6</sup> Quando verso il 23-24 giugno, Giuseppina, da Lione, preannunciò al padre il prossimo rientro a Torino, Gustavo le rispose il 26 con una lettera molto severa, in cui deplorava le spese rilevanti fatte durante il viaggio di nozze. Sui contrasti familiari Alfieri-Cavour, si veda il già citato articolo di C. PISCHEDDA, *Sulla giovinezza del marchese Carlo Alfieri di Sostegno*, in *Studi Piemontesi*, 1983, XII, fasc. 2, pp. 313 e sgg.

<sup>7</sup> Probabilmente la C sta per cento.

<sup>8</sup> Cfr. lett. 329, nota 5. Qualche giorno dopo, il 19 luglio, sempre a proposito di Miss Parke, Emanuele scrisse a Roberto: « Me mère vous aura rendu compte de la marche de l'affaire Parke. Je ne considère nullement l'affaire comme terminée loin de là. J'ai un fond de persévérance lente et obstinée digne quelques fois de meilleurs résultats. Mais en la prenant sur un ton très haut sur ce terrain-là dès les premiers mots, j'ai voulu bien constater cette condition essentielle de succès, c'est que j'entendais nullement me laisser traiter en *heiress hunter*, chasseur d'héritières » (A. COLOMBO, I, pp. 244-245).

<sup>9</sup> Impossibile identificare la giovane che Costanza prospettava come sposa per il figlio.

<sup>10</sup> Federico Balestra (1821-1855) si era laureato in chirurgia nel 1842 e in medicina nel 1843. L'anno dopo era entrato come chirurgo maggiore nel reggimento Genova cavalleria. Durante la guerra del 1848 meritò due croci d'argento al valor militare. Viaggiò in Francia, Inghilterra e Germania per studiare gli ordinamenti dei vari corpi di sanità militare. Ottenne di partecipare alla spedizione di Crimea e vi morì di colera.

334.

Vendredi, 25 juillet [1851]<sup>1</sup>

Mon cher fils,

Je n'attendais qu'une de tes lettres pour t'écrire, elle est arrivée hier et me voilà. Nous sommes au Roc depuis le 10 et nous nous y trouvons fort bien.

Nous avons retardé de deux jours parce que je me trouvais un

peu mal à l'aise; le mouvement, pendant la forte chaleur, m'avait fatiguée, et ensuite je me tourmentais de l'idée que le Sénat pût ne plus se trouver en nombre pour voter des mesures que je croyais essentielles; mais heureusement il a pu aller jusqu'au bout sans se compromettre, et maintenant tout le monde se prélassa en âme et conscience. Nous avons trouvé ici une température infiniment plus discrète qu'à Turin, tout est vert, tout est fleuri, les rossignols, merles, fauvettes et cigales nous font une musique qui vaut bien les discours du sénateur De Fornari<sup>2</sup>, et le soir nous avons des myriades de lucioles, qui faisaient de ceci la vraie montagne de lumière, au lieu de votre Ko-y-nor<sup>3</sup> que je soupçonne n'être qu'un véritable *stoupon*<sup>4</sup> de verre que l'on vous fait admirer, à vous autres badauds de Londres.

Nous avons approuvé les travaux faits en notre absence et nous nous occupons de mettre la dernière main aux arrangemens intérieurs qui sembleraient bien modestes à vous autres Milords, mais qui m'intéressent beaucoup dans leur petitesse. Je finis ton cabinet, j'ai préparé un logement pour l'Amis dans l'ancienne salle à manger, c'est très bon pour des Piémontais. Je fais un cabinet de musique dans la petite chambre grise, à côté du salon au couchant, et toutes les fois qu'on remue une chaise, tout le monde s'empresse d'aller admirer.

Nous avons trois fillettes bien paisibles, Christine la plus grande, qui a 16 ans, et puis Cecchina et *Shamanin* qui en ont 13. Cela chante joliment, cela joue au billard avec ton père, deux choses qu'il apprécie sur toutes, comme récréation. Mais nous les changerons à la mi-août, et si tu viens tu trouveras un *autra muda*<sup>5</sup>. J'espère que Mr Camin te sera arrivé, il est venu chez nous la veille de notre départ, avec toute sa pacotille qui a été fort approuvée par ton père et par Max, et il se disposait à partir pour Albion.

Je t'ai déjà dit, ce me semble, que je te faisais cadeau de deux de ces esquisses ou tableaux. Je suis étonnée du retard de la réponse de Max, je lui en avais parlé et il m'avait dit qu'il n'y voyait pas de difficulté, j'espère qu'il t'aura écrit avant que de partir pour Sestri et autres lieux. Il me dit aussi ton invitation, mais qu'il n'osait pas s'éloigner parce que l'an passé, dès qu'il tournait les yeux, on lui en faisait quelqu'une, et qu'ensuite il n'avait point d'argent; à cette difficulté, j'aurais remédié si on m'avait payé ce qui me revient encore des chemins de fer de Valchiesa, où il y a eu hier congrès pour cette affaire, et j'aurais avancé en tout ou en partie les 5000 francs que son frère est censé lui devoir encore, quoi qu'il y eût bien quelque chose à dire sur cette dette, mais j'aimerais

mieux qu'il n'en fût plus parlé. Ce que je redoute par rapport à toi, c'est que notre députation ouvrière vienne se mettre en travers de ton voyage, je voudrais qu'on se dépêchât de l'expédier. Mais il faut recueillir la somme.

Vraiment, je serais bien contrariée, si tu ne pouvais pas réaliser ton joli projet que j'approuve de tout point; si tu as besoin de quiétude, d'affection et un peu aussi d'économie, tu trouveras tout cela ici, mais je ne saurais qu'y ajouter de plus. Le pays ne fournit rien. Tu es dans une époque de transition, mon cher enfant, que je suis, avec toute la sollicitude de l'affection et de l'expérience, tu n'as pas encore dit ton dernier mot et tu as de la marge devant toi, malgré tes cheveux blancs; mais tu verras que tes pensées se modifieront comme ta chevelure. Ce que je te désire, c'est que tu réussisses à te faire un intérieur où ton cœur puisse se reposer. Ce sera dans peu tout ce qu'il te faudra. On se dégoûte de tout, excepté des plaisirs simples, auxquels on se trouve heureux de pouvoir revenir, quand on s'est blasé sur ce que le monde vous présentait pour vous enivrer. Tu te griseras extérieurement et te dégriseras à l'intérieur.

Le plus joli serait que nous puissions combiner ensemble la *gita* à Florence; j'ai promis à tous ces enfans de la faire cette année, et je ne demande pas mieux, mais il ne me vient pas à *tail*<sup>6</sup> de la faire pendant la durée de la campagne.

Baste! nous en parlerons quand tu seras ici. J'aurais été bien chagrinée que Gib ne fût pas venu au Roc, où il y a tant d'hirondelles à effrayer, mais je te prie, attache-lui des grelots pour qu'on l'entende quand on ne le voit pas. J'aurais un petit drame à lui raconter, si master Gib savait écouter, d'un pauvre petit chien noir, appelé *Moret*, qui est mort de chagrin l'an passé de ne nous plus trouver ici. Un conseil que j'aurais à te donner, mon cher fils, si tu conduis ton domestique sur le continent, ce serait de l'envoyer t'attendre à Turin; l'an passé cet imbécile de notre maître d'hôtel est venu faire des observations à ton père sur ce que tu donnais à tes gens, ce qui l'a ennuyé. S'il s'était adressé à moi, je lui aurais répondu en bon piémontais.

Je me flatte cette année d'avoir ici toutes sortes d'Emmanuels: le junior, qui vient de passer ses examens à l'unanimité, a été autorisé par son père à venir me faire une visite, pourvu que le retard apporté à ces mêmes examens ne me nuise pas, car son père aurait voulu l'avoir à Gênes pour le 1<sup>o</sup> août. Je désire doublement cette visite, qui me paraissait tenir fort à cœur au jeune philosophe.

Nous avons eu quelques visites: Nathalie deux fois, la seconde avec les Bosdari<sup>7</sup>, ses parens d'Ancône. Un matin, nous sont apparus tous les La Veneria (Henriette Balbo), mais seulement pour regarder et disparaître. Aujourd'hui en huit j'attens la Romagnan, je pense qu'elle passera le mois d'août avec moi. J'avais bien engagé le No- cle à venir, mais il est pris par sa commission des ouvriers. L'Amis est empêtré dans ses propres ouvriers qu'il ne peut faire avancer, je ne sais quand il viendra, il voudra peut-être t'attendre, pour te raconter l'Angleterre; certes tu verras beaucoup moins de Piémontais ici que tu en vois à Londres, tu pourras dire que tu viens en Piémont pour ne plus voir de Piémontais. Au reste, ce qui t'arrive on aurait pu s'y attendre, c'est ainsi que le monde est fait, c'est-à-dire contrefait. Il n'y a que les bons procédés qui me surprennent.

J'ai envie de te donner une commission pour lorsque tu seras à Paris. J'ai encore à faire les chaises pour la salle à manger de Turin; après bien des incertitudes sur leur convenance, j'ai pensé qu'on devait faire à Paris des cuirs dorés et que si ce n'est pas très cher se serait très bien porté, comme dit Demichelis des cordons de sonnettes; tu m'en prendrais donc pour une douzaine de chaises, d'une couleur qui pût s'allier avec le damas cramoisi.

Je t'envoie encore l'Empio<sup>8</sup>, sans te le recommander, celui-là au moins ne t'apportera ni mauvais vouloir, ni mauvaise grâce et sera très content de tes politesses.

Maintenant, je crois que je puis te dire adieu, car il est inutile que je te raconte les merveilles du Roc, puisque tu viendras, j'espère, le voir. Nos santés vont assez bien, le pays est parfaitement calme, je voudrais que notre emprunt de Londres montât un peu. J'ai pris trois obligations du nôtre, avec la chance de gagner un prix.

Nous t'embrassons bien de cœur et attendons le mot du rébus.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 424-425.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> Giuseppe De Fornari (1785-1858), esperto in materia finanziaria e amministrativa, era stato nominato tra i primi senatori, il 3 aprile 1848.

<sup>3</sup> Cfr. lett. 328, nota 4.

<sup>4</sup> Piemontese: « tappo ».

<sup>5</sup> Piemontese: « un'altra muta », dicesi per lo più di abiti e arredi.

<sup>6</sup> Piemontese: « confarsi, essere opportuno ».

<sup>7</sup> Cognome di lettura incerta.

<sup>8</sup> Cesare Giriodi (cfr. lett. 182, nota 3).

Mon cher fils,

Je commençais vraiment à être scandalisée de ton silence, qui a duré trop longtems cette fois, tout en faisant la part de l'accroissement de tes occupations et de la fatigue qui peut s'ensuivre, mais je me contente de si peu! Quand tu ne peux pas écrire une lettre, après un mois de silence, écris deux mots, cela suffit pour constater ta santé et ton bon vouloir. Mais enfin elle est arrivée, la fameuse lettre <sup>2</sup>, et je n'ai plus qu'à y répondre.

Je prévoyais bien que toute cette affaire des ouvriers <sup>3</sup>, fort honorable sans doute pour nous, qui trouvons toujours de l'argent pour tout ce qui est utile, serait un bâton dans nos roues, et je comprenais que ton absence en cette occasion aurait pu avoir des inconvéniens de plus d'un genre <sup>4</sup>; je me flattais pourtant, quoique bien faiblement, que tu aurais pu seulement retarder ton expédition, surtout lorsque j'ai vu la prorogation s'étendre jusqu'au 4 novembre. Mais si tu dois absolument fermer le Palais de Cristal, je ne sais trop comment tu pourras combiner autre chose qu'une course au clocher, ce qui est bien peu satisfaisant.

Tu veux que je te conseille et je ne puis qu'être dans la perplexité, mon cher enfant, car les données me manquent pour avoir des idées claires sur tes devoirs. Par exemple, j'ignore si tu as celui, ou du moins la convenance, de te trouver pour la réouverture du Parlement; dans cette supposition il n'y aurait plus aucun plan de possible. Il est à peine probable que tu puisses quitter Londres à la moitié d'octobre, tu ne pourras arriver ici que huit jours après. Il ne serait — je crois — pas difficile d'engager ton père à y rester jusqu'au commencement de novembre, seulement il y ferait peut-être bien froid. Et ensuite, nous pourrions faire notre course en Toscane, tu reviendrais pour raffraîchir tes instructions au Ministère, et tu ferais à ton retour ta consultation à Paris, dont tu ne me parles plus.

Pour réaliser ces projets, il faut cependant un peu de tems par devers soi, et encore ce n'est plus qu'une affaire étranglée, que j'aimerais autant renvoyer à l'année prochaine s'il y avait des chances qu'elle pût mieux réussir. Mais l'année prochaine est ce terrible 52, la fin du monde où l'on n'ose plus faire de projet; il peut se faire qu'il n'y ait rien du tout, comme il peut se faire qu'il y ait un cataclysme, ou au moins l'attente d'événemens qui retiennent chacun à son poste.

Les matières combustibles sont en fermentation et quoique nous soyons fort calmes chez-nous, nous pourrions ressentir quelque contrecoup de ce qui se passerait ailleurs. Pourtant, je n'ai pas grande crainte. Mais les choses sont compliquées de manière que je ne sais pas même ce que je dois désirer. Et tu es à même de mieux juger que moi ce qui est possible, convenable, soit en 51, soit en 52. Malgré la contrariété que je puis en ressentir, si les chances tournent contre le voyage, je ne puis que t'engager à faire ce qu'exige le devoir d'abord, la santé ensuite, et notre satisfaction viendra après.

Il ne faut point que tu penses que les désagrémens qui t'arrivent ne soient que pour toi, du moment où l'on se trouve un peu haut placé, il faut calculer sur cette sorte d'inconvéniens; les uns voudraient se mettre à notre place, les autres, sans pouvoir y prétendre, sont offusqués de vous y voir, l'envie, la vanité, la sottise, l'ignorance se prennent à tout pour se donner le plaisir de médire de qui est un cran plus haut, les uns veulent vous nuire, les autres sont tout simplement hargneux de naissance. Dans ces tems-ci, il faut toujours être préoccupés de la pensée de se faire pardonner les moindres avantages, qui deviennent facilement des armes et des sujets d'accusation que le mauvais vouloir exploite avec jouissance.

Ton père te dit mille choses affectueuses<sup>5</sup>, et quoiqu'il désire bien t'avoir ici, il approuve que tu fasses de ton mieux pour contenter tout le monde. Tu seras charmé d'avoir Ferrero, avec qui il te sera aisé de t'entendre. Je ne sais pas pourquoi Luisin se serait donné la peine d'aller là-bas incognito<sup>6</sup>, je crois qu'il va revenir ces jours-ci à Costiolles avec sa femme, de la vigne de *barba Carlin*. Je sais que tout le monde se porte bien à la maison Giriodi, nous voyons souvent les uns ou les autres.

J'ai eu le plaisir d'avoir, pendant une semaine, mon jeune bachelier<sup>7</sup>; il est encore un peu brut, mais le fond est si bon, si ouvert, et sans malice aucune qu'il a plu à tout le monde. Il faut ajouter que les bonnes cordes résonnent bien. Il est allé rejoindre tout son monde à Livourne et maintenant ils seront retournés à Florence. Son petit frère était mort bien avant son arrivée.

La tante Camille a passé tout le mois d'août avec nous. Nous faisons très bon ménage dans notre solitude, son frère<sup>8</sup> a passé aussi quelques jours au Roc, qu'il apprécie avec enthousiasme. Maintenant, nous sommes réduits à nos seules ressources, nous avons changé notre garnison de Marmotines, nous en avons une, qui est

élève du conservatoire, qui a une très belle voix, c'est une belle personne aussi, mais de l'esprit néant.

Je suis charmée que tu sois content des dessins de Camino, s'il vient il sera le bienvenu; son grand est un tour de force, mais c'est une délusion [*sic*].

Je ne sais, mais je n'ai pas grande confiance à la réussite de ton affaire P.<sup>9</sup>, il me serait difficile de bien juger d'ici, sans connaître les individus surtout, mais je n'y fais pas de fondement. Adieu, cher fils, ménage tes yeux, et ne t'éreinte pas, personne ne t'en saura gré; écris-moi au plus tôt, ce que tu crois faire, et je t'embrasse.

Un piccolo brano edito in A. COLOMBO, I, p. 246.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> La lettera di Emanuele a Costanza del 29 agosto 1851 è parzialmente edita in A. COLOMBO, I, pp. 245-246.

<sup>3</sup> Emanuele aveva accolto una delegazione di operai piemontesi mandati a Londra per visitare l'Esposizione Universale grazie ad una pubblica sottoscrizione. La comitiva, partita da Genova il 27 agosto, era giunta a Londra la sera del 2 settembre.

<sup>4</sup> Alla fine di agosto, Emanuele avrebbe avuto diritto ad un periodo di congedo che intendeva trascorrere con i genitori al Roc. (Si veda la lettera di Emanuele a Cavour dell'8 agosto 1851, in C. CAVOUR, *Epistolario*, VIII, p. 327). Il permesso gli fu negato in quanto la sua presenza a Londra, durante l'esposizione, in presenza di tanti compatrioti e degli operai piemontesi, era ritenuta indispensabile (lettera di Emanuele a Costanza, 29 agosto 1851, in A. COLOMBO, I, p. 245).

<sup>5</sup> Il 17 settembre, giorno del trentacinquesimo compleanno di Emanuele, Roberto scrisse al figlio: « Ton absence en ce jour m'est plus pénible cette année après l'espoir de pouvoir t'embrasser pour sa célébration. [...] Nous avons du moins la grande consolation que tu aies fait ton devoir et même beaucoup au-delà, grâce à une inspiration que j'ai partagée avec emphase [...] » (A. COLOMBO, I, p. 247).

<sup>6</sup> Emanuele aveva scritto a Costanza di aver ospitato « l'illustre Cesarin, toujours bizarre et singulier mélange d'audace et de timidité », il quale, ad un certo momento della sua permanenza a Londra, seccato per la mancanza di notizie da parte della sua famiglia, pensava che il fratello Luisin fosse a Londra in incognito (Emanuele a Costanza, 29 agosto 1851, parte non pubblicata dal Colombo, in AOPTS, *Carte private Emanuele d'Azeglio*, Lettere ai parenti).

<sup>7</sup> Allusione al nipote Emanuele Villamarina.

<sup>8</sup> Il cavaliere Luigi Provana del Sabbione (1786-1856).

<sup>9</sup> Cfr. lett. 333, nota 8.

Mon cher fils,

Je ne veux pas laisser passer cette bonne journée, sans te dire un mot <sup>2</sup>. Voilà une année qui commence pour toi: que le bon Dieu la rende heureuse, mon cher fils, il sait mieux que moi ce qu'il te faut, et je me borne à le prier de te le donner. Si tu étais avec nous, comme nous l'avions espéré, nous aurions tâché de te faire un peu de fête, mais à cette distance il n'y a pas de bonne volonté qui tienne, et j'ai tant de déceptions cette année que j'ai envie d'essayer du 52, malgré tout ce que l'on nous en annonce.

Nous avons vu ton *speech* <sup>3</sup>, et ton banquet; c'est très bien, les bonnes traditions se maintiennent en famille, j'en ai reçu des compliments par lettres. J'aurais bien voulu te voir pour savoir tes observations dans cette circonstance mémorable. Il t'arrive encore des compatriotes, et pas tous de choix, mais enfin cela va finir, et après cette crise on se tiendra puis tranquille.

Nous avons l'Amis depuis huit jours, il paraît qu'il nous quittera le 23, d'après ce que l'on m'écrit de Turin. Il est enchanté du cabinet que je lui ai arrangé cette année et certes je n'y ai pas mis de luxe, je suis charmée qu'il s'y trouve bien, et maintenant il s'en va procéder à son déménagement. La maison Alfieri est à S. Martin: Joséphine paraît l'apprécier, Charles a dû se faire saigner deux fois en arrivant, mais il allait bien. Ils avaient quelques visiteurs intimes. J'ai été un peu *tareffe* <sup>4</sup> hier et me suis levée tard aujourd'hui, mais ce n'est rien. J'attens le retour de l'Empio <sup>5</sup> pour avoir des notions de vue. Et je désire aussi de tes lettres pour savoir ce que tu fais.

Voilà l'Empereur qui vient jusqu'à nos frontières <sup>6</sup>; on est intrigué de savoir si le Roi ira lui faire visite, c'est un incident assez ennuyeux et embarrassant, et nous ne comprenons pas que S. M. I. vienne dans un pays où elle est si peu souhaitée. Le Roi a eu tous les succès possibles dans sa tournée <sup>7</sup> et ils étaient bien spontanés.

Adieu, cher fils, qu'auras-tu fait pour te fêter? Je souhaite que tu aies réussi à ta pleine satisfaction et je t'embrasse de tout mon cœur maternel.

Edita in A. COLOMBO, I, pp. 248-249.

<sup>1</sup> Il mese e l'anno furono aggiunti da Emanuele.

<sup>2</sup> Secondo la consuetudine, il 17 settembre Costanza rivolgeva al figlio un pensiero augurale per il suo compleanno: ora il trentacinquesimo.

<sup>3</sup> Il discorso di benvenuto che Emanuele aveva rivolto agli operai piemontesi recatisi a Londra per l'Esposizione (cfr. lett. 335, nota 3), è edito in A. COLOMBO, I, p. 247. Roberto ne fu assai compiaciuto: « J'ai lu, avec tout l'intérêt de l'amour-propre paternel, flatté au plus haut point, la description de cette belle fête nationale et la relation de ton beau discours, si bien secondé par tes collaborateurs et j'en ai béni une fois de plus le génie tutélaire de notre noble Patrie, en me réjouissant en même tems de la nouvelle illustration dont tu as fait rayonner le nom de la famille » (lettera di Roberto a Emanuele, 17 settembre 1851, in A. COLOMBO, I, p. 247).

<sup>4</sup> Piemontese: da *taref*, « indisposto, malaticcio ».

<sup>5</sup> Cesare Giriodi (cfr. lett. 182, nota 3).

<sup>6</sup> Nella seconda metà di settembre Francesco Giuseppe, imperatore d'Austria, fece un viaggio nel Lombardo-Veneto. Il 13 settembre arrivò a Trieste, il 14 andò a Venezia e poi, dopo essere passato per Verona, Mantova e il lago di Garda, il 21 settembre entrò a Milano. Il 2 ottobre, Massimo scrisse al nipote: « Credo che sarai — e che saranno — contenti della via che abbiamo preso per essere civili coll'Imperatore senza eccedere. Il Re non è stato invitato ad andare di persona. L'avessero anche invitato, siccome l'invito era fatto all'estrema frontiera alla testa di 40.000 uomini, non avrei creduto che si dovesse accettare. Tutto è andato bene e siamo nella migliore armonia » (N. BIANCHI, p. 145).

<sup>7</sup> Partito per Cuneo il 30 agosto, Vittorio Emanuele II il 31 aveva posto la prima pietra del nuovo ponte sulla Stura. Da Morozzo poi, il 2 settembre si era diretto verso Montenotte; il 4 settembre, a Savona, si era imbarcato sul *Governolo* per Sesto e il 5 settembre era entrato a Genova a cavallo, alla testa delle sue truppe. Ovunque, il sovrano fu accolto con calorose acclamazioni.

337.

4 octobre [1851] <sup>1</sup>

Voilà deux bonnes lettres de toi, reçues cette semaine, mon cher fils, qui nous dédomagent de quelques périodes de silence. Je suis bien aise que tu commences à avoir tes coudées un peu plus franches. J'ai souvent pensé combien le Palais de Cristal devait te paraître lourd, malgré sa légèreté matérielle, et pour moi il m'a toujours fait l'effet d'un cauchemar.

Je suis résignée, mon cher fils, à ne pas te voir cette année, soit à cause des affaires que tu as entreprises, de celles qui pourraient surgir, soit à cause de la saison avancée, qui ne permettrait qu'une course à la hâte. Cette manière de se voir ne vaut que lorsqu'il n'y a pas moyen de faire autrement, mais elle est fatigante et triste, le départ se confond avec l'arrivée, on ne jouit de rien. Tu ne te soucies pas de venir en ville, tu n'as peut-être pas tort, et pourtant le moment approche pour nous de nous y rendre, car

nous avons eu un affreux mois de septembre, avec de la pluie à tout moment, et par suite de froid, de façon que ton père en a un peu souffert; aujourd'hui, il me semble bien cependant, aussi revoyons-nous le soleil depuis hier, ce qui nous réjouit beaucoup. Nous faisons un peu de feu le soir dans la chambre bleue, et je suis obligée d'abandonner ma tour, bien à regret, parce que j'y ai tout sous la main, mais il y fait trop froid. D'après toutes ces considérations, je présume que nous rentrerons entre le 15 et le 20.

Je me rabats donc sur cette année climatérique de 1852, espérant qu'elle vaudra mieux peut-être que la réputation qu'on lui fait d'avance; et soit qu'on ne fasse rien du tout, ce qui est possible, ou ce que l'on voudra tenter soit fini avant l'automne, [que] tu puisses réaliser les projets que tu avais arrangés pour cette année!

Je regrette que nous ne puissions faire ensemble notre petite course en Toscane; je l'ai toujours dans l'esprit comme un projet que je n'exécuterais plus, si je ne le réalise cette année; mais je n'en parle guère et me déciderais à Turin.

Tu feras très bien d'aller à Capesthorn, puisque c'est un endroit où l'on se repose. Avant de connaître tous les mérites et les *gentilezze* pour toi de Lady P.<sup>2</sup>, j'avais déjà envie de la remercier de son admission à *Broad Lands*, séjour plus pacifique que les autres villeggiatures anglaises, et la seule manière d'être à la campagne que je puisse comprendre *otium cum dignitate*. La nôtre, à part la contrariété du tems, s'est assez bien passée: nous avons eu 15 jours l'Amis, il était enchanté de sa petite tourelle et trouvait le Roc plus beau que jamais. Je lui laissais beaucoup de tems pour lire, et le soir nous avions notre petite musique.

Notre belle reine Marguerite<sup>3</sup> nous a quitté et sa belle voix et ses ingénuités nous manquent. Une autre est venue la remplacer, nous avons quatre Marmotines à présent. Je donne deux leçons par jour, cela m'occupe utilment. Ton père les a dressées à jouer au billard, ce qui lui fait une grande ressource. J'ai fait venir une de nos maîtresses toscanes de Pignerol, elle vient de passer deux jours avec nous; ton père en était enchanté, de pouvoir parler toscane et toscan le ravissait, puis elle est bonne, simple, gaie, sait observer et admirer, était enchantée du Roc et par-dessus le marché avait une belle voix. J'ai bien reconnu ma pauvre Louise à ce que tu m'en dis. Je savais l'affaire Malenchini<sup>4</sup> et n'en parlais jamais pour ne pas lui faire de tort, excepté avec la marquise Arconati, qui déplorait avec moi cette aberration.

Il est bien triste, quand on a traversé victorieusement toute la

jeunesse, de se perdre à son âge par le ridicule. C'est une affaire d'amour-propre: elle pensait donner de la jalousie à son mari, et celui-ci pense seulement qu'il aime autant qu'elle ait un autre souffredouleurs. Elle veut lui prouver qu'elle est encore appréciable, et n'est que ridicule. Max ne la persécute aucunement, pécuniairement il se gêne, pour qu'elle ait toutes ses aises et se contente de n'y penser que le moins possible. Elle a fait toute sa vie de faux calculs, son mari dit qu'elle peut bien dire que deux et deux font quatre, mais que quatre et quatre font huit, c'est au-delà de sa portée, et tu l'as vu dans la manière dont elle a reçu tes avis et à l'usage qu'elle en a fait. Il y a six mois qu'elle ne m'a plus écrit.

Nous avons fêté ta naissance ici, seulement comme c'était quatre tems, nous l'avons remise au jeudi soir<sup>5</sup>. Nous avons fait une partie de foire, où les jeunes personnes ont toutes gagné de petits lots, puis nous avons eu des glaces. L'Amis était de la partie.

Celle de ton père s'est passée sous silence, il y aurait trop d'inconvéniens à l'ébruiter; je lui ai pourtant donné une robe de chambre. La toile d'Irlande sera fort utile, il faudrait qu'il en pût faire des pantalons, car les siens présentaient une solution de continuité quand il se couchait sur le billard pour jouer, à la grande consolation de l'Amis.

Sans apprécier infiniment chevalier Martin<sup>6</sup> pendant sa vie, je suis fâchée qu'elle se soit finie si tristement; au reste tu as fait ce que tu pouvais pour le prémunir à son départ, c'est très bien fait. Point de Camin jusqu'au présent. Si je trouvais moyen de faire faire un daguerréotype de la nouvelle salle à manger de Turin, je te l'enverrais volontiers, car de la faire peindre serait difficile et cher.

Le médecin Grimaldi m'a donné un préservatif pour le mal de mer, dont il me dit s'être bien trouvé; c'est une ceinture qu'on serre sur la partie supérieure du ventre, qui empêche le mouvement des intestins. Je te remercie des raves, c'est Jenny qui me tourmente pour cela. Dis-moi si tu as vu à l'exposition des cuirs dorés, j'en aurais besoin pour faire des chaises dans la nouvelle salle à manger, et je ne sais d'où il vaut mieux les tirer, si c'est de France ou d'Angleterre; je voudrais savoir le prix, mais pas de fond ponceau, la tenture étant cramoisie. J'ai vu l'Empio<sup>7</sup>, qui m'a donné de tes nouvelles. Nous avons été bien contristés de la bêtise de nos ouvriers<sup>8</sup> avec leur adresse à Londres, si nous l'avions prévue, nous n'aurions rien donné pour aller se faire *scorgere* et donner beau jeu à nos opposans.

Adieu, cher fils, car j'ai la figure en feu, il faut que je finisse, en t'embrassant de tout mon cœur.

Je reprens ce soir pour te demander si on trouverait à Londres un bandage pour les varices, qui fût commode et facile à employer. C'est pour ton père, qui en est incomodé depuis quelque tems. On lui a bien fait une espèce de pantalon en peau qui le serre, il le porte, mais il le trouve ennuyeux à mettre, à cause d'une quantité d'oeillets qu'il faut lacer; c'est long, car cela prend la jambe et la cuisse. D'abord ce n'était que d'un côté, maintenant il paraît que l'autre côté s'entreprennd aussi. On invente tant de choses et on est si habile à Londres que peut-être a-t-on trouvé quelque chose qui soit plus commode; il faut que ce soit doux et *coti*<sup>9</sup>, les élastiques, par exemple, ne peuvent se supporter.

Adieu encore et bonne nuit.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> Lady Emily Palmerston, figlia di William Lamb, visconte di Melbourne, celebre per la bellezza e la ricchezza. Aveva sposato Lord Palmerston a 55 anni in seconde nozze, dopo essere rimasta vedova del conte di Cowper nel 1840. Nella lettera a Roberto del 26 settembre, Emanuele ne aveva diffusamente parlato, definendola « ma bienveillante protectrice » (A. COLOMBO, I, p. 250).

<sup>3</sup> Margherita Bernardi, una delle fanciulle protette e istruite da Costanza e Roberto. Dotata di bellissima voce, diventò una cantante lirica di una certa fama. Nel 1860 sposò il maestro Luigi Fabbrica, direttore della scuola gratuita di canto dell'Accademia filarmonica e si trasferì col marito a Pietroburgo, dove fu scritturata per quindici anni al teatro imperiale.

<sup>4</sup> Cfr. lett. 322, nota 3.

<sup>5</sup> 2 ottobre.

<sup>6</sup> Il 26 settembre 1851, in una lettera al padre, Emanuele aveva descritto la penosa morte di un certo Francklin Martin: « J'ai dû donner un autre genre de passeport à ce malheureux Francklin Martin, qui est venu laisser ses os à Londres. Après avoir été malade huit jours ici, il a envoyé à la légation. J'étais à Broadlands. A peine arrivé, on vint me dire qu'il déclinaît. Je lui envoyai le meilleur medecin de Londres. Il était déjà trop tard [...] » (lettera parzialmente edita in A. COLOMBO, I, pp. 249-251).

<sup>7</sup> Cesare Giriodi.

<sup>8</sup> Il 26 settembre Emanuele aveva scritto a Roberto: « Le départ de ces hôtes a été un bien grand débarras. Car quoiqu'ils aient commis bien des balourdises, je craignais de les trouver un jour en insurrection, ou bien en querelle au cabaret, car il y a des *tre merlo* ici aussi, ou dans Dieu sait quel gâchis. Ce Piazza était ma bête noire. Baste! ils sont loin et ne parlons plus [...] » (A. COLOMBO, I, p. 251). La comitiva degli operai piemontesi in visita all'Esposizione, ripartita da Londra il 21 settembre, era rientrata a Torino il 2 ottobre.

<sup>9</sup> Piemontese: « morbido ».

Turin, samedi 11 octobre [1851]'

Mon cher fils,

Max m'ayant appris ce matin qu'il expédiait un courrier, et ayant flairé les truffes sous les portiques, j'ai dit qu'on en achetât pour te les envoyer, nous verrons comment cela nous réussira.

Je suis à Turin depuis lundi<sup>2</sup>. Dans ma dernière, je te disais que ton père avait été souffrant, mais qu'il allait mieux. C'était exact, mais la nuit après il fut de nouveau très mal à son aise, et le jour d'ensuite il n'était pas bien, de façon que nous nous déterminâmes à rentrer en ville, de crainte de commencer une maladie là-bas et le lendemain nous roulions sur le chemin de Turin par une très bonne journée, mais bien tristes d'avoir dû quitter la campagne pour pareille cause; ton père surtout se livrait à toutes sortes de sinistres pressentimens. A peine arrivés, Riberi lui fit faire une abondante saignée et une seconde le lendemain matin. Après quoi, il se trouva beaucoup mieux le mercredi, mais quelques imprudences commises lui redonnèrent un peu de fièvre, qui n'eut cependant pas de suite. Mais Riberi, qui pense qu'il y a un peu d'embaras au cœur, lui a fait faire hier une forte opération de sangsues au sternum. Cette opération très longue l'a un peu fatigué, et il s'en ressent encore aujourd'hui, mais il va mieux et la preuve en est qu'on lui a permis de manger un petit morceau de bouilli, ce qui aura lieu tantôt. J'espère que demain on lui permettra de faire son lit.

Nous avons trouvé la maison dans un état déplorable, des ponts et des échafaudages au-dedans et au-dehors, impossible de recevoir des visites qui ne soient pas intimes. Il y avait des réparations urgentes à faire, et notre arrivée imprévue excuse les négligences des ouvriers. Le tems est très beau, le plupart du monde à la campagne et ceux qui sont ici courent après Mme Rachel<sup>3</sup>. L'Amis est très assidu. J'en suis très contente, car on me laisse ainsi tranquille dans la chambre de mon malade qui est du reste fort soigné par ses Marmotines, dont le défilé commence à 7 heures du matin.

Rien de nouveau ici, tout est tranquille. Je me suis dépêchée de t'écrire ce peu de mots, que je vais envoyer pour ne pas manquer l'occasion. Adieu, mon cher fils, nous t'embrassons bien de cœur.

Indirizzo: « Monsieur le Marquis Emmanuel d'Azeglio Ministre Plénipotentiaire de Sardaigne à Londres. Berkeley Square 5 ».

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> 6 ottobre.

<sup>3</sup> La celebre Elisa Félix, detta Rachel, recitò al Teatro Regio di Torino dal 6 al 19 ottobre in una serie di rappresentazioni straordinarie tenute dalla compagnia drammatica francese di Raphaël Félix. L'attrice si esibì in alcuni dei ruoli a lei più congeniali: *Fedra* di Racine e *Jeanne d'Arc* di Alexandre Soumet. Metà dell'incasso della sera del 17 ottobre fu devoluto a favore degli emigrati politici, mentre l'altra metà andò a favore dei poveri della città di Torino (cfr. A. BASSO, *Il teatro della città*, cit., p. 280, nota 43).

339.

Mardi, 21 octobre [1851] <sup>1</sup>

Je répond poste courante pour te trouver encore à Londres, mon cher fils. Certainement que tu aurais été averti si nous avions eu de l'inquiétude pour ton père, et comme je te disais qu'on lui permettait déjà le poulet, s'agissant de Riberi, tu pouvais être tranquille que la maladie était finie<sup>2</sup>. Il a continué à se remettre quoique lentement, maintenant il reste levé presque toute la journée, dîne à table et s'il ne sort pas encore, c'est grâce au mauvais tems qui a repris, pour nous ôter le regret d'avoir quitté le Roc. Il se plaint cependant beaucoup d'être resté bien faible et se fatiguant facilement; ce que j'attribue à ce qu'il a supporté le mal avant que de le combattre, d'avoir ensuite été entrepris fortement et dû employer des remèdes héroïques.

Il faut dire aussi que l'état de convalescence est celui qui convient le moins à sa nature: rester inactif, subir de longues visites qui se succèdent, à très bonne intention, mais dont il n'a ni le goût, ni l'habitude, cela le contrarie beaucoup; aussi ne quittais-je pas sa chambre tout ce tems-ci, soit pour lui tenir compagnie s'il était seul, soit surtout pour l'aider à supporter le bavardage des visites. Maintenant il peut lire, c'est une ressource, mais il se préoccupe beaucoup de la politique intérieure, ce que j'attribue à l'inaction et à une certaine faiblesse nerveuse. Un peu de beau tems serait le vrai spécifique.

Je suis bien aise que les truffes soient arrivées en bon état, le courrier ayant retardé de deux jours son départ. Mais je trouve très onéreux le tribut du *taiet*<sup>3</sup>, qu'on les fasse comme les nôtres au moins, ce ne devrait pas être cher. Pour moi on ne m'en donne pas, comme ton père ne doit pas en manger, je ne m'en plains pas et me contente du parfum dans la rue.

Tu me fais plaisir de t'occuper de l'affaire des cuirs, pour laquelle je n'ai pas jugé à propos de m'adresser à Sismonda. Mais ton

père tient à ce que j'active le complètement de cette salle, d'où j'espère chasser les ouvriers à la fin de novembre.

Tous les jours je me persuade de plus en plus de la convenance pour toi de rester à ton poste. Les affaires de France sont si peu sûres que d'un jour à l'autre on s'attend à voir commencer le branle-bas. Oh! les vilaines gens, qui ne savent que *parteggiare*, et personne ne songe à l'honneur et au salut de la patrie!

Nous avons eu hier ici un banquet d'ouvriers d'environ deux mille couverts. Les gens sages n'aiment pas ces sortes de démonstrations. Les uns disent que la loi les permet, les autres disent que non. C'est un point qui ne devrait pas être si difficile à éclaircir, mais je vois que nos ministres n'ont pas leur statut au bout des doigts. Par hasard j'ai vu défiler cette troupe avec leurs pennons. Les ouvriers se sont conduits avec beaucoup d'ordre, mais il s'était faufilé là-dedans et Josti<sup>4</sup> et Valerio et Brofferio, surtout un certain Como<sup>5</sup> d'Albe, qui ont fait de fort mauvais discours.

Ces jours passés, on a affiché sur tous les coins de rue une proclamation de Mazzini, boursoufflée à n'être comprise du peuple, mais le peuple se contente de n'attraper qu'un mot sur cent pour en faire une mauvaise arme. Ce n'est que deux jours après que nous avons averti Max de ce scandale qu'il ignorait complètement. Dans les provinces, on s'échauffe beaucoup plus et une partie du clergé donne la main aux rouges, les uns parce qu'ils sont de même couleur, les autres parce qu'ils veulent pousser à la contre-révolution. La presse est infâme<sup>6</sup>, la police nulle. Nous vivons par le bon sens et le sang froid de la masse.

La nomination de Farini<sup>7</sup> a déplu universellement. Cependant tous ceux qui le connaissent disent que c'est un brave homme. Hier on disait même qu'il s'était retiré devant cette réprobation générale, mais je ne le crois pas. Il a pris Albini pour premier officier<sup>8</sup>. Bon choix. Le fait est qu'on n'en trouvait pas d'autre. Ses partisans le disent ferme, modéré, conciliant et fort capable de donner la réplique à la Chambre. Nous le jugerons à l'œuvre.

La reine Marie Thérèse<sup>9</sup> est revenue de Toscane et n'a jamais voulu aller à Florence pour ne pas voir les Blancs. Son frère<sup>10</sup> n'osait pas même se présenter à elle en uniforme, à ce qu'il racontait à Pasqua.

L'Amis est parti hier pour Coni, où il passera dix jours fort agréablement en Conseil divisionnel. Mon frère est arrivé de S. Martin, est allé passer quelques jours à Arignan. La Carru est toujours

bien menacée de sa maladie de cœur. Charles en fait de toutes les couleurs: maintenant il s'est échauffé pour la Rachel<sup>11</sup>, qui est partie pour Gênes, il s'est fourré dans une sottie affaire à son sujet, dont je ne sais pas encore bien la fin. S. Marsan s'occupait à ne pas la laisser envenimer. En attendant, hier matin il a planté là sa femme toute seule ici, disant qu'il allait à Valperga; le public prétend qu'il est parti par le premier convoi pour aller recevoir Rachel à son arrivée à Gênes. Le sot enfant! J'espère que son père ne saura pas toutes les équipées à Arignan, pour moi elles me font mal, et je ne sais comment il finira à force d'aller chercher toutes sortes d'embarras.

Adieu, mon cher fils, bonne campagne, mon idéal maintenant serait d'y passer toute l'année, nous t'embrassons de grand cœur.

La comtesse Franzini te remercie tant pour son fils, qui a été se faire mettre en prison à Baden; abus de pouvoir dont il nous faut demander raison, on l'a laissé pendant deux heures dans un cachot sans lumière avec un assassin. Que diable allait-il faire dans cette galère! J'ai vu Moris tout pénétré de tes bons procédés à son égard. Si la roue tourne contre toi, tu peux compter sur une place de commis dans son magasin.

Les raves sont arrivées, merci, et le prix?

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 425-426.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> Lo stesso giorno, anche Massimo scrisse al nipote di stare perfettamente tranquillo riguardo al padre che si era ristabilito (N. BIANCHI, p. 152).

<sup>3</sup> Il termine piemontese *taiet* significa « taglio, tagliatartufi », ma il significato della frase resta oscuro.

<sup>4</sup> Giovanni Josti (1799-1853), incaricato nel 1848 dal ministero sardo di promuovere l'insurrezione lombarda, vi si adoperò efficacemente. Nelle prime quattro legislature rappresentò alla Camera subalpina il collegio della sua città natale, Mortara. Sedette all'estrema sinistra e partecipò assiduamente ai lavori.

<sup>5</sup> Alerino Como, fervente democratico, nel 1857 fu provveditore agli studi di Alba.

<sup>6</sup> Oltre alla *Concordia*, l'opposizione di sinistra pubblicò il quotidiano *Il Progresso* dal 7 novembre 1850, mentre Angelo Brofferio fece seguire al suo *Messaggiere torinese* la *Voce nel deserto* (1 settembre 1850-25 ottobre 1852), in perenne contrasto col ministero Azeglio e apertamente favorevole al Mazzini.

<sup>7</sup> Il romagnolo Luigi Carlo Farini (1812-1866), uomo politico e scrittore. Dopo aver partecipato ai moti liberali del 1831 nelle legazioni pontificie, si laureò in medicina, dedicandosi alla professione e allo studio. Fautore, in un primo tempo del metodo rivoluzionario, dopo l'avvento di Pio IX si orientò in senso moderato. Nel 1848, durante la prima guerra d'indipendenza, andò come

inviato al campo di Carlo Alberto e nel 1849, stabilitosi a Torino venne eletto deputato al Parlamento subalpino. Fu strettamente legato a Cavour che nel novembre 1850 gli affidò la direzione del *Risorgimento*. Dall'ottobre 1851 al maggio 1852 fu ministro della Pubblica istruzione nel governo Azeglio.

<sup>8</sup> In realtà, il primo ufficiale nel ministero dell'Istruzione pubblica, nominato con decreto 7 novembre 1851, fu Ignazio Pollone, professore di analisi matematica nell'Università di Torino e consigliere nel Consiglio generale per le scuole elementari e non, come afferma Costanza, l'avvocato Pietro Albini.

<sup>9</sup> Di Maria Teresa di Toscana, arciduchessa d'Austria, vedova di Carlo Alberto, Margherita di Collegno scrisse: « Si mostrò donna sapientissima nel modo in cui intese che doveva onorare la memoria di Re Carlo Alberto, perché, quantunque di sangue austriaco e stata nudrita di idee poco liberali, sentì che non doveva più mettere il piede ove essa correva rischio d'incontrare un austriaco e per questo si privò del dolce piacere di andare a rivedere a Firenze il palazzo ove essa era nata, perché alla porta vi stavano sentinelle austriache » (M. COLLEGNO, *Diario*, p. 227).

<sup>10</sup> Leopoldo II, arciduca d'Austria (1797-1870), granduca di Toscana dal 1824 al 1859. Quando tornò a Firenze dopo la restaurazione operata dai liberali moderati che speravano di indurlo a conservare lo statuto, si appoggiò invece agli austriaci che avevano occupato la Toscana e poco dopo pose fine all'esperimento costituzionale revocando lo statuto.

<sup>11</sup> La Rachel, dopo una serie di recite al Teatro Regio di Torino (cfr. lett. 338, nota 3), era passata a Genova dove aveva dato la prima rappresentazione il 21 novembre 1851. La nuova prova di leggerezza da parte di Carlo suscitò il risentimento di Cavour, zio di Giuseppina, che sentì l'esigenza di impegnarsi in prima persona nella difesa della dignità della famiglia e della nipote, con una durissima lettera ad un amico innominato. La lettera, datata 2 novembre, conteneva severi ammonimenti e, soprattutto, la minaccia di abbandonare il nipote a sé stesso, togliendogli appoggi preziosi (C. CAVOUR, *Epistolario*, VIII, pp. 472-473).

340.

Le 4 novembre [1851]'

Mon cher fils,

On nous a remis hier les bas élastiques de ta part, ton père me charge de t'en remercier, il ne les a pas encore essayés parce que c'est une opération fort longue que celle de quitter ceux qu'il porte, surtout s'il avait à les remettre; espérons qu'ils serviront, je crains seulement que la pression ne soit pas assez forte.

La santé de ton père me semble bonne au fond, il se plaint toujours un peu de ne plus être comme il était avant, et il s'en attriste, comme il se préoccupe et s'inquiète davantage de la situation du pays. Pour mon compte, j'ai passé tout ce tems dans l'agita-

tion, l'inquiétude et le chagrin, car ce malheureux Charles, dont je te parlais dans ma dernière lettre, nous cause toutes sortes de tourmens. Je crois que je t'avais écrit que mon frère était revenu d'Arignan sur une lettre point du tout mesurée du marquis Gustave, et qu'il était ensuite reparti pour Arignan avec sa belle-fille, pour la soustraire à la solitude, aux ouvriers et à toutes les occasions de contrariété auxquelles elle était exposée ici. Malheureusement son père eut la fatale idée d'aller la retrouver là-bas, et jeudi soir<sup>2</sup>, sans aucun sujet, sur un quiproquo, il fit une si furieuse scène à sa fille et à mon frère, que Joséphine éperdue finit par une attaque de nerfs et fut ensuite prise de douleurs et fit craindre une fausse couche. On la saigna de suite et on envoya chercher dans la nuit le chirurgien d'ici; par le même exprès, mon frère m'écrivait que si j'avais pu aller les rejoindre, je leur aurais fait bien plaisir, vu que la pauvre comtesse Carru est elle-même dans un état de santé à avoir besoin de soins pour elle-même. Je partis de suite avec l'excellent Cravetta, qu'on trouve toujours avec le même dévouement dans les occasions critiques. J'ai passé trois jours à Arignan et j'en suis revenue hier au soir. J'ai laissé Joséphine aussi bien qu'on pouvait le désirer: elle espérait pouvoir revenir ici après-demain, la comtesse de Carru devait quitter Arignan demain.

Mais nous avons passé de bien tristes journées par toutes les nouvelles que nous recevions, qu'il fallait cacher, modifier ou inventer avec les intéressées. Les choses s'enveniment de plus en plus entre Charles et les Cavour, avec tant de menaces et de provocations réciproques que nous ne savons comment les choses finiront. Gustave a une tête que l'on peut à quelques égards comparer à celle de Charles, quand il prend le mors au dents. S'ils se rencontrent ce sera véritablement le choc de deux machines à vapeur. Joséphine, pauvre femme, entre ces deux fous, si elle ne nous avait pas, n'aurait qu'à se jeter par la fenêtre. Elle est admirable de patience, de courage, de bon sens et de docilité. Toutes ses pensées sont tournées à présent à mener à bien sa grossesse, elle voit là un but, une consolation, si elle y parvient ce sera miracle.

En revenant hier j'ai rencontré Charles à cheval à une petite distance d'Arignan. L'entrevue a été d'une brusquerie ridicule de sa part, mais cela m'est égal. Il avait la figure renversée, je crains que sa mauvaise tête ne parte tout à fait. Qui sait ce qui se sera passé à son arrivée? Cravetta, qui heureusement y était encore, me le dira ce soir. L'Amis, qui a été chargé d'écrire à Charles, en est malade d'indignation et d'inquiétude. Charles a pris le parti de tout nier,

du reste on ne lui demandera rien à Arignan. Gustave ayant reproché les 50 mille du voyage<sup>3</sup>, Charles a donné ordre à l'avocat de les lui porter dans la journée. C'est la seule chose que je comprenne dans ses faits et gestes. Tu peux comprendre l'accablement de mon frère, vraiment c'est une grande humiliation que le bon Dieu nous fait subir.

Pour en venir à des choses plus indifférentes, rappelle-toi des cuirs et de me répondre là-dessus, car s'il y a des difficultés, il y a ici un marchand qui s'offrirait à les faire venir. La salle à manger va être finie. On a ôté les échafaudages de la cour, je ferai nettoyer à demi l'antichambre et puis on se reposera jusqu'à l'année prochaine, qu'il faudra rapiécer la façade de la porte qui va aux écuries. J'ai vu ce matin Manfred, qui part demain pour Rome, et m'a chargée de te saluer. Il paraît qu'on est mieux disposé à traiter dans ce pays-là et on a agréé le négociateur comme ministre résident. Je voudrais qu'il eût pu laisser sa femme en assuré, mais il n'y a pas moyen.

Mercredi [5 novembre]

J'ai vu Cravetta hier au soir, la veille s'était passée à Arignan en toutes sortes de scènes les plus tristes entre le père et le fils; à la fin on a obtenu une lettre de Charles à Camille, moyennant laquelle on s'évitera, mais on ne se cherchera pas.

Charles avait débuté ici par envoyer des cartels à tout le monde à commencer par son beau-père, qui — à la vérité — lui avait écrit une lettre qu'un gentilhomme qui se respecte n'aurait jamais écrite. Charles avait cherché un second, qui a décliné la tâche. Cravetta, en suivant tous les débats, s'est persuadé qu'il n'y a rien à attendre de Charles: il recommencera à la première occasion et tout ce que je sais lui souhaiter ce serait une bonne maladie, qui le clouât sur son lit pendant quelque tems. Rachel doit revenir vers la moitié du mois qu'elle destinait à Rome, où elle ne va pas.

Adieu, cher fils, nous t'embrassons, l'Amis te salue.

Indirizzo: « Monsieur le Marquis Emmanuel d'Azeglio Ministre Plénipotentiaire de Sardaigne auprès du Gouvernement Britannique. Berkeley Square 5. Londres ».

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> 30 ottobre.

<sup>3</sup> A proposito delle ingenti spese del viaggio di nozze di Carlo e Giuseppina Alfieri, cfr. lett. 333, nota 6. Il 2 ottobre 1852, Camillo Cavour aveva scritto a Emile De La Rüe: « Les étourderies de mon neveu Charles Alfieri nous ont mis à sec » (C. CAVOUR, *Epistolario*, VIII, p. 415).

Lundi, 17 novembre 1851

Mon cher fils,

J'ai su hier par Max que tu avais demandé ton congé pour venir à Paris; je viens donc voir si ma lettre te trouvera encore à Londres, m'attendant que j'apprenne ton adresse ailleurs. Je désire bien que tu trouves à Paris tout ce qui peut te remettre en bonne santé et que tu en éprouves tout le profit possible.

J'ai reçu la semaine passée ta longue épître<sup>1</sup>, je vois que tu trouves toujours quelque curiosité ou excentricité à admirer; cette dernière me semble le type *coudin* dans toute l'extension qu'on peut lui donner; sur le continent il n'y aurait peut-être pas toute sûreté à se livrer à une telle manie. Je ne sais trop ce que le frère de Mme Davenport, dont tu ferais bien de me dire le nom, trouvera à faire ici s'il n'apporte pas de capitaux. Comme fermier, il n'inspirerait pas grande confiance, vu sa condition d'étranger, et les grandes possessions ne sont pas communes en Piémont, et D. Pacifico et sa bassinore<sup>2</sup> est dégoûté d'avoir à faire aux Anglais. Je crois que les Bloomers<sup>3</sup> auront le même sort que le costume italien, parmi nous. On ne veut pas comprendre que les modes descendent du haut en bas et ne remontent jamais.

Nous ne sommes pas très édifiés de vos démonstrations<sup>4</sup> Kosuth<sup>5</sup>, on s'attendait à mieux du froid bon sens anglais, et il me semble qu'on voit pointer par-ci par-là des idées qui ne sont pas les plus rassurantes pour l'avenir du Royaume Uni. Mais vous avez des hommes d'état, ils y songeront à tems. Nous voici à la veille de l'ouverture de nos Chambres, on les prévoit un peu critiques. On parle toujours comme si le cabinet était menacé; je crois qu'il l'est moins que certaines gens voudraient le faire croire, je vois que tout ce qui a un globule de bon sens redoute un changement plutôt qu'il ne le désire et qu'on prend en grande considération l'état de la France, on se persuade qu'il ne faut pas démantibuler le gouvernement dans un tems de crise. Ce qui va en subir une c'est notre diplomatie. Je crois qu'on ne pourra pas sauver Salvator malgré le désir des ministres, qui le trouvent utile à son poste. L'Amis est *acerrimo* contre les légations et il en donne d'assez bonnes raisons, vu les circonstances.

Je reçois des lettres fort pressantes de mes enfans de Toscane, pour m'y faire aller, et je travaillais à m'y encourager, mais si on devait rentrer prochainement ce serait plus commode pour moi. Je crois que outre le regret de voir interrompre sa carrière, Salvator et

sa femme ressentiraient celui de rentrer sous le joug de l'excellente Thérèse, qu'ils ne me paraissent apprécier à la juste valeur. S. E. *Manuelin* vient de donner sa démission de sénateur<sup>6</sup>. On ne s'en apercevra guère au Sénat, où il ne disait mot.

Nos embarras de famille se sont calmés pour le moment, jusqu'à nouvel ordre. Les jeunes gens<sup>7</sup> à leur retour en ville se sont empressés de se montrer partout, en passant par quelques mortifications. Lundi passé<sup>8</sup> ils ont voulu recevoir chez eux, il n'y est allé que Marmorito<sup>9</sup>, S. Alban et Cambiagn, aucune femme. Belle société! Je ne sais s'ils comptent renouveler l'épreuve ce soir.

Nous avons maintenant le chagrin d'avoir Mme de Carru bien menacée. Outre sa maladie de cœur invétérée, elle a des fièvres, qui menacent grandement de se faire pernicieuses et je crains bien pour elle. Encore un chagrin pour mon frère, qui l'aime beaucoup et un grand malheur pour son fils et pour les pauvres qui perdraient immensément.

Nous avons eu jusqu'ici un tems détestable et beaucoup de neige le 7, qui a fait beaucoup de mal aux arbres encore feuillés. Sous ce rapport il n'y a pas eu grand mal au Roc, mais le *combal*<sup>10</sup> nous a assez endomagés.

Ton père craindrait que ton bouledog [*sic*] ne mangeât ses Marmotines et te prie de ne pas l'envoyer. C'est déjà ce qui nous a empêché de nous donner un chien de garde, comme nous en aurions eu envie. Nous avons encore nos ouvriers, cependant les travaux sont avancés, et dans le mois tout sera terminé. La cour a déjà pris meilleure tournure, l'antichambre est moins sale, j'attens encore les rideaux et les nouvelles chaises. Était-elle sale! Mon salon est encore en papillote, jusqu'à ce que l'antichambre ne me fasse plus de poussière. La nouvelle salle à manger fait l'admiration des visiteurs, ce sera la dernière finie. Je me recommande pour les cuirs dorés et qu'ils ne soient pas rouges ponceau; tâche de nous les envoyer au plus tôt, ton père en est très empressé.

Si le Duchino<sup>11</sup> voulait reparaître ici, conseille-lui de bien faire rembourrer les pettiloons [*sic*] à la partie postérieure, ou je ne réponds de rien.

Maintenant je vais m'habiller pour aller chez la reine mère pour affaires de *Puerpere*<sup>12</sup>. La Duchesse de Gênes paraît oublier qu'elle doit accoucher<sup>13</sup>.

Joséphine persiste à vouloir être grosse<sup>14</sup>, tant mieux si elle nous donne quelque chose de mieux que son mari.

Adieu cher fils, nous t'embrassons de cœur.

Indirizzo: « Monsieur le Marquis Emmanuel d'Azeglio Ministre Plénipotentiaire de Sardaigne auprès du Gouvernement Britannique. Berkeley Square 5. Londres ». Parzialmente edita in A. COLOMBO, I, pp. 254-255.

<sup>1</sup> La lunga lettera di Emanuele a Costanza del 3 novembre 1851, nella quale descriveva un'antica abitazione dei Davenport e ricostruiva sommariamente la storia di quella famiglia, è edita in A. COLOMBO, I, pp. 252-254.

<sup>2</sup> Lo stesso riferimento compare nella lettera di Massimo a Emanuele dell'11 ottobre 1851, a proposito di un contrasto fra Massimo e il segretario di legazione inglese a Torino: « [...] me déclara que puisque je ne voulais pas entendre raison, on me la ferait entendre à Downing street et qu'il se déclarait à l'état de *Pacífico* n. 2, quoique sans lit nuptial ou bassinoire » (N. BIANCHI, p. 149); l'allusione, tuttavia, resta incomprensibile.

<sup>3</sup> Costanza si riferiva ad un episodio mondano sul quale Emanuele nella citata lettera del 3 novembre si era soffermato con molti particolari: il gran ballo della famiglia Bloomers « où des dames portent le nouveau costume américain » (A. COLOMBO, I, p. 253).

<sup>4</sup> Emanuele descrisse la grandiosa manifestazione nella lettera a Costanza del 3 novembre 1851 (A. COLOMBO, p. 254). Il *Globe*, il giornale di Palmerston, il 1° novembre scrisse che una folla di operai e di persone ben vestite, col nastro di colori ungheresi all'occhiello, accolse il patriota con deliranti grida di « Lunga vita a Kossuth, abbasso l'Austria! » (*ibid.*, nota 1).

<sup>5</sup> Lajos Kossuth (1802-1894), patriota e uomo politico ungherese, fu l'anima dell'insurrezione magiara del 1848; nel 1849 proclamò la decadenza degli Asburgo e l'indipendenza dell'Ungheria, di cui divenne presidente. Costretto alla fuga dall'intervento russo, da allora visse in esilio, prima in Inghilterra, dove divenne amico di Mazzini e poi in Italia.

<sup>6</sup> Nel corso del 1851, il marchese Emanuele di Villamarina, padre di Salvatore, che aveva seguito con diligenza le vicende politiche, partecipando alle sedute del Senato, a novembre espresse al figlio l'intenzione di presentare le proprie dimissioni da senatore. Qualche giorno dopo, in una lettera al presidente del Senato, motivava la decisione con una grave perdita dell'udito e l'impossibilità di assolvere ai propri impegni politici con piena tranquillità di coscienza (B. MONTALE, *Dall'assolutismo settecentesco alle libertà costituzionali. Emanuele Pes di Villamarina (1777-1852)*, Roma, 1973).

<sup>7</sup> Carlo e Giuseppina Alfieri.

<sup>8</sup> 10 novembre.

<sup>9</sup> Probabilmente l'avvocato, cavalier Alessandro Radicati di Marmorito, intendente generale della divisione amministrativa di Nizza, richiamato poi a Torino come vice direttore nell'amministrazione del debito pubblico.

<sup>10</sup> Cfr. lett. 184, nota 5.

<sup>11</sup> Carlo III, duca di Parma e di Piacenza, era succeduto al padre Carlo II, dopo l'abdicazione di questi il 14 marzo 1849. Anche questa frase di Costanza si riallaccia alla lettera di Emanuele del 3 novembre, nella quale egli scriveva: « Nous avons encore ici le *Duchino* qui fait un tapage considérable au club et qui est préoccupé d'une idée: comment il sera reçu a Turin » (A. COLOMBO, I, p. 254).

<sup>12</sup> Cfr. lett. 203, nota 9.

<sup>13</sup> Elisabetta di Sassonia, duchessa di Genova, stava per dare alla luce il primogenito: il 20 novembre, a palazzo Chiabrese nacque Margherita (m. 1926) che il 22 aprile 1868 avrebbe sposato a Firenze il principe ereditario Umberto e sarebbe salita al trono nel gennaio 1878.

<sup>14</sup> Anche Giuseppina Alfieri era in attesa del primogenito.

342.

Dimanche, 30 novembre [1851] <sup>1</sup>

Mon cher fils,

Tu m'as tout l'air d'être encore à Londres quoique Max m'eût parlé de ta venue à Paris comme d'une chose entendue et peut-être même exécutée; ensuite il a été bien aise que tu fusses au poste à cause de la succession Abercromby<sup>2</sup>; maintenant je présume que c'est fait, puisqu'on parle ici des Mallet. Je crois que lorsque tu fais une demande au ministère, si tu es pressé, le mieux serait de te faire aussi la réponse, car ils sont engourdis comme les marmottes au mois de décembre. J'avais pensé d'aller ce matin chez Max, pour lui dire *desmissieve sior!*<sup>3</sup> mais il fait si froid que je n'en ai pas eu le courage. Ton père et moi irons demain matin.

Demain je commence à avoir équipage, et quoique cela me fasse sortir plus souvent que j'en ai envie, il y a des occasions où cela sert. Cette semaine j'ai un peu gardé la maison m'étant enrhumée, depuis longtems j'ai le sang à la tête; j'ai même vu *Tarellin*, mais il n'a pas voulu me faire saigner; aujourd'hui je me porte bien. Il fait un tems superbe, mais il gèle à pierre fendre. La Cisterne, parti d'ici jeudi soir<sup>4</sup>, a mis le double du tems qu'il faut pour arriver à Chambéry, à cause de la grande quantité de neige qu'il a trouvé au delà des molards.

Je voudrais, mon cher fils, que tu n'allasses pas te mettre dans la bagarre à Paris, car il est possible qu'il en arrive une d'un moment à l'autre où, Dieu merci, nous n'avons rien à voir. Ensuite que si tu y vas pour faire une cure, [que] tu prennes beaucoup de précautions, car dans les grands froids l'inflammation est facile.

Je suis charmée que tu penses quelquefois à ce pauvre Roc, qui fait tous ses frais pour toi. Espérons que la bourrasque sera alors passée ou conjurée, et qu'il ne surviendra pas d'autre difficulté. Je regrette pour toi le repos de Capesthorne et suis de l'avis de Mme Davenport: les hommes ne peuvent pas connaître les anxiétés du cœur. Il n'y a que nous qui sachions ce qu'elles sont.

Ton vénéré oncle est un peu détraqué, pauvre homme! le public

le fait même très malade, par intérêt, sans doute. Sa blessure va mieux, mais on lui a défendu le cheval et je ne sais comment il s'en trouvera; il a maintenant une grande difficulté à digérer, je ne sais à quoi cela tient. Il commence à promener un peu en voiture. J'ai vu Rina fort élégante avec une robe que tu as envoyée, qui est très jolie. J'ai réussi à lui trouver une dame de compagnie, qui ressemble à pauvre Magnon, et dont on est content, mais je voudrais lui trouver un instituteur, car sa situation est un peu précaire, d'ailleurs voilà les 19 ans. Il y a la sourdine, qui est un peu embarrassante.

Je te prie, mon cher fils, de ne pas te mettre à dire que Salvatore ira à Naples, parce qu'il y a un mois que je m'égosille à dire qu'il n'en a jamais été question, cette légation étant déjà supprimée. Lord Palmerston aurait même pu dire quelque chose de pis sur ce pays, car les ânes sont au moins d'honnêtes quadrupèdes. Je crains que nous ne lui fournissions un jour ou l'autre occasion de dire *Paese di Ciuci*, pour varier; vraiment nos démocrates n'ont pas même assez de malice pour voir qu'ils se donnent *dla sapa sui pè!*<sup>5</sup> L'Amis, qui voulait toujours les justifier, commence à trouver qu'ils abusent du droit d'être bêtes et il en est tout noir. Il n'y a que Louis Napoléon pour faire diversion, il le pilerait dans un mortier, s'il le tenait. Moi, je pense que les autres ne valent pas mieux et je donne toute la nation pour étrennes à Bergnif<sup>6</sup> le jour de l'an et Mr Buttenthal<sup>7</sup>, qui se plaint de ce que nous ne nous appuyons pas à la France, bel appui en vérité. Elle nous fait assez de mal en prolongeant avec sa crise toutes nos inquiétudes et les espérances des partis extrêmes.

Ton père t'embrasse et t'écrira à Paris. Il ne va pas mal, suit son régime et travaille. Il paraît que le Sénat va l'occuper maintenant. Demain Castagné débute par des interpellations intempestives<sup>8</sup>. Le Ministère, en accordant aux protestans la faculté de bâtir un temple a outrepassé les pouvoirs d'après le Statut, mais ce n'est pas le moment d'ébranler le cabinet.

Mr Hurt est arrivé, mais ne s'est pas présenté chez moi. Cette semaine j'ai fait laver, frotter mon salon, il est maintenant dans tout son lustre. Mardi<sup>9</sup> on mettra les rideaux et les chaises neuves dans l'antichambre, notre cour commence à prendre un joli air coquet. On repasse le parquet de la nouvelle salle à manger, on l'a [...] <sup>10</sup> pour la prémunir contre la poussière; toute couverte de blanc, elle a l'air d'une dame en peignoir, coiffée pour le bal. On la trouve un vrai bijou cette salle et on demande permission de la vi-

siter; j'espère pourtant qu'il ne s'établira pas une procession de curieux comme au Roc, ce ne serait pas tenable.

J'avais eu l'idée de mettre des glaces ou vitres en rose gaufrées, mais c'est trop cher, j'en ai déjà pour mon argent. Ton père a découvert ces jours-ci ton paravent que j'avais toujours conservé empaqueté, et il s'est fait une joie de le mettre dans mon salon; je trouve qu'il embarasse un peu, mais il n'est pas de cet avis et je ne le contrarierai pas pour cela. Il a aussi cassé la patte d'un chinois dans le beau groupe à toi, qui venait d'être restauré, mais je n'en ai pas été si fâchée; il verra qu'avec les meilleures intentions on peut faire quelque maladresse. Ton beau vase est enfin établi sur ma console, le vase d'Orléans allant à la salle à manger. J'attens les cuirs, ce sera un peu sale, mais patience, on a décidé que les chaises seraient dorées forme rococo.

A la maison Alfieri rien de *clamoroso*, rien de bien satisfaisant. Joséphine a encore été saignée deux fois pour cette grossesse un peu problématique. Ces jeunes gens ne songent qu'à s'étaler. Nous avons eu bien des allarmes pour Mme de Carru, elle a été administrée, elle va mieux, mais c'est l'affaire de pauvre Ratin, Cravetta la soigne comme un frère. Toutes mes vieilles amies sont malades en même tems, ce qui fait que je n'ai pas le tems de l'être.

Je viens d'être *insignita* d'une nouvelle dignité: la Reine mère m'a nommée Vice-Prieure des *Puerpere*<sup>11</sup> dont elle est Prieure; j'ai longtems résisté à cet honneur, puis j'ai cédé à la compassion pour cette majesté, qui ne trouvait personne qui voulait se charger de cet emploi qu'on aurait une fois fort convoité. Je crois que cela ne me donnera pas beaucoup à faire. Seulement la comtesse Robilant me fait dire d'aller souvent chez la Reine, c'est que je ne sais que lui conter. J'y ai déjà été et ai eu grand plaisir à la revoir cette pauvre princesse.

Lundi prochain<sup>12</sup>, si le tems est beau, je compte aller à Pignerol pour revenir mardi. Notre établissement<sup>13</sup> paraît vouloir se remettre à flot, après avoir été sur le côté pendant longtems, pendant que notre rival le *Peschiere* de Gênes, beaucoup plus nombreux, paraît aller en *bolletta*.

Je n'ai plus rien reçu de Florence depuis que la situation a varié et je ne sais ce qu'ils comptent faire, mais j'ai renoncé au voyage, comptant les voir ici, ce qui les amusera peu.

Je prens part à la situation de Gib et m'en fais une idée, Cravetta se trouvant dans le même état fâcheux. Montalto et les adhérens seront furieux, au reste ils l'étaient déjà. Il ne s'est pas rendu le ministère propice et D'Antioche *e tutti quanti*.

Adieu, mon cher fils, en voilà du gribouillage, je finis par écrire mécaniquement. Je t'embrasse et finis comme la jeune veuve de la fable: Et cet époux si charmant, vous ne m'en parlez plus, mon père?

Parzialmente edita in A. COLOMBO, I, pp. 255-256.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> Sir Ralph Abercromby fu ministro plenipotenziario britannico a Torino dal 1840 al gennaio 1852.

<sup>3</sup> « Svegliatevi, signore ».

<sup>4</sup> 27 novembre.

<sup>5</sup> Piemontese: « darsi la zappa sui piedi », cioè danneggiarsi.

<sup>6</sup> Piemontese: « il diavolo ».

<sup>7</sup> Il barone Charles-Adrien His de Butenval (1809-1883), entrato nella diplomazia francese nel 1830, addetto per vari anni al ministero degli Esteri, fu segretario di legazione nelle ambasciate di Napoli, Londra, Lisbona, Costantinopoli e ministro plenipotenziario a Rio de Janeiro dal '41 al '48. Richiamato ed esonerato dal governo repubblicano, fu reintegrato nell'impiego nel novembre '49 dal ministro degli Esteri La Hitte, che nel dicembre 1850 lo destinò alla legazione di Torino.

<sup>8</sup> L'interpellanza del conte di Castagnetto riguardava la concessione data alla costruzione di un tempio protestante a Torino. Il Castagnetto temeva che in tal modo venisse messa in pericolo l'unità cattolica. Nella discussione lo appoggiarono i senatori Della Torre e Luigi Collegno. Risposero i ministri dell'Interno, Galvagno, e dell'Istruzione, Farini. Fu approvato quasi all'unanimità un ordine del giorno del senatore Giulio, che rimandava ogni questione all'epoca in cui si sarebbe presentato al Governo un progetto di legge sulla tolleranza dei culti sancita dallo Statuto (A. COLOMBO, I, p. 256).

<sup>9</sup> 2 dicembre.

<sup>10</sup> Manca un vocabolo nell'autografo.

<sup>11</sup> La carica di vice-piora della Compagnia delle Puerpere era vacante per la morte della contessa Cristina Seyssel d'Aix, nata Ferrero della Marmora.

<sup>12</sup> 8 dicembre.

<sup>13</sup> Cfr. lett. 297, nota 9.

343.

Mercredi, 10 décembre [1851]<sup>1</sup>

Mon cher fils,

Deux mots aussi pour te dire que j'ai reçu tes trois lettres, hier celles du 5 et du 6, ce matin celle du 7<sup>2</sup>. Je suis bien aise de te savoir heureusement arrivé<sup>3</sup>. Tu désirerais être aux premières loges pour voir le spectacle, la curiosité est assez naturelle. Bien entendu que tu te tiendras loin de la bagarre où nous n'avons rien à voir.

On dit que bien des Napolitains ont été tués à Tortoni, que quelques-uns avaient fait feu par les fenêtres. De quoi se mêlaient-ils? Les Français sont assez grands garçons pour vuidier eux-mêmes leurs querelles. Je voudrais seulement savoir si parmi les étrangers qui manquent il y a des noms connus.

Je suis contente que l'on ait fini de s'entretuer et désire qu'il y en ait assez comme cela. Je vois qu'au total les Piémontais penchent pour le président. Tout ce qui est force et hardiesse nous captive facilement. Même les *coudins* préfèrent une autorité forte à l'autorité partagée. D'ailleurs maintenant c'est bien coupé. Mais il faut coudre.

Nos *vermeils* ont été un peu abasourdis au premier moment, puis ils se sont flattés d'une réaction et nous ont imprimé les *frottole*, les plus pommées du monde, mais les illusions ne peuvent pas durer et maintenant ils réfléchissent l'oreille basse. Cela fait que les Chambres sont plus coulantes avec le Ministère. On passe les budgets que c'est une bénédiction. A la bonne heure; on épargne le tems et les poumons puisque également il faut finir par payer. On a même épargné Salvator, à qui le ministère tenait fort. J'en suis aise pour lui, mais nos finances sont toujours la partie critique. On devrait profiter du moment pour faire passer la loi de sûreté publique votée par le Sénat cet été et rejetée par l'autre Chambre. La neutralité de la police mécontente énormément la population tranquille, il arrive des inconvéniens et des malheurs de tous les côtés et Galvagno<sup>4</sup> est un *peir mou*<sup>5</sup>, la répression est insuffisante.

Le tems est très beau et s'est adouci; j'aurais quelques bonnes occasions d'aller à Florence avec accompagnement convenable, je ne sais encore si je m'y résoudrais. Je suis entre le désir de voir ces enfans et la difficulté de prendre une grande résolution. Je crains le mal de mer et la rencontre de la ville de Marseille. Je voudrais aussi être tranquille sur Paris.

En famille on ne va pas trop mal. Les événemens et les occupations ont remonté ton père, il se prépare à parler au Sénat, après quoi il t'écrira. Il est fort présidentiel, il trouve que c'est très spirituel, en effet il a fait (L.N.) comme faisait feu *Fasolin*, qui attrapait les bons morceaux que Mouton laissait tomber de sa bouche.

As-tu Gib avec toi? Je suis charmée que tu aies manqué le pot aux fleurs, ce serait le pot aux roses qu'il faudrait s'en garder. J'étais allée ce jour-là à la Consolà et tu peux croire que j'y avais dit deux mots pour toi, tant mieux que cela ait servi. Il ne faut pas se faire faute de recommandations là, où elles sont encore bien reçues.

Jenny est souvent un peu en peine de ses nièces<sup>6</sup>, qui sont au Sacré-Cœur de Paris, d'autant que s'il arrivait quelque chose elles n'ont personne pour les protéger, les S. Sauveurs étant encore dans la [...] <sup>7</sup>. J'espère qu'il n'arrivera rien du tout, mais si le cas échéait parle avec Gallina, pour qu'elles ne se trouvent pas dans la rue: j'entens les demoiselles Pamparà.

En fait de coup d'état nous avons changé de cuisinier, ton père en est content, moi, j'aime assez à changer comme les français pour le gouverne!

Adieu, cher fils, je t'embrasse de cœur, écris seulement s'il y a du nouveau, tu pourrais bien rencontrer Moia en fait de mauvaise rencontre. Que dit le *Sommo Abate* <sup>8</sup>, il a eu tout autre chose que ce qu'il attendait.

Parens et amis te saluent cordialement.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 426-427.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> Le lettere di Emanuele del 6 dicembre e del 7, scritte da Parigi rispettivamente a Roberto e a Costanza, sono parzialmente editate in A. COLOMBO, I, pp. 260-261.

<sup>3</sup> Due giorni dopo il colpo di Stato napoleonico del 2 dicembre, Emanuele si era recato a Parigi per un mese di congedo.

<sup>4</sup> Il ministro dell'Interno.

<sup>5</sup> Piemontese: « pera molle ».

<sup>6</sup> Cristina (1831-1901), Leonia (n. 1833) e Gabriella (1843-1865) Giannazzo di Pamparato, figlie di Carlo Rolando e di Leontina Rafelis di S. Sauveur.

<sup>7</sup> Vocabolo illeggibile.

<sup>8</sup> Vincenzo Gioberti. Il 21 dicembre, Emanuele da Parigi scrisse a Costanza: « J'ai rencontré le somme Abate dans la rue. Mais il n'était pas communicatif » (A. COLOMBO, I, p. 261).

344.

Dimanche, 21 décembre [1851] <sup>1</sup>

Mon cher fils,

C'est une commission du Nucle qui me met la plume à la main ce matin, et pour que tu aies le tems de la faire avant que de quitter Paris. Elle est petite. Il s'agit de lui procurer une boîte de tabac n. 37, c'est là son titre, et cela suffit, dit-il.

Je pense que vous êtes en plein carnaval à Paris, où l'on aura besoin d'effacer les tristes impressions de ces jours passés. Ici tout

est encore calme en fait de plaisir, nous avons un tems superbe et un froid sec pas excessif.

J'ai été à Pignerol lundi et mardi<sup>2</sup> et suis revenue saine et sauve: voilà qui est fait pour quelque tems, et je crois que ma visite n'a pas été inutile.

J'ai fait mon adhésion au président *in petto*, pourtant personne ne me l'ayant demandée, mais c'est pour l'acquit de ma conscience; puisqu'il y avait nécessité et urgence, il n'y a plus rien à dire. On a tant dit: la légalité nous tue, qu'on a tué la légalité. C'est dans le cas de légitime défense. Tant pis pour la légalité, qui serait toujours morte autrement. Que la terre donc lui soit légère. Mais les difficultés dureront encore pour le 1852. On a beau me dire que la leçon a été forte, je crois qu'il n'y a que les morts de convertis et c'est la partie minime. Les autres ne sont qu'abasourdis et en France les impressions ne sont que vives, mais peu profondes.

L'Amis était fort *sfiduciato*, ces jours-ci, sur nos propres affaires, lui qui n'a jamais voulu qu'elles pussent aller de travers. Je ne l'avais vu ainsi que lors de la *seconda riscossa*, et il y avait bien de quoi. Il trouve qu'on ne comprend pas assez la gravité des circonstances et craint qu'on ne compromette le pays. Moi, je ne le crois pas. Je pense qu'après un peu d'oscillation, on finira par être raisonnable. Nous en ferons l'expérience à la discussion de la loi sur la presse<sup>3</sup>, qui finira par passer, on espère, quoiqu'à une petite majorité.

Tu auras vu que ton père a parlé au Sénat<sup>4</sup>, si tu lis la *Gazette Officielle*, son *speech* lui a fait beaucoup d'honneur, ainsi que d'avoir arrêté les interpellations sur l'affaire Nultz<sup>5</sup>. Il me semble qu'il s'est tout à fait remonté au moral et se porte bien, sauf quelques petits inconvéniens qui arrivent avec les années. Il était un de ces jours à causer avec Max, lorsqu'il s'est senti saisir à bras le corps. C'était Sa Majesté qui lui criait: *e ccosa falou chiel sî? cosa dislou?*<sup>6</sup> et on a continué à parler affaires en toute liberté. Le Roi parlait d'un grand sens et discutant les affaires de Rome comme s'il avait pris ses degrés en théologie. Je crois qu'il aimerait un peu plus de résolution dans le cabinet pour les affaires internes, et comme ton père est du même avis, ils s'entendaient à merveille et il lui disait: *bravo, bravo, ch'am desvia coi ministr! se dno a s'andeurmou*<sup>7</sup>. Mais Galvagno est craintif et on ne sait qui mettre à sa place.

Parmi les choses merveilleuses que j'ai faites dernièrement, j'ai été entendre Mlle Alboni avec ton père, Barba Gio et Marguerite,

notre *prima donna* en herbe, qui a fort intrigué la société, on a fini par en faire une Princesse russe, pauvre Marguerite, elle est bien la digne compatriote de Gianduja.

Mes malades sont assez stationnaires, moins Mme de Carru, qui me semble décidément mieux. Maxime aussi espère de s'en tirer avec honneur.

Joséphine, après trois saignées, était allée au théâtre hier soir, elle se soigne bien peu et recommence à tous momens ses petites maladies; j'ai peine à croire qu'elle mène à bien son entreprise. Ce pauvre César ne peut pas avoir une consolation en ce monde. Notre salle à manger est finie, et nous avons fini avec les ouvriers pour le moment, un bon débarras. Maintenant il s'agit de payer.

Je vais te quitter pour écrire deux mots à Emmanuel *nepos*, je lui envoie un cachet pour ses étrennes. Ces jours-ci, j'ai eu à lui faire passer la médaille du premier prix de philosophie qu'on lui expédiait du collège. *Padre Rettore*<sup>8</sup> l'avait arrosé de ses larmes en pensant que c'était la dernière qu'il lui envoyait. Je suis fort touchée du bon souvenir qu'il a laissé dans cette maison, parmi ses condisciples comme chez ses instituteurs, cela prouve fort en sa faveur.

Adieu, mon cher fils, je pense que tu vas répondre à ton père et que nous aurons de tes nouvelles. Bonnes fêtes, et bonne fin et bon commencement d'année; fasse le ciel que nous nous voyons en 52 dans la paisible retraite du Roc. Je t'embrasse de cœur.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 429-430.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> 15 e 16 dicembre 1851.

<sup>3</sup> La libertà di stampa vigente in Piemonte non aveva mancato di suscitare proteste austriache e anche francesi. Dopo il colpo di Stato, i giornali di sinistra in appoggio ai democratici francesi sferrarono duri attacchi contro Napoleone, causando proteste diplomatiche. Il progetto di legge sulla stampa (che stabiliva che il giudizio sui reati di stampa per offese a capi di Stato stranieri fosse attribuito ai giudici di carriera invece che ai giurati), fu presentato alla Camera dei deputati il 17 dicembre 1851. Fu discusso e approvato dal 3 al 10 febbraio 1852; presentato dal ministro Galvagno in Senato l'11 febbraio, fu discusso e approvato dal 23 al 24 febbraio 1852 (legge 26 febbraio 1852, n. 1337).

<sup>4</sup> Nella tornata del 16 dicembre 1851 Roberto d'Azeglio aveva preso parte alla discussione del progetto di legge sul reclutamento dell'armata di terra con un lungo intervento per sostenere l'importanza di esentare dalla leva militare i Fratelli delle Scuole Cristiane, per il grande servizio da questi reso allo Stato, provvedendo all'istruzione del popolo (*Atti del Parlamento Subalpino*, sessione

1851, IV legislatura, 23 novembre 1850 - 27 febbraio 1852, vol. X, Firenze, 1867, pp. 1074-1077).

<sup>5</sup> Il professor Nepomuceno Nuytz dell'Università di Torino era stato colpito dalla condanna vaticana per le sue tesi giurisdizionaliste e un breve pontificio del 22 agosto 1851 aveva proibito le sue opere.

<sup>6</sup> Piemontese: « Che cosa fa qui lei? Che cosa dice? ».

<sup>7</sup> Piemontese: « Bravo, bravo, mi svegli quei ministri, se no si addormentano ... ».

<sup>8</sup> Padre Raffaele Notari fu rettore del Collegio Carlo Alberto di Moncalieri dal 1847 al 1856. Emanuele Villamarina, entrato in collegio nel 1841, concluse gli studi nel 1851 con l'onore dell'effigie, cioè un quadro ad olio col suo ritratto, che portava il titolo *Principe degli Studi*. Tale onore era riservato soltanto a coloro che avessero riportato il massimo dei voti in tutte le discipline per la durata completa del ciclo di studi (le informazioni, tratte dall'Archivio del Collegio di Moncalieri, mi sono state fornite da Padre Domenico Frigerio, che ringrazio).

345.

Le 1<sup>er</sup> de 1852

*Pace e gioia per mill'anni*, mon cher enfant. Je désire que 52 soit plus propice aux congés que le 51, car je présume que tu n'auras pas pu aller jusqu'au bout du tien, d'après les dispositions que j'ai vues ici. Je croyais même que tu aurais pris l'initiative après la solution Palmerston<sup>1</sup>; mais il paraît que tu ne te sentais pas si pressé de t'en mêler. Enfin je pense toujours t'adresser la présente à Londres où tu ne dois pas tarder d'arriver.

La retraite de Sa Seigneurie a produit beaucoup d'effet ici; les uns s'en sont inquiétés outre mesure, les autres ont exulté sans trop savoir pourquoi, je crois par cet instinct de détruire ce qui existe, n'importe ce que l'on aura. Dommage qu'un homme d'état, d'un mérite si incontestable, fût ce qu'on appelle mauvais coucheur. Nous en avons eu ici plusieurs qui, sans avoir certes son habileté, ont ce défaut, avec des qualités qui les porteraient aux affaires, et je fais toujours opposition quand on en parle, persuadée que, quinze jours après leur arrivée, personne n'en voudrait plus et qu'ils ne pourraient plus même s'utiliser dans des postes subalternés où ils font bien maintenant.

Voilà que nous envoyons Collegno remplacer Gallina<sup>2</sup>. Il est un peu effrayé de commencer une nouvelle carrière à son âge, et n'a accepté que provisoirement. Il a des moyens, de bons sentimens, il connaît les conditions de notre pays. Il maintiendra ses droits et sa

dignité, et si on lui donne quelqu'un qui connaisse bien la routine, il pourra réussir. D'avoir servi Napoléon I<sup>er</sup> lui sera une recommandation auprès du président. Nous sommes un peu scandalisés de l'exigence du comte Gallina d'avoir voulu quitter son poste dans un moment si critique. Je crois qu'on va le laisser tranquillement à Marenne dorenavant.

Nous espérons que le bon vouloir du Gouvernement anglais ne nous fera pas faute, malgré la sortie du noble Lord, et qu'il nous continuera son appui moral. Nous ne pouvions pas espérer autre chose même avec Lord Palmerston. J'espère aussi que Leurs Seigneuries continueront à se montrer cordiales envers toi; ce seront toujours des personnes où il y aura à gagner pour la société intime ou politique.

Nous ne commençons pas trop mal notre année: un tems superbe, froid et sec; notre carnaval n'a pas encore commencé, excepté pour le théâtre, il semble que les pensées soient un peu plus tournées au sérieux, il n'y a pas de mal à cela. J'ai été un peu ahurie tous ces jours par beaucoup de petites affaires qu'il me fallait faire entrer de force dans le compartiment de ma journée, et cela me fatiguait assez, maintenant il me semble que je vais me reposer. Ce matin, après l'église, j'ai été déjeuner avec le Nocle et leur ai apporté mes petites étrennes. Charles avait une figure de l'autre monde, n'a pas dit le mot, n'a avalé qu'une tasse de thé et a disparu, je ne serais pas étonnée qu'il fût retourné dans son lit. Ces jeunes gens épuisent leurs forces en des choses qui n'en valent pas la peine. Je retournerai dîner là, avec ton père.

Ces jours passés on m'avait chargée d'engager ce pauvre frère à aller à Paris, je lui ai parlé et fait parler, car je trouve que sa situation actuelle n'est pas tenable et un jour ou l'autre il en faudra venir à une rupture; il le comprend bien, et j'aurais voulu que la chose eu lieu par d'autres motifs que par celui d'incompatibilité, mais il n'y a pas eu moyen de lui inspirer ce courage. Il est parfaitement *sfiduciato*. Son château en Espagne aurait été de demander un congé et d'aller le passer avec toi, mais l'état de la comtesse de Carrù, étant tuteur du petit, lui lie bras et jambes. Il a reçu tes livres avec grand plaisir et avait peiné à croire que ce gros cadeau fût pour lui. Je voudrais bien qu'il pût effectuer son projet, qui vous serait utile à tous les deux: tu l'égayerais un peu et ses avis sont toujours bons à suivre.

Je vois de tems en tems Max toujours sur son canapé<sup>3</sup>. Il com-

pte cependant se traîner à la Chambre quand on y discutera la loi de la presse<sup>4</sup>. Nous avons encore de la peine à prévoir quel sera le sort de cette pauvre loi. On emploie le tems qui la précède, à persuader sa nécessité; mais *gli asinacci* ne manquent pas qui croient que des phrases sonores sur les principes soient une monnaie qui a encore cours en Europe. Il y a un fort parti dans les deux Chambres qui s'accomoderait mieux d'une réforme ou recomposition du jury. Je ne sais si on ne finira pas par se combiner.

L'Amis est toujours *cupo*. J'ai plus de courage que lui dans ce moment et je me flatte que l'on ne nous demandera que ce que nous pourrions accorder, sans compromettre notre dignité. Quant à de certains abus, nous ne demandons pas mieux que de les voir disparaître.

J'ai vu la Reine Douairière<sup>5</sup> lundi<sup>6</sup>, qui m'a bien demandé de tes nouvelles. On vient de me dire en ce moment que les jeunes princesses viendront honorer les Marmotines de leur présence samedi ou mardi, nous voilà dans un grand *trambusto*.

Ton père a été hier chez le Roi avec la députation du Sénat, en volontaire, ne sachant quelle autre civilité faire au Roi. Cette année S.M. a repris toutes ces réceptions du jour de l'an. Il fait bien ou le président lui prendra la main; tu trouveras que ma main tremble beaucoup, c'est que j'ai pris du café, ne fais pas attention. Adieu, cher fils, je suis charmée que tes cures te réussissent, porte-toi bien, nous t'embrassons, que Dieu te préserve, ainsi que la petite esquisse qui porte notre fortune.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 431-433 e in A. COLOMBO, I, p. 265.

<sup>1</sup> Il 27 dicembre 1851, da Parigi, Emanuele aveva comunicato al padre la caduta di Lord Palmerston da ministro degli Esteri, dovuta alla sua approvazione del colpo di Stato di Luigi Napoleone (A. COLOMBO, I, p. 262).

<sup>2</sup> Giacinto Provana di Collegno (n. 1794), fu ministro sardo a Parigi dal dicembre 1851 all'ottobre 1852. La moglie Margherita, in una lettera al fratello Antonio Trotti a Milano, del 1° gennaio 1852, così commentava la nomina: « I gusti, le abitudini di Collegno sono, come sai, tanto avversi a simili incombenze, che chiese il tempo per pensarvi e frattanto li pregò a pensare se non potevano inviare qualche altro a cui l'incarico potesse piacere e convenire. Purtroppo persisterono a volere lui, gliene fecero un caso di coscienza dicendo che altrimenti erano costretti a mandare una persona veramente inopportunistissima [...]. Collegno accettò, ma a condizione che fosse provvisorio per 5 o 6 mesi e non di più » (A. MALVEZZI, p. 493).

<sup>3</sup> Massimo soffriva ancora per i postumi della ferita riportata a Vicenza

nel '48 (cfr. lett. 240, nota 8). Il 24 dicembre 1851 aveva scritto a Emanuele: « La mia gamba, alla quale porto, come te, il più vivo interesse, va lì lì. Da venti giorni sto a letto o sul sofà coi *papin*, perché mi s'era infiammata, con un bravo tumore di fodera e la sua brava suppurazione di contro-fodera. Per Torino dicevano che mi tagliavano la *piota* e quasi ne credevo anch'io qualche cosa. Ora è quasi come prima e spero rimanere un bipede come son sempre stato » (N. BIANCHI, p. 163).

<sup>4</sup> Cfr. lett. 344, nota 3.

<sup>5</sup> La regina Maria Teresa, vedova di Carlo Alberto.

<sup>6</sup> 29 dicembre 1851.

346.

Le 11 du 1852

Mon cher fils,

Il y a aujourd'hui un compliment à te faire, et je le fais bien de cœur, voilà une belle décoration qui t'arrive<sup>1</sup> et je l'apprécie comme une marque de satisfaction de tes supérieurs, fort honorable. Max m'en avait parlé jadis, comme d'une chose qu'il désirait et n'osait faire à cause de l'interprétation qu'on pouvait lui donner et moi-même, je n'osais pas l'y encourager; je suis charmée lorsqu'on te croit du mérite qu'on t'en récompense, mais je préférerais que ce fût un autre que ton oncle, quoique je sache bien, que si tu étais une bourrique, ton oncle ne ferait rien pour toi. Mais les autres ne sont pas aussi portés que moi à voir les choses sans prévention. Aussi, je ne parle pas de cet honneur et voudrais bien qu'on ne le mît pas dans la *gazette*.

En attendant, te voilà réinstallé dans ton brouillard, qui avait passé la Manche à ce qu'il paraît, et nous en avons même ici, un petit échantillon aujourd'hui, ou plutôt de la brume. Ton petit billet, de Paris encore, m'est parvenu en son tems et j'ai vu que tu ne démordais pas de ton mois de congé, malgré la chute des empires et des républiques. Je suis aise que tu te trouves reposé et mieux portant. Je conçois que tu aies été très mal impressionné par la note de ton dentiste, et voilà pourquoi je n'aime pas le séjour de Paris et Londres, on y dépense involontairement tout son argent et il n'en reste pas pour se faire plaisir. Espérons au moins que tu te trouveras bien de la dépense et alors il ne faudra plus la plaindre. Les miennes, dents, me servent très médiocrement en ce moment, mais il n'y a rien à y faire, qu'à prendre patience!

Le motif pour lequel tu n'as pas pu faire la commission de ton oncle, c'est que tous les trois nous ne nous sommes pas entendus. Mon frère ne m'avait pas, à ce qu'il me semble, nommé Londres, et me donnant la commission pendant que tu étais à Paris, j'ai cru que c'était là qu'elle devait être faite. Au lieu de cela, c'est à Londres qu'il faut chercher ce n. 37. Ainsi s'il y a par là une civette [*sic*], tu chercheras à loisir ce fameux tabac. Le susdit Noole pense à profiter de l'intervalle entre les deux sessions pour aller respirer quelques jours à Gênes; s'il voulait pousser jusqu'en Toscane, je me mettrais bien de la partie. Ces jeunes gens ne pensent qu'à donner des fêtes et malgré son opposition bien formulée, il a vu hier toutes les bougies aux lustres! Cela n'empêche pas que Joséphine n'ait encore été saignée cette semaine et que lui ait souvent une figure de *scummicà*<sup>2</sup>: sans parler des 123 mille francs dépensés depuis son mariage<sup>3</sup>.

Hier, l'Amis a reçu une lettre d'Isabelle et Emmanuel du 5, en remerciement des étrennes reçues. Le bachelier était encore en famille et on ne nommait pas même l'université, je ne sais ce que l'on compte faire. La façon dont j'ai entendu parler dernièrement de cette université, ne m'encouragerait guère. Fais-toi raconter ce qui arrive à Florence à un Anglais qui assistait à une revue des troupes autrichiennes, on dit que ce sont les represailles du général Haynau<sup>4</sup>. L'absence de Lord Palmerston porte ses fruits.

Mais on dit que le noble Lord va rentrer à la tête du ministère<sup>5</sup>, *O belal!*<sup>6</sup> Pour moi, je laisse que les Anglais fassent ce qui leur convient, seulement je m'amuse de savoir que certaines figures, qui s'étaient tant épanouies, commencent à se rembrunir. D'un autre côté, nos gauches ont bien de la peine à se persuader que le vent a changé et attendent que tous les courriers leur apportent une révolution en France. Pourtant le traité avec l'Autriche<sup>7</sup> a passé à grand voix contre 38. Les bouteveux étrangers de Gênes se montreraient assez disposés à s'en aller si on leur donnait pour le voyage, mais on craint qu'ils sortent d'un côté et rentrent de l'autre.

Ton père est toujours heureux de son président<sup>8</sup>, moi je crois qu'il a fait la seule chose qu'il y eût à faire dans le moment, qu'il l'a bien faite et durera quelque tems pour laisser respirer l'Europe, mais j'ai toujours les yeux sur ces pieds d'argiles. L'Amis pense qu'il pourrait bien être un habile général d'après les qualités qu'il déplace.

Collegno partira dans le courant de la semaine<sup>9</sup>, on est bien triste par là, de cette séparation.

Je te plains du mariage Davenport<sup>10</sup>, tu pers là un bon gîte pour aller te reposer, car qui sait de quelle humeur sera le nouveau Lord. Les Abercromby partent aussi dans la semaine<sup>11</sup> et sont bien regrétés. On commence à danser: Mme de Sonnaz a donné un fort beau bal, puis le ministre des Etats-Unis<sup>12</sup>, Appony et Redern se disposent à recevoir, et les Pollons danseront samedi<sup>13</sup>. La cour est en deuil<sup>14</sup> et ne recevra que les mois prochain. Nous avons eu les petites princesses aux Marmotines, tout s'est bien passé. Nos malades vont mieux, Riberi est assez content de la Carru.

Et ces *Babao*<sup>15</sup> d'Américains avec leur Kossut<sup>16</sup>, qui veut nous faire la guerre? On dit qu'ils ont peur de la réaction, qu'ils se chargent de notre canaille et on leur dira bien obligé. Ton père t'embrasse et se félicite, sans se soucier du qu'en-dira-t-on. Il se plaint un peu du sang à la tête, les amis te saluent, je t'embrasse.

<sup>1</sup> Insignito del Gran Cordone dell'ordine dei S.S. Maurizio e Lazzaro (12 gennaio 1852), nella lettera del 23 gennaio alla madre, Emanuele esprime grande soddisfazione per il riconoscimento ricevuto e indifferenza nei confronti di coloro che lo attribuivano alla sua parentela col presidente del Consiglio: « Me voilà donc devenu grandissime Cordon. Je ne cacherai nullement tout le plaisir que cette marque de distinction, d'approbation m'a fait éprouver. Je suis heureux *checché ne dicano* de le devoir au Roi et au Président. Je savais que les meilleures dispositions existaient, et je me reposais là dessus avec une entière confiance qui, je le vois, n'était pas déplacée » (A. COLOMBO, I, pp. 265-266).

<sup>2</sup> Piemontese: « scomunicato, dicesi di uomo di brutto aspetto ».

<sup>3</sup> Cfr. lett. 333, nota 6 e lett. 340, nota 3.

<sup>4</sup> Il generale austriaco Julius Jacob Haynau (1786-1853) aveva crudelmente represso l'insurrezione di Brescia nel 1848 ed era rimasto tristemente famoso.

<sup>5</sup> Lord Palmerston ebbe, per breve tempo, il ministero degli Interni nel governo di coalizione Aberdeen.

<sup>6</sup> Esclamazione piemontese di sorpresa: « Oh bella! ».

<sup>7</sup> Il 18 ottobre 1851, a Vienna, era stato stipulato un trattato, previsto dal precedente trattato di pace di Milano, fra l'Austria e la Sardegna per regolare la navigazione e il commercio fra i due Stati.

<sup>8</sup> Allusione a Massimo, presidente del Consiglio.

<sup>9</sup> Giacinto Provana di Collegno partì per Parigi il 12 gennaio. La moglie Margherita, il 10 gennaio, scrisse ad Antonio Trotti: « L'*Inviato molto straordinario*, come egli si è intitolato, partirà lunedì; era stata prima fissata la domenica per la partenza, ma un pranzo da Mr de Burenval lo obbliga a trattarsi un giorno di più [...]. Tutto oïò non vale a riconciliare il povero geologo

con questa sua nuova destinazione per la quale si sente la maggior ripugnanza » (A. MALVEZZI, pp. 495-496).

<sup>10</sup> Nel febbraio 1852 Anne Caroline Davenport sposò in seconde nozze Edward John Littleton, Lord Hatherton. Il 23 gennaio Emanuele scrisse alla madre: « Le futur est ravi de mon amitié et nous avons fait une alliance offensive et défensive. Ils habiteront à Londres: la saison donneront de petits diners et leurs campagnes en été » (A. COLOMBO, I, p. 267).

<sup>11</sup> Sir Ralph Abercromby, ministro britannico, lasciò Torino il 16 gennaio per recarsi alla nuova destinazione diplomatica dell'Aja. Abercromby era a Torino da dieci anni e gli si attribuiva il merito degli accordi fra il Governo piemontese e Lord Palmerston per una politica liberale in Piemonte e in Italia.

<sup>12</sup> L'incaricato d'affari degli Stati Uniti d'America era Williams Kinney.

<sup>13</sup> 17 gennaio.

<sup>14</sup> Il 24 novembre 1851, a Parigi era morta Maria Cristina Albertina di Sassonia Curlandia (n. 1779), moglie dal 1797 di Carlo Emanuele di Savoia-Carignano, madre di Carlo Alberto. Rimasta vedova nel 1800, si era risposata nel 1810 con Jules Maximilien Thibaut, principe di Montléart. Per la sua morte, la Corte stabilì un lutto di 120 giorni.

<sup>15</sup> Piemontese: « babbeo ».

<sup>16</sup> Lajos Kossuth nel 1851 propugnò la causa ungherese con vari discorsi in Inghilterra e in America (cfr. lett. 341, nota 5).

347.

Le 1 février 1852

Mon cher fils,

J'ai eu ta bonne lettre le 28, elle me manquait le 27 pour bien commencer mon année particulière, mais je pensais bien qu'elle était en route; quant au bouquet je n'y songeais qu'en pensant que j'aurais bien voulu que tu ne dépensasses pas trop d'argent, puisque le moindre souvenir qui me vienne de toi est toujours également bien reçu; mais on ne peut pas dire ces choses-là avant, de façon qu'on laisse agir nature, mais la chose n'en est pas moins réelle. Je te remercie donc du très beau livre, sans l'avoir encore reçu, et je le ferai admirer par tous ceux qui viendront chez moi. C'est tout ce que je pourrai faire à ton honneur et gloire.

J'ai eu ce jour là une robe de taffetas gris que je me suis fait donner par ton père, deux beaux flacons que m'a donnés mon frère, une boîte avec médaillon en relief donnée par Joséphine, un petit encrier de Jenny et une tasse de Camille. L'Amis a été moins magnifique cette année, et je lui en ai [su]<sup>1</sup> gré, car il est un peu

ruiné par son appartement: c'est une corbeille assez jolie. Je n'ai pas pu donner à dîner ce jour là, car nous n'avions qu'un mauvais cuisinier congédié et qui encore était tombé malade, de façon que nous fûmes dîner chez le Nocle. Nous avons donc dû faire venir plutôt le nouveau cuisinier, et sans être ni Jules, ni Boileau, il me semble fort présentable, et je n'ai plus mal à l'estomac comme avec ses devanciers.

J'aurais quelquefois bien besoin que tu fusses ici pour nous organiser notre service de table, il nous manque une foule de choses que je ne sais où trouver. Le *Dream* est bien arrivé à Gênes depuis bien des jours, mais nous n'avons encore rien reçu, malgré les recommandations de Ferrero. Nous n'aurons, je crois, les chaises qu'au retour de la campagne. Pourtant quand il ne fera plus froid je voudrais prendre possession de la nouvelle salle pour pouvoir faire restaurer l'ancienne sous mes yeux.

Je m'occupe à présent de payer mes mémoires, celui de Moncalvo monte à 6000 francs, mais il a eu des acomptes. Ton père a vendu une petite maison à Lagnasco et il contribuera pour l'achèvement de la cour, et puis je ne veux plus m'embarquer dans de grandes entreprises, car l'on se trouve étranglé toute l'année pour tout ce qui serait le plus nécessaire.

Je pense toujours à ma course de Toscane, le moment serait assez favorable. Ciccio est venu et m'a beaucoup pressée, m'offrant de m'accompagner dans le trajet, et ce n'est pas de refus, j'attens de le revoir pour m'entendre avec lui, je voudrais bien pouvoir passer une semaine avec ces enfans, avant le carême.

Après avoir passé par des brouillards sans fin, le tems est redevenu superbe, mais gare au printemps. As-tu reçu un petit tableau<sup>2</sup> que Max t'a expédié pour tes étrennes?

Le dit Max est toujours bien éclopé. Ribéri l'a [*sic*] conseillé de brûler cette plaie<sup>3</sup> et il y est tout disposé. Mais il a besoin pour cela de se trouver dans une situation à pouvoir ne s'occuper que de sa santé et il pense positivement à s'y mettre. Ce ministère me semble fort disloqué; Camille va trop vite, Galvagno ne suit pas du tout et celui qui se trouve au milieu n'est pas à son aise. Ils ont réveillé un guêpier en supprimant l'administration de S. Paul<sup>4</sup>. Cette congrégation était si ancienne, elle avait la confiance et l'estime du public, l'enquête n'avait rien trouvé à y reprendre et on l'a supprimée. Cela a soulevé un mécontentement général et cette affaire pourrait bien avoir de sérieuses conséquences. Quel besoin y avait-il de s'empêtrer là dedans!

La grande difficulté est de trouver un ministre des affaires étrangères qu'on puisse présenter aux Chambres. Max m'a déjà parlé deux ou trois fois de *Badoul*<sup>5</sup>, mais j'ai toujours combattu cette idée, pensant qu'elle sourirait peu à la personne intéressée qui se trouve dans une position moins précaire et moins critique, et ne serait peut-être pas très bien accueillie. Je crois que tu seras de mon avis. On revient toujours au Nucle qui ne veut de rien, et je le regrette, mais il se joint aux autres difficultés, celle qu'il croit impossible pour lui, de parler à la Chambre des députés. Le choix, si on peut l'appeler ainsi, pourrait tomber sur Adrien, je ne sais s'il en voudrait.

Voici maintenant un tas de commissions. L'avocat F[errero] sort d'ici fort embarrassé de ce qui lui arrive. Un Mr Crippa lui porte une lettre de Mr Schira de Londres, qui lui dit avoir déposé entre tes mains la somme de dix livres sterling qui doivent être déboursées ici à ce Mr Crippa par Ferrero en foi de quoi, il exhibe une adresse à l'avocat écrite de ta main. L'adresse ne dit point de lui rien payer, pourtant elle a été donnée avec un but, et le susdit Crippa manque d'argent pour payer son auberge et partir. Le Marquis Brème, qui l'avait mandé dit-il, n'est pas en Piémont, et on ne sait à qui s'adresser. D'un côté, on voudrait faire honneur à ton nom, de l'autre on ne voudrait pas hasarder, enfin il me semble qu'on peut retirer la lettre de Mr Schira et livrer l'argent, tu pourras réclamer auprès de ce dernier, si c'est le cas.

Mr Demichelis est venu trouver ton père et pour le charger de te prier d'intervenir dans une affaire de famille. Il paraît que Mr Bertolini, l'aubergiste, retient sa fille Mme Demichelis et ne veut plus la laisser revenir auprès de son mari, ce qui désole le mari et le beau-père, peut-être aussi la jeune dame. Le père menace de deshérer sa fille si elle le quitte, mais qu'à cela ne tienne, les Demichelis ont le cœur assez haut placé pour mépriser l'argent dont ils n'ont rien eu encore, et ne réclament que la personne; c'est une grande douleur que l'absence de cette jeune femme dont on se loue infiniment et ils te prient instamment d'employer tes bons offices pour qu'elle leur soit rendue.

Je suis charmée que ton cordon<sup>6</sup> te fasse plaisir et tu as raison d'en faire un *honni soit qui mal y pense*<sup>7</sup>, ceux qui t'ont vu à la besogne l'approuvent et les autres s'occuperont bientôt d'autre chose. La matière ne manque pas, nous avons les yeux fixés sur ce qui va se passer outre-Alpes et outre-mer, sans parler des lois qui vont être débattues dans notre Parlement, qui nous tiennent en émoi.

Le Nucle a toujours son château en Espagne, qui est un voyage à Londres, mais je ne sais quand il pourrait l'effectuer. La comtesse de Carru a toujours des hauts et des bas, pas moyen de l'abandonner. Après Pâques, les couches de Joséphine, si elle va jusque-là; elle passe un jour au lit et l'autre au bal. Il faudra donc aller jusqu'aux vacances parlementaires et je voudrais bien qu'il sût prendre cette résolution.

Adieu, cher fils, nous t'embrassons, Dieu veuille te porter ici en 52.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 433-434; alcune righe in L. CHIALA, V, p. 248.

<sup>1</sup> Vocabolo illeggibile: probabilmente « su ».

<sup>2</sup> Si trattava, come aveva annunciato Massimo al nipote il 9 gennaio, di « un fixé, rappresentante Pontevocchio, gli Uffizi, il lung'Arno, visto dalle file di Ponte delle Grazie; e ciò in segno di mia stima e amicizia » (N. BIANCHI, p. 169).

<sup>3</sup> Il 31 gennaio 1852 Massimo scrisse al nipote: « La mia gamba non volendo guarire da sé, Riberi pensa d'introdurre delicatamente un ferro rovente nella ferita, onde distruggere la fistola. Appena vi sia bel tempo, e non più freddo, si procederà a questa introduzione e per qualche tempo voglio pensare a me ed a guarirmi. Che c... è ora. Son stufo di vivere come un paralitico su un sofà » (N. BIANCHI, p. 173).

<sup>4</sup> Il 30 ottobre 1851, con reale decreto, l'amministrazione della Compagnia di San Paolo venne affidata — con severa normativa — a 40 membri, dei quali 25 nominati dal Consiglio comunale di Torino e 15 designati dalla Compagnia. Questa amministrazione, intitolata Direzione Centrale delle opere di pubblica beneficenza della Compagnia di San Paolo, doveva restare in carica per 5 anni; il suo presidente era nominato dal sovrano. Per i confratelli della Compagnia fu un colpo durissimo (M. ABRATE, *L'Istituto bancario San Paolo di Torino*, Torino, 1963, p. 163 e sgg.).

<sup>5</sup> Allusione ad Emanuele.

<sup>6</sup> Cfr. lett. 346, nota 1.

<sup>7</sup> Cfr. lett. 51, nota 5.

348.

Le 15 février [1852] <sup>1</sup>

Mon cher fils,

Je ne répons pas encore à ta réponse, mais seulement à la visite du marquis Oldoini, qui m'a apporté des nouvelles très satisfaisantes de ta personne.

J'ai aussi reçu hier le beau livre, je suppose que le marquis l'avait apporté. Il est extrêmement admiré, et je t'en remercie beaucoup, j'aurai soin qu'il soit à l'abri des maladroits. Quant à la caisse des porcelaines et cuirs, pas moyen de la retrouver. Ferrero a assisté au déballage, pour voir si elle ne se trouverait pas contenue dans quelqu'autre caisse de meubles, mais il n'y en a pas de trace. Au reste, le retour de l'exposition a été fort malheureux, il paraît qu'on a emballé négligemment, et bien des objets d'art sont abimés, dont on se plaint grandement. Ferrero faisait encore une dernière tentative auprès de l'expéditionnaire à Gênes pour vérifier si notre caisse est restée en arrière.

Tu auras déjà appris, mon cher fils, la mort de Villamarina<sup>2</sup> pris subitement d'une attaque dans la rue et qui n'a même plus pu être transporté chez lui. Il s'est même répandu à ce sujet des bruits calomnieux peu honorables, qui circulant dans le peuple ont produit une sorte de charivari, qui a dû être fort pénible pour la famille, d'autant que la police l'a laissé se prolonger indiscrètement. Ciccio est arrivé de suite, mais pas à tems, Salvator est arrivé mercredi<sup>3</sup> matin, après bien des péripéties de terre et de mer. Il a l'air abasourdi de cette catastrophe si subite et de son changement de situation. Il paraît qu'il n'y a pas de testament, mais la fortune est considérable, et les fidéicommiss de Sardaigne doivent encore, à ce qu'il semble, arriver jusqu'à lui. La mère ira probablement demeurer avec les Montisel<sup>4</sup>, qui sont en *boletta* complète, Ciccio viendra soigner autant que possible magna marchesa, et les intérêts de famille, et Salvator s'arrêtera ici jusqu'après le 5 mars; ensuite il est dit que je doive m'en aller avec lui voir ces enfans, qui crient après moi comme des aigles. Salvator m'a fait de très longues visites, il est enchanté de son fils, sous tous les rapports. Il le garde à la maison et lui a pris un fameux professeur pour lui faire faire son cours de droit. Le professeur est charmé de son élève, a trouvé les études faites excellentes, et a pris son instruction fort à cœur. On lui donne, en outre, toutes sortes de maîtres, l'escrime, la danse, le chant, le dessin et il réussit en tout. Sa sœur lui a donné tout ce qu'elle avait de petits meubles pour orner sa chambre, vraie chambre d'artiste, dit-on, plus un petit oiseau qui *svolastre*<sup>5</sup>.

Pourvu qu'il ne m'arrive pas d'ici-là quelque nouvel obstacle, maintenant les choses sont assez calmes. Rosalie s'en va tout à fait<sup>6</sup>, mais il y a un mois que je ne la vois plus, de façon que je ne lui sers à rien. Camille est sur pied, quoique fort chétive. Mme de Carru est mieux, mais on n'ose guère s'y fier.

Joséphine avance laborieusement, ne sort pas et passe bonne partie de son tems dans son lit, ce qui ne l'empêche pas de s'occuper de son grand bal costumé de vendredi<sup>7</sup>. J'espère qu'elle me donnera le tems de revenir, car elle doit aller jusqu'après Pâques.

Voilà notre session parlementaire qui touche à sa fin. Il n'y en a plus que pour le Sénat qui finira dans la semaine et de suite le Parlement renaîtra de ses cendres. L'affaire de la presse a été chaude<sup>8</sup>, mais on craignait la retraite des ministres et on les a ménagés. J'espère que le Sénat sera pour le moins aussi prudent. L'affaire de la Congrégation de Saint-Paul se faisait scabreuse<sup>9</sup>. Il paraît que le Ministre a pris le parti de venir à des concessions et il fera bien, ou l'on aurait du scandale. Je pense que j'irai à la séance royale; c'est amusant de voir le Roi dans ces occasions. Il a toujours l'air de quelqu'un qui va dire des mots peu parlementaires.

On nous dit que nos négociations avec Rome se suivent d'une façon satisfaisante. Dieu veuille que nous en sortions bientôt et convenablement. A Florence, on calculait fort sur une débacle chez nous à l'occasion de la loi de la presse. Je suis charmée que nous ne leur ayons pas fourni cette consolation.

Enfin nous vivons, c'est l'essentiel. Ce qui est déplorable ce sont les vols, qui ont lieu à la ville et dans les campagnes. Ces jours passés on a dévalisé les Carpené, on leur a emporté toute l'argenterie, qui était considérable, et tout le linge et les habillemens d'Alphonse et, comme de raison, on n'a rien découvert.

J'ai vu par ta lettre à l'avocat que j'avais bien décidé en faisant payer Mr Crippa; cependant je n'étais pas sans craintes, quand tu fais des affaires d'argent, fais-les plus précises, autrement il en peut naître des embarras. Je n'ai jamais entendu parler de Camin, et ne sais s'il travaille pour toi, je crains toujours qu'il se mette à travailler pour moi, si je l'interpelle. J'espère qu'une fois ou l'autre nous aurons Emmanuel Poupon, qui pourra nous dessiner gratis tout ce que nous voudrons.

Notre carnaval est assez animé, la cour donne des fêtes. Le tems s'est remis au beau, après une neige abondante dont nous avions grand besoin; il y a eu quelque menace de grippe, mais on n'en parle plus guère. On vient de me dire que la pauvre Rosalie a succombé il y a deux heures, pauvre femme, ce n'était plus vivre que ce qu'elle faisait depuis un an, mais son mari va se trouver bien seul, bien inocupé, il ne saura plus que faire de sa patience. Nous avons en ce moment Mme de Lavolvère bien malade, mais comme

c'est une maladie aigüe et qu'elle est encore forte, j'espère qu'elle la surmontera.

Adieu, mon cher fils, il me semble que j'oublie quelque chose, mais je ne puis le retrouver. Nous t'embrassons, porte-toi bien, ne t'éreinte pas, quant à la paresse dont tu t'accuses, je ne la redoute pas trop.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 434-435.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> Il marchese Emanuele Pes di Villamarina morì improvvisamente il 5 febbraio 1852, in circostanze tali da provocare molti commenti: infatti, era stato colto da apoplezia mentre si trovava in casa di una giovane, tale Ferrero, che frequentava da tempo (B. MONTALE, *Dall'assolutismo settecentesco alle libertà costituzionali*, cit., pp. 277-278).

<sup>3</sup> 11 febbraio.

<sup>4</sup> La famiglia di Chiara, figlia di Emanuele Villamarina, moglie dal 1832 del conte Onorato Roero di Monticelli.

<sup>5</sup> Piemontese: « svolazza ».

<sup>6</sup> Rosalia Balbo Bertone di Sambuy morì a Torino il 15 febbraio 1852, all'età di 58 anni.

<sup>7</sup> 20 febbraio.

<sup>8</sup> Il 10 febbraio la Camera dei deputati adottò il disegno di legge per prevenire gli eccessi della stampa contro gli Stati esteri con 98 voti contro 42.

<sup>9</sup> Cfr. lett. 347, nota 4.

349.

Dimanche gras, 22 [février 1852] <sup>1</sup>

Mon cher fils,

Je reprends la plume pour te dire que la caisse aux porcelaines a été retrouvée dans un coin de la douane de Gênes, ainsi tu n'as pas à la chercher ailleurs. Elle n'est pas encore arrivée ici, mais peu à peu, avec de la patience, on la verra venir, il ne faut pas être pressé avec ce monde-là. Charles aurait bien voulu pouvoir l'éta-ler hier, jour de son bal costumé, mais il a fallu s'en passer.

Ce matin, je n'ai pas encore de nouvelles de la fête et de ses conséquences, car je pense que l'on dort comme des marmottes, mais notre maître d'hôtel, qui a été servir, a dit que la fête était très belle; elle doit avoir duré jusqu'à cinq heures, et Joséphine y a été vue jusque vers trois. Je l'avais vue hier, bien dans son lit, s'agi-

tant fort de son costume de Reine Margot<sup>2</sup>, qui se confectionnait dans sa chambre, et qui était magnifique, mais affreusement lourd à porter. Je n'ai pas voulu y prendre part autrement, les bals me fatiguent et m'ennuient horriblement; je suis bien aise que celui-là soit passé, surtout s'il ne laisse aucune fâcheuse conséquence. Mon frère était parti la veille pour Savone et leur avait laissé le champ libre.

En fait de divertissemens j'ai encore à commencer mon carnaval, mais je suis de plus en plus de l'avis du médecin Galizi, et je pense que je ferai un bon carnaval à Florence, avec ces pauvres enfans qui sont si sages. Nous ne partirons pas avant le cinq, jour du service de Manuelin<sup>3</sup>, et le reste dépendra des affaires de Salvator, qui te dit bonjour.

Nous avons eu une fière bataille de quatre jours au Sénat pour l'affaire de S. Paul<sup>4</sup>, comme je le prévoyais; mais l'affaire a fini par un ordre du jour convenable pour le Ministère; il fera bien de se tenir pour averti et ne plus aller fourrer la main dans de pareils guépiers, tandis qu'il y a tant d'autres affaires plus urgentes à pourvoir. Quand on a vu les manœuvres de l'arrière-ban réactionnaire, qui se démenait d'une façon violente, à la Cour surtout, les gens de bonne foi et de bon sens, comme ton père, se sont ravisés et ont voté pour le Ministère. Les gros *coudins* ne doutaient pas que le Ministère ne dût succomber. On y comptait en Toscane, on l'écrivait à Rome pour entraver les négociations. On va être bien capot. Le vote cependant n'était pas une approbation de la mesure, mais une simple mesure défensive.

A demain, la loi sur la presse<sup>5</sup>, qui passera, mais non sans observations; puis celle de sûreté publique. Après, clôture et réouverture le 1<sup>r</sup> mars.

Nous avons changé notre ministre de l'Intérieur, qui a passé à la justice. On dit Pernati<sup>6</sup> capable et ferme; mais les réputations se brisent bien souvent à ce banc des ministres et celui-ci est *invisio* au centre gauche, qui ne se fie pas à son libéralisme. Il nous manque un Intendant général, on parle de Monale<sup>7</sup> Intendant à Verceil, on dit qu'il était socialiste, mais qu'étant carriériste il se sera modifié. On parlait aussi d'une fournée de sénateurs, mais le Sénat se révoltait, les choix paraissant peu convenables. Ton père en a proposé d'autres, qui semblent devoir être généralement approuvés. Salvator pourrait bien en être.

Nous voilà avançant vers le carême; en attendant on s'empresse de jouer des derniers momens. Demain grand bal à la Cour et demain matin grand *Te Deum* à S. Laurent pour la reine d'Espagne<sup>8</sup>.

Nous avons un soleil magnifique, mais nous avons passé par des vents chauds et puis froids fort incommodes, qui me faisaient m'applaudir de ne pas être embarquée.

Maintenant adieu, mon cher fils, ton père t'embrasse, et moi aussi bien affectueusement.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 435-436.

<sup>1</sup> Il mese e l'anno furono aggiunti da Emanuele.

<sup>2</sup> Margherita di Valois, detta Reine Margot (1553-1615), regina di Navarra, famosa per la sua bellezza e la sua cultura.

<sup>3</sup> Cfr. lett. 348, nota 2.

<sup>4</sup> La Compagnia di San Paolo tentò in tutti i modi di opporsi al decreto del 30 ottobre 1851 (cfr. lett. 347, nota 4), definito « incostituzionale, illegale e ingiusto »; pertanto il ministro Galvagno, dopo averla accusata di inadempienza, promosse un altro provvedimento, firmato dal re l'11 gennaio 1852, per il quale i 25 membri eletti dal Consiglio comunale assumevano da soli la direzione delle Opere. Si spegneva la vita economica della « venerabile Compagnia della catholica Fede sotto l'invocazione di San Paolo », e dalle sue ceneri nasceva il nuovo organismo bancario (M. ABRATE, *Istituto bancario San Paolo di Torino*, cit., p. 164).

<sup>5</sup> Il 24 febbraio il Senato adottò, con 49 voti contro 3, la legge di modifica alla legge del 26 marzo 1848 sulla stampa.

<sup>6</sup> Il conte Alessandro Pernati di Momo (1808-1894), nel '48 intendente generale a Torino. Uomo vicinissimo al gruppo cavouriano, il 26 febbraio fu nominato ministro dell'Interno, in sostituzione del Galvagno passato alla Giustizia, e rimase in carica fino al 4 novembre 1852.

<sup>7</sup> L'avvocato Alessandro Buglioni di Monale reggeva l'Intendenza generale di Vercelli. Il 26 febbraio 1852 Cavour scrisse a Giacinto Corio: « Il Cav. Monale, a cui venne offerto il posto di 1° ufficiale del ministero dell'Interno, ricusò, amando meglio rimanere a Vercelli » (C. CAVOUR, *Epistolario*, IX, p. 48).

<sup>8</sup> Maria Cristina di Borbone (1806-1878), figlia di Francesco I re delle Due Sicilie, quarta moglie di Ferdinando VII di Spagna, alla morte del marito aveva assunto la reggenza per la figlia Isabella e si era appoggiata alle forze liberali contro il pretendente Don Carlos.

350.

Lundi, 1 mars [1852] <sup>1</sup>

Mon cher fils,

Au lieu d'attendre Ferrero, qui ne viendra peut-être pas, je pense t'adresser moi-même la lettre de change ci-jointe, que Charles m'a remise hier, je suppose qu'il n'y a que cela à faire.

1224

La caisse des peaux et porcelaines est ici à la douane, mais nous n'avons encore pu l'avoir; il vaut mieux n'être pas pressé. Salvator m'a dit que nous partirions mardi 9, ce qui me contrarie c'est que le vent domine toujours, mais à la garde de Dieu. Les enfans se sont livrés à toutes sortes d'*escandescenze*, quand ils ont su mon arrivée. Je crois que je n'aurais pas beaucoup de tems pour écrire, quand je serai là-bas, et j'espère avoir une de tes lettres avant mon départ. Tu as tant fait et défait de ministre depuis quelque tems, que tu n'as plus eu le loisir de m'écrire.

Ici je laisse faire les modifications ministérielles<sup>2</sup> à qui de droit et je ne pense pas qu'elles nous procurent des changemens sensibles dans les allures de nos affaires internes. Je ne sais si tu as lu un discours prononcé au Sénat par ton père sur la loi de la presse<sup>3</sup>, il a fait grande sensation; j'en ai eu beaucoup de visites et complimens, toutes les âmes timorées l'ont approuvé; mais le ministère, comme de raison, n'en a pas été enchanté. Il avait préparé une réponse à l'optimisme un peu léger du Ministre, mais ayant trouvé la discussion assez avancée pour qu'on désirât la clôture, il ne l'a plus dit. Ici tout marche à l'ordinaire. Hier au soir nous avons voulu avoir un peu de musique, la marquise Arconati me tourmentait tant pour cela et puis au bon moment elle s'est trouvée malade et n'a pas pu venir. Nous étions en très petit comité.

Nous avons notre Marguerite et un petit tenor, nommé Danieli, qui se fera bon. Rina a joué, elle a la main assez brillante, son institutrice nous a fait ensuite un bredouillage, qui manqua faire éclater ton père et Salvator.

Je crois que Ciccio va prendre un petit appartement chez nous. Nous avons congédié notre maître d'hôtel, en lui faisant une petite pension, et nous en cherchons un meilleur. Adieu, mon cher fils, je t'embrasse et attends ta lettre.

Parzialmente edita in A. COLOMBO, I, pp. 268-269.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> Costanza allude ai cambiamenti avvenuti il 26 febbraio, notificati alla Camera il giorno successivo (cfr. lett. 349, nota 6).

<sup>3</sup> Il 23 febbraio, durante la discussione sul progetto per le modificazioni della legge sulla stampa, Roberto tenne un lungo discorso per dimostrare quanto fossero deplorabili gli eccessi della stampa democratica a danno dei costumi e della religione, e per incitare il ministro a proporre leggi repressive affinché la stampa fosse subordinata alla legge tutrice della religione (A. COLOMBO, I, p. 268, nota 3).

Turin, le lundi Saint [12 avril 1852]<sup>1</sup>

Mon cher fils,

J'ai reçu ce matin ta lettre de vendredi, que j'attendais depuis quelque tems, mais j'avais eu de tes nouvelles indirectes. Je répons de suite pour profiter de mon loisir de la fête et dans l'espoir que ma lettre te trouve encore à Paris.

J'ai quitté Florence lundi 29 à midi, malgré bien des résistances et des instances cordiales, mais n'osant pas rester jusqu'après Pâques à cause de Joséphine<sup>2</sup>, ce retarder un jour ou deux ne faisait qu'une prolongation d'agonie et une augmentation d'embaras en voyage, à cause des jours maigres et du dimanche.

J'ai eu le cœur bien triste en me séparant de ces chers enfans, déjà dans mon wagon en attendant le signal du départ, je voyais encore ces deux bonnes figures qui me faisaient des signes d'affection triste, et mon cœur se serrait, puis le coup de sifflet, qui me sembla plus sinistre que d'habitude, me fit l'effet du couteau de la guillotine, et de ce moment je pris en dégoût la Toscane, je ne sentis plus que le besoin de me retrouver chez moi. A 3 heures j'étais à Pise, bien installée chez la tante Louise, qui a un joli petit appartement en miniature; elle me dit que son salon a les proportions et la distribution du tien, que je pouvais m'en faire une idée précise. Elle me choya et gâta à merveille. J'allai de suite voir ce qui se pouvait encore visiter avant dîner, et le soir elle avait fait avertir quelques personnes que je connaissais déjà ou dont je désirais faire la connaissance. Ensuite je pris mes arrangemens avec un voiturier pisan, qui m'a très bien servie; je voulais qu'il me mît à Gênes en trois jours, et pour cela il me fallut partir le mardi<sup>3</sup> matin à 11 heures, et je ne vis Pise que, comme le reste de la Toscane, d'une façon incomplète.

La première étape fut à Sarzana, la seconde à Sestri et jeudi<sup>4</sup> j'arrivais à Gênes à 3 heures, avec la pluie qui revenait souvent depuis la veille. Il y a de bien jolis morceaux de route à regarder, il y [en] a de bien ennuyeux à cause du nombre infini de montagnes qu'il faut gravir; cela mérite d'être vu une fois, maintenant si je devais retourner en Toscane, je préférerais toujours la voie de mer, comme plus expéditive et plus économique. Vendredi matin à 8 heures et demie, je partis par la diligence, triste manière de voyager, et pas du tout aristocratique; la pluie revenait de tems en tems, après une heure d'attente à Arquata, je pris place dans un wagon avec

une dame de ma connaissance et à 7 heures et demie, j'étais heureusement rendue chez moi. Ton père était venu à ma rencontre à la station, il n'en avait jamais tout vu et était émerveillé de ce spectacle. Ciccio m'avait fait offrir de venir me chercher à Gênes, mais avec toute la reconnaissance possible, je n'avais garde de lui causer un si grand dérangement.

Les Oldoini avaient été très aimables pour moi, du moins le marquis; il avait voulu nous donner à dîner la veille de mon départ, mais je m'excusais désirant passer ce jour en famille. Il voulait ensuite que je logeasse chez lui à La Spezia, mais je ne savais encore où je m'arrêteraïs et je ne fis qu'y passer; comme tout cela était fait en ta considération, tu feras bien de lui montrer que je t'en ai informé. Sa promotion<sup>5</sup> et l'envoi de Casanova<sup>6</sup> à Paris ont fort chagriné le Salino; on ne peut pas lui dire son fait pauvre homme, quoique j'aie un peu essayé indirectement de le mettre sur la voie.

J'ai trouvé ton père très bien de santé. Charles avait été saigné deux fois et souffrait encore d'une fluxion. Sa femme, comme je l'avais laissée, quoiqu'on l'eût saignée trois fois en un jour pendant mon absence. Dans le courant du mois, nous pensons avoir la crise. Espérons que ce sera avec un bon résultat. Au volume de la dame, cet enfant doit être une souris. Enfin je ne serai pas à noce ce jour-là, mais je tiens à y être à cause de mon frère; nos malades ne vont pas bien, Mme de Carru est bien souffrante ces jours-ci.

Césarine Balbo-Gattinara<sup>7</sup> lutte contre une grossesse superposée à une maladie de matrice qu'elle avait déjà avant son mariage; elle souffre horriblement, et je ne sais trop comment elle en sortira. Nous avons Emma Pollon malade avec six saignées et une terrible toux, j'espère pourtant qu'elle s'en tirera.

Je suis arrivée pour entendre parler de la campagne du Ministère au Sénat<sup>8</sup>, elle a vraiment été fière, et on croyait que le ministère se retirerait, ensuite des protestations de Camille. Quelle nécessité aussi de dire toujours d'avance ce que l'on fera, telle circonstance étant donnée! Cela ne sert qu'à compromettre la bonne foi des Ministres, *suis t'y bête!* Le traité aux huiles a été orageux<sup>9</sup>, mais enfin la victoire a couronné le discours de Camille et nous en sommes dehors, Dieu merci.

Il m'est arrivé quelquefois de dîner à la maison Alfieri avec *Titin* et *Titon* son père, je n'y puis pas tenir, ils sont d'une absurdité qui me donne toute sortes de maladie, je te plains si tu es de mon goût. La marquise Dada est un peu trop prophane pour un vendredi

Saint, Dieu veuille te conduire une fois, dans la voie où l'on cherche le bonheur où il se trouve exclusivement. On parle ici d'une grande conversion, je désire que ce soit réel, mais je suis peu au fait de ce pays-ia. Il en adviendrait toute sorte d'avantage.

Je suis fâchée que ta grande cure ne soit pas complétée; Ribéri a radicalment guéri ton père, je voudrais qu'il eût le même succès avec toi. Il est possible que le nouveau régime qu'on te prescrit te convienne, mais vas-y doucement dans les transitions. En maison d'Azeglio on est assez porté à exagérer les systèmes qui deviennent alors tous mauvais. As-tu pu t'occuper des cuirs? Maintenant adieu, c'est l'heure du courrier, nous t'embrassons de cœur et d'âme.

Un piccolo brano edito in A. COLOMBO, I, p. 272.

<sup>1</sup> La data completa fu aggiunta da Emanuele.

<sup>2</sup> Giuseppina Alfieri era ormai vicinissima al parto.

<sup>3</sup> 30 marzo.

<sup>4</sup> 1 aprile.

<sup>5</sup> La cosiddetta « promozione » di Oldoini, menzionata da Costanza, consisteva nella sostituzione di Emanuele, in momentaneo congedo. Tale supplenza, voluta dallo stesso Emanuele, suscitò una sdegnata reazione da parte di Cavour, che non riteneva l'Oldoini dotato delle qualità necessarie all'incarico. In una lettera a Alfonso La Marmora del 23 luglio 1852, Cavour espresse un giudizio molto severo sia sull'Azeglio, sia sull'Oldoini: « Oldoini ha tutti i difetti d'Azeglio senza compenso alcuno. Entrambi sono *fat* e leggeri. Ma Azeglio è *fat* con spirito, e l'altro lo è sciocamente. Azeglio veste stranamente, ma ciò non dispiace alle donne. E col piacere a queste, giunge talvolta ad ottenere quello di cui abbisogna dai mariti. Ma Oldoini non piace a nessuno, nemmeno alla propria moglie. Azeglio finalmente, come nipote di Massimo, ha una bella posizione nel mondo di Londra, ove i nomi e le parentele son tenuti in gran conto; ma Oldoini, come marito di una donna galante, non ha titoli alcuni ai rispetti dei saloni di questa città » (C. CAVOUR, *Epistolario*, IX, p. 163).

<sup>6</sup> Alessandro Avogadro di Casanova (1812-1886), ufficiale nel 1830, nel 1841 si dimise per amministrare le grandi proprietà nel vercellese ereditate dal padre. Successivamente entrò in diplomazia.

<sup>7</sup> Cfr. lett. 328, nota 3.

<sup>8</sup> Allusione alla campagna condotta dal conte Gallina contro il ministero, specialmente contro Cavour, a proposito della discussione del progetto delle fortificazioni di Casale, iniziata il 2 aprile.

<sup>9</sup> Il 6 aprile si iniziò alla Camera la discussione di un nuovo trattato di commercio con la Francia. La Savoia, ritenendosi danneggiata, con articoli dei giornali, *Courrier des Alpes* di Chambéry e *L'Echo du Mont Blanc* di Annecy, attaccò aspramente Cavour, che rispose alla Camera nella tornata del 9 aprile. Nello stesso giorno il nuovo trattato di commercio e navigazione con la Francia fu approvato con 114 voti contro 23.

Le 20 avril 1852

Mon cher fils,

Je ne comptais pas te récrire de sitôt, mais il me paraît convenable que tu sois au courant de ce qui se passe en famille, et c'est aussi de la part du Nocle que je te participe l'arrivée d'une nièce<sup>1</sup> à la mode de Bretagne, qui t'est arrivée samedi à 11 heures du soir. Elle est très bien conditionnée, très bien portante et serait jolie, si elle n'avait entrepris une série de grimaces qui ne l'embellissent pas du tout. Le Nocle dit qu'elle n'apprécie pas encore le bonheur de vivre sous un régime constitutionnel, ce ne sera pas l'Amis qui lui manifesterà le côté réjouissant de la chose, car il est toujours plus bonnet de nuit. Seulement il lui fourre son doigt dans la bouche, quand elle l'ouvre pour demander à manger, ce qui n'est pas dans le Statut. Quoi qu'il en soit, la mère se porte bien et est bien contente d'être délivrée de toutes ses souffrances, et nous le sommes d'être hors d'anxiété, car nous en avons de toutes les espèces jusqu'au dernier moment.

Grâce à toutes les mésintelligences avec le papa Gustave, on m'a signifié que je serais marraine avec mon frère, et sans faire plus d'interrogations, je me suis exécutée, donnant des *manches* à droite et à gauche, comme cela se pratique en pareille occasion; mais comme cela se passait le dimanche et que j'avais été prise à l'improviste, je ne pouvais faire de cadeau. Hier je me suis mise en campagne, mais la difficulté était de trouver quelque chose que la dame n'eût pas. Enfin j'ai trouvé un objet assez nouveau, une *devantine* composée de cinq broches en pierre de lune (je les lui faisais tomber de haut): ce sont des pierres chatoyantes blanches et roses, qui sont d'un assez joli effet, montées sur de l'émail café. Cela a été bien reçu, la nourrice surtout était émerveillée.

César a donné un joli bonheur du jour en bois de rose, bronze et médaillons de porcelaines, et des boucles d'oreilles de diamans de dimension à se porter journellement, et pour moi, j'ai eu une belle robe de soie chinée, qui sera pour les grands jours. Maintenant nous espérons que tout ira bien et que nous allons rentrer dans un état normal. Le Nocle te dit encore bien des amitiés, et te prévient qu'il n'a jamais rien payé de ce que tu lui as expédié.

Il me semble que l'arrivée de cette demoiselle Louise l'a un peu déridé, il en avait bon besoin. L'état de la comtesse Carru l'afflige

beaucoup, elle a été bien mal, tous ces jours passés, aujourd'hui il y a du mieux, mais il n'y a pas de quoi se faire illusion.

J'ai été voir Max dimanche<sup>2</sup> et je l'ai trouvé furieux de toutes les intrigues<sup>3</sup> qui s'ourdissent dans les ténèbres et des tracasseries qu'on lui suscite dans des momens où il n'est pas déjà facile de se tenir debout et marcher. Je désapprouve fort qu'on veuille nous pousser dans un inconnu sans se soucier le moins du monde de ce que peut devenir le pays, pourvu qu'on ôte ce qu'il y a; mais je trouve que le Gouvernement néglige trop des mesures qui rassureraient au moins les gens de bonne foi. Quant aux autres, le mieux serait de taper dessus, car c'est un duel à mort. Outre les exagérés de droite et de gauche, qui ne veulent pas du régime actuel pour des motifs à eux connus, le Gouvernement s'est mis à dos le parti des scandalisés qui est assez nombreux et assez influent, parce que ce sont d'honnêtes gens qui trouvent que les principes de religion, de bonnes mœurs, d'autorité, d'ordre enfin ne sont pas assez sauvegardés, et mille incidens surgissent tous les jours pour leur fournir des sujets de plaintes, leur inspirer le dégoût des institutions, la méfiance envers les ministres. Ceux-ci sont absorbés par les grandes questions et ne veulent pas voir qu'elles sont mises en péril par ce mécontentement des consciences troublées dans les âmes timorées qui sont encore nombreuses chez nous, que l'on ferait bien de ménager.

J'espère bien que rien ne t'empêche de nous faire cette année la visite promise, je présume que ce serait à l'époque de la prorogation de votre Parlement; Dieu veuille que nous finissions nos débats au commencement de juillet.

Isabelle n'est occupée que de l'idée de venir, ce serait aussi vers juillet. Adieu, cher fils, porte-toi bien, je t'embrasse de tout mon cœur.

Edita parzialmente in *Souvenirs historiques*, pp. 440-441, con la data « 21 avril ».

<sup>1</sup> Il 17 aprile 1852 era nata Luisa (m. 1920), la primogenita di Giuseppina e Carlo Alfieri di Sostegno, futura moglie di Emilio Visconti Venosta (1829-1914).

<sup>2</sup> 18 aprile.

<sup>3</sup> Il 24 aprile Massimo scrisse a Emanuele: « Ma sei felice di non essere a Torino. Non hai idea di come sono divenuti velenosi, idrofobi, frenetici, codini e codinesse coloro che speravano di buttarci giù, ed invece *berlicche* » (N. BIANCHI, p. 184).

Lundi, 3 mai [1852] <sup>1</sup>

On me dit l'arrivée du marquis Oldoini, ce qui veut dire aussi son départ, je pense. Je prépare deux mots pour toi, mon cher fils, pour accompagner une esquisse du portrait d'Isabelle, qui n'est pas très présentable, étant assez égratignée; c'est une mauvaise copie que j'ai escamotée, les bonnes étaient pour ton père et le Nocle. J'espérais que ton père aurait pu l'arranger, mais il dit qu'il y aurait trop à faire, ainsi je te l'envoie telle quelle, elle a l'avantage d'être la *vera effigie Beolesca*<sup>2</sup>, qui donne une idée très juste de la petite personne sauf le mouvement, qui est considérable dans l'original.

Tu auras su comme quoi nous avons manqué faire un grand saut, je ne sais si en haut ou en bas. Mais l'essentiel est que nous ne l'avons pas fait et que je ne me suis pas du tout effrayée n'ayant pas compris de quoi il s'agissait. Mais l'épouvante a été grande parmi le peuple, les femmes surtout, qui s'étaient persuadées d'une conspiration des poudres et que toutes les poudrières allaient sauter les unes après les autres. Nous avons été quelque temps en danger à cause de la grande poudrière qui touchait à l'incendie<sup>3</sup>, mais le brave sergent Sacchi<sup>4</sup> s'est dévoué, comme un autre Micca, et a sauvé beaucoup de monde. Il s'est jeté dans le magasin à poudre et en a emporté un tison et une couverture, qui commençait à prendre feu. Le chef du poste aussitôt qu'il a entendu l'explosion a appelé ses hommes et ils se sont rangés en bataille devant le magasin et ils n'ont pas remué jusqu'à ce que les secours sont arrivés. Ceux-là sont de la brigade de Savone, mais on ne leur donne rien parce que ils n'ont fait, dit-on, que leur devoir. Au reste, tout le monde a fait le sien, les princes, les ministres, la troupe, la Garde Nationale et la population. Tous ont montré ces admirables instincts qui distinguent notre nation et maintenant la charité fait son œuvre de consolation avec son zèle accoutumé.

Il est singulier que le même jour, presque à la même heure, pareil événement ait eu lieu, presque avec les mêmes circonstances à Vincennes; mais là, ils n'ont pas de victimes à déplorer. Mais ces étoiles, qui ont toutes filé ensemble, me donnent à penser, cela me semble de mauvais présage, pour les projets qu'on mitonne. Nous, nous n'avons rien de symbolique à interpréter, seulement on ira fabriquer la poudre plus loin, ce que l'on aurait dû faire plus tôt.

Nous allons assez bien en famille, malgré un tems bien mauvais pour nos malades. Joséphine va tout doucement, elle espérait faire son lit aujourd'hui. Mlle Louise va bien, Mme de Carru s'est relevée

plus qu'on ne s'y attendait, elle prolongera encore. Césarine Balbo se reprend aussi. Les malades, qui donnent le plus d'inquiétude en ce moment, sont Emma Pollon et le général Da Bormida, ils sont bien menacés.

J'attens toujours ta réponse sur l'affaire des cuirs, je voudrais simplement un oui ou un non, car si la chose présente des difficultés à Londres, je m'arrangerai d'une autre façon; tâche seulement de me donner une solution, je n'ose pas prendre autre chose, de crainte d'avoir double marchandise. Ton père attend aussi certain règlement que demandent les ingénieurs d'ici, je crois, et il s'étonne de ne pas avoir de réponse non plus sur cette affaire, vois que l'on puisse donner satisfaction à ces messieurs.

J'ai vu Oldoini, qui me dit vouloir partir demain; j'ai vu aussi Salino, qui vient et retourne à Florence et en apporte de bonnes nouvelles.

Notre politique va un peu cahin-caha, il y a un mécontentement sourd, qui de tems en tems fait une petite explosion. On trouve quelquefois de certaines oppositions ridicules. On ne se rend pas compte que ce sont des boutades d'une mauvaise humeur permanente, entretenue par une quantité de petits froissemens, petites blessures qui s'agglomèrent et mettent les gens en mauvaises dispositions, on est trop négligent, trop mou. Les honnêtes gens ne se trouvent pas assez protégés, ils ne trouvent pas la religion et la morale assez sauvegardées. La police est nulle. On dit que c'est le règne de la canaille et qu'on paye bien cher pour n'avoir que des inconvéniens accompagnés de désagrémens. Les ministres ne veulent pas prendre en considération certaines doléances qu'on ne leur épargne pas, en détail cela leur semble de peu d'importance et, quand il leur arrive un échec, ils en sont tous ébahis. Ils disent que les choses vont bien pis ailleurs, et j'en conviens, mais elles iront de pis en pis chez nous si on n'y porte remède et la génération qui suivra ne vaudra pas même celle qui existe maintenant. L'éducation est dans une fausse route, on s'y prend d'une façon déplorable et c'est grand dommage. Les instincts s'étaient conservés jusqu'ici excellens, mais on nous fait élever par des proscrits de tous les pays. Nous prendrons les défauts de toute la péninsule, si Dieu n'y porte remède.

J'espère que ton régime te réussit, mon cher fils, et que ta santé est bonne; je désire que tu puisses venir te reposer au Roc cet été, quoique je ne sache pas trop si un repos aussi absolu que le nôtre pourra te convenir, et je redoute toujours aussi que ton Parlement ne nous joue quelque mauvais tour.

Adieu, mon cher fils, ton père te dit mille choses ainsi que les amis, je t'embrasse de cœur.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 441-442.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> Termine familiare per indicare Beo, cioè la nipote Isabella di Villamarina.

<sup>3</sup> Il 26 aprile, verso mezzogiorno, per combustione spontanea saltò in aria il polverificio detto del Pallone, in Borgo Dora, causando 21 morti e 42 feriti.

<sup>4</sup> Il sergente Paolo Sacchi di Voghera, di 45 anni, entrò nel magazzino contenente 40.000 chilogrammi di polvere, e ne estrasse una coperta in fiamme, impedendo il dilagare dell'incendio e l'esplosione.

354.

Dimanche, 9 mai [1852] <sup>1</sup>

Voilà une lettre de mon paresseux de fils, qu'il faut secouer plusieurs fois pour en tirer signe de vie. J'espère toujours que tu pourras venir plus tard, ce sera le seul moyen d'approfondir bien des choses, sur lesquelles on n'obtiendrait pas de réponse. Tu me dis que tu fais confectionner les cuirs, sans répondre aux objections que l'on t'avait fait sur les *campions*<sup>2</sup>, espérons qu'on aura remédié aux inconvéniens. Tu ne répons pas à deux lettres de ton père et à une commission pour les ingénieurs à laquelle il tenait beaucoup, tâche de le faire.

Quant aux vases, garde-toi de les prendre, nous avons déjà des dépenses très considérables cette année, soit en réparations au Roc, soit en décoration, et les impôts se multiplient tellement qu'il faut se limiter; sans quoi ton père se met puis de mauvaise humeur, quand il voit qu'il sort plus d'argent qu'il n'en entre dans les caisses, ce qui en effet est assez désagréable. Il fait alors, comme les fils de famille et il s'imagine que je dois en avoir pour tout, et quoique j'en emploie le moins possible pour ma personne, cependant mes ressources ont aussi des limites que l'on atteint facilement. Ainsi point de *tupins*<sup>3</sup>, de l'avis aussi de ton père. Nous sommes bien obligés à messieurs les Anglais d'avoir pris part à notre catastrophe des poudres; s'ils voulaient traduire leurs sentimens en guinées, nous saurions bien qu'en faire.

Il n'y a plus ici que la commission des secours, dont est l'Amis, qui s'occupe du désastre. Elle est obligée de se trouver tous les matins à six heures et demie au pont de la Doire. Juge si l'Amis est endormi le soir. Il va tous les soirs chez Joséphine, ils s'apprécient fort réciproquement, ce qui ne les empêchait pas l'autre soir de dor-

mir tous les deux, et moi je les veillais. Elle va tout doucement cette Joséphine, ma petite filleule me semble se conduire assez bien, l'oncle César l'apprécie beaucoup, que le bon Dieu la lui conserve! Nous avons perdu ces jours-ci la bonne Emma Pollon<sup>4</sup> que tout le monde regrette infiniment. C'était, sans faire de tort à personne, la fille la mieux élevée de Turin, sa famille est dans la désolation.

Les caveaux du cimetière n'ont point souffert du désastre, ce qui est sur terre seulement a été fort lezardé, c'est le *municipio* qui est tenu de le réparer.

C'est demain notre triste anniversaire<sup>5</sup>, on ne laisse plus aller visiter le cimetière, et la maison Villamarina étant toute dispersée, je ferai dire la messe à S. François de Paule.

Aujourd'hui, nous sommes tenus de nous réjouir légalement pour le don du Statut<sup>6</sup>. Aussi ai-je entendu d'ici les acclamations qui accompagnaient, je pense, la Garde Nationale revenant de la messe à la Gran Madre. Ce sont de ces démonstrations factices, dont je fais peu de cas.

Il y a eu de ces jours-ci, un conflit fort regrettable entre les autorités et l'extrême-gauche de la Chambre, où les premiers ont cédé. On avait décidé de disposer de la somme destinée à l'illumination en faveur des victimes du 26 mars; messieurs Valerio, Mellana<sup>7</sup> et compagnie ont trouvé cela très mauvais et ont tant dit de mauvaises raisons que l'autorité est revenue sur les ordres qu'elle avait donnés et nous fait illuminer, après nous avoir dit d'en envoyer le montant à Cottolengo. Hier, on avait recommencé à afficher de petits papiers sur les murs où l'on imposait les lampions. On faisait courir le bruit que le *Municipio* serait sifflé, hué, quand il se rendrait à la Gran Madre et on a cédé devant les menaces de la *Gazzetta del Popolo*. Tout cela ne vaut rien et ne prouve qu'imprudences et faiblesse, tristes qualités toujours bien dangereuses dans les momens où nous sommes. Ces *gauches* ne songent pas plus aux dangers qui nous entourent que si nous étions seuls au monde et libres de faire tout ce qui nous plaît. Il me prend des momens de *nausea* sur tout ce qui se passe, en voyant la sottise impertinente des uns et la faiblesse inepte des autres, que je voudrais me cacher et ne plus en entendre parler.

Je suis bien aise qu'on t'envoie de tems en tems des *testi di lingua*, à Londres cela doit paraître piquant, ici on est un peu blasé là-dessus. J'espère que tu seras de la noce de *col bestiolin*<sup>8</sup>.

Miss Coutts doit être, ce me semble, une espèce de Californie vivante, du reste je ne saurais qu'en penser. Tu as *bon temp* de m'envoyer la lettre de ton Quidam, il aurait mis notre nom à côté de celui

de *Lady Foolish*. Pourvu que tu ne lui en aies pas donné l'idée par quelque pseudo Marchionnes, qui lui ait donné le change. Et la santé, comment va-t-elle? tu ne m'en parles pas. Je te dirai bien de la soigner sans employer la phrase de Gianotti<sup>9</sup>, qui ne m'est pas familière.

Je crois que tu auras reçu, à cette heure, la lettre remise à Oidoini, je l'avais fait prier de la mettre à la Poste s'il s'arrêtait [à] Paris comme il en avait toute la disposition. Plusieurs personnes sont parties pour aller voir les fêtes, je crains que la marchesa Pomposa<sup>10</sup> finisse par tomber sur toi.

J'ai reçu une lettre de Fanny, qui marie ses neveux et nièces, une fille à [...] <sup>11</sup> avec un Mr de Montegnard, et son neveu de Virien avec Mlle de Valny.

Maintenant adieu, je te souhaite quelques courses à la campagne si elle est aussi belle à Londres, qu'elle est ici. Je t'embrasse de cœur.

Indirizzo: « Monsieur le Marquis Emmanuel D'Azeglio Ministre Plénipotentiaire de Sardaigne auprès du Gouvernement Britannique. Berkeley Square. Londres ». Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, p. 443.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> Costanza francesizza il vocabolo italiano « campione », al posto del francese *échantillon*.

<sup>3</sup> Piemontese: « vaso di terra cotta, col ventre rigonfio e la bocca più stretta ».

<sup>4</sup> Emma Nomis di Pollone, figlia di Antonio e di Emilia Gazzelli di Rosana, morì il 6 maggio 1852, all'età di 25 anni.

<sup>5</sup> L'anniversario della morte della figlia Melania (cfr. lett. 75, nota 1).

<sup>6</sup> Il 9 maggio a Torino e in tutto il Piemonte fu celebrata solennemente la concessione dello Statuto.

<sup>7</sup> Filippo Mellana (1810-1874), deputato di sinistra, aveva votato a favore della legge Siccardi, che aboliva il foro ecclesiastico, e nella tornata del 12 marzo 1852 aveva sostenuto il progetto delle fortificazioni di Casale, che fu approvato con tre soli voti di maggioranza.

<sup>8</sup> Piemontese: « quel bestiolino ».

<sup>9</sup> L'avvocato Carlo Felice Gianotti, addetto alla legazione di Londra.

<sup>10</sup> La marchesa Emma Doria di Cirié, nata Della Chiesa di Benevello. « Bella, ma più che tutto elegantissima nella persona, vestiva con un'eleganza vistosa, ma irriprovevole in fatto di colori e di buon gusto ed era soprannominata *La Pomposa*. Le sue carrozze erano sempre le più sfarzose, sia perché v'era lei dentro, sia per i servitori dalla statura altissima e dalla livrea ricchissima. Il suo palco, il più osservato, per l'animazione ch'ella vi portava e pel concorso di tutta quanta la *jeunesse dorée*. Le sue sale nel palazzo paterno dei Benevello, erano una vera reggia d'Armida » (R. Ricci, *Memorie della baronessa Olimpia Savio*, cit., I, p. 201).

<sup>11</sup> Vocabolo illeggibile.

Samedi, 15 mai [1852] <sup>1</sup>

Mon cher fils,

Je commence d'abord par te dire que ton père a reçu ce matin le paquet que tu lui a adressé. Je suis charmée que tu te sois justifié <sup>2</sup>. Si tu avais pensé dans tes précédentes lettres à dire que tu avais fait la commission, tu n'aurais même pas été soupçonné.

Mais le motif qui m'avait déjà engagé à t'écrire aujourd'hui, c'est l'idée que le Ministère, selon sa coutume assez habituelle, te laissait probablement ignorer ce qui se passe chez lui et que tu serais bien aise de connaître le peu que j'en sais. Or, il paraît que quatre des ministres avaient hier au soir donné leurs démissions; Maxime pour sûr puisqu'il me l'a dit. On ajoutait Galvagno et Pernauti, et par suite Cavour.

Maxime en a donné pour motif sa santé <sup>3</sup>, qui exige impérieusement qu'il s'en occupe exclusivement. Cette raison est plus plausible qu'on ne veut la croire, car outre qu'il est urgent d'entreprendre une cure à fond, pour arrêter les ravages de sa plaie et les conséquences de cette vie sédentaire qui lui fait beaucoup de mal, il est très vrai qu'il ne peut pas remplir les devoirs de sa charge. Jusqu'ici il a patienté parce qu'on lui disait que son nom seul était une garantie vis-à-vis des Gouvernemens étrangers et il se soumettait à sacrifier sa vie dans son cabinet comme il l'aurait exposée sur la brèche. Mais alors, il fallait que les autres marchassent dans son sens, au lieu d'aller l'un à droite, l'autre à gauche, ce qui neutralise tout à fait son influence.

Du moment où Camille est entré au Ministère <sup>4</sup>, on a dit et répété qu'il ne serait content que lorsqu'il aurait la présidence. Si cela est vrai, c'est une fausse ambition, car autre chose est d'être à la tête des finances, autre chose d'être à la tête de la politique, dans des momens aussi critiques que ceux-ci.

Sa conduite ambiguë, sa légèreté, ses boutades l'ont assez prouvé jusqu'ici. Il n'a pas une allure qui puisse inspirer confiance aux Gouvernemens étrangers, dont il ne semble pas assez apprécier les conditions actuelles. D'un autre côté on le croit le seul homme capable de nous tirer des embarras financiers, qui nous tiennent en grand danger. Il a surtout le courage des mesures vexatoires qui sont, à ce qu'il paraît, indispensables pour nous sauver de la banqueroute. Cela fait que Max le juge dans ce moment plus nécessaire que lui. Mais, d'un autre côté, cette oscillation qu'on remarque dans la marche du Ministère ne peut que le discréditer. Il faut de l'accord pour marcher

dans une route aussi scabreuse que nous la font les circonstances intérieures et extérieures. Camille n'a pas voulu avoir l'air de chasser ses collègues et a demandé à se retirer disant qu'on prenne Revel et qu'il ne ferait pas opposition. Voilà où l'on en était hier soir et on ne savait pas encore quelle réponse ferait le Roi, qui était allé passer la semaine à Raconis.

Ce matin, ton père est allé à huit heures pour voir Maxime, mais il y avait Conseil. L'Amis a passé chez moi, je ne sais si c'était pour me donner ou pour me demander des nouvelles, je n'y étais pas et le regrette, mais je ne sais où le prendre et je n'ai vu personne d'informé. En attendant, le monde sensé est fort inquiet et fort mécontent d'une complication qui vient si malheureusement s'ajouter aux autres.

Nous avons déjà trois actes d'un drame, dont on ne peut prévoir la catastrophe. Le *connubbio malaugurato*<sup>5</sup>, la nomination Ratazzi<sup>6</sup> et les démissions de Maxime, qui doivent donner à penser aux voisins intéressés. Les deux premières mesures se sont prises sans l'assentiment de Maxime, et pourtant il valait la peine de se mettre d'accord sur des choses aussi essentielles. Mais Camille est par trop improvisateur. Il est plutôt cela que faux, comme on le croit généralement. Les réactionnaires seront aux anges, ils ont l'instinct de la dissolution, n'importe ce qui s'ensuivra.

Le *connubbio*, qui ne s'est pas montré trop reconnaissant des avances qu'on lui a faites si gauchement, pourrait bien, si Camille est chargé de recomposer le ministère, prétendre une part du gâteau, et alors vivent les notes diplomatiques, s'il ne nous arrive rien de pis. J'ai d'autant plus de crainte que je doute qu'on trouve des personnes de notre catégorie, qui veuillent entrer dans cette combinaison. Enfin nous sommes tristes et inquiets. Il faut que le bon Dieu y mette la main, comme il a fait jusqu'ici. Les hommes sont au dessous de la tâche.

J'ai lu le discours du comte de Derby<sup>7</sup>, la paix à tout prix. Le *statu quo* est excellent pour qui est en bonne position, mais qui se trouve en mauvaise ne sent pas le respect de l'équilibre comme on l'exigerait.

J'accepte l'augure pour la moitié de juillet, mon cher fils, pourvu que nous ne tombions pas dans d'autres *rompi ciap*<sup>8</sup>, l'espèce en est bien multipliée. Ton père te remercie et t'embrasse, et moi de tout mon cœur.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> Nella sua lettera dell'11 maggio a Roberto, Emanuele si era scusato del mancato recapito del regolamento della società degli ingegneri che il padre gli aveva richiesto e assicurava di aver provveduto a spedire i documenti (A. COLOMBO, I, pp. 275-276).

<sup>3</sup> La decisione di Massimo di presentare le dimissioni fu resa nota fra il 12 e il 13 maggio. Il 9 maggio, Massimo aveva scritto al nipote: « Mi son prefisso, per quanto poteva, di rassodare la fiducia e l'amore pel Re, e questo è fatto; di rassodare lo Statuto, ed è quasi fatto; di stabilire l'esercito su d'un piede fisso, e da farsi rispettare. Colle nuove imposizioni anche a questo arriveremo. Dopo potrò cantare il *nunc dimittis*, ed alla prima buona occasione lo canterò. Fare il Ministro, è sempre l'orrore degli orrori per me, ed il più grande dei sacrifici [...] » (N. BIANCHI, p. 188).

<sup>4</sup> Nella citata lettera di Massimo a Emanuele del 9 maggio 1852, si legge in proposito: « Quanto a Camillo, non gli voler male se anche volesse giungere al mio soglio. Chi ha ambizione fa così e non bisogna pretendere troppo dagli uomini; solamente non voglio, se potrò, che ci arrivi finché non ho finito l'opera mia » (N. BIANCHI, p. 188).

<sup>5</sup> Così venne definita, polemicamente, dal conservatore Ottavio Thaon di Revel l'alleanza parlamentare fra il centro destra e il centro sinistra della Camera subalpina, mediante la quale Cavour, nel 1852, si precostituì la maggioranza necessaria per realizzare una politica audacemente liberale.

<sup>6</sup> Urbano Rattazzi il 4 marzo fu nominato vice presidente della Camera e l'11 maggio presidente, dopo tre scrutini. La sua elezione era stata sostenuta da Cavour e contrastata dall'Azeglio e dai conservatori.

<sup>7</sup> Edward George Geoffrey Smith, conte di Derby (1799-1869), membro della Camera dei Comuni dal 1820 al 1844, e poi di quella dei Lords, rivelò grandi capacità oratorie. Fu *leader* dei conservatori e nel 1852 primo ministro.

<sup>8</sup> Piemontese: « rompi chiappe », cioè rompiscatole, colui che infastidisce e disturba.

356.

Lundi, 17 mai [1852]<sup>1</sup>

Mon cher fils,

Je t'écris uniquement pour que tu ne prennes pas l'air bête, de ceux qui ignorent ce qui se passe chez eux, car je crains que tes principaux ne songent guère à te sauver de cet affront. J'ai les nouvelles d'hier au soir, car ce matin j'en ai cherché sans pouvoir en trouver.

Hier donc les notices étaient que le Roi ne voulait pas entendre parler de la sortie de Maxime et l'avait chargé de composer le Ministère<sup>2</sup>. Camille paraissait ne plus être disposé à y rentrer, mais il a été appelé le soir à 7 heures et demie et on ne savait encore ce qui en était résulté. Voilà tout ce que j'ai à t'apprendre pour le moment.

1238

Je laisse ma lettre ouverte jusqu'à l'heure de la poste, s'il m'arrive quelque chose, je l'ajouterai. Camille n'inspire aucune sympathie quoiqu'on rende justice à ses talents. Mais il a une manière d'être qui dégoûte tout le monde d'avoir des rapports avec lui. Cependant, je crois qu'il faut surmonter ces antipathies quand il est question de quelqu'un qui peut rendre service au pays. Mais je vois beaucoup de personnes et même de personnages, qui ne marchent que par sympathies et antipathies. Ceux-là, je ne les tiens pas pour des hommes d'état. Si Cavour refuse de continuer, on ne voit que Revel pour le remplacer; mais Revel ne s'entendrait pas avec ses collègues sur les affaires de Rome que l'on dit bien acheminées, et d'ailleurs on ne sait comment il serait reçu à la Chambre. On y perdrait probablement la majorité factice dont on use maintenant pour faire passer les lois de finance peu agréables, mais fort nécessaires.

J'ai reçu les vues de Londres, je n'ai reconnu que le Strand, S. Paul, Westminster et la Tour, je ne comprend rien à tout le reste, merci. Ici nous avons très chaud et parfois des orages, mais pas assez de pluie, ce dont on se plaint fort. Nous avons quantité de morts et de malades, j'en citerai que Mlle Irma qui a eu la miliaire, on la dit mieux, mais on craint qu'elle tourne au chronique.

Hier matin le duc de Gênes a donné les médailles pour la poudre au champ de Mars<sup>3</sup>. Quand on parle à Sacchi, de tous les honneurs qu'on lui rend, il répond: *mi i ringrassiou bin, ma c'am lassou stè*<sup>4</sup>. On voit son portrait aux boutiques de gravures. C'est une figure qui n'annonce rien du tout que le calme.

Emmanuel Poupon me semble annoncer les bonnes qualités piémontaises, toujours prêt et jamais pressé, la manière dont il s'est jeté à la mer la première fois qu'on l'y a conduit, m'a semblé remarquable, dès qu'il a vu son père se lancer, il a plongé après lui sans attendre qu'on le lui dise. Il alla au fond, fut repêché, il avait bien bu, et il recommença sans la moindre grimace. Je te l'ai peut-être déjà conté, mais cela m'a impressionnée et j'en ai tiré de bons présages.

Maintenant adieu, cher fils, car j'ai été interrompue, il ne me reste que le tems de t'embrasser.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 446-447; ristampata in L. CHIALA, V, pp. 255-256.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> Dopo aver accettato le dimissioni di Massimo il 16 maggio 1852, il re affidò allo stesso l'incarico di formare il nuovo ministero. Alla fine di maggio, Massimo commentò in una lettera al nipote: « Avevo creduto e sperato poter

salvare tutte le capre e tutti i cavoli e andarmene in pace a cercar di guarire. Invece ho sentito come quei dannati di Dante della bolgia dei ruffiani, arri-  
varmi una gran frustata sulle spalle coll'ordine: — Avanti! — ed io via, e  
trotto come prima. E trotterò finché, come i cavalli dei vetturini, bisognerà  
bene o crepare, o biada » (N. BIANCHI, p. 195).

<sup>3</sup> Il 16 maggio in piazza d'Armi, si era svolta la solenne distribuzione delle  
medaglie al valore ai militari che si erano segnalati per coraggio e senso del  
dovere il 26 aprile, allo scoppio della polveriera di Borgo Dora (cfr. lett. 353,  
note 3 e 4).

<sup>4</sup> Piemontese: « Io li ringrazio tanto, ma mi lascino stare ».

357.

24 mai [1852] <sup>1</sup>

Mon cher fils,

Ayant vu que les journeaux commençaient à parler de nos affaires  
ministérielles, je n'ai plus cru avoir besoin de t'en écrire, et je me  
contenterai de te mander ce qui ne se trouve pas dans les gazettes.  
Et pour ne pas l'oublier, je te dirai, en passant, la mort de la com-  
tesse de Sambuy<sup>2</sup>; pauvre femme, elle n'a vu rien de ce qu'elle au-  
rait voulu voir avant de mourir; son parti, qui n'est pas déjà si  
nombreux, s'éclaircit de jour en jour, il ne se reclute guère dans la  
génération qui le remplace, et il finira par disparaître tout à fait.

Je me suis lancée hier au soir dans le *memorandum* du comte  
de la Marguerite<sup>3</sup>, que je n'avais pas eu le tems de regarder jusqu'ici,  
et j'ai été fort étonnée, dès les premières pages, de le trouver infi-  
niment plus *codin* que je ne l'imaginai. J'avais voulu quelques fois  
défendre l'auteur contre des imputations qui me semblaient exagérées,  
mais je vois que c'est inutile. Son livre est une manifestation qui  
équivalait à faire porter devant lui les trois queues d'un Pacha turc.  
Au reste, je crois qu'il n'y a plus que moi qui le lise à Turin.

Il faut que je me défende moi-même auprès de toi de l'accusa-  
tion d'opposition que je n'entends pas faire, ni systématique, ni per-  
sonnelle. Sans entrer dans le mérite du Gouvernement constitutionnel  
en lui-même, je désire qu'il puisse être continué chez nous, parce que  
je suis persuadée que nous changerions en pis si nous le perdions.  
Or, je voudrais qu'on s'employât à nous le faire apprécier sous ses  
bons côtés, au lieu de ne nous en faire éprouver que la partie  
ennuyeuse, incommode, inquiétante sous bien des rapports. Ce n'est  
pas la faute du Statut si on ne sait pas s'en servir et lui faire  
porter de bons fruits. Il n'y aurait qu'à vouloir de bonne foi le met-  
tre en pratique sans arrière-pensée. Mais qui veut plus, qui veut  
moins, et qui le laisse dormir par paresse ou par lâcheté.

1240

Notre crise ministérielle est censée finie. Je n'en sais trop rien. Camille nous a donné une répétition de Lord Palmerston<sup>4</sup>; je crois que nous avons maintenant le ministère Granville, suivi de je ne sais pas trop quoi. Il est difficile que Cibrario<sup>5</sup> se tire d'affaire; possible que Cavour, qui l'a proposé, l'aide de ses lumières, pourvu qu'il le fasse jusqu'au bout et ne le laisse pas patauger dans le borbier, une fois qu'il y sera jusqu'au cou. Je ne vois pas cependant qu'il soit plus aisé d'en trouver un plus habile dans quinze jours qu'à présent.

Farini nous a abandonnés<sup>6</sup> et personne ne s'en plaint, mais il faut en trouver un autre, et c'est le difficile, tous se refusant. Les personnes un peu bien élevées répugnent à affronter les mauvaises manières de la Chambre. Ce n'est pas manque de courage, c'est manque de patience, vertu peu conforme au caractère piémontais. Cela nous constitue un Cabinet boîteux, qui ira cahin-caha et ne nous donne crédit ni au-dedans, ni au-dehors.

Je ne conçois pas où Camille a eu la tête de nous mettre dans une situation semblable. Le Ministère démocratique a perdu la cause italienne par son étourderie impardonnable en 1849. Cavour nous a joués à croix ou pile en 1852, nos institutions pour enjeu.

L'Amis qui était fort découragé tous ces jours, et pourtant il disposait d'une foi robuste, était un peu relevé hier au soir et disait *i la scaprouma ancora*<sup>7</sup>. Je le veux bien, mais la *matassa* est terriblement embrouillée et les ennemis de nos institutions prennent courage et se mettent à l'œuvre avec plus d'ardeur que jamais.

Jeudi<sup>8</sup>, Camille a donné à dîner à Josti, passe encore pour celui-là, mais aussi à Brofferio et à Mellana. Qu'est-ce-que cela veut dire? Il ne s'agit même plus du centre gauche, mais de gauche pur sang. Et si on était obligé de le reprendre aux finances comme le seul capable de les débrouiller, avec quoi composerait-il son cabinet? Et Gustave, qui défend le matin les Jésuites à la Chambre et dîne le soir avec ces messieurs qu'il trouve fort aimables! On se perd en tout cela.

On ne sait pas bien quel rôle a joué Hudson<sup>9</sup> dans cette affaire. Il y a une visite faite par lui à Cavour à deux heures, après minuit, accompagné de Martini, qui a bien tripoté dans tout cela. C'était le jour que Max avait envoyé sa démission; cette visite était une gaucherie, car tout se sait à Turin et a donné à penser. Maintenant Camille dit tantôt qu'il va soutenir le Ministère et défendre ses lois à la Chambre, tantôt qu'il va dans ses rizières, puis à Genève, puis à Londres. Je ne sais quelle est la bonne version.

Hier j'ai reçu une lettre de Toscane. On y était dans le plus grand émoi sur ce qui se passait ici. On voit vraiment que nous

sommes le cœur de l'Italie. Quel dommage que l'on ne sache pas tirer parti de la situation, mais que tout le monde s'en mêle pour l'abîmer!

Pour sortir de la politique, je te dirai que depuis huit jours nous dînons dans la nouvelle salle, et qu'on a mis la main à ta future chambre, où il a fallu d'abord réparer tout le parquet. Nous avons un nouveau maître d'hôtel, qui a été chez la comtesse de Masin, puis avec Gallina à Paris. Il a les manières pompeuses de *Magna*. Celui qui avait été un mois maître d'hôtel avant lui, est devenu huissier et valet de chambre de ton père, mais il n'y a pas apparence qu'il puisse durer, c'est une espèce de ton Joseph renforcé, un vrai Jocrisse<sup>10</sup>. Quant à ce que tu me dis d'Emma Pollon, je te dirai que si tu avais témoigné de l'inclination pour elle, je n'aurais eu aucune objection contre, vu la très bonne opinion que j'avais de son caractère, mais je lui trouvais un physique trop chétif et je pensais qu'elle devait faire le même effet sur les autres; cela n'était pas pourtant, car elle a refusé plusieurs partis qui la pleurent très cordialement. Pour ce qui est des conséquences que tu en déduis, je ne les admet pas du tout, cela prouve seulement que tu n'as pas encore rencontré celle qui t'était destinée, mais je ne renonce pas à espérer qu'elle existe quelque part; persuade-toi que c'est un triste sort que celui de vieux garçon, et qu'on n'évite pas son lot de misères en s'isolant, elles ne font que changer de nature. Lorsque Dieu eut créé toutes choses, l'Écriture dit: et il vit qu'elles étaient bonnes, mais après avoir créé l'homme, il eut l'air de trouver qu'il y manquait quelque chose et il dit, il n'est pas bon que l'homme soit seul, faisons-lui une compagne etc., médite sur cela et fais-en ton profit!

[25 mai 1852]

Il était trop tard hier pour que ma lettre partît, cela m'a donné le tems de recevoir ta petite lettre du 21<sup>11</sup>, qui m'a fait plus de plaisir qu'elle n'était grosse. Je suis bien aise des interpellations<sup>12</sup>. Ceux qui mettaient leur espoir dans le ministère *tory* pour nous voir tomber, verront qu'ils ont pris un *granciporro*, dirait Gioberti. Ils en prennent assez, ce n'est pas l'embaras. Je suis toujours charmée quand nous pouvons faire bonne figure à l'étranger, car j'ai du patriotisme jusqu'au bout des ongles. C'est le sentiment qui domine et prédomine en moi, et survit à mille illusions perdues, mille intérêts évanouis. Je crois que toi et moi, ne nuisons pas à la bonne cause. Je te demande pardon de m'assimiler ainsi à ton Excellence, mais je n'entre pas dans l'œuvre diplomatique, je te fournis seulement les pe-

tites nouvelles qui peuvent servir à notre plus grande gloire, que tu sais ensuite faire valoir en tems et lieu.

On m'a raconté hier soir, une conversation qui avait eu lieu entre S. M. et le comte Cavour, après que celui-ci eût donné ses démissions. On discutait [sur] ce qui les avait motivées et l'ex-ministre voulait se disculper sur ses relations avec la gauche, disant qu'elle avait modifié ses opinions et qu'elle ne pouvait plus être dangereuse, qu'on en avait besoin pour appuyer la politique du Cabinet etc. Le Roi finit par s'impatienter et lui dire: « Monsieur le Comte, vous avez 150 mille livres de rente et quoiqu'il arrive, cela vous est égal; mais sachez que moi je ne veux pas finir où est allé finir mon père ». Je crois que cette *intimada*<sup>13</sup> a fini la conversation.

Je me suis raccomodée avec B[ertinat]ti que j'ai rencontré il y a quelques jours chez Max; il était assez embarrassé et a dit qu'il n'osait plus se présenter; je lui ai répondu que je ne tenais pas aux visites et c'est vrai, je n'en étais fâchée que pour lui, il me semblait qu'il ne faisait pas trop bonne figure en se conduisant ainsi, mais je ne le faisais remarquer à personne; j'ai même dit un mot pour lui dans l'occasion à Max. Du reste, je ne l'ai pas encore revu. Ce n'est pas que s'il était toujours aussi bien informé qu'il l'était autrefois de tout ce qui se passait dans notre ville, sa conversation ne peut être intéressante, mais je ne suis pas excessivement curieuse des affaires d'autrui, d'autant qu'elles ne sont pas toujours édifiantes.

Au reste, je suis assez seule dans ce moment: Camille est à une vigne inabordable, Jenny à Bielle, Cravetta ne sort plus ni jour, ni nuit de chez la Carru, l'Amis soigne Joséphine à ses momens de loisir: de façon que je me fais la conversation à moi-même, je la trouve assez intéressante pour moi et quand mes pensées tournent trop au gris brun et qu'elles me fatiguent, je prens un livre pour me distraire; c'est ainsi que j'ai lu dernièrement *Le feu follet* de Cooper<sup>14</sup>, car j'ai acheté les œuvres de cet auteur pour la campagne, à ton service si le cœur t'en dit.

J'ai vu par ton avant dernière que tu t'es fourré dans quelque marmite. Il y a 16 ans que je distribue des rations de soupe sans désemparer, mais personne n'a jamais exigé que je dusse danser, ce qui me deviendrait de plus en plus difficile. Quant à toi, tu nous a tendu une main si généreusement secourable que je ne puis trouver mauvais que tu tendes le jarret pour Lady Valdegrave. Voilà une longue lettre, mon fils, j'espère que tu mettras trois jours à la lire, et maintenant je t'embrasse de bon cœur.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> Luisa Balbo Bertone di Sambuy, nata Pallavicino delle Frabose, moglie del conte Vittorio, morì il 23 maggio 1852, all'età di 46 anni.

<sup>3</sup> Il *Memorandum storico politico*, dal 7 febbraio 1835 al 9 ottobre 1847, pp. VIII-428, del conte Clemente Solaro della Margarita, pubblicato a Torino nel 1852, fu lo scritto col quale il Solaro difese il proprio operato. Il *Memorandum* suscitò polemiche per il suo forte spirito reazionario; il 22 aprile 1852, Prosper Duvergier De Hauranne aveva scritto a Cavour: « Je viens de lire ici le livre de Mr della Margueritte. C'est d'une adorable naïveté, et après un tel manifeste personne du moins ne sera pris au dépourvu. Il y a 6 mois on n'eût pas osé imprimer de pareilles choses, mais depuis le 2 décembre l'absolutisme peut tout avouer et tout espérer » (C. CAVOUR, *Epistolario*, IX, p. 426).

<sup>4</sup> Lord Palmerston, avversato dalla regina Vittoria, si era dimesso dalla carica di ministro degli Esteri, sostituito da Lord Granville (cfr. lett. 345, nota 1). Probabilmente, Costanza allude al fatto che Cavour non compariva nel ricomposto ministero Azeglio. Il 24 maggio 1852, Cavour scrisse in proposito a Emile De La Rüe: « Si j'ai quitté le ministère, j'ai eu de graves raisons pour le faire. Ma position n'était plus tenable. Je ne pouvais pas continuer à porter seul le fardeau des travaux parlementaires, en laissant Azeglio faire avec la diplomatie une politique contraire à celle que je m'efforçais de faire triompher à la Chambre » (C. CAVOUR, *Epistolario*, IX, p. 100).

<sup>5</sup> Lo storico Luigi Cibrario (1802-1870), dapprima professore di retorica, fu incaricato di diverse missioni all'estero dal 1832 per svolgere ricerche storiche sulla monarchia sabauda. Nel 1848 era stato mandato a Venezia col generale Colli per accettare l'atto di dedizione alla monarchia sabauda, poi vanificato dall'armistizio Salasco. Resse il ministero delle Finanze e dell'Agricoltura dal 24 maggio al 4 novembre nel secondo ministero d'Azeglio, sostituendo il Cavour. Nel primo gabinetto Cavour (1852-55) fu ministro dell'Istruzione. Nel 1855 resse anche gli Esteri durante il Congresso di Parigi. Vittorio Emanuele II lo fece conte.

<sup>6</sup> Cfr. lett. 339, nota 7.

<sup>7</sup> Piemontese: « La scamperemo di nuovo ».

<sup>8</sup> 20 maggio.

<sup>9</sup> Sir James Hudson (1810-1885), entrato nella carriera diplomatica nel 1838, sino al 1851 fu segretario di legazione a Washington, L'Aja, Rio de Janeiro. Nell'agosto 1851 fu nominato ministro plenipotenziario a Firenze, e nel gennaio 1852 fu destinato alla legazione britannica a Torino, che resse sino al 1862. Fu caldissimo fautore dell'indipendenza italiana.

<sup>10</sup> Nome di un personaggio del teatro francese con il significato di « babbeo, stupido ».

<sup>11</sup> La lettera di Emanuele del 21 maggio è parzialmente edita in A. COLOMBO, I, pp. 277-278.

<sup>12</sup> Emanuele allude a due interpellanze al Parlamento inglese, una di Lord Granville alla Camera dei Lords e una di Lord Palmerston alla Camera dei Comuni, in segno di simpatia nei confronti di Massimo d'Azeglio.

<sup>13</sup> Piemontese: « cantata, cioè rimostranza autorevole, intimazione ».

<sup>14</sup> Si tratta del romanzo di J.F. Cooper, *The Wing and Wing; or Le Feu-Follet. A tale*, pubblicato a Filadelfia nel 1842. Il titolo inglese del libro fu *The Jack O'Lantern o The Privateer*.

Cher fils,

J'ai reçu ce matin ta lettre, avec les nouvelles que je désirais savoir; c'est donc pour le commencement d'août que nous préparerons ta chambre au Roc, car il paraît que c'est par là que tu entens débiter, nous espérons y aller au commencement de juillet, si les Chambres finissent leur session pour cette époque. J'espère dans la semaine finir ce qui reste à faire dans ton appartement ici, pour que tu le trouves disponible, quand tu en auras besoin. En attendant, je pourrai bien y mettre Isabelle et la *signora Marianna* <sup>2</sup>, si on me l'expédiait pendant que je suis encore ici. Il me semble, mon cher fils, que tu te donnerais des embarras et des dépenses inutiles en achetant voitures et chevaux. Je t'ai dit l'année passée que si tu venais, je te promettais des chevaux, un piano et du thé; je suis toujours dans les mêmes dispositions et j'aurais des chevaux au mois d'août, je ne les prends pas au mois de juillet, parce que l'expérience m'a prouvé qu'ils sont inutiles pendant ce mois de fortes chaleurs; après, mes chevaux et mon char seront à ta disposition, même pour quitter le Roc et venir à Turin, nous arrangerons tout cela.

Quant au domestique, je conçois tout à fait tes raisons, et j'ai été très contrariée de la bêtise de Serra <sup>3</sup>, qui a ennuyé ton père. J'aurai voulu qu'il se fût adressé à moi pour lui rectifier les idées. Maintenant le Serra n'y est plus, mais il en est resté chez ton père une sorte de gêne, il lui semble qu'on doit nous trouver grigous et nos habitudes mesquines.

Je traiterai l'affaire au moment opportun; en attendant je pense que tu peux conduire un domestique quelconque, quitte à l'envoyer ici de Nice, s'il y avait des difficultés. Je te plains d'avoir continuellement des compatriotes exigeans; il me semble pourtant que tu ne t'en tire pas plus trop mal, et Mme Avigdor chante tes louanges, qui me reviennent par la comtesse Martini, et la marquise de Carrail, que j'ai vue hier, est toujours dans le même enthousiasme à ton égard: il est vrai que les plus difficiles sont toujours les goujats.

Nous avons médiocrement passé notre tems dernièrement; ton père s'étant blessé au pied a dû d'abord garder la chambre pendant une douzaine de jours, il en a profité pour soigner sa tête et s'est fait mettre des sangsues; ensuite l'autre pied sain ayant aussi enflé, il a dû passer huit jours au lit, on a attribué cela à une cause rhumatique [*sic*]; maintenant il n'a plus qu'un petit reste de sa petite blessure, et il est allé à la messe ce matin, et ne fera pas autre

chose. Tout cela était peu grave, mais je suis triste de voir qu'il n'ait plus cette belle santé de ces années passées.

Moi-même, j'ai passé aussi par les sangsues: depuis longtems bien des symptômes semblaient en indiquer le besoin; je me trouvais aussi devenir excessivement bête, *memoria, intelletto e volontà* me faisaient faux-bond en même tems; décidément, je tendais à l'idiotisme, je me suis effrayée et me suis exécutée. Il me semble d'être moins lourde de corps et d'esprit. A la maison Alfieri on va passablement bien, tout doucement; Joséphine n'attend qu'une bonne journée tiède sans vent pour sortir; Mlle Louise va très bien et on songe à aller à la campagne au premier moment. C'est un parti pris ici de dire que tout va mal dans cette famille. Joséphine était en mal d'enfant qu'on s'obstinait encore à dire qu'elle n'était pas grosse, c'est la bienveillance que Charles a su s'accaparrer. Il est à Paris, à Bruxelles, je ne sais où, comme un véritable hanneton. Papa Cavour est très convenable avec sa fille, c'est tout ce qu'on exige de lui.

Mme de Carru est toujours de même, c'est-à-dire qu'elle décline toujours: encore un chagrin pour mon frère. Je présume que Maxime t'aura mandé le mariage de Rina<sup>4</sup>, un très solide et joli mariage, j'en suis d'autant plus charmée que sa situation en famille était très critique. Le marquis Ricci de Macerata habitait Bologne et compte s'établir à Florence, j'aime mieux cela que de la marier ici.

Nous marions aussi la petite Bagnasco<sup>5</sup>, fille de la pauvre Herminie, une belle grande personne de 17 ans, qui épouse un Garofolo qui a hérité du marquis S. Séverin, tout cela reste avec la marquise S. Séverin et s'arrange très bien. La pauvre Irma est morte, comme on meurt cette année, lorsqu'elle se croyait guérie. J'ai été voir la noble marquise qui part pour la Savoie.

Voilà donc ces fameux cuirs qui arrivent, je trouve que c'est une forte dépense à ajouter à tous les cadeaux que j'ai dû faire cette année; mais patience, je vais faire un fameux stop. Je crois que Salvatore est un peu de mauvaise humeur, il convoite un peu la place de Jacinthe<sup>6</sup> et on parle de Pralormo, je crois qu'il a tort de ne pas se contenter d'être bien, mais d'un autre côté la chose est naturelle. Je ne pense pas qu'il y ait rien de décidé jusqu'à présent à cet égard.

Je voudrais bien que tu pusses me porter une recette d'une sauce blanche, bien simple, que l'on mange partout, hors ici, avec le poisson, les asperges, choux-fleurs, etc. que je ne puis pas obtenir.

Maintenant je te dis bonjour, parce que je suis un peu fatiguée. Je t'embrasse de tout mon cœur.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> Probabilmente una governante di Isabella Villamarina.

<sup>3</sup> Un domestico di Costanza e Roberto.

<sup>4</sup> Rina d'Azeglio sposò il marchese Matteo Ricci di Macerata. L'8 giugno, Massimo scrisse al nipote: « Che, ho trovato marito a Rina. Un bravo giovane di 26 anni, studioso, di talento, solo; salvo un papà della mia età che conosco da 30 anni, ottimo uomo e si chiama il marchese Ricci di Macerata. Rina, ieri, prese 3 o 4 giorni per pensarci e spero che non farà la minchiona di dire di no! Però non ne scriver qui, finché non ti dico è fatto ». E il 18 giugno: « Il matrimonio di Rina è pubblicato e tutto cammina in regola » (N. BIANCHI, pp. 197-198). Per qualche notizia sul matrimonio e sul contratto stipulato fra i genitori dei futuri sposi, cfr. M. BRIGNOLI, *Massimo d'Azeglio*, Milano, 1988, pp. 240-243.

<sup>5</sup> Matilde (m. 1867), figlia di Eracto Coardi di Bagnasco e di Erminia Palio di Rinco, il 22 agosto 1852 sposò il barone Gregorio Cavalchini di San Severino.

<sup>6</sup> Salvatore Villamarina desiderava il posto di ministro plenipotenziario a Parigi, occupato da Giacinto Provana di Collegno e, nonostante le previsioni di Costanza, riuscì ad ottenerlo. La sua nomina fu suggerita all'Azeglio dal Collegno stesso.

359.

Dimanche, 11 juillet [1852] <sup>1</sup>

Mon cher fils,

J'ai l'habitude avant que de quitter Turin, de te dire deux mots d'adieu, au milieu de mes malles et paquets. Nous partons demain matin à 4 heures et c'est avec beaucoup de plaisir que je quitte la ville, ses chaleurs et ses labeurs. Depuis une semaine je mène une vie d'agitation à la quelle je ne me sentirais pas de résister plus longtemps. Depuis samedi 2 au soir, j'ai Isabelle et sa gouvernante, ce qui m'a procuré un surcroît de mouvement, que je ne regrette certainement pas, mais que je ne prolongerais pas impunément. Isabelle se porte à merveille, elle a du vif argent dans les veines, et pourra s'ébattre au Roc tant qu'elle voudra, sans détriment de mes forces. Je ne sais si tu pourras te combiner avec elle, car son père veut qu'elle se retrouve le 10 août à Livourne. Elle me charge d'une caresse pour toi et que je te presse d'arriver à tems.

Tout le monde est parti pour la campagne ou pour les eaux, et on a toutes les raisons. Les députés sont prorogés, le Sénat le sera demain ou après-demain, de là le sauve qui peut. Mon frère et Joséphine voudraient bien aller à S. Martin, mais la dame est encore

bien peu sûre d'elle-même, quoiqu'elle sorte tous les jours. Je ne sais comment l'air de S. Martin lui réussira. Il conviendra probablement à l'enfant, qui du reste se porte fort bien; quant à Charles, il n'aura la patience de rester nulle part.

Nous avons été ces jours-ci, fort en peine de la Reine, qui est accouchée avant terme et a perdu son enfant<sup>2</sup>. On dit qu'elle est bien mieux. La Pomposa<sup>3</sup> est arrivée enthousiaste de Paris et ne sachant que devenir ici, elle a dit mille biens de toi, qu'elle prétend venir me répéter, mais je ne lui en donnerai pas le tems.

Ton père me semble mieux portant et se fait grand bonheur de s'en aller dans ses bois; j'espère qu'il s'y trouvera bien, jusqu'ici il avait parfois des journées de fatigue et de découragement, qui me rattristaient beaucoup. Je me flatte que tout cela disparaîtra en prenant des forces et ne se fatiguant plus. Je laisse à mon grand regret la maison peu en ordre, les ouvriers ayant, comme toujours, mis le double de tems à faire leur œuvre; cependant tu pourras habiter ton logement à ton arrivée, il est en attendant occupé par dame Isabella, qui s'y trouve très bien. Nous sommes toujours dans notre calme habituel ici, on a un peu grondé les sénateurs de ce qu'ils siégeaient trop rarement, ils disent que ce n'est pas de leur faute qu'ils ne demanderaient pas mieux que de se dépêcher et de s'en aller. Bref, ils ont assez mal pris la chose et c'est assez la mode dans ce moment de se plaindre du Sénat, qui se rebêque à son tour.

Vous êtes, vous autres là-bas, dans le feu des élections, je vous plains de cette double combustion, et voudrais que tu te misses dans une situation plus rafraîchissante. J'attens que tu me dises quelque chose de positif sur tes projets, quoique tes logemens soient prêts, y compris celui de master Gib, que je me réjouis fort de revoir, il aura bien des hirondelles à surveiller, c'est une occupation.

Adieu, cher fils, nous t'embrassons tous de cœur.

Indirizzo: « Monsieur le Marquis Emmanuel d'Azeglio Ministre Plénipotentiaire de Sardaigne auprès du Gouvernement Britannique. Berkeley Square 5. Londres ».

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> Dopo aver dato alla luce un bambino vissuto soltanto poche ore (6 luglio 1852), la regina Maria Adelaide era stata colpita il 7 da forti attacchi di febbre; dal 9 al 15 luglio furono emessi bollettini medici ufficiali firmati dal Ribéri.

<sup>3</sup> Cfr. lett. 354, nota 10.

Du Roc, le samedi 17 juillet [1852]

Cher fils,

Ton père a reçu ta lettre<sup>2</sup> avant hier, j'y réponds afin que tu reçoive la réponse avant de quitter Londres. Je suis pressée de te savoir hors de ta ville, où il me semble que tu dois suffoquer, comme dans toutes les villes à cette saison, et surtout cette année où je trouve la température excessive. Je suis charmée d'avoir pu sortir de Turin, les derniers jours j'y étais tout à fait abîmée. Nous avons ici quelques heures où l'on s'aperçoit d'être au mois de juillet, mais au moins on n'est pas obligé de s'agiter, et le reste du tems on y est très confortablement. Nous avons eu déjà deux fois de la pluie en abondance au Roc, mais bien des endroits sont abîmés par la sécheresse, comme Genola, après l'avoir été par la grêle.

Je suis fâchée de ta fièvre, j'espère qu'elle ne sera plus revenue, il me semble que notre bon air devrait te faire grand bien. Tu persévères, à ce que je vois, dans l'idée de prendre des chevaux pour ton compte, et je persévère dans mon opinion que tu te donnes une peine et une dépense inutile, puisque c'est pour toi que je prends des chevaux. Je m'étais dégoûtée d'en avoir ici, parce que je voyais que je ne m'en servais jamais, ainsi tu n'as aucun scrupule à avoir. C'est moi qui les paie, le char est à moi, je puis librement disposer de tout et tu n'as rien à combiner avec personne, à moins qu'il n'arrive de ces circonstances imprévues où toi-même songerais à y pourvoir.

Je crains que ton domestique, ne parlant qu'anglais, ne s'ennuyât comme un mort, ce serait le système cellulaire *senza consorzio*<sup>3</sup>, moins les verrous. Au reste, il me semble que ton père s'est tranquilisé sur cet article, et tu feras ce qui te sera le plus commode. Ne pourrais-tu pas conduire ton savoyard et une fois ici l'envoyer faire un tour au pays? ce que l'on dit qu'il désire beaucoup. Enfin fais là-dessus ce qui te paraîtra convenable.

Nous avons cette année arrangé autrement notre voyage ici. Ayant Isabelle et son institutrice à conduire, j'ai pris tout un vélocifère: nous trois dans le coupé et nos gens dans la voiture. Ton père a préféré venir dans un cabriolet couvert, dont il s'est très bien trouvé. L'année prochaine nous aurons le chemin de fer, et il faudra songer à de nouvelles combinaisons. Ce qui me fait plaisir c'est que je vois que ton père reprend sa santé et sa bonne humeur, seulement il ne pourra plus user et abuser de ses jambes comme autrefois.

Isabelle s'en donne à cœur joie de la liberté des champs, avec

trois Marmotines de ton père, qui la secondent à merveille. Elle est forte comme un turc et a du vif argent dans les veines, ce qui n'arrive guère aux turcs. Je ne sais encore bien me rendre compte de ce qu'elle sera, quand elle aura fini de jeter sa gourme, ce qu'elle fait actuellement sans se gêner le moins du monde; son caractère est une véritable mosaïque, il y a un peu de tout, intelligence, raisonnement, enfantillage, naïveté, malice, simplicité, franchise, ruse, bonté, indifférence; tout cela mêlé de façon que l'on ne sait ce qui en résultera au bout du compte. Je me flatte assez quelquefois pour croire qu'elle aurait besoin de rester un peu de tems avec moi pour prendre un peu de calme et de tenue.

A Turin l'on cuit; la maison Alfieri faisait ses paquets pour aller à S. Martin. L'Amis me semblait méditer une course à son château de Baldissé, trouver Malabaila et peut-être venir ensemble à Pesio. Je crois que l'Amis voudra se trouver ici avant toi; cependant il aurait aussi aimé à se trouver avec Isabelle qu'il aime beaucoup à cause de sa mère. Enfin chacun a sa niche prête ici, et nous sommes en demeure de donner l'hospitalité aux amis.

Je te quitte pour aller aider Isabella dans sa traduction de l'anglais; je suis un peu ses leçons, pour qu'elle ne perde pas son tems, ce qui me rapporte à d'autres époques déjà bien éloignées.

Adieu, cher fils, porte-toi bien et tire-toi le plus tôt possible de la grande fournaise. Ton père et Isabelle t'embrassent et moi de tout mon cœur.

Indirizzo: « Monsieur le Marquis Emmanuel d'Azeglio Ministre Plénipotentiaire de Sardaigne auprès du Gouvernement Britannique, Berkeley Square 5. Londres ».

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> Il 9 luglio Emanuele aveva scritto a Roberto che avendo finalmente ricevuto il permesso di congedo, sperava di partire presto per l'Italia (A. COLOMBO, I, p. 290).

<sup>3</sup> Allusione al sistema carcerario che prevedeva l'isolamento dei detenuti.

361.

Dimanche [5 septembre 1852] <sup>1</sup>

Mon cher fils,

Ton père a reçu ce matin une lettre de Max, où il dit que le mariage se faisait le 15<sup>2</sup>. Je pense t'en prévenir si tu ne le savais pas, pour que tu prennes tes arrangemens en conséquence. Max veut

aussi que l'on te dise qu'il n'avait pas reçu son uniforme, c'est peut-être un avertissement qui vient trop tard.

Je suppose que tu dois arriver en ce moment à S. Martin, fais-y toutes nos amitiés. Ici tout va comme lorsque tu y étais, excepté que nous avons des faisans et du chevreuil, prends-toi brave [...] <sup>3</sup>. Giboulin se porte bien, il a sauté sur moi en sortant du ruisseau; du reste, il est toujours occupé de son petit oiseau et se montre tantôt aimable, tantôt grognon.

Je crois que ton père devra se rendre à Turin, peut-être mardi <sup>4</sup>. Pampara lui a écrit une assez sottre lettre; adieu, je t'embrasse, porte-toi bien, bonne tournée.

Sais-tu quelque chose du testament de magna Marchesa? <sup>5</sup> Adieu encore.

Indirizzo: « Monsieur le Marquis Emmanuel d'Azeglio S. Damien d'Asti ». Timbro postale: « Busca 5 set. ».

<sup>1</sup> Il giorno, il mese e l'anno sono aggiunti da Emanuele.

<sup>2</sup> Il 3 settembre, Massimo aveva scritto a Roberto da Cornegliano: « È tornato lo sposo, e pel 15 penso sarà tutto finito, ed io resto solo! sia per l'amor di Dio. Speriamo che Rina almeno sia ben accompagnata » (G. BRIANO, p. 173).

<sup>3</sup> Vocabolo illeggibile.

<sup>4</sup> 7 settembre.

<sup>5</sup> Teresa Villamarina, vedova del marchese Emanuele.

362.

Vendredi, 10 septembre [1852] <sup>1</sup>

Mon cher fils,

Je prévoyais bien que tu ne serais plus revenu par ici, lorsque tu nous a quittés; il me semblait difficile de faire entrer tous tes projets dans un si court espace de tems, puis il y a toujours les éventualités, surtout quand on doit se combiner avec d'autres projets.

Nous-mêmes nous devons modifier les nôtres, car je ne veux pas manquer la seconde génération de *rampolins*. Certainement nous aurions aimé à prolonger ici notre séjour, c'est un endroit qu'on vient chercher pour sa tranquillité, mais à quoi sert que le pays soit tranquille si l'esprit est inquiet, et je ne suis pas sans crainte pour la santé de ton père: il ne se reprend pas même comme il était avant sa petite maladie, il se plaint toujours d'un peu d'oppression et il

est souvent triste et abattu. Il suit cependant avec assez d'exactitude les prescriptions qu'on lui a faites, mais il y a un embarras dans la circulation du sang, auquel on n'a pas remédié. Je ne sais si l'air d'ici n'est pas trop excitant, je voudrais qu'il eût eu l'occasion d'aller à Turin pour essayer s'il s'y trouverait mieux, mais il y répugne et on ne l'a pas invoqué jusqu'ici.

Je m'en vais écrire à Ferrero pour organiser les logemens, je mettrai Isabelle et Marianne dans mon salon blanc, et tu auras enfin la jouissance du logement qui t'est destiné. Personne en famille ne trouve à propos ce projet de mettre le pauvre Emmanuel hors de la maison; je suis persuadée que cela lui paraîtra très dur, et s'étant toujours si bien conduit je ne vois pas pourquoi on lui rendrait la vie amère; outre les chances que l'on court toujours qu'il ne soit pas entouré comme on le pensait. Il me semble qu'il ne devrait pas être impossible de trouver un bon répétiteur, qui lui fît étudier son droit et l'accompagnât dans ses excursions, une espèce de Nasi, et le jeune homme qui n'a point la manie d'aller seul, s'en contenterait aisément, pourvu que ce ne fût pas un personnage antipathique.

Je t'avais écrit à S. Martin ce que Maxime nous mandait sur le mariage et tu auras dû avoir la lettre lundi<sup>2</sup>, mais il paraît qu'à S. Damien on les garde et j'ai eu la tienne un jour après celle du Nocle. J'en ai eu de l'Amis deux, et il me semble qu'il s'en allait à S. Martin demain. Pour revenir encore à Salvator<sup>3</sup>, ce qu'il dit de vouloir se fixer à Paris quand même, il en est certainement bien le maître, mais il me disait la même chose de la Toscane ce printemps; il est vrai qu'il était moins riche alors et devait limiter ses désirs; le fait est qu'il est mécontent de Turin où il a bien quelques désagrémens, et il ne sympathise pas pour le quart d'heure.

Ton [...] <sup>4</sup> attaché <sup>5</sup> se conduit assez bien, sauf quelques momens de fragilité, il fait très bon ménage avec ton père, et nous tâchons de le faire sortir plusieurs fois par jour. Quoique tous les jours il pleuve et que dans ce moment il y ait une petite averse, il y a toujours des heures où l'on peut promener, et où la température est assez douce; pas moins ce tems est orageux. Salue pour nous la branche cadette avec mille complimens et souhaits. Louise est-elle arrivée? <sup>6</sup> si elle se décidait à venir, je pense qu'elle nous trouverait ici pour tout le mois.

Ton père te dit mille amitiés. Je t'embrasse, mon cher fils, et te souhaite une heureuse tournée, rapelle à Marianne les poudres du Grand-Duc.

Indirizzo: « Monsieur le Marquis Emmanuel d'Azeglio. Gênes ».

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> 6 settembre.

<sup>3</sup> Il 3 settembre 1852, Margherita Provana di Collegno scrisse sul suo *Diario*: « Oggi fu giornata di gran giubilo per Collegno, gli venne annunciata la nomina del suo successore a Parigi, il quale è il marchese Villamarina » (M. COLLEGNO, *Diario*, p. 46).

<sup>4</sup> Lacerazione del foglio.

<sup>5</sup> Si tratta di Giboulin, il cagnolino di Emanuele.

<sup>6</sup> Anche Luisa Blondel era attesa per il matrimonio di Rina. Il 12 settembre Massimo, da Torino, le scrisse: « Ti mando Gaetano e Villa, camerieri, onde ti disimpegnino nello sbarco; e il legno per condurti a Cornegliano, ove ti ho trovato casa. Sarai in buona compagnia, cioè Manzoni e Pietro, che devono arrivare fra ore, Emmanuel e Salvatore » (G. CARCANO, p. 433).

363.

17 septembre [1852] <sup>1</sup>

Mon cher fils,

Ceci est pour te dire que je te souhaite la bonne fête et mille choses avec, ce que tu n'apprendras que lorsqu'elle sera bien passée. J'espère que tu auras eu une bonne journée, que tu auras vu de belles choses qui t'auront fait passer le tems agréablement. J'avais ici une petite cassette d'alkermès de Florence, que je pensais t'offrir si tu avais passé la fête avec nous; elle est là, à ta disposition, tu l'auras au retour.

Je n'ai plus rien appris de toi depuis la lettre que tu m'as écrite de S. Martin, ni sur le mariage<sup>2</sup>, ni de Salvator; je présume que tout sera arrivé à peu près comme on s'y attendait; j'espère que vous aurez eu un heureux voyage et que tu jouis maintenant de cette belle Toscana, que les Villamarina auront soin de te rendre la plus agréable possible. Comme moi, tu n'auras le tems que d'en prendre une idée à vol d'oiseau; c'est toujours mieux que rien, et pour toi, à qui l'occasion de la revoir se représentera probablement, et pour moi, qui n'y retournerai pas apparemment et qui la trouverais bien triste n'y voyant plus ces pauvres chers enfans.

J'ai été fort en correspondance avec Mme Marianne, ces jours-ci, au sujet de son fils qu'elle voudrait mettre à notre Académie militaire; je lui ai envoyé le prospectus, et si elle peut faire cette dépense, il paraît qu'elle n'éprouvera pas de difficultés de notre côté, mais je crains que la spéculation ne soit bonne pour personne.

Je crois d'abord qu'Isabelle aurait pu la remplacer avantageuse-

ment à Paris, que Geppino pourra difficilement retrouver ici les avantages qu'il abandonne avec son pays, et que là Marianne trouvera peut-être triste la vie de Paris; les toscans sont terriblement sujets à la maladie du pays, je ne serais pas étonnée qu'elle trouvât sa position tout autre qu'elle l'entrevoit de loin. Je ne veux lui porter aucun préjudice et laisse qu'on s'arrange comme on l'entendra; je ne l'ai jamais beaucoup encouragée pour l'Académie, et je ne ferai pas d'*impegnò* pour la faire réussir.

Ici nous n'allons pas mal; ton père se conduit assez bien pour le régime et les soins. Quand la journée est belle, je l'envoie faire une course en voiture, qui paraît lui faire plaisir. Dimanche<sup>3</sup> il a conduit ses Marmotines voir Dronero: il est tombé au milieu de la fête de l'endroit, la ville était endimanchée et très animée, il a été frappé de l'air de richesse de cette population industrielle. Lundi ils ont été voir toutes les merveilles de Saluces, tout cela l'a ranimé et réjoui. Giboulin reste avec moi dans ces circonstances, car il est insupportable en voiture; du reste, hormis sa rancune envers Joseph, il se conduit fort bien, il a même l'air d'avoir décidé que ton père ou toi, c'est tout un.

Hier nous avons eu l'*Empio*<sup>4</sup> à dîner, il ne fait qu'une apparition dans ces parages, et compte s'en aller dans le midi de la France et peut-être dans le midi de l'Espagne.

Maintenant, mon cher fils, je t'embrasse tout particulièrement à cause de la circonstance, et avec toi le reste de ma descendance. Salvatore aurait dû te donner aujourd'hui les petits pâtés, chez Donné; salue-le bien pour moi, ainsi que la bonne Catherine et Marianne, et en te désirant une bonne année, suivie de plusieurs autres, je me dis toute à toi.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> Alessandrina d'Azeglio e Matteo Ricci si sposarono il 16 settembre 1852 a Cornegliano Ligure (cfr. lett. 358, nota 4). Alessandro Manzoni, nonno materno della sposa e suo testimone di nozze, il 14 settembre scrisse alla moglie Teresa Borri: «Puoi immaginarti che consolazione ho avuta nel veder Rina cresciuta e prosperosa, e che si vede che nuota nel contento. Lo sposo e il suocero sono quali m'erano stati descritti, cioè di quell'amabilità nativa e spontanea che annunzia l'altre qualità più essenziali» (A. MANZONI, *Lettere*, a cura di Ugo Dotti, Milano, 1985, p. 488).

<sup>3</sup> 12 settembre.

<sup>4</sup> Cesare Giriodi.

Le 25 septembre [1852] <sup>1</sup>

Voici, mon cher fils, la lettre que tu réclames et que j'écris avec grand plaisir, en réponse à la tienne<sup>2</sup> reçue ce matin, qui a été comme de raison la très bienvenue. Ton tour de Toscane aura été bien étranglé, grâce à tant de combinaisons contrariantes, j'en suis fâchée et crains que tu n'aies dû laisser bien des choses dignes d'être vues; il est vrai que tu en auras vues assez pour te donner envie de retourner à voir le reste, mais on ne trouve pas toujours le moment et les circonstances favorables, dans ta position. Je désire maintenant que tu aies une bonne navigation pour ton retour.

Nous sommes ici, en plein équinoxe ou, comme on dirait vulgairement, en plein S. Michel, ce qui est l'ennui par excellence, si ce n'était des désastres qu'on lit sur les journaux, qui font prendre patience sur ce qui n'est, jusqu'ici, que contrariété.

Ton père ayant été appelé à Turin pour la fameuse commission<sup>3</sup>, je l'ai conduit lundi<sup>4</sup> jusqu'à Saluce, et j'ai filé sur Lagnasc avec Andriette et Madeleine. Il y avait bien des années que je n'avais vu le vieux donjon<sup>5</sup>, et je pensais y avoir de menues affaires que j'étais bien aise de voir par moi-même. Nous avons au moins des journées magnifiques, et seulement trop chaud.

Mardi<sup>6</sup> nous poussâmes une pointe jusqu'à Savillan, qui tend à s'aggrandir considérablement et le chemin de fer y contribuera puissamment. Mercredi au soir, je revins chercher ton père à Saluces et nous étions ici de retour à 7 heures sonnées, car il y a maintenant des diligences à toutes les heures. Nous sommes rentrés à tems, car depuis lors la pluie nous a presque toujours tenu compagnie. Il fait froid, nous nous sommes affublés de toutes sortes d'habillemens et nous avons déserté la salle à manger, pour nous réfugier dans la *torrazza*, où nous nous trouvons plus abrités. Ton père croit ne pouvoir quitter le Roc avant le 4, désirant voir par lui-même certaines corniches que l'on prépare pour la façade; quant à moi, je pourrai quitter plus tôt si c'était nécessaire; sans nécessité, je préférerais ne pas le laisser ici, seul, à cause de sa santé, quoiqu'elle ne donne pas d'allarmes en ce moment.

Je me suis recommandée à Marianne pour savoir positivement quand on s'ébranlera là-bas, quoique j'aie donné mes instructions à Ferrero, pour préparer les logemens. L'Amis prétend que Salvator entend me donner les deux enfans. Si Marianne ne vient pas, je puis mettre Isabelle dans ma chambre et laisser le salon blanc à Emmanuel; mais si Marianne était de la partie, je ne saurais où mettre le

jeune homme; je pourrais le confier à l'Amis, qui le garderait bien. Mais il me semble tout à fait douteux que la Marianne soit du voyage et je souhaite même beaucoup qu'elle n'en soit pas, car je crois, comme toi, qu'elle n'est plus ce qui peut convenir à la jeune personne, mais la difficulté de trouver ce qui conviendrait me laisse beaucoup d'inquiétudes. Il faut penser que la petite sera entièrement livrée à sa gouvernante<sup>7</sup>; connaissant le pays et la position, je tiens pour impossible que ses parens puissent les surveiller. D'un autre côté, je redoute les écoles où l'on envoie les jeunes personnes, la camaraderie ne convient pas du tout à Isabelle, et je tiens qu'elle lui a déjà fait assez de mal; maintenant les inconvéniens pourraient être plus graves. Malheureusement, on ne s'aperçoit de ces inconvéniens que lorsqu'ils ont eu lieu! Le fait est que je serais très embarrassée à donner un avis si on me le demandait, ce que l'on ne fera probablement pas.

Quant à mon pauvre Manuel, il est sûr qu'il est encore bien *convittore*, et a beaucoup à apprendre pour faire bonne figure en société, mais je voudrais que cette étude pût se faire insensiblement, et j'aimerais mieux qu'il manquât de venir que de perdre ce fond de bons sentimens que cache cette écorce un peu raboteuse; il y a chez lui du fin et du profond qui jaillit par moment et qui me pénètre au fond du cœur; que le bon Dieu lui conserve ses principes et ses sentimens!

J'ai reçu une lettre de Louise, qui me dit toutes ses doléances sur le ménage de Rina; je ne sais qu'en dire, sinon que je regrette que la tendance à l'avarice soit aussi prononcée. Mais cette pauvre Rina n'était pas facile à marier, et sa position était si peu convenable qu'on ne pouvait pas être très exigeant. Elle n'est pas née sous une heureuse étoile, la pauvre enfant, et il faut avouer que c'est un être incomplet avec plus de défauts que de qualités. On ne lui aurait rien pardonné à Turin, il vaut mieux qu'elle soit à Florence où l'on passe beaucoup plus de choses.

Je suis charmée que tu sois content de la ville, et fâchée que tu aies eu un mauvais *Rigoletto*<sup>8</sup>; je l'ai eu bon à La Pergola et sa musique m'en a paru très remarquable. Ton père est très content de la petite note pour les tableaux et te salue, sa course à Turin a été très profitable, la commission à l'unanimité a adopté le plan qu'il a présenté, on a l'air de vouloir le suivre avec bonne volonté; il dit que ces bureaux seront très bien et on ne dérangerà ni commandant, ni les carabiniers. On lui a dit à Turin que sa réclamation avait produit un tel effet, que s'il avait été en ville, il aurait pu être l'objet

d'une de ces ovations qui avaient lieu jadis; en province aussi, surtout à Casal, on avait été très impressionné. Le comte Marsaglia allait partir pour Prague, où il venait de faire un gros héritage, à ce qu'il paraît; alors il n'aurait plus besoin de vendre son tableau et pourrait le faire restaurer.

Joséphine avait été saignée deux fois pour refroidissement et allait bien, l'Amis y était encore, on allait venir à Moncalier aux premiers jours d'octobre; Charles, lui, avait besoin d'être à Turin.

Adieu, mon cher fils, je te souhaite un meilleur tems que celui que nous avons. Giboulin en est tout contrarié, je crois qu'il engraisse un peu trop, du reste il est pour ton père comme il était pour toi. Je t'embrasse de tout mon cœur.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> La lettera di Emanuele a Costanza, scritta da Firenze il 21 settembre, è parzialmente edita in A. COLOMBO, I, p. 294.

<sup>3</sup> Roberto era membro della Commissione presieduta da Pietro Paleocapa per decidere il luogo e la natura del monumento di Carlo Alberto (cfr. lett. 325, nota 7).

<sup>4</sup> 20 settembre.

<sup>5</sup> Costanza era stata a Lagnasco nell'estate del 1843 (cfr. lett. 126).

<sup>6</sup> 21 settembre.

<sup>7</sup> Anche Roberto esprimeva una certa preoccupazione sull'educazione della nipote Isabella. Nella sua lettera a Emanuele del 22 ottobre scriveva in proposito: « Je voudrais bien qu'il [Salvator] ne tardât pas trop à se convaincre de ce dont j'ai été assez promptement convaincu, du peu de parti qu'il pourra tirer de Mme Marianne par le perfectionnement de l'éducation et de la tenue de cette chère Isabelle qui aura vraiment besoin d'avoir un autre modèle sous les yeux et de puiser à des sentimens plus élevés et plus distingués » (A. COLOMBO, I, pp. 297-298).

<sup>8</sup> Il *Rigoletto*, melodramma in tre atti di Giuseppe Verdi, tratto dal romanzo di V. Hugo, *Le roi s'amuse*, da F.M. Piave, fu rappresentato la prima volta al teatro la Fenice di Venezia, l'11 marzo 1851. Della rappresentazione al teatro Leopoldo di Firenze, Emanuele il 21 settembre aveva scritto a Costanza: « [...] il y a quelques bien rares jolis morceaux » (A. COLOMBO, I, p. 294).

365.

Dimanche 10 [octobre 1852] <sup>1</sup>

Mon cher fils,

J'ai eu ce matin ta petite lettre de Chambéry, et j'ai été charmée de t'y savoir arrivé sans encombre, car je redoutais le vent dont tu

as eu à te plaindre. Je te réponds deux mots à Paris, où je te renvoie une lettre arrivée pour toi, ce matin.

Je communiquerai ta lettre à Salvator<sup>2</sup>, dès qu'il sera arrivé. Il s'était annoncé pour hier ou aujourd'hui, et hier soir nous fûmes les attendre à la station; mais ils ne vinrent pas, seulement, je trouvais une de nos maîtresses de Pignerol, qui arrivait de Toscane; elle nous dit qu'elle avait entendu dire que les Villamarina s'étaient aussi embarqués vendredi soir<sup>3</sup>, mais sur un autre bateau qu'elle. Elle avait eu un mauvais petit bateau sur lequel elle avait beaucoup souffert; la mer étant assez mauvaise, il avait même été question de relâcher à La Spezia; qu'on disait cependant que tous les bateaux partis de Livourne étaient arrivés à Gênes; j'espère donc les voir arriver ce soir. Nous irons encore les chercher à la station.

Je suis un peu en peine du comment ils se logeront à Paris dans un moment de grand concours, et je tâcherai que nous t'écrivions un mot par le courrier de demain. Notre tems, qui avait été fort beau ces derniers jours, paraît vouloir changer, il a plu cette nuit et reste couvert. Je n'ai plus reçu de lettres de Florence, malgré toutes mes recommandations.

Vendredi j'ai été à Moncalier avec ton père; le Nocle était très mortifié de ton départ, il allait venir à Turin pour te dire adieu. J'ai vu le beau *sovrascrit* de *Tota Luisa* qui est vraiment satisfaisante, au lieu que Mme *Strangolin* est accouchée d'un enfant mort. J'ai rencontré Riberi à Moncalier, je l'ai interpellé sur mes yeux, il m'a ordonné l'arnica; j'ai souvent, par dessus le marché, des inconvéniens en permanence que les yeux me cuisent très sensiblement. J'ai vu hier Mme de Carru un moment, elle continue sa petite amélioration et est persuadée d'être guérie, je le voudrais bien.

Nous sommes charmés des bonnes nouvelles de notre ami Gib, heureusement que ton père est très occupé ici et très souvent hors de la maison, ce qui rend moins sensible la privation de l'aimable compagnie à laquelle il était habitué; à la campagne il en aurait été tout triste et *spers*<sup>4</sup>, j'en suis sûre.

Il est très préoccupé de sa loi<sup>5</sup> et s'en va en conférer avec toutes les personnes qui peuvent lui éclaircir les matières; il est sûr que l'affaire est très grave par elle-même, et ensuite par les circonstances très critiques dans lesquelles elle sera traitée. Il me semble qu'elle trouvera de l'opposition au Sénat et cette fois le Ministère ne s'en fâchera pas. Je ne comprends pas bien mon frère dans cette circonstance, on lui suppose des opinions qui m'étonnent de sa part. Hier, Manfred a dîné avec nous; il avait entrepris la lecture de toute sa

négociation à ton père, pendant quelque tems cela alla bien, puis ensuite tu connais la patience de *Papeto*<sup>6</sup>, cela avait duré grande partie du jour, je finis par intervenir, mais le *Mainfroid* avait de la peine à lâcher prise.

Adieu, mon cher fils, s'il y aura quelque chose de nouveau je te le manderai, sans demander la réciprocité. Ton père va bien et t'embrasse, j'en fais autant de bon cœur, en te recommandant de ne pas te fourrer dans les grandes foules.

Indirizzo: « Monsieur le Marquis Emmanuel D'Azeglio Ministre Plénipotentiaire de Sardaigne à Londres. Hôtel de Paris, Rue de Richelieu. Paris ». Timbro postale di partenza: « Torino 10 otto. 52 ».

<sup>1</sup> Il mese e l'anno furono aggiunti da Emanuele.

<sup>2</sup> Salvatore Villamarina doveva passare da Torino per recarsi a Parigi.

<sup>3</sup> 8 ottobre.

<sup>4</sup> Piemontese: « sperduto ».

<sup>5</sup> La legge sul matrimonio civile, presentata alla Camera dei deputati dal guardasigilli Carlo Bon Compagni il 12 giugno 1852, era stata discussa tra il 26 giugno e il 5 luglio e approvata con il decisivo appoggio del centro sinistra e della sinistra.

<sup>6</sup> Soprannome familiare di Roberto.

366.

Dimanche au soir [11 (*recte* 10) octobre 1852] <sup>1</sup>

Poisson d'avril monstre, mon cher fils, je suis retournée ce soir à la station, comme je t'écrivais ce matin et au lieu de voir paraître les faces joyeuses de ces chers enfans, que je me faisais fête d'embrasser, j'ai vu descendre Salvator tout seul, et lorsque je lui demandai compte des bonnes gens, il me dit qu'elles ne viendraient point, vu qu'il les expédiait directement par Marseille à Paris. Cela m'a paru un peu amer, mais il en faut prendre son parti. Le bon Dieu l'avait destiné ainsi, il sait pourquoi et le pourquoi sera bon, quoiqu'il ne me le semble pas ainsi. Tu vois que tes projets ne sont plus admissibles et je t'écris pour que tu n'y donne plus aucune suite.

La famille s'embarquera demain au soir pour Gênes, s'y reposera un jour et repartira pour Marseille où le consul est chargé de les établir dans une diligence, qui les remettra à Paris le 18. Ils iront tous descendre à la maison Rignon, qui doit être tout près de la légation. Salvator partira d'ici dès que Maxime l'expédiera; il pense

qu'il pourra arriver le 15 à Paris<sup>2</sup>. Comme il doit venir demain matin, je laisserai ma lettre ouverte pour le cas où il y aurait quelque chose à ajouter.

Marianne est de la partie, elle dit qu'elle essayera pour trois ou quatre mois, et Salvator en paraît enchanté. J'ai bien peur que ces enfans soient arrangés tout de travers, mais je n'y peux rien, maintenant c'est l'influence Rignon qui décidera de leur sort.

A la suite de Salvator, j'ai vu poindre le comte Salino, qui s'arrange fort bien d'aller à Washington, il dit que c'est le premier poste après Londres, c'est très honorable et très flatteur.

Pour gagner du tems j'ai voulu commencer ma petite lettre ce soir; maintenant, il est tems d'aller se coucher et de te souhaiter la bonne nuit. Et voilà comment tout m'a manqué à la fois, toi, l'autre Manuel, Isabelle et même ce pauvre Giboulin, qui était une réminiscence triste et douce en même tems, patience!

Lundi

Salvator s'était annoncé pour 11 heures, il est une heure et il n'est pas venu; ce n'est pas étonnant, il aura eu assez de choses à faire; s'il n'arrive pas, j'envoie ma lettre, l'essentiel étant que tu saches que tu n'as rien à faire, vu les arrangemens pris.

Ton père court comme un chien maigre, tout occupé de sa loi<sup>3</sup> et de notre position critique, il tâche qu'on la comprenne et que l'on s'entende. Il va comme Gib, quand on lui ouvre la porte. Je me tiens plus tranquille, car je me ressens un peu de toutes mes péripiéties, l'esprit est prompt, mais la chair est infirme. Après dîner, je reçois dans le *salon de mon fils*, car on y fait un peu de feu, en attendant que le froid autorise d'allumer les poêles; on l'approuve beaucoup, on serait mieux au Roc pourtant.

Adieu, mon cher fils, je t'embrasse et attens maintenant de tes nouvelles de Paris.

Indirizzo: « Monsieur le Marquis Emmanuel d'Azeglio Ministre Plénipotentiaire de Sardaigne à Londres. Hôtel de Paris, Rue Richelieu. Paris ».

<sup>1</sup> Emanuele aggiunse la data, ma sbagliò il giorno, scrivendo 11 invece di 10: cfr. lettera precedente.

<sup>2</sup> Salvatore Villamarina arrivò a Parigi il 17 ottobre (cfr. M. COLLEGNO, *Diario*, p. 66).

<sup>3</sup> Roberto si dedicava con la solita intensità a preparare l'intervento nel dibattito sul progetto di legge sul matrimonio civile; contro le aspettative di molti che ricordavano il favore da lui dimostrato per le leggi Siccardi, si schierò nettamente contro la legge (cfr. lett. 365, nota 5).

Mon cher fils,

Ferrero m'ayant remis sa lettre ouverte, j'en profite pour ajouter deux mots, *senza costo di spesa*. J'ai eu toutes tes lettres, quatre petites lettres, en dix jours, cela fait une jolie richesse. Par contre, il me semble que sans les miennes, tu vivrais le plus souvent la tête dans le sac.

Salvator aura tardé à arriver d'après ce que l'on nous dit de l'horrible état des routes. Les autres ne s'embarquent que demain au soir à Livourne. J'ai vu Ciccio, qui va demain à Gênes pour les voir au passage. Après le premier moment de désapointment, je me suis dit les raisons qui militaient pour le projet adopté; il est vrai que l'on aurait pu me prévenir, mais la privation aurait toujours été la même. J'ai passé deux jours et deux nuits assez souffrante, j'avais même déterminé d'envoyer quérir le *Tarellin*, puis avec de l'acconit je me suis remise à flot, il ne me reste qu'un rhume, attrapé mercredi <sup>2</sup> en allant à Moncalier par une journée de bourrasque. J'ai trouvé Joséphine au lit soignant un long rhume et peut-être aussi quelque autre *doglia*; elle doit venir aujourd'hui voir son père.

Nous avons donné mardi à dîner aux Franzini, Camille et Manfred; nous avons pris le café dans le salon de mon fils, et voilà que le fauteuil sur lequel j'étais assise s'est cassé et que je suis tombée par terre, sans cependant me faire aucun mal, il n'y a eu que la honte du fait. Je complète ton salon, qui me semble produire un effet très favorable; je vais m'occuper d'accrocher la lanterne qui paraît peut-être un peu petite, vu les dimensions de la salle. La bouilloire est arrivée avec ta lettre, ton père te remercie, il l'a trouvée un peu trop *macchinosa*.

Je suis bien aise que tes objections contre le pays diminuent d'intensité, je crois qu'il y a comme à tout, le bon et le mauvais côté, mais que le bon prévaut cependant.

Nous sommes bien d'accord — ton père et moi — que tu dois garder Gib; pour mon compte, j'aime à le voir parce que je sais que lors qu'il est près tu n'es pas loin et, comme on disait, quand on voit Valmy <sup>3</sup>, Jemmapes <sup>4</sup> n'est pas loin, autrement je ne songerais pas à donner cette société; quant à ton père, d'un côté je lui souhaiterais cette distraction, mais de l'autre, il s'imposerait trop de gênes et pourrait s'en mal trouver. J'ai appris hier que les chiens de l'espèce *Gibouline* étaient autorisés, ici, à voyager dans les wagons avec leurs maîtres.

L'Amis est revenu hier soir de son bœuf rouge, en bon état et fort préoccupé de notre crise, comme tout le monde au reste; il paraît que l'on commence à se rendre un peu plus compte de notre situation. Je ne pense pas que la loi du mariage passe au Sénat<sup>5</sup>, même celle présentée par la commission. On ferait mieux de s'entendre avant puisqu'on a le tems de proposer quelque chose, qui peut être acceptée par tout le monde. Les députés se contenteraient peut-être, en ce moment, des modifications imposées aussi par les circonstances.

Les Ministres sont ici, si je pourrai j'irai les voir. Tu devrais conseiller aux anglais à ne pas jeter leur argent en propagande: dans les listes saisies ici on a découvert quantité de noms qui n'appartenaient à personne, et ceux qui avaient des propriétaires allaient à tout ce qu'il y a de plus chenapans.

Maintenant adieu, nous t'embrassons de cœur.

<sup>1</sup> La lettera di Costanza segue un breve scritto dell'avvocato Ferrero, e da lui datato 17 ottobre 1852: «Eccellenza, sebbene oggi sia di festivo e chiese le Banche pure mi trovo assai fortunato di poter ispedirle la qui unita credenziale che ottenni dalla solita compiacenza della casa Dupré. La Illustrissima Signora Marchesa nel parteciparmi il desiderio dell'E.V. m'incaricò di dirle che sonosi ricevute le lettere da Lei qui inviate, e che si essa che l'egregio signor marchese padre godono ottima salute. Accolga insieme colla presente gli atti del mio più distinto ossequio. Il devotissimo e obbedientissimo avvocato Ferrero ».

<sup>2</sup> 13 ottobre.

<sup>3</sup> Valmy, località della Francia nel dipartimento della Marna.

<sup>4</sup> Jemmapes, città del Belgio, nella provincia di Hainaut.

<sup>5</sup> Quando si trattò di presentare al Senato la legge sul matrimonio civile (cfr. lett. 365, nota 5), lo stesso sovrano, nella riunione del Consiglio dei Ministri del 21 ottobre, dichiarò di non poter acconsentire al varo di una legge che scontentava la maggior parte della popolazione.

368.

Lundi 25 octobre [1852]<sup>1</sup>

Mon cher fils,

J'ai reçu encore deux petites lettres de toi, j'ai été charmée d'apprendre l'arrivée de Salvator, et le retour de Gib. Certainement que j'aurais préféré le garder plutôt que de le savoir perdu. Il ne faut pas qu'il sorte avec des femmes; mais avec quelqu'un qui puisse le siffler, s'il s'égaré de la bonne voie.

Maintenant à d'autres affaires plus graves, sinon plus intéressantes. Je vous vois d'ici, tous trois, la tête dans le sac, honnêtes diplomates que vous êtes; d'autres que moi vous en sortiront. Je me contenterai de faire un tout petit trou au sac pour que vous puissiez entrevoir quelque chose; quant à comprendre, je pense que vous ne verrez que du feu. Pour moi j'y renonce n'y étant pas obligée.

Nous sommes, à ce qu'il paraît, en pleine crise ministérielle<sup>2</sup>, ni plus, ni moins que la Belgique. Ce qui est de fait, c'est que le Roi a envoyé chercher Cavour avant-hier, qu'il est arrivé hier matin de ses rizières et qu'à une heure il a été à Stupinis. Là s'arrête ce qui est officiel. Maintenant nous avons les inductions probables, outre les suppositions extravagantes qui ne font pas faute.

Tu sais que le Ministère n'était pas sur des roses à ton départ. Il paraît qu'il se trouvait de plus en plus empêtré. Des personnes conciliantes voulaient essayer d'en rapprocher Camille, mais il s'y refusait et disait qu'il ne pouvait pas adopter toutes les idées qui dirigeaient le Ministère; en même tems il laissait entendre qu'il n'aurait pas été si embarrassé des difficultés qui arrêtaient sa marche. Alors, les ministres dirent: puisqu'il pense avoir les moyens de sortir le pays des embarras qui l'inquiètent, qu'il se mette à l'œuvre. Et il paraît qu'ils offrirent au Roi de se retirer et de s'entendre, lui, le Roi, avec Camille.

Rien n'a encore transpiré de ce qui a été décidé entre le Roi et Cavour; j'ai chargé l'Amis s'il apprenait quelque chose, avant le départ du courrier, de venir me le dire.

Ce que serait ce Ministère, c'est ce qu'il n'est pas facile à prévoir. L'imagination se porte de suite sur la combinaison *Gaton*<sup>3</sup>-*Rattazzi*. Cela sonne si bien. Si le *gaton* ne dévore pas le *ratas*. Mais on dit que celui-ci ne se soucie pas du Ministère où il pourrait se trouver en embarras, embarrassé ce me semble. On croit Camille disposé à prendre les affaires étrangères et à mettre aux finances un commis sous sa direction. Voilà tout ce que j'ai pu mettre ensemble de plus raisonnable jusqu'ici. Nous allons voir ce qui en résultera.

L'effet que ces événemens ont produit sur le public, c'est le plus grand étonnement. Dans ces cas il faut un peu de tems pour reprendre ses esprits. Il me semble que la crainte est le premier sentiment qui se fait jour. Tout le monde en parle et tout le monde dit qu'il ne comprend pas, les savans comme les ignorans, de façon qu'il n'y a pas de honte à l'avouer. Vous pourrez faire comme tout le monde à moins que vous ne soyez plus habiles et encore gardez-vous de le laisser paraître, ou l'on vous nommerait ministres *ipso facto*.

On s'attendait précisément à sentir la bride du côté droit et c'est l'autre qui a été tirée. Cela désoriente. Les *reacs*<sup>4</sup> auront tordu le museau au premier moment, mais ils vont se consoler en pensant que tous les chemins mènent à Rome et que celui-ci pourrait bien être une *scorciatoia*. Peut-être se flatte-t-on et s'alarme-t-on mal à propos; mais c'est l'effet naturel d'un événement imprévu qu'on ne comprend pas.

J'espère avoir bientôt de bonnes nouvelles de l'arrivée des bonnes gens, et donne le bonjour à Salvator, pourvu que ma lettre arrive encore à tems et te trouve à Paris. Les Mintho n'étaient pas arrivés du tout, Max m'avait dit qu'il me les ferait voir, mais je ne vois pas Max lui-même par le tems qui court.

Maintenant je vais laisser ma lettre ouverte, au cas qu'il y eût quelque nouvelle et je me contente de t'embrasser de tout mon cœur.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 453-454; ristampata in L. CHIALA, V, pp. 277-278.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> Il 21 ottobre 1852 Massimo d'Azeglio aveva rassegnato le dimissioni del ministero; il 24 il re aveva invitato Cavour a formare il nuovo gabinetto.

<sup>3</sup> Il soprannome col quale Costanza indicava Cavour.

<sup>4</sup> Abbreviazione di *reactionnaires*.

369.

Turin, le 4 novembre [1852]<sup>1</sup>

Enfin j'apprends que tu es à Londres, mon cher fils, et je prends de suite mon grand papier pour causer un peu à l'aise avec toi. Je ne sais si je pourrai réussir à te donner quelques nouvelles positives, car l'Amis, qui m'en fournissait, quoique pas toujours exactes, est parti pour son conseil de Coni. Il croyait avoir son ministère en poche et deux heures après on l'avait changé, ce qui me donne l'air d'écrire des bourdes, mais c'est que véritablement les combinaisons échouent et on est sans cesse à recommencer. Salvatore aussi en était au ministère Balbo<sup>2</sup> et nous en sommes bien loin.

Tu sauras que Cavour ayant de nouveau été appelé, il s'était chargé de la tâche ingrate. Hier on nous donnait le Cabinet Cavour, Dabormida, Ratazzi, La Marmorata, Boncompagni, Paleocapa<sup>3</sup>. Plus tard on sut que Ratazzi avait refusé et S. Martin aussi. Voilà où l'on en était hier soir. Je verrai ce que je pourrai découvrir avant le départ du courrier.

1264

Le ministère Balbo rassurait les gens timorés, qui espéraient une solution de nos affaires avec Rome et la suppression de quelques abus très nuisibles qu'on a laissé introduire mal à propos. Mais un grand nombre le redoutait, le jugeant, à tort probablement, un ministère de concessions illimitées. Ce qui l'a fait échouer c'est le refus de Revel d'y entrer, ce qui était une condition *sine qua non* de quelques autres. Revel s'est parfaitement posé dans cette circonstance, faisant sa profession très caractérisée de constitutionalisme, qui lui interdisait d'entrer dans un ministère sans avoir de majorité dans les Chambres. Cela l'a fort relevé dans l'opinion et lui servira à la première occasion. Ce qu'il fallait, c'était de le charger lui-même de recomposer le Cabinet et non pas Balbo, qui n'est pas très populaire et dont les collègues redoutent les fusées. Il a pourtant agi très noblement à son ordinaire et a offert à Revel la présidence et de choisir dans les portefeuilles sans en garder aucun pour lui.

Cavour contente mieux la masse libérale, qui est forte chez nous par le nombre sinon par les lumières, le discernement et la prudence. Autre est l'opinion de Turin et des hautes régions, autres les prétentions du bas peuple et des provinces. Chez nous, on réfléchit sur les conséquences de certains désordres, on fait la part des exigences étrangères et on a un certain genre de craintes. Les autres ne sont influencés que par ce qui se passe actuellement sous leurs yeux, de là l'*astio* contre le clergé, qui a abusé et abuse encore quelquefois de son autorité ou ne se montre pas toujours édifiant ou convenable.

Du reste, Cavour avait déclaré qu'il passerait condamnation sur la loi du mariage et ne parlerait pas d'incamération [*sic*], à laquelle il s'est toujours montré contraire<sup>4</sup>. Maintenant, s'il réussit à former son ministère, il faudra voir ce que l'on en pensera dehors, et ce que je redoute c'est que tout ce qu'il y a de comme [il faut] en fait de capacités se refusant à entrer, nous tombions dans les médiocrités sinon dans les nullités.

Max fait un peu trop de démonstrations de satisfaction<sup>5</sup> pourqu'on les croie sincères, on ne se rend pas bien compte pourquoi il est sorti<sup>6</sup>; je crois, d'après quelques données que je ne puis t'expliquer, qu'il y a eu intrigue peu délicate contre lui. Il a parlé de chercher un petit logement et de rester ici pour faire le député. Puis il a dit qu'il voulait aller faire une visite à Rina, je crois qu'on ne peut pas savoir ce qu'il fera.

Maintenant parlons de notre petit intérieur; nous allons pas mal pour la santé. J'ai été passer 24 heures à Moncalier pour la Toussaint, on y va passablement et on prolonge ce séjour tant que le tems

le permettra, d'autant plus qu'on a les ouvriers dans la maison de Turin. Charles court de tous côtés, il porte fort le ministère Cavour espérant être envoyé quelque part, j'espère qu'il n'en sera rien, il ne représenterait que les *sproposit*. Je suis rentrée à regret en ville, où les brouillards nous enveloppent, mais je ne voulais pas laisser ton père tout seul. Les Mintho sont passés pendant que j'étais absente, j'avais dit à Max de leur faire entendre que je comptais les visiter et j'y aurais été hier avec lui, mais il paraît qu'ils sont repartis.

Je travaille toujours à compléter insensiblement la chambre chinoise, j'ai retrouvé quelques objets oubliées dans les armoires. J'ai accroché la lanterne, mais il n'y a pas de quoi l'allumer, et je ne voudrais pas risquer la *giola*<sup>7</sup>. Si tu me trouvais encore deux de ces figures longues et trois pièces à fleurs, oiseaux etc., pour mettre au-dessus des portes, à un prix discret, tu pourrais me les acheter. Nous nous tenons encore dans ce salon que nous chauffons avec du cock jusqu'à ce qu'on puisse convenablement allumer les poêles.

Ce pauvre Gioberti a fini bien malheureusement pour lui et pour nous<sup>8</sup>. Je crains qu'il ne vienne encore nous causer de l'embaras; si au moins on s'était contenté de l'enterrer comme un simple mortel, mais si on s' imagine de le faire venir ici et que monseigneur Franzoni pense de son côté de défendre aux curés de le recevoir, nous voilà dans le scandale et ses conséquences; moins que jamais c'est le moment de jouer avec des allumettes.

Je n'ai pu voir personne, ni rien apprendre, je laisse encore un moment ma lettre ouverte pour tous les cas. J'ai eu une lettre d'Emmanuel et ce matin une de son père, peu lisible. Je ne suis pas très tranquille sur cet avenir. Tu me diras comment ils débutent. Le *Prince Puckler*<sup>9</sup> est rentré, si je puis je te l'expédierai et tu le rapporteras, vu qu'il n'est pas à moi mais à ton père, qui tient à ses livres, je ne lui en parle pas pour ne pas l'inquiéter.

Je n'ai point d'occasion, Ciccio m'a dit qu'il n'avait rien à envoyer pour le moment, il se propose d'aller à Paris en janvier.

Adieu, mon cher fils, porte-toi bien, je t'embrasse.

Ton père rentre et te salue, on ne sait rien de rien.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 455-457; ristampata in L. CHIALA, V, p. 455.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> Dopo la caduta del ministero Azeglio, già scosso a maggio dal ritiro del conte di Cavour, il Balbo tentò invano di costituire il nuovo ministero che

avrebbe voluto allontanare il più possibile dal centro-sinistra; ma il Revel, sul quale Balbo contava, non volle partecipare al governo, temendo appunto di non trovare sufficiente appoggio nella Camera; così fu lasciata via libera al connubio che costituì la base del ministero presieduto dal Cavour.

<sup>3</sup> Il 2 novembre Cavour accettò l'incarico di formare il nuovo ministero. Nella scelta dei ministri, il re fece valere le sue preferenze insistendo per la nomina di Dabormida agli Esteri, La Marmora alla Guerra, Bon Compagni alla Giustizia, Paleocapa ai Lavori Pubblici. Per gli Interni, Cavour ottenne che venisse nominato un uomo di sua completa fiducia come San Martino. Per sé Cavour riservò la presidenza del Consiglio e le Finanze.

<sup>4</sup> Il 3 novembre 1852, Cavour scrisse a Joseph Jacquier-Chatrier: « Quant à la grande question de l'incameramento, vous savez que je n'en suis pas partisan. Je désire une meilleure répartition des revenus des biens de l'Eglise; mais je redoute par-dessus tout d'avoir un clergé salarié par l'Etat » (C. CA-VOUR, *Epistolario*, IX, p. 308).

<sup>5</sup> Il 28 ottobre Massimo aveva scritto a Emanuele: « È inutile che ti dica che non sto nella pelle dalla consolazione di non essere più alla catena. Realmente ho la testa stanca da non poterne più ». E il 7 novembre: « Ma sta lui [Cavour] sulla breccia, ed io starò lontano col cannocchiale in mano le imprese ad ammirar. Del resto vedrai che la cosa camminerà benissimo. Faranno loro quello che non avrebbero lasciato fare a me, ed io non farò opposizione certo, e pregherò Dio perché durino cent'anni. [...] Stasera do un pranzo ai Ministri uscenti, restanti ed entranti, e siamo del miglior accordo. Io mi rimetto a far quadri, perché da una parte non voglio né impieghi, né pensioni: dall'altra colla dote data a Rina, mi trovo alla testa di circa 3500 franchi di entrata, colla quale si vive male a Torino » (cfr. N. BIANCHI, p. 211 e p. 214).

<sup>6</sup> Nella sopra citata lettera a Emanuele del 7 novembre, Massimo spiegò la situazione nei seguenti termini: « Il mio Ministero non era forte. Poca *bertavela* alla Camera: poca voglia in me e Pernati di fare il Ministero. Io perché stanco: Lui, perché demolito dalle guerre di giornali e d'intriganti. Questi, forti alla Camera e speranti in Cavour. Quando egli tornò da Parigi m'ero disposto (e mi divertiva poco, perdio) ad accettarlo per collega, onde far andare la barca. Egli non volle. La cosa era allora ridotta che alla Camera non avrei potuto fare né più né meno di quello che voleva lui. Questa posizione non faceva per l'umile sottoscritto » (N. BIANCHI, p. 213).

<sup>7</sup> Piemontese: « fiamma di poca durata ».

<sup>8</sup> Vincenzo Gioberti morì improvvisamente a Parigi, per un attacco cardiaco, nella notte fra il 25 e il 26 ottobre 1852.

<sup>9</sup> A proposito dello scrittore tedesco Hermann Puckler-Muskau cfr. lett. 9, nota 22.

370.

Dimanche, 14 novembre [1852]<sup>1</sup>

Cher fils,

J'ai eu ta lettre lundi soir<sup>2</sup>, et alors tu avais déjà reçu la mienne que tu réclamais et que j'avais retardée à cause de l'incertitude où

je me trouvais de tes mouvemens ultérieurs. Je m'étais contentée d'écrire des billets à Salvator, le priant de te faire passer les nouvelles, ce qu'il me disait avoir fait. Maintenant, des nouvelles je ne t'en donnerai pas, car nous n'en avons pas. Le Ministère reste coi, sans faire parler de lui, j'espère qu'il fait son œuvre, et que nous n'aurons qu'à applaudir quand il nous fera connaître ses faits et gestes.

Je puis pourtant te dire que Manfred a été remercié *ex abrupto*, quoique avec beaucoup de complimens et les négociations suspendues. Au fait, elles n'aboutissaient pas, il n'en est pas moins très regrettable qu'on ne puisse s'entendre sur des matières qui, non résolues, laissent autant d'inquiétudes mêlées d'irritations et fournissent des textes pour nous incriminer.

Nous attendons toujours la nomination du premier secrétaire aux Affaires Etrangères<sup>3</sup>; on sera terriblement nouveau et novice dans ce dicastère, je plains ceux qui en dépendent. Tu auras vu que Bertinatti a eu la croix<sup>4</sup>, j'en suis bien aise et désire que ce soit une marque de considération et que cela le console de la mort de son héros et ami.

Nous avons pris grand intérêt aux détails sur le *Sommo*, tu n'as pas parlé d'une *Imitation de Jésus Christ*<sup>5</sup> trouvée sur son lit après sa mort; ici on l'a dit et je l'ai répété pour l'édification des âmes.

Arrivabene m'a apporté la bonbonnière, je t'en remercie, elle va bien si elle voudra durer. Tu me diras puis si tu auras trouvé et si tu as moyen de m'envoyer les trois babioles que je t'ai demandées pour le jour de l'an, parce qu'autrement il me faudra chercher ici. Rappelle-toi, de 60 à 70 francs les trois. J'ai acheté, pour la fête de l'Amis et celle de la Romagnan, deux petits tableaux ronds avec leur cadre doré à dessins pour 30 francs pièces; la peinture est bonne, ton père l'admire beaucoup, c'est d'un Prussien qui paraît manier le pinceau avec une grande facilité. Il y a une tête du Christ d'après Owerbek<sup>6</sup> pour l'Amis et une Vierge pour Camille; je suis très contente de mon acquisition. Je me suis occupée ces jours passés à penser au moyen de rendre plus abordable et plus confortable l'entresol, où tu aurais voulu mettre ton lit quand tu viens ici, et on aurait peut-être fini par y réussir, mais j'ai renoncé à cette entreprise en réfléchissant que si ton père exécute son projet de translation d'escalier, on gagnerait à côté de ton salon une grande chambre, qui rendrait inutile la dépense et le remue-ménage actuel. Ton père a fort envie de réaliser son grand projet, le rez-de-chaussée y gagnerait certainement beaucoup, mais je crains que la distribution des appartemens supérieurs en reste *danneggiata*.

Nous apprenons toujours avec plaisir les nouvelles de notre ami Gib, auquel nous souhaiterions des passetems plus conformes à ses goûts. Il faut absolument que tu le ramènes au Roc en 53, on a si peu de bons jours dans la vie, qu'il ne faut pas négliger les occasions qui se présentent, et tu pourrais reprendre ta cure d'eau de fontaine et de *taillerin*<sup>7</sup>, dont il me semble que tu ne te trouvais pas trop mal. Il y aura d'ailleurs beaucoup de choses nouvelles qui mériteront que tu les voies. La façade restaurée du côté du midi sera, j'espère, d'un bon effet, ensuite la promenade du côté du *Bouttié*, allant rejoindre la promenade supérieure et au bout de celle-ci un chemin en retour, qui descendra le long du torrent. Mais de ceci il n'en faut pas parler, parce que je crois que ton père a l'intention de me causer une surprise, car il ne m'en a rien dit, et je l'ai appris par hasard.

Je viens de faire un autre arrangement de voiture: on me donne un meilleur équipage, une berline fort propre pour tous les jours, et quand on voudra être en gala, les chevaux permettent d'atteler notre coupé.

Je suis en train d'acheter deux fermes à Genola pour la somme de 165 mille francs; il en résultera une diminution de rente pour moi, mais le bénéfice reste en famille. J'ai toujours oublié de te dire la reconnaissance de nos gens pour les largesses que tu leur a faites en partant, et dont ils ont été d'autant plus surpris qu'étant chez toi, ils trouvaient la chose encore plus gratuite.

Ferrero m'a dit avoir reçu un mandat pour toi, auquel il allait donner suite. Il n'a jamais su si le marquis Oldoini avait reçu l'argent qu'il lui avait expédié.

Ton père te remercie de ta lettre<sup>8</sup>, t'embrasse et te répondra. Il va assez bien et s'occupe toujours de sa loi sur le mariage, où il trouve beaucoup de pour et de contre<sup>9</sup>; heureusement qu'il s'occupe aussi beaucoup du Roc, ce qui lui fait une heureuse transition.

Je n'ai pas encore vu la comtesse Ghita<sup>10</sup>, j'ai été si occupée de mes établissemens cette semaine que je n'ai pas pu faire autre chose, d'autant plus que le tems n'était pas beau, qu'hier il a plu à verse et que je n'ai pas de voiture ce mois-ci; mais aujourd'hui, il fait un beau soleil et j'en profiterai pour faire quelques visites.

Je sais que Ghita rend un très bon témoignage d'Emmanuel junior<sup>11</sup>; il n'en ira pas moins en pension le pauvre jeune homme, on dit qu'il s'exécute de bonne grâce, mais il lui en coûte toujours de quitter le nid. Isabelle n'a pas encore donné signe de vie, je sais qu'elle va prendre ses leçons avec les petites Rignons.

Je crois que lorsque tu pourras venir donner un coup de main par là, ce sera *carità fiorita*. Je suis souvent en peine, on s'y inquiète de bien des choses, mais pas de celles que nous croyons, nous, plus menaçantes; enfin il y a du bonheur, je souhaite que l'étoile brille toujours. Lundi<sup>12</sup>, j'ai été dîner à Moncalier avec l'Amis et ton père, qui essayait pour la première fois le chemin de fer. Il en a été très content; mon frère s'était un peu blessé au pied, ensuite de quoi un peu de goutte s'était déclarée, il est pourtant venu à table. Je n'ai pas pu y retourner, mais j'en ai des nouvelles qui étaient toujours à peu près de même, il se plaignait aussi du foie. Il me semble qu'ils n'ont pas encore envie de rentrer en ville, où la maison est encore encombrée d'ouvriers.

J'ai reçu avant-hier la marquise de Barol dans ton capharnaüm, je n'avais pas été la voir, j'hésitais, j'avais peur qu'elle me fit crr ..., elle m'a prévenue fort cordialement, il faudra correspondre. Ce matin, il faudra que je m'exécute et aille voir Mme Manfred<sup>13</sup> qui a été saignée; la pauvre femme est menacée de perdre la vue, j'ai conseillé l'arnica, qui me fait du bien. Ensuite j'irai voir Mme de Pollon, qui a perdu sa belle-mère<sup>14</sup>. Ainsi adieu, mon cher fils, je t'embrasse et te souhaite un rayon de notre soleil, comme nous avons participé toute la semaine aux brouillards de Londres.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> 8 novembre.

<sup>3</sup> Il primo ufficiale nel ministero degli Esteri fu Alessandro Jocteau.

<sup>4</sup> L'avvocato Giuseppe Bertinatti ricevette la croce di cavaliere il 31 ottobre 1852.

<sup>5</sup> Costanza si riferisce ai commenti sui libri trovati accanto a Gioberti al momento della morte. Le ultime letture avrebbero dovuto provare se Gioberti morì da credente, oppure in stato di indifferenza religiosa. Emanuele, il 4 novembre, dopo aver visitato la camera del « sommo abate » poco dopo la sua morte, aveva scritto alla madre: « La chambre avait conservé son aspect de la nuit. Le linge qu'il avait quitté près de lui, et nous trouvâmes en transportant les matelas un journal entre le lit et la muraille, que nous regrettâmes de n'avoir pas emporté pour savoir si quelque article avait pu l'irriter. Dans le voisinage du lit une Bible que Craven parut ne pas trouver orthodoxe, car il alla l'enfourir derrière les livres de la bibliothèque » (A. COLOMBO, I, p. 309). Secondo altre testimonianze, coloro che accorsero per primi nella camera di Gioberti, concordarono nell'affermare di aver visto sul letto del defunto i volumi dell'*Imitazione di Cristo* e de *I promessi sposi*. Margherita Collegno, nel suo *Diario*, il 5 novembre annotò: « Villamarina mi raccontò che quando andò alla casa di Gioberti, subito dopo la sua morte, trovò aperto sul suo letto l'*Imitation de Jésus Christ* al capitolo *De l'oubli de soi-même* » (M. COLLEGNO, *Diario*, p. 82).

<sup>6</sup> Friedrich Overbeck (1789-1869), pittore tedesco, fortemente influenzato dalle riproduzioni di Giotto, Simone Martini, Masaccio e Perugino che circolavano in Germania in quegli anni. Profondamente convinto del fine morale dell'arte, tendeva al recupero di una pittura religiosa riferita sia al medioevo germanico, sia alla scuola italiana anteriore a Raffaello.

<sup>7</sup> Piemontese: « tagliatelline ».

<sup>8</sup> La lettera di Emanuele a Roberto del 1° novembre 1852, parzialmente edita in A. COLOMBO, I, pp. 304-305.

<sup>9</sup> In difesa del progetto sul matrimonio civile si impegnarono Bon Compagni, San Martino, Siccardi e Cavour, ma ciò non superò le resistenze dell'ala conservatrice del Senato per la quale parlarono Castagnetto, Roberto d'Azeglio, Alberto La Marmora, monsignor d'Angennes e il maresciallo La Tour. Tuttavia, gli stessi che si opponevano all'introduzione del matrimonio civile, pure erano costretti a riconoscere le pecche del vecchio sistema e ad ammettere la necessità di qualche riforma: Roberto era fra questi ultimi (E. VITALE, *Il tentativo di introdurre il matrimonio civile in Piemonte. 1850-1852*, Roma, 1951, p. 25).

<sup>10</sup> Diminutivo di Margherita Provana di Collegno. Margherita e Giacinto erano appena rientrati da Parigi.

<sup>11</sup> Non altrettanto benevolo il giudizio espresso dalla Collegno su Emanuele d'Azeglio e Salvatore Villamarina: « Pranzo coi fiocchi alla legazione sarda per Villamarina e Azeglio. I due cognati diplomatici non brillano per l'acutezza dell'ingegno. Salvatore è un buon omaccio, punto fino, e che si crede essere finissimo » (cfr. M. COLLEGNO, *Diario*, 19 ottobre 1852, p. 68).

<sup>12</sup> 8 novembre.

<sup>13</sup> Giuseppina Fischer, moglie di Manfredo Bertone di Sambuy.

<sup>14</sup> Teresa Nomis di Pollone, nata Renquenez, madre del conte Antonio, morì a Torino il 4 novembre 1852.

371.

Lundi, 15 novembre [1852] <sup>1</sup>

Mon cher fils,

Quoique je t'aie écrit hier, comme il se présente une occasion aujourd'hui pour Paris, j'en profite pour te dire quelques mots plus librement. Je pense que, quand même on ouvrirait une lettre à l'étranger, cela n'aurait pas grande conséquence.

J' imagine que tu ne te rends peut-être pas bien compte de ce qui s'est passé chez nous dernièrement, car ici même on n'y a pas compris grand chose. Ce que j'ai pu attraper de côté et d'autre sur la retraite de Maxime me semble assez probable et je crois que ce sont les difficultés avec nos ministres étrangers<sup>2</sup>, qui ont donné la dernière impulsion à sa sortie.

Appelé dans le sein de la Commission du Sénat pour être interpellé sur nos rapports avec les puissances étrangères et savoir quel

secours on en pourrait attendre à l'occasion de nos différends avec Rome, on a prêté à Maxime une phrase sur l'Angleterre, qui ne serait ni parlementaire, ni de bon ton. Mais ce bruit ne venait d'aucune des personnes présentes et il y a apparence qu'il a été inventé. Pas moins, ayant dit ce qu'il pensait dans une séance secrète, il s'est exprimé librement, croyant que ses paroles ne sortiraient pas de la salle. Malheureusement la discrétion n'était pas à l'ordre du jour, et son opinion émise confidentiellement fut répétée, recueillie et rapportée par Martini, dit-on, à Hudson qui s'en montra fort blessé. Il y avait déjà eu maille à partir avec Butenval, mais celui-ci avait été tancé par son Gouvernement et avait dû retirer sa note. Je crois que le Roi était ennuyé que nos affaires de Rome étaient toujours au même point et manifestait le désir de trouver un Ministère qui pût en venir à bout et Max, pensant que le moment de faire des concessions approchait, que bien des personnes avaient l'air de penser que les embarras venaient de ce qu'il n'y mettait pas la bonne volonté nécessaire pour en sortir, que les difficultés n'étaient pas si grandes, que d'autres ministres se trouveraient aisément, que l'on pourrait sans danger dissoudre et reformer la Chambre etc.; tout cela finit par faire perdre patience à Max et il trouva qu'il n'y avait qu'à laisser essayer les frondeurs, s'ils s'en tireraient plus avantageusement.

Cavour fut d'abord appelé, il ne put entrer dans les vues du Roi, ni sur les affaires romaines, ni sur ce que l'on avait persuadé au Roi que le pays demandait. Alors on appela Balbo, qui était un de ceux qui trouvait que le Ministère se laissait embarrasser pour rien du tout. Balbo voulait avoir Revel et avec lui d'autres hommes recommandables de la même nuance. Mais on se souciait peu d'être avec Balbo et ceux qui ne refusaient pas mettaient pour condition Revel, qui n'ayant pas voulu accepter, parce qu'il ne pouvait pas compter sur une majorité réelle, la combinaison avorta.

Alors Balbo se mit à battre les buissons et en fit sortir le Ministère le plus saugrenu qu'il fût possible d'inventer. Aussi au troisième nom le Roi dit: *assez, assez, j'ai fait appeler Mr de Cavour*. On blâme le Roi comme s'il avait tergiversé dans cette circonstance. Il me semble, à moi, qu'il n'y a pas mis au contraire assez de finesse. On lui disait que le pays voulait un Ministère qui finît nos différends avec Rome et qui se mît plus en harmonie avec les pays qui nous entourent. Monseigneur Charvaz<sup>3</sup> disait que le Pape aurait plus de confiance et de condescendance pour Balbo, et il appela Balbo. Quand il vit l'impossibilité de réussir avec Balbo, il eut lieu de croire qu'il n'était donc pas l'élu de la nation et il appela le seul qui fût indi-

qué comme ayant chance d'être soutenu et de réussir. Il n'a pas grande sympathie pour Cavour, mais il a pensé: ou il réussira et tant mieux, ou il échouera et il sera coulé à fond.

Le grand mécompte des personnes de notre classe, au moins d'une partie, c'est d'imaginer que les idées des salons soient les idées du pays. Le pays veut tout autre chose que ce que veulent les gens qui pensent ou qui vivent dans une certaine sphère, dont ils ne veulent pas démordre. Les gens, qui jouissent craignent de perdre leur position, soit par l'arrivée de la démagogie au pouvoir, soit par la guerre. La masse n'est susceptible d'aucune frayeur, à moins que le danger soit actuel et visible. Elle dit: je suis dans mon droit, on ne peut me faire la guerre, on ne me la fera pas, et quant à Rome et à ses représentans, ils perdent malheureusement tous les jours de leur crédit.

Manfred a été remercié. On dit qu'il a intrigué ici, pour le ministère Balbo. Ce n'est pas exact. Il a été chargé par le Roi de s'informer comment Balbo aurait compris nos discussions romaines, le connaissant désireux d'arriver à un arrangement. Balbo n'aurait pas insisté sur certaines difficultés pendantes. En retour, il aurait voulu qu'on arrangeât définitivement l'affaire de l'Archevêque. On écrivit confidentiellement à Rome pour savoir si on pouvait traiter sur ces bases, mais la réponse vint négative et au lieu de venir confidentielle, on dépêcha un bateau exprès, puis une estafette de Gênes et enfin le paquet vint tomber au milieu du Conseil des nouveaux ministres, qui furent très étonnés de toute cette affaire, et de là on dit que Manfred était entré dans une intrigue.

Maintenant il est question d'envoyer Pralormo<sup>4</sup>. On s'en étonne parce qu'on ne lui connaît pas la spécialité d'études qu'il faut pour cette place. Moi, je m'étonne que quelqu'un accepte encore une tâche aussi ingrate et qui me semble parfaitement inutile. Il ne faudrait pas par hasard vous faire illusion que Max retourne au Ministère au cas que l'on en change encore, je ne lui crois pas de chance.

J'ai été interrompue, je n'ai que le tems d'envoyer ma lettre, je t'embrasse de tout mon cœur.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 457-460; un brano ristampato in L. CHIALA, V, pp. 285-286.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> A proposito dei contrasti fra Massimo e il nuovo rappresentante inglese a Torino, James Hudson, si veda R. ROMEO, *Cavour e il suo tempo*, vol. II, tomo 2, p. 613 e sgg. Nelle sue lettere a Emanuele, Massimo più di una volta

nominò Hudson con l'appellativo di *crin*, cioè « maiale » in piemontese (N. BIANCHI, pp. 167-173, lettere del 6 gennaio, 9 gennaio, 31 gennaio, 17 febbraio 1852).

<sup>3</sup> Monsignor Andrea Charvaz (1793-1870), formatosi nel seminario di Chambéry, per desiderio di Carlo Alberto fu precettore di Vittorio Emanuele e Ferdinando e il modo con cui educò i due principi venne da lui tracciato nello scritto pubblicato postumo *Plan d'études des Princes de Savoie-Carignan*, 1876.

<sup>4</sup> Roberto Beraudo di Pralormo fu nominato ministro residente a Roma nel 1853.

372.

Le 28 novembre [1852]<sup>1</sup>. Dimanche

Cher fils,

Voilà ta lettre du 24 qui m'arrive et à laquelle je m'empresse de répondre. Je suis bien aise que ma dernière soit crue utile, je pensais qu'elle pouvait servir à te mettre au courant, j'emploierai le même moyen le cas échéant. Je suis charmée que tu aies à te louer de tes supérieurs et j'approuve fort que tu fasses de ton côté de ton mieux pour les contenter. Cependant, je t'engagerais à ménager leur temps, vu que sous ce régime les ministres vivent en partie double et il serait peu utile de se crever à écrire, si on ne te lisait pas. C'est du moins de quoi j'ai entendu accuser d'autres ministres. Ainsi, tiens-toi dans un juste milieu.

Nos affaires ici cheminent fort tranquillement<sup>2</sup>. Les députés font leur besogne avec calme. Le Ministère aussi et il paraît y avoir une bonne entente entre le Cabinet et la majorité. On me disait, à ce propos, et pour prouver combien nos institutions ont déjà mis de racine dans la masse totale de la nation, que pendant la crise ministérielle, le café Fiorio<sup>3</sup>, regardé comme un club de *codini* renforcés, n'était nullement partisan du ministère Balbo, craignant que ce fût un premier pas vers le retour à l'ancien système. Il y aura des individus qui le voudraient bien, mais ce sont des êtres isolés, intéressés ou imbéciles. Les autres, même ceux qui se plaignaient le plus, sans s'en rendre compte, probablement ne voudraient point voir revenir l'absolu. C'est un instinct et ils ont encore plus raison qu'ils ne s'en doutent.

Nous avons dernièrement passé par deux petites crises et nous en sommes sortis à notre honneur. D'abord la lecture du mandement de monseigneur Franzoni<sup>4</sup>, lu dans les paroisses il y a quinze jours, contre les journaux et livres. On redoutait quelque scandale; quelques-

uns l'espéraient peut-être; mais tout s'est passé dans le plus grand calme. L'Evêque de Pignérol<sup>5</sup> n'a pas voulu signer cette circulaire, et il a fait un très bon mandement, qui est fort loué.

L'autre crise que j'appréhendais était celle des funérailles de Gioberti, mais cette fois encore la convenance a présidé à toute la fonction. Il y a eu boutiques fermées, foule énorme au convoi, cent-quatre-vingts prêtres venus spontanément; c'était bien une démonstration qui ne s'arrêtait pas à Gioberti; mais tout s'est passé avec la plus grande décence. Les *Harmonieux*<sup>6</sup> ont subi bien des échecs depuis quelque tems; ce ne sont pas seulement les mesures prises qui les choquent, ce sont la manière dont elles réussissent, qui les désorientent tout à fait.

L'abbé français, qui a accompagné la *salma*, a rendu très bon compte des sentimens religieux et de la conduite très catholique du défunt, le justifiant des imputations qu'on élevait contre lui, ce qui a produit un très bon effet. Ce qui n'a pas bien réussi, c'est l'embauvement<sup>7</sup>. Ceux qui s'en sont mêlés sont des *sciapin*<sup>8</sup>, qui vous ont volé votre argent. La *salma* s'est trouvée dans un état effrayant à faire enfuir les plus résolus. Enfin, puisqu'il était mort le pauvre abbé, je suis bien aise qu'il soit sous terre, comme aussi le Duc de Wellington<sup>9</sup>, qu'on ait fini d'en parler et que tu sois à l'abri des dangers.

Je suis bien aise de tout ce que tu as pu faire pour ton tour, je désire qu'il vive et par moment j'ai des terreurs de quelque maladie. Il a quelqu'un auprès de lui qui me semble assez chanceux, la morgue pourrait bien lui jouer mauvais tour.

Ton père a reçu une longue lettre d'Isabelle, avec ses premières impressions. Gib aimait déjà fort le café au lait au Roc, je suis bien aise que tu lui passes cette fantaisie. Je finissais hier au soir la *Vie de Marie Stuart* de Mr Mignet<sup>10</sup> et je lisais que lorsqu'elle fut décapitée, son Gib s'était fourré dans le panier où était le cadavre, entre le cou et la tête coupée, et qu'on ne pouvait plus l'en arracher. J'espère que Gibou ne sera pas mis à cette épreuve.

Je lis *Uncle Tom*<sup>11</sup> dans le *Risorgimento*; c'est très pénible à penser, Dieu veuille qu'il porte son fruit. J'ai lu Victor Hugo<sup>12</sup>, un brûlot jeté dans les masses pour que la moitié de la France égorge l'autre moitié. Enfin ils ne valent rien ni les uns ni les autres, font les plus sottes figures et en sont très vains. Je vais entreprendre Montalembert<sup>13</sup>. Je suis heureuse de pouvoir de nouveau un peu lire.

Les Alfieri sont de retour, César boîte encore un peu et Joséphine sautille sur une patte; Louise est la mieux partagée, elle a une dent

avec laquelle elle mord. Manfred va partir pour Rome où il passera l'hiver puisqu'il y a une maison. Je crois la mesure plus économique que prudente. Pralorme n'ira qu'en janvier, son père étant encore malade.

J'ai peine à croire, mon cher fils, que je trouve beaucoup d'amis à Max de 125 francs, je crains que la spéculation ne soit mauvaise. Le président est redevenu artiste<sup>14</sup>, ce qui lui est plus naturel, il a des commandes et il s'exécute. Il a dîné et dormi chez moi dimanche passé<sup>15</sup>. On a parlé ces jours passés, d'une sermonce donnée par une bouche auguste à la marquise, qui s'était permise, il paraît, des expressions peu convenables envers le même auguste personnage, avec menace d'expulsion en cas de récidive. Vraiment on parle moitié trop.

Nous avons été un peu désappointés dans l'affaire des bois sculptés de Revel, au lieu des 400 francs, qu'on aurait pu porter à 500, on demande 1200 francs. Nous nous sommes retirés en toute hâte, comme ils ne trouveront personne qui leur donne ni 1200, ni même 500 francs, et qu'ils ont besoin d'argent pour réparer leur chapelle, il est possible qu'ils se ravisent.

Nous avons eu des journées flamboyantes, comme vous n'en connaissez pas à Londres; maintenant il commence à faire un peu froid, et le tems est couvert. Je suis toujours dans la chambre chinoise, on m'a rendu le grand vase restauré. Adieu, cher fils, ton père te dit mille choses. Je me réjouis de Mlle Styrum, j'ai cru un moment que tu entreprendrais d'apprendre l'espagnol.

Je t'embrasse.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 460-462.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> La crisi ministeriale è superata. In una lettera di Massimo a Luisa del 25 novembre, si percepisce — al di là dell'amarezza — un certo tono di sollievo: « Il Re ha definitivamente incaricato Cavour di formare la nuova amministrazione; e le cose anderanno bene. Quanto a me, sin dove arrivano le mie forze l'appoggerò: ed ecco, se Dio vuole, finita la crisi » (G. CARCANO, p. 438). E lo stesso giorno a Emanuele: « Alla Camera nessuno ha parlato, tutti zitti e quieti come non fosse accaduto niente, e le cose vanno come un olio senza niente di cambiato nella *marche* » (N. BIANCHI, p. 218).

<sup>3</sup> Il caffè Fiorio, in via Po, conosciuto come il « caffè dei codini » o più brutalmente come « caffè Radetzky », ebbe il suo momento di massimo splendore durante la Restaurazione; nel 1845 era stato rinnovato con divani di velluto rosso, specchiere e affreschi di Gonin, Morgari, Gerbi, Busca e Barra. Era frequentato soprattutto dagli aristocratici.

<sup>4</sup> Nelle parrocchie degli stati sardi, il 14 novembre, fu letta una notifica-

zione sottoscritta da tutti i vescovi, ad eccezione del vescovo di Pinerolo, riguardante i libri e i giornali proibiti sotto pena della scomunica. Erano proibiti, come corruttori della fede e dei costumi e diffamatori della gerarchia ecclesiastica, la *Gazzetta del popolo*, l'*Opinione*, la *Strega*, il *Fischietto*, l'*Italia del popolo*, il *Monitore dei Comuni italiani*.

<sup>5</sup> Monsignor Lorenzo Renaldi, nato nel 1808, era stato consacrato vescovo di Pinerolo il 20 maggio 1849.

<sup>6</sup> Cfr. lett. 312, nota 4.

<sup>7</sup> Il marchese di Villamarina aveva incaricato un medico di imbalsamare il corpo di Gioberti, per poterlo esporre provvisoriamente nella chiesa della Madeleine a Parigi.

<sup>8</sup> Piemontese: « schiappa, inetti, buoni a nulla ».

<sup>9</sup> Arthur Wellesley, duca di Wellington (1769-1852), militare e uomo politico inglese. Combatté in Spagna contro Napoleone e nel 1814 partecipò come plenipotenziario al congresso di Vienna. Nel 1815 guidò l'esercito alleato contro Napoleone nella decisiva vittoria di Waterloo. Si schierò con i *tories* e divenne primo ministro (1828-1830) e poi segretario degli Esteri (1834-1835). Nel 1835 si ritirò dalla vita politica e vi rientrò nel 1841. Nel 1842 ebbe nuovamente il comando delle forze armate britanniche che conservò tutta la vita. Morì il 14 settembre 1852 e fu solennemente sepolto nella cattedrale di San Paolo a Londra il 18 novembre.

<sup>10</sup> François-Auguste-Marie Mignet (1796-1884). Grazie ad una borsa di studio frequentò il liceo di Avignone; si laureò in diritto nel 1818 e si dedicò agli studi storici. Nel 1828 pubblicò una *Histoire de la Révolution française* che ebbe molto successo. Dopo la rivoluzione del 1830 si tenne in disparte e accettò l'incarico di direttore degli Archivi al ministero degli Esteri. Fra le sue opere più importanti vi è una *Histoire de Marie Stuart* del 1851.

<sup>11</sup> *La capanna dello zio Tom* (*Uncle Tom's cabin*), romanzo della scrittrice statunitense Harriet Beecher Stowe (1811-1896). Il romanzo era comparso a puntate fra il 1851 e il 1852 sul *National Era* ed ebbe subito una enorme popolarità. Mercoledì 10 novembre 1852, anche il *Risorgimento* (a. V, n. 1507) iniziò la pubblicazione in appendice del fortunato romanzo.

<sup>12</sup> Probabilmente si tratta del libello *Napoléon le petit*, scritto nel 1852 da Victor Hugo, ormai in aperta rivolta contro il regime di Napoleone III.

<sup>13</sup> Charles Forbes, conte di Montalembert (1810-1870), uomo politico francese. A suo parere, attraverso l'uso delle libertà di coscienza, di religione, di insegnamento, di stampa, di associazione, si sarebbe potuto costituire un forte partito cattolico. Svolsse un'azione di primo piano nell'elezione di Luigi Napoleone alla presidenza della repubblica (1848); appoggiò il colpo di stato del 1851 e passò all'opposizione solo dopo la confisca dei beni degli Orléans. Accademico di Francia, oltre a numerosi *pamphlet* politici, scrisse alcuni saggi storici.

<sup>14</sup> Il 25 novembre, Massimo scrisse a Luisa: « I prezzi sono alzati, perché i quadri d'un ex-presidente del consiglio, in tutto il globo, non li fa se non l'umile sottoscritto. Aspetto studi e album come l'uovo di Pasqua. A comodo tuo, vorrei mi radunassi gli attrezzi di pittura, tavolozze, cavalletti e simili, e me li mandassi » (G. CARCANO, p. 438).

<sup>15</sup> 21 novembre.

Mardi, 30 novembre [1852] <sup>1</sup>

Cher fils,

Mr Negri, successeur de Cambiaso fabricant en fer, qui est devenu maintenant notre locataire, m'a fait dire qu'il partait demain pour Londres. Je pense qu'il se serait toujours présenté à la légation, et ceci n'est pas une lettre de recommandation, qu'il ne m'a pas demandée, mais seulement un petit bonjour que je te donne bien volontiers, laissant le reste à ta discrétion. Pendant que j'y songe, je te dirai que je n'ai jamais plus entendu parler de certaines cruches que tu m'avais annoncé devoir arriver de Florence. Si elles ne sont pas payées, je laisserai courir, mais si tu les avais déjà payées je tâcherai de réclamer pourvu que tu me donnes quelques indications.

Demain 1 décembre je rentrerai dans mon salon, le poêle commence à devenir de mise; jusqu'à présent ne me trouvant pas dans mon établissement d'hiver, il me semblait presque être encore à la campagne. Mais notre tems est pluvieux et se refroidit sensiblement. Demain aussi j'entre en jouissance de mon équipage et je visiterai la petite Castion <sup>2</sup>, et la comtesse de Robilant pour pouvoir aller chez la Reine mère. Plus tard j'aurais puis la présentation de dame Joséphine.

La Cour doit habiter Turin jusqu'au carême; je crois que les travaux du château de Moncalier <sup>3</sup> ne permettent pas encore qu'on y aille. On dit le salon de la Reine très joli en palissandre bois de rose et dorure et médaillons en émail, on l'a garni avec de vieux meubles Piffeti <sup>4</sup>. Cette pauvre Reine, on lui a encore laissé prendre un *pegio* <sup>5</sup> dans sa machine ascendante <sup>6</sup>, on dit qu'elle n'en a pas souffert, elle n'avait pas besoin de cela; quant à Vial, qui s'y trouvait, il peut bien aller sur ses propres jambes.

Arrivabene a vu le Roi et en est revenu enchanté, ainsi que Leopardi <sup>7</sup>. Tous ceux qui le voient sont surpris de la manière dont il cause affaires: je regrette que tu ne l'aies pas vu. La prochaine fois, il faudra y mettre plus d'empressement. On m'a rapporté qu'il avait dit à quelqu'un avoir mis Dabormida aux Affaires Etrangères pour avoir quelqu'un qui lui dit clairement les affaires qu'il voulait connaître; qu'avec Max il n'y comprenait rien et ne savait jamais ce qui se passait. Le secret de cette conduite, selon moi, c'est que Max ne les savait pas très bien lui-même et laissait beaucoup trop faire aux autres, qui lui en disaient ce qu'ils voulaient. L'Amis m'a dit, en confidence, qu'appelé un jour dernièrement au ministère pour lui parler de nos relations avec la France, il lui avait rendu compte d'une

dépêche dont le contenu avait paru très grave à l'Amis; pendant qu'il méditait là-dessus, Max avait été appelé ailleurs, qu'alors il lui avait remis la dépêche de Collegno. Dépêche très longue, claire et circonstanciée, où il n'avait pas trouvé un mot de ce qu'il lui avait dit d'abord, mais bien le contraire de ce qui l'avait inquiété. Et voilà comment les artistes font les affaires de l'Etat. Sa spécialité à Max c'était les proclamations, discours d'ouverture etc., mais les affaires qui exigent de la suite, je n'ai jamais cru qu'il en aurait la patience.

Je lis Montalembert<sup>8</sup>, qui ne me persuade pas, je suis étonnée qu'on l'ait tant loué. Je me procurerai T. Gauthier<sup>9</sup>, l'Amis l'a demandé pour lui et pour moi.

J'ai parlé du petit buste Marochetti<sup>10</sup>, mais je n'ai pas trouvé d'écho; il y en a ici de différens auteurs, la comtesse de S. Martin vient encore d'en faire un qu'on loue, et puis ayant l'original sous les yeux on s'en contente. Nous n'avons pas de nouveautés, on attend avec une certaine impatience la discussion de la loi du mariage au Sénat<sup>11</sup>, mais la relation de la commission n'a pas encore été distribuée et le Sénat chôme et grogne en attendant.

Tâche de ne pas attrapper la grippe, mon cher fils, ici nous allons assez bien. Ton père te salue; il est occupé à écrire sa démission de la commission du monument<sup>12</sup> quoiqu'il fût de la minorité *dissenziante*. Il trouve qu'après le blâme de la Chambre, la commission doit se retirer. Je t'embrasse.

Parzialmente edita in A. COLOMBO, I, pp. 311-312.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> Allude a Virginia Oldoini, appena quindicenne, fidanzata con il conte Francesco Verasis di Castiglione (cfr. lett. 320, nota 3).

<sup>3</sup> Il castello reale di Moncalieri, costruito nel sec. XV, fu successivamente ampliato da Carlo Emanuele I e da Cristina di Francia. Nel 1775, Vittorio Amedeo III lo fece restaurare ed arricchire secondo i disegni dell'architetto messinese Francesco Martinez. Spogliato al tempo della dominazione francese, fu poi riportato alla primitiva sontuosità da Vittorio Emanuele I, Carlo Alberto e Vittorio Emanuele II.

<sup>4</sup> Pietro Piffetti (1700-1777), ebanista e intagliatore, iniziò dal 1732 a lavorare a Torino, al servizio della Corte sabauda, realizzando una serie di mobili di grande prestigio, caratterizzati da sontuose incrostazioni policrome in madreperla, avorio, legni rari e impreziositi da intagli e da bronzi dorati.

<sup>5</sup> Piemontese: « stramazzone, cadere, fare un capitombolo ».

<sup>6</sup> Il 18 novembre, mentre la regina Maria Adelaide e i figli discendevano, con una macchina speciale, dal palazzo in giardino, la macchina si guastò, scendendo senza freno.

<sup>7</sup> Pier Silvestro Leopardi (1797-1870), abruzzese, partecipò alla campagna napoletana del 1821 a fianco del generale Pepe e successivamente visse esule a Parigi. Nel 1848 ebbe incarichi diplomatici dal Governo napoletano, e poi, vittima della reazione, fu incarcerato per quattro anni. Nel 1852 esulò dal regno delle Due Sicilie. Nel 1865 divenne senatore del regno.

<sup>8</sup> Cfr. lett. 372, nota 13.

<sup>9</sup> Lo scrittore francese Théophile Gautier (1811-1872), partecipò con passione al dibattito letterario tra classici e romantici, fu autore di raccolte di poesie, di romanzi, di un gran numero di racconti e resoconti di viaggi: *Les jeunes France* (1833), *Mademoiselle de Maupin* (1835), *Voyage en Espagne* (1845), *Voyage en Italie* (1852). La sua fama è legata al romanzo *Le Capitaine Fracassa* (1863), opera concepita in piena stagione romantica, ma scritta trent'anni dopo.

<sup>10</sup> Lo scultore Carlo Marochetti (1805-1867), dopo gli studi a Parigi, fu a Roma dal 1822 al 1830. Nel 1848 seguì Luigi Filippo a Londra e dal 1851 al 1867 partecipò regolarmente alle esposizioni della Royal Academy. Amò i temi storici e cavallereschi. L'idea di un suo busto di Massimo era stata di Emanuele, come risulta anche dalla lettera di Massimo al nipote del 24 aprile 1852: « La tua idea di farmi fare il busto da Marochetti, è gentile, affettuosa, onorevole, lusinghiera per il mio amor proprio » (N. BIANCHI, p. 183).

<sup>11</sup> Il senatore De Margherita presentò la relazione sul progetto di legge del matrimonio civile il 4 dicembre 1852.

<sup>12</sup> Il 6 dicembre 1852 Roberto si dimise dalle funzioni di membro della Commissione per il monumento di Carlo Alberto (cfr. lett. 364, nota 3): lo sostituì il senatore Castagnetto (A. COLOMBO, I, nota 1, p. 312).

374.

Le 23 décembre [1852]<sup>1</sup>

Mon cher fils,

Je suis, comme il m'arrive souvent, embarrassée pour t'écrire. J'avais retardé ma réponse à ta dernière lettre, voulant t'écrire à Paris, où tu me disais que tu comptais passer les fêtes; maintenant je suppose que la crise ministérielle pourrait bien te retenir à Londres<sup>2</sup>, et je ne sais où il est plus sûr de t'adresser ma lettre, je pense que ce sera toujours en Berkeley Square. C'est pourtant bien dommage et j'étais tentée de t'envier beaucoup cette jolie société; j'aimerais bien à passer mes fêtes de Noël dans cette chère compagnie, mais il ne faut pas penser à ces choses-là, il s'agit de bien autre chose. J'ai expédié ces jours-ci une salade de truffes à Salvator, pensant que tu aurais pu en prendre ta part, mais l'homme propose et Dieu dispose.

Il y a quelque tems que je n'ai plus reçu de lettres de Paris, je suppose qu'il va en arriver pour les fêtes, d'autant plus que j'ai envoyé mes étrennes aux enfans. J'inclus ici celles qui te sont desti-

nées. Il y a le montant des petits objets que tu m'as envoyés et le reste pour te passer quelque petit caprice.

J'ai été étonnée de recevoir tant d'échecs, je conçois qu'ils sont à la mode, dans ce moment par toute l'Europe et ceux-ci sont plus faciles à soutenir que beaucoup d'autres. J'ai arrangé que je donnerai les anglais à César avec le coffret, Charles devant en avoir déjà un jeu semblable, et je donnerai les judiens [*sic*] à Charles, ces *macaco*<sup>3</sup> étant plutôt un joujou qu'un jeu, qui embrouilleraient les idées en jouant. Le porte-billets de visites ira très bien pour Joséphine.

Ainsi je te remercie et tout va bien. Je n'ai pas eu besoin d'aller cette année me faire *squatriner*<sup>4</sup> par Mr Pautas. J'ai été un peu *tareffe*<sup>5</sup> depuis que je t'ai écrit, je souffrais depuis quelque tems de mal à la tête nuitamment, j'ai fini par m'exécuter et mettre des sangsues, il y a quinze jours. Après quoi je me tenais pour sauvée et j'avais repris mes erremens ordinaires. Voilà qu'il y a deux nuits j'ai été prise inopinément d'une violente palpitation unie à une crise nerveuse, sans que j'ai su à quoi l'attribuer, rien ne l'ayant annoncée; Tarellin ne m'a donné que de l'aconit et les symptômes n'ont pas reparu. Je garde encore la maison, mais je compte sortir demain si rien ne survient.

Occupé, comme tu l'auras été, par les événemens qui se passaient sous tes yeux, je ne sais si tu te seras donné la peine de suivre les débats de notre Sénat sur la loi du mariage, où il me semble que ton père a joué le principal rôle<sup>6</sup>, puisqu'il a eu le succès pour son opinion. Il y a eu une séance semblable à celle où D'Israëli<sup>7</sup> et Gladstone<sup>8</sup> se sont entrepris dans votre Chambre. Certes Cavour n'y a rien gagné, lui a-t'on dit des injures partout!<sup>9</sup> tandis que ton père a reçu des marques générales de sympathie dans le Sénat et hors du Sénat. Pour moi, j'ai regretté cette intempérance du Ministre, comme comte Cavour il peut dire et faire ce qu'il veut, je n'ai rien à y voir, mais comme Ministre je suis fâchée qu'il ait joué un si pauvre rôle, car il est à désirer comme financier, qu'il conserve son crédit avec le nôtre; quant à sa politique il y a toujours trop d'*estemporaneo* chez lui.

Maintenant la nomination de Buffa<sup>10</sup> à Gênes, Lanza à Novara<sup>11</sup> et Sauli à Florence<sup>12</sup>, mécontente généralement. Je n'ai pas assisté aux débats du Sénat, car je m'y serais trop inquiétée, je m'en inquiétais même chez moi et peut-être cette inquiétude prolongée a-t-elle influé sur ma santé. J'aurais préféré que ton père ne dût pas fourrer sa main dans ce guêpier, mais une fois que j'ai dit mon opinion il ne

m'appartient pas de vouloir régler les convictions d'autrui et j'ai attendu le résultat de la lutte sans prendre parti ni pour ni contre, car il me paraissait que chacun y apportait une rectitude de conviction corroborée de bons argumens. Seulement c'était une question trop vive pour être discutée dans ce moment sans dangers et sans inconvéniens quelle qu'en fût l'issue. Nous attendons maintenant la présentation d'un nouveau projet que l'on ferait bien d'ajourner encore.

Je répondrai maintenant aux articles de ta dernière lettre, et d'abord je t'engage fort à garder ta cruche: nous en avons passablement ici, et pouvons nous en contenter; quant à tes projets sur la chambre chinoise, une partie se trouverait tout à fait identique avec les miens, c'est à dire en tant qu'il s'agit de la distribution des objets que nous avons; quant à d'autres réformes plus radicales, je ne saurais m'y décider qu'autant qu'il y aurait probabilité que tu vinsses l'habiter autrement que pour deux ou trois jours, et alors je te laisserais la direction de l'*addobbo*; mais comme les choses se passent actuellement, ce n'est pas la peine de se mettre en frais. Certes ne sont pas les idées qui me manqueraient, mais il y a des choses plus palpables, qui n'arrivent pas avec la même facilité que les idées.

Je crois que tu n'as pas bien compris ce qui résulterait de la réalisation du projet de ton père, s'il abolissait l'escalier des locataires. La petite chambre que tu voudrais réduire en estaminet, disparaîtrait et serait réunie à l'escalier actuel pour former une grande pièce, comme ma chambre à coucher, et le passage actuel disparaîtrait, car c'est l'escalier qui le rendait impraticable autrement. Cet appartement aurait la même distribution que le mien, si on y entrait par le grand salon rouge.

Maintenant, cher fils, il ne me reste qu'à te souhaiter de bien bonnes fêtes, et tâche de te garantir de la grippe; ton père va assez bien et se dispose à te confectionner une lettre, Max fait des tableaux<sup>13</sup> et l'Amis de la politique à tue-tête, mais je dispute d'autant moins avec lui que je ne veux pas me donner la palpitation. Adieu, je t'embrasse de cœur.

Parzialmente edita in A. COLOMBO, I, pp. 313-314.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> Il 20 dicembre 1852 era caduto il gabinetto conservatore Derby; il 26 dicembre Emanuele scrisse al padre: « Demain lundi, nous devons avoir les révélations ministérielles et je suppose que je pourrai aussitôt après, peut-être le soir même, partir avec les Walewski et me jeter dans les bras de Salvatore [...] Nous sommes en mal d'enfant pour produire un Ministère » (A. COLOMBO, I, p. 317). Fra coloro che composero il ministero di coalizione costituitosi sotto

la presidenza di Lord Aberdeen vi erano, fra gli altri, il duca di Newcastle (Guerra e Colonie), Russell (Esteri), Palmerston (Interno).

<sup>3</sup> In piemontese il termine indica animale della famiglia delle scimmie; si dice come insulto di uomo brutto e deforme, oppure sciocco.

<sup>4</sup> Costanza francesizza il verbo italiano squattrinare.

<sup>5</sup> Piemontese: « malaticcio, indisposto ».

<sup>6</sup> Allude alla tempestosa discussione avvenuta in quei giorni al Senato sulla legge relativa al contratto civile del matrimonio. Sin dalla prima seduta (15 dicembre), molti oratori, che nella legge vedevano un'offesa ai sentimenti religiosi, parlarono contro; fra essi Roberto, che aveva proposto un emendamento, secondo il quale non si intendeva il matrimonio avere effetto civile se non in quanto precedeva la funzione religiosa (A. COLOMBO, I, p. 313, nota 1).

<sup>7</sup> Benjamin Disraeli, conte di Beaconsfield (1804-1881), uomo politico e scrittore britannico, capo del partito *tory* e deputato ai Comuni. Conservatore in politica interna e imperialista in quella estera, fu più volte ministro e presidente del Consiglio nel 1868 e nel 1874-1880, alternandosi al potere col liberale Gladstone. Fu autore di romanzi: *Vivian Grey* (1826), *Sybil* (1845), *Tancred* (1847).

<sup>8</sup> William Ewart Gladstone (1809-1898), studioso di economia, durante un soggiorno in Italia nel 1850-51 denunciò coraggiosamente il malgoverno borbonico. Deputato ai Comuni, numerose volte ministro, capo dello schieramento liberale, quattro volte primo ministro (1868, 1880, 1886, 1892), si adoperò per promuovere la riforma del sistema elettorale e per fare riconoscere legalmente le *Trade Unions*, favorì il libero scambio. Considerò con simpatia il Risorgimento italiano.

<sup>9</sup> Nella seduta del 16 dicembre il Cavour confutando i vari argomenti degli oratori avversi, aveva aggiunto: « Il senatore d'Azeglio e il venerando signor D'Angennes ci vorrebbero ricondurre al medioevo. Se voi volete che si dia sanzione penale al sacramento del matrimonio, ma perché non si dovrà poi darla anche agli altri atti esterni della religione? Quando io penso alle opinioni del marchese d'Azeglio nel 1848 non posso a meno che dire esser egli caduto in una strana inconseguenza, anzi nell'assurdo ». Rigorosa la replica di Roberto: « Lo Stato ha il diritto d'impormi il sacrificio della vita per il bene pubblico e l'ho esposta nel 1815, nel 1835, l'ho offerta al Re nel 1848. Ma nessuno al mondo ha diritto d'esigere che io sacrifichi il mio dovere verso Dio. Ecco spiegata l'assurdità di mia condotta ». L'emendamento proposto da Roberto d'Azeglio fu respinto con 40 voti contro 38 (A. COLOMBO, I, p. 314, nota 1).

<sup>10</sup> Il 23 dicembre, il deputato ed ex-ministro Domenico Buffa fu nominato intendente generale di Genova.

<sup>11</sup> La notizia non è esatta: l'intendente generale di Novara fu Carlo Farcito di Vinea nel 1852 e l'avvocato Leopoldo Gay di Quarti nel 1853.

<sup>12</sup> Il marchese Francesco Sauli (1807-1893), nel 1848 deputato liberale del collegio di Levante; nel 1852 nominato ministro residente presso la corte di Toscana e nel 1853 senatore.

<sup>13</sup> Massimo era così impegnato con i suoi quadri da essere persino costretto a rimandare un viaggio a Londra; il 14 dicembre aveva scritto a Emanuele: « Come vedi, ci metto della buona volontà. Come però ho presi impegni ed ho lavori da finire, prima di febbraio almeno, non credo possibile d'arrivare » (N. BIANCHI, p. 219).

Le 15 janvier 1853

Mon cher fils,

Te voilà, j'espère, heureusement de retour et tranquillement établi en Berkeley Square<sup>1</sup>, d'après la lettre reçue hier pour ton père. Hier, jour projeté pour ton voyage, il a fait ici une détestable journée, avec vent chaud d'abord et si froid ensuite qu'étant sortie à pied pour aller voir la Romagnan, à moitié chemin j'ai dû rebrousser [chemin], tellement je me sentais saisir par le froid. Je désire que ta navigation ne se soit pas ressentie de cette mauvaise influence, puisque tu n'avais pas, comme moi, la ressource de revenir sur tes pas et t'abriter dans un lieu sûr. Nous avons lu avec beaucoup d'intérêt tous les détails sur Salvator<sup>2</sup>, désireux comme nous le sommes qu'il réussisse, se fasse honneur et trouve son avantage dans sa nouvelle situation. Cependant je t'engagerais à ne pas le pousser trop loin dans la voie de l'élégance<sup>3</sup>, de crainte qu'il lui manque puis les moyens de fournir au nécessaire, sa fortune n'étant pas colossale.

Ce qui me fait avoir ces craintes c'est une lettre d'Isabelle à son parrain, lettre d'une vraie poste froide, où elle demande de l'argent, des gants, et une robe de soie; elle voudrait que son parrain lui fît une pension de dix francs par mois, parce que son père, dit-elle, a tant de dépenses qu'il ne peut pas fournir [à] ce qu'elle a besoin. Tu penses bien que, si je croyais nécessaire et convenable d'intervenir de cette façon, je le ferais avec le plus grand empressement possible, mais il ne me semble pas que ce soit le cas, et je présume que Salvator ne le trouverait pas bon; d'ailleurs, si nous le faisons pour Isabelle il le faudrait faire aussi pour son frère. Tu me diras ton avis sur cette matière, car certainement je suis très disposée à faire tout ce qui serait nécessaire pour prévenir les inconvéniens qui pourraient naître de trop de pénurie d'argent dans ces enfans.

J'avais ici fort engagé Salvator à pensionner les enfans sans leur donner plus que ce qu'il aurait dépensé pour eux, pour les habituer à ménager leurs petites finances, et soigner leurs effets, ce qu'ils ne faisaient nullement. Isabelle est un massacre, qui perd et brise tout ce qu'on lui donne; quand elle saurait qu'elle doit remplacer ce qu'elle détruit, elle deviendrait plus soigneuse et plus rangée.

De mon tems mes cousines Dubourg payaient elles-mêmes tous leurs maîtres, leur mère disait que c'était pour qu'elles missent plus d'application à leurs leçons pour ne pas perdre leur argent avec leur tems. Je pense que l'idée n'était pas mauvaise. Il y a puis une autre pensée plus inquiétante, et c'est que les jeunes gens, quand ils

se trouvent gênés pour l'argent, peuvent se trouver exposés à des tentations terribles; nous en avons eu de funestes exemples dans notre société, l'un n'a pas su résister à l'occasion de mettre dans sa poche un pendant d'oreille de diamant trouvé au bal, l'autre une bourse sur la cheminée d'une dame qu'il visitait etc., puis les emprunts et autres petits *ritrovati*, qui font perdre la délicatesse qu'il serait si nécessaire d'inspirer à ces enfans.

Je me trouve un peu embarrassée de répondre à Isabelle, je ne voudrais point la faire gronder par ses parens, et j'aime bien qu'elle conserve confiance en nous, qui pouvons rectifier ses idées quand elles dévient, mais il faudra pourtant lui insinuer que les *stoccate non sono dignitose*.

Je crains toujours que dans cette éducation on ne soigne que la partie d'agrément et que le fond soit négligé. Pour mon gros Poupon, je ne me chagrine pas s'il est un peu lent à prendre la teinte locale, il y a du fond et de la réflexion chez lui, pourvu qu'on ne le gêne pas, les bonnes cordes vibrent, et le reste viendra.

Mariette n'a que trop raison dans ses observations, mais le bon Dieu ayant disposé les choses ainsi, il aura ses raisons. En tout cas, ce ne serait pas Mariette que je voudrais charger de remettre les bonnes traditions en vigueur. Je crains qu'elle n'ait pas été très contente des enfans, qui me semblaient l'avoir parfaitement oubliée. Je n'aime pas mieux qu'elle l'influence Rignon<sup>4</sup>, mais elle était inévitable; surtout je ne voudrais pas que l'on laissât naître des idées de mariage entre ces jeunes gens, s'agissant d'une race de fous; la destinée de la comtesse Rignon n'est pas enviable et ce ne serait pas un élément à introduire dans la famille. Quant à entreprendre ce voyage pour mon compte, l'inclination, la raison, les forces et les circonstances s'y refusent; qui voudra me voir, viendra me chercher dorénavant. Il est tems de se tenir tranquille pour la raison qu'on ne peut pas être et avoir été.

Je n'ai jamais eu la satisfaction de savoir si Salvator avait reçu et mangé les truffes; je n'ose pas le demander, ce qui semblerait un reproche, mais si tu en sais quelque chose tu me ferais plaisir de me le dire pour ma gouverne.

Ton père voulait t'écrire, mais il a été de nouveau pris aux jambes depuis quelque tems, il a même beaucoup souffert la nuit; enfin, hier matin, Riberi l'a visité et a jugé que c'était l'inflammation des veines, il lui a mis une grande quantité d'onguent réfrigérant et cette nuit il a été tranquille. J'ai eu beaucoup de malades autour de moi depuis quelque tems: la petite Louise nous a donné beaucoup d'in-

quiétude, il paraît qu'on lui a laissé prendre un coup de soleil, heureusement elle semble hors d'affaire. Charles est alité aussi; il veut mener une vie qui n'est pas en rapport avec ses forces. Mon frère se plaint toujours de ses yeux, Joséphine est debout jusqu'à nouvel ordre.

Notre carnaval est assez animé et le tems superbe, nous paierons tout cela plus tard. Nous avons un mariage du jeune Piossasque<sup>5</sup>, un bon garçon de 21 ans et 40 mille francs de rente, avec Cristina Pamparà, Jenny est contente; quant à Léonie<sup>6</sup>, l'affaire a été manquée, il faudra qu'elle vienne ici chercher ce qu'il lui faut, avec 5. ou 6 cent mille francs il n'y a pas à s'en inquiéter. La princesse de Monléard<sup>7</sup> était au plus mal à Pise, où on s'attend à ce qu'elle vienne empêcher les bals de Cour. On me dit que Corti<sup>8</sup> doit partir ces jours-ci, je ne sais pas s'il me donnera signe de vie. Nous parlons souvent avec ton père de master Gib; je voudrais qu'il pût nous rendre la pareille, nous le voyons toujours sortir par la porte vitrée du salon et enfiler comme une flèche le sentier montant, objet de ses désirs.

Si tu avais une occasion convenable et que tu voulusses m'envoyer deux de ces grosses épingles pour attacher mon châle, tu me ferais plaisir, on m'a perdu la dernière le jour de la présentation à la Cour, que j'ai dû laisser mon châle aux mains des domestiques [...] <sup>9</sup> de Joséphine, j'en ai acheté une ici, mais elle est affreuse. La Reine à cette occasion m'a fort demandé de toi. Ton père devait dîner aujourd'hui à la Cour, mais il n'est pas en état de profiter de cet honneur.

Le Nucle découvre toujours quelque tableau: il vient de trouver un portrait de Van Dick<sup>10</sup> dans les *spiegass*<sup>11</sup> qui ornaient jadis le grand salon de Moncalier. Adieu, cher fils, si tu cours les campagnes prends garde à ces malencontreux chemins de fer, où il arrive toute sorte de catastrophes, porte-toi bien, nous t'embrassons.

<sup>1</sup> Emanuele era rientrato a Londra, da Parigi. L'11 gennaio aveva scritto a Roberto: « C'est encore de Paris d'où je vous écris et d'où je serais parti déjà sans un bal qui doit avoir lieu après-demain aux Tuileries et où je compte faire ma Cour à l'Empereur. Mais décidément je rentre du château pour faire mes paquets et le lendemain de grand matin je file pour Berkeley Square où je compte coucher le soir » (A. COLOMBO, I, p. 318).

<sup>2</sup> Nella citata lettera al padre dell'11 gennaio, Emanuele scriveva a proposito del cognato: « Notre nouveau Ministre ici me paraît travailler brillamment

et avec ardeur à établir des rapports de cordialité. [...] J'ai pu craindre un instant que dans l'intérieur des coulisses, l'excellent cœur et la disposition bienveillante de cher Salvator ne pussent amener des dangers sur sa tête en désorganisant la subordination. Mais je dois lui rendre justice. Les actes de vigueur sont arrivés, les méchants ont tremblé et l'ordre a triomphé» (A. COLOMBO, I, p. 318). Dalla testimonianza di Margherita Collegno, tuttavia, pare che Salvatore non fosse molto stimato: «Doria viene a prendere congedo per tornare a Parigi, ma senza missione. Dice che Villamarina è un povero diplomatico, che raccoglie tutte le chiacchiere dei caffè e ne fa l'oggetto di dispacci. Si è messo tutto nelle mani di Cobianchi, il quale è un furbone, e Villamarina che si crede il più furbo degli uomini è menato da lui» (M. COLLEGNO, *Diario*, 27 gennaio 1853, p. 100).

<sup>3</sup> Conferma le velleità di eleganza del Villamarina, una osservazione della Collegno del 10 ottobre 1852: «Arriva Emmanuel d'Azeglio da Torino che assicura che Villamarina arriverà quanto prima colla famiglia e che farà *table nette* in casa, probabilmente per rimontarla su di un piede più elegante» (M. COLLEGNO, *Diario*, p. 62).

<sup>4</sup> Allusione agli stretti legami di parentela esistenti fra le famiglie Boyl e Rignon. Infatti, Maria Cristina Pilo Boyl, sorella di Caterina, seconda moglie di Salvatore, aveva sposato il conte Edoardo Rignon.

<sup>5</sup> Enrico Piosasco d'Airasca (1831-1865), figlio di Amedeo, prese in sposa, il 6 agosto 1853, Cristina Giannazzo di Pamparato (1831-1901).

<sup>6</sup> Leonia Giannazzo di Pamparato (n. 1833), sorella minore di Cristina, il 6 marzo 1854 sposò a Parigi il marchese Luigi Pallavicino Ceva di Priola.

<sup>7</sup> La figlia di secondo letto della madre di Carlo Alberto (cfr. lett. 288, nota 11).

<sup>8</sup> Cfr. lett. 301, nota 2.

<sup>9</sup> Vocabolo illeggibile.

<sup>10</sup> Antonie Van Dyck (1599-1641), pittore fiammingo. Dopo un breve soggiorno in Inghilterra, visse in Italia, a Genova e visitò Firenze, Bologna, Venezia e Palermo. Quando tornò in Inghilterra, nel 1632 diventò pittore ufficiale del re. La sua produzione pittorica fu vastissima e la sua influenza ebbe portata europea.

<sup>11</sup> Piemontese: «pitturaccia, brutta pittura».

376.

Le 23 janvier 53

Cher fils,

J'ai vu avec beaucoup de satisfaction que tu es arrivé sain et sauf malgré vents et marées<sup>1</sup>. Salvator, qui était enfin venu à bout de la composition d'une manière satisfaisante, m'en avait dit un mot dont je l'ai remercié. Quant à toi, tu auras trouvé une mienne grande lettre à ton retour d'Ashburton, qui t'aura remis au courant. Ton père pensait t'écrire, mais comme il ne dispose pas toujours de son

tems, j'ai décidé que je commencerais par te répondre, quoiqu'il n'y ait que huit jours que je t'ai écrit.

Je ne sais trop que dire de l'état des jambes de ton père, un jour il se croit guéri et le lendemain elles recommencent à le faire souffrir. Il faudrait peut-être plus de patience et de suite dans la cure, mais il est si contrarié d'être gêné dans ses mouvemens qu'après quelques jours de repos, dès qu'il se sent mieux, il s'échappe. Maintenant il s'est mis à la tête, avec Arconati et Casana<sup>2</sup>, d'une association pour les maisons des ouvriers<sup>3</sup>, il paraît que la chose réussit, il y a déjà une centaine de mille francs et l'affaire n'est pas encore publique. On espère que la ville accordera les terrains, cela l'occupe beaucoup. Je te remercie de tout ce que tu dis et fais pour le 27<sup>4</sup>, dont il serait plus satisfaisant pour l'amour-propre de ne plus parler, j'en ai tant vu de 27 que c'est effrayant. Mes chers enfans, je ne vis plus que pour vous aimer, il semble que toute la vitalité se soit retirée à l'endroit du cœur que vous occupez. Du reste, je dis comme Valentine de Milan, *plus ne m'est rien, rien ne m'est plus*. Le pays va cahin-caha à la vérité, mais sans produire ni grandes craintes, ni enthousiasme, il n'y a pas à s'en occuper.

Je suis aise que tu aies pu avoir les étrennes que tu désirais. J'ai fait pour mon compte des dépenses de luxe que je me reproche un peu. J'ai d'abord acheté une montre, la mienne n'allant plus que le matin, ce qui est tout simple, quand on est vieux, on prend ses aises. Puis j'ai acheté une paire de bracelets en or, je n'avais que des bracelets parés que je n'ai guère occasion de porter, et ton père voulant me donner un bouquet pour le 27, je l'ai engagé à entrer dans cette dépense, que je ne voulais pas mettre toute sur son compte, ni sur le mien. Je ne les ai pas pris chez Mortimer, tu penses bien, ils sont modestes mais suffisans pour ce que j'ai à faire.

Nous avons depuis une quinzaine de jours, un hôte à la maison, c'est une ex-Marmotine de ton père, qui se trouvait dans une situation très malheureuse, son histoire pourrait trouver place dans les mystères de Paris<sup>5</sup>, ceux de Turin ne sont pas plus édifiants. Victime d'un guet-apens, vendue par sa mère, elle a toujours conservé les meilleurs sentimens et ne demande qu'à vivre honorablement, mais c'est ce qu'on ne voulait pas lui accorder et elle aurait fini par se jeter à la rivière, si on n'était venu à son aide. Elle a heureusement les dispositions les plus prononcées pour l'art dramatique qu'elle étudie, et nous espérons qu'elle puisse bientôt débiter avec un succès qui lui procure de suite une existence indépendante. Il y a bien certain major qui paraîtrait disposé à l'épouser, mais il n'a rien du tout, et je ne sais trop que dire de ses qualités morales. La pauvre

créature est fort discrète, ne bouge pas de son coin et n'embarrasserait guère, si elle n'avait intenté un procès contre les gens qui l'ont perdue et ruinée avec toutes sortes d'infamies, et comme les adversaires ne peuvent se défendre qu'en diffamant, ils ne s'en font pas faute. C'est une chose qui me pèse infiniment que de vivre dans cette atmosphère et d'entendre toujours parler des plus vils coquins et de leurs infamies. Cela me met mal à l'aise, espérons-que nous pourrons en sortir bientôt.

Je ne sais guère m'affliger des mariages manqués<sup>6</sup> et je ne pense, mon cher fils, que celui dont tu me parles ne te convenait pas puisqu'il en a été décidé autrement; ce n'était pas encore celle qui t'était destinée. Je suis bien aise que tu conserves toujours au moins la disposition à le faire le cas échéant, et désire que l'occasion se présente avec toutes les convenances désirables.

Celui qui se fait ces jours-ci, étonne passablement et j'aime mieux que ce ne soit pas toi qui le fasse, quoique j'en eusse plaisanté une fois avec toi, *che gnet!*<sup>7</sup> Je ne pense pas qu'il soit du tout avantageux, mais je me lave les mains de tout ce monde-là. Je ne reconnais pas dans cette occasion l'habileté qu'il a montré dans d'autres circonstances.

Nous n'avons guère de nouvelles par la ville. La mort de l'archiduc<sup>8</sup> a fort dérangé notre carnaval, beaucoup moins animé que ces dernières années et qui prendra bientôt fin. Hier nous avons vu la première neige de l'hiver, mais il n'y a déjà plus de traces. Nous avons eu ces jours passés la mort de la pauvre Olimpia Rosignan<sup>9</sup>; elle laisse trois enfans à qui elle était bien utile. Nous avons aussi la petite Garofolo, fille d'Herminie, qui est bien malade, elle avait l'air de très bonne santé, mais ces Bagnasc sont si chanceux.

A la maison Alfieri tout le monde est sur pied, Louise a très bien surmonté sa petite bourrasque. Hier, Cavour a dû avoir à dîner des députés de la droite, De Cardenas lui ayant reproché qu'il n'invitait que la gauche, il s'est de suite exécuté.

J'ai vu ce matin lundi, que ton père te composait une épître, il te parlera de nos duels<sup>10</sup>, c'est pourquoi je ne t'en dis rien. Corti ne m'a point fait dire son départ, Sior Martuffo, heureusement je n'avais rien d'important à te mander. Il me semble que Max annonce son départ pour [Londres] dans 15 jours<sup>11</sup>. Il laisse les commandes d'ici, pour en aller chercher d'incertaines, je ne sais s'il fait une bonne spéculation.

Tout le monde a lu *Uncle Tom*<sup>12</sup>, on en a un exemplaire avec gravures pour 30 solds, italiens ou français au choix, maintenant on

attends l'autre ouvrage. J'ai reçu *Caprice et Zig Zag*, et je l'ai donné à Jenny. Je suis aise que le petit attaché se porte bien et je t'embrasse de tout mon cœur.

<sup>1</sup> Da Londra, il 16 gennaio, Emanuele aveva scritto a Costanza a proposito del suo felice viaggio di ritorno: « Il est même remarquable que malgré les tourmentes qui ont imperversé sur ces côtes depuis deux mois, j'aie réussi en allant et au retour à souffrir à peu près pas du tout. Je remarque qu'après l'ouragan il y a toujours quelques momens de calme et c'est alors que j'ai traversé » (A. COLOMBO, I, p. 319).

<sup>2</sup> Il banchiere Ignazio Casana, con sede in via Bogino 9.

<sup>3</sup> Nella lunga lettera del 25 gennaio al figlio, Roberto descrisse dettagliatamente il suo progetto: « J'ai, moi aussi, cru devoir profiter de la bonne direction que tu as donnée à mes idées, en prenant l'initiative d'une amélioration sociale réclamée également par la religion et par l'humanité, celle des maisons pour les ouvriers. [...] J'ai déjà réuni les premiers élémens de la grande entreprise en les équilibrant dans les deux classes, pour ne pas être accusé de vouloir être exclusivement aristocrate même dans les œuvres de bienfaisance. [...] Ma première victime a été le marquis Arconati, dont je connaissais le cœur et la bourse; j'ai ensuite invoqué Mr le banquier Casana, qui a accepté » (A. COLOMBO, I, pp. 321-322).

<sup>4</sup> Il 27 gennaio ricorreva il sessantesimo compleanno di Costanza.

<sup>5</sup> Allusione al celeberrimo romanzo di Eugène Sue, *Les Mystères de Paris*, pubblicato a Parigi con straordinario successo, nel 1842-43.

<sup>6</sup> Nella lettera del 16 gennaio 1853 alla madre, Emanuele aveva raccontato di un progetto matrimoniale naufragato con una certa Miss Elliot, cugina dei Minto, giovane povera, ma « parfaitement élevée ». Purtroppo era stato preceduto da un giovane della famiglia Russell, « e così finì la dolorosa istoria [...] » concludeva filosoficamente Emanuele (A. COLOMBO, I, pp. 319-320).

<sup>7</sup> Piemontese: « uomo ostinato, che non intende ragione ».

<sup>8</sup> L'arciduca Ranieri (n. 1783), padre della regina Maria Adelaide, già viceré del Lombardo Veneto, morì a Bolzano il 16 gennaio 1853.

<sup>9</sup> Olimpia Rosignano, nata Pocchettini di Serravalle, morì a Torino il 21 gennaio 1853.

<sup>10</sup> Nella citata lettera a Emanuele del 25 gennaio, Roberto scrisse: « L'officier autrichien qui, après avoir bêtement insulté Mr Roppolo, jeune officier des nôtres, s'était battu avec lui à Castel S. Giovanni, est mort de ses blessures. Il y a eu un autre duel aussi, dont je ne connais pas les détails entre Mr le chevalier Cuggia et un avocat, qui a été blessé assez conséquemment. Une dispute au bal » (A. COLOMBO, I, p. 323).

<sup>11</sup> Massimo aveva intenzione di recarsi a Londra, come risulta dalle lettere a Emanuele del 9 e 30 gennaio (N. BIANCHI, pp. 220-224) e dalla lettera a Luisa del 16 gennaio: « Oramai si avvicina il momento d'andare a Londra, e se ho da tentare, con probabilità di successo, bisogna che abbia tutti gli aiuti possibili » (G. CARCANO, p. 442).

<sup>12</sup> Cfr. lett. 372, nota 11.

Mon cher fils,

Je tardais à t'écrire dans l'espoir de recevoir une lettre de toi, parce que je n'aime pas les correspondances croisées, à propos rompus, qui ressemblent aux conversations que tu faisais jadis avec l'Amis, où vous étiez capables de parler un quart d'heure l'un d'une chose et l'autre d'une autre, jusqu'à ce que je perdisse patience et vous remissee sur la même voie. Mais j'ai reçu de tout ces derniers tems, excepté des lettres de toi. La mienne ne pourra partir que demain, mais je profite de mon loisir du dimanche, et d'abord je te dois un remerciement pour le bel étui que tu m'as envoyé, nous l'avons extrêmement apprécié, comme des gens qui s'y entendent et disons que Mylord est magnifique dans ses munificences.

Tu avais donné la *storta* <sup>2</sup> à l'Amis, qui croyait de bonne foi n'avoir qu'un rouleau de je ne sais quel onguent à me remettre de ta part pour ma fête, et j'avoue que cela m'étonnait un peu, quoique je sois très disposée à recevoir en bonne part tout ce qui me viendrait de toi. J'ai ensuite reçu les épingles pour le châle, c'est bien différent de celles que je réclamais; si elles augmentent toujours dans cette proportion, je ne sais où l'on arrivera. Enfin c'est plus élégant et je te remercie encore. A la fin j'ai eu un n.° du *Punch* <sup>3</sup> et je ne comprenais ce qu'il me voulait, lorsque j'ai découvert l'article *Snuff* <sup>4</sup>, qui m'a mise au fait. Je le passerai à la marquise Arconati qui est toujours après moi, pour que je lui donne du tabac. Si tu veux savoir comment s'est passé le 27, je te dirai que j'ai eu de mon frère un grand médaillon représentant un calvaire en relief, je ne sais de zinc ou quoi, mais il figure sous le Sasso-Ferrato <sup>5</sup>. Les jeunes gens m'ont donné beaucoup de bonbons dans des coquilles attenantes à un cep de vigne, Jenny encore des bonbons et l'Amis un joli flacon. Moi, je leur ai donné à dîner, et le dîner était très bon, mais voilà que le cuisinier nous a quittés et nous avons pris l'aide de la maison Alfieri que nous essayons maintenant.

J'ai ensuite passé le reste de mon carnaval fort tranquillement et n'ai eu d'autre divertissement que des *buratins* chez les Marmotines, Gianduja maître de langue anglaise, et un ballet fort joli quoique je n'aye pas bien compris l'intrigue. Les trois derniers jours, je les ai passés chez moi toute seule; toutes réflexions faites, j'ai trouvé que c'était ce qui m'amusaient davantage.

Les choses ne se passaient pas si tranquillement à Milan <sup>6</sup> comme

tu auras vu. Il y a eu là une échauffourée déplorable, qui rendra le sort de ce malheureux pays encore plus pitoyable et les innocents payeront pour les coupables. On a pendu un ancien précepteur des Greppi<sup>7</sup>, qui s'est trouvé pris par hasard dans la bagarre parcequ'il était porteur d'un bâton sur lequel il s'appuyait à cause d'une grande maladie dont il relevait à peine, et les Greppi sont tout à fait autrichiens, du moins le père.

Je ne sais pas si on ne voudra pas nous compromettre un peu pour toute cette affaire, quoique l'on ait empêché ceux qui étaient dans le pays de passer la frontière, qu'on en ait arrêté et qu'on dise qu'on va interner les uns, faire partir les autres. Mais notre Ministère est si mou avec ce parti qu'il se fait accuser de connivence<sup>8</sup>. On a trouvé des armes chez le député Depretis<sup>9</sup> vers Pallanza; interrogé par S. Martin<sup>10</sup>, il a répondu d'une manière qui n'a pas dû lui plaire; maintenant le fisc est saisi de l'affaire, ce qui pourra nous procurer quelques séances orageuses à la Chambre.

A Milan les troupes étaient passablement démoralisées. Elles croyaient recommencer le 48. Comment aussi se laisse-t-on toujours prendre au dépourvu. Leur police ne se fait pas faute d'être odieuse; elle pourrait être un peu plus clairvoyante. Aussi Pachta<sup>11</sup> rejetait tout sur nous, mais ce n'est pas une raison, Bao aussi sans plus de logique.

L'Amis est inquiet. Outre les embarras actuels nous allons vers 1854 et les élections générales. Nous aurions besoin d'une grande prudence et ce n'est pas la vertu à la mode. Je vois qu'on nous redonne Butenval<sup>12</sup>, qui ne plaît ni au pays, ni à ses collègues et qui donne toujours de fâcheuses impressions sur le pays. Nous avons frisé ces jours-ci l'occupation de la Savoie; les ordres étaient donnés à Lyon. Heureusement qu'on a pu arriver à tems pour les faire contremander, vu l'attitude calme du pays et la répression des désordres à Milan.

Maxime part demain. Le tems avait été si mauvais pendant une quinzaine, qu'il avait retardé son départ. Je ne sais si tes meubles se trouveront bien de sa présence et de celle de Gaetano<sup>13</sup>, le maître n'est pas soigneux du tout et le valet assez dragon.

Tu sais que Salvator a perdu sa mère<sup>14</sup>, il y gagnera quelques milliers de francs. Je n'ai pas encore vu Ciccio, qui était un peu malade, je pense qu'il songera à aller rejoindre la famille, dès qu'il aura mis ordre à ses affaires.

J'ai dîné mardi-gras<sup>15</sup> à la maison Alfieri, ils sont tous bien *splu-*

*fri*<sup>16</sup>, mais il a fallu faire carnaval. Il y a eu bal chez eux lundi gras. On a voulu remettre en honneur le bal masqué de dimanche gras, beaucoup de monde y a été, il en est résulté un duel hier entre le frère de Joséphine<sup>17</sup> et un S. Alban, Aynard a eu une égratignure à la main.

Ton père a continué d'être incommodé à ses jambes, maintenant cependant il paraît aller mieux, mais il n'est plus comme ces années passées et cela m'inquiète et m'attriste. Adieu, cher fils, je te laisse et t'embrasse de cœur.

Lundi

Je reprends ma nouvelle de Butenval, qui n'était qu'un commérage, puisqu'il est parti hier pour sa destination. Il nous est arrivé Bingham, qui s'est trouvé à Milan pendant la crise et qui a eu une peur de tous les diables craignant d'être traité comme un partisan de l'Autriche. Il voulait que le commandant lui envoie une escorte et se retirer au château; mais il paraît qu'on n'a pas jugé à propos de le satisfaire et il a alors pensé qu'il était encore plus en sûreté ici qu'au milieu de ses chers autrichiens. Maintenant il regrette de ne pas avoir été assassiné pour que son Gouvernement en demande raison à Vienne.

Hier nous avons eu à dîner Max et l'Amis; le cuisinier a été approuvé, surtout une certaine soupe polonaise a eu beaucoup de succès. Ce n'est pas une sommité, mais c'est un cuisinier plus fin que les autres. Je m'en vais tout à l'heure donner encore un bon jour à Max chez lui. Ton père y a été ce matin, il a vu les petits bustes en bronze qu'il trouve assez laids et point soignés du tout, je lui ai dit que c'est peut-être la mode.

Adieu, maintenant pour tout de bon, porte-toi bien.

J'ai fait la connaissance d'une Mrs Clarke<sup>18</sup>, femme d'un secrétaire de légation, qui me semble la femme la plus douce des trois royaumes unis. Elle vient de perdre une petite fille qu'elle nourrissait, ce qui me fait lui faire plus d'honnêtetés. J'oubliais un mariage pas joli du tout, Marianne Morozzo<sup>19</sup> veuve de Kasimir, épouse Ter-nengo dit *Bianchet*.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 462-463.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> Piemontese: « dare il gambetto, secondare il parere altrui per farlo cadere in errore, fingere, simulare ».

<sup>3</sup> Settimanale illustrato inglese, fondato nel 1841 a Londra da H. Mayhew, M. Lemon e J. Stirling Coyne. In un primo periodo esercitò una brillante satira politica di orientamento radicale, col tempo, pur mantenendo i toni umoristici, si spostò verso l'area moderata e conservatrice.

<sup>4</sup> Probabile allusione a qualche articolo sul tabacco: in inglese, *to snuff* significa « aspirare col naso, fiutare tabacco ».

<sup>5</sup> Giovanni Battista Salvi, detto il Sassoferrato (1605-1685), pittore di gusto classicheggiante.

<sup>6</sup> A Milano, il 6 febbraio vi fu un tentativo di rivolta popolare, organizzato dai mazziniani, che nel pomeriggio avrebbero dovuto attaccare di sorpresa i corpi di guardia. L'attacco fallì completamente. I tafferugli causarono 11 morti e circa 70 feriti fra i militari, 4 morti e 6 feriti fra i popolani.

<sup>7</sup> Nei giorni immediatamente successivi vennero arrestati centinaia di rivoltosi: di questi, 12 furono impiccati subito, altri 3 il 16 marzo, molti altri ancora, condannati a morte, ebbero poi la pena commutata in prigionia. Il personaggio cui fa cenno Costanza è un certo Scannini, maestro privato dei figli del conte Giuseppe Greppi, nipote di Margherita Collegno, diplomatico austriaco, ambasciatore a Madrid e Costantinopoli. L'episodio è raccontato da Teresa Greppi in una lettera a Margherita Collegno del 13 febbraio 1853 (M. COLLEGNO, *Diario*, p. 373).

<sup>8</sup> Mazzini aveva mandato a Torino Aurelio Saffi che aveva preso contatto con alcuni esponenti della sinistra parlamentare piemontese, come Lorenzo Valerio e Agostino Depretis, i quali, pur non essendo mazziniani, non contrastarono la preparazione del moto.

<sup>9</sup> Agostino Depretis (1813-1887), laureato in giurisprudenza a Pavia, nel 1847 incominciò a occuparsi attivamente di politica. Eletto deputato alla Camera subalpina nel giugno 1848, rappresentò per 40 anni ininterrottamente il collegio di Stradella. Fu uno degli esponenti più autorevoli della sinistra ed ebbe contatti con Mazzini. Per il moto del 6 febbraio aveva procurato agli insorti una sovvenzione di ben 25.000 lire, da parte di un ricco signore di Stradella.

<sup>10</sup> Gustavo Ponza di San Martino (1810-1876), dal 4 novembre 1852 ministro dell'Interno nel primo ministero Cavour.

<sup>11</sup> Il conte Carlo Pachta, consigliere del Governo austriaco.

<sup>12</sup> Il diplomatico His de Butenval (1809-1883) era già stato ministro di Francia a Torino nel 1852. La voce, infondata, è smentita da Costanza stessa poche righe dopo.

<sup>13</sup> A proposito del suo domestico, Massimo aveva scritto al nipote il 9 gennaio: « parlo del condurre o no il servitore. È necessario che sappia se mi dici che posso fare a meno per procurarmi un'economia, o perché ti porta qualche inconveniente. Chi riceve ospiti, generalmente trova più pesante il servitore del padrone. Mi vien l'idea che la faccia un po' di *pandour* di Gaetano, e il suo essere alquanto selvatico, possa far macchia in mezzo ai tuoi servitori, oppure che urti le abitudini inglesi » (N. BIANCHI, pp. 221-222).

<sup>14</sup> La madre di Salvatore, Teresa Villamarina nata Sanjust di San Lorenzo, morì a Torino il 3 febbraio 1853.

<sup>15</sup> 8 febbraio.

<sup>16</sup> Piemontese: « persona fiacca, macilenta, sparuta ».

<sup>17</sup> Aynardo Benso di Cavour (1833-1875) era il fratello minore di Giuseppina.

<sup>18</sup> La moglie di Forbes Clark, primo applicato alla legazione di Gran Bretagna a Torino.

<sup>19</sup> Marianna Radicati di Brozolo (m. 1867) era vedova dal 1849 di Casimiro Morozzo della Rocca.

378.

Vendredi, 18 février [1853] <sup>1</sup>

Mon cher fils,

J'ai reçu mardi soir ta lettre que j'attendais et je profite d'une journée de neige pour acheminer une réponse cathégorique à toutes les questions que tu as traitées; ma lettre partira puis, lorsque j'aurais eu te tems d'en venir à bout, puisque tu as dû recevoir aujourd'hui ma dernière. Nous n'avons pas pu combiner d'avoir Bret <sup>2</sup> à dîner, parce que ton père était souffrant et que lui-même ne s'est plus laissé voir qu'au moment du départ.

Passons à l'article Salvatore et compagnie <sup>3</sup>. J'avais fini par écrire à Isabelle et lui envoyer l'argent et ton père les gants qu'elle demandait. En lui faisant toutefois un peu de sermon sur l'inconvénance de vouloir tout ce qu'on voyait et surtout d'emprunter de l'argent pour se le procurer. Je n'ai reçu que ce matin la réponse, elle me paraît excessivement contente du résultat de son expédition et me dit que ses créanciers étaient son père et sa mère, ce qui amoindrit certainement de beaucoup sa faute, mais cela m'a paru drôle. J'avais ensuite eu la rare occasion de répondre à Salvator, et je lui avais touché un mot, non de la lettre d'Isabelle, mais de ses dépenses parisiennes, lui offrant en toute confiance de l'y aider en quelque chose pour les enfans, m'offrant par exemple de me charger du maître de musique d'Emmanuel, parce que je regrettais qu'on négligeât ce talent et que je ne prenais pas pour bonne la raison qu'on attendait les longues journées. Ou bien, je proposais de leur donner quelque peu d'argent pour leurs mêmes plaisirs. Salvator n'a pas répondu, mais Manuel a écrit dans la lettre de sa sœur et il est tout disposé à accepter la proposition que faisait sa sœur d'une petite pension de 10 francs par mois, ce qui n'est pas ruineux pour moi, mais me semble insuffisant pour lui s'il n'a pas d'autre ressource. Au reste, Salvator doit être maintenant plus à l'aise depuis la mort de sa mère. Isabelle me dit que Marianne voulait les quitter, elle ne m'en dit pas l'époque précise; je lui ai offert un lit au passage, je le lui donne volontiers pour qu'elle me parle en détail des enfans.

Il me semble que Salvator vient de faire une *stopa*<sup>4</sup> que je ne sais comment m'expliquer et que je regrette<sup>5</sup>. Giulio Litta et le jeune Trotti<sup>6</sup> sont allés à Paris pour voir les fêtes du mariage<sup>7</sup>, je leur avais remis une lettre *chargée* pour Isabelle, et la marquise Arconati leur avait donné une recommandation très pressante pour dame Catherine. Arrivés à Paris, ils se présentent à la légation et ne sont pas reçus; ils écrivent pour savoir quand ils pourraient l'être, point de réponse; ils écrivent une seconde fois pour avoir des billets de bal, aucune réponse; enfin ils reçoivent le lendemain du grand festin un invitation à dîner deux heures avant le repas. Je ne sais pas s'ils ont accepté ou refusé, mais je crois plutôt la seconde version. Ce que je sais c'est qu'ils sont revenus criant comme des *strassé*<sup>8</sup>, et non sans avoir raison. Je te plains de tes tracasseries domestiques, ce ne sont pas des chagrins, mais c'est ce qu'il faut pour donner de l'humeur.

Je désire que tu te réconcilies avec Richard, car un bon cocher mérite d'être ménagé; je pense bien qu'à Londres ils seront moins rares qu'ici, où il sont presque tous des *sciapa suc*<sup>9</sup> comme dit barba Carlin. Je ne m'étais pas donnée à toi comme un modèle à imiter dans l'affaire du mors aux dents, je suis bien aise que tu en aies été quitte à bon marché.

Les nouvelles de Milan sont les plus tristes possibles. On y sévit avec une rigueur extravagante contre une population qui n'a pris aucune part à cette déplorable échauffourée et qui en a été aussi surprise et aussi effrayée que le pouvoir. Les Milanais étaient aussi menacés que la garnison; si seulement ces bandits avaient été maîtres de la ville pendant deux heures. Je n'entre pas dans le détail des mesures de rigueur prises parce que tu peux les lire ailleurs, mais il y a des vexations et des exactions de la main à la main qui sont affreuses. Comme aussi l'histoire d'un comte Annoni<sup>10</sup>, partisan de l'Autriche, malade, dont on avait rempli la maison de soldats et qui s'en trouvant incommodé, se plaignit un peu vivement de cette vexation, l'officier le fit très bien saisir par ses soldats et lui fit donner la bastonnade. Le fait est public et avéré. Ce monsieur est parent des Greppi.

On plaint non seulement ceux qui sont à Milan, mais ceux qui étant ici y ont leurs parents, car personne n'y est en sûreté. Aussi sont-ils réduits à ne pas oser sortir de leurs maisons que dans les cas de nécessité urgente. Il y a des piémontais qui y étaient allés pour leur plaisir, ou leurs affaires, qui voudraient bien en être dehors. Ils ne peuvent obtenir leur passeport et ils n'y peuvent rien faire,

car même le *duomo* est occupé par la troupe. On y a défendu de chanter dans les églises, ni grand messe, ni vêpres, ni *tantum ergo*. Une espèce d'interdiction mise par Radetzky.

Quant à nous, tout est calme<sup>11</sup>. On a interné les Lombards, qui étaient vers la frontière; on a fait partir des suspects; maintenant nous attendons.

Après avoir connu ton intention, j'ai regardé de nouveau ton journal, il est sûr que le volatile<sup>12</sup> fait une piteuse mine. Cependant, qu'on y prenne garde! nous aussi nous avons et sur bronze un lion qui *scarpenait*<sup>13</sup> l'aigle, et pendant que nous chantions sur tous les tons plus ou moins faux *già l'aquila d'Austria le penne ha perdute*, l'affreuse bête n'avait perdu ni bec, ni griffes et qui dut s'en retourner penaud fut le pauvre lion, à qui il faudra du tems pour guérir ses blessures.

Dimanche 20

Je reprends, mon cher fils, le fil interrompu de mes idées et des tiennes et j'aborde la question<sup>14</sup> de ce que tu appelles ton dernier bulletin. Tu me mets dans un grand embarras en m'interpelant aussi directement, car j'avais toujours évité jusqu'ici, de me prononcer d'une façon positive à cet égard, vu que les choses n'en étaient jamais venues près d'une conclusion, et que je n'aime pas à te contrarier, si je puis l'éviter.

Je commence par admettre tout à fait qu'on doive te laisser juge de ce qui peut te convenir dans une affaire aussi importante et qui te concerne principalement; je ne voudrais pas prendre sur moi une aussi grande responsabilité, et je ne saurais d'ailleurs où prendre ce qui conviendrait, quand tu m'en donnerais la commission. Ainsi en te recommandant seulement de ne pas déroger, parce que je ne vois pas que cela réussisse et je crois que tu penseras comme moi sur cet article, pour tout le reste je trouve juste que tu suives tes sympathies et juges de ce qui te convient, des conditions que tu peux exiger et des concessions qui peuvent se faire. Il n'y a ici qu'une seule circonstance qui me soit pénible, c'est celle de la religion, comme tu peux bien le penser. Cette difficulté existe pour la partie; je ne dirai pas adverse, mais intéressée; elle doit d'autant plus exister dans cette croyance, et nous nous montrerions même sous un aspect peu favorable si nous donions lieu à croire que nous y mettions moins d'importance qu'eux. Je ne puis pas dissimuler que cette circonstance ne me soit très pénible: comme je te l'ai déjà dit, je ne puis pas

me promettre que tu aies du catholicisme pour deux; je sais bien que tu ne te feras pas protestant, mais en deviendras de plus en plus indifférent, ce qui ne vaut pas mieux. Je voudrais que la dame n'eût qu'une simple dot et n'eût pas cette difficulté; je n'aurais que des encouragemens à donner, comme quand il s'est agi de la marquise [...] <sup>15</sup>: quoiqu'il n'y eût pas d'argent comme il n'y avait pas d'autres objections, j'y donnais les mains de tout mon cœur. Les difficultés ne sont pas venues de ma part, mais je ne pense pas que l'affaire soit à regretter, quoique je crois la dame très estimable. Je ne sais s'il faut donner des regrets aux autres projets qui ont avorté, il y avait de bonnes raisons pour ne pas désirer de les réaliser, et ce sont souvent des remèdes qui ne remédient à rien du tout.

Dans le cas présent, je pense que je ne puis ni m'opposer ni encourager, je ne puis à moins que de dire les choses comme je les sens en conscience, au risque même de passer pour une personne qui prêche la maxime en théorie et met toujours des bâtons dans les roues quand il s'agit de se décider. Tout cela me peine et m'inquiète beaucoup, mais qu'y faire, je prévoyais que, fixé dans ce pays, ces difficultés-là devaient se présenter un jour ou l'autre, vu les sympathies que tu as pour la contrée et ses habitans.

Certes, j'aurais désiré de tout mon cœur, n'avoir que des encouragemens à donner à une affaire que tu crois pouvoir t'apporter du bonheur; rien qui me tienne autant à cœur et rien qui ne me coûte comme de te causer quelque contrariété; mais impossible de faire abstraction de la pensée catholique, et si je le faisais tu en serais le premier étonné, me connaissant comme tu le fais. Mon Dieu! Je ne connais pas les voies de la Providence et je ne voudrais pas surtout les contrarier; si je pouvais penser que ce mariage est destiné au plus grand bien de tous, je serais heureuse de passer sur les difficultés actuelles, car on commencerait toujours par des choses épineuses, mais patience, le but soutiendrait le courage, et la Providence sait tirer le bien du mal; mais nous nous entendons plutôt à extraire le mal du bien, et avons toutes les raisons d'être craintifs dans une affaire aussi critique.

Enfin, je t'ai dit ce que me dicte ma conscience: je laisse la décision à la tienne; si les choses devaient se résoudre affirmativement, il faudrait au moins te mettre bien en règle, avoir l'autorisation de l'autorité religieuse catholique et ne pas transiger sur le catholicisme des enfans: il n'y a pas de concessions possibles là-dessus. Tu ferais bien le cas échéant d'en écrire à ton père directement, ce qui lui est toujours agréable. Maintenant adieu, mon cher fils, que le bon

Dieu te dirige pour ton bien, c'est ce que je souhaite et je t'embrasse de cœur.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 463-464.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> Probabilmente si tratta dell'ingegnere inglese John Watkins Brett (1805-1863) che, nel 1850, con la posa di un cavo sottomarino nella Manica, aveva dato l'avvio alle comunicazioni telegrafiche tra Inghilterra e Francia.

<sup>3</sup> A proposito delle spese di Salvatore a Parigi, Emanuele l'11 febbraio aveva scritto alla madre: « Je pense en effet comme vous qu'il peut mettre un tems d'arrêt en fait de dépenses. Mais je ne puis que me réjouir pour lui de ce qu'il a fait jusqu'ici, parce que moyennant ce feu d'artifice il a pu prendre dès le début une belle position » (A. COLOMBO, I, p. 323).

<sup>4</sup> Piemontese: « brutta figura ».

<sup>5</sup> Sul comportamento di Salvatore nei confronti di Litta Modignani e Trotti, il 5 marzo Emanuele scrisse a Roberto: « J'avais signalé à Salvatore sans lui dire de qui je les tenais, les lamentations de Trotti et de Litta à leur retour de Paris: J'en reçois la lettre incluse que je crois utile de vous soumettre afin que nous puissions le défendre à l'occasion. Il me paraît qu'il se justifie complètement. Et à vrai dire de nos jours les compatriotes abusent un peu de la permission de faire de nous des commissionaires » (A. COLOMBO, I, pp. 327-328).

<sup>6</sup> Ludovico Trotti (1829-1914) era fratello di Margherita Collegno e Costanza Arconati. Giovanissimo partecipò all'insurrezione del 1848 contro gli austriaci. Recatosi a Parigi in occasione delle nozze di Luigi Napoleone, descrisse la cerimonia in una bellissima lettera al padre del 30 gennaio 1853 (cfr. A. MALVEZZI, pp. 516-518).

<sup>7</sup> Il matrimonio di Napoleone III con la nobildonna spagnola Eugenia Maria de Montijo de Guzman (1826-1920), annunciato il 22 gennaio 1853, fu celebrato il 30 gennaio nella cattedrale di Notre Dame.

<sup>8</sup> Piemontese: « straccivendoli ».

<sup>9</sup> Piemontese: « taglialegna », cioè « grossolano, rozzo, che non va per il sottile ».

<sup>10</sup> Forse un figlio o un nipote o un congiunto del conte Alessandro Annoni di Cerro, addetto alla corte vicereale d'Austria (m. 1825).

<sup>11</sup> Il 12 febbraio 1853, Costanza Arconati scrisse al fratello Antonio Trotti: « Il Governo piemontese si regolò benissimo in questa circostanza. Certo non è merito suo se la popolazione rimase inaccessibile a questi pazzi incitamenti, ma ebbe il merito di pigliare misure pronte ed energiche per impedire che emigrati passassero il confine, per internare coloro che, posti vicini alla frontiera potevano essere tentati di passarla e venire in sospetto » (A. MALVEZZI, p. 519).

<sup>12</sup> L'11 febbraio, Emanuele aveva scritto a Costanza: « Je vous ai adressé un imprimé qui vous aura diverti. Il m'a paru que cet *augello spennacchiato* était très joli et très drôle » (A. COLOMBO, I, p. 324).

<sup>13</sup> Costanza piemontese il vocabolo piemontese che significa « spettinare, scarmigliare ».

<sup>14</sup> Non sono state reperite notizie sul nuovo progetto matrimoniale di Emanuele.

<sup>15</sup> Il nome è omissso nell'autografo.

Dimanche, 10 avril [1853] <sup>1</sup>

Mon cher fils,

Me voici pouvant de nouveau tenir une plume entre mes doigts, et il en était tems. C'était pour moi une bien longue et bien vive privation de ne pouvoir pas répondre aux bonnes lettres de mes deux chers Emmanuels, qui étaient arrivées en même tems; un vrai alléluja pour moi, qui venait de passer trois mois dans une suite non interrompue d'ennuis, de contrariétés et d'inquiétudes, couronnés par ce tic douloureux et ennuyeux, dont je ne pouvais me deffaire, malgré que tous les spécifiques y eussent passé. Maintenant cela commence à aller, hier je n'ai plus eu d'accès et j'espère que ce sera fini; mais je suis faible, maigre, peu brillante et le tems, qui varie chaque deux ou trois heures de la chaleur à la bise gelée, n'est pas propre à faire faire des progrès.

J'espère que tu auras réussi mieux que moi à te sauvegarder de toute espèce de grippe, et que Max en aura fini avec la sienne<sup>2</sup>. Ton père s'est exécuté aussi ces jours passés et s'est résigné aux sangsues, ce qui m'a fait grand plaisir, car les appoplexies sont ici à l'ordre du jour et maintenant il va bien.

Ayant été longtems sans recevoir de tes lettres, j'étais inquiète et priais le bon Dieu que tu ne fusses pas trop fâché contre moi, qui avais l'air de contrarier tes inclinations; maintenant je le prie de récompenser ta déférence en t'envoyant ce qui peut vraiment te rendre heureux. Tu as bien raison de penser que je ne veux que ton bien, quel autre intérêt pourrait me tenir plus au cœur! Tout ce que je désirerais serait de pouvoir seconder tes vues, et il m'en coûte infiniment quand je dois les contrarier, mais le devoir ne serait pas vertu s'il n'imposait souvent des sacrifices, et lorsqu'il parle, il faut faire taire toutes ses inclinations. Ce que je souhaite c'est que tu rencontres une affection sincère et dévouée, qui puisse remplacer la mienne quand je ne serai plus.

Sur ce, nous voudrions bien pouvoir espérer, ton père et moi, que tu pourras nous faire une visite pendant la campagne; elles ne sont jamais longues tes visites, mais si elles étaient fréquentes, les départs seraient moins pénibles. S'entend que le petit attaché<sup>3</sup> serait toujours de la partie, autrement elle ne serait pas complète.

Ton père se ferait une joie de lui faire observer l'extension de la promenade d'en haut. Je voulais même te demander s'il n'y aurait pas moyen de faire daguérreotiper le personnage en question, ce qui charmerait ton père. On se flatte ici que le Parlement nous

mette en liberté pour le mois de juin: je pense que nous en profiterons pour aller plutôt au Roc, et les autres chacun de leur côté.

Nous vivons dans une grande anxiété sur la politique peu consolante du moment, et qui peut nous mettre dans de plus grands embarras financiers si la masse de l'émigration restait exclusivement à notre charge.

Je te dirai, sans le garantir, un épisode du dernier Conseil des ministres qu'on m'a raconté. Le Roi se montrait fort exaspéré des procédés de notre soi-disant allié et *cospetonnait*<sup>4</sup> à son aise, mais Dabormida pensa devoir le calmer et lui représenter qu'il ne fallait pas prendre les choses à la lettre, qu'il espérait qu'on se raviserait, que d'ailleurs il convenait d'être prudents, vu les conditions gênées du pays etc. Le Roi le laissa dire et se mit seulement à frotter ses pieds sur le pavé et à regarder comme s'il cherchait quelque chose par terre; le ministre finit par lui demander s'il avait laissé tomber quelque chose: « *No — répondit S. M. — j guardava s'a lavia d'volte fala bele li* »<sup>5</sup>. Ce n'est pas très bon genre, mais cela a assez la couleur locale. Je te donne cela en retour de ta lettre de poste froide sans culotte. Du reste Sigala<sup>6</sup>, qui est arrivé de Vigevano, dit que dans son régiment on aurait une envie de *mner le man*<sup>7</sup>, qu'on ne saurait exprimer, mais il faut s'en garder. A Milan les officiers sont honteux du rôle qu'on leur fait jouer et tâchent de fermer les yeux autant qu'ils le peuvent.

Pauvre Salvator, comme je le prévoiais, se trouve une besogne où ses forces peuvent à peine suffire; j'espère que vous le soutenez par les cheveux et c'est une bonne œuvre, que Dieu lui soit en aide. J'ai reçu hier une lettre de Catherine, il y a toujours des difficultés pour cette pauvre Isabelle, qu'on a peine à tenir en bride, je ne sais pas trop comment interpréter cette communication officielle.

Joséphine a traîné jusqu'à présent une vie bien languissante, hier pourtant elle a pu rester 4 heures levée sans trop de fatigue, il paraît que le quinine lui réussit. Son mari s'amuse à Paris<sup>8</sup> et nous griffonne des lettres sentimentales<sup>9</sup>, qui n'ont rien de commun avec sa conduite. Il fait mousser sa mission diplomatique, ce qui amuse peu Salvator; je ne sais ce qu'on en pense à Paris, ici personne n'en est dupe.

Adieu, cher fils, je t'embrasse pour tout le tems que je ne t'ai pas fait.

Edita parzialmente in *Souvenirs historiques*, p. 468 e presentata erroneamente come lettera del padre e con l'aggiunta arbitraria di un brano appartenente ad un'altra lettera (lett. 373).

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> Il 28 marzo, Emanuele aveva scritto a Costanza: « Vous aurez eu comme nous une recrudescence d'hiver. Nous avons eu du froid, de la neige et de la bise. Tout cela a un peu détraqué mon pauvre oncle, qui ayant gagné un rhume en arrivant, l'avait vu empirer au point de craindre le catharrale, la rhumatologie et tout le bataclan » (A. COLOMBO, I, p. 330).

<sup>3</sup> Il piccolo cane di Emanuele, Gibollino.

<sup>4</sup> « Esprimere sorpresa o disappunto »: Costanza francesizza e mette in forma verbale il vocabolo « cospetto », antiquata forma esclamativa di « sorpresa, disappunto ».

<sup>5</sup> Piemontese: « Guardavo se alle volte l'avessi fatta lì ».

<sup>6</sup> Enrico Martini di Cigala, maggiore generale e aiutante di campo del re.

<sup>7</sup> Piemontese: « menare le mani, battersi ».

<sup>8</sup> Carlo Alfieri di Sostegno era stato inviato da Cavour, suo zio, a Parigi alla fine di febbraio, con l'incarico di occuparsi delle istituzioni di credito fondiario e di studiare gli orientamenti della stampa parigina e degli schieramenti politici da questa rappresentati (Cavour a Carlo Alfieri, lettera del 25 febbraio 1853, *Epistolario*, X, pp. 107-108). L'Alfieri si trattene a Parigi sino ai primi di maggio.

<sup>9</sup> Ad esempio, il 16 marzo Carlo aveva scritto a Cavour a proposito di Giuseppina: « Le regret de ne pas l'avoir près de moi m'ôte beaucoup du plaisir que je trouve dans mon séjour à Paris » (C. CAVOUR, *Epistolario*, X, p. 147).

380.

Le 19 avril [1853] <sup>1</sup>

Mon cher fils,

J'ai reçu hier ta lettre, que je n'attendais qu'en réponse à la mienne, que je vois ne t'être pas parvenue encore lorsque tu m'écrivais. Je vois que, comme nous, vous avez à vous plaindre de la saison; nous avons toujours un petit vent âpre, uni à un soleil très chaud, qui retarde les convalescens et fait un grand nombre de malades. Nous subissons une inondation de rougeoles, qui dépeuple les écoles, et attaque sérieusement de grandes personnes, même de celles qui l'avaient déjà eue. En ce moment la marquise Passalacqua <sup>2</sup> en est atteinte et non sans danger.

Pour mon compte, je ne vais pas mal et reprends peu à peu mes errements ordinaires, mais je suis très faible et on me trouve très *sparuta*, mais cela n'est rien. Au fait, ma maladie n'a pas été très douloureuse: c'était plutôt incommode et ennuyeux, les dents n'étaient pas de la partie, c'était le sourcil gauche qui était en feu, comme si une sangsue l'avait continuellement rongé. On essaya d'abord l'huile de ricin, que j'avalai sans résultat; puis des pilules d'aconit d'abord,

1302

puis de jusquiame, puis de valérianate de quinine, puis d'acétat de quinine, puis d'assa-foetida, le tout gratuitement. Alors, on pensa qu'il s'agissait peut-être de cause *reumatique* [sic] ou inflammatoire, et on me fit les deux saignées que je laissai faire pensant que cela me sauverait plus tard des sangsues. Après je recommençais la même suite de remèdes, et les dernières pilules furent celles de Mécclin, ensuite de quoi le tic s'en alla, je crois de guerre lasse.

Je suis charmée que tu sois toujours S. Crepazio<sup>3</sup>, cela me prouve que forces et jeunesse se soutiennent.

Je vois que tu fais les mêmes réflexions que j'ai lieu de faire moi-même avec ton père; je passe pour une gloutonne et une gourmande parce que je dis lorsque les ragoûts sont mal faits, mais le fait est que je les avale tels qu'ils se trouvent et que ce n'est jamais moi qui fait les difficultés, ce n'est que lorsque nous avons du monde à dîner que je suis contrariée que les plats ne soient pas bons. Au reste le cuisinier actuel est de bonne école si on ne le gâte pas, ce qui est assez difficile.

Je croyais que Max, qui n'aime ni les ragoûts, ni les sauces, se contenterait du *roast beef* et de légumes bouillis. Ici on s'amuse à donner de ses nouvelles et elles sont grandioses: 200 mille francs de commandes<sup>4</sup>, mieux vaudrait qu'elles fussent sterlines. *Comincia a dirle grosse!* On parle aussi des communications télégraphiques, quand il serait plus tenté que je ne le suppose, il ferait encore bien de se tenir sur la réserve, mais il connaît son monde, *uomo navigato!*

Nous aussi nous piochons dans le champ du séquestre, mais on veut piocher dans nos poches, ce qui est très inopportun de toutes façons. On doit présenter aujourd'hui à la Chambre une loi pour un emprunt pour subvenir aux émigrés sequestrés<sup>5</sup>, hypothéqués sur leurs biens quand on les leur rendra. Les Romains vendaient aussi le champ sur lequel campait Annibal. C'est très bien, mais les Romains étaient les Romains. Ce qui arrivera maintenant c'est qu'Annibal se moquera de nous et vexera d'autant plus ceux qu'on a l'air de protéger. De plus, comme on exclut de ce droit tous ceux qui ne sont pas naturalisés, ceux qui possèdent quelque chose ailleurs, ou perçoivent quelques émolumens, les appelés se réduisent à quatre ou cinq individus, au dire de personnes bien renseignées. Ce n'est donc pas la peine d'en faire l'objet d'une loi et d'une discussion qui peut soulever de graves embarras au-dedans et au-dehors; mais nous sommes en train de faire des bêtises.

Il y a deux ou trois semaines, à Milan, on a annoncé que le 18, hier donc, il paraîtrait à Turin un nouveau manifeste de Mazzini, et on dit qu'effectivement hier matin on avait trouvé affiché aux

murs un manifeste écrit avec du sang. Je suppose que c'était de l'encre rouge. Qu'est-ce que ce *tranello*: s'il est vrai, de quel côté vient-il? Je n'en sais trop rien.

Ton père est très content des informations que tu lui donnes pour ses maisons<sup>6</sup>; cette idée lui était bien venue, mais il est commode qu'elle ait déjà été tentée avec succès; il voudrait bien avoir les réglemens.

Cette semaine, il faut que j'aille chez toutes les Reines et Duchesses, ce qui m'a fait visiter les dames d'honneur double besogne, mais il y en aura pour longtems; puis j'ai les examens et distribution des prix aux Marmotines, cela me fait des affaires, mais je tâche de me reposer beaucoup. Dimanche<sup>7</sup> nous avons eu banquet à la maison Alfieri pour la naissance de Mlle Louise; sa mère a dîné à table sans en souffrir. Elle va pourtant bien doucement, quant à la *neonata*, elle était triomphante, et un vrai S. Crepazio, qui dévore tout ce qu'elle attrappe. J'ai bien reçu les oiseaux en tems et lieu; maintenant on voudrait savoir ce qu'ils coûtent. Nous nous disposons à la fête du Statut le 8 mai. Il y aura illumination, monument Siccardi<sup>8</sup>, monument du comte Verd<sup>9</sup>, horloge à l'hôtel de ville, ouverture de la nouvelle église<sup>10</sup>, le Roi et le Parlement à la Gran Madre etc. etc.

Adieu, cher fils, je t'embrasse et désire te savoir délivré de tes petites infirmités.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, p. 469.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> Giuseppina Passalacqua, nata Solaro del Borgo (1796-1871).

<sup>3</sup> Nella lettera del 14 aprile alla madre, Emanuele, dopo aver parlato delle indisposizioni causategli dal tempo malsano, scrisse: « Maintenant cela va mieux et mon oncle à dîner, ne cesse de s'étonner de la force de l'appétit, qui le fait m'appeler S. Crepazio » (A. COLOMBO, I, p. 330).

<sup>4</sup> Massimo durante il suo soggiorno londinese scrisse all'amico Giuseppe Torelli: « Partendo dunque dalle idee che c'inducevano a far la speculazione dei 200 mila franchi, pensando di guadagnarvi in due o tre mesi un beneficio, ti dirò che la mia gita come artista sarebbe un fiasco, ma partendo da ciò che è realmente, e dalle condizioni vere di questo paese, ho invece un successo che nessuno ha avuto, e che debbo appunto ascriverlo all'esser giunto qui non ignoto. Se io potessi stabilirmi qui, piantarvi studio, ed avere tempo illimitato, farei certamente molti soldi. Ma qui non s'improvvisa niente, e, l'aver fatto in tre mesi e venduti bene 4 o 5 quadri, è stato un vero miracolo » (C. PAOLI, *Lettere di Massimo d'Azeglio a Giuseppe Torelli*, Milano, 1870, p. 23).

<sup>5</sup> Il 19 aprile Cavour presentò alla Camera il disegno legislativo per uno stanziamento di 400 mila lire destinato a mutui a favore dei naturalizzati sardi colpiti in Lombardia dal sequestro austriaco dei beni.

<sup>6</sup> Il 5 marzo, Emanuele scrisse al padre: « Je suis très heureux d'apprendre que l'initiative que vous avez prise à propos des logemens des ouvriers marche avec succès. Je me propose d'y contribuer pour ma part, en vous envoyant les documens que je pourrai me procurer à cet égard, surtout depuis le retour de Lord Shaftesbury, qui est le grand homme de ces sortes de choses » (A. CO-  
Lombo, I, pp. 328-329).

<sup>7</sup> 17 aprile.

<sup>8</sup> L'obelisco Siccardi, in granito rosso di Baveno, alto 21 metri e mezzo, eretto in Piazza Savoia, fu dedicato alle leggi presentate dal conte Siccardi. Una scritta incisa su un lato ricorda: « La legge è uguale per tutti » e i nomi degli ottocento comuni sottoscrittori, allineati sulle quattro facciate, testimoniano il rovente clima di contrasto nel quale l'opera fu realizzata. La prima pietra fu posta il 17 giugno 1852: nella base furono chiusi i numeri 141 e 142 della *Gazzetta del Popolo* con il programma del monumento ideato dal Govean, una copia delle leggi Siccardi, alcune monete, semi di riso, alcuni grissini e una bottiglia di barbera.

<sup>9</sup> Il monumento ad Amedeo VI, detto il « Conte Verde », per la sua scarmanica mania per quel colore, era stato voluto da Carlo Alberto, quale segno di gratitudine per « l'affettuosa letizia » dimostrata dalla città in occasione delle nozze del principe ereditario Vittorio Emanuele nel 1842. L'incarico dell'esecuzione, con ampia facoltà di spesa e d'inventiva fu affidato al cavalier Pelagio Pelagi, pittore, modellatore e architetto; la fusione fu opera di Giovanni Battista Colla. Il complesso statuario richiese tre anni di lavoro e raggiunse l'alto costo di 270.417 lire. La solenne cerimonia d'inaugurazione, considerata prelude alla festa per l'anniversario dello Statuto, si svolse il 7 maggio 1853 nella piazza del Municipio.

<sup>10</sup> Sul finire del 1845, per l'aumento della popolazione di Borgo Nuovo, si rese opportuna la costruzione di una nuova chiesa parrocchiale, più comoda di quella di Madonna degli Angeli. Pertanto nel 1849 furono poste le fondamenta della nuova chiesa di San Massimo, disegnata dall'architetto Leoni, compiuta e consacrata nel 1854.

381.

Dimanche, 1 mai [1853] <sup>1</sup>

Mon cher fils,

Le comte Signoris<sup>2</sup>, m'ayant fait offrir de se charger de mes commissions pour Londres, à défaut de mieux je pense lui donner une lettre. Je commence par te dire que nous allons assez bien. Ton père a repris toutes ses allures habituelles, et moi, j'ai eu une quantité de petites affaires, auxquelles j'ai pu vaquer sans m'en ressentir. J'ai fait cette semaine ma petite course à Pignerol, de deux jours, et quoique je sois revenue par une assez forte pluie, je n'en ai pas souffert. Nos affaires ne vont pas mal dans cette localité, huit élèves entrent ces jours-ci, sans parler de celles qui s'annoncent pour la Toussaint. Mais nous naviguons entre les écueils et devons lutter sans

1305

cesse contre toutes sortes de difficultés. Les uns nous trouvent trop, les autres pas assez progressistes. Mais le parti noir est le plus hostile, car il avoue qu'il ne nous veut pas, même en faisant bien, parce qu'il ne veut pas que le bien se fasse par d'autres que par leur parti. Je ne désire la réussite de l'entreprise que par intérêt pour le comte Franchi<sup>3</sup>, qui y compromet sa fortune; du reste je ne tiens pas à éduquer les gens malgré eux.

Cette course est un peu longue, ce qui fait que je la fais rarement et que j'ai beaucoup de peine à m'y décider; si nous aurons bientôt un chemin de fer, comme tout semble le prouver, je pourrai m'utiliser davantage. Une fois arrivée, je m'y trouve très bien, je trouve très agréable de faire trêve à tous les bruits du monde si peu satisfaisants, et je regrette toujours de quitter ce lieu de repos.

Nous sommes ici avec les fêtes du Statut en perspective et la crainte qu'on n'y fasse quelque balourdise. Le syndic actuel, avocat Nota<sup>4</sup>, ayant l'année passée blâmé son prédécesseur qui avait proposé d'employer l'argent destiné aux fêtes, au bénéfice des victimes de la poudrière, s'est cru par là engagé à montrer son zèle pour le Statut cette année. On a donc fixé trois jours de fêtes<sup>5</sup> et on a laissé libre carrière à toutes les imaginations; on a encouragé les corporations d'ouvriers, elles feront leur apparition à la suite du Parlement, à la fonction du matin avec profusion de bannières et chars allégoriques, une vraie mascarade qui choque les gens sensés et fait contraste dans une circonstance aussi sérieuse; le soir promenade aux flambeaux avec *carroccio* etc. Il n'y a ni tact, ni goût dans toutes ces démonstrations inopportunes. Aussi bien des gens s'en vont à la campagne pour ne pas être témoins de ces bêtises. Le pis est que de toute cette agglomération de têtes peu sages et échauffées par le vin et la compagnie, il peut surgir des désordres qui nous compromettent dans un moment où nous aurions besoin de toute la prudence et la réserve possible; mais nos ministres dirigeans ont une telle dévotion pour la démocratie qu'ils se laissent toujours faire la loi par elle. Ces soirs passés, on a inondé toutes les loges du théâtre Carignan de petits billets incendiaires écrits en rouge. On en a affiché aux murs. Ces placards sont écrits à la main, ce qui les rend moins considérables, et il nous reste à savoir de quelle part ils nous viennent, car ici on ne découvre jamais rien. Mais ceux qui poussent à ces sottises démonstrations peuvent aussi faire une insulte, une provocation qui augmente nos embarras actuels.

A Gênes il y a eu un banquet rouge pour fêter le séquestre mis sur l'aristocratie lombarde, où l'on a crié: *vive les autrichiens*. On y voit, sur les terrasses des maisons, des drapeaux aux trois couleurs

sans l'arme de Savoie et ici les étudiants voulaient imiter cette invention, mais ils ont été tancés. L'Amis est de si mauvaise humeur qu'il n'est pas traitable, il veut s'en aller à la campagne. Pour moi, je trouve plus *spiccio* de rester chez moi, où l'on ne viendra pas me chercher; ce que je crains c'est quelqu'inconvénient et ce ne sera pas ma présence qui le fera naître. Enfin nous voudrions que cette époque fût déjà passée et passée sans inconvénients sérieux.

Maintenant il faut que je me rende à la réunion des *Infantili*<sup>6</sup>. Je t'embrasse donc, mon cher fils, nous attendons réponse aux lettres de ton père, qui te salue affectueusement.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 470-471.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> Leone Annibale Signoris di Buronzo, nato a Vercelli nel 1800, compì gli studi presso l'Accademia militare di Torino e ne uscì col grado di sottotenente nel 1829. Partecipò alla campagna del 1848; promosso nel 1851 luogotenente colonnello, ebbe il comando del reggimento Genova cavalleria. Combatté anche nella campagna del 1859.

<sup>3</sup> Cfr. lett. 297, nota 9.

<sup>4</sup> L'avvocato Giovanni Battista Notta (1807-1877) fu nominato sindaco di Torino nel dicembre 1852 e rimase in carica sino al febbraio 1860. Deputato di Moncalieri nel 1848, di Torino 4° nel 1853-1859; nel '60 fu senatore. Il suo predecessore era stato l'avvocato Giorgio Bellono, consigliere di Corte d'appello.

<sup>5</sup> A Torino, le feste per commemorare la concessione dello Statuto iniziarono domenica 8 maggio con la grande sfilata della Guardia nazionale e delle truppe di guarnigione, e si conclusero martedì 10 maggio con la sfilata di due carri allegorici, corse di cavalli al campo di Marte e alla sera un gran fuoco d'artificio in piazza Vittorio Emanuele I.

<sup>6</sup> Cfr. lett. 177, nota 12.

382.

Lundi, 9 mai [1853]<sup>1</sup>

Mon cher fils,

J'ai reçu ce matin ta petite lettre avec les imprimés. J'avais déjà vu dans les *Débats* le discours de Mr Bauson, et je lui saurais gré de la mention honorable pour la famille. Je ne savais pas ton calembour, je suis bien aise qu'il ait réussi, mais prens garde à deux choses, l'une de ne pas trop aller sur les brisées de Borghe et de Titon, l'autre qu'il ne t'arrive pas comme à moi, lorsque j'étais à Londres, que le pauvre Cirié me citait, en me faisant dire des *spro-*

*posit* à quoi je n'avais jamais pensé. Il y aurait quelque chose à dire sur l'épithète de Frenchman que tu ne mérites pas<sup>2</sup>, mais je conçois qu'on ne pouvait pas entrer dans de grands développements à cet égard. Du reste je voudrais seulement que tu entres assez à tems dans la Chambre des Pairs pour que je pusse le voir. Que le bon Dieu t'y conduise!

Je suis bien aise que tu ailles bien, toi, l'oncle<sup>3</sup> et le petit attaché à qui je voudrais pouvoir offrir une *pâte de meille*<sup>4</sup> qu'il appréciait beaucoup, et quelques-unes à Mylord qui ne les dédaignerait pas. Je suis charmée que vous tourniez aussi à Londres, je craignais que nous n'eussions l'air de provinciaux avec nos expériences, il est vrai qu'après les chemins de fer et les télégraphes il n'y a plus de provinces, d'ailleurs c'est un passe-tems fort [...] <sup>5</sup> et qui fait une heureuse diversion à nos débats politiques.

Je me trouve aujourd'hui un bon jour de vacance. Grâce à S. Statuto on a donné congé à toutes les écoles; j'en ai profité ce matin pour aller faire ma visite à l'oncle Duc, qui m'a de suite régaler de café au lait avec des biscuits qui me plaisent autant qu'à Gib, seulement ma main en tremble un peu plus. On trouve ce bon oncle dans un costume beaucoup trop écossais, avec une petite redingote étriquée qu'il tire à droite et fait défaut à gauche. J'ai déjà eu l'idée quelque fois de lui faire cadeau d'une robe de chambre, puisque le vêtement nécessaire ne lui paraît pas nécessaire du tout.

Hier nous avons donc eu notre solennité avec un véritable soleil d'Austerlitz, puisqu'il avait plu à verse la veille. Grand concours d'étrangers qui ne savaient plus où se fourrer. Beaucoup de *brute figure*, de barbes sales et de belles robes de soie. Le commerce a fait ses [...] <sup>6</sup>. Nous avons une belle illumination à l'hôtel, une cocarde tricolore sur la porte, en verres de couleurs, qui semblait formée de rubis, émeraudes et perles, on l'admirait fort.

Teto Gay avait voulu faire quelque chose de distingué au second et il avait mis trois bannières pour couronner l'édifice, mais comme elles n'avaient pas l'écu de Savoie, le général les fit abattre à notre grande édification et amusement.

Il m'avait pris fantaisie de voir le défilé hier matin, si je le pouvais faire sans gêne ni toilette, et je fus très confortablement chez mon curé, où je vis tout à merveille. La rue du Pô était magnifiquement pavoisée et drapée avec de grands pavillons à toutes les traverses. Il y eut messe, *Te Deum* et bénédiction au Perystile de la Gran Madre avec *intervento* de la Cour, Parlement, Cours judiciaires, Corps de ville, Corps diplomatique, Garde nationale, Garnison, Université, Corporations etc.

Je vis donc arriver d'abord le Roi seul en avant, à cheval, avec l'air que nous lui connaissons, mais aucune acclamation, moins une douzaine de gamins qui le précédaient. Je pensais que notre population était rentrée dans son état normal, qui n'est jamais l'enthousiasme. On m'a dit qu'à la place Victor, on avait fait [de] grands frais de poumons.

Après le Roi, venait la Reine en calèche avec le prince de Piémont, nommé colonel par acclamation d'une légion de la Garde Nationale. On avait dit qu'il se montrerait à cheval à la tête de sa légion; mais que le Roi répondit à cette proposition: *si chi veui ca vada a mostré le c ... al public*<sup>7</sup>; ce qui pouvait arriver.

Après la Reine, les voitures de la suite, puis celles des sénateurs avec des livrées neuves, que ton père avait dirigées, toutes noires avec aiguillettes et cocardes tricolores. Les députés avec des livrées café et pêle-mêle avec les voitures du Corps diplomatique. Ce que ton père avait su parer pour le Sénat, puis les Cours et les Corps constitués, ensuite la Garde nationale nombreuse et en belle tenue, la Garnison, l'Artillerie magnifique, l'Académie militaire, les enfans des collèges nationaux dans leurs costumes de gardes nationaux, les collègues, les étudiants qui faisaient plus de bruit que tous les autres ensemble, il paraît que c'est leur droit, et enfin les corporations ouvrières. On avait parlé de chars emblématiques. On dit qu'ils n'étaient pas prêts et n'ont pas paru.

Le Roi a vu le défilé à l'endroit ordinaire. Je ne sais si vers la fin, y ayant eu une lacune, il crut que c'était fini, ou s'il était fatigué de la fonction qui fut fort longue, mais il descendit de cheval pour rejoindre la famille à la loge de Pilate. Dans ce moment, arrivaient les ouvriers qui, pensant que le Roi dédaignait de les voir, quelques coups de sifflet partirent de leurs rangs. Ce fut le seul désordre qu'on eut à lamenter, mais c'était fâcheux. Il fallait y penser et ou ne pas admettre, cette armée de goujats, ou les bien recevoir, autrement on sait bien que ces gens-là expriment leur mécontentement d'une manière grossière. Vers le soir, il y eut des courses et ensuite illumination. J'allai voir celle du Sénat, qui était très distinguée et couronnée par un *viva lo Statuto* colossal en arc en ciel.

Aujourd'hui, grand dîner à la Cour pour le Parlement. Je vais pour mon compte dîner tête-à-tête avec la Romagnan. Il y a d'autres courses et ce soir illumination aux remparts, bal pour les pauvres au Grand théâtre; je ne sais si ce soir ou demain, essai d'illumination électrique au palais Madame. Demain grand feu d'artifice sur la place Victor. Du reste, tout est calme jusqu'à présent. A Gênes il s'est

passé une chose fâcheuse. On avait condamné un journal<sup>8</sup> pour un article incendiaire à une amende de 1500 francs. L'amende fut payée par les corporations ouvrières.

L'Amis est allé passer ces jours de vacances à Baudissé, où il avait à faire, il a l'horreur des bannières et démonstrations semblables; au fait on ferait mieux de s'en passer, mais tout ce qui est jeune a besoin de bruit et de mouvement.

Joséphine a dû aller hier voir les courses, je ne sais pas encore comment elle s'en sera trouvée. Elle fait d'assez bonnes promenades à pied, mais le soir elle reste dans son lit. Le Nocle attend Charles pour faire sa course à Savona.

J'ai fait la mienne à Pignerol sans m'en ressentir<sup>9</sup>, quoique revenue par une pluie battante. Nous ferons celle du Roc, après la Pentecôte; nous voulons aller et revenir dans la journée. Ton père va assez bien, il t'embrasse, tâche de répondre à ses lettres. Adieu, cher fils, tu sais que je t'aime de toute l'affection de mon cœur.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 471-473.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> Costanza si riferisce a quanto lo stesso Emanuele le aveva scritto il 5 maggio: « Je vous envoie ensuite pour votre édification particulière un bon mot politique de ma fabrique et qui a été cité par Cobden l'autre jour à la Chambre des Communes dans son discours sur le budget. C'est donc un succès parlementaire d'un genre nouveau » (A. COLOMBO, I, p. 333).

<sup>3</sup> Massimo si trovava ancora a Londra ospite di Emanuele.

<sup>4</sup> Piemontese: « pasta di meliga ».

<sup>5</sup> Vocabolo illeggibile.

<sup>6</sup> Vocabolo illeggibile.

<sup>7</sup> Piemontese: « sì che voglio che vada a mostrare le chiappe al pubblico ».

<sup>8</sup> L'8 maggio, a Genova fu sequestrato un foglio polemico e satirico edito dal giornale *La Maga*, dedicato alla festa dello Statuto.

<sup>9</sup> A proposito del viaggio a Pinerolo, considerato un po' lungo e faticoso, cfr. lett. 381.

383.

Samedi, 5 juin [1853]<sup>1</sup>

Mon cher fils,

Je pense que tant que tu auras S. A. R.<sup>2</sup> superposée à toutes tes occupations ordinaires, il ne faut pas s'attendre à rien recevoir de toi et prendre patience. Je t'écris donc deux mots pour t'apprendre

la fâcheuse nouvelle de la mort de César Balbo<sup>3</sup>, qui nous rend bien tristes. Quoique je fusse bien en peine de la façon dont il se tirerait d'une trop violente maladie, je ne m'attendais pas que sa mort fût si prompte. Il paraît qu'il n'a pas pu résister à la crise miliaire qui s'opérait. Au reste, dès les premiers jours il a eu l'idée qu'il n'en reviendrait pas et s'y est disposé avec tout le calme et l'ordre possible. Il a voulu me voir un moment et je lui en ai su le plus grand gré. La famille a été de suite s'établir au Rubat et ils ont bien fait de se dérober aux politesses peu consolantes du monde. On le regrette fort, même les personnes qui ne pouvaient s'entendre avec lui. On a raison. Ses sentimens nobles et généreux deviennent plus rares que jamais. Ce n'était pas un homme à faire les affaires, mais il pouvait donner d'utiles conseils. Avec lui meurt non pas la famille, mais bien la maison Balbo.

Du reste nous allons bien chez nous pour la santé, malgré un tems déplorable, qui nous cause bien des dégâts. Au Roc, de vieux châtaigniers ont été renversés entraînant le terrain et abîmant le chemin. A S. Martin, une grêle épouvantable a brisé même les arbres et la maladie de la vigne recommence ses ravages, on dit qu'elle menace le blé, ce qui me fait grande peur.

Le Nocle est parti pour Savone, il y a longtems qu'il annonçait cette course sans pouvoir l'effectuer. Il est toujours mécontent de ses yeux. Joséphine ne va pas trop mal et se dispose à aller à Favria. Je pense que nous en aurons encore pour tout le mois de la session, mais la saison est si retardée que nous prenons patience. Nous allons avoir la discussion sur la *leva*<sup>4</sup> au Sénat, qui sera un peu scabreuse. Nous tombons toujours de Caribde à Scylla.

Si tu voulais me dire ce que je te dois pour les ciseaux, on me le demande et si tu pouvais m'envoyer quelque petite chose pour la fête du Nocle, cela me soulagerait beaucoup, je ne sais que chercher ici, j'avais même pensé à un gilet d'été, si tu avais quelque chose d'original sous la main. Ceci n'est pas une lettre et il faut que je finisse, car je dois aller chez la Reine Mère; ce sera une visite de congé, car j'ai donné ma démission du Vice-Prieuré<sup>5</sup>.

Amitiés à Maxime, qui regrettera César<sup>6</sup>. Parle-moi des enfans à la première occasion et je t'embrasse.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 473-474.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> Il duca di Genova era andato a Parigi ed era stato ricevuto da Salvatore e dalla famiglia in forma ufficiale. A sua volta, Emanuele si era recato apposi-

tamente a Parigi per accompagnare il duca nella tappa successiva verso Londra, dove giunse la sera del 31 maggio.

<sup>3</sup> Il conte Cesare Balbo (n. 1789) era morto a Torino il 3 giugno 1853.

<sup>4</sup> La necessità di una radicale riforma dell'ordinamento militare era emersa dopo la dolorosa esperienza delle due campagne del 1848-1849. Il progetto legge di La Marmora, elaborato nel 1850, dopo molti studi sugli ordinamenti prussiano e francese, fu presentato in Senato il 3 febbraio 1851; la discussione si protrasse per undici sedute e si concluse con l'approvazione del progetto, modificato in più punti, con 43 voti favorevoli e 10 contrari. Passato alla Camera il 24 marzo 1852, la commissione presentò le sue conclusioni e modifiche esattamente un anno dopo, il 24 marzo 1853; la discussione si svolse dal 17 al 27 maggio, giorno in cui il progetto fu approvato con 89 voti favorevoli, 22 contrari e 2 astenuti. Ritornò in Senato il 1° giugno 1853 e rimase in sospeso per la proroga della sessione e per chiusura della IV legislatura. Fu ripresentato il 22 dicembre 1853, riferito il 26 gennaio 1854, discusso tra l'1 e il 3 febbraio e approvato. Riportato alla Camera il 14 febbraio, fu ridiscusso e approvato il 14 marzo 1854. Tre anni dopo la presentazione, il progetto di legge ministeriale, modificato ma immutato nei principi essenziali, veniva finalmente sanzionato e promulgato dal re, il 20 marzo 1854, diventando legge organica dello stato. La Marmora mirò a creare un esercito costituito da uomini preparati, con un servizio di leva di 5 anni (più 6 di congedo). I giovani di leva dichiarati abili erano divisi in due categorie: coloro che dovevano effettivamente entrare nell'esercito e coloro che, muniti di congedo illimitato, restavano a casa a disposizione del governo. La scelta avveniva per estrazione. Ogni leva doveva fornire 9000 uomini per la prima categoria e 3000 per la seconda. Era ammessa la « surrogazione », ossia chi era chiamato alle armi, poteva farsi sostituire da un surrogante, in cambio di una determinata somma di denaro. Tale disposizione fu poi corretta con la legge del 4 luglio 1857 (C. PISCHEDDA, *L'esercito piemontese: aspetti politici e sociali*, in *Problemi dell'Unificazione italiana*, Modena, 1963, pp. 30 e sgg.).

<sup>5</sup> Cfr. lett. 342, nota 11.

<sup>6</sup> Reduce dal viaggio a Londra, il 2 luglio Massimo scrisse a Luisa: « Puoi creder qual perdita sia stata per me la morte di Cesare. Ma era giunto a un tale stato d'esaltazione d'idee (conseguenza, forse, d'aver perduto gli occhi) sulle questioni religiose e politiche, che quasi degenerava in monomania. Forse, se viveva, avrebbero avuti gli amici ad esso più amari momenti. Basta, poco importano queste ipotesi; e il non averlo più trovato, e l'andare al Rubatto, e non trovarvi che la famiglia in lutto, è una gran tristezza » (G. CARCANO, p. 453).

384.

Le 28 juin [1853]<sup>1</sup>

Mon cher fils,

Quoique tu aies l'air de te plaindre, tu avais pourtant à répondre à deux de mes lettres; de notre côté nous avons été bien longtemps sans rien recevoir, heureusement que Max nous a donné de tes nouvelles<sup>2</sup> de vue et qu'elles étaient fort rassurantes. Nous nous sommes

aussi bien informés de master Gib, je suis fâchée qu'il se classe un peu trop dans les poussifs, car je lui souhaite une longue et heureuse carrière.

Max est très bien de santé, même engraisé, dame, quand on fait six repas par jour ce n'est pas surprenant! Par contre il nous a trouvé un peu *taref*<sup>3</sup>, ce qui tient à la branche aînée. J'ai gardé le lit 24 heures pour une affreuse migraine gastrique et ton père s'était de nouveau blessé au pied, de plus il avait attrapé un gros rhume, et depuis quelque tems avait tout a fait perdu l'appétit, ce qui m'inquiétait. Mais le pied a été bientôt guéri et moyennant l'eau de Cérésoles, il recommence à pouvoir manger.

Je suis sur pied aussi. Il ne nous reste qu'une grande facilité à nous détraquer, que nous ne pouvons nous dissimuler. Nous avons aussi eu une saison détestable jusqu'à ces jours derniers, toujours pluie et froid comme nous ne l'avions pas en janvier. Mais depuis deux jours, la chaleur paraît tout à fait établie; aussi tout le monde part, qui en voyage, qui pour les bains, qui pour la campagne. Je ne comprends pas encore si nous irons au Roc le 5 ou le 12. C'est cet ennuyeux de Sénat, toujours en grève, qui nous embarasse. Nous n'avons pas pu réaliser la petite course projetée, le tems ne l'ayant jamais permis; ainsi nous trouverons tous les embellissemens terminés à notre arrivée. Lorsque nous aurons notre chemin de fer jusqu'à Saluce ou Centallo, nous aurons une grande facilité d'arriver, mais je redoute cette facilité pour les *seccateurs* qui pourront arriver, comme ils arrivaient une fois à Moncalier.

Les femmes Alfieri partent ce soir pour Favria, Mlle Louise est sevrée et porte des volants qui la rendent mirabolante. Charles a mis le tems a profit depuis son retour pour se mettre en toute sortes d'affaires désagréables; nous tâchons que son père les ignore puisqu'il s'en afligerait inutilement. J'espère qu'il viendra nous faire une petite visite au Roc où les femmes s'annoncent aussi, je ne sais comment amuser Charles, qui ne se plaît guère dans la solitude.

Nous avons été très contents des succès de S. A. R.<sup>4</sup>, mais nous espérons qu'il se reposera quelque tems sur les lauriers. Isabelle m'avait bien écrit que le Duc lui avait causé de grands embarras, mais ses grands yeux l'avaient bien *squadrée*<sup>5</sup>. Tout le monde me parle de ses progrès de figure et de tenue, mais personne ne peut me dire si elle corrige ses défauts d'enfance, qu'il devenait urgent de remplacer par les qualités contraires.

Je regrète que tu n'aies pas pu voir miss Jones<sup>6</sup>; quant à mon bon Emmanuel, quand il ne serait pas destiné à briller dans les sa-

lons je m'en consolerais aisément, pourvu qu'il devienne un homme vraiment utile dans le genre sérieux. Max m'a parlé d'un véritable talent en musique qu'il faut cultiver et de ses dispositions pour le dessin; il m'a envoyé des études qui nous paraissent promettre beaucoup.

Hier matin, ton père et moi et la marquise Arconati passionnée de musique avons été chez Peyretti pour entendre un certain harmonium dont on nous disait des merveilles et dont nous ne fûmes pas émerveillés. Ce n'était pas de sa faute, il se donnait infiniment de peine et était dans un état d'agitation extraordinaire, pauvre homme, il nous a même joué de sa flûte de cristal et nous lui en avons su le plus grand gré, mais je suis sûre qu'il est courbaturé aujourd'hui. Il nous a chargé de le rappeler à toi. Il paraît que la phase des tables tournantes touche à sa fin; on nous parle maintenant d'esprits qui étonnent et font toc toc sur les parois et sur les meubles. C'est en Amérique et en Allemagne qu'ils font leurs miracles; j'ai dans l'idée qu'ils ne feront pas fortune en Piémont, et en bonne piémontaise je lis, j'écoute, je ne dis ni oui ni non et j'attens que cela passe comme bien d'autres choses que j'ai vu passer.

Nous vivons tous sous la pression Mentzicoff<sup>7</sup>, dans ce moment ce n'est pas commode, tout le monde dit à Nicolas<sup>8</sup> *v'sentive d'emendeve*<sup>9</sup>, mais lui fait la sourde oreille, cela dérange les grandes et les petites affaires, c'est peut-être ce que l'on veut, ce n'est pas moins ennuyeux.

L'Amis n'a plus de Chambre et en est désorienté, quoiqu'il ait encore des commissions et les chemins de fer qui le retiennent en ville; après, je ne sais pas où il dirigera ses pas; de loin, il fait des projets auxquels il a l'air de tenir beaucoup, et au moment de l'exécution il ne sait plus se décider. Je lui dis toujours d'aller te voir, mais il trouve l'entreprise trop considérable.

Ces jours-ci, j'ai assez de petites corvées à mener à bonne fin avant que de m'éloigner; hier j'ai fini celle de mon testament, dont je suis charmée d'être quitte, ainsi que de notre transation pour les terres de Genola; maintenant l'essentiel est fait, reste encore une note pour les menus détails que je ferai dans la tranquillité de la campagne.

Je te prie d'écrire à ton père, il est parfois triste et a besoin de preuves d'affection; puisqu'il t'a écrit la dernière, tu as l'occasion toute prête pour lui donner marque de souvenir.

Adieu, mon cher fils, il est probable que je ne t'écrirai plus que de notre solitude. Nous perdons le médecin Grimaldi, qui quitte Bussa, j'en suis bien fâchée. Je t'embrasse de tout mon cœur.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> Massimo d'Azeglio era rientrato a Torino il 22 giugno.

<sup>3</sup> Piemontese: «leggermente indisposto, malaticcio».

<sup>4</sup> Il viaggio a Londra del duca di Genova (cfr. lett. 383, nota 2) fu un successo. Il 24 giugno, Emanuele scriveva a Costanza: «La visite du prince a été certainement un surcroît d'occupation mais cela a si bien réussi que je crois pouvoir m'en féliciter et non pas un peu, mais considérablement, pour l'avenir des relations des deux pays. Le succès du Duc personnellement a été immense et général» (A. COLOMBO, I, p. 339). (Per i particolari del viaggio ducale a Londra si vedano i tre rapporti ufficiali di Emanuele e la sua lettera a Costanza del 24 giugno, in A. COLOMBO, I, pp. 338-356). Anche Margherita Collegno confermava il successo del viaggio, il 1° luglio 1853, al fratello Antonio Trotti: «Il Duca di Genova fu accolto e trattato come nessun Re né Imperatore lo fu mai, tanto dalla Corte quanto dalla nobiltà e dal popolo» (A. MALVEZZI, p. 522).

<sup>5</sup> Squadrata, cioè osservata con attenzione. Costanza francesizza un termine italiano corrente.

<sup>6</sup> La governante di Isabella Villamarina.

<sup>7</sup> Il principe Aleksandr Sergeevič Menšikov, ministro della marina russa, poi ambasciatore straordinario a Costantinopoli e comandante supremo dell'esercito russo.

<sup>8</sup> Nicola I Romanov (1796-1855), imperatore di tutte le Russie dal 1825, aveva chiesto al governo turco, attraverso il principe di Menšikov, il riconoscimento del protettorato russo sugli ortodossi soggetti alla sovranità ottomana. Il 21 maggio, di fronte alle tergiversazioni del sultano, il principe era partito da Costantinopoli, seguito dal personale diplomatico della legazione russa, e il 31 maggio il governo turco era stato minacciato se non avesse accettato le proposte del Menšikov.

<sup>9</sup> Piemontese: «vi sentite di emendarvi?».

385.

Dimanche, 10 juillet [1853] <sup>1</sup>

J'ai complètement oublié, la dernière fois que je t'écrivais, de mettre dans ma lettre un papier de l'abbé Bossi, ce qui fait, mon cher fils, que je reprens la plume pour réparer mon oubli. Tu verras ce qui pourra être fait pour rendre service à ce bon Abbé, que j'ai trouvé établi à la vigne Cristiani, s'occupant fort d'un chat blanc à yeux noirs, comme il soignait jadis *Fasolin*, auquel je trouvais qu'il ressemblait beaucoup.

Nous sommes tout à fait sur notre départ. Ici on ne peut plus vivre, l'air est embrasé, tout le monde se sauve et nous faisons comme

tout le monde. Demain matin nous prenons le premier convoi de 6 heures et 3/4. Nous arrivons à Savillan à 8 et 1/4 et nous espérons être chez nous vers 11 heures. J'espère à l'inamovibilité que je ne puis trouver qu'au Roc. Ici, je m'épuise dans une série de petites corvées ennuyeuses.

Je suis toute triste de n'avoir pas Beo à conduire avec moi; une fois a suffi pour me faire l'effet d'une habitude, et je crois qu'elle s'arrangerait assez de refaire la partie et qu'un peu de ce bon air lui serait utile, mais il n'y faut pas penser.

Je dois m'accuser auprès de toi, mon cher fils, d'un délit involontaire, dont je n'ai fait la découverte qu'hier; en ouvrant le tiroir d'une console, où il m'arrive rarement de regarder, j'ai trouvé un tien portrait que j'avais parfaitement oublié; je ne savais au premier moment à qui il était destiné, enfin j'ai pensé que ce devait être à Max, mais celui-ci est parti et le portrait est si ressemblant que la convoitise s'est emparée de moi. Cependant, si tu tiens à ce que Max l'aie, je le lui remettrai au retour, mais je crains qu'il l'oublie à son tour au fond d'un tiroir, comme j'ai fait, au lieu que maintenant que je connais son existence je le ferai monter et le mettrai en honneur, avec d'autres que je viens de monter ces jours-ci. J'ai trouvé quelque chose pour mon frère, car j'ai pensé qu'au milieu de toutes tes affaires, tu trouverais difficilement moyen de t'en occuper: j'ai pris un dessin d'album, qui fera fort bien mon affaire.

Si on faisait des jupes de gutta-percha, tu ferais bien de m'en envoyer une; je ne puis empêcher mes jupons de se coller aux jambes, ce qui me déplaît très fort, mais après m'avoir offert des liserés en gomme élastiques, tu ne me les a jamais envoyés. Tu pourrais en remettre à la comtesse Sclopis, qui me les apporterait. Que fais-tu de la comtesse Isabelle et du comte Federigo?<sup>2</sup> Fais-leur des compliments.

Voilà le Pruth<sup>3</sup> bien passé, à quoi servent les déclamations de vos journeaux? Le Czar en donne de très mauvaises raisons, mais il sait qu'on s'en contente, il ne se donne pas la peine d'en chercher inutilement de meilleures. On veut la paix à tout prix et il ne se gêne pas. Je sais bien que la guerre n'est certes pas à désirer, mais la peur bien connue que l'on en a, enhardit l'Autocrate, qui sent pouvoir beaucoup entreprendre avant qu'on ne se résolve à mettre le holà.

Notre Sénat s'obstine à ne pas siéger<sup>4</sup> et à ne pas se proroger; les sénateurs s'en vont, ma foi tant pis! Je ne m'en inquiète plus, ce sont des lambins insupportables.

Nous avons perdu la marquise Ormea<sup>5</sup>, il me semble que l'an passé à cette saison elle était à Londres, pour sûr à Paris du moins.

Adieu, mon cher fils, je retourne à mes paquets à la sueur de mon front; ton père ne va pas mal et te salue, je t'embrasse.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> Il conte Federico Sclopis di Salerano e la moglie Isabella, nata Avogadro (1810-1890) erano a Londra.

<sup>3</sup> Dopo l'ultimatum del 31 maggio (cfr. lett. 384, nota 8), lo zar Nicola I, di fronte alla risposta negativa della Porta (26 giugno 1853), aveva ordinato l'occupazione dei Principati danubiani; le truppe russe varcarono il fiume Prut il 3 luglio, e anche se i Turchi si ritirarono senza opporre resistenza, la crisi d'Oriente stava ormai sfociando nella guerra.

<sup>4</sup> Pochi giorni dopo, il 13 luglio, venne letto alla Camera e al Senato il decreto reale che prorogava la sessione al 13 novembre.

<sup>5</sup> Ottavia Malingri di Bagnolo (n. 1826), moglie del marchese Tancredi Ferrero d'Ormea, era morta il 4 luglio 1853.

386.

Mardi, 26 juillet [1853]<sup>1</sup>

Mon cher fils,

Nous avons reçu en son tems ta lettre du 18, je suis toujours charmée quand je puis retrouver ta piste, aussi ai-je été chercher dans le Prince Pukler<sup>2</sup> le château d'Arundel<sup>3</sup>, où tu devais être ces jours-ci, mais j'ai trouvé qu'il le critiquait beaucoup, surtout ses vitraux modernes et mal réussis. Il n'avait pas vu le Parc à cause du mauvais tems.

Pour nous, nous sommes dans nos bois depuis le 11. On ne pouvait plus vivre en ville à cause de la chaleur, et il fallait pourtant s'exécuter tous les jours pour quelque corvée. Ici je goûte l'*otium cum dignitate*, dans toute sa plénitude, dans la canicule, je ne connais que cela. J'ai une bonne pacotille de livres et je ne songe qu'à me reposer le corps et l'esprit. Nous n'avons que quelques heures de chaleur et les nuits un peu chaudes, le matin il y a beaucoup d'air et les soirées sont délicieuses, d'ailleurs il a déjà plu deux fois depuis que nous sommes ici.

Notre voyage n'a pas été sans incidens. Partis à 6 heures 3/4 par le chemin de fer, nous étions à 8 heures 1/4 à Savillan. Nous y prenions tous un omnibus et le chemin de Villafallet comme plus

frais et plus ombragé. Mais notre véhicule cassa à moitié chemin sans verser et nous manquâmes nous trouver à pied dans le plus grand embarras; enfin nous poursuivîmes notre route cahin-caha. A Villafallet nous avions une énorme foire, pas moyen de traverser et les évolutions étaient très dangereuses dans notre état de dislocation, plus loin une charrette qui avait l'air de porter une maison nous arrêta, il fallut descendre et les descentes de coupé sont chose odieuse. Enfin nous n'arrivions chez nous qu'à midi, bien heureux d'être au port et bien désabusés des omnibus que je n'ai jamais aimés. Je m'en suis prise, de nos ennuis à l'Amis, qui donne toujours de mauvais conseils.

Nous avons été contents de nos améliorations ici; ton père ne voudrait pas que je t'en parlasse, pour te procurer la surprise, mais puisque tu ne viens pas c'est bien inutile. On a donné une teinte générale à la façade, elle est couleur de Nankin, nous la trouvons encore trop claire, on l'assombriera l'année prochaine; on a changé toutes les corniches, elles sont très foncées et d'un bon effet. On a mis une nouvelle grille du côté du Bouthier, et tracé une promenade qui va rejoindre la promenade supérieure; arrivé au bout de celle-ci, on descend le long du torrent que l'on traverse sur plusieurs ponts rustiques et on vient rentrer à la petite grille près du monument de Mélanie. On pourrait se fatiguer à parcourir tout ce chemin, si on n'y avait placé des reposoirs très rapprochés, et les sites en sont très agréables.

L'Amis ne sait rien de tout cela, il va être très agréablement surpris, et assurera que l'idée en était à lui, quoiqu'il ait souvent dit que le chemin au bord du torrent était impraticable. Je présume qu'avec le mois d'août il va nous arriver selon sa consuetude. J'espère toujours le Nocle, avant qu'il aille se claquemurer à S. Martin. Charles et sa femme ont beaucoup dit qu'ils voulaient venir, et s'ils viennent ils seront les bien reçus, quoique je ne sache trop comment employer Charles. Si on n'aime à s'occuper et le repos et la solitude, on ne sait que devenir ici.

Je n'ai plus entendu parler des projets d'Emmanuel le jeune, qui voulait absolument venir nous voir cet été, je serais toujours charmée de le voir, mais je laisse agir nature. J'ai pourtant reçu une lettre d'Isabelle, et de ses nouvelles ce matin par Jenny et Léonie.

J'ai bien peur que la diplomatie n'ait pas toute satisfaction sur la question d'Orient<sup>4</sup>, je ne me fie pas du tout à Messire Nicolas, je crains qu'il recule pour mieux sauter; il pourrait bien manigancer quelque trouble à Constantinople, qui lui servît de prétexte pour

avancer. L'Autriche pourrait aussi jouer le rôle du chien qui porte le dîner de son maître, quand il voit qu'il ne peut plus le défendre il en prend sa part. Tout cela ne me paraît pas parfaitement clair. Il faut dire aussi qu'il n'y a pas de puissance qui n'ait quelque pécadille de ce genre sur la conscience, de sorte qu'il faut une certaine arrogance pour lancer la première pierre. Malheureusement les innocents paient souvent pour les coupables, dans ces cas-là, et nous, qui sommes comme dans un étang, nous ne pouvons savoir comment nous sortirions de cette pression. Je présume que nous ne ferions pas valoir nos droits sur Cypre et Jérusalem, si on voulait nous gratifier, je préférerais que ce fût quelque chose plus à notre portée.

Ton père me semble aller assez bien et être content de se trouver ici, quoiqu'il ait dû renoncer à ses anciennes habitudes de promenade, ce qui lui a fort coûté. Je ne puis même le persuader de faire quelques courses en voiture, sous prétexte que le char est incommode pour monter et descendre. J'en suis fâchée, car c'était surtout en sa considération que j'avais gardé les chevaux. Mais je ne connais personne comme lui pour se laisser arrêter par les petites difficultés. J'espère que lorsqu'il fera moins chaud il deviendra un peu plus entreprenant. Pour moi, j'en ai bien assez de ma grande promenade quand je suis en force, et je la parcours avec plaisir, trouvant le bois très satisfaisant à regarder, qui sait ce qu'en penserait Gibou; il en jouissait à moins de frais.

Adieu, mon cher fils, porte-toi bien, je suis aise que tu aies les ragoûts piémontais, quoique je craigne qu'ils laissent à désirer; il faudrait leur apprendre *le bagnet*<sup>5</sup>, mais bien *genit*<sup>6</sup> avec seulement du vinaigre, du sucre et un jaune d'œuf: sans oignon, ni farine, ni herbes aromatiques, ce qui gâte tout. Et après la *mostarda* en hiver, mais il faudrait l'envoyer d'ici et nos raisins sont malades.

· Nous t'embrassons de cœur.

Un brano edito in A. COLOMBO, I, p. 357.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> Cfr. lett. 9, nota 22.

<sup>3</sup> Il principe Puckler Muscau, a proposito del castello d'Arundel, scrisse: « J'ai fait ces jours derniers une petite excursion à Brighton, et je suis revenu par un détour. Le château d'Arundel, qui appartient au duc de Norfolk, était un des objets de ma curiosité. [...] L'intérieur du château n'a rien de remarquable; les nombreux vitraux peints sont tous modernes [...]. *Le baronial hall* est une grande salle très simple, avec beaucoup de vitraux peints, mais dont les peintures n'ont pas très bien réussi » (*Mémoires et voyages du prince Puckeler Muscau. Lettres postumes sur l'Angleterre, l'Irlande, la France, la Hollande et l'Allemagne*, Paris, 1832, vol. II, lettera XX, p. 230).

<sup>4</sup> Dopo l'invasione dei Principati danubiani da parte della Russia (cfr. lett. 385, nota 3), i rappresentanti delle quattro potenze europee riuniti a Vienna, elaborarono la cosiddetta « nota di Vienna » (28 luglio 1853) per tentare di dare soddisfazione parziale alle esigenze contrastanti della Russia e della Turchia. Nicola I accettò la nota, a condizione che la Turchia facesse altrettanto, ma poiché quest'ultima richiese alcune modifiche, lo zar le rifiutò nettamente (7 settembre).

<sup>5</sup> Piemontese: « bagnetto », tipica salsa verde piuttosto piccante della cucina piemontese, per accompagnare soprattutto il bollito.

<sup>6</sup> Piemontese: « genuino ».

387.

Le 14 août, jour de S. Quentin [1853] <sup>1</sup>

Mon cher fils,

Ta lettre m'est arrivée hier matin, et j'en ai donné communication à ton père et à l'Amis, qui est venu tomber sur le Roc jeudi dernier <sup>2</sup>. Nous étions occupés de ce qu'il dirait quand il verrait nos merveilles dont il n'avait aucune idée. Nous allâmes à sa rencontre jusqu'à la cascade, pour lui présenter le *mansion* dans son habit neuf; il admira beaucoup les fenêtres, et approuva la teinte générale en croyant aussi qu'on peut la foncer encore avec avantage. Ce ne fut que l'après-dîner qu'on entreprit la grande promenade dans le bois, heure à laquelle elle se présente dans tous ses agréments.

Nous sortîmes par la nouvelle grille du côté du Bouthier et tournant par un beau *stradon*, nous fîmes notre première halte sur un banc de pierre à un rondeau d'Accacias-parasols, qui domine le valon boisé, puis reprenant notre chemin, nous rejoignîmes la grande promenade et au bout de celle-ci nous redescendîmes parallèlement au bord du torrent que nous passâmes sur un pont rustique, vis-à-vis duquel un escalier fort rustique monte à ce que nous appelons l'ermitage, qui n'est qu'un banc et une table pratiqués dans le tronc d'un rocher. Après on trouva un autre banc dans un coude de chemin vis-à-vis d'un second pont, qui est l'endroit le plus joli, parce qu'on est tout entouré de bois bien touffus, et que c'est comme un coin où aucune vue, ni aucun bruit du monde n'arrive plus. On passa sur l'autre rive, et puis encore sur la rive droite, où se trouve le *casot* de la fontaine, auquel il faudrait donner un aspect un peu plus pittoresque. Plus bas on repassa encore le torrent sur de grosses pierres et on vint ensuite aboutir à la petite grille vers le monument.

L'Amis à été ébahi de cette belle promenade que nous faisons à peu près tous les soirs, sans nous en fatiguer, parce que les beautés en sont toutes naturelles et que l'on y éprouve un certain calme

d'esprit, qui rafraîchit les idées. Voilà comme j'entens le plaisir de la campagne et non en y transportant les gênes, les caquets et les habitudes fatigantes des villes. S'il y a quelque chose à ajouter à notre jouissance, c'est de pouvoir causer à cœur ouvert avec quelques amis des choses qui nous intéressent.

La chaleur est fort tombée ici, et on reprend, avec ses facultés, l'usage de ses membres. Si ta petite maison de Londres, véritable boîte à compartiment, n'est pas trop étouffée, je conçois que tu aimes autant t'y reposer que de continuer à rouler toujours le rocher de Sisiphe. Crois-moi, mon cher fils, il vient toujours le moment où le besoin du *quieto vivere* se fait sentir aussi impérieusement que le besoin de mouvement quand on est jeune, et il faut pourvoir à cette époque-là.

J'ai été fort tentée de t'envoyer le Prince Pukler par les Sclopolis, mais on leur avait déjà donné un si gros paquet! Je verrai si Ciccio veut s'en charger jusqu'à Paris. Il doit venir ici après-demain prendre mes instructions, comme il dit. De la manière dont on voyage maintenant, on réduit son équipage autant que possible, et je n'ose plus donner des paquets.

Je fais ici une grande consommation de livres nouveaux. Il semble dans ce moment que les auteurs prennent à tâche de présenter la race humaine sous son aspect le plus hideux, en vérité on ne nous fait voir que de la plus fine canaille par tout pays, ce n'est pas consolant ni flatteur non plus. J'ai lu deux gros volumes de Mme de Maintenon<sup>3</sup>, du Duc de Noailles<sup>4</sup>, pour celui-là il est de très bonne compagnie. Je lis actuellement deux volumes de la vie de Louis XVI, quoique je sache ma révolution par cœur, il me donne parfois la chair de poule, je suis forcée de fermer le livre. J'ai lu Antonio Perez<sup>5</sup>, un épisode du règne de Philippe II, quelle canaille! On m'a apporté un petit volume des lettres de la Palatine<sup>6</sup>, canaille encore, que ce beau monde de la cour de Louis XIV! Je n'ai pas encore entrepris Mac Aulay<sup>7</sup>, dont on me parle avec admiration, canaille sterlinge d'après ce que j'entens dire. Je me réfugie de tems en tems dans mon cher Cooper, il y a bien des attaques de peaux rouges, des batailles navales, des naufrages, des montagnes de glaces<sup>8</sup>, à donner la palpitation, mais au moins les caractères et les sentimens reposent et dédommagent du *batticœur*.

Si vous venez à bout, messieurs les diplomates, de faire une paix pas trop plâtrée, nous vous en saurons sans doute le plus grand gré: mais je ne puis m'empêcher de me méfier de l'Autocrate, il a un peu trop montré ses griffes dans cette occasion<sup>9</sup>; et j'ai

peine à croire qu'il veuille perdre des frais si considérables qu'ils ne sont point du tout en rapport avec le but avoué. Enfin, s'il retire ses troupes, ce que nous allons voir, ce sera partie remise, autant de gagné et il aura donné l'éveil et le tems de mieux se mettre sur ses gardes. L'Amis dit que nous sommes la dernière nation chevaleresque, les seuls dans ce siècle, qui nous soyons jetés tête baissée dans le danger et joué le tout pour le tout pour le triomphe d'une idée élevée. Il est vrai que nous avons remporté autant de horions que Don Quichotte, mais nous resterons les derniers croisés.

A Turin rien de nouveau que je sache. Les Alfieri sont partis pour S. Martin, Charles n'y tiendra guère, Joséphine est toujours vacillante, la petite Louise très bien.

On parle du mariage de Castion avec Mlle Oldoini, je crains qu'ils se ressemblent un peu trop. Tu as vu l'équipée<sup>10</sup> Persan?<sup>11</sup> Il voulait après se brûler la cervelle, le prince de Carignan l'a surveillé tout le jour pour qu'il ne fît pas quelque sottise. A Massa, notre Reine a été, de la part de la population, l'objet de tous les égards<sup>12</sup> qui sont refusés à leurs Princes. Adieu, maintenant, cher fils, ton père et l'Amis te saluent tant et plus je t'embrasse de cœur.

Parzialmente edita in A. COLOMBO, I, pp. 358-359.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> 11 agosto.

<sup>3</sup> Françoise d'Aubigné, marchesa di Maintenon (1635-1719), moglie morganatica di Luigi XIV, dotata di grandi qualità morali e intellettuali, ebbe grande interesse per i problemi pedagogici. Nel 1686 fondò il collegio di Saint-Cyr, per fanciulle appartenenti a nobili famiglie decadute, dove ella stessa si ritirò alla morte del re. Alle collegiali di Saint-Cyr dedicò gli *Entretiens* e i *Conseils aux demoiselles*. Lasciò anche preziose lettere, pubblicate postume in varie raccolte.

<sup>4</sup> Il duca Adrien-Maurice di Noailles (1678-1766), generale e uomo politico francese. Maresciallo di Francia nel 1734, combatté nelle guerre di successione polacca e austriaca; nel 1743 fu nominato ministro di Stato. I suoi *Mémoires* furono pubblicati postumi nel 1777.

<sup>5</sup> Antonio Perez (1534-1611), uomo politico spagnolo, che nel 1568 fu nominato segretario di Stato da Filippo II. Morì esule a Parigi. Fu scrittore raffinato di lettere, aforismi e massime.

<sup>6</sup> Probabilmente si tratta di Elisabetta Carlotta del Palatinato, cognata di Luigi XIV.

<sup>7</sup> Thomas Babington Macaulay (1800-1859), scrittore, storico e uomo politico inglese. Ottenne grande fama con *The History of England*, che tratta con chiarezza espositiva il periodo dal 1688 alla morte di Guglielmo III, e che risponde pienamente agli ideali e alle certezze della borghesia vittoriana. Famosi i suoi *Critical and Historical Essays* (1843) e la sua raccolta di poesie *Lays of ancient Rome* (1842), di ispirazione storico-narrativa.

<sup>8</sup> L'opera dello scrittore statunitense James Fenimore Cooper (cfr. lett. 10, nota 4 e lett. 357, nota 14) seguiva due filoni. Il più famoso ha contribuito a creare la leggenda dei pellerossa e dei visi pallidi, l'altro riguardava romanzi di ambiente marino e lo stesso Melville li trovò degni di interesse: *The pilot* (1823); *The red rover* (1828); *The sea lions* (1849).

<sup>9</sup> Cfr. lett. 384, nota 8; lett. 385, nota 3; lett. 386, nota 4.

<sup>10</sup> Il 28 luglio 1853 la nave *Governolo*, comandata dal Persano, partì da La Spezia con a bordo il Re, il duca di Genova e il principe di Carignano, diretti in Sardegna per una partita di caccia. Il 29 urtò contro uno scoglio, vicino all'isola della Maddalena. Il sovrano e i principi, imbarcati sul *Tripoli*, rientrarono a La Spezia. Il 30 agosto il Consiglio di guerra condannò il Persano alla retrocessione di un grado per sei mesi, ma il magistrato di Cassazione di Torino, il 30 novembre seguente, annullò la sentenza.

<sup>11</sup> Il conte Carlo Pellion di Persano (1806-1883) ufficiale di marina dal 1821, percorse una rapida carriera, ma cadde in disgrazia proprio per l'incidente cui accenna Costanza e rimase pertanto in ombra sino al 1859 quando, grazie anche all'appoggio di Massimo d'Azeglio, fu promosso contrammiraglio. Nel 1866 fu comandante in capo della flotta e dopo la disfatta di Lissa fu esonerato dal comando. Dopo il processo, che suscitò grande scalpore e la condanna, si ritirò a vita privata e scrisse una serie di libri a difesa della propria condotta (*Diario privato politico-militare. Campagna navale 1860-61, L'ammiraglio C. di Persano nella campagna navale dell'anno 1866*).

<sup>12</sup> Il 14 luglio, la regina Maria Adelaide si era recata a Massa dalle cugine, l'imperatrice Maria Anna e la duchessa Maria Teresa, con le quali si intrattenne tutto il giorno.

388.

Samedi, 3 septembre 1853

Mon cher fils,

Je suis toute disposée à te souhaiter les possibilités de respirer un peu d'air libre, surtout si vous avez une prolongation d'été en Angleterre comme nous l'avons ici, contre toutes les habitudes de cette région alpine.

Nous avons subi hier un assez fort orage, suivi de vents et d'arcs-en-ciel, mais aujourd'hui il a fait chaud, comme si de rien n'était. Je voudrais arriver au tempéré, cependant je regrette de voir s'écouler rapidement la belle saison et le tems de mon séjour ici, où je vis d'une manière plus conforme à mes goûts et à ma paresse.

L'Amis a passé 15 jours avec nous, puis il a été poursuivi par son syndic de Bra<sup>1</sup>, qui l'a forcé de partir pour une affaire où il n'était pas du tout nécessaire; je ne sais pourquoi il s'est laissé victimiser ainsi, je n'aurais pas eu autant de condescendance. Maintenant il va à Bra, à Albe pour son Conseil provincial, puis à S. Martin, je pense pour le reste du mois.

J'ai eu une visite de 24 heures de Ciccio, qui m'a bien fait plaisir; maintenant il est à Paris, où il me semble que tous les Boyls allaient se trouver réunis, ce qui ne lui était pas particulièrement agréable. Il pensait faire une excursion à Londres, et je ne serais pas étonnée que les Salvator fussent de la partie, car je vois qu'on m'envoie le jeune homme ici. Je n'y comptais plus, n'en ayant plus entendu parler, mais je suis très contente d'accrocher un Manuel au moins, et il sera le bien venu. Il s'annonce pour le 18 ici, je ne sais pas encore jusqu'on j'irai à sa rencontre. Ce que je redoute c'est que justement, après une longue sécheresse, les pluies équinoxiales se combinent avec son séjour ici, ce qui serait peu amusant pour lui. Aussi lui ai-je recommandé d'apporter musique et crayons, nous avons le piano, le billard, les échecs et nous tâcherons de faire de notre mieux. Les bons jours nous avons des chevaux et pourrons faire quelques excursions à Dronero, Carail, Verzuolo et Coni. La dernière lettre qu'il vient de m'écrire était moitié en français irréprochable et moitié anglais qui m'a semblé bien, mais je ne me crois pas juge compétent.

Isabelle me mande qu'on a donné à son frère le titre de marquise de Monterrenu et fait ses cartes en conséquence, peut-être t'ai-je déjà donné cette nouvelle. Tous ceux qui ont été dernièrement à Paris, louent beaucoup la figure et la tenue d'Isabelle; tant mieux, pourvu qu'elle corrige aussi ses petits défauts.

Il me semble que les petites pièces de Lady Granville<sup>2</sup> sont ce qu'il y a de plus amusant dans vos comités de lecture, il me semble de voir la mine que tu lui fais. Du reste ce serait comme nos anciens divertissemens d'Avent et de Carême, que je comparais aux ragoûts qu'on inventait pour les collations.

Il paraît, à propos de ragoûts, que vos cuisiniers ne sont pas non plus forts sur l'ortographe, ce qui au reste n'est pas indispensable. Le nôtre est incroyable, par exemple, aujourd'hui il a écrit: *turt farsi de glet de gronseigle et zépinare*<sup>3</sup>. Du reste ce n'est pas un cuisinier d'ambassadeur, mais il ne fait pas mal la cuisine usuelle et nous nous en contentons. Je te plains très fort de tes tracasseries domestiques, il est pénible de soupçonner ses gens, et très pénible de devoir sévir contre eux. Chez nous, les inconvéniens de ce genre se multiplient par la tentation de jouer à la bourse, sans fonds; ce qui ruine et démoralise également. Ici nous avons eu ces jours passés l'apparition de vilaines figures à différentes reprises, nous en avons prévenu les carabiniers, qui avaient eu aussi des avis du côté de l'Eremo. Nous avons recommandé la fermeture des portes; mais ce n'est pas aisé à obtenir.

Nous avons aujourd'hui changé notre garnison de Marmotes, deux sont parties et deux sont arrivées, ce qui fait trois présentes, une desquelles a une belle voix de soprano et se destine au théâtre, on lui a permis de faire encore une année d'études à l'Académie pour se perfectionner.

La comtesse Sclopis<sup>4</sup> m'a écrit des merveilles sur ta position, ta réception etc. Je lui ai répondu que je te le dirai et l'ai invitée à venir nous voir pour faire *trasecolare* le comte Federigo. Quant aux livres que tu me proposes, il y a deux réflexions qui me retiennent d'accepter: l'une que cette lecture exigerait un surcroît d'application de ma part, l'autre que ces livres ne serviraient que pour moi, et lorsqu'ils sont bons, j'aime assez que d'autres en profitent. Ciccio s'est chargé du *Prince Puckler*, dont je l'ai engagé à faire son profit d'abord.

Un article de Mr Girardin<sup>5</sup> dans les *Débats* t'aura, j'espère, été au cœur, car c'était l'apothéose de la Diplomatie, et non seulement les matadors de l'espèce, mais *tutti bravissimi*, pourvu qu'il n'en résulte pas des *spegas*<sup>6</sup> comme du tems du rédacteur Rabby<sup>7</sup>.

Je ne suis pas encore persuadée que nous soyons à la fin de la crise orientale, vous jasez trop en Angleterre, je n'ai plus la patience de lire vos articles et discours. D'un autre côté les Etats-Unis me sont fort suspects: Pierce<sup>8</sup> est le serviteur très humble de sa démocratie et nous savons ce qu'elle veut, c'est la plus pétulante, la plus arrogante des démocraties; maintenant elle prend la tâche de faire la loi à l'Europe et taquine tous ses gouvernemens. Elle veut nous expédier un envoyé mazzinien pourri<sup>9</sup>, on devrait bien s'entendre et la rebequer. Tu sais que le comte Appony<sup>10</sup> s'en va et ne reviendra que autant que Adrien retournera à son poste. On dit ce noble comte peu amusé de la détermination.

Adieu, cher fils, nous t'embrassons, et je te souhaite un heureux 17, au cas que je ne puisse pas te récrire.

On a dit le mariage Castion-Oldoini rompu, je ne sais si c'est vrai. Adieu.

Parzialmente edita in A. COLOMBO, I, pp. 361-362.

<sup>1</sup> Il conte Augusto Marengo di Moriondo.

<sup>2</sup> Nella lettera del 25 agosto, Emanuele aveva raccontato le scenate di gelosia fatte da Lady Granville al secondo marito, per timore che questi cortegiasse Mme Walewska (A. COLOMBO, I, pp. 360-361).

<sup>3</sup> Il cuoco, ignorando l'ortografia francese, trascrive foneticamente; pertanto si potrebbe leggere nel seguente modo: «tourte farcie de géléé de groseille et épinards».

<sup>4</sup> Sulla visita dei conti Sclopis a Londra (cfr. lett. 385, nota 2), Emanuele aveva scritto il 9 agosto: « Le comte Sclopis et son épouse ont quitté Londres pour Paris ce matin et m'ont paru ravis de leur séjour, contents en même tems de quelques feste que j'ai pu leur faire » (A. COLOMBO, I, p. 358).

<sup>5</sup> Sicuramente si tratta di Marc Girardin (1801-1873), detto Saint-Marc Girardin, critico letterario, uomo politico, assiduo collaboratore del *Journal des Débats*.

<sup>6</sup> Piemontese: « sgorbi ».

<sup>7</sup> Paolo Luigi Raby (m. 1853), avvocato e intendente, letterato e membro di diverse accademie piemontesi, compilatore in capo della *Gazzetta Piemontese*.

<sup>8</sup> Il democratico Franklin Pierce (1804-1869), presidente degli Stati Uniti.

<sup>9</sup> Felice Foresti (1789-1858) carbonaro, condannato nel 1821 a vent'anni di carcere duro, che sopportò nello Spielberg sino all'indulto del 1836; deportato in quell'anno negli Stati Uniti vi dimorò per un ventennio. Nel 1853 fu proposto come console statunitense a Genova, ma il Governo sardo respinse la proposta a causa degli stretti legami del Foresti con Mazzini.

<sup>10</sup> Il conte Rudolph Apponyi (1812-1876), ministro austriaco a Torino dal 1849 al 1856, poi inviato straordinario e dal '60 ambasciatore a Londra sino al 1872, e col medesimo titolo a Parigi dal 1872 al 1876.

389.

Samedi, 24 septembre [1853]<sup>1</sup>

Mon cher fils,

J'avais bien présumé quand je disais que je ne savais si j'aurais pu écrire le 17. Heureusement que ton père a pu le faire<sup>2</sup>, j'étais pour mon compte, ce jour-là, voyageant par une pluie aussi opiniâtre qu'ennuyeuse.

Et pour prendre la chose par le commencement, j'avais été le 15 dans l'après-midi à Lagnasc par une très belle journée, mais le soir il commença à pleuvoir et toute la nuit et le lendemain sans désemparer. Il me fallait cependant me trouver le 16 à la station de Savillan, à midi, pour chercher notre parisien et j'y fus. J'allais me mettre en embuscade au café de la gare, et à midi je vis apparaître la face joyeuse du Manuel et de plus celle plus sévère de l'Amis, que je me doutais bien voir dans cette occasion. Nous allâmes tous à Lagnasco et nous y restâmes la nuit à cause du tems. En route j'eus soin de prévenir Emmanuel sur l'état du vieux manoir, pour qu'il ne s'attendit pas à trouver la S. Cloud ou Windsor. Je lui dis pourtant que tel qu'il était, le vieux donjon avait toutes tes sympathies. Quand nous arrivâmes, par la pluie et la boue, je te laisse à penser quel aspect présentait la *cour d'honneur*; aussi le jeune voyageur tout étonné ne put s'empêcher de trouver ton goût assez étrange.

Mais une fois entré dans ces vénérables salles<sup>3</sup>, il commença à observer et à s'intéresser et finit par trouver qu'il était de ton avis. On fit fièrement honneur au dîner de *Mare* tout maigre qu'il était, ensuite comme on ne pouvait sortir, on visita toutes les horreurs du château et même le château Boyl; l'Amis s'engouait à merveille et le jeune homme trouvait plus amusant de regarder de vieilles peintures que de nouvelles tentures. Nous allâmes au salut le soir, puis on resta à deviser très raisonnablement, on prit du café à la crème, et je t'assure qu'il y a là de la *Panara*<sup>4</sup> comm'il n'y en a pas à Milan.

Le lendemain 17 il pleuvait toujours, cependant il fallait revenir au logis et après un bon déjeuner, nous nous séparâmes d'avec l'Amis et revînmes ici. Nous avons pourtant fait commémoration de la solennité du jour en buvant du grignolin. Heureusement le soleil reprit le dessus le dimanche<sup>5</sup> et nous avons eu une superbe semaine, même fort chaude pour la saison. Dans ce moment j'ai vis-à-vis de moi la fin d'un orage avec tonnerre et arc-en-ciel, j'espère qu'il n'aura pas de suite. J'ai profité du beau tems pour conduire Manuel à Dronero lundi<sup>6</sup>; il en a été charmé, mais nous sommes tombés dans l'encombrement d'une foire et on n'a pu utiliser les crayons. Jeudi nous sommes allés à Coni, profitant de ce que l'Amis s'y trouvait pour le Conseil divisionnel, mais nous l'avons peu vu, il avait son affaire à faire, il dînait chez l'intendant<sup>7</sup>, et le soir on leur donnait concert à l'Hôtel de ville. Il m'écrit que la musique était bonne, la salle très bien et éclairée par un lustre à 100 becs de gaz; voilà comment les choses se passent à Coni. Et du reste l'Amis dînera ici à son retour de Coni, et nous lui ferons entendre la voix formidable d'Emmanuel et celle d'une Marmotine, qui chante très bien et peut l'accompagner.

Le jeune homme va très bien, il est gai, content, s'amuse très facilement, il raisonne très sensément: cela est pour la théorie, en pratique il est enfant et même un peu *strafalari*<sup>8</sup>, mais ce sont de courtes vacances, et j'aime autant qu'il soit au grand air et fasse de l'exercice. Je l'avais pourtant engagé à faire quelques études d'après nature, les sujets ne manquant pas ici, mais il commence et puis détruit ce qu'il a fait. Enfin aujourd'hui il est venu à bout d'un petit pont de la nouvelle promenade, que tu pourras voir si tu vas à Paris. Du reste grand-papa en est content, l'Amis est content, j'espère que tout le monde en sera content, car c'est une bonne pâte d'homme, indépendamment de ses dispositions extraordinaires à apprendre et réussir en tous genres.

Il me semble, d'après les apparences, que nous serons ici jusqu'au

dix<sup>9</sup> et je pense ensuite aller avec Emanuel faire une visite à S. Martin, avant qu'il quitte le Piémont. J'aurais passé ici juste trois mois, qui m'ont paru 15 jours; je regrette bien de m'en aller affronter les petits ennuis de Turin, mais ton père a des affaires qui réclament sa présence<sup>10</sup>.

Il a reçu ce matin ta lettre, il est charmé du portrait que tu lui annonces, et moi aussi, j'aurais grand plaisir à le voir et nous sommes très contents que les traits du Gib puissent passer à la postérité. Voilà *Moret*, qui a l'autre jour mangé l'écume<sup>11</sup> à la crème qu'on avait préparé pour le dessert, ce qui a excité une grande animadversion.

Espérons que pour le 54 tu pourras avec Gib venir voir ce qui se passe ici, mais il y a toujours quelque *rinfna*<sup>12</sup>, qui vient mettre des bâtons dans les roues.

Quant à l'affaire d'Orient, il me semble que la diplomatie est passablement désorientée; je souhaite qu'elle trouve encore le *cavion*<sup>13</sup>, mais les Turcs sont terriblement comme nous étions en 49 et nous savons ce qui s'ensuit.

Voilà encore cet ennuyeux de choléra<sup>14</sup>, qui recommence en Angleterre; c'est terrible de se trouver toutes les années en face de cette éventualité. Que le bon Dieu te préserve! Je te sais le plus grand gré de te bien porter, et de ne pas te faire casser le nez par les chemins de fer, quoique je t'eusse souhaité un peu d'air libre. J'attens puis l'explication de l'énigme que tu m'annonces et je désire bien que ce soit pour ton plus grand bien.

Tu auras Ciccio, ou tu l'auras eu; il me semble que les autres ne remuent pas. Si j'avais prévu que sor Lottero allât à Londres, je t'aurais prévenu, c'est un de ceux qui s'occupe spécialement de mes Marmotines. Quant à Baruffi, il allait composer des *letteroni* à Dublin.

Maintenant adieu, ton père t'embrasse, il se porte bien et il est gai; le Junior te salue et moi, je te souhaite tous les biens comme si c'était tous les jours le 17.

Solo il brano relativo alla questione d'Oriente edito in A. COLOMBO, I, p. 363.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> La lettera di Roberto del 17 settembre, scritta in occasione del compleanno di Emanuele, è edita in A. COLOMBO, I, pp. 362-363.

<sup>3</sup> Alla parte più antica del castello di Lagnasco, in epoche successive ne

furono aggiunte altre che ne accrebbero la suggestiva bellezza. Una caratteristica del castello è data dagli eleganti loggiati che ingentiliscono tutta la costruzione. All'interno si ammirano pregevoli soffitti a cassettoni, grandi camini e tre saloni affrescati da artisti del XV e XVI secolo.

<sup>4</sup> Piemontese: « panna ».

<sup>5</sup> 18 settembre.

<sup>6</sup> 22 settembre.

<sup>7</sup> Intendente generale di Cuneo era l'avvocato Giuseppe Pirinoli.

<sup>8</sup> Piemontese: « babbeo, citrullo ».

<sup>9</sup> 10 ottobre.

<sup>10</sup> Nella citata lettera al figlio del 17 settembre, Roberto infatti aveva scritto: « Encore un mois, peut être moins, si le tems tournait au déluge, et nous quitterons ce séjour de paix et de plaisirs simples, qui font mon bonheur en cette saison avancée de ma triste vie, et je me relancerai dans la mer agitée de la vie parlementaire, à laquelle je ne trouve d'autre satisfaction que celle de remplir un devoir, qui est pourtant très grand et surtout très digne, mais qui ne m'empêche pas de sentir le poids du sacrifice » (A. COLOMBO, I, p. 362).

<sup>11</sup> Costanza non usa il vocabolo appropriato: trattandosi di un dolce è *mousse*.

<sup>12</sup> Piemontese: « cavillo, pretesto, occasione ricercata di contrariare e muovere lite ».

<sup>13</sup> Piemontese: « bandolo ».

<sup>14</sup> Il 19 novembre Emanuele tranquillizzò il padre: « Le choléra n'est pas très fort jusqu'à présent, quoique suivant pourtant une ligne progressive. Il y a environ 100 cas pour semaine. La salubrité des maisons, leur propreté et l'absence de miasmes infectes sont des préservateurs. Comme aussi l'élévation au dessus du niveau de l'eau. Jusqu'ici il n'y a pas de malades dans la société » (A. COLOMBO, I, p. 367).

390.

Mercredi, 5 octobre [1853] <sup>1</sup>

Mon cher fils,

Je veux encore t'écrire deux mots avant de quitter ce pauvre Roc, et c'est pour te dire que ton portrait est arrivé sain et sauf ces jours derniers, qu'il a été très bien accueilli et qu'on t'en remercie beaucoup. Au premier moment, je ne sais à quoi cela tenait, on avait assez de peine à démêler quoique ce fût, même sans les verres, on le tournait dans tous les sens, et on apercevait peu de chose, mais puis on dirait qu'il est ressorti et on peut maintenant en jouir tout à son aise, et Gibou a eu tout le bon accueil auquel il avait droit de s'attendre. Le tout ensemble est fort apprécié et pour ce qu'il représente et pour la manière dont il est représenté.

Nous quittons la campagne samedi 8. Ton père a des affaires qui l'appellent en ville, et d'ailleurs, quoique le tems soit magnifique et la campagne encore très belle, nous avons des journées assez chaudes suivies de jours de bise piquante très sensible. Ton père redoute un peu de s'exposer aux refroidissemens et je les crains aussi pour lui, l'ayant vu tomber malade ici, deux années de suite, à cette saison.

Je m'inquiète aussi par momens du Manuel qui s'établit au jardin, pour dessiner le Roc sous toutes ses faces et qui en est quelquefois tout transi; mais Dieu merci il est robuste et se porte très bien. Il me semble toujours très content de ses vacances, et on est d'une gaieté parfois assez bruyante pour que je doive prendre ma tête à deux mains. Je l'ai conduit vendredi<sup>2</sup> à Verzuolo<sup>3</sup>, il en a été émerveillé, les Larissé<sup>4</sup> y étaient et nous ont très bien accueillis. Nous n'avons pas encore reçu de Paris la décision pour son départ, j'espère que nous aurons le tems d'aller faire une petite visite à S. Martin, où nous nous sommes annoncés. Nous irions mardi ou mercredi<sup>5</sup> et si Emmanuel reçoit son ordre de départ et qu'il doive filer promptement, il est possible que je m'arrête pour mon compte à S. Martin, je suis si ennuyée de retourner à Turin d'où il me semble que je ne fais que d'arriver.

J'ai reçu une lettre de mon frère ce matin, ses yeux sont toujours en mauvais état. Charles se portait médiocrement et paraissait disposé à entreprendre une cure que Ribéri jugeait nécessaire. Joséphine se trouve mieux à S. Martin que partout ailleurs, cependant mon frère dit qu'il en est parfois bien inquiet. La petite fille allait très bien. Du reste, toutes les lettres que je reçois sont remplies de nouvelles de malades. Il y a César de Saluces, qui était très mal à Monesiglio. On me dit que Mlle Henriette d'Arvilars<sup>6</sup> se meurt d'une fluxion de poitrine, les autres sont moins de ta connaissance.

Nous avons vu ce matin dans la gazette la déclaration de guerre de la Turquie<sup>7</sup>, la belle affaire qu'elle fait là! et qui sait ce qui peut surgir de complication de ce premier pas si hasardé! Je crois que les réfugiés lui rendent le même service qu'il nous ont rendu en 49, mais elle pourra s'en trouver plus mal encore.

Enfin nous voilà encore une fois, lancés dans l'inconnu, qu'en résultera-t-il? Dieu le sait. Cependant j'ai bonne espérance. Je pense que l'Amis songera creux plus que jamais, il est à S. Martin établi pour quelque tems. Je m'en vais être à l'affût des événemens à cause de mon jeune homme, si nous étions menacés d'une visite des blancs<sup>8</sup>, que Dieu nous en préserve, je ne voudrais pas qu'il restât coupé de sa famille et je l'expédierais bien vite.

Si tu vas à Paris après son retour, tu te feras montrer ce qu'il aura dessiné ici. Il ne prend que des souvenirs qu'il prétend puis traiter avec plus de soins sous les yeux du maître, dans un certain album qu'il convoite et dans lequel il ne doit y avoir que le Roc et ses environs. Je ne sais puis s'il trouvera le tems et la persévérance pour réaliser ce projet.

Ici, nous commençons à déménager et la maison prend l'aspect d'une déroute; aujourd'hui nous quittons la salle à manger devenue trop fraîche et nous dînons dans la petite chambre, avant celle de l'Amis, auprès de l'escalier, que j'ai fait approprier et munir d'une cheminée. Adieu, cher fils, nous t'embrassons tous, conduis-toi de façon à ne pas avoir le choléra à craindre. Que Dieu t'en préserve.

Solopis va président à Nice, nous le regrettons pour le Sénat.

Un brano edito in A. COLOMBO, I, p. 363.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> 30 settembre.

<sup>3</sup> Il castello di Verzuolo, fatto costruire nel 1377 dal marchese di Saluzzo, sulla sponda sinistra del Varaita, lungo la strada da Saluzzo a Cuneo. Negli anni in cui scrive Costanza era arredato lussuosamente.

<sup>4</sup> Probabilmente la famiglia di Domiziano Mola Boursier (1802-1863), conte di Larizzate (Larissé), membro del Senato di Piemonte (1844), e poi presidente di Corte d'appello.

<sup>5</sup> 11 e 12 ottobre 1853.

<sup>6</sup> Marie-Henriette Milliet d'Harvillars (n. 1826) era morta il 3 ottobre 1853.

<sup>7</sup> La Turchia dichiarò guerra alla Russia il 4 ottobre 1853 (cfr. lett. 384, nota 8; lett. 385, nota 3; lett. 386, nota 4).

<sup>8</sup> Allusione alle divise austriache: era diffuso infatti il timore che l'Austria, nemica della Russia, approfittasse dell'occasione per invadere il Piemonte.

391.

Turin, le 11 octobre [1853] <sup>1</sup>

Mon cher fils,

J'ai reçu hier ta lettre et j'ai parlé finances avec Ferrero que j'ai chargé de t'écrire, parce qu'il le fera plus clairement que moi et qu'il en aura le tems, au lieu qu'il me manque tout à fait étant occupée à faire mes paquets pour S. Martin.

Je ferai bien volontiers tout ce que je pourrai pour te tirer d'embarras. Je me suis un peu mis la corde au cou en fait d'argent, et

je ne le regrette que pour toi; au fait je n'ai plus besoin d'argent pour moi et ne trouve pas de plaisir à en dépenser. Je crois que les 1000 francs ont déjà été à peu près avancés ici à Dupré, comme te le dira Ferrero, et tu lui diras où tu es là-bas, pour pouvoir combiner pour le mieux. Seulement, je ne pourrai plus te donner d'étrennes, car les tems sont bien durs; nous entrons dans un hiver des plus critiques, où tout le monde demandera. Je n'aime pas à te voir découragé, mon cher fils, il est vrai que tu es plus malaisé à marier qu'une demoiselle, mais c'est que tu n'as pas encore rencontré celle qui t'est destinée; j'espère qu'elle existe et que tu finiras par la trouver. Je pense qu'il faut la chercher catholique, et alors, comme nous voudrions tous les deux la même chose, nos deux volontés auront plus de succès. Du reste, argent ou pas argent, c'est ton affaire d'y songer; quant à moi, je ne ferai aucune difficulté et je pense que ton père se contentera aussi. Je te la souhaite bonne et pieuse et d'une condition qui aille avec la nôtre, voilà tout.

Nous nous portons bien et je pars demain matin pour S. Martin; je reviendrai le 22 si les lettres de Paris ne réclament pas plus tôt le jeune homme. Mon frère est ici et partira avec nous. Charles a été à deux reprises malade de néphrétique, je crois que l'on dit. Il allait bien. Mlle d'Arvilars<sup>2</sup> est morte, ainsi que Castelnovo<sup>3</sup>, l'ex-diplomate, et César Saluces<sup>4</sup>. Adieu, je t'embrasse à la hâte.

Indirizzo: « Monsieur le Marquis d'Azeglio. Londres ».

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> Cfr. lett. 390, nota 6.

<sup>3</sup> La notizia fu data prematuramente: il consigliere di legazione Enrico Castelnovo delle Lanze morì a Vercelli il 2 novembre 1853, all'età di 43 anni.

<sup>4</sup> Il cavalier Cesare Saluzzo di Monesiglio (n. 1778) morì a Monesiglio il 6 ottobre 1853.

392.

Turin, le 25 octobre [1853]<sup>1</sup>

Mon cher fils,

Mr Negri m'a de nouveau fait demander mes commissions: partant après demain, j'ai tout le tems de préparer ma lettre, et j'espère qu'elle ne restera pas trop longtems en route. J'ai reçu la tienne ce matin, incluse dans celle à Ferrero, et j'y réponds.

Je suis revenue samedi<sup>2</sup> de S. Martin; l'Amis nous a accompa-

gnés. Il commençait à faire froid là-haut et la pluie est revenue bien souvent. Il me semble que les sympathies du jeune homme sont en faveur du Roc, qui est vraiment plus pittoresque que S. Martin, où il ne trouvait guère à dessiner; il a pourtant pris une vue de l'endroit et dessiné la façade de Gouvon de mémoire. Charles nous avait précédés en ville, où il est venu se mettre entre les mains de Riberi, il a toujours une mine peu rassurante. Les autres rentreront demain.

Emmanuel se prépare à quitter le Piémont, et il est fort occupé à rendre tous ses devoirs à ses parents et aux autorités. Hier il a passé toute la journée à son cher collègue, ce matin il a déjeuné chez les Maffey, où il y a une demoiselle qui se fait une grande réputation de beauté. Les Delcampo lui font aussi beaucoup d'avances et il y a une jolie personne; dans ce moment il nous surgit de tous côtés de belles personnes. Ce soir il m'a demandé permission d'aller entendre le *Prophète*<sup>3</sup>, que j'ai accordée, en attendant je l'ai expédié à la vigne Boyl. Demain il faut qu'il aille à Stupinis voir S. Just. Son père lui ayant fort recommandé de visiter tous les parents, mais il faut toujours le talonner, il a une vocation à *balandraner*<sup>4</sup>, qu'on a bien de la peine à vaincre; je le prêche tant que je peux, mais sans grand espoir parce que c'est un défaut de famille. Son père le prêché aussi, mais pas toujours d'exemple, je le crains.

Il a reçu pour demain une invitation à dîner de Cavour, qui me semble l'avoir extrêmement flatté; je lui ferai mes recommandations pour qu'il ne se livre pas aux digressions *salvatoriennes*, j'espère qu'il se trouvera un peu imposé par la nouveauté de la situation. Jeudi<sup>5</sup> il partira avec le courrier pour se rendre à son poste.

Nous avons un nouveau ministre: Ratazzi remplace Boncompagni<sup>6</sup>. Cela m'est assez indifférent; il aurait seulement fallu qu'un certain personnage n'eût pas annoncé que jamais les ministres de 49 ne reviendraient au Ministère. A quoi sert de dire toujours d'avance ce qu'on fera ou ne fera pas, quand on peut si peu prévoir dans quelles circonstances on se trouvera, vu qu'on ne les dirige pas, mais qu'on est entraîné par elles.

Nous avons eu, comme tu sais, une émeute contre Cavour<sup>7</sup>. Les bruits qu'on en avait fait courir avaient donné une fausse piste à la police et, tandis qu'elle faisait garder les moulins de Collegno, les perturbateurs se portaient à l'hôtel de Cavour. Il y a eu quelques coups de couteau distribués et des coups de crosse et de plat de sabre en paiement. On a arrêté vingt-cinq de ces canailles, dont une douzaine de lombards. Dimanche<sup>8</sup> on annonçait une seconde

représentation, mais nous étions tous persuadés qu'il n'y aurait rien. Effectivement ton père et puis l'Amis parcoururent la ville le soir et tout était parfaitement calme. Cependant, sur les onze heures, dix ou douze chenapans s'embusquèrent dans la petite rue qui va de l'église de la Miséricorde à la citadelle, rue sombre et déserte, et là sans discourir ils tombaient à coups de bâton sur les quelques passants qui s'aventuraient dans cette ruelle. Il paraît que quelques-uns des battus ont trouvé la plaisanterie de mauvais goût et averti qui de droit, car une patrouille est arrivée d'un côté et les carabiniers de l'autre, et on empoigna ces mauvais garnemens.

Maintenant on est tranquille à Turin, mais il y a eu à Bra émeute prolongée contre un prétendu accapareur et on a dû y envoyer de la troupe qui a remis l'ordre. La cherté des grains est naturellement un prétexte<sup>9</sup>, c'est la question d'Orient qui fait fermenter les mauvaises passions, on espère toujours qu'il surgira quelque nouveauté de cette complication.

Maintenant passons à la question individuelle: je suis bien aise de m'être trouvée en état de venir à ton secours et de t'aider à arranger tes finances, et contrariée d'apprendre qu'on ne m'avait pas encore payée moi-même, comme je le croyais avant d'arriver ici, grâce à une nouvelle question d'un terrain qu'il n'est pas décidé s'ils achèteront ou non. Quant aux mille francs, ceux-là te sont donnés comme étrennes pour le 54. Le reste, j'en accepterai le remboursement à ta convenance, parce qu'il faut aussi que je paie mes dettes, pour ne pas te les laisser, ce qui me contrarierait beaucoup, quoique je ne les aie pas contractées pour mon propre compte, mais à l'occasion de l'emprunt pour le compte de ton père, qui m'a déjà bonifiée, la somme s'étant trouvée englobée dans la cession des fermes de Genola.

Je suis bien aise que nous soyons sorti de l'incertitude Porcke<sup>10</sup>, *o su o giù*, maintenant on sait à quoi s'en tenir. Quant à l'autre affaire, le coq gaulois, a fait une si chétive figure qu'il m'en est resté une impression peu agréable.

La différence qu'il y a entre l'opinion Valewski<sup>11</sup> et celle de Lord Shaftesbury<sup>12</sup> signifie qu'en France la chose n'aurait aucun inconvénient, mais qu'elle pourrait en avoir en Angleterre, il y faut bien songer.

Je ne suis pas étonnée de l'effet que l'air de Brighton a produit sur tes dents, pareille chose m'arrive au Roc. Mais il me semble que ce climat est bien peu désirable. J'espère que tu te trouveras mieux chez les Palmerston et j'aime bien que tu y ailles; il me semble même que je pourrais m'y souffrir, si j'étais dans le cas d'y al-

ler, mais pour moi ce qui me convient mieux c'est d'être *at home*.

J'ai trouvé ton père en bonne santé, et s'occupant de réorganiser son école avec ses propres élèves pour maîtresses, ce qui est plus honorable pour tous. Je reprends mes nouvelles de la nomination de Sclopis à Nice, qui n'était qu'une bourde. Ils sont toujours les amis les plus enthousiastes que tu puisses avoir. Mr apprend l'anglais. Le Castelnuovo n'est pas mort, mais peu s'en faut. Maintenant je finis laissant ma lettre ouverte à tout événement. Tout le monde admire beaucoup ton portrait. L'Amis m'a donné un grand Gib en bronze, il prétend qu'il est très ressemblant, mais il a le museau beaucoup plus long. Je t'embrasse de tout mon cœur.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 474-475; e ristampata in L. CHIALA, V, p. 303.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> 22 ottobre.

<sup>3</sup> *Il Profeta*, opera-ballo in 5 atti, composta da Giacomo Meyerbeer (1791-1864). A Torino fu rappresentata con grande successo al teatro Regio dal 25 ottobre all'8 dicembre 1853. Direttore d'orchestra fu il Ghebart, il ruolo di maestro concertatore fu affidato al fiorentino Pietro Romani e interprete d'eccezione fu Rosina Stoltz. Le critiche giudicarono il 4° atto dell'opera di una « bellezza veramente sublime » (A. BASSO, *Il teatro della città ...*, cit., p. 281).

<sup>4</sup> Piemontese: « gironzolare, andare a zonzo, vagabondare, andare qua e là senza sapere dove, come fanno gli scioperati ».

<sup>5</sup> 27 ottobre.

<sup>6</sup> Il 27 ottobre Urbano Rattazzi, presidente della Camera, fu nominato ministro di Grazia e Giustizia al posto di Bon Compagni.

<sup>7</sup> La sera di martedì 18 ottobre, una dimostrazione popolare manifestò contro il presidente dei ministri, Cavour, per il caro prezzo del pane.

<sup>8</sup> 23 ottobre.

<sup>9</sup> Un giudizio analogo esprimeva Cavour, scrivendo il 3 novembre a Félix Belly: « Ces événements déplorables, auxquels la cherté du pain a servi de prétexte, n'ont pas été l'oeuvre exclusive de la démagogie. Le parti réactionnaire en a été le véritable auteur » (C. CAVOUR, *Epistolario*, X, p. 413).

<sup>10</sup> Il senso dell'osservazione è oscuro.

<sup>11</sup> Il conte Alexandre-Florian-Joseph Colonna Walewski (1810-1868), figlio naturale di Napoleone I e di Maria Walewska, dopo aver prestato per qualche tempo servizio nell'esercito, intraprese la carriera diplomatica, reggendo le legazioni francesi di Firenze, Napoli e Madrid. Dal luglio 1851 al maggio 1855 fu ambasciatore a Londra. Nel 1855 fu nominato ministro degli Esteri e in questa veste presiedette il Congresso di Parigi del 1856. Legato al partito cattolico, ostile alla causa italiana, non prese parte ai negoziati che portarono alla guerra contro l'Austria.

<sup>12</sup> Lord Antony Ashley Cooper, settimo conte di Shaftesbury (1801-1885).

Le 16 novembre 1853

Mon cher fils,

Voici une commission dont le président du Sénat, baron Manno<sup>1</sup>, a chargé ton père de te prier. Je ne voulais t'écrire que lorsque j'aurais reçu une de tes lettres, pour éviter les croisemens, mais il paraît que l'on est pressé d'obtenir ces renseignemens; ainsi voilà pour leurs affaires, et j'en prends occasion de te demander comment tu vas, mon cher fils, car il paraît que l'on va beaucoup trop en Angleterre, ce qui me met de mauvaise humeur quand je lis la statistique sanitaire des journaux anglais où l'on ne parle que diarrhée; c'est fort désagréable quand on a un pauvre fils à Londres, de voir recommencer toutes les années un aussi grave inconvénient. J'espère donc que tu as bien soin de te prémunir en évitant le froid et l'humidité, et te nourrissant sainement. Je crois que le poisson est mauvais dans ces cas-là, et il me semble que le thé devrait être un spécifique comme portant à la peau. Enfin soigne-toi bien et écris-moi que ta santé est bonne, c'est tout ce qu'il me faut pour le moment.

Ici nous nous contentons d'être tous plus ou moins enrhumés, après moi ton père l'a été et tousse encore malgré les sangsues, mais il a débarrassé sa tête. L'oncle César est tout *fluxioné* et ses yeux ne s'en trouvent pas bien; Joséphine a gardé le lit, enfin *tutti quanti*, mais il ne faut pas se plaindre vu ce qui se passe ailleurs. Notre tems est détestable depuis un mois et demi, toujours de la pluie, ce qui me fait craindre que 54 soit encore une année de détresse.

Du reste moralement tout est calme, au fait il n'y a pas disette, les marchés sont fournis, mais les prix sont très élevés, ce qu'on attribue à l'augmentation des impôts et comme certains ouvrages manquent complètement, il y a beaucoup de misère. Cependant Barba Carlin, chez qui je déjeunerai un de ces jours, me disait qu'il avait vu le blé à 13 francs et le blé turc à 7 francs et demie, et que tout le monde restait *coi*, que c'est l'habitude que l'on a prise de faire du bruit de tout qui ameuté les gens dans la rue, et que je crois bien que les accaparemens n'étaient qu'un prétexte dont peu de gens étaient la dupe.

Ce qui continue c'est la dévaluation [*sic*] des maisons, on a même tué une dame pour la voler. On a encore essayé de dévaluer le comte Tarin<sup>2</sup> pour la seconde fois depuis huit mois, mais il paraît qu'on n'a pas eu le tems; au reste, il dit qu'il ne garde plus d'argent chez lui, et tout dernièrement il vient de donner 180 mille francs à son neveu Gropello, et il venait d'en donner 300 mille à un autre Gropello; c'est là un oncle incomparable.

Nous avons rouvert notre Parlement<sup>3</sup>, mais jusqu'ici les députés ne se sont pas trouvés en nombre pour délibérer. Au Sénat il y a au contraire grand concours, et Cavour a ouvert cette fin de session par un discours qui a fait grande sensation<sup>4</sup>; on le jugera, je pense, en Angleterre. Ratazzi a été réélu<sup>5</sup>, mais seulement par les électeurs modérés; on dit qu'il l'est plus que d'autres de ses collègues. Maxime<sup>6</sup> ne se presse pas de venir remplir sa place; on disait qu'il était retourné à Florence pour assister au mariage Oldoini, mais on ne sait quand il se fera, on a déjà dit plusieurs fois qu'il était rompu. La demoiselle témoigne, dit-on, une parfaite indifférence; quant à l'époux il était ici ces jours-ci, revenant de Milan où il était allé, on suppose, pour vendre quelque terre. Il était d'un *codinisme* outré, mais depuis qu'il a été en Lombardie il y a laissé, de son propre aveu, la moitié de sa queue.

Vous avez donc fait un fameux fiasco en Orient, et voilà qu'on se tape de bon cœur; si cela leur fait bien plaisir, je ne vois pas pourquoi on les en empêcherait; qu'il y ait un peu moins de Russes comme un peu moins de Turcs, le dommage ne serait pas grand, pourvu que cela se borne aux *dilettanti* et que nous n'ayons pas à nous en mêler, nous qui n'avons rien à voir dans cette querelle. Comme espèce, je voudrais que tous fussent raisonnables et de bonne foi et qu'ils récusent. Le *Times* donne un coup de bâton au Czar et un autre au Sultan, de plus il fait toujours ressortir la honte qu'aura le Nicolas à reculer, de façon que s'il en était tenté, il lui en ferait passer l'envie. Je trouve cette politique singulière pour qui demande la paix. Adieu, cher fils, porte-toi bien, ménage-toi et nous t'embrassons.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, p. 475, e in A. COLOMBO, I, pp. 365-366.

<sup>1</sup> Giuseppe Manno (1786-1868), nominato nel 1823 membro del supremo Consiglio del regno; nel 1833 ricevette il titolo di barone e per due anni insegnò ai figli del re. Salito ai più alti gradi della magistratura, giunse ad essere primo presidente della Corte di Cassazione. Fu presidente del Senato dal 1849 al 1855.

<sup>2</sup> Non è possibile stabilire se si tratta di Carlo Tarino di Melazzo (1794-1866), o di Luigi Tarino (1772-1856), insigne benefattore del R. Ospizio di Carità.

<sup>3</sup> La Camera dei deputati aveva ripreso le sedute il 14 novembre.

<sup>4</sup> Nella tornata del 14 novembre 1853, al Senato iniziò la discussione sul progetto di legge per l'affidamento del servizio della Tesoreria generale dello Stato alla Banca Nazionale. Cavour parlò il 15 e il 16 novembre (C. BENSO DI CAVOUR, *Discorsi parlamentari. 1853-54*, a cura di A. OMODEO, v. IX, Firenze, 1941, pp. 35-91).

<sup>5</sup> Con la nomina di ministro, Rattazzi aveva lasciato vacante, secondo la legge, il collegio di Alessandria 1°, che lo aveva eletto deputato nel dicembre 1849. Nell'elezione suppletiva del 6 novembre 1853 era stato rieletto nel medesimo collegio.

<sup>6</sup> Il 13 settembre, da Cornegliano, Massimo aveva scritto a Luisa: « Io son sempre a Cornegliano, a far la solita vita beata, lavorare, ed esser fuori dai *bureaux*. Davvero, che ho preso bene il tempo di ritirarmi dall'arena! tra la questione d'Oriente, e quella d'Occidente, chi fa il ministro ha da divertirsi » (G. CARCANO, p. 453). E il 24 ottobre, sempre dal suo rifugio di Cornegliano, a Emanuele: « Je pars après-demain pour Florence afin de revoir Rina, et comme j'ai promis d'être témoin du mariage de Nini Oldoini, je voudrais faire d'une pierre deux coups, si c'est possible. Après cela, je reviendrai prendre mes quartiers d'hiver, et faire mon déménagement de la Chambre pour porter mes pénates au Sénat » (N. BIANCHI, pp. 238-239).

394.

Le 21 novembre [1853] <sup>1</sup>

Mon cher fils,

Cette fois c'est par l'ordre de l'Amis que je t'écris cette lettre: tu sais comme il est despote et ce soir, il serait capable de me faire une querelle de Russe, si je lui disais que je n'ai pas écrit. Il est vrai qu'il est fort possible qu'on ne te donne pas des nouvelles d'ailleurs, quoique maintenant le télégraphe rende les autres communications peu utiles. Enfin voici de quoi il s'agit.

D'après les nouvelles d'hier au soir, on aurait pris la décision de proroger la Chambre aujourd'hui, de la dissoudre ensuite et de convoquer les électeurs pour le 8 décembre et la nouvelle Chambre pour le 19. Ce qui a engagé le Ministère à prendre cette décision, c'est le rejet par le Sénat de la loi sur la Banque Nationale<sup>2</sup>. Il paraît que Cavour croit cette loi indispensable pour la réussite de ses plans financiers; mais il me semble qu'alors il aurait fallu prévenir qu'il en faisait une question ministérielle et on aurait pris la chose en plus grande considération. Cette discussion a été assez singulière. Un grand nombre de sénateurs s'avouaient tout à fait incompetents dans cette question et attendaient la discussion pour s'éclairer et déterminer leur vote. Le discours de Cavour avait produit une impression favorable; cependant quand on vit tous les gros bonnets de la finance se déclarer contre, on supposa qu'il devait y avoir quelque gros danger qui n'était appréciable que pour les gens bien renseignés et on crut plus prudent de voter avec les habiles.

Maintenant on dit que la loi sur le *Codice di procedura* pourrait bien avoir le même sort, ainsi que celle sur la *Leva*. Cette possibilité

a tout à fait *sgomentato* le Ministère, et il en est venu à cette détermination un peu violente, un peu hasardée, quoique constitutionnelle.

Si les électeurs envoient une majorité solide au Ministère, il représentera sa loi à la Chambre et, si celle-ci la passe, il faudra bien que le Sénat s'en accomode, ou on lui enverra une fournée de sénateurs, pris je ne sais où; ou bien la Chambre n'envoie pas une majorité compacte et le Ministère se retirera, ce qui pourrait bien être le commencement de la fin. Il n'est pas facile de prévoir ce qui va se passer. Il y a de la probabilité qu'on nous renvoie une grande partie de la même Chambre. Mais si l'extrême-droite et l'extrême-gauche se mettaient d'accord, comme cela vient d'avoir lieu à Genève, nous sommes flambés.

Sa Majesté s'exprimerait mieux que moi encore. Nous voilà donc dans l'émotion. A bien des gens c'est tout ce qu'il leur faut, ils ne sont pas capables de prévoir tout ce qu'elle peut nous coûter; les hannetons incorrigibles qu'ils sont! Mais le moment est critique et personne ne s'y attendait. J'ai vu des sénateurs regretter leur vote, quoique donné avec la meilleure intention et sans avoir aucune hostilité contre le Cabinet.

Voilà, mon cher fils, dans quelles péripéties nous versons. Tu diras que nous aurions pu suivre l'exemple de l'Angleterre, puisqu'elle avait adopté la mesure qu'on nous proposait. Ici, on répond qu'en Angleterre la banque est trop prépondérante, que le Gouvernement y est trop dépendant des intérêts matériels qui excluent trop les dévouements et les sacrifices.

En attendant, si des événemens non probables, mais pas impossibles, venaient à nous imposer la guerre, nous n'aurions aucun moyen de la commencer. Ni, non plus, s'il se présentait une chance de la faire avec avantage. Enfin nous allons voir. Dans un mois nous saurons à quoi nous en tenir sur notre situation intérieure.

Ferrero m'avait dit qu'ayant retiré les 10 mille francs de Valchiesa, il allait les verser chez Dupré, et je l'avais chargé de t'en instruire; ce matin il m'a fait dire qu'il n'avait pas écrit parce que la chose n'était pas finie; j'espère que cela ne tardera pas, et qu'il ne se présentera pas d'autres difficultés, nous en avons assez éprouvées pour attrapper cette malheureuse somme. Il paraît que tu as encore pris des fonds chez Dupré, il me semble pourtant qu'on avait été d'accord d'employer un autre moyen plus économique pour t'envoyer l'argent.

Les santés vont assez bien chez nous, nos interminables pluies paraissent avoir fini. Donne-moi de tes nouvelles, le choléra de Londres me tient en émoi. Le Castelnuovo est puis véritablement mort<sup>3</sup>.

L'Impie<sup>4</sup> est revenu d'Espagne et a été nommé conseiller à la Cour d'Appel de Chambéry, ce qui ne lui sourit pas du tout, il espérait encore pouvoir changer avec une même place à Gênes. Adieu, cher fils, j'espère que tu vas bien, je t'embrasse. S'il y aura du nouveau je te le manderai.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 476-477; ristampata in L. CHIALA, V, p. 307.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> Il 18 novembre il Senato, dopo averla approvata per alzata e seduta, respinse a scrutinio segreto, con la maggioranza di due voti, la proposta di legge per affidare alla Banca Nazionale il servizio di Tesoreria generale dello Stato. Il 21 novembre venne letto alla Camera il decreto reale che, a causa del voto negativo del Senato, chiudeva la sessione: la Camera veniva sciolta, gli elettori chiamati alle urne per l'8 dicembre, e il Parlamento convocato per il 19.

<sup>3</sup> Cfr. lett. 391, nota 3.

<sup>4</sup> Cesare Giriodi.

395.

Mercredi, 30 novembre [1853] !

Cher fils,

J'avais effectivement eu de tes nouvelles par ta lettre à ton père et c'est très appréciable par le tems qui court; ce matin j'ai reçu ta lettre et c'est encore mieux, tu fais très bien de garder un bon régime, c'est plus sûr et moins désagréable que d'avoir à se guérir par des remèdes. Je pense que ta pilule de rhubarbe peut être très salutaire, même je te prierais de m'en envoyer une *scatoline* quand tu auras une occasion, je pourrais te la payer en *acconito* si tu en désires. Je ne savais pas que tu buvais beaucoup, tu as très bien pensé de te corriger, mais j'ai perdu par là une bonne occasion de te sermonner.

Nous avons aussi un *influsso* de rhumes et fluxions où il faut que tout le monde passe, nous avons en famille payé notre tribut, j'espère que cela suffira. Nous avons eu une suite de belles journées un peu froides, dont j'ai profité pour faire mes affaires, visites, achat d'étreennes, joujoux etc. Aujourd'hui nous avons une bise glacée et un brouillard qui me donne l'envie de rester chez-moi, où je sais toujours que faire.

J'ai réussi à habituer ton père à sortir en voiture, et éviter ainsi les effets des intempéries qui lui étaient souvent fatales; je sors un peu moins moi-même, mais je vis plus tranquille. Il vient de partir

pour aller porter ta réponse à Manno qui demeure au Carmine. Hier soir, il est allé au *Prophète*<sup>2</sup> et il en est revenu tout ému et enthousiasmé.

Lundi<sup>3</sup> nous avons eu un petit dîner fin chez la marquise Arconati, chez qui nous avons conduit la jeune personne qui chante, qu'elle désirait entendre, et avec sa bonté habituelle elle avait offert de la conduire au théâtre, ce qui a eu lieu hier au soir.

La mésaventure du pauvre Gib nous a fait beaucoup de chagrin et nous en avons fait toutes sortes de tristes plaintes; je ne désespère pas d'apprendre encore son heureux retour et je te prie de m'en faire part s'il a lieu.

Ferrero me donnera deux mots que je mettrai dans ma lettre, qui ne partira que demain pour t'expliquer tes affaires de finances. Il faudrait que tu pusses porter tes combinaisons jusqu'au point d'avoir toujours ton mois anticipé, ce serait la perfection du genre et qui te donnerait un grand repos d'esprit.

Maxime est ici, il est arrivé le jour de la *proroga*, il passera ici l'hiver<sup>4</sup>, moins une course qu'il fera en Toscane pour assister au mariage O.<sup>5</sup> Il se porte bien, quoiqu'il vieillisse. Rina est bien et assez contente de sa condition, son mari se contente aussi d'elle. Nous avons le mariage de Léonie<sup>6</sup> avec le marquis Pallavicini, fils de la dame de Palais et gouvernante des princesses<sup>7</sup>, c'est un très bon mariage, Jenny est contente: elle voudrait seulement que l'on mit son gamin de neveu au collège.

Il me semble que tu nous juges sévèrement nos sénateurs. Pourtant on m'a dit que des Anglais qui sont ici ont trouvé le coup d'état peu motivé et assez hasardé<sup>8</sup>. L'effet qu'il a produit a été d'abord l'étonnement et ensuite une grande inquiétude. Les gens sérieux en sont tristes et peu tranquilles. Le Nocle était persuadé que la loi aurait assez d'adhérens pour passer et il a voté contre parce que c'était sa conviction. Il n'a pas pensé que son vote en entraînerait d'autres, ou peut-être cela n'aurait-il pas changé sa détermination, mais il est triste et pense que la mesure est violente, dangereuse et pas motivée.

Cavour me semble un homme terrible. Il a arrangé les affaires de manière à ce qu'il n'y ait plus personne que lui qui puisse s'en tirer et il exige pour rester que notre sort lui soit entièrement livré. On craint aussi que, entreprenant comme il est, il ne puisse à la fin nous compromettre fatalement et quand il viendrait à se trouver embarrassé, il est homme à nous tirer son chapeau et aller manger ses millions ailleurs. Voilà l'opinion qu'on a de lui et elle n'est pas des plus encourageantes. Cette dernière mesure n'avait aucunement

été communiquée aux autres ministres; ce n'est qu'au Conseil à Stupinis qu'il a fait sa motion, mettant le parti à la main, on n'a eu qu'à baisser la tête. Il a calculé sur l'effet de toutes les adresses qu'il a reçues des Municipales, ensuite de la bagarre du 18 octobre, et a pensé le moment favorable pour les élections, mais depuis il a reçu deux échecs considérables de la part du jury. Dans dix jours, je pourrai te mander les suites de cette spéculation, car je pense que le télégraphe te dit bien les faits, mais non les causes et les effets.

Ici, dans le collège de Cavour, on lui oppose Brofferio et ce qu'il y a de joli, c'est que la *Campana*<sup>9</sup> le porte. Pour moi je n'y ai aucun regret à la *Campana*. J'aime mieux que les gens se démasquent, et que l'on sache à quoi s'en tenir. Je le savais pour mon compte.

Il faudrait quel le tems fût favorable pour que l'on pût aller voter. Je vois qu'il y a beaucoup de scission dans la gauche; les uns voudraient s'aider de l'extrême droite, les autres la repoussent avec mépris. Cela me fait espérer qu'elle ne puisse pas reprendre le *sopra-vento*. Quant à la droite, je la crois peu redoutable si elle est isolée.

Je présume que la guerre<sup>10</sup> va être interrompue pour quelque tems à cause de la saison. D'après les extraits de journaux anglais que je vois, il me semble que l'Angleterre commence à démasquer ses batteries et l'affaire à devenir menaçante même pour nous, si l'Autriche ne joue pas bon jeu, bon argent. Ce serait triste dans notre condition obérée. Enfin, à la garde de Dieu, qui nous a préservés jusqu'ici.

Joséphine a été couchée ces derniers tems, elle va assez bien maintenant et jusqu'à nouvel ordre. Sa fille commence à devenir bien amusante, et fait les délices de mon frère. Adieu, cher fils, n'avaie pas trop de brouillard, ne prends pas l'humidité et garde-toi du choléra, je t'embrasse.

Vendredi [2 décembre]

Je n'ai pas pu encore avoir le compte de Ferrero, il ne faut pas être pressé en fait de comptes. Mais le voilà je vais expédier ma lettre.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 478-479; ristampata in L. CHIALA, V, pp. 309-310.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> Cfr. lett. 392, nota 3.

<sup>3</sup> 28 novembre.

<sup>4</sup> Il 23 novembre, Margherita Collegno scriveva: « Massimo d'Azeglio ritorna dalla Toscana dicendone meraviglie. Si vede che le signore fiorentine lo hanno accolto molto bene e come se fosse ancora giovane! » (M. COLLEGNO, *Diario*, p. 145).

<sup>5</sup> Il matrimonio di Virginia Oldoini con il conte Francesco Verasis di Castiglione fu celebrato a Firenze il 9 gennaio 1854, nella chiesa di S. Maria del Fiore.

<sup>6</sup> Leonia Gianazzo di Pamparato (n. 1833) sposò a Parigi, il 6 marzo 1854, il marchese Luigi Pallavicini Ceva di Priola (m. 1862).

<sup>7</sup> La marchesa Paolina Pallavicini di Priola, nata Ceva di Pamparato, era dama di palazzo e sottogovernante dei reali principi e principesse.

<sup>8</sup> Allude certamente allo scioglimento della Camera da parte del Ministero (cfr. lett. 394, nota 2).

<sup>9</sup> Giornale comico-serio, di propaganda clericale, *La Campana* uscì dal 30 marzo 1850 al 13 maggio 1854, bisettimanale, poi trisettimanale e, infine, dal 2 gennaio 1851, quotidiano. Il giornale si distinse per la virulenta, sistematica denigrazione del Piemonte liberale e conquistò lettori per la sua impostazione scandalistica (F. DELLA PERUTA, *Giornalismo*, p. 483).

<sup>10</sup> A proposito del grave contrasto russo-turco, il 19 novembre, Emanuele aveva scritto al padre: « Quant aux affaires politiques, nous sommes de plus en plus embarqués dans l'inconnu. J'ai rarement vu une affaire embrouillée de plus de péripéties que l'affaire d'Orient. [...] En ce moment, chaque matin nous apporte les versions les plus disparates sur ce qui se passe sur le théâtre de la guerre » (A. COLOMBO, I, pp. 366-367).

396.

Le 11 décembre 53

Mon cher fils,

J'ai reçu ce matin ton paquet du 7. Je tâcherai de voir Ferrero pour lui remettre tes comptes, et l'engager à être plus clair. D'après ce qu'il m'avait dit, j'avais dû comprendre que s'il n'y avait pas un excédent, du moins tu aurais bientôt pu être au courant. Je n'avais pas fait de vérification parce que je pensais qu'il fallait ton contrôle pour établir les choses dans leur exacte vérité. Il m'est arrivé plus d'une fois que Ferrero est arrivé chez moi triomphant m'annonçant des excédents fort agréables, qui disparaissaient après vérification. Il arrive aussi à ton père, qui tient ses comptes dans la plus grande régularité, de trouver des oublis dans ceux du secrétaire, ce qui l'indispose contre lui, et je tâche toujours de faire bon office si je le peux dans ces cas, parce que les torts sont involontaires et sans autre conséquence que d'exiger vérification, et qu'il n'est pas facile de bien placer sa confiance; témoin Mr Picasso<sup>1</sup> qui, après avoir fait les affaires de Bao pendant 10 ou 12 ans, a disparu en emportant 6 à 7 mille francs.

Je suis ravie du retour de master Gibou, et ne désespère pas de le voir encore gambader dans nos bois où il prenait tant de plaisir.

Il faudrait pourtant trouver le moyen de prévenir d'autres enlèvemens, entre le regret que cela te cause et le déchet de son individu, cela devient un véritable impôt. Je suis bien aise aussi que le pauvre Thomas se puisse justifier.

Nous sommes encore dans le tohu-bohu des élections<sup>2</sup> pour aujourd'hui, à cause des nombreux ballottages qui ont lieu par tout pays. Ce qu'il y a eu de notable en cette occasion, c'est l'activité que les électeurs ont déployée relativement aux autres fois. Les partis se sont donné beaucoup de mouvemens, sans employer toujours des moyens louables, entre eux ils n'ont rien à se reprocher. Le Ministère a agi aussi, mais il aurait pu faire davantage et de meilleure grâce. Mais depuis que nous nous sommes démocratisés, on ne sait plus ce que c'est le *garbo*; tâchez d'en sauver quelques débris dans le corps diplomatique! Le Ministère pense avoir une majorité suffisante. Les extrémités se sont pourtant un peu fortifiées et les nouveaux élus pourraient bien vouloir gagner leurs éperons. Mais les gauches sont assez divisés, pourtant il y aura des questions qui pourraient les rallier, [il] faut espérer que les ministres éviteront de les présenter. On ne veut plus de Brofferio<sup>3</sup>, et il en est enragé *quite* hydrophobe, il s'en prend à tout le monde, et on s'en gare d'autant plus. [Il] faudrait pouvoir encore se débarrasser de Borella<sup>4</sup>, Asproni<sup>5</sup> et deux ou trois autres boutefeux. Il ne serait pourtant pas impossible que Brofferio ne recueillit l'héritage de Guglianetti<sup>6</sup>, nommé en deux endroits. Grand nombre des anciens députés sont revenus. L'Amis a eu une élection superbe<sup>7</sup>, Arconati<sup>8</sup> aussi; ton père a voté et fait voter les Juifs pour Cavour, qui l'en a fait remercier. Mais le Rabb<sup>9</sup> a présidé le collège, ce qui a fort scandalisé les gentils, mais ceux-ci évitent de se laisser attrapper, pour n'avoir à y passer la journée. Ce qui est assez drôle et inspire une grande curiosité, c'est que le comte Solaro de la Marguerite<sup>10</sup> se fait porter au collège de Borgo Manero; il est en ballottage, ainsi que De Cardenas à Valence et Costa della Torre<sup>11</sup> en plusieurs endroits. L'Amis désire de tout son cœur qu'ils soient nommés, il prétend qu'au bout de 15 jours ils seraient complètement enfoncés, à ne plus se relever. A Gênes, les élections sont plutôt rouges<sup>12</sup>, Pareto en tête. En Savoie, c'est le parti clérical qui domine. Louis Seyssel n'a plus été nommé, ni Salmour, ni Franchi, ni Martini jusqu'à présent.

Il me semble que Lady Palmerston a très bien défini l'affaire des Russes<sup>13</sup>. On dit qu'ils devaient seulement se tenir sur la défensive, mais c'est ce qu'ils n'ont même pas su faire, ils se font rosser en détail. Voilà tout. C'est une nation odieuse selon moi, et j'aime toujours que

des orgueilleux soient humiliés. Vous allez vous remettre à l'œuvre, messieurs les diplomates, et cette fois ce sera probablement avec plus de succès. L'Autriche trouvera double avantage si on garantit le *statu quo* actuel. Ne t'en mêle pas, ne pouvant pas protester, il faut au moins se réserver en vue des éventualités possibles, sinon probables.

Lundi [12 dicembre]

J'ai parlé avec Ferrero qui tâchera de faire mieux s'il pourra pour tes comptes; en attendant je lui ai fait rédiger le bout de papier que voilà, pour commencer à t'éclaircir les idées. La Tour m'a fait dire qu'il viendrait me prévenir dès que son départ sera fixé<sup>14</sup>, nous lui remettrons ce que nous aurons. J'ai vu Manfred, qui part pour Paris où il passera l'hiver; il s'est mis ici à rebâtir un château comme s'il avait 100 mille francs de rente, je crains bien qu'il aille en *bolletta*.

Les nouvelles d'hier nous disent les Turcs moins heureux sur mer que sur terre, nous ne voyons pas encore la fin de cette malencontreuse guerre. Ici les ministres sont tous élus, Costa della Torre ne l'a été nulle part, nous ne savons encore rien du comte La Marguerite.

On m'a pris mon tems, il faut que j'envoie ma lettre. Je t'embrasse sur les deux joues, merci des pillules que l'Amis convoite déjà.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 480-481; ristampata in L. CHIALA, V, pp. 310-311.

<sup>1</sup> Probabilmente un amministratore.

<sup>2</sup> Le elezioni si svolsero nei giorni 8 e 11 dicembre 1853.

<sup>3</sup> Deputato del collegio di Caraglio dal 1848, nel dicembre 1853 Brofferio si presentò candidato ancora a Caraglio e in altri quattro collegi, ma fu ovunque sconfitto.

<sup>4</sup> Alessandro Borella (1813-1868), laureato in medicina non esercitò mai la professione. Si dedicò all'educazione del popolo e, associatosi con Bottero e Govean, collaborò alla *Gazzetta del Popolo*. Fece parte dello schieramento politico di sinistra.

<sup>5</sup> Giorgio Asproni (1809-1876), laureato in legge, si dedicò al giornalismo e alla politica. La sua prima elezione a deputato della sinistra nel collegio di Nuoro, nel 1848, fu annullata per ineleggibilità. Nel 1853 fu eletto nel collegio di Genova 3°.

<sup>6</sup> L'avvocato Francesco Guglianetti fu eletto nei collegi di Borgosesia e di Varallo.

<sup>7</sup> Il conte Moffa di Lisio fu eletto a Bra.

<sup>8</sup> Il marchese Giuseppe Arconati Visconti fu eletto a Vigevano.

<sup>9</sup> Il Rabbino maggiore del Piemonte era Lelio Cantoni.

<sup>10</sup> Il conte Solaro della Margarita, candidato nei collegi di Borgomanero e di Pontestura, fu sconfitto in entrambi; fu poi eletto a S. Quirico più tardi, nel 1854.

<sup>11</sup> Il conte Ignazio Costa della Torre, consigliere di Cassazione, era l'autore dell'opuscolo *Della giurisdizione della Chiesa sul contratto di matrimonio negli Stati cattolici. Cenni razionali e storici*, Torino, 1852, pp. 175, per il quale fu accusato di violazione delle norme sulla stampa, di aver espresso giudizi offensivi per il re, di aver minacciato l'ordine monarchico costituzionale. Riconosciuto colpevole fu condannato a due mesi di carcere e a lire 2000 di multa. Nelle elezioni del dicembre 1853 si presentò candidato in cinque collegi, ma non venne eletto.

<sup>12</sup> Nella lettera a Emanuele del 10 dicembre 1853, Cavour esprimeva valutazioni e preoccupazioni assai simili a quelle di Costanza (C. CAVOUR, *Epistolario*, X, p. 447).

<sup>13</sup> Emanuele le aveva confidato un giudizio di Lady Palmerston: « Quelqu'un disait aujourd'hui devant elle que les Russes avaient été battu. Oh, oui très bien battus », dit-elle dans son français franco-britannique. L'expression me parut originale » (*Souvenirs historiques*, p. 481, nota 1).

<sup>14</sup> Il conte Vittorio Sallier de La Tour, segretario di legazione di 2<sup>a</sup> classe a Londra.

397.

Le 1° 1854

Mon cher fils,

Pour bien inaugurer ma nouvelle année je viens causer quelques momens avec toi. Tu sais que j'ai des superstitions pour le jour de l'an, et que je tâche ce jour-là d'éviter toute *seccatura*, de crainte d'en voir arriver 365 à la file, ainsi je cherche à me précautionner, à me mettre en charte privée autant que je le puis.

Nous ne commençons pas trop mal chez nous, les santés ne sont pas mauvaises, seulement il fait un froid de chien et je tâche de m'en tenir à l'abri autant que possible. J'en suis peinée à cause des pauvres gens qui, devant faire face à la fois au froid et à la faim, cela aggrave fort leurs souffrances. Dans les villes on y pourvoit, mais dans les campagnes éloignées et les pays de montagne, les besoins sont grands et les secours n'arrivent guère. Aussi y a-t-il des émeutes par-ci par-là, et il y en a eu une à Aoste<sup>1</sup> assez considérable, mais moyennant la troupe elle est comme finie. C'est l'augmentation des impôts qui exaspère ces pauvres populations, si mal traitées cette année par la famine, et je crois qu'il y a puis toujours des meneurs mal intentionnés, qui profitent de toutes les circonstances pour produire des embarras et du mécontentement.

1346

Avant hier j'ai reçu les pilules, dont je te remercie; j'en ai de suite donné une douzaine à l'Amis, qui se trouvait sous une influence névralgique, et qui a été charmé de leur efficacité, dont je t'épargne les détails.

J'ai toujours là, tout prêt, le bagage que je dois remettre à Victor de la Tour<sup>2</sup>, dont je n'entens pas parler, quoiqu'on m'ait dit qu'il avait arrêté sa place au courrier pour mardi<sup>3</sup>; demain s'il ne paraît pas j'enverrai les paquets chez lui, car je ne tiens pas du tout à sa visite, mais seulement à ce qu'il emporte mes commissions. Il y a le rouleau des littographies Grimaldi<sup>4</sup>, plus un petit dessin d'Album d'un de nos artistes que je t'envoie comme bouquet. Les cocardes que tu as demandées, la boîte aux pilules, et la fameuse action Carrossis, que l'on a eu toutes les peines du monde à se procurer, enfin elle y est et je désire qu'elle fasse de toi un *Monte Cristo*.

Depuis quinze jours et plus je n'ai été occupée que de malades: Charles d'abord, qui s'est fait saigner quatre fois pour une forte fluxion à la tête; là-dessus la petite nous a tenu en émoi durant une semaine, elle était malade et nous ne savions de quoi; enfin ceux-là sont sur pieds et la petite en très bon état. Mais Joséphine est tombée à son tour, comme je le prévoyais bien, et n'a pu s'en tirer à moins de sept saignées, car elle est toujours menacée d'une fièvre cérébrale. Elle va bien aussi, n'a plus de fièvre, jusqu'à nouvel ordre.

Ce matin j'ai été déjeuner avec le Nucle, et leur ai apporté mes petites étrennes à tous. Mlle Patoui<sup>5</sup> a très fort agréé les siennes consistant dans un *buatas*<sup>6</sup> que j'ai fait habiller en Poupon, et qui lui fait parfaitement illusion, seulement elle lui dit *parle, parle*, et c'est ce qu'il ne sait pas faire, mais elle le fait pour deux.

A Turin tout marche avec calme, et rien n'annonce jusqu'ici que la bonne entente puisse être troublée entre les différentes parties du gouvernement. Ce n'est pas qu'on ne fasse courir toutes sortes de bruits les plus étranges, mais leur absurdité même leur ôte tout venin. Ce n'est pas moins impatientant, et je tâche qu'il en arrive le moins possible jusqu'à moi. On s'est aussi amusé à tuer des colonels, ce jours-ci, je ne sais pas pourquoi. Le colonel Cucchiari<sup>7</sup> modenais et le colonel Camerana<sup>8</sup>, qui avaient dû être tués par leurs soldats, se portent très bien l'un et l'autre.

Vous autres vous avez eu des événemens auxquels nous avons pris part en sens inverse aussi. Mais la grande majorité est satisfaite de la rentrée de Lord Palmerston<sup>9</sup>. Il me semble que le tems des tergiversations est grandement passé, et que le moment est venu de *tiresse su le braje*<sup>10</sup> comme on dit ici, j'espère que le noble Lord ne s'en fera pas faute. Je voudrais seulement qu'on ne me parlât

plus de Sinope<sup>11</sup>, car il me semble d'être très suffisamment renseignée à cet égard, et j'aimerais autant lire quelque autre chose.

Le Nocle me charge d'une commission de la part du comte Sclopis, qui prétend que lorsqu'il t'a vu à Londres, en parlant du monument à César Balbo<sup>12</sup>, tu lui avais dit qu'il ne serait pas difficile d'obtenir quelques souscriptions à Londres, où l'on avait toujours des fonds destinés à ces sortes de choses; il voudrait donc savoir si l'on peut compter sur un peu d'aide de ce côté-là. Il me semble que l'on m'a dit qu'on disposait ici de 10 mille francs. C'est un mauvais moment pour ces sortes d'affaires, vu ce qu'il faut donner pour apaiser la faim. Ces jours-ci, on a fait une société pour donner le pain à bon marché moyennant certains procédés économiques. En quatre heures de tems on a trouvé 400 mille francs. Tout cela est bon ici; mais nos montagnes sans châtaignes et sans pommes de terre [...]<sup>13</sup>.

Adieu, cher fils, bonne année, garde-toi du froid, porte-toi bien avec ou sans pilules, ton père t'embrasse, les parens te disent mille amitiés. Adieu bien affectueusement.

Parzialmente edita in A. COLOMBO, I, pp. 382-383.

<sup>1</sup> Varie agitazioni popolari, causate dalla grave crisi agricola, scossero in quel periodo la vita in Piemonte. Una delle sommosse più gravi scoppiò il 26 dicembre 1853 in Valle d'Aosta. Tormentati di contadini si diressero verso Aosta chiedendo l'abolizione delle nuove imposte, il ripristino dei pesi e delle misure antiche, delle feste, l'abolizione dello Statuto, l'abbassamento del prezzo delle derrate. La sommossa provocò arresti e processi ed una polemica fra i giornali liberali e gli organi del partito retrivo.

<sup>2</sup> Cfr. lett. 396, nota 14.

<sup>3</sup> 3 gennaio.

<sup>4</sup> Stanislao Grimaldi del Poggetto (1825-1903), regio disegnatore di Vittorio Emanuele II e docente presso l'Accademia Albertina di Torino. Ufficiale di cavalleria, nel 1848 partecipò alla guerra d'indipendenza. Nel 1855 si recò a Londra con lo scultore Marocchetti per concordare la definitiva versione del monumento a Carlo Alberto. Nel 1869 espose alla Promotrice delle Belle Arti e vent'anni dopo eseguì il monumento ad Alfonso La Marmora. Fu autore di un *Atlante* sulle campagne d'indipendenza e scrisse *Ricordi di un ufficiale dell'antico esercito sardo*.

<sup>5</sup> Mille Patouï era Luisa, primogenita di Carlo e Giuseppina Alfieri. Il vocabolo piemontese *patouï* o *patouï* significa scompiglio, guazzabuglio.

<sup>6</sup> Piemontese: « bambolone, bamboccione ».

<sup>7</sup> Domenico Cucchiari (1806-1900) era nipote per parte materna di Pellegrino Rossi, il celebre ministro di Pio IX. Studiò legge a Modena, ma dopo i fatti del 1831 lasciò l'avvocatura. Fu esule a Parigi e in Portogallo, dove combatté per la regina. Si recò successivamente in Spagna e vi restò fino al 1848.

Tornato a Modena, ebbe il comando delle truppe dei volontari e il grado di colonnello.

<sup>8</sup> Carlo Camerana, nato nel 1806 a Castigliole d'Asti, appena sedicenne entrò volontario nella Compagnia Guardie reali del Corpo e successivamente si guadagnò il grado di ufficiale. Partecipò alla guerra del 1848.

<sup>9</sup> Lord Palmerston, il 16 dicembre aveva dato le dimissioni da ministro dell'Interno per alcune divergenze di opinione sulla politica ministeriale in Oriente; ma il 24 dicembre le aveva già ritirate.

<sup>10</sup> Espressione dialettale piemontese che significa « tirarsi su i calzoni », cioè mostrarsi energici, darsi da fare.

<sup>11</sup> Il 30 novembre 1853 una squadra navale russa aveva distrutto, nelle acque di Sinope, una flottiglia turca che trasportava rinforzi alle truppe ottomane dislocate a Batum (Asia Minore). Il fatto suscitò in Occidente enorme impressione e segnò l'inizio delle ostilità fra le forze anglo-francesi contro i russi.

<sup>12</sup> Subito dopo la morte di Cesare Balbo, concittadini e amici aprirono una sottoscrizione per un monumento in suo ricordo. La sottoscrizione fu un successo: ai privati si unirono i Municipi di Torino, Pinerolo, Susa, così da raggiungere 10.554 lire. La statua di marmo, opera di Vincenzo Vela, collocata nel giardino dei Ripari e inaugurata l'8 luglio 1856, lo raffigura a grandezza naturale, in abiti borghesi, seduto su un modesto piedestallo di granito, con il suo libro *Le speranze d'Italia* appoggiato sul ginocchio sinistro.

<sup>13</sup> I puntini sono nell'autografo.

398.

Le 15 janvier 54

Mon cher fils,

Je suis très peinée des rigueurs de votre climat et de toutes les souffrances qu'il te cause, je voudrais que nous fussions à portée de te réchauffer, comme nous tâchons de réchauffer nos pauvres gens. Je désire que l'adoucissement que nous éprouvons ici soit général, et que tu en aies ta bonne part. Il est vrai que, privilégiés comme nous sommes toujours, nous n'avons que la moitié des maux qui affligent les autres, et quoique notre hiver nous paraisse rigoureux relativement aux dernières années où nous avons été gâtés, nous n'avons eu qu'un jour dix degrés, ce qui n'est pas pour nous le *nec plus ultra*, nous avons eu de la neige de tems en tems, mais sur le terrain à peine ce qu'il en faut pour qu'elle nous profite. Au Roc on n'a point fait assez de glace pour remplir la glacière et il faudra se contenter de neige comme ces années passés. Il faut pourtant que toutes ces varations d'atmosphère soient malsaines, car il meurt énormément de monde et de morts subites, ou de très courtes maladies.

Je suis toujours occupée des malades de la maison Alfieri: ce matin à 7 heures et 1/2 j'ai dû me rendre chez Joséphine pour une

visite de Riberi. Elle est dans une sorte de convalescence sans avoir encore quitté son lit pourtant. Maintenant que Riberi dit avoir reconnu le siège de sa maladie, il a entrepris de la guérir, mais il faudra du tems et qu'elle y mette de la bonne volonté et de la bonne foi. Ces jours passés, ils avaient toutes leurs femmes malades en même tems, j'ai fini par leur envoyer ma Madeleine<sup>1</sup>. La bonne de la petite a été à la mort, maintenant le calme renaît par là. Ton père a été de nouveau un moment sur le grabat, à cause de sa jambe qui était blessée, mais il s'en est vite remis, il a encore passé par une grosse fluxion à la tête et aux yeux, il reprend à présent ses allures ordinaires. Il a trouvé ici des pilules anglaises, mais qui ne sont pas tout à fait comme les tiennes. Le fond c'est de la coloquinte et il y a aussi de la rhubarbe et autre chose. Il voudrait savoir ce qu'il y a dans les tiennes outre la rhubarbe, et si les boîtes reviennent cher, on paie ridiculement les pilules anglaises à Turin, quoique faites ici. Je crois que les préparations sont beaucoup plus perfectionnées à Londres. Charles nous a parlé de certaine rhubarbe liquide, qui est fort agréable à prendre, je voudrais en avoir un flacon que tu m'envverrais quand il se présenterait une occasion et ce serait une commission et non un cadeau. Pour moi, je ne prends guère de remèdes, mais à la campagne j'aime assez avoir sous la main quelques spécifiques en cas de besoin. Nous avons Pellico bien mal<sup>2</sup>, on ne s'apercevra guère de sa disparation excepté chez la marquise de Barol. La comtesse de Lovenci<sup>3</sup> lutte contre une forte fluxion de poitrine, je ne sais trop si il lui reste assez de vie pour gagner la partie. La comtesse Castion-François est arrivée<sup>4</sup>, mais je ne sais pas encore ce que l'on en dit, car elle n'a pas eu encore occasion de paraître; la marquise de Carrail lui donne un bal mardi<sup>5</sup>, nous verrons, d'elle ou de la comtesse Castelborgo<sup>6</sup>, qui emportera la palme. On parle de deux bals à la Cour, le petit prince allant beaucoup mieux<sup>7</sup> et on prépare le bal pour les pauvres. La duchesse de Guiche<sup>8</sup> qui commençait à réunir assez de monde à ses mercredis, est obligée de les clore se trouvant dans un état excessivement intéressant. Le corps diplomatique se résume en eux actuellement. Je voudrais au moins que les rigueurs excessives de la saison dégoûtassent les voyageurs de tomber sur toi.

Si Broadlands t'offre un gîte plus réparé que ton *home*, va à *Broadlands* et surtout tâche de ne pas souffrir du froid, et de ne pas courir au loin, quand on a le climat de la Sibérie. Je me suis résignée à ton séjour de Londres, mais je n'ai pas entendu que ce fût Tobolsk.

Tout marche ici fort tranquillement. Les députés passent les lois

présentées sans bruit. Le Sénat paraît disposé au calme plat. On nous assure qu'en deux ans nos finances seront dans un état normal si rien n'arrive à la traverse, et c'est ce qu'on espère, parce qu'on le désire sans pouvoir se le promettre. Nous avons toutes sortes de raisons pour ne pas souhaiter la guerre. D'autres, qui sont moins éprouvés que nous, ne paraissent pas s'en soucier davantage, c'est la prudence et la longanimité qui sont à l'ordre du jour, *te diso mi c'a quajo ant'ipi bon coi padron!*<sup>9</sup>

J'ai fait ta commission à Ferrero, et comme il me faisait quelque observations, je lui ai dit de les mettre par écrit pour plus de clarté, et je les envoie. Je ne sais si tu les comprendras, je n'y entendais pas grand chose. Je t'exhorte à continuer le système dont tu te trouves bien, c'est une grande satisfaction que de voir l'ordre régner dans ses affaires, je tâche de mettre de la règle dans mes petites affaires et je ne trouve pas la chose aussi aisée que je voudrais. Ce qui m'apparaît quelques fois comme un fantôme très sinistre, c'est la menace d'une guerre avec emprunt forcé, espérons d'en être quitte pour la peur.

L'Amis prend tes pilules qu'il trouve délicieuses, il en éprouve toutes sortes d'émotions agréables, du reste il fait consciencieusement le député et toutes sortes de besognes publiques, il soigne Joséphine très assiduellement, il y a beaucoup de sympathie réciproque. Il discute sur toute sorte de sujet fort amicalement avec papa Gustave et n'est pas enthousiaste de la politique des grandes puissances. Ton père s'occupe fort de ses écoles, moi un peu de la mienne. Le Nucle passe du Sénat à toutes sortes de congrès, Charles de son lit au théâtre. Il n'y a que *Patouï* pour égayer un peu tout cela, elle est très intelligente et devient fort amusante avec le dictionnaire qu'elle va composant pour son usage particulier. Maxime se bâtit une maison dans un grenier que le Roi lui a donné aux Beaux-Arts<sup>10</sup>.

Voilà ce que fait notre entourage, et maintenant adieu, mon cher fils, je t'embrasse de bon cœur, tâche de ne pas avoir froid.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 482-483.

<sup>1</sup> Una delle domestiche di Costanza.

<sup>2</sup> Silvio Pellico aveva trascorso le ultime settimane del 1853 a letto, in preda ad accessi di tosse e di febbre.

<sup>3</sup> La contessa Licinia Faussonne di Lovencito di Montalto, nata Castelnovo delle Lanze, dal 1839 moglie del conte Carlo, ufficiale.

<sup>4</sup> Dopo il matrimonio di Virginia Oldoini con il conte Francesco Verasis di Castiglione, il bel mondo torinese era molto curioso di vedere la giovanis-

sima sposa di straordinaria bellezza. Anche Margherita Collegno, il 12 gennaio, lo aveva annotato: « I curiosi di Torino sono oggi preoccupati dell'arrivo della sposa Castiglione-Oldoini » (M. COLLEGNO, *Diario*, p. 159).

<sup>5</sup> 17 gennaio.

<sup>6</sup> Luisa Candiani di Oliva, nata nel 1832, seconda moglie del conte Camillo Bongioanni di Castelborgo, direttore generale della Divisione generale delle Gabelle nel ministero delle Finanze.

<sup>7</sup> Carlo Alberto, duca del Chiabrese, nato il 2 giugno 1851, l'8 novembre 1853 si era ammalato di meningite acuta.

<sup>8</sup> La duchessa Emma Mary di Guiche, nata Mac Kinnon, moglie di Antoine-Alfred-Agénor, ministro di Francia a Torino dal 1853 al 1857, futuro duca di Gramont.

<sup>9</sup> Piemontese: « ti dico io che si mettono d'accordo sul più buono con i padroni ... ».

<sup>10</sup> L'11 gennaio 1854 Massimo aveva scritto al nipote: « Mon existence va entrer dans une nouvelle phase. Je quitte Trombetta, et je vais avoir un appartement où je vivrai dans mes meubles. Le Roi m'accorde une fort grande chambre dans le local de l'Académie (île de S. Francesco di Paola) donnant vers la cour au premier, avec un jour bon pour travailler » (N. BIANCHI, p. 241).

399.

Le 27 janvier 1854

Cher fils,

Ta petite lettre arrivée ce matin est ce qui m'a fait le plus de plaisir dans ma journée. Elle me fait l'effet du premier bouquet de violettes de la saison.

Pour seconder cette impression je me suis mise à te répondre sans savoir pourtant si on ne viendra pas me déranger. Je te remercie d'avance de ce que doit m'apporter Panissera<sup>1</sup>, et ne doute pas de son mérite, mais j'avais eu quelquefois la pensée de te dire de ne me rien envoyer, mais il semble que ce ne soit pas convenable de supposer qu'on vous doit un cadeau, ce qui ne m'a pas empêchée ce matin de remercier Camille d'un pupitre qu'elle ne m'avait pas donné. Tu vois l'inconvénient de ces sortes de prévisions. Ce sont le *ristrettezze attuali*, qui font que j'ai regret à toutes les dépenses de luxe. Mais il se peut aussi que j'aie été moins décidée à prévenir tes intentions présumées, par le plaisir que j'ai à recevoir et à me vanter de ce qui me vient de toi, quoique j'aie déjà bien de quoi me faire valoir, car je puis dire souvent: c'est la robe que m'a donnée mon fils, ou le châle, ou mille *ciancia fruscole!*<sup>2</sup>

Quant à ce qui est de venir nous voir cette année, j'en accepte

l'augure de tout mon cœur, mais en regardant l'horizon on est bien peu encouragé. Ce Czar et tous ses *Gott*<sup>3</sup> nous pèsent horriblement sur le cœur.

Ainsi que je l'avais prévu, il a fallu quitter ma lettre pour recevoir les visites, vœux et hommages de tous les amis, d'abord l'Amis, avec un coffret à flacons fort joli, puis Jenny munie d'un pince-lettre, puis Charles pourvu d'un je ne sais quoi, de bonbons, et César avec Mlle Louise, laquelle devait m'offrir le *biquet*<sup>4</sup>, mais qui n'avait qu'une poignée de grissins qu'elle croquait; j'avais prévu sa visite, et je tenais en réserve un vilain Poliohinelle qu'elle appela *Bagat*<sup>5</sup>. César apportait une espèce de grand calice en cristal de Bohême pour mettre le fameux *biquet* qui avait manqué. De plus, ton père m'avait donné un petit pupitre, où je mettrai ton portrait et Camille des livres. Voilà tous les présents. Nous ne pouvons avoir de banquet chez nous à cause du vendredi et parce que Joséphine est encore convalescente, nous dînons à la maison Alfieri avec l'Amis et *barba Carlin*.

Nous avons un tems magnifique; aujourd'hui une journée d'avril et un petit vent sirocal [*sic*]. Notre carnaval est assez tranquile, il y a eu un bal de Cour assez brillant, maintenant la Cour va, dit-on, en donner deux à Gênes, pour remercier des élections, on ajoute, et on en est assez mal impressionné ainsi que du doux penchant qui attire le Ministère à gauche. Ces jours passés, la Chambre a un peu prêté à rire à ses dépens. Il y a eu une séance secrète; ce qui signifie seulement que l'on sait un peu plus tôt, ce qui s'y passe; on a donc découvert de suite qu'il s'agissait d'un honorable pris en flagrant délit de *Poquetin*, et savoir jusqu'à quel point l'*inviolabilità* était compromise. Ceci ressemble un peu aux lettres de la Palatine, mais pourtant la chose s'est passée ainsi.

L'Amis, qui est souvent dans la névralgie, et si tu connaissais un remède, tu feras bien de lui envoyer, te salue très cordialement, et t'engage à faire en sorte qu'on débarque 25 à 30 mille hommes en Crimée qui, une fois occupée, ne s'en tirerait plus. Il trouve qu'*a le peui già lunga*<sup>6</sup>, et je suis de son avis: il n'y a ni d'un côté ni de l'autre, une tête capable d'une résolution énergique, et on sacrifie beaucoup de monde *senza costrutto*, dirait Isabelle. Au reste, à l'heure qu'il est, il peut-être survenu des événemens plus concluans. Quoiqu'il en soit, j'ai acheté une carte du théâtre de la guerre, car je pense qu'elle va nous occuper pendant longtems probablement. On aurait dû marquer sur la carte le point où se trouve la comtesse Rasin née Cousani, qui est allée toute seule passer son hiver près de Sébastopole. Drôle d'idée.

La comtesse Castion<sup>7</sup> a eu un début mirobolant à Turin. On courait pour la voir, on faisait foule sous sa loge où se pâmail, enfin c'était un événement. Au bal de Cour pourtant on l'a trouvée mal coiffée et alors nos beautés, qui étaient tout à fait en déroute, ont eu un bon moment pour reprendre une meilleure position. On a commencé à dire que la comtesse Castelborgo pourrait bien être plus belle, d'autres mettaient en avant la comtesse Martini ou la comtesse Calvi<sup>8</sup>, ou Mme Prever etc., enfin c'est comme une petite question d'Orient. Nous ne savons qui aura le dessus, mais la nouvelle venue pourrait bien être débellée, à la fin, je désire qu'autant en arrive au Czar.

Ton père ne va pas mal, puisqu'il va au Sénat, il n'est plus russe, mais il est absorbé par les Marmotines. Je n'ai pas pu faire ma lettre hier et je la fais à la hâte aujourd'hui. Hier nous avons donc dîné chez le Nucle, qui nous a donné des bons poissons sans fin, à commencer par d'excellentes huîtres. Joséphine a voulu être de la fête, elle n'était pas bien, et a ensuite eu une mauvaise nuit, de la fièvre, une attaque de nerfs etc. etc. C'est une créature bien fragile, je passe autant de tems que je le peux auprès d'elle. J'espère que La Tour sera arrivé, j'attens Panissera et Ciccio. Adieu, je t'embrasse, trois heures sonnent.

Parzialmente edita in A. COLOMBO, I, pp. 384-385.

<sup>1</sup> Potrebbe trattarsi del conte Marcello Panissera di Veglio (1830-1893), tenente di artiglieria.

<sup>2</sup> Piemontese: « bagatelle, coserelle ».

<sup>3</sup> Nicola I Romanov, sovrano religiosissimo.

<sup>4</sup> Certamente la forma infantile della parola *bouquet*, mazzolino.

<sup>5</sup> Piemontese: « carta dei tarocchi, giullare, buffone ».

<sup>6</sup> Piemontese: « è poi già lunga ».

<sup>7</sup> Cfr. lett. 398, nota 4.

<sup>8</sup> Probabilmente Emilia Laugier (m. 1856), prima moglie del conte Lazzaro Eracto Calvi di Bergolo (1823-1890).

400.

Turin, 10 février 1854

Mon cher fils,

Voici un gros paquet de Ferrero, que je n'ai pas trouvé moyen d'amaincir [*sic*], j'ajoute donc une demi feuille pour te donner les nouvelles de la maison, qui sont toujours satisfaisantes. Ton père con-

tinue toujours à bien aller, se levant tous les jours un peu, mangeant de bon appétit ses petits repas et commençant à s'occuper, ce qui lui fait prendre patience sur son régime. Il me charge de te dire mille choses cordiales. Dans ma dernière, je t'ai induit en erreur au sujet de Lanza<sup>1</sup>, lui faisant dire le contraire de ce qu'il disait, mais la faute en est à l'Amis quoiqu'il s'en défende. Il était si *con-citato* en parlant, qu'il ne disait que des phrases entrecoupées et entremêlées de tant de *canaja*, *baloussaja*<sup>2</sup>, qu'on ne pouvait pas distinguer à qui il adressait ses épithètes. Tant mieux si le Vice-président de la Chambre<sup>3</sup> a parlé comme il devait. Il y a eu ces jours-ci beaucoup de Brofferio, qui ne se tient jamais pour battu et mord toujours le talon qui l'écrase. Mais il n'a plus que trois ou quatre partisans.

Je n'ai pas pensé à te dire la réception du Roi à Turin. Elle a été vraiment cordiale, car elle était spontanée et rappelait les beaux jours de 47. Quant à celle de Gênes<sup>4</sup>, je ne sais pourquoi les journaux français s'obstinent à la vanter, car elle a été d'une froideur qui ne témoignait qu'indifférence, malgré le chemin de fer qu'ils souhaitaient avec passion.

Il paraît que *Stupidovitch*<sup>5</sup> persiste dans son système d'*impugnare la verità conosciuta*, et cela bien gratuitement pour le simple plaisir de mentir, à moins que la différence de calendrier lui fasse espérer d'embrouiller les dates; enfin je désire qu'on lui éclaircisse promptement les idées, et qu'on le corrige de prendre le nom de Dieu en vain. L'Amis est assez effrayé de notre 54. Il le croit dur à cuire, et surtout nos finances sont un sujet fort inquiétant.

Voilà S. Martin<sup>6</sup> dehors, ce qui a fait plaisir à tout le monde, hormis dans la Chambre, où l'on ne sait qui le remplacera. On dit beaucoup Ratazzi, qui pourrait être remplacé par Vigliani<sup>7</sup>, avocat fiscal à Nice. Ce Ministère craque tant soit peu et ne paraît plus si solide. On dit que les diplomates étrangers s'en plaignent et s'en méfient. Bien de nos hommes habiles et pratiques trouvent Camille trop *arrischiato*. Je ne sais rien.

Hier le maréchal<sup>8</sup> est venu pour voir ton père, qui ne l'a pas reçu et me l'a laissé; il s'est installé chez moi et m'a fait une visite infinie, causant sur tout; je crois qu'il me prenait pour un sénateur, mais il parle agréablement même quand on ne partage pas ses idées, on l'écoute volontiers. Il m'a fait beaucoup de remerciemens pour tes bons procédés envers son fils.

Nous sommes toujours dans la sécheresse, en attendant que nous soyons noyés, il meurt quantité de monde et on ne rencontre que deuils. Depuis ceci, nous avons perdu Collegno<sup>9</sup>, La Marmora<sup>10</sup>, Gua-

sco<sup>11</sup> et même la jeune et gentille Mme Plezza<sup>12</sup>, ce qui nous a bien attristés. En revanche il naît des journeaux à foison<sup>13</sup>.

Adieu, mon cher fils, je t'embrasse, tâche de te bien porter. Je dîne aujourd'hui chez Jenny avec Léonie, il y a trois ans que je n'avais plus été invitée a *motivo delle mie prave opinioni*, on a ôté l'ostracisme. Tout ce que je redoute c'est de devoir entendre la politique de Bao, ainsi ce n'est pas moi qui ferai du scandale.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 483-484.

<sup>1</sup> Nella lettera del 27 gennaio non vi è alcun riferimento al Lanza.

<sup>2</sup> Piemontese: « gentaglia, plebaglia, gente vile e abietta ».

<sup>3</sup> Il vice-presidente della Camera dei Deputati, Giovanni Lanza.

<sup>4</sup> A Genova si stavano organizzando diverse manifestazioni civili e militari, previste nel programma di festeggiamenti in occasione dell'inaugurazione, alla presenza del Re e della Corte, della ferrovia Torino-Genova (20 febbraio 1854). Sulla scarsa disponibilità della città a organizzare bene i festeggiamenti, si veda la lettera di Domenico Buffa a Cavour del 9 febbraio 1854, in C. CAVOUR, *Epistolario*, XI, pp. 37-38.

<sup>5</sup> Probabile allusione allo zar Nicola I.

<sup>6</sup> Il ministro dell'Interno Gustavo Ponza di San Martino si dimise il 3 marzo 1854 e il 6 fu reintegrato nella carica di consigliere di Stato e nominato senatore.

<sup>7</sup> Il magistrato Paolo Onorato Vigliani (1814-1900), dal 1850 era avvocato fiscale generale a Nizza. Nel 1859 fu governatore in Lombardia; il 23 gennaio 1860 fu nominato senatore.

<sup>8</sup> Il maresciallo Vittorio Sallier de La Tour, padre dell'addetto alla legazione di Londra.

<sup>9</sup> Il conte Giuseppe Provana di Collegno, già controllore generale e ministro di Stato, morì a Torino la sera del 5 febbraio. Il 2 febbraio, Margherita Collegno aveva scritto: « Il fratello di Collegno, già infermo da sei settimane, oggi precipita in modo da far presentire che s'avvicina la sua fine. Povera casa Collegno, ecco la pietra centrale che rovina... e con lui finisce un tipo onesto dell'antico signore piemontese » (M. COLLEGNO, *Diario*, p. 165).

<sup>10</sup> Carlo Ferrero della Marmora, principe di Masserano, nato nel 1788, luogotenente generale, primo aiutante di campo del Re, governatore dei reali palazzi, morì a Torino il 21 febbraio 1854.

<sup>11</sup> Il marchese Carlo Guasco di Castelletto, amico d'infanzia di Massimo, morì a Envie il 5 marzo 1854, all'età di 65 anni.

<sup>12</sup> A proposito della morte della moglie del deputato Giacomo Plezza si veda la lettera di Cavour a Plezza del 24 febbraio 1854 (C. CAVOUR, *Epistolario*, XI, p. 57).

<sup>13</sup> Nel 1854, a Torino, il numero dei quotidiani salì a 13: le testate presenti nella capitale erano: *Gazzetta Piemontese*, *Gazzetta del Popolo*, *L'Opinione*, *L'Armonia*, *Il Diritto*, *L'Unione*, *La Voce della libertà*, *Il Piemonte*, *Il Campanone*, *Goffredo Mameli*, *Espero*, *La Riforma*, *Piccoli Affissi* (F. DELLA PERUTA, *Giornalismo*, p. 468).

le 12 février [1854]<sup>1</sup>, dimanche

Mon cher fils,

Tout est arrivé et même plus que je n'attendais et que tu m'as, je pense, expédié. J'ai fait réclamer le petit meuble, dont j'ignore le nom, à Panissera qui n'avait pas des idées très claires à ce sujet, mais qui te salue avec les protestations les plus énergiques de reconnaissance.

J'ai porté le devant de chemise à nos Marmotines, certainement rai voir cela à Moncalvo et grand merci. L'autre paquet m'a été remis, j'ai trouvé: l'alphabet qui a bien son mérite de circonstance, un grand journal *yankee* qui m'a inspiré une telle horreur, lorsque je l'ai déployé, que je me suis crue en face de l'Atlantique et je l'ai repleyé sans plus regarder ce qu'il contenait (tu me diras si tu me l'as envoyé pour *sua mole*, ou si je dois y chercher quelque chose, peut-être un article de Mr Daniel<sup>2</sup> ministre à Turin, qui a écrit, dit-on, une diatribe sur notre pays, pleine de mensonges à ce que j'ai entendu dire), puis deux lithographies et un menu; des recettes pour faire de bons plats nous seraient plus utiles que des dénominations peu comprises.

J'ai porté le devant de chemise à nos Marmotines, certainement que cette façon de coudre nous serait très profitable, elle épargnerait du tems et surtout les yeux de ces enfans, ce qui m'inquiète parfois, mais il faudrait avoir la machine<sup>3</sup> et savoir s'en servir. Cette machine est-elle considérable de prix et de volume, c'est là la grande affaire dont je dois m'enquérir d'abord.

Avec tout cela qui était annoncé et attendu, voilà qu'il m'arrive une grosse caisse de la douane; on l'apporte chez moi et on la paie en mon absence, j'arrive et je ne sais ce que ce peut être, je déballe et je trouve une espèce de tapis vert et une grande quantité de tulipes en plumes. Je ne sais ce que cela veut dire, je vois que l'on s'est trompé d'adresse, mais j'ai beau m'informer, personne jusqu'ici ne veut de mes tulipes. Si tu en sais quelque chose je te prie de me le dire, l'adresse était à la comtesse d'Azeglio, ce n'est donc pas toi qui l'as fait mettre, et d'ailleurs tu sais que je ne fais pas collection de *tulipan*, pensant que nous sommes déjà avantageusement pourvus de cet article.

Maintenant que j'ai répondu aux envois, je vais, mon cher fils, répondre catégoriquement à ta dernière lettre. Je suis bien aise de te savoir stationnaire chez toi, puisque cela te convient. J'espère que tu auras une température convenable. Tu vois qu'ainsi que je te le pré-

disais, tes goûts se modifient sans que tu t'en aperçoives et au bout d'un certain tems la chose se fait sensible. Cette transformation se continuera toujours insensiblement et il t'arrivera un jour de ne plus sentir que le besoin de repos et de retraite après avoir bien travaillé. Ce désir n'est pas critiquable et puis d'ailleurs on sent ce que l'on sent. On ne peut surmonter ses dégoûts par raison sans les détruire. Mais alors il te faudrait un intérieur et porter ses intérêts sur d'autres objets d'affection. Penses-y sérieusement ou tu te ménagerais une vieillesse triste, aride, sans but.

Nous remarquons que Lord Clarendon<sup>4</sup> emploie souvent des métaphores de cuisine, la sauce est aussi gâtée que possible, en ce moment et nous voilà encore relancés dans *l'incognita*, qui déjà tant de fois nous a mis en allarme. Les sujets d'inquiétude ne nous font pas faute, à commencer par les apparences de la saison. Nous avons un tems beau, mais froid et sec; ce n'est pas ce qu'il nous faudrait, nous aurions besoin d'une bonne *nevicata*, il n'y a plus de neige sur nos montagnes; nous aurons puis tantôt des pluies sans fin, ensuite la sécheresse cet été, et si cette année la récolte manquait encore, je ne sais ce que nous deviendrions. Avec cela qu'il faut augmenter les impôts, si par là-dessus il nous arrivait une guerre et avec l'emprunt forcé, je ne sais jusqu'où pourrait aller la patience des populations. Je crois bien que ce que cherche l'Autocrate, c'est de ruiner les pays, afin qu'ils soient moins en état de lui tenir tête, il en aura bien sa part aussi, mais chez lui les plaintes ne sont pas libres comme chez nous. Il est vrai qu'en Russie il y a une constitution d'un genre sommaire mais cela ne nous fait aucun profit. Enfin, espérons que le vieux Nic sera confondu puisqu'il ne veut pas s'amender.

Nous avons en ces derniers jours de grands désordres à notre théâtre<sup>5</sup>. On les a laissés beaucoup trop se prolonger et on a fait et dit là-dessus les plus grandes bêtises. Je parle de la police. Tout le monde était dégoûté qu'une douzaine de tapageurs pût faire la loi au public et que lorsque la répression est venue elle ait été aussi maladroite que tardive.

Une autre circonstance qui donne lieu aux critiques c'est le voyage de la Cour à Gênes. Cette ville s'est si mal montrée aux élections qu'on ne voyait pas pourquoi on lui ferait une politesse. Ensuite, elle a invité le Roi à y aller, mais dans le même paquet qui contenait l'invitation et l'offre de fêtes et bals, on avait glissé un numéro du *Cattolico*<sup>6</sup>, qui était une diatribe contre les fêtes qu'on offrait, vu les tems calamiteux et les embarras financiers de la ville. Le Syn-

dic<sup>7</sup>, interrogé, a répété l'invitation, les offres et en même tems l'impression fâcheuse que cela pourrait faire. Je les aurais envoyé promener. On s'est contenté de refuser les fêtes.

J'ai été voir les wagons que Moncalvo a construits pour la Cour à cette occasion, ils sont magnifiques. On dit qu'ils coûtent 500 mille francs, j'espère que c'est une exagération. Ce matin, une personne m'a assuré tenir de source certaine que Mazzini avait passé deux jours à Vienne chez un médecin de la Cour avec un passeport anglais. La police ne fut informée qu'après le départ, on interrogea le médecin qui ignorait qui était son hôte.

Je suis fâchée de tes embarras de comptes. Ferrero se trompe aussi souvent, avec nous, il faut revoir ses calculs. Il dit qu'il ne peut pas mieux faire pour les envois, parce qu'il n'y a pas d'anticipation et que lorsque on lui délivre ici les mandats, ils sont déjà employés, de façon qu'il n'y a plus qu'à rembourser; cette fois il y aura encore un retard parce que tous les bureaux ont déménagé, ce qui fait que les affaires sont en suspens.

Lundi

J'ai eu beau me presser hier, je n'ai pas réussi à finir ma lettre pour le départ de la poste, ayant été dérangée d'abord par Cravetta, et puis par Max et Miani, à qui l'oncle a voulu faire voir mon salon, il paraît que Miani est un amateur de bric-à-brac et il a trouvé à admirer. Je lui ai fait voir le musée chinois qui l'a émerveillé. L'oncle, qui ne goûte guère le genre, regardait de son œuil de côté, l'autre voulait qu'il admirât, ce qui me faisait rire de bon cœur.

Ferrero m'a dit ce matin que tout était payé au ministère, qu'il ne manquait plus que 7 livres du duc de Gênes, dont on ne s'était pas encore rendu compte.

Maintenant je voudrais encore te rendre compte de quelques *fatti diversi* pour te récréer. On m'a raconté que l'un de ces jours, dans la rue du Séminaire, une voiture ou charrette avait été renversée, j'ignore par quel accident; plusieurs personnes de bonne volonté s'employaient à la relever, quand on ravisa un passant, à mine robuste et déterminée, et on le pria d'*agiutè una man*<sup>8</sup>. Volontiers, dit-il, et retroussant ses manches, il se mit à l'œuvre et fit si bien qu'en peu de tems la voiture fut sur ses roues et chacun s'en fut de son côté. Celui qui avait ainsi aidé à la besogne c'était *Tojin*<sup>9</sup>, ou Sa Majesté. Espérons qu'il sera aussi heureux à remettre son propre char sur ses roues. Hier au soir, Mme Stoltz<sup>10</sup> a reparu dans Semiramis<sup>11</sup>, *previe*

des excuses fort convenables et qu'on supposait devoir apaiser le public. Cela n'a pas empêché qu'à sa venue en scène le parterre ne se soit retiré en masse, pour rentrer quand elle fut partie. Je ne savais pas encore cet incident quand je disais chez Joséphine que je craignais que les bons acteurs ne voudraient plus venir chez nous. Camille Cavour me rebéqua et entreprit de justifier la conduite de la police. Fidèle à ma maxime, que peu de sujets méritent la peine d'être disputés, je ne répliquai plus. Ce qui fit qu'ils s'endormit profondément, ronflant et faisant entendre toute sorte de notes plaintives à l'instar de Mme Stoltz dans son désert. J'étais entre le scandale et l'envie de rire. Le théâtre est pour moi chose indifférente, mais je n'aime pas que nous nous fassions prendre pour des Ostrogoths. Puis il y a du mauvais vouloir là-dessous, et ceux qui font agir sous-main veulent discréditer le pouvoir et dire que nous n'avons plus de gouvernement. L'Amis le pense ainsi dans sa sagesse. Il y a eu grand scandale au bal du théâtre pour les pauvres. Rosin<sup>12</sup> y a paru, un portrait de *Tojin* en broche, la Cour étant en grande loge. Cela fit très mauvais effet, les officiers refusèrent de danser avec elle au cotillon; on dit qu'on fit paraître un valet de pied travesti pour la tirer d'embaras. Trois ou quatre gros bonnets le lendemain parlèrent à *Tojin*, et lui donnèrent chacun un *strapasson*<sup>13</sup>, comme dit Joséphine. Il répondit qu'il tâcherait, mais cette femme le subjuge; pour le moment, on se flatte qu'elle n'ira pas à Gênes.

Je passe toujours mes soirées chez Joséphine, qui avance bien péniblement dans sa convalescence et garde encore le lit le soir; je crois que cela n'empêchera pas Charles de partir pour Paris au 1<sup>r</sup> mars, au reste c'est à peu près de même, qu'il y soit ou n'y soit pas. Le Noclé aurait eu le désir d'aller passer une semaine à Gênes pour se distraire et se reposer, mais il ne peut pas quitter cette pauvre femme encore si faible. Chez nous nous n'irions pas mal si ton père n'avait attrapé encore la toux, c'est qu'il fait bien froid et gèle la nuit. Adieu maintenant, cher fils, je t'embrasse, voilà une lettre aussi embrouillée que la question d'Orient.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 484-486.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> John M. Daniel, incaricato d'affari degli Stati Uniti d'America a Torino.

<sup>3</sup> La macchina da cucire era stata ideata dallo statunitense E. Howe (1819-1867) e brevettata nel 1846. L'inventore Isaac Singer (1811-1875) ne brevettò un modello perfezionato nel 1851 e iniziò per primo la produzione della cucitrice per tessuti.

<sup>4</sup> Lord George William Frederick Villiers, conte di Clarendon (1800-1870), diplomatico di carriera fino al 1838, quando entrò nella Camera dei Lords. Il 22 febbraio 1853 sostituì il Russell agli Affari Esteri e rimase in carica fino al 1858. La metafora culinaria, cui fa cenno Costanza, si riallaccia alla lettera di Emanuele del 27 gennaio, nella quale egli, a proposito del suo commiato dal ministro russo Brunnov, aveva scritto: « Il m'a dit qu'en présence de l'inutilité de tant d'efforts sincèrement tentés pour le maintien de la paix, il fallait reconnaître qu'une incroyable fatalité était plus forte, et que suivant Clarendon trop de cuisiniers avaient gaté la sauce » (A. COLOMBO, I, p. 384).

<sup>5</sup> Dopo l'esito disastroso dell'*Ernani* e la sospensione dello spettacolo la sera del 24 gennaio, dopo i disordini del 7 febbraio, causati dall'indisposizione della Stoltz, i guai per il Teatro Regio non erano ancora finiti. La sera del 9 febbraio, il ministro dell'Interno, Ponza di San Martino, ordinò al questore di collocare fra il pubblico una gran quantità di agenti in borghese per reprimere i tumulti. La *Gazzetta del Popolo* dedicò le sue due prime pagine all'incretinoso episodio, sottolineando « l'asineria ministeriale » e la « brutalità e inettitudine del ministro » (A. BASSO, *Il teatro della città*, cit., p. 284).

<sup>6</sup> L'opinione clericoreazionaria genovese ebbe il suo organo nel *Cattolico*, un quotidiano che iniziò le pubblicazioni il 26 luglio 1849 con una redazione di soli ecclesiastici. Nel corso della sua lunga esistenza, il giornale ebbe una linea di condotta analoga a quella dell'*Armonia*.

<sup>7</sup> Domenico Elena.

<sup>8</sup> Piemontese: « dare una mano, aiutare ».

<sup>9</sup> Diminutivo di Vittorio Emanuele II.

<sup>10</sup> Il mezzosoprano Rosina Stoltz, il cui vero nome era Victoire Noël, nata a Parigi nel 1815, aveva iniziato la carriera operistica intorno al 1831. Cantò a Parigi per la prima volta nel 1837. Temperamento avventuroso e irascibile, si ritirò dalle scene nel 1860 e morì a Parigi nel 1903.

<sup>11</sup> *Semiramide*, dramma per musica in due atti di G. Rossini, nella stagione torinese 1853-54 fu rappresentata per la prima volta il 5 gennaio ed ebbe 22 repliche. La Stoltz cantava nella parte di Arsace.

<sup>12</sup> Rosa Vercellana, futura contessa di Mirafiori (1833-1885), figlia di un tamburino maggiore, aveva conosciuto il re a 16 anni, nel 1847. Dopo averlo reso padre di due figli, Vittoria ed Emanuele Alberto, lo sposò nel 1869 con rito religioso e nel 1877 con rito civile.

<sup>13</sup> Piemontese: « rabbuffo, sgridata, lavata di capo ».

402.

Vendredi, 17 février 1854

Mon cher fils,

J'ai reçu hier le paquet contenant l'action Carosio, comme tu l'avais annoncée dans ta lettre à ton père reçue avant-hier; j'en avais parlé à Ferrero qui me dit les difficultés qu'on aurait trouvé à s'en défaire dans ce moment où tous les fonds sont en baisse, et les formalités qu'il y a à remplir pour la vendre. Je lui ai dit de mettre

tout cela sur un bout de papier pour ne pas risquer d'embrouiller l'explication, et je t'envoie ce papier écrit avant l'arrivée de l'action. Celle-ci, à ce qu'il paraît, devra faire une autre fois le voyage de Londres pour être mise en état de changer de possesseur. Il faudra attendre une occasion convenable, heureusement que le moment n'est pas favorable pour traiter l'affaire ici, on a le tems d'attendre.

Nous avons ton père un peu malade d'une bronchite, mais il est déjà beaucoup mieux, la toux étant réduite considérablement, il n'y a aucune complication, la tête est libre, aucune douleur, peu de fièvre, et la transpiration établie. Il n'y a aucune inquiétude à avoir, je le surveille de près, et si tu ne reçois pas de nouvelles, c'est que tout marche vers une prompte et heureuse solution. S'il y avait quelque chose qui m'allarmât je te l'écrirais de suite.

La température est toujours très froide, plus froide qu'elle n'avait encore été cette année, il gèle la nuit, et il gèle aussi à Gênes et dans les deux rivières, ce qui n'empêche pas que beaucoup de personnes se disposent à partir pour Gênes ces jours-ci, pour jouir des fêtes. *Barba Carlin*<sup>1</sup> s'y rend avec tous les neveux et nièces Giriodi. On est alléché par la promptitude des voyages, la Grisy est venue en moins de cinq heures, mais le tems est bien peu agréable pour s'aventurer.

Tout est tranquile ici, les théâtres sont calmes, on dévalise un peu trop gens et maisons. La police est d'une grande incapacité.

Nous attendons la guerre et espérons encore qu'elle sera circonscrite en Orient<sup>2</sup>, mais une fois commencée, elle peut durer et s'étendre. Nous aurions bien assez de nos embarras.

Maintenant je te quitte pour aller voir ce que fait mon malade, lequel t'embrasse cordialement. L'Amis n'a pas voulu que j'envoie la lithographie à C., il dit que c'est un bavard et que cela pouvait nuire, je l'ai donc écouté. Adieu, cher fils, ne prends pas de bronchite, je t'embrasse.

Un brano brevissimo in A. COLOMBO, I, p. 386.

<sup>1</sup> Carlo Giriodi.

<sup>2</sup> Emanuele aveva scritto al padre l'11 febbraio: « Nous marchons depuis hier surtout à pleines voiles dans le chemin qui conduit immédiatement à la guerre [...]. Les nouvelles de Berlin et de Vienne nous font concevoir l'important espoir que par le concert de ces Cabinets avec ceux de l'Ouest la guerre se limitera à l'Orient. Ce qui est une grande bénédiction pour notre pays, qui a tout à attendre de la paix, et qui pouvait se trouver enchevêtré dans une guerre désastreuse » (A. COLOMBO, I, pp. 385-386).

Vendredi, 24 février 1854

Mon cher fils,

La dernière fois que je t'écrivais, je te disais que ton père était un peu malade, je m'empresse de te dire que voici deux jours qu'il est sans fièvre, je n'attendais que le moment où je serais tout à fait rassurée sur son état, pour te l'écrire. Quoiqu'il ne se fût présenté aucune idée de danger, cependant sa petite catharale [*sic*] s'était déclarée avec assez de violence et de persistance pour exiger cinq saignées. Deux fois le mal avait paru vaincu et deux fois il avait fallu revenir à ce remède qu'on avait espéré éviter. Mais nous sommes maintenant en bon train d'entrer en convalescence, et il commence à trouver que ses pains pilés sont nourriture un peu creuse. Il faut encore qu'il évite de parler, ce qui avant-hier lui a redonné la fièvre et la toux, aussi nous ne lui laissons voir personne, ce dont il s'accommode fort bien.

Il te dit bien des amitiés et qu'il regrette de quelque tems de ne pouvoir répondre à ta lettre. Il fait toujours vent froid et soleil brûlant, ce qui produit beaucoup de maladies. L'oncle Duc est venu de Gênes avec sa confrérie, ils y avaient un froid abominable. Les Appenins sont couverts de neige, il en est tombé un mètre à Chambéry, il n'y a que nous qui ne pouvons en obtenir. A Nice et dans les rivières tout est gelé. Je présume que vous avez votre part dans cette récrudescence générale.

Le Roi est chanceux dans ces voyages de Gênes. L'année passée, il a failli se briser sur un écueil, cette fois un tube de la machine à vapeur s'est brisé au passage de la galerie<sup>1</sup>; et on a dû passer trois quarts d'heure dans l'obscurité à attendre une autre locomotive. A Gênes son cheval effrayé par le tambour s'est renversé, sur lui, enfin il rencontre par là toutes sortes de fâcheuses aventures.

Il y a eu grand concours de monde dans cette occasion, mais l'accueil a été plutôt froid: ce n'est qu'au Théâtre qu'on s'est un peu avancé. Les fêtes ont été brillantes, le bal d'Orso Serra<sup>2</sup> splendide et plus royal que les nôtres de la Cour. Personne de la famille R.<sup>3</sup> n'y est allé, je ne sais pourquoi sinon que l'on ne sait rien faire de bonne grâce. Dimanche<sup>4</sup> on doit revenir.

Tout est calme ici, le Parlement chôme à cause des fêtes de Gênes, ce qui enchante les intéressés qui font leur carnaval chacun à sa manière. L'Amis est enchanté de son loisir. Cependant la guerre le met *sopra pensieri*, il trouve qu'on y va un peu mollement surtout en France. On dit toujours: nous prendrons les mesures, il vaudrait

mieux, nous prenons et nous partons. Mais je me doute qu'ils sont embarrassés à trouver le chef qui inspire assez de confiance. Ici on se préoccupe beaucoup des éventualités, les capitaux commencent à se cacher, je sais des personnes qui ont eu besoin d'argent, ayant été compromises dans plusieurs banqueroutes qui ont eu lieu dernièrement, et qui n'ont pu s'en procurer qu'à des conditions ruineuses.

Notre carnaval est très calme, le mien est d'être revenue à la tranquillité, ce qui est tout à fait capital pour moi. Je dîne seule et mange peu, ce qui me convient. J'avais eu l'invitation d'aller le dimanche matin entendre de la musique ancienne chez Mme de Viry: on dit que l'exécution en est bonne, c'était Mme Clarke<sup>5</sup> qui devait m'introduire, mais je n'ai pas été dans le cas d'en profiter.

Joséphine recommence à sortir un peu, mais le soir elle est toujours dans son lit; j'ai dû l'abandonner à mon grand regret, mais j'étais nécessaire ailleurs. Le Nocle me dit de te demander ce que sont les ventilateurs qu'on place dans les appartemens à Londres, c'est l'ami Canofari<sup>6</sup> qui lui en a parlé, s'étonnant qu'ils ne fussent pas adoptés ici. Tous les parens te saluent, j'espère que Gib est en sûreté au foyer domestique.

Adieu, cher fils, je t'embrasse de bon cœur.

Parzialmente edita in A. COLOMBO, I, pp. 386-387.

<sup>1</sup> Il 20 febbraio, mentre il re stava viaggiando verso Genova per inaugurare la linea ferroviaria Torino-Genova, nella galleria Villavecchia era scoppiato un tubo della locomotiva, che aveva causato un ritardo di venticinque minuti.

<sup>2</sup> La famiglia del marchese Orso Serra (1811-1882), deputato nei collegi di S. Quirico nel 1848 e di Genova 4° dall'aprile 1851. Nel dicembre 1853 era stato eletto nel collegio di Gavi.

<sup>3</sup> Probabilmente la famiglia di Vincenzo e Alberto Ricci.

<sup>4</sup> 26 febbraio.

<sup>5</sup> Personaggio non identificato. Potrebbe essere la stessa Mary Clarke nominata alcune volte nel *Diario politico* di Margherita Collegno.

<sup>6</sup> Il barone Giuseppe Canofari di Santa Vittoria, ministro napoletano a Torino.

404.

Samedi, 4 mars [1854]<sup>1</sup>

Mon cher fils,

Pour que tu sois aussi tranquille que moi sur le compte de ton père, je m'empresse de répondre à ta lettre d'hier. Les choses continuent à progresser en bien, voici le troisième jour qu'il peut se lever

pour faire son lit, et on lui laisse manger un peu de viande. La toux est réduite à peu de chose et seulement il se fatigue encore à parler, ce qui fait que nous tenons les visiteurs à distance, et je tâche d'y être si les plus proches parens viennent, ce qui est limité de midi à deux heures. D'ailleurs ces visites de la convalescence lui pèsent toujours beaucoup. Je me trouve un peu plus affairée dans cette circonstance, parce qu'il faut que je reçoive ses visites et les miennes, et que je me charge de quelques-unes de ses affaires, auxquelles il ne pourrait encore vaquer. J'ai parlé hier soir à Ferrero de ton affaire Carosio, il dit qu'il faut que tu lui renvoies certain bout de lettre après que tu l'auras signé, que ce n'est qu'après cette formalité qu'on y mettra la signature de l'agent de change et je crois du cédataire [*sic*], que tu seras libre d'en disposer comme tu voudras. Si tu avais perdu le papier en question, on tâcherait d'en faire un autre et de te l'envoyer.

Il est bien triste pour moi de penser que tu sois assujété à toutes ces cures médicales et chirurgicales, je désire bien qu'elles produisent leur effet complet. J'ai beaucoup de confiance dans la cure de l'eau de la fontaine Castelar et les *taillerins*<sup>2</sup>, je voudrais que tu pusses la suivre cette année pendant un mois et j'en augurerais bien, mais j'ai grande peur que le *Bestiasott*<sup>3</sup> ne se mette en travers, Dieu veuille qu'on lui fasse vite son affaire.

Nous avons eu hier une sottre démonstration en place Château. Hier matin on affichait et on distribuait des imprimés, qui invitaient le peuple à se réunir à 6 heures 1/2 à la place Château pour appuyer une députation qui se rendrait auprès du Roi à l'effet d'obtenir la grâce de trois archi-assassins qui devaient être pendus ce matin. On avait arrêté, rue Grande Doire, quatre personnes qui distribuait ces imprimés<sup>4</sup>.

A la séance de la Chambre, Brofferio demanda au ministre de fixer un jour où il pourrait faire des *interpellanze* à ce sujet. Le ministre répondit qu'il était prêt et n'avait pas besoin de renvoyer la question, puisqu'il était aussi renseigné qu'il aurait pu l'être plus tard. Ce n'était pas le compte de Brofferio, qui n'avait pas pu organiser ses tribunes. Il était embarrassé et Lanza vint à son secours en demandant de lire l'imprimé et en y ajoutant ses commentaires, que la peine de mort n'était plus de notre tems et semblables sottises absurdes, dans la bouche de qui est chargé de faire et de maintenir les lois. Il s'engagea une polémique, qui dura jusqu'à 7 heures, et elle finit par un ordre du jour, qui chargeait le Ministère de prendre toutes les mesures nécessaires pour maintenir la tranquillité pu-

blique. Cet ordre du jour passa presque à l'unanimité. Le soir il y eut une espèce de rassemblement sur la place. Nous ne pouvons pas savoir si la députation s'est présentée ou non. Mais la foule, après une assez longue et silencieuse attente, s'est retirée et ce matin les condamnés ont été dûment exécutés. Il y a eu quelques arrestations des meneurs.

Voilà Ferrero qui vient me dire qu'il avait découvert le bout de papier en question, ainsi il n'est plus question de s'en inquiéter, on fera ce qu'il y a à faire.

Je trouve très bonnes toutes les raisons que tu donnes d'avoir changé ton régime, je n'ai qu'à te souhaiter la persévérance et puis t'embrasser, car il faut que j'aille au secours de ton père.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 486-487.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> Piemontese: « tagliatellini ».

<sup>3</sup> Bestiasoff o Bestiasott: parola di lettura incerta e di significato oscuro, che probabilmente allude allo zar Nicola I.

<sup>4</sup> Il 3 marzo erano stati arrestati l'avvocato Tommaso Villa, lo studente Antonio Oliva, il dottor De Lorenzi, i quali stavano distribuendo un manifesto firmato *Alcuni cittadini torinesi*, che invitava la cittadinanza ad una dimostrazione per chiedere al re la grazia di tre condannati a morte.

405.

Le 22 mars 1854

Mon cher fils,

J'ai reçu ce matin ta lettre du 18 que j'attendais depuis quelque tems, vu que je t'en avais écrit à foison dernièrement. J'ai vu avec plaisir que tu n'étais point malade, quoique je te souhaite d'être en encore meilleure santé et dehors de toute cure pénible et désagréable. Je voudrais que celle que tu fais, te réussît aussi complètement que celle semblable que fit ton père; tu te rappelleras l'allarme qu'il nous causa jadis et depuis lors et la cure de Riberi, il ne s'en est plus ressenti. Dans ce moment il va assez bien, le père, mais il ne s'est pas encore hasardé à sortir, soit à cause de l'atmosphère considérablement refroidie ces derniers jours, soit qu'il n'était plus aussi bien, se plaignant de coliques la nuit et de mauvaises heures de froid et de fatigue dans la journée. *Tarellin* attribue tout cela à s'être nourri d'herbages trop froids pour son estomac faible. Il me semble que

cette crise est passée et nous attendons un bon jour pour essayer de l'air extérieur. Maintenant qu'il peut s'occuper et que le monde, le supposant guéri, lui épargne les visites, il prend sa réclusion sans trop de soucis.

Cette mauvaise saison, quoique belle en apparence, continue à faire des victimes: nous avons perdu hier *magna*<sup>1</sup> La Rocca<sup>2</sup> d'une pleurésie; Gustave Borgaro a perdu sa mère<sup>3</sup> en peu de jours. Bien d'autres sont menacés et D'Arrache était au plus mal, peut-être mort à l'heure qu'il est.

Ce n'est pas une découverte agréable que celle que tu as faite d'un déficit de 6000 francs, mais je m'étonne que tu ne l'aies pas faite plus tôt et regrette que tu n'aies pas pu régler plus tôt ton budget, en conséquence. Quant à ce qui est de changer de demeure et faire un plus grand établissement, il ne me semble pas que le moment en soit très opportun. Je ne sais si à Londres cela te serait avantageux, mais ici cela produirait une sorte de scandale, car tout le monde se resserre, soit à cause de la pénurie présente, soit en vue des éventualités que l'on redoute. Tous les concitoyens qui vont à Londres parlent de tes merveilleuses élégances et ne verraient pas le besoin de les augmenter dans des momens aussi critiques. Je t'engage à faire les économies convenables pour tâcher de te mettre au courant, ne sachant ce qui peut encore survenir. Il y a eu des tems où la maison de Savoie ne donnait plus rien à ses chargés d'affaires, qui étaient obligés de recevoir des subsides étrangers. Tristes tems et qui j'espère ne se renouvelleront plus pour nous, mais il faut tout se rappeler et tout prévoir quand on traverse une époque aussi critique et d'un avenir si mystérieux. Nous voici en face d'un emprunt<sup>4</sup>, qui a les apparences de se remplir sans de trop grandes difficultés, si les étrangers nous viennent un peu en aide, et on m'a dit hier au soir que Rotschild avait pris 4 millions de bons du Trésor; tâche que les Anglais en fassent autant, cela nous donnerait du crédit. Mais si cette ressource ne suffisait pas, nous aurions la menace de l'emprunt forcé, et il faudrait trouver de l'argent, qui sait à quel taux, il se fait déjà à ce moment des contrats fort usuraires et quantité de petites banqueroutes.

J'ai quelque velléités de vendre Valchiesa, si j'en trouve une bonne occasion, car les terres sont dépréciées en ce moment; mais le comte Tarin, qui a une énorme quantité de capitaux, a été ces jours passés en négociation avec Mr Capello, pour acquérir ses terres de Valchiesa, qui sont contiguës à ma propriété, et il a rompu parce qu'elles étaient grévées d'hypothèques. Les miennes étant libres, peut-être mordrait-il.

Mais il faut que je me conseille avec mon frère, qui est plus de sang froid que ton père et l'Amis, qui s'engouent plus facilement pour une augmentation de rente. Le Nocle n'est sujet ni aux engouemens, ni aux paniques et j'y ai plus de confiance.

Ferrero est allé à Gênes pour les comptes de l'exposition<sup>5</sup>; il devait revenir ce matin, je ne sais s'il le pourra. Dans mon dernier paquet que je t'ai adressé, j'ai commis une bévue en action. Je t'ai envoyé une tienne lettre à Ferrero, sans en prendre connaissance, croyant qu'il me l'avait envoyée à cette intention et qu'elle se rattacherait à l'affaire Carosio. Il ne l'avait envoyée que pour me communiquer ce que tu disais sur les fonds que j'avais avancés, qu'il ne comprenait pas bien. Je lui ai expliqué que deux mille francs s'entendaient donnés et huit mille prêtés, et maintenant je t'explique la lettre qui t'aura peut-être surpris. Rinco a vendu La Morra au comte Cornian pour 370.000 francs, il a fait une bonne affaire et l'acquéreur aussi, puisqu'il avait de l'argent disponible et des terres tout près.

Charles paraît avoir renoncé à s'absenter pour le moment. Il a des incommodités dans le genre des tiennes, et il a fait une cure, mais quant au régime il n'en garde aucun et fait du pis qu'il sait. Sa femme est tantôt levée tantôt couchée, elle fait sa cure aussi, espérons qu'elle lui réussira. Dimanche<sup>6</sup> nous avons fêté S. Joseph chez elle, bon dîner, mais peu amusant. Je suis bien aise, mon cher fils, que tu trouves facilités et agrémens pour ta messe du dimanche, je ne m'en prévaudrai pas pour me dispenser d'en entendre une de surplus ce jour-là à ton intention; à tout événement c'est ordinairement celle des carabinieri avec accompagnement de musique, un peu distrayante surtout quand on joue le *Tetto natio*, et *i purissimi laghi e i vigneti dorati dal sol*: qui me reportent de suite au Roc. Adieu, cher fils, nous t'embrassons. Je vais faire les visites La Rocca. Rapelle-toi des ventilateurs du Nocle.

Jeudi [23 marzo]

J'ai vu ce matin Ferrero, je lui ai parlé de ta découverte, il a été étonné que tu l'aies faite si tard, il a dit que tu l'en avais entretenu à ton dernier voyage en Piémont et qu'il pensait que tu avais combiné tes derniers arrangemens en conséquence, il ne croit, pas plus que moi, que tu puisses trouver des améliorations dans ce moment-ci.

Ton père a ressenti de nouveau un peu de coliques vers ce matin, il est pourtant levé, mais peu satisfait de cet état ennuyeux. Je ne

sais d'où cela peut provenir. Je comptais voir Riberi, ce matin, chez Joséphine et je lui aurais demandé son avis, mais il nous a fait faux-bond. Adieu, encore. Tâche de te bien soigner et d'être en garde contre les retours de froid. Il a beaucoup neigé dimanche à Coni et hier matin à Fossan. Ici, nous avons toujours beau soleil et air froid.

Parzialmente edita in A. COLOMBO, I, pp. 387-388.

<sup>1</sup> Piemontese: « zia ».

<sup>2</sup> Luisa Sofia Asinari di Grésy (n. 1781), vedova di Carlo Filippo Morozzo della Rocca, era morta il 21 marzo 1854.

<sup>3</sup> La madre di Gustavo Biraghi di Borgaro, Sofia Amalia Fontanella di Baldissero (n. 1788), era morta il 18 marzo 1854.

<sup>4</sup> Il nuovo prestito concluso da Cavour verso la metà di aprile con la grande casa bancaria Rothschild, fondata dai cinque fratelli alla morte del padre Mayer nel 1812; a fronte di un onere per il debito pubblico di L. 44.158.260, il prestito diede un prodotto netto di L. 33.547.213 (R. ROMEO, *Cavour*, cit., v. II, t. 2, p. 278).

<sup>5</sup> Si tratta dell'Esposizione Industriale di Genova, inaugurata dal sovrano il 25 febbraio.

<sup>6</sup> 19 marzo.

406.

Dimanche, 9 avril 1854

Mon cher fils,

Ton père t'ayant écrit ces jours derniers<sup>1</sup>, je me suis moins pressée de te répondre; aujourd'hui je commence une lettre, que je prévois ne pouvoir finir que demain.

Je ne pouvais satisfaire à ta curiosité sur le Duc de Parma<sup>2</sup>, car nous ne savons ici que ce que les journaux nous en disent: on a dit que les premiers jours on interceptait les lettres et on arrêtait les diligences, après on a été également sobre de détails. On croit plutôt à une vengeance privée ou à l'exaspération, produite par une série de vexations souvent extravagantes, qu'à un crime politique qui n'aurait aucune portée. On a fait des arrestations, mais il est douteux que le coupable soit sous la main de la justice, il est bien possible qu'il trouve asile et protection<sup>3</sup>. Le pauvre Duchino est mort très exemplairement, il a pardonné et demandé pardon, j'espère qu'il lui sera beaucoup pardonné. C'est, je crois, la première chose qu'il ait bien faite. On a dit ou caché sa mort à sa mère<sup>4</sup> qu'on dit mourante; elle sera très étonnée de le rencontrer dans l'autre monde,

1369

quand elle y ira, je souhaite qu'ils s'y trouvent. La Duchesse Régente<sup>5</sup> semble débiter avec beaucoup de courage et de bon vouloir, elle a chassé tous les chenapans qui abîmaient le pays, il n'y avait qu'à prendre le contrepied de ce qui se faisait, elle paraît l'avoir parfaitement compris, ainsi Dieu lui soit en aide.

Je te remercie d'avoir cherché la machine à coudre, mais c'est trop cher pour nous, qui n'avons pas de rentes et vivons d'aumônes. Je sais bien que le prix se retrouverait, mais le capital nous manque absolument, il nous faudrait un héritage.

Je souhaite bien que tu n'aies pas de visites patriotiques; il peut se faire que, vu les circonstances menaçantes du moment, qui font que tout le monde se restreint, on ne songe pas aux voyages coûteux. Ma spéculation de Valchiesa a échoué ainsi que je m'y attendais. Je crois que le brave comte Tarin a calculé comme moi que ses bons lui rendaient plus que les terres, et il n'a plus voulu mordre. Au reste, l'Amis qui est ordinairement si enthousiaste des fonds, n'était pas très encourageant cette fois, et il aime autant que je garde mes champs. Malheureusement les voleurs s'amuse à couper mes peupliers et mes mûriers, ce qui est peu avantageux.

Mon cher fils, c'était deux mille francs que tu demandes pour arranger tes comptes à la fin de l'année; j'ai donc donné les 2000 francs et je ne m'en dédirais point: d'ailleurs, nous avons encore un reste de vieux comptes à régler pour le musée chinois, mais je donne quand il y en a. S'il m'est agréable d'avoir quelquefois quelques pauvres biens, c'est plutôt pour les autres que pour moi qui n'ai pas de besoin, je tâche de m'arranger pour que tout le monde en profite. J'ai réglé mon budget et j'arrive au bout de l'an sans déficit, je voudrais que Cavour pût en dire autant, au lieu de nous donner les quasi *ristaurate finanze*, qui sont un peu comme les tiennes.

On t'a donné de très bons conseils à l'égard du [...] <sup>6</sup>, que tu feras très bien de suivre, j'ajouterai une observation pour le tems à venir. C'est que l'on commence à jouer par circonstance, puis on y prend goût, cela devient habitude et puis passion, triste passion et très malséante, dont on ne se défait plus en avançant en âge.

J'ai encore parlé à Ferrero de tes finances et de tes désirs, il ne me semble pas que ces comptes soient si compliqués: tu perçois 66.000 francs, si tu peux t'arranger avec 5000 francs par mois, cela te fait 60.000 francs par an, plus 5000 pour le secrétaire 65.000; je laisse 1000 francs pour les fractions, il te reste les 6000 francs de la maison, qui pourraient s'employer au bout de l'an pour obtenir ce mois anticipé qui te délivrerait des extorsions Dupré et com-

mencer un glorieux 55. Je ne sais pas s'il y a des obstacles à cette combinaison.

Je ne sais pas ce que l'on a pu te dire sur la Castion<sup>7</sup>: je n'ai rien entendu ici qui annonce de coup d'état, seulement son mari ne s'arrange pas pour lui inspirer beaucoup de considération; il l'a prise pour la montrer comme il montrerait le Koynor, elle n'a pas la vocation de bête curieuse, et se refuse à l'exposition, en famille elle est comme un enfant de gaieté folle, du moment où il entre quelqu'un, elle prend ses grands airs qu'on trouve un peu maussades, mais le mal ne serait pas grand avec un mari raisonnable. Je crois qu'elle l'a épousé sans goût et que le goût ne lui est pas venu<sup>8</sup>, il fait et dit des bêtises qui la choquent justement et elle le témoigne assez librement. Elle ne peut pas se passer de sa belle-sœur Mme Clément<sup>9</sup>, qui est une bien bonne personne et, quoique cela lui pèse un peu, elle s'exécute de bonne grâce pour rendre service à la famille.

Tu auras vu la belle expédition du Prince de Monaco<sup>10</sup>, il a cru faire son petit 20 mars comme Napoléon, qui lui même ne s'en était guère bien trouvé. Je présume que cela n'aura guère amusé le beau-frère qui est ici.

J'ai reçu ces jours-ci une lettre de Salvator à propos d'une commission, et une de dame Catherine à propos d'un comméragé de Mariette, qui a été expulsée de la maison; je n'y entrais pour rien du tout, mais j'ai voulu me justifier et profiter de l'occasion pour dire certaines choses que je croyais convenables, avec la plus grande courtoisie: tout s'est passé très cordialement et *amici più di prima*.

Nous avons toujours le tems sec et aujourd'hui une chaleur du mois de juin. Les arbres verdoient et fleurissent. Ton père pense qu'il va reprendre ses habitudes ordinaires, mais il reprend lentement ses forces.

Il y a d'assez mauvaises nouvelles de la comtesse de Pralormo<sup>11</sup>, il paraît que sa poitrine est fort compromise, chez elle on ne parle que d'un rhume, cependant son père est parti pour Rome. Joséphine est toujours dans son lit, il y a toujours quelque obstacle à la cure qui devrait la guérir, je ne sais comment tout cela finira, ce n'est pas gai. Souviens-toi du ventilateur. J'aurais quelque idée de faire un petit cadeau à Isabelle, mais envoyer d'ici un objet qui viendrait déjà de Paris, me semble absurde; j'avais pensé à une petite robe de [...] <sup>12</sup> ou jacconas <sup>13</sup> anglais, on aurait cela ici pour 25 francs, vois si c'est de même à Londres; quant à son frère, il m'a déjà imposé pour une pacotille de livres, cependant je ne voudrais pas lui faire de tort, quoique sa garde-robe me semble mieux fournie que

celle de sa sœur, mais tu verras s'il y a quelque babiole sans conséquence pour lui, et vite je t'embrasse pour expédier ma lettre.

Parzialmente edita in A. COLOMBO, I, pp. 391-392.

<sup>1</sup> Dopo un silenzio imposto da problemi di salute, il 4 aprile Roberto aveva scritto al figlio una lunga lettera, che è parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 487-489 e integralmente in A. COLOMBO, I, pp. 388-391.

<sup>2</sup> Ferito gravemente di pugnale il 26 marzo, il duca di Parma Carlo III di Borbone, morì il giorno dopo, verso mezzogiorno. Carlo III di Borbone, nato nel 1823, nel 1841 era stato mandato a Torino e ammesso nel reggimento Novara cavalleria. Nel 1845 aveva sposato Luigia Maria Teresa, figlia di Ferdinando di Borbone duca di Berry. Ostile al movimento nazionale del 1848, succeduto al padre che aveva abdicato nel marzo 1849, Carlo III resse il ducato dispoticamente, con l'impiego di duri mezzi repressivi, che gli suscitavano una crescente impopolarità. Il 31 marzo, Emanuele scrisse alla madre: « Donnez-moi, je vous prie, le plus de détails possibles sur l'affaire tragique du Duc de Parme: ici on m'en demande de tous cotés » (A. COLOMBO, I, p. 388).

<sup>3</sup> L'uomo che pugnalò il duca, il palafreniere di corte Antonio Carra, riuscì a sfuggire all'inseguimento e espatriò a Nuova York, di dove due mesi dopo scrisse al governo di Parma affinché cessasse le ricerche dell'assassino. Il Carra si era deciso all'omicidio perché era stato fatto bastonare dal duca, che lo aveva anche scudisciato in faccia.

<sup>4</sup> La madre del duca era Maria Teresa Ferdinanda di Savoia, nata nel 1803.

<sup>5</sup> Luigia Maria Teresa di Borbone, nata nel 1819.

<sup>6</sup> Vocabolo illeggibile, probabilmente « jeu ».

<sup>7</sup> Nella citata lettera del 31 marzo, Emanuele aveva scritto: « Salvatore, en m'écrivant ce matin, me parle des infortunes conjugales de Castion comme si elles étaient arrivées au point d'amener un coup d'Etat ou un éclat. C'est bien déplorable, mais ne m'étonne pas énormément » (A. COLOMBO, I, p. 388).

<sup>8</sup> Le osservazioni di Costanza sulla bella contessa trovano conferma in quelle del diplomatico francese Henry D'Ideville, che anni dopo scrisse: « Un beau jour, elle épousa, avec l'indifférence la plus entière, le comte Verasis de Castiglione, jeune seigneur piémontais, qui n'avait, parmi ses adorateurs, que le mérite d'être plus épris et plus fou que les autres. [...] Il était riche, de bonne race et de charmante figure. C'était l'homme le meilleur, mais en même temps le plus léger, le plus dépourvu de bon sens et d'énergie que l'on pût rencontrer. [...] Les rapports entre les époux étaient froids et la comtesse traitait son mari avec une désespérante hauteur. Mais les vœux de ce dernier étaient accomplis: il était le mari de la plus admirée et de la plus belle » (*Journal d'un diplomate en Italie. Notes intimes pour servir à l'histoire du Second Empire (1859-62)*, Paris, I, 1862, pp. 92-93).

<sup>9</sup> Maria Litta, figlia del marchese Lorenzo e di Carolina Trotti, era moglie di Clemente Verasis di Castiglione (1828-1895), fratello minore del marito di Virginia.

<sup>10</sup> Il 6 aprile, a Mentone, il duca di Valentinois, principe ereditario, figlio di Florestano I principe di Monaco, arrivato in vettura in gran tenuta, accompagnato dal suo medico e dal suo aiutante di campo, fu acclamato da un

gruppetto di suoi fautori che, nell'indifferenza generale, sventolarono la bandiera di casa Grimaldi. Intervenero il maresciallo dei carabinieri e le guardie nazionali gridando *Viva il re!* Il principe e i suoi fautori furono arrestati e tutto tornò calmo in poche ore.

<sup>11</sup> Maria Cristina nata Milliet d'Arvillars, moglie del conte Roberto Beraudo di Pralormo (cfr. lett. 181, nota 10).

<sup>12</sup> Vocabolo illeggibile.

<sup>13</sup> Stoffa di cotone leggera e fine che deriva il suo nome da Jagganath, città dell'India dove questo tessuto era fabbricato.

407.

Le jour de Pâques 1854 [16 aprile]

Bonne alléluja, mon cher fils, je reprends la plume pour rectifier tes idées que j'ai dû embrouiller dans ma dernière lettre, au sujet de la petite commission dont je t'avais prié. J'ai parlé d'une robe pour Isabelle, mais je voulais dire en guingan ou jacconas<sup>1</sup>, et j'ai dit je ne sais pas quoi, qui a pu t'embarrasser; ainsi voilà ce que je voulais: quelque jacconas d'une couleur jeune.

Du reste rien de nouveau chez nous, l'emprunt a passé aux Chambres<sup>2</sup>, faudra voir quelle facilité on trouvera pour le réaliser. La loi sur les modifications au code pénal<sup>3</sup> a beaucoup moins de chances au Sénat. Au reste, si on la rejette le Ministère se consolera en ce qu'il évite bien des embarras. Il sera pourtant bon de faire quelque chose à cet égard, mais dans un moment plus opportun et en s'y prenant mieux. Tout le monde se préoccupe de la question d'Orient<sup>4</sup>, on en est fort ému. On est médiocrement renseigné sur ce qui se passe, quoique on en parle prodigieusement, mais on dédit aujourd'hui ce que l'on affirmait hier et on ne sait ce qu'on doit croire.

Pour moi j'ai toujours l'œil à l'amiral Napier<sup>5</sup>, c'est de lui que j'attens quelque chose. Lord Raglan, que j'ai connu Lord Fitz Roi<sup>6</sup>, avait l'air bien doux et souriant: j'espère qu'il prendra la chose au sérieux. Nous voudrions que tous se hâtassent un peu plus, laissant les banquets pour le retour, nous craignons qu'ils trouvent les Turcs entamés. J'ai lu ces jours-ci de petits livres sur la Russie, un actuel d'un Mr le Duc<sup>7</sup>, intéressant, et un autre curieux de Mr Villebois<sup>8</sup> au service de Pierre le Grand, frère canaille: ce qui est constaté par ces ouvrages c'est que ces Princes sont excessivement bâtards, malgré leur morgue ils seraient parfaitement légitimes qu'il n'en voudraient pas mieux.

Notre tems a fraîchi, mais il est toujours sec. Ton père se sent mieux, il rend ses visites de maladie et a été au Sénat.

Demain, banquet à la maison Alfieri pour la naissance de Mlle Louise, qui a bien employé ses deux ans. Joséphine espère pouvoir en être. Il faut arriver avec joujoux, ce qui se renouvelle bien souvent. Nous avons changé de cuisinier, ton père n'étant plus content de celui que nous avons. Nous sommes satisfaits du nouveau, que je trouve plus sain. L'Amis en jugera aujourd'hui, il trouvait fort mauvais que nous eussions changé, j'espère qu'il reviendra de ses préventions. Tu penses bien qu'il se préoccupe des affaires intérieures et extérieures, cependant il se soutient encore assez pour donner lieu à des lambeaux de récitatifs, et des fragmens de nocturnes, quant il est à la baisse il ne fait plus que geindre et soupirer. Quant à ton père, toute son animadversion s'est tournée contre le Roi de Prusse<sup>9</sup>, à qui il dit un tas d'injures.

Adieu, cher fils, porte-toi bien, je te souhaite notre soleil dont nous ne nous soucions plus ici et je t'embrasse.

Parzialmente edita in A. COLOMBO, I, p. 394.

<sup>1</sup> Cfr. lett. 406, nota 13.

<sup>2</sup> La proposta di un prestito di 35 milioni, discussa alla Camera il 21, 22 e 23 marzo, era stata approvata con legge 14 aprile 1854, n. 1690.

<sup>3</sup> Secondo il progetto di modifiche al codice penale, le pene previste dagli articoli 164 e 165 per offese alla religione venivano drasticamente ridotte ed equiparate a quelle assai più lievi previste dall'articolo 16 della legge 26 marzo 1848 per analoghi reati commessi a mezzo della stampa; dalle sanzioni si escludevano le offese arrecate nell'esercizio dei culti tollerati. Il nucleo centrale della legge era dato dalle pene speciali previste per i ministri del culto, che in tale loro qualità censurassero le leggi e le istituzioni dello Stato (R. ROMEO, *Cavour*, cit., v. II, t. 2, p. 781). La legge che alla Camera era stata approvata con larga maggioranza (93 voti favorevoli 33 contrari) al Senato incontrò notevole resistenza.

<sup>4</sup> La questione d'Oriente stava precipitando: il 28 aprile era stata pubblicata la dichiarazione di guerra alla Russia da parte dell'Inghilterra.

<sup>5</sup> L'ammiraglio inglese Sir Charles Napier (1786-1860), comandante la flotta del Baltico durante la guerra contro la Russia (1854-55).

<sup>6</sup> Fitzroy James Henry Somerset, Lord Raglan (1788-1855), ufficiale britannico, collaboratore militare e diplomatico di Wellington in Spagna, a Waterloo, nell'ambasciata di Parigi, al Congresso di Vienna; luogotenente generale nel 1838 e creato Pari come barone Raglan di Raglan, nel novembre 1854 fu promosso feldmaresciallo; morì di colera nel giugno 1855.

<sup>7</sup> *Catherine II, ou la Russie au XVIII<sup>e</sup> siècle, Scène historiques* par Molé Gentilhomme et Saint-Germain Leduc, Paris, 1854, pp. 365.

<sup>8</sup> *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la Cour de Russie, sous les règnes de Pierre-le-Grand et de Catherine I*, d'après les manuscrits originaux du sieur François de Villebois-Mareuil, par le comte Théophile Hallez, Paris, 1852, pp. XVI-223.

<sup>9</sup> Nel gennaio 1850 Federico Guglielmo IV (1795-1861) aveva riformato la costituzione in senso conservatore e aveva ristabilito il potere del re sul Parlamento. La sua posizione si era indebolita di fronte all'Austria, che nel novembre 1850 impose alla Prussia l'accordo di Olmutz, per il quale quest'ultima doveva accettare il ripristino della vecchia confederazione germanica.

408.

Samedi, 22 avril [1854] <sup>1</sup>

Mon cher fils,

Puisque une occasion part aujourd'hui de chez moi pour se rendre chez toi directement, j'en profite pour répondre à ta lettre reçue hier. Je présume que celle-ci te trouvera de retour de ta campagne; tu as bien fait de profiter du moment, car la pluie nous étant arrivée, probablement vous aurez aussi vu la fin de votre été précocé.

Nous avons eu 36 heures d'une pluie fine, qui a été la très bienvenue; ce matin, il y a lutte entre le soleil et les nuages, et ceux-ci l'emporteront selon toute apparence.

Notre emprunt est couvert, du moins pour la partie qui nous concerne à l'intérieur<sup>2</sup>. J'ai pris pour 200 francs de rentes et ton père pour 1000 francs, comme on a toute l'année pour payer, en tirant un peu on en viendra à bout. L'Amis lui prend du 3% sans trop savoir pourquoi, je pense que c'est par compassion pour ce pauvre 3%, qui a peu d'acquéreurs.

Je suis charmée que tu n'aies pas à déboursier pour te costumer, le moment me semble peu opportun pour se livrer à des *balaridons*<sup>3</sup> aussi dispendieux; c'était le cas de se borner à jeûner et s'humilier, ce qui est beaucoup plus économique, on devrait y revenir plus souvent, c'est très salutaire pour l'âme et pour la bourse. Une autre fois je te conseille de faire l'indien comme on l'entend ici, ce qui veut dire faire semblant de ne pas comprendre. L'autre soir j'ai été rendre visite à la comtesse Sclopis, et l'ai trouvée tout occupée du bal Walewski<sup>4</sup> et elle me dit qu'elle avait eu l'idée de t'écrire pour te prier de lui avoir des billets, ce n'était que pour t'intriguer, mais le comte Frédéric trouvait la plaisanterie trop forte et ne l'approuvait pas.

Voilà donc les *Salvatori*<sup>5</sup> *in procinto* de faire leur entrée dans la *high life* de Londres, il aura bien des étonnemens le Salvator! Je voudrai bien que ces pauvres enfans pussent être de la partie, quelle fête pour eux! et cela leur serait utile, mais nous sommes tous *spel-lati* au dernier degré, autrement j'aurais volontiers concouru. Je crains seulement qu'on y substitue quelques inévitables *boys*.

Je ne sais que te dire pour la robe d'Isabelle. Je n'accepte pas la gaze de Chambéry, je lui en ai donné une lorsqu'elle vint ici, qu'elle n'a mis que cet hiver, à je ne sais quelle fête *plumatic*<sup>6</sup>. J'en ai acheté une pour moi en jacconas, ces jours-ci, que j'ai payée 18 francs, il y en avait de très jolies, mais cela me paraît absurde de renvoyer à Paris ce qui en vient. Tu verras, lorsque les parens seront là-bas, ce qu'ils feront et s'ils songent à lui apporter quelque chose. Il y aurait bien le foulard qui serait bienvenu, mais c'est une autre dépense.

Ton père ne va pas mal, il est allé ce matin pour la première fois à son école, il est pourtant encore de tems en tems fatigué et triste, il faut du tems pour se remettre de ces maladies.

Quant à la guerre d'Orient, je te dirai qu'un officier des nôtres, revenu il y a peu de tems de Kalafat, interrogé pourquoi tant d'officiers russes étaient victimes dans les premières escarmouches contre les Turcs, a répondu, ce que l'Amis supposait déjà, que les soldats russes avaient une antipathie invincible pour le canon. Les États-Majors des alliés paraissent ne pas y avoir grande sympathie non plus, c'est à qui arrivera le dernier.

Je t'envoie un papier que j'ai trouvé dans les miens; je ne sais s'il t'était destiné et que j'eusse oublié de l'envoyer, il ne me semble pas très important.

J'espère que le pauvre Gib ne sera pas malade, il fallait lui donner quelque rafraîchissant. Je voudrais bien pouvoir me flatter de le voir, ainsi que son principal cette année, mais nous avons à faire à un ennuyeux, à qui j'espère qu'on ôtera la Crimée, les Principautés, la Finlande ecc. Sur ce, je t'embrasse et vais examiner les Marmotines.

Parzialmente edita in A. COLOMBO, I, pp. 393-394.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> In applicazione della legge 14 aprile 1854 (cfr. lett. 407, nota 2) che autorizzava il ministro delle finanze ad alienare, all'interno e all'estero una rendita annua di lire 2.200.000, erano state aperte le sottoscrizioni pubbliche da martedì 18 a sabato 22 aprile. Il 21 aprile Cavour scrisse all'amico Emile De La Rue: « Vous serez, j'en suis certain, bien aise d'apprendre que la souscription a réussi, malgré les prédictions des pessimistes. Il y a eu foule, soit à Turin, soit dans les Provinces Piémontaises » (C. CAVOUR, *Epistolario*, XI, p. 148).

<sup>3</sup> Piemontese: « chiassata, confusione ».

<sup>4</sup> Il conte Alexandre Walewski, ambasciatore francese a Londra, organizzò un gran ballo in onore della regina Vittoria. Il 17 aprile Emanuele scrisse a Costanza: « [les Walewski] sont à préparer leur grande affaire. Un bal costumé

à la Reine Victoire le 12 mai. Ce sera la première fois que S.M. sera allée chez un Ambassadeur étranger. Ce bal soulève une foule de questions et en général cet extra de dépense est mal accueilli » (A. COLOMBO, I, p. 393).

<sup>5</sup> Salvatore di Villamarina era stato invitato al gran ballo grazie all'interessamento di Emanuele che, nella citata lettera del 17 aprile, aveva scritto: « J'ai intrigué pour faire assister Salvator à ce bal et en ai écrit même à Dabormida, qui a été charmant. Je leur ai envoyé sa permission et ce matin je reçois une lettre de Salvator qui me paraît enchanté de la perspective » (A. COLOMBO, I, p. 393).

<sup>6</sup> Il vocabolo è scritto con chiarezza, ma il significato è oscuro: forse una contrazione di « diplomatica ».

409.

Le 7 mai 1854

Mon cher fils,

C'est une bien bonne nouvelle que tu me donne en me disant que tu espères de venir nous faire une visite cette année; je ne sais pas du tout m'en flatter, vu les circonstances politiques si peu favorables. Nous avons décidé de n'en point parler d'avance, et aussi parce que naturellement ces projets ne peuvent qu'être subordonnés à des conditions, qui ne dépendent pas de notre volonté. J'en ai seulement parlé à l'Amis, parce qu'avec lui il n'y a pas danger d'indiscrétion, et il s'en est fort réjoui. Va sans dire que Gib sera de la partie, car il n'y a plus de bonne fête sans lui, qui en prend sa bonne part sans trop s'en douter. C'est que les années se passent et nous n'avons pas à compter sur un assez grand nombre de visites pour en perdre les occasions sans un vif regret. Espérons donc que l'on ne nous mettra pas des bâtons dans les roues, quoique les conditions, dans lesquelles nous nous trouvons, ne nous annoncent rien d'agréable. Je redoute d'un moment à l'autre d'entendre quelque grand bataclan, comme l'explosion de la poudrière<sup>1</sup> d'il y a deux ans, sans prévoir ce qui restera debout. *Dio ce la mandì buona*; je n'ai pas une très grande confiance, les difficultés sont pour tout le monde, qui a *pi d'fil*<sup>2</sup> me semble le Nicolas, je désire que de l'autre côté il y ait plus d'habileté et que la *materia sia vista dal lavoro*. Amen.

D'après une lettre que j'ai reçue ces jours-ci d'Emmanuel, il me paraît que le voyage de Salvator était très problématique, ce qui l'aura fort contrarié; j'en suis aussi fâchée pour le plaisir que tu t'en promettais. Ce sera pour une autre fois. Tant mieux si la fête ne t'oblige pas à de nouvelles dépenses; je ne puis que t'encourager dans tes dispositions féroces, il faut absolument se raidir quand on veut obtenir

quelque chose sur soi-même. Ferrero m'a donné un nouveau compte que je t'envoie, je ne sais si tu en seras content, j'en désespère presque. La différence des deux chiffres 170.50 et 933.75, signifie que le premier est destiné à rembourser le Duc de Gênes au cas qu'il ait payé deux fois certain paletot, ce qu'on n'a pas encore pu vérifier, et le 933.75 sont véritablement le résidu sur lequel tu peux compter. L'argent payé à Max a dû être mis sur le premier trimestre, parce que tu avais recommandé de le payer promptement. Voilà ce qui m'a été dit; du reste, il m'a ces jours-ci donné mon compte à moi, et je ne sais non plus m'y retrouver: il faut que j'invente continuellement de nouveaux moyens de rendre les affaires plus claires, je pense que je m'en vais lui donner quittance de tous les fonds qu'il me remettra au fur et à mesure.

Les nouvelles de Turin ne sont plus qu'une longue nécrologie, tant il meurt de monde. Le comte Maffei<sup>3</sup> avait bien passé 80 ans, mais il manque fort à la garde nationale dont personne n'a voulu, pas même l'Amis, je ne sais si Campana<sup>4</sup> y réussira. Le général Bava<sup>5</sup> est une perte plus essentielle encore, c'était le seul peut-être qui fût capable d'un commandement en cas de guerre, d'une bravoure calme, magnifique, fort sur la discipline, et pourtant incapable de blesser personne, c'est vraiment grand dommage.

Nous avons perdu aussi le comte Piossasque<sup>6</sup> qui venait de marier son fils avec Cristina de Pamparà<sup>7</sup>: celui-là ne fait pas un grand vuide, excepté chez lui, où il laisse un jeune ménage se tirer d'affaire comme il pourra, à la garde de Dieu. La comtesse Pralormo<sup>8</sup> vient de mourir à Rome, son père était auprès d'elle, sa mère est partie d'ici que la malade avait déjà succombé. Elle s'est arrêtée à Gênes pour un embarras de bateau, mais d'aucuns disent qu'elle savait déjà qu'elle n'irait pas plus loin, mais qu'elle était partie pour pouvoir cacher la catastrophe à Mme de Carpené<sup>9</sup> qui vient d'accoucher. Perdre deux filles<sup>10</sup> dans l'espace de six mois, c'est bien cruel! Nous avons toujours beaucoup de malades.

Le maréchal a eu, non pas tout à fait une attaque, mais un avertissement et comme il touche aux 80<sup>11</sup>, cela veut dire qu'il n'y en aura pas pour longtemps. Cependant ton père l'a vu aujourd'hui et l'a trouvé bien, il compte sortir demain.

Nous avons eu passablement de pluie fine et tranquille, qui a bien pénétré le terrain, la campagne s'en est très bien trouvée. Malheureusement un fort orage avant hier soir, que nous avons eu ici avec tonnerres, a déversé une horrible grêle, depuis Stupinis et Pignerol jusqu'aux Alpes.

Nous allons avoir la semaine prochaine les fêtes de S. *Statuto*<sup>12</sup>. Les gens de bon sens voudraient que l'on prît les choses au sérieux et que l'on fit trêve de mascarades et de démonstrations puérides, mais nous avons affaire à des enfans terribles, qui pensent faire peur avec des grimaces: malheureusement ces enfans-là ne grandissent pas et ne deviennent jamais des hommes.

Ton père me semble assez bien et reprend tous ses devoirs de Sénat et d'école. Pour moi, j'ai marmottiné cette dernière semaine jusqu'à extinction. Nous avons eu distribution des prix avec *intervento* des petites Princesses, lesquelles Princesses sont dans la joie de leur cœur de servir à dîner à nos Marmotines. Les examens ont été très brillans, mais la fonction a été très longue, et il s'est élevé une clameur dans toutes ces dames et demoiselles pour se plaindre que nos pauvres filles devenaient trop savantes: l'année prochaine j'aviseraï et les examens seront privés.

J'ajourne l'affaire des cadeaux aux bonnes gens; seulement si sans te donner aucune peine, tu peux me dire le prix des robes de foulard, cela pourra me servir plus tard. Et le ventilateur, mauvaise tête?

On n'est pas très brillant à la maison Alfieri: le Nucle se plaint de sa vue, ce qui est bien triste; Joséphine se lève les bons jours; celle qui a fait des progrès c'est la comtesse de Carru, elle roule 7 heures par jour.

Quant à ce qui est de t'aimer, mon cher enfant, il me semble que je ne m'en fais pas faute, c'est un héritage que je voudrais savoir à qui laisser; en attendant je t'embrasse.

Parzialmente edita in A. COLOMBO, I, p. 395.

<sup>1</sup> Cfr. lett. 353, nota 3.

<sup>2</sup> Piemontese: « chi ha più filo ».

<sup>3</sup> Il conte Carlo Maffey di Boglio morì il 28 aprile 1854. Anche Margherita Collegno diede notizia della sua morte: « Muore questa sera il povero Generale Maffey, comandante la guardia nazionale di Torino, in età di 85 anni, come tutti i piemontesi in generale, fece fino all'ultimo una vita dura, per suo piacere e per non ammolarsi » (M. COLLEGNO, *Diario*, p. 188).

<sup>4</sup> Il cavalier Angelo Campana, maggiore generale, comandante in 2<sup>a</sup> della Guardia Nazionale di Torino.

<sup>5</sup> Il generale Eusebio Bava, nato a Vercelli nel 1790, morì il 30 aprile 1854.

<sup>6</sup> Il conte Amedeo Piovasco (n. 1794) morì il 30 aprile 1854.

<sup>7</sup> Enrico Piovasco (1831-1865), figlio del conte Amedeo aveva sposato Cristina di Pamparato (m. 1901).

<sup>8</sup> Maria Cristina Beraudo di Pralormo, figlia dei marchesi Federico e Fanny

Milliet d'Arvillars, mori a Roma il 29 aprile 1854, all'età di 29 anni; Costanza aveva accennato alle sue cattive condizioni di salute un mese prima (cfr. lett. 406, nota 11).

<sup>9</sup> La sorella della contessa di Pralormo, Lucia Coardi di Carpenetto (1822-1884), il 24 aprile partorì, dopo quattro figlie femmine, il suo primo figlio maschio, Vittorio.

<sup>10</sup> Cfr. lett. 390, nota 6.

<sup>11</sup> Il maresciallo Vittorio Sallier de la Tour era nato nel 1773.

<sup>12</sup> Le feste torinesi per l'anniversario dello Statuto iniziarono domenica 14 maggio 1854.

410.

Le 15 mai 1854

Mon cher fils,

Voici un Mr Ferrari qui va à Londres, pour ses affaires de commerce je pense, et qui me fait demander une lettre pour se présenter, la voilà.

Je profite de l'occasion pour te prévenir d'un petit ennui que j'espérais te sauver: Mr Bacciarini, marchand d'estampes que tu sais, débite un portrait du Roi en lithographie par Gonin, qui a bien réussi et dont j'ai pris un exemplaire pour le Roc. Il a imaginé d'en faire offrir à la Reine Victoria<sup>1</sup>. Je l'avais adressé à la légation anglaise ici, espérant t'en éviter l'ennui, mais les secrétaires, après avoir pris 4 copies pour leur compte, lui ont dit qu'il devait passer par ton canal. Ainsi, je n'ai plus su que lui dire. Il va envoyer ses portraits par le ministère et m'a chargée de t'en donner avis. Voilà qui est fait.

Nous sommes ici dans toute la ferveur de S. *Statuto*. Le tems est continuellement à la pluie, cependant il accorde des trêves dès que l'on en a besoin pour quelque cérémonie, ce qui scandalise fort les codins et m'amuse beaucoup. Hier matin, la fonction à la *Gran Madre* a été très brillante, la rue du Pô très décorée, les acclamations chaleureuses, 4800 gardes nationaux marchant en perfection, l'Amis en était stupéfait. L'année passée il s'était sauvé à Baldissé, cette année il y a figuré à cheval et y a trouvé toutes sortes de satisfactions. Le cortège rentré, il a plu. Le soir on a pu très bien faire l'illumination. J'y ai été un moment avec ton père et l'Amis: le Sénat était très joli, au reste comme l'an passé. Ce matin on a promené le char des artistes<sup>2</sup>, que je n'ai pas vu, et maintenant il pleut. Demain il y aura banquet des deux Chambres dans la nouvelle

et somptueuse salle de Trombetta, ton père n'a pas cru pouvoir s'en dispenser. On fait venir toutes sortes de bonnes choses de Gênes. J'irai dîner chez mon frère, où l'on craint que la petite ait la coqueluche, mais la chose est encore problématique. Elle ne veut pas se lever, du reste elle est gaie et n'a point l'air malade.

D'après les journaux il me semble que Salvator a fait sa course, j'en suis aise pour lui et pour toi, mais pendant ce tems le Valentin nous fait des tracasseries et nous cause des embarras<sup>3</sup>.

Les journaux français sont dupes et font grand bruit des amnisties autrichiennes. On a ôté le séquestre à des gens qui n'avaient rien du tout, et fait sortir des prisons, qui sont encombrées, des malheureux qu'on ne pouvait condamner.

Nous avons eu un peu de grêle au Roc, mais sans conséquence, des vignes ont encore belle apparence, pourvu que cela dure. Ton père a l'idée de faire une course cette semaine, aller et revenir dans la journée; je serais assez tentée de l'accompagner, mais je ne sais ce que le tems nous permettra de faire.

Adieu, cher fils, porte-toi bien, je t'embrasse.

Parzialmente edita in A. COLOMBO, I, p. 396.

<sup>1</sup> Vittoria I, regina del regno unito di Gran Bretagna e Irlanda (1819-1901), figlia del principe Edoardo duca di Kent, era salita al trono il 20 giugno 1837 dopo la morte di re Guglielmo IV, suo zio.

<sup>2</sup> Nonostante la pioggia, il 15 maggio sfilarono i due carri allegorici rappresentanti la Stampa libera e le Arti unite.

<sup>3</sup> Cfr. lett. 406, nota 10.

411.

Le jour de la Pentecôte, 1854 [4 juin]<sup>1</sup>

Cher fils,

Je ne sais si tu auras reçu mes lettres et paquets partis par occasion. Ma dernière a été remise à un Mr Ferraris, qu'on m'avait donné pour Mr Carlevaris, et la rectification n'était arrivée qu'après que ma lettre était cachetée, j'ai laissé que tu te tires d'affaires comme tu pourrais. Je t'y disais que cet ennuyeux de Bacciarini t'expédiait des portraits du Roi pour la Reine Victoria, d'après le conseil de la légation anglaise à qui je l'avais adressé, espérant ainsi de t'en sauver l'embarras; maintenant je ne sais ce que tout cela est devenu.

Dans l'entre tems une de tes lettres est arrivée à ton père, où je

vois que, comme nous, tu ne comptes pas positivement sur la visite que tu nous laisses espérer. Il est sûr que les cartes sont terriblement brouillées, et que l'on ne peut prévoir ni quand, ni quelle sera la solution du grand problème. C'est triste et c'est ennuyeux, mais qu'y faire?

J'ai fait un peu courir le journal que tu nous a envoyé, aux personnes qui pouvaient en prendre connaissance; il est encore aux mains des Sclopis qui s'intéressaient fort à cette fête<sup>2</sup>, connaissant un peu les masques.

Il paraît que le petit Mussurus<sup>3</sup> convoitait bel et bien ton costume, tu as fait l'Indien avec grande raison dans cette occasion, et j'ai vu qu'il s'était tiré d'affaire.

Je te disais bien de ne pas laisser sortir Giboulin avec tes gens, il vaut mieux qu'il sorte moins et ne soit pas enlevé! Tartarino du général Ferretti<sup>4</sup> ne sort jamais que dans la cour de son hôtel et s'en contente; tu me diras que tu n'as pas de cour, mais il me semble que tu as des *squares*, où il pourrait gambader. Je disais ces jours derniers, dans un journal, qu'en Allemagne on fait grand usage, trop d'usage d'arsenic entre autre pour l'asthme, j'ai pensé que cela pourrait convenir à Gib, en lui administrant quelques globules oméopathiques de cette substance qu'on emploie beaucoup dans l'oméopathie: *Bao* en avale parfois, ce qui me fait juger qu'elle peut convenir à l'ami Gib.

J'ai été un peu *tareffe*<sup>5</sup> cette semaine, depuis un mois je sentais qu'il fallait en venir à une opération, mais je ne trouvais jamais un jour, où je n'eusse quelque chose de mieux à faire; à la fin, crainte de pis, je me suis exécutée lundi<sup>6</sup>, puis mardi j'ai eu un peu de fièvre, ce qui m'a retenue au lit et au logis le reste de la semaine. Ce matin, j'ai été à la messe à cause de la grande solennité, mais je ne ferais pas autre chose. Ton père aussi n'est pas encore parfaitement, le jour du Statut il s'est enrhumé à la *Gran Madre*, il a recommencé à beaucoup tousser, il avait la tête entreprise, il a fini aussi par une opération, mais sa tête n'est pas encore bien débarassée; au reste il ne veut pas qu'on en parle, et se propose cette semaine de faire une course au Roc, revenant dans la journée, pour donner un coup d'œil à ce qui s'y fait. Ma petite maladie m'a fourni l'occasion de voir le *Tarellin Amabil*: il me demande toujours de tes nouvelles, et je vois que pour lui la Grande Bretagne se résume toute en ta personne; il dit que quand on nomme ce pays, il pense tout de suite à *col signor*<sup>7</sup>, qu'il a vu pas plus haut que ça, et que cela le flatte beaucoup.

Il y a apparence qu'il va me rentrer une petite somme qu'on s'est fait conscience de m'avoir volée, et comme je ne m'attendais pas à cette ressource, je suis tentée de me passer une fantaisie qui me trotte par la tête depuis longtems, sans avoir le moyen de la satisfaire, et ce serait d'acheter des couverts en maillechort<sup>8</sup>, je crois qu'on appelle, pour le Roc, au lieu de trimballer toujours notre argenterie par les grands chemins. Je voudrais savoir si les couteaux de dessert résistent à l'acide des fruits. Et puis rappelle-toi des ventilateurs du No-  
cle, mauvaise tête!

Joséphine va mieux, sort un peu et vient me voir, on veut l'envoyer à Nervi le mois prochain pour les bains de mer, son beau-père l'y accompagnera, étant le seul qui la soigne. La comtesse de Carru aussi revient sur l'eau et se dispose à aller à Vichy, c'est une fameuse entreprise.

Nous allons avoir cette semaine un Sénat orageux. La modification du Code pénal<sup>9</sup> au sujet des ecclésiastiques rencontre une certaine opposition, j'espère que le Ministère n'en fera pas une question de cabinet, car le succès paraît douteux.

L'Amis fait souvent la grimace à ce qui se passe au loin et s'en prend un peu à moi, qui n'en peux pas davantage; au reste, il a été un peu *tareff* aussi et prétend s'être guéri en buvant beaucoup de vin, ce qui est contraire à toutes ses habitudes.

Maintenant je finis, car je suis fatiguée; je me borne à t'embrasser de bon cœur. J'oubliais de te parler de l'envoi du comte Piolet<sup>10</sup>. J'ai pensé que cela te rappellerait la patrie et te rejouirait.

<sup>1</sup> Il giorno e il mese furono annotati da Emanuele.

<sup>2</sup> Cfr. lett. 408, nota 4.

<sup>3</sup> Kostakis Musuros Pascià era ministro turco a Londra dal 1851. Poco prima della festa in costume, disperato per non poter indossare l'abito fatto preparare a Parigi per l'occasione, aveva tentato di farsi imprestare quello di Emanuele. Questi « fece l'indiano » in tutti i sensi, non solo perché non raccolse la richiesta del collega, ma soprattutto perché il suo costume era da indiano: « Quant à moi j'ai mon affaire, ayant acheté de rencontre dans la cité un magnifique costume du centre de l'Indie, il y a deux ou trois ans. Je l'ai complété petit à petit et par conséquent comme c'était précisément dans une éventualité pareille je n'ai pas à m'en inquiéter » (A. COLOMBO, I, p. 393).

<sup>4</sup> Il generale Cristoforo Ferretti (1784-1869), fratello del cardinale Gabriele; ufficiale napoleonico, nel 1848 fu per quattro mesi comandante della piazza di Milano; nel 1849 Carlo Alberto lo nominò comandante militare della città e dei forti di Genova.

<sup>5</sup> Piemontese: « malaticcio, indisposto ».

<sup>6</sup> 29 maggio.

<sup>7</sup> Piemontese: « quel signore ».

<sup>8</sup> Dal nome di Maillot e Chorier che la inventarono: è una lega di rame, zinco e nichelio che imita l'argento.

<sup>9</sup> Cfr. lett. 407, nota 3.

<sup>10</sup> Probabilmente il conte Angelo Piola (1819-1873).

412.

Dimanche, 18 [juin 1854] <sup>1</sup>

Mon cher fils,

Je ne m'étais pas aperçue d'être restée si longtems sans t'écrire, il est vrai que deux de mes lettres t'étaient parvenues en même tems. J'avais voulu ensuite prévenir les soupçons en t'écrivant le jour de la Pentecôte, mais je n'étais pas encore de force apparemment, car après avoir écrit je me suis trouvée si souffrante que je crus reprendre la fièvre et recommencer; mais quelques heures de repos me remirent à flot, sans que personne ne s'en douta. C'était apparemment une simple *turba nervosa*, maintenant j'ai repris mes habitudes, quoiqu'un peu éreintée.

Ton père est souvent tourmenté de ses *vertigini* et faiblesse aux jambes, ce qui le rend triste et moi aussi. Il a eu, ces jours-ci, quelques vellétés d'eaux, c'est beaucoup pour lui, qui aime si peu à changer de place et d'habitudes; j'ai obtenu qu'il parlât avec Riberi, celui-ci pense que c'est au cœur qu'il y a quelque embarras, et les eaux et les bains ne font pas grande chose pour ces maux-là. Il lui a ordonné pour le moment des pilules de Santa Fosca, et nous verrons au retour de la campagne ce que l'on pourra obtenir.

Il n'aime pas qu'on lui parle de ses souffrances et on ne peut pas grande chose pour l'en distraire, car il ne prend pas intérêt à beaucoup de choses, de façon que j'en suis réduite à m'inquiéter de mon côté, sans pouvoir rien faire pour le soulager moralement et physiquement. Heureusement il peut s'occuper et lire la plupart du tems, ce qui l'aide à aller en avant et même lorsque je crains pour lui la fatigue, je pense que l'inaction lui serait plus nuisible encore. Nous voilà bien dûment établis dans les infirmités et la vieillesse, il faut s'y résigner.

Nous parlons d'aller au Roc le 6 juillet, sauf événement. Le tems est singulier cette année: on a des heures de chaleur très lourdes

dans la journée, et le matin et le soir il fait pour le moins frais. Aujourd'hui il s'est établi une petite pluie, qui empêchera notre procession de ce soir, où du reste je ne me sentais pas d'aller. Nous en serons pour les frais du reposoir.

On confectionne notre omnibus; hier on l'a fait rouler, on m'a dit qu'il est très commode, reste à voir s'il sera prêt pour le jour du départ. Je crois t'avoir dit que l'on s'était fait conscience de m'avoir retenu une petite somme pour le chemin de fer de Valchiesa et on me l'a payée. J'ai justement de quoi payer ma quote pour l'omnibus et acheter le Cristophle<sup>2</sup> pour la campagne, ce que j'ai fait avec beaucoup de satisfaction, sans altérer le fond courant. Je ne fais que des monumens à laisser après moi: je voudrais bien, mon cher fils, que tu pusses venir et juger de nos labeurs et acquisitions. C'est bien peu vis-à-vis de ce que tu es habitué de voir à Londres, mais on jouit bien mieux de toute petite amélioration dans la médiocrité que du faste dans l'opulence. Breadalbane<sup>3</sup> est moins satisfait de son *sfarzo* que nous ne le sommes de la façade de notre pauvre Roc.

J'ai passé le Rubicon pour cette pauvre Isabelle, qu'on gronde trop à mon avis, et je lui ai envoyé une jolie robe de foulard, qui lui fera plaisir, j'espère. Je crois qu'elle tourne ses pensées vers la patrie comme à une terre de liberté et d'indulgence, mais la patrie est bien loin pour elle. Je n'ai rien envoyé à son frère, lui faisant dire que je me réservais pour sa venue à Turin, s'il prend ses examens, comme je l'espère, il faudra se *baigner*<sup>4</sup>.

Il nous est arrivé le paquet pour Ferrero. La comtesse de Carrù est partie pour Vichy, je n'en sais des nouvelles que du Moncenis; elle y était parvenue assez bravement, c'est vraiment merveilleux, après l'état dans lequel nous l'avons vue pendant si longtems, qu'elle ait pu se mettre en route. Joséphine attend aussi une décision de Riberi pour savoir ce qu'elle fera, hier il parlait d'Evian. Elle va mieux et sort, mais ne mange pas. Demain la grande bataille au Sénat<sup>5</sup>, le Ministère a vaincu par un vote à la Chambre des députés.

Adieu, cher fils, porte-toi bien, je t'embrasse.

<sup>1</sup> Il mese e l'anno furono aggiunti da Emanuele.

<sup>2</sup> Particolare lega di rame, zinco e nichelio, realizzata dall'industriale francese Charles Christoffe all'inizio dell'800, per posate e stoviglie di notevole pregio, che costituivano una elegante alternativa all'argento.

<sup>3</sup> Il marchese John Campbell di Breadalbane (1796-1862), lord dal 1834, uno dei più grandi proprietari terrieri di Scozia; gran Ciambellano dal 1848 al 1858.

<sup>4</sup> Espressione dialettale, che significa spendere molto.

<sup>5</sup> Il 21 giugno 1854 il Senato, con 44 voti, contro 36, approvò le modifiche al codice penale (cfr. lett. 407, nota 3).

413.

Mercredi, 28 juin 1854

Mon cher fils,

Ton père ayant manifesté l'intention de t'écrire, je pensais ne plus le faire pour mon compte que pour te donner les nouvelles du Roc, mais j'ai reçu ta lettre hier soir et l'envie m'a pris de te répondre.

Pour épuiser d'abord l'article santé, je dirai que je vais mieux, seulement je ressens encore assez de fatigue de certaines heures accablantes de chaleur, ordinairement entrecoupées d'orages, dont nous nous passerions bien, désirant surtout voir mûrir, couper et serrer nos moissons, qui sont bonnes en général, mais demandent la chaleur et non la pluie. Ce matin je devais aller voir l'appartement et le tableau de Max<sup>1</sup> avec Camille, mais il pleuvait tant qu'il a encore fallu y renoncer. Depuis qu'il est allé à Londres, Max en est revenu si *nice*, si aristocrate, si sociable, si étonné qu'on ne soit pas tout cela, que je ne puis m'empêcher de sourire en dedans, moi qui l'ai toujours vu si *strafalari*<sup>2</sup>, dont il reste encore quelque chose uni à la *high life*.

Ton père va mieux, et est plus relevé moralement, pourvu que cela dure, je suis toujours en peine de cette campagne sans médecin. Il semble en bonne disposition de se sauvegarder lui-même, je tâcherai de l'y confirmer. Il n'a pas la moindre appréhension de la mort, mais la vieillesse, les infirmités, l'inaction lui sont insupportables à envisager; il faut pourtant s'y attendre et s'y soumettre. Moyennant la voiture, il peut aller tous les jours aux écoles. Au Sénat il ne va que les grands jours, il dit que l'escalier l'incommode; je ne sais si à cet égard il fait de bonne foi tout ce qui lui serait possible, mais j'aime encore mieux qu'il ne s'expose pas à souffrir. Le soir il fait sa *trottata* comme un *monsignore*, et du reste il peut s'occuper chez lui à son ordinaire. L'Amis, qui ne veut jamais qu'on remue, dit que tu prennes garde à ce que l'on ne croie pas ici, que tu peux être facilement remplacé là-bas. Je pense que tu n'as pas besoin qu'on te fasse songer à cela, d'ailleurs je pense que le Corti peut suppléer

à l'intérieur de la légation, mais à l'extérieur il réussissait médiocrement. Enfin tu verras si tu peux convenablement t'absenter d'après les affaires que l'on ne saurait prévoir d'avance; si la chose est faisable tant mieux, s'il y a obstacle il faudra se résigner.

Je ne sais ce que sont, ni où sont les bains de Swalback, mais s'ils te détournaient beaucoup, il me semble que ceux d'Evian devraient te convenir, ce sont des eaux savoureuses, très agréables, dont on se trouve bien. Il y a des eaux ferrugineuses à boire, de plus et de moins fortes, je ne sais si elles feraient ton affaire. Il en est question pour Joséphine, mais on a bien de la peine à résoudre quelque chose. La comtesse de Carrù est parvenue à Vichy sans trop de fatigue.

On ne peut plus tirer Riberi de Stupinis, où le petit prince Charles était mourant et peut-être mort<sup>3</sup>.

Nous avons un *matrimonio nobile* à la maison Pollon, l'aîné<sup>4</sup> épouse Mlle Morelli, une assez belle personne, on parle de 400 mille francs d'assurés, je ne sais si c'est exact. Les autres ont dû rentrer hier de leur voyage assez court. Mr de Mérode, frère aîné de la princesse La Cisterne, était mourant, le cadet qui était à Rouen avec sa femme est parti pour Bruxelles, d'après les nouvelles télégraphiques.

Je croyais t'avoir parlé de l'omnibus plus explicitement. Voici ce que c'est. J'avais été fort choquée l'année dernière des inconvénients des omnibus que l'on prend à Savillan et à Saluces. On ne peut ni monter ni descendre, et ils cassent en route. Je méditais un moyen de me soustraire à ces inconvénients, mais la dépense me retenait. J'ai engagé ton père à sacrifier la calèche, qui nous servait si peu et qui nous faisait payer l'impôt. Il a bien voulu y ajouter trois cent francs et j'ai dû y mettre plus de 400 francs, tu vois que c'est cher un omnibus: mais on nous en construit un neuf, propre, comode et roulant que nous garderons au Roc pour notre service et celui de nos amis, avec nos chevaux quand la station sera à Centallo. La petite somme qu'on m'a restituée a servi à payer l'omnibus pour ma part, à faire ma provision de Cristophle pour la campagne etc.

J'ai même pris quelques couverts en simple pacfond ou paquefond<sup>5</sup> que ce soit, pour envoyer à Lagnasc, dans le cas où l'on veuille y aller faire un repas. Il me semble que j'ai très bien employé mes fonds. Si une autre aubaine semblable m'arrivait, j'achèterais un piano.

Il est bien sûr que l'intérieur du Roc pourrait être plus soigné, mais ton père n'a pas jusqu'ici eu envie d'y dépenser de l'argent; il a trop à faire à l'extérieur et des réparations continuelles, encore

dernièrement nous y avons eu de la grêle, ainsi qu'à Lagnasc. Moi, j'ai les ailes rognées et ne puis rien faire, de façon qu'il faut se contenter de ce qui est.

Je ne sais si ton projet pour Isabelle est exécutable, je n'ai jamais parlé de la faire venir, le voyage étant encore si long. Puis je craindrais que la Miss Jones ne gênât ton père; pour moi, je ne demanderai pas mieux que d'avoir, un peu de tems de suite, cette pauvre enfant, sans la Miss, pour voir si je pourrais en tirer meilleur parti; je me fais cette illusion, je me flatte peut-être. Il paraît qu'ils étaient allés à la campagne, je ne sais où.

Ah ça! quand tous les russes seront morts, je pense que la guerre sera finie, cela a vraiment l'air d'une mauvaise plaisanterie que tous ces généraux qui se couchent, qui dans la bière, qui dans leur lit, en voilà huit hors de combat, si les nouvelles sont exactes. Nicolas doit être dans un état d'hydrophobie, j'espère qu'il dira non à tous, pour que l'on puisse lui rogner les griffes.

*Barba Carlin* dit que toutes ces nouvelles de gazettes sont des contes, que ces généraux ne sont ni morts, ni blessés, ni malades, lui n'a que la *Gazette de Milan*, je ne sais ce qu'elle lui conte, mais les nouvelles de Vienne et de Trieste sont conformes à celles qui viennent de Paris et de Londres.

Adieu, cher fils, tu vois si j'avais des choses à te dire et maintenant je t'embrasse souhaitant un peu de *refrigerio* à Gib.

Le Ministère a eu toutes ses lois<sup>6</sup>; Joséphine prétend que l'autre jour Camille ne faisait que des bonds de la Chambre chez lui, en se tapant si fort que tout le monde s'arrêtait pour le regarder. C'est l'opposé de Nicolas.

<sup>1</sup> Il quadro, destinato da Massimo al duca di Genova, aveva per argomento *Il Tasso ricevuto da Emanuele Filiberto nella sua villa del Parco*. Massimo ne aveva parlato al nipote in una lettera databile fra il marzo e l'aprile 1854 (N. BIANCHI, p. 244). Fra i diversi amici che avevano avuto occasione di vederlo, vi fu anche Margherita Collegno, che lo commentò positivamente: «E un genere di lavoro diverso dal solito stile di Azeglio, e però non meno bello e ben eseguito degli altri. Le figure sono assai più sviluppate che delle semplici macchiette, ed anzi sono tutti ritratti presi da ritratti del tempo. L'acqua è di una verità insuperabile» (M. COLLEGNO, *Diario*, 7 luglio, p. 200).

<sup>2</sup> Piemontese: «babeo».

<sup>3</sup> Il principino Carlo Alberto, duca del Chiabese, nato il 2 giugno 1851, morì a Stupinigi il 28 giugno 1854.

<sup>4</sup> Paolino Nomis di Pollone (1828-1892), paggio del re, ufficiale d'artiglieria, il 17 agosto 1854 sposò Marianna Morelli (1836-1889).

<sup>5</sup> Da *paaktong*, parola dialettale cinese: fusione di rame, nichelio, zinco che ha l'aspetto dell'argento.

<sup>6</sup> La legge di ordinamento della Pubblica Sicurezza, presentata al Senato il 10 gennaio 1854, discussa e approvata il 4 febbraio, era stata presentata dal ministro dell'Interno, San Martino, il 14 febbraio 1854 alla Camera, discussa fra il 23 e il 31 maggio 1854 e approvata con modificazioni; queste furono proposte in Senato il 10 giugno 1854, discusse e approvate il 23 giugno (legge 8 luglio 1854, n. 6). La riforma dei diritti d'insinuazione, di successione e di emolumento giudiziario, proposta da Cavour alla Camera il 13 gennaio 1854, fu discussa e approvata fra il 9 e il 24 giugno 1854; proposta al Senato il 27 giugno, fu approvata il 15 luglio (legge 9 settembre 1854, n. 206). La concessione della strada ferrata da Alessandria a Stradella, da Acqui ad Alessandria, da Novi a Tortona, proposta da Paleocapa alla Camera il 23 gennaio 1854, fu discussa e approvata fra il 24 e il 26 giugno 1854; proposta al Senato il 10 luglio 1854, fu approvata il 14 luglio (legge 23 luglio 1854, n. 83).

414.

Du Roc, mardi 11 juillet [1854] <sup>1</sup>

Mon cher fils,

J'ai reçu, depuis mon arrivée ici, ta dernière lettre à laquelle je pensais avoir tout le loisir de répondre, d'après le peu de probabilité que je voyais à ta venue; mais une lettre reçue ce matin de l'Amis, m'annonce d'après le dire du comte Camille qu'on aurait fait droit à ta demande<sup>2</sup>, ce qui me fait grand plaisir, je le désirais plus que je ne l'espérais, ne voulant pas que tu fisses rien de compromettant ni de moins convenable. Il me semble pourtant que la question d'Orient n'est pas encore près de tourner à la diplomatie, et la guerre se continuant tu peux bien la faire d'ici comme de Londres. Je présume que tu ne perdras guère de tems pour profiter de ton congé, et que tu nous écriras pour que nous puissions te faciliter les moyens d'arriver sans passer par les voitures publiques.

J'enverrai certainement le char te chercher à la gare de Savillan, même, si je vois que je puisse quitter le Roc en toute sûreté et que nous n'ayons pas d'hôtes qui me retiennent, je suis capable d'aller te chercher à Savillan en faisant une halte à Lagnasc pour ménager les chevaux. Il faut pour cela que je connaisse bien exactement ton arrivée. Nous sommes venues ici le 6 comme il était décidé, je t'avais parlé de mes appréhensions pour la santé de ton père, elles se sont malheureusement réalisées plus tôt encore que je ne le craignais.

Le lendemain de notre arrivée, nous eûmes une véritable journée

d'octobre et, malgré ma surveillance et mes recommandations, ton père s'émancipa avant mon lever pour aller faire le grand tour, comme aurait fait master Gib; trouvant au bout la grille fermée, il dût refaire le même chemin pour revenir, et c'est long; peut-être quelque imprudence aussi à ses repas, enfin il fut pris le soir d'une violente colique d'estomac avec des crispations affreuses; j'ai passé 24 heures dans les transes, sans conseils, sans direction, tâtonnant avec de petits remèdes innocents.

Enfin le bon Dieu l'a délivré et moi de mes transes. Le dimanche se passa très bien, mais hier il fut repris par ses douleurs à une heure, et souffrit jusqu'à cinq. Il est vrai que le mal avait changé de place, c'était au bas ventre qu'il souffrait; cette crise se calma aussi, la nuit a été tranquille et aujourd'hui il est sur pied, disant qu'il ne sent plus aucune mauvaise disposition, mais il a l'air faible et fatigué. Il aurait vraiment besoin de prendre l'habitude des ménagemens. En théorie il s'y résigne, mais ensuite il est difficile qu'il se persuade de tout ce qui peut lui nuire. Je pensais déjà au moyen de le persuader de retourner à Turin, mais ce lui serait une grande contrariété et le voyage ne laissait pas que de m'inquiéter. Espérons que nous n'aurons pas besoin de recourir aux grands moyens. Il faut convenir que nous avons une saison extravagante et que la température change à toutes les heures. Le ciel se charge à tout moment de gros nuages que le vent emporte ensuite, et cela écrase le physique et le moral. J'en suis réduite à souhaiter les chaleurs de la canicule, moi qui les redoutais tant.

Je t'engagerais, mon cher fils, à apporter quelque petit cadeau pour la famille Vassal, soit que nous allions à Lagnasc, ou qu'ils viennent ici, l'Amis ayant fait un petit cadeau à la petite l'année passée, qu'il passa 24 heures à Lagnasc. Moi j'ai donné un châle de tartan à la mère. La jeunesse Alfieri se disposait à partir ces jours-ci pour les eaux, pourvu qu'ils fussent disponibles.

Nous serons bien contents de te présenter les fruits de nos labeurs et j'espère que tu en approuveras quelques-uns; la grêle a fort amaigri le feuillage.

J'attens tes instructions et nous t'embrassons de bon cœur.

Parzialmente edita in A. COLOMBO, I, p. 401.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> Infatti, l'8 luglio 1854, Emanuele aveva scritto a Cavour: « [...] j'ai demandé au général Dabormida un mois de congé pour le passer à la campagne

chez les miens. Je compte être à Paris à la première semaine de septembre, et si mes amis ministériels y viennent j'y séjournerai quelques jours, sinon je reviendrai ici « ayant accompli un devoir filial » (C. CAVOUR, *Epistolario*, XI, p. 211).

415.

Dimanche, 23 juillet [1854] <sup>1</sup>

J'attendais impatiemment ta lettre pour connaître tes résolutions, elle m'est arrivée ce matin, et je pense que j'ai encore le tems d'y répondre, puisque tu ne remueras pas de cette semaine. Je commence par te dire que nous n'accepterions pas le sacrifice de ta peau, comme tu dis, car quelque plaisir que nous eussions à te voir, nous voulons que ce qui peut être nécessaire à ta santé passe devant toute autre considération; ensuite ce que les supérieurs croiraient utile au bien public. Il me semble que la guerre continuant pour le moment, tu peux la suivre d'ailleurs comme de Londres, mais il peut se faire qu'en haut lieu on n'en juge pas ainsi: et après avoir fait ce que la santé peut exiger, il faut faire ce qui est le plus convenable, vu la situation.

Après cela, si tu penses pouvoir raisonnablement venir nous voir, tu n'as pas à craindre des insistances de notre part, que nous n'avons jamais employées. Un mois passé ici me semblerait déjà une chose merveilleuse, tu n'en as guère fait autant la dernière fois, c'est tout au plus si tu y restais huit jours de suite.

Je pense que si tu pouvais voir le Roi à ton arrivée à Turin, ce serait plus sûr, afin qu'il ne t'arrive pas comme l'autre fois, mais je ne sais s'il sera visible. Pour lui, il aimerait autant voir un lièvre, mais c'est pour faire les choses convenablement.

Nous avons eu dernièrement une lettre d'Isabelle, qui disait qu'à la fin du mois ils devaient aller au Havre, puis à Trouville; je t'en préviens pour ta gouverne. Tu trouveras probablement ici l'Amis, je présume qu'il pourra venir dans la semaine et peut-être avec la tante Camille. J'avais fort engagé mon frère à venir, maintenant qu'il est seul, mais il a entrepris une cure pour les yeux, et il est essentiel qu'il la suive; mais il pourrait venir ou avec toi ou après toi, mais dans le mois d'août, avant le retour de Joséphine. Quant à Max, j'ignore le destin d'une tête si chère, ayant l'habitude d'aller où son plaisir le pousse.

Nous avons eu un triste début de campagne cette année; je t'écrivais la dernière fois que ton père avait été incommodé de coliques

d'estomac, mais que le mal paraissait fini; il en fut repris par trois fois, ensuite d'imprudences, il est vrai, mais la dernière le mal était si intense et se prolongeait tellement que je ne savais où donner la tête, seule ici et sans conseil ni direction, ne sachant même s'il pourrait soutenir le transport à Turin; il s'y décida cependant et le voyage se passa mieux de ce que j'osais l'espérer. Le *Tarellin* le traita en perfection, et au bout de huit jours nous revenions ici, en meilleur état que la première fois que nous étions venus. Mais j'ai passé par de bien pénibles momens. Maintenant le médecin Grimaldi est ici à la vigne, ce qui me donne une certaine tranquillité; nous tâcherons cependant de ne pas en avoir besoin. La chaleur est tout à fait établie et je te répons que je t'écris à la sueur de mon front.

Nous n'avons pas de choléra<sup>2</sup>, mais on s'en préoccupe. Je me préoccupe de celui de la flotte et ne voudrais pas que cette gigantesque entreprise finit par une *squaquera*<sup>3</sup> générale. Il y en a une de fameuse en Espagne *squaquera* politique<sup>4</sup>; j'espère qu'elle ne se mettra pas en travers de tes opérations.

Tâche de me tenir au courant de tes projets, quand tu arrives et si quelqu'un de Turin t'accompagne, pour que je sache quand et comment il faut t'envoyer prendre à la gare, si avec le char ou avec l'omnibus, et sur ce je t'embrasse avec Gib, que nous sommes charmés de revoir.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> La preoccupazione era causata dalla comparsa del colera a Genova (19 luglio).

<sup>3</sup> Piemontese: « diarrea ».

<sup>4</sup> La Spagna stava attraversando una delle sue crisi ricorrenti: il 28 giugno 1854 una rivolta militare affidò il potere al generale Espartero, che fu nominato presidente del Consiglio (1854-56). La regina madre Maria Cristina fu costretta all'esilio.

416.

[1 août 1854] <sup>1</sup>

L'homme propose et Dieu dispose, mon cher fils, il faut se résigner, il est cependant triste qu'au moment où l'on croit atteindre le but, on le voit s'évanouir comme une bulle de savon. Nous en avons été bien mortifiés, ton père et moi, car nous nous faisons fête de

ta venue et voilà une grande déception<sup>2</sup>. Ce que nous disons sans pensée de blâme, mais seulement de regret, car nous sommes persuadés que tu as bien fait, dommage qu'il ne fût pas donné de faire encore mieux.

Les menaces de choléra, qui deviennent assez pressantes<sup>3</sup>, troublaient bien un peu la joie que nous nous faisons de te revoir, et ne sachant ce que nous aurions fait nous mêmes, je pensais que nous t'aurions engagé à aller chercher tes eaux salutaires. Vraiment cette année notre pauvre campagne ne se compose que de déceptions, à peine arrivés nous devons la quitter sans savoir s'il y aurait lieu à la reprendre. Nous revenons glorieux et à peine ici les nouvelles de l'épidémie remettent tout en question. A Gênes l'affaire est grave, mais en Piémont il n'y a encore rien de constaté. Si elle venait à se déclarer à Turin d'une façon prononcée, ton père voudrait aller reprendre son service au Lazaret comme en 35. Si elle éclatait à Busca, je ne me souciera pas de l'affronter dans un endroit où nous n'aurions nul secours à attendre, le médecin Grimaldi n'y étant point resté. Ainsi nous vivons au jour le jour et y resterons cependant tant que la prudence nous le permettra pour nous et pour ses fillettes, qui nous sont confiées.

Les visites qui s'étaient annoncées nous feront faux bond; tout le monde pensera, les uns à se mettre à l'abri et les autres à ne pas s'éloigner de leurs affections. Camille, qui était bien intentionnée, m'a écrit que pour tranquiliser son frère, elle s'était résignée à le suivre à sa campagne en Monferrat. La tante Louise, qui s'était annoncée, n'en sera plus tentée; plus tard Joséphine, qui fera mieux de rester en Suisse. C'est tout au plus s'il nous restera l'Amis en cas que nous restions nous-mêmes, car pour le moment il avait encore une seconde excursion à faire au Bœuf Rouge d'Alba pour son Conseil provincial le 9, et je m'en vais lui écrire tes déterminations pour ne pas le tenir le bec dans l'eau.

Ce qu'il y a de consolant au milieu de tant de contrariétés, c'est que ton père me semble mieux en santé qu'il n'a été depuis bien du tems. Il fait avec plaisir deux déjeuners et voit arriver avec plaisir l'heure du dîner. Nous avons passé par le régime de la cholérine, sans gravité cependant, et c'est fini maintenant. C'est que nous avons une chaleur atroce, mais qui commence un peu à céder. Qui sait si plus tard et supposant que le choléra épargne le Piémont, tu ne pourrais pas reprendre ton projet; quant à la dépense je sais que ton père avait le projet de venir à ton secours par un petit subside.

Mais on n'ose plus faire de projet, tout est remis malheureusement en question.

Cette guerre est vraiment inquiétante et ennuyeuse en même tems, on en est toujours au même point, moins les Turcs qui se battent, les autres ne font que se promener, il semble que l'on craigne de ternir les lauriers d'Omer, qui est le héros de l'époque. Je pense que si le prince Félix<sup>4</sup> vivait encore, à cette heure il aurait pris une détermination quelconque, ce qui vaudrait mieux que toutes ces tergiversations. Nous allons voir si le Duc de la Victoire<sup>5</sup> réussira à remettre un peu d'ordre en Espagne, je crains que ce ne soit long. Chez nous tout est calme, ce que nous désirons est une bonne récolte de *melia*<sup>6</sup>, qui nous est bien nécessaire.

Pauvre Gib, je pensais, dans ma sollicitude pour lui, que maintenant le chemin de fer est bien long pour qu'il puisse voyager dans le sac; comment l'arrangerais-tu?

Maintenant nous t'embrassons en esprit, chétive consolation quand on a espéré mieux, mais il n'y a pas moyen de mieux faire.

Parzialmente edita in A. COLOMBO, I, p. 402.

<sup>1</sup> Giorno, mese e anno furono aggiunti da Emanuele.

<sup>2</sup> La situazione in Oriente restava molto delicata: il ministro austriaco Buol si preparava infatti a concertare con i comandanti alleati le misure da prendere contro i Russi in Moldavia; pertanto il mese di congedo in Piemonte (cfr. lett. 414, nota 2) era sfumato; il 27 luglio Emanuele ne informò il padre; il 1° agosto Giuseppe Dabormida (A. COLOMBO, I, p. 401; II, pp. 77-79) e il 7 agosto Cavour: « J'ai cru bien faire en renonçant, pour le moment actuel encore si indécis et fertile en événemens, à une course en Piémont qui m'aurait, je pense, éloigné pendant un mois et demi de mon poste » (C. CAVOUR, *Epistolario*, XI, p. 234).

<sup>3</sup> Il colera si era manifestato negli stati italiani alla metà del mese di luglio (cfr. lett. 415, nota 2). Genova risultava essere una delle città più colpite: il 31 luglio, i casi furono 210 con 88 decessi, di cui 43 negli ospedali.

<sup>4</sup> Il principe Felix Ludwig Johann von Schwarzenberg, ministro austriaco a Torino, Parma e Napoli, era morto nel 1852.

<sup>5</sup> Il generale Baldomero Espartero, duca della Vittoria (cfr. lett. 415, nota 4).

<sup>6</sup> Piemontese: « meliga ».

J'espère, mon cher fils, arriver encore à tems à Schwalbach, je ne t'ai plus écrit parce que je ne savais comment adresser ma let-

tre ne sachant au juste où était l'endroit, ni par où on y arrivait. Ton père t'a écrit à Londres, pensant que c'était encore le plus sûr.

D'après la vue que tu m'as envoyée, on ne juge pas que ce Schwalbach soit le plus joli paysage du monde, et il ne paraît pas non plus que ce soit l'endroit le plus récréatif. Mais patience quand il ne s'agit pas de s'y établir, et que vraiment on puisse y rétablir sa santé. Cette cure me fait l'effet d'être un peu forte, et je désire bien que tu puisses me dire que tu t'en trouves bien, car je ne suis pas sans quelque inquiétude. Chez nous, on regarde comme un vieux préjugé l'idée de boire cette quantité d'eau et on croit que de plus petites doses sont plus avantageuses.

Ici, nous allons toujours bien et n'avons point d'épidémie dans cette partie du Piémont<sup>1</sup>. A Turin il y en a toujours un peu, mais les médecins désavouent la plupart des cas. Il n'y en a pas eu un seul au Lazaret de faubourg du Pô, où ton père a été destiné, de façon que nous avons pris notre parti de rester ici jusqu'à ce que l'on nous réclame, ce qui me fait grand plaisir, parce que ton père a ainsi le tems de se remettre et reprendre des forces pour affronter l'ennemi s'il y avait lieu. Depuis que nous sommes revenus au Roc, il eut les premiers jours une petite reprise, mais que nous avons de suite conjurée avec les prescriptions Tarella, et depuis il va bien et se ménage. Je crois que l'annonce de ta non venue y est entrée pour quelque chose, car je remarquais qu'il avait l'air tout attrapé et regrettait le contre tems, tout en disant qu'il pouvait y avoir de bonnes raisons. Celui qui a été capot c'est l'Amis, qui ouvrait déjà les bras pour t'engloutir; il en était fort désappointé aussi, mais maintenant il jure que cela ne pouvait être autrement. Il est ici se reposant de ses travaux parlementaires.

Pour moi, quand j'ai vu la catastrophe du pauvre Adrien<sup>2</sup>, je n'ai plus songé à me plaindre, il y en avait de plus malheureux que moi. Ce pauvre homme avait effectivement épousé à Gênes six jours avant sa mort cette dame de Viry<sup>3</sup>, dont il était question depuis longtems. Il ne déclara son mariage que la veille de sa mort, que la dame arriva pour assister à ses derniers momens. Au reste, Riberi, qui l'a vu, dit que ce n'est point choléra, mais une violente colique suivie de gangrène comme était mort son frère aîné.

Voilà Basin<sup>4</sup> mort aussi d'une maladie qui le tenait depuis longtems, et les d'Arvilars, qui héritent d'une belle fortune.

A l'occasion du choléra le Gouvernement prend à Turin des mesures assez violentes<sup>5</sup>, que la ténuité de la maladie ne paraîtra pas exiger. Il a fait évacuer les couvens de S. Croix, des Doménicains,

des Capucines et des Oblats de la Consolà: tout cela n'arrangera pas nos affaires à Rome et soulève des criaileries sans fin chez nous, que je suis heureuse de ne pas entendre.

A ton retour à Londres, tu trouveras les affaires d'Espagne plus embrouillées que jamais<sup>6</sup>; il n'est pas facile de prévoir où elles aboutiront. Les nouvelles de la Baltique<sup>7</sup> ont été assez brillantes dernièrement, celles de la Mer Noire sont moins satisfaisantes, il paraît que le choléra fait de grands ravages dans cette pauvre armée. Au reste, il me semble que l'on s'arrangeait pour laisser tirer les marons du feu aux Turcs.

Nous attendons la semaine prochaine Jenny pour 24 heures, et au commencement de septembre Joséphine avec mon frère et la petite. En attendant, on m'annonce *Carlin*, il faut que j'aïlle recevoir et je t'embrasse et te souhaite bonne santé.

Parzialmente edita in A. COLOMBO, I, pp. 405-406.

<sup>1</sup> Il 14 agosto, dal Roccolo, Roberto aveva scritto al figlio: « Nous autres nous nous tenons toujours ici, le pied dans l'étrier, prêts à gagner la capitale où le choléra a déjà fait si non explosion du moins apparition. On y compte déjà en tout 27 cas; mais dont un tiers sont des malades de Gênes, venus mourir à Turin, un tiers des gens très-pauvres ou très adonnés à l'ivrognerie et qui craignent d'être empoisonnés par les médecins, [...] le dernier tiers se compose de cas douteux et de cas véritables, ce qui est peu de chose, et donne une grande sécurité aux habitans de notre bonne ville, peu habitués d'ailleurs à s'émouvoir vivement de quoi que ce soit » (A. COLOMBO, I, p. 404).

<sup>2</sup> Il conte Adriano Thaon di Revel (n. 1813), al suo ritorno da Genova, era morto di colera il 1° agosto 1854.

<sup>3</sup> Emilia de Montegu (1812-1861), vedova del conte Guglielmo de Viry. A proposito della vedova di Adriano Revel, Cavour il 5 agosto scrisse alla nipote Giuseppina Alfieri: « La Providence a bien mal récompensé un amour aussi constant et aussi chaste. On dit que les frères Revel abandonnent toute la fortune d'Adrien quoiqu'il n'ait pas fait testament » (C. CAVOUR, *Epistolario*, XI, p. 233).

<sup>4</sup> Probabilmente si tratta di Giuseppe Piosasco de Rossi di None, detto il conte della Volvera, nato nel 1777, morto il 4 agosto 1854.

<sup>5</sup> La città era stata divisa in 10 sezioni e in ognuna era stato aperto un ufficio di soccorso per i colerosi, aperto giorno e notte (*Manifesto del sindaco della città di Torino*, 10 agosto 1854, in *Collezione Celerifera*, 1854, pp. 539-540).

<sup>6</sup> Cfr. lett. 415, nota 4; 416, nota 5.

<sup>7</sup> Le operazioni belliche contro la Russia erano state estese anche al mar Baltico: una squadra navale anglo-francese aveva bloccato le navi russe nei porti, e truppe francesi, sbarcate nelle isole Aland, avevano occupato Bomarsund (12-16 agosto 1854).

le 17 septembre [1854] <sup>1</sup>

Bon jour et bon an<sup>2</sup>, mon cher fils, quoique mon souhait arrive un peu tard, mais tu peux toujours le devancer, sans crainte de te méprendre; je te souhaite quelqu'agrément pour aujourd'hui et toutes sortes de bonnes choses durables dans l'année. Je ne sais si tu es de retour au logis, j'aimerais autant que tu eusses retardé ta rentrée, car les nouvelles de la santé de Londres ne sont guère satisfaisantes; on parlait même à Turin du *morbo nero* qui s'y serait manifesté, mais j'espère qu'il ne sera pas plus réel que celui de Marseille, il y a quelque tems.

Quoiqu'il en soit, j'espère que nous aurons bientôt de tes nouvelles pour nous rassurer et si tu as vu les enfans, tu me feras plaisir de m'en parler. Pauvres enfans, je voudrais qu'il me fût donné de leur être plus utile, mais je n'ai que des vœux à faire pour eux.

Ici nous allons cahin-caha, pas de choléra pourtant dans nos parages, à Turin toujours un peu, mais en diminution. Ce qui fait que nous restons ici, en dehors de toutes irritations morales ou physiques, qui viennent de relations au moins.

Depuis que je t'écrivais la dernière fois, ma vie a été assez active. Je crois t'avoir déjà dit que Jenny était venue un matin déjeuner avec nous et s'en était retournée dîner à Turin, grâce au chemin de Centallo. Deux jours après arrivèrent César, Joséphine et Mlle *Patouï*, j'allais avec l'Amis les chercher à la gare de Centallo, et nous les amenâmes le soir par un gros orage, qui ne permit de rien voir. Cependant après trois mois de sécheresse, cette pluie fit grand bien à nos dehors, et le lendemain dimanche ils étaient d'une fraîcheur charmante. Mon frère eut l'air charmé de toutes nos nouveautés, la salle à manger et le chemin dans le bois lui plurent surtout beaucoup. Quant à Joséphine, elle loue avant d'avoir vu. Elle paraissait se plaire beaucoup ici et aurait voulu y prolonger son séjour, mais il fallait aller à S. Martin, et je ne pus rien obtenir. *Patouï* nous amusait beaucoup, et faisait un bruit énorme. Tout cela partit le mercredi.

Le lundi<sup>4</sup> d'ensuite, l'Amis nous quittait. Je profitai de sa compagnie pour aller passer 24 heures à Turin, où je ne trouvais plus les Alfieri. Je revins mardi soir et j'eus le chagrin de trouver ton père alité, il avait eu la nuit et le matin une très violente colique, et il s'était décidé à appeler le médecin Grimaldi, qui est à sa vigne tout près de nous. Il souffrait encore bien le soir, eut des

vomissements et craignait encore une mauvaise nuit. J'étais allarmée et fis demander le médecin que je ne pus avoir que tard, il resta jusqu'à une heure du matin, sans entrer dans la chambre du malade, qui s'était endormi et qui ignore encore cette visite nocturne. Le lendemain on lui fit une opération de sangsues, et après il alla toujours de mieux en mieux, tellement qu'il se lève actuellement pour faire son lit. Le médecin a trouvé moyen de lui donner hier une médecine très agréable à prendre. Il paraît que c'est une véritable gourmandise et avec cela elle a toute l'efficacité désirable. Comme ton père est très difficile pour les médecines, il est enchanté de cette découverte.

Nous avons ici quatre des élèves de ton père, dont la plus jeune a 18 ans. Elles s'emploient tant qu'elles peuvent à soigner et distraire le convalescent et sont très utiles; je crois qu'elles ont été en bien grand émoi, quand elles l'ont vu si souffrant en mon absence, mais maintenant tous les visages sont épanouis. Nous avons la belle Marguerite, qui a vraiment une bien belle voix et *molta maestria di canto*; elle attend maintenant un engagement à quelque théâtre, si tu en savais quelqu'un qui en voulût ce serait fort bien reçu. Ton père a lui même perfectionné son chant et l'Amis, qui avait des préventions contre elle, a fini par en être enthousiaste.

Je te préviens que je me suis déterminée à m'approprier un tien portrait que tu m'avais jadis laissé, je crois, pour Max; après l'avoir oublié trois ans dans un tiroir, j'ai pensé qu'autant valait le garder; je l'ai fait monter et porter ici, je le lui laisserai par testament.

Nous avons un mariage en famille presque, la petite Balangé<sup>6</sup> épouse le marquis Thomas de la Marmora, prince de Masseran. Le dit prince est assez laid, mais la jeune personne est fort jolie, figure Bagnasc.

Adieu, cher fils, ton père me charge de toutes ses amitiés pour toi, il t'écrira dès qu'il le pourra. Il parle de s'astreindre au régime voulu, ç'a été toujours-là la pierre d'achoppement. J'y fais ce que je puis pour le persuader, car vraiment j'ai eu une bien triste campagne cette année, à tous momens dans les transes affreuses; Dieu veuille nous donner un peu de calme. Je t'embrasse doublement et de grand cœur, Dieu te garde.

<sup>1</sup> L'anno non è indicato, tuttavia sia il contesto, sia la numerazione apposta da Emanuele (n. 419) collocano la lettera nel 1854.

<sup>2</sup> L'augurio si riferisce al trentottesimo compleanno di Emanuele.

<sup>3</sup> Il 17 settembre, a Torino i casi di colera ammontavano a 24, con 13 morti (A. COMANDINI, *L'Italia nei cento anni del secolo XIX (1801-1900) giorno per giorno illustrata*, Milano, 1918, III, p. 440).

<sup>4</sup> 6 settembre.

<sup>5</sup> 11 settembre.

<sup>6</sup> Paolina (m. 1866), una delle figlie di Eracto Coardi, detto il conte di Balangero, il 6 novembre 1854 sposò il marchese Tommaso Ferrero della Marmora.

419.

Jeudi, 21 septembre 1854

Cher fils,

Ma lettre était fermée et remise lorsque ta dernière de Schwalbach me parvint hier; nous avons eu ton petit billet de Londres et nous te savons bien bon gré de nous tenir ainsi au courant de tes nouvelles; malheureusement il s'est déjà écoulé bien des jours lorsque nous les recevons pour qu'elles me tranquilisent entièrement, mais j'ai bon espoir que tout ira bien. Je suis fort reconnaissant aux personnes qui prennent soin de toi, et ont la bonté de songer à m'épargner des inquiétudes, et je suis charmée que tu puisses profiter de leurs charitables invitations. N'aurais-tu pas pu transporter momentanément la légation à Brighton, en ne laissant qu'un employé à Berkeley Square par jour, à tour de rôle?

Enfin, j'espère que la bonne Providence y pourvoira, on est si susceptible à Turin sur l'affaire du choléra, qu'on dirait qu'on y a de la sympathie, ce qui tient, je pense, à ce qu'on ne l'a encore eu qu'à petites doses. S'il y avait une fois une véritable explosion, je pense qu'on envisagerait la chose sous un autre aspect. A Turin il continue toujours à produire de 20 à 25 cas par jour<sup>1</sup>, plutôt dans les faubourgs que dans la ville: personne ne veut des Lazarets, où ils croient qu'on leur administre une potion pour les faire mourir. Dans les campagnes, ils disent que ce sont les riches qui vont à l'entrée des villages déboucher certaines phioles qui donnent la maladie aux pauvres gens. Ce qui prouve que la bêtise n'est pas endémique, mais que tout le monde y est sujet comme au choléra. Ici, il n'y a toujours rien ni dans tout le pays environnant.

La chaleur a de nouveau repris avec une force bien extraordinaire pour cette région alpine à cette saison. Toujours la sécheresse; depuis le 22 juin, il n'a pas plu, ce qui s'appelle pleuvoir. J'ai repris mes habillemens les plus légers et de midi à trois heures j'erre cherchant un coin moins chaud sans le trouver. Le soir on est parfaite-

ment sur la terrasse. Ce qu'il y a de curieux c'est que les freydolines<sup>2</sup> se montrent comme s'il faisait froid, il paraît qu'elles tiennent plus à l'almanach qu'au thermomètre, ou qu'il fait assez frais la nuit pour les faire éclore.

Ton père continue à bien aller, il sort un peu aux heures tièdes, il est encore faible et se ménage, mais il reprend ses petites habitudes, lit, donne ses leçons de musique, joue au billard et se fait chanter par Marguerite.

J'ai reçu ce matin une lettre d'Isabelle: ils sont tous fixés à Paris après avoir un peu vu la Normandie. Je regrette que tu n'aies pu passer le 17 avec eux, malgré la bonne intention de tes amis anglais, que j'apprécie, mais quand ce ne serait que parler piémontais ce jour-là, cela aurait son charme.

Nous avons fait nos vendanges, l'affaire à été vite bâclée; cependant on dit que la récolte est le double de celle de l'année passée, ce qui est encore loin d'une bonne récolte, il y aura du vin pour la consommation intérieure et voilà tout.

Le jour où je fus à Turin et déjeunai avec Jenny, je me trouvai avec Incisa<sup>3</sup>, qui me parla de toi et du tems où vous alliez de compagnie chez Baruffi. Il avait là sa femme, qui est assez gentille, une de Varces [*sic*], et il a de jolis enfans dont il vient d'en perdre un. Il vit habituellement à Pignerol avec sa mère, mais le choléra y règne dans ce moment.

L'Amis est à S. Martin où il dispute et console Joséphine, je n'entens pas parler du retour de Charles, qui prendra bien certainement le chemin des écoliers.

Nous ne comprenons pas grande chose au retour de la flotte de la Baltique et sommes assez de l'avis de *Times*: il y aura un motif, mais il faudra pouvoir le dire. Nous attendons avec anxiété les nouvelles de Sébastopol<sup>4</sup>, tous les regards s'y fixent. Je ne lis que des livres russes, *Le grand monde russe*, *Mémoires d'un seigneur russe*, *Légendes du Nord*, *Histoire intime de la Russie*, j'ai avalé tout cela, et plus on connaît cette Russie, moins on l'aime.

Adieu, cher fils, nous t'embrassons, garde-toi bien, et que Dieu te garde. Ecris. Il me semble que le thé doit être un spécifique, ici, quand on guérit, c'est avec des toniques.

Due brani editi in A. COLOMBO, I, p. 406.

<sup>1</sup> Il 20 settembre a Torino si erano verificati 27 casi di colera e i morti erano stati 11 (A. COMANDINI, *L'Italia nei cento anni del secolo XIX*, cit., III, p. 440).

<sup>2</sup> Forma francese del vocabolo piemontese *freidolina*: « colchico ».

<sup>3</sup> Non è possibile stabilire se si tratta di Luigi Incisa (1818-1868), colonnello dei carabinieri, oppure di suo fratello Vincenzo (n. 1813), capitano di vascello.

<sup>4</sup> Cfr. lett. 417, nota 7. Svanita la minaccia di un attacco russo verso Costantinopoli, le forze anglo-francesi avevano individuato nella penisola di Crimea il nuovo teatro di operazioni e nella fortezza di Sebastopoli, sul Mar Nero, il loro obiettivo primario. Un corpo di spedizione di circa 60 mila uomini era partito il 7 settembre 1854 da Varna, sulla costa occidentale del Mar Nero, e aveva puntato lungo la costa, verso sud, in direzione di Sebastopoli.

420.

Dimanche, 15 octobre [1854] <sup>1</sup>

Mon cher fils,

Nous voici en ville, depuis mardi<sup>2</sup>, nous n'avons pas choisi le moment le plus favorable pour arriver, car on nous donnait plus de 60 cas par jour, mais enfin nous y sommes, et ne nous en trouvons pas plus mal jusqu'ici. Les étés, qui se sont succédés à plusieurs reprises, ont pris fin, il y a eu un jour de pluie et le tems est plutôt froid. Espérons que ces changemens de température en apporteront aussi dans l'état sanitaire.

Ton père ne se souciait plus de prolonger la campagne; il craignait l'arrivée du mauvais tems et du froid, à Busca il y avait tous les jours un cas paru par là. Le médecin s'en allait et ma foi autant valait s'en aller aussi, car le danger du choléra dans notre condition est un danger *remoto*, celui de se refroidir et par suite de reprendre la colique était beaucoup plus prochain pour ton père. De façon que je n'ai fait aucune objection.

J'ai trouvé ta lettre<sup>3</sup> le soir en arrivant, j'ai été bien contente, d'abord d'être rassurée sur ton compte et ensuite pour les notions qu'elle contenait, qui nous ont fort intéressé. Fameuse mystification que celle de Sébastopol<sup>4</sup>, c'est le plus fort canard que l'on eût encore inventé, à l'heure qu'il est il faut espérer que l'affaire est faite, sans miracle, cependant vraiment je ne comprenais pas, à moins que les armées fussent des armées d'hirondelles, comment on avait pu traverser l'espace avec cette rapidité. J'ai un plan de Sébastopol que j'ai étudié et je connais la place comme ma poche. Nous avons donné bien des regrets à ce pauvre maréchal<sup>5</sup>, qui a joué un bien beau rôle et a fait une fin superbe. Nous avons confiance dans son successeur<sup>6</sup>. Il est bien fâcheux que l'autre soit un *bronzon*<sup>7</sup>, et il serait prudent d'y pourvoir avant qu'il ait fait quelque balourdise.

1401

Ton père tient beaucoup à ce que le Menschikoff fasse une seconde *comparse* à Constantinople avec le fameux paletot, je ne sais si on lui donnera ce plaisir.

J'ai lu dernièrement, dans la *Revue*, un article de Léon Faucher<sup>8</sup> sur les finances de la Russie, c'est à faire dresser les cheveux à la tête, cinq milliards de dette flottante! Je crois qu'un beau jour on va apprendre quelque fameuse débacle à Pétersbourg.

Tu ne me parles pas de ta santé, sauf une fluxion que j'espère ne se sera pas prolongée; j'espère que tu vas bien à en juger par la manière dont tu employais le tems, je suis étonnée que l'exercice du cheval convienne à tes malaises, si cela est, tant mieux. Je te prie de ne pas te casser ni le cou, ni les bras ni les jambes, avec tous tes quadrupèdes qui t'étaient si peu familiers jusqu'ici. J'aimais mieux n'avoir à compter qu'avec Gib, qu'il est plus aisé de réduire à la raison. Ce que tu me dis du tems qui te manque et de ce que tu te trouves toujours pressé, me ressemble beaucoup trop: c'est un état qui me déplaît excessivement, je déteste d'être ahurie, on fait tout de travers et cela vous laisse une espèce d'ébranlement nerveux des plus désagréables. Aujourd'hui je comptais avoir mon tems bien à moi pour écrire bien tranquillement et j'ai été dérangée par deux personnes que j'aurais été bien fâchée de ne pas recevoir, mais cela m'a rendue agitée, je ne discerne pas si c'est physiquement ou moralement.

Maxime est de retour chez lui, son domestique Gaetano s'étant brûlé la cervelle<sup>9</sup> parce qu'il avait détourné à son profit une somme de 200 francs appartenant à son maître, c'est une grande stupidité. J'ai fait ta commission à cet oncle, qui prétend t'écrire, mais tu as le tems d'attendre. Il a eu 5000 francs d'un tableau envoyé à l'Empereur, il en a fini un plus grand pour le Duc de Gênes. Ce Duc est en assez mauvais train de santé, on est en peine de lui.

Charles est venu passer trois jours à S. Martin, traînant après lui un jeune Borel<sup>10</sup>, un sien *plaudente*, et il est reparti pour les chasses de Belgique. Comme tu dis, il ne peut plus se voir en Piémont, où il a réussi à se faire une position des moins agréables. Dans sa famille il se conduit de façon à blesser et incommoder continuellement son petit monde, quoiqu'il ait plus de liberté que quiconque vit en famille, mais cela ne lui suffit pas et son père me fait toujours exactement l'effet du Roi Lear. En ville il s'est mis tout le monde à dos avec ses prétentions de fréquenter tout le monde sans y avoir aucun droit. Aujourd'hui, il fait le démocrate et lance ses brocards sur l'aristocratie, demain il sera plus aristocratique que per-

sonne et se donnera des airs qui ne sont plus de saison, tantôt il sera ministériel à outrance, tantôt il attaque le gouvernement sans ménager parens ni amis; en société il s'est fait des affaires désagréables et a passé dessus. Cette manière d'être, lui a fait une triste position et je ne suis pas étonnée qu'il s'en trouve peu satisfait, elle est si différente de ce qui s'est toujours passé dans notre famille que tout le monde lui en veut de le voir déroger, on regarde cela comme une apostasie très mal séante. Il prétend qu'il va à l'étranger pour travailler, son travail sera de dormir le jour, courir la nuit, faire des dettes et sa santé et sa fortune y passeront. Pour moi, c'est un grand crève-cœur de voir tout cela et la peine que cela donne à son père et à sa femme, nous sommes honteux et évitons d'en parler et d'en entendre parler.

L'Amis est revenu de S. Martin d'où la famille reviendra probablement cette semaine, peut-être pour aller à Moncalieri, justement pour éviter les commérages.

Le chemin de Turin à Centallo emploie deux heures et six minutes, vu qu'il y a neuf stations intermédiaires; de Centallo au Roc on met une heure et quart, te voilà renseigné. Nous n'avons pas encore entendu parler du petit bronze. J'ai demandé à Ferrero où tu en étais pour tes finances, il m'a dit qu'au mois de décembre s'il n'y avait pas de surcroît de dépense de ta part, il ne se servirait plus de la banque Dupré.

Emmanuel marquis de Monterrenu<sup>11</sup> m'a annoncé son arrivée pour le 31 octobre, étant convié à prendre ses examens. Cette nouvelle m'a un peu raffraîchi les idées, je ne me flattais plus de voir aucun Emmanuel cette année, en voilà un qui revient sur l'eau, espérons qu'il n'y aura aucun désapointement d'aucune sorte. J'avais bien besoin de quelque chose qui me ranimât un peu, car depuis longtems je n'avais que peines et soucis, et je me sentais affaïsser au moral et au physique.

J'espère que tes campagnes te feront du bien, et que l'épidémie s'amoindrira tout à fait à Londres<sup>12</sup>, que le prince Carini<sup>13</sup> se tienne en garde; par ici il y a beaucoup de rechutes. A la maison Cavour le chef cuisinier et sa femme sont morts<sup>14</sup>, elle servait Joséphine, toutes les fois qu'elle avait des embarras de femmes de chambre, et elle l'avait suivie à son premier voyage. On ne se fait pas d'idée des horreurs de femmes de chambre et de bonnes qui tombent à la maison Alfieri depuis quelque tems, tout ce qu'il y a de plus dévergondé!

Adieu, cher fils, ton père t'embrasse, il est tout électrisé par ce

qui se passe en Orient. Si tu avais un portrait, gravure ou lithographie de Lord Raglan, qui lui ressemblât, il serait bien reçu. Nous l'avons connu jeune, il était fort agréable de figure et de physionomie, ainsi que de manières, ce sera maintenant un grand-papa assez blanc. Je t'embrasse sur les deux joues malgré l'opposition de Gib.

Parzialmente edita in A. COLOMBO, I, pp. 409-410.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> 10 ottobre.

<sup>3</sup> La lettera di Emanuele del 7 ottobre è edita in A. COLOMBO, I, pp. 406-409.

<sup>4</sup> Per fermare la marcia del corpo di spedizione alleato verso Sebastopoli (cfr. lett. 419, nota 4) il comandante russo Menšikov, riunite tutte le guarnigioni locali (circa 40 mila uomini), si era stabilito sulle alture che dominavano le rive dell'Alma; il 20 settembre gli alleati lo avevano scacciato da quella posizione e avevano ripreso la marcia verso Sebastopoli, ben difesa di fronte al mare, ma debole sul fronte di terra. Le contromisure di Menšikov e le incertezze del comando anglo-francese fecero fallire l'attacco da nord e gli anglo-francesi furono costretti a stringere d'assedio la fortezza, che cadde poi l'anno seguente (8-9 settembre 1855). Sui giornali torinesi del 3 ottobre 1854 era comparso un dispaccio da Vienna che notificava la presa di Sebastopoli; la notizia, messa in dubbio tre giorni dopo, risultò poi falsa.

<sup>5</sup> Armand-Jacques-Achille Leroy de Saint-Arnaud, nato nel 1798, generale di divisione dal luglio 1851, percorse una rapida carriera militare, fu ministro della Guerra e nel dicembre 1852 maresciallo di Francia. Nel 1854 era stato nominato comandante delle truppe francesi in Oriente. Nonostante le cattive condizioni di salute, riportò con Lord Raglan la vittoria dell'Alma. Morì il 29 settembre 1854 a bordo di un vascello, che doveva trasportarlo a Sebastopoli. Il diplomatico austriaco Hübner, nei suoi *Ricordi*, scrisse: « Ha fatto una fine cristiana ed edificante, la fine di un eroe e di un martire. *Mors conspicua* » (*Nove anni di ricordi di un ambasciatore austriaco a Parigi*, cit., p. 265).

<sup>6</sup> Il generale Certain Canrobert (1809-1895), per quindici anni combattente in Algeria, subentrò al Saint-Arnaud nel comando del corpo di spedizione francese in Crimea.

<sup>7</sup> Piemontese: « ubriacone ».

<sup>8</sup> Léon Faucher (1808-1854), giornalista, economista e politico francese, deputato della Monarchia di luglio dal 1846 e delle Assemblee Costituyente e Legislativa, fu ministro dei Lavori pubblici nel 1848 e dell'Interno nel 1851, ma si ritirò dopo il 2 dicembre. Collaboratore di vari giornali e riviste in materia di economia politica, polemizzò con politici ed economisti di tendenza socialista. Dal 1849 era membro dell'Académie; l'articolo cui fa cenno Costanza è *Les finances de la guerre*, in *Revue des deux mondes*, t. VII, a. XXIV, 1854, pp. 733-759.

<sup>9</sup> Massimo, scrivendo al nipote, così commentava il fatto: « Per quanto non approvi, come puoi credere, il partito che ha scelto, però, in fondo mi par di vederci un buon principio mal applicato, e un sentimento d'onoratezza, che in un birbante non si sarebbe trovato » (G. CARCANO, p. 459).

<sup>10</sup> Potrebbe essere Ignazio Borelli (1830-1901), sottotenente nel 14° reggimento fanteria.

<sup>11</sup> Emanuele Villamarina, marchese di Montereno, si preparava a sostenere gli esami di ammissione al servizio volontario di due anni preliminari, richiesti per essere ammesso nei ruoli della diplomazia.

<sup>12</sup> Nella citata lettera del 7 ottobre, Emanuele aveva scritto: « Le choléra se retire respectueusement et la dernière semaine de septembre il n'y avait eu environ 1200. Dans nos quartiers surtout les cas sont devenus très rares. Parmi les nôtres il y a eu le prince Carini qui a échappé à une attaque » (A. COLOMBO, I, p. 409).

<sup>13</sup> Il principe Antonio Francesco Carini La Grua Talamanca, diplomatico del regno delle Due Sicilie a Londra.

<sup>14</sup> Il 12 ottobre, Cavour scrisse a Carlo Farini: « Il cholera non se n'è finora andato. Anzi è venuto a colpirci nella stessa nostra casa, conducendo alla tomba, in men di 24 ore, il mio cuoco e la sua moglie. La pioggia, che comincia a cadere da senno, spero ce ne libererà » (C. CAVOUR, *Epistolario*, XI, p. 374).

421.

Dimanche, 22 octobre 1854

Mon cher fils,

Il y a huit jours que je t'écrivais d'assez bonnes nouvelles de la maison; depuis j'ai passé de bien mauvais momens, mais, Dieu merci, nous en sommes dehors. Je t'aurais écrit plus tôt, mais j'espérais pouvoir te donner des nouvelles plus rassurantes en retardant; voilà que l'Amis dit que Charles doit être à Londres<sup>1</sup> en ce moment et cela m'a encore tourmentée, parce que tu as pu recevoir des notices allarmantes, que j'aurais voulu t'éviter. Maintenant les choses vont tout à fait bien et je suis, moi-même, tout à fait tranquilisée.

Voici comment les choses se sont passées. Dimanche<sup>2</sup> au soir ton père a commencé à ressentir quelque petite atteinte de colique qu'il attribua à ce qu'on l'avait trop pressé à dîner. Le lundi il sortit en voiture et vint à table, mais je voyais bien qu'il n'était pas franc. Dans la nuit, il fut pris de fortes douleurs, essaya des petits remèdes indiqués et demanda Tarella, qui vint six fois dans la journée et commença à employer la saignée. Il eut ce mardi, à deux reprises, des douleurs atroces à le mettre hors des gonds, lui si peu douillet. J'obtins de faire venir Riberi, et on continua les saignées, on en a fait cinq en trois jours; cependant la nuit du mardi au mercredi fut déjà calme et il put dormir un peu, de suite. J'avais fait rester un chirurgien, ce dont il ne se doute pas. Depuis lors, il alla toujours mieux et il ne lui reste plus maintenant ni douleurs, ni aucun

symptôme qui puisse inquiéter. Il prend ses pains pilés avec assez de goût, la fièvre est à peu près finie et il commence à se faire un peu lire et prend part à ce qui arrive. J'ai craint un moment que je serais obligée de demander un congé à Dabormida et de te faire demander par télégraphe; j'en avais parlé aux médecins, mais, ne nous étant pas trop pressés, l'opportunité ou l'urgence a cessé. Et maintenant nous sommes bien rassurés, à moins d'accidents que rien ne peut faire prévoir actuellement. J'ai passé de bien pénibles journées, mais espérons que le bon Dieu nous donnera de meilleurs jours.

César est venu passer 24 heures en ville pour clôre son Conseil provincial, et est retourné rejoindre Joséphine à S. Martin, où ils paraissent disposés à passer les fêtes; ses yeux sont en bien mauvais état. L'Amis est revenu de Baudissé.

Je pense que je céderai probablement Manuel à Ciccio pour le loger, je lui donnerai à dîner s'il veut et il sera à merveille chez son oncle.

Le choléra est un peu en diminution<sup>3</sup>. Nous avons une journée magnifique, et hier au soir nous avons eu un orage avec éclairs et tonnerre comme en juin. Adieu, cher fils, ne t'inquiète pas, puisque tout va bien; si tu n'as pas de lettres c'est bon signe, puisque maintenant que tu es prévenu, je ne te laisserai pas dans les alarmes. Je t'embrasse.

<sup>1</sup> A proposito del viaggio a Londra di Carlo Alfieri, Cavour aveva scritto a Emanuele il 19 ottobre: « Mon neveu Charles, sous le prétexte que nous n'avons pas assez d'esprit à Turin pour l'amuser, s'est décidé, avec le consentement, si ce n'est de son père, du moins de Joséphine, de profiter de l'hospitalité que vous voulez bien lui offrir. Avant de partir il m'a prié de lui fournir quelques sujets d'occupation » (C. CAVOUR, *Epistolario*, XI, pp. 386-387).

<sup>2</sup> 15 ottobre.

<sup>3</sup> Il 6 ottobre a Genova non si registrarono più casi di colera. A Torino, un proclama del sindaco Notta del 19 novembre 1854, annunciò la chiusura degli uffici di soccorso per la fine dell'epidemia (cfr. *Collezione Celerifera*, 1854, pp. 813-814).

422.

Jeudi, 26 octobre 1854

Cher fils,

Tout va bien et je pense qu'il est bon de te le dire pour que tu partages ma tranquillité. Plus de fièvre, plus de douleurs, aucun

symptôme qui puisse inquiéter, que cela continue seulement et nous entrerons dans une phase de calme. Les rechutes, qui se sont succédées dernièrement, me laissent bien un peu de crainte vague, mais on n'avait pas employé jusqu'ici des moyens de répression aussi énergiques et les médecins croient que le mal avait plutôt été assoupi que retranché. Nous disputons maintenant pour obtenir le poulet que Tarella n'a pas encore permis, je pense que ce sera pour demain. Quant à Riberi, il nous a abandonnés à notre bonne conduite. Je présume qu'on accordera bientôt la permission de faire son lit. Il ne veut voir personne et n'a reçu qu'un moment l'Amis, hier au soir. Je suis continuellement auprès de lui, je lui fais souvent des lectures, il est d'une avidité de gazettes et de nouvelles incroyable, mais c'est heureux qu'il ait cet intérêt, cela l'empêche de trop s'ennuyer et lui fait prendre patience. L'autre jour, en parlant de toi, il a témoigné le désir de te voir te marier, ainsi je voudrais que ce fût pour toi un encouragement à y songer efficacement. Que dans tout l'*orbe cattolico* il n'y ait pas une femme qui te convienne, cela me semble bien fort. Enfin, sans exercer de pression, je voudrais t'encourager à chercher et que le bon Dieu t'en fasse rencontrer une, raisonnable et affectueuse, qui te rende la vie douce; je sens qu'il y en a de celles-là et je crois que c'est un confort en avançant dans la vie.

Moi, je vais bien, mon rhume est passé, il ne me reste qu'un peu d'insomnie, suite peut-être de l'ébranlement reçu, maintenant que j'ai moins de fatigue.

Notre choléra diminue insensiblement malgré un tems superbe et presque chaud. On arrive très lentement de la campagne et j'en suis aise, j'en ai plus de repos. Les Alfieri sont encore à S. Martin et ne reviendront qu'à la fin de la semaine prochaine.

L'Emmanuel nous arrivera<sup>1</sup>, je suppose, le 31, j'ai arrangé qu'il logerait chez Ciccio, qui a un petit appartement modèle, chez Louis Seyssel, et il viendra dîner avec nous. On dit que les examens seront pour le 6, après je ne sais encore si on exigera qu'il fasse ici son *volontariato*; son père voudrait l'avoir auprès de lui, et je pense aussi que ce serait bien mieux.

Isabelle m'a envoyé un petit bouquet herbier de petites herbes et fleurs, recueillies dans tous les endroits où elle a été en Normandie, c'est fort gentil, et son frère le portrait d'un *gentleman* qu'il a rencontré sur le bateau à vapeur, qui ressemble fort à un *nen da vend*<sup>2</sup>.

Adieu, cher fils, je retourne à mon poste, ton père t'embrasse et moi de tout mon cœur.

<sup>1</sup> Cfr. lett. 420, nota 11.

<sup>2</sup> Secondo EMANUELE D'AZEGLIO, *Studi di un ignorante sul dialetto piemontese*, Torino, 1886, sezione *Parole prette piemontesi*, significa: « vendeur de abiti vecchi ».

423.

Le 1<sup>r</sup> novembre 1854

Cher fils,

J'ai reçu ta petite lettre et j'ai vu avec peine que la mienne t'avait inquiété plus que je n'aurais voulu. Je t'assure que j'avais bien craint un moment de devoir t'appeler et j'avais laissé décider la chose aux médecins, sans en parler à ton père, qui y aurait mis probablement trop de discrétion, et aussi pour ne pas le frapper par l'idée du danger, quoiqu'il soit assez peu craintif en cette matière. J'aurais passé par Dabormida et aurais facilité toutes choses. Maintenant, il n'en est pas question et vu les circonstances politiques qui doivent te retenir, ce n'est pas le moment de penser à son agrément.

Hier, la journée n'a pas été aussi bonne pour le convalescent, mais il y avait donné lieu en se laissant un peu trop aller à son appétit; comme il faut si peu pour me mettre en émoi, j'ai passé une triste journée avec la crainte de le voir retomber dans ses atroces douleurs. Vers ce matin il a un peu vomi, et depuis il s'est trouvé tout soulagé. Le médecin ne lui a ordonné que la diète et de ne pas parler, avec cela nous espérons que cet épisode de sa convalescence n'aura pas de suite. Il était si bien, avait fait son lit sans en souffrir! La difficulté est toujours de le persuader qu'il y a peu de nourritures qui lui conviennent.

Nous avons eu un bien triste événement en famille: nous avons perdu notre pauvre oncle Duc<sup>1</sup> d'une attaque de choléra, causé par une indigestion; c'est une calamité publique, surtout cette année que la misère est si grande. Pour nous, c'était triste de voir ainsi finir le dernier représentant de la famille de notre mère, emporté et enseveli dans la fosse comme un mendiant, mais son âme charitable aura eu une bonne place au ciel. Il n'a été soigné que par l'Amis et l'abbé Giriodi, les autres étant tous à la campagne ne sont plus arrivés à tems. Mon frère est venu dès qu'il a été averti, mais trop tard pour le voir, la maladie n'ayant duré que quelques heures; il repart aujourd'hui, pour revenir la semaine prochaine; ils ont retardé leur venue parce que la maladie s'était déclarée dans le *Ghet*.

Au reste, elle n'augmente pas et n'atteint pas en tout le territoire les 20 cas. Mr Gianotti est venu hier et m'a remis la boîte du choléra, j'espère que nous n'en aurons pas besoin, je t'en remercie pourtant. Je t'assure que si je ne l'ai pas eu cette année, c'est que je suis invulnérable de ce côté-là, il est vrai que je mange si peu et que je ne sors guère.

Emmanuel est arrivé hier en bonne santé, j'ai été le chercher à la gare et sa bonne figure franche m'a fait du bien à voir. Mais je me faisais une si grande joie de sa venue, elle a eu lieu par une des journées plus tristes de ma vie. Ce matin je respire de nouveau et je t'assure qu'il n'y a pas à s'inquiéter, c'était plutôt l'appréhension, qui me tourmentait, que le mal présent et il me semble que ce danger est conjuré.

Adieu, mon cher fils, ton père te dit mille amitiés, je t'embrasse de cœur.

Parzialmente edita in A. COLOMBO, I, pp. 410-411.

<sup>1</sup> Carlo Duchi, ufficiale e poi benefattore, morì il 31 ottobre 1854, all'età di 76 anni.

424.

Le 9 novembre 1854

Mon cher fils,

Il ne m'arrive guère d'être en reste avec toi en fait de lettres, pourtant cette fois je dois réponse à deux, dont la dernière m'est parvenue hier. Je ne trouve vraiment pas le moment d'écrire, étant toujours dans la chambre de mon convalescent, excepté quand le peu d'amis que je reçois viennent prendre des nouvelles, et c'est un de mes tourmens quand ils s'établissent chez moi à bonnes intentions, mais m'empêchent d'être à mon poste. Ce matin il y a Marguerite qui reste un peu auprès de ton père, et j'en profite pour t'écrire un peu à l'aise.

Je commence par te dire que le malade va bien et que je suis tranquille, en âme et conscience. La dernière fois que je t'écrivais, je te disais que la journée était moins bonne, mais que j'espérais que ce ne serait rien; au lieu de cela le malaise alla en augmentant et les douleurs reparurent. Le médecin voulut essayer des remèdes *blandi*, mais ils furent insuffisans et le soir les souffrances étaient devenues si insupportables que nous dûmes appeler le chirurgien, sans attendre le retour de Tarella, qui au reste approuva.

Du moment que la saignée fut opérée, la douleur de centrale qu'elle était se porta sur le côté, à ce qu'on appelle l'intestin côlon. Il y souffrit encore terriblement durant une heure, après laquelle la douleur céda tout d'un coup et il s'endormit. Le médecin resta tout ce tems et ne le laissa que lorsque il le vit tranquillement endormi. La nuit fut calme et le lendemain matin il ne lui restait que de l'endoulesiment [*sic*] mais de crainte de retour on jugea à propos de lui ouvrir encore la veine et cette seconde saignée emporta tout ce qui restait de douleurs et de symptômes inquiétants. On a attribué cette rechute, d'abord, à ce qu'il avait trop parlé, puis trop mangé et enfin à ce qu'il avait ôté une couverture de son lit et avait pu se refroidir pendant la nuit. Depuis ce moment il a toujours progressé en bien, mais je te réponds qu'il est devenu docile aux prescriptions et s'est persuadé que des choses, qu'il tenait pour indifférentes et innocentes, peuvent avoir pour lui de fâcheuses conséquences; ces douleurs sont si atroces qu'il les redoute maintenant et se garde bien de les provoquer.

Il ne voulait pas que je te parlasse de cette dernière rechute, mais je l'ai fait parce que je voyais que tu ne t'expliquais pas ces saignées et tu pouvais craindre qu'il ne fût pas bien traité. Les coliques sont des coliques reumathismales sèches, qui viennent d'inflammation d'entrailles, et ces fortes inflammations, si elle ne sont pas arrêtées à tems, pourraient produire ou un abcès ou tumeur, et même la cancrène comme au pauvre Adrien. J'ai encore passé là d'affreux momens, mais Dieu merci, est passé et j'espère, grâce à la règle que nous suivons strictement, qu'ils ne se reproduiront plus. Nous avons repris Sébastopol et les gazettes, signe que le moral va d'accord avec les symptômes physiques qui sont des plus satisfaisans. La petite caricature a été fort appréciée, l'expression de ces deux becs est tout à fait remarquable. Mais nous sommes toujours peu contens du peu de nouvelles positives que l'on nous donne; ce qui laisse toujours circuler tant de bruits allarmans. Il est bien mort le Nakimoff<sup>1</sup>, tu peux en faire ton deuil, et on n'a encloué que les canons turcs. Il faut bien que je te donne les nouvelles, puisque Lord Clarendon ne les sait pas.

Je suis bien aise que la carte de Bozzoli<sup>2</sup> soit approuvée; je n'ai pas encore pu en avoir, tant elles sont recherchées ici. Emmanuel est dans les horreurs des examens, et je suis à ses trousses pour le préserver du côté de la santé, ces gens-là ne pensent à rien et se croient invulnérables. Je te conseille d'interroger à ton tour Gianotti sur ses examens; je pense qu'il en aura de bonnes à raconter. Je

n'ai fait que l'entrevoir ce pauvre Gianotti, je verrai s'il m'est possible de lui faire politesse après ces examens.

La maladie continue à s'amoindrir, mais nous avons toujours des catastrophes. Avant-hier matin, le marquis de Rorà<sup>3</sup> est mort d'apoplexie foudroyante chez sa fille, comtesse de Carru. Tu peux penser si elle avait besoin d'une pareille secousse. Elle avait beaucoup gagné à sa cure de Vichy, mais pour ce qui est de guérir on ne peut trop s'en flatter. Elle a supporté ce coup avec courage et plus de force qu'on ne s'y attendait, pourvu qu'elle ne s'en repente pas essentiellement plus tard.

Les Alfieri sont rentrés hier de la campagne, il me semble qu'ils sont passablement en santé. Ce que tu m'as dit et ce que m'a dit Gianotti de Charles<sup>4</sup> a fait un peu de plaisir à son père, qui ne demanderait pas mieux que de le seconder s'il montrait un brin de raison. Il se plaint comme si on lui enlevait sa femme, mais le fait est que c'est elle qui ne veut pas s'exposer à aller avec lui dans les pays étrangers, sachant comme elle a été traitée les premiers mois de son mariage. D'ailleurs, cette pauvre femme passe les trois quarts de l'année dans son lit, et si elle n'avait que Charles pour la soigner, je lui conseillerais de se faire porter à l'hôpital. Ici, dans ces cas-là, son mari passe la nuit dehors, dort la moitié de la journée et c'est tout au plus s'il fait une courte apparition chez sa femme. César l'avait dit avant le mariage qu'il était persuadé que cette femme lui tomberait sur les bras. Aussi n'a-t-il plus eu un moment de liberté depuis et il la soigne comme s'il n'avait pas autre chose à faire.

Mon cher fils, c'est avec plaisir que j'apprens que tu crois pouvoir te rendre ton témoignage à toi-même, mais il me semble que sur l'article en question tu es un peu pusillanime; moi, quand je me trouve ainsi, je me gronde, tu ne regardes jamais que les mauvais côtés de la chose, et il y en a de bons. Rappelle-toi de la maxime de l'Amis, que ce sont les mauvais maris qui font les mauvaises femmes; sûr qu'il y a de mauvaises chances, il y en a de bonnes aussi, mais tu te regardes tout seul et crains d'errer, tu as raison. C'est ce qui ne manque pas d'arriver à tous ceux qui calculent sur leurs propres forces, mais quand on a fait consciencieusement ce que la prudence et la raison exigent de nous, il y a la Providence qui fait le reste; tu es effrayé des résultats de beaucoup de mariages, mais songe combien souvent on tente Dieu en se décidant et d'après quels misérables mobiles on se décide! Les passions basses et vena-

les sont ce qui détermine la plupart des gens, il n'est pas étonnant que semant dans le *torbido* on moissonne la tempête. Crois-moi, mon fils, tu es dans la force de l'âge; il semble alors qu'on se suffit, mais plus tard on éprouve d'autres besoins et on ne se trouve pas bien seul, à moins d'être sans cœur et de s'étourdir en prolongeant la jeunesse jusqu'à l'extrême du ridicule et du nauséabond; mais ce n'est pas le bonheur, ce n'est pas la paix dont on a besoin à un certain âge. Maintenant tu peux épouser une personne jeune, et dans la jeunesse le caractère se plie plus facilement aux exigences d'une nouvelle position; les femmes qui ne sont plus jeunes, qui ont pris leur pli, comme on dit, il y a beaucoup plus à compter avec elles, le cœur jeune s'affectionne plus facilement et l'affection a le tems de pousser des racines plus profondes. Je parle par expérience, quarante et un an d'affection font une masse solide et compacte, qui se fait d'autant mieux sentir qu'elle est éprouvée par les tourmens de la crainte. Que Dieu te fasse rencontrer une affection pure et sincère, et toutes les difficultés s'aplaniront.

Adieu, cher fils, je voudrais que ta santé fût tout à fait bonne et que tu puisses sortir de la mécanique. Ton père te dit mille amitiés, je t'embrasse.

Parzialmente edita in A. COLOMBO, I, p. 411.

<sup>1</sup> A proposito delle notizie dal fronte di guerra orientale il 3 novembre Emanuele aveva scritto alla madre: « Plusieurs fois par jour nous recevons les messages télégraphiques d'Orient. Et avec tout cela nos nouvelles sont si obscures que nous ne savons pas du tout encore si les canons français sont pris, si la cavalerie anglaise a subi un échec et si Nachimoff est mort » (A. COLOMBO, I, p. 410).

<sup>2</sup> Il pittore Carlo Bossoli (1815-1884) visse a Odessa dal 1820 al 1843, e successivamente a Milano e Torino. Verso il 1833 iniziò la produzione di vedute panoramiche che lo resero uno dei più conosciuti « pittori reporter » d'Europa. Molto famose le sue 52 litografie della Crimea, stampate a Londra nel 1856. A proposito della nuova carta della Crimea, che il pittore aveva appena stampato a Londra, il 3 novembre 1854 Emanuele aveva scritto a Cavour: « Cela eut un succès pyramidal et on déclara de commun accord que rien jusqu'ici n'approchait de la clarté de ce plan » (C. CAVOUR, *Epistolario*, XI, p. 425). Tra le sue opere più importanti si ricorda la serie riguardante la seconda guerra d'Indipendenza, realizzata al seguito dell'esercito piemontese.

<sup>3</sup> Il marchese Maurizio Luserna di Rorà, nato nel 1793, morì il 7 novembre 1854.

<sup>4</sup> Carlo Alfieri si trovava a Londra presso Emanuele dal 17 ottobre. Cavour lo aveva incaricato di occuparsi delle istituzioni di credito inglesi e dei modi per soccorrere le classi povere (cfr. lettera di C. Cavour a Carlo Alfieri del 19

octobre 1854, in *Epistolario*, XI, pp. 384-386). Il 3 novembre 1853 Emanuele confidò a Cavour il giudizio sul cugino e sulla sua permanenza a Londra: « Charles paraît mettre à l'étude de l'anglais une bonne volonté féroce. Quant aux questions qu'il doit approfondir, je ne sais, comme vous me paraissez disposé à le penser, jusqu'à quel point elles fixeront son attention » (C. CA-VOUR, *Epistolario*, XI, p. 425).

425.

Le 14 novembre 1854

Deux mots, mon cher fils, pour te dire que tout continue à se bien passer. Il n'y a plus eu de menaces de rechute depuis que je t'ai écrit. Nous nous conduisons avec toute la prudence et la discrétion possible, mangeant du poulet et des petites soupes et espérant qu'on permettra de faire le lit demain. Ce qui engage à prendre encore plus de précautions, c'est que le tems est devenu assez rigide, nous avons même eu un premier échantillons de neige ces jours passés, et il a un peu l'air de vouloir recommencer aujourd'hui.

Emmanuel en a fini avec ses examens<sup>1</sup>, mais il n'a pas encore reçu sa sentence; on use assez de les tenir longtems en suspens, et comme dit le comte de Maistre: après un pendu, je ne connais rien de triste comme un suspendu. Ce que je sais c'est qu'en général on a été content des *esaminandi*, qu'on a trouvé qu'ils avaient étudié et qu'ils ont tous passé le nombre de points qui est requis pour l'admission; la difficulté est qu'il n'y a que trois places à donner ici au Ministère. Pour Emmanuel, si on voulait lui permettre d'aller faire son volontariat à Paris en faisant toutes les réserves nécessaires, nous ne demanderions pas mieux. Celui pour lequel je ne suis pas sans inquiétude c'est l'ami Gianotti, on croit qu'il n'a guère été dans le cas de répondre, j'en serais fâchée pour lui et pour toi. Enfin nous attendrons la décision pour tous et non sans une certaine trépidation.

Paul Balbo<sup>2</sup> paraît s'être assez distingué. Il paraît savoir assez d'anglais, je ne serais pas étonnée qu'il te *capitât*<sup>3</sup> un jour ou l'autre, il est joli garçon et son nom ne lui fera pas de tort.

La nouvelle de la grande bataille<sup>4</sup> reçue hier, nous a mis fort en émoi; il paraît que les Russes ne réussissent pas non plus en bataille rangée, malgré qu'ils se battent en conscience, pauvre gens, mais on ne peut avoir de bons souhaits pour la cause qu'ils soutiennent, on ne peut que plaindre tant d'innocentes victimes de l'obstination d'un ambitieux qui s'est cru invulnérable. Nous ne savons pas encore

les pertes des alliés, elles ne peuvent qu'être considérables. Il paraît que le Nakimoff n'était pas encore bien mort<sup>5</sup>, ces nouvelles se contredisent si souvent, que nous n'avons plus foi que dans le *Moniteur*, qui nous rabâche un mois de suite les mêmes nouvelles.

J'ai interrompu ma lettre pour conduire Emmanuel voir les sculptures sur bois de Moncalvo qu'il a trouvées très belles. Il m'a dit qu'on prétendait que tous les examinés seraient admis, mais rien d'officiel dans cette nouvelle. Je ne puis pas beaucoup voir ce jeune homme, car il me faut toujours rester dans la chambre du malade, qui s'impatiente quand on me retient, et je suis trop heureuse qu'il soit là et que je puisse lui être utile.

Adieu, mon cher fils, celle-ci n'étant que pour que tu ne nous suspectes pas. Je t'embrasse de tout mon cœur.

Parzialmente edita in A. COLOMBO, I, pp. 412-413.

<sup>1</sup> Cfr. lett. 420, nota 11.

<sup>2</sup> Paolo Balbo di Vinadio (1833-1900), uno degli otto figli di Cesare.

<sup>3</sup> Costanza francesizza il verbo italiano « capitare ».

<sup>4</sup> Il 5 novembre l'esercito russo aveva colto di sorpresa l'esercito britannico sui crinali della piana di Inkerman. Fu una battaglia di fanteria che la natura del terreno, la nebbia e la pioggia tramutarono in una serie di scontri all'ultimo sangue tra piccoli reparti. I russi furono sconfitti con perdite di circa 10 mila uomini.

<sup>5</sup> Cfr. lett. 424, nota 1.

426.

Le 23 novembre 1854

Cher fils,

Nous allons toujours de mieux en mieux et le *Tarellin* est enchanté de sa cure. En effet, si rien d'imprévu ne nous arrive, rien ne nous allarme actuellement. La convalescence avance, à pas lents à la vérité, mais c'est uniquement pour se précautionner et prévenir tous les regrets. Le malade se lève tous les soirs un peu et mange avec grand plaisir son bouilli, ses soupes et ses confitures. Il ne voit encore personne, parce que le médecin le lui défend et que de parler le fatigue encore, mais cela ne le contrarie pas du tout, bien au contraire. Je crois qu'on trouve cette réserve un peu prolongée, mais l'essentiel est qu'il se trouve bien et je laisse qu'on en pense ce que l'on voudra.

1414

Le coq est enfin arrivé et il a eu le plus grand succès. Ton père le trouve très beau. Je n'ai pas reçu le bouquin pour l'oncle, on le lui aura peut-être remis directement, je ne l'ai pas vu de quelques jours.

Les épreuves d'Emmanuel<sup>1</sup>, et je pourrais dire les miennes, ont eu une triste issue, il n'a pas pu être admis. Les examinateurs l'avaient passé croyant que la moitié plus un vote suffisaient pour cela et ils lui avaient donné abondamment ce qu'ils croyaient suffire; il s'est trouvé que le règlement exigeait les six dixième et le Ministère s'en est tenu au règlement. C'est le droit qui a été la pierre d'achoppement, soit pour lui, soit pour Balbo, qui était tout frais de sa *laurea*, ce qui lui avait peu servi. Les examinateurs ont dit qu'il ne s'était pas encore présenté aux examens un *complesso* de jeunes gens aussi instruits; on dit qu'ils ont protesté, mais tout cela nous a fait peu de service, excepté qu'on plaint cette jeunesse et qu'on ne lui prête pas de tort.

Centurioni a été renvoyé faute d'un vote et comme c'est la seconde fois, il n'y a plus à y revenir. Je crains que Gianotti n'ait rien su du tout, j'en suis fâchée pour toi; quant à Emmanuel, à son âge un retard d'un an ne signifie rien, mais son père y tenait tant et se croyait si sûr du succès qu'on ne savait comment lui annoncer cette défaite. Je me suis chargée de le préparer, et hier encore je lui ai écrit une lettre de consolation, car la pilule lui a été fort amère; mais il s'agit d'encourager le jeune homme à s'y remettre de toute sa volonté. Maintenant, nous attendons sa décision pour savoir s'il le rappellera auprès de lui, ou s'il le fera préparer ici à une seconde expérience. Pour moi, je ne saurais que conseiller. Le jeune homme ne manque certainement pas d'aptitude, mais il faut avouer qu'il est d'un enfantillage qui m'inquiète et que je lui reproche souvent, mais comme mes admonitions sont cordiales et qu'il a l'habitude d'être bourré, cela ne lui fait pas grand effet. Il aurait besoin de vivre avec des personnes qui, sans être pédantes, lui apprirent et donnassent envie d'apprendre et de mettre quelques idées sérieuses dans sa tête, au lieu de phariboles [*sic*].

Ces jours-ci une autre catastrophe a eu lieu dans notre société. Le pauvre comte Battaglia<sup>2</sup> est mort, ce à quoi sa femme, qui est au moment d'accoucher, n'était nullement préparée. Ils faisaient bon ménage et c'est une grande désolation. Ce matin j'ai été au service de la pauvre Ernestine<sup>3</sup>, je ne sais si on y aura songé à Londres. Joséphine a voulu y venir et a été obligée de décamper au milieu

de la messe, suivie de l'Amis. Il lui arrive rarement de pouvoir achever ce qu'elle entreprend.

Nous nous occupons toujours beaucoup de Sébastopol, et ce n'est pas sans quelques angoisses, quoique nous comptons bien qu'on ne vienne à bout. Mais le 55 est encore enveloppé de nuages bien noirs, qui sait ce qu'il nous amènera. Je crains qu'il ne t'amène pas par ici. Tu vois que, Dieu merci, la santé de ton père n'exige pas que tu te déranges, et malgré le désir que j'aurais de te voir pour toute autre raison, je sens bien que ce n'est pas le moment de se passer des fantaisies.

Adieu, cher fils, porte-toi bien, je t'embrasse.

<sup>1</sup> Cfr. lett. 420, nota 11 e lett. 425, nota 1.

<sup>2</sup> Achille Battaglia (n. 1810), aveva partecipato ai moti del '31 con il fratello Alfonso. Visse a Milano, a Parigi, poi si trasferì in Piemonte e fece parte dello Stato maggiore di Carlo Alberto col grado di capitano. Nel 1849 fu pubblico ministero nel Consiglio di guerra, che giudicò il generale Ramorino. Di lui Margherita di Collegno scrisse: « L'onoratezza del suo carattere, la delicatezza della sua condotta, l'amore che portava a sua moglie non gli fecero perdonare dall'aristocratica sua parentela il fatto di non essere nobile e di essere lombardo » (M. COLLEGNO, *Diario*, p. 218).

<sup>3</sup> Ernestina Doria di Ciriè, la prima moglie di Carlo Alfieri, era morta il 22 novembre 1849 (cfr. lett. 287, nota 2).

427.

Mardi, 28 [novembre 1854]<sup>1</sup>

Mon cher fils,

Ne sachant pas quelles déterminations tu peux avoir prises après les dépêches télégraphiques expédiées, je viens toujours te dire deux mots d'explication sur ce qui les a motivées. Vendredi soir<sup>2</sup> ton père, qui s'était pourtant levé, a commencé à n'être plus tout à fait bien, la nuit il était tracassé d'indices peu rassurants; enfin le soir du samedi, à 7 heures et demi, les douleurs le prirent vivement. Heureusement elles se calmèrent au bout d'une demi-heure, sans saignées, avec des émoulliens. Le dimanche se passa sans douleurs vives, mais il était abattu et souffrant. Hier, lundi, il était tout à fait calme, le pouls aussi, enfin tous les symptômes rassurants. Cette nuit a été bonne, il est tout à fait mieux et on lui a promis quelques petites tasses de bouillon trouble.

Il semble donc que nous allons de nouveau vers la guérison, si Dieu nous aide. Dimanche matin<sup>3</sup>, je me suis consultée avec mon frère sur ce qu'il y avait à faire à ton égard, et après y avoir bien réfléchi il s'est chargé d'arranger les choses avec les supérieurs<sup>4</sup> et a expédié les deux premières dépêches. J'ai envoyé la troisième ce matin.

Ce qui m'a engagée à penser à te faire prévenir<sup>5</sup>, c'est que samedi et dimanche je me suis trouvée moi-même à bout de forces physiques et morales; je craignais de ne plus pouvoir rester sur pied, et alors ton père, qui ne veut voir personne, restait entre les mains des domestiques, ce qui me tourmentait fort, mais je me suis remon-tée et n'ai plus cette crainte maintenant.

Ce qui a causé cette recrudescence de douleurs chez ton père, c'est que je n'ai pu l'empêcher d'écrire pendant trois jours; ensuite est arrivée la catastrophe de cette pauvre Camille<sup>6</sup>, à laquelle lui, attribue tout le mal, mais moi, je pense que ce n'est que la dernière goutte qui a fait déborder.

Je n'ai pas le tems, cher fils, de t'écrire longuement, car il est tard et je ne puis guère le laisser seul; je t'ai bien dit toute la vérité, il n'y a rien de plus. Il ignore les dépêches télégraphiques. J'ai commencé tout à l'heure à dire un mot des éventualités, mais il sait que je t'écris et te dit de ne pas être en peine.

Je t'embrasse bien tendrement, à la hâte.

<sup>1</sup> Il mese e l'anno furono aggiunti da Emanuele.

<sup>2</sup> 24 novembre.

<sup>3</sup> 26 novembre.

<sup>4</sup> Cesare Alfieri si rivolse a Cavour e questi, il 26 novembre, scrisse un appunto al ministro degli Esteri Dabormida, pregandolo di mettersi in contatto con Emanuele (C. CAVOUR, *Epistolario*, XI, p. 456); il Dabormida scrisse a Emanuele il giorno seguente, autorizzandolo a tornare a Torino se le condizioni di salute del padre fossero peggiorate (A. COLOMBO, II, pp. 89-90).

<sup>5</sup> Il 10 novembre, Emanuele aveva espresso a Costanza le proprie preoccupazioni sulla malattia del padre e la situazione familiare: « Je viens vous répéter ce que je vous disais dans ma précédente sur l'opportunité d'une visite. [...] C'est bien triste pour un homme comme mon père qui s'est toujours si bien porté, d'entrer si brusquement dans les infirmités. Réellement il y a quelque chose de pénible et de bien peu consolant dans la situation générale des choses privées et publiques. [...] Chez nous, voilà mon pauvre père alité, vous seule et inquiète » (A. COLOMBO, I, p. 412).

<sup>6</sup> Camilla Romagnano di Virle morì a Rivoli il 23 novembre 1854.

Samedi, 2 décembre 1854

Mon cher fils,

On ne m'a donné que ce matin ta seconde petite lettre. Tu auras reçu la mienne à cet heure. Je suis fort gênée pour écrire, car je tiens à rester le plus possible dans la chambre de mon malade, et quoique ma porte soit fermée aux visites, ces trois ou quatre amis, qui viennent tous les jours, me retiennent souvent dans ma chambre, et alors je n'aspire plus qu'à regagner mon poste sans oser penser à autre chose. Nous avons toujours été en progrès depuis que je t'ai écrit et ce matin le médecin à été tout à fait content de l'état des choses. Plus, ni douleurs, ni reminiscences, les nuits sont bonnes, les journées se passent sans trop d'ennuis; je lui lis souvent, il s'intéresse à ce que je lis et il prend avec plaisir ses soupes de riz.

Je lui ai lu ta lettre ce matin; il me charge de te dire qu'il est extrêmement sensible à tous les témoignages d'affection que tu lui donnes, qu'il aurait le plus grand plaisir à te voir, mais que son état n'exige pas ton voyage dans les conditions actuelles des affaires et, vu la convocation du Parlement à Londres et la nôtre ici, qu'il vaut mieux ne pas quitter sans nécessité. Je l'avais préparé peu à peu à ta venue, ne sachant quelles déterminations tu aurais pu prendre et sans lui dire précisément que nous t'avions invité. Il avait montré du plaisir à te voir, seulement il trouvait qu'il ne valait pas la peine de se déplacer, et craignait que cela ne nuisît au congé que tu aurais pu avoir plus tard. A cela, j'observerais qu'à la tournure que prenaient les affaires d'Europe, il y avait peu d'apparence que tu pusses t'absenter de Londres cet été. Enfin, pour le moment, il n'y a pas de motif de déplacement, tu verras toi-même si plus tard les affaires pourront permettre une absence sans en souffrir.

Comme il faut toujours qu'il arrive des choses fâcheuses, il en est survenue une ces jours-ci, qui m'a donné tout le tourment possible. Il me semble que je t'avais dit dans ma dernière que ce qui avait motivé cette dernière rechute c'était qu'il avait employé trois jours à écrire un article, qu'il a fait paraître dans l'*Opinione*<sup>1</sup>. Ce malheureux article, qui lui avait déjà fait tant de mal, a été trouvé si véhément par le Ministère qu'il a fallu décider ton père à donner sa démission de Directeur de la Galerie<sup>2</sup>, de crainte qu'elle ne lui fût envoyée. Cela m'a fait passer deux jours dans de cruelles tranches, ne sachant comment m'y prendre et redoutant le retour de ses terribles douleurs. Je suis seule auprès de lui et ne pouvais en charger autre que moi. Enfin, ce matin j'ai pris mon courage à deux

mains et du mieux que j'ai su, j'ai entamé l'affaire qui a été résolue et on fera et enverra cette démission.

J'espère que sa santé n'en souffrira pas essentiellement, à en juger par le moment. Il a pris sa soupe et paraît s'être endormi après, car j'ai été dans sa chambre et il n'a pas remué; s'il dort cela lui fera du bien, le fera digérer et le calmera, cette trêve d'avec ses pensées ne peut que lui être salutaire.

Tu sens, mon cher fils, si au milieu de tant d'épreuves si pénibles, ta présence ne me serait pas une consolation; mais je sens aussi que ce n'est pas le moment de se laisser aller à ce que le sentiment dicterait, qu'il faut que chacun soit sur sa brèche, toi à Londres et moi ici.

L'Amis, d'abord ne veut jamais que l'on remue, mais dans ce moment-ci il trouve mille nouveaux inconvénients à ce que tu viennes et il peut avoir raison jusqu'à un certain point; ainsi prenons patience et attendons des tems meilleurs, ils viendront, s'il plaira à Dieu! En attendant, ils sont bien tristes, bien inquiétans sous tous les rapports. La famine nous menace et qui sait ce qui l'accompagnera. Adieu, cher fils, ne t'allarme pas, les choses sont calmes.

Un brano edito in A. COLOMBO, I, p. 413.

<sup>1</sup> Allude all'articolo di Roberto, *Nuove crisi della R. Galleria*, pubblicato nell'*Opinione* di sabato 25 novembre (a. VII, n. 324), contro i miseri ripieghi consigliati dal Ministero per salvare dall'incuria le collezioni della Regia Pinacoteca e per deplorare il « progressivo deperimento a cui si abbandona uno dei più nobili istituti del re Carlo Alberto ».

<sup>2</sup> Poiché il Senato aveva stabilito la propria sede a Palazzo Madama, trasferendo gli uffici nelle stesse sale in cui erano esposti i quadri della Galleria, quest'ultima dal 1848 in poi si vide costretta a chiudere i battenti durante le sessioni parlamentari. Inoltre, il riscaldamento nei mesi invernali e la trascuratezza degli impiegati rischiavano di danneggiare gravemente il patrimonio artistico esposto. Per risolvere la questione, Roberto aveva suggerito di sistemare altrove gli uffici del Senato; il ministero, invece, propose di trasportare i quadri nelle soffitte del palazzo dell'Accademia delle Scienze. Il progetto non ebbe esecuzione, tuttavia Roberto agli inizi di dicembre diede le dimissioni da direttore della Regia Pinacoteca, carica che ricopriva dal 17 luglio 1832.

429.

Mercredi, 6 décembre 1854.

Mon cher fils,

J'ai reçu hier au soir ta lettre du 2. Je réponds de suite, pour achever de te tranquiliser. Les choses vont si bien en ce qui regarde

ton père, que si rien n'arrive plus à la traverse, je reprendrai mes habitudes de correspondance usitées. Les progrès ont toujours continué, il mange son poulet avec grande satisfaction, dort ensuite et a de très bonnes nuits. Du reste, aucune douleur, ni palpitation, ni oppression, il prend même en patience l'ennui de son existence passive, qui se prolonge bien longtems et m'attriste pour lui.

Nous avons donc passé, sans qu'il s'en ressentit, cette dernière bourrasque de la démission<sup>1</sup>, que je redoutais tant. Elle est donnée et bien donnée, nous n'avons pas encore de réponse, mais nous savons ce qu'elle sera. Pour mon compte, la secousse a été si forte, si prolongée, si répétée, que j'en sens encore l'ébranlement, sans être le moins du monde malade. Il me prend des paroxysmes de frayeur vague, même quand rien d'actuel ne le motive. Il me faudra un bien long calme pour sortir de cet état-là. Ce qui m'effraie, c'est l'opinion de Riberi qui veut que ce soit une affection de cœur; Tarella est d'un autre avis et dit que les maladies des viscères abdominaux présentent les mêmes symptômes que les maladies de cœur, et soupçonne toujours la présence de *calcoli* biliaires se formant dans la vessie du foie, et qui a leur passage causent ces grandes douleurs. Je l'ai vu effectivement chez d'autres personnes et notamment chez Magnon. La manière dont ces coliques viennent, procèdent et quittent tout à coup sans laisser d'incommodités, me persuadent d'autant mieux que cette maladie n'est pas dangereuse et qu'il y a des spécifiques pour la combattre. Je désire donc qu'il en soit ainsi, mais le poids de l'opinion de Riberi ne laisse pas que de venir souvent abattre mon courage. Tu sais bien la sauvagerie de ton père, ces dispositions-là ne font que croître et embellir en avançant en âge, et ce qu'il redoute le plus de la maladie c'est la convalescence, à cause des visites qu'il ne peut éviter. Pour ne fâcher personne il ne voit personne, ni son frère, ni le mien, ni l'Amis. Il faut dire aussi que le médecin lui recommande instamment de ne pas parler, et que lui-même se plaint de fatigue et sa voix s'altère s'il parle de suite, ou s'anime un peu.

Maintenant, je répondrai à l'article télégraphe. Le dimanche<sup>2</sup>, sous la double pression de l'état souffrant de ton père et de mes propres souffrances qui me faisaient craindre de devoir m'aliter, je consultai mon frère sur la convenance de te faire prévenir; mon frère, après réflexion, pensa que c'était le plus sûr, et il se rendit chez Cavour pour combiner la chose, et Cavour dit qu'il prenait l'affaire sur lui et t'expédiait le soir une dépêche télégraphique qui t'autoriserait à partir si la famille te réclamait. As-tu reçu cette dépêche le dimanche au soir, ou n'as-tu eu que l'autorisation Dabornida plus tard?

Ton père ignore les dépêches télégraphiques, je lui ai seulement parlé de celle de Cavour, comme d'un bon procédé. Te voir lui faisait plaisir, mais il craignait que cela ne portât des inconvéniens dans l'expédition des affaires, dans un moment aussi critique, et a trouvé tout simple que sans nécessité tu ne sois pas venu.

L'affaire Emmanuel Poupon ne laisse pas que de me tourmenter. Ici on a jugé qu'il valait mieux qu'il restât; il va à l'université pendant quelques mois, il doit suivre ensuite un cours chez Boggio<sup>3</sup>. Quant à lui, il ne demande pas mieux, car il voit plus de monde et s'amuse davantage, mais travaillera-t-il assez pour réparer le tems et l'échec éprouvé? Je puis peu m'en occuper et je ne vois guère Ciccio, qui a assumé cette direction. Il est d'un grand enfantillage, cependant je vois que s'il y a quelqu'un qui le gêne un peu, il est susceptible de prendre une bonne contenance. Il aurait besoin de vivre avec des gens sensés et point ennuyeux. Il me semble que Charles ne perd pas tout à fait son tems à Londres; penses-tu qu'il vienne pour la Noël, comme il avait promis? On voudrait savoir à quoi s'en tenir.

Maintenant adieu, cher fils, nous t'embrassons bien affectueusement. L'Amis n'est pas content des 3 mois accordés à la Russie.

<sup>1</sup> Cfr. lett. 428, nota 2.

<sup>2</sup> 3 dicembre.

<sup>3</sup> L'avvocato Pier Carlo Boggio (1827-1866), dal 1848 al 1852 collaboratore del *Risorgimento*. Nel 1856 fondò il nuovo giornale cui ridiede il titolo di *Risorgimento*. Nel 1857 fu deputato alla Camera. Fu dottore collegiato nel collegio della Facoltà di Legge.

430.

Jeudi, 14 décembre 1854

Mon cher fils,

J'ai laissé Christine auprès de notre convalescent et j'en profite pour répondre à ta dernière lettre du 6<sup>1</sup>. Les choses continuent à être calmes, ici. Aujourd'hui ton père a permission de se lever pour faire son lit. Du reste, il mange de bon appétit ce qu'on lui permet de manger, dort tranquillement et ne ressent aucune incommodité. Pourvu que cela dure! Ce qui me surprend c'est sa résignation à la vie qu'il est contraint de faire depuis deux mois, elle n'a pas

l'air de lui coûter excessivement, contre toutes ses habitudes passées. Pour moi, je m'en attriste pour lui.

Je ne vais pas mal pour mon compte, seulement les jours où je m'alarme je ne puis pas manger, mais il n'y a pas grand mal à cela, c'est un préservatif contre le gastrique. J'ai aussi été au régime de la magnésie; tu as bien fait d'en prendre, c'est un remède *bland* qui ne tracasse pas. Les pilules, faites d'un grain de bismut avec ce qui faut de *legno quazio* pour composer la pilule, sont très bonnes pour l'estomac; ton père s'en trouve bien, on en prend trois dans les 24 heures.

Je ne vois actuellement que bien peu de personnes pour avoir une idée de l'opinion, sur les grandes affaires. Ton père ne rêve que contingents<sup>2</sup>, mais il n'est pas assez au fait des circonstances particulières, qui peuvent influencer une décision aussi grave. Max est du même avis.

J'ai interpellé l'Amis, qui au fond approuverait la chose, mais il dit que cela dépend des conditions et propositions que l'on ferait. D'abord à nos frais, non certainement; car nous ne le pourrions pas absolument. Avec les Autrichiens non plus, ce serait trop impopulaire, donnerait beau jeu à ceux qui ne cherchent que le scandale et nous mettrait trop en contradiction avec nos précédents. Quant à l'opinion plus générale, elle est partagée. Tout ce qui est rouge, rose, ou même blanc-rose, ne serait pas favorable. Les *codins*, par trop non plus, mais l'Amis dit que les gens sensés approuveraient. Reste à savoir quel nombre nous en avons. Dans ce moment-ci, moins nous aurions de bouches à remplir et mieux vaudrait pour nous, car le pain est à seize sous le kilo. Il est vrai que le *Municipio* en donne aux pauvres gens, au coût, c'est-à-dire dix sous le kilo et il est très bon.

Quand je commencerai à respirer sur la santé de ton père, il faudra que je m'inquiète du sort de mon établissement, qui menace ruine de tous côtés. Mon frère, qui le soutenait, ne peut plus faire ce qu'il faisait, grâce à Charles qui tire des lettres de change sans se gêner, six mille francs par mois, et maison montée ici, et tant de sorties auxquelles on ne peut se dispenser de faire honneur. L'oncle Duc, qui nous aidait fort, n'a rien laissé que vingt Marmotines sur les bras, dont nous avons peine à persuader les Giriodi de prendre soin. La cherté excessive des vivres, qui augmente fort la dépense, tout cela nous a mis par terre, et il était question de fermer boutique, dans un moment si critique que je craignais un soulèvement

des pauvres. Enfin, à force de nous *industrier*, j'espère que nous pourrons traverser ce terrible hiver, au printemps nous aviserons.

On a fait ces jours-ci, une *razia* de brouillons et mauvais drôles<sup>3</sup>, qui complottaient pour faire du désordre, 46 ont été arrêtés à Turin et peut-être deux cents dans les provinces. On a expédié tout cela en Amérique.

Voici une affaire que j'ai envie de te communiquer, mon cher fils. Il y a peu de jours, mon frère vint me dire, que Camille avait demandé à sa nièce si tu ne devais pas venir. La nièce a répondu qu'elle ne pensait pas, puisque dans ce moment nous étions rassurés sur l'état de ton père; à cela l'autre dit qu'il lui revenait que tant ici qu'à Londres cela avait fait une mauvaise impression que tu ne fusses pas venu; et la nièce de dire que si nous nous étions désistés, c'était par délicatesse et par discrétion, vu le moment où les affaires pouvaient souffrir de ton absence. A cela, il a dit que s'il n'y avait pas de raisons de famille, dans lesquelles il n'avait pas à entrer, qu'il proposait d'avoir l'air de te demander pour son propre compte. Moi, qui ne voulais pas qu'on crût qu'il y avait des difficultés de famille, j'ai répondu que je le laissais juge de la convenance, que j'étais toujours enchantée de te voir et que ton père ne s'en privait que par discrétion. Maintenant tu réfléchira sur tout cela et tirera tes conséquences. Nous verrons aussi quelle suite on y donnera.

Je ne sais où Max prend ses recommandés<sup>4</sup>, je te conseille de t'en méfier. Je lui ai reproché cet espèce de *dulcamara* qu'il t'a expédié et il en a beaucoup ri. Au reste, je ne suis guère contente de Max: il tousse continuellement, il est tout disloqué et ne tient plus ensemble<sup>5</sup>, cependant il vante toujours sa médecine et crie toujours après nos médecins.

Ton père voudrait savoir si les canons Perkins sont vraiment une invention qu'on puisse utiliser et pourquoi on ne les emploie pas, qu'on n'en parle même plus. Il est toujours fort occupé de la Crimée et puis il aime les moyens violens. Après, il t'embrasse chèrement. Moi aussi, cher fils, te recommandant de te soigner, je n'ai pas besoin d'ajouter à mes sollicitudes. Je t'assure qu'il ne se passe pas de jour que je n'aie quelque grosse anxiété. Adieu, je retourne à mon poste.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 489-490.

<sup>1</sup> Nella lettera del 6 dicembre Emanuele aveva giustificato il suo mancato viaggio a Torino, con le difficoltà politiche del momento (A. COLOMBO, I, p. 413).

<sup>2</sup> Il contingente sardo per la guerra di Crimea. A proposito della partecipazione piemontese al conflitto, Cavour il 22 dicembre scrisse alla contessa Paulina Rasini: « Les questions qui se débattent actuellement à Paris nous intéressent au plus haut degré. La grande lutte d'Occident contre l'Orient ne peut rester sans influence sur notre pays, qui d'un jour à l'autre peut être appelé à y prendre une part active. Nous sommes très disposés à le faire. Le Piémont n'a jamais été avare ni de son sang, ni de son argent lorsqu'il s'est agi d'une grande cause, ou de maintenir le rang qu'il occupe dans le monde » (C. CAVOUR, *Epistolario*, XI, p. 499). Il problema della partecipazione alla guerra d'Oriente stava molto a cuore a Roberto, che alcuni mesi prima, il 4 aprile 1854, aveva scritto al figlio: « Je ne comprends pourtant pas pourquoi, puisque le Dieu des victoires est en général pour les plus gros bataillons et puisque toutes les nations de l'Europe sont appelées à profiter de la future ouverture des Dardanelles et des avantages qui en résulteront pour leur commerce, pourquoi on n'aurait pas invité notre Gouvernement par exemple et ceux de l'Espagne, du Portugal, voire même celui de Naples même à fournir un contingent proportionné à leurs moyens. Nous pourrions leur fournir 12 à 15 mille hommes » (*Souvenirs historiques*, pp. 488-489).

<sup>3</sup> Margherita di Collegno il 14 dicembre annotò: « Si fanno arresti a Torino ed a Genova di un centinaio di emigrati, forse per prevenire qualche vergognosa dimostrazione al passaggio delle truppe francesi da Genova » (M. COLLE-GNO, *Diario*, p. 216).

<sup>4</sup> Nella lettera del 1° novembre 1854, Massimo aveva annunciato al nipote la visita di un certo Mr Calcagno di Cuneo, e aveva pregato Emanuele di riceverlo con la sua « innata gentilezza » (N. BIANCHI, p. 255). Probabilmente il raccomandato di Massimo non si mostrò all'altezza della situazione, e il 29 gennaio 1855, lo zio scriveva al nipote: « J'ai appris de ta mère que mon dernier recommandé a eu le malheur, dans une occasion d'apparat, d'évoquer une de ces toilettes qui jettent le trouble dans les âmes comme la tienne. Hélas que veux-tu? » (N. BIANCHI, p. 257).

<sup>5</sup> Da qualche tempo, Massimo, nelle sue lettere, si lamentava delle cattive condizioni di salute. Il 10 ottobre aveva scritto a Luisa: « Sono tornato a Torino ieri l'altro, alquanto *in tocch* per la mia gamba che mi fa soffrire assai » (G. CARCANO, p. 459). E il 1° novembre al nipote Emanuele: « Ma jambe a commencé au mois de juin à me tourmenter. A Florence on a pris cela pour un rhumatisme et l'on m'a traité en conséquence; *sempre peggio* » (N. BIANCHI, p. 253).

431.

Samedi, 24 décembre 1854

Cher fils,

Je t'écris de la part de ton père, qui me charge de te tranquilliser, afin que l'inquiétude ne nuise pas à ta santé. Je ne demande pas mieux que de l'essayer et d'y réussir, mais je ne réussis pas à le calmer lui-même, je ne sais si je serai plus heureuse avec toi. Quant au physique ton père va actuellement très bien. Il mange et

dort, reste plusieurs heures levé sur son canapé et n'a aucune incommodité. Mais sa tête a une activité désespérante, ne voyant personne il rumine toujours et quand il a une idée, il faut qu'il la mette en action. Il se cache de moi, je ne dois avoir l'air de rien savoir et sous-main il faut que je m'évertue à rompre ses projets, rôle qui convient bien peu à ma nature franche et sincère, mais qu'il me faut forcément remplir, et je ne réussis pas à détourner tous les inconvénients, en y ajoutant la crainte qu'il ne se fasse mal à la santé, crainte qui me domine toujours; cela me compose une existence tourmentée, à laquelle je résiste pourtant, étonnée de me trouver plus forte que je ne croyais.

J'ai reçu ta lettre hier au soir et j'y ai vu avec peine que tu avais à te plaindre de ta santé; je te prie de la soigner beaucoup, je pense que tu es dans un état un peu nerveux, et que tu aurais besoin de mouvement et de distraction. J'espère que le Christmas t'apportera un peu de vacances, dont tu pourras profiter pour te secouer, te reposer et te distraire.

Je ne sais si tu fais usage d'eau de seltz, j'y ai recours quand j'ai de la peine à avaler et je m'en trouve assez bien. J'ai aboli le dessert pour mon compte et y ai substitué une petite tasse de thé, qui m'ôte l'enflure et le poids que je sentais après mes repas. Si tu as quelques bribes de tems, donne-moi de tes nouvelles pour que je n'aie à ajouter cette inquiétude aux autres.

Charles est arrivé hier soir, bien portant, il a eu très beau tems; aujourd'hui nous avons un *scirocco* très prononcé, bien peu sain et bien peu sûr pour la mer. Je n'ai pas encore vu Charles, mais il s'est fait annoncer et je l'attens. Ce matin je suis sortie du service de la pauvre Camille<sup>1</sup> avec le Nocle, qui m'a de nouveau parlé de l'affaire dont je t'avais écrit dernièrement, s'étonnant qu'il n'en fût plus question; je lui dis que tout cela me semblait des simagrées, mais il me dit que non, que l'on désirait une entrevue et voulaient lui donner une apparence de famille. Je laisse agir nature.

Ton père dit que tu as bien fait de rester, que tu as trop à faire en ce moment et s'il n'y a pas de nécessité actuelle, il préfère que tu viennes plus tard pour plus longtems. Qui sait si la politique le permettra? Je n'ai pas eu l'idée de te demander de l'argent, mon pauvre enfant, je sais que tu n'en as pas de reste. Nous tâcherons de nous industriier de recueillir toutes les miettes pour passer ce terrible hiver, au printems on avisera.

Je te quitte car la voiture m'attend; je vais voir si je puis organiser certain écran que je voudrais donner à mon frère. Ce sont des

jours pleins d'activité que ceux-ci, je m'épargne tant que je puis. Jeudi<sup>2</sup> pour la première fois j'ai dîné à la maison Alfieri.

Adieu, donc, cher fils, bonnes fêtes, bon an, que le bon Dieu te préserve et te dirige. Je t'embrasse.

<sup>1</sup> Cfr. lett. 427, nota 6.

<sup>2</sup> 22 dicembre.

432.

Le 1<sup>er</sup> 1855

Mon cher fils,

Je n'aimerais pas commencer une nouvelle année sans passer quelques momens avec toi, qui me fassent un bon augure. Celle qui vient de s'écouler a été si pénible, si triste à passer que je suis bien aise de penser qu'elle ne reviendra plus. Mais ce que nous réserve celle qui commence, c'est ce qu'il n'est aisé de prévoir! Les tems sont gros d'événemens, j'aimerais assez l'accouchement de la souris, mais je crains que l'opération soit longue et laborieuse.

Ton père continue à bien aller, hier il est venu dîner à table; mais la saison est devenue assez rigide et il se conduit avec beaucoup de prudence, il ne parle pas de sortir et il a bien raison.

Pour que rien ne nous manque en fait de calamité, nous avons eu la nuit du 29 une assez forte secousse de tremblement que je n'ai pas ressentie, à mon grand étonnement.

Ces jours passés, on est venu nous dire qu'il y avait à la douane un paquet adressé à ton père: nous ne savions ce que ce pouvait être et l'avons fait réclamer, nous avons été fort étonné de voir paraître cette certaine toile d'Irlande que tu avais expédiée il y a trois ans. Dis-moi si tu ne l'avais pas envoyée au Ministère, car il me semble que c'était de là que nous aurions dû la recevoir, mais on aura voulu nous faire payer les droits. Enfin nous la tenons, elle est fort bien et ton père te remercie et te dit mille amitiés.

Notre Ministère se trouve comme dans un tremblement de terre et ne sait s'il y résistera. La loi sur les couvents<sup>1</sup> pourrait bien lui donner la dernière *spinta*. Elle passera aux Députés, mais au Sénat il y a assez de probabilité qu'elle échoue. Et comme il y a passablement de mauvaise humeur dans le pays à cause de la misère, des

contributions, des affaires religieuses etc., on crie et on désire un changement qui pourrait bien n'être qu'un changement de personnes, les conditions étant plus difficiles à changer. Va sans dire que nous aurions un Ministère Revel<sup>2</sup>, c'est entendu. Celui-là serait pour le contingent<sup>3</sup>, Revel s'est tout à fait prononcé à cet égard. On commence à s'en préoccuper dans la presse et dans la société, les uns le veulent, les autres ne le veulent pas. Les uns ne voudraient pas y aller, les autres qu'on y en envoie d'autres. Il faudrait une volonté ferme qui dît ce qu'il faut faire et qui le fît exécuter.

Je n'ai plus rien reçu de toi, et dans ta dernière lettre tu n'étais pas assez bien; écris-moi un mot pour me dire comment tu vas, et tâche d'aller comme il faut. Je te souhaite toutes sortes de bonnes choses pour le 55, santé, succès, repos, liberté et tout ce qui peut t'être avantageux sous tous les rapports.

Charles est arrivé en même tems que ta lettre, il me semble jouir de la *bramata*; sa femme a été fort souffrante d'une dent qu'elle a fini par faire arracher avec peu de profit. Hier soir, cependant, elle a fait sa première au théâtre (il y a un très bon spectacle)<sup>4</sup> et le matin elle s'est trouvée mal à la Messe.

Je vais ce soir dîner avec eux et avec l'Amis. Je leur porte mes petites étrennes, un panier en velour cerise à Joséphine, un classe-papier à Charles, un grand écran à César et un ménage à la petite. Je me ruine pour des gens qui ne savent que faire de mes dons. Pour moi, je n'ai pas d'étrennes, mais bien des ennuis qui me tombent dessus, patience quand ce n'est que cela.

Et maintenant, mon cher fils, il faut que je finisse si ma lettre doit partir, car je ne dispose guère de moi. Je t'embrasse de cœur et souviens-toi de me donner des nouvelles des canons Perkins.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 490-491; ristampata in L. CHIALA, V, p. 338.

<sup>1</sup> Il 28 novembre 1854, il governo aveva presentato alla Camera il progetto di legge sui conventi, proposto da Rattazzi, che prevedeva la soppressione delle comunità religiose che non si dedicassero alla predicazione, all'istruzione e all'assistenza degli infermi e l'attribuzione del loro patrimonio a un ente pubblico da istituirsi appositamente.

<sup>2</sup> Ottavio Thaon di Revel non approvò la politica religiosa del governo sull'abolizione del foro ecclesiastico e sul matrimonio civile, e si schierò all'opposizione soprattutto per la legge sulla soppressione delle corporazioni religiose.

<sup>3</sup> Pochi giorni dopo, il governo di Torino aderì all'alleanza franco-inglese,

che tra l'altro comportava l'invio di un contingente di 15 mila uomini, comandati da un generale agli ordini di lord Raglan, per combattere contro la Russia.

<sup>4</sup> Al teatro Regio, il 25 dicembre 1854, erano iniziate le rappresentazioni de *Gli Ugonotti*, opera ballo in 5 atti con musica di G. Meyerbeer; lo spettacolo ebbe 18 repliche.

433.

Dimanche 7 janvier [1855] <sup>1</sup>

Voilà, cher fils, le Gianotti qui me demande mes commissions pour Londres, mais je n'ai pas beaucoup de tems à disposer; je veux pourtant qu'il te porte un mot de moi, tu pourrais te scandaliser s'il en était autrement et pourtant je t'assure que mes momens sont gaspillés, de façon que je ne trouve de tems pour rien, malgré que je réduise mes rapports de société à leur plus simple expression.

Cette dernière semaine écoulée, ton père a un peu rétrogradé, après être déjà venu à table, le dernier jour de l'an. Je fus dîner à la maison Alfieri le 1<sup>er</sup> du 55 et il en profita pour se faire donner du *Chapon de Galère*, le médecin attribue à cela qu'il ait été un peu incommodé le mercredi et jeudi <sup>2</sup>. Il a eu un peu de fièvre, et est resté au lit et à la diète, mais nous avons évité la colique, il n'y a que la palpitation qui s'est un peu prononcée à mon grand regret. Maintenant, ce petit incident paraît fini, mais c'est toujours un retard dans la guérison et voilà déjà bientôt trois mois que nous soupirons pour l'obtenir. Moi-même, je dus subir une petite cure; il était difficile de traverser tant de péripéties sans s'en ressentir, et les médecins, m'ayant trouvé le cœur et le foie un peu compromis, m'ont ordonné des sangsues que j'ai subies mercredi, et des pilules que je m'administre consciencieuse; moyennant cela je ne vais pas trop mal.

Je suis bien aise que ton régime t'ait réussi, mon cher fils, je connaissais de réputation la teinture de rhubarbe et je t'en avais même demandé l'an passé, mais comme il y a des pharmaciens ici qui reçoivent des remèdes anglais, je m'informerai s'ils peuvent s'en procurer.

Une des choses qui a contribué à *dissettare* ton père dernièrement c'est, je crois, qu'il s'est préoccupé de l'idée du tremblement de terre, qui lui a valu deux nuits blanches. Lui, qui d'habitude ne craint rien! Il faut bien dire que toutes ces idées, qui s'emparent de lui et le dominant, tiennent à l'état de sa santé. Cette préoccupation a succédé à celle du contingent <sup>3</sup>, qui ne lui sortait pas de la tête, et je t'envoie de sa part la lettre qu'il avait écrite à ce sujet. Je tâche,

autant que je peux, d'aller au devant de ses préoccupations, ou de les atténuer autant que possible et je travaille pendant le jour à defaire ce qu'il fait la nuit, car pendant ses insomnies, sa tête travaille toujours, il faudrait seulement pouvoir tourner cette activité vers quelque occupation plus calme, car l'empêcher n'est plus possible.

Tu fais très bien de ne pas prendre de décision dans les moments d'émotion, il faut du sang froid pour décider avec justice et sagesse, mais chez ton père les idées font toujours la boule de neige, au lieu de s'amoinrir elles deviennent des avalanches, surtout depuis qu'il est malade.

Nous avons notre jeune homme qui se dissipe beaucoup, il y a de ces élégantes qui ont mis le grapin sur lui; cette société ne vaut pas grand chose et rien pour lui. Je crains bien que ses études s'en ressentent<sup>1</sup>, Dieu veuille qu'il ne se prépare pas un second échec, qui serait irréparable. J'en ai parlé à Ciccio et dit un mot à Salvator.

L'Amis a pu faire ta commission à Bertinatti, qui s'y est montré fort sensible, mais ne partira qu'au printemps. Comme je lis tes lettres à ton père, quand tu me parles de lui met l'article dans une place et de manière que je puisse facilement le sauter sans faire de verbiage.

Charles fait sa vie ordinaire, toujours hors de la maison, et tourmente son oncle pour se faire envoyer quelque part. Sa femme est sur pied, son père bien triste.

Adieu, cher fils, je t'embrasse en courant.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> 3 e 4 gennaio.

<sup>3</sup> Cfr. lett. 430, nota 2; lett. 432, nota 3.

<sup>4</sup> Emanuele Villamarina si apprestava a ripetere gli esami di ammissione al servizio volontario per entrare nei ruoli della diplomazia (cfr. lett. 426, nota 1).

434.

Le 19 janvier 1855

Mon cher fils,

Je retardais à t'écrire pensant qu'il pourrait bien m'arriver une de tes lettres en réponse à celle que j'ai donnée à Gianotti, mais ne la voyant pas arriver, je m'exécute.

Notre année 55 ne commence pas sous de bien bons auspices; nous avons perdu cette angélique Reine mère<sup>1</sup>, qui faisait tant de bien et était si bonne pour tout le monde, un être intermédiaire entre le ciel et la terre. Maintenant la Reine Adèle<sup>2</sup>, qui se trouve aussi entre la vie et la mort, puis le Duc de Gênes<sup>3</sup> qu'on saignait pour la septième fois, on le dit même administré, mais je n'en suis pas sûre. Toute cette fatalité, qui pèse sur la famille royale, répand un voile de tristesse, je dirai même de terreur sur le public, et chacun fait ses commentaires dans son sens et parmi il se dit force *spropositi*.

Chez nous, les choses n'ont pas très bien été ces jours passés; maintenant cela va de nouveau bien, et ce qui me donne du courage et de l'espoir, c'est que l'on connaît maintenant la cause de ces atroces coliques. Samedi passé<sup>4</sup>, mon père s'en était de nouveau ressenti. Le dimanche il avait été tout à fait bien, mais dans la nuit il fut repris avec beaucoup de violence et le paroxysme dura 16 heures, pendant lesquelles on lui fit deux saignées, ensuite de quoi la crise finit.

Tarella avait toujours dit que, d'après tous les symptômes, il pensait qu'il se formait des calculs dans la vessie du foie, mais la preuve matérielle manquait. Maintenant cette preuve existe et on sait au moins quel est l'ennui et avec quelles armes il le faut combattre. On laisse tout à fait calmer l'irritation que peut avoir laissée la dernière attaque, et puis on procèdera aux spécifiques qui sont indiqués pour prévenir de nouvelles crises; j'espère que la maladie et la cure étant bien connues, on amènera l'entreprise à bonne fin.

Maintenant le malade est tout à fait sans souffrances, et s'occupe de quantité de choses, avec sa vivacité ordinaire, que je voudrais bien pouvoir calmer. Il fait sans cesse des projets qu'il veut ensuite réaliser, ce qui nous donne une activité extraordinaire.

Dans ce moment-ci la loi sur les couvens<sup>5</sup> est la grande préoccupation de tout le monde, et quoique je prenne part à une question aussi grave et qui peut avoir des conséquences plus graves encore, j'ai bien soin de rester dans mon coin pour ne pas entendre toutes les *dicerie* qui se font à tort et à travers. Il est fort douteux que la loi passe au Sénat quoique le Ministère s'en flatte. Nous avons compté 55 votes contraires et dans les autres il y en a de douteux. Je crois que de graves perturbations pourraient naître de cette mesure si elle était adoptée. Il faudrait expulser par violence les habitants des cloîtres, ce qui serait déjà d'un déplorable effet. Ensuite les curés ne pourraient accepter ce que le Gouvernement leur assi-

gnerait sans risquer d'être suspendus par leurs évêques. Où voudrait-on envoyer tout l'Episcopat en exil et emprisonner les curés? Et, ceux de ces derniers qui accepteraient seraient schismatiques comme les prêtres assermentés de la révolution. Enfin, c'est une malheureuse idée qu'on a eu là.

Le Cabinet est toujours mutilé. Personne ne veut se persuader d'entrer dans ce gûepier. Je ne sais comment il s'en tirera, cela dépendra apparemment de l'issue de cette scabreuse question.

Samedi [20 gennaio]

Je n'ai pas pu finir ma lettre hier, je la reprends aujourd'hui, et je t'accuse réception de ta petite lettre à ton père arrivée hier soir, dont il te remercie en te disant mille choses affectueuses. Cette dernière nuit a été très bonne, il a dormi depuis 9 heures 1/2 jusqu'à trois, c'est fort heureux, après en avoir passé plusieurs blanches, aussi se sent-il tout restauré ce matin. Je crois que le *taraxacum*<sup>6</sup> entrera aussi dans ses pilules, il est pourtant singulier que toute la famille se trouve en même tems prise au foie. J'en suis bien fâchée pour toi, mais j'espère que les remèdes feront leur effet et te débarrasseront de cette mauvaise inclination.

Nous faisons actuellement une quantité de beaux projets et nous occupons fort des eaux de Vichy, pourvu que cette bonne volonté dure jusqu'au moment de la réaliser.

Le choses vont de plus mal à la Cour. La pauvre Reine en était à ses derniers momens. La journée ne se passera pas sans que tu reçoives la fatale dépêche. Le Duc de Gênes s'en va aussi, selon toute apparence. Quelle catastrophe! Le Roi est dans un état violent, on ne sait ce qu'il est capable de faire, il va se trouver dans un bien terrible isolement. On n'a plus convoqué la Chambre, on croit qu'on va laisser tomber la loi sur les couvens, qui provoque plus de opposition qu'on ne supposait et que le Roi sera peu disposé à signer dans les circonstances actuelles<sup>7</sup>. Le Ministère est bien chanceux. Le traité d'alliance<sup>8</sup>, bien reçu par toutes les personnes sensées, gagne tous les jours en popularité. L'armée accepte avec satisfaction sa destinée. Beaucoup de *dilettanti* voudraient partir, on s'en soucie peu. Dans les salons le fanatisme prend peu. Chacun craint pour celui qui lui appartient. Il fallait s'y attendre.

Adieu, cher fils, soigne-toi bien et ne t'inquiète pas de nous, qui sommes beaucoup plus tranquilles depuis que nous savons ce qu'il y a à faire. Je t'embrasse de cœur.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 491-492; ristampata in L. CHIALA, V, pp. 339-340.

<sup>1</sup> La regina madre Maria Teresa Savoia Asburgo, vedova di Carlo Alberto, giunta a Torino da Moncalieri per assistere la nuora Maria Adelaide vicina al parto, si ammalò di polmonite e morì all'età di 53 anni il 12 gennaio 1855.

<sup>2</sup> La regina Maria Adelaide di Savoia l'8 gennaio aveva partorito un principino, al quale fu imposto il nome di Vittorio Emanuele Leopoldo Maria Eugenio. La giovane regina, spossata dalla ininterrotta serie di gravidanze, era morente. La sua prima figlia era nata undici mesi dopo il matrimonio e gli stessi biografi del re non sono sicurissimi sul numero delle gravidanze, ma le genealogie più attendibili elencano la nascita di otto figli (A. GRIMALDI, *Il Re «buono»*, Milano, 1980, p. 19).

<sup>3</sup> Il duca di Genova era stato colpito da una congestione polmonare. Il 16 gennaio Margherita di Collegno scrisse sul diario: « Il duca di Genova, roso dal dolore di veder morire la madre e da quello di non poter andare colle truppe in Crimea, peggiora molto di salute » (M. COLLEGNO, *Diario*, p. 228).

<sup>4</sup> 13 gennaio.

<sup>5</sup> Cfr. lett. 432, nota 1.

<sup>6</sup> *Taraxacum officinale*, conosciuta come « dente di leone », una delle piante officinali più diffuse e note, assai utilizzata per la sua funzione di stimolante della funzione epatica.

<sup>7</sup> Il 19 gennaio 1855 Cavour scrisse a Massimo d'Azeglio: « Parmi potresti leggere al Re le belle cose che gl'Inglesi scrivono di noi: ciò gioverà a rialzare i suoi spiriti molto depressi, e ad allontanare il pericolo che un sozzo intrigo di preti e vecchie bacchetone [*sic*] non mandino in rovina il paese, quando appunto pareva la sorte arridergli più propizia » (C. CAVOUR, *Epistolario*, XII, pp. 25-26).

<sup>8</sup> La discussione sul trattato di alleanza con l'Inghilterra e la Francia (cfr. lett. 432, nota 3), avviata il 2 febbraio, impegnò la Camera dal 3 al 10 febbraio, giorno in cui l'alleanza fu approvata con 101 voti favorevoli e 59 contrari nell'appello nominale, con 95 voti a favore e 63 contrari, nello scrutinio segreto.

435.

Le 27 janvier 1855

Mon cher fils,

J'ai bien reçu, avant hier soir, ta petite lettre du 21, mais Mr Billia<sup>1</sup>, retenu à Paris par des commissions du Gouvernement, ne m'a pas apporté ce que tu m'annonçais. Je regrette que tes envois ne figurent pas dans ma petite exposition du jour, mais ce sera pour plus tard, et je t'en remercie toujours; plus tard ma reconnaissance sera plus explicite et je te la témoignerai avec connaissance de cause.

Jusqu'ici je n'ai qu'un magnifique verre à eau de l'Amis; il est

arrivé ce matin avec un ballot, qui me fit croire qu'il contenait un service de 24 couverts. Ensuite j'ai une boîte à thé de Joséphine, fort jolie, et un encrier à tête de lion de Jenny. J'attens le bouquet de Bonhommet<sup>2</sup> et peut-être celui de Charles, à qui j'avais donné un classe-papier en bois de rose garni en bronze pour ses étrennes. J'avais à la même occasion donné à son père un grand écran fait par moi, à Joséphine une corbeille en velours cerise, un encrier en bronze à l'Amis et une petite statuette de S. Jean à Jenny. Voilà mes petits présens qu'on me *rémunère* à présent.

Il fait un froid assomant, nous avons eu beaucoup de neige, j'espère qu'elle garantira notre blé et guérira du criptogame, du moins on s'en flatte. En attendant, le remède est violent, aussi je ne sors presque pas, et j'ai pourtant contre mes habitudes des engelures aux mains. Il y a beaucoup de malades.

Je crois bien que tu as été confondu par nos tristes événemens. Quel terrible début dans l'année. Espérons que la suite sera moins fâcheuse. Nous sommes dans le deuil le plus foncé et mornes à l'avenant. Un joli carnaval dont les pompes funèbres font tous les frais. Je n'ai rien vu, c'était trop triste. Ces bonnes princesses<sup>3</sup> laissent de grands regrets et une sorte de stupeur et de panique. Le Roi est bien impressionné. Les enfans désespérés; ils ont grande raison. Le Duc de Gênes va mieux, il a surmonté la maladie aigüe et n'a pas empiré son état, on peut dire, chronique. C'est un sursis. Le petit prince Oddon, qui a attrapé un point de côté à Moncalier où on avait envoyé les enfans au premier moment, va mieux aussi.

Chez nous, les choses vont bien actuellement. Ton père prend les eaux de Vichy et en est fort content, bientôt arriveront les pilules. Il s'occupe toujours beaucoup de son voyage de Vichy, dont il se promet toutes sortes de satisfactions, nous verrons s'il persévèrera jusqu'au bout.

Nous aussi nous attendons avec anxiété la discussion sur le traité<sup>4</sup>, qui a été présenté hier à la Chambre. Aujourd'hui, on s'en occupe dans les offices. L'opposition ne manquera pas. La droite me semble la plus *accanita*; mais la gauche n'est guère favorable. On espère dans les centres. Au Sénat, il y aura des opposans aussi. Il y a ces malheureux articles du *Times*, qui ne sont pas faits pour donner l'envie d'aller en Crimée<sup>5</sup>, ni de partager le sort des Anglais. Ce journal me semble d'une grande maladresse. On dirait qu'il écrit pour la satisfaction de l'empereur Nicolas et pour encourager les opposans à la guerre. Nous attendons avec impatience l'explication de la sortie de lord John<sup>6</sup>, et d'en savoir les conséquences.

Ici notre Cabinet est toujours disloqué. On parle encore de Lanza et de ses conditions<sup>7</sup>. Hier on parlait de Cadorna<sup>8</sup> à l'instruction publique. Je ne sais quelle valeur ont ces bruits.

On dit que Maxime serait chargé d'aller à Vienne<sup>9</sup>. Je n'en sais rien, je ne l'ai pas vu depuis un mois. On m'a assurée qu'il avait été longtems avec le Roi.

Il y a eu ces jours-ci un événement au club assez regrettable. On a refusé d'admettre un secrétaire français, Mr Méronier, à cause que son prédécesseur Mr de Guitaud<sup>10</sup> avait dit des choses désobligeantes sur le club. Si le postulant avait voulu attendre quelques jours, cette impression serait passée et il aurait été reçu, mais on a voulu brusquer, et on l'a boulé. Mr de Guiche<sup>11</sup> est fâché et a obligé Hudson à se fâcher aussi. C'est désagréable en ce moment.

Maintenant adieu, mon cher fils, merci de la rhubarbe, j'en ferai mon profit. Ce n'est pas très politique de parler de naissance à mon âge, je suis trop loin d'un bout et trop près de l'autre pour que la chose ne soit au moins très sérieuse, mais à la garde de Dieu. Je t'embrasse et reçois les souhaits de nous voir avec plus de désir que d'espoir.

On me dit que barba Cesare est couché avec un peu de *reuma*. Charles m'a apporté une belle écritoire anglaise de cristal.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 493-494.

<sup>1</sup> Probabilmente l'ingegnere Felice Biglia, ufficiale del Genio civile, addetto al servizio delle ferrovie piemontesi e applicato all'esercito. Nel 1854 era stato inviato in missione a Londra.

<sup>2</sup> Soprannome familiare di Cesare Alfieri.

<sup>3</sup> La regina Maria Adelaide era morta il 20 gennaio. Cavour il 21 scrisse a Giovanni Cantono di Ceva: « Le pays est consterné. La perte de notre Reine, si bonne, si parfaite, si belle est sentie par tous les Piémontais non comme un malheur public seulement, mais comme une calamité qui nous atteint dans nos plus chères affections » (C. CAVOUR, *Epistolario*, XII, p. 29).

<sup>4</sup> Cfr. lett. 434, nota 8.

<sup>5</sup> Margherita di Collegno il 24 gennaio annotò: « I giornali inglesi sono pieni sempre di desolanti particolari sullo stato delle truppe in Crimea, vi marciscono di stenti e di malattie » (M. COLLEGNO, *Diario*, p. 231).

<sup>6</sup> La crisi ministeriale, apertasi in Inghilterra il 25 gennaio, portò alle dimissioni di Lord John Russell, *leader* ai Comuni nel ministero Aberdeen. Per un resoconto dettagliato della crisi che si protrasse per tutto il mese di febbraio, si vedano i rapporti che Emanuele inviò a Cavour, presidente del Consiglio e ministro degli Esteri (cfr. *Cavour e l'Inghilterra*, cit., I, pp. 36-38; 40-41; 43-44).

<sup>7</sup> Giovanni Lanza dichiarò che sarebbe entrato nel ministero a patto che la legge sui conventi non fosse più una questione di gabinetto. In tal modo la legge sarebbe caduta senza trascinare con sé il ministero (M. COLLEGO, *Diario*, pp. 228-229).

<sup>8</sup> Carlo Cadorna (1809-1859), laureatosi in legge, strinse amicizia col Gioberti. Nel 1837 aveva fondato a Torino un periodico popolare *Album letterario scientifico*, che in meno di un anno cessò le sue pubblicazioni. Promosse la fondazione di asili infantili, fu membro dell'Associazione Agraria, fondò il giornale *Il Carroccio*. Ministro della Pubblica Istruzione nel ministero Gioberti del 1848-49, fece poi parte con Rattazzi e Lanza del centro-sinistra. Difese vigorosamente il progetto di legge per l'abolizione della personalità giuridica delle corporazioni religiose.

<sup>9</sup> A proposito della mancata missione di Massimo a Vienna, qualche mese dopo, il 14 maggio Salvatore Villamarina scrisse a Emanuele: «A Torino si erano fitti in mente che noi avevamo diritto ad inviare un nostro rappresentante alle conferenze di Vienna e come ciò ci veniva contrastato dagli agenti francesi ed inglesi a Torino, volevano mandare Massimo in giro per fare buoni uffici ad *emporter la pièce*» (A. COLOMBO, II, p. 103).

<sup>10</sup> Il conte René Guitaut de Comminges, segretario di legazione francese a Torino.

<sup>11</sup> Il duca Antoine-Agénor-Alfred de Guiche, principe de Bidache (1819-1880), dopo un breve periodo di servizio militare aveva preferito, nel 1848, la carriera diplomatica: fu ministro di Francia a Cassel (1851), a Stuttgart (1852), a Torino (1853-1857), a Roma (1857-1861). Nel 1855, mentre era in missione a Torino, ereditò il titolo di duca di Gramont.

436.

Lundi, 29 [gennaio] 1855

Mon cher fils,

Voilà Mr Righetti<sup>1</sup> qui implore une lettre de recommandation auprès de toi. Il s'en va préparer les voies à Londres pour sa compagnie. Personnellement il mérite d'être protégé, car c'est un très brave homme, en assez mauvais état depuis la mort de son fils. Je suis persuadée que tu es disposé à faire ce qui dépendra de toi pour protéger ces compatriotes. Je ne sais comment ils réussiront à Londres, notre théâtre étant encore une chose *sui generis*, qui n'est guère compris hors d'Italie; enfin je leur souhaite bonne chance, et donne ma lettre.

Je profite de l'occasion pour te donner des nouvelles de céans: ton père continue à aller bien, et le Nucle va mieux ce matin, la nuit a été moins agitée, il avait peu de fièvre et nous avons bon espoir qu'il s'en tire sans saignée. Les autres ne vont pas mal.

Le froid est toujours plus intense, ce matin le thermomètre de

Conti marquait -14 degrés et celui du Valentin -18. Il coupe la figure. Il y a beaucoup de malades. Je le supporte assez bien, l'évitant autant que je puis, mais je suis farcie d'engelures et j'écris avec des gants.

Le comte Canoi est mort. Nous avons des mariages: je t'ai dit, je crois, celui de Mlle S. Germain<sup>2</sup> avec le comte Borgomasino et Mlle Bénével<sup>3</sup> avec le marquis Dubourg; puis une jolie Mlle Sinsan<sup>4</sup>, branche cadette, avec un marquis Sforza de Reggio, et la veuve Guarenne<sup>5</sup> née Visconti de Novare, qui épouse le marquis Morozzo fils de Marianne. La dame est plus âgée, mais monsieur n'avait rien, ou pas grand chose.

Notre carnaval est un Carême, n'était du théâtre *sforzoso* que nous avons. Emmanuel n'est guère content de son rôle passif et Rina je crois non plus. Le Nocle dit que toute l'affaire de Corti n'est qu'un commérage, que personne ne songe à le mettre sur le pinacle; Joséphine ayant eu l'air de le recommander à son oncle, je crois pour découvrir pays, Camille lui a tourné les épaules, en disant qu'est ce qu'il voulait de plus qu'on n'avait déjà fait pour lui, qu'il n'avait droit d'espérer, que c'était un bon garçon et rien de plus, que lorsque ce serait son tour il serait envoyé secrétaire dans une autre légation et voilà tout. Cela n'annonce aucune sympathie particulière.

Mon frère m'a donné deux jolis vases blanc et or, j'ai fait une belle exposition dans un coin du salon, contre la porte de la chambre chinoise pour désencombrer ma table ronde. Maintenant je finis mon griffonnage, il faut que j'envoie ma lettre, ainsi je t'embrasse et t'engage à te garer du froid, qui n'est pas bon pour le foie.

<sup>1</sup> Mr Righetti era capo comico della Compagnia Reale. Il 29 gennaio 1855 Massimo scrisse al nipote: « M. Righetti, chef de la Compagnie Royale, s'est entendu pour la conduire à Londres avec M. Mitchell, faisant compte à demi avec lui. Leur projet est de donner une série de représentations de nos meilleures pièces, savoir: Alfieri, Goldoni, Manzoni » (N. BIANCHI, p. 257).

<sup>2</sup> Cristina San Martino di San Germano (1836-1902), figlia del gentiluomo di camera Raimondo (m. 1865) e di Maria Gropallo, il 18 febbraio 1855 sposò il conte Cesare Valperga di Masino, figlio di Luigi Valperga di Borgomasino e di Sofia Compans di Brichanteau.

<sup>3</sup> Cecilia Della Chiesa di Benevello (n. 1829) sposò il marchese Alfredo Solaro del Borgo (1821-1900), figlio di Luigi (m. 1843) e di Delfina Nicolis di Frassino (m. 1832).

<sup>4</sup> Amalia Giuseppa Della Chiesa di Cinzano, figlia di Luigi Saverio e di Rosa Peyretti, il 19 aprile 1855 sposò Luigi Sforza di Reggio Emilia.

<sup>5</sup> Ernesta Visconti di Saliceto (1827-1894), vedova del conte Roero di Gua-rene, nel 1855 sposò Carlo Filippo Morozzo della Rocca (1831-1921), figlio di Casimiro e di Marianna Radicati di Brozolo.

437.

Jeudi gras, 15 février 1855

Mon cher fils,

Je pensais bien qu'une fois que tu aurais fait ton ministère, tu aurais trouvé le tems de nous donner signe de vie. Aussi hier ton père a reçu ta bonne lettre, qui nous a bien fait plaisir. Tu ne nous as pas encore accusé réception de la lettre que j'ai remise à l'acteur Righetti<sup>1</sup>; j'espère pourtant qu'elle arrivera à sa destination. Je ne suis pas étonnée de ce que tu me dis du peu de reconnaissance témoignée; nous oublions tout à fait ce que Jenny appelle les bonnes manières, cela vient de haut et s'infiltré ensuite dans toute la masse, nous devenons terriblement vulgaires. Persuade-toi que tu nous donnerais jusqu'à l'Isonzo, que l'on ne te dirait pas merci. Il vaut mieux y être préparé d'avance, pour ne pas être surpris, et découragé.

En attendant, le traité a passé à la Chambre<sup>2</sup>. Il y a eu de bons discours et on a bien fait d'éliminer le *fretin* et de voter. Lundi<sup>3</sup> on croit que pourra commencer la discussion au Sénat et on pense qu'il passera sans trop de difficulté. Ton père s'est préparé un discours<sup>4</sup>, quoiqu'il ne soit pas encore sorti, ce qui tient au tems qui n'a pas été favorable jusqu'ici.

Nous avons bien souvent de la neige en quantité. Aujourd'hui le soleil brille, mais le vent est très froid. Du reste, ton père continue à aller assez bien, les eaux de Vichy paraissent lui convenir tout à fait et la perspective d'aller les prendre sur les lieux lui sourit, jusqu'ici. Il serait bien content si tu pouvais venir nous y rejoindre, cela l'encouragerait d'autant plus, quoiqu'il regretât beaucoup que tu ne pusses pas pousser une pointe jusqu'ici pour voir ce que nous y faisons.

Dans ces momens-ci il faut se contenter de ce que l'on peut obtenir, il n'est pas facile de se rendre compte d'où en seront les choses dans cinq mois d'ici. Il ne serait pourtant pas impossible qu'on n'eût le désir ici de s'aboucher avec toi sur les éventualités.

Nous avons encore essuyé une catastrophe ces jours derniers. Le

pauvre Duc de Gênes, qui rêvait encore la Crimée, a succombé samedi soir<sup>5</sup>. Toujours le samedi, qui est fatal à la famille royale, et toujours les mercredis, qui nous rapportent une pompe funèbre. Ce pauvre Prince est fort regretté; sa mort a encore assombri notre deuil, quel carnaval nous avons!

La famille Royale, bien réduite, a été à Agliè. Il paraît que la Duchesse doit y passer l'année de son deuil. On la disait malade. Je ne sais ce qu'il en est, ce ne serait pas étonnant. Le Roi est bien malheureux. Il doit se trouver terriblement isolé dans ce palais désert. Il y a de quoi en perdre la tête. Pourvu que sa santé ne s'altère pas essentiellement.

Notre hôtel ressemble à une maison de Sébastopol, que les bombes et les obus auraient labourée. Ton père a eu l'idée de construire un calorifère, et en effet on vivait fort peu confortablement en hiver vu la différence de température d'une chambre à l'autre, il y en avait de glaciales à côté de celles où les poêles donnaient 14 ou 15 degrés de chaleur. C'est donc une mesure très approuvable, mais pendant la construction c'est un chaos de poussière et de matériaux dans toutes les pièces de mon appartement; je ne sais où me tenir et je t'écris de la bibliothèque où le cataclysme n'arrive pas. Ce n'est pas commode, mais comme le *trambusto* se passe *fra le pareti domestiche*, je prens patience, voyant que ton père a besoin d'un aliment à son activité d'imagination, je préfère celui-là à un autre qui pourrait s'attaquer aux étrangers. Je conçois que depuis 4 mois qu'il n'a pas quitté sa chambre, se portant bien, il ait besoin de faire quelque chose, et autant celle-là qu'une autre.

Il a entrepris la restauration du salon blanc, qui en vérité était un véritable *mal ardriss*<sup>6</sup>; cependant je m'y serais contentée de bien peu de chose, mais lui l'entreprenant ne se contente pas de ce qui m'aurait suffi; à la bonne heure, je ne l'aurais pas conseillé, mais je me soumetts; nous agrandissons le cabinet vert, ceci est un projet à moi que je n'aurais probablement jamais réalisé. Tout cela se fait simultanément et doit être fini pour mai, tu comprends quel remue-ménage cela nous fait. Je ne veux pas que l'on se doute de toutes ces entreprises et espère sur un coup de théâtre quand tout sera fait; cela me paraît difficile, mais je ne parle pas et l'Amis ne sait que l'invention du calorifère, et je garde d'autant plus volontiers le secret, que s'il était au fait, il voudrait tout diriger et il donne trop volontiers dans le grandiose. Il y a puis d'autres projets pour la maison, mais il sont renvoyés en 56, par conséquent sujets à caution.

On a nommé au Sénat les commissaires pour l'examen du traité. Ce sont: l'oncle César, Maxime, Alberto Ricci, Sclopis et Gallina. Gallina, Sclopis et Ricci ne sont guère favorables. Maxime oui<sup>7</sup> et mon frère n'a jamais laissé pénétrer son opinion.

On ne se porte pas mal en maison Alfieri. Joséphine reçoit les vendredis, on y a un peu dansé les derniers, mais sans bruit. Je leur ai fait venir une bonne d'enfans pour Mlle Louise de Toscane, moyennant l'intervention de ma belle-sœur; Charles y tenait beaucoup et mon frère s'est résigné. Ce dernier a eu ces jours-ci la contrariété de devoir se séparer de Mélan, l'agent de S. Martin, qui devenait par trop féroce, et attirait des procès à la famille.

Nous ne savons encore qui on enverra à Vienne. Vous envoyez lord Russel, c'est une fiche de consolation.

Adieu, cher fils, car je suis fatiguée. Ton père, l'Amis, Manuel te disent tant de choses. Je t'embrasse de tout mon cœur.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 495-496.

<sup>1</sup> Cfr. lett. 436, nota 1.

<sup>2</sup> Cfr. lett. 434, nota 8.

<sup>3</sup> 19 febbraio.

<sup>4</sup> Cfr. lett. 439, nota 4.

<sup>5</sup> Ferdinando di Savoia, duca di Genova (n. 1822), fratello minore di Vittorio Emanuele II, era morto il 10 febbraio 1855.

<sup>6</sup> Piemontese: « disordine ».

<sup>7</sup> Il 20 febbraio, Margherita di Collegno scrisse al fratello Antonio Trotti: « Il Senato non trova verso di avere un Relatore sul Trattato; dei cinque commissari nominati, tre dichiararono che daranno il voto favorevole, ma che non vogliono sostenere il Trattato, perché non ne approvano tutte le convenzioni » (A. MALVEZZI, p. 532). Quanto a Massimo, il 25 febbraio scrisse a Luisa: « Approvo però il trattato, e v'ho spinto quanto ho potuto, per la semplice ragione che, in tempo di burrasca, è più piacevole essere imbarcato su una fregata che giocato a palle dalle onde su un gozzo: e, per uscir di metafora, perché al giorno della liquidazione sarà meglio esser in sala con quelli che la faranno, piuttosto che fuor dall'uscio » (G. CARCANO, p. 461).

438.

Mercredi des Cendres 1855 [21 febbraio]<sup>1</sup>

Mon cher fils,

Après avoir laissé partir ma dernière lettre, je me suis aperçue que je ne t'avais pas parlé des jolies petites boîtes que j'avais reçues déjà depuis une dizaine de jours. C'est joli d'oublier comme

cela de remercier quand on reçoit des cadeaux. Je les ai pourtant très bien accueillies et appréciées et les ai présentées à ceux qui en étaient dignes. Elles figureront très bien dans les nouvelles restaurations de l'appartement, ainsi de toutes façons merci de tout mon cœur.

Nous voici en plein Carême, mais le carnaval a été si triste que cela ne fait aucune différence, hormis que je mange un peu de salade au lieu de ma polente quotidienne. Hier nous avons eu encore une forte dose de neige, ce qui a refroidi et ratristé encore notre condition. Je ne suis guère sortie, ai dîné toute seule et ai fini mon carnaval entre ton père et l'Amis dévisant sur les péripéties actuelles. Mon Carême ne me réussira pas mieux, car point de prédicateur à S. Jean<sup>2</sup> où j'allais ordinairement, les prédicateurs y étant meilleurs; mais l'église est sens dessus dessous pour les magnifiques funérailles que l'on prépare pour la dernière Reine, et le Carême se prêchera à S. Laurent<sup>3</sup> et je ne saurais où m'y fourrer. Je pensais aller à ma paroisse, et là aussi point de *quaresimale*, pour cause de maladie, et la saison étant aussi rigide je prendrai le parti de me prêcher moi-même et chez moi.

Lundi<sup>4</sup> le tems n'étant pas encore tout à fait gâté, ton père s'est essayé à faire un petit tour en voiture bien fermée et ne s'en est pas mal trouvé; il veut ressortir aujourd'hui, mais il fait bien froid. Tout cela en vue du Sénat, où il veut se rendre pour appuyer le traité, mais il n'en sera question que la semaine prochaine. On disait hier que le marquis Brignole, qui comptait faire son début au Sénat pour combattre la loi<sup>5</sup> des convents, s'était cassé le bras. On ne dira pas que c'est un châtiment du ciel, car depuis quelque tems il semble que le ciel châtie tous ceux qui ont la prétention de le mieux servir. Je ne vais jamais aux Chambres, mais je me fais un devoir de lire tous les débats de ces deux dernières questions, et nous trouvons que nos orateurs se sont bien formés depuis quelques tems. Je me suis aussi donné le divertissement de lire les *Questioni di Stato* du comte La Margherita<sup>6</sup>, est-il cocasse le digne homme! C'est à ne pas s'y attendre.

Je suis sûre que tu n'es pas si consciencieux que moi dans tes lectures, et pourtant, c'est curieux si on veut connaître le pays et ses différens partis. Il me semble que tout n'est pas encore fini là où tu es, et si ce n'était Carême je t'engagerais encore à manger quelques *lunçons* à Lady Palmerston, nous suivons avec intérêt la question de l'enquête, je trouve que les Anglais ressemblent furieusement aux Piémontais de 48 et 49.

La tranchée est toujours ouverte chez moi, je ne suis qu'à un mètre de l'ennemi, qui m'envoie de la poussière et du froid. Je suis en pleine Crimée, avec le danger de tomber dans un gouffre en passant de ma chambre à toutes les autres. On m'assure que tout sera fini dans la semaine. Ce qui me fait frémir c'est la pensée d'avoir à épouseter toutes les *giargiatole*<sup>7</sup>. Je suis contente du cabinet vert qui a acquis le double de sa profondeur.

Je suis fâchée que tu ne puisses pas, dès à présent, boire les eaux de Vichy, dont ton père se trouve si bien qu'elles lui donnent un appétit incroyable, ce qui me fait espérer un avantage complet de la cure sur les lieux et il me semble qu'elles doivent te faire du bien aussi.

Ton père compte fort sur ta rencontre en France, je crois qu'il serait bien désappointé si des obstacles s'y opposaient; Dieu veuille les détourner et nous donner quelques bons jours calmes à passer ensemble, Gib en quatrième s'entend, et si nous pourrions revenir ici ensemble ce ne sera que mieux. Si tu avais une place de chanteuse à faire donner, à l'Opéra italien, à notre Marguerite ce serait un bon débarras: elle chante très bien, elle est belle et elle est bonne et se contenterait pour le début de pouvoir vivre. Elle a eu la médaille, le prix à l'Accadémie, elle a vraiment des chances de réussite, mais elle ne peut remuer sans argent. Nous l'avons fait recommander à Paris aussi et nous attendons les propositions.

Adieu, cher fils, je t'embrasse attendant tes lettres.

Parzialmente edita in A. COLOMBO, II, pp. 99-100.

<sup>1</sup> Nel 1855 il mercoledì delle Ceneri cadde il giorno 21 febbraio.

<sup>2</sup> La cattedrale di Torino, sita in piazza San Giovanni, poco discosta da piazza Castello, eretta per ordine del cardinale Domenico Della Rovere, dall'architetto toscano Amedeo del Caprino di Settignano fra il 1491 e il 1498.

<sup>3</sup> La chiesa di San Lorenzo, edificata dal 1634 al 1687 su disegno del Guarini, è una delle più singolari creazioni del barocco piemontese.

<sup>4</sup> 19 febbraio.

<sup>5</sup> Il marchese Antonio Brignole Sale, senatore ed esponente della destra cattolica e conservatrice, qualche tempo dopo, il 25 aprile, avrebbe pronunciato un discorso molto critico contro il progetto di legge per la soppressione degli ordini religiosi.

<sup>6</sup> Il libro del conte Clemente Solaro della Margarita, *Questioni di stato*, era stato pubblicato a Torino nel 1854, per i tipi della tipografia Speirani e Tortone.

<sup>7</sup> Piemontese: « carabattole, cianfrusaglie, coserelle ».

Mercredi 29 février [1855] <sup>1</sup>

Mon cher fils,

Voici je pense ma 439<sup>me</sup> <sup>2</sup>, en 26 ans ce n'est pas excessif. Tu trouveras toutes tes réponses dans une cassette, qui te sera livrée en tems et lieu. Sur la politique on trouverait que j'ai été plus explicite que toi, n'ayant pas de secret à garder. Quant à nos rapports intimes, nous n'avons pas à nous en plaindre. S'il m'est arrivé de gronder c'était pour l'acquit de ma conscience, tu le feras à ton tour, si pareille occasion se présentera. Mais tu ne pouvais à moins de reconnaître que l'affection était au fond de tout; quoique je sois peu démonstrative de ma nature, il m'a toujours semblé que les affections vraies n'avaient pas besoin de se traduire en paroles, qu'elles se faisaient jour d'elles-mêmes, dans toutes les occasions petites et grandes, j'étais persuadée que tu y comptais et cela me suffisait. En même tems tu savais bien que je n'avais pas la faiblesse de seconder ce que je ne pourrais approuver, cela suffisait. Quant à ce que tu te plains d'avoir été jugé coupable de dissimulation, cela vient de ce que tu avais des choses à cacher, et que j'en étais toujours instruite, malheureusement pour mon repos. Tu n'imaginerais jamais tout ce qui venait à ma connaissance de tes déportemens, même sans les rechercher, et combien j'en étais malheureuse ne pouvant toujours y remédier, pensant à ma responsabilité et ne voulant pas trahir ceux qui m'avertissaient dans de bonnes intentions. Enfin, ces mauvais jours sont passés et quoique mes désirs à ton égard soient restés les mêmes, je n'ai plus l'obligation de guider un homme de ton âge, qui en sait plus que moi; il ne reste que de bons souhaits à former et je ne m'en fais pas faute, car je peux bien dire que ton souvenir est continuellement présent à mon esprit, il serait, je crois, difficile de trouver le moment de me surprendre en faute à cet égard.

Maintenant aux autres articles de ta lettre arrivée hier soir: j'ai fait ta commission à Ferrero et t'envoie sa réponse écrite pour plus de clarté. Il se dispose à partir, ces jours prochains, pour Paris où il va préparer pour l'exposition <sup>3</sup>. Je lui ai demandé si les 400 francs, dont tu me parles, m'étaient nécessaires, il m'a dit que pas avant juillet, ainsi tu as encore un peu de marge pour payer les plus pressés.

Pour la question qui regarde ton père, il faut que j'entre pour t'éclaircir dans des mystères qu'il voudrait te cacher. Si tu étais venu, il y a deux mois, comme j'avais craint que ce fût le cas, il m'avait parlé d'une somme *cospicua* qu'il avait l'intention de te donner et je

l'approuvais naturellement beaucoup, mais depuis lors il s'est jeté dans des entreprises dispendieuses, comme je te l'ai dit, et quelques sorties imprévues sont venues s'y joindre et je crois que dans ce moment le budget n'a guère d'excédent. Je n'aurais pas conseillé plusieurs de ces dépenses, j'ai même fait des objections, mais voyant combien il avait besoin de distraction et que cette occupation pouvait tenir lieu d'autres plus irritantes et compromettantes, je me suis soumise et l'ai secondé [dans] tout ce qu'il ne pouvait pas faire par lui-même. Maintenant, pour justifier son changement de disposition à ton égard, il faut que je dévoile le grand mystère qui me met un peu martel en tête, je ne sais comment tu l'envisageras. Parmi les grands et petits projets qu'il mitonnait tous ces tems de réclusion, il s'est fixé à celui de vendre toutes ses terres et de placer ses capitaux sur les fonds. Il aurait ainsi augmenté considérablement ses rentes et aurait évité les impôts et bien d'autres dépenses. J'avoue que ma timidité redoutait une résolution aussi grave; j'en ai parlé confidentiellement avec Ferrero, car il m'avait défendu d'en parler à qui que ce soit; Ferrero m'a dit de lui laisser cette pensée qui le satisfaisait, mais qui ne serait pas si facile à réaliser, surtout si la loi sur les couvens passait, ce qui jetterait sur la place une quantité de terrains à acquérir. Cependant je vois qu'il y a déjà eu quelques propositions, mais nous ne voulons vendre qu'avantageusement, et maintenant il en sera ce qu'il plaira à Dieu! Va sans dire que le château de Lagnasc serait réservé. Il me dit souvent que si cette entreprise réussit il pourrait doubler ta pension, mais il voudrait que tu en eusses la surprise; c'est pourquoi je te dis tout ceci à regret, mais c'est pour qu'il ne te reste pas de mauvaise impression à cet égard.

Tu as oublié que le meuble rouge est depuis longtems dans ta chambre, dite chambre chinoise, et que les fauteuils Louis XV ou XVI sont réinstallés au salon blanc, mais il faut les remettre à neuf, car ils sont en mauvais état. Dans les projets pour le 56 il y a de fermer le vestibule, y mettre les domestiques, abolir l'escalier des locataires, le transporter du côté de la loge du portier, et l'escalier actuel avec la petite chambre à côté et l'entresol te ferait une belle chambre à coucher comme la mienne; le cabinet où tu as couché dernièrement ne serait plus qu'un cabinet de travail. Ton père gagnerait un cabinet de travail à côté de sa chambre à coucher; où il serait à l'abri des bruits de la place. Tout le rez-de-chaussée y gagnerait beaucoup, mais l'étage supérieur serait un peu sacrifié dans sa distribution.

Je suis toujours en Crimée: hier on a commencé à chauffer le

calorifère, il s'en est suivi une telle humidité partout, les murs et boiseries suintaient tellement et cette pluie venant sur la poussière était si effrayante que je fis fermer les bouches et ouvrir toutes les fenêtres pour y remédier. Il faudra avoir grande patience, laisser entrer le grand air et sécher peu à peu, mais il y en aura au moins jusqu'à Pâques. Heureusement ma chambre à coucher est restée disponible, j'y dîne, j'y reçois, j'y écris, enfin je n'ai pas autre chose. Dieu merci, le tems paraît s'adoucir, car nous avons encore eu bien froid, et je le sentais fort dans ma chambre; quant à nos gens il n'ont plus d'endroit où se tenir.

Je suis fâchée de toutes les dissensions intestines, il faudrait voir si Charles n'abuse pas un peu de ta protection. J'espère que les voraces n'iront pas faire de descente chez toi, autrement tu n'aurais plus l'embaras de vendre tes curiosités. Les ouvriers qui travaillent chez nous sont bien contents d'avoir un peu d'ouvrage et s'en acquittent avec zèle. Il n'y a que des catafalques à faire cette année; je n'ai pas été au service pour la Reine Mère crainte du froid et de la fatigue.

Nos dames se dédomagent un peu de leur triste Carnaval, elles redeviennent toupies dès que la moindre occasion se présente. On s'est un peu scandalisé que Mme de Carpené ait fait danser l'autre soir chez elle.

Je n'entens pas parler du départ de Charles, je pense qu'il s'agit de déficit. Sa femme se trémousse quand elle peut. Demain le traité d'aillance au Sénat<sup>4</sup>; ton père veut y aller et parler, quoique maintenant la chose ait été décidée par le Czar.

Le chemin de fer de Saluces ne passe pas du côté de Lagnasc, de façon qu'il n'y a pas de ressources de ce côté là. Je voudrais bien vous voir hors des crises ministérielles pour longtems, cela inquiète ici et fait médire. Si la loi des couvens ne passe pas au Sénat, et il y a peu d'apparence qu'elle passe, on va se trouver dans des embarras financiers dont nous ne prévoyons pas l'issue. Cette question est déplorable, quel qu'en soit le résultat il peut amener des embarras bien graves.

Adieu cher fils, je t'embrasse et te conseille de brûler la n° 439.

Mes anciennes anxiétés se renouvellent maintenant au sujet d'Emmanuel Poupon, je crois bien qu'il n'emploie pas son tems de manière à rendre ses examens plus brillants<sup>5</sup>, Camille a l'intention de le faire demander pour lui faire une paternelle. Ce serait le premier et le seul qui m'aurait secondée; je me suis vainement adressée à ceux

qui y auraient pu quelque chose, je n'ai obtenu d'aide de personne. Oh, les vilaines femmes qui s'emparent des jeunes gens pour les faire dévier de leurs bonnes dispositions!

Un brano edito in A. COLOMBO, II, p. 100.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> Il numero apposto da Emanuele alla lettera materna è 439.

<sup>3</sup> La trionfale esposizione universale di Parigi, al palazzo dell'Industria, si proponeva di celebrare la profonda trasformazione economica della Francia del Secondo Impero, in grado di rivaleggiare con l'Inghilterra nella costruzione di macchine. La città si riempì di stranieri, soprattutto inglesi: l'esposizione fu visitata da cinque milioni di persone (L. GIRARD, *Nouvelle histoire de Paris. 1848-1870*, Paris, 1981, pp. 106-107).

<sup>4</sup> Il 1° marzo iniziò in Senato la discussione sul trattato di alleanza. Cesare Alfieri lesse la sua relazione e Roberto d'Azeglio intervenne a favore, insistendo sull'importanza e sul significato positivo dell'audace iniziativa in vista del momento della « riscossa nazionale ».

<sup>5</sup> Cfr. lett. 433, nota 4.

440.

Le 13 mars 1855

Cher fils,

Me voici réintégrée dans mon salon rouge, le calorifère fonctionnant et nous donnant une température égale dans toutes les chambres; seulement par moment on a plus chaud qu'on ne voudrait, mais peu à peu on apprendra à le mesurer selon les exigences du jour. Au reste, nous avons encore passé par des journées bien crues, et hier nous avons eu comme une tourmente de neige fort désagréable; il fait une très belle journée aujourd'hui.

A la maison Alfieri ils étaient tous malades ces jours derniers: mon frère d'un gros rhume toujours mêlé chez lui d'une humeur de goutte, il est sur pied sans être bien. Joséphine paraissait la plus entreprise, mais elle s'en est encore tirée à peu de frais et elle est debout soignant Charles, qui est le plus entrepris: il est saigné trois fois, ce matin, pour une inflammation à la bouche, qui lui donne assez de fièvre et beaucoup de souffrances. Ces jeunes gens veulent vivre comme s'ils étaient robustes et ils risquent de mourir à la peine.

J'ai eu hier matin ta lettre et les détails de ton budget. Je voudrais bien pouvoir t'aider à te mettre au courant, ce qui me paraît

toujours la chose la plus désirable, et il me semble que tu dois penser que je le pourrais avec un peu de bonne volonté, mais s'il plaira à Dieu que nous puissions nous aboucher, je t'expliquerai comment je ne puis faire ce que je désirerais. Pour ma personne, je ne dépense pas plus que lorsque je n'avais que ma simple pension, même la part que je me suis réservée est toujours fort écornée par les uns et les autres; mais c'est mon plaisir, et je n'en aurais aucun à acheter des parures, qui ne me feraient pas faire meilleure figure à présent. Je ne vois pas que jusqu'ici il y ait des propositions sérieuses pour la vente des terres, l'essentiel est de ne pas faire de dépenses en vue de spéculation futures. J'insiste sur cela, et il ne me semble pas qu'il y ait rien à craindre à cet égard. Du reste, je faisais les mêmes observations que tu m'écrivais dans ta dernière, et comme il y a beaucoup à dire pour et contre je baissais la tête et m'en remettais à la Providence, n'ayant en moi aucune convoitise de plus de richesses, et m'en remettant à qui avait le droit de décider. Il est sûr qu'achetant des fonds au taux actuels nous aurions le 6% au lieu de 3 ou 3 et 1/2 que les terres donnent et plus d'impôt, de réparations etc. à calculer. Je conviens que cela peut tenter. Il a été même un moment question de vendre la maison, mais à cela j'ai fait toute l'opposition que je pouvais, et maintenant que ton père s'occupe de la restaurer, il s'y attache de nouveau et il n'en est plus question. Il est vrai que je suis quelquefois bien découragée en voyant le peu de disposition que tu as à continuer la famille; je me dis bah, qui sait où tout cela ira finir, et pour nous, pour ce qui nous reste à vivre ce n'est pas la peine de s'inquiéter; au fond du cœur j'ai pourtant toujours la pensée que tu puisses, une fois ou l'autre, venir habiter la maison paternelle et t'y bien trouver. Le Roc est hors de question, d'abord, n'ayant pas de valeur intrinsèque, on ne saurait l'acheter par spéculation; il ne pourrait convenir qu'à un grand seigneur, qui eût les mêmes goûts que nous et pût faire une forte dépense de pur luxe. Mais puis ton père, qui s'occupe toujours de l'embellir, n'aimerait pas à s'en priver, et d'ailleurs l'Amis m'a dit que si jamais on pensait à s'en défaire de l'en prévenir. Je pense qu'alors il nous rentrerait plus tard.

Ces jours-ci, j'ai fait acheter à ton père une petite table sculptée et dorée, que j'ai découverte chez un juif, qui est un véritable bijou; je suis toute glorieuse de l'avoir trouvée. Le plateau est une espèce de porcelaine peinte en fleurs, et le tout est si riche et si frais, quoique ancien, que c'est plaisir de le voir. Je l'ai montrée en cachette à Emmanuel, qui en a été enchanté. Ce sera pour le cabinet vert.

Le pauvre Amis est bien triste et nous le sommes avec lui et pour lui. Depuis quelque tems il se plaignait de ses yeux et nous l'engagions à consulter pour combattre cette maladie quelle qu'elle fût. Il y a dix jours il fut visité par Riberi, qui lui annonça que c'était un commencement de cataracte, il y a vraiment de quoi s'attrister et je n'ose plus le contrarier, même quand il exigerait que je fasse dix salons au lieu de trois. Enfin, je ne vois que misères, tristesses et chagrins autour de moi, il n'y a aucun moyen de s'exhilarer.

Ton père a toujours continué à se bien porter tous ces tems, se ménageant bien pour le régime et pour ses sorties, aussi on le trouve étonnamment bien après une si longue maladie. Cependant hier au soir il a éprouvé une contrariété qui lui a été fort sensible: j'espère pourtant que nous la traverserons sans en souffrir essentiellement. Il est question de nommer Max à sa place à la direction de la Galerie<sup>1</sup>, et il trouve un peu indélicat de la part de son frère d'occuper ainsi une place dont il a été évincé d'une façon aussi peu agréable, outre que Max n'a aucun des *requisiti* exigés pour l'*incremento* de ce monument. Je ne sais trop comment le public recevra cette nomination; tout cela m'a fait de la peine car j'aimerais toujours que le nom d'Azeglio ne donnât pas de prise à la critique, mais ce n'est pas facile de faire sentir les autres comme l'on sent et nous ne pouvons ici ni faire des observations ni donner des conseils, qui auraient l'air intéressés. Tout ce que je tâche de persuader à ton père c'est de ne pas parler et de ne mettre aucun tort de notre côté, ne pouvant mieux faire, au moins qu'on ne parle pas de la branche aînée. Le fait est que Max est gêné dans ses finances, ce qui le fait transiger et le met souvent en contradiction avec lui-même. Raison de plus pour que je t'engage à nourrir les sentimens d'indépendance que tu me témoignes, mais pour cela il est urgent de tenir ses dépenses au niveau de ses moyens pécuniaires.

Je ne dis pas que le pauvre Poupon fasse des dettes, mais on ne lui donne guère d'argent et on lui donne le goût de la dépense, car tu sais, Salvator quand il a une fantaisie, il ne parle plus d'autre chose, et pour les enfans il vaudrait mieux qu'il dépensât et n'en parlât pas. Quant à l'emploi du tems d'Emmanuel, qui m'inquiète toujours, j'en avais parlé à l'Amis, mais il m'a donné un *strapasson*<sup>2</sup>, comme dit Joséphine, c'était moi qui avais tous les torts, comme de tout ce qui va de travers en ce monde; ainsi je n'en ai plus parlé, mais ces examens sont comme une épée de Damoclès sur ma tête.

Marguërite est en négociation pour entrer aux Italiens à Paris,

nous espérons que cela réussira. J'ai vu hier une autre écolière de ton père, qui est dans la Compagnie Royale, Rosalie Bensi, qui réussit et se conduit bien; je lui ai parlé de l'expédition de Londres, mais elle n'avait pas l'air d'y croire, et j'ai pensé à ton économie de 500 francs, que je te souhaite.

Nous avons découvert dernièrement, dans une armoire, la garniture de toilette en porcelaine armoriée que j'ai reconnue pour l'avoir vue chez toi à Bruxelles, mais j'avais oublié que tu t'en fusses privé. Nous l'avons fort fêtée. Il n'y a point de bassin ni d'aiguère, ont-ils toujours manqué?

Adieu, cher fils, car je suis fatiguée d'écrire. Je t'embrasse et voudrais bien que tu ne lises pas tant de gazettes, je suis persuadée que c'est ce qui aveugle les gens.

Parzialmente edita in A. COLOMBO, II, pp. 100-101.

<sup>1</sup> Il 28 marzo 1855, Massimo accettò la carica di direttore della Regia Pinacoteca di Torino dalla quale Roberto si era dimesso nel dicembre 1854 (cfr. lett. 428, nota 2).

<sup>2</sup> Piemontese: « maltrattamento, derisione ».

441.

Le jour de Pâques 1855 [8 avril]

Mon cher fils,

Je retardais à t'écrire parce qu'il me semblait que ma lettre devait en croiser une des tiennes en chemin, celle-ci est arrivée hier matin et me voilà, sans plus tarder, te disant Aïe Aïe, que tu ne liras qu'après ton retour de la campagne. Je souhaite que tu aies un aussi beau tems que nous avons depuis trois jours, après avoir passé par des horreurs de pluies et de neiges à la grande désolation de tout le monde et de la mienne en particulier, parce que je voyais combien ton père se ressentait physiquement et moralement de cette ségrégation involontaire. Mais nous avons le soleil et même un soleil extraordinaire pour le mois d'avril, et les neiges tout près de nous.

Je suis charmée que tu aies trouvé un bon spécifique contre la bile et ses conséquences, c'est peut-être du bismuth. Je suis bien aise que tu deviennes de plus en plus un homme de poids, quoi qu'on fût déjà assez disposé à croire que tu pesais dans la balance. Tu ne veux pas donner à ce pauvre Gib le remède que je t'avais

proposé, je crois que c'était de l'arsenic, mais en globules, je crois que cela lui ferait du bien. La chaleur lui sera probablement salutaire.

J'ai fait ta commission à l'Amis, qui y a été sensible. A cette saison il fait des projets avec assez de facilité, vu qu'il ne s'agit pas de les réaliser, mais le moment venu je l'ai toujours vu faiblir. L'autre soir il a montré une forte velléité d'aller à Constantinople s'il avait pu mettre ensemble une sorte de petite caravane; ce projet me semble de ceux qui restent à cet état-là. Je voudrais pourtant qu'il se déterminât à voyager un peu, car maintenant qu'on lui dit de ne pas fatiguer ses yeux à lire, je suis en peine de la façon dont il passera le tems des vacances et de la dispersion du peu des personnes qu'il voit. La campagne sans lecture ne lui offrira que peu de ressources. Je voudrais surtout qu'il allât consulter quelque bon oculiste, en avez-vous de fameux à Londres?

Tu verras peut-être, par notre gazette, que l'on a donné le grand cordon à ton père<sup>2</sup>; cela ne nous a pas beaucoup réjoui, j'ai même tâché qu'il ne fût pas refusé pour que le refus n'eût pas l'air d'une hostilité de plus.

Je voudrais pouvoir avancer l'époque de notre départ pour les eaux, car ton père a vraiment besoin de se trouver hors d'ici et de changer d'idées et d'impressions, lui-même commence à le sentir, mais avant le commencement de juin il n'y a pas moyen d'y songer. En attendant, je tâche reporter souvent ses idées sur les embellissements que l'on fait à l'appartement. Le grand œuvre avance, mais c'est beaucoup si on le finira avec avril. Quand il sera fini et vu, on dira que ton père a beaucoup de goût, c'est une réputation déjà faite et qu'il a mérité souvent; mais il arrive quelquefois que ce sont mes idées qu'il exécute et cette fois de point en point, mais personne ne songe ni à me louer, ni à me blâmer et cela m'est parfaitement égal. Enfin, si tu as une Lady à nous emmener, l'appartement pourra contenter même des difficiles. Il n'y a que la chambre à coucher qui devrait être restaurée, mais pour cela j'attendrais tes directions, et en attendant, pour moi je m'en contente telle qu'elle est. Nous voudrions bien qu'il fût possible que tu vinsses voir le fruit de nos labeurs cet été, mais l'horizon est toujours si orageux que nous ne savons qu'en présager. Il me semble pourtant que si on fait la guerre, comme il paraît malheureusement probable, tu n'aurais qu'à la laisser faire sans t'en mêler.

On parle de départ pour ces jours-ci, cependant il paraît qu'on

n'a pas encore le nombre de chevaux nécessaire. Les troupes partent volontiers, Dieu leur donne bonne chance!

Il ne faut pas que tes messieurs se flattent sur les examens, on les dit toujours au mois de mai. Je stimule toujours Emmanuel, qui prétend pourtant être prêt et que son professeur le loue infiniment, mais nous avons déjà été pris une fois à ces belles apparences, et cette fois ce serait plus sérieux un fiasco, qui annihilerait la carrière et pourrait bien pousser le jeune homme jusqu'en Crimée. Je ne sais que le jeune Perron<sup>3</sup>, qui voulant aller en Crimée, ait été placé aux Affaires Etrangères pour le retenir à la prière de sa mère, mais sans le dispenser des examens; on lui a même ammoni qu'on sera plus sévère pour lui à qui on avait fait cet avantage. Sur ce, il a manqué mourir pour s'être piqué une veine avec un cure-dent, il a failli être étouffé par des hémorragies. Je n'en entens plus parler et pense qu'il va bien, mais c'était bien la peine de l'empêcher d'aller en Crimée pour risquer de le perdre ici, pour un cure-dent.

Nous avons perdu il y a peu de tems Victor de Rorà<sup>4</sup>, il laisse trois garçons et une fille. L'aîné des Rorà a vu naître sa troisième fille et pas de garçons<sup>5</sup>.

A la maison Alfieri, nous avons passé par toutes sortes de péripéties. La petite a eu une attaque de croup, puis une petite catarhale, ce qui a mis son monde en grand émoi. Elle sort maintenant, ainsi que Charles, deux fois malade et n'ayant pas une mine rassurante. Joséphine est sur pied, c'est tout ce qu'on en peut dire.

J'ai vu hier le marquis Boyl qui arrive de Paris, il dit qu'Isabelle est si belle qu'elle a l'air si distingué que c'est plaisir de la voir. J'espère qu'une fois à Vichy nous trouverons moyen au moins de nous entrevoir.

La loi des couvens n'a pas encore pu être discutée au Sénat; c'est Colla qui est relateur<sup>6</sup>. Elle n'a pas grande chance de passer, à moins qu'on ne l'amende radicalement. On a bien nommé deux nouveaux sénateurs, mais l'arrière-ban arrive du côté opposé, même le marquis Brignole qui n'avait jamais siégé.

Le Ministère est donc en l'air, il parle comme s'il avait l'intention de se retirer et les ministériels comme l'Amis et Max font écho. D'autres disent qu'il ne se retirera pas, qu'on trouvera des compromis. Nous verrons bien.

Je ne sais quelle espèce de Cabinet on nous bâclera si celui-ci se retire. Revel a fait tant de maladresses qu'il s'est suicidé comme

avec le cure-dent de Perron. C'était toujours lui qu'on nommait pour remplacer le Ministère actuel et qui paraissait avoir la chance de pouvoir mettre ensemble un personnel ministériel. Sans lui je ne sais quelle combinaison baroque pourra surgir. Il est difficile de trouver un ministère viable et pourtant les conditions des tems sont critiques et demanderaient des hommes d'état, justement ce que nous n'avons guère.

Je conçois le pourquoi de ce que te disait Lady P., à la place des autres j'aurais pensé qu'il ne faut pas aller en Paradis malgré les Saints. Mais on attendra les démonstrations d'autre part.

Nous avons été ici assez scandalisés de certains articles du *Times* que nous trouvons fort révolutionnaires. Ils font mauvais effet ici, où les uns attendent une révolution en Angleterre et s'en prennent aux institutions qui ne réussissent nulle part, les autres espèrent que le gouvernement anglais aura assez d'occupation chez lui pour ne plus s'occuper des affaires d'autrui et tout le monde se flatte de pêcher en eau trouble.

Les affaires de Crimée ne vont pas à souhait, tant s'en faut, et les inquiétudes des uns, les espérances des autres, nous tiennent dans une situation d'esprit peu agréable. L'Amis n'est pas content, il s'est toujours plaint qu'on lambinait trop, qu'on arrivait toujours trop tard et pas assez en force, qu'il fallait aller d'abord à Perécop et fermer le passage et encore à présent qu'on perd du tems. Il était habitué aux coups de foudre de Napoléon I.

J'ai reçu à son tems le Lord Raglan<sup>7</sup> et t'en remercie, depuis que je l'avais demandé son étoile a bien pâli. Tu n'as qu'à mettre sur la note de Ferrero ces petites dépenses que je t'occasionne. Nous avons eu aussi le canon Perkins, où nous n'avons pas compris grand chose, mais nous l'avons fait voir à des intelligens. Maintenant ton père voudrait savoir ce que l'on pense de l'expédient de Lord Dundonald-Cochrane<sup>8</sup>, si l'auteur est tenu pour un peu ou beaucoup fou, ou si c'est une proposition qui mérite considération.

J'ai parlé avec ton père du grand projet de vente qu'il roule toujours dans sa tête, et lui ai proposé de t'en parler; il m'a autorisée à le faire, ainsi puisque tu te proposes de lui écrire tu peux lui en parler et lui communiquer ce que tu m'en as dit, que je ne lui ai pas lu. As-tu lu *L'amour dans le mariage*, on s'en est assez occupé ici. Lady Russel m'a fort edifiée et j'admire [...] <sup>9</sup> courage.

Adieu, cher fils, porte-toi bien, bonne campagne, il y a encore de la neige au sol.

Indirizzo: « Monsieur le Marquis d'Azeglio Ministre Plénipotentiaire de Sardaigne auprès du Gouvernement Britannique. Berkeley Square 5, Londres ». Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 496-497, in data « 9 avril »; ristampata in L. CHIALA, V, pp. 347-348, in data « 9 aprile ».

<sup>1</sup> La domenica di Pasqua del 1855 cadde il giorno 8 aprile.

<sup>2</sup> Il 1° aprile 1855, Roberto fu nominato cavaliere di gran croce e insignito del gran cordone dell'Oriente dei SS. Maurizio e Lazzaro. Pungente il commento di Cavour: « Quantunque Rattazzi non ravvisi del tutto consentaneo alle migliori regole di governo il premiare chi ha villaneggiato [*sic*] i governanti, nullameno egli non si oppone a che il marchese d'Azeglio riceva il ciondolone. Si potrà dire che questo non gli venne conferto in contemplazione dei suoi meriti, ma bensì per far cosa grata al buon Massimo, il quale non è troppo rimeritato con due grandi cordoni, uno per lui, l'altro pel germano. Se, invece del marito, fosse stato possibile il crocifiggere la moglie, la cosa sarebbe stata più giusta e commendevole » (C. Cavour a Giovanni Nigra, 27 marzo 1855, in C. CAVOUR, *Epistolario*, XII, p. 157).

<sup>3</sup> Ferdinando Perrone di San Martino (1835-1864), in Accademia dal 1850, figlio di Ettore e di Jenny Fay de la Tour Maubourg (1812-1897).

<sup>4</sup> Vittorio Luserna di Rorà, nato nel 1823, morì il 25 marzo 1855. Era sposato con Giuseppina Carolina Radicati di Brozolo e lasciò tre figli maschi: Maurizio (n. 1851), Emanuele (n. 1853), Annibale (n. 1855), e una sola figlia femmina, Carolina (1849-1868).

<sup>5</sup> Emanuele Luserna di Rorà (1815-1873), marito di Giulia Visconti d'Aragona, ebbe tre figlie: Maria (1844-1890), Adelaide (1846-1898) e Vittoria, nata il 1° aprile 1855.

<sup>6</sup> La relazione della commissione senatoriale sul progetto di legge approvato dalla Camera, concernente la soppressione di diverse comunità religiose, fu letta in aula dal senatore Federico Colla il 7 aprile.

<sup>7</sup> Qualche tempo prima Costanza aveva chiesto a Emanuele di mandarle un ritratto di Lord Raglan (cfr. lett. 420).

<sup>8</sup> Alexandre Dundas Cochrane (n. 1816), uomo politico e letterato, dal 1841 membro del Parlamento nello schieramento *Tory*; fu uno dei più violenti avversari di Lord Palmerston. Scrisse libri di viaggi e romanzi.

<sup>9</sup> Vocabolo illeggibile.

442.

Le 18 avril 1855

Mon cher fils,

Nous avons reçu hier soir ta lettre de samedi à ton père, que nous avons lue avec beaucoup de plaisir. Tu es ces jours-ci dans un fameux brouhaha<sup>1</sup>, mais lorsque celle-ci te parviendra tu jouiras, j'espère, d'un calme relatif. Je suis bien aise que tu aies pu avoir

1452

Salvator quelques jours, cela te fera quelques bons momens d'épanouissement, qui sont utiles au foie et à la rate. J'approuve que l'on n'ait pas conduit Isabelle que vous n'auriez pas pu garder avec vous et je n'aurais pas aimé la savoir dans les foules de Londres. Il est bien mieux qu'elle y aille dans un tems normal.

J'ai eu hier soir des nouvelles qui m'ont fait bien plaisir, ce cas est si rare maintenant que j'en ai doublement joui. Ciccio, que je n'avais plus vu depuis tous les tems, est venu me voir et m'a dit qu'il avait parlé avec l'avocat Boggio<sup>2</sup>, répétiteur d'Emmanuel, et avec l'avocat Cassinis<sup>3</sup>, ami de Boggio, et qu'ils avaient assuré que le jeune homme était parfaitement préparé pour ses examens. L'Amis, qui venait de dîner avec tous les Cavour à la maison Alfieri, a ajouté que Camille lui avait dit qu'il avait lui-même rencontré Boggio et l'avait interrogé à cet égard, et que Boggio lui avait répondu qu'il avait toute l'instruction requise et qu'il ne savait comprendre pourquoi il n'avait pas été admis la première fois. Ce qui me console aussi c'est qu'il y a cette année un programme qui fixe les matières pour les examens, on ne pourra donc plus divaguer dans l'absurde comme l'autre fois. Si Salvator est encore près de toi, tu pourras lui donner ces nouvelles. Je crois qu'il trouvera le jeune homme un peu déniaisé s'il va à Paris, comme il s'en flatte, après les examens. Il n'y a pas de mal qu'il rentre un peu dans le giron, mais il faudra que son père l'occupe, ce qui ne souffrira pas de difficulté et qu'il le mène en bonne compagnie. La nôtre est passablement dévergondée.

Quant à moi, mon cher fils, je n'ai pas fait grand chose qui vaille ces derniers jours. Avec l'Alleluja m'est arrivée une palpitation continue qui m'a fait demander le *Tarellin*, et comme je m'y attendais il a fallu subir les petites bêtes, mais cela ne suffisant pas encore, Riberi est intervenu, et je suis condamné au cautère au bras et à avaler de l'acide gallique en quantité; Riberi dit qu'il vient de faire une si belle cure avec ce remède. Je suis disposée à faire tout ce que l'on me dira et tâche que le moral se soutienne, et puis à la garde de Dieu. Il me semblait bien difficile que je n'eusse pas à me ressentir de tout ce que j'avais souffert moralement depuis huit mois. Je suis contente d'avoir pu être debout tant que mon ministère était nécessaire.

Le voyage de Vichy a souffert quelques péripéties, vu la grande répugnance que ton père éprouve à changer ses habitudes; maintenant Riberi ayant dit qu'il pensait que le voyage pourrait me faire plus de bien que de mal, il est entendu que nous serons à Vichy

le 1<sup>er</sup> de juin, à moins que je ne fusse plus souffrante, je tâcherai que cela ne soit pas. J'espère bien voir un peu mon petit monde par là, car enfin tu vois comme nous sommes chanceux, je tiens à ne pas perdre les occasions. Si on allait t'envoyer un aide, comme il paraît qu'il en est question, ma foi il me semble que tu pourrais prendre tes aises. Il ne faut pas parler à ton père d'aller plus loin que Vichy cette année, car c'est tout ce que je pourrais faire que de le conduire jusque là et il s'effarouche de l'idée qu'on veuille obtenir davantage de lui.

Nous embarquons petit à petit, et à tous momens on répand la nouvelle qu'on ne part plus. Ce serait une grande bénédiction si cette paix pouvait se faire. Le Roi est en assez piteux état<sup>4</sup>, tout le monde qui le voit est frappé de sa maigreur, de sa pâleur et combien il est voûté et vieilli. Il a des explosions de douleur qui font pitié.

Le Roc est plus joli que Constable<sup>5</sup>, qui n'a point de style. Nos travaux avancent et réussissent, mais c'est long à faire. Rapelle-toi de me dire s'il y a de bons oculistes à Londres, ce pauvre Amis est bien triste, César a des lunettes bleues, enfin il n'y a que peine et travail.

Adieu, cher fils, nous t'embrassons bien de cœur; je t'annonce une lettre de ton père<sup>6</sup>, il a été dimanche matin<sup>7</sup> à un concert payant qui l'a enchanté, j'espère qu'il y retournera.

Alcune righe sulle cattive condizioni di salute del re, edite in *Souvenirs historiques*, p. 497, con data « 9 avril 1855 ».

<sup>1</sup> Emanuele era stato impegnato nelle cerimonie e nei festeggiamenti in onore della visita della coppia imperiale francese a Londra, conclusasi il 15 aprile.

<sup>2</sup> Cfr. lett. 429, nota 3; il 28 maggio, Salvatore scrisse a Cavour a proposito degli esami che avrebbe dovuto sostenere il figlio Emanuele: « Si vous avez la bonté de me faire connaître, en tems utile, l'époque définitive des examens, j'aurai soin de l'envoyer à Turin une vingtaine de jours avant pour faire ses répétitions avec l'avocat Boggio » (C. CAVOUR, *Epistolario*, XII, p. 325).

<sup>3</sup> Giovanni Battista Cassinis (1806-1865), dopo la laurea in giurisprudenza, fu ammesso nel collegio dei dottori per i suoi scritti giuridici sulle associazioni, sulla pena capitale e sui diritti della Chiesa. Dopo il '48 si dedicò alla politica e fu uno dei più fidati sostenitori di Cavour. Chiamato al Governo nel 1860, fu a capo del ministero di Grazia e Giustizia. Si segnalò per l'unificazione della legislazione. Nominato senatore nell'ottobre 1865, si suicidò due

mesi dopo, forse perché si ritenne responsabile della convenzione del settembre 1864 tra Francia e Italia.

<sup>4</sup> Fra le numerose testimonianze che confermano le cattive condizioni di salute di Vittorio Emanuele II dopo il funerale della regina Maria Adelaide, si veda la lettera di Massimo a Luisa del 25 febbraio: « Il re non ha avuto *transport au cerveau*, nemmeno per ombra; ha passato le notti al letto della madre e della moglie, poi si ritirò dal principe di Carignano. Lo trovai dimagrito la metà: nel gilet, che prima era giusto, c'entravano di coltello le mie cinque dita, e stavan larghe. Ma, salvo un paio di giorni, del resto ha fatto gli affari e firmato, e m'ha detto la gran parola: " Sono Re, ed è mio dovere ". Ma certo, pare invecchiato di quindici anni. Però la stoffa fisica e morale è forte e non c'è paura » (G. CARCANO, p. 460).

<sup>5</sup> Il pittore inglese John Constable (1776-1837), famoso per i suoi paesaggi.

<sup>6</sup> Roberto scrisse al figlio il 30 aprile (A. COLOMBO, II, p. 101).

<sup>7</sup> 15 aprile.

443.

Jeudi, 3 mai 1855

Mon cher fils,

J'ai cédé à ton père le tour pour te répondre, après ta lettre du 25. J'avais pourtant envie de t'écrire pour te dire ma peine de savoir que tu n'étais pas bien pendant le séjour de Salvator, tandis que je me flattais que vous auriez pu faire quelques bonnes farces ensemble pour vous distraire de la trop sévère diplomatie. Je n'ai vu que hier soir Salvator, et le compte qu'il m'a rendu de toi ne m'a pas satisfaite du tout. Il me semble qu'il y a bien des choses dans ta santé qui demandent d'être prises en considération. Et d'abord, il me paraît qu'il ne faudrait, en fait de fatigues de tout genres, ne faire absolument que l'indispensable. Ensuite, je crains que ce soit le climat qui te soit contraire dans les circonstances actuelles et que le changement d'air fût indiqué. Je conçois la difficulté des circonstances actuelles, mais encore faut-il vivre et ne pas laisser ruiner sa santé pour ne pas risquer sa carrière. J'ai naturellement beaucoup de respect pour la faculté, et je pense que ceux qui sont sur les lieux, sont ceux qui sont mieux dans le cas de porter un jugement sur ton malaise, mais jusqu'ici il me paraît qu'on a bien peu réussi à vaincre cette mauvaise disposition du foie. Je suis étonnée qu'on te déconseille Vichy, tandis que sur le continent on regarde ces eaux comme les meilleures spécifiques pour les maladies de foie, et que je vois généralement ceux qui en ont essayé en dire tout le bien

possible. Je crois bien que l'air n'y est pas merveilleux, mais je n'ai entendu personne s'en plaindre sérieusement.

Cependant, ce que j'en dis n'est que pour le désir que tu trouves le spécifique qu'il te faut, car j'aime mieux que tu n'y viennes point si tu devais t'en mal trouver, et je désire que tu ailles et fasses ce qu'il faut pour te guérir; seulement voyant le bien que les eaux de Vichy font à ton père, j'y ai pris confiance et tiens à ce qu'il aille faire cette cure, quoique cela nous ennuie tous deux.

Voilà ton père qui entre et qui te dis, comme moi, que malgré la fête que nous nous faisons de te voir à Vichy, tu ne fasses que ce qui pourra être utile à ta santé. Si c'était l'air du Roc qui dût te faire du bien, ce serait encore mieux, nous compterions y aller au commencement de juillet si rien n'arrive à la traverse. Si la guerre continue, comme malheureusement les apparences le font craindre, il paraîtrait que votre intervention serait peu utile, et que tu pourrais prendre un peu de loisir.

Nous aussi, nous avons passé par de belles journées dignes d'un Empereur et puis nous sommes revenus au tems froid et pluvieux, ce qui fait que tout plein de gens perdent la voix. C'est peut-être aussi, parce qu'il y a tant de personnes *concitata* dans ce moment que c'est vraiment fatigant aussi pour ceux qui ne le sont pas. C'est vraiment terrible comme les partis sont exaspérés, et je crois que nous n'avions pas encore passé par une crise aussi critique. Je ne dis pas qui a la raison de son côté, car il me semble que tout le monde a tort et a fait des bévues *magistrali*, ce qui en compose une masse imposante. Enfin, après tout ce brouhaha, nous voilà revenus au point d'où nous étions partis, je l'avais bien prédit, mais je ne crois pas pour cela que nous soyons à bout d'embaras. Les partis ne se tiennent pas pour battus, je voudrais bien que nous ne nous en mêlassions pas, mais je ne puis l'empêcher.

J'ai mon affaire au bras depuis 15 jours et il me semble qu'il a commencé à faire son effet en ralentissant le mouvement du cœur. Je me soigne fort en tout ce qui dépend de moi, tu n'as qu'à m'imiter, mais je ne puis pas parer à toutes les avalanches. Ton père continue à bien aller, j'aurais besoin de le tirer d'ici où il s'agite beaucoup trop.

Salvator reprendra au plutôt son wagon, j'espère qu'il pourra combiner ce qui convient pour son fils. Mon frère est un peu souffrant de son humeur gouteuse à la tête.

Les consoles de Lagnasc sont en place dans le salon rouge et font un effet mirobolant. Les autres travaux avancent lentement, c'est tout au plus s'ils seront achevés à notre départ. Que je voudrais te faire voir toutes nos fatigues et ici et au Roc! Je suis charmée de la robe de 5 francs, qui ne te ruine pas et fera mes beaux jours au Roc. Celles que nous achetons pour les Marmotines sont bien dans ces prix-là, mais elles sont bien laides.

La machine du *Cresus*<sup>2</sup> avait, dit-on, une fente avant le départ, mais le capitaine n'a pas voulu prendre cela en considération. Cela, les provisions avariées, et autres inconvénients qu'on exagère à plaisir, rendent l'expédition peu populaire. Quelle bénédiction sera la paix, mais qui sait à quel prix nous devons la payer! En attendant, cher fils, fais-moi le plaisir de te bien porter et de m'écrire de suite non une lettre, mais un mot des nouvelles de ta santé, si tu t'arranges pour aller bien, j'irai bien aussi, je t'embrasse.

L'Amis dit que tu fasses mettre dans les journaux quand tu as été de quelques dîners, fonctions, réceptions, que c'est nécessaire ici.

<sup>1</sup> Il 23 aprile 1855 Emanuele aveva scritto a Cavour: « J'ai éprouvé une recrudescence de ces indispositions bilieuses, qui me prouvent que le foie est malade, et au lieu de faire les honneurs de Londres aux Villamarina, j'ai dû les confier le plus souvent à mes Messieurs et me contenter pour mon compte de la visite du médecin et de la fièvre » (C. CAVOUR, *Epistolario*, XII, p. 248).

<sup>2</sup> Sulla nave da trasporto inglese *Croesus*, di circa 2700 tonnellate, partita da Genova alla volta della Crimea il 24 aprile alle ore 8, con un importante carico di militari e di materiale da guerra, alle ore 10 era scoppiato un incendio indomabile, che aveva costretto il capitano a farla arenare nella baia di San Fruttuoso, presso Portofino. Il grave incidente causò la morte di 24 militari e la completa distruzione della nave e del suo carico.

444.

Lundi 7 mai 1855

Mon cher fils,

Je donne ces deux mots à Salvator qui part demain et te les expédiera de Paris. Je t'ai peut-être dernièrement mis la puce à l'oreille, en te parlant d'un aide que l'on pourrait t'envoyer. Voici à quoi cette insinuation se rapportait.

Maxime me dit, il y a une quinzaine de jours, qu'il irait probablement encore en Angleterre<sup>1</sup>, quoique ce ne fût pas son projet. Comme j'avais l'air étonné, il me dit que le Ministère voulait l'envoyer ou à Paris ou à Londres. Je lui demandai en quelle qualité, il répondit que je pensais bien qu'après ses antécédens il ne pouvait y aller qu'avec un titre *cospicuo* de Ministre extraordinaire et choses semblables. Je ne revenais pas encore de mon étonnement, et demandai s'il y avait quelque chose d'extraordinaire à faire; il me répondit qu'il ne pensait pas qu'au fait, il ne savait pas pourquoi on l'y envoyait. Je dis que je m'en étonnais aussi, puisque les Ministres savaient bien que la Chambre intervenait dans ces cas-là, et qu'elle n'était guère d'avis que l'on multipliât le personnel des légations, puisque si le Ministre était capable de faire les affaires, il fallait les lui laisser faire, s'il ne l'était pas, il fallait le remplacer. Comme il s'agissait de mon fils et de mon gendre, je n'ai pas voulu pousser mes observations plus loin et nous en sommes restés là. J'en ai parlé avec l'Amis et César, ils ont été surpris et ont levé les épaules. Maintenant je ne sais plus où en est l'affaire. Je n'ai guère vu Saluator seul, et n'ai pas eu moyen de rien discuter avec lui sur bien des choses que j'aurais voulu lui dire.

Max a été assez étonné, me dit-on, de ne pas avoir été consulté dans la crise<sup>2</sup> qui vient de se passer; après sa bagarre avec le cardinal Antonelli<sup>3</sup>, qu'il aurait bien pu éviter, il n'y avait pas grande utilité à tirer de sa personne. Il s'en va faisant bien des bévues dont on lui tient compte naturellement. J'ai appris la démission de Mr Drouyn de Lhuis<sup>4</sup>, si cela veut dire la paix, nous en ferons le sacrifice. Cette guerre devient bien désastreuse et nous redoutons les inconveniens d'un été en Crimée, après avoir tant pati de l'hiver. Nos troupes s'embarquent très lentement, on ne nous fournit que des embarcations insuffisantes et on est un peu surpris de la part de l'Angleterre qui doit savoir de quoi il s'agit.

Nous n'allons pas mal, ton père va au Sénat, où la fameuse loi se discute, on espère qu'on aura la solution peut-être demain. Les embarras arriveront en foule pour l'application. Il y a bien du mécontentement dans le pays, la cherté des vivres et la multiplication des impôts, qu'on menace encore d'augmenter, mettent tout le monde de mauvaise humeur, et on s'en prend aussi au gouvernement de bien des choses qui ne dépendent pas de lui. On fait beaucoup de dépenses pour la fête de dimanche<sup>5</sup> du *Statuto*, mais je crains que le public n'y soit bien froid.

Ton père s'est fort ému des nouvelles de ta santé, il désire fort te voir pour en juger par lui-même et cela l'a dégoûté de s'occuper de bien des choses; quant aux affaires politiques dont il se passionne tant, c'est tout bénéfice, il a ajourné aussi ses projets de changemens ultérieurs dans la maison. Il dit souvent que si tu te décidais à rentrer dans ta patrie, il te laisserait l'administration des biens, se réservant seulement ce qu'il lui faudrait pour aller vivre obscurément quelque part, et je crois bien que ce serait le moyen de vivre tranquilles.

Pour moi, la crainte que tu ne sois malade me revient bien souvent à l'esprit, et la distance et le peu de moyen d'avoir des nouvelles sûres, tout cela me tracasse beaucoup. Tâche de me tenir au courant par un petit mot. Du reste, je vais mieux, mais j'aurais besoin d'être tranquille, de recevoir de bonnes nouvelles de toi et pouvoir croire qu'elles sont exactes. Adieu, je t'embrasse de bon cœur.

Parzialmente edita in A. COLOMBO, II, pp. 102-103.

<sup>1</sup> Sin dal mese di febbraio si parlava di una missione di Massimo a Londra (cfr. M. COLLEGNO, *Diario*, p. 233). Il 16 aprile Massimo scrisse al nipote: « On veut me donner une autre mission que je ne comprends guère plus. Et ce serait d'aller vous rendre visite à toi et à Salvatore. Pour quoi faire? Je ne le sais pas. Je comprendrais qu'avec une autre distribution des pièces de l'échiquier, on put s'imaginer que ma profonde connaissance de l'Italie servit à quelque chose [...] » (N. BIANCHI, p. 261).

<sup>2</sup> La sera del 24 aprile il gabinetto Cavour decise che si sarebbe dimesso per lasciare libero il re di accogliere la proposta dei vescovi di mettere a carico dell'asse ecclesiastico la somma necessaria per il pagamento delle congrue ai parroci; il 25 il re affidò al generale Giacomo Durando, ministro della Guerra, l'incarico di formare un nuovo governo; il 26 aprile, dopo la lettura in Senato, da parte del vescovo Luigi Nazari di Calabiana, della proposta ecclesiastica, Cavour aveva chiesto, a nome del governo, la sospensione del dibattito e il giorno dopo diede ufficialmente l'annuncio delle dimissioni in Senato. Costatata l'impossibilità di costituire un nuovo governo basato su una valida maggioranza, il re si vide costretto ad affidare nuovamente l'incarico a Cavour (4 maggio).

<sup>3</sup> Il 15 febbraio 1855 fu pubblicata, nella parte non ufficiale della *Gazzetta Piemontese*, n. 42, la polemica risposta di Massimo d'Azeglio al cardinale Antonelli, col titolo *Il Governo di Piemonte e la Corte di Roma al tribunale della pubblica opinione*. A questo proposito, Massimo il 20 marzo aveva scritto a Luisa: « Mai più mi sarei immaginato di far tanto furore con quelle quattro parole all'Eminentissimo, come vedo, con una grata sorpresa di aver fatto! » (G. CARCANO, p. 462).

<sup>4</sup> Si pensava che le dimissioni del ministro degli Esteri francese Drouyn

de Lhuys significassero pace, in quanto il ministro era un acceso sostenitore della guerra, ma in realtà Drouyn fu congedato perché troppo arrendevole con Vienna. Sui motivi che portarono alle dimissioni del ministro francese, si veda J. A. HÜBNER, *Nove anni di ricordi*, cit., pp. 313-315.

<sup>5</sup> 13 maggio.

445.

Le 14 mai 1855

Tant mieux, cher fils, si tu es mieux portant qu'on ne me le faisait craindre et si tu m'as dit toute la vérité et rien que la vérité. Il reste pourtant quelque chose à corriger qu'il ne faut pas négliger. Il n'y a pas de raison pour qu'à ton âge ces malaises-là ne soient pas remédiables, il n'y a qu'à bien définir ce qui les cause, et les remèdes sont ensuite faciles à trouver. Il ne faut point se laisser entraîner dans le cercle vicieux de l'hypocondrie, qui vient de la bile et l'augmente à son tour, mais il se faut distraire et à Londres ce ne doit pas être si difficile qu'il l'était pour moi au Roc, il y a quelques années, lorsque je ne pouvais employer ni mes yeux, ni mes jambes, j'étais toujours seule et pourtant je prenais mon courage à deux mains, ne voulant pas m'enfoncer et j'ai réussi.

L'idée de te voir à Vichy est celle qui soutient ton père pour entreprendre ce voyage; autrement je crois qu'il s'en serait déjà dégouté, sans être très long, il est ennuyeux parce qu'il faut penser à tant de petites combinaisons différentes, chemin de fer, courrier, diligence, qu'on serait tenté de s'en passer.

Nous pensons que notre grande question parlementaire sera décidée avant l'époque fixée pour notre départ, mais non les embarras qu'elle suscitera quelle que soit la décision, mais à cela nous n'y pourrons plus rien et laisserons à qui de droit à se tirer d'affaire. Le Sénat chôme jusqu'à vendredi<sup>1</sup>, la loi et son amendement étant entre les mains de la commission pour les mettre d'accord. Malgré le vote de la dernière séance, la décision est toujours incertaine, car il manquait des voix et au scrutin secret il y en a toujours quelques-unes qui changent de couleur.

Nous avons solennisé hier S. *Statuto*<sup>2</sup> par une belle journée comme toutes les fois qu'il s'agit d'une fête nationale, tandis que toutes nos fêtes religieuses sont contrariées par le tems; ce que certaines personnes ne savent comprendre. On a fait une décoration fort originale pour la rue du Pô. Une suite de groupes de statues, de fontaines, de palmiers et de grandes corbeilles de fleurs, le tout

1460

éclairé au gaz. Tout cela est fort colifichet et point du tout en harmonie avec les maisons. Sous le rapport artistique cela ne vaut pas grande chose, mais c'est nouveau et cela a attiré une quantité immense de *gadan*<sup>3</sup>, qui vous coudoient dans les rues et qui admirent de confiance sans s'inquiéter des principes de l'art. Aujourd'hui les courses; mais de gros nuages noirs font leur course au clocher.

Joséphine devait donner une superbe bannière, mais elle est dans son lit, au grand dépit de Charles; on a dû la saigner deux fois jeudi en toute hâte pour menace de congestion à la matrice. Maintenant elle va bien mais sans remuer ni pieds, ni pattes.

Le Roi, malgré son rhumatisme, a voulu aller à la fonction d'hier matin, mais il a entendu la messe à cheval, car d'en descendre et remonter était une affaire. Son fils était à cheval à son côté. Les acclamations ont été très considérables. Ce soir, il y aura encore différentes illuminations, et je crois demain le bal de bienfaisance au grand théâtre.

Je me suis contentée hier d'aller à notre concert Marchisio à deux heures, nous y allons en coterie et en sommes très satisfaits. A dimanche<sup>4</sup> le dernier. Nous avons un mariage en parenté. Le comte Collegno<sup>5</sup> épouse la fille d'Emile Sambui, c'est la troisième femme qu'il prend.

Je ne vais pas trop mal et me soigne fort. Ton père est, je crois moi, un peu courbaturé, vu le temps froid qui continue et la chaleur qu'il fait au Sénat et dans d'autres endroits. Il est cependant sorti ce matin.

Si on trouve que nous arrivons lentement à Balaclava<sup>6</sup>, le faute en est aux Anglais. Les vaisseaux arrivent en petit nombre; quand nos gens sont embarqués, ils ne prennent pas la mer. Enfin on est très scandalisé de tout ce lambinage et on en conclut que c'est cette disposition qui fait aller toute chose de travers. Quant à ce qui se passe dans votre intérieur il me semble que, de maîtres, vous devenez écoliers. Vous ne serez plus le pays modèle en fait d'ordre et d'institution.

Adieu, cher fils, je t'embrasse et t'écritrai encore avant le départ.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 497-498.

<sup>1</sup> 18 maggio.

<sup>2</sup> La festa dello Statuto fu celebrata la domenica 13 maggio 1855, con una solenne cerimonia religiosa alla Gran Madre, sfilate di truppe e Guardia nazio-

nale in piazza Castello, e a sera, con una sfarzosa illuminazione in via Po. Il giorno successivo si svolsero le corse dei cavalli e si rinnovò l'illuminazione.

<sup>3</sup> Piemontese: « sfaccendati ».

<sup>4</sup> 20 maggio.

<sup>5</sup> Il conte Alessandro Provana di Collegno (1811-1889), generale d'artiglieria e agronomo, sposò Daria di Sambuy, figlia di Emilio.

<sup>6</sup> Località situata sull'estremità meridionale della Crimea, a 20 Km da Sebastopoli.

446.

Vendredi 18 mai [1855] <sup>1</sup>

Mon cher fils,

C'est pour te tenir au courant de nos péripéties que je reprends la plume et afin que tu puisses arranger tes plans en conséquence. Il paraît que notre départ est contremandé à plus tard, grâce à une incommodité nouvelle survenue à ton père, mais qui j'espère se réduira en un simple *bobo*<sup>2</sup>. Il se plaignait d'une grosseur survenue sous la clavicule, qui se faisait sentir douloureusement par moment. Il avait vu Tarella, qui n'avait pas pris la chose très au sérieux, je l'engageais à consulter plutôt un chirurgien pour le cas où il y aurait quelque opération à faire et ce matin il a demandé Malinverni<sup>3</sup>, qui a l'avantage de demeurer vis-à-vis. Il est venu, a scruté et a dit que c'était une *phlogosi*<sup>4</sup> glandulaire. Un bien grand mot, mais je me flatte que la maladie n'y correspondra pas. On le traitera d'abord avec des *papins*<sup>5</sup> et ensuite avec quelques fondans plus actifs, et cette cure pourra bien durer une quinzaine de jours.

En attendant il sort et fait sa vie ordinaire. Il dit bien qu'il ne renonce pas à Vichy et je pense que l'espoir de t'y rencontrer est ce qui l'engage à persister, autrement il m'aurait été difficile de faire durer ce projet jusqu'à sa réalisation. Maintenant nous pouvons bien partir à la moitié de juin, la saison n'en serait que plus favorable, mais ce qui complique la difficulté c'est le séjour prolongé de Ferrero à Paris. Il faut nécessairement que lui ou ton père se trouvent à Turin pour le 1<sup>er</sup> juillet, pour payer les passivités etc. Il faudra donc voir si positivement le secrétaire pourra venir avant de décider si nous pourrions nous absenter. Voilà où nous en sommes actuellement dans cet état d'incertitude peu agréable, mais du moment où il s'agit d'un motif de santé, il faut d'abord pourvoir au besoin présent. Comme il n'a plus été question de ces vilaines coliques, au pis aller on se fera expédier des eaux de Vichy dont l'efficacité est prouvée.

1462

Il a fait jusqu'ici le plus vilain tems, toujours une bise froide, souvent la pluie, il y a beaucoup de neige au Montcenis, il y a eu des tourmentes, des avalanches et toutes sortes d'agrémens pareils, ce qui m'inquiétait un peu pour mettre nos machines *destenebrà*<sup>6</sup> en voyage. Ce serait donc tout gain que ce retard, faudra voir ce qui arrivera plus tard. Nous aurions aussi le tems de voir finir nos ouvriers, qui cheminent bien lentement, parce que l'ouvrage est long et menu. Je crois que je ne t'ai pas dit que les consoles de Lagnasc sont en place depuis longtems dans le salon rouge, où elle font effet mirobolant.

Je ne sais non plus si je t'ai raconté que j'avais été un soir au théâtre d'Angennes, entendre la *Sonnambula*<sup>7</sup>, il y avait bien des années que je n'en avais fait autant. Ce fut une *combricola* faite au Sénat entre *barba* Gio et ton père, qui m'y fit aller. L'ensemble était assez bon, et il y a une Amina, qui est charmante et qui va dit-on chanter à Paris. Ton père y est retourné hier au soir, tu vois que sa maladie n'est pas considérable, il y a joui d'une espèce de vaudeville de Donnizetti [*sic*], qui lui a procuré des accès de fou rire, qui lui font le plus grand bien.

Bien des personnes partent ces jours-ci, demain Jenny, lundi matin Charles, lundi soir<sup>8</sup> Emmanuel et tous pour Paris. Ce dernier, voyant que les examens étaient différés, s'est décidé à aller réjoindre la famille, ce que je trouve très bien.

Nous attendons le retour de la loi au Sénat, il y a peu d'apparence qu'elle passe malgré les colères de l'Amis, qui use ses poumons à vouloir persuader ceux qui ne sont pas de son avis. A cette heure tous les votes sont décidés, il serait bien inutile de discuter dessus.

Le dernier petit Prince<sup>9</sup> est mort hier. Superga joue un grand rôle cette année.

Adieu, cher fils, je t'embrasse, sans savoir si je pourrai le faire de plus près.

Il brano riguardante la notizia della morte del principino è edito in *Souvenirs historiques*, in data 14 maggio 1855, p. 498.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> Sottolineato nell'autografo.

<sup>3</sup> Il professor Sisto Malinverni, settore nella scuola di anatomia.

<sup>4</sup> Il vocabolo è scritto con chiarezza, ma non esiste: Costanza intendeva scrivere *phlégmisie*, cioè infiammazione.

<sup>5</sup> Piemontese: « cataplasma, impiastro ».

<sup>6</sup> Piemontese: « scompaginato, squinternato, scombinato ».

<sup>7</sup> La *Sonnambula*, il primo capolavoro del compositore Vincenzo Bellini (1801-1835), che la scrisse fra il gennaio e il febbraio 1831.

<sup>8</sup> 21 maggio.

<sup>9</sup> Il principino Vittorio Emanuele Leopoldo Maria, duca del Genevese, nato l'8 gennaio 1855, morì il 17 maggio 1855.

447.

Le 22 mai 1855

Cher fils,

Enfin nous avons passé le Rubicon, mais non le seuil de notre porte. Les places sont prises par le courrier de jeudi 31. Ce n'est pas sans peine, on venait nous dire il y a encore des places pour tel jour, nous répondions allez donc les arrêter, et on arrivait qu'elles étaient prises et cela se répétait, mais nous les tenons maintenant et nous agirons en conséquence. Nous partons jeudi à 6 et 1/2 du matin, arrivons à Chambéry où nous aurons quelques heures pour nous reposer et manger, vendredi nous nous embarquerons à Aix, il paraît que c'est le soir, et samedi<sup>1</sup> nous espérons nous rendre à Vichy. Je pense que tu y es entré pour la plus grand part dans cette solution, car ton père, déjà si peu en train de changer ses habitudes, était encore dégoûté de toutes ces complications de voyage, et pour mon compte je crois que je l'y aurais laissé aller, sans l'espoir de te rencontrer toi, Isabelle, Gib et toute la famille. Lorsque j'avais pris l'engagement de l'accompagner, il était encore malade et j'aurais été trop inquiète de le voir partir seul, mais maintenant il est assez bien pour qu'avec le maître d'hôtel il pût se passer de moi. Je serai pourtant toujours plus tranquille si je suis là pour lui rappeler de se soigner.

Je crois très utile de l'éloigner d'ici dans ce moment, il se passionne tant, il s'agite tant, que cela ne lui vaut rien ni au moral ni au physique, je ne sais ce qui va se passer ensuite de la loi<sup>2</sup>, qui sera probablement votée aujourd'hui, mais il sera heureux que nous n'ayons pas à nous en mêler. Tu apprendras par le télégraphe les événemens qui auront lieu, ainsi je n'ai pas à t'en parler. Ce qui me semble c'est que la phalange de l'opposition n'est pas aussi compacte qu'on s'en flattait. Il faudra voir ce que nous donnera le scrutin secret.

Pour moi j'ai pris mon parti d'en laisser la décision à la Provi-

dence, sans m'en tourmenter, quoique persuadée que les embarras ne manqueront pas; je voudrais seulement qu'on en fit moins, car je crois que c'est peu utile au public et fort nuisible aux individus, mais chacun sent à sa manière. Le vote contraire du Nucle a fait une grande sensation, mais la crainte d'une crise ministérielle et de ses conséquences tient beaucoup d'esprits en suspens.

Manuel est parti hier au soir, il reviendra quand on le demandera pour les examens, peut-être seulement en novembre. Je ne sais comment Salvator arrangera la venue d'Isabelle à Vichy, tu pourrais peut-être bien l'y aider pour la venue ou pour le retour. Quant à Gib, nous serons certainement heureux de le revoir, mais je ne sais pas si, pour son compte, il appréciera autant notre rencontre, il aime si peu les voyages que nous ne voudrions pas lui procurer une trop grande contrariété.

Le pauvre Amis est si grognon qu'on ne peut rien lui proposer. Il ne répond que par un grognement à tout ce que l'on peut lui dire. Et pourtant, une fois la session finie, ce qui peut avoir lieu d'un moment à l'autre, je ne sais ce qu'il deviendra. J'aurais voulu qu'il eût pu combiner d'aller avec l'oncle César, Joséphine, qui a le don de le dérider, et *Patouï* quelque part, mais lorsque j'ai essayé de lui insinuer cette idée, il a répondu comme on répond aux *hustings* en Angleterre, et j'ai repris comme en Piémont par un la ... la ...<sup>3</sup> de soumission involontaire. Il me semble que Joséphine médite une cure de bains de mer, elle consulte tout le monde et fera ce qui lui plaira. Le plus probable est qu'elle s'embarque avec son père. J'entens nommer Ostende, je ne sais si ce sera le dernier mot.

Nos ouvrages avancent, mais nous les laisserons inachevés, il me paraît que dans la semaine on doit finir les dorures du salon et les sculptures du cabinet, ensuite on peindra. Ton portrait, qui est sur le trumeau du cabinet, a l'air si étonné de tout le *trambusto* qui se fait autour de lui, j'espère qu'il se retrouvera bientôt dans son calme habituel.

Nous avons eu un tems abominable ces jours-ci, le soleil a paru quelques momens ce matin, mais il n'y a pas à y compter. Il neige au Montcenis, et la route y est mauvaise. Nos récoltes souffrent de la mauvaise saison. Je suis contente que tu puisses me donner de meilleures nouvelles de ta santé et désire bien que nous ayons un meilleur tems pour notre santé et notre voyage à tous. Je t'embrasse.

Indirizzo: « Monsieur le Marquis E. d'Azeglio Ministre Plénipotentiaire de Sardaigne auprès du Gouvernement. Berkeley Square 5. Londres ».

<sup>1</sup> 2 giugno

<sup>2</sup> Il 23 maggio il Senato, accettati gli emendamenti Des Ambrois, approvò la legge sulle corporazioni religiose con 53 voti contro 42. Il 28 maggio la Camera, dopo una breve e vivace discussione, approvò il testo modificato dal Senato, con 95 voti contro 23 (cfr. lett. 441, nota 6).

<sup>3</sup> I puntini sono nell'autografo.

448.

Lundi 25 mai 1855

J'ai reçu hier ta lettre, mon cher fils, toute remplie de nos déceptions, mais tu avais déjà eu la mienne, qui remettait tous les projets à leur place et annonçait notre départ pour le 31.

Nous sommes toujours dans les mêmes dispositions et j'espère que rien ne viendra plus les changer. Ton père, quoiqu'il se plaigne souvent de sa tête et qu'il ait toujours son enflure à la clavicule, qui ne le fait pourtant plus souffrir, me semble bien en état d'entreprendre le voyage sans inquiétude. Pour mon compte, j'étais mieux ces jours passés, mais cependant je me flatte que je pourrai aussi aller au bout de mon entreprise sans causer de l'embaras. Je suis fort disposée à penser, comme toi, que la locomotion peut être utile en cas de malaise, surtout s'il s'agit de malaises nerveux, et sous ce rapport j'en espère du profit; mais lorsque les organes sont compromis, tout ce qui est palliatif ne peut agir tout au plus que momentanément. Au fait, ce n'est pas pour mon compte que j'entreprends la corvée, mais ce fut d'abord la pensée d'accompagner ton père, qui alors ne me semblait pouvoir partir seul sans me laisser en proie à d'horribles inquiétudes; après j'aurais pu le laisser aller, mais je ne sais s'il s'y serait déterminé; ce qui nous a engagés à persévérer c'est vraiment que nous pensions que ce serait le seul moyen de te voir cette année, et pour moi j'espère que cette cure consolidera celle que ton père a faite ici avec les eaux de Vichy.

Quoi qu'il en soit, selon toutes les apparences nous arriverons le samedi soir 2 juin à l'hôtel *Givois prêtre*, le nom est assez singulier, mais il est officiel, et je m'en vais encore écrire au moment du départ à Mme Givois prêtre, pour que nous trouvions nos chambres prêtes, en même tems je la préviendrai que je serai dans le cas de réclamer encore une chambre pour toi.

Quant à toi, quand tu recevras cette lettre tu te regarderas comme

dûment averti, car j'attendrai pour la mettre à la poste que nous soyons tout à fait *sulle mosse*; j'ai seulement voulu t'écrire d'avance, de crainte de me trouver embarrassée dans les derniers momens, où mille petites affaires surviennent. Quand je serai à Vichy, j'écrirai à Isabelle, et puis on arrangera les choses pour le mieux.

Ton père, qui a une grande facilité à s'inquiéter, se tourmente de l'idée qu'Isabelle s'ennuiera et ne saura que devenir à Vichy; pour moi, je n'ai pas cette crainte, mais je ne sais pas même s'il se persuadera du contraire en la voyant. N'encourage pas Emmanuel à venir. Des personnes lui ont dit ici, simples discours oiseux, qu'il viendrait sans doute nous trouver à Vichy et il a répondu, certainement. Mais comme il vient de passer huit mois près de nous et qu'il est destiné à revenir, il n'y a pas les mêmes raisons pour lui que pour sa sœur, et comme la dépense à Vichy est assez forte, ton père pourrait trouver la chose peu discrète. Tu sais que lui, a toujours ses calculs faits d'avance et qu'il aime peu les imprévus en fait de dépense. Cependant ne fais pas de confiance à ce sujet à personne de la famille, il s'agit seulement de ne pas inviter, ne pas encourager, au reste il peut se faire qu'on n'y songe pas. S'il ne s'agissait que d'une course, je pourrais m'en charger, je parle seulement de venir pour un tems un peu long.

Je pense que tu m'apporteras la fameuse robe de 4 shillings, dont je n'ai plus entendu parler. L'Amis te demande une boîte de pilules de rhubarbe, dont il fait ses délices. Je lui ai fait l'invitation de ta part de venir à Vichy, il a paru un peu ébranlé, mais je serais étonnée qu'il fût capable de prendre une résolution. Je vois qu'à notre âge les femmes sont plus décidées que les hommes.

J'espère que tu arriveras bien renseigné sur l'affaire [...] <sup>1</sup> Dundonald <sup>2</sup>, car ton père est très friand d'en savoir quelque chose, fais-toi dire le secret de la Pie.

Maintenant, adieu, cher fils, bonne santé, bonne traversée, bonne arrivée, tu verras si tu dois et peux écrire avant. A nous revoir pour tout de bon à Vichy, à moins que ma *jettatura*, qui me poursuit, ne prévale.

Mercredi 30

J'ai reçu hier ta dernière lettre, cher fils, celle-ci y répondait d'avance. Je te préviens pour ta gouverne que notre projet est de quitter Vichy le 26 juin. J'espère que tu pourras te débarrasser vite de ton affaire et arriver. Ton père, ayant rencontré hier Camille chez

Joséphine, l'a remercié du congé accordé<sup>3</sup>, pourvu qu'il ne l'oublie pas et ne te retarde pas. Le tems paraît vouloir se mettre à la pluie. Adieu, encore je t'embrasse.

<sup>1</sup> Vocabolo illeggibile.

<sup>2</sup> Cfr. lett. 441, nota 8.

<sup>3</sup> Il 19 maggio Cavour aveva scritto a Emanuele: « Il est tout naturel qu'après une absence de trois années vous désiriez passer quelque tems avec vos parents: ainsi je ne vois aucun obstacle à ce que vous alliez les rejoindre à Vichy dans les premiers jours de juin » (C. CAVOUR, *Epistolario*, XII, p. 297).

449.

Lundi 2 juillet 1855

Il est possible, même probable que tu sois en route en ce moment, je te souhaite une heureuse traversée, mon cher fils, et que tu arrives sain et sauf chez toi, comme nous sommes tranquillement établis chez nous, à notre entière satisfaction. Je n'ai encore rien su de votre voyage de Paris, j'espère qu'il se sera fait sans contrariétés et que tout le monde est en bonne santé.

Notre voyage a été laborieux comme je m'attendais. Ton père m'a avoué qu'il a beaucoup souffert de son abcès tout le tems qu'il a passé à Vichy; je le crois bien, il avait fini par être gros comme le poing, mais il aime si peu qu'on lui parle de sa santé que je n'ose guère entrer en matière et ne puis lui proposer ce qui le soulagerait peut-être. La fatigue, le mouvement et l'échauffement du voyage ont encore irrité son mal, et en y ajoutant le tourment de la chaleur et de la poussière pour ses yeux, cela a fait un voyage bien pénible. C'était dommage, car nous traversions un bien beau pays qu'il admirait infiniment dans ses variétés.

Nous avons été bien à l'Hôtel d'Europe à Lyon et avons pu partir le lendemain matin à 8 heures. Nous avons employés 12 heures pour arriver à Chambéry, et là il nous a fallu perdre 24 heures. Nous l'avons quitté jeudi soir moyennant le coupé du courrier et sommes arrivés vendredi à une heure et demie après midi.

A peine arrivés, nous avons fait venir Malinverni, qui a été très étonné que ton père eût pu supporter autant de souffrances; maintenant il fait sa cure et dans quelques jours j'espère que cette crise sera tout à fait finie et peut-être s'en portera-t-il mieux après. Ici il fait assez chaud, malgré des orages qui viennent le soir nous rafraî-

chir, et ton père a hâte de gagner le Roc; nous nous disposons donc à partir après demain au soir, flanqués de deux grandes Martotines pour animer un peu notre silencieux séjour.

Je n'ai rien trouvé de nouveau à Turin, il me semble que la ville sommeille paisiblement, les journeaux fournissent les textes des discours. Plusieurs personnes partent pour Paris, mais je ne vois pas que l'oncle César, ni l'Amis songent à s'ébranler. Ils sont comme je les avais laissés.

Marguerite Bernardi<sup>1</sup> a enfin son contrat en bonne forme pour le théâtre de Barcelonne, où elle doit être rendue le 20 septembre. *Prima donna assoluta*, il faudra encore aider un peu à la mettre en route, et puis j'espère qu'elle se tirera d'affaire.

Le travaux de l'appartement ne sont pas entièrement finis, mais peu s'en faut. Voilà que le comte Robert, qui tient ses provisions de liquides au-dessus de mon cabinet, a brisé un *boution*<sup>2</sup> de vin de Sardaigne, qui a filtré et a taché le plafond tout fraîchement peint. Il faut laisser sécher et puis le retoucher.

Ce pauvre Lord Ragland<sup>3</sup> s'est tiré d'embaras d'une façon un peu violente, je souhaite qu'il soit heureusement remplacé. Ils sont un peu âgés vos généraux. Ce sont 13 officiers des nôtres qui ont péri en Crimée, peut-être dans le nombre y aura-t'il aussi des employés civils. Beaucoup de soldats sont morts. Quinze sœurs de la charité sont encore parties, on allait les envoyer en Crimée. Vimercati<sup>4</sup> écrit que l'opinion des officiers français est qu'il faut faire la paix ou une guerre universelle. Comme Lombard, cela lui sourirait peut-être, mais il ne semble pas qu'il y ait grande disposition à l'entreprendre dans beaucoup d'endroits. En attendant nous dépensons beaucoup de millions, je ne sais où on les prendra.

Et maintenant adieu, mon cher fils, j'attens de tes nouvelles, je me flatte que la cure de Vichy aura produit des effets salutaires, qu'au moins tu auras préservé ton appétit. Ton père t'embrasse, l'oncle et l'Amis m'ont bien demandé de tes nouvelles. Je t'embrasse de cœur.

Parzialmente edita in A. COLOMBO, II, pp. 109-110.

<sup>1</sup> Cfr. lett. 337, nota 3.

<sup>2</sup> Piemontese: « bottiglione ».

<sup>3</sup> Lord Raglan, comandante in capo dell'esercito inglese in Crimea, morì di colera il 28 giugno 1855. Gli successe il suo capo di stato maggiore, generale James Simpson.

<sup>4</sup> Il conte cremasco Ottaviano Vimercati (1815-1879) era stato uno dei primi

lombardi ad accorrere al campo di Carlo Alberto nel 1848; partecipò alla guerra d'indipendenza come sottotenente dei bersaglieri nel marzo, capitano di cavalleria in agosto. Dall'aprile 1849 sino alla spedizione di Crimea fu aiutante di campo di Vittorio Emanuele II.

450.

Roc le 18 juillet 1855

Mon cher fils,

Voilà 15 jours que nous respirons l'air de nos montagnes, à l'abri des chaleurs qui commençaient à se faire sentir à Turin. Ici elles sont discrètes, et nous nous reposons en pleine solitude des fatigues du voyage, ce que nous ne pouvions faire en ville, où nous étions toujours en mouvement. Ta lettre est venue m'y chercher, j'ai vu avec plaisir que ton voyage s'était fini très heureusement, mais tu as oublié de nous dire si tu avais employé l'éthérisation et si c'est à cela que tu as dû une navigation moins pénible qu'à l'ordinaire.

J'espère que l'on ne t'a cassé ni les vitres, ni la tête; je regarde toujours si Berkeley Square se trouve en question, heureusement il me semble hors de portée de cette racaille qui a trouvé un si joli moyen de sanctifier le dimanche. Gib serait le premier compromis, vu la position qu'il s'est donnée auprès de la fenêtre, il aurait beau protester par ses *crrr* qu'il ne s'en trouverait que pis, mieux vaut battre en retraite dans ces occasions.

La santé chez nous ne va pas mal, je suis assez contente de ton père, qui mange et dort bien, parcourt les promenades, surveille les ouvriers et lit énormément. Sa blessure est en train de guérison, mais il avoue qu'il en a horriblement souffert durant son séjour de Vichy. Je ne suis pas tout à fait aussi vaillante, il ne se passe guère de jours sans palpitation; cependant à tout prendre, on peut très bien vivre comme cela, vu le peu que j'ai à faire. Je remarque que je suis plus calme quand je puis faire un bout de promenade après les repas, en allant tout doucement à mon pas. J'ai dans l'idée que c'est plus du foie que du cœur que proviennent mes embarras. Ce que je redoute toujours c'est que l'on me dise que cet air est trop stimulant pour moi, ce qui serait une immense privation pour moi et pour les autres.

Nous avons trois jeunes personnes qui sont de peu de ressource, heureusement elles jouent passablement du piano, c'est toujours un agrément. On a fait une nouvelle promenade, qui monte sur la montagne au grand midi; elle a assez bien réussi, je l'appelle le Mont-

cenis et je m'y aventurerai rarement, car elle est peu dans mes moyens. Notre chapelle devient une véritable petite merveille, digne de figurer à l'exposition pour ses belles sculptures anciennes et modernes; on est en train de la finir, puisqu'on ne pouvait la laisser incomplète, autant valait en sortir une bonne fois, d'autant plus qu'il ne restait pas beaucoup à faire et que l'on fait mieux sous l'œil du maître.

Tu es trop anglais, trop diplomate, mon cher fils, pour prendre beaucoup d'intérêt à nos pauvres entreprises; pour moi cela me coupe bras et jambes de faire tant de frais, sans savoir ce que tout cela deviendra; c'est vraiment la nature artistique de ton père qui le soutient, et je suis aise qu'il ait cette distraction, mais lui-même dit quelquefois que l'avenir de toutes ses entreprises n'est guère encourageant. Moi, je suis tentée quelquefois de dire: après moi le déluge, ce qui certes n'était pas dans ma nature.

Nous n'attendons personne ce mois-ci, à moins que barba Gio ne vienne, il l'a dit ces jours-ci à l'Amis, si le conseil universitaire le lui permettait. Il ferait une bonne œuvre, car il fait bon causer avec lui, mais on peut si peu compter sur lui, même pour les choses qui lui font plaisir, disait sa pauvre sœur.

L'Amis et mon frère ont été mis à la tête d'une commission pour les secours à donner aux familles des soldats de la Crimée, je crains que cela ne les retienne dans la fournaise tout l'été. César a pourtant été ces jours-ci à Savone, où le jeune Carru prenait ses derniers examens.

Les dernières nouvelles que j'ai de Joséphine étaient qu'elle partait pour Trouville, son médecin de Paris lui promet de nous la restituer *come nuova*, Dieu le veuille, mais il me faudra au moins 6 mois de santé pour que je me persuade. Je suis bien aise que tu aies si bien débuté avec Mlle Louise, qui est déjà une puissance et le sera de plus en plus, s'il n'arrive pas d'héritier. Pauvre Isabelle, elle est encore un peu *novella*, il faut avoir patience, cela se passera. Je crois toujours qu'on ne lui parle pas assez raison et elle m'a prouvé qu'elle en était tout à fait capable, mais elle a une vitalité prodigieuse qu'elle a peine à contenir.

Je voudrais bien avoir des nouvelles à t'envoyer, mais il n'en arrive guère jusqu'à nous. Je vois qu'à Turin on est occupé des Princes étrangers<sup>1</sup> que l'on ne s'entendra guère à amuser. Marguerite a chanté pour eux et il paraît avec succès. Puis la Crimée et les suites de la loi sur les couvens préoccupent le monde d'une manière point consolante. On a été fort choqué que l'Empereur ne nous ait pas nommés dans le discours<sup>2</sup>, le *Moniteur* a tâché de réparer la lacune.

En attendant, nous perdons bien tristement notre monde. Nous avons bien regretté le pauvre S. Marsan<sup>3</sup>. Sa tante Montaldo<sup>4</sup> au désespoir est partie pour Rome. Max nous a interpellés pour savoir si tu nous avais expliqué son affaire qu'il prétendait ne pas comprendre; ton père lui a répondu qu'il savait bien que tu ne parlais jamais d'affaires. Il doit être à Pesio<sup>5</sup> maintenant. La nomination de Salmour<sup>6</sup> a fort étonné et on a peu approuvé, comme étant en *bolletta*, ce qui n'est pas une recommandation pour faire les finances.

Je vois que tu n'as pas perdu ton tems à Paris pour te mettre au courrant. J'ai lu ici le *Demi monde*, il y en a encore moitié de trop, mais il y a bien du talent.

Maintenant adieu, mon cher fils, dis-nous comment tu vas et ne va pas à Hyde Park le dimanche ni où il y a le *mob*<sup>7</sup>. A propos, dimanche<sup>8</sup> j'ai mis la robe jaune, qui fait le plus grand effet, c'est une robe de 50 livres sterling. Nous t'embrassons de bien bon cœur.

<sup>1</sup> L'arrivo di Pedro V di Alcantara, re del Portogallo, fu festeggiato il 17 luglio con un grande ricevimento a corte. Anche il duca Leopoldo Luigi di Brabante in quei giorni fece una visita a Vittorio Emanuele. A proposito dell'arrivo del monarca portoghese e del principe belga, Cavour il 5 luglio aveva scritto a Salvatore di Villamarina: « Ainsi nous aurons des Princes tant que nous pouvons le désirer » (C. CAVOUR, *Epistolario*, XII, p. 379).

<sup>2</sup> Nel breve discorso tenuto ai Corpi legislativi all'apertura della sessione straordinaria del 1855, Napoleone III aveva esortato il popolo francese a perseverare nell'impegno della guerra, ma non aveva fatto alcun cenno alla partecipazione piemontese alla lotta comune. Il 14 luglio Salvatore Villamarina, da Parigi, aveva scritto a Emanuele: « In che tempi viviamo, caro amico, e come la nostra posizione si fa ogni giorno più difficile. Dio ce la mandi buona. Avrai letto la nota del *Monitore* che ci riguarda [...] con essa si è riparato al silenzio del discorso dell'Imperatrice » (A. COLOMBO, II, p. 111).

<sup>3</sup> Il capitano d'artiglieria Vittorio Emanuele Asinari di San Marzano, nato nel 1818, inviato in Crimea nel giugno 1855 come commissario del re presso il Quartier generale francese, era morto di colera il 29 giugno.

<sup>4</sup> Gabriella Asinari di San Marzano (1790-1859), moglie di Annibale Fausone di Montalto.

<sup>5</sup> Il 20 luglio 1855 Massimo scrisse alla moglie: « Sono alla certosa di Pesio, stabilimento idropatico, da dieci giorni, col povero Miani, ch'è in pessimo stato » (G. CARCANO, p. 466).

<sup>6</sup> Su proposta di Cavour, il conte Ruggero Gabaleone di Salmour fu nominato segretario generale nel ministero delle Finanze, con decreto del 2 luglio 1855. Per le vicende che preludevano alla proposta cavouriana, si veda il carteggio *Cavour-Salmour*, a cura della Commissione editrice, Bologna, 1961, pp. 69-71.

<sup>7</sup> Sottolineato nel testo.

<sup>8</sup> 15 luglio.

Mon cher fils,

J'ai attendu à te répondre à mon retour de Turin, dans l'espoir de glaner quelque nouvelle, mais il y a stagnation complète et rien qui vaille la peine d'être écrit. J'ai fait toutes mes petites affaires et suis revenue avec grand plaisir à ma tour. La chaleur n'y était pas cependant excessive, mais j'y étais pour agir, et c'est fatigant à cette saison; puis la maison n'est pas encore en ordre, on n'y était pas commodément, et encore on est si débraillé à Turin en été que cela me dégoûte.

J'ai eu de la pluie au retour, mais pas toute celle dont nous aurions besoin. La température est redevenue agréable, nous n'avons pas eu de tremblement de terre, heureusement, car nous venions à peine de raccomoder les lézardes de ces années passées. A Turin on l'a bien senti, sans dommage pourtant. Ici point de maladie, à Turin quelques cas rares et isolés. A Sassari, le fléau sévit cruellement, on y perd la tête et on tire des coups de fusil sur ceux qui viennent des lieux infectés.

J'ai trouvé l'Amis fort impatienté de sa commission de Crimée, qui ne peut marcher comme elle est organisée, et enfin il viendra nous trouver après-demain. Mon frère voudrait bien venir, mais il est entortillé dans mille toiles d'araignées. Nous n'avions eu jusqu'ici que Louis Provana, qui nous a donné deux jours et nous a fait bien plaisir.

J'ai vu l'offre que tu as faite à ton père de pourvoir les chambres de *commodités* anglaises; en vérité, en vaut-il la peine pour ceux qui viennent ici? Ils sont si peu et gens guère habitués aux recherches. Si tu venais plus souvent et que tu t'arrêtas davantage, il y aurait longtemps que je t'aurais demandé ce qu'il te fallait pour tes habitudes particulières, sans que tu fusses obligé de transporter tous tes *baratto*<sup>1</sup>, mais, pour ce que tu viens, ce n'est encore guère la peine. Je veux bien que tu me dises tout ce qui te plaira, mon cher fils, mais il n'est pas moins vrai qu'avec une génération qui ne peut vivre qu'en Angleterre et l'autre qui ne saura plus exister qu'à Paris, l'avenir de tout ceci est fort problématique; mais ce ne sera ni notre faute, ni celle du Roc, ni celle de l'hôtel si on ne s'en soucie pas, car ils en contenteraient bien d'autres. Enfin, ce que le bon Dieu vaudra!

Voilà quatre semaines que nous avons les ouvriers dans la cha-

pelle et ils n'ont pas encore fini, au reste je crois que ton père sera *spers*<sup>2</sup> quand il n'aura plus cette occupation.

Il me semble que tu n'as pas encore bien compris où est la belle promenade, je m'en vais t'expliquer cela. On sort par la grille vers le Boutier; il y a, comme tu sais, un *stradon*<sup>3</sup> qui va jusque près du Combal, on tourne à gauche et on monte sur cette espèce d'esplanade que tu connais qui est toute plantée d' [...] <sup>4</sup>; on arrive au réservoir des cascades et on enfile la grande promenade supérieure et on va jusqu'au bout; arrivé là, on tourne à gauche, laissant le torrent à droite et on descend traversant le torrent trois fois sur ou sans ponts et on vient aboutir à la poterne, du côté du monument. La promenade que j'appelle le Montcenis est autre chose: on monte aussi jusqu'à la moitié de l'esplanade, et là on monte encore plus haut, à droite sur la montagne, et on va descendre à moitié de la grande promenade supérieure. Il me semble maintenant que tu dois comprendre.

J'espère qu'on finira par te laisser faire ce qui est nécessaire à ta santé; j'en ai toujours parlé à l'Amis, si l'occasion se présentait de dire un mot. Je te dirai sur cela qu'il règne une opinion, que ce n'est pas précisément la santé que tu vas chercher à Schwalbach; je ne sais pas si ce commérage est monté jusqu'aux ministres, mais je pense qu'un homme averti en vaut cent.

Les Lovencito<sup>5</sup> sont complètement en *boletta*, ne le dis pas pour ne pas leur faire du tort, mais, si tu pouvais les renvoyer sur le continent ce serait plus prudent. Ce ménage ne t'engagera pas encore à te déterminer, il me semble cependant que tu n'as pas de disposition à devenir le Giboulin de personne, ainsi il n'y a pas à s'inquiéter.

A Trouville on s'amuse comme des bienheureux: Joséphine est enchantée du pays, de la cure, de la compagnie<sup>6</sup>; Charles y est, mais les Villamarina allaient rentrer. Emmanuel est réclamé par son professeur pour reprendre ses études préparatoires. Bertinatti était parti, non sans avoir auparavant embrassé barba Cesare, fort reconnaissant et fort étonné. Je voudrais que ta première entrevue se passât tête-à-tête.

Ton père se porte tout à fait bien et je suis aussi pour mon compte dans une bonne veine. Nous t'embrassons à la Bertinatti.

<sup>1</sup> Piemontese: « carabattole, bazzecole, oggetti minuti di nessun valore ».

<sup>2</sup> Piemontese: « sperduto ».

<sup>3</sup> Piemontese: « stradone ».

<sup>4</sup> Vocabolo illeggibile.

<sup>5</sup> Carlo Faussonne di Lovencito e di Montalto, tenente della brigata Piemonte nel 1821, poi maggiore nelle Guardie e la moglie Licinia, nata Castelnuovo delle Lanze.

<sup>6</sup> Il 30 luglio, Cavour scrisse alla nipote in vacanza: « J'espère que tu nous reviendras avec une provision de santé, dont tu feras toutefois un usage prudent et sage » (C. CAVOUR, *Epistolario*, XII, p. 405).

452.

21 août 1855

Cher fils,

J'espère qu'après tant d'incertitudes et de difficultés tu seras actuellement à Schwalbach, faisant ta cure avec toute l'exactitude qui seule peut produire un bon résultat. Il était vraiment urgent de s'affranchir de tous ces banquets, qui sont tout ce qu'il y a de plus fatal pour le genre de malaise dont tu souffres. Je sais tout ce que l'on recommandait à ton père à ce sujet. Il est bien possible que la chaleur de tes petites chambres contribue à te donner l'inappétence et la faiblesse, je désire que tu trouves plus de fraîcheur où tu es.

Nous vivons ici dans une de ces sécheresses, qui sont notre état normal à cette saison et qui a déjà perdu la seconde récolte. Il fait bien chaud la nuit et de midi à 4 heures, mais le matin et le soir la température est délicieuse. Nous avons l'Amis depuis 10 jours et la tante Louise depuis vendredi<sup>1</sup>. Tu sais de quelle faculté d'enthousiasme est douée cette dernière, mais elle est vraiment dans un état violent d'admiration continuelle, ce qui doit la fatiguer à la longue; cependant elle dit qu'elle se trouve si bien de cet air, après avoir traversé le choléra toscan et génois<sup>2</sup>. J'espère que nous garderons nos hôtes jusqu'à samedi<sup>3</sup>.

La chapelle a été finie samedi passé. Je laisserai à l'Amis, qui doit t'écrire, à te dire ce qu'il en pense. Le lendemain de son arrivée, nous l'avons conduit au Montcenis<sup>4</sup> vers le soir. Le tems était couvert de nuages les plus foncés, quand nous nous sommes trouvés enfoncés dans ce désert de bruyères que la refraction des nuages rendaient [*sic*] rouge brun; cela m'a fait une sensation singulière, qui tenait à ce phénomène du ciel nuageux, mais qui me plaisait infiniment et me semblait devoir représenter les montagnes d'Écosse; c'était si sauvage, si isolé qu'on ne pouvait à moins que

d'être impressionné. Mais les nuages furent emportés par le vent, comme cela arrive régulièrement tous les jours, et ne nous donnèrent pas une goutte de pluie.

Nous passons assez bien notre temps, beaucoup de causeries et puis bien des heures de repos dans nos chambres; le soir on se promène et reste dehors, et on finit par la musique, la belle Marguerite ayant demandé de venir encore pour 15 jours avant que de partir pour Barcelonne au commencement de septembre.

L'Amis a reçu ta lettre ici, ce qui l'a empêché de faire lui-même ta commission, mais il en a chargé mon frère, qui s'en est acquitté et a déjà trouvé toutes choses favorablement disposées. Ce pauvre frère a eu une horrible grêle à S. Martin, il en aura une fameuse à Paris dans ce moment, je ne sais où tout cela s'arrêtera, on marche sur les traces des Lovencito.

Je ne t'avais pas parlé de l'oncle Max parce que son accident<sup>5</sup> n'avait pas eu de gravité. Etant à Pesio il s'y trouva avec Mme Calori<sup>6</sup> et son frère Ernest de Sambuy<sup>7</sup>. Celui-ci s'avisait de se masquer en fantôme monté sur des échasses, affublé d'un drap et portant sous ce drap un réchaud avec de l'esprit de vin. Le feu prit au drap et tout le monde se jeta sur le fantôme pour étouffer les flammes. Maxime se trouva avoir la figure à la hauteur du réchaud et la flamme lui donna en plein dans le visage, et aurait pu lui faire beaucoup de mal s'il n'avait fermé les yeux à temps, et ne s'était de suite bien soigné. Il n'en reste pas de traces. Il a été, après Pesio, à Viù. Puis il est actuellement à Nice, Monaco, Menthon et Roccabruna<sup>8</sup>, nos célèbres conquêtes confiées à la garde de mon admirateur, le général Ferretti<sup>9</sup>.

Nous avons été très satisfaits des discours, moins la spontanéité, d'après ce que je vois; nous sommes encore plus contents de la bataille<sup>10</sup> en attendant les détails peut-être douloureux, qui sont en route. Vraiment nous ne pouvions lire la dépêche, nous étions tous pris à la gorge. Nos pauvres soldats!!

Je ne te conseillerais pas de quitter la carrière, à moins que ce ne fût par motif de santé, tu t'en repentirais bientôt. S'il le fallait, tu sais que t'a proposé ton père, les 30.000 francs seraient tous trouvés. Tu me raconteras puis ta nouvelle maison, je désire qu'elle t'offre plus d'agrément que de coucher avec un parapluie. Je crains seulement que cela t'occasionne une forte dépense. Dis-moi comment a fini l'affaire Spinola<sup>11</sup>; quant à Gautieri, le père<sup>12</sup> est solide.

Adieu, cher fils, je désire bien avoir de bonnes nouvelles de toi. Ton père me charge de te dire les choses les plus affectueuses, l'Amis et la tante te font mille amitiés.

Un brano edito in *Souvenirs historiques*, p. 498.

<sup>1</sup> 17 agosto.

<sup>2</sup> Il 9 agosto, a Genova si erano verificati 24 casi di colera, di cui 9 mortali (A. COMANDINI, III, p. 525).

<sup>3</sup> 25 agosto.

<sup>4</sup> Cfr. lett. 451.

<sup>5</sup> Massimo raccontò l'incidente nella lettera a Luisa del 20 luglio 1855 (G. CARCANO, pp. 466-467).

<sup>6</sup> Carlotta di Sambuy (n. 1827), moglie di Federico Calori di Vignale e dama di palazzo di Maria Adelaide.

<sup>7</sup> Ernesto di Sambuy (1837-1900).

<sup>8</sup> Il 14 agosto, da Nizza, Massimo aveva scritto a Luisa: « Tutti questi giorni passati sono stato in giro, per monti e per valli; e finalmente eccomi qui, di dove domani mi porterò a Monaco, a trovar Ferretti, che vi comanda e al quale l'ho promesso » (G. CARCANO, p. 467).

<sup>9</sup> Il generale Cristoforo Ferretti (cfr. lett. 411, nota 4) aveva chiesto di andare a combattere in Crimea, ma fu nominato comandante a Monaco.

<sup>10</sup> La battaglia della Cernaia fu combattuta il 16 agosto fra le truppe russe del generale Michail Dimitrievič Gorčakov e quelle franco-piemontesi comandate dal generale Aimable-Jean-Jacques Pélissier e da Alfonso La Marmora. Dopo una serie di durissimi scontri i russi furono costretti a ritirarsi con una perdita di circa 5000 uomini.

<sup>11</sup> Probabilmente il marchese Federico Spinola, segretario di legazione a Firenze e poi a Napoli.

<sup>12</sup> Il padre era Gaudenzio Gautieri (1811-1858), compagno e amico di Cavour nell'Accademia militare di Torino, deputato di Novara nel '48, senatore nel '53, amministratore dell'ospedale di Novara.

453.

Le 12 septembre 1855

Mon cher fils,

Ta dernière lettre a couru des péripéties et je ne l'ai reçue que ce matin. Ton père avait été pour deux jours en ville, on la lui remit, il crut qu'elle était pour lui et l'ouvrit, jusque-là c'était bien, car il put ainsi donner cours à celle pour Max, qui était à Viù; ce qui fut moins heureux ce fut qu'il l'oublia dans la poche de sa redingotte de ville et il me fallut la réclamer. Je l'attendais pour savoir où t'adresser la mienne, il me semble qu'elle te trouvera encore à Schwalbach, pourvu qu'à la poste de Busca, on sache se tirer d'affaire avec Schwalbach, Nassau et compagnie.

C'est un préjugé, dont je ne croyais pas capable, que celui de se noyer dans une quantité d'eau minérale, qui ne sert qu'à vous

gonfler l'estomac et le fatiguer. Il faut rester dans les doses modérées pour qu'elles fassent un effet salutaire. Je crois vraiment qu'un changement d'air et de régime était ce qu'il te fallait, avec l'exercice dans un air libre. J'espère bien qu'on te laissera le loisir de finir ta cure.

J'ai effectivement su qu'il était de nouveau question du voyage du Roi<sup>1</sup> et que Max devait l'accompagner. J'avoue que je n'en ai pas encore pu comprendre le but; mais cela n'étant peut-être pas très nécessaire, je m'en remettrai et attendrai que la lumière se fasse.

La bataille de la Cernaja nous a causé ici une grande jubilation, il y avait encore la tante Louise, qui en était tout à fait digne. Quant à Turin, je n'en sais rien, la sottise m'y paraît tellement prédominante que j'aime mieux ne pas entendre ce qui s'y dit. La marquise Arconati m'a écrit d'Ostende<sup>2</sup> sa mortification de n'avoir personne avec qui en parler. C'est bien pis d'entendre parler à tort et à travers. Ce matin nous avons appris la prise de la tour Malacoff<sup>3</sup>, *a capital one*; cependant ton père n'était pas tout à fait content, il aurait voulu la prendre lui-même, c'est-à-dire les piémontais, ce qui lui est tout un. Il faut convenir que ce brave commandant, notre cousin Alphonse, est le plus mauvais rédacteur de dépêches qui existe, on en sait un peu moins après l'avoir lue qu'auparavant. Enfin cette vilaine tour est prise et, Dieu aidant, nous aurons les redans aussi, mais il faudra les acheter.

J'ai été relativement dans la dissipation ces derniers tems; après la tante Louise, l'Amis est encore resté: trois semaines en tout, je croyais ensuite que nous allions rentrer dans notre état de calme solitude, mais voilà les petits Princes se faisant annoncer à Busca et chez Fiorenza pour le mercredi 5. Nous ne savions comment il fallait se conduire dans cette circonstance; après bien des réflexions ton père prit le parti d'offrir sa maison comme plus décente. Mercredi matin on nous envoie le secrétaire des Princes pour nous dire qu'on ne pouvait accepter l'hospitalité, mais qu'on serait venu nous visiter. Effectivement, à une heure et demie les Princes descendaient de voiture, escortés du général Rossi<sup>4</sup> gouverneur, l'abbé Bougey<sup>5</sup> instituteur, le professeur Sismonda<sup>6</sup> et Bernard Villamarina<sup>7</sup>. Ils passèrent ici une heure et demie et semblèrent fort contents et amusés. On leur offrit une collation de fruits: nous avons des pêches monstres de Lagnasc, qui eurent le plus grand succès, de belles poires beurées, des fraises, des framboises et des petits gâteaux. On admira le salon, les vieilles armes, le cabinet gothique, la chapelle qui est un vrai bijou, et puis le jardin d'en bas, où la gondole, que

ces petites Altesses purent conduire, parut leur faire grand plaisir, en y joignant encore celui de se mouiller sous le triton, et le jeu de bague et les escarpolettes finirent le divertissement. A trois heures ils remontaient dans leurs équipages et nous étions tous contents.

Le lendemain ton père se rendit à Turin pour affaires, et le samedi matin<sup>8</sup> il revenait avec Emmanuel, qui est à Turin pour se préparer aux examens et qui venait passer les deux fêtes avec nous, et hier matin il est retourné à ses codes. Nous avons aussi eu la comtesse Balb, mais elle ne s'est arrêtée que deux heures ici.

Maintenant nous sommes rentrés dans notre état normal. Nous n'avons plus que les deux jeunes maîtresses et nous en attendons une troisième demain; elles sont bonnes, tranquilles, font la partie de billard et on peut un peu causer avec elles.

Avec le mois de septembre les pluies sont arrivées, il y a souvent des ondées, mais elles ne durent pas et on peut toujours [se] promener. Le Roc est vert comme au mois de mai et la température est bonne. Nous comptons y rester jusqu'au 4.

Joséphine est à Turin depuis 10 jours<sup>9</sup>. Les fatigues de la vie de Paris ont anéanti les effets des miracles de Trouville: elle est arrivée fatiguée, a eu la colique et elle était encore dans son lit aux dernières nouvelles. Il paraît qu'elle a le projet de passer l'hiver à Paris, pour faire une cure sous le docteur Cruvillier<sup>10</sup>; le fait est que c'est Charles qui veut une raison pour y rester, et je ne sais trop quel profit sa femme en retirera. Mon frère est d'une grande tristesse de ces projets de ses enfans, la grande privation est celle de la petite, qui est affectueuse pour lui et qui, dit-il, s'habitue à se passer de lui; ce qui lui est aussi fort pénible, c'est de savoir toujours les projets par le public, on s'arrange comme s'il n'existait pas. Avec l'état de sa santé et celui de ses yeux, tout cela est bien cruel, il est découragé et ne prend aucun des soins qui seraient nécessaires. Tout cela est bien triste aussi pour moi.

L'Amis est allé à son conseil provincial d'Alba et il ira plus tard au conseil divisionnal [*sic*] de Coni, il n'était pas non plus très brillant et il ménage peu ses yeux, qui s'en vont. Je te préviens qu'il se met dans un état d'exaspération quand on lui parle de couvrir la cour des cuisines; j'avais beau lui dire: mais laisser donc ce pauvre diable s'amuser de cette idée, nous n'y songeons pas et lui-même, s'il voulait se mettre à l'œuvre, y trouverait plus de difficultés qu'il ne pense, mais il n'en maugréait pas moins.

La tante Louise a la prétention de passer son hiver à Loveno, mais il faut adresser les lettres à Milan chez messieurs Devecchi, place

S. Fedele. Il me semble qu'on pourrait laisser le Spinola faire son tems puisqu'on n'a pu sauver l'honneur de la famille, autrement je crains qu'il ne recommence.

Maintenant adieu, cher fils, car je suis fatiguée. Je te souhaite une bonne fête et voudrais pouvoir fêter moi-même, je pourrais bien te donner du bon Bordeaux, mais à telle distance je ne puis que t'embrasser de bon cœur et te souhaiter ce qui peut te faire plaisir.

J'oubliais de te dire que Nathalie<sup>11</sup> est dans un état très intéressant.

Un brano edito in *Souvenirs historiques*, p. 498.

<sup>1</sup> Sin dal 6 settembre il Cibrario aveva comunicato ufficialmente al ministro inglese Hudson che la partenza di Vittorio Emanuele era fissata per il 20 ottobre.

<sup>2</sup> Da Ostenda, il 19 agosto 1855 Costanza Arconati aveva scritto anche a Giuseppe Massari quanto fosse doloroso non poter condividere la propria gioia con nessuno; appena letta la notizia della vittoria della Cernaia e del valoroso comportamento delle truppe sarde, la marchesa, commossa sino alle lacrime, si era recata in un caffè e si era ritrovata accanto ad una signora, che leggeva ad alta voce il giornale ad un cieco senza mostrare il minimo interesse per quelle notizie: « Questa scena equivalse ad un secchio d'acqua che mi fosse caduto in testa e mi rammentò tutti quelli anni passati altre volte nel Belgio, dove non avevo trovato mai nessuna corrispondenza nei pensieri, nelle opinioni, dove rimasi sempre estranea e patii tanto » (*Note e documenti illustrativi*, in M. COLLEGNO, *Diario*, p. 422).

<sup>3</sup> Gli zuavi di Mac-Mahon furono i primi a porre piede su Malakoff (la località più elevata e fortificata di Sebastopoli, contrassegnata da una massiccia torre protetta da bastioni) e vi rimasero, nonostante l'esito incerto e le gravissime perdite. I russi, ritenendo Sebastopoli ormai indifendibile, si ritirarono dopo aver fatto saltare le opere fortificate, incendiato i magazzini e affondato le unità della flotta rimaste nel porto.

<sup>4</sup> Il generale del Corpo di Stato maggiore Giuseppe Rossi (1797-1880) fu governatore dei principi figli di Vittorio Emanuele II.

<sup>5</sup> L'abate Giorgio Maria Bougey, precettore dei principi reali.

<sup>6</sup> Angelo Sismonda (1807-1878), geologo, professore di mineralogia nell'Università e membro del Consiglio universitario; nel 1861 fu nominato senatore.

<sup>7</sup> Il conte Bernardo Villamarina del Campo, vicegovernatore dei principi di Savoia.

<sup>8</sup> 8 settembre.

<sup>9</sup> Dopo la vacanza a Trouville-sur-mer, Giuseppina e Carlo soggiornarono qualche tempo a Parigi; poi, lasciato il marito, Giuseppina fece ritorno a Torino il 2 settembre. Nello stesso giorno, Cavour scriveva a Carlo Alfieri: « J'ai été charmé de revoir Joséphine en meilleure état de santé. On dit qu'elle a un peu reperdu à Paris de ce qu'elle avait gagné à Trouville: Elle rapporte peut-être un peu moins de forces, mais beaucoup de souvenirs excessivement

agréables » (C. CAVOUR, *Epistolario*, XII, p. 468). Nel giro di pochi giorni, i malesseri di Giuseppina si fecero più preoccupanti tanto che l'11 settembre, Cavour scriveva al fratello Gustavo: « Je suis peiné de la rechute de Joséphine. Je crains que l'atmosphère si pesante et si lugubre au milieu de laquelle elle vit à Turin ne soit guère favorable à sa santé » (ivi, p. 475).

<sup>10</sup> Il dottor Jean Cruveilhier (1791-1874) era considerato uno dei medici più insigni di Parigi ed ebbe clienti assai importanti, fra i quali Talleyrand, Chateaubriand, Alfred de Vigny. Nel 1826 aveva fondato la Société Anatomique, di cui fu presidente per 40 anni. Fu molto apprezzato per l'importanza del suo insegnamento, per i suoi lavori scientifici e per le qualità personali.

<sup>11</sup> Natalia Giriodi, nata Faussonne di Germagnano, era in attesa del suo primogenito; nel 1856 nacque Elisa, che morì nel 1875 a soli 20 anni.

454.

Le 17 septembre 1855

Je puis bien me passer un petit extra en vue de la solennité<sup>1</sup>, et je pense te l'adresser, à Paris, mon cher fils, où il me semble que tu ne dois guère tarder à arriver. La meilleure manière de faire fête pour moi est de causer quelques instans avec toi et j'ai bien toujours assez de choses à te dire, intéressantes ou non, pour remplir une petite feuille.

Comment auras-tu passé la journée, es-tu parvenu à te procurer quelque douceur? D'un genre quelconque. Ici je pourrais t'offrir des *agnolots*, mais je ne sais s'ils entreraient dans le régime. Du reste, il ne fait pas beau aujourd'hui, il y a un brouillard qui mouille, je te souhaite un meilleur tems.

Nous commençons à modifier nos habitudes en retardant nos repas, nous dînons à 6 heures pour n'être plus tentés de sortir après. On a déjà recueilli le muscat, mais je ne sais encore si le produit est semi satisfaisant. C'est le moment où les curieux abondent, tous les jours il y en a des essaims qui viennent s'abattre sur le Roc et nous font déguerpir tantôt du salon, tantôt du jardin. Avant hier pourtant nous avons fait les honneurs de céans à la comtesse de Grimaldi<sup>2</sup>, son fils, sa fille aînée et mademoiselle Scatti<sup>3</sup>. Ils revenaient tous de Pesio, où la marquise Scatti<sup>4</sup> avait été faire un bout d'hydropathie<sup>5</sup>, sans grand profit, mais elle n'est point venue ici. J'ai trouvé la comtesse assez vieillie. Son fils<sup>6</sup> est un joli garçon, trop même, je trouve, il me représente un *figurin*<sup>7</sup>, il a de charmans cheveux bouclés bruns et des moustaches et une royale si blondes que cela me produit un drôle d'effet. C'est peut-être une beauté, mais elle n'est pas harmonique. Ces gens-là sont connaisseurs,

1481

ils ont fait beaucoup de complimens, ils auront peut-être réservé les critiques pour plus tard. Ils avaient eu les Princes à *Eremo*<sup>8</sup>, ils leur avaient dit qu'ils s'étaient fort amusés au Roc et y avaient mangé de bien bonnes pêches. S'ils ne reviennent pas, il leur restera un bon souvenir d'enfance.

J'ai oublié de te dire que nous espérons *una fermata* du chemin de fer de Saluzzo à Lagnasco, ce qui aura son utilité et son agrément. J'ai lu ici une petite brochure intitulée: *Cenni storici sopra il villaggio di Lagnasco*<sup>9</sup>; il y a de petits détails intéressans pour nous; on ne me l'avait que prêté, j'ai recommandé que si on en trouvait quelque copie on l'achetât pour mon compte, mais c'est difficile.

Après les Grimaldi, nous avons eu l'autre jour le comte Reineri<sup>10</sup> et un révérend père dominicain, et comme nous nous mettions à table, voilà une quinzaine de Voli<sup>11</sup>, ma foi nous les avons laissés les coudées franches.

Je n'ai plus eu depuis huit jours de lettres de l'Amis, de façon que j'ai perdu de vue ce qui se passe à la capitale, assez déserte en ce moment. Je vois pourtant que l'on s'y occupe du voyage du Roi<sup>12</sup>, mais qu'on ne connaissait pas l'époque du départ. Tu auras donc le tems de faire tranquillement tes affaires. Je crains seulement que cette visite ne coïncide avec ton déménagement, ce qui te ferait une complication fâcheuse. Ne devras-tu pas venir au devant de lui à Paris!

Une personne dit avoir une lettre de Paris, qui pressait fort le Roi pour ce voyage, cela m'expliquerait jusqu'à certain point cette détermination peu comprise.

Nous avons été et sommes bien joyeux d'avoir Sébastopol, on commence à voir l'issue de cette terrible entreprise. Il paraît que la panique s'en mêle et que le Gorkacioff<sup>13</sup>, comme dit Giorgio Doria, perd la boussole; puis les Russes se faisant battre à Erzeroum par les Turcs et se sauvant à tire d'aile de Petropawloski, fameux! Nous attendons maintenant de voir se dérouler les conséquences de tout cela.

Je suis charmée d'être ici, nous avons les nouvelles et sommes à l'abri des sots commentaires. Je ne sais plus rien de la maison Alfieri.

Adieu, cher fils, que le bon Dieu te fasse bien porter, j'attends de tes nouvelles. Ton père t'embrasse, moi aussi. Mille amitiés à la rue S. Dominique.

Due righe edite in *Souvenirs historiques*, p. 499, in data « 12 septembre 1855 ».

<sup>1</sup> Il 17 settembre ricorreva il trentanovesimo compleanno di Emanuele.

<sup>2</sup> Polissena Grimaldi, nata Vibert de la Pierre (m. 1868), con il figlio Stanislao (1825-1903) e la figlia maggiore Luisa (1821-1889).

<sup>3</sup> Ernestina Scatti (1813-1875), sorella del marchese Gustavo Scatti di Casaleggio.

<sup>4</sup> Costanza Grimaldi (1823-1878) aveva sposato nel 1844 Gustavo Scatti di Casaleggio.

<sup>5</sup> Il vocabolo è scritto con chiarezza, ma Costanza intendeva « hydrothérapie ».

<sup>6</sup> Vittorio Scatti di Casaleggio (1844-1904) fu poi ufficiale d'artiglieria e tenente colonnello e fece la campagna del 1866.

<sup>7</sup> Piemontese: « figurino »; si dice di persona aggraziata ed elegante.

<sup>8</sup> Cfr. lett. 3, nota 4.

<sup>9</sup> CARLO NOVELLIS, *Cenni storici sul villaggio di Lagnasco*, Torino, 1845, pp. 40.

<sup>10</sup> Probabilmente il conte Vittorio Reineri (m. 1864).

<sup>11</sup> Potrebbe essere la famiglia del senatore Melchiorre Voli.

<sup>12</sup> Cfr. lett. 453, nota 1.

<sup>13</sup> Il principe Alexandr Michajlovič Gorčakov (1798-1883), ministro russo in varie capitali europee e infine presso la Dieta germanica a Francoforte (1850) e nella conferenza di Vienna (1854-55). Nell'aprile 1856 fu nominato ministro degli Affari Esteri.

455.

Turin, vendredi le 5 octobre 1855

Mon cher fils,

Je suis charmée de te savoir établi chez toi et content de ton établissement. J'ai aussi espéré ma translocation [*sic*] du Roc ici, ensuite de notre déménagement. Le tems était si beau la veille du départ, que ce n'était pas sans regret que nous abandonions tous ce séjour encore si vert. Cependant, on ne peut plus compter sur le beau tems à cette saison et depuis une dizaine de jours, je n'étais plus si sûre de moi, de façon que je m'étais tout à fait arrangée de l'idée de rentrer. J'ai trouvé ici mon monde passablement *taref*<sup>1</sup>, même Emmanuel avait le *ventricolo* un peu compromis et la mine à l'avenant, mais cela se passe. Barba Cesare peu brillant au physique et au moral, Joséphine avec la colique et la fièvre, la petite avec les vers, mais rien de grave en tout pour le moment. Charles a renvoyé sa venue pour la fin du mois, je pense pour emmener son monde.

J'ai trouvé ici mon appartement fini et bien réussi; cependant je me tiens encore dans le salon rouge, parce que je n'ai pas encore

garni l'autre salon des mêmes objets, ni su trouver le coin confortable pour mon établissement. Il y a un coin, celui des deux fausses portes qui est vuide et je n'ai rien à y mettre, je ne sais comment m'en débarrasser, d'autant que les bouches de chaleur s'y trouvent. Tout est si brillant de dorures dans cette pièce que ce qui n'est pas doré y fait tâche. Il me faudrait une invention anglaise.

Au Roc j'ai reçu une lettre de Salvator, qui me communiquait les ouvertures que son fils lui avait faites avant son départ sur son désir d'épouser Mademoiselle Paola Rignon<sup>2</sup>, projet que, lui, Salvator approuvait extrêmement; il avait l'air de vouloir nous consulter, ton père, l'Amis et moi, mais ce n'était que pour la forme; j'ai répondu que j'aurais fait, selon que ma conscience me dictait, mes observations en tems et lieu, que je pensais bien que, puisque l'on avait tenu si longtems la paille auprès du feu, c'est qu'on voulait qu'elle s'allumât, que maintenant il était trop tard. Que d'ailleurs, si ce mariage était écrit là-haut et s'il devait faire le bonheur de ce cher enfant, ce ne serait pas moi qui aurais la volonté d'y mettre des entraves. Que les 400 mille francs ne m'auraient pas persuadée, puisque dans sa position il lui aurait été facile de trouver 4, 5, 6 cent mille francs pour son fils et même plus, mais que les qualités personnelles de la jeune personne n'avaient souvent fait désirer qu'il n'y eût pas d'obstacle à cette union. Et voilà.

Il me parle aussi d'Isabelle et de ses préoccupations. J'ai demandé à ton père ce qu'il avait pu lui dire; il prétend que c'est elle qui a pris l'initiative, qu'il s'était seulement contenté de dire que le jeune homme ainsi que les autres personnes venant de Paris faisaient son éloge. Maintenant il s'agit de la calmer, en lui représentant que cette affaire est fort chanceuse et que celui qui lui est destiné surgira quand il sera tems sans qu'elle s'inquiète, qu'elle s'occupe seulement de prouver qu'elle est en état de se passer des lisières de Miss Jones.

Ce matin, j'ai longtems causé avec Joséphine de cette chère enfant qu'elle aime et apprécie beaucoup. Elle m'a fait bien des plaintes sur la manière dont Cathérine la traite et la fait traiter par Salvator, même au risque de sa santé. Elle prétend que Cathérine en est jalouse et n'aime pas à la voir à ses côtés, parce que la petite naturellement l'éclipse. Ce que j'ai attrapé dans le discours de Joséphine, c'est que le jeune homme persiste dans son idée, mais qu'il est si jeune et si fluet qu'on ne soucie pas encore de le voir entrer en ménage.

Il y a puis un échange de commérages entre Turin et Paris:

Salvator prétend que Joséphine s'est plainte du peu d'accueil qu'elle avait reçu à la Légation. Cette plainte serait si peu fondée que je ne la crois pas possible, je suppose plutôt qu'il y ait, là-dessous, quelque *petegolezzo* de ces dames de là-bas. L'Amis se met en colère contre tout le monde et je ne lui en parle pas. Le Roi va mieux et commence à se lever, ira-t-il, n'ira-t-il pas, les avis sont partagés. Adieu, je t'embrasse.

<sup>1</sup> Piemontese: « malaticcio, leggermente indisposto ».

<sup>2</sup> Paola, figlia di Edoardo Rignon e di Maria Cristina Pilo Boyd di Putifigari (n. 1838).

456.

Mercredi 24 octobre 1855

Mon cher fils,

Je t'aurais écrit plus tôt, si j'avais pu te dire quelque chose de positif sur le voyage du Roi; mais j'ai beau m'enquérir au peu de personnes que je vois, il me semble que personne n'en sait rien. On parle bien du mois de décembre, mais vaguement. Le Roi dit qu'il ne se sent pas bien<sup>1</sup>, pourtant il va à la chasse et ne se ménage d'aucune façon, ce qui rend très croyable qu'il ne se remette pas bien et qu'il puisse retomber d'un moment à l'autre. Il fait le désespoir des médecins, à qui on s'en prend de ses longues maladies, et c'est bien injuste, car, faisant toujours le contraire de ce qu'ils lui disent, je ne vois pas quelle responsabilité il peut leur rester. Aussi Tarella ne voulait-il plus aller à Pollenzo<sup>2</sup>, et Riberi l'a plusieurs fois supplié de le dispenser de lui donner des soins. C'est fini, quand une personne entreprend de se tuer, on a beau faire, mais il finit par réussir. On conserve en vie ce pauvre prince Odon<sup>3</sup>, qui est docile et veut guérir. Il est pétri d'intelligence et d'esprit, rempli d'énergie et de courage. Dommage qu'il soit contrefait et malsain.

J'espère que tu [te] seras défait de ta fluxion, il te faudrait notre température, pas de froid du tout, nous ne songeons pas seulement à faire du feu. Du reste, nous alternons tantôt le soleil, tantôt la pluie. J'avais attrapé un affreux rhume de cerveau, sans avoir rien fait pour cela, maintenant il n'en reste que la queue, qui me tourmente le plus. Ton père continue de se bien porter, nous bu-

vons l'eau des Célestins et du reste il s'occupe beaucoup de ses écoles, où il va tous les jours, il les avait fort négligées depuis deux ans, et puis il travaille à finir sa grande œuvre d'Illustration. Tout cela l'occupe d'une manière satisfaisante.

Dimanche au soir<sup>4</sup>, nous avons bel et bien été au Carignan entendre *La Traviata*<sup>5</sup>, qui n'est que la *Dame aux camélias*, musique de Verdi, légère et originale, et la Piccolomini<sup>6</sup>, excellente actrice, avec une voix qu'on ne distingue pas de la flûte. Ce spectacle fait fureur.

Lundi matin<sup>7</sup> nous avons été déjeuner avec l'Amis à la vigne Baudissé, où je n'avais plus été depuis longtemps, on s'y est donné une bonne salle à manger et une terrasse où la vue est magnifique.

Je n'ai pas encore pris possession de mon salon restauré, parce qu'il manque toujours quelque chose et je ne veux le produire que lorsqu'il sera au complet. Je me suis décidée à y ajouter deux causeuses des deux côtés de la cheminée, ce qui, joint au petit pâtre<sup>8</sup> du milieu, fait assez de sièges, j'attens encore un écran pour mettre devant la cheminée si on ne l'allume pas, et une table de bois de rose que j'avais et que j'ai donné pour remettre à neuf et garnir en bronze, car je n'avais pas un endroit à placer une lampe. Le peu de personnes, qui ont vu le salon et le cabinet, en ont été éblouies. Il n'y a que moi, qui ne suis pas en harmonie avec cette fraîcheur. J'aurais besoin que tu me conduisisses une jeune lady, qui ne déparât pas la décoration, elle ne trouverait pas, même à Londres, beaucoup d'appartements comme celui-ci, dans son genre, qui n'est pas le genre petite maîtresse, mais le genre noble et *decoroso*. La première fois que je t'écrirai, j'aurai transporté mon établissement dans mon cabinet, où il y a encore quelques petits ornemens à ajouter à ma table à écrire. Le genre de décoration des chambres est si riche que c'est ruineux pour mettre les meubles en harmonie. Mais maintenant nous allons nous arrêter là, il y en a bien assez comme cela.

J'ai vu ce matin qu'on mettait les tapis à la maison Alfieri, signe qu'on ne partira pas. Joséphine recommence à sortir un peu, mais il paraît qu'elle ne se soucie pas du tout de se mettre à la merci de son mari, qui écrit tant d'extravagances que nous en sommes tous navrés. Miss Jones est devenue catholique, ce qui m'a fait bien plaisir, je lui ai écrit et elle m'a répondu une bien bonne lettre. Les Rignons doivent arriver samedi<sup>9</sup>. Emmanuel est en émoi, je ne vois pourtant pas de passion là, mais une affection calme et confiante, j'espère qu'elle sera durable.

Il y a une libre échange de commérages entre Paris et Turin, qui me semble tout à fait hors de propos. Salvator accuse Joséphine de s'être plainte de l'accueil qu'on lui avait fait, et cela n'est pas, mais je soupçonne ma nièce d'avoir tenu d'autres propos un peu légèrement et surtout d'avoir peu de sympathie pour dame Cathérine et pour le mariage en question. Pour moi, à l'égard du mariage, je pense que les choses sont trop avancées pour faire des observations, tout ce que je redoute maintenant c'est qu'Isabelle n'embarasse et qu'on me bâcle quelque mariage saugrenu pour se mettre à l'aise, cela m'inquiète.

Adieu, cher fils, j'attens de tes nouvelles, tâche de te bien porter, je t'embrasse.

Un brano edito in *Souvenirs historiques*, pp. 499-500.

<sup>1</sup> Vittorio Emanuele II si era ammalato verso la metà di settembre, mentre si trovava a Pollenzo. Dopo un primo miglioramento, il 21 settembre fu colpito da una eruzione miliare e da una forte febbre, cui subentrarono dolori artritici vari e un principio di gotta. Verso il 30 settembre lo colse un rialzo febbrile, che scomparve solo ai primi di ottobre. La convalescenza durò a lungo e solo verso il 17 ottobre il sovrano riprese a presiedere il Consiglio dei ministri (C. CAVOUR, *Epistolario*, XII, p. 507, nota 3). A questo proposito, il 20 ottobre Massimo d'Azeglio scriveva a Luisa Blondel: « La malattia del Re, grazie a Dio, è finita, dopo quaranta giorni circa. Se i medici avessero voluto seguire anch'essi il sullodato sistema, e lasciar fare al Signore, avrebbe forse durato meno » (G. CARCANO, p. 469).

<sup>2</sup> A Pollenzo, frazione del comune di Bra, in provincia di Cuneo, sorge un castello risalente al 1385, ricostruito nell'800 per desiderio di Carlo Alberto, in stile neogotico. Vittorio Emanuele ne aveva fatto la sua residenza di caccia.

<sup>3</sup> Il principe Oddone, duca del Monferrato, nato l'11 luglio 1846, era affetto da una grave deviazione della colonna vertebrale. Le sue condizioni di salute, dopo una serie di operazioni di ortopedia, fra il 1855 e il '56, peggiorarono notevolmente. Morì nel 1866.

<sup>4</sup> 21 ottobre.

<sup>5</sup> *La Traviata*, tratta da *La dame aux camélias* di A. Dumas figlio, con musica di Giuseppe Verdi, su libretto di F.M. Piave, fu rappresentata la prima volta a Venezia al teatro La Fenice il 6 marzo 1853.

<sup>6</sup> Marietta Piccolomini (1834-1899), discendente dalla nota famiglia patrizia toscana, studiò canto a Firenze. Dopo l'esordio nel 1852, cantò nelle più importanti città italiane. Nel 1855 si esibì per la prima volta al « Théâtre Italien » di Parigi e interpretò *La Traviata* a Londra. Dal 1857 al 1863 cantò costantemente nella capitale inglese. Nel 1863 abbandonò la carriera teatrale.

<sup>7</sup> 22 ottobre.

<sup>8</sup> L'autografo è chiaro, ma il vocabolo in questo contesto non ha alcun senso.

<sup>9</sup> 27 ottobre.

Le 12 novembre 1855

Voici une lettre, mon cher fils, qui a mission de te trouver encore à Londres, car je pense que tu vas bientôt la quitter pour aller au devant du Sommo<sup>1</sup>; si tant est qu'il se mette lui-même en route<sup>2</sup>, car hier il était fort enrôlé et ne savait s'il irait ce matin ouvrir le Parlement<sup>3</sup>.

Je n'ai pas été à la séance royale, mais quelqu'un m'a dit avoir entendu sur la place de grands hourras. Je crois donc qu'il y était et que s'il n'avait pas de voix, les autres en avaient pour lui. Ces jours passés il a pris durant trois heures la pluie sur ses épaules, sans paletot et sans changer d'habit en rentrant, il n'est pas étonnant s'il retombe malade. Si c'était pour prendre la tour Malakoff à la bonne heure, mais pour prendre un lièvre, cela fait hausser les épaules à tout le monde. Il a été bien mal dans sa dernière maladie; heureusement que les miliaires ont pu bien sortir et faire leur cours, autrement il était flambé. Je te demande à quoi sert d'emmener Ribéri dans son voyage, pour se soigner de cette façon-là.

Il y a eu des modifications dans le personnel du voyage depuis ma dernière lettre. Plus de Da Bormida, ni de Durando. Il y aura Pasqua, Nigra, La Rocca, Robilant, Buron, Calderina<sup>4</sup>, Cavour et Maxime, qui [le] rejoignent à Lyon par terre.

Le tems est si détestable depuis trois jours que ceux qui prennent la route de la Savoie ne seront pas les mieux partagés. Je ne sais comment Max a continué à vouloir être de ce voyage<sup>5</sup>, car décidément on ne s'en souciait pas. Il fait tellement de l'opposition et ses idées sont devenues si retrogrades, que l'on redoutait qu'il ne manigancât quelque chose à Paris, si on le laissait seul des personnages politiques auprès du Roi. C'est ce qui a engagé Camille à se mettre de la partie. Max le voit et ronge son frein, aussi n'est-il pas de bonne humeur, à sa place je déclinerais l'honneur du voyage et surtout je me déciderais sur le but à poursuivre: veut-il se contenter de sa vie privée, il peut dire ce qu'il pense sans aigreur, aspire-t-il à se mêler des affaires, comme on l'accuse, il ferait alors fausse route, car ses opinions ne trouveront de soutien nulle part. J'écris un peu trop clairement peut-être, mais il me semble bien que tu sois au courant<sup>6</sup>. En attendant Camille et Max vont partir par le même courrier, j'espère *senza accapigliarsi*.

Camille emmène son neveu<sup>7</sup>, qui aura pris ses examens, il y a aussi quelque chose à dire sur ce sujet. Tu sais les idées qui avaient poussé dans la tête au jeune homme l'hiver passé. L'Amis était aux

anges de ce projet et ne voulait rien entendre aux petites observations que je pouvais faire *in proposito*. Cette année je le trouvais bien froid et disait qu'il ne fallait pas compter sur cette affaire; enfin hier au soir il s'est tout à fait prononcé contre le projet, à cause du caractère du jeune homme qu'il prétend surnois, contraignant, fier, *moschin*<sup>8</sup> et entêté. Je ne sais jusqu'à quel point il a raison, car le jeune homme ne disant jamais rien, il est difficile de le juger. Mais tu penseras à tout cela et à ce qu'il faut dire à Salvator. Il me semble qu'il serait bon de se tenir sur la réserve, ne pas trop produire la jeune personne, qui est d'âge à attendre encore avec profit, et puis on verra. Ce que je redoute c'est que l'on se jette encore sur les Rignons<sup>9</sup>. L'ainé a l'air d'un bon garçon, mais il est triste et la maladie de son père et de son grand-père commence souvent comme cela. Je n'ai pas vu le cadet<sup>10</sup>, mais on le dit menacé de la poitrine, tout cela est peu rassurant.

Je vois que dans le public on est médiocrement édifié du mariage de Poupon<sup>11</sup> que l'on prend pour un mariage d'argent; presque personne ne m'en parle, il faut que je prenne l'initiative, ce que je fais avec de grands éloges de la demoiselle, que je pense tout à fait. Par contre tout le monde félicite avec empressement la partie adverse, c'est naturel, on trouve l'affaire plus flatteuse pour eux que pour nous.

Vendredi<sup>12</sup>, dernier beau jour, j'ai été avec ton père à l'Amouretti<sup>13</sup> rendre la visite. Ton père a été content de la jeune personne, qui est d'une grande timidité et douceur. Il ne l'a point trouvée jolie; je crois qu'elle n'est point coiffée à son avantage et qu'elle peut gagner.

Maintenant il faut penser à nos cadeaux. Quant à moi, je donnerai de ce que j'ai; j'ai conseillé à ton père de profiter de ta venue à Paris pour te charger de voir quelque chose. Il ne voudrait pas dépasser les 1000 francs, car on est un peu gêné cette année où les dépenses se sont accumulées d'une façon extraordinaire. On ne peut guère avec cette somme se sauver dans les bijoux, mais il me semble qu'on pourrait avoir en vermeil quelque chose qui figurât bien comme un déjeuner, un nécessaire, enfin ce qui fera un plus joli étalage. Tu nous diras ce que tu auras vu, que tu croiras pouvoir convenir et je pense qu'il t'enverra la somme par Max.

Je trouve aussi déplorable ce que j'appelle le *libero scambio dei pettegolezzi* entre Turin et Paris. J'ai été étonnée que Salvator ait pris la mouche avec le projet qu'il nourrissait. Je savais les propos de Charles, que Joséphine répétait ici et dont l'Amis l'a vertement tancée, aussi je crois qu'elle ne dit plus rien et se montre même

très aimable pour les Rignons. Il y a des choses dont on peut parler en famille, mais il est convenable de ménager les parens en public. Charles n'a pas le sens commun et s'immagine de remplacer son cousin par ces moyens-là. Il s'immagine aussi que l'arrivée là-bas de Camille et de Max lui profitera selon ses vues. Il se trompe beaucoup. Joséphine est sur ses pattes, sort, va de tems en tems au théâtre, mais pour se mettre à la discrétion de son mari, *nenni*<sup>14</sup>. Mon frère est président du Sénat<sup>15</sup>.

Je suis peinée, mon cher fils, que ta santé ne se remette pas tout à fait. Je me résigne à l'absence, mais d'y joindre encore l'inquiétude à cette distance ce n'est pas supportable. Je te recommande de ménager les dîners en ville et de prendre les eaux de Schwalbach. Si elles te réussissent, tant mieux; si elles ne te suffisaient pas, je t'engagerais fort à faire venir une caisse d'eau de Vichy. Je les trouve excellentes pour l'estomac, deux fois j'avais perdu l'appétit et digérais mal, deux fois elles m'ont fait merveille. Je crois que ton père a guéri son foie, parce que ces eaux lui ont remis son estomac.

Je suis établie dans mon cabinet pour écrire, il y fait un peu froid, parce que nous n'allumons pas encore le calorifère qui donnerait trop de chaleur, mais quand il fonctionnera, je crois qu'il fera bon partout. Quant à me prendre mon appartement, tu aurais tort de te gêner, car je ne demanderais pas mieux.

Adieu, cher fils, je t'embrasse, bonne traversée.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 500-501; un brano edito in A. COLOMBO, II, p. 117.

<sup>1</sup> Vittorio Emanuele II.

<sup>2</sup> La partenza di Vittorio Emanuele II, finalmente sicura, era fissata per il 20 novembre.

<sup>3</sup> Lunedì 12 novembre Vittorio Emanuele inaugurò a Palazzo Madama la 2ª sessione della V legislatura del Parlamento.

<sup>4</sup> Al seguito del sovrano partirono il soprintendente generale della lista civile Giovanni Nigra, il prefetto di palazzo Pietro Vivaldi Pasqua duca di San Giovanni, il primo aiutante di campo, generale Enrico Morozzo della Rocca, l'aiutante di campo, generale Giacomo Carderina, gli ufficiali di ordinanza, conte Enrico Tommaso Valperga di Burone e il conte Carlo Felice Nicolis di Robilant.

<sup>5</sup> Il 14 novembre 1855, Massimo scrisse a Luisa: «Martedì partirò. E Cavour, avendomi offerto un posto nel suo *legno*, la *France étonnée* vedrà i due rivali entrare in scena, dandosi la mano. Per quanto la prenda però in scherzo, sono tutt'altro che a modo mio, pensando a questa gita d'un mese, fra tanti scogli e scoglietti di ogni misura e qualità» (G. CARCANO, p. 470). Secondo Cavour, la presenza di Massimo era importante per «provare all'Europa che

non siamo infetti della tabe rivoluzionaria» (C. CAVOUR a Urbano Rattazzi, 13 settembre 1855, in *Epistolario*, XII, p. 479).

<sup>6</sup> A proposito del viaggio di Massimo a seguito del re, Emanuele scrisse al padre il 14 novembre: « Ce que les dernières lettres de famille venues de Turin disent à propos de barba Max ne peuvent que surprendre celui qui habite ce pays-ci. Car on est habitué à l'envisager en Angleterre comme le patriote par excellence et l'ami du Roi. C'est pourquoi on dit ici que le Roi vient, accompagné du Chev. D'Azeglio. On passe sous silence toute la suite et on ajoute que Mr Camille viendra peut-être aussi » (A. COLOMBO, II, p. 117).

<sup>7</sup> Cavour portò con sé il nipote Ainardo (1833-1875), terzogenito del fratello Gustavo.

<sup>8</sup> Piemontese: « permaloso, puntiglioso ».

<sup>9</sup> Il conte Felice Rignon (1829-1914), figlio del diplomatico Edoardo, ufficiale di artiglieria dal 1848 al 1858; più tardi deputato nelle legislature XI e XII, e tre volte sindaco di Torino; dal 1891 fu senatore.

<sup>10</sup> Il più giovane dei fratelli Rignon era Enrico (1839-1893).

<sup>11</sup> Cfr. lett. 455, nota 2.

<sup>12</sup> 9 novembre.

<sup>13</sup> L'edificio, dapprima semplice cascina e poi ricostruito come villa nel 1760, appartenne alla famiglia Amoretti, ai Guasco di Castelletto e infine ai Rignon. Quando diventò proprietà del conte Paolo Rignon, la villa era una delle più belle nei dintorni di Torino: secondo il giudizio dell'abate Baruffi, che la visitò nel 1859, « una vera villa principesca ».

<sup>14</sup> Dal piemontese *nen*: « niente, nulla ».

<sup>15</sup> Il marchese Cesare Alfieri di Sostegno, nominato presidente del Senato l'8 novembre 1855, conservò la carica fino al dicembre 1860.

458.

Lundi 19 novembre 1855

Je me flatte de donner ces deux mots pour toi, mon cher fils, à Max, si je puis l'attraper, et les 1000 francs que nous avons empruntés pour faire le cadeau, car nous étions à sec, seulement qu'il ne me semble pas encore prouvé que tu viennes à Paris, et cependant je crois que l'étiquette le voudrait. Et si tu y viens, que ce soit si court que tu n'aies pas le tems de t'occuper de la commission. A quoi ton père dit que si cela t'embrasse tu ne le fasses pas. Il est sûr que si tu ne pouvais que la sabrer faute de tems, il vaut mieux n'en rien faire. Et pourtant je n'ai personne à qui en charger, ne pouvant la donner aux Villamarina. Nous pourrions, peut-être, nous aider encore de Pollon, s'il reste plus longtems à Paris qu'il n'avait cru. Enfin tu verras ce que tu peux faire, et ce que l'on peut avoir de mieux pour cette somme. Nous aimerions qu'avant de conclure, tu nous écrivisses un mot pour nous dire ce que

tu aurais trouvé. Je pense aussi que Ferrero (le chevalier) sera encore là-bas, pour une vingtaine de jours, et pourra être utile pour payer et expédier, quoique je ne m'y fie pas pour choisir. Il me semble que, vu l'occasion de l'exposition, on devrait trouver plus facilement sans avoir à courir.

Ton père a reçu ta longue lettre<sup>1</sup> hier, nous en avons fait la lecture en présence de l'Amis, qui était très heureux de ta plaisanterie sur le cadeau. Je ne sais pas s'il s'exécutera dans cette occasion. Il est vice-président de la Chambre.

J'ai commencé par faire remettre à neuf un petit bracelet de corail rose gravé, dont je compte m'exproprier en faveur de Paola, puisque c'est la mode du moment, mais ce n'est qu'un en attendant.

L'Amis trouve qu'à Londres on juge bien faussement la valeur des personnes, on changerait peut-être d'avis en les voyant de près à l'œuvre.

Je vois que les commérages J[oséphine] t'ont bien frappé, c'était une répétition de ce que disait, là-bas, Ch[arles]. Maintenant tout se tait et la bonne harmonie règne ici. Quant à Ch[arles], qu'il s'en tire comme il peut, il est malheureusement prouvé qu'il n'a pas le sens commun. Sa femme ne va pas trop mal, elle sort et va quelquefois au théâtre. La petite devient gentille et bavarde en ses trois langues comme une pie.

J'ai su, toujours par l'Amis, le méfait du frère<sup>2</sup>, qu'il m'a défendu de répéter, ce n'est qu'un cas isolé connu, mais cela le recommanderait comme un mauvais coucheur. Je voudrais que l'on se tînt sur la réserve, sans affectation, comme on agirait avec tout autre, d'autant plus qu'il n'y a pas à compter dessus.

Emmanuel a très bien pris ses examens, Dieu merci nous sommes hors de cette anxiété. Paola ne mangeait, ni buvait, ni dormait plus. Maintenant tout le monde dort et mange. L'examen d'anglais a parfaitement réussi, seulement l'examineur Mosso lui reprochait de parler trop comme *a Londoner*, lui, le Mosso, parle armoricain [*sic*].

Je suis bien aise que l'eau de Schwalbach te fasse du bien et que tu te ménages pour les dîners, tiens bon là-dessus. Je voudrais que Riberi allant à Londres, habillé par Demichelis, ainsi que le Roi, vît un peu les pharmaciens et remèdes anglais et qu'on s'en procurât ici.

Nous n'allons pas mal. Ton père a toujours son trou dans le cou, qui ne le gêne guère et le maintient en bon état. Je préférerais cependant qu'il s'en fit un ailleurs. Moi, je ne vais pas mal, pourvu que le moral ne soit pas tourmenté, ce qui ne s'obtient pas toujours.

Sais-tu que l'on dit que les Anglais en Crimée sont horriblement indisciplinés et volent comme des Bohèmes? Les Français un peu moins, mais les Sardes sont des modèles d'ordre et de discipline. Sur ce, je t'embrasse avec le cœur joyeux.

Poche righe edita in A. COLOMBO, II, pp. 118-119.

<sup>1</sup> Un brano della lettera di Emanuele a Roberto del 14 novembre 1855 è edito in A. COLOMBO, II, pp. 117-118.

<sup>2</sup> L'allusione riguarda probabilmente Ainardo di Cavour, fratello di Giuseppina Alfieri.

459.

Le 19 décembre 1855

Mon cher fils,

Je commence vraiment à craindre que tu sois resté sur la botte ou sur la brèche, ne voyant plus rien arriver de toi. Ce n'est pas des nouvelles que je réclame, mais simplement de tes nouvelles. Chaque jour j'espère une lettre et le courrier ne m'apporte que d'insipides journaux. Je commence par m'impatienter, puis je me prends à m'inquiéter que toute cette corvée ne t'ait procuré quelque *acciac*, qui te retienne d'écrire et cette pensée me tourmente. Il est possible qu'une de tes lettres croise la mienne en route, mais enfin tâche de secouer ta paresse, si paresse il y a, afin que je vive tranquille.

Je t'avais donné plusieurs commissions, je présume que tu n'en auras faite aucune, puisque tu n'es pas venu à Paris, mais j'aurais besoin d'être édifiée là-dessus, pour me décider en conséquence. Mon cadeau pour Paola<sup>1</sup> est prêt pour l'époque des étrennes et il est très beau. J'aurais désiré que celui de ton père, qui le sera moins, fût offert avant et au pis aller j'aurais cherché quelque chose ici, mais encore faut[-il] être sûr qu'il ne nous arrivera rien d'ailleurs, ne voulant pas faire de dépense inutile.

Maxime est resté à Paris, je l'approuve fort, mais il ne nous rend aucun compte de la petite somme que je lui avais remise. Il n'est bruit ici, que des honneurs eus et des politesses exquises reçues en Angleterre par nos voyageurs<sup>2</sup>, et on en est généralement fort satisfait. Il y a puis, toujours, les opposans de mauvaise humeur, qui grognent sur cela comme sur tout et qui disent que nous payons fort cher ces politesses, mais pour ceux-là, de quelque manière que l'on s'y prenne, ils trouveront toujours matière à dénigrement. Il faut les fuir et les laisser dire.

Je n'ai pu finir ma lettre hier ayant été interrompue et puis Joséphine m'ayant fait dire qu'elle était malade, je fus voir ce que c'était, et comme il neigeait non peu, gelait beaucoup et que l'on tombait comme grêle dans la rue, je pris la détermination de m'établir à la maison Alfieri. Je trouvai Joséphine hors de peine, mais elle avait horriblement souffert d'un remède qui n'avait jamais voulu passer. J'y dînerai ce soir.

Nous avons un hiver assez rigoureux, le froid est bien sec, mais pas de neige, n'y ayant plus traces de celle d'hier. J'ai dû abandonner mon cabinet malgré le tube de chaleur et un petit poêle volant de Paris que j'ai ajouté, hier le thermomètre marquait 4 degrés. Le salon blanc avec un peu de feu à la cheminée à l'heure des visites est très confortable, le salon rouge très chaud, ma chambre à coucher suffisamment chauffée, la salle à manger laisse quelque chose à désirer, j'y fais mettre le petit poêle parisien. La chambre chinoise est très froide.

Les Rignons sont toujours à l'Amoretti, leurs ouvriers tenant encore leur maison de Turin où ils espèrent entrer pour la Noël. Manuel trouve la vie de bureau bien ennuyeuse, on leur donne si peu à faire. Il a enfin donné sa montre venue de Paris. Les parens pourront maintenant faire leur offrande.

Le *dissapore* avec la Toscane est fini<sup>3</sup>. Le marquis Sauli<sup>4</sup> y est retourné avec Ratti Oppizzoni<sup>5</sup> pour attaché. Il me semble que l'on m'a dit qu'on y envoyait aussi Giannotti. Je n'en suis point fâchée personnellement mais en voilà un de boulé, qui n'en fait pas moins son chemin, les autres trouvent que ce n'est pas juste.

Si tu veux savoir ce que je fais, je crois que je suis en train de me ruiner, j'achète sans compter, voilà un bien bon exemple que je te donne. J'attens Ferrero pour rectifier mes comptes et mes idées. Nous craignons qu'il ne revienne un peu boursoufflé de son titre. J'ai acheté un petit service de table anglais bleu et blanc. Le nôtre étant si ébréché que c'était honteux. J'ai pris en même tems quelques cristaux de France bien simples. Nous avons inauguré tout cela hier pour la fête de l'Amis. Cet Amis se porte fort bien, il me grogne sur tout, mais je crois que cela lui fait du bien, je le laisse dire, seulement je ne puis pas l'envoyer coucher le soir, ce qui me contrarie beaucoup. Ton père va bien, il est enfoncé dans ses Marmotines et ne sort pas de là. A la bonne heure cela lui va, parce que là il règne et gouverne. Tous les matins il y en a une, qui s'empare de mon salon rouge et du piano que j'ai pris pour Manuel pour exercer ses talens d'harmonie, et quelquefois après dîner il se

fait donner un concert par ces demoiselles, surtout si je vais dîner à la maison Alfieri. Je suis bien aise qu'il puisse se donner cette satisfaction. Moi je ne vais pas mal, je sens le froid et sors le moins possible, plus encore cependant que je ne voudrais. Je désire que tu puisses me rendre aussi bon compte de toi-même.

Adieu, cher fils, je t'embrasse, quoique tu me fasse tordre le museau. Bonnes fêtes et les *plums*.

Un brano edito in A. COLOMBO, II, pp. 130-131.

<sup>1</sup> Paola Rignon, fidanzata con Emanuele di Villamarina.

<sup>2</sup> Il viaggio in Inghilterra del re (cfr. lett. 457, nota 2) si svolse nel migliore dei modi. Massimo, il 27 dicembre 1855 scrisse a Luisa da Parigi: «Ti dirò solo che il Re è stato ricevuto veramente bene dappertutto» (G. CASCANO, p. 471). E Cavour riferì a Luigi Cibrario il 5 dicembre dal castello di Windsor: «Il Re fu ricevuto a Londra nel modo il più soddisfacente. Lesse mirabilmente il discorso che Azeglio aveva preparato, e si comportò quale perfetto gentlemen» (C. CAVOUR, *Epistolario*, XII, p. 611).

<sup>3</sup> Il 6 settembre 1855 la legazione sarda si ritirò da Firenze perché il Granduca si era rifiutato di ricevere Antonio Casati (1828-1857), addetto alla legazione, figlio del conte Gabrio ex presidente del Governo provvisorio di Milano. L'incidente, di per sé secondario, rischiò di causare gravi conseguenze: infatti dopo la rottura delle relazioni diplomatiche fra la Sardegna e la Toscana, vi fu una intromissione austriaca che minacciò di portare alla rottura delle relazioni fra Torino e Vienna, poi evitata grazie all'intervento franco-inglese (cfr. R. ROMEO, *Cavour e il suo tempo*, cit., III, p. 180). Per una dettagliata ricostruzione della delicata controversia si veda la nota 3 della lettera di Cavour a Luigi Cibrario del 27 agosto 1855, in C. CAVOUR, *Epistolario*, XII, pp. 458-459.

<sup>4</sup> Il marchese Francesco Maria Sauli d'Igliano, ministro residente sardo a Firenze.

<sup>6</sup> Il conte Carlo Alberto Ratti Oppizzoni.

460.

Le 23 décembre 1855

Je te fais bien volontiers ammende honorable, mon cher fils, ayant reçu hier soir ton *infoglio*<sup>1</sup>, qui nous a été très agréable et qui a eu le plus grand succès avec nos intimes. Pour moi l'essentiel était les nouvelles de ta personne, et lorsque j'ai vu que tu étais sorti de la bagarre *piuttosto migliorato che deteriorato*, j'en ai éprouvé un contentement qui a neutralisé tout le venin que je t'avais communiqué. Il me semble que tout a été au mieux, je savais en gros et le principal de ce qui s'était passé, mais les détails avaient leur valeur et ont été appréciés. Je regrette que le trône n'ait pas pu pro-

duire son effet, et que tu n'aies pas même pu en essayer personnellement pour voir quelles idées surgiraient de la position. Je suis bien aise que tu aies pu égayer tant soit peu la sévérité de ces grands jours, au reste avec toi je n'en étais pas en peine, pourvu qu'on te le permît. Je me réjouis de la cordialité royale et même de la tabathière<sup>2</sup>, c'est toujours un *pruss*<sup>3</sup> pour la soif et si tu la peux garder, une compensation à mon cadeau pour Paola.

Il me paraît que l'Emminence ne pouvait faire à moins que de paraître en cette circonstance, d'après ce qu'avaient fait les prélats français. Quant à D. Mussa<sup>4</sup> c'était bien le type de ses pareils chez nous.

Quant à ce que tu me demandes de l'effet produit ici<sup>5</sup>, je te l'ai dit en deux mots dans ma dernière. Les gens de bons sens ont apprécié toutes choses comme elles le méritaient, en ont joui et t'y ont donné toute la part qui te revenait, mais le grand nombre est de mauvaise humeur pour ce qui les touche directement. Les impôts qui augmentent toujours, la guerre dont on ne peut prévoir la fin, les questions religieuses, le régime qui déplaît à de certains et dont on commence aussi à désespérer de voir changer, et l'Angleterre est la bête noire de tous les mécontents. On la regarde toujours comme l'instigatrice et le soutien de ce qui déplaît. Je crois que cette mauvaise humeur ne cessera qu'avec la génération qui a vu des tems plus sympathiques, quoique dans les jeunes gens il y en ait encore de beaux restes. Mais ceux-là se distraient et s'habitueront avec le tems au nouvel ordre de choses. Dès à présent, la guerre ne leur déplaît pas trop.

Vendredi<sup>6</sup>, avant de recevoir ta lettre, j'avais couru par un froid très vif chez tous les marchands pour le cadeau de ton père, pensant que tu n'aurais pas eu l'occasion de t'en occuper. Heureusement je n'avais rien arrêté. J'étais parvenue à mettre ensemble chez Borrani un déjeuner en vermeil, ce qui était mon idée première; je crois qu'il aurait été d'un joli effet, mais il fallait encore le dorer à triple dorure, on me demandait huit jours pour cela. Un beau plateau, quatre grosses pièces, cuillères et pinces et deux tasses en porcelaine. J'étais indécise entre cet objet et un beau nécessaire garni aussi en vermeil. Il y aurait bien quelques bijoux anglais chez nos bijoutiers, mais ils sont si chers qu'ils ne représentent pas le prix qu'on y met. C'est la raison pour laquelle je ne t'avais rien commissionné à Londres, il me semble que pour donner ce n'est pas très avantageux, un objet bien plus petit coûtant plus qu'un plus voyant à Paris, et tout le monde n'étant pas en état de juger du plus ou moins de fini. Enfin j'espère que ton choix contentera tout le monde.

Ton père s'est résigné à un peu plus de dépense, s'agissant d'un objet artistique, qui rentre dans ses attributions. Maintenant l'intéressant est de savoir quand il arrivera, car tu ne nous dis pas quel moyen tu as pris pour l'expédier.

Nous attendons aujourd'hui Ferrero, il doit apporter les petites étrennes qu'Emmanuel destine à Paola, une bague en brillants montée en broche, que lui avait laissée sa grand-mère; il donne tout ce qu'il possède, il me semble que l'on n'est pas fort là-bas pour les cadeaux. Je ferai le mien dès qu'on reviendra de la campagne, ma rivière a très bien réussi, je pensais que cela ne représenterait qu'un ruisseau, mais on les a si bien montés ces diamans qui paraissaient assez chétifs, qu'ils font une figure magnifique. Le Bénarès fera très bien et sera bien porté.

Casati a toujours passé pour un garçon de moyens, quoiqu'il eût eu tort de vouloir aller à Florence<sup>7</sup> et les autres plus tort de l'y envoyer. L'autre<sup>8</sup> n'arrivera, je pense, que plus tard, je le crois capable, c'est sur son caractère que l'on a des craintes: il est terriblement taciturne, je vois que son oncle lui-même, qui a toujours été si bon pour lui, dit qu'il ne comprend rien à cette manière d'être et il ne lui témoigne aucun gré de tout ce qu'il fait pour lui, de toute façon. Je crains que son intérieur en soit bien épineux et que la jeune personne n'ait ni la patience, ni la prudence pour se tirer d'affaire, et je lui souhaite moins d'argent mais le cœur content. Au reste, je ne sais où en sont les affaires et pour moi d'en écrire à Salvator c'est prêcher dans le désert, il fait ce qui lui convient et puis me demande si c'est bien.

Adieu, cher fils, il y en a assez pour aujourd'hui. Hier nous avons eu assez de neige, il fait beau et froid. Joséphine est debout. L'Amis te salue, je crois qu'il médite un cadeau d'après les informations qu'il prenait sur ce que j'avais vu. Ton père te dit mille choses, il est curieux et empressé de voir arriver l'objet<sup>9</sup>. Je t'embrasse et te souhaite les meilleures choses du monde.

Un brano edito in *Souvenirs historiques*, p. 501.

<sup>1</sup> Nella lunga lettera alla madre del 17 dicembre, Emanuele aveva descritto dettagliatamente la visita ufficiale di Vittorio Emanuele II a Londra (A. COLOMBO, II, pp. 123-131).

<sup>2</sup> Nella sopra citata lettera, Emanuele aveva scritto: « Le Roi m'a remis à son départ une tabatière garnie en diamans et avec son portrait » (*Ibidem*, p. 130).

<sup>3</sup> Piemontese: « pera ».

<sup>4</sup> D. Mussa, cappellano e precettore del ministro di Napoli a Londra. In occasione del viaggio del re, aveva scritto una lunghissima poesia celebrativa, pubblicata in francese, inglese e italiano (la parte finale è edita in A. COLOMBO, II, pp. 119-120).

<sup>5</sup> Il 14 dicembre, al rientro a Torino, Cavour scrisse a Emanuele d'Aze-  
glio: « Le voyage a produit ici un effet excellent, et aura pour effet de res-  
serrer les nœuds de l'alliance anglaise. La fureur du parti clérical est la preuve  
évidente de ce que je vous dis là ». E il 17 dicembre al Villamarina: « Nos  
retrogrades sont furieux, ils s'efforcent d'accréditer les bruits les plus absurdes  
sur le voyage du Roi » (C. CAVOUR, *Epistolario*, XII, p. 621 e p. 627).

<sup>6</sup> 21 dicembre.

<sup>7</sup> Il trasferimento di Antonio Casati dalla legazione di Costantinopoli a  
quella di Firenze (cfr. lett. 459, nota 3) era già stato tentato dal ministro Da-  
bormida nel luglio 1854, e poi abbandonato per le reticenze del Governo to-  
scano. L'anno dopo, morto in Crimea Girolamo Casati, fratello maggiore di  
Antonio, i genitori insistettero presso il ministro Cibrario per ottenere il trasfe-  
rimento del figlio lontano (C. CAVOUR, *Epistolario*, XII, p. 458, nota 3).

<sup>8</sup> Il marchese Ainaro Benso di Cavour, destinato dapprima alla legazione  
sarda di Londra, fu poi, nel 1857, assegnato alla legazione di Firenze.

<sup>9</sup> Sottolineato nell'autografo.

461.

Le jour de Noël 1855

C'est encore moi, mon cher fils. Je regrette d'ajouter encore un  
grêlon à ta grêle. Mais je crois que tu ne seras pas fâché que je  
te dise ce que j'ai pu apprendre et que tu désirais savoir.

Joséphine ayant dit à son oncle que je lui avais lu ta lettre,  
cela engagea la conversation sur ton compte et ce qui venait de se  
passer. Les témoignage furent des plus satisfaisans sur toutes les fa-  
ces de la question. Lui se montra parfaitement content, soit sur ce  
qui s'était passé dans cette importante occasion, soit sur la manière  
de voir et de traiter les affaires sérieuses. Il en est résulté une con-  
fiance complète pour tout ce qui pourrait survenir et avoir à traiter  
à l'avenir. Il me semble que c'est là le résultat le plus désirable que  
l'on pût concevoir.

Le Sommo<sup>1</sup> a été enchanté. Il arrivait avec [de] certaines appré-  
hensions, que la première entrevue à Douvres a complètement dissi-  
pées. Et il est parfaitement satisfait d'avoir approfondi le caractère,  
les vues et la capacité de son représentant, qui lui inspire aussi  
toute confiance. On admire la position faite et on en est flatté.

Voilà, je pense, ce que tu désirais de savoir. Je suis bien aise  
de pouvoir te satisfaire en peu de mots qui me semblent résumer

toute la question. J'en prends volontiers ma part. Este-ce-que je ne m'entens pas bien à faire des diplomates!

J'aime à pouvoir te dire que tes supérieurs sont contents de toi et j'aimerais encore mieux de savoir que le maître de tous l'est aussi, car ce contentement-là dure, mais les autres sont terriblement changeants de bien des côtés. Aussi j'en prends ce que le bon Dieu envoie avec reconnaissance, mais je ne saurais en faire un fondement de bonheur. Ton père est très satisfait de ce que l'opinion supérieure est d'accord avec ce qu'il en pensait lui-même. On aime à voir rendre justice et encore plus à qui nous appartient, aussi est-il fort joyeux et l'Amis aussi et Joséphine et le Nucle et *tutti quanti* déjà portés à te juger favorablement.

J'ai demandé de notre ami S[alvator] si on en disait quelque chose, on m'a dit qu'on rendait justice à son zèle et à sa bonne volonté, qu'il était bien en haut lieu; on lui reproche seulement d'*af-faraginesse*<sup>2</sup> dans les affaires un peu majeures, de façon à ce que l'on aime à lui donner des aides dans l'occasion. Je te dis cela parce que s'il se présentait l'occasion de lui rendre service en l'avertissant, tu puisses le faire selon ton bon jugement et ton amitié pour lui. Je regrette pour lui que cet incommode canal vous sépare, je pense que tu pourrais souvent lui être utile par ta présence et tes conseils.

Je crains que tu ne sois pas un peu mal impressionné sur notre pauvre Poupon. Je conviens qu'il est encore un peu comme le chien de chasse *nouvel*, mais je crois qu'il a du fond en lui. Il se ressent du milieu, très honnête, mais peu *improving* dans lequel il a vécu jusqu'ici. Il a eu beau passer deux ans à Paris, on ne lui a laissé voir que les Rignons, personnes fort estimables sans doute, mais trop disposées à trouver tout bien de sa part et puis quelques *routs*, où l'on n'émet que des poignées de main, ce qui ne l'amusait guère. S'il se trouvait pendant quelque tems dans un autre entourage, je crois que la chenille développerait tout à fait ses ailes, mais peut être que ce qu'on gagnerait d'un côté se perdrait de l'autre, ainsi je laisse les choses à la garde de Dieu. L'intelligence y est, la mémoire est heureuse, il est réfléchi et le jugement est bon. Il faut un peu le secouer, car la paresse est dans sa nature et dans sa race; c'est la troisième génération que je vois disposée à perdre le tems en bavardages peu utiles, mais en l'occupant de choses qui en valent la peine, cela se corrigerait. Il a la petite mauvaise habitude de rire de ce qu'il dit, il aurait besoin d'apprendre le sérieux des plaisanteries de la maison *Zei*<sup>3</sup>. Mais je t'assure qu'il a quelque fois des traits pas mauvais du tout, surtout il est bon, quoiqu'il s'en

cache parfois par un respect humain mal entendu, qui pourrait lui donner une nuance *strafalaria*<sup>4</sup>, dont j'ai regret.

Ferrero n'est pas encore arrivé, il ne sera donc pas parti le 20. Max avait quitté Paris<sup>5</sup>, mais revient par Nice. Castion va vivre à Paris pour faire économie, nous verrons cela. Il a vendu sa maison et cherche à vendre Costiolle. Nous ne voyons que gens en *bolletta*. On attend La Marmora<sup>6</sup>. Hier au soir, j'ai bien parlé Crimée avec Alphonse Costiollès<sup>7</sup>, qui en revient.

Il paraît que les Piémontais à leur début en Crimée ont eu à distribuer de fiers horions aux Anglais et Français, qui croyaient les traiter comme les Turcs; maintenant on se connaît et les Anglais disent *bone Sardinie*, mais ce n'était pas nous qui avions le dessous, nous donnions de fiers coup de poings, sans la moindre méthode et à la fin on a dit aussi: « *Ma se dico che basta!* ».

Adieu, cher fils, ai-je entendu la Messe pour toi ce matin? Et je t'embrasse de bon cœur.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 502-503.

<sup>1</sup> Vittorio Emanuele II (cfr. lett. 457, nota 1).

<sup>2</sup> Piemontese: « agitarsi ».

<sup>3</sup> Piemontese: « Azeglio ».

<sup>4</sup> Piemontese: « babbeo ».

<sup>5</sup> Al ritorno da Londra, Massimo si era fermato a Parigi per farsi curare dal dottor Evans un mal di denti che lo aveva tormentato durante il viaggio (cfr. lettera a Luisa del 27 dicembre 1855, in G. CARCANO, p. 472, e lettera a Emanuele del 22 gennaio 1856, in N. BIANCHI, p. 272).

<sup>6</sup> Il generale Alfonso Ferrero della Marmora, proveniente dalla Crimea e diretto a Parigi per conferire sulle operazioni da farsi nella campagna di primavera, era atteso a Torino.

<sup>7</sup> Alfonso Crotti di Costigliole (1833-1895), figlio di Francesco (1796-1876) e di Costanza Giriodi, sottotenente di cavalleria, nella campagna di Crimea fu aiutante di campo del generale conte Rodolfo Gabrielli di Montevecchio.

462.

Le 27 janvier 1856

Mon cher fils,

Voici un de ces jours où j'aime à avoir un bout de causerie avec toi; j'ai fermé ma porte pour ne pas être dérangée, exceptant Cravetta et l'Amis de cette proscription.

Le chevalier Bollo<sup>1</sup> m'a remis ce que tu lui avais donné pour moi. C'est moi qui l'ai reçu et j'ai dû ouvrir le paquet, parce que

comme on avait enfoncé sa malle en route, il craignait que l'objet fût compromis, ce qui n'était pas heureusement. J'ai ensuite lu ta lettre à ton père et j'y ai vu tes intentions. J'ai donc porté de suite le fermoir au négoce Pautass, où l'on m'a mis une bourse en velours gros bleu et me voilà nantie d'une belle aumônière dont je te remercie beaucoup.

Ton père m'a donné un joli guéridon de la Chine monté en bronze, c'est un fort joli petit meuble, mais j'étais déjà un peu embarrassée de lui trouver une place, et voilà que Joséphine vient de me dire que l'Amis devait aussi m'apporter un *taolin*, je crois que je mettrai le plus petit sur le plus grand, car je n'ai plus de place.

Joséphine m'a apporté un coussin pour les pieds, *Patouï* un presse-papier, l'oncle César une robe en popeline pensée et gris à grandes rayures. Mme de la Volvère une corbeille à ouvrage, et Jenny un joli livre de prières relié simplement, mais très distingué. Ton père m'a aussi donné un petit nécessaire à ouvrage et maintenant l'exposition est ouverte.

Demain ce sera pour moi un jour de bataille; nous donnons à dîner aux époux. Nous devons être 12: 4 Rignons, 2 Villamarina, 2 Alfieri, 3 Azeglio et l'Amis. Mais l'affaire s'est compliquée du mariage de Louise Rignon<sup>2</sup> avec Panissera, qui s'est déclaré après les invitations, et il nous parut que la demoiselle était un peu contrariée que son fiancé ne figurât pas au banquet et de s'y trouver dépareillée vis-à-vis de sa sœur cadette, et nous nous sommes induits à inviter le Panissera, mais cela nous donne le nombre 13, c'est pourquoi je fais courir après Cravetta, pour faire 14. Nous avons pris un cuisinier pour demain, le nôtre n'étant pas de force, le menu était fort satisfaisant, nous verrons si les plats vaudront mieux que l'orthographe. L'appartement fera sa première grande exposition. La maison Rignon, nouvellement décorée par Ferri<sup>3</sup>, est très riche et très élégante.

Tu trouves qu'on se marie trop à Turin, mais ceux qui se marient trop peu, font compensation. Quant à l'Empio<sup>4</sup>, nous ne lui faisons pas de cadeau, vu que nous n'en avons pas fait aux autres qui l'ont précédé. On en a fait énormément à sa future, dont l'Amis est très enchanté. Par contre il n'y a que nous qui ayons donné à Paola jusqu'ici. Ma rivière a produit un effet mirobolant, la famille en est restée conquise et la société émerveillée.

Jusqu'à présent, nous n'entendons pas parler de l'envoi de Londres. A cette saison on emploie un tems énorme pour les trajets, même sur les chemins de fer. Dès que ce sera arrivé je t'en rendrai compte. Rien de chez Nigra.

Il faut que je rectifie tes idées sur le guéridon: c'est l'Amis qui me l'a donné, ton père s'est amusé à faire cette farce de me laisser croire que c'était lui. Je suis charmée qu'il n'ait pas fait cette dépense et que l'Amis n'en ait pas apporté un second. L'Amis a été après relancer ton père dans la bibliothèque, et là ils ont fini par se livrer à un de ces rires homériques qu'ils ont à leur disposition. Je suis bien aise d'avoir été la cause involontaire de toute cette joie.

Lundi 28 janvier

Je n'ai pas pu venir à bout de ma lettre hier, j'ai eu ainsi le tems de recevoir la tienne ce matin, il me semble que j'aurais dû l'avoir hier au soir avec les journaux, mais souvent on retient les lettres, je ne sais pourquoi.

Il y a effectivement longtems que je ne t'avais écrit, mais c'était par discrétion, l'ayant fait coup sur coup pendant quelque tems, et ton père s'étant chargé de te donner les nouvelles.

Notre dîner souffre des péripéties, voilà Joséphine dans son lit et nous retombions dans le n° 13, mais j'ai pu accrocher l'Empio et cela ira, j'espère. Je suis toute occupée à *allestire*, Joséphine s'en est tant donné à courir, sauter, passer les nuits au bal, qu'elle est sur le côté avec un peu de fièvre. Nous avons un carnaval à éreinter de plus fortes qu'elle. Ce soir il y a bal chez Ermolao, il en a déjà donné un et il y faisait si froid, il y avait une telle odeur de *moc*<sup>5</sup> et pour rafraîchissement des tranches d'oranges dans une jatte d'eau claire, on n'avait donc guère envie d'y retourner. Nathalie est accouchée d'une fille<sup>6</sup> qu'elle compte nourrir.

Ferrero est enfin de retour. Il m'a dit s'être occupé de tes comptes, ainsi j'espère que tu vas les recevoir. Il m'a dit aussi que tu demandais si je ne ferai pas la même largesse que l'année passée; à la bonne heure, je ne demande pas mieux que de te venir en aide autant que mes facultés me le permettent. Quant à ton père, il a un tel déluge de mémoires à payer que je n'oserais rien insinuer de pareil en ce moment, mais il m'a dit de lui-même que s'il gagne un petit procès pendant, comme il s'en flatte, il comptait de t'envoyer un millier de francs. Maxime me disait un jour que tu ne comprenais pas comment nous pouvions nous trouver si courts d'argent, mais il me semble que la chose est fort compréhensible. D'abord les 5000 francs de la galerie à retrancher du budget, les impositions toujours croissantes, la maladie de ton père, le voyage et séjour de Vichy, les dépenses de l'appartement, qui ont outrepassé de beaucoup les prévisions, celles de la chapelle du Roc, qui sont con-

séquentes, et autres travaux à la campagne, le cadeau de noce, les misères et des cas exceptionnels où il a fallu intervenir, tout cela fait qu'on se trouve trop heureux de pouvoir faire honneur à ses affaires, sans contracter de dettes. Maintenant ton père n'est plus malade, Dieu merci, et ne se trouve plus dans cet état de surexcitation, qui lui rendait les projets et les occupations si nécessaires, nous rentrons dans un état normal au physique et au moral.

C'est bien dans mon petit trésor de diamant que j'ai trouvé à faire monter la rivière pour Paola. Il me reste trois broches, dont une est destinée à Isabelle, et le diadème où il y a 15 beaux diamans, les plus gros que je possède, que j'ai apporté de la maison Alfieri.

Le comte Casati<sup>7</sup> ayant rencontré ton père au Sénat l'a fort remercié du bon accueil fait à son fils à Londres. Je n'ai pas le tems de me livrer à la politique aujourd'hui, il faut que j'aie surveiller mon dessert. Maxime s'appête à aller jouer son rôle, il espère à Paris<sup>8</sup>. Il sera accompagné, dit-on, de plusieurs autres comme à Londres. Cela ne me flatterait guère, mais c'est son affaire. Dieu veuille que nous ayons la paix, je crains que la guerre ne ruine tout à fait nos finances.

Jenny demande si on trouve à Londres certaines tablettes blanches, je crois de fayence, dont on se sert pour écrire ou dessiner dessus en forme d'ardoises.

Maintenant adieu, je t'embrasse chèrement, quel plaisir que toi et Gib vous vous portiez bien.

<sup>1</sup> Giuliano Bollo (1792-1878), capitano di lungo corso nella marina mercantile, prese parte attiva alle lotte politiche del Risorgimento. Fu deputato e, dal 1852, direttore della Compagnia Transatlantica.

<sup>2</sup> Luisa Rignon (1836-1895), sorella di Paola, e Marcello Panissera di Veglio (1830-1886) si sposarono il 15 aprile 1856.

<sup>3</sup> Potrebbe essere il pittore Gaetano Ferri (1822-1896), oppure suo fratello Augusto, scenografo al teatro Regio.

<sup>4</sup> « L'Empio », cioè Cesarino Giriodi, il 12 aprile 1856 sposò Delfina Gromis di Trana.

<sup>5</sup> Piemontese: « candela, cera ».

<sup>6</sup> Natalia Giriodi, nata Faussonne di Germagnano, aveva appena partorito la figlia Elisa (cfr. lett. 453, nota 11).

<sup>7</sup> Il conte Antonio Casati, addetto alla legazione sarda a Parigi, era a Londra dai primi di gennaio.

<sup>8</sup> Massimo d'Azeglio avrebbe dovuto rappresentare il Regno di Sardegna al Congresso di Parigi.

Mon cher fils,

Je commence toujours une petite lettre, à *bon cont*, avec l'espoir de voir enfin arriver la fameuse caisse et de pouvoir t'en rendre compte; voilà huit à dix jours qu'elle est à Gênes, sans que nous puissions obtenir qu'on l'expédie. On nous a d'abord demandé que nous déclarions le poids de l'objet, ce qui était impossible, par conséquent absurde; nous avons invoqué le comte Castelborgo<sup>2</sup>, qui a dit qu'on la plombât et l'expédiât, mais jusqu'ici elle n'est pas arrivée. Quant au manteau, il est arrivé vendredi soir, nous avons commencé par l'admirer fort chez nous, mais comme ce soir-là on dansait et que le lendemain on dormait, je ne l'ai remis que dimanche. On en a été fort ébloui et très touché de ton attention, j'ai même là un billet de Paola<sup>3</sup> pour te remercier. Elle me prie aussi de te dire que ce n'est pas de sa faute s'il t'est retardé. L'étoffe figurera très bien sur Paola, qui est assez grande et d'une très jolie tournure. Elle commence à se faire un peu de courage et montre sa bonne volonté d'être aimable. Elle plaît généralement, on la préfère à sa sœur pour son air si bon et si doux.

Les frères Rignon<sup>4</sup> ont fait de magnifiques cadeaux à leur sœur aînée, comme il n'y avait plus de diamant à la maison Panissera, ils lui ont donné diadème, collier, boucles d'oreilles et broche, dont elle se pavane, malgré mes observations faites à l'Amis qu'autrefois on ne portait pas de diamans avant le mariage, et l'Amis me fait une rebuffade. Au fait cela m'est bien égal.

Je t'écrivais la dernière fois tout en préparant mon banquet, sans savoir comment il réussirait. Il me semble qu'il a fait grande sensation. Le dîner a été trouvé fort bon et on y a fait honneur. Maxime, qui professe la tempérance, a dit-on mangé de tout et en des proportions fort considérables. On a loué le service, la décoration, on a admiré l'appartement, enfin il m'en est revenu de grands compliments et il me semble que la *Casa Zei* s'est fait honneur, c'est à quoi je tiens surtout. On trouvait que c'était dommage ayant la maison aussi bien montée que nous ne multiplions pas les occasions de la mettre en évidence, mais il y a à cela différentes raisons, et puis il ne faut pas blaser son monde.

J'ai découvert que je passais pour avoir fait à Paola un cadeau de 12.000 francs et ce qui m'étonne c'est que c'est mon frère qui formula ce chiffre. Ce qu'il y a de sûr c'est qu'ayant demandé à Musi<sup>5</sup> ce que j'aurais payé cette rivière si j'avais dû l'acheter, lui

qui avait monté et pesé les diamans, m'a dit que ce serait une dépense de 4200 francs, je doute cependant qu'il me l'eût livrée à ce prix-là. Ferrero m'a dit qu'à Paris on s'était fort ému de ce cadeau, ainsi tout le monde a été content et nous nous sommes encore fait honneur dans cette occasion.

Voilà notre carnaval fini, il a été des plus violents, le dernier bal de société chez Trombetta, le lundi gras<sup>6</sup>, a duré jusqu'à huit heures et a fini parce que le gaz s'est éteint.

La pauvre Joséphine paie ses prouesses; elle est assez malade, on a cru d'abord qu'elle avait la fièvre double tierce, puis on a trouvé que les symptômes avaient varié et on l'a saignée; le sang était fort enflammé, et la voilà ce matin avec la troisième saignée, après un fort accès de fièvre cette nuit. J'en suis assez en peine et voudrait que l'on consultât quelque autre médecin. Elle ne se soucie pas de voir Riberi et n'a que celui qu'ils appellent le docteur *Carafina*, qui est plein de bon vouloir, mais je voudrais aussi quelqu'un autre. Je ne sais si cela persuadera Charles à revenir, ce serait vraiment bien convenable, mais je crains qu'il n'ait pas même cette bonne idée à son service. Il n'en a que d'extravagantes et de coûteuses, tous les jours il en invente une nouvelle: il a joué à la bourse et il a perdu naturellement; maintenant il est allé se loger avec les Castions, la belle commodité! Nous pensons que c'est pour dépiter sa femme et se venger de ce qu'elle n'a pas voulu aller à Paris. Il lui écrit les lettres les plus désagréables, enfin c'est une calamité que ce garçon-là.

J'ai un petit peu de névralgie, mais qui me laisse vaquer à mes affaires, je tâche pourtant de la chasser avec du [*sic*] quinine. Ton père va bien et t'embrasse; il s'impatiente de ce que sa caisse n'arrive pas. Une feuille étant remplie je vais toujours l'expédier. Max, que j'ai vu hier, ne savait pas encore quand il partirait, on attend Alphonse<sup>7</sup> ce soir.

Je crois que tu auras reçu une lettre un peu embarrassante, j'espère que tu ne te laisseras pas trop émouvoir par les égards de famille.

On a déclaré le mariage de Mlle Maffey<sup>8</sup> avec le comte Gattinara que tu voyais enfant aux bals de Ratin. Il est riche et la demoiselle fort jolie, je crains que ce soient des têtes un peu légères.

Adieu, je t'embrasse.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> Il conte Camillo Bongioanni di Castelborgo (1802-1862), era stato capo di divisione nella segreteria degli Interni (1843-44), primo ufficiale nel ministero di Agricoltura e Commercio con i ministri Santa Rosa e Cavour nel 1849-52, poi direttore generale delle Gabelle nel ministero delle Finanze; nel 1859 fu consigliere di Stato.

<sup>3</sup> La breve lettera di ringraziamento di Paola Rignon a Emanuele, rivela, al di là della gentilezza formale, un autentico sentimento di gioia per il bel regalo ricevuto.

<sup>4</sup> Felice, Vittorio (1831) e Enrico Rignon.

<sup>5</sup> Carlo Musy, uno dei gioiellieri più noti di Torino, con bottega in contrada di Po.

<sup>6</sup> 4 febbraio.

<sup>7</sup> Cfr. lett. 461, nota 7.

<sup>8</sup> Maria Maffei di Boglio, nata nel 1835, dama d'onore della duchessa Elisabetta di Genova, il 2 aprile 1856 sposò il conte Vittorio Arborio di Gattinara (1827-1888), ufficiale in Genova cavalleria e cavaliere d'onore della duchessa di Genova.

464.

Vendredi 8 février 1856

Mon cher fils,

Si j'avais encore patienté 24 heures, j'aurais pu t'annoncer l'arrivée de la seconde caisse qu'on nous a remise hier au soir. A te dire toute la vérité, le contenu n'a pas répondu à toute l'idée que nous en avons. Nous pensions que c'était une pièce dans le genre de celle qu'a mon frère, qui quoique peut-être pas très appréciée par les prophanes [*sic*], ne peut manquer de l'être par les connaisseurs, mais c'est une œuvre très riche en figures, feuillages, cartouches etc., au lieu que celle-ci est bien pauvre comme ouvrage artistique, et ce vieux vermeil, qui prend l'apparence du cuivre, charme peu les yeux. Il faut que nous soyons ou plus exigeants ou plus ignorants qu'en Angleterre, mais je ne conçois pas qu'on y pût tant admirer cet ouvrage. Ici, il ne représenterait qu'un cadeau de 300 francs. Aussi tu en seras peut-être fort scandalisé, mais après l'avoir bien considéré j'ai tout uniment conseillé de le faire redorer pour qu'au moins il flatte l'œil par son brillant. Il aura peut-être l'air d'une nouveauté copiée sur l'ancien rococo, mais tel qu'il est il n'aurait pas eu le moindre succès. Au reste, ton père a très bien pris la chose et à moins d'un peu d'étonnement et du regret que ton bon goût pût être un peu compromis, il s'est exécuté de faire bonne grâce et espère que son cadeau puisse faire bonne figure, quoiqu'il ne repré-

sente pas les 1400 francs qu'il revient. Ainsi sois sans inquiétude sur l'effet que le désappointement a produit sur lui. La présentation ne pourra avoir lieu que dans huit jours. Ton père ne voulait pas même que je te dise tout cela et il m'a recommandé de ménager mes expressions, mais j'aime mieux te dire la vérité et en prendre l'odieux sur moi.

Maintenant parlons d'autre chose. Voilà que Max ne va plus à Paris<sup>1</sup> et il est parti pour Gênes, je crois pour éviter les cancons, et il a bien fait. C'est Camille qui ira à sa place<sup>2</sup>. Nous ne comprenons pas bien ce que c'est que tout cela, mais cela me paraît peu agréable pour Max. C'est le troisième acte d'un drame où il ne joue pas un rôle brillant. Il y a longtems que je dis qu'il se fourvoie, il faudrait ou mettre de côté l'ambition, ou être plus prudent. Je ne conçois pas d'un côté la prétention de représenter un système qui n'est pas le sien et qu'il critique sans se gêner, et de l'autre côté pourquoi on le presse si souvent d'accepter ce qu'on ne veut pas lui donner. J'avoue que je n'y comprends rien. Celui qui me semble aussi branler un peu au manche, c'est le pauvre S[alvator]; je ne suis pas tranquille sur son compte. Il me fait l'effet de quelqu'un qu'on voudrait dégoûter. On m'a cependant dit ce matin qu'il serait de la conférence, cela me paraissait un peu marquant qu'il fût le seul excepté des résidens. On parle de S. Pétersbourg; en ce cas je pense que l'on tâcherait de lui dorer la pilule pour la lui faire avaler. J'en aurais du regret à cause d'Isabelle que l'on ne peut pas donner à un boyard. Je crains toujours qu'elle soit sacrifiée aux circonstances. Poupon serait assez disposé aux grands partis, mais ce sont les sentimens de la jeunesse, l'âge mûr en a d'autres.

Si j'avais la petite brochure sur Lagnasco<sup>3</sup> je te l'aurais déjà expédiée, mon cher fils, mais je t'avais dit qu'on ne me l'avait que prêtée. L'édition, qui était très exigüe, est épuisée, j'ai bien dit à Vassallo que si par hasard quelque copie se retrouvait il la prît, mais le cas ne se sera pas présenté. Si tu venais par là-haut, je pourrais demander qu'on nous la prêtât encore. Quant au château d'Azeglio, quand je verrai Maxime je tâcherai de me rappeler de lui demander où on pourrait le trouver.

Joséphine était mieux ce matin, on lui avait fait la quatrième saignée hier au soir. Cette nuit la fièvre avait été beaucoup moins forte, on espérait ne plus avoir à la saigner; nous verrons le redoublement de 5 heures qui hier n'avait pas été considérable.

Alphonse est arrivé hier. Les uns le font partir pour la Crimée,

les autres disent qu'il aura l'interim de la Présidence, nous verrons bien. On est un peu trop content du ministre de la Guerre actuel<sup>4</sup>, je ne sais comment tout cela s'arrangera.

Je t'envoie le menu<sup>5</sup> de notre beau dîner, en observant que les deux fritures ne faisaient qu'un plat et qu'il n'y avait qu'un plat doux, c'était le dernier. Toute la dépense de ce jour est montée à 231 francs; combien reviendrait-elle à Londres?

Adieu, cher fils, je t'embrasse de tout mon cœur.

Un brano edito in A. COLOMBO, II, p. 145.

<sup>1</sup> Cavour aveva pensato di affidare a Massimo d'Azeglio il compito di rappresentare il regno di Sardegna al Congresso di Parigi (cfr. lett. 462, nota 8); ma poiché l'Austria era contraria alla partecipazione a pieno titolo del rappresentante piemontese (questi avrebbe dovuto partecipare soltanto alle riunioni dove venissero discussi problemi riguardanti gli interessi sardi), l'Azeglio rinunciò all'incarico. Massimo aveva scritto a Emanuele, il 6 febbraio, una breve lettera in dialetto piemontese (nel caso fosse stata intercettata), nella quale spiegava i motivi della sua rinuncia ad andare a Parigi (N. BIANCHI, pp. 273-274). Il 22 febbraio Massimo scrisse anche a Luisa più o meno negli stessi termini: «Avrai dunque saputo, prima, che dovevo andar a Parigi a sedere, umile in tanta gloria, fra i potenti della terra; poi, che non ci sono andato più». Il motivo ufficiale del cambiamento di programma fu una indisposizione, ma il motivo vero, aggiunse Massimo, era «che s'era riuscito a fare, d'una posizione semplice, una posizione impossibile al plenipotenziario, che andando là non trovava nulla di certo, e non sapeva se il posto a lui destinato sarebbe stato in sala, in anticamera, o in cortile» (G. CARCANO, pp. 473-474).

<sup>2</sup> Cavour il 9 febbraio scrisse a Emanuele: «Son refus, à la veille de l'ouverture des conférences, m'a placé dans la dure et cruelle nécessité de me charger du rôle ingrat et pénible de négociateur dans un congrès où dominera l'influence autrichienne»; e a Salvatore Villamarina: «En présence des difficultés où cette conduite de Massimo nous plaçait, je n'ai pas hésité, malgré les innombrables affaires qui réclament ma présence à Turin, malgré mon extrême répugnance à faire le diplomate, je n'ai pas hésité à annoncer au Roi que j'étais prêt à partir pour les conférences, en le priant de vous adjoindre à moi dans cette ingrate mission» (C. CAVOUR, *Epistolario*, XIII, p. 70 e p. 73).

<sup>3</sup> Cfr. lett. 454, nota 9.

<sup>4</sup> Giacomo Durando, ministro della Guerra dal 2 aprile 1855 al 18 giugno 1856.

<sup>5</sup> Alla lettera era allegato un piccolo, elegante *Menu del Dîner* del 28 gennaio 1856, per festeggiare il compleanno di Costanza. Fu un pranzo molto ricco e di notevole raffinatezza, che comprendeva fra l'altro: «*Friture, petites bouchées à la purée de gibier, Boudins à la Richelieu, Filet de boeuf à la Toulouse, sauce malaga, pâtés froids à la Périgord, Petits pois à l'anglaise, Gâteau de mille feuilles fondant à la vanille*», nonché una appropriata scelta di vini: Madera, Bordeaux, Champagne, Malaga.

Dimanche 17 février 1856

Cher fils,

J'ai reçu hier au soir ta lettre du 13. Je vois que tu es à Paris et je t'y adresse une réponse. Je t'ai écrit dernièrement sous la première impression du désappointement du cadeau et j'ai peut-être un peu *carqué*<sup>1</sup>; j'en suis fâchée et maintenant, pour te consoler, je te dirai que hier j'ai été le porter à sa destination, en l'absence de ces dames, aidée d'Emmanuel; nous avons placé l'objet isolé sur un guéridon, garni d'un beau bouquet de camélias, d'un coussinet de velours ponceau et d'un ruban idem, et le tout nous a paru d'un très bon effet. Déjà la veille Emmanuel m'avait paru enchanté de ces deux pièces et il les admirait comme objet d'art, pour la *mole* et pour l'effet. Avant de les porter chez les Rignon, je l'ai porté à Joséphine, qui en était fort curieuse, et non seulement elle, mais mon frère et Charles l'ont fort approuvé, ce dernier disait que les orfèvres de Paris l'auraient fort apprécié.

Quant à la comtesse Rignon<sup>2</sup>, elle a tellement le système laudatif qu'elle ne me fait pas grande impression, et Paola disait à son ordinaire que c'était trop beau pour elle. Mais Panissera père, qui est un puriste en fait de goût, avait donné sa pleine approbation; ainsi tu vois que tu peut te tranquilliser sur la bonne réussite de l'entreprise. Mais on nous a aussi approuvés de l'avoir fait redorer, car, s'il eût [*sic*] été destiné pour le cabinet d'un connaisseur, on l'aurait probablement préféré dans toute sa vétusté, mais pour le bouddoir d'une jeune personne il fallait quelque chose qui flattât l'œil.

Emmanuel m'a dit que son père avait deux chandeliers d'argent, qui pouvaient assortir l'aiguillère pour le dessin, il faudrait maintenant l'induire à les faire dorer. Et si, dans la suite, on devait faire de nouveau quelques cadeaux, on pourrait les uns ou les autres compléter la garniture de la toilette, qui serait très riche et élégante.

Charles, arrivé mercredi soir<sup>3</sup>, repart ce soir pour Paris; son arrivée avait fait plaisir en famille, mais ce prompt départ fait plus que détruire ce bon effet. Sa femme allait bien, quoiqu'elle ne pût pas encore quitter son lit, mais hier je crois qu'elle avait repris un peu de fièvre et il était question de lui donner du [*sic*] quinine. Je n'en sais rien ce matin et ne me soucie pas d'y aller. J'irai dîner avec mon frère après le départ.

Je traiterai une autre fois l'article de la comptabilité, il sera bien que je parle avec Ferrero pour avoir là-dessus des idées plus

claires; mais tu peux compter que si j'apprécie d'avoir quelque peu d'argent, c'est pour pouvoir venir en aide à ceux qui en ont moins que moi, qui n'ai, Dieu merci, guère de besoin comme tu sais. Les 50 napoléons, qui t'offusquaient, ont été de suite restitués, mais les notes et mémoires cette année ont été en nombre exorbitant. Tes *quasi restaurate finanze* me font l'effet de celles de notre pays. Dieu veuille que le '57 te mette réellement au courant, c'est un état que j'apprécie infiniment.

Je n'ai plus vu Max, qui est bientôt revenu de Gênes. On parle fort de sa mauvaise humeur<sup>4</sup>. Sa dernière affaire s'est assez éclaircie pour le justifier de s'être *désolé*; je le voudrais plus neutre dans ses discours comme dans sa conduite, mais il parle dans un sens et il agit de l'autre.

Joséphine croit que l'admission aux conférences a ressoudé Salvatore. Je le désire de tout mon cœur, s'il était possible qu'il concrétât mieux ses idées, qu'il fût plus sobre de mots, soit parlés, soit écrits, et qu'il mît plus de sang-froid dans les affaires, je crois que ce serait plus avantageux. Tâche qu'il ne fasse pas écrire les dépêches par Isabelle, cela ennuie ici et qu'il ménage l'amour-propre de ses attachés, qui disent qu'il les *sira*<sup>5</sup>. Qu'il dresse maintenant ses batteries pour avoir son fils, car la paix signée, il y aura des promotions et par conséquent des vuides, dans les dernières places, qu'il tâche d'attrapper l'attaché.

J'ai été tous ces tems sous l'influence de la névralgie, de 1 à 8 heures. J'ai pris des pilules de valerianate de zinc, qui m'ont fait du bien et ont fort réduit les accès. Hier je n'en ai eu que pour une heure ou deux. L'Amis a eu mieux que notre dîner, un dîner de 100 couverts pour Lamarmora dans la magnifique salle Trombetta. Je crois qu'il s'est bien empiffré ce jour-là, qu'il avait mangé de tous les plats, qu'il avait trouvé très bons; cependant à la fin de la soirée il a dû me quitter précipitamment et pour cause. Alphonse est venu pour nous donner de tes nouvelles et ne nous a pas trouvés.

Adieu, cher fils, nous t'embrassons infiniment.

<sup>1</sup> Certamente Costanza intendeva *chargé*: « caricato, appesantito ».

<sup>2</sup> La contessa Maria Cristina Rignon, nata Pilo Boyd di Putifigari (1808-1897).

<sup>3</sup> 13 febbraio.

<sup>4</sup> Della rinuncia di Massimo d'Azeglio a recarsi a Parigi (cfr. lett. 464, nota 1), Margherita di Collegno scrisse: « Collegno ed Hudson dicevano poi: " Massimo [...] si è comportato un poco *vieille femme* andando a raccontare a destra e a sinistra queste sue vertenze col ministero, che a tutti conveniva che tacesse " » (M. COLLEGNO, *Diario*, p. 320).

<sup>5</sup> Dal piemontese *siré*: « torcere, piegare, umiliare ».

466.

Lundi 18 février 1856

Mon cher fils,

Quoique je t'aie seulement écrit hier, je pense prudent de revenir à la charge aujourd'hui pour une affaire fort délicate, où je crois que tu pourras peut-être m'aider dans ton séjour de Paris; mais j'ai besoin que tu la traites avec toute la diplomatie possible, ne va pas brusquer la question, mais tâche de ménager les amours-propres, les susceptibilités et les réputations. Je suis fâchée de faire payer tant de ports de lettres à Salvator, mais j'ignore où tu loges.

La comtesse Rignon<sup>1</sup> m'a dit l'autre soir que sa sceur lui écrivait qu'elle avait l'espoir que son mari se rendît aux désirs de son fils, et qu'il vînt à Turin en famille, quand tout ce qui regarde les conférences sera fini et s'il ne surgissait pas d'autres affaires qui motivassent sa présence à Paris. Je pense qu'une des raisons, qui font désirer ce changement de projets à Manuel, est l'espoir de hâter son mariage, c'est tout simple. Ensuite il dit qu'il serait bon de montrer Isabelle ici, à une époque où la ville n'est pas encore désertée par tout le monde; que son père en retirant la dot de Paola pourrait en donner une à sa fille sans s'embarasser d'emprunts etc. etc.

Ces raisons me semblent assez fondées en droit, et d'ailleurs je laisse à chacun le droit de se décider dans ses propres affaires. Mais il y a, en tout cela, des questions qui peuvent nous regarder et je voudrais qu'elles pussent se résoudre à la satisfaction générale. Salvator n'a ici ni feu ni bien, et j'ignore où il compte loger. Je suppose qu'il irait chez les Rignons, si le comte veut leur céder son appartement. Mais Isabelle serait peut-être, là, de trop, soit manque de place, soit pour la convenance de loger dans cette maison avec des jeunes gens à marier. Il est possible que Salvator pense à nous donner Isabelle, ce qui doit paraître très naturel, et quant à moi, je m'en chargerais très volontiers. Il faudrait donc que tu amenasses Salvator à s'expliquer sur tout cela, sans lui rien proposer, car s'il a d'autres projets nous laisserons agir nature. Mais s'il était vraiment

dans l'intention de nous charger d'Isabelle, il serait indispensable qu'il en écrivît lui-même à Papeto<sup>2</sup> directement et qu'il fit aussi écrire Isabelle pour savoir s'il veut lui donner l'hospitalité. Je ne dois pas absolument avoir l'air de me mêler en tout cela pour que l'affaire ait chance de réussir. Déjà tant de fois, ton père a été blessé de ce qu'on s'adressait toujours à moi pour disposer de sa maison et j'ai eu beau dire, jamais je n'ai pu persuader Salvator ni son fils d'écrire à mon mari au moins une fois par an, ou dans les occasions importantes, comme dernièrement pour le mariage d'Emmanuel. Tu sais que ton père sent vivement ces manques de petits égards et comme cela l'indispose contre les personnes, qui s'en rendent habituellement coupables. Isabelle lui écrit assez régulièrement et affectueusement et de ce côté-là cela va bien. Si on pouvait laisser en arrière miss Jones, cela ferait une difficulté de moins, car naturellement c'est toujours un peu gênant qu'une personne étrangère [soit] admise dans l'intimité de la famille, mais je sens que c'est encore un sujet délicat et embarrassant à traiter. Enfin, tu verras, étant sur les lieux ce qu'il faut dire ou ne pas dire et comment il faut le dire pour ne pas choquer les V[illamarina] et ne pas leur donner motif de se plaindre de ton père.

Il reste puis toujours la question de la dépense, sur laquelle je suis honteuse de revenir si souvent, mais c'est que nous avons de la peine à sortir de la crise financière actuelle et ne voudrions pas y rentrer. Je verrai au besoin ce que je puis faire pour l'alléger, je ne demande pas mieux.

Je te prie de me faire l'amitié, la première fois que tu m'écriras, de me dire le nom du chapelain de la chapelle de Sardaigne à Londres. C'est la marquise Arconati, qui me donne toujours des commissions singulières, qui me talonne pour savoir cela; ainsi ne va pas l'oublier.

J'ai dîné hier chez mon frère, on y était triste et en orgasme. Joséphine avalait ses pilules, puis elle s'est endormie. Son médecin dit que ce sont plutôt des *turbe nerveuse* que de la fièvre. Elle en aurait à moins.

Adieu, cher fils, fais-moi voir ton habileté dans l'affaire que je te recommande. Ton père te donne un cordial bonjour.

<sup>1</sup> Maria Cristina Rignon, sorella di Caterina, seconda moglie di Salvatore Villamarina.

<sup>2</sup> Soprannome di Roberto d'Azeglio.

Vendredi 29 février 1856

Mon cher fils,

J'ai reçu hier au soir ta lettre de Londres et je suis restée abasourdie de la tempête qui est tombée sur nous, et qu'en vérité je ne crois pas avoir provoquée. Ce qui me fâche surtout c'est que l'orage se soit abattu sur toi, car si je puis avoir dit quelque chose de hasardé, vu les susceptibilités que nous avons devant nous, certes tu en étais tout à fait innocent. Voici comment les choses se sont passées.

Le dimanche matin au concert Marquisio<sup>1</sup> je fis signe à Emmanuel d'approcher et je lui dis que tu devais être arrivé ce jour-là à Paris, appelé par le Président Ministre. Comme il n'est pas permis de parler pendant la musique, on en resta là. Dans un entr'acte suivant, Manuel s'approcha d'un air un peu ému et me demanda si tu devais être de la conférence. Je répondis que non, qu'il ne devait pas être question de cela. Plus tard, je dis avec la plus grande bonhomie que j'étais bien aise que tu fusses à Paris à cause de son père que tu pourrais encourager et renseigner, vu que tu connaissais bien à fond les pensées anglaises et que tu avais vécu dans l'intimité de la plupart des personnages réunis au Congrès, comme les Walewski<sup>2</sup> et les Brunnow<sup>3</sup> à Londres et les Seebach<sup>4</sup> à Pétersbourg. Je dis cela comme je le pensais. Il paraît qu'il valait mieux ne rien dire du tout, ce que je ferai à l'avenir.

Quant à dire que tu étais enchanté de venir à Paris, comme tu m'écrivais précisément le contraire, je n'ai pu le donner à entendre et même avec d'autres personnes j'ai positivement dit que tu étais toujours contrarié de venir à Paris parce que tu n'en aimais pas le séjour. Avec Manuel je n'ai rien dit du tout.

Je ne sais à quelle occasion j'ai pu tâcher de diminuer l'estime, la confiance et l'amitié du fils pour le père, ceci me semble tant soit peu calomnieux. Quand j'ai vu que tu ne venais pas en France pour le voyage du Roi et que par conséquent tu n'avais pas l'occasion de le prémunir sur certaines accusations, j'en ai dit quelque chose à Emmanuel pour que son père étant averti, pût se mettre en garde. C'est Manuel, lui-même, qui me parla le premier des bruits qui couraient de Pétersbourg, et je lui en témoignai de l'inquiétude et du regret. Du reste, il m'a paru que mes avertissemens n'étaient pas pris en bonne part ni en considération et j'étais décidée à les supprimer. Je crois que le fond de l'affaire est que ton voyage les a contrariés, craignant qu'il pût faire penser que Salvator n'était pas

capable de jouer son rôle, et que c'est ce qui a causé cette mauvaise humeur qui a pris la première occasion d'éclater.

Maintenant voici ce que je me propose de faire. Ici n'en parler avec personne, ce qui est le meilleur moyen d'empêcher la tâche d'huile de s'étendre. Tu as bien fait de ne pas mêler l'Amis à l'affaire, il aurait été persuadé que j'avais tous les torts imaginables et m'aurait bourrée en conséquence, ce qui m'aurait plus impatientée que les incartades de S[alvator]. Je ne ferai semblant de rien avec Manuel, mais je ferai dorénavant attention à toutes mes paroles, car je vois que le jeune homme est sur l'avis, ainsi que son père.

Quant à Salvator, je répugne un peu à entreprendre directement une controverse avec lui, mais je t'écrirais une demi-feuille justificative que tu auras l'air d'avoir arrachée à ta lettre et qui ne lui étant pas directement adressée devrait lui paraître plus digne de confiance. Après cela, si tu juges que je doive faire autrement tu me l'écriras. J'approuve et loue tout ce que tu as fait en cette occasion et que tu aies pu agir avec sang-froid et cordialité. J'espère, vu le caractère de S[alvator], que ceci ne sera qu'un feu de paille, un grand *farò*, mais avis pour l'avenir, quel *cinto* je vais m'acheter, comme on dit ici.

Voilà qu'un article biographique a paru dans les *Débats*, qui a provoqué des gorges chaudes ici sur ce pauvre S[alvator]; j'en ai été bien fâchée, personne ne m'en a parlé et je n'en ai causé qu'avec l'Amis et César, parce qu'ils ne répètent rien. Mais ce n'est pas ma faute si ce pauvre homme a des amis maladroits, qui le desservent en voulant le servir.

J'avais demandé à Emmanuel où ses parents comptaient se loger en venant ici, il m'avait répondu qu'il croyait que ce serait chez Fédér, qui est à côté de la maison Rignon; je trouvais que c'était très bien, mais voilà que tu me parles de la maison Rignon. Je crains qu'on trouve ici peu convenable qu'Isabelle aille loger chez le comte Rignon, qui est à marier, et sera ici pour le mariage de ses sœurs. On aurait l'air de la lui jeter à la tête, je trouve cela fâcheux, mais je n'irai pas mettre encore la main dans ce guêpier, malgré que je pusse me résigner à supporter quelques désagréments pour être utile à cette chère enfant, mais c'est inutile, j'en serais pour mes frais probablement.

Je suis bien reconnaissante qu'on veuille faire une chose, qui me soit agréable, en venant faire mariage ici, mais en cette affaire je suis au moins bien sûre de n'avoir rien dit pour faire prendre cette détermination, car je sais ce que j'en pense; j'ai même combattu

là-dessus les idées de Ciccio et de l'Amis, sans leur en dire le vrai motif. Je redoute les complications et les *urti* qui peuvent naître; ton père, tu sais comme il craint tout ce qui le tire de sa retraite, et moi, quoique je prenne le plus grand intérêt à l'établissement de ces enfans, je ne tiens pas précisément à assister à la cérémonie. Je crois que c'est Manuel, pour hâter son mariage, qui met en avant ce motif.

J'ai parlé de nos intérêts avec Ferrero, et d'après nos livres il ne résulte que 22.000 francs que j'ai avancés, 12 au retour de Pétersbourg et 10 dernièrement, à moins que je n'aie donné quelque chose pour rembourser Mme Styrum ou certain tailleur de Bruxelles, ce qui n'est pas clair pour moi. Comme que cela se trouve, je pense tirer une barre sur tout cela, n'aimant pas à être ta créancière; nous serons quitte comme cela, et tu ne penseras qu'à payer tes autres créanciers.

<sup>1</sup> Sin dal 1854, i fratelli Marchisio avevano dato vita ai « Convegni musicali », destinati a trasformarsi successivamente nella « Società del Quartetto ».

<sup>2</sup> Cfr. lett. 392, nota 11.

<sup>3</sup> Il barone Filip Ivanovic Brunnow (1797-1875), ministro russo a Londra dal 1840 al 1854, poi rappresentante russo presso la Dieta germanica e nel 1856 secondo plenipotenziario al Congresso di Parigi.

<sup>4</sup> Il barone Albin Leo di Seebach, ministro di Sassonia a Parigi dal 1852 al 1870; dal 1857 fu accreditato anche a Torino.

468.

Dimanche de Pâques [1856] <sup>1</sup> [23 marzo]

Alleluja, mon cher fils, et que le bon Dieu te donne toutes les meilleures joies, et te préserve de toutes influences nuisibles. Je te souhaite aussi le beau soleil que nous avons, après avoir passé comme vous par toutes les intempéries les plus désagréables et incommodes.

J'ai reçu, hier au soir, ta seconde lettre. J'aurais bien voulu ne pas communiquer ton avant dernière à ton père, tâchant toujours de lui éviter ce qui peut l'indisposer contre quelqu'un; mais cela n'est pas possible, maintenant qu'on apporte les lettres de suite après le dîner, qu'il se trouve présent et désire de savoir ce que tu nous mandes. Tout ce que je puis faire c'est de commencer à lire mes lettres tout bas sous prétexte que tu griffonnes et qu'il me faut d'abord que je déchiffre. Je puis bien ainsi escamoter une ligne ou

un article, mais non pas la lettre tout entière, sans lui donner le soupçon que nous voulions lui cacher quelque chose, ce que je ne veux pas qu'il pense et ferait mauvais effet.

Je voudrais bien que ce pauvre Salvator se déterminât à dépouiller le vieil homme et à se purifier du vieux levain dans cette solennité où l'on nous y engage fort, car je commence à dire comme jadis d'Amis, *k'a m' smia peui già longa!*<sup>2</sup> Je suis pourtant bien aise que tu te sois tiré du naufrage, car certes tu étais bien innocent de tout ce qui peut s'être passé ou pas passé ici. Après tout ce que tu as écrit sur cette hallucination, s'il n'en est pas revenu, je crois qu'il vaut mieux ne pas ramener ses idées sur ces griefs qu'il pense avoir; il a, ce me semble, assez de distractions dans ce moment pour faire diversion à sa mauvaise humeur. S'il voulait formuler ses accusations d'une manière précise, je tâcherais de me rappeler ce que je puis avoir dit et je conviendrais ou expliquerais ce qu'il me reproche; mais cette méthode d'englober les deux familles dans une accusation générale me semble plutôt l'effet d'une prévention que de torts bien motivés. S'il vient comme tu dis pour 48 heures, il sera assez occupé et n'aura pas le tems de venir me chercher noise, outre que je crois qu'il n'oserait, quoique je sois toute disposée à rendre compte de ma conduite. Du reste, je pense que maintenant son fils va s'éloigner et ne reviendra plus guère ici. Il va voler de ses propres ailes et n'aura plus besoin de moi, de façon que je suis toute disposée à le livrer parfaitement à la garde de Dieu, sans regretter les soins et les peines que j'ai pu prendre de lui. Quant à sa sœur c'est différent, et je désire pouvoir lui rendre tous les bons offices qui dépendent de moi, qui ne sont pas grand chose, jusqu'à ce qu'elle soit en puissance de mari. Mais je ne voudrais pas, si elle vient, que l'on ne s'imaginât encore que je leur rends de mauvais offices. Je ferai très peu d'avances et me contenterai d'accepter ce que l'on m'offrira. Je ne serai pas étonnée que, vu la continuation des conférences, quoique Salvator ne soit pas de la sous-commission, il s'en fit un prétexte pour ne pas bouger, alors je ne sais plus comment s'arrangerait l'affaire du mariage, ce que je laisse tout à fait à leur choix. Pour la jeune personne, comme c'est plutôt une affaire d'exhibition proposée par son frère, il est possible que l'on tienne à l'envoyer, quoique si l'on pense qu'on prendra feu à la première vue comme pour ses deux amies, on pourra se tromper, vu que personne ne parle ici de 400.000 francs, qui se trouvent pour le moment réduits à 200.000. Mais Isabelle n'aura que 120.000 actuellement, à ce que dit son père. C'est une belle dot pour qui est doué de discrétion, mais ce n'est pas une fortune.

Enfin nous verrons, que la Providence pourvoie au sort de cette chère enfant, c'est tout ce que je me bornerai à dire.

Les Rignons sont toujours très gracieux avec moi et pourtant il est difficile qu'ils ne soient pas au courant *dei dissapori*, je ne sais ce qu'ils en pensent. La comtesse m'a dit que Ciccio avait été chargé d'arrêter un log[ement] chez Fédér, et je t'assure que nous n'avions aucune tendance à contrarier ce projet.

Je n'ai plus revu Ciccio, qui a été un peu malade: il se plaint souvent de son frère, pour qui il se dévoue et paraît voir tout à fait les choses comme nous les voyons; je suis pourtant en garde quand je parle avec lui, de crainte d'avancer quelque proposition qui puisse être mal interprétée, mais il me semble plus rassis et qu'il serait plus facile de s'entendre avec lui.

Je viens de porter à Paola un bracelet de corail rose gravé que je possédais dans mon trésor, qui va s'écoulant. Le corail rose étant très apprécié dans ce moment et les pierres étant bien gravées, il a quelque valeur. Je pense quelquefois que cette pauvre Paola est si douce et si timide qu'elle pourrait bien devenir un peu *strifugio* par là, mais je n'y pourrai rien faire.

J'ai toujours oublié de te dire que nous avons reçu depuis longtemps la musique et les *Punch*, mais pour ton portrait il n'a jamais paru. Je te plains des embarras de ménage qui t'arrivent, hélas! Ce sont des ennuis inévitables pour mince que soit le ménage, de tems en tems nous l'expérimentons bien.

La comtesse Cigala doit partir dans la semaine pour Londres, il est possible que je lui donne une lettre, si on me la laisse écrire.

Charles s'était annoncé pour le 5 avril, mais si Camille prolonge son séjour à Paris, il est possible qu'il ne veuille pas l'abandonner dans ces momens difficiles. Il écrit des lettres fort extravagantes, qui ne remettent pas sa femme en santé. Elle est venue ici, ce matin, avec une piteuse figure, elle aurait besoin de toute sorte de repos.

On s'amuse ici à marier Camille avec miss Cowley<sup>3</sup>, je crois qu'il n'y songe pas plus que moi. Et maintenant bonjour *mylord*, j'embrasse votre seigneurie, qu'elle prenne garde à la saison critique pour la grippe; ton père te dit tant de choses, il va bien. J'ai un peu de palpitation, mais je vais.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele; la domenica di Pasqua del 1856 cadde il giorno 23 marzo.

<sup>2</sup> Piemontese: « Mi sembra poi già lunga ».

<sup>3</sup> Il pettegolezzo riportato da Costanza riguardava la figlia di Lord Henry Richard Wellesly Cowley (1804-1884), ambasciatore d'Inghilterra a Parigi dal 1852 al 1867. Anche nella lettera del Salmour a Cavour del 29 marzo la voce trovava eco: « On te mariait, les uns avec une anglaise ayant 2 millions de rente, les autres avec une fille de Lord Cowley que tu as charmée » (C. CA-VOUR, *Epistolario*, XIII, p. 236).

469.

Mardi 25 mars 1856

J'essaye si je pourrai donner pour toi, mon cher fils, deux mots à la comtesse Cigala *senza costo di spesa*. Elle me fait dire qu'elle part demain, il n'y a donc pas de tems à perdre. On doit lui avoir remis les cocardes, il me semble que tu en fais grande consommation.

Hier est arrivé ici le dernier des fils Rignon<sup>1</sup>, qui est encore au collège à Paris. Il paraît que Catherine persistait à croire qu'elle pourrait partir le 10 avec Isabelle. Ayant vu que Salvator était de la sous-commission, je ne savais pas si cela fournirait un motif de se dispenser de venir; il est vrai que le tout pourrait bien être terminé pour l'époque qu'on avait fixée. Au reste, je pense que je vais avoir la visite du jeune homme que sa mère m'avait annoncée.

Comme je t'écrivais, je ne sais combien cette comtesse entre dans les idées de son beau-frère, mais avec moi elle est très courtoise, même expansive, entrant dans mille détails de ses affaires que je serais bien loin de lui demander. Il faut que je sois bien en garde pour toujours accepter les confidences et ne jamais les rendre, ce qui pourrait ressembler à un mauvais procédé, mais c'est pour éviter d'ajouter encore des complications à toutes ces mauvaises humeurs.

Joséphine a encore eu des accès de fièvre, ces jours passés. Il faudra probablement revenir à la quinine pour l'en délivrer, ce qui n'est pas sans inconvéniens pour sa tête. Ces derniers tems Charles a écrit à sa femme, à son père, à l'Amis, des lettres qui n'ont pas le sens commun, pour nous qui savons comment se sont passées et se passent les choses. *L'impegno* maintenant est de faire aller sa femme à Paris, où il l'a annoncée, et de faire voir que, malgré ses propres torts, sa femme est prête à tout sacrifier pour le suivre. Or il se trouve qu'elle n'est pas du tout dans ces dispositions, et qu'elle redoute fort de se trouver livrée entre ses mains, surtout dans son état de maladie, pour lequel il n'aurait aucune espèce de ménagement, ni pour sa fille non plus. En attendant, il se montrait disposé à rentrer pour le moment, mais comme, dit-il, il n'aurait à Turin aucune position qui lui convienne, il veut de suite aller s'éta-

1518

blir à Favria avec sa femme et son enfant. Je pense que c'est pour attaquer Joséphine par le côté faible de l'ennui, et qu'il la réduira ainsi à faire ses volontés. Cette femme n'est pas en état de supporter le séjour de la campagne à cette saison et de se passer de médecin et de cure; à cela il répond: qu'elle aille consulter et faire sa cure à Paris! Lorsque ce sera la saison des bains, il s'offre à la conduire où elle voudra, mais il ne veut plus qu'elle voyage avec d'autres que lui. Comme les bains indiqués sont ceux de Trouville, cela les ferait toujours arriver à Paris et une fois là, elle s'en tirerait si elle pouvait.

Si ici on voulait l'attacher au ministère, il s'en contenterait provisoirement, mais à condition d'une indépendance totale, c'est-à-dire d'une séparation d'avec son père. Ce à quoi il veut arriver à tout prix, c'est à avoir une mission, et quand on lui dit que cela ne se fait plus comme cela, qu'il faut prendre les examens et passer par le subaltérnariat, il répond imperturbablement qu'il a rendu de grands services au pays. Celui-ci, malheureusement, ne s'en est jamais douté, que c'est lui, qui a soutenu le ministère d'Azeglio. Si cela était, je doute que Camille croie lui en devoir des obligations.

Mon frère est d'une grande tristesse de voir les années se passer et les conditions empirer; ses yeux d'ailleurs lui causent aussi beaucoup de découragement et on lui reproche cette tristesse, qui peut bien n'être pas amusante, mais qui me semble bien motivée. La perspective de rester isolé, dans son état de santé, est terrible et la crainte de ce que tout cela deviendra est faite pour causer de bien grandes anxiétés. Et penser à la position que la Providence avait faite à cette mauvaise tête et comme il l'a gâtée à plaisir, comme s'il était payé pour cela, c'est vraiment inconcevable et irritant.

Adieu, mon cher, je n'ai que le tems de t'embrasser.

<sup>1</sup> Enrico Rignon (1839-1893).

470.

Le 1<sup>er</sup> avril 1856

Mon cher fils,

Je prépare ces deux mots pour les donner au fils du professeur, chevalier Riccardi<sup>1</sup>, qui me les a demandés pour être *introduced* en ton auguste présence. Tu te rappelles le professeur Riccardi, qui donnait des leçons à ta pauvre sœur. Il m'a amené son fils, qui a

joué sur mon piano et m'a semblé habile; il s'en va chercher fortune en Angleterre, où il espère s'employer soit à donner des leçons, soit à jouer dans des concerts, soit à composer tout ce que l'on voudra. Il me dit savoir bien la langue, ce qui facilitera son entreprise. Le jour de Pâques<sup>2</sup>, ton père ayant été à la grand Messe à S. Jean, revint enchanté de la bonne musique qu'il y avait entendue. J'appris ensuite que c'était de la composition de ce jeune homme, ainsi voilà une bonne recommandation de son talent comme compositeur.

Cette lettre t'arrivera un peu tardivement, je pense, ainsi je ne te dirai pas grand chose. Nous avons eu dimanche le canon pour la paix<sup>3</sup>, le plus grand nombre l'a entendu avec plaisir. Il y a des gens plus difficiles qui, comme les Anglais, trouvent que nous n'avons pas assez gagné nos éperons et que nous étions en état d'acquérir plus de gloire. D'autres n'aimaient ni cette guerre, ni cette paix, les uns désirant un cataclysme universel qui remît tout en question, les autres regrettant la prépondérance russe, dans laquelle ils espéraient pour renverser ce qui existe. Ce sont différentes nuances de Baki bouzoks ne demandant que plaies et bosses sans se soucier des conséquences. Il y en a qui se flattent encore que l'on nous donne Parme et Plaisance<sup>4</sup> et assurent que la Duchesse les offre parce qu'elle ne sait plus s'en tirer et qu'on y vit dans l'épouvante. Je suis persuadée qu'on nous donnera un *cornio* et que nous devons nous contenter de garder ce que nous avons.

Nous avons acquis un peu de considération et, si nous savions aussi bien faire nos affaires et avoir une tenue en Piémont comme en Crimée, l'avenir pourrait nous sourire. Mais il ne faut pas qu'on regarde de trop près et en attendant nous sommes passablement éreintés. Quelques millions donnés auraient bien fait notre affaire. On dit que nous les gagnerons à la sueur de notre front après la paix, je le veux bien. Nous ne dirons merci à personne et n'en serons que plus fiers.

Nos sommes dans les mariages en masse: aujourd'hui celui de Gattinara et Mlle Maffei<sup>5</sup>, mais le pauvre Maffei<sup>6</sup> s'en va et fait une grande désolation; après celui du marquis d'Ormea<sup>7</sup> et Mlle Ponsiglion; la semaine prochaine celui de l'Empio<sup>8</sup>. L'autre semaine le Rignon-Panissera et *per ultimo* le Poupon et la Pouponne quand Salvator arrivera. Catherine et Isabelle parlent toujours de partir le 10. Cela me fait bien plaisir de revoir cette pauvre enfant, pourvu qu'il n'arrive pas de rabat-joie.

Nous avons un très beau tems, mais froid, il y a des malades et des morts. Nous avons actuellement une Marmotine mourante du typhus, cependant il n'y a pas [d']épidémie ici. On craint un peu

à Gênes, surtout à l'époque de l'arrivée des troupes. Chez nous cela ne va pas mal, à la réserve d'un peu de névralgie chez ton père et chez moi. A la maison Alfieri il y a du mieux.

J'ai tant bien que mal grifonné ma feuille; maintenant adieu, mon cher fils, nous t'embrassons cordialement.

Una parte edita in *Souvenirs historiques*, p. 504.

<sup>1</sup> Il maestro della Regia Cappella, Giuseppe Riccardi.

<sup>2</sup> 23 marzo.

<sup>3</sup> Il 30 marzo i plenipotenziari al Congresso di Parigi avevano firmato il trattato di pace.

<sup>4</sup> Napoleone III aveva proposto di dare i Ducati al Piemonte. Il 15 maggio 1856 Cavour scrisse al barone Sauli: «L'Inghilterra voleva dare le legazioni al Piemonte. L'Imperatore i Ducati. Quest'opposizione fece sì che non abbiamo ottenuto nulla, ciò che io considero come un bene» (C. CAVOUR, *Epistolario*, XIII, p. 461).

<sup>5</sup> Cfr. lett. 463, nota 8.

<sup>6</sup> Il padre della sposa era Ferdinando Maffei di Boglio (cfr. lett. 5, nota 8), colonnello di Novara cavalleria, medaglia d'oro nel 1848, maggiore generale nel 1849 e poi ispettore dell'esercito. Morì il 12 maggio 1856, all'età di 54 anni.

<sup>7</sup> Tancredi Ferrero d'Ormea (1803-1877), vedovo di Ottavia Malingri di Bagnolo (m. 1853), il 3 aprile 1856 sposò Adelaide Ferrero Ponsiglione dei conti di Borgo d'Ales.

<sup>8</sup> Cfr. lett. 462, nota 4.

471.

Lundi 14 avril [1856]<sup>1</sup>

Mon cher fils,

Depuis bien des jours je désire t'écrire, sans pouvoir y réussir. Je crains que Riccardi t'ait dit que j'étais malade, car j'étais au lit quand il vint chercher ma lettre. J'ai eu deux jours de fièvre qu'une opération de sangsues a fait disparaître, mais je suis restée sous l'influence d'une névralgie, qui m'empêchait absolument de m'appliquer à quoi que ce fût. J'ai pris le grand moyen de la couper avec du [*sic*] quinine, et hier elle a retardé d'une heure à quatre et a été moins forte. Nous verrons aujourd'hui, mais je ne me fierai pas à écrire longuement.

Isabelle est arrivée hier en bonne santé, quoiqu'ils aient couru quelque danger pour cause d'avalanches. Comme tu l'as vue dernièrement, je n'ai pas à t'en rendre compte. Elle me fait l'effet d'une

belle et bonne fille, qui devrait plaire ici par son air gai et ouvert. Miss Johnes est du voyage, j'avais d'abord pensé que c'était un signe de défiance et pour ne pas avoir à me confier la jeune personne, mais il se peut que ce soit seulement pour obtempérer aux désirs de la Miss, qui paraissait avoir une envie démesurée de faire ce voyage, et hier au soir elle est venue, Isabelle, sans son ange gardien, ce qui nous a été particulièrement agréable. Je suis charmée de jouir de la présence de cet enfant, en attendant la venue du Scarabakan, qui nous ferait un rabat-joie.

Les frères Rignon ont fait leur cadeau à Paola: c'est un magnifique collier de perles, il y en a 7 tours, elles sont grosses, blanches, rondes, égales, avec une superbe émeraude garnie en brillants pour fermoir, enfin, c'est une magnificence, comme on n'en voit pas ici. Demain le mariage de l'aînée et ils partent pour Milan et Venise. L'Impie est marié et parti pour la Toscane, les nôtres attendront le bon plaisir de la conférence.

Le *memorandum*<sup>2</sup> Cavour met martel en tête à beaucoup de monde. En Lombardie on s'émeut fort et je pense que ce sera de même dans la basse Italie. Ici on le trouve hardi et on ne s'attend pas qu'il ait des conséquences actuelles. Il pourra en avoir dans l'avenir. Les *coudins* ne parlent pas. Ils avaient annoncé tant de choses comme devant inévitablement ressortir de la conférence et ils se trouvent vis-à-vis de résultats tout différents; ils rongent leur frein et ne disent mot.

Le Duc de Lucques, qui est à Nice, raconte à qui veut l'entendre que sa *bru*<sup>3</sup> était obligée de faire faire son dîner par une de ses femmes de confiance, dont elle était sûre et d'envoyer au marché tantôt sous un nom, tantôt sous un autre de crainte d'être empoisonnée. Aussi, disait-on ici qu'elle aurait volontiers cédé ses duchés à qui les voudraient, ne sachant plus comment s'en tirer.

Avant de fermer ma lettre, je toucherai encore à un article que j'ai souvent oublié. Nous sommes étonnés qu'en écrivant à Ferrero tu lui donnes toujours du *voi*; c'est un peu leste, surtout par le tems qui court et il pourrait bien en être choqué, quoiqu'il n'en fasse pas semblant.

Maintenant, il faut que je te laisse. Ton père a reçu ta lettre, il va bien et te dit mille choses. Je t'embrasse et espère que tu te portes bien. Adieu.

Un brano edito in *Souvenirs historiques*, in data « 15 avril », pp. 504-505; il brano riguardante il *memorandum*, ristampato in L. CHIALA, VI, p. 10, in data « 15 aprile ».

<sup>1</sup> Nell'autografo, la data scritta con chiarezza da Costanza, manca dell'indicazione dell'anno, ma la numerazione apposta da Emanuele (lettera n. 472), e le notizie trattate nel contesto collocano con sicurezza la lettera nel 1856.

<sup>2</sup> Si riferisce alla *Note adressée à Lord Clarendon et au comte Walewski le 16 avril 1856*, redatta da Cavour e firmata dai due plenipotenziari sardi al Congresso di Parigi. Fu comunicata da Cavour alla Camera subalpina nella seduta del 7 maggio 1856. Il testo fu riprodotto più volte, in Piemonte, in Francia, in Inghilterra: l'edizione ultima in C. CAVOUR, *Tutti gli scritti*, raccolti e curati da C. Pischetta e G. Talamo, Torino, 1978, IV, pp. 1924-1928. È impossibile stabilire in che modo Costanza abbia avuto notizia del *memorandum* con così largo anticipo rispetto alla sua divulgazione.

<sup>3</sup> Piemontese: « nuora ».

472.

Le 7 mai 1856

Mon cher fils,

J'aurais voulu t'écrire plus tôt, mais j'étais toujours sous l'influence de ma névralgie, qui, quoique devenue plus tolérable, augmentait dès que je touchais à ma plume. Il y en a bien encore un peu, mais elle ne commence à se faire sentir que vers midi, et il est 9 heures, je profite donc d'un bon moment.

Salvator est arrivé hier matin, ton père et moi avons été le recevoir à la station, comme s'il revenait de Crimée et nous nous sommes embrassés comme des pauvres, à la grande édification des employés de la station. Je ne comprends pas grand chose à leur manière d'être. Cathérine a adopté toutes les phrases les plus exagérées, je pourrais dire, de confiance et de dévouement et les protestations de leurs intentions que je dispose d'Isabelle en tout et toujours, mais en réalité excepté l'heure du dîner où on nous l'envoie parce qu'on en est embarrassé, ne voulant pas la faire dîner chez les Rignons. Toutes les fois que je propose quelque chose, on a autre chose à faire et je ne dis mot. Ton père a été si frappé du dernier grabuge et de ce que j'ai tâché de lui inculquer d'être mesuré dans ses paroles, que maintenant il ne parle de S[alvator] que comme si c'était un Palmerston ou un Metternich, ce n'est pas tout à fait ce que j'entendais par être mesuré dans ses paroles, mais à la bonne heure!

On voudrait faire le contrat d'Emmanuel lundi, et le mariage jeudi<sup>1</sup>. Je ne sais si tout se trouvera prêt. On part de suite après passant par Gênes. Ce qui me paraît clair, c'est qu'on ne pense pas à Rignon pour Isabelle, ni à Isabelle pour Rignon. La petite a

beaucoup de succès ici, on la trouve cent piques au-dessus des demoiselles Rignon, on court pour la voir passer et on voit qu'on l'admire. Nous pensons que quelque chose surgira de cette admiration. En passant en revue grand nombre de *galistran* à marier que nous possédons, mes pensées se sont fixées sur le marquis Colli<sup>2</sup>, dont le père vient de mourir. Je ne le connais pas personnellement, mais tout le monde en dit du bien, il a une fortune et un âge très convenable, il est chef d'état-major à Novare, c'est ce que je vois de plus tranquilisant pour l'avenir. Les S[alvator] ont toujours dans la tête le jeune A[ynard], mais je ne lui crois pas un bon caractère, il est brouillé depuis presque un an avec sa sœur<sup>3</sup> sans que celle-ci ait jamais pu savoir pourquoi. Et souvent il est mal avec son oncle, qui le traite comme un fils.

La petite a passablement envie de se marier n'importe avec qui, par enfantillage, et parce qu'elle voit marier les amies; elle croyait qu'à peine arrivée il s'en présenterait une demi-douzaine de maris, comme pour Louise Rignon, qui avait le double de dot et 20 ans. Elle est fort mortifiée de devoir repartir comme elle était venue, et pense qu'elle est destinée au célibat. Mais les hommes ne sont pas si prêts, ni si pressés que les jeunes filles. Nous l'avons fait jouer du piano, un soir, devant une douzaine de personnes et elle a eu beaucoup de succès.

Nous sommes suffoqués par les mariages. Avant-hier soir ton père a dû se trouver au contrat de Mlle Piossasque<sup>4</sup>, qui épouse un marquis Malaspina de Reggio. Le dit Malaspina, n'ayant pas de parens ici, ton père a été chargé de le présenter au contrat, juge comme cela l'amusait. Il est très riche, ce marquis, et la demoiselle porte 500.000 francs dans son tablier. Hier au soir nous avons eu un dîner de 25 couverts à la maison Giriodi pour le retour de l'Empio et de l'Empia de leur tournée. Ton père y est venu, il est sublime.

Ç'aurait été trop joli, mon cher fils, si tu avais pu venir pour cette circonstance; je conçois toutes les difficultés que tu aurais eu à surmonter. Il n'y a point eu de collier donné à l'oncle, on le presse pour S. Pétersbourg<sup>5</sup> et il lutte, je ne sais comment cela finira. L'Amis est après lui et fait le siège de Sébastopol. Le pauvre homme en a autant d'envie que de se noyer et il a de grands motifs pour cela, mais Charles tient tant à se fourrer par cette porte, que si elle lui manque je ne sais ce qu'il fera. Il me semble un peu fou en vérité, et je crains qu'il ne le devienne tout à fait. Il ne fait que disputer avec sa femme, elle est aigrie, elle est montée, sa situation est terriblement tendue, je ne sais comment tout

cela finira; il nous prend quelquefois des terreurs, à l'Amis et à moi; Joséphine est plus maigre, plus défaite que jamais, mais elle a le diable au corps et aussitôt qu'elle peut quitter son lit, elle court comme un rat empoisonné. Elle s'est maintenant fourré un pois de Bourgogne dans le dos, qui l'a mise dans un état encore plus pitoyable, elle a eu la fièvre cette nuit et ne peut s'appuyer nulle part. Mais son lit était couvert de chapeaux de Paris, où elle devait choisir pour les courses de dimanche et aujourd'hui elle [se] plaint.

Le Cibrario<sup>6</sup> est expulsé, nous étions encore si étonnés de son entrée au ministère que sa sortie n'a produit aucun effet. J'ai entendu parler d'une velléité de Max de se bâtir un casino à Pallanza<sup>7</sup>, qu'il fasse attention, que Collegno a dépensé le double de ce qu'il croyait pour son cottage<sup>8</sup>, mais comme je ne le vois pas, je ne puis pas lui donner de conseils.

Je suis fâchée que le Riccardi fasse si maigre figure, laisse-le voler de ses propres ailes, quant à la *stoccata* il ne devrait pas en être question, son père étant fort à l'aise. Le Prince de Liguoro est parti, nous ne l'avons presque pas vu, j'espère qu'il en sera de même pour toi, s'il va à Londres. Nous sommes restés convaincus qu'il se fait de prodigieuses illusions sur la réussite de son œuvre. Ce que je te recommande c'est d'aller entendre le ténor Giuglini<sup>9</sup>, qui ira bientôt à Londres; il chante à Gênes et tout le monde part pour aller l'entendre et en revient dans le ravissement.

Nous allons entrer dans les fêtes du Statuto. On dit qu'elles serviront aussi pour la paix et pour l'Immaculée. Chacun est libre de diriger son intention. Nous n'avons pas chanté le plus petit *Te Deum* jusqu'ici. Les troupes arrivent *alla spicciolata* et à la sourdine. A Alexandrie on leur a fait un accueil enthousiaste. Ici, personne ne se doutait de leur venue. Le général de division est pourtant allé à leur rencontre<sup>10</sup>, et tout ce qui a pu s'en apercevoir, a couru. Ton père enrage de toutes ces apathies. L'Amis s'est trouvé par hasard sur leur passage. C'était des *bersaglieri*. Il faut voir *che faccie* et noirs comme des *congo* et fiers que cela fait plaisir!

Maintenant, nous attendons ce que l'on va dire de nous, dans votre Parlement. J'ai peine à croire pourtant que nous tenions chat et poche. Ici, Camille s'est bien consolidé, il est le drapeau maintenant.

Ne pourrais-tu pas t'empêcher de te laisser saisir par le vent d'est, il ne faut rien quitter de ses habits d'hiver. Nous avons eu des suites d'orages sans fin, puis le vent, tout cela entremêlé de soleil

superbe, et aujourd'hui la petite pluie fine qui dure. Il n'est pas question de Vichy, ton père n'en ayant pas besoin, ni moi non plus. Tu fais bien d'en boire les eaux. Adieu, cher fils, nous t'embrassons de cœur.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 505-506; un brano ristampato in L. CHIALA, VI, p. 13.

<sup>1</sup> 12. e 15 maggio.

<sup>2</sup> Carlo Colli di Felizzano (1826-1890), ufficiale di Stato maggiore, figlio di quel marchese Vittorio (n. 1787), che era stato commissario del Ricovero di mendicizia, poi sindaco di Torino, Ispettore generale delle poste, senatore del regno, e che era morto a Torino il 14 aprile 1856.

<sup>3</sup> La lettera di Cavour al nipote del 4 gennaio 1856 mette in luce i difficili rapporti del giovane con la famiglia: «Ton père m'a fait lire hier une lettre que tu lui as écrite le 1 de l'an. En vérité, je ne puis m'expliquer ce qui peut t'amener à agir comme tu le fais envers lui. Ton père ne t'a jamais contrarié, il te laisse faire à peu près tout ce que tu veux, et tu te poses en victime! [...] Joséphine t'attend avec impatience, car elle aussi craint que tu la boudes. Je suis sur qu'il n'en est rien. Sa position est déjà assez triste pour que tu veuilles la rendre plus lugubre encore» (C. CAVOUR, *Epistolario*, XIII, pp. 11-12).

<sup>4</sup> Albina Piosasco (n. 1836), sposò l'8 maggio Francesco Malaspina, conte Torelli d'Aragona Scotti.

<sup>5</sup> A proposito della carica di ministro a Pietroburgo per Cesare Alfieri, Margherita di Collegno il 14 maggio scrisse nel suo diario: «Si fanno grandi istanze al marchese Cesare Alfieri perché accetti di andare come ministro a Pietroburgo e si spera *To prevail upon him*. Il Piemonte manderebbe una delle sue più preziose gemme» (M. COLLEGNO, *Diario*, p. 333).

<sup>6</sup> Luigi Cibrario aveva assunto l'incarico di ministro degli Esteri il 31 maggio 1855. Tornato Cavour da Parigi, il Cibrario gli lasciò il portafoglio, che Cavour assunse il 4 maggio 1856.

<sup>7</sup> Costanza era male informata, come attestano le lettere di Massimo. Il 16 maggio al nipote: «Ho comprato 2 giornate sul Lago Maggiore e mi ci fo una casetta per servirmi di porto in caso di burrasca» (N. BIANCHI, p. 282); il 27 maggio 1856 a Luisa: «Ho l'occupazione di farmi, non un *cottage*, ma una casetta all'italiana, tra Cannero e Oggebio, in faccia a Luino. È un paesetto di terra in riva al lago, piantato di castagni, faggi d'alto fusto, con sorgenti d'acqua perenne, e *foeura di pe'* di tutte le corti e le cancellerie» (G. CARCANO, p. 478).

<sup>8</sup> Giacinto Provana di Collegno possedeva una casa a Baveno, sulla sponda occidentale del Lago Maggiore, ai piedi del Mottarone.

<sup>9</sup> Il tenore Antonio Giuglini (1827-1865) studiò a Fermo ed esordì in teatro nel 1849, con mediocre successo. Nonostante le critiche al volume della voce, si affermò per le doti stilistiche e tecniche; esordì a Milano nel 1855 nella *Favorita* di Donizetti, e in seguito, cantò a Londra, Parigi, Pietroburgo.

<sup>10</sup> Reduce dalla Crimea, il 5 maggio un battaglione di bersaglieri rientrò a Torino, accolto dal generale Ettore De Sonnaz e festeggiato dalla popolazione.

Samedi 17 mai 1856

Mon cher fils,

Me voici toute habillée pour aller marier Emmanuel<sup>1</sup>; en attendant le moment du départ pour l'*Amouretti*<sup>2</sup> je pense te dire deux mots que je remettrai à miss Johnes pour être mis à la poste à Paris.

La mort du pauvre Maffei<sup>3</sup> nous a retardé de deux jours. Nous avons fait notre contrat jeudi soir, tout s'est très dignement passé, et ne nous a pas retenu plus d'une heure en tout. Nous avons passé par une série de mauvais jours, mais le soleil respandit ce matin, c'est fort utile, devant aller à la campagne. La fonction se fera à midi et à 5 heures et 1/2 on part pour Gênes, d'où l'on compte s'embarquer mardi pour Marseille. Tout s'est passé ici avec la plus grande cordialité, il n'a été question d'aucun *dissapore*, je suis d'autant plus fâchée de la bourrasque qui est tombée sur toi.

J'ai été d'une discrétion très réfléchie, mais on parle tant qu'on parvient à me faire dire ce à quoi je n'ai jamais pensé et je ne peux m'empêcher de m'en montrer scandalisée. Je te conseille, mon cher fils, de laisser tomber ce qui s'est passé et de faire comme s'il n'y avait rien eu, je crois que ce sera plus commode pour tout le monde. Je fais bien des réflexions, qui me persuadent qu'il vaut mieux pour tous que ces braves gens retournent chez eux, mais je ne puis empêcher que le départ de ces pauvres enfans ne me fasse une vive tristesse. Je m'habituerai de nouveau à leur absence, mais c'était les seules figures joviales qui se présentaient à mes regards.

Au reste pour Isabelle, elle nous reviendra, je présume sans beaucoup de retard et maintenant voici pour elle une nouvelle combinaison, qui t'étonnera peut-être beaucoup et que j'ai soupçonnée la première, dont on a commencé par rire et qui a fini par prendre corps et persuader ceux qui regardent la chose avec intérêt. C'est que le comte Camille<sup>4</sup> est tombé amoureux de Mlle Beo, ni plus ni moins qu'un jeune homme de 20 ans. Ni plus ni moins que le Président du Conseil, chevalier de l'Annonciade, ce qui nous ferait excellence d'emblée. On croyait qu'il travaillait pour le neveu, et je suis persuadée que c'est pour son propre compte. Si tu voyais comme il se frotte les mains et accourt joyeux avec ses pas courts quand il l'aperçoit et quels regards! Je ne l'ai vu qu'au contrat, mais j'en ai eu assez pour m'affermir dans mes soupçons, et les autres initiés le voient comme moi. Et du reste il en fait des éloges à tout propos, s'est informé de toutes choses et ne veut pas que S[alvator]

pense à la marier avant l'hiver. Les autres étaient coiffés d'Aynard, de façon que j'avais renoncé à intervenir dans cette affaire, le jugeant inutile, mais l'homme propose et Dieu dispose! Maintenant, le cas échéant que dira la jeune personne? Ne le trouvera-t-elle pas trop vieux! Il y a une personne qui prétend qu'elle ne le voit pas de mauvais œil, alors je ne verrai plus de difficulté, mais je voudrais qu'on la fît bien réfléchir avant que de se décider. Que dis-tu de tout cela, mon cher lord? Ecris-le-moi vite!

L'oncle ne veut pas aller à Moscou<sup>5</sup>, ce qui consterne tout le monde et surtout ses enfans. Je le regrette, mais n'ai pas le courage de le lui dire. Il n'a de confiance ni dans lui ni dans les autres. Il est effrayé de la politique excitante que l'on suit et craint qu'en exaltant les passions, qui couvaient sous la cendre, on ne se trouve ne plus pouvoir les maîtriser comme en '49, et il est sûr qu'une grande surexcitation domine partout et qu'on songe à la troisième *risossa* comme chose toute simple; que Dieu nous en préserve, dans ce moment rien n'est préparé et nous serion seuls comme en '49.

Adieu, cher fils, je vais mettre mon chapeau et aller chercher Isabelle. Je t'embrasse, ton père va bien.

Un brano edito in *Souvenirs historiques*, p. 506, in data 7 maggio 1856.

<sup>1</sup> Il matrimonio di Emanuele di Villamarina con Paola Rignon, annunciato pochi mesi prima (cfr. lett. 455, nota 2) ebbe luogo il 17 maggio 1856.

<sup>2</sup> Cfr. lett. 457, nota 13.

<sup>3</sup> Cfr. lett. 470, nota 6.

<sup>4</sup> Camillo Cavour aveva già 46 anni, Isabella Villamarina soltanto 18.

<sup>5</sup> A proposito della rinuncia di Cesare Alfieri a recarsi in Russia, il 24 maggio Emanuele scrisse alla madre: « Je regrette vraiment que Barba ne veuille pas aller en mission. Je crois réellement que de se secouer un peu avait été excellent pour lui. Ensuite les motifs qui paraissent l'avoir impressionné sont regrettables [...]. Les oncles ne sont décidément pas actifs, l'un n'a pas voulu venir à Paris disant qu'on n'y a fait rien, l'autre ne veut pas de Moscou parcequ'il trouve qu'on a trop fait » (A. COLOMBO, II, pp. 151-152).

474.

4 juin 1856

Mon cher fils,

Voilà notre ambassadeur extraordinaire trouvé, c'est le comte général Broglia<sup>1</sup>; je pense te l'écrire parce qu'on pourrait bien te le laisser ignorer. Il me semble qu'on l'approuve, je l'approuverais aussi

si on pouvait le rendre propre, c'est là la partie faible. Je ne sais si Charles essayera de s'y accrocher, comme le voudrait l'Amis, qui ne se console pas de ce que César n'a pas voulu aller. Charles paraissait avoir tout à fait renoncé à ce projet-là et il revenait à ses anciens plans de réussir à enlever sa femme. Il voulait l'emmener à Paris, soi-disant pour consulter, puis à Spa pour son propre compte, puis aux bains de mer et revenir à Paris, où une fois qu'il y tiendrait elle en sortirait, si elle pouvait. En attendant, il suit le système de l'Amis, et se montre aux petits soins pour elle, ne la quittant pas plus que son ombre. Je crois qu'en tête-à-tête les disputes vont leur train, car elle n'a pas foi dans cette conversion et croit, comme moi, que c'est une farce pour la tirer d'ici, à quoi elle résiste pour le moment, toujours vont-ils ce soir à Favria pour deux ou trois jours. Elle est toujours sous l'influence des clous, et lui bourgeonné d'une façon très peu séduisante. Il ne sont beaux ni l'un, ni l'autre. César dit que s'ils se fixent à Paris, cela veut dire qu'il doit se disposer à leur donner 50.000 francs par an, et je parie qu'ils feront encore des dettes. Lui, César, fermera sa maison ici et s'en tirera comme il pourra, car on peut bien compter qu'on ne s'en mettra pas en peine. Il n'est question ici que de gens qui font banqueroute, et la plupart du temps sans que l'on sache comment. Les Sonnaz, les Cortanze, le comte Birague, son beau-fils Campredon, Dian, Rosignan, les Dégeneix, tout cela est par terre et il y en a d'autres dont on se défie et avec raison.

Ta dernière lettre m'a trouvée fort refroidie sur le projet dont je te parlais d'abord; je me suis réveillée d'une longue distraction, qui me tenait je ne sais comment. Je m'étais laissée dire par la partie adverse qu'il s'agissait de 39 ans et ce sont bien 46<sup>2</sup> qu'il faut compter; un peu de réflexion m'aurait bien vite mise sur la voie. Je fis ensuite à peu près les mêmes réflexions que toi et j'en vins à trouver la chose peu souhaitable. Alors je me rassurai, en pensant qu'il n'y avait peut-être rien de sérieux au fond, ou qu'une fois loin des yeux et rentré dans les paperasses, ses idées prendraient un autre cours, ou que l'on ferait peut-être les mêmes réflexions que nous. Je ne sais plus rien après le départ, naturellement je voudrais seulement qu'on ne courût pas après les chimères, pour se trouver après avec une poignée de mouches.

Quant au neveu<sup>3</sup>, on m'assure ici qu'il n'y pense plus et il développe un caractère, qui ne me tranquillise pas du tout. J'ai donc commencé à dresser quelques batteries contre le Mr C[avour] par le moyen de Ciccio, qui est mon chef d'état-major. Ce n'est pas que

je sois pressée, mais comme c'est le seul qui réunisse toutes les qualités qu'on souhaite et qu'il va être harcelé de propositions, je ne voudrais pas que nous le manquions par notre faute. Il y a 35.000 francs de rente nette, 33 ans, un emploi fort bien, un nom convenable et tout le monde en dit du bien. Il est bien au physique et d'une bonne santé et bonne conduite. Cela nous paraît à tous ce que l'on doit désirer. Si on arrive au mois de novembre et que rien ne se prononce de l'autre côté, je pense que S[alvator] se dégriserait et qu'on ne sera pas fâché de trouver un placement ailleurs. Maintenant, à la garde de Dieu. Si l'autre projet prenait couleur, je plierais la tête, mais je craindrais bien qu'on dise chez nous qu'on a sacrifié cette enfant à l'ambition et à l'argent; ce ne serait, je pense, pas moi que l'on accuserait, mais je ne serais pas moins honteuse et inquiète de l'avenir. Maintenant, si la jeune personne était comme tu dis un peu ambitieuse, il est possible que sa situation la satisfît et que de se trouver dans une condition plus modeste lui donne des regrets, mais je crois que dans ce moment on peut encore lui inspirer les idées que l'on veut.

Nous avons le mariage de Perrico Boyl<sup>4</sup> avec une demoiselle Roberti de 17 ans, c'est mardi.

Tout notre monde revient de la Crimée en très bon état, on les fête en détail et le 15 il y aura la grande fête. Il fait bien chaud, ce qui a enfin emporté ma névralgie. Ton père va bien. Le chevalier Ferrero a eu la croix de S. Maurice. On commence à partir pour la campagne. Connais-tu Mme Van der Dhuyne, dont le mari vient ministre des Pays Bas? On en dit merveille. Dans les dîners d'apparat, Mussurus<sup>5</sup> se sert dans le plat de son voisin. Je crois que Oldoini n'a pas vu l'Emmanuel depuis quelque tems, je ne pense pas qu'il y ait lieu à s'inquiéter. On va être dans les fêtes et les présentations là-bas, le Poupon était charmé d'inaugurer un uniforme de Malte, ce qui scandalisait l'Amis, moi je passe encore ces vellétés à son âge.

As-tu vu la Piccolomini? En es-tu aussi content que nous? Comment a été ta réception pour les feux? Adieu, cher fils, nous t'embrassons bien.

<sup>1</sup> Il conte Mario Broglia di Casalborgone (1796-1857), nel 1814 sottotenente nei Granatieri Guardie; nel 1836 era già colonnello comandante del 10° reggimento fanteria. Promosso generale nel 1843, comandò la brigata Savoia e nel 1847 fu chiamato a reggere il ministero della Guerra e Marina. Dopo aver par-

tecipato alle campagne del 1848, fu incaricato nel 1850 della funzione di ispettore dell'esercito e nel 1856 nominato inviato straordinario e ministro plenipotenziario del Regno sardo a Pietroburgo.

<sup>2</sup> Si riferisce alle aspirazioni matrimoniali di Cavour con la giovane Isabella Villamarina (cfr. lett. 473, nota 4).

<sup>3</sup> A proposito di Ainardo di Cavour cfr. lett. 472, nota 3.

<sup>4</sup> Il conte Pietro Pilo Boyl (m. 1864) sposò a Cagliari il 30 giugno 1856 Teresa Roberti di Castelvèro (n. 1833), figlia di Edmondo e di Luisa di S. Tommaso.

<sup>5</sup> Cfr. lett. 411, nota 3.

475.

Jeudi 12 juin 1856

Voilà le jeune Perron<sup>1</sup>, qui part après demain pour aller vers toi, et veut bien se charger de porter ma lettre; j'en profite donc, mon cher fils, pour te dire quelques mots. Je crois que tu ne perds pas au change, en recevant ce jeune attaché au lieu d'Aynard<sup>2</sup>, qui n'en a plus voulu. On dit ce remplaçant fort agréable, et je pense qu'il sera agréé par vos ladies comme il l'était ici par nos dames.

Aynard est toujours un être qu'on ne sait définir, toujours brouillé avec sa sœur<sup>3</sup> sans que l'on sache pourquoi, et il me paraît que généralement on est défavorablement prévenu contre lui. Au reste, Perron en saura plus long que moi sur cet article, mais je voudrais qu'on parvint à se dégriser sur son compte en certain lieu, non que son choix nous menace, car il paraît qu'il n'y pense plus, mais afin que l'on s'occupe de quelque chose de moins chimérique. Quant au *Bourrasche*<sup>4</sup>, je n'ai pas idée qu'il donne cours à ses velléités, mais je ne sais plus rien après le départ.

S[alvator] continue à faire écrire les dépêches par Isabelle, ce que l'on trouve ici fort ridicule; l'Amis en était hier soir très indigné et s'en prenait à moi, à son ordinaire. Je ne sais qu'y faire, je l'ai dit jadis, on n'en a pas tenu compte, qu'il écrive lui-même pour les persuader.

Il commence à faire chaud ici et le monde commence à filer, qui à la campagne, qui aux eaux, qui vers Paris et ses fêtes. Je pense que notre tour viendra aux premiers jours de juillet. A la maison Alfieri, je crois qu'on s'ébranlera la semaine prochaine; Charles aurait été plus pressé, mais sa femme n'était guère en état de partir, tous les jours elle accuse un nouveau malaise, c'est la névral-

gie, ou le mal de gorge, ou la toux, ce qui ne l'empêche pourtant pas de courir; elle ne se soucie plus de Trouville, il était question de Dieppe, cela ne s'éclaircira, je pense, qu'en consultant à Paris. Elle s'est résolue d'aller avec son mari, mais non sans appréhension. Moi, je ne suis pas plus tranquile.

Dimanche<sup>5</sup> nous avons la grande fête pour la troupe de Crimée. Elle se passera sur la place Charles-Félix, vis-à-vis l'embarcadère; le Roi donnera les médailles, puis on entendra la messe, ensuite on ira déposer les drapeaux à la salle d'armes au palais, et on reviendra pour dévorer une grande quantité de *salam*. Il y a souvent les banquets pour les officiers, aujourd'hui c'est le club qui fête ses associés criméens. Lundi, dîner de 200 couverts de l'artillerie. Maintenant, on souffle sur l'enthousiasme, j'espère qu'il y en aura convenablement, je ne pense pas prendre part, mais me contenterai des relations.

Ces jours passés, nous nous sommes donné un divertissement: ton père et moi, nous sommes allés voir une séance de somnambulisme, je n'en avais jamais vues, c'est assez curieux et j'en suis revenue comme j'y étais allée, persuadée qu'il y a quelque chose de réel, mais une bonne quantité d'artifice. L'Amis me paraît fort tenté d'approfondir la chose, au reste je le magnétise sans volonté de ma part, tous les soirs qu'il s'endort chez moi et je n'en profite pas pour l'interroger. Je ne sais encore s'il réalisera quelques-uns de ses projets après notre départ. On lui avait proposé Moscou, mais il a décliné l'honneur.

On racontait ici une *topica* de Dabormida, mais il paraîtrait qu'il n'y avait pas de sa faute. On disait qu'à la revue son cheval l'avait emporté, qu'il avait perdu ses lunettes, son chapeau, voir même sa perruque, qu'un officier russe était venu lui rapporter sur la pointe de son épée. On dit maintenant que les chevaux d'un caisson d'artillerie ayant pris le mors aux dents venaient directement sur lui, qu'il n'a eu que le tems de se garer et que s'étant heurté avec un général russe, ils étaient tombés tous les deux, mais je pense qu'il y aura encore du plus ou du moins dans ce récit. J'espère que Broglia<sup>6</sup> sera prudent dans ses entreprises pour ne pas nous compromettre avec lui.

Le Lovencito<sup>7</sup> était parti pour aller guérir sa femme, et voilà qu'on a prononcé son interdiction, je crains que la mesure ne vienne un peu tard. Cela coupera les ailes à sa femme, pourvu qu'elle ne se jette pas dans quelque parti désespéré, car elle me semble peu propre à la vie obscure et tranquile.

Ces jours passés, le Roi disait à Camille en tapant sur sa poche: j'ai-là deux lettres, où l'on vous arrange de la bonne façon, *cola a l'è na vita c'ai leso!*<sup>8</sup> Camille est ferré à glace et ne s'émeut guère pour cela, mais une des lettres était de Mme Castion, la belle des belles, qui voulait une mission pour son père, et l'autre de la cousine La Rocca<sup>9</sup>, qui voulait qu'on envoyât son mari à Moscou. Je crois qu'elles ont fait un *fiasco completo*.

Tu peux dire à La Tour<sup>10</sup> que la sœur de Rinco<sup>11</sup> a perdu sa fille, une mienne filleule, dont ils sont désolés, il ne leur reste qu'un garçon. Le maréchal baisse beaucoup à ce que l'on m'a dit.

Quand il te prendra envie de donner quelque chose à ton père, il faudrait que ce fût une tête de renard, montée en épingle; il y a si longtemps qu'il désire cela et si l'occasion ne se présente pas pour toi, tu me ferais plaisir de m'en envoyer une que je lui donnerai pour ses étrennes, car pour le 24 septembre j'ai déjà une robe de chambre.

Adieu, mon cher fils, nous allons assez bien et t'embrassons.

Un brano edito in *Souvenirs historiques*, p. 506, in data « 7 mai 1856 ».

<sup>1</sup> Il barone Ferdinando Perrone di San Martino (1835-1864) addetto di legazione a Londra.

<sup>2</sup> Il marchese Ainaldo di Cavour dalla metà di febbraio alla fine di marzo 1856 era stato al seguito dello zio, durante il Congresso di Parigi. Cavour il 18 giugno scrisse a Emanuele: « Mon frère ayant désiré garder encore quelque tems son fils auprès de lui, je vous envoie le jeune Perron, fils du brave Général tué à Novare. C'est un aimable garçon, qui a de l'esprit, mais qui est un peu léger. Vous m'obligerez en le faisant travailler le plus que vous pourrez » (C. CAVOUR, *Epistolario*, XIII, p. 560).

<sup>3</sup> Cfr. lett. 472, nota 3.

<sup>4</sup> A proposito del termine *Bourrache* cfr. lett. 15, nota 2.

<sup>5</sup> 15 giugno.

<sup>6</sup> Cfr. lett. 474, nota 1.

<sup>7</sup> Cfr. lett. 451, nota 5.

<sup>8</sup> Piemontese: « questo sì che è un cantargliela chiara ».

<sup>9</sup> La moglie di Enrico Morozzo della Rocca.

<sup>10</sup> Il conte Vittorio Sallier de La Tour, segretario di legazione di seconda classe a Londra.

<sup>11</sup> All'inizio del giugno 1856, Adele Pallio di Rinco, nata Sallier de La Tour, perse la figliuola Maria di 12 anni; le restava soltanto il figlio Carlo di 12.

Le 15 juillet 1856

Mon cher fils,

Comme tu recevais dernièrement des lettres de Ferrero et de ton père, je ne me suis pas pressée de répondre à ta dernière, et maintenant je pense qu'il est tems de le faire, car il est bien possible qu'après la prorogation du Parlement tu prennes ton vol, et j'ignore vers quel point du firmament. Ce que tu nous diras à ton loisir.

Je m'étonne que Salvator te garde ainsi rancune sans motif, et je m'étonne aussi que tu sois tenté de le rejoindre tant qu'il est dans ces mauvaises dispositions, ce que je ne dis pas pour t'en détourner, seulement je me sentirais peu attirée. Je ne t'ai pas dit que ton père, le jour du mariage à l'Amoretti, tout se passant avec beaucoup de cordialité, ne put se retenir de lui dire qu'il devait voir tout le bon vouloir que nous y mettions et ne pas se laisser aller si facilement aux mauvaises impressions qu'on pouvait lui donner contre nous. Pris à l'improviste, il se confondit, protestant qu'il n'avait jamais dit, jamais pensé, je ne sais pas quoi, car il ne savait ce qu'il disait. Celui, qui fut très affectueux pour moi dans cette occasion, ce fut Manuel, plus qu'il n'a l'habitude de se montrer, et j'en fus touchée pour moi et contente pour lui.

Ces derniers tems j'ai dû écrire deux fois à Salvator pour une proposition dont on m'avait chargée pour Isabelle. La fortune, l'âge et la position sociale auraient été fort convenables, mais on craignait que l'intérieur de la famille fût peu agréable et on exigeait 200.000 francs, de suite, nous avons refusé. Salvator dit qu'il n'est pas pressé, ni moi non plus, mais enfin ce mari n'est pas à naître, il faut le chercher autour de nous et en vérité je ne vois rien qui m'inspire confiance.

On t'aura écrit que ma santé n'étais pas dans un état très satisfaisant et je ne suis pas encore tout à fait quittée de mes malaises. La crainte de ne pouvoir continuer notre campagne me tourmente par moment, j'en serais bien mortifiée et les autres bien contrariés.

J'ai quitté Turin parce que j'y souffrais beaucoup de la chaleur; ici le vent a toujours dominé et la température a fraîchi les premiers jours jusqu'à nous représenter le mois d'octobre; maintenant la chaleur a repris le dessus. Si je voyais le danger de m'aliter, je me sauverais bien vite, mais tant que ce ne sont que des malaises, j'espère pouvoir durer. Nous sommes un peu seuls en ce moment et n'avons qu'une petite personne, qui joue au billard et du piano, ce qui convient à ton père. La grande Marguerite, revenue du théâtre

de Barcelonne, qui était venue avec nous, a dû repartir trois jours après pour Turin, où l'attendait un imprésario pour Lisbonne, et nous ne savons encore le résultat de la négociation et si elle pourra nous revenir. Quelques personnes se sont annoncées, mais toutes pour le mois d'août.

L'Amis est venu à Coni pour son conseil et est retourné à Turin pour ses comités. Il ne savait ce qu'il ferait, les Collegno le pressaient fort de les aller voir à Baveno<sup>1</sup>. L'oncle César avait quelque velléité d'aller à Condrai qu'il vend, ce sera beaucoup s'il s'y résoudra. Les destinées de Joséphine ne sont pas encore claires pour moi, je n'ai pas de relations directes. Si tu prenais la résolution de venir en Piémont, je me ferais grande fête de te montrer tout ce qu'il y a de nouveau ici. J'espère d'ici-là prendre assez de forces pour pouvoir faire avec toi la promenade de la cabane, que je n'ai pas encore vue, je ne me sens pas en état de grimper là-haut. Je suis sûre que Gib appréciera beaucoup ces inventions et j'aurais soin en même tems qu'il ne manque pas de *paste d'melia*<sup>2</sup>.

Adieu, cher fils, nous t'embrassons affectueusement.

<sup>1</sup> Le precarie condizioni di salute avevano costretto Giacinto Provana di Collegno a trasferirsi, con la moglie Margherita, a Baveno dall'inizio di giugno.

<sup>2</sup> Piemontese: « paste di meliga ».

477.

Le 18 août 1856

Mon cher fils,

J'ai su ces jours passés, par Salvator, que tu étais à Schwalbach, je ne savais plus si tu pourrais te tirer de Londres et je désirais, si tu avais besoin des eaux, que tu pusses les prendre. Après cela, l'espoir de te voir plus tard, si tant est que toutes les contrées de l'Europe se conduisent raisonnablement.

J'ai reçu hier une lettre d'Isabelle, qui se plaignait de t'avoir à peine vu, la pauvre fille, et m'a donné des nouvelles de Gib, qui comme nous ne gagne pas à vieillir. Qu'as-tu dit de dame Paola?

Je conçois ton idée de varier ta route, je te préviens seulement que la *Villa* de Max n'a pas encore de toit<sup>1</sup>, qu'elle ne saurait donc t'abriter pour le moment. Quant à cet oncle, les dernières notions que j'ai eu sur lui c'est qu'il était à Viareggio, et depuis je n'en sais plus rien.

Nous avons eu affreusement chaud ici, maintenant le tems tourne aux orages. Ma santé est comme le tems, je ne peux guère y compter, j'ai de bonnes et de mauvaises phases, ces dernières plus longues, et toujours l'appréhension de devoir m'en aller. L'Amis a passé 15 jours avec nous, il me semble déterminé à nous quitter demain. L'oncle César s'annonce, nous ne savons encore pour quel jour. Joséphine est à Dieppe en assez bon état. Charles est allé à Londres, soi-disant pour payer des dettes, pourvu qu'il n'en fasse pas de nouvelles. Depuis deux mois qu'ils sont partis, ce sont au moins 35.000 francs qui y ont passé. S'il continue ainsi, Condrai y passera en peu de tems. Au reste, il était devenu mari modèle et sa femme, qui y était d'abord si peu disposée, s'en louait beaucoup.

J'ai donné à Cravetta un livre pour toi, en lui permettant d'en faire son profit en route. C'est l'*Histoire de Victor Amédée II*<sup>2</sup>, qui a été fort approuvée chez nous, que j'ai lue avec intérêt et m'a paru devoir t'être utile. Cravetta laissera peut-être le livre à Paris, car je n'entens plus parler de son voyage à Londres.

J'ai été bien tristement affectée dernièrement par la perte de notre excellent parent et amis Louis Provana<sup>3</sup>, que j'avais laissé malade en partant. Sa société m'était des plus agréables, nous étions toujours du même avis sur toutes les questions, ce qui excluait toutes discussions, réserves et réticences, et par le tems qui court cela ne se rencontre guère, ce qui rend les rapports si épineux. Il me fera un vuide bien pénible<sup>4</sup>. J'ai souvent besoin d'un peu de distraction, mais quand la conversation est gênée ou traînante, elle me fatigue horriblement.

Il vient de m'arriver des eaux de Vichy, elles seront à ton service, si le cœur t'en dit, je les essaye sans savoir si elles me réussiront. Ton père va bien, il s'arrange pour passer assez bien son tems et me charge de t'embrasser. L'Amis te dit aussi tant d'amitiés. J'attens de tes nouvelles et t'embrasse de cœur, quoique cœur et foie ne soient pas en très bon état.

<sup>1</sup> Anche Massimo, da Livornò il 5 agosto, aveva avvisato il nipote: « Son proprio contento che vieni sul Lago Maggiore. [...] Sarò *dans mes terres*. Ma siccome la casa si sta facendo, vi sarò ogni giorno in visita, e letto e *grupia* l'avrò a Cannero, villaggio che sta passato Intra, verso la Svizzera » (N. BIANCHI, p. 286).

<sup>2</sup> DOMENICO CARUTTI, *Storia del Regno di Vittorio Amedeo II*, Torino. Paravia, 1856.

<sup>3</sup> Luigi Provana del Sabbione (n. 1786) era morto il 27 luglio 1856.

<sup>4</sup> In una lettera alla moglie Luisa del 4 settembre 1856, Massimo esprimeva uno stato d'animo assai simile a quello di Costanza: « Puoj credere che anche a me abbia fatto dolore la morte di Provana. A uno per volta, se ne vanno i più vecchi amici; e per me è anche amara assai la mancanza d'uomini politici del mio tempo più o meno, e de' quali so di potermi fidare » (G. CARCANO, p. 480).

478.

Jeudi, 21 août 1856

Mon cher fils,

Je pense que ma lettre te trouvera encore à Schwalbach, puisque la tienne est arrivée le sixième jour, mais la mienne ne partira d'ici que demain. En tous cas, j'espère que tu recevras celle que je t'ai adressée il y a quelques jours.

Je suis vraiment bien fâchée de voir que ton expédition ait si mal commencé, je voudrais bien savoir que ta convalescence ait continué en progrès. Prends bien toutes tes précautions pour la suite de ton voyage, car, après ces excès de chaleur, je suis sûre que nous allons avoir la réaction et qu'il faudra se prémunir contre le mauvais tems. Ne voyage pas trop à la hâte, tu dois être un peu affaibli et il n'y a pas de raison de s'éreinter. Il me semble que les choses ne sont pas très bien organisées à Schwalbach et il n'est pas étonnant que tu t'en sois ressenti.

Si je savais le moment de ton arrivée, il ne serait pas impossible que j'allasse à ta rencontre jusqu'à Turin, où je fais ordinairement une course durant notre séjour ici, mais jusqu'à présent la température ne me permettait pas d'y songer. Cela pourra dépendre du tems et de mes propres forces. Il est vrai que ton père est assez disposé à abréger la campagne cette année, je voudrais pourtant bien t'y recevoir encore et puis à la moitié de septembre nous pourrions rentrer tous. Je pense que c'est tout ce que je pourrai faire, et que de persister serait peut-être peu prudent.

Je regrette que tu ne sois pas ici en ce moment: les jardins sont très verts et assez fleuris et nous avons une abondance de fruits singulière, des fraises, des abricots, des pêches, des figues, des reines-claude, du raisin, des melons et des poires brut bons, mais il y en a peu et ce sera bientôt épuisé. La récolte du blé turc promet beaucoup, la vigne pas trop mal. Le riz, les châtaignes, les pommes de terre s'annoncent bien, nous espérons une meilleure année, si tout n'ira pas à l'étranger, ce qui convient aux riches, mais gêne les pau-

vres. L'horizon politique paraît de nouveau se rembrunir<sup>1</sup>, viens donc vite, avant que de nouvelles complications ne viennent encore mettre des bâtons dans les roues.

L'Amis nous a quittés mardi<sup>2</sup>, il avait une affaire à finir et arrivé à Turin il a trouvé que rien n'était prêt. Mon frère se laisse toujours espérer la semaine prochaine. Charles écrit qu'il compte être le 10 à S. Martin, *sic volo, sic jubeo etc.*, sa femme était assez contente de sa santé à Dieppe.

Il paraît que tu n'as pas été séduit par la nouvelle venue<sup>3</sup>, espérons que les choses continueront à se passer comme actuellement. Il y a apparence que l'affaire que je désirais pourra se réaliser pendant l'hiver. Le protagoniste a fait quelques avances de lui-même et parle d'aller juger par lui-même, c'est juste.

Ton père avait reçu ta lettre et parlait de te répondre, mais en fait de lettre, pendant qu'il se propose, j'écris. Il se porte bien et mange une quantité de fruits qui m'effraie. Il est bien contrarié de tes mésaventures et t'embrasse. Tâche donc de te bien porter, mon cher fils, et de te tirer au plus tôt de ce qui me semble un mauvais trou, où je ne saurais arriver si tu étais malade, ce qui me tourmenterait doublement.

Que le bon Dieu te guérisse, t'accompagne et te fasse arriver sans plus de mécomptes.

<sup>1</sup> Con il trattato di Parigi, la Russia aveva perso il controllo delle foci del Danubio e la superiorità navale nel Mar Nero; pertanto stava crescendo la tensione intorno al problema dell'unione dei principati danubiani e si facevano più aspri i contrasti fra Austria e Russia.

<sup>2</sup> 19 agosto.

<sup>3</sup> Paola Rignon, moglie di Emanuele Villamarina.

479.

Mercredi 8 octobre 1856

Mon cher fils,

Nous avons appris ce matin avec grand plaisir que tu étais arrivé sain et sauf à Paris; du reste j'ai toujours dit et je maintiens que le voyage de Turin à Lyon est un des plus désagréables que l'on puisse entreprendre dans ce moment. Je présume que tu seras arrivé chez toi actuellement. Le tems a été beau et doux ces derniers jours, j'espère que tu auras eu une bonne traversée.

L'hôtel m'a paru bien vuide et triste après ton départ: plus de porte qui s'ouvrit pour donner passage à mon fils, je me surprénais à chercher autour de moi, plus même de Gibou sur le tapis, qui me fit *crr*, la solitude et le silence sans fin et sans bornes. Pour me distraire, j'ai été ce jour-là à Grugliasco chez les Marmotines avec l'Amis. Cet établissement est fort humble, l'Amis voulait l'abatre et le rebâtir, je n'en ferai rien. Il voulut voir aussi un autre établissement de la commune où il y a école, crèche, asile etc., c'était une ancienne campagne beaucoup plus considérable; on me dit qu'elle avait autrefois un beau jardin anglais, maintenant c'est un vaste potager, je pensais au pauvre Roc et à son avenir.

Le lendemain matin, il y avait à 9 heures un service au Campo Santo pour Collegno<sup>1</sup>; la journée était très belle, j'y fus, mais je n'allais pas dans les souterrains, c'était trop triste et trop fatigant. Je n'ai rien vu que la chapelle, mais j'ai regretté que tu n'eusses pas visité cet établissement, on dit que c'est le plus beau qui existe, ce sera pour ton prochain voyage.

Aujourd'hui, nous aurons à dîner Storelli<sup>2</sup> et Manfredo, et demain nous devons aller déjeuner chez Jenny, si le tems nous favorise, car il commence à *piuvsiner*<sup>3</sup> tant soit peu. Tu vois que je me distrais tant que je puis, mais il n'est pas facile de trouver des distractions qui m'aillent.

Hier j'ai eu la visite de la baronne Perron<sup>4</sup> et sa fille, elle regrettait fort de ne pas t'avoir vu, je lui ai dit que nous la croyons absente, et elle l'aurait été sans la maladie de son fils aîné<sup>5</sup>, qui a eu une *encefalitide* qui va mieux, mais est encore bien arrièrè, de façon que le mariage est retardé<sup>6</sup>, ce qui retardera aussi la venue des attachés. Aujourd'hui j'ai eu la visite de l'Empio<sup>7</sup> et de l'Empia, puis de Jenny, puis de la comtesse Balbo, tout à travers de ma lettre qu'on interrompait continuellement.

Je n'ai point trouvé ton livre, il me semble bien chanceux, on a seulement remis à ton père le *Voyage de Rome* qu'on te renverra à la première occasion. La commission de l'écharpe n'est pas fort claire, tu dis que la dépense en est si minime que ce n'est pas la peine de s'en passer, que par conséquent on ne te l'expédie pas. Cela paraît impliquer contradiction, explique-toi plus clairement.

J'avais dit à Cuttica de regarder dans ses excursions multipliées s'il rencontrait quelques vieilles tasses de Vinovo<sup>8</sup> chez les *Paté*<sup>9</sup>; ce matin, il m'a apporté une tasse et soucoupe avec figures à la Watteau<sup>10</sup>; c'était du vieux Saxe<sup>11</sup>, il y a quatre tasses, la thèière et le pot à lait, mais pas de sucrier, ce qui rend le service très incomplet. Le *Paté* ne sait ce que c'est, mais en a refusé 45 francs.

Hier j'ai été voir la comtesse Franzini: elle a un de plus beaux salons de Turin, tout glaces et dorures, avec une voûte peinte par Gagliari<sup>12</sup> et un délicieux petit boudoir, aussi glaces et dorures avec une frise, tableaux d'Ollivé<sup>13</sup>; je suis fâchée que tu n'aies pas vu cela, l'eau t'en serait venue à la bouche.

Hier, tout à coup, une nouvelle assez incroyable s'est tout à coup répandue par la ville, qui rappelait la nouvelle du mariage de Lauzen<sup>14</sup>. C'est le mariage de la Duchesse de Gênes avec un sieur Rapallo<sup>15</sup>; ex-officier d'ordonnance du feu Duc. Un *Nobody* ou à peu près, on dit qu'il a un titre tel quel. On a eu beau l'envoyer en Crimée, il en est revenu et il paraît que l'affaire était faite; on parle d'une grossesse de six mois. On ajoute qu'on l'a fait repartir pour Constantinople, cela me paraît un peu turc, et puis je ne vois pas à quoi cela sert. La Duchesse perd la tutelle et tous ses avantages; elle reste avec sa dot assez mince, lui n'a rien et on dit que c'est un *gnero*<sup>16</sup> pas du tout joli. Il semble que les personnes haut placées prennent à tâche de se démonétiser, et puis on se plaint qu'il n'y ait plus de prestige, comment faire?

L'Amis est parti pour S. Martin pour huit jours. Je trouve vos journeaux bien acerbes, c'est seulement en politique, je pense, que l'on peut dire qu'il faut consolider les amis comme s'ils pouvaient devenir ennemis, et les ennemis comme s'ils devaient devenir amis, ce qui enseignerait à ne *vitupérer*<sup>17</sup> personne, cela me paraîtrait d'une bonne diplomatie, fais-le comprendre à Lord Palmerston.

Et maintenant adieu, ton père t'embrasse, ton départ lui a été pénible. Pauvre Gib, je suis sensible à ses souffrances, si on pouvait lui demander ce qui lui coûte plus des inconvéniens du voyage ou d'être tout ce tems sans te voir, on pourrait s'entendre.

Adieu encore, je t'embrasse bien fort, en regrettant le mois passé ensemble.

<sup>1</sup> Il conte Giacinto Provana di Collegno era morto a Baveno il 29 settembre 1856, all'età di 63 anni. Massimo commentò la perdita dell'amico e del patriota nella bella lettera a Luisa del 3 novembre 1856: « In lui ho perduto il solo amico nel quale avessi fiducia assoluta, ed al quale potessi domandare un consiglio, nei casi difficili. Oramai, bisognerà far da sé » (G. CARCANO, p. 483).

<sup>2</sup> Il cavalier Ferdinando Storelli.

<sup>3</sup> Piemontese: « piovvigginare ».

<sup>4</sup> La baronessa Jenny Perrone di San Martino, nata De la Tour Maubourg, e la figlia Luisa (1838-1880).

<sup>5</sup> Paolo Perrone di San Martino, nato nel 1834.

<sup>6</sup> Luisa Perrone di San Martino era fidanzata con Felice Rignon: il matrimonio fu celebrato il 4 novembre 1856.

<sup>7</sup> Cfr. lett. 462, nota 4.

<sup>8</sup> Celebre manifattura di ceramiche, impiantata nel castello di Vinovo, nel 1776, da G. Brodel e dall'esperto ceramista P.A. Hannong. La manifattura, caratterizzata dalla sobrietà e dall'eleganza dei decori, rimase in funzione con alterne vicende sino al 1824.

<sup>9</sup> Piemontese: « rigattiere, rivenditore di masserizie usate ».

<sup>10</sup> Il pittore francese Jean-Antoine Watteau (1684-1721), famoso per le scene di genere, le figure mitologiche, i nudi e i ritratti.

<sup>11</sup> La celebre porcellana della manifattura di Meissen, fondata nel 1710 da Augusto II di Sassonia. Dopo il 1750, nelle decorazioni furono introdotte scene e soggetti alla Watteau.

<sup>12</sup> Fabrizio Galliari (1709-1790), scenografo e professore della Regia accademia di pittura e scultura di Torino.

<sup>13</sup> Probabilmente Ferdinand Johann Heinrich Von Olivier (1785-1841), pittore tedesco influenzato dal romanticismo.

<sup>14</sup> Lettura molto incerta.

<sup>15</sup> Maria Elisabetta di Sassonia, duchessa di Genova, vedova dall'11 febbraio 1855, si era segretamente sposata con il marchese Nicolò Giuseppe Rappallo (n. 1825), maggiore d'artiglieria, ufficiale d'ordinanza del defunto duca di Genova. Cavour parlò dettagliatamente del matrimonio della duchessa, causa di « vive affection au roi et au Pays tout entier » a Edoardo de Launay il 15 ottobre, a Salvatore Villamarina il 22 ottobre, a Emanuele d'Azeglio il 17 novembre (C. CAVOUR, *Epistolario*, XIII, pp. 781-783; 804-805; 834-839).

<sup>16</sup> Piemontese: « piccolo e sgraziato ».

<sup>17</sup> Sottolineato nell'autografo.

480.

Le 2 novembre 1856

Mon cher fils,

Je commence à préparer une lettre pour donner au Perronin, puisqu'il croyait partir au commencement du mois, et il est heureux qu'on ait allongé son congé, le mariage<sup>1</sup> ayant été retardé à cause de la maladie de sa mère; il doit avoir lieu demain, après quoi débâcle générale. Cette fois je ne t'accuserai pas d'avoir oublié ou retardé les commissions, elles sont tombées sur moi comme une avalanche, je ne m'y attendais point du tout et j'en ai fait des remerciemens et des excuses au Fernand, qui a été fort courtois à mon égard.

J'ai essayé de la rhubarbe, elle ne m'a rien fait du tout et de plus elle est faite avec de l'eau de vie, de façon que je retournerai

à la teinture indigène. J'ai donné une bourse à ton père et une à l'Amis, mais si tu m'en avais laissé le tems, je t'aurais rappelé d'en faire faire en peau si c'était possible, mais j'en ai donné l'idée chez les Pautas. Je n'ai pas encore employé le coussin, et je donnerai l'écritoire pour étrennes à Jenny qui est la plus voyageuse de nous tous. Je n'oublierai pas les 65 francs quand Ferrero fera des envois. J'ai aussi reçu le *Punch*, il n'est pas flatté le Roi *Bomba*<sup>2</sup>. J'ai vu dans les journaux que tu étais à Broad Lands. Je sais maintenant ce qu'en vaut l'aune.

J'ai été pour mon compte mardi<sup>3</sup> à S. Martin, et suis revenue très commodément le même jour, avec ton père et Manuel. La journée était bonne et la campagne belle encore, mais il y faisait plus froid qu'ici, je n'aimerais pas à y rester et le soir il faisait bien froid au retour; j'étais en peine pour ces messieurs plus exposés que moi, heureusement que le wagon nous a remis en équilibre. On nous a donné une nouvelle soupe belge que j'ai trouvée très bonne: c'est une purée de gibier avec des foies et autres *organes* intérieurs hachés et cela s'appelle le « chasseur », et quand on y ajoute des truffes blanches hachées, cela s'appelle « chasseur Alfieri ».

Les affaires Gallenga<sup>4</sup>, Melegari<sup>5</sup> et compagnie ont fait oublier la Duchesse de Gênes<sup>6</sup>, on disait qu'elle allait à Gouvon. Il ne faudrait point rester dans le pays selon moi, mais s'en aller où l'on ne s'occuperait pas d'elle. Au reste, il était arrivé un baron saxon<sup>7</sup> pour entendre et arranger toute cette affaire. *Gli stracci volan per l'aria!* Depuis quelque tems c'est inouï l'exhibition de *patarass*<sup>8</sup> que nous faisons; Gallenga s'est exécuté et a donné sa démission de député et renvoyé sa croix. On attend ce que fera Melegari: celui-ci, professeur à l'Université et député, régimbe un peu plus. Ils crient, ils se plaignent, ils menacent, je ne sais trop qui, car enfin personne ne leur disait rien, c'est le *liber scriptus proferetur, in quo totum continetur* qui nous a mis au fait, il n'y a pas à s'étonner s'il a été suivi du *unde mundus judicetur*.

Durando Giacomo<sup>9</sup> a bien aussi quelque chose de pareil sur la conscience, je ne serais pas étonnée qu'il vînt en scène. Si on l'oublie tant mieux pour lui et ce sera un scandale de moins.

On a cherché noise à D'Aglié dans les journaux sur la cocarde bleue qu'il porte à son chapeau; il paraît que toute la maison du Roi (civil) l'a toujours gardée, j'espère que cette raison suffira.

L'Impératrice de Russie<sup>10</sup> est enchantée de notre climat et contente de l'accueil qu'elle a reçu. Elle a écrit une dépêche télégraphique à l'Empereur, toute de louanges sur le Roi, le Piémont, les Piémontais

et l'a envoyée à son Consul de Milan pour lui faire traverser tous les états autrichiens. Toute sa Cour ne se contraint pas le moins du monde à dire son fait à l'Autriche; c'est une irritation qui ne fait que monter. A Moscou l'inspecteur général de la cavalerie disait à Cuggia<sup>11</sup> qu'il ne serait heureux que le jour où il pourrait avec nous tomber sur le dos de l'Autriche. Et l'Empereur, répondant au compliment du Prince Estherasi<sup>12</sup>, disait qu'il préférait un franc ennemi, en montrant Broglia, à un ami douteux, et comme le Prince est très sourd, il se confondait en remerciemens, pensant qu'on répondait à ses protestations dans le même style. Tout cela n'empêche pas que nous ne pensions à notre avenir avec une certaine anxiété. La politique est tellement en l'air, et on prévoit si peu dans quelles conditions elle retombera dans le domaine du positif que nous serions bien embarrassés à dire où nous en serons en 48 [sic]. A la garde de Dieu, car l'homme propose et Dieu dispose.

Nous avons dîné hier chez Jenny, ce n'est pas Bao qui éclaircira nos doutes politiques, que de *sproposit*, mais on lui passe tout par compassion. Je viens de voir Paola et elle croit que Mr Fernand peut partir d'un moment à l'autre, je vais lui envoyer ma lettre.

Lagnasco ne s'est trouvé nulle part, j'espère encore que tu le trouves dans ta caisse. Dis-moi comment lord Clarendon apprécie notre tabac.

L'oncle César persiste à dire que sa fayence est de Strasbourg<sup>13</sup>. Il ne lui en reste plus guère, il y en a qui a la marque H 19, mais c'est la petite, la grande n'a pas de marque. Thomas se plaignait ici d'avoir mal sous la plante des pieds et avait peine à se tenir debout, je ne l'ai su qu'après le départ. On dit que le duc de Grammont cherche un grand Hôtel à Nice, il aura peine à le trouver, cela fait dire que l'Empereur y viendra.

Adieu, mon cher fils, il me semble que j'ai oublié une quantité de choses, mais le tems et l'espace me manquent. Isabelle était bien contente des momens que tu leur avais donnés; maintenant elle est très contrariée du séjour des parens à Compiègne et de son tête-à-tête avec miss Jhones.

Mercredi 5.

Je rouvre mon paquet, qui devient une vraie ratatouille. Je t'envoie tout ce qui peut t'intéresser en différens genres; je voulais t'envoyer un numéro de *L'Armonia* que je pense tu ne recevras pas, mais je ne sais ce qu'on en a fait. Adieu, porte-toi bien. Le pauvre Nasi est mort hier.

Un brano edito in *Souvenirs historiques*, p. 508.

<sup>1</sup> Sul matrimonio di Luisa, sorella di Ferdinando Perrone di San Martino, cfr. lett. 479, nota 6.

<sup>2</sup> Ferdinando II di Borbone (1810-1859), re delle Due Sicilie dal 1830, detto « Re Bomba » per il sanguinoso bombardamento di Messina del settembre 1848.

<sup>3</sup> 28 ottobre.

<sup>4</sup> Antonio Gallenga (1812-1895), nel 1833 aveva partecipato all'organizzazione di un attentato contro Carlo Alberto; più tardi, esule a Londra, scrisse una *History of Piedmont*, di cui nell'estate 1856 uscì a Torino la traduzione italiana in 2 volumi. In questo libro Gallenga aveva parlato di Mazzini come mandante del tentato regicidio; questi, in una lettera del 25 ottobre 1856, apparsa in *Italia e Popolo*, dichiarò al contrario di essersi limitato ad accettare l'iniziativa del Gallenga. Tale rettifica costrinse il Gallenga a dichiarare, in una lettera al *Risorgimento*, che restituiva all'Ordine dei SS. Maurizio e Lazzaro la croce di cavaliere, e a inviare il 1° novembre la lettera di dimissioni da deputato. Le vivaci polemiche costrinsero Gallenga a stabilirsi nuovamente a Londra, dove si dedicò al giornalismo.

<sup>5</sup> Luigi Amedeo Melegari (1807-1881), docente di diritto a Torino dal 1848, in gioventù era stato un agitatore della « Giovane Italia » e aveva preso parte alla spedizione mazziniana in Savoia. A seguito delle rivelazioni del Gallenga e delle dichiarazioni di Mazzini, il Melegari fu accusato dal giornale clericale *l'Armonia* di aver partecipato al mancato regicidio.

<sup>6</sup> Cfr. lett. 479, nota 15.

<sup>7</sup> Il conte Carl Friedrich Vitzthum di Eichstadt, dal 1853 ministro di Sassonia a Londra, era stato inviato dal re di Sassonia a Torino per tutelare gli interessi della duchessa e per risolvere con la corte sabauda i problemi causati dal recente matrimonio con il Rapallo (cfr. Cavour a Emanuele d'Azeglio, 17 novembre 1856, in C. CAVOUR, *Epistolario*, XIII, pp. 836-839).

<sup>8</sup> Piemontese: « cenci ».

<sup>9</sup> Giacomo Durando e suo fratello Giovanni, poco prima della morte di Carlo Felice, erano stati gli organizzatori di una società segreta di tipo massonico, i *Cavalieri della libertà*, che si proponeva di deporre il re, di ucciderlo nel caso avesse rifiutato di concedere la costituzione, e di proclamare Carlo Alberto re costituzionale.

<sup>10</sup> L'imperatrice madre di Russia, Alessandra Feodorovna, nata nel 1798, vedova dello zar Nicola I, il 26 ottobre 1856 si era recata a Nizza per motivi di salute, e aveva stabilito la sua residenza a villa Avigdor.

<sup>11</sup> Efsio Cugia (1818-1872), decorato con menzione onorevole nel 1852, in occasione dell'esplosione della polveriera di Borgo Dora; nel 1856, promosso maggiore, era stato incaricato di accompagnare come gentiluomo d'onore l'ambasciatore di Vittorio Emanuele II presso la corte di Pietroburgo per l'incoronazione dello zar Alessandro II.

<sup>12</sup> Il conte Valentin Estherazy di Galantha, ambasciatore austriaco a Pietroburgo dal 1854.

<sup>13</sup> La manifattura di maioliche di Strasburgo, fondata da Charles F. Han-nong nel 1721, produceva soprattutto servizi da tavola, da tè e caffè, con decorazioni predominanti in azzurro. La manifattura fallì nel 1780. Le marche erano date dalle iniziali dei proprietari « P. H. » e « J. H. ».

Le 20 novembre 1856

Mon cher fils,

Je suis toujours de l'avis de Sor Soffiet sur ceux qui disent de partir et ne partent pas, ce qui fait que ma dernière lettre et mes nouvelles te sont arrivées assez rances. Je t'aurais écrit dans l'intervalle si je n'avais cru mon messenger parti et arrivé. Au reste, comme il était retenu par ordre supérieur, il n'y avait aucun reproche à lui faire. Seulement il aurait mieux fait de te donner signe de vie. Il a été si poli avec moi, et naturellement en ta considération, que je pensais qu'il ne négligerait pas les politesses directes. Il est vrai qu'il s'attendait à partir tous les jours, mais au fait les procédés sont choses parfaitement inusitées, on ferait bien d'y revenir, quand ce ne serait que comme rococo. Enfin il y est, il paraît content d'y être et il y restera maintenant, pourvu que sa santé tienne.

Je suis bien aise que la tienne se consolide. Il paraît qu'il t'était resté beaucoup de faiblesse de ton malaise, ce qui prenait aussi sur ton moral; c'est ce qui m'arrive aussi, maintenant je mange, je dors, je marche et j'ai moins de palpitation et d'oppression, décidément c'est la chaleur qui m'affaiblit.

J'ai envoyé Cuttica s'enquérir de la caisse; Mr Mussin a demandé deux ou trois jours pour nous dire même le nom du capitaine du navire, mais ils disent qu'ils t'avaient prévenu que le voyage serait long par mer. Je suis bien aise qu'on apprécie tes conquêtes, je pense que lorsque nous sommes embarrassés de t'envoyer quelque souvenir à Londres, le mieux serait d'entrer chez le premier *feramiù*<sup>1</sup> et de prendre la première *banastre*<sup>2</sup> venue, avec toutes les chances d'être admirés.

J'ai effectivement cru rêver le soir où j'ai vu S[alvator] entrer dans mon salon; comme il n'avait trouvé ni ministre, ni frère, ni belle-sœur, il resta chez moi jusqu'à 11 heures; j'étais seule heureusement, nous avons pu causer à fond des enfans et il m'a paru qu'il approuvait toutes mes idées. Du depuis onques [*sic*] ne l'ai revu. Sa venue a fait faire mille suppositions, toutes plus bestiales les unes que les autres. Je ne me suis occupée ni des commérages, ni de la réalité, cela ne me regardant pas, c'était du tems de perdu.

Mr de Persigny me semble un homme curieux, fais-lui donc acheter Verzuolo, c'est bien le bric-à-brac le plus monstre qu'il puisse se donner et un endroit où s'abriter si la fortune venait à changer. Il ne faudrait pas cependant qu'il entendît de faire le suzerain, nous ne tolérerions pas cela, *Casa Taparella*, qu'on invoque dans l'autre monde,

est de trop bonne maison pour supporter cela, entendons-nous bien.

Je désire aussi que l'on ne te fasse pas traverser le détroit à cette saison et avec tous les sinistres que l'on registre sur mer en ce moment. Ici, nous avons un automne superbe, un beau soleil et un froid sec. Quelques personnes sont parties hier, Mme de Balb pour Nice, Mme de Carru et son fils pour Rome et Nathalie pour Chambéry, où elle allait quérir sa sœur, jeune personne qu'on dit très bien, j'espère pourtant qu'elle n'ira pas sur nos brisées.

J'espère que l'éther finira par nous arriver et je tâcherai de persuader à Mr Cerruti, notre pharmacien, d'en faire venir ou d'en préparer pour le soulagement de l'humanité navigante.

Je recevrai avec plaisir tes petits bonshommes, puisqu'il faut que je me contente d'une famille de carton et j'en distribuerai selon tes intentions, mais cela me faisait penser qu'en dehors de la famille tu n'as plus guère d'amis ici, grâce à l'absence.

Je viens d'être interrompue par Ferrero, qui me charge de te dire que ton paquet pour le ministre a été de suite remis en mains propres. Ton père a chargé le chevalier de te faire passer les 1000 francs qu'il t'avait annoncés; voilà un bon coup d'épaule, j'espère qu'il t'aidera à boucher quelque trou. Ces jours-ci, ses largesses sont aussi tombées sur moi, il n'aime pas à me donner pour le jour de ma fête et il m'est bien plus utile de recevoir quelques nippes au commencement de l'hiver. J'ai donc reçu une robe de moire antique anglaise noire, il adore la moire noire et cette couleur est celle que je porte habituellement en hiver. Il m'est encore resté un résidu, qui m'a aidé à me donner un manchon de martre, vu qu'il ne m'en restait plus qu'un de fouine enragée. Ton père a aussi envoyé ses petites étrennes à Manuel et Isabelle, ainsi tout le monde sera content. Les Alfieri sont ici: Joséphine est maigre et noire, mais ne se porte pas mal. Charles se conduit très convenablement. On ne parle pas de s'absenter en hiver.

Merci de l'imprimé sur Marguerite, c'était copié du *Trovatore*, Journal des Théâtres. Il paraît qu'il est arrivée à Lisbonne une fameuse cantatrice espagnole, qui faisait grande fureur; nous craignons que Marguerite ne soit baissée de quelques crans.

On tripote toujours quelque chose chez la Duchesse; il y en a qui prétendent que le mariage est mal fait et peut se dissoudre, cela me semble une pauvre manière de sortir d'embaras. L'envoyé saxon<sup>3</sup> fait beaucoup de besogne, il paraît qu'il obtient assez. On lui a rendu sentinelle, livrées et armoiries, mais la cour s'est retirée. On a envoyé Prina à Dresde sous prétexte d'une négociation et D'Angrogn<sup>4</sup> a repris provisoirement l'administration. Aujourd'hui Mele-

gari commençait son cours, nous verrons s'il y aura du bruit. Nos journeaux sont de plus en plus détestables, même la *Piémontaise*<sup>5</sup> se compromet.

Maxime a été un peu éclopé, on disait que c'était la goutte, mais il n'admet pas cette chance et il a probablement raison; il va maintenant et nous avons profité de l'occasion pour rétablir des rapports convenables.

Adieu, mon cher fils, je t'envie tes *mutton chops*, qui ne valent rien ici. Je t'embrasse de bon cœur.

<sup>1</sup> Piemontese: « chi compera e rivende ferri vecchi e altre cose vecchie ».

<sup>2</sup> Piemontese: « ciarpame, masserizia di poco valore, oppure panierone, cesta ».

<sup>3</sup> Cfr. lett. 480, nota 7.

<sup>4</sup> Alessandro Luserna d'Angrogna, luogotenente, aiutante di campo di Vittorio Emanuele II.

<sup>5</sup> La *Gazzetta Piemontese*.

482.

Le 7 décembre 1856

Il fait froid, mon cher fils, et j'aimerais bien mieux te savoir chez toi, bien calfeutré qu'occupé à courir les villegiatures, ce qui m'a toujours paru un non-sens au mois de décembre. Encore si c'était dans son propre château en arrangeant sa vie selon ses aises, passe, mais les cérémonies, les complaisances ne sont plus de saison par certain degré de froid, comme à certain degré de chaleur.

Nous avons toujours le beau tems ici, il a un peu neigé, assez dans les provinces, beaucoup à Gênes et je crois aussi en Savoie. Il est vrai que notre chemin de fer ne sert pas encore aux voyageurs parce que dit-on, [on] ne peut à cette saison fixer l'heure où ils arrivent à la première station, et les routes sont souvent fort mauvaises. Au printems il faut espérer que cela se régularisera. Je sors le moins possible, le froid me causant une impression fort désagréable. En outre, toutes les vieilles femmes tombent et se cassent le nez. Mme Valperga, Mme Balb, Mme Meana<sup>1</sup> se sont fracassé la figure, je n'ai aucun désir que pareille aventure m'arrive et je me tiens dans mon coin avec les nièces de Mazarin, qui par exemple n'étaient pas craintives, celles-là.

J'ai dit ton souvenir en maison Alfieri, où il a été reçu avec beaucoup de cordialité. Depuis 15 jours Joséphine est fort souffrante d'une irritation d'estomac, qui lui cause des vomissemens et des spasmes nerveux qui la fatiguent infiniment. On l'a traitée avec des remèdes *blandi* et on n'avance pas beaucoup jusqu'ici. Voilà deux ans qu'elle ne voit plus Riberi qu'elle accusait de tous ses maux, et on ne voit pas que les autres réussissent mieux à la maintenir en santé.

Turin est fort calme, je n'entens pas dire qu'il se prépare des divertissemens. Beaucoup de nos dames sont énormément intéressantes. Il y a quelques mariages, mais qui ne feront pas grand bruit. La fille du marquis Massimino<sup>2</sup>, qui est assez riche, épouse, dit-on, un comte Davico. Mlle Brondelli<sup>3</sup>, avec 400.000 francs, épouse un comte Gattinara de Verceil, riche parti mais un peu nigaud. Mlle Pamparà<sup>4</sup>, nièce de feu Léontine, se marie avec un comte Saraceno, genre modeste. On en dit d'autres, mais ils sont douteux.

Ce qui m'intéresse le plus de tout cela, c'est la nouvelle, que j'ai apprise par hasard ces jours passés, que celui, sur lequel j'avais jeté mon dévolu, s'appêtait à partir pour Paris vers la moitié du mois. En même tems on le mariait ici, mais j'avais grande confiance dans la réussite de cette affaire et ne pouvais en désespérer. Je suis persuadée qu'en voyant notre jeune personne l'affaire sera faite, puisqu'il tient, dit-on, à la beauté, 60.000 francs de rente, un nom, un âge et un physique convenable, une bonne réputation, point de grands parens, me semblent une réunion d'avantages qui méritent la peine d'être recherchés. Je suis fâchée de te le dire, mais il faudra que nous mettions de nouveau la main à l'escarcelle; je voudrais bien que tu trouvasses dans ton garde-meuble quelque chose qui t'évitât une nouvelle dépense; pas les chouettes pourtant, je crois qu'elle ne s'en montrerait pas plus enchantée que moi, qui suis très contente que tu aies emporté ces *ugly beasts*. Vends-les plutôt au duc de Hamilton<sup>5</sup> ou au Fialin<sup>6</sup>. Ton père n'aurait jamais cru, lorsqu'il les acheta, que leur destinée dût être aussi brillante.

J'espère que tes tasses arriveront saines et sauvées, qu'il ne faudra qu'un peu de patience à les attendre. Les notions que je t'ai envoyées avaient été prises par Jenny dans un livre que lui avait prêté l'Amis; celui-ci m'a dit qu'il me donnerait par écrit le nom allemand de l'auteur, mais il n'y avait que cela sur nous. Je conçois que Mme de Persigny trouve Verzuolo un peu hors de son chemin, mais supposons une bagarre en France, et on en est toujours à la veille, on aurait un gîte dans un pays où l'on a toujours été tranquille jusqu'ici.

L'Amis a ri de tes observations à l'égard de ses opinions d'il y a deux mois, vu que tu ne lui expliques pas pourquoi il aurait dû en avoir d'autres, et que nous avons passablement la tête dans le sac pour tout ce qui s'en est suivi et que au fait c'est lui qui a eu raison.

Ici on a été fort contens de deux dénouemens, l'un la fin des séquestres autrichiens<sup>7</sup>, l'autre la solution des négociations sur la Duchesse de Gênes. On lui laisse le titre d'Altesse, sa fille pour deux ans, le château de Gouvon pour résidence et 100 ou 110.000 francs de pension. On dit que le Roi lui avait offert la campagne de la Ruffinella à Rome, qu'elle a refusé et il me semble qu'elle a eu tort.

Maintenant enverrons nous, n'enverrons-nous pas complimenter l'Empereur? On a parlé de S. Just. La réception à Venise a été des plus glaciales. Celle qui se préparait à Milan ne serait pas plus chaleureuse. Le Gouverneur a été réduit à promettre qu'aucun des officiers ne danserait, si le club des négociants voulait offrir un bal. Quand on en est là, il vaut mieux se passer de fêtes. Aussi doute-t-on fort que l'Empereur aille à Milan. Il ira d'abord en Toscane, puis il est possible qu'on file sur Rome en laissant Milan de côté. Je ne sais si tu as le *Fischietto*<sup>9</sup> avec la relation du voyage impérial: il était délicieux, je pourrais te l'envoyer si tu ne le connaissais pas.

Ton lustre n'est pas plus gothique qu'arabe, je pense que les Goths n'avaient pas de lustres, je ferai comme eux. Je regrette tes dîners et voudrais plutôt que tu pusses manger notre *polerta*, nos *castagne blanche*, nos gros *martin sec*<sup>10</sup> de Lagnasco, nos tomes grasses et autres connaissances de ta jeunesse. Je crois que cela te réussira mieux.

Adieu, mon cher fils, je t'embrasse, ton père aussi. Tâche de te prémunir contre la saison mauvaise, je le fais aussi et ne va pas mal.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 508-509.

<sup>1</sup> Onorina Ripa Buschetti di Meana, nata Doria di Cirié (m. 1870), vedova del marchese Vespasiano (1793-1854).

<sup>2</sup> Dal *Patriziato subalpino* del Manno risulta che Gabriella, l'unica figlia del marchese Casimiro Massimino, sposò invece in prime nozze Carlo Della Riva di Fenile e in seconde nozze l'ingegner Marcalli.

<sup>3</sup> Amalia Brondello di Brondello (1837-1897) sposò il marchese Francesco Mercurino Arborio di Gattinara di Vercelli (1836-1896).

<sup>4</sup> Maria Cristina Enrichetta Gianazzo di Pamparato (1835-1903) e Filippo Saraceno (1831-1893), impiegato presso gli Archivi di Stato, si sposarono il 16 dicembre 1856.

<sup>5</sup> William Alexander Antony Archibald, marchese di Douglas, undicesimo duca di Hamilton (1811-1863).

<sup>6</sup> Jean-Gilbert-Victor Fialin, detto il conte di Persigny e dal 1863 duca (1803-1872), durante la Seconda Repubblica favorì la presidenza di Luigi Napoleone e fu uno dei protagonisti del colpo di Stato del 2 dicembre. Ministro dell'Interno nel 1852-54, ambasciatore a Londra dal maggio 1855 al novembre 1860, riprese gli Interni da cui si dimise nel 1863. Ritiratosi a vita privata, rimase confidente e amico di Napoleone III.

<sup>7</sup> Il generale Radetzky, governatore del Lombardo-Veneto dall'ottobre 1849, come punizione per l'insurrezione del 6 febbraio 1853 (cfr. lett. 377, nota 6) aveva ordinato il sequestro e la confisca, con due sovrane risoluzioni del 13 e 18 febbraio 1853, di tutte le proprietà mobili e immobili di 72 emigrati lombardi, esuli per lo più negli stati sardi. Erano stati colpiti dal provvedimento illustri esponenti dell'aristocrazia, uomini politici e operatori nel mondo degli affari (N. RAPONI, *La scelta piemontese*, in *Il tramonto di un Regno*, Milano, 1988, pp. 120). Nel 1855, Cavour aveva suggerito al governo di Vienna di adottare al riguardo una politica più liberale e Buol era parso propenso a qualche concessione; con rescritto imperiale da Venezia, 2 dicembre 1856, l'imperatore Francesco Giuseppe abolì completamente il sequestro dei beni dei profughi politici lombardo-veneti.

<sup>8</sup> L'imperatore Francesco Giuseppe d'Austria e la moglie Elisabetta, iniziato il loro viaggio ufficiale nel Lombardo-Veneto il 17 novembre, erano solennemente entrati a Trieste il 20.

<sup>9</sup> Il trisettimanale *Il Fischietto*, fondato il 2 dicembre 1848 dal tipografo Giuseppe Cassone era un foglio liberal-moderato; toccò ben presto le 2500, 3000 copie e il successo fu anche dovuto alla collaborazione di alcuni dei migliori disegnatori italiani del periodo.

<sup>10</sup> Piemontese: «pera tardiva d'autunno, detta comunemente pera martin secco».

483.

Le 23 décembre 1856

J'ai commencé par recevoir tous tes représentants, qui ont été fort bien accueillis, j'en ai remis un *assortimento* à ton père, j'en ai gardé un pour moi et j'ai distribué les autres. L'Amis a choisi celui qui est assis avec le Gib sur le tabouret. Nathalie a voulu l'autre assis. Elle me charge de te dire qu'elle voulait absolument une visite de bonnes fêtes de toi. Les 4 autres sont allés se partager à la maison Alfieri.

J'avoue que quelque plaisir que j'aie à voir ta ressemblance, faite de mieux, ces portraits, très ressemblans, m'ont fait une impression triste, parce qu'ils te vieillissent et que j'ai bien pris depuis longtemps mon parti de vieillir pour mon compte, mais que de voir vieillir mes affections m'est très pénible. Il faut pourtant bien aussi s'y résigner. J'aime les portraits assis, ils te ressemblent d'une manière satisfaisante, mais il y en a un, en pied, qui est tout à fait

féroce, et celui qui a le chapeau sur la tête m'est particulièrement désagréable, il te donne l'air d'un mauvais pauvre, quelque chose de Robert Macaire que je répudie absolument.

Avant-hier ton père a reçu ta lettre, à laquelle je commence par répondre moi-même selon l'usage. Depuis que je t'ai écrit te donnant les espérances que j'avais pour Isabelle, le tems a marché, mais il a marché au rebours pour nous. Mon édifice était superbe, seulement il a croulé comme un château de cartes. Le quidam interpellé positivement a répondu que, toutes réflexions faites, il ne lui convenait pas de s'établir avant quatre ou cinq ans. Comme c'était lui qui avait pris l'initiative d'en parler à Ciccio, ce n'était pas un espoir téméraire que j'avais formé, mais il paraît qu'il y a quelque *rampin* qui l'a raccroché. Nous le déplorons amèrement, car je ne vois rien qui puisse le remplacer. Comme il va partir pour Paris, il me reste un rayon d'espoir qu'il puisse encore être pris par les yeux, mais on ne saurait y compter. Dans ces entrefaites S[alvator] a écrit à son frère qu'il avait là-bas une proposition et qu'on le pressait fort pour une réponse, de me communiquer l'affaire et d'interpeller le quidam sur ses déterminations définitives. On lui présentait l'affaire sous des aspects assez avantageux, mais moi, qui connaissais mieux les antécédens de la famille, j'ai pris l'alarme et corroborée de l'avis de ton père, de l'Amis et de l'oncle César, je lui ai écrit pour lui démontrer combien ce nom était peu fait pour être accolé au sien. Heureusement il s'est persuadé, mais tu sais comme il faut mettre des gants de velours quand on lui écrit et j'ai vu dans sa réponse qu'il mâchait un peu d'herbes amères. Je lui ai fait une contre réponse explicative, qui l'aura j'espère tranquilisé et j'espère qu'elle servira d'ultimatum. Maintenant je ne vois rien ici, qui se fasse désirer. Les trois ou quatre bons partis que nous avons sont dans des circonstances de famille à ne pas pouvoir songer à s'établir; il y a deux ou trois nigauds, qui se marient actuellement et dont je n'aurais pas voulu, puis de petits partis dont Salvator ne se soucie pas. On me dit qu'il n'y a pas à se presser, qu'on peut attendre deux ou trois ans, mais dans deux ou trois il n'y aura que ceux qui se trouvent actuellement, moins ceux qui se seront mariés. Enfin le bon Dieu y pourvoira. Toutes ces affaires m'avaient fort agitée, j'en avais l'insomnie et la palpitation, mais maintenant je me suis calmée et ne vais pas trop mal.

Voilà Paola lancée dans les états intéressants, à ce qu'il paraît, il n'y aura pas eu de tems de perdu.

Que va nous apporter cette année '57, qui s'avance avec un air un peu menaçant? Les images ne manquent pas à l'horizon. Nous

sommes terriblement pot de terre, nous pauvre Piémont, je crains bien que nous ne nous en tirions pas sans nous trouver *scrussi*<sup>1</sup>; tâche que l'on ne nous écrase pas tout à fait.

Je suis un peu en peine comment S[alvator] se tirera de sa besogne<sup>2</sup> sans lui faire de tort. Je ne m'étonne pas de ce qu'il eût envie de t'avoir auparavant, ni que tu aies décliné la proposition. Je suis persuadée qu'il a oublié ce qu'il pensait au printemps, il n'y a pas de suite dans ses idées et il n'en a qu'une à la fois. Il est sûr qu'il se trouve maintenant à l'épreuve d'une belle façon, mais il est heureux, son étoile le tirera d'affaire.

Tu trouves toujours de belles et curieuses choses: je dirai à mon frère l'affaire du moulin, on ne pensait pas qu'il fût si ancien. Ton père n'a point vu ton uniforme, quoiqu'il l'eût demandé; Sinigaglia s'est empressé de le faire partir par la première occasion. On l'a fait complimenter, il en a été très heureux.

Cavour ouvre ses salons lundi<sup>3</sup>, mais la pauvre Joséphine n'est pas encore en état de s'y montrer; c'est Mme de Salmour<sup>4</sup> qui recevra. On m'a dit que tous les jours de la semaine sont pris.

J'ai eu bien à faire tous ces tems-ci, les visites, les étrennes à chercher, les lettres à écrire, la neuvaine, Joséphine et Jenny à visiter tous les jours, la rhubarbe brochant sur le tout: cela m'agitait fort, il me semblait que je n'aurais jamais le tems de faire la moitié de la besogne. Dieu merci, je suis à bon port et vais respirer!

Jenny prétend avoir trouvé dans ses papiers qu'un comte de Lagnasc était en 17...<sup>5</sup> gouverneur de Milan pour les Espagnols. Je n'ai jamais entendu dire rien de pareil. La marquise Arconati m'a dit qu'elle interrogerait là-dessus un savant lombard. La vieille jardinière du Roc vient de mourir, et voilà son mari qui veut déjà se remerier, je crois qu'il [est] fou, cet homme-là.

J'ai lu ta lettre à l'Amis qui en a été fort amusé, surtout des conseils dont tu voulais gratifier ta nièce pour cadeaux de noces. *Bravo, bravo, benissim, né?* Maintenant il espère qu'il y aura la guerre quelque part, car il ne rêve que plaies et bosses.

Ton père se porte bien, il profite des superbes journées que nous avons pour sortir plusieurs fois par jour, il donne quelquefois la musique de Gin Landy à la marquise Arconati, qui s'en contente tout à fait; elle nous a fait entendre un soir, chez elle, un quintetto de Mozart et un de Bethoven très bien exécutés. Grâce à son deuil, elle n'avait pas fait d'invitation et il y avait cinq exécutants et cinq écoutants, ce qui sentait son grand seigneur un peu égoïste.

Isabelle a dû être officiellement présentée à la cour dimanche<sup>6</sup>;

il y a par là, un lord Vernon, qui a donné une quantité d'étrennes, je pense que c'est un admirateur sans conséquence. On parle fort de la venue de l'Empereur de Russie à Nice, cette visite pourrait en attirer d'autres. Décidément nous sommes trop brillans, ce luxe ne remplit pas nos coffres.

Adieu, cher fils, bonne fin, bon commencement, bonne suite, que Dieu te protège et te conduise, je le prie fort de cela et je t'embrasse de cœur.

Un brano edito in *Souvenirs historiques*, p. 509, con data « 7 décembre 1856 ».

<sup>1</sup> Piemontese: « sdrucito, incrinato, screpolato, crepato ».

<sup>2</sup> Salvatore Villamarina fu incaricato di rappresentare il regno di Sardegna nella Conferenza fra i rappresentanti delle potenze firmatarie del trattato di pace (cfr. *Instructions au Marquis Villamarina pour la conférence complémentaire de Paris*, in A. COLOMBO, II, pp. 153-157).

<sup>3</sup> 29 dicembre.

<sup>4</sup> Corisande de Gramont aveva sposato Ruggero Gabaleone di Salmour a Parigi nel 1834.

<sup>5</sup> I puntini sono nell'autografo.

<sup>6</sup> 21 dicembre.

484.

Le 11 janvier 1857

Mon cher fils,

Voici quelque tems que je garde le silence avec toi, j'avais bien eu l'idée de t'écrire le 1<sup>er</sup> de l'an, pour bien commencer l'année, mais ton père t'ayant écrit la veille, je n'ai pas jugé opportun de tant multiplier les lettres sans une utilité bien démontrée. Après j'ai pensé que tu serais en tournée, et il est bien possible que tu y sois encore, quoiqu'il ne soit question ni d'entendre chanter les rossignols, ni de voir des près et des buissons fleuris, ce qui me semblerait à moi un accompagnement nécessaire pour que la campagne soit agréable, mais les habitudes sont différentes selon les pays et produisent d'autres goûts. Aujourd'hui, nous avons ici la neige et un tems froid, qui a succédé à des jours tièdes et sereins, et j'ai pris mon parti de ne point m'exposer aux intempéries; je pense que les autres feront comme moi et que j'aurai tout le loisir de faire ma lettre.

Voilà S[alvator] sorti heureusement de sa brillante commission<sup>1</sup>; j'espère que cela n'augmentera pas certaines tendances, je n'en ai plus rien reçu et me flatte que la bonne entente est rétablie, d'autant plus que tous les jeunes ont écrit des lettres cordiales. Voilà Isabelle lancée dans le grand monde des bals, soirées et dîners. Pourvu que cela ne lui fasse pas de tort ici, où l'on pourrait s'effrayer d'avoir à contenter une personne habituée à une existence aussi brillante et qu'elle même ne se rende pas toutes ces distractions nécessaires par l'habitude. L'Amis fait la grimace à toute cette dissipation, mais qu'y faire? Je m'occupe toujours de la recherche d'un mari: on m'a parlé de quelques partis qui pourraient peut-être convenir, mais le plus difficile pour moi est toujours d'attacher le grelot, n'ayant plus de rapports avec les générations au-dessous de la mienne.

Les soirées du Ministère ont commencé avec beaucoup d'éclat: il y a presse à se faire présenter et Joséphine a pu assister à l'ouverture, mais elles sont déjà suspendues à cause des anniversaires<sup>2</sup>, qui tombent justement le lundi. La comtesse de Salmour reçoit les mardis, le duc de Grammont<sup>3</sup> le mercredi et la *ministresse* d'Hollande<sup>4</sup> avait pris le jeudi, mais voilà qu'elle vient de mourir du typhus à 23 ans et mariée depuis peu, la pauvre femme; on la disait jolie et gentille, je ne sais pas son nom. On danse un peu chez la marquise de Carrail le vendredi. Le samedi et dimanche on se réserve pour le théâtre qui n'est pas mauvais. On va beaucoup à la Comédie française au d'Angennes<sup>5</sup>. On a restauré le théâtre Suterra<sup>6</sup>, maintenant Rossini, mais le spectacle y est détestable; quant au National<sup>7</sup> c'est toujours la Sibérie.

On attend aujourd'hui le grand-duc Michel<sup>8</sup>. Je désire que le mauvais temps empêche la revue projetée; je ne conçois pas qu'on ait le courage de lui montrer quatre chats, ils se sont assez montrés en Crimée. Après, nous aurons le grand-duc Constantin<sup>9</sup>. Quant à l'Empereur<sup>10</sup> dont on a parlé, je n'en sais rien. L'Impératrice<sup>11</sup> est extrêmement aimable et accueillante. Mais toute cette Cour est enragée contre l'Autriche et ne se fait pas faute de le témoigner.

Le voyage de l'Empereur d'Autriche en Lombardie<sup>12</sup> se poursuit au milieu de toutes les désillusions, malgré ce qu'affirment les journeaux cléricaux, et maintenant on assure que pour dernière démonstration d'enthousiasme les Milanais vont nous voter une batterie entière de canons pour Alexandrie. Il me semble que c'est par clair. Nous avons été fort scandalisés d'un article, je crois du *Times*, qui décide que les Lombards doivent se trouver trop heu-

reux de ce que l'on a fait pour eux. Il vaudrait bien mieux se taire que de dire des bêtises. Il y a à Milan dans ce moment un grand revirement d'opinion en notre faveur. On a fini par comprendre que c'était nous qui étions dans la bonne voie, mais je crains bien qu'il n'y ait toujours entre nous des incompatibilités d'humeur, à moins qu'il n'y eût au-dessus de tous, un Napoléon à la main ferme et habile.

A Naples tout saute en l'air moins le Roi<sup>13</sup> pourtant, et je ne le souhaite pas, mais c'est terrible que tant de victimes périssent inutilement. Le jeune Grand-Duc de Toscane<sup>14</sup>, à son retour à Florence, a témoigné à Gianotti<sup>15</sup> toute sa sympathie, toute son admiration pour nous, disant qu'il ne fallait pas nous juger sur l'étendue de notre territoire, mais sur la force morale que nous avions su acquérir; qu'il regrettait de ne pas avoir pu réaliser le projet qu'il avait de venir nous visiter et faire connaissance avec le Roi, pour lequel il professait une estime toute particulière. J'aime autant qu'il ne vienne pas et continue à nous admirer de loin. Gianotti en était tout abasourdi, ne s'attendant pas à avoir à écrire une dépêche aussi satisfaisante. Peut-être, t'avais-je déjà raconté cela; ce que je ne pouvais pas t'avoir dit c'est que le jeune Cavour<sup>16</sup>, s'étant présenté pour être admis au club de Florence, avait été reçu à l'unanimité. Voilà toutes nos gloires.

L'Amis n'a plus voulu être Vice-Président de la Chambre, à cause de sa vue qui baisse toujours, mais il a dû subir une grande bataille pour pouvoir opérer sa retraite. Ton père a mis un article dans l'*Opinione*<sup>17</sup>, je crois du 17 passé, sur l'inconvenance du placement peu décent des *lapidi* de Curtatone et Montanara, ainsi que des nôtres de 48 et 49. Cet écrit a fait impression, d'autant plus qu'il a fait rire: beaucoup de monde s'est ému, d'autres ont écrit et appuyé. Mais le *municipio*, en partie, sent peu la dignité.

J'ai fait vérifier si un comte de Lagnasco avait été gouverneur de Milan et il n'en est rien; on a confondu avec Léganes à cause de la mauvaise écriture. On m'a promis quelques pièces de porcelaine de Vinovo, si je les tiens, je te les enverrai.

Joséphine est toujours bien chanceuse, un jour debout et deux dans son lit, nous craignons toujours une débâcle. Charles fait des articles que je n'admire pas complètement<sup>18</sup>, il devrait lire au lieu d'écrire. Ton père va bien et te dit bonjour. Moi, j'ai passé par des jours un peu pénibles, je vais passablement. Bonne année, quoi que je le dise un peu tard, je le dis tous les jours de cœur.

Max vient quelquefois me voir, il est dégoûté, ne veut plus al-

ler dans le monde. S'il me consultait, je le conseillerais autrement et lui dirais de se mettre au-dessus de ce qu'on attribue à dépit d'amour propre. Il n'est plus adroit.

Adieu, je t'embrasse. Je veux encore ajouter que *Poi*<sup>19</sup> et sa femme et son fils partent cette semaine pour Alger.

Edita parzialmente in *Souvenirs historiques*, pp. 513-514.

<sup>1</sup> Cfr. lett. 483, nota 2.

<sup>2</sup> Cfr. lett. 434, nota 1; lett. 435, nota 3.

<sup>3</sup> Cfr. lett. 435, nota 11.

<sup>4</sup> La moglie dell'incaricato d'affari dei Paesi Bassi, il barone G. Van der Duyn (cfr. lett. 474).

<sup>5</sup> Il teatro d'Angennes (detto poi Gianduja) ospitava la Compagnia Reale sarda durante il carnevale. Era nato da una baracca di legno, il «Teatro del sarto Guglielmone», dal nome del burattino che vi teneva gli spettacoli. Al posto della baracca fu poi eretto il «teatro dell'illustrissimo signor marchese d'Angennes», che ospitò spettacoli musicali, opere e compagnie francesi. Nonostante il pubblico scelto, il teatro, penalizzato da un palcoscenico assai angusto, non ebbe grande fortuna.

<sup>6</sup> Il teatro Sutura, poi teatro Rossini, poteva ospitare 700 spettatori. In quei giorni vi si rappresentava *L'arrivo del signor zio*, opera buffa in 3 atti con musica del maestro Nicola De Giosa.

<sup>7</sup> Al teatro Nazionale, inaugurato il 24 aprile 1848, si rappresentavano opere buffe e balletti.

<sup>8</sup> Il granduca Michele, nato nel 1832, fratello dello zar Alessandro II, dopo una visita ufficiale a Genova, si recò a Torino per assistere alle esercitazioni di artiglieria.

<sup>9</sup> Il granduca Costantino, nato nel 1827, fratello dello zar Alessandro II, giunse a Torino il 26 febbraio, ricevuto dal re e dal principe di Carignano.

<sup>10</sup> Lo zar Alessandro II (1818-1881) era succeduto al padre Nicola I nel 1855, mentre la Russia si avviava alla sconfitta nella guerra di Crimea. Dopo il Congresso di Parigi, nonostante le sue convinzioni conservatrici, fu indotto dagli insuccessi militari e dalle pressioni dei gruppi liberali ad avviare una opera di riforme per dare al paese una struttura moderna, sull'esempio delle più progredite potenze occidentali.

<sup>11</sup> Il commento sull'imperatrice madre Alessandra Feodorovna, fu confermato anche da Cavour, che il 25 maggio 1857, in occasione di una breve permanenza di quest'ultima a Torino, scrisse a Salvatore Pes di Villamarina: «Elle a été envers le Roi aussi affectueuse que possible, et elle s'est montrée pour tout le monde affable et affectueuse» (C. CAVOUR, *Epistolario*, XIV, t. 1, p. 231).

<sup>12</sup> Il lungo soggiorno nel Lombardo-Veneto di Francesco Giuseppe ed Elisabetta, iniziato il 25 novembre 1856 a Venezia, si concluse il 10 marzo 1857. La visita imperiale fu accolta con segni discordanti: a Venezia l'atteggiamento generale fu di grande freddezza, a Brescia ostile, a Milano il 15 gennaio l'ingresso dei sovrani fu salutato da 100.000 persone, per lo più contadini giunti dalle campagne (R. ROMEO, *Cavour e il suo tempo*, III, pp. 312-313).

<sup>13</sup> Il 7 dicembre 1856 a Napoli, durante una rivista nel campo di Marte, Agesilao Milano (1830-1856), soldato nel 3° cacciatori, attentò alla vita del re ferendolo leggermente. Il giorno 13, il Milano fu giustiziato. Il 25 dicembre Salvatore Villamarina aveva scritto a Emanuele: « Perrone ti parlerà degli orrori commessi a Napoli, nell'esecuzione del soldato che attentò alla vita del re » (cfr. A. COLOMBO, II, p. 157).

<sup>14</sup> Ferdinando, granduca ereditario (n. 1833), aveva sposato nel 1856 Anna Maria di Sassonia. Era figlio di Leopoldo II e di Antonietta delle Due Sicilie.

<sup>15</sup> L'avvocato Carlo Felice Gianotti, segretario di legazione di 2<sup>a</sup> classe nella legazione sarda a Firenze.

<sup>16</sup> Il 14 dicembre 1856, Cavour aveva raccomandato Ainaro a Vincenzo Salvagnoli: « Ho destinato il mio nipote a Firenze. Amandolo qual figlio unico, ve lo raccomando caldamente. Vi prego di presentarlo a quei che amano il Piemonte e simpatizzano colla nostra condotta politica. La sua condizione gli impone una certa prudenza, ma lo troverete come il suo zio, devoto alla causa di cui siete uno dei più insigni campioni » (C. CAVOUR, *Epistolario*, XIII, t. 2, p. 879).

<sup>17</sup> L'articolo di Roberto, intitolato *Il pecile del Palazzo Civico*, comparve ne *L'Opinione* del 30 dicembre 1856, a. IX, n. 360.

<sup>18</sup> In quel periodo, Carlo Alfieri collaborava al nuovo *Risorgimento*, diretto da Pier Carlo Boggio (1 aprile 1856-31 marzo 1857) e all'*Indipendente*, nato il 7 dicembre 1856 come organo dell'« opposizione amministrativa ».

<sup>19</sup> Ottavio Pallio di Rinco.

485.

Le 25 janvier 1857

Mon cher fils,

Je commencè une lettre que je finirai plus tard, pour gagner du tems et être sûre de la fermer après demain.

J'ai reçu la tienne dernièrement, je me réjouis de tes 17 livres acquises, j'espère que cela prouve que ton estomac et ton foie fonctionnent bien. Tâche de les maintenir dans ces bonnes dispositions. Je ne trouve de vieux que certains de tes portraits; quant à ta personne, elle ne va pas au-delà de ton âge et j'espère qu'elle maintiendra cet accord très convenable. Je m'afflige de la déchéance du pauvre Gib et désire qu'il prolonge sa vieillesse un peu morose; j'aurais une véritable peine si sa pauvre existence venait à être coupée, il me semble qu'il te manquerait quelque chose si tu arrivais sans lui, la fête ne serait pas complète.

Je suis bien fâchée de tes pots cassés, décidemment on ne sait pas emballer chez nous. Je suis cependant toujours étonnée de l'ad-

miration qu'excitent ces *ciarafi*<sup>1</sup> en Angleterre; enfin, tant mieux que tu sois dédommagé de tes dépenses par l'approbation des amateurs.

On m'a apporté les Vinovo dont je t'avais parlé. Il y a d'abord quatre tasses à thé avec soucoupes, sucrier, cafetière et pot à lait avec paysages rouges; puis deux petits vases à fleurs, peints d'assez mauvais goût, mais la marque est rouge et le livre dit positivement que la marque est bleue. Puis il y a deux vases qui ressembleraient à deux terrines un peu étroites et un peu hautes, pourtant sans couvercle. Le fond est blanc et il y a des bouquets bleus que l'on voit à peine; ceux-ci ont la marque bleue, mais on en demande encore cher et je ne sais s'ils valent un prix. Pour des tasses à petits bluets qui étaient tout à fait caractéristiques, je n'ai encore pu en trouver.

J'ai vu dans les journaux l'arrivée d'une Fialine<sup>2</sup>; je ne sais si c'est ce que l'on attendait. J'ai regardé dans monsignor della Chiesa<sup>3</sup>, mais il n'y a pas de traces des S. Michel. Plus d'une famille portait ce titre, nom de terre; les Morozzo S. Michel, qui sont éteints, les Rebuf S. Michel finis aussi. Il y a encore les Curbis S. Michel, mais de tout cela le livre n'en parle pas; je ne crois pas qu'ils remontent bien haut, moins les Morozzo, qui prétendaient être des Morozzo Bianzé, j'ignore sur quel fondement. Je ne sais s'il y a maintenant à Turin quelqu'un qui soit fort en généalogie; celui qui était professeur de toutes les généalogies de tous les pays c'était mon grand père Duc, et *Barba Carlin* en avait retenu quelque chose. L'avocat Davico avait des connaissances en ce genre, mais il est mort aussi, et maintenant on ne s'occupe plus de ces sortes de choses. Ce que je ne sais comprendre c'est la disparition du livre de Lagnasc, j'irais volontiers consulter à cet égard la Somnambule<sup>4</sup>, si le magnétiseur ne nous avait écrit dernièrement une *stoccata*<sup>5</sup>, qui me retient de me mettre en rapport avec lui et sa cliente, assez jolie.

Pendant que j'écrivais, voilà qu'on m'a remis le paquet que tu m'as adressé par les Castions<sup>6</sup>. C'est superbe et j'ai regret que tu t'en sois privé, mon cher fils, il est plus digne de figurer dans tes collections, le bel étui, qu'entre mes mains, moi qui me fais tous les jours plus obscure et ignorée. Je ne t'en remercie pas moins de tout mon cœur. Je te raconterai puis mes autres bouquets.

Nous devons avoir à dîner mardi les Alfieri, l'Amis, les Arconati et Max, mais pour celui-ci je le laisse inviter par son frère, crainte de commettre encore quelque maladresse. Joséphine s'est assez tre-moussée ces jours derniers, mais hier au soir elle était rendue et sur le grabat. Nous ne savons encore qu'augurer de son état.

Notre banquet est comme le festin de l'Évangile. Les invités ont de bonnes raisons de s'excuser: madame Arconati vient de perdre sa sœur Greppi<sup>7</sup>, Max a la goutte au pied<sup>8</sup>, Joséphine menacée de la saignée. Il vaudrait mieux ne plus parler de naissance à notre âge, mais c'est le respect humain qui nous retient dans l'ornière, malgré notre conviction. Nous avons prié Ciccio et ton père voulait inviter Plezza, s'il le trouve au Sénat; j'ai un peu regimbé, puis je me suis résignée.

Il fait un tems détestable, dont je me ressens. Nous avons déjà des montagnes de neige, qui rendaient la circulation de la ville assez difficile, il en est encore tombée une quantité aujourd'hui. Cela n'empêche pas qu'il y ait bal de société ce soir chez Trombetta, bal des pauvres demain au grand théâtre et bal après-demain chez les Pallavicini Mossi. Je ne sais si on pourra encore danser vendredi chez la marquise de Carrail.

Le Roi est parfaitement reçu à Nice<sup>9</sup>: il doit revenir par terre ayant fort souffert de la mer qu'il a toujours mauvaise, mais la route de la corniche ne vaudra guère mieux. A Milan on recrute des *plaudenti a furia di swanziche*, on les fait venir de partout, mais les Milanais se taisent, et les gens aisés restent chez eux. Pas moyen de combiner la moindre fête<sup>10</sup>: 27 dames se sont fait présenter, dont huit piémontaises, génoises ou savoyardes. L'Empereur ne dit que des choses qu'il ne faudrait pas dire, que la mauvaise humeur lui dicte, il est jugé maintenant et pas à l'honneur de son intelligence. Dès qu'il se montre dans une ville de Lombardie, cette ville souscrit ce jour-là pour nos canons. J'ai vu la photographie du monument Milanais que fait Vela<sup>11</sup>, il est simple et bien entendu. On a inscrit *Via Milano* sur les coins de vie d'Italia et voilà que les opposans disent que c'est en honneur d'Agésilao Milano<sup>12</sup> qu'on a mis ce nom à la rue: le *Municipe* jure que c'est sans malice, j'espère que l'on mettra *via di Milano* pour faire cesser les mauvais bruits.

Je voudrais savoir quels sont les journeaux que tu reçois, pour ne pas te répéter les nouvelles que tu sais d'ailleurs, et te fournir celle qui te manqueraient. Salvator est venu à Nice voir le Roi et Cavour, c'est lui qui a apporté l'étui. Si je ne fais pas la chasse aux maris, ma foi il ne s'en faut guère. Je m'informe de tous ceux que j'entens nommer, mais je ne trouve pas grand chose qui vaille. Pour le quart d'heure je suis à la piste du marquis d'Angrognia<sup>13</sup>, bon parti, maison en ville, belle campagne, 30 ans; on le dit bon garçon, de bonnes manières, uniquement occupé de chevaux, ceci

pourrait être pis, pourrait être mieux, mais il ne faut pas faire difficultés de tout. Le plus difficile pour moi est toujours d'attacher le grelot, cependant je m'y essaie.

Mardi 27

Me voici à la fin de cette grande journée, où j'ai eu bien des déceptions. La plus contrariante est que ton père n'était pas assez bien pour jouir de la fête, il en a éprouvé de la fatigue; il ne s'agit pourtant que d'un simple rhume qui se passera, j'espère, avec un peu de soins et de remèdes de bonne femme. Le dîner était bon et s'est bien passé. Joséphine est venue, elle va à tous les bals! Elle m'a donné une bonbonnière émaillée (moderne). Charles une corbeille de bonbons, mon frère deux grands vases en cristal et bronze et l'Amis une corbeille en cristal et bronze. Depuis huit jours j'avais été bien détraquée, aujourd'hui cela va mieux.

Le jeune Casati<sup>14</sup> diplomate est mort à Madrid de la scarlatine en quatre jours. Ses parens, qui pleuraient toujours son frère mort en Crimée, sont abîmés de douleur. Ferrero me charge de te dire qu'il attendait aujourd'hui ou demain le compte de Dupré et te l'expédierait la semaine prochaine. En attendant il a dû recevoir 100 francs pour le compte de Festa. Le chemin de fer jusqu'à Busca est, dit-on, à l'étude.

Adieu, cher fils, je t'embrasse de bon cœur.

<sup>1</sup> In piemontese significa « cianfrusaglie ». Costanza allude ironicamente al gusto per il collezionismo del figlio. In quegli anni fioriva un tipo di collezionismo internazionale, intrecciato alle vicende diplomatiche. Anche Hudson e Gladston erano appassionati di porcellane (cfr. *Emanuele Tapparelli d'Azeglio, nobile diplomatico, collezionista e mecenate*, in *Cent'anni del Museo di Casa Cavassa di Saluzzo*, Saluzzo, 1985).

<sup>2</sup> La duchessa Albine-Marie-Napoléon-Egle Fialin de Persigny, nata Ney de la Moskowa, moglie dell'ambasciatore francese a Londra aveva avuto una bambina. Emanuele d'Azeglio ne aveva dato notizia a Cavour il 15 gennaio (C. CAVOUR, *Epistolario*, XIV, t. 1, p. 25).

<sup>3</sup> Agostino Francesco Della Chiesa scrisse una importante *Descrizione del Piemonte* e diverse opere sulle famiglie nobili del Piemonte (cfr. lett. 6, nota 2).

<sup>4</sup> Costanza aveva assistito ad alcune « sedute di sonnambulismo » (cfr. lett. 475).

<sup>5</sup> Piemontese: « colpo », sta per richiesta di denaro.

<sup>6</sup> In una lettera del 14 luglio 1857 a Costanza, Emanuele parlerà della presenza a Londra dei conti Francesco e Virginia Verasis di Castiglione, e del grande successo personale di quest'ultima (A. COLOMBO, II, p. 168).

<sup>7</sup> Teresa Trotti Bentivoglio, moglie del conte Antonio Greppi, figlia del marchese Lorenzo e sorella di Costanza Arconati e Margherita Collegno.

<sup>8</sup> La gotta tormentò Massimo per alcuni mesi; il 4 aprile, da Torino, egli scrisse a Luisa: « Ho la gotta, [...] ma col mio sistema di trovar consolazione per tutto, dico altresì che Carlo V l'aveva, e Antonio de Leyva e Colombo, che pure partì con essa, dopo i cinquant'anni, per scoprire quello che si trovò poi essere l'America » (G. CARCANO, p. 484).

<sup>9</sup> Al suo arrivo a Nizza, il 22 gennaio, Vittorio Emanuele passò in rassegna la Guardia nazionale; alla sera intervenne al concerto offerto in suo onore nella Villa Avigdor dall'imperatrice madre di Russia (cfr. lett. 480, nota 10). Il viaggio del re a Nizza si concluse il 29 gennaio.

<sup>10</sup> Si riferisce ai tentativi di festeggiamento in onore di Francesco Giuseppe, in viaggio ufficiale in Lombardia (cfr. lett. 484, nota 12). Lo stesso giorno dell'arrivo dell'imperatore a Milano, venne dato l'annuncio ufficiale che gli esuli milanesi avevano sottoscritto 7.000 lire per i cannoni di Alessandria e offerto al Municipio di Torino un monumento all'esercito sardo.

<sup>11</sup> Lo scultore Vincenzo Vela (1820-1891), allievo dell'Accademia di Brera, fervente patriota, nel 1853 si trasferì a Torino dove insegnò all'Accademia Albertina. Nell'ambito della sua copiosa produzione è da ricordare il monumento all'esercito sardo del 1857.

<sup>12</sup> Cfr. lett. 484, nota 13.

<sup>13</sup> Probabilmente Carlo Felice Luserna d'Angrogna (1829-1905), gentiluomo di corte della duchessa di Genova.

<sup>14</sup> Antonio, secondogenito di Gabrio Casati, morì improvvisamente a soli ventinove anni. Suo fratello maggiore, il capitano Girolamo Casati (n. 1825), era morto di colera in Crimea il 20 giugno 1855.

486.

Mardi gras 1857 [24 febbraio] <sup>1</sup>

Mon cher fils,

Je viens finir mon carnaval avec toi, il est neuf heures et tout le monde est parti, je viens donc te grifonner deux mots et te donner les nouvelles du pays.

Jamais carnaval plus *clamoroso* que celui-ci. On s'en est donné tout le tems à se trémousser sans trêve, mais ces derniers jours on a fait les cents coups avec tout le sérieux et le sang froid que notre caractère exige. Pour mon compte, je n'avais rien trouvé à faire d'extraordinaire, pourtant dimanche j'ai eu l'idée d'aller voir les mascarades du corso, chez l'Empio. J'ai été très satisfaite du Comte Vert et sa suite, très beaux costumes, un beau char, enfin c'était très bien. C'est le commerce qui a fait cela. Après nous avons eu les officiers de l'école d'équitation en Pierrots: ce n'était pas sublime, mais à la portée de toutes les intelligences, aussi ont-ils été fort goûtés et applaudis dans leur carrousel de place Château.

1561

Je suis rentrée après cela parce que j'étais fatiguée et aujourd'hui j'ai été voir le reste. Il s'agissait d'Abd-El-Cader<sup>2</sup>-Vallombrosa avec une suite de bédouins: costumes et chevaux étaient fort distingués, on a exécuté une fantasia<sup>3</sup>, qui a eu beaucoup de succès. Il y avait puis bien d'autres mascarades en voiture et un corso très nombreux sinon luxueux. Hier au soir, il y a eu grand bal masqué et costumé au grand Théâtre: on m'a dit la fête magnifique, il y eut sur les 5 heures un commencement d'incendie, qui causa un peu de panique, mais nos bédouins, toujours prêts au feu, montèrent à l'assaut et en eurent bientôt fini. Il y avait un monde énorme à Turin, on ne circulait qu'avec peine sous les arcades. Les Milanais voulaient venir avec leur équipage, mais on leur a refusé les passeports. On aura beau faire en Angleterre, on ne persuadera jamais aux Lombards qu'ils sont contents de vivre sous l'Autriche.

Ma dernière semaine de carnaval a été peu satisfaisante: j'ai ajouté à mes malaises une névralgie qui me paralyse une grande partie de la journée, il en faut prendre son parti et lui laisser faire son cours.

Ferrero a pris ton *triptico* qu'il fera partir au premier jour. L'oncle César te le cède en te remerciant, vu qu'il y a deux ou trois autres tableaux du même auteur. Il te conseille de faire écrire derrière la toile *Galerie Solaro*, car c'était une vraie galerie et qui était connue. Ton père a vu ce tableau et l'a approuvé.

A Paris, il paraît que l'on s'en donne, Isabelle est fort admirée, mais cela ne nous avance guère. Colli<sup>4</sup> doit aller à Londres, j'espère que tu auras occasion de lui faire quelques politesses, pour ne rien négliger de ce qui pourrait nous le ramener, car je ne trouve rien qui le remplace. Il y a eu ici ces jours passés des espèces de glorieuses au club. Toute la direction s'est retirée, on en a nommée une autre et je présume que cela marche comme auparavant.

On m'a confié à l'oreille, ce soir, que Charles avait eu un duel avec un prince Della Rocca napolitain; le dit prince avait été invité à la dernière fête de Cavour, mais on n'avait pas voulu de sa femme, française, à cause des antécédens. Elle n'a pas moins voulu s'introduire au bal et a demandé à se faire présenter à Joséphine, qui s'y est refusée. Nonobstant, elle est entrée disant, on prétend, que dans un pays de liberté elle avait droit d'aller où elle voulait. Après cela y a-t-il eu encore quelque propos de Charles, je l'ignore, mais il paraît que le prince l'a appelé sur le terrain pour recevoir une blessure à la main. Je suis toujours aise que Charles ait plutôt donné que reçu. La grossesse de sa femme semble tout à fait confirmée, elle ne s'en est pas moins trémoussée tous ces tems.

Je suis charmée que le carême arrive, dans l'espoir qu'elle se tienne un peu plus tranquille.

Il me semble que la saison des enlèvemens devrait être passée pour Gibolino, il paraît que la vieillesse ne l'a pas rendu plus prudent, c'est un impôt que l'on prélève sur toi. L'oncle te prie, bien à ton loisir, de voir si l'on trouve le livre ici crayonnée, bien entendu cette édition et non une autre. Ton père va bien, il s'est fort amusé des mascarades.

Adieu, cher fils, je suis fort aise qu'on garrote moins et te souhaite tous les biens possibles en t'embrassant.

<sup>1</sup> Il giorno e il mese furono aggiunti da Emanuele.

<sup>2</sup> L'emiro Abd El Kader (1807-1883) guidò la guerra santa in Algeria contro i francesi, fu sconfitto e fatto prigioniero nel 1844.

<sup>3</sup> Il vocabolo « fantasia », entrato nella lingua francese, è il titolo di un quadro di Delacroix (1833), dall'arabo *fantaziya*, che descrive una evoluzione di cavalieri che, al galoppo, scaricano i loro fucili e gridano per celebrare una festa.

<sup>4</sup> Probabilmente uno dei figli del marchese Vittorio Colli di Felizzano: Corrado (1829-1883), Giuseppe (1830-1884), Carlo (1826-1890).

487.

Le 29 mars 1857

Mon cher fils,

Il y avait longtems que je ne recevais plus rien de toi, enfin ta dernière m'est arrivée avant-hier, je vais tâcher d'y répondre catégoriquement. D'abord, je voudrais que tu fusses quitté de ton torticolis, et je suis contrariée que tu aies tant d'occasions de faire de ces sortes d'acquisitions, grâce au climat et aux étiquettes. Je voudrais pouvoir te donner un rayon de notre soleil, qui nous vaut depuis quelques jours une température fort tiède et un premier mouvement dans la végétation. Au reste, nous avons eu lundi<sup>1</sup> *i pataràss de mars*<sup>2</sup>, mais j'espère que nous en avons fini avec la neige.

Je pense que vous allez être bientôt quittes de vos élections et de tout le bacchanal [*sic*] qu'elles comportent; que la bonne harmonie régnera de nouveau dans les ménages et les familles, que lord Palmerston n'aura pas à revenir de ses convictions.

On m'a écrit de Milan, il y a quelque tems, que l'on nous di-

sait consternés de la perspective de la chute de Lord Palmerston. J'ai répondu que nous étions fort tranquilles à cet égard, d'abord parce que nous n'y croyons pas, qu'ensuite nous avions la Nation anglaise pour nous et que tous les ministères nous ménageraient. Je fais pourtant des vœux pour le Ministère actuel que nous connaissons, seulement je voudrais qu'ils se montrassent moins dupes de l'Autriche. Ils ne le seront peut-être pas en réalité, mais de parler des concessions de l'Autriche en Lombardie qui n'ont été que de vraies déceptions, nous font perdre patience. Je me rappelle du tems où les Milanais passaient pour des gens qui ne savaient que manger, boire et se divertir; on les appelait *pacion* et *busecon*<sup>3</sup>, au reste fort débonnaires et incapables d'idées sérieuses. Mais ce régime les a tellement vexés et avilis qu'à la fin ils se sont rebecqués et maintenant ils sont *malegn*<sup>4</sup> comme diables, et ne songent plus qu'aux niches, faute de mieux, qu'ils peuvent faire à leurs ennemis. A Venise on a trouvé moyen de solemniser l'anniversaire du départ des Autrichiens en 48, au théâtre et sur les places publiques, moyennant une quantité de petits ballons volants tricolores, qui surgissaient de tous côtés à la grande stupéfaction des *patan*<sup>5</sup>, qui ne savaient de quel côté courir et à la aussi grande satisfaction des indigènes. On a même été hisser un drapeau tricolore sur l'*antenna* de la colonne S. Marc, d'où on a eu grande peine à l'enlever et l'hilarité du public n'y a pas fait faute.

Le comte Paar<sup>6</sup> est parti aujourd'hui. C'est un homme parfaitement prudent, réservé et poli, ainsi que Mr de Bruck<sup>7</sup> son secrétaire. On lui rendait justice, mais il n'était pas sur des roses et il ne sera pas fâché d'être débarrassé de nous. Il emporte un bien beau Luvini<sup>8</sup>, qu'il a au reste dûment payé de son argent. Si les journaux voulaient trouver un autre thème à traiter que cette aigre polémique, maintenant que la matière semblerait épuisée, il n'y aurait pas à le regretter, mais je crains que on ne la juge inépuisable, surtout que la plupart de ceux qui écrivent sont des Lombards, qui ne rêvent que plaies et bosses.

Quand j'aurai une occasion, je t'enverrai la photographie du monument lombard de Vela<sup>9</sup>. Il y a encore l'inscription, mais on ne la mettra pas sur le monument<sup>10</sup> d'après la note de Cavour. Les Milanais se sont contentés de faire le monument sans l'inscription, quoique d'abord ils tinsent plus à l'inscription qu'au reste. Mais ils ont dit que le comte Buol l'avait constatée lui-même et que cela suffisait.

On nous a apporté les photographies des peintures de Lagnasc,

mais c'est une véritable *sporcheria*, où l'on ne distingue absolument rien, et que par conséquent nous ne t'enverrons pas même. L'artiste s'excuse sur le vent, sur ce qu'il ne pouvait pas placer sa machine etc., et il offrirait de les copier à l'aquarelle, mais ce serait naturellement un autre prix et j'ignore ce qu'il serait capable d'exécuter. Tu diras ton avis; quant à le loger et nourrir au château, ton père s'en chargerait.

Mardi 31

Je n'ai pas pu finir ma lettre ces jours-ci, j'aurais aussi voulu te renseigner sur les commissions, mais je ne le puis encore complètement. J'ai parlé avec l'Amis de l'affaire qu'il aurait dû traiter avec Pettinengo<sup>11</sup>, mais c'est l'homme des difficultés et comme je me trouve souvent plus expéditive que ces messieurs *Cacca dubii*<sup>12</sup>, sauf respect, j'irai tout bonnement chez la baronne, que je vois quelquefois, et lui dirai l'affaire sans tant d'embaras. L'Amis voulait que je fisse semblant de ne rien savoir, il vaut mieux y aller rondement d'autant qu'il n'y a rien qui attaque le caractère du jeune homme, seulement j'ai attendu, pour être sûre, que le Pettinengo aurait rempli sa mission.

Hier, j'ai été voir le modèle du monument *Vela*: il est magnifique d'expression calme et énergique. Ce matin j'ai eu la visite de Mr Joseph, il part demain et reviendra dans dix jours; à son retour je lui montrerai le musée chinois, que je tiens serré pour que l'on ne me brise pas tout, et je l'introduirai chez mon frère. Aujourd'hui il n'a vu que ce qui est épars dans l'appartement. Ce qui étonne toujours les étrangers c'est l'élévation de nos chambres.

Ton père me charge de te demander si on trouve à Londres de petits livres, qui traitent de l'économie politique, élémentaires, destinés aux écoles. Il faudrait quelque chose de court, simple et facile pour l'intelligence des enfans. Si cela se trouve, tu lui feras plaisir de les lui envoyer. Charles demande si tu voudrais bien payer 12 livres à une personne qui se présenterait chez toi, munie d'un billet pour les recevoir, il les verserait ici entre les mains de Ferrero.

On a été peu brillant ici à l'hôtel Alfieri. Joséphine a été saignée deux fois pour *angine*<sup>13</sup>, elle commence à sortir, mais elle est bien fatiguée. Mon frère a eu aussi deux saignées pour fluxion et forte fièvre, il a brusqué sa convalescence et a repris la fièvre, il a encore la figure un peu enflée, cependant il me semble qu'il se disposait à aller au Sénat aujourd'hui. Je ne suis pas encore tout à fait quittée de ma névralgie, quoique réduite à peu de chose, les

variations de température en seront le motif. Ton père va bien et travaille fort à son illustration de la *Galerie*. Maxime a eu sa troisième petite attaque de goutte, mais c'est passé. Il a fini un grand tableau<sup>14</sup>, et on trouve que c'est un de ses meilleurs.

Adieu, cher fils, je te souhaite bonne santé et bonne conscience et prie de tout cœur pour l'une et l'autre. Je t'embrasse affectueusement.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 514-516.

<sup>1</sup> 23 marzo.

<sup>2</sup> Locuzione dialettale che indica i larghi fiocchi di neve, molto acquosi, caratteristici delle neviccate di marzo.

<sup>3</sup> Paciocconi, pancioni.

<sup>4</sup> Maligni.

<sup>5</sup> Bambini, ragazzi.

<sup>6</sup> Al conte Ludwig von Paar, incaricato d'affari austriaco a Torino, il 10 febbraio il ministro austriaco Buol aveva trasmesso una vivace nota di protesta per il monumento all'esercito sardo, che i lombardi avevano deciso di erigere, per le manifestazioni di italianità da parte dei sudditi di altri stati dopo il Congresso di Parigi, e per il contegno della stampa. Il conte Paar fu richiamato da Torino alla fine di marzo, « perché la dignità dell'Imperatore non tollera che il suo rappresentante continui a essere testimonia di quanto si svolge a Torino » (J. A. VON HÜBNER, *Nove anni di ricordi*, cit., p. 443). Nel comunicare ufficialmente la notizia a Emanuele il 23 marzo 1857, Cavour espresse nei confronti del Paar quasi le stesse considerazioni di Costanza: « [...] il avait su se concilier l'estime universelle par sa conduite prudente, sage et conciliante » (C. CAVOUR, *Epistolario*, XIV, p. 119).

<sup>7</sup> Il segretario di legazione austriaco a Torino, barone Karl de Bruck.

<sup>8</sup> Il pittore lombardo Bernardino Luini (1485-1532), noto soprattutto per i suoi affreschi.

<sup>9</sup> Cfr. lett. 485, nota 11.

<sup>10</sup> Il monumento all'*Alfiere Sardo* dello scultore Vincenzo Vela era stato offerto dai fuoriusciti milanesi al comune di Torino e il 15 gennaio 1857 il Consiglio aveva accettato « con esultanza » quel « voto di ammirazione e di affetto al valoroso esercito sardo ». La statua fu collocata in piazza Castello, davanti a palazzo Madama. L'iscrizione « I Milanesi all'esercito Sardo - il dì 15 gennaio 1857 » fu coperta con una lastra di marmo che venne tolta solo nel 1859, dopo l'armistizio di Villafranca.

<sup>11</sup> Il colonnello d'artiglieria Ignazio De Genova di Pettinengo, direttore della direzione generale del materiale e dell'amministrazione militare.

<sup>12</sup> Locuzione dialettale che significa persona incerta, insicura.

<sup>13</sup> Sottolineato nell'autografo.

<sup>14</sup> Probabilmente è il quadro *La città di Taormina, le ruine del suo teatro, la costa orientale della Sicilia bagnata dal mar Jonio sino all'Etna, con episodi*

*di re Vittorio Amedeo II festeggiato dai suoi nuovi sudditi, eseguito dietro commissione del re ed esposto a Torino nel 1857. Il quadro era alto 1,70 e largo 2,20 (Mostra dei dipinti di Massimo d'Azeglio, fatta a cura del Municipio di Torino nel palazzo Carignano, Catalogo, aprile 1866).*

488.

Le 2 mai 1857

Cher fils,

Il y a un siècle que je ne t'écris plus, mais j'attendais toujours le retour de Mr Joseph et je n'en entens plus parler, de façon que je prens mon parti de t'envoyer une petite lettre en attendant et la réponse de la baronne que je comptais lui remettre, ainsi qu'un petit document de famille que je garde pour une autre fois.

Heureusement tu as reçu une longue lettre de ton père, de façon que tu n'as pas eu à t'inquiéter pour notre compte. Je vais mieux pour la santé et suis délivrée de ma névralgie après une insistance de six semaines. J'ai été assez occupée ces derniers tems et ai pu vaquer à mes petites affaires. J'ai même voyagé, ce qui est beaucoup plus extraordinaire. Mercredi<sup>1</sup> j'ai été à Verceil et suis rentrée chez moi le soir. Depuis longtems je promettais une visite à Mme de Casanova, et je n'avais jamais pu la combiner; maintenant il y a aussi à Verceil l'ainée des Costiolles<sup>2</sup>, devenue comtesse Quinto, qui a toujours été malade depuis qu'elle est mariée, ce qui a fait que ses parens vont continuellement la voir; je me suis donc arrangée pour y aller avec Charles Giriodi et sa sœur Grésy<sup>3</sup>. J'ai été très contente de mon expédition, seulement la pluie ne m'a guère laissée sortir et c'est dommage, car il y a beaucoup de choses intéressantes à voir dans cette ville bien plus italienne que Turin. Ce sera pour une autre fois.

J'ai reçu tout ce que tu m'as adressé, je me faisais une autre idée de Lord Palmerston. L'Amis pense qu'il a dû être très séduisant dans sa jeunesse, et Max ne l'a pas trouvé très ressemblant, mais bien Lord John.

En fait de portrait, j'ai enfin celui d'Isabelle; la figure est très ressemblante, mais sa belle taille a subi un raccourci que je ne sais à quoi attribuer, mais qui n'est pas du tout à son avantage.

Je suis en train de suivre une affaire pour cette chère enfant; je ne sais si elle aboutira, ce ne serait pas dans le pays, mais en Toscane; toutes les conditions seraient excellentes, il n'y aurait que la distance contre et cela me regarde plus que personne, mais j'aime

mieux la savoir bien de loin, que de la voir mécontente près de moi. On doit se rencontrer à Paris le mois prochain.

A la maison Alfieri on va tolérablement. Joséphine est arrivée cahin-caha à finir son septième mois sans rester en route. La petite est guérie de sa rougeole, et mon frère est dans son train habituel, qui n'est pas malheureusement très brillant. Charles fait en même tems l'homme d'état, le lion, l'homme à bonnes fortunes, le censeur etc. et s'arrange toujours pour être incommode. L'Amis est enfoncé dans sa Chambre: il est vrai que les discussions sont graves. Le Sénat adopte héroïquement sans discussion, cependant il paraît que l'on discutera ce que l'on appelle la loi de l'usure<sup>4</sup> et celle de la Spezia<sup>5</sup> après les fêtes du Statut. Je suis souvent scandalisée du ton de vos journaux, même quand ils tombent sur nos adversaires, je n'aime pas que l'on avilisse l'autorité, toutes sont solidaires et on en accepte déjà si peu, et pourtant elle est nécessaire.

Le Vinovo, que ton père voulait t'expédier, ne nous est pas encore arrivé, il paraît qu'on a de la peine à le compléter; c'est singulier comme cette porcelaine a été anéantie. Il faudrait que quelque capitaliste étranger se chargeât de remonter cette manufacture, elle devrait donner de bons résultats.

On dit que ce mois-ci nous devons aller à Paris en 28 heures: 15 de Turin à Aix et 13 d'Aix à Paris<sup>6</sup>, mais je crois qu'il y a bien de la neige encore au Moncenis et je n'ai pas vu qu'on ait fixé encore le jour de l'ouverture du chemin par Culoz. Ici il n'est question que de nouveaux chemins de fer, mais le tronç de Busca me semble abandonné, nous irons à Centallo.

Adieu, cher fils, je désire que tu me donnes de bonnes nouvelles de ta santé et je t'embrasse de cœur.

Parzialmente edita in A. COLOMBO, II, p. 167.

<sup>1</sup> 29 aprile.

<sup>2</sup> La contessa Emilia Avogadro di Quinto (n. 1825), primogenita di Francesco e Costanza Crotti di Costigliole.

<sup>3</sup> Carolina Giriodi (1827-1889), moglie del marchese Luigi Asinari di Grésy.

<sup>4</sup> La legge sull'abolizione della tassa degli interessi convenzionali, presentata alla Camera il 9 gennaio 1857 dal ministro di Grazia e Giustizia De Foresta, era stata approvata il 13 marzo; presentata al Senato il 31 marzo, fu approvata il 28 maggio.

<sup>5</sup> L'8 maggio 1857, la Camera approvò con 95 voti contro 54 il disegno di legge per il trasferimento dell'arsenale della marina da guerra da Genova a La Spezia.

<sup>6</sup> L'anno precedente la compagnia Vittorio Emanuele si era obbligata, con

apposita convenzione, a costruire il tratto Culoz-Chambéry-San Giovanni di Moriana-Modane, e ad apprestare un tramway su strada per il passaggio del Moncenisio.

489.

10 mai 1857

Mon cher fils,

Mr Joseph est à Turin, où je sais qu'il fait des affaires, mais il ne s'est pas laissé voir. On me dit qu'il y a une occasion pour Londres: je t'envoie donc la Croix que ton père t'avait annoncée, et qu'il pense pouvoir être allusive à la bataille de Vienne de J. Sobieski<sup>1</sup>, et une ancienne monnaie des marquis de Saluces que tu pourras faire luire aux yeux du Persigni. Quant au document de famille, je ne sais ce qu'il est devenu, heureusement ce n'était pas important et je crois que Ferrero pourrait les refaire.

Nous sommes en plein Statuto<sup>2</sup>, le défilé s'opère actuellement, j'entens les décharges; malheureusement il *piuvsina*<sup>3</sup>, depuis bien des jours il pleut à tous momens, il fait froid, ce qui nous cause bien des déchets et le monde est de mauvaise humeur. Jusqu'à présent, le tems avait épargné les fêtes nationales, il paraît que ce prestige s'en va aussi. L'année ne s'annonce pas bien sous le rapport céréales, les blés sont pauvres, les foins misérables, les mûriers malades. On espère que la vigne sera meilleure. Voilà la sixième année mauvaise, il y a bien de quoi être de mauvaise humeur.

Les santés vont assez bien chez nous, à la maison Alfieri on est debout. L'Amis est à cheval avec le Prince de Carignan et la garde nationale. La rue du Pô est fort parée, il y a beaucoup de monde. Il y aura courses et illuminations. Je pense que je ne verrai rien du tout, le tems n'invitant pas à être dehors.

Adieu, cher fils, porte-toi bien, nous t'embrassons fort.

<sup>1</sup> Giovanni III Sobieski (1624-1696), re di Polonia. Strinse con Leopoldo I d'Austria e papa Innocenzo XI un'alleanza contro i turchi e nel 1683 liberò Vienna dal loro assedio.

<sup>2</sup> Il programma delle feste per celebrare la ricorrenza della concessione dello Statuto prevedeva, come ogni anno, oltre alle funzioni religiose, le sfilate della Guardia nazionale, dell'esercito, degli studenti e delle corporazioni di arti e mestieri, anche luminarie e corse di cavalli.

<sup>3</sup> Piemontese: «pioviggina». La pioggia «che tutti stoicamente sopportano [...] per buona ventura fu di breve durata» (*L'Opinione*, 11 maggio 1857, a. X, n. 130).

Mon cher fils,

J'ai reçu ta dernière lettre, pendant qu'elle cheminait tu auras reçu deux mots de moi, que j'ai remis avec une petite boîte à un quidam quelconque ami de Cuttica, qui te l'aura j'espère donnée. Tu ne m'a pas dit si le maestro Riccardi t'avait remis le monument de Vela, dont je l'avais chargé. Mais c'est le tic de toute ma descendance de ne jamais accuser réception de ce qu'ils reçoivent.

Joseph est revenu chez moi, je lui ai fait voir le musée chinois, il a été chez l'oncle et il te rendra compte de ses impressions. Il était fort scandalisé du brocanteur de la rue S. Thérèse, qu'il appelle *Beniamino*, qui avait vendu en son absence ce qu'il lui avait dit de lui garder. C'est que je suis persuadée que le brigand aura vendu aussi le Vinovo que ton père croyait avoir accaparré, car je n'en entens plus parler. Ton père a craint de se montrer trop empressé, et je crains moi que nous aurons aussi été dupes.

Je t'écrivais la dernière fois que le Statuto<sup>2</sup> ne s'annonçait pas trop bien. Il a eu mauvaise chance cette année. Le matin le défilé a été légèrement arrosé. Plus tard, les courses s'exécutaient dans un *pantan* et les dames prenaient un *semicupio*, qui ne se trouvait pas au programme. Toutes leurs belles parures furent absolument perdues. Le lundi<sup>3</sup> on avait préparé une charmante illumination à la rue de Pô. C'était joli à voir même de jour. La rue était toute occupée par d'énormes lambrequins rouges, bordés d'or, accompagnés d'immenses guirlandes de grosses campanules blanches contenant de petits globes rouges et verts en guise de pétales. Sur terre, dans les intervalles, des candélabres en verre blanc garnis de petits globes rouges. C'était vraiment joli et nous nous propositions de bien jouir, le soir, de ce charmant spectacle.

Nous sortimes, ton père et moi, après 7 heures pour aller au salut à S. François de Paule. On finissait d'éclairer et c'était vraiment délicieux de fraîcheur et de bon goût. Nous étions enchantés et très fiers de ce que l'on dirait de nous. Le salut finissait, nous entendons un coup de tonnerre, qui nous alarme beaucoup. Nous sortons et nous trouvons une averse abominable, pluie, grêle, éclairs et tonnerre et tout éteint comme de raison. Nous étions si mortifiés que j'en aurais pleuré. C'était si beau et personne ne l'avait vu. La place Victor était éclairée par des figures superposées portant des corbeilles de fleurs naturelles. Place de S. Charles avait un lustre de cristal à chaque arcade et des groupes dorés en candélabres. Enfin

le peu de personnes qui ont entrevu la chose, entre autres des russes à la suite de l'Impératrice, ont dit que *oncques* on n'avait vu si belle fête dans aucun pays. Ce soir doit arriver cette Czarine<sup>4</sup>. Elle n'a point accepté de fêtes. On lui avait seulement préparé une belle illumination, depuis le débarcadère jusqu'au Château, mais dans ce moment il pleut et tonne.

Après la déception de S. Statuto, le tems s'était remis et nous avons eu huit jours de chaleurs extraordinaires. Je présume que vous en aurez eu les miettes, mais il a plu le jour de l'Ascension, nous en subirons les conséquences.

Nous aussi, nous nous occupons de musique: d'abord les dimanches, de deux à quatre heures, nous allons chez le comte de Viry, où l'on fait de la très bonne musique strumentale [*sic*], on n'admet que des amateurs sincères pour auditeurs. Quelquefois la marquise Arconati fait exécuter des quatuors chez elle, rien que pour nous. Quelquefois aussi, notre jeune artiste nous donne un concert de piano le soir, et maintenant il nous est arrivée Marguerite de Lisbonne, et elle est à notre disposition. Mais je ne sais si je t'ai parlé d'une grande société pour l'*incremento* de la musique, donner des concerts et former des artistes, où l'on voulait absolument avoir ton père pour président, ce qu'il a formellement décliné; maintenant on est après combiner un statut, nous verrons si on saura entendre sans se brouiller.

A la maison Alfieri tout le monde est debout; nous allons entrer en neuvième<sup>5</sup>, ce n'est pas sans peine, nous vivons entre la crainte et l'espérance, comme il faut être pour faire son salut, mais dans ce monde on aimerait à être plus rassuré. J'ai promis de me trouver pour l'avènement, et pourtant ton père désire avancer de quelques jours l'arrivée au Roc cette année, je tâcherai de contenter tout le monde autant que possible.

Nous prenons grande part aux défaillances du pauvre Gib, c'est pénible de prévoir sa fin et de ne pas pouvoir lui faire comprendre qu'on le regrette. Le comte Malabaila, que je viens de voir chez lui, me semble à peu près dans le même état, mais au moins on peut lui faire comprendre qu'on s'intéresse à son sort.

L'Impératrice est donc arrivée hier au soir vers neuf heures. J'ai été donner un coup d'œil à la rue Neuve<sup>6</sup>, qui était éclairée par de grandes étoiles de gaz et des *drapelloni*<sup>7</sup> verts, qui ne s'apercevaient guère; le débarcadère et la façade du Sénat faisaient très belle figure. Avec ce tems pluvieux, je ne sais ce que cette Czarine pourra faire.

Maintenant adieu, mon cher fils, ton père te dit mille tendres amitiés, il voudrait bien avoir un flacon d'éther pour le mal de mer à donner à Marguerite, quand elle retournera à Lisbonne en septembre.

Edita in *Souvenirs historiques*, pp. 518-519.

<sup>1</sup> La data fu aggiunta dal figlio, nel margine della quarta pagina, ma la prima parte della lettera, fu scritta il 22 maggio, ossia il giorno in cui era previsto, per la sera, l'arrivo dell'imperatrice madre di Russia a Torino (quarto capoverso); la seconda il 23, con l'annuncio dell'arrivo dell'ospite augusto « hier au soir » (nono capoverso).

<sup>2</sup> Cfr. lett. 489, nota 2.

<sup>3</sup> 11 maggio.

<sup>4</sup> L'imperatrice madre Alessandra Feodorovna (cfr. lett. 480, nota 10, e lett. 484, nota 11) giunse a Torino il 22 maggio. Il 24 visitò la città in carrozza, accompagnata dalla principessa Clotilde, presenziò a un gran concerto in suo onore al teatro Regio, infine partì per la Svizzera il 25 maggio.

<sup>5</sup> Giuseppina Alfieri si avvicinava al momento del secondo parto.

<sup>6</sup> L'odierna via Roma.

<sup>7</sup> Drappi, panni.

491.

Le 13 juin 1857

Mon cher fils,

On vient de me dire que Gianotti<sup>1</sup> part demain pour Londres; je lui donnerai volontiers un mot pour toi et si je puis j'y ajouterai le cercle de la cloche de ma lampe verte, laquelle cloche, ou globe, on m'a brisée, et je pense que ce cercle sera nécessaire pour que tu puisses m'en envoyer un autre de mesure, la lampe étant toujours très bonne. J'avais eu l'idée de t'expédier tout cela par Mme Cigala, mais à son départ j'étais dans mon lit avec une opération de sangsues et je ne pus m'en occuper. Depuis quelque tems je me sentais aller à la dérive, j'ai fini par invoquer *Tarellin*, qui m'a condamnée aux bêtes, et maintenant je vais mieux pour ce qui tenait au sang. C'est aussi une bonne précaution pour la campagne, maintenant je sais que j'en serai quitte pour plusieurs mois.

Nous ne pouvons encore rien préciser sur notre départ; pour mon compte j'attens Joséphine, qui attend de son côté sa délivrance, elle est encore debout et dans un état passable. Charles est guéri et sort un peu. Ton père a reçu ta lettre et il répondra plus tard. Il va bien et aurait bonne envie de s'en aller. Nous avons déjà eu très

chaud, mais depuis S. Médard les orages sont fréquens. La comète ne nous a pas du tout dérangés<sup>2</sup>, dans le peuple cependant on était dans un certain émoi. On aura été à confesse, voilà tout.

Mercredi soir<sup>3</sup> nous avons eu un peu de musique, nous possédons notre prima donna Marguerite Bernardi, ensuite Mlle Prini a chanté, la petite Landy a joué et Mlle Franchi, puis un petit bonhomme de cinq ans a joué, bien pour son âge, il est haut comme la moitié de *Patouï*, qui est du même âge, et a l'air si chétif et si malheureux qu'il nous a inspiré à tous grande compassion. Je lui [ai] donné un joujou, qui l'a rendu fort heureux.

Tu ne m'as jamais rien dit encore sur tes projets pour l'été, ce qui ne me paraît guère de bon augure pour moi; mais tu sais assez quand tu peux venir le plaisir que tu nous fais, sans qu'il soit nécessaire d'insister là-dessus: je sens qu'il faut te laisser juge de l'opportunité des voyages; l'essentiel est que tu fasses ceux que ta santé peut exiger. Pense seulement que nous nous faisons vieux et infirmes et que l'avenir ne nous est guère garanti.

Je suis toujours occupée de mes projets pour Beo; j'ai vraiment, comme dit Salvator, *sudà mia camisa*<sup>4</sup>, pour le faire réussir, car si celui-là manque, la Providence aura sans doute encore quelqu'un en réserve, mais pour moi, je ne saurais plus qui trouver.

Salvator a pensé dernièrement avoir rencontré tout ce qu'il y avait de plus souhaitable, et il est sûr que l'affaire était sous plusieurs rapports très satisfaisante. Le jeune homme nous voulait, mais le papa ne nous a pas trouvés assez riches, quoique lui le soit énormément, et il a fallu revenir humblement à mon projet, heureux si nous pouvons le faire réussir.

Rappelle-toi de l'éther pour le mal de mer ou flacon ou recette pour que nous puissions pourvoir au retour de Marguerite à Lisbonne à la fin d'août.

J'attens d'un jour à l'autre la nouvelle de la délivrance de Paola<sup>5</sup>, qui coïncidera, je pense, avec celle de Joséphine, mais Paola ne m'inquiète guère, je pense que tout ira bien. On prépare chez nous aujourd'hui, dimanche, le reposoir pour la procession, mais le tems est à l'orage, nous en serons pour nos frais.

Adieu, cher fils, nous t'embrassons.

<sup>1</sup> Carlo Felice Gianotti era stato trasferito, col grado di segretario di legazione di 2<sup>a</sup> classe, dalla legazione sarda di Firenze a quella di Pietroburgo, ritornando così alle dipendenze del marchese Francesco Sauli, già suo superiore a Firenze.

<sup>2</sup> Da un articoletto dell'*Opinione* del 21 giugno 1857 (a. X, n. 168), risulta che la comète restò invisibile e che non mandò « a sfacelo il mondo ».

<sup>3</sup> 10 giugno.

<sup>4</sup> Piemontese: « ho sudato la mia camicia », cioè ho fatto molta fatica.

<sup>5</sup> Anche Paola Villamarina, come Giuseppina Alfieri, stava per partorire.

492.

Vendredi, 3 juillet 1857

Cher fils,

J'attendais l'arrivée des lettres de change que voilà pour t'écrire, ce qui m'a fait recevoir hier ta dernière lettre.

J'ai passé ces derniers tems dans une grande tribulation: ton père ayant été pris de toutes sortes de coliques, d'abord intestinales qui ne persistent pas. Deux jours après, d'une colique de foie avec *calcoli*, comme il y a deux ans, et celle-là aussi paraissait vaincue, lorsqu'il fut pris de coliques d'estomac très douloureuses, qui se répétaient et finirent par devenir continuelles. On lui a fait 4 saignées et deux opérations de sangsues, avec tous les autres remèdes que l'on pouvait tenter. Enfin, Dieu merci, mercredi<sup>1</sup> soir les douleurs l'ont quitté et voilà deux bonnes journées et deux bonnes nuits, qui l'ont bien reposé et me font espérer que nous soyons vraiment entrés dans une véritable convalescence. Nous attendons le moment de reprendre les eaux de Vichy, pour prévenir le retour de ces *calcoli*, dont il n'avait plus été question depuis deux ans, et qu'il avait négligé de prendre cet hiver. Il a affreusement souffert et moi aussi, mais nous sommes maintenant dans une phase tranquille avec l'espoir de continuer.

Hier matin Joséphine a donné le jour à une seconde demoiselle<sup>2</sup>, sans que je m'en suis mêlée, ne pouvant quitter ton père et la maison et me trouvant encore abîmée de fatigue. La mère et l'enfant me semblent en bon état.

Je ne suis pas contente de ce que tu me dis de ta santé. Il ne me semble pas que ton Schwalbach fasse un effet bien merveilleux et je déplore que tu doives vivre dans un pays et un régime, qui maintiennent des dérangemens dans tes organes. Fais bien tout ce que ta santé demande. Quant à venir pour 48 heures, je ne t'y engage pas du tout, ce serait pour toi fatigue et dépense, et pour moi 48 heures moins 5 minutes de serrement de cœur. J'espère que tu auras été délivré de ces incommodes chaleurs, puisque nous les avons eues aussi un moment, mais tant d'orages sont survenus qu'il fait souvent vraiment froid.

1574

Bossoli<sup>3</sup> est à Paris attendant le Duc de Hamilton, avec qui il doit aller en Suède; en attendant il travaille pour l'Impératrice. Il n'y a pas apparence qu'il aille en Angleterre pour le moment. Envoie seulement les verres de lampe par mer, je n'en suis pas du tout pressée. Je le suis un peu en écrivant, sortant mal volontiers de la chambre de mon malade, qui reste alors tout seul, quoiqu'il n'aie besoin de rien pour le moment, mais je tâche de le distraire.

Il te dit mille choses affectueuses et je t'embrasse, te priant de me tenir au courant de tes faits et gestes.

<sup>1</sup> 1 luglio.

<sup>2</sup> Adele (1857-1937), la secondogenita di Giuseppina e Carlo Alfieri di So-stegno. Cavour, nel dare ad Augusto De La Rive la notizia del felice parto della nipote, osservò: « A la maison Alfieri on désirait beaucoup un garçon, je pense toutefois qu'on y fera bon accueil à la nouvelle venue » (C. CAVOUR, *Epistolario*, XIV, t. 1, p. 287).

<sup>3</sup> Cfr. lett. 424, nota 2.

493.

Vendredi 10 juillet 1857

Mon cher fils,

Je pense que t'ayant parlé de la maladie de ton père, quoiqu'elle fût déjà une entrée en convalescence, je ne dois pas te laisser trop longtemps sans nouvelles. Elles sont toujours bonnes, ne s'étant plus ressenties d'aucune espèce de douleurs; aussi il commence à se lever et crie la faim de toutes ses forces. Il faut maintenant tâcher de le retenir dans les justes bornes, ce qui n'est pas toujours aisé. Il parle fort d'aller au Roc la semaine prochaine, ce qui ne laisse pas de m'inquiéter un peu, vu le peu de secours que nous aurions là-haut, si par malheur ces affreux spasmes venaient à le reprendre. Nous verrons dans quel état de force il se trouvera et tâcherons de l'engager à ne rien précipiter. Le tems est chaud, mais tous les jours il y a quelque semblant d'orage qui nous rafraîchit.

A la maison Alfieri on va bien, Joséphine est dans un état très convenable, la petite Adèle toute rondelette ne pleure jamais. Charles se dispose à prendre la clef des champs lundi<sup>1</sup>. En attendant il est à Gênes auprès d'une dame. Il va à Paris aux eaux, puis à Londres. Je pense que tu aimerais autant ne pas l'y recevoir. Quel pêle-mêle que cette tête! Une confusion d'ambition, de vanité, de politique, d'amourettes, d'articles pour reformer le genre humain, de dissipations folles, enfin un tohu-bohu le plus incommode, le moins satis-

faisant pour qui lui appartient. Que Dieu le bénisse, mais je n'ai pas de patience avec cette tête chagrinante.

En confidence, je sais qu'on mitonne un changement chez toi. On doit rappeler Fernand et on voudrait t'envoyer Aynard<sup>2</sup>, lequel Aynard s'est amouraché à Florence d'une femme peu recommandable, qui a dix ans de plus que lui et qui se vante de se faire épouser. La famille a pris l'alarme et veut l'éloigner, il regimbera peut-être. Nous verrons ce qui en résultera.

Tu auras été fort scandalisé de ce qui s'est passé à Gênes ces jours derniers, il est heureux que la Providence veille mieux que la police, car le cataclysme devait être épouvantable. On crie fort après Ratazzi et les autorités de Gênes<sup>3</sup>. Nous verrons si la procédure atteindra le comité directeur, on dit que le Gouvernement le connaît, mais qu'on n'avait pas de preuves pour le faire condamner. Jusqu'ici, il n'y a que les *braje d'teila*<sup>4</sup> qui soient atteintes. La Miss White<sup>5</sup> s'est déclarée femme légitime de Mazzini. Cavour dit qu'il n'en croit rien, elle est en prison, ses papiers étant fort compromettants. On peut s'attendre à force d'impertinences quand on l'interrogera. On craint toujours que l'on n'ait pas tout découvert en fait de mines et d'armes, quoiqu'on ait mis la main sur des quantités fort respectables amassées là depuis bien des années.

Ici tout est tranquille, tout le monde s'en va, ce qui m'arrange beaucoup. Le Sénat dure encore, mais je présume qu'il va finir et s'envoler. Je suppose pourtant qu'il y aura aujourd'hui quelques interpellations sur Gênes. Maxime est parti pour Evian<sup>6</sup> pour combattre sa goutte.

Je prens mes eaux de S. Vincent et j'en suis contente. Elles sont ferrugineuses et devraient te convenir aussi. Soigne-toi, tâche de ne pas être malade, nous t'embrassons.

Edita parzialmente in A. COLOMBO, II, p. 168.

<sup>1</sup> 13 luglio.

<sup>2</sup> Ainardo di Cavour.

<sup>3</sup> Al fallimento del tentativo mazziniano di Genova seguì quello della spedizione di Sapri. L'insurrezione a Genova avrebbe dovuto scoppiare la sera del 29 giugno, ma le autorità vennero a conoscenza dei preparativi mazziniani e Mazzini, a sua volta informato, diede l'ordine di sospendere l'azione. A proposito di Ratazzi, che aveva assicurato Cavour sulla perfetta tranquillità di Genova, si veda *Carteggio Cavour-Salmour*, cit., p. 123. Il 14 luglio, Emanuele scrisse a Costanza: « Quant aux affreuses révélations sur Gênes elles révèlent aussi une bien mauvaise police et je ne serais pas étonné que Ratazzi ne fût parmi les victimes de Mazzini » (A. COLOMBO, II, p. 169).

<sup>4</sup> Piemontese: « braghe di tela »; significa restare senza nulla, ma in questo caso indica coloro che contano di meno, i dipendenti o seguaci.

<sup>5</sup> L'inglese Jessie Meriton White (1832-1906), fervida simpatizzante del movimento repubblicano italiano, amica di Garibaldi, Mazzini e Pisacane; partecipò alla cospirazione del 29 giugno 1857, fu arrestata e tenuta in carcere alcuni giorni. A Genova conobbe lo scrittore Alberto Mario, che sposò all'inizio del 1858. Il 6 luglio Cavour aveva scritto a Emanuele: « On l'a trouvée cachée chez un des Mazziniens les plus ardents et l'on a saisi une correspondance qui ne laisse pas de doutes sur sa participation aux actes les plus violents des conjurés » (C. CAVOUR, *Epistolario*, XIV, t. 1, p. 292).

<sup>6</sup> Del soggiorno a Evian, Massimo scrisse l'8 agosto al nipote: « Ho passato 25 giorni in questo seccante paese, dove ho trovato in numerò l'elemento Gianduja, col quale ho già il piacere di trattenermi tutto l'anno. Ci son venuto per la gotta e dicono che non l'avrò più » (N. BIANCHI, p. 289).

494.

Roc, le 22 juillet 1857

Cher fils,

Ta lettre est venue me rejoindre ici, où nous sommes venu le 15, non sans de grandes appréhensions de ma part et d'assez de critiques des autres, qui ne trouvaient pas que ton père eût assez consolidé sa guérison. Au fait il se portait bien et avait une envie démesurée de venir. Il est sûr qu'il avait passé par une rude épreuve, les médecins commençaient à s'inquiéter et lui-même m'a avoué qu'il commençait à penser à demander son curé, lorsque les douleurs cédèrent tout à coup. Sans être entrée en matière ni avec lui, ni avec les médecins à cet égard, j'étais en proie à toutes les angoisses possibles, lorsque je me trouvais aussi remise tout à coup dans un état de calme relatif, car avec ce genre de maladie la sécurité n'est guère possible. La résolution de venir sitôt ici augmenta mon inquiétude, vu le manque total de secours en cas d'alarme. Je tâchais pourtant de me remonter le courage autant que cela dépendait de moi, lorsque je reçus la visite de Riberi la veille de notre départ, comme j'étais restée seule à la maison. Dans l'intention sans doute bien louable de nous mettre en garde contre toutes les imprudences qui pourraient causer une rechute, il m'effraya tellement en me disant la possibilité que ces terribles calculs devinssent gros pour pouvoir traverser le très petit boyau par lequel ils doivent passer, et qu'alors il n'y a plus de remèdes possibles, mais des douleurs atroces, que j'en fus atterrée, et tous les efforts que je faisais pour remonter mon courage furent perdus, je roulais comme Sisyphe au fond de l'abîme. On m'accuse souvent de trop m'inquiéter, mais ce n'est pas ma faute si à peine je sors d'une secousse, je tombe bien involontairement dans une autre.

1577

Jusqu'à présent, pourtant, nous n'avons pas à nous plaindre; le voyage n'a aucunément éprouvé ton père et il continue de bien dormir, bien manger et ne ressentir aucun malaise. Il boit ses eaux et se conduit assez raisonnablement, il est vrai que je suis continuellement sur son dos pour l'empêcher de s'émanciper. Quant à moi, j'ai passablement soutenu cette bourrasque, ce que j'attribue aux eaux de S. Vincent, qui préviennent la bile et les mauvaises digestions. Je n'ai guère d'appétit et je ne puis guère marcher, mais il faut dire aussi qu'il fait une chaleur affreuse, ce qui m'a toujours éreintée, et puis, quoique je fasse tout ce que je sais pour soutenir le moral, je sens que la peur est toujours là, prête à me prendre à la gorge et le moindre soupçon me fait de suite un bouleversement.

Si vous avez à Londres la température que nous avons ici, tu dois être bien pressé de la quitter et avec tous les devoirs, plaisirs et corvées qui s'ensuivent. Je voudrais que tu fisses une cure en règle n'importe où, car il me semble que celles que tu as faites jusqu'ici te laissent toujours dans le même état. Après une amélioration précaire, tu te plains des mêmes maux. Je crois que si tu passais un mois à S. Vincent, où l'on est très mal à la vérité, tu avancerais mieux ta guérison qu'avec toutes tes eaux d'Allemagne.

J'ai reçu au moment de partir la caisse des verres, mais je n'ai pas eu le tems d'y regarder, je pense que tout sera bien et te remercie.

Il me semble que ces jeunes Perrons<sup>1</sup> sont chanceux de toute manière, quant à la santé, ils sont tous *tares*<sup>2</sup> y compris la sœur, et on m'a dit que l'un d'eux venait de perdre 10.000 francs au jeu dans une nuit. Je ne savais pas les nouvelles acquisitions d'Aynard. Toujours plus il y a à s'applaudir qu'il ne songe plus à Isabelle, car Salvator en était coiffé. Ce n'est pas qu'elle soit facile à marier, cette pauvre Isabelle, et c'est une de mes grandes sollicitudes. J'ai été fort en correspondance avec son père dernièrement à cet égard. Je crois qu'il faudrait qu'elle vînt un peu au pays, autrement on l'oublie et on prend ce que l'on trouve sous la main.

Je ne vois pas l'utilité que Catherine fasse concurrence à Paola, mais je suppose les médecins de Paris d'être excessivement galants auprès des ambassadrices. Il va surgir quelque chose de fameux de la rencontre du comte Charles et du comte François! Sont-ils bêtes de se donner de ces airs là, personne ne les prends au sérieux chez nous. Possible cependant que Camille réussisse, s'il le veut, à faire nommer son neveu<sup>3</sup>, mais je crains qu'il ne gagne rien à se mettre en évidence.

Je présume que tu auras Cravetta à Londres dans ce moment-ci; l'histoire de Mme de Carrù est triste et je n'en parle pas volontiers. Il paraît qu'il y a deux ans, à Vichy, sa tête était complètement partie et que dans un paroxysme hystérique elle avait promis et fait promettre à Cravetta de l'épouser; le monsieur ne demandait pas mieux, mais l'accès passé, la dame ne voulut plus en entendre parler, soutenue par sa famille qui ne voyait en ce mariage qu'une extravagance. Elle dit n'avoir aucun souvenir de ce qu'elle a dit ou fait dans cette circonstance, qu'elle n'avait aucunement sa tête et ne peut être liée par ce qui s'est passé en cet état. Lui, prétendait au contraire qu'ils étaient engagés en conscience tous les deux, et le tort qu'on lui a surtout reproché c'est d'avoir rempli Turin et même les pays étrangers de cette sottise et triste histoire qu'il aurait dû garder pour lui, ce qui l'a brouillé avec tous les parens de la dame. Je suis la seule des personnes de sa connaissance avec qui il n'en ait jamais dit un mot, ce qui m'était particulièrement agréable. Lui-même était en fort mauvais état de santé et n'était pas maître de sa tête, car maintenant il est revenu à la raison et déplore amèrement de s'être conduit ainsi, à ce que l'on m'a dit.

Il semble que l'on a un peu exagéré les périls de la ville de Gênes, où il n'y a pas moins eu une grande frayeur et les critiques à l'autorité n'ont pas fait faute. On espérait que le Ratazzi en porterait sa peine, mais il s'est cramponné au fauteuil et ne s'est pas laissé ébranler; on en faisait volontiers le sacrifice généralement parlant. Ce que j'ai trouvé de mieux sur cette affaire c'est ce que dit le *Cronista*<sup>1</sup>, que ce n'est pas Ratazzi qui a découvert la poudre.

Maintenant je finis en te recommandant de fuir Londres le plus tôt possible, d'aller à de bonnes eaux, de faire une cure sérieuse et de me tenir au courant des endroits où il faut t'adresser les lettres. Sur ce je t'embrasse, ton père t'écrira plus tard. Rappelle-toi de certains livres d'école qu'il t'a demandés.

<sup>1</sup> I giovani Perrone di San Martino erano, oltre a Ferdinando, segretario di legazione a Londra, Paolo (n. 1834), Roberto (1836-1900), Arturo (1839-1903), e la sorella Luisa moglie di Felice Rignon.

<sup>2</sup> Piemontese: « malaticcio, indisposto ».

<sup>3</sup> Cfr. lett. 493, nota 2.

<sup>4</sup> Accanto alle riviste più importanti, a Torino, fiorì una serie più o meno vivace di settimanali di varietà e critica letteraria, fra i quali il *Cronista* di Luigi Torelli (6 luglio 1856 - agosto 1857), al quale collaborarono Massimo d'Azeglio, Giacinto Collegno e Achille Mauri.

Mon cher fils,

Je craignais bien qu'au moment de passer le Rubicon tu ne trouva[sses] le Danube qui te barrât le chemin, mais il paraît que pour le quart d'heure le péril est conjuré pour l'Europe et pour toi. Maintenant je désire que tu tires le meilleur parti de ta vacance pour te reposer et te guérir. L'été s'est fort modifié, nous avons eu tant de pluies, même de grêle qui nous a dévastés, que la fraîcheur a pris la place de cette affreuse chaleur qui nous abîmait.

Je ne sais plus si je t'ai écrit depuis une course que j'ai faite à Turin, où j'ai trouvé 31 degrés à l'ombre. Je voulais dire adieu à Joséphine que je croyais partant pour S. Martin, mais elle venait encore d'être bien souffrante. Elle est puis partie huit jours plus tard. J'avais trouvé l'Amis peu bien et se traitant lui-même, à mon avis, d'une façon peu rationnelle. A peine moi partie, il tomba tout à fait malade, pris à la tête et au poumon, assez violemment. Il fallut invoquer le fameux docteur *Carafina* de la maison Alfieri, qui lui fit trois saignées en 24 heures, moyennant quoi le voilà gaillard, plus qu'il n'était depuis longtemps, à de telles enseignes qu'il a dû se rendre avant-hier à S. Martin. Là, les choses ne se passent pas aussi bien: la petite Adèle n'était pas en bon état, on craignait que la nourrice ne convînt pas et l'Amis devait leur annoncer le docteur. Je suis inquiète et très fâchée de tout cela, je tiens à cette petite fille qui me semble annoncer une bonne nature, si elle vit. Joséphine était faible, éreintée, tourmentée, mon frère n'est pas tranquille sur son compte. Quoiqu'elle ait eu le tems et les occasions de se faire aux équipées de son mari, cependant de voir que les années amènent si peu d'amendement, c'est bien triste et décourageant pour tous. Quant à mon frère, il était si faible, si accablé au moral et au physique en partant pour la campagne, qu'on l'aurait dit dominé par quelque pressentiment fâcheux. C'était vraiment pénible de le voir si affaibli. On m'a dit que Charles voulait conduire un cheval et un *groom* anglais, il en invente toujours quelque-une, bien entendu qu'il les fait payer à son père, lequel a déjà eu quatre fois la grêle cette année.

Le tableau est plus riant à la rue S. Dominique. Paola s'est enfin exécutée et elle a donné le jour à une petite demoiselle qui s'appelle Mélanie<sup>1</sup>, et qui paraît devoir se bien porter ainsi que sa mère. La vaillante Paola a supporté sa crise sans se permettre un gémissement et tout le monde se proteste content. J'ai eu d'abord

la nouvelle par télégraphe samedi<sup>2</sup> et ensuite une bonne lettre de Manuel.

Ici nous continuons à nous bien conduire. Ton père se porte bien, mais sa figure porte encore les traces de la maladie; je trouve qu'il a pris des années et cela m'attriste. Nous n'avons et n'attendons point de visites et faisons notre vie monotone et tranquille, pourtant ces semaines courent à la vapeur. Ton père admire fort tes soins pour le pauvre Gib que nous regrettons de ne plus revoir, comme aussi pour ton *groom*, qu'il faut espérer se remettra moyennant la cure. Nous nous sommes défaits de Joseph, qui abusait excessivement du cabaret, et l'avons remplacé par un soldat de Crimée, qui s'appelle Emmanuel, mais que nous appelons Orsi. On nous en a donné les meilleures informations possibles; en effet c'est un bien bon diable rempli de bonne volonté, mais un peu Jocrisse<sup>3</sup>, cependant il est exact à la consigne et fort propre. Les autres avaient jugé à propos d'en faire leur souffre-douleur, mais ton père y a mis bon ordre.

Le chlor[ure] éther est arrivé *a brus*<sup>4</sup>, Marguerite étant partie de Turin le 11. Nous verrons le résultat. Nous attendons le reste que tu annonces, et tu nous feras puis savoir notre dette. Ton père me charge de te dire que la médaille des marquis de Saluces est très rare, [...] <sup>5</sup> et gravée par Muletti. On s'occupait fort chez Fiorio<sup>6</sup> du mariage de la Piccolomini<sup>7</sup> avec un lord excentrique, qui est rien de saillant chez nous.

Il y avait apparence que le ministre Lanza viendrait occuper l'appartement au-dessus de ton père, drôle de combinaison. On m'a écrit le marquis d'Arvilars en fort mauvais état d'hydropisie de cœur, puis je n'en ai plus entendu parler. Nous avons eu la nouvelle de la mort de Linharès.

Adieu, cher fils, mande-moi comment tu te portes et que le bon Dieu bénisse ta cure et te rende toujours meilleur. Nous t'embrassons à l'envie.

<sup>1</sup> Melania, primogenita di Paola Rignon e Emanuele Villamarina.

<sup>2</sup> 15 agosto.

<sup>3</sup> Cfr. lett. 357, nota 10.

<sup>4</sup> Piemontese: *brus* significa « orlo, estremità », quindi: « arrivare a un pelo, rasentare ».

<sup>5</sup> Vocabolo illeggibile.

<sup>6</sup> Cfr. lett. 372, nota 3.

<sup>7</sup> Non risulta che la famosa cantante lirica Marietta Piccolomini in questo periodo abbia sposato un nobile inglese. Sposò qualche anno dopo il marchese Gaetano della Fargia e nel 1863 abbandonò le scene.

496.

Dimanche 13 septembre 1857

Cher fils,

J'allais m'asseoir hier à mon bureau pour t'écrire, quand on m'a annoncé Nathalie avec son mari, Carlin, sa petite fille Elisa et un autre être mystérieux<sup>1</sup> qu'elle porte et ne nous sera révélé qu'au nouvel an. J'ai donc dû me résigner, renoncer à ma lettre et aller les recevoir. Cette interruption, qui me contrariait, m'a amenée à penser que j'aurais bien voulu que tu eusses rencontré, apprécié et accepté une Nathalie, car elle est vraiment une bien bonne femme et elle l'est pour tout le monde, pour son beau-père, ses beaux-frères, belles-sœurs, nièces, amies, remplie de bons procédés pour tous et avec cela ayant de l'intelligence, de la finesse, qui se seraient encore plus développées dans un autre milieu. Car il me peine de te voir avancer dans la vie sans te voir un de ces attachemens dévoués, sur lequel tu puisses compter, qui aident à porter les années plus tristes de la vie. Je voudrais laisser à quelqu'un l'affection que je sens pour toi dans mon cœur, lorsque je quitterai la vie et que cette affection pût t'être plus profitable que la mienne, vu notre situation respective. Tant que l'on est jeune il semble que l'indépendance soit plus agréable, mais le tems vient où on ne sait plus guère comment l'employer et où un peu d'intérieur doit sembler préférable, si on a su s'en former un, sympathique et tranquile. Du moins je sens la chose ainsi, mais [je] ne saurais faire ressentir les mêmes impressions aux autres. Que le bon Dieu te dirige pour le plus grand bien.

Le 17<sup>2</sup> sera passé, je pense, quand ma lettre te parviendra: j'en suis fâchée, heureusement que ton père m'a remplacée avantageusement, mais je ne veux pas tarder davantage à répondre à ta dernière lettre, autrement tu quitteras Spa et je ne saurais plus où te prendre.

Je ne sais si la saison aura favorisé ta cure. Ici nous avons sauté le mois de septembre et sommes arrivés d'un bond en octobre. Des pluies très fréquentes, des brouillards, des tonnerres, un soleil encore chaud, enfin des extravagances, dont je me ressens un peu, quoique je sois mieux que l'année passée. Le moral n'est pas bril-

lant, mais je tâche de faire à mauvais jeu bonne mine. Le Roc est encore d'un vert superbe et assez fleuri. Voilà le moment où l'on apprécie ce splendide soleil qui entre dans nos chambres, et auprès duquel mon bel appartement de Turin me semble si sombre; cependant pour en jouir il faut être tranquille et je ne sais plus ce que c'est. Ton père pense à nous mettre à l'abri des premiers froids et je m'associe à son idée, ne pouvant pas prendre sur moi la responsabilité des éventualités en fait de santé, pour lui surtout.

Nous avons eu pour 24 heures Ghita Collegno, qui nous a bien fait plaisir; elle est si douce, si bonne et d'un esprit si distingué avec un caractère si ferme et tant d'empire sur elle-même que personne ne souffre de son chagrin<sup>3</sup>, mais son cœur est brisé, pauvre femme.

Ces dames avec tout l'intérêt et l'activité qui leur est propre n'ont pu amener à bien l'affaire dont je m'étais flattée pour Isabelle. Toujours comme cela, au moment où l'affaire paraît devoir réussir, il arriva une avalanche qui détruit nos espérances; c'est la troisième affaire manquée de cette année. Cela m'a assez mortifiée, mais qu'y faire? S'en remettre à la Providence. Cette pauvre Isabelle se plaignait de ne pas te voir arriver cette année et aussi que tu es si sérieux, tâche de te dérider auprès d'elle, je crois qu'elle a besoin qu'on lui montre de l'intérêt. Tu verras la petite Mélanie, on dit qu'elle vient bien, que Dieu la préserve. Voilà l'*Empio* possesseur d'un énorme héritier à ce que l'on me dit, c'est fort bien. L'Amis a passé dix jours avec nous, puis il est parti pour Baldissé et le conseil d'Alba.

Ta dernière lettre contenait *una farfalla* morte, naturellement, mais j'ai pensé qu'elle t'avait vu, qu'elle avait voltigé autour de toi cinq jours auparavant et je l'ai laissée dans la lettre. Ces jours passés Ferrero m'a écrit qu'il avait eu un avertissement de la douane pour retirer une caisse de Londres adressée à la comtesse d'Azeglio et marquée *Modes*; j'ai dit que je n'attendais pas de modes de Londres et que c'était apparemment une erreur de nom.

Adieu, mon cher fils, si je ne t'arrive pas pour le 17, je n'y penserai pas moins et les autres jours aussi. Que le bon Dieu t'accorde tout ce que je te souhaite et tu ne t'en trouveras pas plus mal! Je t'embrasse, donne-nous bien de tes nouvelles.

<sup>1</sup> Natalia Giriodi, nata Faussone di Germagnano, era in attesa del suo secondo parto: l'11 dicembre 1857 nacque Clementina.

<sup>2</sup> Il 17 settembre ricorreva il quarantesimo compleanno di Emanuele.

<sup>3</sup> La morte di Giacinto Provana di Collegno, avvenuta il 29 settembre 1856, spezzò la vita di Margherita, sua moglie dal 26 maggio 1836. La storia di questa unione di affetti e ideali si condensa nelle poche righe che Margherita il 3 aprile 1857, in occasione della ricorrenza del proprio compleanno, scrisse al fratello Antonio: « Se sapesti [sic] quante memorie dei miei giorni felici mi tornano indietro in folla coll'apparire della primavera, col ricorrere del mio povero 4 aprile! Quando s'incominciava a fare le nostre passeggiate insieme il mio Collegno ed io, era una festa che nessuno vedeva, ma che noi sentivamo. [...] Oggi, vigilia del mio misero 4 aprile, mi hanno portato invece di quei fiori, il 1° semestre della pensione come vedova di Giacinto Collegno! ma la vita è breve, ecco ciò che mi consola » (A. MALVEZZI, pp. XL-XLI).

497.

Le 5 octobre 1857

Mon cher fils,

J'hésitais à t'écrire pensant qu'il y avait peut-être une de tes lettres en route et qu'il est maussade de croiser ses idées sans s'entendre. Ta lettre de Paris, arrivée ce matin, me sauve de l'inconvénient de parler sans savoir ce que je dis.

Il est un peu dur de penser que tu aies passé si près de nous sans que je t'aie vu; il est vrai que je t'avais découragé de venir pour 48 heures, mais j'entendais aussi te sauver par là la fatigue et la dépense d'un voyage aussi précipité, ici l'une et l'autre étaient faites et prévenues, j'aurais été au moins t'embrasser à une station pour voir si tu avais bon visage et étais bien portant. Mais c'est fait, il n'y a plus de remède, 57 est une année de toutes sortes de déceptions pour moi.

J'ai au moins été contente que tu m'aies donné des nouvelles détaillées des *rampollins*<sup>1</sup> de Paris, qui me faisaient un peu faute. J'espère qu'Isabelle aura été contente de toi. Je ne voudrais pas qu'elle engraissât trop. Notre espoir d'établissement pour cette chère enfant a encore échoué, c'est la troisième déception de ce genre cette année, vraiment je l'aurais crue plus aisée à marier. Il faut prendre patience et attendre que la Providence y pourvoie. J'espère qu'on s'est assuré que la petite fillette y voit bien, si seulement elle croit devoir s'occuper de préférence à ce qui se passe au ciel qu'à ce que l'on ravaude sur la terre, personne n'a le droit de le trouver mauvais. Par contre, sa petite cousine Alfieri, dès le jour de sa naissance où les enfans sont censés ne pas y voir, à mon grand étonnement suivait des yeux tous ceux qui se remuaient autour d'elle.

Ma lettre te retrouvera *at home*, je crois que tu y trouveras ton

monde d'assez mauvaise humeur, car les affaires de l'Indie<sup>2</sup> ne sont pas jolies, heureusement nous n'avons pas à nous en mêler.

Nous avons eu ici le même tems que vous autres en Suisse, cinq jours sans pouvoir mettre le nez dehors, mais nous en avons été bien dédomagés après. Voilà que l'Amis a pris tout à coup fantaisie de se remuer et il est allé se camper sur le lac d'Orta; malheureusement il s'y est rencontré avec l'équinoxe, mais c'est égal, il était enchanté, avait trouvé une bonne auberge, une chambrette bien propre et s'y livrait à son sentimentalisme ébourifant, non sans se douter que je me moquerais tant soit peu de sa verve inopportune. Au surplus les Anglais foisonnent dans tous ces endroits.

Ton père avait toujours protesté de vouloir rentrer avant les pluies, puis au moment de s'exécuter, le cœur lui a failli et il s'est décidé à prolonger encore la campagne. Au fait les journées étaient redevenues splendides et la vie qu'il mène ici est celle qui lui convient le mieux. Pour moi, je n'ai aucune difficulté à rester, pourvu qu'il se porte bien, et il me semble que rien ne le menace, ni moi non plus. Je trouve même que c'est le moment où l'on jouit le mieux de la campagne, ce beau soleil qui entre dans nos chambres, une superbe lune le soir, la température qui fait qu'on se trouve bien dehors et l'aspect de nos dehors qui sont encore verts et fleuris, et puis la grande tranquillité dont on jouit ici, ne me font point désirer de rentrer en ville. Nous devons cependant nous y rendre le 13; aujourd'hui la journée est couverte par moment, et le froid pourrait puis survenir.

Le portrait est arrivé à Turin, mais on ne nous l'a pas expédié, et c'est plus sûr. J'ai reçu un petit livre, je ne sais plus si tu m'en avais parlé. J'en ai lu un peu hier au soir, il m'a paru joli, sans que je me rende encore bien compte du but. Quant à la caisse des chapeaux, j'ai dit que cela ne me regardait pas et qu'il devait avoir erreur de nom. Nous commençons à nous agiter pour les élections<sup>3</sup>, nous croyons que nous reverrons les mêmes acteurs à quelques individualités près.

Ton père te dit mille amitiés tendres, je t'embrasse.

<sup>1</sup> Il termine allude ai nipoti.

<sup>2</sup> La rivolta delle truppe indiane del Bengala, cominciata il 10 maggio 1857 si concluse, dopo molto spargimento di sangue e crudeli rappresaglie, con la conquista di Delhi.

<sup>3</sup> I collegi elettorali per la formazione della Camera dei deputati della VI legislatura furono convocati per il 15-18 novembre 1857, con decreto del 26 ottobre.

17 octobre 1857

Je te remercie, mon cher fils, d'avoir pensé à me donner de tes nouvelles: ce que j'avais vu dans les journaux en fait de bourrasques et tempêtes me les faisait vivement désirer; je n'étais pas sans inquiétudes, et j'ai été toute restaurée de te savoir chez toi sain et sauf, *e più tosto migliorato che deteriorato*. Si Londres est sombre, nous ne sommes pas mieux partagés, nous avons passé par cinq jours de pluie, quoique intermittentes et aujourd'hui nous avons eu trêve, qui n'a pas l'air de vouloir durer.

Nous voici *capitalisés*<sup>1</sup> depuis mardi soir<sup>2</sup>. Lundi la journée avait encore été radieuse et ton père était fort contrarié de devoir quitter notre paisible demeure, mais je pensais qu'il n'y avait pas à s'y fier, et aussi le mardi nous nous réveillâmes avec la pluie bien établie, ce qui nous consola de rentrer en ville, ce qui, je ne sais pourquoi, me faisait l'effet d'affronter un grand ennui. Pourtant je dois être assez habituée à ce séjour, à ses agréments, comme à ses inconvénients. Enfin nous y voilà et ce n'est pas sans remercier la Providence de nous avoir fait passer ces trois mois sans malencontre, quoique pas sans de fortes appréhensions de ma part. Mais nous allons assez bien.

L'Amis n'aurait pas été aussi étonné que tu le penses s'il t'avait vu apparaître à Orta, car il me disait qu'il suivait toujours de la queue de l'œil<sup>3</sup> les anglais qui fourmillaient par là, pour s'assurer si parmi eux il ne découvrirait pas lord Manu. Au reste, tu aurais été le premier à faire la découverte. J'avais depuis longtems le désir de voir ce pays-là; la relation de l'Amis a encore augmenté ma curiosité, mais je voudrais pouvoir induire ton père à faire cette petite course, et si tu étais ici dans la saison propice, ce serait fort joli, il faudrait que ce fût vers le commencement de juin, car une fois au Roc, nous ne nous soucions plus de bouger.

Isabelle n'écrit plus, je crois qu'elle passe son tems à *berliquer*<sup>4</sup> cette petite miochine<sup>5</sup>. Je n'ai absolument rien à me reprocher sur les griefs que l'on nous impute. Je ne parle mariage ni directement, ni indirectement, ni des charmes qu'elle peut avoir, cette jeune personne. Ce n'est pas dans ma manière de voir. Mais j'insiste toujours sur le caractère qui fait notre bonheur ou notre malheur et celui des autres, et non tous les agréments, qui ne sont jamais que des agréments et pas toujours appréciés. Mais je crois que ton père n'est pas toujours aussi prudent. Mais le voilà averti. Si Salvator venait plus tard, il pourrait nous conduire sa fille, je lui dis toujours qu'il

faudrait qu'on l'eût sous les yeux ici et s'il pouvait laisser là-bas la miss Jhones, cela conviendrait fort à ton père. Mais avec toutes ces défiances je ne sais ce qu'ils feront. Au reste, si Cathérine voulait venir, ce serait encore mieux, mais je suppose qu'il y aurait là des hésitations pour la dépense.

J'ai encore trouvé mon frère en ville, mais il est reparti aussitôt pour S. Martin. Il paraît que Joséphine est toujours bien exténuée, on parlait même tout bas d'aller passer l'hiver dans un meilleur climat, mais il est difficile qu'on prenne une résolution dans cette famille. Charles en a fait des siennes, il a voulu aller à Costiolles et conduire la petite, on l'avait averti que les chemins étaient très mauvais, il n'en a pas tenu compte; et il a versé, cassé la voiture. La bonne et la petite ont été lancées [dans] un fossé, heureusement sans conséquences fâcheuses. Lui, s'est poché un œil, mais il paraît qu'il est guéri et on ne parle pas de l'aventure. Nous ne pouvons encore rien dire de l'élection<sup>6</sup>, il se porte dans plusieurs collèges. Il y a assez de remue-ménages surtout dans les provinces. Il paraît que les électeurs seront plus empressés de se rendre à leur poste cette fois. Les partis se trémoussent fort. Il paraît qu'à Gênes on ne veut plus de Brofferio, ni d'Asproni<sup>7</sup>, ni de Mamiani<sup>8</sup>, ni de Cabella<sup>9</sup>. Ici on ne [se] soucie plus de Pallavicino-Triulzi<sup>10</sup>, ni de Miglietti<sup>11</sup> qui ne va jamais à la Chambre. En général on est dégouté des étrangers, qui ne prennent pas un intérêt véritable au pays. Brofferio trouvera bien moyen de se faire élire quelque part.

Nous prenons grand part à toutes les péripéties du pauvre Gib. Ce n'est pas la lecture des journaux qui lui a valu sa nouvelle infirmité.

Nous avons trouvé ici ton portrait, qui est fort ressemblant, et pourtant je ne t'avais pas fait comme cela. Ton père était embarrassé pour le placer, étant assez volumineux, je lui ai donné l'hospitalité chez moi. Adieu, cher fils, je t'embrasse.

<sup>1</sup> Costanza e Roberto, dopo il periodo di riposo estivo trascorso al Roccolo, erano appena rientrati a Torino.

<sup>2</sup> 13 ottobre.

<sup>3</sup> Costanza francesizza il modo di dire italiano; in francese sarebbe: *du coin de l'œil*.

<sup>4</sup> Piemontese: « leccare ».

<sup>5</sup> Diminutivo italiano del vocabolo francese *mioche*, « ragazzina ».

<sup>6</sup> Cfr. lett. 500, nota 3.

<sup>7</sup> Giorgio Asproni (1809-1876), presa la laurea in legge si diede al sacerdozio, che poi abbandonò per dedicarsi interamente e liberamente al giornalismo e alla politica. Sedette a sinistra e partecipò con impegno alle discussioni parlamentari.

<sup>8</sup> Il conte Terenzio Mamiani della Rovere (1799-1885), uomo politico e scrittore. Dopo una severa educazione, nel 1826 entrò in contatto col circolo liberale moderato di G. P. Vieusseux e frequentò N. Tommaseo, G. B. Niccolini e G. Leopardi. Trasferitosi a Torino dopo il 1849, fu eletto nel 1853 alla Camera subalpina; sostenne la politica di Cavour e mantenne una posizione di cattolico conservatore.

<sup>9</sup> L'avvocato Cesare Cabella (1807-1888), difese alcuni personaggi implicati nella cospirazione mazziniana del 1833. Le elezioni generali del novembre 1857 ebbero per lui esito sfavorevole, in quanto il partito clericale gli oppose nel IV collegio l'avvocato Cesare Parodi che uscì vittorioso.

<sup>10</sup> Il marchese Giorgio Pallavicino-Trivulzio (1796-1878) arrestato nel 1821 fu condannato a venti anni di carcere che scontò nello Spielberg, a Gradisca e a Lubiana. Amnistiato nel 1853 e confinato a Praga, sposò Anna Kopmann, figlia di ricchi mercanti dalla quale ebbe la sua unica figlia, Anna. Tornò in Lombardia nel 1840; partecipò alle giornate del '48 e si rifugiò in Piemonte al ritorno degli austriaci a Milano. Dal 1849 al 1860 fu deputato nella Camera subalpina, seguendo una linea liberal-moderata. Lasciò tre interessanti volumi di *Memorie*, pubblicati postumi (1882-85).

<sup>11</sup> Vincenzo Miglietti (1809-1864). Fu uno dei più noti giureconsulti del parlamento subalpino per il VI collegio di Torino. Fu ministro di Grazia e Giustizia nel primo gabinetto Lamarmora del 1859 e nel 1860 in quello di Ricasoli.

499.

Samedi 14 novembre 1857

Cher fils,

J'espère que tu continueras à ne pas te ressentir de ton entreprise de garde-malade, j'ai vu avec plaisir dans ta lettre à ton père que tu allais bien et avais changé d'air. Le froid sera arrivé aussi à Londres à cette heure. Il augmentait ici comme insensiblement et le tems était beau et me permettait encore de sortir tous les soirs après dîner, avec ton père, pour faire un tour sous les portiques, mais ce matin au réveil nous avons vu la neige sur la colline, dans les rues elle disparut de suite, mais le tems est resté froid et brumeux. Je pense donc que l'hiver aura commencé aussi pour vous.

C'est une grande maxime, parce qu'elle est juste, que de faire aux autres ce que nous voudrions que l'on nous fit. En la suivant on accomplit tous les devoirs envers le prochain, en y ajoutant encore de l'observer pour obéir au commandement de Dieu, ce sera la loi et les Prophètes.

1588

Je regrette ce pauvre Thomas<sup>1</sup> qui t'était attaché et utile. Il paraît que le pauvre homme avait trouvé son *green lizard*, il est bien malheureux qu'il n'ait pas eu moyen de reconnaître son tort. Nous dirons une fois de plus que le plus sûr moyen de bien mourir c'est de bien vivre et qu'il est urgent de se mettre en règle quand on est en santé; d'ailleurs, quel mérite de renoncer au mal quand on est hors d'état de le commettre et de le réparer? Enfin que le bon Dieu ait pitié de ses créatures si faibles, si misérables.

Nous sommes ici dans une phase d'agitation dont je n'ai jamais vu la pareille. Les Piémontais sortent de leur caractère accoutumé, grâce aux élections. Tout le monde a le diable au corps. Tout le monde veut être député. On ne peut nommer personne qu'on ne vous dise: ah, il se fait porter à tel endroit. Il nous faut, je crois, 240<sup>2</sup> députés, plus de 700 sont proposés sans compter ceux qui surgiront au moment de la votation. A Turin on est plus paisible; mais dans les provinces c'est une bacchanale incroyable. Les partis sont en présence et ne se ménagent pas. Les journeaux sont de véritables pamphlets diffamatoires que je ne veux plus entendre lire.

L'Amis est très content. Il dit que c'est de la vie. Il me semble que c'est du galvanisme, des convulsions, lui s'échauffe tous les soirs, crie, s'enroue, tousse. Si la crise durait, je craindrais pour lui une fluxion de poitrine! Ce qui fait que de tems en tems je lui dis: *ma sta kiet!*<sup>3</sup> A Bra *ferve la pugna*; les cléricaux combattent sa candidature. Nous verrons bien. Charles avait assez de chances ces jours-ci, mais il lui faut du beau tems, ses partisans étant à Gouvon, Maglian et Neive, presque point à Alba; s'il pleut, on dit qu'il est flambé. Serait-ce un bien, serait-ce un mal? je n'en sais rien. Beaucoup des nôtres se présentent. Quand ils s'en absteaient on leur en faisait un grief; maintenant qu'ils s'offrent on les repousse. Je ne dis pas qu'ils soient très libéraux, mais encore les opinions doivent être libres, et ils exercent leur droit. Demain la lutte sera terminée, sauf les ballottages et on pourra compter les morts.

Les Alfieri sont encore à S. Martin, mon frère votant à Alba. Joséphine est toujours faible, la petite Louise pas complètement remise d'une forte dissenterie qu'on a attribuée au saisissement d'une fameuse *straribacola*<sup>4</sup> que son père lui a fait faire en voiture. On est toujours dans l'intention d'aller passer l'hiver dans un meilleur climat. On laisserait ici la petite Adèle, trop faible encore pour être trimbalée. Aynard est ici se disposant aller te rejoindre, j'ignore quand. Je crois que Castion<sup>5</sup> a renoncé à la candidature qui n'annonçait pas grand succès.

Je te fais mon compliment sur ta Jeanne d'Arc que je verrai très volontiers. Tous ceux qui viennent chez moi se recrient sur la ressemblance de ton portrait. Il est honorablement placé sur une des consoles de Lagnasc, dans mon salon rouge.

Ici on fait de nouveautés *piacevoli*: on restaure le Valentin, pour y mettre la galerie de tableaux et y faire l'exposition. Ton père a été voir, il dit que c'est très beau. S'il fait beau tems lundi<sup>6</sup>, j'irai curioser. J'ai pris une grande résolution, qui est de ne recevoir chez moi que le mardi et vendredi et de me réserver les autres jours pour sortir ou me reposer, autrement je ne faisais plus rien et me fatiguais.

Nous avons de bonnes nouvelles de Lisbonne: Marguerite se portait bien et continuait à chanter, comme si de rien était, de la façon que si elle échappe à la maladie, ses intérêts n'en souffriront pas. Ferrero m'a dit de te dire que tes cocardes et l'affaire *Morning Post* étaient entre les mains de Cavour.

Maintenant, je n'ai plus qu'à te dire de te bien soigner et de m'écrire que tu te portes bien, j'y tiens comme tu peux croire. Pourquoi ne ferais-tu pas venir des eaux de Spa si elles te font du bien? Nous allons assez bien ici et nous nous ménageons comme des vieillards, qui ne veulent point paraître jeunes. Ton père a sa carte électorale et votera pour Camille. Adieu, nous t'embrassons.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, p. 522; ristampata in L. CHIALA, VI, p. 80.

<sup>1</sup> La morte di Thomas Draper (n. 1819), maggiordomo inglese già al servizio di Giuseppe Nomis di Pollone e di Adriano Thaon di Revel a Londra, addolorò molto Emanuele, che ne parlò diffusamente in una lettera a Cavour del 5 novembre: « Je reviens d'une bien triste cérémonie. De l'enterrement de mon pauvre maître d'hôtel Thomas, décédé le jour des Morts pendant la nuit d'une fièvre thyphoïde. J'ai assisté à ses derniers momens et lui ai fermé les yeux. C'était un serviteur dévoué, qui avait fidèlement servi trois de mes dévanciers et s'était montré bien utile pour tous les compatriotes qui avaient visité Londres depuis 12 ou 15 ans » (C. CAVOUR, *Epistolario*, XIV, t. 2, p. 543).

<sup>2</sup> In verità i deputati erano 204.

<sup>3</sup> Piemontese: « ma sta calmo, sta quieto ».

<sup>4</sup> Piemontese: « capitombolo, ruzzolone ».

<sup>5</sup> Invece, il conte Verasis di Castiglione si presentò candidato ai collegi di Costigliole e di Spezia; fu eletto in quest'ultimo, ma l'elezione fu annullata, dopo un'inchiesta che accertò atti di corruzione e di pressione spirituale. Fu rieletto nel luglio 1858.

<sup>6</sup> 16 novembre.

Jeudi 26 novembre 1857

Cher fils,

Je suis heureuse de savoir que tu allais bien et ne paraissais pas te ressentir des mauvaises influences passées. Comme il y a quelque chose de pas trop bon dans l'air, il serait bien de se précautionner avec quelques pilules pour éviter les amas d'humeur; puis j'espère que l'arrivée de l'hiver neutralisera toutes ces mauvaises influences. Notre tems est rompu et à la pluie depuis avant-hier. J'ai été deux ou trois jours un peu menacée, j'ai presque gardé la maison et pris un peu d'aconit et me voilà quittée, sans invoquer le *Tarellin*. Ton père continue à aller bien, mais souvent je m'inquiète, parce que je le vois tantôt la tête entreprise, tantôt la poitrine bien fatiguée, s'il lui arrive de parler de suite; cependant, jusqu'ici, cela n'a pas porté à conséquence.

Nous avons donc traversé la crise électorale<sup>1</sup>. La lutte a été acharnée et n'est pas encore finie, y ayant encore des élections partielles, puis la révision des pouvoirs, puis la nomination de la présidence. Le Ministère a été surpris comme les Anglais dans l'Inde<sup>2</sup>. On a trop méprisé un ennemi que l'on croyait plus faible et maintenant il faudra compter avec lui.

Si on est prudent d'un côté et de l'autre, tout ira bien. Notre caste a maintenant eu l'occasion de se montrer et elle l'a bravement saisie au lieu de s'amuser à bouder. Maintenant il faut se montrer capables. Nous en avons 55 des nôtres, ensuite on en a compté 45 de titrés par croix, mais je ne pense pas que ce soit même chose. Plusieurs des nouveaux élus ont été prendre leurs places au centre, même quelques-uns qui siégeaient à la droite sont venus au centre. Je ne crois pas que les La Marguerite pur sang soient nombreux. Les libéraux dissidens se sont effrayés du résultat des élections et ceux qui étaient à droite et ne voulaient que des modifications, ou s'opposaient aux personnes craignant pour les institutions, se rapprochent du Ministère. Mais il faudra à celui-ci une grande prudence; s'il avait l'air de pencher à droite il perdrait sa majorité et il n'a pas l'air d'y être disposé. Et s'il avait l'air d'appuyer à gauche, les droits l'abandonneraient. Le discours de la Couronne sera assez difficile à rediger et excite grande curiosité.

Tu auras su la nomination de Charles<sup>3</sup>, mais ce que les journaux ne disent pas et qui est plus satisfaisant, ce sont les marques de sympathie données par la province à sa famille. S. Martin ne désemplissait pas de visites et de démonstrations, on en était harassé au château. Il s'est trouvé un jour deux mille personnes sous le vesti-

bule et dans la cour. Mon frère n'a pas pu passer, il a dû remonter et redescendre du côté opposé. Tout le monde ne se cachait pas que c'était pour lui qu'on avait donné le vote à son fils. Malheureusement, celui-ci n'est pas capable de profiter de la leçon. Je crains qu'il se croie un grand homme, il a déjà voulu régenter Camille, qui l'a mis à la porte.

La famille est rentrée vendredi<sup>4</sup>. Joséphine me semble à son ordinaire, ni très bien, ni très mal. La petite aînée s'est fort ressentie de sa culbute au physique et au moral, maintenant elle paraît se remettre<sup>5</sup>. La petite Adèle a manqué mourir de la gourme rentrée. A peine arrivée, on a dû piquer un abcès qu'elle avait à la nuque; depuis lors, elle va bien, c'est une belle enfant, en tout pareille à sa sœur. Le médecin insiste pour que Joséphine aille passer son hiver ailleurs, mais ce n'est pas facile à combiner. Charles la pousse et voudrait arranger la chose de façon que son père l'accompagnât, pour rester libre et maître de faire les cent coups. César voudrait bien renoncer au Sénat, où ses yeux souffrent fort, mais Camille n'y veut pas entendre, et on craint les équipées de Charles, et d'abandonner l'Adèle qui doit rester ici. Le marquis Gustave, qui avait d'abord offert à sa fille de la conduire à Rome, ne se soucie pas d'aller à Pise; il s'échauffe de nouveau la tête avec les cléricaux, son frère voudrait qu'il s'en allât, mais on craint que, s'il va à Rome, sa tête ne parte tout à fait. Tout cela rend le voyage très problématique, c'est fâcheux pour la santé de la jeune femme, qui s'éreintera ici. Aynard est encore ici et a obtenu de passer l'hiver à Florence.

Mon cher fils, ce que tu me dis de tes dispositions intérieures est fait pour me consoler, de plus je conçois tes *reluctances* à entrer dans ces sortes de matières, c'est dans la nature humaine quant [*sic*] elle n'est pas surexcitée par quelque événement extraordinaire. C'est un travail entre Dieu et l'âme; il est facile de s'embrouiller en se mêlant même à bonne intention. Moi-même, je l'aborde avec crainte et seulement disant: mais ne devrais-je pas le faire? Aussi il me semble que je n'insiste et ne m'appesantis pas sur la matière. J'aime mieux en parler au bon Dieu qui a promis d'exaucer ces sortes de prières, à son jour pourtant. Je ne tiens pas à mon influence pourvu que le bien arrive; je suis disposée à le prendre de toutes mains sans l'intervention de l'amour-propre qui gâte tout. Quant aux livres, il y en a pour tous les goûts et pour tous les besoins qui sont très variés. Pour mon compte, je suis assez port-royaliste et j'y reviens toujours. La logique m'est plus nécessaire que le sentiment; surtout, je n'aime pas le péruil en religion.

Nous avons un ouvrage que nous admirons beaucoup, ton père et moi, et les personnes à qui nous l'avons fait connaître. Ce sont les études philosophiques sur le christianisme, de Mr Nicolas<sup>6</sup>, un magistrat de la Cour de Bordeaux. Je le mets au-dessus de Bossuet, qui n'a pu combattre que les erreurs de son tems, mais après lui il y a toute la mauvaise philosophie du 18<sup>ème</sup> siècle. Cet ouvrage peut même plaire à des protestans, car il n'est point hostile ni irritant. Il y a une érudition immense, mais point pédante, point aride, il prend toutes ses citations dans des auteurs ou hommes illustres modernes; même George Sand<sup>7</sup> lui fournit de bons textes à l'appui de ses thèses. Il y a vraiment des choses très intéressantes. L'Évangile est certes une bonne lecture, mais je pensais que tu le saurais un peu par cœur. Sois en garde avec ces bibles du pays. Il m'est arrivé souvent dans les livres protestants d'avoir rencontré des citations des évangiles d'invention. Jamais S. Jacques, ou S. Paul, ou S. Pierre n'avaient dit pareilles choses, quoiqu'elles parussent très morales, très religieuses, mais la première morale c'est la vérité et l'exactitude en pareille matière surtout.

Une opinion qu'on adopte souvent parmi les personnes qui reviennent à une vie régulière et à des idées religieuses un peu vagues, c'est que toute la religion et les devoirs ne regardent que l'exercice de la charité envers le prochain; ce qui est une partie, et une bonne partie de la religion, mais ce n'est pas tout. Le précepte c'est d'aimer Dieu de tout son cœur et le prochain comme soi-même pour l'amour de Dieu. Voilà la loi et les Prophètes. Pour aimer Dieu, il faut chercher à le connaître et lui rendre ce qui lui est dû. Dans l'amour du prochain est compris l'amour bien réglé de soi-même envers qui on a les premiers devoirs. Il y a là de quoi bien réfléchir. En voilà beaucoup; mon cher fils. Aussi j'en reste là et laisse le tout entre les mains de la Providence.

L'Amis a reçu la petite boîte que tu lui as adressée, il l'a portée chez moi, nous avons bien admiré l'invention et n'y avons rien compris du tout. Explique-nous le moyen de s'en servir. Cet Amis doute un peu que la nouvelle Chambre soit née viable. Il craint les exorbitances de la droite et les intempérances de la gauche. Il est sûr que l'on est bien surexcité de part et d'autre. On ferait bien mieux, au lieu de songer à se bousculer pour se précipiter, de s'entendre pour sauvegarder les institutions, ceux qui les veulent. Ils sont nombreux et n'auraient qu'à s'unir pour réussir.

Adieu, cher fils, nous avons le soleil aujourd'hui, vendredi, je t'en souhaite autant.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 522-524, in data 16 novembre e con diverse varianti.

<sup>1</sup> Le elezioni politiche del 15 e 18 novembre 1857 (VI legislatura) diedero risultati impreveduti e sorprendenti rispetto allo schieramento dei partiti nella Camera precedente, e furono caratterizzate da una forte offensiva della destra clericale e reazionaria, che ottenne notevoli successi soprattutto in Liguria e in Savoia.

<sup>2</sup> Cfr. lett. 497, nota 2.

<sup>3</sup> Carlo Alfieri di Sostegno fu eletto dal collegio di Alba nel ballottaggio del 18 novembre 1857, con 312 voti contro i 295 affluiti su Michele Coppino (cfr. C. PISCHEDDA, *Elezioni politiche nel Regno di Sardegna (1848-1859)*, Torino, 1965, appendice, p. XCI).

<sup>4</sup> 20 novembre.

<sup>5</sup> Sull'incidente che aveva provocato il ribaltamento della carrozza, sulla quale viaggiavano Carlo Alfieri, la piccola Luisa e la domestica, si vedano le lettere 498 e 499.

<sup>6</sup> JEAN-JACQUES-AUGUSTE NICOLAS, *Studi filosofici intorno al Cristianesimo*, Capolago, 1847. L'opera ebbe notevole fortuna e, nel giro di pochi anni, tradotta in italiano, fu pubblicata a Milano dall'editore Bagutti e Pirota nel 1850, a Torino da Speirani e Tortone nel 1855, a Napoli da Colavita nel 1855.

<sup>7</sup> La scrittrice francese George Sand, pseudonimo di Amandine-Lucie-Aurore Dupin (1804-1876), famosa per la sua vasta produzione di romanzi, racconti, commedie, fra i quali si ricordano *La mare au diable* (1846), *La petite Fadette* (1849), *Les maîtres sonneurs* (1853).

501.

Le 11 décembre 1857

Cher fils,

Je commence par te dire que j'ai tout reçu, ta lettre d'abord, les photographies, le *Times* ou les *Gatagnao* siamois et ceux-ci, je suis bien aise de ne pas avoir vu leur présentation, vu que le fou rire m'aurait probablement gagnée. On fera selon tes désirs pour les photographies, j'avais été frappée du luxe d'yeux déployé à la cour de Charles VII, qui en est lui-même largement pourvu, sans être plus joli pour cela.

Les explications que tu nous donnes sur les tubes de l'Amis sont comme nous le présumions, seulement que les fontes sont si serrées qu'il est difficile d'y faire entrer quelque chose. Au reste, il ne pénètre dans la tête de l'Amis, dans ce moment-ci, que ce qui a trait à la politique et à la Chambre, tout le reste passe inaperçu.

J'ai réintégré ces jours-ci ma lampe verte dans mon salon: le globe nouveau est beaucoup plus joli que l'autre, d'un beau vert d'émeraude tout à fait assorti à la lampe. Je me recommande pour

1594

qu'on ne le brise pas et je crois aussi ne pas l'avoir encore payé: dis-moi ma dette.

L'autre soir j'ai vu arriver chez moi Salvator, appelé par le télégraphe *ad audiendum verbum*; il repartira lundi soir<sup>1</sup> après la séance royale. Il m'a donné d'excellentes nouvelles de tout le monde, il est enchanté de la conduite de Manuel, qui travaille beaucoup et trouve encore moyen de cultiver avec succès dessin et musique. Isabelle est aussi fort occupée à traduire une Bible anglaise pour le fameux abbé Carron. Je voudrais bien lui trouver un mari, mais on ne veut pas la conduire ici.

Nous venons de perdre le pauvre Pralormo<sup>2</sup>, malade depuis bien longtems. C'est dommage que sa maladie l'eût rendu si morose, car il y avait en lui de l'étoffe qu'on aurait pu utiliser. Cette mort m'a conduite chez la marquise d'Arvilars, qui me semble bien *derelitta*. Elle parle de son mari<sup>3</sup> comme s'il était en voie de guérison, mais c'est ainsi que l'on meurt dans cette famille.

Celui qui est tout à fait perdu c'est le jeune Benevel<sup>4</sup>: il s'en va de la poitrine à Nervi, où on l'avait conduit pour essayer d'un meilleur climat.

Les candidats députés font toujours les frais de nos conversations. J'en ai par dessus les yeux, nos journaux sont insupportables avec leurs querelles peu séantes. Il y en aura encore pour longtems. Je crois inutile de faire des pronostics, on fait toutes sortes de belles protestations. La droite de son dévouement aux institutions, la gauche de soutenir le Ministère, celui-ci d'agir avec prudence. Jusqu'à quel point les uns et les autres sont-ils de bonne foi, c'est là la question; et même en débutant avec de bonnes intentions n'arriverait-il pas tel incident qui mettra les passions en lutte? Ce n'est pas impossible. Ce qui est sûr c'est que jamais S. Statuto n'a eu autant de dévots comme à présent; tout le monde proteste de lui être dévoué, mais il me fait l'effet du Galant de la fable, à qui d'un côté on enlevait les cheveux blancs, les autres lui arrachaient les noirs, et il finit par être complètement chauve.

Comme c'est aujourd'hui mon jour de réception, j'ai la chance d'être interrompue de tems en tems, et voilà Jenny qui vient me dire qu'il court le bruit que tu étais aussi demandé. Je n'en sais rien et pense plus sûr d'expédier ma lettre. Je me réjouirais fort de ta venue, sauf ton *disturbo*, et voudrais seulement le savoir pour préparer ta chambre, mais je suppose que ce sont des canards. Ton père s'est décidé à mettre des sangsues vendredi, il y a huit jours. Il souffrait de vertiges et de fatigue à la poitrine pour peu qu'il par-

lât. Maintenant la poitrine est plus libre, la tête est encore souvent comme enchifrenée, pourtant il est mieux.

Fais-moi le plaisir de me dire combien de fêtes les protestans ont pour le Crist-Mass [*sic*], c'est-à-dire combien de jours de fête il y a, mais rappelle-t-en, c'est pour confondre l'Amis qui a toujours l'air de me croire absurde, quelque fois je me rebécque, souvent je passe condamnation.

Il me semble qu'on meurt beaucoup dans la famille Palmerston<sup>5</sup>, de quoi je la plains. Nous ne sommes pas très édifiés de ce qui se passe chez vous: on nous fait l'effet de faire fausse route, ce qui est peut-être très téméraire à nous, mais c'est comme cela. Je parle des partisans de l'Angleterre, quant aux adversaires ils sont trop heureux qu'on leur prête le flanc.

Adieu, cher fils, porte-toi bien, ne va pas trop près du Léviathan, j'espère que vous avez aussi beau tems que nous. Il commence à faire froid. Je t'embrasse.

Un brano edito in *Souvenirs historiques*, p. 525.

<sup>1</sup> 14 dicembre, giorno del discorso della Corona all'inaugurazione della VI legislatura.

<sup>2</sup> Roberto Beraudo di Pralormo era morto a Torino il 3 dicembre 1857, all'età di 36 anni. Aveva sposato Maria Cristina figlia dei marchesi Milliet d'Arvillars, morta nel 1854 (cfr. lett. 409, nota 8).

<sup>3</sup> Il marchese Federico Milliet d'Arvillars morì a Torino il 12 febbraio 1858, all'età di 70 anni.

<sup>4</sup> Emanuele della Chiesa di Benevello, figlio di Cesare e Polissena, morì nel 1857 a soli 23 anni.

<sup>5</sup> Nel giro di pochi anni, la famiglia Palmerston era stata colpita da due gravi lutti: nell'agosto 1854, morì di colera Lord Jocelyn, genero di Lady Palmerston (Emanuele a Costanza, 19 agosto 1854, in A. COLOMBO, I, p. 405); e il 15 aprile 1856 Lord Cowper, il figlio maggiore nato dal primo matrimonio di Lady Palmerston, morì improvvisamente a Canterbury (Emanuele a Cavour, 16 aprile 1856, in C. CAVOUR, *Epistolario*, XIII, p. 413).

502.

Le 19 janvier 1858

Cher fils,

J'attendais toujours l'arrivée de Corti que l'on nous annonce depuis longtems, espérant des lettres de toi, dont je suis privée depuis quelque tems. J'espère pourtant que tout va bien chez toi.

Je ne puis pas en dire autant de chez moi, quoique la bourrasque

soit passée maintenant. Voici ce que c'est: après avoir commencé l'année avec un tems magnifique et une température fort douce, il nous est arrivé tout à coup une énorme quantité de neige et par suite un froid excessif, le thermomètre étant tombé de 16 degrés en 24 heures, il s'ensuivit une grippe générale. Maîtres et serviteurs tombaient malades, c'était une désolation; on ne trouvait plus de gardes pour veiller les malades. Au milieu de ce cataclysme universel, ton père a été atteint par la grippe; pendant quatre jours on a espéré la vaincre par la transpiration, mais le cinquième la toux était devenue si continue qu'il toussait comme on respire. Il a fallu recourir aux saignées, on en a fait trois et le paroxysme a été vaincu. Maintenant il tousse encore un peu, mais il est complètement sans fièvre depuis plusieurs jours, dort et commence à manger du poulet. Seulement les événemens politiques qui ont eu lieu chez nous, même avant sa maladie, et ceux du dehors, plus récents, le mettent dans un état de surexcitation que j'ai peine à calmer, vu que je ne sais guère comment l'en distraire. Il ne voit personne, excepté Maxime qui est de plus en plus exaspéré, se fatigue à parler, ne peut guère lire, je ne peux lire longtems sans fatigue, et nos ressources sont vite épuisées. J'espère que demain on lui permettra de faire son lit et qu'il entrera en convalescence.

Je n'ai pas eu de grippe, mais soit l'inquiétude, soit mauvaise disposition, j'ai été souvent bien souffrante; j'ai tâché de me tenir sur pied avec des demi-moyens pendant huit jours, puis il a fallu céder et subir les sangsues; maintenant je suis mieux, mais je ne puis pas dormir, ce qui me laisse fatiguée et *baciocca*<sup>1</sup>. Petit à petit, tout rentrera dans l'ordre.

Nous avons amélioré notre condition intérieure en prenant un bon cuisinier, celui des Pralormes, gourmands obstinés. Hier il a débuté par une soupe et une volaille, qui a rendu ton père fort heureux; j'en suis charmée, parce que j'espère que ton père se contentera de mets sains s'ils sont bien apprêtés, et qu'il s'en trouvera bien. Quant à moi, je ne suis pas insensible à un dîner qui ne me donne pas de nausées comme ces derniers tems, et puis il sera présentable si on invite quelqu'un, quoique le cas soit rare.

Joséphine est dans son lit depuis 20 jours, on l'a saignée deux fois, elle tousse encore assez, est faible et fatiguée, mais il y a un bal en perspective d'aujourd'hui en huit et il me semble qu'elle prend ses mesures pour y arriver, quitte à se remettre le lendemain sur le grabat.

Nous avons perdu cette nuit le Maréchal<sup>2</sup>, qui a encore eu la

consolation de voir naître un petit-fils<sup>3</sup> de son nom avant que de fermer les yeux. Son fils Victor<sup>4</sup> est arrivé à tems. Le Maréchal avait 87 ans et ne s'en croyait que 84. Le pauvre d'Arvillers<sup>5</sup> a aussi succombé à son hydropisie de cœur. Et ce qu'il y a de pis, c'est qu'on dit son fils<sup>6</sup> menacé de l'amputation d'une jambe pour un dépôt d'humeurs, soigné par l'hydropathie. Pauvres gens, ce serait bien terrible.

Notre carnaval est bien mesquin, ce froid et les maladies qu'il cause paralysent toutes les meilleures volontés. On parle fort de mascarades pour les jours gras dans les rues, je ne sais si la saison s'adoucirait assez pour les permettre.

J'avais eu l'idée de t'écrire sur nos événemens politiques intérieurs à mesure qu'ils se développaient, mais ignorant ce qu'on t'en rapporterait, j'attendais Corti pour lui demander ce que vous saviez des affaires Ratazzi. Ce que tu ne pouvais pas savoir, c'est qu'il y avait au Sénat intelligence entre bon nombre de sénateurs de vider la salle si Ratazzi se présentait. Enfin il s'est exécuté et je pense que c'est pour le mieux<sup>7</sup>.

Je voulais te demander s'il y a en Angleterre une aussi mauvaise presse que celle que nous avons ici<sup>8</sup>, des journeaux qui attaquent à fond la religion et s'il y a répression dans ce cas.

Maintenant adieu, mon cher fils, je suis fatiguée. Nous t'embrassons. Qu'allez-vous faire contre les auteurs de l'attentat<sup>9</sup>?

Il brano riguardante Ratazzi edito in *Souvenirs historiques*, p. 528.

<sup>1</sup> Piemontese: « assonnata, torpida, assopita, intronata ».

<sup>2</sup> Il conte Vittorio Amedeo Sallier de la Tour, ultimo maresciallo di Savoia, morì a Torino il 19 gennaio 1858.

<sup>3</sup> Vittorio Amedeo Maria, nato a Torino il 4 gennaio 1858, figlio di Carlo Felice Sallier de La Tour e di Marta Maria Ruinart di Brimont.

<sup>4</sup> Il diplomatico Vittorio Sallier de la Tour (1827-1894).

<sup>5</sup> Cfr. lett. 501, nota 3.

<sup>6</sup> Ippolito Milliet d'Arvillers (n. 1828) aveva combattuto nelle campagne del 1848-49.

<sup>7</sup> Il 13 gennaio Urbano Rattazzi aveva presentato le dimissioni da ministro dell'Interno, cui l'avevano indotto le gravi critiche suscitate dai fatti di Genova, l'ostilità di Napoleone III, e alcuni fatti deplorabili che avevano reso delicatissima la sua posizione ministeriale.

<sup>8</sup> Oltre alla *Gazzetta del Popolo*, che continuava a spiccare per il suo violento anticlericalismo, anche l'*Espero*, « quotidiano popolare » (23 gennaio 1853-31 dicembre 1861), fondato dall'emigrato milanese Giuseppe Augusto Cesena, utilizzò la carta di un anticlericalismo a tinte forti.

<sup>9</sup> La sera del 14 gennaio a Parigi vennero lanciate tre bombe contro la carrozza imperiale. I sovrani uscirono dall'attentato illesi. Furono operati numerosi arresti, fra i quali quello di Felice Orsini. Per le impressioni suscitate dall'attentato in Inghilterra, si veda la lettera di Emanuele a Cavour del 18 gennaio 1858 (*Cavour e l'Inghilterra*, cit., II, pp. 172-173).

503.

Le 23 janvier 1858

Cher fils,

J'ai reçu ce matin ta lettre, il n'y a pas à regretter qu'elle ait devancé le 27<sup>1</sup>, car je désirais fort de tes nouvelles, craignant que ton silence ne dût être attribué à cette vilaine grippe qui fait le tour du monde. Tâche de t'en préserver, car c'est un pauvre agrément.

Ici, nous continuons à améliorer, ton père commence à se lever, et l'appétit le sert bien. Il s'impatiente un peu de la convalescence, mais la saison exige des égards, quoiqu'elle soit fort adoucie et que le ciel soit aussi beau que possible. Je vais mieux, j'ai encore peu de goût pour manger, et m'aide avec la rhubarbe. J'attens Corti et le *bag* dont je te remercie; en vérité, avec la vie que je fais, j'ai regret à toute espèce de dépense qu'on fait pour moi, car je ne puis faire honneur à rien. Ton père qui me consulte sur ce qui peut me faire plaisir, me met dans l'embaras. J'ai fini par choisir une lampe *parée* dont je n'avais qu'une qu'il fallait transporter de la table au salon pour figurer alternativement.

Je crois que nous n'aurons pas de dîner de famille le 27, car ils sont encore fort en désarroi en maison Alfieri: Joséphine tousse encore et me semble bien affaiblie; la petite Louise avait fièvre et toux hier au soir; nous sommes encore chanceux chez nous, ainsi nous ne saurions rien décider. Il y a toujours beaucoup de malades en ville, voire même des morts, et le carnaval n'est guère animé. La comtesse D'Ussol<sup>2</sup> est condamnée à se faire opérer pour un squirre au sein, pauvre femme, enfin on n'entend rien qui réjouisse d'aucun côté. La seule pensée à laquelle je me raccroche pour me faire plaisir c'est une lueur d'espoir que Brème<sup>3</sup> puisse rejoindre son projet sur I[sabelle], mais ce sera peut-être une illusion. On m'a dit que Salvator et son frère venaient de gagner un procès, qui les rendait propriétaires d'une maison évaluée 300.000 francs. Je voudrais bien qu'on augmentât un peu la dote de la jeune personne,

car nous avons maintenant de riches demoiselles à marier à Turin.

Voici la commission dont je suis chargée pour toi. D'abord cet ennuyeux général De Andreis<sup>4</sup> qui te prie de ne lui renvoyer ses documens que par occasion, pour épargner les frais de poste. Il paraît qu'il renoncera à ses poursuites de décoration. Ensuite, Maxime demande si tu pouvais lui envoyer une de ses photographies à ton choix, parce qu'un fameux graveur nommé Raymondi voudrait graver son portrait. Est-il de mauvaise humeur, ce Maxime! Il n'y a qu'un cri sur son insupportabilité, et je n'aime pas ce que l'on brasse par-là. Je voudrais qu'il allât ailleurs.

Nous avons reçu l'autre jour un poisson d'avril: un paquet avec ton écriture, qui ne contenait que l'affaire De Liguori, un autre ennuyeux, qui se loue de ton accueil et veut encore t'être recommandé. Donne-lui de bonnes paroles et n'ouvre pas ta bourse, ne te laisse rien dédier, comme nous avons fait ici. Je suis persuadée qu'il fera *fiasco* à Londres comme à Paris. As-tu reçu certain *Fischietto* dans le tems!

Je ne sais pas grand chose sur la famille, vu qu'on n'en parlait guère du vivant de grand-papa qui en savait un peu plus, mais si tu me dis les individus, je tâcherai de faire ce que je pourrai. Mon frère s'occupe aussi de faire quelque chose pour la famille S. Germain, d'autres s'occupent de la maison Balbo, et j'ai pu donner quelques renseignemens sur les derniers tems. L'Amis hausse les épaules et ne comprend que la Chambre, je ne vois pas que ce sujet soit plus exhilarant, ils sont tous gais comme des bonnets de nuit. Mais je plains l'Amis, dont la vue baisse et lui fait une triste perspective.

Fasse le ciel que nous puissions nous rencontrer en 58, car nous nous trouvons bien usés, mais surtout que nous nous rencontrions dans un monde où il n'y aura ni révolutions, ni attentats, ni diplomatie, trois fléaux de l'humanité. Sur ce je t'embrasse bien pour le moment, on te dit ici mille amitiés.

<sup>1</sup> Il 27 gennaio ricorreva il sessantacinquesimo compleanno di Costanza.

<sup>2</sup> La contessa Lucia Cane d'Ussolo, nata Luserna di Campiglione (m. 1860).

<sup>3</sup> Alfonso Arborio Gattinara di Breme (n. 1831), non sposò Isabella Villamarina, ma Teresa Rescalli di Villacortese (24 luglio 1859). Fu governatore di palazzo reale e poi senatore del regno.

<sup>4</sup> Il generale Gaspare De Andreis.

Mon cher fils,

On m'avait dit que Corti repartait cette semaine, et je n'avais plus écrit par la poste, pensant lui donner ma lettre, et voilà qu'il me fait dire qu'il ne s'en va que la semaine prochaine, *nojzet*<sup>1</sup>; du reste il ne s'est pas laissé voir, ce à quoi je ne tenais que pour pouvoir causer un moment de toi. Il m'a envoyé le *bag*, qui est fort joli et dont je te remercie encore. On m'avait dit que quelques dames ici en avaient, entre autres les dames Pollon<sup>2</sup>, toujours élégantes et aussi anglaises qu'elle peuvent imaginer. Je leur ai fait voir le mien, elles l'ont fort admiré et convoité et m'ont dit qu'on ne pouvait rien se procurer de semblable ici. Selon ton désir il est sur ma table, j'ai mis mes cartes dans l'étui et je mets l'argent dans le porte monnaie lorsque je vais payer mes mémoires, ce qui est une des occupations de la saison.

Le 27 janvier a été marqué par plusieurs petites inutilités que j'ai vu arriver; bien reconnaissante qu'on se donne le souvenir de ce jour, je regrette qu'on dépense son argent pour une commémoration qu'il conviendrait mieux de passer sous silence, vu l'ancienneté de l'événement. L'Amis m'a donné un joli panier cristal et bronze, Joséphine idem, Jenny cristal et argent ou imitant l'argent. Mon frère une jolie levrette en biscuit et je crois t'avoir écrit que je me faisais donner par ton père une belle lampe en porcelaine. Nous n'avons pas pu inviter les donateurs à dîner, car nous étions encore les uns et les autres peu disponibles. Mais demain nous aurons tous les Alfieri, l'Amis et Ciccio pour avoir quelqu'un de neutre qui rompe le silence habituel.

Nous sommes toujours très contents du cuisinier et il paraît très satisfait d'être chez nous. Ton père est très admirateur de Mr Richard et trouve excellentes ses soupes, ses volailles et son bœuf. Si l'on veut inviter quelqu'un on n'a plus à s'en inquiéter, il n'y a qu'à le laisser faire. Avant sa venue, je ne mangeais presque plus, j'étais dégoûtée de cette nourriture fade que je digérais mal et me causait comme une enflure d'estomac; maintenant je mange bien et ne m'en aperçois plus, après. Ton père de même, ce que je trouve très heureux pour nos santés. J'espère que tu pourras venir nous visiter cette année et serai charmée de te faire faire cette connaissance. Ton père va bien, il ne sort qu'un peu en voiture, parce que le froid est toujours très rigoureux et qu'il craint la rechute; moi, je vais assez bien aussi.

Notre carnaval s'est animé ces jours-ci. Il y a dix théâtres<sup>3</sup> en activité, sans en compter un qui a brûlé<sup>4</sup>. Les bals de la cour et du ministère ont été brillans. Les jeunes princesses ont donné deux petits bals, qui ont été appréciés par le *totam*, je regrette qu'Isabelle n'en fût pas. Ce soir il devait y avoir un fameux bal chez les Castellan<sup>5</sup>: 16 salons tous nouvellement décorés avec le plus grand luxe, mais voilà qu'avant hier un incendie, qui avait d'abord fait peu de dommage, mais qui a repris dans la nuit, a fini par faire des dégâts tels qu'on croyait que la fête n'aurait plus lieu. Voilà des gens qui vont, je crois, allègrement en *bouletta*. J'attens pour mon carnaval les mascarades dans la rue, qui auront lieu les jours gras. C'est quelque chose de mystérieux qu'on ne doit pas connaître d'avance. On parle de mascarades d'oies, je ne sais pas m'en faire idée. L'Amis s'indigne beaucoup, il est toujours plus renfrogné le pauvre Amis, je tâche de ne le pas contrarier. La Chambre est à peu près en vacance jusqu'au Carême.

Je ne te parle pas de politique. Corti te renseignera mieux que je ne saurais le faire. A tout prendre on n'est pas tranquile. C'est surtout du dehors que vient l'inquiétude et le dedans est plein de malaise et de mécontentement. A moi cela me fait l'effet d'être assise sur une chaise cassée que je sens craquer et je crains de me trouver un beau moment par terre. La partie morale, le sens moral, comme on dit, nous fait défaut et pourtant nous le possédions plus que tout ce qui nous entoure. Mais le niveau a baissé et baisse tous les jours. Cela rattriste, dégoûte et décourage. Lorsque certains sentimens font faute, la société glisse dans la boue et nous sommes sur la pente. Je ne vois pas ce qui pourrait nous retenir.

Les *Verasis* se trémoussent pour faire de l'effet, il en font un déplorable, mais ils y sont complètement insensibles. Les dames n'ont point voulu rendre visite à la comtesse, mais Charles a obligé sa femme à y aller, et de plus à un dîner qu'ils ont donné à Feruk Kan<sup>6</sup>, dîner magnifique, un luxe inouï en tout. Les détails de la représentation intérieure de cette maison se repètent avec toutes sortes de commentaires et de quolibets, mais c'est ce qui fait venir l'eau à la bouche à Charles. Il est de plus en plus absurde, et il ne se passe pas 15 jours sans qu'il invente quelque chose pour tourmenter les siens. Il se produit partout avec sa garniture de *bergnocole*<sup>7</sup> sur la figure, ce qui ne le gêne pas le moins du monde, mais gêne fort le prochain. Sa femme a pris son essort et court les fêtes avec une figure d'outre-tombe, sans coquetterie, excepté pour ses robes. Le bal Castellan a pu avoir lieu hier au soir, moyennant un plafond

en toile peinte qu'on a adapté pour cacher les dégats de l'incendie. La fête a été brillante, l'appartement richement décoré, mais les pièces sont petites et basses pour supporter tant d'ornemens. Feruk nous trouve plus magnifiques que Paris.

Les enfans de Paris m'écrivent de bonnes longues lettres. Emmanuel prend du style. Je ne peux rien combiner pour Isabelle, qu'on ne connaît pas, et dont on a peur, cela me tourmente beaucoup.

Le jeune d'Angrogna<sup>8</sup> épouse Mlle Pallavicini, la fille de ce fou de George, on ne conçoit pas quelle analogie il peut y avoir entre ces deux familles hormis celle de l'argent. Il y a dans ce moment à Turin plusieurs demoiselles assez riches et il y en a de jolies aussi, ce qui nous fait une fière concurrence.

Lundi gras [15 febbraio]

Je reprens la plume pour continuer cette rapsodie. Je te parlerai du carnaval. Hier, dimanche gras, le tems était si vilain de froid et de brouillard que je ne suis pas sortie et n'ai pas laissé sortir ton père. Les mascarades ont pourtant eu lieu et on en a été fort satisfait. Le triomphe de Bacchus, pauvre idée, a réussi, dit-on, assez grandiose. Plusieurs chars fort riches, un personnel nombreux et brillant, musique convenable, enfin on a approuvé. Les officiers de l'école d'équitation de Pignerol ont fait leur apparition en Diables, les chevaux étaient très beaux et très bien montés, on en a été charmé. J'ai pourtant vu quelques personnes scandalisées de la chose, peut-être qu'à Londres on serait de leur avis. Les mousquetaires de toutes couleurs ont été appréciés; il y avait en outre toutes sortes d'imitations faisant plus ou moins d'illusion. Le char Sambuy-Pruett était une corbeille de fleurs, les harnais étaient des guirlandes de roses, voilà une pensée riante, puis un moulin, puis un bateau etc. Si le tems sera passable, demain nous irons voir s'ils veulent de nouveau se faire voir. Aujourd'hui il fait beau, mais il y a gâchis.

Ce qu'il y a eu de triste hier c'est une rencontre sur le chemin de fer entre le convoi de Pignerol et celui de Savillan, qui étant en retard est venu tomber sur l'autre à Moncalier. Il paraît qu'il y a eu des victimes, mais je n'ai pas encore pu savoir au juste ce qu'il en est. C'est d'autant plus dommage qu'il n'était jamais rien arrivé sur nos chemins de fer.

Le bal de cour de samedi<sup>9</sup> a été très nombreux et très brillant, il y en aura encore un chez les Princesses. Ce soir grand bal paré et costumé au grand théâtre avec décoration fort extraordinaire.

Et nous voilà à la fin, car il faut espérer que nos dames se reposeront: leurs visages et leurs bourses ont également besoin de calme. Adieu, mon cher fils, je t'embrasse et vais faire mon paquet pour le remettre à Corti.

Un brano edito in *Souvenirs historiques*, p. 529.

<sup>1</sup> Piemontese: « alquanto noioso, fastidiosetto ».

<sup>2</sup> Emilia Gazelli di Rossana, moglie del senatore Antonio Nomis di Pollone e Marianna Morelli, moglie di Paolino di Pollone, figlio del suddetto.

<sup>3</sup> I dieci teatri in attività nel 1858 erano il Regio, il Carignano, il d'Angennes, il Vittorio Emanuele, lo Scribe, il Rossini, il Nazionale, il Gerbino, il Lupi, il Sutura (*La piccola guida di Torino e dintorni*, Torino, 1860, p. 24).

<sup>4</sup> Il 5 gennaio 1858 un incendio distrusse il teatro Alfieri, costruito da pochi anni dall'architetto Panizza.

<sup>5</sup> Alfonso Castellani (1821-1875) e la moglie Clotilde, nata Dattili della Torre.

<sup>6</sup> Feruck-Khan, ambasciatore straordinario dello scia di Persia, giunto a Torino il 2 febbraio, era stato ricevuto dal re in udienza speciale il 6. L'ambasciatore austriaco Hübner, che ebbe l'occasione di incontrarlo a Parigi nel 1857, pur rilevandone l'intelligenza e l'originalità, scrisse nel suo diario: « Erano tutti d'accordo nel trovare Sua Eccellenza di Persia molto sporca e il suo seguito disgustoso » (J. A. VON HÜBNER, *Nove anni di ricordi...*, cit., p. 436, 18 febbraio 1857).

<sup>7</sup> Piemontese: « bitorzoli, bernoccoli ».

<sup>8</sup> Carlo Felice Alessandro Luserna d'Angrogna, gentiluomo di corte della duchessa di Genova, il 24 aprile 1858 sposò Anna Teresa, figlia del marchese Giorgio Pallavicino Trivulzio, nata a Praga nel 1840.

<sup>9</sup> 13 febbraio.

505.

Vendredi gras, 12 février 1858

Mon cher fils,

Je n'avais plus écrit par la poste parce qu'on me disait que Corti s'en retournait cette semaine et j'avais préparé une longue missive que je comptais lui remettre<sup>1</sup>, mais on me dit qu'il ne partira que mercredi<sup>2</sup> et qu'il compte s'arrêter 15 jours à Paris, alors je reprens la plume pour que tu ne restes pas si longtems sans savoir que nous ne sommes ni morts, ni malades, ce qui arrive à beaucoup de monde par le tems qui court et tu recevras plus tard par Corti ma vieille lettre avec des nouvelles un peu rances. Je lui remettrai aussi deux livres que la cousine Cigala m'a envoyés pour toi.

1604

Quant à nos santés, il n'y a pas à en médire: ton père se ménage bien et ne sort qu'un moment en voiture, la saison continuant d'être rigoureuse et voulant éviter la rechute. Il vit dans sa robe de chambre et ne change guère de température; nous dînons à une petite table dans la bibliothèque, ce qui le satisfait beaucoup, ainsi que les bons petits dîners que nous donne Mr Richard, cela lui fait un passe-tems qui le console de ceux dont il est privé. Moi, j'ai repris mes habitudes, seulement je sors le moins possible à cause du froid. Il a vraiment fait un hiver bien rigoureux cette année et surtout il se prolonge hors de toute habitude et de toute convenance. Il a encore reneigé dimanche<sup>3</sup> et puis hier et aujourd'hui nous avons le gâchis. Ces intempéries n'ont pas empêché, hier, une sottie masquée de faire son apparition à la très grande indignation de l'Amis et au reste de tous ceux qui aiment les bonnes manières. C'était l'enfance du carnaval, tout ce qu'il y a de plus ignoble et vulgaire. Les honnêtes gens évitaient de se trouver sur son passage, parce qu'on était honteux de cet étalage de bêtise.

Nous aurons pour les derniers jours le *Triomphe de Bacchus*, les beaux esprits du commerce en sont encore à la mythologie. L'aristocratie nous donnera des mousquetaires noirs, gris, rouges etc. Un départ pour la chasse et les officiers des différentes garnisons préparent dans le mystère des surprises très étonnantes. Ce sera mon carnaval si le tems permettra que ces divertissemens aient lieu et que l'on puisse en jouir sans avoir redouter la grippe. Il y a beaucoup de bals ces jours-ci et de très brillans. Ferruchk Kan<sup>4</sup> nous trouve très magnifiques et les hôtels de Turin plus somptueux que ceux de Paris. Il ne sait pas que les amphitryons de ces festins s'en vont en ruine à *rotta di collo*.

Dans ma grande lettre, je te parlais du *bag* et t'en remerciais encore; sois tranquille, je le fais fonctionner dans toutes les occasions.

Hier, nous avons donné à dîner aux Alfieri, l'Amis et Ciccio, ce dernier pour qu'il aidât la conversation qui n'est pas facile. Le dîner était bon. Soupe à la Colbert, petits pâtés à la lyonnaise, boeuf à la financière, semis [*sic*] de bécasses, poularde truffée, petits pois et artichauts et croqu'en bouche à la crème. Voilà le menu. Il y a eu force incongruités qui ont fort tourmenté ton père, nos gens ont fait tout de travers. Nous cherchons depuis longtems un autre domestique, qui soit intelligent, et ne pouvons le trouver. A la maison Alfieri on est obligé d'en changer très souvent, il semble que tous les mauvais sujets tant mâles que femelles s'y donnent rendez-vous. C'est une race qui a bien dégénéré. Nous garderons celui que nous avons, parce que, quoique passablement Jocrisse<sup>5</sup>, il est honnête et plein de

bonne volonté, c'est un très bon frotteur. J'ai représenté qu'il en fallait deux, car le portier est tout à fait hors de service. Celui qui est en bien mauvais état et que je regrette beaucoup c'est le pauvre Vassal, il paraît menacé d'une hydropisie de cœur et est continuellement pris d'étouffemens.

Nous avons un mariage brillant, le marquis d'Angrognà et Mlle Pallavicini Trivulzi<sup>6</sup>, la fille de ce fou de Giorgio, cette coalition étonne tout le monde. Il y a à foison de jolies demoiselles et de riches même, qui nous font une rude concurrence. Je me tourmente fort de notre pauvre Isabelle, je ne sais rien voir pour elle. Adieu, cher fils, j'espère que tu te portes bien, tout mon carnaval se borne à n'avoir pas d'inquiétudes pour les santés. C'est l'essentiel.

<sup>1</sup> Cfr. lett. 504.

<sup>2</sup> 17 febbraio.

<sup>3</sup> 7 febbraio.

<sup>4</sup> Cfr. lett. 504, nota 6.

<sup>5</sup> Cfr. lett. 357, nota 10.

<sup>6</sup> Cfr. lett. 504, nota 8.

506.

23 février 1858

Cher fils,

Qu'est-ce que je te disais de *cadrega rotta*<sup>1</sup>? Il paraît que je n'étais pas seule à me sentir mal assise et je crains que tout le monde n'eût pas, comme moi, le pressentiment de sa chute. Il est vrai que, personnellement, je suis sur mes pieds, mais ce n'est pas sans craindre que le contrecoup de ce qui arrive chez vous ne se fasse sentir chez nous. Je vois tout le monde préoccupé, inquiet, et ceux mêmes qui étaient hostiles à Lord Palmerston, déplorer sa retraite en ce moment<sup>2</sup>. Il n'y a que l'extrême extrémité de la droite et de la gauche qui, n'aimant que l'eau trouble, espèrent y pêcher le désordre, et s'en réjouissent. Enfin les plus habiles peuvent quelques fois faire des bévues, comme nous le voyons aussi dans d'autres pays. Je crains qu'il s'en soit faites dernièrement de part et d'autre, et on en subit les conséquences.

Chez nous les dernières élections<sup>3</sup> nous ont ramenés les anciens députés, qui sont *pour le moins* ministériels, moins Sineo qui n'a pu

se fourrer nulle part, dieu merci; il est si ennuyeux que personne n'en voulait plus, il aurait allongé la session de 15 jours.

Maintenant la commission d'enquête<sup>4</sup> est revenue de sa première campagne en Canavais, mais on ne nous dit pas encore le résultat. Nous savons pourtant qu'elle a été reçue partout avec des honneurs extraordinaires, même une garde d'honneur à cheval à Ivrée, qui a voulu les accompagner à leur départ, malgré le tems diabolique qu'il faisait.

Il subsiste à Ivrée une singulière coutûme de tems immémorial. Les jours gras toute autorité cesse, il n'y a plus de gouvernement légal et reconnu. L'autorité est confiée à un élu du peuple, qui règle toute chose à la satisfaction générale et tout le monde indistinctement est coiffé du bonnet rouge. Les commissaires de la Chambre ont dû l'adopter comme les autres, et le comte de la Motte<sup>5</sup> se prélassait en bonnet rouge dans les rues comme le plus fier démocrate. Racconte cela à Persigny.

Il faudra voir à présent si notre loi sur le jury<sup>6</sup> pour les délits de la presse ne subira pas d'échec. Camille croit qu'elle passera. Mais jusqu'ici on disait, puisque l'Angleterre elle-même fait des concessions, nous pouvons bien nous, pauvres hères, accorder quelque chose, d'autant plus qu'originellement cette loi sur la presse a été très mal faite de l'avis de tout le monde. Mais actuellement ce qui arrive à Londres rend le courage à l'extrême-gauche, qui ne veut aucune modification en aucun genre dans ce qui se fait, soit à l'extrême droite, qui espérerait de pousser Cavour, comme on a poussé Lord Palmerston. Il est possible qu'il se sauve avec une petite majorité. Tout cela rend le monde *concitato*, et moi qui ai déjà les nerfs un peu ébranlés, cela me fatigue de voir cette agitation dans les autres.

Ton père continue à aller bien, mais il ne sort qu'un moment en voiture, parce qu'il se trouve très sensible au froid et que la saison est toujours très rigoureuse, il neige à tout moment et le gel et dégel se succèdent toujours.

J'ai enfin vu Corti la veille de son départ et comme je voyais qu'il regardait attentivement mon salon rouge, je lui ai fait voir aussi le salon blanc et le cabinet, quoique ce soient de véritables glaciers en ce moment. Je n'ai pas pu lui faire voir la salle à manger, parce qu'il faisait déjà sombre et qu'il n'y aurait pas même vu du feu: car nous dînons encore dans la bibliothèque. Il m'a paru très satisfait.

Nous sommes dans l'attente du collier de l'ordre pour l'oncle César, on en parle beaucoup et je sais positivement qu'il doit l'avoir,

mais il n'est pas encore arrivé<sup>7</sup>. Il paraît que le général de Sonnaz l'aura aussi, les autres sont *in petto*<sup>8</sup>.

Joséphine, à force de se trémousser, a fini son carnaval avec la fièvre tierce, on la lui a coupée avec la quinquina, mais elle en est toute harassée. Son frère va passer pour aller à Londres, j'espère qu'il t'apportera la décoration raccomodée.

Mardi gras<sup>9</sup> j'ai été un peu voir les masques chez l'Empio, qui est tout près de chez moi. J'ai vu les mousquetaires, les diables, les brigands calabrais, Méfistophélès et beaucoup d'autres *mascarons*. Ce qui m'a le plus intéressée ce sont deux énormes ours dans un Phaéton, l'un noir et l'autre blanc, qui étaient d'une politesse exquise envers les dames qui passaient en calèche.

Le *Mob* ne s'est pas du tout bien conduit dans cette circonstance, contre son ordinaire, il injuriait les voitures, jettait toutes sortes de choses quoique ce fût défendu. On a jeté un chat dans la calèche de la comtesse Calori<sup>10</sup>, un hérisson à une autre dame, une rave dans la figure au comte S. Martin Ponza et de surplus un coup de bâton, qui lui brisa son chapeau.

Ton père, qui avait voulu aller en voiture, en est revenu tout courroucé; on avait trouvé moyen de baisser la glace et de l'inonder de [...] <sup>11</sup>, sans parler des invectives. J'ai vu Max hier au soir. Il était d'une humeur de chien, je lui ai pourtant fait ta commission, il dit que tu fasses tirer une autre photographie à ses frais et que tu la lui envoie.

J'accepte l'augure de ta venue cet été, espérons qu'il ne naîtra pas d'autres complications. Je regrette que tu ne puisses jamais venir quand nous sommes tous réunis, si tu pouvais venir pour le Statuto, on dit qu'on veut faire de belles fêtes, comme *decennio*. Adieu, cher fils, je t'embrasse.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 529-530.

<sup>1</sup> Piemontese: « sedia rotta », allusione a Lord Palmerston.

<sup>2</sup> Il 19 febbraio alla Camera dei Comuni si discusse in seconda lettura il *bill Conspiracy to murder*. Il deputato Gibson propose un emendamento perché il Governo desse una risposta al dispaccio del 20 gennaio di Walewski. La discussione si allargò e si fece molto accesa. L'emendamento, messo ai voti, fu approvato con 234 voti contro 215 e il ministro liberale fu battuto. Lord Palmerston presentò le sue dimissioni alla regina Vittoria il 20 febbraio.

<sup>3</sup> Il 3 e il 18 febbraio 1858 si erano svolte le elezioni suppletive in 18 collegi resi vacanti dalle opzioni e dagli annullamenti: i candidati ministeriali se ne aggiudicarono 17 (di cui 11 già conquistati dalla destra, e 2 dalla sinistra il 15 novembre 1857), e i candidati di destra uno soltanto.

<sup>4</sup> Al termine della verifica dei poteri, la Camera aveva nominato una Com-

missione d'inchiesta parlamentare, incaricata di accertare, su 17 collegi, la validità delle denunce di irregolarità sostanziali di procedura, di corruzione, di pressione spirituale del clero, di pressione governativa.

<sup>5</sup> Il conte Emiliano Agogadro della Motta (1798-1865), deputato cattolico alla Camera subalpina (1853-1859).

<sup>6</sup> Il 17 febbraio, il guardasigilli De Foresta aveva presentato il disegno di legge sulle cospirazioni contro i sovrani stranieri e l'apologia dell'assassinio politico, che affidava la cognizione di questi reati a giurati scelti in una lista compilata dal sindaco, da un consigliere comunale e da un secondo consigliere designato dall'intendente della provincia.

<sup>7</sup> Il marchese Cesare Alfieri di Sostegno, presidente del Senato, fu insignito del collare dell'ordine supremo dell'Annunziata il 25 marzo 1858.

<sup>8</sup> Il medesimo collare fu assegnato, sempre il 25 marzo, anche al generale Ettore Gerbaix de Sonnaz, dal 1852 comandante della divisione militare di Torino, e al generale Alfonso La Marmora, ministro di Guerra e Marina.

<sup>9</sup> 16 febbraio.

<sup>10</sup> Carlotta Balbo Bertone di Sambuy (n. 1827), dama di palazzo, moglie del conte Federico Calori di Vignale.

<sup>11</sup> Vocabolo illeggibile.

507.

Mardi 9 mars 1858

Mon cher fils,

Je viens d'expédier à Aynard deux paquets, dont j'espère qu'il voudra bien se charger. C'est d'abord ta décoration<sup>1</sup>, qui ne tenait plus dans son étui, je ne sais pourquoi, et que tu recevras dans une boîte. Je t'envoie ensuite la *Patrie absente*, je crois que tu l'aimeras autant en peinture qu'en nature. Ce sont quelques photographies de notre ville. Il y en a encore d'autres, mais elles ne rendent pas bien les lieux, celle de la rue de Pô la raccourcit tellement qu'elle ne donne pas l'idée de la chose et encore elle a l'air bouchée par la Gran Madre. La grille du palais du Roi semble à deux pieds de l'édifice. Tout cela m'a dégoûtée et en même tems j'ai compris le raccourci du portrait d'Isabelle, qui nous scandalisait: c'est la faute de la photographie.

Je ne voulais pas laisser partir Aynard sans lui donner une lettre et je me suis faite courage, car cette nuit j'ai été souffrante d'une forte palpitation, accompagnée de *tremolass*<sup>2</sup> nerveux, qui m'a laissée bien fatiguée. Nous sommes occupés à étudier le moyen de nous débarrasser du pauvre Tarella que nous trouvons un peu trop *abété*<sup>3</sup>, mais ne voudrions pas lui faire de peine, car il a toujours fait de son mieux et nous a souvent rendu service.

1609

Aujourd'hui nous avons à dîner Maxime, Rina et son mari<sup>4</sup>: je n'y ferai pas brillante figure, mais je me sens tout à fait de présider la séance. Ce couple compte, à ce qu'il paraît, passer trois mois ici, je ne sais si c'est bien le compte de Max, qui avait une grande démangeaison de s'en aller ailleurs, mais enfin il prendra patience, à moins que le ciel ne lui suggère *qualche pietoso inganno*. Après les trois mois le couple entend visiter Paris et Londres; ainsi tiens-toi pour averti.

Il m'est revenu de deux côtés qu'on songeait à remettre ton père à la direction de la galerie, dont Max ne se soucie plus et au fait ce n'est pas son affaire et il ne la fait pas du tout. Ton père en serait fort heureux pour lui et pour ses pauvres tableaux<sup>5</sup>, qu'il chérirait comme ses enfans et qu'il voit en grand danger de détérioration. Moi, je serais certe charmée qu'il eût cette satisfaction, pourvu qu'elle ne lui devienne pas nuisible, car je pense que la translocation au Valentin sera une rude besogne; en attendant je ne lui en parle pas, car l'affaire pourrait tarder ou manquer, et lui deviendrait nouvellement sensible. Il travaille toujours à son *Illustration*, qui avance vers la fin<sup>6</sup>. Je crois que tu en as un exemplaire, mais qu'il est incomplet.

Tout le monde me demande si tu écris et ce que tu dis de tous les événemens qui arrivent, mais je ne puis donner là-dessus aucune satisfaction. Le plaidoyer Jules Favre<sup>7</sup> et la lettre d'Orsini<sup>8</sup> ont mis tout sens dessus dessous en deça des Alpes. Beaucoup de gens sont disposés à en faire leur profit. Pour nous, gens d'ordre, nous ne comprenons pas ces allures napoléoniennes que pendant qu'on demande des repressions sur la presse dans les pays où elle est libre, le *Moniteur* nous donne une semijustification de l'attentat dont on exige que nous soyons indignés, ce à quoi nous étions disposés. Mais on veut faire d'Orsini un Guillaume Tell. Bien du monde ne demande pas mieux que d'adopter cette version. Il est sûr qu'on a mis tous les Gouvernemens dans l'embaras et Cavour est très empêtré de sa loi. Quelle impression fera son discours après la sensation qu'a fait le journal officiel français. L'affaire Changarnier<sup>9</sup> et Bédau<sup>10</sup> n'est pas plus adroite.

Il semble que Napoléon aille au devant de tout ce qu'on peut lui dire de plus compromettant. Toutes ces allures peu franches, et on peut dire maladroites, inspirent la crainte et la défiance. On s'était habitué à compter sur Napoléon comme sur la meilleure tête politique de l'Europe. S'il perd ce prestige, on perdra confiance et on tiendra moins à sa conservation.

Ici on dit beaucoup de choses. Je ne sais ce qu'il y a de vrai.

On prétend que Ratazzi va se mettre à la tête de l'opposition pour faire tomber Cavour en s'aidant de l'extrême gauche et de l'extrême droite, qui sont disposées à s'entendre pour cette œuvre, mais, une fois ce résultat obtenu, les deux partis se trouveraient en présence pour le remplacer.

Le Ministère a eu un échec dans l'annulation de l'élection de Chiaves<sup>11</sup>, son candidat, qui, quoique de la gauche, était ministériel. Il voulait écarter Sineo<sup>12</sup> qui est de l'opposition. Nous verrons maintenant si ce sera Sineo de la gauche, ou Musso<sup>13</sup> de l'extrême droite qui l'emportera. Ce qu'il y a de déplorable c'est que Ratazzi a le Roi pour lui. La nation est exaspérée par la lourdeur des impôts. C'est une marée montante, qui ne laisse prévoir aucun reflux et cela indispose fort les contribuables.

L'Amis a été un peu malade, mais il est guéri et il a repris ses allures ordinaires. A la maison Alfieri tout le monde est debout. Il semble qu'enfin ce terrible hiver veuille s'éloigner de nous, un froid piquant nous avait accompagnés jusqu'ici et la neige est encore sur les toits, mais le *scirocco* règne aujourd'hui, c'est un changement. Nous avons une inondation de rougeole, qui atteint beaucoup de grandes personnes. Ton père ne va pas mal et se ménage beaucoup. Adieu, cher fils, j'espère que tu vas bien, j'attens de tes lettres.

Mercredi

L'Amis pense que l'on pourrait bien finir par dissoudre la Chambre, je crains que cela ne ferait que produire de l'agitation sans remédier à rien.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 532-533.

<sup>1</sup> Cfr. lett. 346, nota 1.

<sup>2</sup> Piemontese: « tremito, brivido ».

<sup>3</sup> Piemontese: « rimbecillito ».

<sup>4</sup> Rina e Matteo Ricci (cfr. lett. 363, nota 2).

<sup>5</sup> Roberto, nei suoi scritti e in particolare nell'appendice del saggio *Sulla necessità di conservare all'Italia i monumenti delle sue arti*, scritto poi nel 1859, continuò a deplorare lo stato di abbandono e degrado della Regia Pinacoteca. Purtroppo non ebbe la soddisfazione di vedere il risultato dei suoi accorati appelli, perché solo nel 1865 la Galleria fu trasferita nel palazzo dell'Accademia delle Scienze (cfr. S. GHISORTI, *Roberto d'Azeglio direttore della Regia Pinacoteca*, cit., p. 79).

<sup>6</sup> L'ultimo volume della *Reale Galleria Illustrata di Torino*, come risulta da alcune lettere inedite di Roberto a Giovanni Vico e da articoli nella *Gazzetta Piemontese*, venne terminata soltanto nel 1861.

<sup>7</sup> Jules Favre (1809-1880), avvocato e uomo politico francese, repubblicano, il 26 febbraio 1858 pronunciò una eloquente e appassionata difesa di Felice Orsini che commosse l'opinione pubblica e acquistò molte simpatie liberali alla causa italiana. Fu acceso sostenitore dell'alleanza con il Piemonte e della guerra contro l'Austria.

<sup>8</sup> Felice Orsini (1819-1858), rifugiato in Inghilterra dopo la romanzesca evasione dal castello di Mantova (1856), venne poi in contatto con Mazzini e la sua propaganda rivoluzionaria. Dopo il distacco da Mazzini, frequentò rivoluzionari francesi e inglesi e maturò l'idea di uccidere l'imperatore dei francesi. Durante la penultima udienza del processo, Jules Favre, suo difensore, lesse una lettera di Orsini a Napoleone III, nella quale egli sosteneva che per mantenere l'equilibrio dell'Europa, occorreva rendere indipendente l'Italia.

<sup>9</sup> Il generale Nicolas-Anne-Théodule Changarnier (1793-1877), distintosi in Algeria, nel 1848 comandante della Guardia nazionale di Parigi. Uomo vanitoso, si fece aperto sostenitore della maggioranza parlamentare contro le mire autoritarie di Luigi Napoleone, il quale, dietro consiglio del Persigny, finì con lo sbarazzarsene. Dopo il colpo di Stato del 1851, fu esiliato.

<sup>10</sup> Il generale Alphonse Bedau (1804-1863), fu governatore generale d'Algeria, ministro della Guerra nel 1848, esiliato dopo il 2 dicembre 1851.

<sup>11</sup> Desiderato Chiaves (1825-1895), avvocato, collaborò alle *Lecture di Famiglia* e al *Fischietto*, firmandosi Galdino. La sua elezione nel collegio di Sanfront, nelle suppletive del 18 febbraio, fu annullata dalla Camera; fu rieletto a Canale nel luglio seguente.

<sup>12</sup> L'avvocato Riccardo Sineo, sconfitto nel collegio di Sanfront il 15 novembre 1857, e di nuovo ad Alessandria 2° nelle suppletive del 18 febbraio 1858, si affermò finalmente il 26 marzo seguente a Sanfront.

<sup>13</sup> L'avvocato Antonio Musso: nelle elezioni del 15 novembre 1857 era stato sconfitto nei collegi di Alba, Oneglia, Sanfront; e un'altra sconfitta subì nelle elezioni suppletive del 18 febbraio 1858 nel collegio di Sanfront.

508.

Le 19 mars 1858

Cher fils,

Voilà un mois de passé, sans rien recevoir de toi; je commençait à m'inquiéter, mais on me dit que tu écris au Ministère, ce n'est donc qu'une privation pour moi, je prens patience. Une occasion se présente pour te dire un mot, et j'en profite.

Nos nouvelles ne sont pas mauvaises, ton père se plaint d'un peu de névralgie et surtout d'être sans forces, ce que j'attribue au changement de saison et à sa reclusion prolongée. Depuis trois jours le printemps semble vouloir enfin s'établir chez nous. Nous l'avons assez désiré. Il nous reste encore quantité de rougeole parmi nos dames. L'*Empio* l'a attrappée, mais tout à fait bénigne. Notre carême se passe assez tranquillement.

1612

Les esprits sont à la politique. On se préoccupe de ce qui se passe en France, où l'on n'est jamais sûr du lendemain, de ce que veut l'Angleterre, qui ne s'explique pas clairement, et puis de nos difficultés internes, qui nous tiennent en émoi. Celles-ci te feront peut-être l'effet d'une tempête dans un verre d'eau. Mais pour nous, nous pourrions tout aussi bien y sombrer.

On dit que l'élection *Verasis*<sup>1</sup> a été annulée à La Spezia, cela sauve peut-être l'élu de quelque autre désagrément plus considérable, car la Chambre ne se souciait pas de l'avoir. Il y a anarchie dans cette Chambre, les partis sont fractionnés. Ils s'entendent aux extrémités pour certaines questions et surtout pour combattre le Ministère; ils se divisent sur le fond de ces mêmes questions. Il n'y a pas de majorité positive et on pense que le tout finira par la dissolution de la Chambre. Les gauches sont toujours les mêmes cervelles éventées; car enfin ils ne peuvent pas espérer un ministre plus libéral que Cavour, qui est plus avancé que la nation. Ils voudraient faire entrer un des leurs dans le Cabinet et j'entends dire qu'il n'y a que Depretis<sup>2</sup> de capable, mais vu les conditions de l'Europe, un pas de plus vers la gauche inspirerait des défiances qui pourraient porter leurs fruits.

La grande difficulté pour nous sont les finances. Ce pourrait bien être l'écueil du Ministère. C'est là qu'on le guette, si la loi sur le jury passe; on est généralement exaspéré sur les impôts et on dit que Camille n'est pas la tête financière qu'on voulait bien dire. Pour moi qui n'ai pas une grande sympathie pour sa personne, je crains pourtant qu'un autre dans nos conditions actuelles ferait pis. Il ferait bien cependant de se modérer dans ses dépenses et de ne pas autoriser les provinces à se passer toutes leurs coûteuses fantaisies. Tout le monde le lui dit, mais il est audacieux par nature et craint trop de mécontenter le parti qui le soutient médiocrement. Dieu nous garde du retour de Ratazzi, nous aurions des embarras au dedans et au dehors. Le Roi serait fort disposé, quoiqu'il l'appelle aussi Lord *Siratutti*<sup>3</sup> comme le public. La Marmora aussi y penche, car il rêve toujours *la terza riscossa*, et nous n'avons pas le sou. En attendant les Chambres chôment, les députés s'en vont à leurs affaires. On dit que Valerio, relateur de la loi sur le jury, ne veut faire sa relation qu'après Pâques. Ces gens-là attendent toujours un événement quelconque. Ce sont de bien pauvres cervelles que celles qui nous gouvernent.

La Tour d'Auvergne<sup>4</sup> est devenu plus prudent, je ne sais s'il a eu quelque avertissement, il ne dit plus mot. Il était entouré de gens de l'extrême droite, qui le poussaient maladroitement; mainte-

nant il dit que la droite est intraitable, quand on le presse sur ce qui se passe chez lui, il enfonce sa tête dans ses épaules. Et au fait on pourrait lui dire: ôtez la poutre de votre œil avant que de vouloir arracher la paille du nôtre.

Je pense qu'Aynard sera maintenant arrivé et t'aura mis au courant de beaucoup de choses. Je te dis plutôt les bruits du public qu'on ne sait pas toujours en haut lieu. Et maintenant adieu, j'espère que tout va bien à Park Lane et que j'en aurai bientôt des nouvelles. Je t'embrasse, au revoir.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 533-534; e ristampata in L. CHIALA, VI, pp. 204-205.

<sup>1</sup> Dopo l'accertamento di fatti di corruzione, la Commissione d'inchiesta (cfr. lett. 506, nota 4) propose l'annullamento dell'elezione del Verasis a La Spezia, e la Camera approvò la proposta.

<sup>2</sup> Cfr. lett. 377, nota 9.

<sup>3</sup> Si tratta di Urbano Rattazzi; secondo la nota del Chiala (VI, p. 205), il soprannome significa *Lord guastamestieri*, dal piemontese *siré*, cioè « curvare, piegare ».

<sup>4</sup> Il principe Henri-Godefroi-Bernard de La Tour d'Auvergne (1823-1871), iniziata la carriera diplomatica nel 1841 al ministero degli Esteri a Parigi, fu poi ministro plenipotenziario a Firenze nel 1855, e dal 1857 a Torino.

509.

Le 31 mars 1858<sup>1</sup>

Mon cher fils,

Je n'aurais vraiment pas d'aussi bonnes raisons à donner que toi, pour garder le silence, mes occupations étant si peu importantes; aussi il me semble que je ne me fais pas faute d'écrire toutes les fois que l'occasion s'en présente, comme tu a pu le voir dernièrement. J'espère que Mr Leotardi, que je ne connais nullement, t'aura remis ma dernière lettre. Quant au Signoris, je suppose que c'est le camarade de collègue d'Emmanuel; c'est un jeune homme, qui me semble occupé à manger *col poc*<sup>2</sup>. Il y avait là une belle fortune, mais qui sera bientôt fondue. Nous en avons malheureusement plusieurs exemples de familles ruinées ou ruinantes qui fait [*sic*] peine à voir. Les Vial sont tout à fait arrivés au dernier gradin de l'échelle: on a interdit le père, mais en faveur des créanciers, il ne lui reste que sa paie de Cour pour vivre, mais à son fils il ne reste rien du tout, et voilà ce que c'est que de brûler la chandelle par les deux bouts.

1614

Ces jours-ci, nous avons vu un autre scandale: c'est le Prina qui faisait les affaires de *Casa Genova*, qui s'est enfui emportant l'argent de plusieurs personnes, moyennant des faux. On m'a aussi parlé d'un Mr Vagnon, qui était coupable de faux, la France nous l'a remis, on va lui faire le procès et l'envoyer aux galères, je présume. C'est une bien ancienne famille que les Vagnons et je crains que nous soyons encore un peu parents par la maison Duc. Pauvre aristocratie, elle est en de mauvaises mains!

J'ai regretté le Persigni pour toi, quoique ces relations fussent devenues un peu corvée, c'est bien dommage qu'il ne sût pas se dominer un peu plus, voilà l'avantage que tu as eu d'apprendre à te maîtriser de l'enfance, après on ne le fait plus. Je ne pense pas que tu fasses si bon ménage avec le Malakof<sup>3</sup>, il vaudrait mieux se tenir à distance, il est rude comme *un frouï*<sup>4</sup>, jure à tous propos et ne sait pas vivre. Malgré les belles protestations des journeaux anglais, je ne sais trop à quoi il réussira. Tout le monde ici est tombé des nues à cette nomination; pour moi je disais à ton envie de rompre qu'on envoie un homme si cassant. Au reste, il arrive souvent le contraire de ce que l'on prévoit, qu'il est possible que le Malakof réussisse. Tu vas avoir Mr de Brunow<sup>5</sup> pour te consoler, j'espère que Mme sera de bonne humeur.

Ici nous sommes toujours sous l'influence de la rougeole, on ne parle que de cela. On m'a dit que le ministre de Hollande en est mort cette nuit. Joséphine l'a gagnée et l'*orticaria* avec et la dissenterie etc., cependant je ne vois pas que le médecin s'en inquiète. Elle a si peu de disposition à se soigner que je ne suis pas tranquille. Jeudi<sup>6</sup>, le collier de l'ordre<sup>7</sup> etc. enfin arrivé, Joséphine, qui en était si occupée, avait eu une fièvre violente toute la nuit, elle se bourra de quinine le matin pour pouvoir assister à un grand dîner qu'elle avait préparé, quoique mon frère eût préféré de passer la chose sous silence. Le soir elle fit les honneurs du salon et de la table, j'en étais, nous étions 22 convives, tout se passa très bien, mais le lendemain elle avait la rougeole.

Notre tems est devenu tout à coup chaud, nous avons de belles journées et nous voudrions même un peu de pluie, mais pas trop. J'ai attrapé, ces jours passés, un abominable rhume qui m'a suffoquée durant trois jours, mais maintenant cela va mieux. J'ai toujours fait mes petites affaires, et vais me borner ces jours-ci à soigner Joséphine et assister aux *affins*. Ton père se plaint toujours de sa tête, nous l'avons persuadé de mettre un *bollettino* au bras. Du reste, il ne va pas mal et j'espère qu'il se débarrassera peu à peu de ces ennuis.

Le bruit court ce matin que Bomba<sup>8</sup> a renvoyé la note de notre gouvernement, sans y répondre: c'est triste, car que faire? Je suis persuadée qu'il a désintéressé les Anglais pour pouvoir nous braver impunément.

Barba Massimo part lundi pour sa ville, laissant Rina ici, où il paraît qu'elle s'amuse, tout cela est drôle. Il est toujours d'une humeur de chien<sup>9</sup> et parle de nos affaires comme pourrait le faire l'*Armonia* et Bao, sauf qu'il y met plus d'esprit. Cela fait lever les épaules, je suis bien aise qu'il parte.

J'avais trouvé le petit flacon, mais je suis bien aise de savoir comme on l'emploie. J'ai fait ta commission au Nucle, qui n'est pas devenu du tout fier, il augmente toujours sa collection de tableaux et vient d'acquérir un Murillo<sup>10</sup>. Je ne pense pas que le népotisme d'Aynard doive te causer aucune gêne, il affecte de ne jamais écrire à son oncle et bien peu aux autres; il règne une singulière indépendance dans cette famille, qui me semble exclure la cordialité. Gustave adore sa fille, mais ils se disputent souvent. Il est le très humble serviteur de sa petite fille, qui en use et abuse, du reste ne se mêlant de rien. La tête n'est pas toujours en équilibre.

Si tu connaissais une bonne institutrice anglaise et catholique pour Mlle Patouï, elle viendrait à point: on est après chercher.

Adieu, cher fils, bonne Alleluja, bonne campagne, fais un bout de Carême et porte-toi bien.

J'oubliais de te raconter une anecdote sur le Malakof. On m'a dit qu'étant à Compiègne et faisant une promenade en calèche en tiers avec l'Impératrice et la duchesse de Hamilton, il avait fait arrêter la voiture, était descendu pour faire du *piccolo*, et était remonté tout tranquillement<sup>11</sup>. Avis aux ladies.

<sup>1</sup> Accanto al numero 511 che contrassegna la lettera, Emanuele aggiunse « avril '58 ».

<sup>2</sup> Piemontese: « con poco, quel poco ».

<sup>3</sup> Aimable-Jean-Jacques Péllissier, duca di Malakoff, era stato comandante in capo dell'esercito francese in Crimea e poi, nel 1858, divenne ambasciatore a Londra in sostituzione del Persigny. Il titolo di duca di Malakoff gli venne dal nome della fortezza conquistata nel settembre 1855 (cfr. lett. 453, nota 3).

<sup>4</sup> Piemontese: « catenaccio, chiavistello ».

<sup>5</sup> Il barone russo Filip Ivanovic Brunnov (1797-1875), ministro russo a Londra dal 1840 al 1854, fu poi rappresentante russo presso la Dieta germanica nel 1855 e nel 1856 fu secondo plenipotenziario al congresso di Parigi.

<sup>6</sup> 25 marzo.

<sup>7</sup> Cfr. lett. 506, nota 7.

<sup>8</sup> I giornali torinesi riferivano che correva voce che re Ferdinando II avesse rimandato al governo di Torino l'ultima nota diplomatica che era stata spedita riguardo all'affare del *Cagliari* senza darvi risposta.

<sup>9</sup> Qualche tempo dopo, Massimo da Cannero scrisse a Luisa: « [...] quello stillarsi continuamente fiele nel cuore, mi par che lo guasti e lo renda come ammalato; e il cuore bisogna averlo sano, perché in esso è il nostro valore morale » (lettera del 5 giugno, in G. CARCANO, p. 490).

<sup>10</sup> Il pittore spagnolo Bartolomé Esteban Murillo (1618-1682) ebbe grande fama presso i contemporanei e continuò ad essere assai apprezzato anche nel '700 e nell'800.

<sup>11</sup> Nei suoi ricordi il barone Hübner raccontò lo stesso episodio, accaduto nella foresta di Compiègne, aggiungendo vari particolari (J. A. HÜBNER, *Nove anni di ricordi*, cit., p. 542).

510.

Lundi 12 avril 1858

Le scandale a été effectivement aussi grand que tu le prévoyais<sup>1</sup>, mon cher fils, et il est singulier comme depuis quelque tems tous les 15 jours nous en apportent un nouveau, qui nous met dans un état d'étonnement permanent et nous donne des figures ébahies, pas du tout spirituelles. Les Anglais se sauveront peut-être par leur flegme de cet étonnement, qui pour nous tourne au stupide au premier moment, mais qui devient impatient si les événemens ne s'expliquent pas rationnellement, et voilà comme nous levons les épaules avec toutes sortes de mouvemens peu approbatifs pour les auteurs de nos déceptions. Ici on ne croit guère à la bévue, on la trouve trop colossale pour être commise par des hommes depuis longtems rompus aux affaires. Pour en juger, il faudrait connaître les antécédens et ce qu'ils laissaient craindre ou espérer du gouvernement de la Reine. Enfin, ce que les apparences démontrent c'est que nous serons terriblement pot de terre, le pot de fer devrait *adontarsi* de se montrer aussi brutal envers son compagnon d'aventures, qui s'est conduit avec plus de loyauté et de générosité envers lui.

Tes dépêches ont été fort approuvées ici généralement, et je suis au moins consolée que tu sois en dehors de cette maladie, puisque si elle a eu lieu c'est ici, où tu ne pouvais rien empêcher. On regrette Hudson qui ne faisait aucun embarras et avait assez de sympathie pour le pays. On disait ces tems passés qu'on lui avait offert le poste de Vienne et qu'il l'avait refusé. Mais si vraiment lui et Erskine s'étaient rendus coupables de l'étourderie<sup>2</sup> qu'on leur impute, il faudrait leur dire aussi *Jonam fecisti*, et voilà que tout le monde y passe à son jour.

Je présume que tu auras pu faire ta petite campagne et que tu y auras eu de belles journées, comme nous en avons de superbes et même très chaudes pour notre semaine d'Alleluja; de tems en tems nous avons eu un peu de pluie et puis de nouveau le soleil, aussi mes buissons ont des feuilles.

Les malades vont mieux, Joséphine fait sa convalescence assez raisonnablement jusqu'ici, ton père se plaint toujours de sa fluxion, et les jours où elle attaque les yeux, il en est très souffrant et malheureux. J'espère que cette mauvaise disposition disparaîtra quand la chaleur s'établira. Nous avons le mariage de la petite Vassallo que tu trouvais si jolie, elle épouse un *benestante* de Scarnafigi. Je me suis exécutée et lui ai envoyé une robe de soie et une broche en or.

Notre politique intérieure est toujours assez incertaine, la Chambre vacillante, la majorité flottante. Aujourd'hui doit se voter la loi sur les écoles normales<sup>3</sup>, qui se débat depuis longtems, elle est mal faite et [il] n'est pas sûr qu'elle passe. Demain on présente la loi Deforesta<sup>4</sup>, les avis sont partagés sur son sort, on craint des émenemens pernicieux. Si la droite vote contre, ce ne sera pas la loi, mais le Ministère qu'elle veut atteindre. Il nous ne manquerait plus que la chute du cabinet avec tous les embarras que nous avons sur les bras. L'enquête sur les élections n'a pas encore fini sa tournée; dans ce moment elle est à Venasca s'occupant de l'élection de *Luisin*<sup>5</sup>.

Mr Fernand est venu il y a huit jours pour me porter de tes nouvelles; ne m'ayant pas trouvée il a dit qu'il reviendrait et je ne l'ai plus revu. Il paraît qu'Aynard tombe de fièvre en chaud mal, si ce que l'on dit de Mme Martini<sup>6</sup> est vrai. Sa sœur voudrait bien le savoir, non pour en parler en famille, ce qui serait peu utile, mais parce que la chose lui paraît contraire aux idées du jeune homme, qui n'aimait pas les *impegni*.

Mardi

J'ai attendu à fermer ma lettre aujourd'hui pour le cas où il y aurait quelques nouvelles à ajouter. La loi des écoles est passée. Je viens de lire à ton père sur l'*Opinione*<sup>7</sup> la lettre de Lord Clarendon<sup>8</sup>, elle est tout à fait conforme aux décisions de notre comité, mais ne parle pas de coopération comme voudrait en conclure le journal. Tes lettres sont fort louées. J'espère en voir davantage ces premiers jours. L'Amis approuve très chaudement.

Il règne une énorme agitation dans toute la péninsule. L'affaire Orsini<sup>9</sup> fait fermenter toutes les têtes. En Toscane, Romagne, dans les Duchés on s'aborde avec ce nom pour salut. A Milan et sur-

tout dans la calme Venise l'orgasme est grand et se formule de toutes les malgracieusetés possibles pour le gouvernement.

On dit l'Archiduc<sup>10</sup> fort dégoûté de sa position. Il fait ce qu'il peut pour plaire et on lui rend justice, mais il a le péché originel. Napoléon entre pour beaucoup dans toute cette fermentation. Il réveille les désirs sans les satisfaire. Je lisais hier dans Mr Guizot: la plus grande faute du pouvoir [c'est] de lancer les imaginations dans les ténèbres. C'est ce que l'on s'amuse à faire avec nous et voilà que tout le monde court sans savoir où. On a besoin d'agitation pour se distraire; puis on se fatigue de s'agiter dans le vuide. On veut saisir quelque chose, et quand on se voit déçu on se jette dans des expéditions folles et sans issues et on maudit ceux qui vous ont leurrés. Voilà comment en désespoir de cause on finit par les attentats.

Adieu, mon cher fils, nous t'embrassons, je te souhaite ou succès ou repos.

Je viens de voir la marquise Arconati, qui m'avait envoyé vendredi<sup>11</sup> l'*Indépendance*<sup>12</sup>, qui parlait de toi; elle était fort étonnée que je n'eusse pas été chez elle samedi pour me faire faire des complimens et que je n'eusse pas été partout en quête de félicitations sur tes succès, qu'on en avait parlé fort honorablement à la Chambre, qu'on s'applaudissait fort de voir nos intérêts en si bonnes mains. Tout cela était certainement fait pour me contenter, mais moi, qui ne vois presque personne, j'ignore ce qui se fait et se dit, le bien comme le mal. Je te le répète maintenant pour te payer de tes fatigues et soucis.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, p. 535, senza indicazione del giorno.

<sup>1</sup> Costanza allude alla vicenda del piroscampo mercantile *Cagliari* che fu requisito da Carlo Pisacane e deviato verso Sapri. Dopo essere stato restituito al suo capitano, durante il percorso verso Napoli, fu catturato dalla fregata borbonica *Tancredi*, benché battesse bandiera sarda, e capitano e marinai vennero messi in prigione. La vicenda coinvolse anche l'Inghilterra, perché i due macchinisti del *Cagliari* erano sudditi inglesi. Nella prima metà del 1858, la controversia raggiunse toni di grave asprezza.

<sup>2</sup> L'« étourderie » menzionata da Costanza è la nota della legazione britannica a Torino del 5 gennaio 1858, diretta a Cavour e firmata dal ministro Hudson, ma scritta dal primo segretario della legazione inglese, Edwuard Morris Erskine. La nota lasciava credere che il Governo inglese fosse disposto ad un'azione comune con la Sardegna nella contesa con il Governo napoletano per il *Cagliari*. Il 22 marzo il ministro degli Esteri, Lord Malmersbury, sconfessò la nota suddetta che Hudson aveva firmata senza leggerla. Il 30 marzo,

Cavour scrisse a Emanuele: « Lord Malmesbury a pris au tragique la note de Hudson. On a choisi le pauvre Erskine pour victime expiatoire. On l'a rap-pelé brusquement à Londres » (*Cavour e l'Inghilterra*, II, 1, p. 202). Sempre a proposito dell'Erskine, Emanuele l'11 aprile scrisse alla madre: « Le pauvre Erskine est ici, se defendant de son mieux. Au lieu de le désavouer, je le nommerais Ministre en place de Malmesbury car c'est lui au fond qui a dit ce qu'il fallait dire [...] » (A. COLOMBO, II, p. 174).

<sup>3</sup> La legge sull'istituzione di scuole normali destinate a formare maestri e maestre elementari era stata presentata alla Camera il 22 gennaio 1858 dal ministro della pubblica Istruzione, Lanza. Alla Camera fu discussa dal 25 al 31 marzo e dal 6 al 10 aprile e approvata il 12 aprile. Presentata il 3 maggio al Senato, fu approvata il 12 giugno (legge 20 giugno 1858, n. 2878).

<sup>4</sup> L'avvocato Giovanni Deforesta (1799-1872), ministro di Grazia e Giustizia per breve tempo nel ministero d'Azeglio e dal maggio 1853 nel ministero Cavour. Il suo progetto di legge, originato dall'attentato di Orsini contro Napoleone III, riguardava i reati di complotto contro la vita dei sovrani esteri e la libertà di stampa.

<sup>5</sup> Il magistrato Luigi Giriodi di Monasterolo, si era dimesso nel 1850 per il rifiuto di partecipare all'accusa nella causa di reato di stampa contro l'arcivescovo di Torino, monsignor Franzoni. Candidato conservatore nel collegio di Venasca, il 15-18 novembre aveva riportato il medesimo numero di voti del competitore, Sebastiano Tecchio, e gli sarebbe spettata, perché più anziano, la proclamazione a deputato. Ma il seggio, contestandogli due voti, aveva proclamato eletto il Tecchio. La Camera, annullata la deliberazione del seggio, accolse le denunce di pressione spirituali del clero e deliberò l'inchiesta.

<sup>6</sup> Cfr. lett. 311, nota 9.

<sup>7</sup> L'*Opinione* di martedì 13 aprile 1858 (a. XI, n. 102) pubblicò, a compimento della documentazione diplomatica sulla vertenza del *Cagliari*, il dispaccio del 29 dicembre 1857, con cui Lord Clarendon dava le sue istruzioni all'inviato inglese a Torino Sir James Hudson, nel quale fra le altre considerazioni, ribadiva: « Una nave da guerra di un paese non ha giurisdizione in alto mare sulla nave mercantile di un altro paese ».

<sup>8</sup> George William Frederick Villiers, quarto conte di Clarendon (1800-1870), ambasciatore a Madrid nel 1833-38, avversario accanito di Peel alla Camera dei Lords, presidente dell'ufficio del Commercio nel gabinetto Russell (1846), luogotenente d'Irlanda dal 1847 al 1852, fu ministro degli Esteri nel governo Aberdeen (1853-1855) e in quello Palmerston (1855-1858) e infine Cancelliere del ducato di Lancaster nell'ultimo governo Palmerston dal 1864 al 1866.

<sup>9</sup> Prima di essere giustiziato, Felice Orsini (cfr. lett. 507, nota 8), scrisse una seconda lettera a Napoleone III, nella quale lo invitava ad adoperarsi per l'indipendenza italiana. L'imperatore mandò la lettera e il testamento di Orsini a Cavour affinché fossero pubblicati. La pubblicazione di questi scritti sulla *Gazzetta Piemontese* del 31 marzo destò viva impressione in tutta la penisola e rese più forti le voci di una alleanza franco-piemontese contro l'Austria.

<sup>10</sup> L'arciduca Massimiliano d'Asburgo (1832-1867), fratello minore dell'imperatore Francesco Giuseppe, nel 1854 comandante supremo della marina austriaca. Uomo di buona cultura e di indole tollerante, nel 1857 fu nominato governatore generale del Lombardo-Veneto, nel tentativo di far dimenticare il duro governo del maresciallo Radetzky, suo predecessore, e di riguadagnare consensi nello spirito pubblico. Egli cercò di rendersi gradito alla ricca no-

biltà lombarda con una serie di provvedimenti economici innovativi, ma i suoi sforzi ebbero scarsi esiti, perché Vienna gli rese impossibili riforme sostanziali.

<sup>11</sup> 9 aprile.

<sup>12</sup> Potrebbe trattarsi de l'*Indépendance Belge*, giornale di Bruxelles; gli Arconati avevano vissuto a lungo in Belgio e probabilmente erano ancora abbonati al giornale che avevano letto per anni.

511.

Jeudi 15 avril 1858

C'est encore moi, cher fils; j'ai reçu ta lettre ce matin, j'ai dit à Joséphine ce qui la regardait et ta proposition me semble demander une réponse prompte. Il faudrait, pour prendre une décision, avoir des renseignemens plus précis. Je te répéterai à cet égard ce que j'écrivais à miss Jhones et ce qui rend la trouvaille plus difficile. On demande à l'institutrice, outre le catholicisme, les bons principes, les bonnes mœurs, bonne santé, bon caractère et bonnes manières, ce dernier point se rencontre très facilement dans les bonnes anglaises. Puis on voudrait savoir ce qu'elle est dans le cas d'enseigner, et si elle sait assez de français pour pouvoir s'entendre avec les parens. Quoique Joséphine apprenne toujours l'anglais, je crois que difficilment elle pourrait s'exprimer et comprendre cette langue. On trouve les prétentions un peu hautes, vu le bon marché de toutes choses chez nous, mais je sais que les institutrices étrangères ont fort augmenté leurs exigences depuis quelque tems. Il n'est pas question de manger avec les domestiques. Tu sais qu'ici les enfans mangent avec leurs parens, et les personnes chargées de leur éducation partagent la table des maîtres, hors les jours des grands dîners, où enfans et instituteurs dînent à part ou chez des parens. Les enfans restent beaucoup plus avec leurs mères en Piémont de ce qu'il fassent en Angleterre. La personne que tu proposes s'adapterait-elle à coucher dans la chambre de l'enfant, tout en ayant une chambre pour son usage particulier? Il y en a qui s'y refusent. Au reste, c'est moi qui fait cette demande pour tout prévoir, je ne pense pas que cela fit une difficulté ici. La petite a toujours couché dans la chambre de sa mère et y tient fort. C'est cependant un inconvénient, car elle s'habitue à se lever tard. Il y a donc une petite fille qui aura six ans après-demain, intelligente, réveillée, un peu gâtée, ayant ses volontés et sachant les formuler, mais je crois qu'une personne sachant s'y prendre, parviendrait à la dominer.

Puis, il y aura plus tard l'Adéline, qui semble à présent d'une autre pâte, toute tranquille, ne songeant qu'à manger tant qu'elle peut, regardant tout et ne disant rien, mais elle n'a que neuf mois. On ne se déciderait à prendre une institutrice qu'en allant à la campagne, car on ne saurait où la mettre actuellement. Il est possible que Joséphine aille aux bains de mer en Normandie; elle pourrait alors la faire venir pour voir si elle convient et l'emmener si on demeure d'accord.

Une des difficultés ici c'est d'attacher le grelot au Nucle: en thèse générale il est bien entendu qu'il faut en venir là, mais l'effectuation d'une maxime est toujours très laborieuse avec lui. Ici, doublement, parce qu'il faut déplacer beaucoup de monde et lui tout d'abord. Il lui en coûtera fort de quitter son appartement, celui de sa femme surtout, de lui faire changer d'aspect et cependant il n'y a pas d'autre moyen d'arranger les choses. Il faut que Joséphine vienne dans l'appartement de Ratin, que la petite soit logée où est mon frère, et que celui-ci prenne l'appartement de Joséphine. Tout cela est à peu près entendu, mais exige des frais, emporte des regrets et un remue-ménage considérable. On m'a chargée de parler de ta proposition à mon frère et je ne m'y refuse pas, mais je pensais que puisque tu voulais lui écrire, si tu lui avais dit très innocemment que, moi, t'ayant parlé de cette recherche de Joséphine, tu aurais à proposer une personne faite de telle ou telle façon, cela pourrait nous aider. Mais probablement ta lettre sera partie quand la mienne te parviendra. Tâche toujours que ta postulante ne soit pas d'une jeunesse inconvenante, surtout si elle est un peu avenante.

Nous sommes très contents de ta dernière dépêche et tu es très approuvé. Il paraît vraiment qu'Erskine et Hudson sont de grands étourdis<sup>1</sup>. Hudson se désole de ce qu'on s'en prend à son ministère, il paraît cependant qu'il nous reste<sup>2</sup>.

Ton père s'est décidé à se faire mettre des sangsues hier matin, il en semble un peu soulagé; je crois qu'il faut maintenant employer la patience et j'espère que cette ennuyeuse fluxion s'en ira puis d'elle-même. Il est très content de tes succès, je lui ai porté la nouvelle de la dernière dépêche hier soir, avant qu'il s'endormit, sachant que cela lui ferait du bien, cela l'a fort réjoui et il me charge de te le dire. Je prends part à tes déceptions Persigny, garde les boucles d'oreilles pour Isabelle, il n'y aura que l'étui à changer.

Je regrette que la religion se traduise ainsi en saignée à ta bourse, mais cela arrive pour beaucoup de monde. J'entendais souvent une seconde Messe le dimanche que je voulais que le bon Dieu prît à

ton compte, il me semble que je puis te laisser payer tes dettes personnellement. Je voudrais bien quelque fois pouvoir me charger des devoirs d'autrui, mais c'est un désir peu efficace. Ton père a le projet de te donner mille francs de cadeau cette année, cela réparera la brèche que tu a dû faire à tes finances. Adieu, cher fils, je t'embrasse. J'ai vu Fernand hier chez sa sœur. Joséphine demande toujours si tu ne dis rien d'Aynard.

<sup>1</sup> Nella lettera alla madre dell'11 aprile, Emanuele si era soffermato ancora sulla vicenda del *Cagliari* (cfr. lett. 510, note 1 e 2) e ridimensionato l'errore del segretario Erskine come « irrécusable » (A. COLOMBO, II, p. 174).

<sup>2</sup> Il 13 aprile, il ministro Disraeli dichiarò che il governo non intendeva richiamare Sir Hudson da Torino, in quanto i servigi da lui resi non potevano essere cancellati da una sola negligenza. Il segretario Erskine fu richiamato per dare una spiegazione della propria condotta e momentaneamente sospeso dalle sue funzioni.

512.

Lundi 19 avril 1858

Mon cher fils,

On a demandé à ton père une lettre d'admission pour le porteur de la présente. Tout ce que nous en savons, c'est que tu trouveras dans le billet ci-joint. Du reste, je pense qu'il aurait toujours commencé par s'adresser à toi, vu la nature de ses affaires.

Je profite toujours de l'occasion pour te donner de nos nouvelles. Dans mes dernières je te parlais de cette espèce de fluxion à la tête, qui tourmentait ton père depuis un an. Il s'est enfin décidé à consulter Riberi, car il en était de plus en plus incommodé; Riberi a découvert un polype dans le nez, qui causait toute cette perturbation et ce matin il est venu l'extirper. L'opération n'a pas été très longue, mais fort douloureuse, comme de raison. Riberi reviendra ce soir et tous ces jours prochains pour prévenir tout accident et voir s'il ne reste plus rien à enlever. Naturellement il ne peut pas encore ressentir le bénéfice de l'opération, parce qu'il reste irritation, inflammation et enflure locale, la blessure saigne encore; mais j'espère que la cause du mal étant supprimée, il va être délivré de ces longues et ennuyeuses souffrances. Il ne voulait pas que je susse cette nouvelle tribulation pour que je n'eusse pas à m'en inquiéter, mais je l'avais apprise de Riberi et effectivement, tout en faisant semblant

d'ignorer la chose, je ne laissais pas que d'en être tourmentée, quand il ne se serait agi que d'une opération qui devait toujours être douloureuse. Enfin, elle est faite et j'espère que, Dieu aidant, ce sera avec bon résultat. Il n'est pas moins vrai que depuis quelques années le bon Dieu lui ménage bien des douleurs, dont il est impossible que je ne ressente pas le contrecoup.

Cette malheureuse affaire du *Cagliari* ne me semble pas encore près de sa solution et nous nous sommes déjà bien des fois fait fête et chagrin. Ce n'est pas que, comme disait Salvator, tu n'aies *sudà una camisa*<sup>1</sup> pour en venir à bout, au moins on te rend pleine justice au pays. Maintenant on parle d'un arbitrage de la Hollande. Je voudrais bien que nous en sortions vite et à notre honneur.

De bons discours se sont prononcés à la Chambre cette semaine dernière en faveur de la loi Deforesta<sup>2</sup>. Charles, lui-même, y a mis son grain, pas trop mal, le style encore *intralciato* et l'*io* y figure un peu trop, mais il apprendra le métier petit à petit. Si l'ammendement Miglietti<sup>3</sup>, qui voudrait étendre le jury aux questions religieuses, ne viendra pas créer un obstacle qui pourrait faire du tort, la loi devrait passer à une bonne majorité. Revel ne fait plus que des maladresses et s'est rendu impossible. Si le Ministère se retirait, nous aurions le ministère Ratazzi. Que le ciel détourne de nous cette triste perspective.

J'ai reçu hier une lettre d'Isabelle, qui m'a mise de mauvaise humeur; elle a été un peu malade, et puis je vois que ce n'est qu'au mois de novembre ou janvier qu'on lui laisse espérer de venir. Elle se meurt d'envie de revoir le pays, mais j'ai eu beau leur en montrer la convenance, ils n'entendent pas de cette oreille. En attendant, le peu de partis que nous avons ici disposés à prendre femme, se pourvoient ailleurs. Voilà Mlle D'Ussol<sup>4</sup>, qui se marie avec un comte Selva, assez bon parti. Gromis<sup>5</sup> paraît avoir arrangé son affaire avec la sœur de Nathalie. Enfin, j'espère que la Providence y pourvoira, car pour moi je ne vois rien qui se prépare, même de loin, pour le bien de cette chère enfant qui me préoccupe tant.

Je n'ai pas une pensée qui me fasse plaisir, rien que des tristesses autour de moi; qu'y faire: prendre patience. J'ai relu ta dernière lettre et y ai un peu moins compris qu'à la première lecture. Je croyais que, grâce à la fausse couche de Mme de P.<sup>6</sup>, tu n'avais plus eu de cadeaux à faire, puis j'ai vu que c'était en revenant de la cérémonie que la fausse couche avait eu lieu: je n'ai plus su

comment expliquer la chose, qu'en supposant qu'une autre enfant déjà plus âgée était la filleule et qu'ainsi les boucles d'oreilles avaient été offertes.

Adieu, mon cher fils, nous t'embrassons de cœur. Les parents te disent mille amitiés.

Un piccolo brano edito in *Souvenirs historiques*, p. 535, con la data « avril 1858 ».

<sup>1</sup> Piemontese: « sudare una camicia », cioè fare molta fatica.

<sup>2</sup> Alla Camera, Cavour intervenne più volte a sostegno della legge Deforesta, riassumendo la storia della politica estera del Piemonte, mettendo in risalto il valore dell'alleanza con la Francia, rivendicando l'autorità morale acquisita dal Piemonte con una politica il cui fine ultimo era la guerra contro l'Austria (cfr. C. CAVOUR, *Discorsi parlamentari*, a cura di A. OMODEO, L. RUSSO, A. SAITTA, Firenze, 1932-1975, vol. XIV, pp. 161-240).

<sup>3</sup> L'avvocato Vincenzo Miglietti (1809-1864), fu uno dei più noti giureconsulti piemontesi. Deputato dal 1850, fu ministro di Grazia e Giustizia nel primo gabinetto La Marmora (1859) e in quello Ricasoli (1861).

<sup>4</sup> Valentina Cane d'Ussolo e il conte Enrico Baudi di Selve si unirono in matrimonio il 18 giugno 1858.

<sup>5</sup> Le nozze di Emilio Gromis (n. 1833) con Teresa Faussonne di Germano (1838-1888) furono celebrate il 21 giugno 1858.

<sup>6</sup> La duchessa Albine-Marie-Napoléon-Egle Fialin de Persigny (cfr. lett. 485, nota 2).

513.

Le 3 mai 1858

J'espère, mon cher fils, que tu aura reçu une lettre que j'ai remise à un quidam dont j'ai oublié le nom. Toujours, j'ai reçu la tienne et vais essayer d'y répondre, car je suis, depuis peu de jours, en pleine névralgie qui me paralyse pendant une bonne partie de la journée. J'espérais en être quitte cette année, mais je comptais sans mon hôte, et l'hôte incommode est encore venu se réinstaller chez moi.

Dans ma dernière je te disais que ton père avait dû subir la douloureuse opération de l'extirpation d'un polype au nez. Je me flattais que cette épreuve passée, il serait tout à fait bien, mais il a continué à éprouver de la gêne et de la souffrance, et voilà que Ribéri a découvert que le même inconvénient se reproduisait de l'autre côté; seulement, comme il ne faisait que de commencer, il fallait

1625

renvoyer l'opération à une époque éloignée et incertaine, ce qui a fort contristé le malade. Ce que je m'explique moins c'est que les mêmes embarras et souffrances continuent même au côté où il a été opéré, tandis que l'année passée, où l'obstacle subsistait déjà, il n'en était presque pas incommodé et sa santé était bonne. Je me tourmente souvent de cet état que je ne sais pas bien m'expliquer, ni ce qu'il y aurait à faire pour le soulager. Il n'a jamais gardé le lit et sort un peu quand le tems est beau. Il mange suffisamment, mais souvent il a de la peine à s'occuper, ses yeux souffrent, il ne peut respirer de la tête et sa poitrine en est fatiguée. Tout cela lui compose une vie triste et pénible, dont il est impossible que je ne me ressente pas à mon tour. Patience, pour lui et pour moi.

L'affaire de l'institutrice a grande peine à se dessiner nettement ici. On a grande peine à s'entendre, malgré l'Amis qui pousse à la roue pour qu'on prenne une détermination et qui me semble finir par *tituber* lui-même. Maintenant on est dans l'embarras des richesses. Isabelle en propose une qui est à Paris, ayant déjà fait une éducation et dont on fait toutes sortes d'éloges; de plus elle ne demande que 1300 francs. On trouve la tienne un peu salée et on ne voudrait lui proposer que 2000 francs, qui est ce qu'exige une proposée par le comte Arese<sup>1</sup>. On a aussi parlé de quelques autres, dont on attend des informations. Il paraît que la marchandise abonde sur la place, plus que je ne l'aurais imaginé. Aynard a écrit en faveur de la tienne et Joséphine inclinerait assez pour elle, nous la supposons plus forte en instruction, mais on loue tant la bonne nature de l'autre, que cela fait contrepoids.

Enfin ce ne serait qu'au mois d'août que l'on pourrait se décider à la faire venir, à cause du logement, et si Joséphine allait aux bains de Trouville et qu'elle pût juger par elle-même de celle qui lui inspirerait le plus de confiance, nous n'y aurions plus aucune responsabilité. En attendant, si on pouvait ne dire ni oui ni non, ce serait bien; va sans dire que si une bonne occasion de se placer se présentait pour la *miss*, il ne faudrait point qu'elle la sacrifiât. Si tu pouvais aussi en dire quelque chose par toi-même, cela pèserait dans la balance, et ce que c'est par exemple que cette beauté, si elle est frappante ou simplement agréable. Il est sûr que l'honorable<sup>2</sup> de la famille n'a pas une réputation rassurante sous certain rapport, mais chez lui c'est affaire de vanité, c'est la célébrité, l'élégance, la femme à la mode qu'il lui faut, il fait des sottises pour qu'on en parle plus que pour son propre plaisir. Ce qui est fort peu sprituel. Pourtant, après l'exemple du duc de Praslin<sup>3</sup>, je me soucie peu d'entrer dans de certaines combinaisons. Qu'en pense-tu?

Mercredi <sup>4</sup> j'ai été en réunion des *puerpere* chez la comtesse Auguste de Colobian <sup>5</sup>; tu sais que le pauvre Auguste <sup>6</sup> est mort dernièrement. Sa veuve m'a non seulement demandé de tes nouvelles, mais encore de *Gibollino*, dont elle conserve un bon souvenir.

J'ai reçu le paquet (ou plutôt ton père) de musique du Liguori; si tu pouvais poliment l'engager à ne pas nous gratifier, cela ferait bien plaisir à ton père; nous n'avons aucun moyen de faire exécuter sa musique, et allons la passer à l'Accadémie Philharmonique.

J'ai là une décoration pour toi que Musy m'a envoyée, j'attens une occasion pour te l'expédier. Vraiment ce *Cagliari* est la plus sottie affaire qui pût nous tomber sur les bras, quelqu'un s'en est mêlé par ici, il a de quoi s'applaudir!

Après l'affaire Erskine <sup>7</sup> nous avons l'affaire Lamartine pour pendant, il semble que toutes les cervelles soient renversées. Adieu, je t'embrasse, et n'en peut [*sic*] plus.

<sup>1</sup> Il conte Francesco Arese Lucini (1805-1881), coinvolto nelle rivoluzioni del 1831, riparò in Svizzera, dove divenne grande amico di Luigi Napoleone Bonaparte, e poi negli Stati Uniti. Rientrato a Milano nel 1838, fu incaricato nel 1848 dal Governo provvisorio lombardo di alcune missioni diplomatiche, tra cui quella di sollecitare l'intervento di Carlo Alberto. Dopo il ritorno degli Austriaci a Milano, riparò a Genova; nel 1854 fu nominato senatore. Svolse con successo le missioni diplomatiche affidategli da Cavour grazie alla sua amicizia con Napoleone III.

<sup>2</sup> Carlo Alfieri.

<sup>3</sup> Theobald Praslin, duca di Choiseul aveva assassinato la moglie nel 1847 e si era poi tolto la vita (cfr. lett. 214, nota 6).

<sup>4</sup> 28 aprile.

<sup>5</sup> La contessa Augusta Avogadro di Collobiano, nata di Gruben (m. 1872), segretaria della Compagnia delle Puerpere.

<sup>6</sup> Augusto Avogadro di Collobiano, nato nel 1783, era morto il 10 marzo 1858.

<sup>7</sup> Cfr. lett. 510, nota 2.

514.

Mercredi 12 mai 1858

Mon cher fils,

Il me semble que si tu as eu bien du tracas, de l'ennui, des difficultés épineuses à traverser <sup>1</sup>, les compensations sont pourtant arrivées aussi et tout à fait satisfaisantes, soit d'ici, soit même plus près de toi. Ce qui m'a fait grand plaisir, d'abord pour toi, qui

devais te trouver consolé et encouragé, ensuite pour ton père, qui a bien besoin de quelque chose qui le relève moralement et le distraie d'un état de santé assez pénible, quoique ce ne soit pas la maladie. Tout ce que j'ai pu lui dire à ton égard lui a paru très satisfaisant, très honorable et il me charge de te dire la part qu'il y prend bien de cœur. Il paraît que non seulement on ne veut pas ton éloignement définitif, mais qu'on s'y oppose même à un congé temporaire dans ce moment. J'espère pourtant que cette exigence ne se prolongera pas trop, car je désire que tu puisses aller où ta santé exige et ensuite nous venir faire la visite promise, qui ne te fera pas de mal, ni à nous qui sommes en vérité bien *scrussi*<sup>2</sup>.

Quant à moi, ma névralgie paraît vouloir diminuer d'intensité. *Tarellin* est arrivé l'autre soir chez moi, non invoqué, car j'ai toujours éprouvé l'inéficacité des remèdes pour cette maladie, mais pour satisfaire les autres j'avale de l'eau de Sedlitz avec très peu d'agrément personnel. Je me mets peu en peine de cette souffrance, parce que je sais que lorsqu'elle aura fait sa période elle s'en ira d'elle-même. Ce n'est qu'un ennui en attendant et encore j'ai des heures de libres. Je voudrais pouvoir en dire autant de ton père, mais je ne comprends pas grand-chose à son mal, ni pourquoi il est toujours bouché du côté où lui on a fait l'opération. Cela le gêne beaucoup et sa tête, ses yeux en souffrent, et par suite son moral s'en ressent. J'espère que l'arrivée du beau tems soutenu lui apportera, sinon la guérison, puisqu'il y a un inconvénient local, au moins de l'amélioration dans son état. Nous avons eu beaucoup de pluie ces jours passés et un retour de froid piquant, aussi peu sain que parfaitement désagréable. Beaucoup s'en ressentiront.

Nous avons fait trêve ce jours-ci à la politique interne pour ne nous occuper que des fêtes<sup>3</sup>. Elles se sont parfaitement passées, comme toujours. La pluie a laissé des intervalles et on a pu jouir des différentes démonstrations. Je n'ai vu qu'un moment, lundi soir, l'illumination de la rue du Pô, qui était vraiment charmante avec ses grands festons de fleurs lumineuses aux trois couleurs. Ton père a encore eu là un moment de satisfaction. Les étrangers étaient arrivés en foule.

Aujourd'hui, tout est rentré dans son état normal. Nous avons pourtant l'exposition de l'industrie au Valentin<sup>4</sup> restauré. On dit que nous avons fait bien des progrès et qu'il y a beaucoup à voir et à admirer. Il y a aussi l'exposition des Beaux Arts, rien de bien saillant dans la peinture, mais la sculpture représentée d'une façon très satisfaisante, grâce à l'école de Vela. On nous flanque un général Pepe sur les remparts, qu'on dit très laid, et un prince Eugène

et un duc de Gênes<sup>5</sup> à l'Hôtel de Ville, dont on dit peu de bien. Je n'ai rien vu.

Une institution, qui s'annonce bien, est un cirque équestre de *dilettanti*, qui se montrent très habiles écuyers et d'un ton et tenue parfaits. Ce sont des bourgeois. Le luxe des chevaux prend ici des proportions peu en rapport avec nos fortunes, aussi on ne parle que de gens ruinés ou qui se ruinent.

Il paraît que chez Joséphine on est disposé à essayer de l'institutrice proposée par Isabelle, dont on dit monts et merveilles; l'Amis s'en est engoué sur parole, ainsi tu n'as qu'à te croiser les bras, comme je le fais, laissant volontiers cette responsabilité à d'autres. En attendant, Joséphine s'est trémoussée tous ces jours par tous les tems et malgré son expulsion; elle est dans un état de maigreur vraiment inquiétante et un de ces jours elle sera sur le grabat, et tant va la cruche à l'eau qu'elle y restera. Mon frère est d'une tristesse vraiment profonde et contagieuse, du moins pour moi. Il avait reçu ta lettre, qui lui avait fait plaisir. L'Amis rumine toutes tes gloires dans sa cravate et il en jouit, mais avec grande prudence. Max est à Canaro se nourrissant de son pessimisme<sup>6</sup>, ce qui ne l'engraisse pas et scandalise le prochain. Ce qui me fâche c'est qu'il le communique à ton père, qui n'en a nullement besoin.

Adieu, nous t'embrassons de cœur. J'ai remis à Fernand, qui m'a fait une bonne visite, ta décoration qu'il croyait pouvoir t'expédier.

<sup>1</sup> Emanuele parlò diffusamente dei problemi che gli aveva causato la vicenda del *Cagliari*, nella lettera a Roberto dell'8 maggio (A. COLOMBO, II, p. 175).

<sup>2</sup> Piemontese: « incrinati, screpolati ».

<sup>3</sup> Le feste per la commemorazione decennale dello Statuto erano iniziate il 9 maggio.

<sup>4</sup> L'esposizione di prodotti nazionali al Valentino fu inaugurata dal re il 10 maggio.

<sup>5</sup> L'8 maggio, ai giardini pubblici si inaugurò la statua del generale Guglielmo Pepe, donata dalla sua vedova, baronessa Marianna Coventry. Nel palazzo di città furono inaugurati due monumenti, uno al defunto duca di Genova, opera dello scultore Giuseppe Dini, ed uno al principe Eugenio di Savoia, opera dello scultore Silvestro Simonetta, donati dal banchiere Giovanni Mestrallet.

<sup>6</sup> La lettera da Cannero di Massimo a Luisa del 5 giugno conferma pienamente il suo stato d'animo amareggiato: « Ma oramai buona o cattiva la mia *galetta* l'ho fatta anch'io. Lasciamo a chi vien su a far la loro [...] mi son fatto questo buco, fuor di mano, dove me la passo tranquillamente, senza trovarmi sempre in mezzo a ire, invidie, uggie, eccetera, alle quali, più o meno, si finisce sempre per partecipare » (G. CARCANO, p. 490).

Mon cher fils,

Je crains que tu te démènes comme le diable dans un bénitier<sup>1</sup>, quand je lis les journeaux, quand serons-nous dehors de cette sottie affaire du *Cagliari*? Elle est sujette à des recrudescences qui m'impatientent, et il serait tems qu'on y trouve une solution. Il y a dans ce moment bien des questions, qui semblent peu importantes et qui maintiennent un état de malaise, comme les maladies nerveuses chez les individus. Elles ne seront pas mortelles, mais le physique et le moral s'en ressentent en tout également. Aujourd'hui nous décidons ici la question de l'emprunt avec la question ministérielle, on s'attend à une majorité pas considérable.

Dans notre intérieur de famille nous venons de passer par une crise peu agréable, qui a emporté le ministre de l'intérieur ou maître d'hôtel qu'on veuille le nommer. Il nous a fait toutes sortes d'embaras pécuniaires, et avait fini par engager notre argenterie au mont de piété. Pour que ton père n'en fût pas trop contrarié, j'ai déboursé 1600 francs pour retirer notre propriété; ton père dit cependant qu'il ne veut pas que je fasse ce sacrifice, ce sera comme il voudra par la suite, pour le moment je pense que cela lui vient fort en aide. Nous avons pris un maître d'hôtel, dont on nous dit tout le bien possible, il a l'air fort tranquille, espérons qu'il sera honnête homme.

Je suis un peu en peine de notre arrivée au Roc, avec un nouveau *fattor*, un maître d'hôtel nouveau, un nouveau cuisinier et un nouveau cocher. Cela me fait une somme d'empêtrés, qui peut donner un beau résultat de balourdises, mais il faudra s'armer de courage et de patience.

Ton père a toujours continué d'être souffrant. Il y a des polypes encore des deux côtés, cela le gêne fort. Depuis trois jours, cependant, il semble moins fatigué. J'ai demandé à Riberi, que j'ai rencontré ce matin dans la rue, ce que c'était que ces alternatives de mieux et de pis, sans motif apparent. Il m'a dit que ces polypes sont de véritables hygromètres, sujets à toutes les variations atmosphériques, qu'ils gonflent, s'étendent et causent ce surcroît de gêne et de malaise. C'est là qu'il faut provision de courage et de patience, pour le patient et pour moi, qui me trouve souvent à bout de ma provision.

Joséphine à force de se démener a fini par attraper un coup de soleil et la fièvre; on lui a fait deux saignées et elle va bien main-

tenant, prête à recommencer. L'oncle César a vendu Favria, il l'a bien vendu et a bien fait, mais il lui en a coûté.

Je parlerai volontiers de l'institutrice, mais 2000 francs ne sont pas une somme que l'on soit ici dans l'usage d'employer de cette façon-là. Joséphine n'en donne que 1500 à celle qu'elle a arrêtée. Tu sais que si elles font réellement l'éducation, on leur donne ensuite une pension.

Nous avons eu hier de brillantes courses à la Vénérie, où tout le beau monde s'est rendu; au retour il y a eu dîners, soupers, bals etc. Mais on avait fâché le Roi, qui n'y a pas paru, ni aucun des siens.

## Le 2 [giugno]

L'emprunt a passé hier à une majorité de 35 voix<sup>2</sup>, on n'en espérait que 14 ou 15. Tu sauras cela à l'heure qu'il est; nous allons donc continuer dans les mêmes voies, on a pourtant eu quelques avertissemens salutaires dans cette occasion, dont on ferait bien de profiter. La loi Deforesta sera traitée aujourd'hui au Sénat<sup>3</sup>; il faut espérer qu'on sera bref, car la matière a été épuisée dans l'autre Chambre. Ton père y est allé pour la première fois de cette année, j'espère qu'il n'en souffrira pas.

Joséphine a reçu un beau bracelet de la part de l'Impératrice, toujours pour le fameux bouquet<sup>4</sup>, auquel Joséphine faisait cependant opposition. On s'est donné le tems d'y penser avant de se décider à faire le cadeau. On supposait que Charles avait plutôt en vue quelque revenant bon personnel. Il a toujours sa figure en compote et ferait bien de songer à une véritable cure. C'est singulier comme, avec sa colossale vanité, il se met si peu en peine de montrer sa triste figure.

Nous commençons à avoir chaud, on voudrait même de la pluie pour les récoltes. Les vers à soie et la vigne sont chanceux en bien des localités, ce qui est fort sérieux.

Adieu, cher fils, je suis charmée que ta santé tienne bon et te souhaite la fin de tes corvées. Je t'embrasse. Nous ne voyons jamais le Liguoro lorsqu'il était ici, et ne savions ce qu'il devenait, ce n'est pas pour lui en faire reproche.

<sup>1</sup> Nella lettera a Costanza del 27 marzo 1858, Emanuele aveva usato la stessa espressione: « Il s'agit de cette malencontreuse affaire du Cagliari. Je me suis agité comme un diable dans un bénitier » (A. COLOMBO, II, p. 173).

<sup>2</sup> Il 31 maggio la Camera dei deputati aveva votato il prestito di 40 milioni con 97 voti contro 63; la proposta di Depretis di ridurre il prestito a 30 milioni era stata respinta a grande maggioranza.

<sup>3</sup> Il 2 giugno il Senato adottò con 50 voti contro 5 la legge De Foresta sulle cospirazioni contro la vita dei sovrani esteri, contro l'assassinio politico e per le modificazioni alla legge sul giuri.

<sup>4</sup> Il 14 febbraio la marchesa Caterina Pes di Villamarina aveva offerto all'imperatrice Eugenia un magnifico mazzo di fiori, inviatole da 130 dame di Torino e Genova, accompagnato da una poesia augurale di Giovanni Prati.

516.

Le 20 juin 1858

Mon cher fils,

Les journeaux ont tant répété que tu étais satisfait<sup>1</sup>, que je serais entrée complètement dans cette satisfaction, si n'étant moi-même soumise à une atroce chaleur, je n'eusse pensé que tu devais en éprouver une semblable, qui ne t'aurait point laissé remettre de tes fatigues morales. J'ai l'idée que ton manoir doit être un four et je voudrais que tu pusses en sortir au plus vite, au moins pour quelque campagne, si tu ne peux encore atteindre le continent; il est vrai que ton essai ne t'a pas bien réussi, mais il a été mal appliqué. Un peu de transpiration continue peut être efficace pour guérir la grippe et le lombago, mais la suffocation soutenue n'est pas utile et peut amener d'autres maux en ôtant les forces pour y résister. Ainsi tâche de respirer un peu d'air libre, si c'est possible.

Chez nous il n'y a qu'un cri après la température et c'est un sauve-qui-peut général. Nous devons nous en aller le 30, ce n'est jamais sans appréhension, maintenant, que j'arrive au Roc. Cette année je redoute les privations pour ton père, qui peut peu supporter la lumière. Quant aux médecins, comme ils ne peuvent rien lui faire, je ne m'en mets guère en peine. Nous avons cru ces jours-ci avoir encore à changer de maître d'hôtel, mais toutes réflexions faites, nous avons décidé de le garder, vu la grande incertitude de bien tomber, et la quantité de canaille qui surgit de toute part. Tu dis que tu ne comprenais pas à quel usage Cuttica<sup>2</sup> destinait l'argent qu'il nous soutirait, mais c'était à son usage personnel. Jadis, il avait fait des dettes qu'il n'avait jamais eu le moyen de payer, et quand il était harcelé par ses créanciers, pour boucher un trou il en creusait un autre, et allait toujours de l'avant jusqu'à ce qu'un accident a fait découvrir sa mauvaise gestion.

L'Amis a été comme nous très content que tu fusses quitté du *Cagliari*, *di sempre infausta rimembranza*; il a tout autant de peine que toi à sortir avec honneur de son *Cagliari* de la maison Alfieri, enfin il semble pourtant qu'on en viendra à bout.

Ces derniers jours, il y a eu des grabuges violents entre Charles et sa femme: lui, a vraiment des idées extravagantes, nous ne savions trop comment les choses finiraient; pour le moment on a assoupi l'affaire, mais elle n'est pas résolue, recommencera au premier jour et en attendant c'est une vie de chien à laquelle je ne voudrais pas être condamnée. Tout cela m'a fait beaucoup de peine à cause de mon frère, qui est le plus malheureux de ces fredaines.

Je crois que les Députés finiront avec le mois, ils ont deux séances par jour, mais ils n'y vont pas. Le Sénat est plus arrière.

L'Amis a le projet de faire un tour à Vaudier dont il est actionnaire. Joséphine voudrait y aller pour huit ou dix jours avec son père, je ne sais si elle y parviendra. Le marquis Gustave a pris le parti de s'établir chez sa fille en manche de chemise, du reste il se porte mieux cette année au physique et au moral, mais il n'a aucun soupçon de ce qui se passe entre sa fille et son gendre, c'est Camille et l'Amis qui s'en mêlent.

Nous avons quantité de mariages, mais j'ai peu le courage de t'en parler, parce que ce sont gens inconnus pour toi. Nous avons eu celui de Mlle D'Ussol<sup>3</sup> avec le comte Selva. Demain celui de la sœur de Nathalie avec le comte Gromis, puis vient celui du petit Morra<sup>4</sup> avec Mlle de Laville, puis Mlle Morra<sup>5</sup> (d'autres Morra) avec D'Angrogna branche cadette, et une demoiselle Cinzano<sup>6</sup> avec un chevalier D'Agliano. J'ai une lueur d'espoir pour Isabelle, mais c'est fort douteux. La Panissera<sup>7</sup> part après-demain pour Paris. Nous marions la Marguerite Bernardi avec le *maestro* Fabbrica<sup>8</sup>, et puis elle part pour S. Pétersbourg; tout cela est très bien, mais il a fallu lui faire un cadeau, même deux, ton père lui a donné des dentelles et moi une belle robe, c'est de la philanthropie sinon de la charité.

Adieu, mon cher fils, j'ai trop chaud pour t'embrasser, tâche de ne pas suffoquer.

<sup>1</sup> La vicenda del *Cagliari* si era finalmente conclusa e la nave, da Napoli, rientrò nel porto di Genova il 22 giugno, accompagnata dal console inglese di Napoli, che ne fece la consegna all'amministrazione Rubattino.

<sup>2</sup> Il maggiordomo licenziato da Costanza, perché sorpreso a rubare (cfr. lett. 515).

<sup>3</sup> Cfr. lett. 512, note 4 e 5.

<sup>4</sup> Il capitano Carlo Morra di Lavriano (1829-1918) e Maria della Villa di Villastellone (1837-1894) si sposarono il 5 luglio 1858.

<sup>5</sup> Gabriella Morra di Lavriano (n. 1838) sposò Emanuele Luserna Manfredi d'Angrogna il 30 giugno 1858.

<sup>6</sup> Le nozze tra Polissena Francesca Della Chiesa di Cinzano e il cavalier Michelangelo Galleani d'Agliano furono celebrate il 7 settembre 1858.

<sup>7</sup> Luisa Panissera, nata Rignon, moglie di Marcello dal 1856.

<sup>8</sup> Luigi Fabbrica (1814-1894), allievo del Conservatorio di Milano dal 1827 al 1836, studiò clarinetto, pianoforte e composizione. Dal 1839 si trasferì a Torino e dal 1842 al 1859 fu direttore della scuola gratuita di canto dell'Accademia Filarmonica. Fu maestro concertatore al teatro Regio e al Carignano. Sposò la sua allieva Margherita Bernardi, seguendola poi a Pietroburgo.

517.

Le 29 juin 1858

Mon cher fils,

J'ai bien envie que tu puisses au plus tôt te tirer de l'infection de Londres, les journaux font des descriptions si allarmantes du mauvais air qui règne dans votre ville que l'on peut bien craindre le développement de quelque terrible maladie. Il me semble que nos grandes affaires sont terminées et que tu peux bien laisser les Anglais terminer les leurs comme ils peuvent. Nous avons vu avec grand plaisir les lettres que tu nous a communiquées<sup>1</sup>: j'étais déjà bien contente que cette sottie affaire fût finie, j'ai été encore plus charmée qu'elle l'ait été aussi honorablement pour toi; maintenant ce que je souhaite le plus c'est que tu puisses te délivrer des fâcheuses suites qu'elle t'a laissées, et qu'on n'y pense plus.

Nous autres nous partons demain matin à 5 heures pour le Roc. Il fait de nouveau bien chaud, il sent mauvais dans les rues et tout le monde se sauve. Je pars à la grâce de Dieu, sans savoir ce qui m'attend là-haut. Pour moi, je ne vais pas mal au physique, mais je suis si souvent triste et inquiète que c'est difficile de ne pas s'en ressentir à la fin. Ton père part avec plaisir, je désire qu'il puisse retrouver là-haut l'appétit et le sommeil, qui lui faisaient faute ici, ce sera toujours autant de gagné. Je suis bien aise aussi qu'il s'éloigne de tant de gens aigris, échauffés, qui viennent continuellement lui débiter mille histoires, ce qui ne lui fait aucun bien.

Maxime est revenu du lac Majeur, où il paraît qu'il était seul; il est tout calme, tout gai et s'aperçoit aussi qu'il n'est pas du tout profitable de se trémousser pour se mettre en colère avec tout le monde, qu'il est plus utile de laisser couler l'eau, quand on est pas chargé de mettre les digues. Vraiment Canaro<sup>2</sup> lui a fait gran

bien, et sur ce, il part ce soir pour Sienna. Rina devrait bientôt t'arriver, et je t'annonce aussi le jeune comte Grimaldi<sup>3</sup>.

Nous attendons dimanche<sup>4</sup> la marquise Arconati, qui vient passer quelques jours au Roc. C'est une bonne visite, point gênante, avec qui on peut parler de toutes choses et qui sait aussi rester dans sa chambre. Peppino<sup>5</sup> a le projet d'aller à Constantinople avec Gian Martino, aussitôt que celui-ci aura pris ses examens.

Joséphine se dispose à aller à S. Martin samedi, pour aller peut-être plus tard aux bains de mer. Charles est un peu malade de clous. Je ne sais ce qu'il fera pour son compte. Il est entendu que tu ne parles pas à Aynard des *dissapori* qui naissent dans ce ménage; je ne sais trop voir quel sera l'avenir de cette famille avec cette tête folle de Charles.

Camille a reçu avant-hier une lettre d'un notaire d'Udine<sup>6</sup>, lui annonçant qu'un personnage de cette ville venait de lui léguer la somme de 600.000 francs, à employer pour l'*incremento* de l'instruction publique en Piémont. C'est fort joli, reste à voir ce qu'en pensera le Gouvernement autrichien. L'Amis a — je crois — fini sa besogne, car les Députés s'en vont à qui mieux mieux et je le conçois par la température que nous avons.

Je finis ici, mon cher fini, car j'ai été très dérangée aujourd'hui et il me reste quelques dispositions à donner afin que tout soit en ordre ce soir. Ton père te dit tant de choses et qu'il espère t'embrasser bientôt. Adieu, je te réitère le conseil de fuir la *cloaca maxima*, pour ne pas en ressentir les conséquences et je t'embrasse de cœur.

<sup>1</sup> Cavour aveva inviato a Emanuele, il 13 giugno, una lettera di congratulazioni e di riconoscenza per l'importante ruolo svolto durante le varie fasi che avevano accompagnato le complesse trattative della vicenda del Cagliari (*Souvenirs historiques*, p. 357). Il 19 giugno, Emanuele aveva inviato al padre l'originale della lettera di Cavour, come motivo di soddisfazione e « en compensation de bien des causes de déplaisir que je vous ai fourni dans ma vie » (A. COLOMBO, II, p. 177).

<sup>2</sup> A Cannero, località situata sulla sponda sinistra del lago Maggiore, Massimo si rifugiava per riposare e dipingere (cfr. lett. 509, nota 9 e lett. 514, nota 6).

<sup>3</sup> Stanislao Grimaldi (1825-1903), figlio del conte Luigi Emilio e di Polissena, nata Vibert de la Pierre.

<sup>4</sup> 4 luglio.

<sup>5</sup> Giuseppe Arconati e suo figlio si imbarcarono a Genova diretti in Turchia il 26 agosto 1858 (G. MASSARI, *Diario*, p. 17).

<sup>6</sup> Il testatore era Daniele Cernazzai, morto a Udine il 22 giugno 1858.

Mon cher fils,

Nous sommes bien véritablement fixés à ce bienheureux Roc depuis le 30 dernier, et nous avons passé par toutes les extravagances atmosphériques que tu nous signales. Après un mois de chaleur extraordinaire, la pluie et le froid nous ont fait recourir aux habillemens d'automne et aux chaudes couvertures pour la nuit. Maintenant, l'été reprend ses droits et nous recommençons à avoir chaud. Ainsi tu vois que c'est partout mêmes péripéties. Seulement je trouve que tu te gripes bien souvent, malgré l'hydropathie qui devait te garantir de tous les rhûmes. J'en suis bien fâchée et voudrais que tu fusses mieux à l'abri de toutes ces petites maladies, qui dénotent un peu d'affaiblissement. Il me semble toujours que tu devrais trouver un meilleur régime, parce qu'à ton âge on doit se bien porter.

Ici nous nous sommes bien tirés de toutes ces alternatives de température. Pour mon compte, je vais bien et ton père se trouve mieux ici qu'à Turin, ayant retrouvé l'appétit et le sommeil; du reste l'inconvénient local existe malheureusement toujours, jusqu'à ce que le moment de l'opération arrive. Qui sait si en Angleterre on connaît un moyen pour empêcher ces polypes de se reproduire? Ici je n'en vois employer aucun.

Le dimanche<sup>1</sup> après notre arrivée ici, il nous est venu la marquise Arconati<sup>2</sup>, que son mari vint reprendre le jeudi. Le tems ne favorisa guère son séjour, nous en eûmes moins le regret parce qu'elle ne peut presque pas marcher, j'étais fort étonnée moi, qui me trouve si impotente, de figurer comme un colosse auprès d'elle. Heureusement qu'elle aime à causer et il me semble que le tems ne lui a pas paru trop long au Roc. Elle rentrait en ville pour les examens de son fils, et ensuite ils doivent aller toute une caravane à Pesio. Quant à Peppino, pour le moment, il est à Bruxelles.

Ton père a été très amusé des touristes Ricci. Il est possible que tu te trompes sur les dispositions de Rina à ton égard, il me semble qu'elle est ainsi avec tout le monde, à moins qu'elle ne se trouve avec ses intimes. Son père lui reproche toujours ce peu d'expansion et leur avait fort conseillé d'éviter le contact avec la société dans leur voyage. Il aurait fallu mettre *Matteo*<sup>3</sup> aux prises avec quelque érudit. Il est possible, vu leur système de lésinerie, qu'ils se trouvassent un peu gênés en ta présence.

Isabelle sera très heureuse de tes projets; je voudrais que tu pusses la faire jaser, mais il faut tant se garer avec les parens. Sal-

vator ne veut pas qu'on lui parle le moins du monde d'établissement et je crains qu'elle se croie oubliée; sans entrer dans aucune particularité, je désirerais seulement lui faire entendre que l'on s'occupe d'elle. Enfin j'espère qu'elle pourra réellement venir cet hiver et que quelque chose surgira, car elle aura puis 20 ans. En attendant, Emmanuel s'annonce toujours avec sa femme et sa fille pour le mois d'août, ainsi l'année ne se passera pas sans que je voie toute ma *prosapia*.

Est-ce qu'Henri n'est plus présentable, que tu conduises Thomas? <sup>4</sup> Au reste cela nous est égal, mais il ne retrouvera plus guère de connaissances, ayant dû changer notre personnel après avoir épuisé la dose de tolérance permise. Jusqu'ici nous nous trouvons bien de notre maître d'hôtel, il fait peu de bruit et suffisamment de besogne. Il est propre, rangé et il a un peu de bien à lui, ce qui doit le mettre au-dessus de certaines tentations. Le cuisinier fait bien s'il veut: il nous a très bien servi durant le séjour de la marquise, qui lui faisait honneur au-delà de ce que je me serais attendu.

Nous avons grande quantité d'abricots et de pêches cette année, mais tout cela sera dévoré quand tu nous arriveras, ainsi qu'un jambon de Mayence que j'aurais voulu préserver, mais *Papeto* <sup>5</sup> n'entend pas de cette oreille, il craint tellement que la destination en soit détournée qu'il s'en fait servir tous les jours. Il te restera toujours les *taillerins* et la *polenta neuva*, le cuisinier fait des *risot* <sup>6</sup> excellens, par exemple le maigre n'est pas sa spécialité.

Nous aurons changé la *muda* <sup>7</sup> des Marmotines, quand tu viendras et tu trouveras des vieilles connaissances: la petite Lendy d'abord, qui reste tout le tems, puis Andriette et Florio, toutes deux maîtresses, quant à grandir ce n'est pas leur affaire, ce sont toutes plantes naines. A propos de plantes, veux-tu nous apporter de la semence de Virginia Stock, qui fait de jolies bordures?

Il est vrai que je parle le moins possible des faits et gestes de Charles, je les trouve souvent si odieux. Il n'est pas question de jalousie; quant à lui, il ne se donne pas cette peine et sa femme ne lui en donne pas sujet et elle de son côté a pris son parti sur ces matières; la grande affaire pour lui serait de se séparer de son père et il voudrait entraîner sa femme et ses enfans parce qu'alors on y pourvoirait toujours malgré ses dilapidations. Ces trois dernières années, il a toujours dépensé de 40 à 45 mille francs pour ses menus plaisirs; tu sens que s'il avait à tenir une maison, la fortune y aurait bientôt passé. Joséphine ne veut pas absolument se trouver livrée entre ses mains et elle a toutes les raisons pour cela. Alors il lui a dit qu'il ne voulait plus d'elle, qu'elle s'en allât de la

maison. Alors tout le monde intime s'en est mêlé, pour lui prouver qu'il extravagait et on a plâtré l'affaire, mais lui, s'en était vanté de façon qu'il y a eu esclandre et toutes sortes de propos désagréables pour sa femme et désolants pour son père. Maintenant elle est à S. Martin avec son père, elle ne se porte pas trop mal.

L'institutrice anglaise était arrivée, l'Amis en était enchanté. Charles est allé prendre des eaux en Toscane.

Et maintenant, je te dis adieu, car je crois avoir répondu à tous les articles de ta lettre, et ce n'est pas peu d'avoir écrit la mienne tout d'un *fià*<sup>8</sup> par cette chaleur de canicule.

Je t'embrasse donc, t'engage à te soigner et à t'en aller. Ton père te dit mille choses.

<sup>1</sup> 4 luglio.

<sup>2</sup> Costanza aveva preannunciato la prossima visita della marchesa Arconati al Roccolo nella lettera del 29 giugno.

<sup>3</sup> Matteo Ricci, marito di Rina d'Azeglio.

<sup>4</sup> Domestici di Emanuele.

<sup>5</sup> Soprannome familiare di Roberto d'Azeglio.

<sup>6</sup> Piemontese: « tagliatelle, polenta nuova, risotto ».

<sup>7</sup> Piemontese: « abbigliamento ».

<sup>8</sup> Piemontese: « fiato, respiro », cioè « senza interruzioni ».

519.

Le 8 août 1858

Mon cher fils,

J'ai eu un bon réveil hier matin par ta lettre, qu'on m'a remise; j'ai été fort satisfaite de te savoir sain et sauf sur le continent et les notices que tu me donnes sur les enfans petits et grands m'ont fait bien plaisir, parce que ce ne sont pas des complimens, venant de toi, mais des impressions sincères. J'espère qu'Isabelle aura été contente de tes procédés et qu'elle me l'écrira, ce qu'elle n'a plus fait depuis longtems. Je ne lui reprocherai point d'avoir toutes ces facultés, *memoria, intelletto e volontà*, pourvu qu'elle sache subordonner cette dernière en tems et lieu. Mais nous parlerons d'elle à loisir lorsque tu seras ici.

Je suis fâchée que Paola aie de la peine à se remettre. Ces deux sœurs avaient l'air de deux grenadiers, et à la première bataille elles

ont été vaincues. Enfin j'espère qu'elle pourra après Trouville nous faire sa visite. J'ai fait venir de Lagnasco le berceau des ayeux [sic] que j'ai fait restaurer en l'honneur de Mlle Mélanie<sup>1</sup>. J'avoue que j'ai grand peine à donner ce nom à quelqu'un, quoiqu'elle soit tout à fait dans son droit de le porter et tant mieux si elle nous rappelle sa grande-mère.

J'espérais que Cravetta s'était enfin persuadé de l'inconvénance et de l'indiscrétion de ses rabâcheries; je suis fâchée qu'il en soit autrement et j'ai peine à lui pardonner septante fois sept fois, comme l'ordonne l'Évangile.

Quant à mon neveu Charles, il peut se faire que je ne connaisse pas même tous ses exploits, j'en sais toujours assez, pour en avoir de la peine et de la honte. Il se peut aussi que la renommée aux cent voix amplifie encore ses aventures, guère épiques pourtant. Il a fait une apparition à S. Martin, où le médecin de Turin, qui allait voir sa femme, l'a vu et l'a trouvé dans un état de santé peu satisfaisant, cassé, courbé et le visage plus compromis que jamais. Il s'en allait prendre des eaux en Toscane et Joséphine avec son père et son aînée allait prendre des bains de mer à Livourne.

Mon frère est resté tout seul à S. Martin vis-à-vis d'Adéline, qui a toutes sortes de bontés pour lui, mais qui ne saurait être encore de grande ressource. Je crois qu'il sera bien triste de son isolement, maintenant qu'il ne peut plus s'occuper comme autrefois. J'espérais que l'Amis serait resté un peu de tems avec lui, mais après une visite de 4 à 5 jours je vois qu'il était rentré en ville. Jusqu'à présent il ne s'est point encore annoncé ici, je crois qu'il serait disposé à attendre le moment de ta venue; je lui ai cependant dit qu'elle n'aurait lieu qu'à la mi-septembre, que les parisiens viendraient probablement à la même époque, qu'il pourrait te voir à Turin, le tout cependant sans lui dire ce qu'il avait à faire, car au fait chacun aurait sa niche sans s'embarasser, c'est seulement que ton père prétend qu'il s'empare de toi et te monopolise quand il te tient, mais je ne lui dirai rien de semblable, dont il serait blessé.

Je t'écris le propre jour de S. Quentin et j'entens les vilains qui défilent en bourdonnant sous mes fenêtres. Au reste, nous avons à Coni le *Beat Angelo*, qui nous fait concurrence, on m'a même envoyé une invitation de bal, qui ne m'a pas tentée du tout. Nous avons le projet d'aller faire une course à Turin mercredi<sup>2</sup> par le dernier convoi et revenir jeudi par le convoi de trois heures. Le tems est extrêmement variable, hier il faisait chaud, aujourd'hui le tems est couvert et l'air très frais. Il faut toujours être en alerte pour ne pas attrapper de *passarot*<sup>3</sup>.

Ma santé est assez bonne, il y a aussi quelque chose à dire aux digestions, ce que j'attribue à ce va et vient de chaleur. Ton père se soutient assez bien, sauf l'inconvénient local qui est gênant et incommode; il se tire mieux de sa villégiature que je n'osais l'espérer. Il peut travailler, le tems ne lui pèse pas, moyennant ses petites ressources qu'il sait se ménager, et il se trouve mieux ici, où l'on évite bien des ennuis, des irritations et des inquiétudes.

Adieu, cher fils, j'espère que Spa te fera du bien, tiens-moi au courant.

<sup>1</sup> La figlia di Emanuele Villamarina e Paola Rignon.

<sup>2</sup> 11 agosto.

<sup>3</sup> Piemontese: « prendere un'infreddatura ».

520.

Le 31 août 1858

Cher fils,

Je viens te chercher à Paris, hôtel de Castille, j'espère t'y trouver et t'y trouver en bonne santé, bien rincé par les eaux de Spa et en bonne disposition de nous arriver bientôt. Je voudrais que tu eusses bon tems pour ta route et surtout pour ton séjour parmi nous, qui autrement deviendrait fort maussade, mais nous avons une saison si capricieuse que je ne sais guère qu'en présager. Continuellement des ondées qui nous retiennent à la maison, sans que le sol en soit suffisamment imprégné. Plus chaud du tout, même froid parfois, les *fredoline*<sup>1</sup> sont dans les prés depuis 15 jours. Hier, pour varier nous avons eu une secousse de tremblement de terre courte, mais bien sensible.

L'Amis vient de nous quitter après avoir passé 12 jours avec nous. Il croit avoir des affaires importantes à la ville, où il n'y a pas un chat. Je voulais qu'il allât voir Joséphine et la Toscane, mais il ne sait s'arranger pour rien. Joséphine dit des merveilles de ses bains de Livourne, mais elle a eu sa fille bien malade, Dieu merci elle est sortie de ce mauvais pas. Charles fait sa cure à Florence, il est en assez triste état, mais on dit aussi qu'il va mieux. Au reste, il vient d'accepter la charge de syndic à Caluso, où il paraît qu'on tenait fort à l'avoir, il faut donc qu'il se sente assez en vie et en disposition de rentrer en Piémont, ce dont je doutais.

Tu trouveras un bon parent de moins. Nous avons perdu, avant-

hier, l'oncle Giriodi<sup>2</sup>. Nous avons été à Costiolles mercredi<sup>3</sup> avec l'Amis et il nous avait dit qu'il se portait bien; ce n'est que vendredi soir que s'étant couché il tomba dans un état de torpeur, dont rien ne put plus le tirer, et il succomba dimanche matin, sans maladie apparente. Il est vrai qu'il approchait des 84, ce qui est une incurable maladie.

Je ne sais si ton père t'a parlé d'une excursion que nous avons faite très heureusement au sanctuaire de N. D. de Vico<sup>4</sup>. Lui, qui ne sait se résoudre à remuer a eu — je dirais — cette fantaisie et y a persévéré jusqu'à effectuation à ma grande surprise. Il a été enchanté de tout ce qu'il a vu dans cette course, il était vraiment heureux et je jouissais bien de son bonheur. Pauvre homme, il a eu tant de journées mauvaises, depuis quelque tems, que j'étais charmée de lui en voir une bonne. Au reste, le fond de sa santé est assez bon, à table on le jugerait excellent, mais il y a l'inconvénient local et une grande susceptibilité pour tous les changemens atmosphériques. Le moral va assez bien aussi.

Tu diras à Emmanuel que son grand-père l'attend pour la partie de billard du soir, qu'il espère y faire sa part aussi active et bruyante que jadis. Manuel peut se considérer comme formellement invité lui et les siens, on sera charmé de les avoir.

L'Amis, dans ses spéculations physiologiques, prétend que nous devrions inviter Isabelle à venir avec eux, rester chez nous et que Catherine viendrait la rejoindre à son aise; il pense que cette dame n'aimant pas à rester longtems loin de Salvator, agréerait cet arrangement. Moi, je ne le pense pas, car je ne crois pas qu'on aime à nous confier la petite. Je crois que tu seras de mon avis; quant à nous, nous ne demanderions pas même que d'avoir la jeune personne, et cette combinaison aurait le mérite de ne pas avoir l'air de la chasse au mari, ou du moins on y glisserait plus convenablement. Mais l'essentiel est qu'on ne se dégoûte pas de la conduire, plus tôt ou plus tard, n'importe.

J'avais mis le nom d'Henri sur la tête de Thomas<sup>5</sup>, je suis bien aise que ce soit lui.

Je ne suis pas étonnée que tu te révoltes contre le nombre des *stoccà*<sup>6</sup>, elles se multiplient tellement que ma charité les trouve odieuses; on ne vous laisse vraiment plus vivre, on ne veut pas comprendre qu'il n'est pas possible de donner à tous ceux qui ont besoin. L'oncle Max étant à Cannero, il ne sera pas difficile de le voir<sup>7</sup>.

Adieu, cher fils, bon voyage, sans encombre, nous t'embrassons. J'ai reçu la lettre d'Isabelle.

<sup>1</sup> Piemontese: « colchico ».

<sup>2</sup> Filippo Benedetto Giriodi di Monasterolo era morto a Costigliole il 29 agosto 1858.

<sup>3</sup> 25 agosto.

<sup>4</sup> Il santuario della Madonna a Vicoforte (Mondovì), destinato al culto da Carlo Emanuele I, nel 1596 fu rielaborato da Ascanio Vitozzi che modificò l'impianto originale di E. Negro di Sanfront.

<sup>5</sup> Cfr. lett. 518, nota 4.

<sup>6</sup> Piemontese: da « stocco », richiesta molesta di denaro in prestito, quindi coloro che richiedono denaro.

<sup>7</sup> Emanuele stava per rientrare in Piemonte per un periodo di vacanza e lo zio Massimo, che lo aspettava a Cannero, lamentava l'eccessiva brevità della visita: « All'articolo soggiorno con me. Diavolo! Quarantotto ore! Domando io se val la pena di venire per due giorni! » (Massimo a Emanuele, 28 agosto 1858, in N. BIANCHI, p. 290).

521.

Lundi 25 octobre 1858

Merci, mon cher fils, de tes écritures de la route, qui nous ont fait bien plaisir, à part les contrariétés que tu as rencontrées. J'ai toujours entendu médire du Bonafous, et il s'ammende d'autant moins que les messageries soutenues par le chemin de fer français travaillent à les faire tomber. Il faudra le laisser s'enfoncer pour ne pas s'enfoncer avec dans les précipices du Montcenis; si tu avais eu pour compagne une lady au lieu d'une française, malgré toute la pruderie anglaise, j'aurais voulu voir comment elle se serait tirée de ce mauvais pas. Il est toujours bien triste pour toutes les nationalités et je suis bien aise que ce ne fut pas le représentant de la nation piémontaise qui ait été compromis, comme tes dispositions antérieures pouvaient le faire craindre. Maxime dirait quelque chose d'approprié à la circonstance, dans cette occasion.

Nous avons bien reçu tes lettres jeudi<sup>1</sup>, mais j'ai un peu tardé à répondre pensant qu'il allait m'arriver un mot de Londres et que je répondrai tout à la fois pour ne pas multiplier les lettres, mais comme rien n'est encore arrivé, je ne veux pas avoir l'air d'une négligente, et j'écris. Notre tems a toujours été comme par le passé, variant tous les deux jours; aujourd'hui, la pluie est considérable et paraît bien établie, j'aime autant que tu n'aies plus à voyager. Mon cher fils, j'ai dû me faire à l'absence, il y a tant d'années que je la pratique, mais les séparations me causent toujours une angoisse indicible. Enfin il faut avoir quelque chose à offrir au bon Dieu et

j'ai été prise de ce côté-là, auquel je suis fort sensible.

Les petits enfans partiront le 8, je les vois de tems en tems. Ils sont bien à l'Amoretti sous tous les rapports. Emmanuel est entouré de bons jeunes gens, qui ont intérêt à le maintenir en de bonnes dispositions; il me paraît qu'il fait bien ses vacances en règle et devient une espèce de Nemrod. Nous attendons donc Isabelle pour le '59. Je suis bien aise que tu la trouves bien, espérons que d'autres seront du même avis, car nous serions tous bien mortifiés d'un *fiasco*. Quoique je pense que le ménage de Salvator soit des mieux assortis, il se peut que quelques nuages se montrent parfois à l'horizon; mais je suppose que dame Catherine aura soin de conjurer à tems l'orage. Il se peut aussi que l'absence du jeune ménage rende cet intérieur un peu froid et triste.

Joséphine a écrit deux mots à l'Amis, elle ne parle ni de venir, ni de voyage ailleurs. Charles, qui était ici ces jours passés, a dit qu'on songeait pourtant à Rome et que sa femme commençait à déchoir de cet état de parfaite santé dont elle se vantait en revenant de Toscane. La *miss* était revenue à une condition plus tranquille. Mais dans cette maison les variations sont très fréquentes.

J'ai été interrompue d'abord par Jenny, qui était toute dolente de la mort de Mr Ponzio, survenue subitement cette nuit grâce à l'homéopathie. Il manquera à beaucoup de familles, dont il faisait les affaires et avait la confiance. Ensuite Emmanuel, ne pouvant chasser, est venu me faire une longue visite et voilà que le tems a passé et que j'y vois à peine pour finir ma lettre. Le chevalier Promis<sup>2</sup> a envoyé un manuscrit pour toi, nous te l'expédierons quand il se présentera une occasion. Santa Rosa<sup>3</sup> est toujours bien malade, je crains qu'il n'en aie pas pour longtems à vivre. Nous avons eu le passage des Grandes Duchesses ces derniers jours. La grande-duchesse Marie<sup>4</sup> a dîné à Racconis avec la famille royale, mangé la chasse des jeunes princes et leur a demandé s'ils apprenaient l'allemand; sur leur réponse affirmative elle les a conseillés à ne pas se donner cette peine, parce que c'était une langue détestable comme la nation qui la parlait. Tout cela est bien peu mesuré et bon ton. Il y a toujours quelques propos en l'air, qui viennent tantôt de haut, tantôt de bas, mais qui me semblent bien peu concluans.

Ton père a attrapé un gros rhume qui l'a bien fait tousser, et voilà trois jours qu'il ne sort pas, aussi va-t-il beaucoup mieux. Il t'embrasse, moi aussi de bien bon cœur.

Tu as vu la statue de Charles Albert<sup>5</sup> sur le perron du Sénat? Voilà la seconde fois qu'on trouve l'épée cassée, on y a mis une sentinelle.

<sup>1</sup> 21 ottobre.

<sup>2</sup> Probabilmente si tratta di Domenico Promis (cfr. lett. 47, nota 21).

<sup>3</sup> Teodoro De Rossi di Santa Rosa (1812-1860), intendente generale, consigliere di Stato, deputato.

<sup>4</sup> La granduchessa Maria Romanov, sorella dello zar Alessandro II. Il Masari nel suo diario la descrisse « donna di alta statura con visibili reliquie di antica bellezza » (G. MASSARI, *Diario*, p. 51).

<sup>5</sup> La statua in marmo di Carlo Alberto, unica opera pubblica del ritrattista Luigi Cauda, commissionata dal municipio, fu collocata nel portico del palazzo civico il 31 ottobre 1858.

522.

Le 12 novembre 1858

Mon cher fils,

Par extraordinaire, je dois répondre à deux de tes lettres à la fois. J'ai reçu hier ton dernier palimpseste et je m'empresse de me mettre en règle. Tes caisses sont parties et par bateau à vapeur, elles ne devraient pas tarder longtems à arriver. Je ferai la commission à Ferrero à la première occasion. Je serai très consolée de voir arriver les documens De Andreis pour être débarassée de sa personne. Charles m'a chargée de te demander si tu avais remis certain petit paquet, vu que de Florence on s'étonnait de ne pas le savoir arrivé.

Nous sommes ici en plein hiver et hiver rigoureux. La veille de la Toussaint nous avons débuté par un vent glacial, vraiment insupportable et il a toujours fait très froid depuis. Dimanche<sup>1</sup> nous avons eu une grande quantité de neige, qui dure encore. Il a fallu adopter tous les grands remèdes pour se garantir. J'ai passé deux jours au lit pour maux d'entrailles, et je ne sors que le moins possible à cause de la température peu agréable.

Emmanuel est parti lundi soir, mais il a dû laisser sa femme en arrière. Elle avait été un peu malade et on ne l'a pas crue encore assez remise pour affronter le voyage; elle partira à la fin du mois, un des siens l'accompagnera, je suppose son frère Victor, qui réaccompagnera à Turin Catherine et Isabelle. Baby<sup>2</sup> vient me voir toute seule, je crois que cet enfant aura le don de s'amuser pour son compte, ce que je trouve précieux. Hier elle avait inventé le passe-tems de donner des *culatà*<sup>3</sup> par terre, elle y tenait et fit durer le plaisir longtems; il me semblait médiocre, mais enfin chacun son goût.

Les Alfieri sont arrivés tous lundi<sup>4</sup> en bon état. Joséphine était

pimpante. Elle faisait des promenades de trois milles à S. Martin. Le lendemain elle était enrhumée et Louise dans son lit. Mon frère a son conseil divisionnel, après quoi il ira conduire la petite caravane à Nice et pourra s'y arrêter, car le Parlement ne doit s'assembler qu'en janvier. Il me semble que la *miss* ne bat que d'une aile, et vraiment, d'après ce qu'en dit Joséphine, je ne trouve pas qu'elle s'y prenne bien et ait des idées justes. L'Amis est à Coni, du reste tout le monde revient et j'ai beaucoup de revenants chez moi.

Il y a eu de nos côtés une assez forte secousse de tremblement de terre le soir de la Toussaint, qui a même fait fuir le monde hors des maisons; ici nous n'avons rien senti et je n'ai pas encore entendu parler du Roc à ce sujet. Ce froid fait beaucoup de mal dans les campagnes, on n'a plus ni fourages ni litières dans beaucoup d'endroits, on ne sait comment on passera l'hiver.

On verra revenir Hudson<sup>5</sup> avec plaisir à Turin. J'ai bien pensé de suite que c'est le baron Henri qu'il avait vu à Ravenne, nous savions qu'il était là. Les ancêtres paraissent et disparaissent toujours à la rue S. Thérèse, sans que personne s'en émeuve.

Je suis fâchée que Salvator ait emporté une si fâcheuse idée de notre ordinaire. Je tâche bien de ramener Mr Richard à sa cuisine des premiers tems, que je trouvais bonne, parce qu'elle était simple, mais la difficulté est que ton père se plaint toujours que les mets sont sans goût. Je dis qu'on lui fasse une sauce à part et qu'il en mette partout où il voudra. Je tâcherai de soigner cela lorsqu'Isabelle sera ici, pour qu'elle n'en souffre pas.

Dans ce moment nous sommes presque dans l'embaras du choix pour cette fillette, nous avons trois fils dans la main et toutes affaires *splendidissime*, Dieu veuille qu'il y en ait une qui réussisse et soit la bonne, car l'un qu'on nous propose, de ces prétendans, je n'en sais pas même le nom, l'autre je n'en connais que les apparences, qui sont à la vérité excellentes. Le troisième, qui est indigène, et que je connais, je le souhaiterais fort, mais j'ignore s'il sera de notre avis. Il faudra la présence réelle pour qu'on se décide pour le oui ou pour le non.

Je ne suis guère de ton avis sur le retranchement des adieux, quoique ce soit pour moi chose triste, cependant je ne la prévoyais pas; je serais toujours dans l'idée que je touche au dernier moment et cette pensée empoisonnerait toute la visite, j'aime encore mieux m'y préparer peu à peu. C'est triste, mais c'est inévitable et il faut bien prendre son parti sur les inconvéniens qui ne se peuvent éviter. Du reste, personne ne songe à te proposer la vie de famille à moins d'une nécessité indispensable, il faut que chacun vive dans son élé-

ment. Albion a trop déteint sur toi, mais fais attention que l'arbre tombe du côté où il penche, que si tu te livres trop à certaines dispositions, elles te domineront plus tard et deviendront un esclavage pesant. Ton père te dit mille choses, il est toujours dans un état variable. Je t'embrasse et te souhaite bonne santé et meilleur dîner.

<sup>1</sup> 7 novembre.

<sup>2</sup> La piccola Melania.

<sup>3</sup> Piemontese: « sederate, colpi di sedere ».

<sup>4</sup> 8 novembre.

<sup>5</sup> Il 4 novembre Emanuele aveva informato Cavour che Hudson contava di ritornare a Torino a metà del mese. Il 21 novembre Cavour scrisse a Emanuele, a proposito di quel ritorno: « Je partage entièrement votre manière de voir à l'égard d'Hudson. Je suis, comme vous, persuadé qu'on s'est décidé à le renvoyer à Turin, malgré les griefs qu'on avait contre lui, parce qu'on a pensé que c'était l'homme le plus en état de pénétrer nos desseins et de lire au fond de nos pensées. Aussi, je compte être avec lui plus amical que jamais » (*Cavour e l'Inghilterra*: Carteggio con V.E. d'Azeglio, II, 1, pp. 236 e 238).

523.

Samedi 4 décembre 1858

Cher fils,

J'ai reçu dimanche<sup>1</sup> ta lettre et les papiers De Andreis, mais voyant que tu allais courir le monde j'ai tardé à te répondre. Si on a en Angleterre les belles journées que nous avons depuis trois jours grâce à S. Bibienne, on pourra encore jouir de la campagne. Nous les apprécions d'autant mieux que nous avons passé par des pluies et brouillards qui nous excédaient, quoique ce ne soient pas les brouillards *sterlings* comme les vôtres, les vraies ténèbres extérieures. Je suis charmée de ce changement à cause de ton père, qui a besoin de grand air et d'exercice, et pour moi, qui trouve qu'on fait mieux ses affaires par le soleil que par la pluie.

J'ai envoyé les papiers au général moyennant reçu et j'espère que nous n'en entendrons plus parler.

Il me semble que ta Jeanne d'Arc<sup>2</sup> est une spéculation manquée, j'en suis fâchée pour toi. Le musée parisien aurait dû l'acquérir, mais le prix élevé a pu dégoûter de ces brutes figures affligées de torticollis ou scrofules et louches par-dessus le marché; enfin elles pouvaient avoir un prix d'affection, mais le monde est ingrat et on dit que l'ingratitude est l'indépendance du cœur.

Tu es bien occupé de ton club, j'espère que cette entreprise te réussira mieux. Cette semaine s'ouvrira le club des artistes<sup>3</sup> par une soirée brillante, on dit le local magnifique et on y dîne parfaitement pour 50 sous. Ce soir il y a bal à la cour pour la grande-duchesse Constantin<sup>4</sup>, le corps diplomatique n'est pas invité, vu qu'il n'est pas présenté à Mme Clotilde<sup>5</sup>, qui est censée donner la fête.

Pas moyen de savoir ce qu'il est devenu du duc de Chartres<sup>6</sup>. Tu sais bien que mon frère est à Rome, ainsi il ne saurait se mêler de cette affaire. J'en ai parlé à Charles, il était embarrassé, d'un côté il ne demandait pas mieux que de se mêler de la chose, de l'autre il craignait de se compromettre, surtout avec La Tour d'Auvergne et en vue des éventualités dont il se flatte toujours à Paris, mais cela ne m'inquiète guère pour qui tient la place. Je crois que ton père se présentera à Mr de Beauvoir, quand on saura où le prendre. Pour l'Amis, inutile d'y songer, mais je pense que le Colobiano<sup>7</sup> fera son devoir. Nous avons appris hier par le télégraphe l'heureuse arrivée à Rome de nos voyageurs. J'ai compris pourquoi l'oncle se montrait un peu rénitent contre les désirs de sa *bru*<sup>8</sup>. C'est qu'il ne voulait pas que l'on crût, ici et là, qu'il avait une mission et on n'a pas manqué de le répandre ici. Ensuite on a dit qu'on allait pour la séparation de Joséphine d'avec son mari, comme s'il était nécessaire d'aller si loin pour cela. Enfin les commérages sont toujours à la mode ici et ailleurs.

Paola est toujours ici et me semble disposée à y attendre sa belle-mère, ce que je regrette un peu pour Emmanuel, mais je ne m'en mêle pas. Le Baby est un drôle de personnage, j'avais cru dernièrement lui être agréable en lui offrant un petit manchon pour garantir ses mains du froid, mais voilà que lorsque je le montrai, on se mit à crier le *mignin*, le *mignin!*<sup>9</sup> Elle crut apparemment qu'il s'agissait d'un vrai chat, elle prit peur et se mit à le repousser en l'apostrophant d'un *profluvio* de mots cabalistiques que personne ne comprend, mais que l'on pouvait traduire par le *vade retro* significatif. Minna<sup>10</sup> et le *mignin* firent un *fiasco* parfait dans cette occasion. Elle revint quatre ou cinq jours après, ses mains dans le malencontreux manchon qu'on lui avait imposé, se rappela que je le lui avais donné et voulut absolument le rendre, maintenant elle a compris la chose, a pris possession du *mignin* et si on y touche elle éclate en toute sorte de baragouin.

L'époque de la venue d'Isabelle s'approche. Elle doit être ici pour la Noël. Nous avons l'espoir qu'une affaire puisse s'arranger pour elle, elle me semblerait avantageuse. On m'a fait demander directement les informations de fortune et on n'a pas fait d'objection. On

a l'air d'y penser sérieusement, nous ne nous étions aucunement occupés de ce parti-là. Espérons que l'affaire arrive à une bonne conclusion.

Connais-tu six lettres du comte de Maistre<sup>11</sup> trouvées et imprimées à Pétersbourg? Sans quoi je te les enverrai. Elles sont amusantes. Je n'en ai pas encore vu une qui a paru dans *L'Opinion*<sup>12</sup>, plus forte que tout le reste. Le champion de l'autel et du trône finira par se trouver un Marat ou un Robespierre. Ici nous continuons à aller en *bolletta*, je crois que toute l'aristocratie y passera.

Adieu, cher fils, je t'embrasse, prends bien garde à ne pas te ruiner avec ton club.

<sup>1</sup> 30 novembre.

<sup>2</sup> Emanuele, appassionato collezionista di oggetti antichi di vario genere, dai dipinti alle porcellane, aveva trovato a Lucerna un frammento di tappezzeria che rappresentava Giovanna d'Arco, alto 80 cm. e largo poco più di un metro, eseguito a piccolo punto (cfr. *Tapiserie de Jeanne d'Arc du Musée d'Orléans*, février 1859, opuscolo a stampa, in AOPTS, *Carte private Emanuele d'Azeglio*, m. G).

<sup>3</sup> Il Circolo degli Artisti era stato riaperto nel palazzo De Sonnaz il 4 ottobre.

<sup>4</sup> Il granduca Costantino, fratello dello zar Alessandro II, e sua moglie Alessandra di Sassonia-Altenburgo, erano arrivati a Torino da Ginevra il 3 dicembre. A proposito della serata di gala al teatro Carignano, il Massari annotò: «È stata splendida l'accoglienza e il re festeggiatissimo. La granduchessa è un tipo di bellezza germanica, [...] era vestita coi tre colori italiani, forse a caso, ma faceva bello effetto» (G. MASSARI, *Diario*, p. 79).

<sup>5</sup> Maria Clotilde di Savoia, figlia primogenita di Vittorio Emanuele II (1843-1911).

<sup>6</sup> Il duca di Chartres aveva sostenuto il 3 dicembre gli esami per essere ammesso come alunno all'Accademia militare di Torino.

<sup>7</sup> Filiberto Avogadro di Collobiano (1797-1868), secondo scudiero del re, primo ufficiale della segreteria di gabinetto del re, intendente generale della real casa, gentiluomo di camera del re.

<sup>8</sup> Piemontese: «nuora».

<sup>9</sup> Piemontese: «gattino».

<sup>10</sup> Denominazione familiare di Costanza.

<sup>11</sup> *Lettres inédites du comte Joseph De Maistre*, S. Pétersbourg, 1858, A. Cluzel Libraire éditeur, Commissionnaire de la Bibliothèque impériale, pp. 55. L'opera fu messa in commercio a Parigi, Bruxelles, Londra, Berlino, Francoforte, Lipsia. Si tratta di sei lettere del 1810: quattro sono indirizzate all'ammiraglio Paul Tchitchagoff, la quinta, accompagnata da una ampia dissertazione sul concetto di Patria, alla moglie di quest'ultimo.

<sup>12</sup> *L'Opinion* di martedì 30 novembre 1858 (a. XI, n. 329) pubblicò col titolo *Altri documenti inediti di Giuseppe De Maistre*, un brano di una *Memoria inedita*, indirizzata dal De Maistre al re di Sardegna il 29 dicembre

1812. Nella *Memoria*, il De Maistre scriveva che bisognava fare ogni sforzo per non essere considerati come dei satelliti e per « non cadere in balia dell'Austria ».

524.

Le 19 décembre 1858

Cher fils,

J'ai reçu ta petite lettre et la veille j'avais reçu l'oiseau de Minerva<sup>1</sup>, que je n'avais pas de suite bien compris, mais en y réfléchissant je lui avais attribué la destination que tu me dis dans ta lettre; seulement mon frère n'étant pas ici le jour de l'an, se passera d'étrennes cette année et je crois que je présenterai le dit oiseau à Paola qui se trouve, par extraordinaire, à portée de recevoir un cadeau pour l'an 1859. Il a de bien beaux yeux le hibou, dommage que ce ne soient pas de vrais solitaires, je les aurais de suite arrachés pour les mettre aux oreilles d'Isabelle. Ainsi merci, et j'ai dit à Ferrero de payer à la première occasion.

Je suis charmée que tu aies trouvé un remède qui te fasse du bien, mon cher fils; quant à moi, pour le moment je n'en ai pas besoin, Dieu merci, n'ayant pas à me plaindre de ma santé. Seulement ces jours-ci j'ai attrapé une grosse fluxion aux dents et à la gorge, qui a duré trois jours et que j'ai chassée avec l'aconit. Ton père est toujours de même, des journées meilleures, d'autres pires, la saison qui nous procure de fréquens brouillards ne lui est guère favorable; cependant il sort toujours, car c'est une nécessité pour lui. Il travaille beaucoup et se porterait assez bien sans cet inconvénient local. Maxime voudrait que nous fixions une consultation à l'étranger, mais je n'ai jamais entendu dire qu'on remédiât autrement à ce mal que par le fer, d'autant qu'on redoute de porter des caustiques ou choses semblables en proximité du cerveau.

Ces jours passés, nous avons donné à dîner au colonel égyptien et à sa fille Mme Lientaud, qui est bien gentille et tient fort bien sa place dans un salon. Elle avait été un moment *Marmotine* jadis, mais nous ne faisons pas semblant de nous en rappeler ni les uns, ni les autres. Le colonel nous avait envoyé beaucoup de petits présents: du café moka, du vin de Chypre, des dattes confites, des cruches pour rafraîchir l'eau, un éventail et un écran en feuilles de riz fort curieux, ainsi c'était le moins que l'on pût faire que de l'inviter. C'est un bon diable, tout rond et de bon cœur, je crois que l'on a un peu exagéré ses faiblesses. L'Amis, qui était du dîner, trouve qu'il lui représente le capitain Dalghetti; au fait je crois

que c'était ainsi qu'était fait le soldat de Gustave Adolphe<sup>2</sup>, le Lion du nord.

Les nouvelles de Rome sont très bonnes, on me semble très contents d'y être: mon frère y trouve les distractions qui lui conviennent et Joséphine est dans un état d'exaltation qu'elle rend très joliment dans ses lettres.

J'attens Isabelle mercredi 22 et elle viendra loger chez nous. Elle nous a demandé l'hospitalité et nous nous sommes empressés de la lui accorder. J'ai pris cette occasion pour acheter un matelas. Catherine logera chez sa sœur. On a trouvé que Ciccio était trop loin. Il me semble que notre mariage va *vento in poppa*. C'est du marquis S. André<sup>3</sup> qu'il s'agit, un bien brave garçon d'abord, ayant bonne conduite soutenue, et un excellent cœur, 37 ans, plutôt bien que mal, sa fortune dépasse les 50.000 francs de rente, bel hôtel, belle campagne, il me semble que l'on peut se contenter. Il paraît attendre avec empressement l'arrivée de la jeune personne, qu'il a du reste vue à Paris, et on croit qu'après l'avoir revue il fera une démarche déterminative. Je regarde ceci comme un événement providentiel, car nous n'avons rien fait pour le faire naître.

J'ai fait ouater et payer mon manteau à Demichelis, mais je ne sais comment il m'était resté dans l'esprit que le prix en était de 150 francs, et c'est bien 220 qu'on m'a fait payer; j'en ai été un peu *destonà*<sup>4</sup>, parce que je m'en vais avoir de l'argent à dépenser; mais patience, je ne ferai pas d'autres dépenses personnelles. J'avais encore une robe de popeline que tu m'avais donnée, que je n'avais guère portée à cause de sa couleur un peu gaie; je viens de la faire teindre en gris bleu, et voilà que le coton a paru, je ne m'y serais pas attendue, elle a pourtant assez bien réussi.

Si vous avez du typhus, nous avons la petite vérole blanche et noire, qui fait des ravages parmi nous. Cela n'empêche pas le carnaval de commencer, même avant Noël; demain on ouvre le théâtre Scribe<sup>5</sup>, les opéras italiens doivent être mirabolants, j'en suis aise pour Isabelle.

Tu es donc en villégiature dans ce moment, je souhaite que ce soit du repos pour toi. J'ai appris le *grabuge*<sup>6</sup> à la marquise Arconati, il fait les délices de sa petite nièce Trotti<sup>7</sup>; je ne suis pas sûre de n'y avoir fait quelques variantes, mais le résultat est le même.

Adieu, mon cher fils, bonnes fêtes, que le bon Dieu te bénisse, et t'apprenne à faire le bien pour lui, afin qu'il n'y en ait point de perdu. Nous t'embrassons. La Cisterne a eu une petite attaque dont il se remet.

<sup>1</sup> La civetta.

<sup>2</sup> Gustavo II Adolfo (1594-1632), re di Svezia, detto il Grande.

<sup>3</sup> Per la prima volta Costanza rivela il nome del vagheggiato sposo della nipote Isabella Villamarina: si tratta del marchese Emanuele Thaon di S. André (1819-1901), maggiore nelle Guardie del corpo. Dopo tante ansie e delusioni, questa volta le trattative matrimoniali si conclusero felicemente.

<sup>4</sup> Piemontese: « stonata ».

<sup>5</sup> Progettato nel 1853 dall'impresario Mesnadier assunse successivamente il nome di *Teatro di Torino*, allorché fu ricostruito a cura del Comune.

<sup>6</sup> Sottolineato nell'autografo.

<sup>7</sup> Una delle tre figlie di Lodovico Trotti e di Giacomina Faà di Bruno: Giacomina (1854-1920), Costanza e Beatrice.

525.

Le 4 janvier 1859

Mon cher fils,

Contre mon habitude, je n'ai pu cette année t'écrire le jour de l'an, mais comme tu n'étais pas à Londres, j'en ai eu moins de regret. Depuis l'arrivée d'Isabelle, qui a eu lieu le 22 passé, je dispose peu de mon tems, parce que ce sont des allées et venues continuelles, qui ne me laissent rien faire. J'ai dû la mettre dans ma chambre, parce que je n'ai jamais pu chauffer la tienne, décidément il y faudrait y mettre un poêle, mais ce sera pour plus tard. Je l'ai trouvée pleine de santé et de bonne humeur. On semble l'approuver beaucoup ici, on l'accueille parfaitement. La marquise de Carrail lui a donné un très beau bal hier au soir, où elle s'est fort amusée. Il paraît qu'il y avait grande expectation [*sic*] de la voir de près, de loin on l'avait déjà vue à l'illumination du théâtre, samedi. Je n'ai pas encore pu savoir l'effet produit chez Mme de Carrail, ce sera pour plus tard.

En attendant, l'affaire, qui paraissait si bien acheminée<sup>1</sup>, n'a plus marché. Le monsieur est parti pour Nice, où il a des affaires et n'a rien fait de plus décisif. On le dit de caractère irrésolu. Il y en a d'autres qui semblent penser à nous, nous verrons s'ils auront plus de résolution; plusieurs de ceux qui pourraient se présenter me semblent fort sujets à caution et je voudrais qu'il nous épargnassent les frais d'incertitudes, ce qu'ils feront peut-être.

J'ai reçu une lettre de Joséphine, qui me charge de te dire tous ses souhaits de bonne année, elle n'allait pas mal, quoique très en-

rhumée, les galleries et appartemens étant à la glace. Ils étaient lancés dans toutes sortes de dîner, visites et soirées. Mais mon frère ne se trouvait pas trop bien du scirocco énervant dont on jouit à Rome et il sera ici à la moitié du mois. Je suis charmée que tu aies pu faire quelque chose pour notre ancien ami Binda<sup>2</sup>, qui a passé du noir au bleu depuis que nous ne l'avons vu. Je voudrais bien qu'il nous fît voir sa métamorphose. Il y a longtems qu'il s'annonce vainement. Ton père ne va pas trop mal, Isabelle s'amuse du babil d'Isabelle, ils font assaut de *sproposit*, je m'étonne toujours de leur veine intarissable. La musique lui procure aussi une grande jouissance, et cela va bien.

Pour moi j'ai attrapé un affreux rhume qui me contrarie fort. Chose extraordinaire, moi qui ne tousse jamais, j'ai une toux trachéale des plus bruyantes et point du tout élégante. Je prends de l'aconit et ne sors pas, malgré les visites de Noël que je devrais rendre. J'espère ainsi éviter le *Tarellin*.

Mme de Massel<sup>3</sup> m'a apporté aujourd'hui sa petite dette avec un million de remerciemens. J'ai essayé ces jours-ci de faire faire le portrait du Baby, c'est une fière besogne, il n'a que médiocrement réussi, cependant il me semble qu'on peut la reconnaître, c'est pour donner à la comtesse Rignon.

J'ai trouvé le portrait de Lord Palmerston plus vieux que je ne pensais et que ses autres portraits gravés ne le représentaient. Au reste la photographie ne rajeunit et n'embellit guère.

Maintenant adieu, car ma tête est un peu fatiguée. Je te souhaite aujourd'hui ce que je te souhaitais le jour de l'an et tous les jours de l'année et je t'embrasse de bien bon cœur.

<sup>1</sup> Cfr. lett. 524, nota 3.

<sup>2</sup> Probabilmente Giuseppe Binda, personaggio del mondo diplomatico.

<sup>3</sup> Luisa Macello di Caresana, nata Calori di Vignale.

Me voilà, mon cher fils, et ce n'est pas sans peine, car je l'ai faite un peu *secca*, mais j'en suis venue à bout et il ne me reste que de la faiblesse à surmonter. Je vais très doucement pour ne pas

risquer de rétrograder, la saison n'étant pas favorable aux bronchites, dont il y a grande quantité.

La dernière fois que je t'écrivais, je me dépêchais parce que je me sentais faillir, aussi me suis-je constituée le soir même, et je pensais que pour 15 ou 20 jours, tu ne t'étonnerais pas d'être sans lettres. Hier j'ai voulu [sic] t'écrire, mais pas possible d'avoir un moment de libre, m'étant levée tard, et ce matin j'ai reçu ta lettre de B[road] L[and], à laquelle je vais tâcher de répondre.

Outre l'incommodité de la maladie, il s'y ajoutait cette fois toutes sortes d'inopportunités et de contrariétés, qui je crois ont aggravé mon état par la peine si sensible qu'elles me causaient. Il est difficile d'imaginer tous les différens tourmens que j'ai éprouvés pendant cette période de tems, où je m'étais promis des satisfactions longtems désirées. Enfin ce tems s'est écoulé bien tristement pour moi, et demain l'on part: le vuide va se faire autour de moi, il me sera plus pénible à cause de mon état de faiblesse, qui me rend nerveuse, puis petit à petit je me ferai à mes habitudes d'isolement, qui est ma destinée.

Isabelle a eu ici un succès immense, elle laisse pour ainsi dire une réputation populaire. Il y a bien quelques mamans qui tordent le museau, mais très peu, très peu, et elles n'osent rien articuler tellement l'approbation est générale. Cependant, je crois que Salvator a raison et qu'il est prudent de se retirer sous cette impression et de ne pas s'exposer à la réaction. Quant aux partis, je crois que sans les circonstances politiques dans lesquelles nous nous trouvons dans ce moment, nous aurions peut-être pu choisir, mais maintenant tout ce qui sert n'ose demander congé et ne peut se résoudre à contracter mariage, exposé comme on est à devoir partir quelques mois après. Tout est donc en suspens jusqu'à ce que l'on sente le terrain plus solide sous ses pieds, et c'est encore un guignon que nous avons rencontré là.

Depuis que je t'ai écrit nous avons eu le mariage de Mme Clotilde<sup>1</sup>, auquel on avait d'abord peine à croire. Ce mariage a soulevé d'abord une réprobation générale dans toutes les classes de la population. La noblesse l'a manifestée en n'allant point à la première illumination du théâtre et au bal Cavour. Cette démonstration faite<sup>2</sup>, on a dit qu'on ne voulait point bouder le Roi et encore moins la Princesse, qu'on aime beaucoup, et on a été en foule au théâtre et à la Cour. On a ensuite précipité le mariage, qui ne devait d'abord se faire, disait-on, qu'en mars ou avril, et, sans que l'on s'en rende compte, il aura lieu ces jours-ci.

Quant à la politique ténébreuse dans laquelle nous nous trouvons réduits à marcher à tâtons, je ne sais si tu trouverais quelque lumière où tu voudrais en chercher. Mon frère, toujours *sfiduciato*, fait des observations justes sur les faits et les données positives qu'il peut avoir et il est bon à entendre dans ce sens là. Du reste, nul enthousiasme ne l'atteint jamais et il est plutôt porté à envisager l'avenir peu favorablement.

Max avait été en Toscane comptant y passer la mauvaise saison et toujours dénigrant et se moquant de ce qui se passait chez nous. Ses anciens amis politiques de Toscane lui ont écrit des lettres très fortes, lui témoignant leur étonnement que, dans des momens semblables, il ne fût pas à son poste et tint des discours, qui tendaient à déconsidérer la politique du Piémont, quand c'était le cas de chercher à réunir toutes les opinions et toutes les forces italiennes; sur ce, il est revenu précipitamment à Gênes<sup>3</sup> et a fait mettre son retour dans tous les petits journaux. On dit qu'il a écrit une lettre à Camille<sup>4</sup> pour faire adhésion à la politique cavourienne, mais, ici, il n'est plus revenu. Quant à l'Amis, il a bien sa théorie qui pourrait être vraie, elle est assez spécieuse, mais ce sont de simples inductions et personne ne sait rien.

Je suis disposée à faire bon accueil à ton Triton comme à tout ce qui vient de toi, quant aux vuides-poches c'est un système tellement perfectionné chez nous que nous n'avons besoin d'en imiter ni du moyen-âge, ni de la renaissance; je t'assure que tout le monde est dans l'embaras et ce n'est pas celui des richesses.

Hier au soir nous avons fait un peu de concert, Isabelle et Manuel en ont fait les frais et voilà toute la fête. Ton père va à l'ordinaire selon les jours, il te salue. Adieu, je t'embrasse.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, p. 541; e ristampata in L. CHIALA, VI, p. 360.

<sup>1</sup> Per ragioni politiche, la principessa Clotilde di Savoia (1843-1911) si fidanzò con il principe Girolamo Napoleone (1822-1891), cugino di Napoleone III. La notizia del matrimonio fu accolta ostilmente dall'aristocrazia torinese e contribuì a rendere più aspre le relazioni austro-sarde. Il fidanzamento durò soltanto una settimana (dal 23 al 30 gennaio 1859) e le nozze furono celebrate il 30 gennaio a Torino. Anche Roberto, nella lettera al figlio del 20 gennaio, aveva dato la notizia di quel matrimonio: « L'union de la princesse Clotilde a trouvé beaucoup d'opposition dans la noblesse. Et il faut qu'elle soit profonde, puisque au dernier bal de Cavour il n'y avait que cinq dames appartenant à l'aristocratie. C'est ce qui a résolu le Roi à n'en point donner, disant qu'on l'aurait traité de même » (*Souvenirs historiques*, p. 540).

<sup>2</sup> A proposito della protesta contro il matrimonio, il 18 gennaio, Costanza Arconati scrisse al fratello Antonio Trotti: « Riescirà una congiura ridicola perché non farà paura a nessuno, e perché il giorno prima il ricevimento entusiasta fatto al Re a teatro, dove vi furono evviva senza esempio precedente a Torino, prova evidentemente l'adesione della grande maggioranza al matrimonio » (A. MALVEZZI, p. 546).

<sup>3</sup> Il 6 febbraio 1859, Massimo da Genova scrisse alla moglie Luisa: « Ero andato a Firenze, per passare l'inverno senza tanto freddo e stavo facendo le mie disposizioni per stabilirmi, quando una lettera da Torino m'annunzia che si credeva imminente l'entrata delle truppe austriache. Per quanto non credessi di poter oramai fare molto o molto poco, pure in questi casi bisogna fare qualche obiezione alla tua politica, ora si tratta non di discuterla, ma di farla riuscire. Con tutta la franchezza che mi conosci, ti dico di contare su quel poco aiuto che posso darti, vecchio e logoro come sono » (*Il carteggio Cavour-Nigra*, cit., I, p. 304).

<sup>4</sup> Nella lettera a Cavour del 17 gennaio 1859, Massimo aveva offerto piena disponibilità a collaborare: « [...] Se io ho potuto, pel passato, avere qualche obiezione alla tua politica, ora si tratta non di discuterla, ma di farla riuscire. Con tutta la franchezza che mi conosci, ti dico di contare su quel poco aiuto che posso darti, vecchio e logoro come sono » (*Il carteggio Cavour-Nigra*, cit., I, p. 304).

527.

Vendredi, 11 février 1859

Mon cher fils,

J'essaie, si je puis donner une lettre au valet de chambre de Manfred, en partance aujourd'hui. Je ne sais si j'en viendrai à bout, étant mon jour de réception; il est vrai que la dernière fois je n'ai pas vu un chat, mais il neigeait, raison de plus pour que quelqu'un vienne aujourd'hui. Enfin j'essaie.

Ce n'est que ce matin que j'ai reçu le vuide-poche que tu m'avais destiné. Il était passablement disloqué et je l'ai expédié à d'Ognibin pour le remettre ensemble, je ne le laisserai voir que restauré.

Je cherchais un dragon d'après ta lettre et n'ai trouvé qu'un Neptune accompagné d'un Dauphin. Le petit panier, la coupe, les *pietre dure* gisaient éparses, ce sera la science de l'artiste de les remettre en place. De toute façon, merci encore, et j'applaudis à ta résolution de ne plus faire d'acquisitions, mais de restaurer tes finances beaucoup trop piémontaises. Je t'assure que nous en faisons autant et nous abstenons de toute dépense non nécessaire.

Nous avons pris un cuisinier moins cher, il a été chez Vial et chez Castion, ce qui semblerait au premier abord d'assez mauvais augure. Il y a des jours où il nous traite assez bien, d'autres où

ton père se plaint, mais il est bon diable et docile, on pourra peut-être le dresser selon nos goûts et nos habitudes.

Ton père a reçu hier ta lettre<sup>1</sup> dont j'ai aussi fait mon profit.

Après avoir attendu impatiemment les discours des trônes<sup>2</sup> avec l'espoir que la lumière se fît, nous sommes restés dans le même crépuscule distinguant seulement qu'il y a danger, sans voir précisément ce qu'il est et comment on pourra l'éviter. C'est fort peu consolant et nous continuons notre intermittence, un jour à la paix et l'autre à la guerre. Une vraie maladie morale.

Je dirais volontiers à l'Empereur, j'ai compris... Mais serez-vous libre de réaliser votre pensée persévérante? C'est là, la question.

Lord Derby<sup>3</sup> chante faux et le chœur lui répond dans le même ton. Aussi nous bouchons nous les oreilles, non sans lever irrespectueusement les épaules. On fait semblant de ne pas comprendre la question italienne. C'est fort inutile. Tout le monde sait qu'ils la connaissent très bien, mais ne veulent pas l'admettre. C'est qu'une fois le principe de la nationalité admis, toutes les puissances ont à craindre pour quelques parties de leurs possessions. C'est la logique qui leur fait peur. Mais on ne veut pas l'avouer et on nous fait des contes à dormir debout. On va s'attaquer au Pape qui ne se réforme pas. Est-ce qu'il le peut? L'Autriche a bien assez de nous comme épine dans l'œil droit. Elle n'en laisserait pas mettre une dans l'œil gauche.

Que signifient les améliorations qu'on demande aujourd'hui pour la Lombardie? Est-ce que jamais ces demandes ont été réalisées avec un peu de sincérité? Qu'on examine comment on exécute le concordat à Milan! Enfin la question est qu'entre les Autrichiens et les Italiens il y a incompatibilité d'humeur absolue, et tant qu'il n'y aura pas divorce il y aura un ménage détestable et danger pour eux et pour les voisins.

Je voudrais faire une interrogation à Lord Palmerston ou à Lord Derby, ou aucun de ces *cacam*<sup>4</sup>. Si, par impossible, les Français venaient à occuper toute ou partie de l'Angleterre, qu'on ne pût même l'en délivrer pendant un assez long laps de tems, penseraient-ils jamais qu'il y eût prescription et pour peu que l'occasion se présentât ne se croiraient-ils pas le droit de la saisir aux cheveux. Voire même de la faire naître si elle tardait trop à se présenter? Que diraient-ils à cela?

Tu auras lu la brochure de Mr Rendu<sup>5</sup>, qui a fait grand bruit dans toute l'Europe. Je lui préfère l'article de Mr Mazade dans la *Revue des deux Mondes*<sup>6</sup>, 1<sup>er</sup> février. C'est celui-là qui sonde toutes les plaies de l'Italie. Je t'engage à le lire.

Joséphine passait assez bien son hiver à Rome, son mari était passagèrement auprès d'elle, son père doit aller la rejoindre aussi tôt que sa loi sur les Ademprivi<sup>7</sup> de Sardaigne aura passé. Il y a eu l'autre jour à la Chambre un fameux grabuge au sujet de l'emprunt<sup>8</sup>. Les Savoisiens ont parlé à tort et à travers. Je ne dis pas que ce ne soit là encore un joli vuide poche, mais qu'y faire?

Je regrette bien qu'Isabelle soit la victime des circonstances politiques, bien sûr il n'y avait pas de passion en jeu, mais on y trouvait convenance et agrément, c'était suffisant. L'Amis est toujours en orgasme et me tape impitoyablement les bras, ce que je trouve de trop. Je me porte bien, ton père pas trop mal, nous t'embrassons.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 541-543.

<sup>1</sup> Emanuele nella lettera a Roberto del 7 febbraio, aveva esposto le proprie preoccupazioni per la delicata situazione piemontese e italiana (A. COLOMBO, II, pp. 178-179).

<sup>2</sup> Costanza si riferisce al discorso col quale il 10 gennaio Vittorio Emanuele aveva inaugurato la seconda sessione della VI legislatura del Parlamento subalpino, concluso con la famosa frase proposta dallo stesso Napoleone III: « Non siamo insensibili al grido di dolore che da tante parti d'Italia si leva verso di noi ». Il discorso suscitò le acclamazioni del Parlamento, entusiasmò tutta l'Italia e fu salutato come segno sicuro dell'imminente guerra contro l'Austria. Dopo un mese, il 7 febbraio, Napoleone III aprì la sessione legislativa con un discorso del trono che Hübner giudicò piuttosto severamente, considerandolo « un riflesso della falsa situazione in cui l'Imperatore è venuto a trovarsi » (J. A. HÜBNER, *Nove anni di ricordi di un ambasciatore*, cit., p. 649).

<sup>3</sup> Edward Geoffrey Stanley, conte di Derby (1799-1869), membro della Camera dei Comuni dal 1820 al 1844 e poi di quella dei Lords. Fu segretario generale per l'Irlanda dal 1830 al 1833; come ministro delle colonie elaborò la legge per l'emancipazione degli schiavi. *Leader* dei conservatori dal 1846, fu Primo ministro nel 1852, nel 1858-59, e nel 1866-68. Il suo ruolo nella vita politica inglese finì per essere offuscato da quello del Disraeli.

<sup>4</sup> Piemontese: « dicesi talvolta per ischerno di coloro che in una società, per nascita, dignità o fortuna la fanno da primati, signoreggiando sugli altri ».

<sup>5</sup> Lo scrittore francese Eugène Rendu (1824-1903), ispettore generale scolastico e autore di opere pedagogiche. Personaggio di sentimenti cattolici e liberali, nel 1844, durante un viaggio in Italia, conobbe molti patrioti moderati e divenne amico e corrispondente di Massimo d'Azeglio. Sostenne l'indipendenza dell'Italia e la riforma radicale del potere temporale e i suoi scritti ebbero larga diffusione. Fra le sue opere più note: *L'Italie et le public français* (1846), *L'Italie devant la France. Conditions de la paix dans les états romains* (1849); *L'Italie et l'Empire d'Alemagne* (1858); *L'Autriche dans la confédération italienne* (1859). Il 4 febbraio 1859 era uscita a Parigi una brochure in preparazione da alcuni mesi, opera del Rendu, del La Guéronnière e dello stesso Napoleone III, dove si delineavano le linee e le giustificazioni della politica imperiale in Italia. La brochure, intitolata *Napoléon et l'Italie*, rivendicava i

diritti nazionali dell'Italia e indicava come soluzione nazionale una confederazione. Il breve saggio ebbe eco vastissima, ma in parte ostile.

<sup>6</sup> Charles-Louis-Jean-Robert de Mazade, *Le problème des destinées de l'Italie. L'Autriche et le Piémont dans la péninsule*, in *Revue des Deux Mondes*, 1859, t. XIX, a. XXIX, pp. 683-714. L'articolo del famoso pubblicista concludeva assicurando che la Francia — intermediario naturale fra le popolazioni meridionali e il resto d'Europa — non aveva nulla da temere dalla formazione di un regno italiano.

<sup>7</sup> La legge sull'abolizione degli ademprivi nell'isola di Sardegna era stata presentata alla Camera dal ministro delle Finanze, Lanza, il 14 gennaio 1859; fu discussa dal 21 al 28 febbraio e approvata il 3 marzo 1859.

<sup>8</sup> La legge sul prestito di 50 milioni di lire, presentata alla Camera dal ministro Lanza il 4 febbraio 1859, fu approvata il 9 febbraio con 116 voti contro 35; presentata al Senato il 12 febbraio, fu approvata il 17 con 59 voti contro 7 (legge 21 febbraio 1859, n. 3233).

528.

Vendredi, 18 février 1859

Mon cher fils,

Il n'y a que huit jours que je t'ai écrit et je ne sais même si tu auras déjà reçu ma lettre, qui devait être portée par Manfred, mais je cède à la tentation de te parler des *signes du tems*. Dans cette période de ténèbres épaisse il peut t'être agréable de recevoir quelques indications plus ou moins significatives<sup>1</sup>. Je ne te dirai pas ce qu'on pense en haut lieu. On tient à ne pas nous le laisser connaître. Je me contenterai de ce qui se fait en dehors du Gouvernement et qui nous préoccupe extrêmement.

Nous sommes en plein 47. Cependant avec moins d'enthousiasme et moins de confiance qu'il y a douze ans, pour les Piémontais, qui ayant été brûlés, craignent un peu l'eau froide. Mais autour de nous on est dans un état de fermentation indicible. Malgré les discours des trônes, les articles de journaux et les brochures, on veut la guerre, on l'espère, on la désire, parce qu'on la regarde comme le seul moyen de sortir des inextricables difficultés de la question italienne<sup>2</sup>.

Les misères, les poignantes douleurs de ce pauvre pays sont arrivées à un point qu'on ne trouve plus supportable, malgré les phrases doucereuses de Lord Derby sur la bénignité de l'Autriche et les concessions de ce Gouvernement, qui n'existent que pour le Parlement d'Angleterre. La réalité est que la Lombardie est dans un état de dénuement, qui ressemble aux plus tristes époques de l'Irlande.

1658

Dans quelques-unes des plus riches provinces de ce riche pays on en est réduit à couper les mûriers pour payer les taxes. Or qu'est ce que les plaines lombardes sans les mûriers? La principale richesse du sol et après plusieurs récoltes de cocons perdues, ce qui avait déjà fort appauvri le pays.

J'ai lu hier un rapport écrit et imprimé par ordre de l'Archiduc<sup>3</sup> sur les conditions de la Valteline, province pauvre et qui est assimilée aux provinces riches pour l'impôt. On l'appelle l'Irlande lombarde. C'est une affreuse peinture. De quoi vivent-ils? ces malheureux habitans. C'est ce qu'on ne saurait dire. Les impôts ne dévorent pas seulement leurs maigres revenus, mais attaquent leur chétif capital. Dans le Brescian, si riche autrefois, on y meurt littéralment de faim. Voilà la condition dont Lord Derby, veut que l'on se trouve satisfait sous peine d'indiscrétion. On est bien loin de la satisfaction, on est dans un état d'exaspération qui ne raisonne plus. Si les nobles et les riches qui souffrent aussi ont dépensé leur argent en 47 pour soulever le peuple, maintenant il faut qu'ils s'emploient de toutes leurs forces pour le contenir. La révolution ne serait plus seulement politique, elle menace de devenir socialiste. On ne retient les populations qu'en leur promettant qu'il y aura incessamment un changement radical.

L'Archiduc a perdu toute espèce de crédit. Le Gouvernement lui a fait faire toutes sortes de sottises, jusqu'à faire retirer les secours qu'il avait donné pour les inondations du Lodésan. Il promet monts et merveilles, n'obtient rien et ne paie pas ses propres dettes. Les Lombards n'ont plus qu'une pensée, c'est de se réunir à nous. Toutes les préventions, toutes les rivalités ont disparu. Nous avons beau leur dire de patienter, que si on leur offre moins il faudrait toujours accepter, que ce serait un premier pas de fait, ils ne veulent pas l'entendre et ils risquent de se compromettre et de nous compromettre avec eux.

En attendant, l'immigration est un fleuve qui grossit chez nous de tous les courants de la péninsule. Tout ce monde arrive pour s'enrôler dans notre armée. Hier on en comptait 2000 et ce n'est que l'avant-garde, malgré les difficultés et les dangers auxquels ils s'exposent. Et il ne faut pas croire que ce ne soient que de pauvres hères, pourchassés par la misère. Il y a là-dedans les plus beaux noms de la Lombardie et des gens riches à millions, qui abandonnent leur fortune et, qui pis est, leurs familles à la vengeance de leurs ennemis. Il faut être héroïquement fous pour s'exposer à on ne sait quelles représailles de la part d'un Gouvernement qu'on sait

par expérience de quoi il est capable. Mais c'est la haine de la race indienne contre la race anglaise. Cela me fait de la peine de voir ces pauvres gens s'exposer ainsi. Car ils sont admirables de dévouement et de persévérance. Mais il nous serait encore plus possible de nous perdre avec eux que de les sauver. Le succès ne dépend pas de nous.

Je ne serais pas étonnée de voir un jour toute la Lombardie en masse tomber sur nous comme une avalanche, mais alors, au lieu que nous pensions nous emparer de la Lombardie, ce pourrait bien être la Lombardie qui s'emparerait du Piémont. Ces gaillards seraient bien capables de se croire les aînés des *fratelli* et ne nous laisser que notre légitime comme des cadets.

Que dit Binda de tout ce qui se passe? Il ferait lieu de venir y regarder. Il y a longtems que nous l'attendons. Ton père ne va pas mal, il est fort ému de tous ces événemens, l'Amis aussi, mais tous nous avons la tête dans le sac. Adieu, mon fils, tâche de faire entendre raison par là, qu'on avise, ou je ne sais ce qui arrivera. Je t'embrasse.

Je joins ici un billet de Président sénateur Stara<sup>4</sup>, il dit qu'il ne l'adresse pas au ministre, mais au *père de famille*, il te fait bien de l'honneur. La dernière question me semble un peu saugrenue. J'ai failli oublier la commission.

Quasi completamente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 543-545, ma con la data « 15 février ».

<sup>1</sup> Della gravità del momento e delle incertezze del futuro era persuaso anche Emanuele, che il 24 gennaio aveva confidato alla madre: « Nous vivons dans un moment orageux et réelment où l'on ne saurait dire ce qui arrivera à chacun de nous dans le courant des 12 mois prochains »; e il 7 febbraio al padre: « Nous vivons dans des tems où la gravité des circonstances ne la cède en rien à la part de l'imprévu et de l'extraordinaire » (A. COLOMBO, II, p. 178).

<sup>2</sup> Il 6 febbraio Massimo aveva scritto a Luisa: « Quanto a tutto questo chiasso di guerra che si fa, son costretto a confessare umilmente, che non ci capisco nulla. La chiave sta in corpo a Napoleone; e siccome non c'è lume acceso, non ci si vede nulla » (G. CARCANO, p. 495).

<sup>3</sup> L'arciduca Ferdinando Massimiliano d'Austria, viceré del Lombardo-Veneto, aveva espresso a Stefano Jacini (1826-1891) il desiderio di avere una sua *Memoria*, che indicasse i provvedimenti atti a porre rimedio agli effetti della povertà della provincia della Valtellina. Jacini espose la situazione nello studio *Sulle condizioni economiche della provincia di Sondrio*, Milano, 1858.

<sup>4</sup> Il conte Giuseppe Stara (1795-1877), senatore e Primo presidente della Corte d'appello di Torino.

Mon cher fils,

Ton père a voulu t'envoyer le petit opuscule sur la Valtelline<sup>1</sup>, pensant que tu aurais pu le communiquer à quelqu'un qui prendrait intérêt à s'édifier sur ces matières, et il veut maintenant que je t'écrive pour t'expliquer cet envoi. Ce qui est fait.

J'espère que tu es maintenant débarrassé de la grippe, triste société. Il me semble qu'elle est à peu près en permanence en Angleterre, et c'est encore un nouveau grief pour nous contre Albion.

J'ai de suite expédié les pilules à Isabelle pour qu'elle te les transmet. Bien du monde va à présent de chez nous à Londres, mais personne presque ne songe à me demander mes commissions. Au reste, je ne sais si l'aconit est le remède de grippe, tu pourrais peut-être bien l'essayer homéopathiquement: 3 globules dans un demi verre d'eau en trois fois pendant deux jours, et trois globules de Belladonna le 3<sup>e</sup> jour, et c'est fini. Tu seras étonné de me voir te proposer l'homéopathie, mais les enfans Villamarina se débarrassent ainsi de leurs rhumes et ton père s'en est bien trouvé cet hiver.

Comme dans ces cas on ne ferait rien du tout, autant vaut essayer de ce régime. Ce qu'il y a de moins rationnel pour se guérir de la grippe, selon moi, c'est d'abord de promener les officiers piémontais toutes les matinées au lieu de les envoyer promener, ce qui serait beaucoup plus sain, et d'être encore debout à deux heures du matin au lieu d'être dans son lit avec une bonne tasse de thé pour transpirer. Enfin j'espère que c'est passé et la mauvaise humeur aussi.

Nous avons toujours un tems magnifique, mais nous avons passé par toutes espèces de vents, qui m'ont un peu éprouvée, depuis que cela s'est calmé, je suis mieux de mes palpitations. Ton père n'est pas trop mal, le sec lui convient. Tu insistes, mon cher fils, pour que je te dise ce que je pense d'Isabelle, la question est complexe. Au fond elle est bonne, docile, et quelqu'un qui saurait la bien diriger et prendre de l'influence sur son esprit, ce qui ne serait pas difficile, en retirerait honneur et profit. L'Amis disait qu'il était tems de la retirer du milieu où elle se trouve, et vraiment ses parens, avec la meilleure volonté du monde, ne comprennent guère ce qui lui reste à apprendre maintenant. Elle est plus enfant que son âge et sa sensibilité n'est pas encore développée, je ne voudrais pas de cette sensibilité susceptible et souffreteuse, qui fait souffrir soi et les autres, mais celle qui trouve son plaisir à s'oublier pour le bien ou l'agrément d'autrui. Au reste, il faut patienter avec ces enfans-là, ils

se développent tard et insensiblement. J'ai été à ce dernier voyage beaucoup plus contente d'Emmanuel, qui est plus posé, plus *riguardoso* qu'il n'était. Isabelle adopte les idées de la famille, les préventions contre les gens, et une facilité à juger qui n'est pas de raison.

Je trouve aussi que maintenant les soins de la personne ont généralement acquis trop d'importance: on élève les jeunes personnes et les jeunes femmes se préoccupant des soins de la toilette, comme le feraient des odalisques qu'on préparerait pour le harem. Cela ne me va pas, et je ne crois pas que cette méthode réussisse d'aucune façon, car j'ai plus d'une fois entendu dire aux jeunes gens: si nous étions sûrs de trouver une femme d'un bon caractère, nous nous marierons de suite. Il n'y a pas de cosmétique qui tienne.

Du reste avec Isabelle, les bonnes cordes sont prêtes à vibrer, il faut une main habile pour les toucher. Ce qui me fâche, c'est qu'elle a été malade à son retour à Paris, elle est sujette aux névralgies et cela me peine, c'est un mal qui se répète souvent quand il a pris racine. Encore assez qu'elle ne l'ait pas eu ici, où il aurait été difficile à dissimuler, et où elle a laissé la réputation d'une santé inaltérable.

Nous sommes très scandalisés des discours de Lord Palmerston. L'Amis en dit de belles! Mais vraiment c'est qu'on est d'une mauvaise foi cynique. On ne veut pas se souvenir que toutes les notes et instructions données en 1848 et 1849 sont sous les yeux de tout le monde. Il disait alors précisément ce que nous disons maintenant. Ce que d'ailleurs dit aussi le *Morning Post*, qui raconte ce qui est et non ce que l'on voudrait qui fût. Que Lord Palmerston parle aujourd'hui comme on parlait en 1815, comme parlerait le comte de la Marguerite, qui au moins n'a jamais compris autrement, c'est ce qui ne peut pas être toléré.

En attendant, les événemens marchent. Il y a une fatalité qui nous pousse. Qu'on y fasse bien attention ou l'on se trouvera débordé et on ne pourra plus alors diriger le courant. La Lombardie continue à nous déverser son trop plein de misères et de haines trop provoquées. D'abord on est venu volontairement. Après sont arrivés les fuyards à la nage, menacés de prison. C'est là le nœud gordien qu'on dénoue, ou il faudra le couper.

E *daila*<sup>2</sup> avec leur évacuation de l'état romain. Cela ne signifiera rien du tout, excepté pour l'Etat Romain qui sera sens dessus dessous huit jours après.

Nous avons fait un service pour Henri [*sic*] Dandolo<sup>3</sup> à S. Fran-

çois de Paule. L'église était comble, la rue remplie de monde. Les étudiants ont voulu y aller avec leur bannière tendue d'un crêpe.

Ici, tout le monde croit à la guerre et on s'habitue à cette idée-là. L'esprit du club a fort changé. L'odeur de la poudre commence à agir. Nous verrons couper bien des *codins*. Et pourtant si Lord Cowley<sup>4</sup> pouvait nous arranger une bonne paix bien conditionnée, nous lui serions très reconnaissans.

Adieu, cher fils, donne-moi de tes nouvelles.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 545-546.

<sup>1</sup> Cfr. lett. 528, nota 3.

<sup>2</sup> Piemontese: « dagliela », cioè « ancora, di nuovo ».

<sup>3</sup> Il conte Emilio (e non Enrico, come scrive Costanza) Dandolo era morto il 20 febbraio 1859, all'età di soli ventinove anni. Aveva partecipato alle Cinque giornate di Milano, alla difesa di Roma e alla guerra di Crimea. Per i suoi funerali, svoltisi a Milano il 22 febbraio, si erano riuniti migliaia di cittadini di ogni ceto, dando vita ad una grande dimostrazione civile e politica. Il 26 febbraio, nella chiesa di San Francesco da Paola a Torino, si celebrò un servizio funebre assai imponente, al quale parteciparono Tullio Dandolo, padre di Emilio, e il conte di Cavour.

<sup>4</sup> Henry Richard Wellesley, conte di Cowley, era ambasciatore inglese a Parigi e aveva tentato una mediazione britannica fra Austria e Francia che fallì completamente (cfr. Emanuele d'Azeglio a Cavour, 25 febbraio 1859, in *Cavour e l'Inghilterra*, cit., II, t. 1, pp. 256-257).

530.

Mercredi, 9 mars 1859

Mon cher fils,

Ta lettre m'est arrivée pour me faire passer un bon lundi gras. Je n'avais d'ailleurs rien fait jusque-là qui ressemblât le moins du monde au carnaval, j'avais résisté à toutes les séductions de la marquise Arconati pour m'entraîner aux théâtres. Quand je me trouve le soir établie dans un bon fauteuil, ma lampe à côté, un livre à la main, je ne conçois pas le besoin d'être ailleurs et je puis attendre les quelques individus qui viennent m'apporter les nouvelles s'il y en a. De plus j'en avais de reste du carnaval des autres. Ces derniers jours étaient vraiment devenus fatigans. Le *mob* s'était fait si bruyant, si pétulant, si turbulent, qu'il en était insupportable. Quand le Piémontais sort de ce phlegme, qui est sa nature, il n'est vraiment pas soutenable; il est bête, il est grossier, ignoble, dégoûtant. Toute la racaille était en masque, criant, hurlant, avec tambours,

trompettes, sifflets, et sonnettes, jetant sur tout ce qui restait de citoyens paisibles un déluge de plâtre dont tout le monde était couvert et la rue de Pô comme s'il avait neigé. Les gamins recueillaient cette poussière et la jetaient au visage des passans, on n'osait plus s'aventurer dans les rues, car toute la ville était envahie. Comme disait hier un monsieur exaspéré: *a smia pi nen un pays de cristian!*<sup>1</sup> Enfin c'est fini; nous voilà dégrisés.

Le tems continue d'être magnifique. Dimanche gras<sup>2</sup> il a fait si chaud que l'on pouvait croire au mois de juin avec des habits d'hiver, qu'on avait peine à traîner.

J'ai été une demi-heure chez l'*Impie* voir les mascarades officielles: c'était des chars représentant les provinces italiennes, ce n'était pas merveilleux. Nous figurions dans une voiture de ramoneurs, ce serait peu ambitieux, pourtant ce sont les gens qui s'élèvent plus haut, c'était peut-être une fine allégorie. Ton père, tu peux croire, était indigné de tous ces saligots<sup>3</sup> stupides et criards qu'on avait sans cesse dans les pieds, vous inondant de prétendus coriandres; il a du moins été dédomagé par la vue d'une magnifique fontaine d'*acqua potabile*, inaugurée dans la place de l'embarcadère, d'un volume et d'une hauteur qu'on ne voit nulle part ailleurs<sup>4</sup>. Il en était tout à fait enchanté. Je ne l'ai point vue et ce spectacle n'était que transitoire, car cette eau va être distribuée dans les différens quartiers de la ville.

Je suis bien aise que mes lettres puissent t'être de quelque utilité<sup>5</sup> et je soupçonnais bien qu'il pourrait en être ainsi, connaissant de longue main les traditions peu explicatives du pays. Ce qui m'étonne c'est que Lord Malmesbury ne soit pas plus au courant de la situation d'un pays que l'on a la prétention de diriger. Comment n'envoie-t-on pas un agent non officiel mais confidentiel, qui les mette bien au fait de ce qui se passe? Je ne tiens pas à ce que l'on me croie sur parole. J'aime bien mieux qu'on vérifie. Hudson ne vit pas seulement dans les salons aristocratiques, il ne s'y montre guère, mais il voit toutes sortes de personnes et doit être bien renseigné, comment ne transmet-il pas ses observations?

Nos conditions n'ont guère varié depuis huit jours, malgré le fameux article du *Moniteur*<sup>6</sup>, qui nous a abasourdi samedi et dimanche. Tout le monde s'en étonnait. Ceux qui espéraient la guerre comme seule solution de la difficulté en étaient atterrés, les adversaires jubilaient. Pour moi, j'ai pris cet article et me suis mise à le retourner dans tous les sens en me disant: il paraît que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais aussi de contradiction. C'est une denrée qui

ne s'épuise pas. Nous en aurons encore. Il faut lire au-delà des mots avec ce personnage et tâcher de découvrir la pensée qui les dicte. J'ai fini par me tranquiliser sur l'importance de ce document, et j'ai vu que, deux jours après, il était comme non venu, tout le monde se retrouvant dans la même obscurité et anxiété.

Dernièrement, nous avons envoyé au Tessin des ingénieurs pour s'entendre avec des ingénieurs autrichiens sur quelques difficultés survenues à l'occasion de l'embarcadère à établir. Nos officiers fraternisèrent avec les officiers autrichiens, comme gens bien élevés. Au moment de se quitter les Autrichiens dirent aux nôtres en riant: A nous revoir dans quinze jours à Turin, puisqu'il paraît que nous irons vous faire une visite. Les nôtres répliquèrent sur le même ton qu'ils espéraient bien les prévenir à Milan et les autres ajoutèrent sur un ton plus sérieux qu'il n'était pas possible que leur situation actuelle pût durer; qu'aucun Gouvernement pouvait exister dans cette condition; qu'il fallait ou qu'il fût le maître en Italie, ou l'abandonner entièrement.

Il paraît d'après les journaux allemands que l'on commence à Vienne à apprécier la difficulté de cette situation. Le jeune Empereur a les pensées de son âge et ne peut envisager de sang-froid une attaque à son pouvoir, et à ce qu'il croit son honneur. Cela se conçoit et il préfère lutter que de céder; mais ses adversaires ne sont pas moins têtus et la haine réciproque aidant on ne sait ce qui arrivera.

Quant aux traités, ou plutôt le traité, on ferait mieux de ne pas tant en parler. On l'a tant violé que je ne conçois pas qu'on ose le citer. Je pense plutôt qu'on ne devrait pas les violer, mais les réviser quand ils sont injustes ou deviennent impraticables. On a fait des traités depuis que la société existe, ce qui prouve que l'on en a souvent aboli ou modifié. Pourquoi ne continuerait-on pas quand d'impérieuses circonstances l'exigent. Si on n'en vient pas là, il n'y aura ni paix, ni trêve en Italie.

L'immigration continue toujours. Ces jours passés on m'a parlé de deux curés qui étaient arrivés à la tête de leurs ouailles. L'un d'eux venait d'Udine. On attendait le comte S. Vitale<sup>7</sup>, petit-fils de Marie Louise, avec trente parmesans. Que ferons-nous de tout ce monde-là s'il n'y a pas la guerre? Les trois fils de la duchesse Visconti<sup>8</sup> sont venus bon gré, mal gré. Ils étaient insultés à Milan. L'un est entré simple soldat dans un régiment. Les autres entreront dans cette succursale de l'Académie militaire qu'on a ouvert à Ivree. Ces gentils-hommes, qui se sont enrôlés comme simples soldats, ne

veulent aucun des adoucissements que les colonels veulent leur procurer. Il sont en sabots, portent le bois sur leurs épaules, balayent le *cesso* etc...

Les femmes à Milan sont les plus animées. Elles font honte aux jeunes gens qui ne viennent pas de ce côté du Tessin. Depuis dix ans, elles renoncent à tous les plaisirs plutôt que de se rencontrer avec les ennemis ou paraître oublier leur ressentiment et la cause de l'indépendance. Je ne sais pas s'il y a un autre pays où pareil fait pourrait se produire. Je ne voudrais pas que nous fussions appelés à en faire l'épreuve. Pour moi, je me sens des entrailles pour les Lombards et ne puis que leur souhaiter le succès sans aucune arrière-pensée d'acquisition de la Lombardie. Je ne leur souhaite que ce que nous avons, même avec un Archiduc, même deux Archiducs, pourvu que ce soient les seuls autrichiens qui restent en Italie. Mais il sera difficile même de les amener là, les uns et les autres. Il n'y a qu'un moyen de sortir de la difficulté. C'est l'expropriation pour cause d'utilité publique. Tant qu'on n'en viendra pas là, il n'y aura rien de fait. Avec cela il est possible qu'on n'en aie pas le courage, qu'on pense trouver un palliatif. On ne fera que compliquer la difficulté.

Je te disais dans ma dernière que l'odeur de la poudre commençait à monter au cerveau piémontais. Il est bien possible que cela ne produise qu'un grand éternuement avec un solennel: Dieu vous bénisse! et nous en serons pour nos finances ruinées, sans qu'on nous en aie obligation. Il faut le succès pour obtenir la reconnaissance.

Ma politique à moi, me semble tellement élémentaire que j'ai honte de la formuler. Il me semble que ce doit être celle de toutes les bonnes gens, et pourtant il y en a quantité d'autres qui font plus de bruit. Nous verrons quel résultat elles nous donneront.

Jeudi 10

Je n'ai pu fermer ma lettre hier et c'est heureux, car la situation a pris un nouvel aspect. Nous avons appelé les contingens sous les armes, c'est grave, très grave, Dieu veuille que ce ne soit pas très imprudent et par suite fatal. Hier au soir mon petit *crocchio* était peu rassuré et peu rassurant; l'Amis convenait que le moment était fort périlleux; mais il voyait au-delà et se réconfortait; Cravetta s'épouvante de la guerre, gémit de la paix, il est toujours dans le tremblement d'une catastrophe. Le Nocle était plus *sfiduciato* que jamais. J'en étais dans un état nerveux, toute frissonnante.

Il s'agit maintenant non de l'Italie, mais du Piémont: *to be or not to be*, voilà la question. Plus vulgairement, Cavour est-il fou, ou ne l'est-il pas? Si l'ennemi veut passer le Tesin et venir à Turin, rien ne peut l'empêcher. Dans ce cas nous pourrions bien faire une petite absence, ton père et moi, mais que trouverions-nous au retour? Ruine et destruction. Enfin il en faut prendre son parti, et puis cette panique peut passer comme bien d'autres et nous laisser quitte avec la peur.

J'ai vu l'affaire des captifs napolitains<sup>9</sup>, je souhaite que tu puisses t'en tirer avec honneur. Parle-m'en autant que tu le pourras convenablement. Comment allaient-ils en Irlande au lieu des Etats-Unis? Je suis bien aise que ta position se soit améliorée. Nous sommes toujours les enfans terribles, partout peu commodes.

J'ai toujours oublié de te parler de Bertinatti, il paraît qu'il a fait un *matrimonias*. Tant mieux pour lui. Dis-moi, si tu le sais, si Binda a femme et enfans, il a eu tout cela, mais je ne sais s'il les a conservés. J'enverrai les papiers quand j'aurai une occasion.

Les journeaux ayant parlé de ta Jeanne d'Arc<sup>10</sup>, j'en ai reçu beaucoup de complimens, entr'autres de la tante Louise. La marquise Arconati me gronde toujours de ce que je suis modeste pour ton compte. Je pense qu'il vaut mieux que d'autres te louent que moi. Je te donne tout ce fratras d'écriture pour ce que cela vaut, j'étais tentée de ne le plus envoyer, pourtant c'était vrai et je te le livre. Porte-toi bien, nous t'embrassons.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 547-551; il brano, datato 10 marzo, ristampato in L. CHIALA, VI, p. 374.

<sup>1</sup> Piemontese: « non sembra più un paese di cristiani! ».

<sup>2</sup> 6 marzo.

<sup>3</sup> Grafia errata del termine popolare *saligauds*, cioè « sudicione, persona ignobile ».

<sup>4</sup> Il 4 marzo 1859, a Torino era iniziato il servizio di acqua potabile con l'inaugurazione della fontana in piazza Carlo Felice, alla presenza di ministri e corpo municipale. Il getto della fontana, alto 25 metri, era il più alto d'Europa.

<sup>5</sup> Il 4 marzo, infatti, Emanuele aveva scritto a Costanza: « Votre lettre outre tous les mérites ordinaires était plus particulièrement la bienvenue car elle avait toute la valeur d'une dépeche. Elle rendait compte d'une manière très graphique de la situation et elle avait en même tems la qualité très essentielle que n'étant ni de source officielle ni destiné à la publicité elle en devenait plus persuasive. Aussi le premier usage que j'en fis fut de la lire à Lord Malmersbury » (A. COLOMBO, II, pp. 179-180).

<sup>6</sup> Il sabato 5 marzo, il *Moniteur* pubblicò un articolo che non solo smentiva energicamente le voci di guerra imminente, ma dava una interpretazione

strettamente difensiva del trattato franco-sardo, chiarendo che Napoleone III si era impegnato soltanto a proteggere l'alleato da ogni atto aggressivo dell'Austria, ma che « il n'a promis rien de plus, et l'on sait qu'il tiendra parole » (cfr. R. ROMEO, *Cavour e il suo tempo*, III, p. 501). Dell'articolo, scritto da Granier de Cassagnac sotto l'ispirazione diretta e personale dell'imperatore, l'austriaco Hübner, il 5 marzo annotò nel suo diario: « E un terribile ceffone, dato con poco riguardo, sulla faccia del principe Napoleone e di Cavour; è un ritorno, o, per dirla altrimenti, un salto indietro verso la politica di pace » (J. A. VON HÜBNER, *Nove anni di ricordi*, cit., p. 669).

<sup>7</sup> Alberto San Vitale (1834-1907) entrò nell'esercito sardo come ufficiale d'artiglieria e prese parte alle campagne del 1859 e 1866.

<sup>8</sup> Nei *Ricordi* di G. Visconti Venosta leggiamo: « Nelle vie di Torino si incontravano in quei giorni i rappresentanti delle più illustri famiglie di Lombardia e del Veneto, venuti a chiedere il loro posto d'onore nelle file dell'esercito piemontese; [...] i nuovi entravano come soldati semplici nella cavalleria o nei corpi da essi indicati » (G. VISCONTI VENOSTA, *Ricordi di gioventù. 1847-60*, Milano, 1959, p. 305). Dei tre figli del duca Uberto Visconti di Modrone, Raimondo, Luigi e Guido, quest'ultimo (1838-1902) si arruolò come soldato semplice in un reggimento di cavalleria; partecipò anche alla guerra del 1866.

<sup>9</sup> Si tratta dell'episodio dell'arrivo in Inghilterra dei 68 rifugiati napoletani (fra i quali Luigi Settembrini e Carlo Pcerio) che, partiti da Cadice alla volta di New York, avevano fatto dirottare la nave ed erano sbarcati a Queenstown, nella baia di Cork. Alla richiesta di istruzioni da parte di Emanuele d'Azeglio, Cavour il 7 marzo aveva risposto con dispaccio cifrato di prendersi cura dei prigionieri napoletani e di organizzare incontri e sottoscrizioni in loro favore: « Tirez tout le parti possible de leur présence en Angleterre pour agir sur l'opinion publique quand même cela devrait renouveler les fureurs de Lord Malmerbury contre vous » (per una accurata ricostruzione del fatto, si veda *Cavour e l'Inghilterra*, cit., II, 1, pp. 258-265).

<sup>10</sup> In occasione del matrimonio della principessa Clotilde, Emanuele aveva donato al museo d'Orléans il frammento di tappezzeria trovato a Lucerna (lett. 523, nota 2), a condizione che venissero devoluti 600 franchi a favore dei poveri della città.

531.

Le 26 mars 1859

Mon cher fils,

Tu ne comprendras pas pourquoi tu reçois de Turin un paquet qui te venait du *War Office*: nous n'avons pas compris davantage comment il était arrivé ici, et ton père a été fort embarrassé quand on le lui a remis, il a fini par l'ouvrir pour voir si par hasard il y avait quelque chose de toi qui explicât l'énigme; n'ayant rien vu qui pût donner quelque lumière, j'ai pensé que le plus sûr était de te le renvoyer, supposant que quelque pauvre diable attendait

peut-être ses papiers pour faire ses affaires. Il paraît qu'en Angleterre il y a aussi des cervelles en l'air, qui ne savent ce qu'elles se font.

J'ai été quelquefois tentée ces jours passés de reprendre la plume pour te relater, *les signes du tems*, mais n'ayant plus rien reçu de toi, je ne me suis pas trouvée très encouragée, ne voulant pas m'appesantir sans nécessité, et pensant que tu te trouvais peut-être suffisamment renseigné, soit par les journaux, qui deviennent de plus en plus explicites, soit officiellement.

Aujourd'hui j'ai eu à t'expliquer l'affaire du paquet anglais, et t'annoncer l'envoi d'une brochure<sup>1</sup>, que ton père t'adresse pour que tu la lises et la fasses connaître où elle peut être utile. Elle a été saisie avant son apparition en Toscane, mais elle a été réimprimée ici. On la dit très bien écrite, mais je n'ai pas encore eu le tems de la lire.

La marche des événemens se poursuit presque insensiblement. Cependant on sent qu'on avance. Ici, personne ne doutait plus de la guerre, même ceux qui y étaient le plus contraires la croyaient inévitable et tout le monde s'y préparait bon gré, mal gré.

Maintenant le voyage de Cavour tient toutes les opinions en suspens<sup>2</sup>. Nous sommes plus que jamais dans l'inconnu. Je lisais ce matin, dans un article du *Mornin Post*, que notre armée était si bouillante d'enthousiasme qu'il était à craindre que des hostilités pussent surgir d'un moment à l'autre. Je ne crois pas qu'il n'y ait ce danger. Nos troupes ne redoutent pas du tout la guerre. Mais elles sont calmes, obéissantes et ne se permettraient aucune provocation. Je crois que jusqu'après la décision du Congrès il n'y a rien à craindre ni d'un côté, ni de l'autre.

Nos contingens sont arrivés très gris, trébuchant considérablement et chantant faux, comme de raison, mais portés de bonne volonté. Il nous faut un mois pour les remettre bien d'aplomb, et puis ils feront bien leur devoir. Nos jeunes gens demandent, à peu près tous, de prendre du service. La succursale d'Ivrée a plus de demandes que de places à donner. Il est vrai que nous avons une quantité d'étrangers qui demandent l'admission. Toute la jeunesse dorée de Milan est ici, demandant à servir soit dans l'établissement d'Ivrée, d'où après peu de mois ils sortent officiers, soit comme simples soldats. Les enfans quittent leurs familles clandestinement, se sauvent à pied, sans argent, passent les fleuves à la nage ou au gué; il n'y a presque pas d'eau dans le Tessin. Les douaniers ferment les yeux s'ils sont seuls, on ne juge pas la partie bonne s'ils sont

en nombre et ils arrivent gais comme pinsons. Les parens courent après pour leur apporter des fonds et les recommander. Mais personne ne s'oppose à leur envie.

Il y a six Visconti<sup>3</sup>, deux del Verme<sup>4</sup>, des Triulzio, Taverna<sup>5</sup>, Cicogna, Carcano<sup>6</sup> etc. J'en passe et des meilleurs. Le fils et le neveu du podestà actuel, Sebregondi<sup>7</sup>, et même un chambellan de l'Empereur. Quant aux autres classes, il en arrive tous les jours par centaines et de tous les côtés. On les place dans les régimens, on en envoie à Coni, à Savillan, où on les dresse à la manœuvre. Si la guerre ne se fait pas, je ne sais ce que tout cela deviendra.

En Toscane les jeunes gens s'exercent à faire l'exercice en plein soleil, disant que c'est pour la défense de la patrie et on n'ose [pas] les empêcher. Santa Croce<sup>8</sup> a été tout dernièrement à Venise. Il raconte que le jour de la naissance du roi Victor Emmanuel tout le monde indistinctement a été laisser des cartes chez notre consul. Il a vu partir un régiment italien. On criait *viva Italia* sans se gêner. Un régiment hongrois partait en même tems et criait *vive Hongrie*. Par là, les choses ne sont pas claires non plus.

Nous ne pensons pas du tout que le Congrès puisse résoudre la question. On peut l'étouffer pour le moment, si tout le monde se jette dessus en même tems. Mais ce sera partie remise. Le mal est trop profond pour qu'on le guérisse avec des emplâtres. La haine est au fond de tous les cœurs. Personne ne se fiera à la paix et tout le monde sera ruiné par le pied de guerre sans résultat.

J'ai reçu ce matin une lettre d'Isabelle, qui me dit n'avoir eu aucune occasion de t'envoyer les pilules, si tu en a les moyens fais-les réclamer. J'attens une occasion pour t'expédier les papiers. Nous avons toujours un tems magnifique, personne ne se rappelle d'avoir vu pleuvoir. Nous paierons cela plus tard. J'ai attrapé un bon rhume, mais c'est passé. Ton père n'est pas plus souffrant, il se désespère de n'être plus apte à la guerre, mais on y a mis bon ordre. L'Amis fait toujours des systèmes, il devrait aller les dire au Congrès. Adieu, cher fils, je me flatte qu'il y ait une lettre en route et je t'embrasse.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 552-554.

<sup>1</sup> L'opuscolo del liberale toscano Vincenzo Salvagnoli (1801-1861), *Dell'indipendenza d'Italia*, nel quale l'autore, invocando la necessità, per la pace in Europa, di por fine al dominio austriaco nella penisola, propugnava l'alleanza francese come unico mezzo per conquistare l'indipendenza.

<sup>2</sup> Il viaggio era stato preceduto da momenti di grande tensione, provocati

dal reciso mutamento di rotta impresso da Napoleone alla sua politica all'inizio di marzo: la Francia, sotto l'influsso delle circostanze del momento, non poteva incominciare la guerra. Il 18 marzo la Russia propose un congresso delle cinque grandi potenze sulla questione italiana; il 21, La Tour d'Auvergne comunicò a Cavour l'esclusione del regno sardo dal congresso. Senza nascondere inquietudine e irritazione, Cavour replicò che l'Italia avrebbe accettato i deliberati del congresso solo se vi fosse stata rappresentata dal Piemonte, il solo stato in grado di parlare a suo nome. Il principe Napoleone e Costantino Nigra ottennero dall'imperatore l'invito a Cavour, che partì la sera del 24 marzo e giunse a Parigi il 26 mattino.

<sup>3</sup> Oltre ai tre figli del duca Visconti di Modrone (cfr. lett. 530, nota 8), vi erano i due fratelli Visconti Venosta, Giovanni (1831-1906) ed Emilio (1829-1914); Carlo Ennes Visconti (1834-1911), che alle prime voci di guerra si era recato a Sesto Calende per far passare il confine a numerosi giovani che intendevano arruolarsi nell'esercito piemontese.

<sup>4</sup> Camillo Dal Verme (1835-1866), di nobile famiglia, si arruolò come soldato semplice; si distinse a Palestro e S. Martino; dopo la pace frequentò la scuola di cavalleria di Pinerolo; cadde a Custoza nella terza guerra d'indipendenza. Luchino Dal Verme (1838-1913), dopo la guerra del 1859 fu insegnante nella scuola militare di Modena.

<sup>5</sup> Rinaldo Taverna (1839-1913), di antica famiglia patrizia, nel 1859 interruppe gli studi ed emigrò in Piemonte per arruolarsi nella scuola militare di Ivrea, dalla quale uscì come ufficiale; fu poi generale, senatore del Regno e presidente della Croce Rossa italiana.

<sup>6</sup> Alfonso Carcano.

<sup>7</sup> Giuseppe Sebregondi fu l'ultimo podestà di Milano (1856-1859).

<sup>8</sup> Il marchese Carlo Santa Croce di Villahermosa.

532.

Le 3 avril 1859

Mon cher fils,

J'ai reçu tes deux bouts de lettres, tout est bon de ce qui me dit que tu te portes bien et ne t'est arrivé rien de sinistre.

J'ai d'abord eu Mr Robinson, mais je n'ai rien pu faire de ce que tu désirais pour lui, car il est venu chez moi après deux heures et il partait à quatre. Nous avons, ces jours passés, rangé toutes les porcelaines en différentes armoires, dans la crainte de devoir quitter inopinément le logis, et le saxe le premier. Je ne compte même plus l'exposer voyant l'inquiétude que cela vous cause à ton père et à toi. J'ai dit au maître d'hôtel de remplacer sur la console ce saxon par un service à thé complet que je possédais en Wedgwood, mais voilà qu'on n'a plus trouvé que 11 tasses et cinq soucoupes. Depuis bien des années je ne m'en étais pas servie et il était enfermé dans une armoire. Je disais à ton père si le saxe

eût été pareillement caché, voilà peut-être le sort qui lui serait échu.

J'attens qu'il ne fasse plus si froid, et puis je m'occuperai, moi-même, de ranger tout ce qui est précieux et je garderai la clef. Pour le moment ton père a voulu débarasser ta chambre pour le cas où l'on aurait des logemens militaires.

N'ayant donc pu entretenir Mr Robinson d'objets artistiques, je l'ai mis sur la politique. Tout le monde est en état d'en parler en Angleterre, et je tenais moins à savoir son opinion personnelle que l'opinion, je dirais collective dans ce pays-là. J'en ai tiré des choses que j'étais bien aise de savoir.

Avant hier j'ai reçu par Cavour la lettre remise à Aynard<sup>1</sup> et le crucifix dont je te remercie. Je n'attendais pas un cadeau dans ce moment, il est pourtant de circonstance et je m'étudie à le placer avec honneur. Gamma m'a restauré le vuide-poches que tu m'as donné cet hiver, mais il manque une douzaine des petites coquilles, qui ont été broyées et on n'en trouve pas ici, ce qui fait que je ne l'ai pas exposé n'étant pas à son avantage.

Il faut maintenant que je me justifie des reproches que contient ta dernière lettre. Si je ne me montre pas aussi louangeuse de tes bonnes actions que ceux qui te connaissent peu ou point, c'est que je ne m'en étonne point du tout, sachant très bien que tu en es capable. J'étais pourtant persuadée de t'avoir donné mon approbation motivée, pour l'emploi de la tapisserie, mais il m'arrive souvent que, dérangée lorsque j'écris, ou fatiguée d'écrire ou pressée par l'heure de finir, j'oublie des choses dont je voulais parler et ne m'en souviens que lorsque ma lettre est fermée. Du reste sois tranquille, si je ne te gêne pas je te tiens compte de tout, même de choses, dont tu ne te doutes pas ou que tu auras oubliées, rien n'est perdu avec moi.

Pendant ton séjour à Paris<sup>2</sup>, dont tu me parleras, j'espère, les événemens ont marché à Londres et nous attendons le résultat de la lutte avec empressement. Nous croyons pourtant que pour nous il n'y aura pas de profit. Je ne voudrais faire aucun tort à Hudson, qui sait vivre et laisser vivre. Tous les ministres anglais que j'ai connus ne nous ont jamais donné aucun *disturbo*, seulement ils me semblent se donner leurs aises avec leur diplomatie. Les autres ministres ne sont pas toujours aussi commodes, et surtout ils disent souvent des choses incroyables sur tous les gouvernemens amis ou ennemis, ce qui ne leur donne guère de crédit.

Puisque tu as vu Camille, tu auras peut-être su quelque chose

de Max<sup>3</sup>. A notre grande surprise nous l'avons su rappelé par le télégraphe au moment où il s'occupait à chercher un nouveau logement à Rome et qu'on lui disait d'aller à Paris passant par Turin. Nous n'y avons rien compris comme à tout le reste et tout le monde a bâti là-dessus toute sorte de suppositions. Quant à Joséphine, elle compte rester à Rome jusqu'au 27, si les bruits de guerre par ici ne deviennent pas plus pressants, auquel cas elle voudrait être au milieu des siens.

Massari m'a dit qu'Aynard resterait attaché à la légation à Paris<sup>4</sup>. Si cela est, son oncle a peut-être pensé que c'était un moyen de le rendre moins belliqueux. Il avait déjà voulu aller en Crimée, mais son père s'y était opposé. S'il venait actuellement ici, son père se trouvant à Rome, et avec la fièvre guerrière qui s'est emparée de toute notre jeunesse, il était difficile qu'il ne fût pas entraîné. Je ne voudrais pas que Salvator reprit ses anciennes espérances, je crois que je lui souhaiterais encore une déception.

Le fleuve d'immigration continue toujours. Il nous est dernièrement arrivé quatre frères Belgioioso<sup>5</sup>. Un ira à la succursale d'Ivrée, les autres, soldats. Les gens inconnus arrivent deux cents à la fois et tous les jours. Giulay<sup>6</sup> disait à une dame milanaise de sa connaissance et de sa couleur: « Il se passe quelque chose de bien extraordinaire. Les Milanais dépensent de très fortes sommes pour se libérer ici, et quand ils sont libres ils vont enrôler soldats en Piémont. C'est un symptôme bien grave ». Pense que Gian Martino<sup>7</sup> (Arcognati) va à Ivree. Son père en est aux anges. Sa mère le trouve bon. Après les Lombards, les Toscans et les petits Duchés où il ne reste plus personne, et maintenant commencent à arriver les Romagnols. Enfin il n'y a pas d'exemple dans l'histoire de pareille croisade.

Tâche de lire et de faire lire la brochure Toscane<sup>8</sup>. Nous sommes dans l'attente d'une lettre du prince Corsini<sup>9</sup> au Grand-Duc, qui n'a pas encore paru. Il paraît que le Grand-Duc méditait une fuite en Angleterre si les cartes se brouillaient. Le général Ferrari<sup>10</sup> lui ayant déclaré que s'il s'agissait de s'unir aux Autrichiens, il ne lui conseillait pas de faire sortir ses troupes de Florence, Corsini dit au Grand-Duc qu'il fasse attention, que s'il sort, cette fois il ne rentrera plus.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 554-555.

<sup>1</sup> Il 21 marzo Emanuele aveva scritto una lettera alla madre e l'aveva affidata ad Aynardo di Cavour, addetto alla legazione di Londra, che stava rientrando a Torino (cfr. A. COLOMBO, II, p. 181).

<sup>2</sup> Durante il breve soggiorno a Parigi, Cavour il 24 marzo aveva richiesto la presenza di Emanuele: « Je serai à Paris samedi matin. Venez m'y rejoindre » (*Cavour e l'Inghilterra*, II, 1, p. 286).

<sup>3</sup> Il 21 marzo Emanuele aveva scritto alla madre: « Que devient donc Barba Massimo? Est-il de retour ou attendu. Qu'écrit-il de la situation? » (A. COLOMBO, II, p. 181). Massimo, prima a Genzano, ospite del duca Lorenzo Sforza Cesarini, si recò poi a Roma e infine tornò in Piemonte.

<sup>4</sup> Il 21 marzo Cavour aveva informato Emanuele: « Je pense que mon nom étant devenu très impopulaire en Angleterre, il vaut autant qu'Aynard ne retourne pas à Londres. Il doit y être froidement reçu. Autant vaut l'envoyer ailleurs » (*Cavour e l'Inghilterra*, II, 1, pp. 282-283).

<sup>5</sup> I fratelli Luigi, Paolo e Carlo (1815-1881) Barbiano di Belgioioso. Quest'ultimo fu senatore del regno, pittore alla scuola dell'Hayez e romanziere.

<sup>6</sup> Il generale Ferencz Gyulai di Maros-Nemeth e Nadaska (1798-1868), ministro della guerra dal giugno 1849 al luglio 1850, fu comandante delle forze austriache nella seconda guerra d'indipendenza. Dopo le sconfitte di Palestro e Magenta fu sostituito nel comando e ottenne di raggiungere il 33° reggimento di fanteria, di cui era colonnello proprietario.

<sup>7</sup> Giovan Martino Arconati (1839-1889), figlio di Costanza e Giuseppe, fu l'ultimo rappresentante della sua famiglia.

<sup>8</sup> Cfr. lett. 531, nota 1.

<sup>9</sup> Il principe Neri Corsini di Lajatico (1805-1859) nel 1840 era stato governatore di Livorno; rimosso dalla carica nel 1847, dopo la concessione della costituzione, fu nominato ministro degli Esteri. Animato da spirito patriottico allestì un corpo di truppe toscane, che mandò in Lombardia a combattere con Carlo Alberto nel 1848. Nel 1859 svolse un ruolo di un certo rilievo presso Vittorio Emanuele II, Napoleone III e la regina Vittoria.

<sup>10</sup> Il generale Federigo Ferrari da Grado.

533.

Le 4 avril [1859] <sup>1</sup>

Je n'ai pas pu finir ma lettre hier, ma tête s'y refusant, elle se fatigue maintenant pour peu, ma main tremble comme tu peux t'en apercevoir, qu'y faire? Ce sont aussi des signes du tems, il faut s'arranger de la caducité.

J'ai rencontré hier Alphonse Costiolles, qui est de garnison à Savillan, où il y a un dépôt de 1200 *juorusciti*, outre ceux qui sont dans nos regimens. Il m'a dit que c'est curieux à voir quand ils arrivent, l'un n'a pas de souliers, l'autre pas de chemise, un tierce n'a que la chemise, un vieillard à cheveux blancs n'a qu'un gilet de piqué blanc; avec cela des barbes, des chevelures incultes, dignes des Longobards de la première invasion, de façon que le peuple les voit arriver avec une certaine méfiance. Je voudrais bien qu'on pût leur donner de quoi se couvrir, car il fait horriblement froid tous

1674

ces jours, mais on n'a pas même encore des capotes pour nos contingens. On se laisse toujours prendre les *braie sui garet*<sup>2</sup>. L'Intendant de Coni<sup>3</sup> demande à cor et à cris qu'on ne lui envoie plus de ces recrues, ne sachant où les mettre. Alphonse croit qu'il y en aura bien en tout 10 ou 12 mille; je ne sais si c'est vrai, mais il en arrive toujours. Nous avons appris, ces jours passés, que ceux qui étaient chargés de les recevoir ici, vieux officiers parvenus qui confondent la brutalité avec l'autorité, brutalisaient ces pauvres gens et même les personnes les plus distinguées d'une manière indigne, et nous nous sommes employés pour qu'on y mît ordre. Ce qui est assez difficile, Lamarmora ne voyant pas de bon œil l'influence de ces étrangers, il ne voit que les petites choses et n'est pas capable de comprendre la portée politique de cette grande manifestation. Aussi ces bataillons des Alpes<sup>4</sup> qu'on appelle, ne sont point sous sa direction, mais relèvent du ministre de l'Intérieur, ce qui est assez ridicule, mais lui ne le comprend pas. Il y aura de la canaille parmi ces gens-là, c'est probable, mais pourvu qu'ils se battent en conscience, comme ils paraissent disposés à le faire, quand ils voleraient quelques poulets il faut en prendre son parti, les Piémontais en feraient bien autant.

Les journeaux allemands cherchent à égarer l'opinion en se montrant effrayés de l'effervescence qu'ils prétendent régner dans notre pays dont, disent-ils, Cavour n'est plus maître, et où les bandes de Garibaldi peuvent d'un moment à l'autre faire irruption au-delà du Tessin. Tout cela est faux, Cavour est parfaitement maître de la situation en Piémont, le pays est aussi tranquille que tu l'as vu au mois d'octobre, nos troupes de la frontière ne feront pas un pas qu'il ne leur soit ordonné et les bandes de Garibaldi, qui ne sont encore ni armées, ni vêtues, sont à Coni et à Savillan d'où elles ne peuvent franchir le Tessin d'une enjambée. Notre armée ne demande pas mieux que de se battre, mais elle est calme. Ce qui nous irrite souvent ce sont les propos de certaines gens, incapable de rien comprendre ce qui se passe, étrangers à tout ce qui est un peu généreux. La vulgarité nous a atteint comme la marée montante, mais c'est la génération qui s'en va, espérons mieux de celle qui arrive.

Adieu, cher fils, je t'embrasse, ton père te dit mille choses affectueuses, il ne t'écrit pas, parce que je le fais pour lui et qu'il a beaucoup à écrire. Tu t'es bien tiré des napolitains<sup>5</sup>, nous en sommes bien aise. Adieu, porte-toi bien.

P. S. - Je rouvre ma lettre et change mon adresse: on m'apporte la nouvelle que Salvator est rappelé et que tu prens sa place à Pa-

ris<sup>6</sup>, est-ce vrai? J'en suis très peinée pour Salvator, qui en sera horriblement contrarié; dis-le lui, si tu le crois convenable, car c'est de tout mon cœur. Je n'en suis guère plus contente pour toi, qui ne désirais pas cette place et seras mortifié de la prendre à ce pauvre frère; écris-moi un mot au plus tôt, je suis toute saisie et bouleversée.

Edita in *Souvenirs historiques*, pp. 555-557; un brano ristampato in L. CHIALA, VI, p. 380.

<sup>1</sup> L'anno fu aggiunto da Emanuele.

<sup>2</sup> Piemontese: « i calzoni sulle ginocchia », modo di dire che significa « alla sprovveduta ».

<sup>3</sup> L'intendente generale di Cuneo era l'avvocato Giovanni Cesare Rebaudengo.

<sup>4</sup> Il corpo dei volontari che si raccolse in Piemonte dapprima col nome di Cacciatori della Stura e poi con quello di Cacciatori delle Alpi, agli ordini di Garibaldi, si distinse in numerose battaglie durante la guerra del 1859. Nel settembre di quell'anno i Cacciatori delle Alpi, ai quali si era aggiunto anche il reggimento dei Cacciatori degli Appennini, vennero trasformati in brigata, denominata nel 1860, brigata delle Alpi.

<sup>5</sup> Cfr. lett. 530, nota 9. Cavour il 19 marzo aveva scritto a Emanuele: « J'applaudis à votre conduite dans toute l'affaire des Napolitains. J'espère qu'il en résultera une impression favorable, sinon au Piémont, au moins à l'Italie » (*Cavour e l'Inghilterra*, cit., II, 1, p. 280).

<sup>6</sup> Si parlava di alcuni spostamenti nel mondo della diplomazia, ma l'Azeglio che si voleva mandare a Parigi era Massimo, e non Emanuele; quanto a Salvatore Villamarina non sarebbe stato spostato (cfr. G. MASSARI, *Diario*, pp. 190-196).

534.

Le 12 avril 1859

Mon cher fils,

Voici une lettre que je prépare pour remettre à l'ami Robertson; je ne suis pas fâchée de pouvoir écrire une fois sans passer par la poste, on se sent les coudées plus franches, quoique tout se dise maintenant, aussi tout se sait et ce n'est pas toujours tout profit. J'ai reçu avant-hier ta petite lettre et ta grande hier. Tout cela nous a semblé bon.

L'affaire Salvator paraît s'être assoupie pour le moment, mais je ne reprens pas du tout ma sécurité et je suis peinée de l'avenir de cette famille, plus peut-être qu'on ne le croira là-bas. Nos petits

journeaux entrent dans toute cette affaire avec des détails qui ne sont pas flatteurs, que je trouve même bien mortifiants. Il faut calculer qu'on vit maintenant dans des maisons de cristal, comme le voulait ce probe Romain<sup>1</sup>, mais par la malveillance qui court, ce n'est rien moins qu'agréable.

Max pourrait donner des bons conseils à Salvator<sup>2</sup>, mais je ne sais quelles sont ses vues à cet égard, ni si S[alvator] sera capable d'en profiter. Il paraît que celui-ci n'avait rien compris, car lorsqu'il a lu l'*Opinione*, il a demandé par télégraphe ce que tout cela signifiait; je ne sais ce qu'on a répondu, je pense qu'on aura voulu le rassurer pour le quart d'heure.

Je ne suis pas contente non plus de la santé de Isabelle, depuis quelque tems elle ne tient plus ce qu'elle promettait. Les conditions politiques sont aussi contre cette pauvre enfant. S. André a bien dit encore dernièrement qu'il nourrissait toujours les mêmes projets, mais qu'il avait les mains liées ayant offert ses services pour la guerre.

J'espère que cette guerre, si nous la faisons, ne se prolongera pas trop; les Puissances, qui ne la voient pas commencer avec plaisir, tâcheront de la circonscrire et de la finir au plus tôt pour n'avoir pas à s'en mêler. Cette crise s'avance vers nous comme la mort. Nous savons que toutes les heures nous en approchent inévitablement, sans qu'on y voie aucun progrès sensible. On sent seulement qu'on y aboutit.

On est calme ici. Mais on est sérieux et il y a de quoi. L'adversaire déploie tous ses moyens et nous y employons de notre côté une bonhomie incroyable. L'Autriche (faisant abstraction des exagérations officielles), a 150 mille hommes en Italie. Mais elle est obligée de les disséminer en route, et ne peut conduire à l'attaque que 70 mille hommes.

De notre côté, nous approchons de ce chiffre; 54 mille hommes d'infanterie, puis la cavalerie (avec peu de chevaux), l'artillerie, génie etc. et les bataillons de volontaires qu'on ne peut trop calculer, vu qu'il en arrive continuellement 200, 300, 400 par jour. 5 mille sont fondus dans nos régimens, on en calcule en tout 12 mille en ce moment. On m'a dit qu'il était arrivé 30 Bohèmes. Ceux-là nous seraient plus utiles chez eux que chez nous. On m'a dit aussi qu'il était venu des Hongrois. Ceux-là point pour s'enrôler, mais pour prendre langue et s'entendre.

Ce qu'il y a de terrible c'est que l'ennemi se fortifie partout<sup>3</sup>. Les villes, les rivières, les routes, tout est garni de forts et de re-

doutes et nous n'avons pas encore remué une pelletée de terre. L'Amis se dépotente. Mais à quoi sert qu'il s'en prenne à moi; qu'il le dise à qui de droit.

Sans vouloir paraître en cette affaire, ce qui ne me siérait pas, j'ai fait dire, ces jours-ci, qu'on fit attention à nos régimens de cavalerie, qui sont à la frontière et qui pourraient être enlevés d'un coup de main, comme il arriva jadis au général d'Yenne pendant que le régiment faisait le pansement, il est vrai qu'alors nous avions à faire avec les Français et Suchet<sup>4</sup>.

L'Autriche fait ce qu'elle peut pour nous provoquer et voudrait bien que nous perdions patience et fassions quelque folie. Mais il n'y a pas de danger. On prétend qu'elle entrera dès qu'un français aura mis le pied sur notre territoire. Il faudrait que nous puissions faire tête au moins pour deux ou trois jours pour donner le tems aux autres d'arriver. En attendant, l'Autriche semble faire notre jeu en ce qu'elle dégoûte ses tièdes amis, exaspère ses sujets et épuise ses finances. En Lombardie, elle ne paie qu'avec des bons qu'on trouve fort mauvais, et menace Milan de l'incendier si on remue quand ses troupes avanceront vers nous. Si nous pouvons faire *argine* au premier moment et que les Français aient le bonheur de gagner una bataille, on verra un joli *tohu bohu* dans toute la péninsule.

Je tiens de source officielle que la population de Vérone s'entend avec nous; cette ville qui passait pour si autrichienne! C'est qu'une partie de la population est Tyrolienne et ceux-là sont tous Autrichiens de cœur. Nous aurions, il paraît, de la bonne volonté dans les autres forteresses. Je sais bien que les garnisons y seront écrasantes, mais c'est toujours quelque chose que d'avoir à l'occasion le bon vouloir des habitans. Tu sens que ces nouvelles ne doivent pas être ébruitées. Il y aurait danger de paralyser ces bonnes dispositions.

L'obstination de l'Autriche à exiger des conditions absurdes pour admettre le Congrès est curieuse, et ne s'explique que par l'embaras de ses finances qui seront tout à fait épuisées si l'attente se prolonge; du reste elle est prête à entrer en campagne autant qu'elle le sera jamais et les autres ne le sont que médiocrement. Si vraiment il arrivait que le Congrès eût lieu sans l'Autriche, ce serait véritablement chose bien singulière et bien inattendue. L'Autriche jugée et condamnée en contumace, ce serait trop joli, pourvu qu'elle ne vienne pas purger ici sa contumace, ce qui ne ferait plus notre compte.

On m'a donné encore deux nouvelles depuis que j'ai commencé ma lettre. L'une c'est que la Romagne nous donne deux mille chevaux et 4 mille écus. Les chevaux seraient d'une utilité sans pareille. L'autre, qu'il y a des régimens qui sont fort travaillés et qui paraissent avoir envie de passer de notre côté. Ils sont point payés, mal nourris et bâtonnés, ce qui ne constitue pas une position enviable. Cependant, je crois qu'il ne faut pas trop compter sur ces apparences, surtout la discipline étant si sévère dans cette armée, et puis les Autrichiens sont attachés à leur dynastie, à moins qu'il ne s'agisse de Hongrois, Bohêmes ou Croates qu'on dit mécontents.

Je rectifie ma première nouvelle, c'est 200 chevaux et 40 mille écus que Rome nous envoie, *per ora*, disent ces généreux personnages. En outre, ils disent que l'armée papale est en de bonnes dispositions. J'ai lu cela dans l'*Espero*<sup>5</sup>.

Tu t'étais donc donné un *voto di sfiducia*, mon pauvre garçon. Cela ne me surprend pas du tout et m'est arrivé bien des fois pour des affaires certes bien minimes en comparaison de celles que tu as sur les bras en ce moment, et il faudrait être sot et présomptueux pour ne pas les sentir graves et difficiles à conduire. Tu étais d'ailleurs sous l'impression de ce qui se passait chez le voisin, ce qui est tout simple. Je trouve que tu as bien fait de *sincerarti* dans cette grave circonstance<sup>6</sup> et maintenant, puisque les supérieurs jugent que tu peux et dois être là, il n'y a plus de présomption à craindre, il ne s'agit que de faire de son mieux à la garde de Dieu.

C'est bien en pensant à ton ignorance *invincible* de la question spéciale et vitale pour nous du moment, que je ne laissais pas que de m'inquiéter et que je me suis mise à te dire tout ce que je pouvais apprendre; espérant avec ces indications te mettre à même de juger de notre condition actuelle et te fournir une bonne contenance avec les autres. On fait une sottise mine quand on n'a pas l'air de savoir ce qui se passe chez soi, et je voudrais autant qu'il m'est possible t'épargner cette mortification.

Au reste, ne crois pas que nous soyons ici toujours sur des roses. Nous avons nos momens de terreur, de dégoût, de découragement; la crise avance et nous ne pouvons trop dire ce qu'elle sera. Mais je crois surtout qu'il ne faut pas se laisser démoraliser. C'est pourquoi j'évite les pleurnicheurs et ceux qui ont toujours en poche quelque nouvelle horrificante. Maintenant on ne peut plus reculer: s'il y a le canon devant, il y a la mitraille derrière, il n'y a donc qu'à aller de l'avant en mettant sa confiance en Dieu, qui semble nous protéger.

Voici une autre nouvelle qu'on m'apporte. Toutes les villes d'Italie ont fait une association pour orner de monumens notre place S. Charles. C'est un témoignage de sympathie et de confiance qui nous honore beaucoup. Cependant il semblerait plus prudent de parler de monumens après la victoire. Ton père préférerait qu'on employât ces fonds à nous donner des carabines Minié<sup>7</sup> que nous n'avons guère.

Ton père a donné à Robertson<sup>8</sup> la photographie du monument milanais de place Château<sup>9</sup>; fais attention que l'inscription, qui se trouve sur la photographie, est pour le moment couverte d'une plaque de bronze sur le monument. Malgré cela je ne sais trop si les *plouffers*<sup>10</sup> nous faisaient une visite, ce qui adviendrait de ce pauvre monument. Robertson m'a apporté de Rome un joli parfum, qu'il dit copié d'un modèle étrusque, c'est de fort bon style, mais quelqu'un qui l'a vu prétend que c'est fait en France et qu'il y a inondation de ces objets à Rome. Nous avons vu l'album du voyage, ton père trouve qu'il n'a pas fait de progrès. Mais il est de si bonne foi et si heureux de ses chefs-d'œuvres qu'on ne peut que l'encourager.

Il me semble encore plus maigre, le cher homme, que cet automne. J'ai eu ces jours passés la visite de la comtesse Taverna<sup>11</sup>, qui est une très gentille personne et tient à être notre parente, je le veux bien. J'ai une bonne réputation à Milan, où je passe pour aimer les Lombards. Le fait est que je suis souvent honteuse de la comparaison que je fais malgré moi. Il semble vraiment qu'ici on ait abdiqué la faculté de penser.

Camille est vraiment invulnérable de corps et d'esprit. Quelle responsabilité il assume et quelles injures on lui rend pour sa peine et ici, et à Vienne, et à Rome. Tout cela glisse sur lui et il n'en perd ni le sommeil, ni un coup de dent, ni sa bonne humeur. C'est aussi un homme providentiel en ce moment.

Deux régimens sont encore partis aujourd'hui pour la frontière. On reçoit mieux les volontaires dans les corps. Les seigneurs toscans, entrés soldats dans Novare cavalerie, sont heureux et touchés de la manière dont ils ont été reçus et sont traités. Il y a pourtant encore une feuille d'hier qui se plaint des caporaux instructeurs, qui bourrent leurs recrues et leur disent *bouric*<sup>12</sup>. Les caporaux instructeurs feraient bien d'être plus courtois. Mais on n'a jamais pensé à les prendre pour des maîtres de cérémonies.

Ouf, je ne puis pourtant pas commencer une troisième feuille, je suis éreintée et sans plus je t'embrasse. J'ai reçu la brochure.

Quasi completamente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 561-567; alcune righe ristampate in L. CHIALA, VI, pp. 380-381.

<sup>1</sup> L'allusione sembra riferita a Seneca, che nella *Epistola XLIII* a Lucilio esprimeva un concetto analogo: « [...] Tunc autem felicem esse te iudica, cum poteris in publico vivere; cum te parietes tui tegent, non abscondent, quos plerumque circumdatos nobis iudicamus non ut tutius vivamus, sed ut peccemus occultis » (L. A. SENECA, *Lettere a Lucilio*, a cura di M. Pittau, Brescia, 1971, p. 133).

<sup>2</sup> Massimo era stato inviato a Parigi per affiancare il Villamarina, sulla cui insufficienza il principe Napoleone continuava ad insistere. Anche Cavour ne aveva una opinione poco lusinghiera: parlandone col Massari, disse che avrebbe proseguito a fare il « gobe-mouches » a Parigi (G. MASSARI, *Diario*, p. 196).

<sup>3</sup> Il 4 aprile anche Cavour aveva scritto a Emanuele: « Tandis que l'Angleterre continue à nous conseiller de désarmer, l'Autriche de son côté ne cesse d'envoyer en Italie des hommes, des canons, des munitions. Son langage est de plus en plus hautain et violent, et la menace est dans la bouche de tous ses agents, depuis le caporal jusqu'au général » (*Cavour e l'Inghilterra*, II, 1, p. 293).

<sup>4</sup> Il generale, poi maresciallo di Francia Louis-Gabriel Suchet, fatto duca d'Albufare (1772-1826), comandante nel 1800 le truppe francesi sulla riviera di Nizza. Nel 1815 appoggiò la campagna di Murat e partecipò, durante i Cento giorni, all'offensiva napoleonica alla vigilia di Waterloo. Costanza si riferisce alla campagna del 1815, quando i piemontesi erano alleati con gli austriaci comandati dal Frimont.

<sup>5</sup> Foglio popolare della sera, fondato da Giuseppe Augusto Cesana, Vittorio Bersezio e Giovanni Piacentini; fiancheggiò l'opera di Cavour e uscì dal 23 gennaio 1853 al 31 dicembre 1861.

<sup>6</sup> Costanza allude ad una lettera in cui Emanuele spiegava i passi compiuti presso Cavour per assicurarsi della sua posizione nel corpo diplomatico. La lettera è parzialmente edita in nota alla lettera del 12 aprile, in *Souvenirs historiques*, pp. 564-565. Nella nota Emanuele riporta anche un brano di lettera di Cavour, nella quale, fra le altre osservazioni, si legge: « Si vous n'étiez pas à Londres je vous prierais de vous y rendre: car vous êtes le seul qui puissiez, sinon faire beaucoup de bien, du moins empêcher beaucoup de mal » (*Souvenirs historiques*, p. 565); la lettera cavouriana, datata 4 aprile 1859, è edita integralmente in *Cavour e l'Inghilterra*, II, 2, pp. 292-293.

<sup>7</sup> Claude-Etienne Minié (1814-1870), ufficiale e inventore francese: nel 1849 inventò la carabina che prese il suo nome.

<sup>8</sup> Robertson era un collega di Emanuele, amante della cultura e delle belle arti (A. COLOMBO, II, p. 262).

<sup>9</sup> Il monumento all'*Alfiere sardo*, offerto dagli emigrati milanesi (cfr. lett. 487, nota 10) era stato finalmente inaugurato la mattina del 10 aprile 1859.

<sup>10</sup> Così in Piemonte erano indicati gli austriaci e i tedeschi; il generale Gyulai aveva esortato gli ufficiali austriaci a promettere alle truppe che entro pochi giorni, presa Torino, avrebbero potuto distruggere il monumento provocatorio.

<sup>11</sup> La contessa Costanza Taverna Greppi, madre di Rinaldo (1839-1913) che all'inizio del 1859 si era arruolato nella scuola militare di Ivrea.

<sup>12</sup> Piemontese: « asino, somaro, ignorante ».

Dimanche de Pâques, 24 avril 1859

Mon cher fils,

Notre *alleluja* est fort agité cette année. Il paraît que nous sommes enfin entrés dans la crise prévue. Les Commissaires autrichiens sont arrivés hier avec leur *ultimatum*<sup>1</sup> et les trois jours de répit pour répondre à une pancarte de trois pages. Les trois jours finissent mardi à 5 heures et demie du soir. Après cela il n'est point dit qu'ils entreront immédiatement. Mais ils peuvent entrer quand ils croiront le moment opportun. Les nôtres disent qu'ils peuvent tenir quatre jours, ce qui serait suffisant pour donner le tems aux Français d'arriver. Dieu le veuille. Hier le télégraphe de Paris a demandé plusieurs fois si les Commissaires étaient arrivés. Enfin on a pu leur dire que oui.

Il paraît que l'empereur Napoléon ne voudrait entrer que lorsque l'ennemi aurait touché notre territoire. Nous n'aimons pas beaucoup cette délicatesse. Nous avons en ce moment une circonstance très favorable. C'est l'inondation de tout le pays des rizières et plus près de nous le débordement de la Doire Baltée et du Naviglio qu'on a ménagé pour faire une seconde ligne de défense, derrière laquelle nos troupes pourront retarder la marche de l'ennemi. On a évacué Novare, Vigevano, Mortara et tous ces pays-là, pour se concentrer du côté de nos places fortes. Mais la ligne d'attaque de l'ennemi est fort étendue. Il faudra voir où sera la véritable. On craint que ce ne soit Alexandrie.

Ici tout est calme. La population est animée du meilleur esprit, sans aucun de ces éclats bruyans de 1848. On reçoit tous les Italiens qui arrivent de tous côtés<sup>2</sup> avec des démonstrations de sympathie cordiale, mais digne en même tems, et il en arrive tous les jours des quantités considérables. Nous devons maintenant passer les 20 mille. Ils se conduisent bien. Avant-hier il nous est arrivé un *drappello* de toscan en uniforme avec armes et bagages. Ils disent qu'ils ne sont que l'avant-garde et que le reste de l'armée granducale suivra.

Les bataillons des Alpes se sont mis à l'œuvre avec tant de bonne volonté que Garibaldi les a jugés en état de faire bonne contenance devant l'ennemi. On dit qu'ils ont passé cette nuit et sont allés du côté de Novi. Je ne garantis pas cette nouvelle ni celle qu'on vient de me donner: que les villes d'Italie s'étaient cotisées pour nous offrir un emprunt de 40 millions. C'est possible.

Enfin nous sommes arrivés, je crois, à la seule solution possible. Le nœud Gordien ne pouvait être tranché que par l'épée<sup>3</sup>. La diplo-

matie ne nous aurait donné que des expédiens, qui auraient laissé entière la véritable difficulté et ce ne serait ni la paix, ni la guerre, mais un état ruineux pour tout le monde et un guignon toujours croissant, qui pouvait produire toutes sortes d'excandescences regrettables et en pure perte. Maintenant notre position est critique. Mais il y fallait venir: que Dieu nous soit en aide.

Nous n'avons pas été fâchés du tout du camouflet que l'Autriche a donné à vos hommes d'état et encore plus contents du *strapasson*<sup>4</sup> que vos hommes d'état ont donné à l'Autriche. Il est tems qu'ils commencent à connaître cette puissance et parce qu'elle fait avec l'Angleterre juger comme elle traite les états italiens. Les discours de la dernière séance du Parlement nous avaient fort aigris. Mais maintenant nous n'avons plus le courage de la rancune. Même l'Autriche, qui me semble faire notre jeu, nous trouverait plus disposés à l'indulgence.

Nous avons tout organisé pour aller au Roc demain. Mon frère me donne l'Adélin à garder. Ton père ne veut pas venir avec nous, désirant se trouver demain au Sénat, et je crains qu'il ne vienne pas du tout pour peu qu'on soit rassuré sur la venue des blancs<sup>5</sup> à Turin. Je ne partirais pas moi-même si j'étais seule, le danger paraissant moins pressant ce matin, mais l'oncle paraît désirer d'éloigner la petite d'ici, je ferai ce qui lui conviendra. Nous avons le tems de nous décider jusqu'à 9 heures du matin, demain. Nous avons aussi décidé d'envoyer les Marmotines à Lagnasc, mais dans ce moment nous sommes un peu moins alarmés.

J'ai la pour toi un petit paquet de graines du Roc, mais je n'ai aucune occasion pour te l'envoyer.

Nous avons eu des journées bien pluvieuses ces derniers tems, cependant pas assez de pluie pour aider nos inondations artificielles. Je me ressens un peu de cette vie d'orgasme dans laquelle nous durons depuis longtems, quoique je fasse pour me maintenir en équilibre le corps et l'esprit, pourtant je vais. Ton père est tout absorbé par ce qui se passe, mais ie crois que cela lui fait plutôt bien que mal. Adieu, cher fils. j'espère que l'on ne te fera plus repasser la Manche et que tu laisseras à d'autres à résoudre le problème de la question italienne. Le bonjour à Maxime<sup>6</sup>.

De la fenêtre de la bibliothèque je viens de voir défiler le régiment de la Reine, qui part pour la guerre. Il y avait foule en place Carlina. J'ai vu une quantité de belles madames, qui couraient comme des folles, et des cuisiniers qui auront laissé brûler leur rôti. Pour moi, j'avais les larmes aux yeux, car il y en aura de ceux qui ne reviendront pas. Que Dieu les protège, pauvres gens!

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 567-569.

<sup>1</sup> Il 23 aprile arrivò a Torino il barone Ernest von Kellersperg, vice presidente della Luogotenenza di Governo in Milano, per portare al conte di Cavour l'« ultimatum » dell'Austria. Dopo aver letto la lettera, Cavour diede convegno al Kellersperg per il giorno 26 aprile, e telegrafò immediatamente a Napoleone III.

<sup>2</sup> A Torino continuavano ad affluire volontari da tutte le parti d'Italia. Il 24, alle ore due del pomeriggio, arrivarono circa 500 volontari, in gran parte romagnoli, per arruolarsi nell'esercito.

<sup>3</sup> Anche Margherita di Collegno il 25 aprile scrisse al fratello Antonio Trotti: « Consolati, le nostre cose vanno tanto bene che succede *ciò ch'era follia sperare*. Dunque se abbiamo un nemico solo da combattere e Dio e i Francesi con noi, chi dubitar puole per chi sarà la vittoria? » (A. MALVEZZI, pp. 548-549).

<sup>4</sup> Piemontese: « sgridata, strapazzata, rabbuffo ».

<sup>5</sup> Allusione alle divise bianche degli austriaci.

<sup>6</sup> Massimo d'Azeglio, ancora convinto della possibilità di una soluzione pacifica attraverso il congresso, si trovava a Londra in missione diplomatica.

536.

Dimanche, 1 mai 1859

Cher fils,

Voilà ma campagne finie. Partie lundi<sup>1</sup> je suis rentrée hier samedi, au fait il n'y avait aucune raison de rester dehors et j'en avais pour revenir, car je ne me portais pas bien du tout. J'ai trouvé en arrivant ta lettre du 27<sup>2</sup>, qui m'a bien fait plaisir. Sois tranquille, mon cher fils, comme nous le sommes ici, pleins d'espoir et de consolations au milieu de nos péripéties.

Les Français arrivent comme un fleuve à la fonte des neiges. 35 mille sont arrivés à Gênes qu'on a dirigés sur Novi et Alexandrie. Il en est arrivé ici deux divisions et il en arrive continuellement. Les généraux y sont. On attend l'artillerie, ton père s'en va voir entrer la cavalerie. On les reçoit avec toute sorte de démonstrations les plus cordiales partout. Il y a des coups d'œil superbes à ces entrées. Les Français eux-mêmes en sont ravis et émus. Hier au soir toute une école de petites filles est sortie sur leur passage pour les applaudir et leur jeter des fleurs. Les maîtresses n'ont pu le retenir. Les soldats attrapaient les fleurs, les mettaient dans leurs képis et juraient de les conserver toute leur vie, leur envoyaient des saluts et des vivats émus de cet accueil qu'ils n'oublieront plus.

J'ai rencontré ces soldats dans la rue. Ce sont des *rascassot*<sup>3</sup>, mais de bonnes figures *spericolate*. Le canon n'a pas encore tonné

(que nous sachions), mais il y a eu des coups de fusil. C'est Casimir Balbo<sup>4</sup> qui a étrenné (raconte cela à Max). Il allait en reconnaissance avec Griffini<sup>5</sup> et quelques hommes, ils se sont trouvés entourés par les Hulans. Ils se sont fait jour avec leur sabre et sont rentrés laissant deux hommes sur le carreau. L'un de ceux-ci est pourtant revenu habillé en paysan. Maintenant on peut dire que les hostilités sont commencées. Je ne connais rien d'hostile, comme de tuer les gens. Ceci se passait près de Voghera. Les Autrichiens étaient à Arona, Cassolo, etc. On s'attend à une affaire demain, l'ennemi faisant mine de passer le Pô à Frassinetto, près de Casal.

Le Roi est parti ce matin avec tout son entourage<sup>6</sup>. On dit qu'il emmène avec lui le Prince de Piémont. Il a quinze ans et paraît en avoir douze. Je crois que nous serons seuls à soutenir le premier choc, les Français n'ayant pas encore leur artillerie. Mais nous avons assez de monde par là, et tout le monde a bon espoir. Les fortifications qu'on a fait, en huit jours, près de Chivasso sont très belles, disent les généraux; et l'inondation augmentée par de fréquentes pluies, nous seconde très bien. Que Dieu nous aide et tout ira bien. Les populations sont animées du meilleur esprit et n'ont qu'une pensée. Tout est calme à Turin, le monde est joyeux comme s'il s'agissait de la fête de S. Statuto.

Je suis fâchée que ton père ne t'ait pas écrit en mon absence, mais il m'envoyait tous les jours une relation de tout ce qui arrivait, à moi, pauvre exilée, et le reste du tems il courait aux informations et s'éreintait. Il va assez bien et tu peux croire s'il est en *high spirit*. Il a été si heureux de la bonne tenue du Sénat<sup>7</sup> le jour de la solennelle séance; les applaudissemens du public ont été très chaleureux. Après la séance, Camille est venu à lui et lui a donné une poignée de main, qu'il a cordialement rendue, en lui disant qu'il le regardait non seulement comme le ministre du Roi, mais comme le ministre de Dieu. Voilà qui va bien. J'aime la concorde.

Je pense bien, mon pauvre garçon, que dans ce moment ton rôle doit te paraître un peu fade, et je te voudrais bien ici pour partager nos inquiétudes et nos espérances. Mais tout le monde ne peut pas faire la même chose et nous trouvons plus facilement des soldats que des diplomates. Ainsi prends patience.

Je tâcherai de te tenir au courant de ce qui se passera d'important<sup>8</sup>. Mais, pour l'amour de Dieu, que Lords Derby, Malmesbury, Cowley et tous les diplomates se croisent les bras et nous laissent faire, ou l'on ne fera rien qui vaille. Nous avons bien craint un moment qu'on ne réussisse à nous confectionner un emplâtre Cowley.

Heureusement, cela n'a pas abouti. Je te l'ai écrit au commencement de nos brouilles; il y a une fatalité qui nous pousse; elle est irrésistible. L'Autriche aussi y est poussée bon gré, mal gré. Il y a là quelque chose de plus fort que les grandes puissances, et ce qu'on lui demandait et qui paraissait à nos hommes d'État la chose la plus facile et la plus naturelle, était tout simplement impossible à réaliser, vu nos conditions réciproques.

L'Autriche voyait bien que c'était se suicider à petit feu et ses possessions en Italie se seraient trouvées dans un état de plus en plus violent. Le Pape ne peut pas faire ce qu'on lui demande, il ne saurait s'en tirer et aurait la révolution. Les autres princes ont leurs intérêts et leurs affections liées à l'Autriche et personne ne se fierait à eux.

Je suis fâchée que Max soit souffrant<sup>9</sup>, je ne crois pas que le climat anglais lui convienne. Joséphine est arrivée avec le dos écorché d'un cataplasme qu'on lui a mis à Rome. Je suis bien charmée de ton approbation, mon cher fils, je crains quelquefois d'être ridicule, à mon âge, d'avoir le cœur si jeune, heureusement ce n'est que pour mon pays et pour ma famille, le reste m'est indifférent.

Adieu, cher fils, à bientôt.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 569-572.

<sup>1</sup> 25 aprile.

<sup>2</sup> Nella lettera del 27 aprile alla madre, Emanuele aveva espresso la preoccupazione e l'inquietudine sia nei confronti della famiglia « au milieu de tant de danger », sia del gravissimo momento politico in sospeso fra pace e guerra (A. COLOMBO, II, pp. 183-185).

<sup>3</sup> Piemontese: « dicesi per ischerno di uomo di piccola statura ».

<sup>4</sup> Casimiro Balbo di Vinadio (n. 1831), sottotenente nel 1848, nel 1859 meritò la medaglia d'argento a Zinasco e la croce di Savoia a San Martino.

<sup>5</sup> Il lodigiano Paolo Griffini (1811-1878), dopo gli studi, si era arruolato in un reggimento di cavalleggeri austriaci. Nel 1848, rinunciò al grado di capitano e si mise al servizio del Governo provvisorio. Entrato nell'esercito sardo, partecipò alla campagna di Crimea e fu promosso tenente colonnello. Nel 1859 era colonnello nel reggimento di cavalleria Saluzzo, che riorganizzò in modo da servire di modello agli altri. Fu incaricato di esplorare le mosse austriache, si travestì ed entrò nel campo nemico per scoprirne le postazioni.

<sup>6</sup> Vittorio Emanuele II partì da Torino la mattina del 1° maggio per San Salvatore, dove si stabilì alla cascina Pona. Il giorno prima di partire affidò i suoi figli al ministro della Real casa, Giovanni Nigra (*Lettere di Vittorio Emanuele II*, cit., I, p. 509).

<sup>7</sup> In Senato, riunito il 25 aprile, tutti i 61 senatori avevano votato per acclamazione il disegno legislativo presentato da Cavour per concedere i poteri straordinari al re.

<sup>8</sup> Nella citata lettera del 27 aprile, Emanuele aveva scritto alla madre: « Au reste nos notions télégraphiques deviennent de plus en plus rares: ce qui est naturel car en ces momens suprêmes on n'a pas le tems de songer à nous » (A. COLOMBO, II, p. 183).

<sup>9</sup> Massimo non stava bene. Si trova un riscontro delle sue precarie condizioni di salute nella lettera che Emanuele scrisse alla madre il 14 maggio, quando Massimo rientrò a Torino: « Je suis bien aise d'apprendre le retour de barba Massimo. Il m'a un peu peiné, car on voit évidemment qu'un couleur sombre teint tout ce qui tombe sous ses yeux. C'est malheureusement l'âge. Et j'ai la conviction qu'il a un mauvais système qui est de se soigner outre-ment pour éviter les refroidissemens et les catarrhes tandis que je crains que ces infirmités ne tombent d'autant plus rudement sur lui qu'elles trouvent une nature affaiblie et un sang appauvri » (A. COLOMBO, II, p. 191).

537.

Turin, 8 mai 1859

Je crois, mon cher fils, que mes lettres te deviennent moins utiles, maintenant que nos gazettes, sans être très explicites, donnent pourtant les événemens qui se succèdent et nous n'en savons guère davantage; car les nouvelles, qui se donnent d'ailleurs, sont si contradictoires et si peu exactes qu'il faut sans cesse se démentir. Ce qui est ennuyeux. Et nous finissons par les mettre en quarantaine, jusqu'à ce que l'on ait eu le tems et l'occasion de les vérifier.

Ce qui est sûr c'est que nous avons un monde énorme dans le pays, qu'il en arrive continuellement, qu'on espère l'Empereur mardi <sup>1</sup>, qu'on l'attend avec anxiété, et qu'alors on commencera tout de bon la guerre. Les Autrichiens ravagent tout le pays qu'on leur a livré, et exercent toutes espèces de vexations. Il nous semble que l'on aurait pu faire quelque chose pour protéger ces pauvres provinces, qui se plaignent fort d'être abandonnées aux sévices et brutalités de ces barbares.

On dit que le Roi a envoyé un parlementaire à Giulyay avec une lettre pour lui demander s'il entendait faire la guerre comme les brigands, ou comme la font les peuples civilisés. Je tiens cette notion de bonne source. Cependant je n'ose la garantir. Jusqu'ici, les Autrichiens n'ont enfoncé que les portes ouvertes, mais du moment où ils nous ont rencontrés, nous les avons tenus en respect.

Ces jours passés, nous avons été souvent en émoi. Chaque deux jours nous avions l'alarme que l'ennemi se disposait à faire une pointe sur Turin. C'était vraiment fatigant et malsain que toutes ces émotions. Canrobert <sup>2</sup> disait qu'on ne pouvait défendre la capitale,

et qu'il était inutile de paralyser un corps de troupes qui aurait été utile ailleurs, qu'on ne devait défendre la ville que de flanc. Et sur ce, on ne la défendait d'aucun côté. On a fini par s'impatienter à Turin, et on s'occupe d'organiser une défense quelconque avec la Garde Nationale, les dépôts, un régiment de cavalerie, une ou deux batteries, les douaniers, quelques carabiniers et tous les citoyens de bonne volonté. Tu sens que, si la chose avait lieu, ton père aurait voulu être au premier rang, et je n'aurais pour mon compte pu m'éloigner, et le laisser dans le danger. Heureusement, toutes ces alarmes se sont évanouies. On vient de me dire que Napoléon avait ordonné qu'à tout prix on sauvât la capitale. D'ailleurs l'ennemi a plutôt rétrogradé qu'avancé. Ainsi Dieu nous a gardés.

Les Français continuent d'être l'objet de toutes sortes d'ovation et de *servimenti*. On les grise énormément, et leurs officiers se passeraient de tout cet enthousiasme. Ces derniers sont très polis, très maniérés, et tout le monde enchanté de l'accueil.

Ce matin, dans la rue de la Poste, deux dames, dont l'une avait un chapeau jaune et noir, l'autre une ombrelle aux mêmes couleurs, ont été insultées. On leur a arraché et brisé ces objets aux couleurs autrichiennes. Elles se sont réfugiées à la maison Sambuy. C'est mal. Mais les dames ont maintenant l'air de perroquets avec toutes les couleurs qu'elles mettent à leurs coiffures. J'espère qu'elles se dégoûteront de cette vilaine mode.

Nous avons organisé une société de dames pour visiter les hôpitaux militaires<sup>3</sup>, et leur procurer les soulagemens nécessaires, non aux blessés, il n'y en a pas encore, mais aux malades, qui sont en grande quantité. Il y a beaucoup de Français harassés par de longues marches et le mauvais tems. Il y a déjà neuf ambulances dans notre ville, parce qu'on a évacué sur nous les hôpitaux des provinces occupées par les troupes. Parallèlement il s'est formé une société de messieurs, qui payent une petite somme (point fixée) *mensile*, pour fournir à cette dépense.

Je ne sais pas pourquoi on n'a pas parlé dans les journeaux étrangers de l'intention du Grand-Duc de Toscane de faire bombarder Florence<sup>4</sup>, et de la demande qu'en fit son fils aux artilleurs de la forteresse. C'était pourtant bien réel. Boncompagni<sup>5</sup> l'a écrit et c'est ce qui a fourni le récit qui était dans notre gazette. A Verceil on a fait réquisition sur réquisition. Argent, bétail, chevaux, riz, pain, vin, viande, on a tout pris, même le linge de l'hôpital, et on dit que le syndic a été souffleté pour n'avoir pas fait cesser l'inondation des rizières. Comment le Lord Maire trouverait-il ce procédé?

On a aussi requis 900 personnes qu'on fait travailler jour et nuit, sans distinction de classes, à je ne sais quelles fortifications en terre. Dieu nous sauve de cette vilaine vengeance.

Aynard est venu ce matin m'apporter de tes nouvelles, je l'ai trouvé bien renforcé. Ton père a vu Max, qui paraît se porter assez bien. L'Amis a été au-devant des premiers généraux à Oulx et à Suse. Il est assez animé et voudrait plus d'activité parmi les nôtres. Quelque fois il broie du noir à force de rester avec le Nocle toujours *sfiduciato*. Ton père est toujours sur la pointe d'une aiguille. Il ne va pas mal, moi non plus. Je t'embrasse à la hâte. Les Romagnes sont en fermentation. Si les Autrichiens reculent, comme nous l'espérons, ce sera la fin du monde.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 572-574.

<sup>1</sup> 10 maggio.

<sup>2</sup> Il generale François Canrobert (1807-1895) nel corso della guerra contro la Russia, nel 1854 aveva assunto il comando supremo delle truppe francesi in Oriente, quando si era ammalato il generale Saint-Arnaud. Nel 1859 partecipò alla spedizione militare in Italia e suggerì il piano di difesa di Torino, spingendo le prime truppe francesi ad Alessandria e a Casale contro il fianco degli austriaci.

<sup>3</sup> Il 7 maggio 1859, la baronessa Olimpia Savio scrisse al figlio Emilio: « La simpatica marchesa Pallavicino Trivulzio è tutta intesa a formare un comitato di signore per preparare bende, filaccie e biancheria d'ogni sorta per le ambulanze; è un'anima calda, generosa, entusiasta; non v'è pena o fatica ch'ella si risparmi per dare il più largo sviluppo a questa filantropica impresa, a cui nessuno certo si rifiuta, per cui si può dire che tutte le bianche mani di Torino, e prime quelle delle nostre principesse, sono in moto per conto vostro » (R. RICCI, *Memorie della baronessa Olimpia Savio*, cit., I, pp. 222-223).

<sup>4</sup> Il governo granducale di Leopoldo II aveva opposto un netto rifiuto alla proposta di alleanza avanzata da Cavour il 24 aprile. Il 27 aprile le truppe reclamarono il permesso d'innalzare la bandiera tricolore e quando il figlio del granduca ordinò all'artiglieria di sparare sulla città dal Belvedere, gli ufficiali risposero con un fermo rifiuto. Il principe offrì di accordare una costituzione e di trattare l'alleanza col Piemonte, ma era ormai troppo tardi. Al tramonto, il granduca partì con la sua famiglia per Bologna, tra l'indifferenza generale. In città si formò un governo provvisorio composto dal moderato Ubaldino Perruzzi, da Vincenzo Malenchini, che rappresentava l'ala meno avanzata della Società Nazionale e dal maggiore Alessandro Danzini, che aveva avuto una parte attiva nel pronunciamento dei militari.

<sup>5</sup> Carlo Bon Compagni (cfr. lett. 223, nota 23) dal 1856 fu rappresentante della Sardegna presso il granduca di Toscana, e a Firenze iniziò quella politica accorta, che doveva contribuire alla caduta della dinastia lorenese. In buoni rapporti coi liberali moderati, si adoperò per l'idea che l'indipendenza italiana non si potesse ottenere senza l'unità da effettuarsi sotto gli auspici di casa Savoia.

Le 15 mai 1859

Cher fils,

J'étais presque tentée de laisser arriver une bataille pour t'écrire quelque chose de nouveau. Mais je pense que le télégraphe te l'apprendrait probablement plus vite que moi ou au moins les gazettes.

Nous sommes toujours ici dans l'attente d'événemens qui n'arrivent pas. Nous ne comprenons pas grand chose à la paix que l'on voulait nous faire; nous comprenons encore moins la guerre que l'on nous fait. Je ne suis pas surprise de vos étonnemens. Nous, qui sommes les intéressés et sur les lieux, ne nous expliquons guère les intentions de ceux qui dirigent le plan de campagne. Quant à Giulay, mon opinion personnelle, que je crois communément partagée, c'est que c'est le plus grand *sciapin*<sup>1</sup> qui existe en Europe. Il me semble que j'aurais mieux fait que lui et je n'ai pourtant aucune prétention à la stratégie. Il a laissé passer le tems et l'occasion de venir butiner par ici, avant l'arrivée des Français, qui à la vérité ne se sont pas fait trop attendre. Maintenant il est trop tard et nous sommes tout à fait rassurés là-dessus.

L'ennemi se contente de se promener dans les provinces qu'il a trouvées désarmées et y fait une guerre de dévastation digne des Huns, leurs ancêtres. Du moment où il nous rencontre, il recule et s'en va. Il a pourtant perdu du monde et bien des blessés ont repassé la frontière. Pour nous, nos pertes sont insignifiantes. Il a voulu se porter sur Ivree, mais toute la population s'est levée comme un seul homme, les paysans sont arrivés, armés de faux, de fourches etc., et l'ennemi a jugé prudent de ne pas s'aventurer. Il y a des communes où les syndics ont eu grande peine à empêcher leurs populations à ne pas sonner le tocsin pour organiser une défense désespérée. On craignait d'attirer l'incendie après le pillage. C'était des endroits où l'on avait déjà tâté de l'ordre et de la délivrance annoncés par Giulay. Hier le bruit s'est répandu qu'on avait donné le sac à Verceil. J'espère que ce n'est pas vrai, mais, pour les réquisitions excessives de toute sorte, on ne les lui épargne pas. Nous sommes tout à fait sans communications de ces côtés-là. Je crains fort pour toutes les villes soit du Piémont, soit de la Lombardie, où ils sont, quand ils devront les quitter définitivement.

Nous ne comprenons pas bien pourquoi, ayant nous autres piémontais 60 mille hommes sous les armes, on laisse opérer toutes ces déprédations sous leurs yeux sans tenter de chasser ces brigands hors du pays. Si les Français ne pouvaient pas se mouvoir, faute

d'avoir tout le matériel, et pour attendre l'Empereur, qui veut, dit-on, frapper un grand coup, il nous semble que nos alliés pouvaient garder nos forteresses et nous laisser la liberté d'action. Possible qu'ils n'aient pas voulu nous laisser engager, de crainte de se trouver engagés eux-mêmes pour nous soutenir.

Enfin l'Empereur est maintenant sur les lieux<sup>2</sup> et il faut espérer qu'il ne sera pas au-dessous de l'attente générale. Les Autrichiens semblent vouloir se masser à Pavie et à Plaisance. C'est là qu'il faudra aller les relancer. Personne ne doute du succès final. Mais il y a quelques momens critiques à traverser.

A Turin, on est parfaitement tranquille; point de cris, pas un hymne, pas une bannière dans les rues. Dieu merci, la population est à ses affaires. Nous avons beaucoup d'étrangers de toutes les conditions. Les perturbateurs n'auraient pas de chance dans ce moment. Il vaut pourtant mieux les tenir au large, si l'on peut.

Maintenant tout est Cavour. Le Roi et Cavour, on ne connaît que cela. L'Amis est d'avis que, sauf les instructions que tu peux avoir à cet égard, tu ne te mettes pas trop en peine de ceux qui veulent venir, parce qu'ils ne trouveraient pas ici de sympathies pour leurs idées ultra-libérales.

Notre association pour la visite des malades et blessés avance tout doucement. Nous avons plus d'étrangères que de piémontaises. Je le regrette. Mais ces dames sont si molles, et si distraites, ou si contraires à ce qui est, que c'est décourageant. Il faut quelques fois entendre des propos qui vous révoltent. On laisse dire et on passe outre. Nous avons eu pas mal de Français malades de fatigue. Ils se remettent et partent contents de nous.

Je suis charmée que tu aies rattrapé ton Persigny. Je t'en fais mon compliment et à lui aussi. Vous allez marcher comme de francs alliés, sans aucune défiance ou arrière-pensée. Ne vous laissez pas embrouiller par la chicane de la neutralité suisse qu'on veut dire violée. Il ne pouvait être question que du versant suisse et non du versant savoisien. Et s'ils insistent sur la lettre des traités, demandez-leur si les traités leur permettraient d'élever quatorze forts à Plaisance, où ils n'avaient pas le droit de remuer une brique. Tu vois, mon cher fils, que je ramasse tous les ingrédients que je pense pouvoir entrer dans cette correspondance pour ton utilité.

Je trouve très bien que tu donnes les nouvelles à Panizzi<sup>3</sup>, qui est des nôtres et j'espère pouvoir lui en fournir de satisfaisantes à l'avenir. Quant au Duc de Cambridge<sup>4</sup>, je ne m'y attendais pas et la chose me paraît beaucoup plus grave. Enfin, sers toi de mes notices comme tu le croiras utile, mais on comprend bien peu la

question en Angleterre et ils regrettent toujours leur emplâtre Cowley. Ce sont des médecins ignorants, qui croient guérir le malade en ne s'occupant qu'à curer le symptôme.

La tante Louise nous est tombée du ciel un beau matin, elle voulait se faire sœur de la charité, ce qui n'était pas possible, et ayant trouvé ici son mari qu'elle croyait à Londres, elle s'est laissée persuader d'aller soigner les malades et blessés de Gênes<sup>5</sup>. J'ai vu un moment Max chez elle et puis plus du tout. Il ne m'a parlé de toi, ni de Paris. Du reste il paraissait assez bien portant et ton père l'avait un peu ranimé. Depuis je n'en sais plus rien. Il s'est toujours soigné et drogué toute la vie, et du reste je crois que de vieillir l'ennuie, ce n'est pas amusant en effet et puis s'il n'est pas le protagoniste, tu sais qu'il n'est pas content.

Maintenant le premier rôle est à Camille, il n'y a pas moyen de se le dissimuler. Ton père au moins accepte tout ce qui est utile à la cause, qui est le but et non un moyen. Maintenant il s'occupe activement de nos malades qu'il visite et secourt et qui lui témoignent une grande reconnaissance. Il a été, l'autre soir, au D'Angennes voir *La guerra o la pas*<sup>6</sup>, comédie piémontaise qui attire la foule. Il s'y est fort amusé. Si tu avais été ici, j'y serais aussi allée.

Le comte Casati sénateur<sup>7</sup> a été s'enrôler dans les infirmiers de l'hôpital militaire d'Alexandrie.

Je n'ai plus appris de nouvelles depuis que ma lettre est commencée. L'ennemi a évacué Bobbio<sup>8</sup>. Je ne sais pourquoi il avait été se fourrer dans ce misérable trou, où il n'y avait rien à prendre, à moins que ce ne fût pour couvrir leur mouvement de retraite, comme une carte p.p.c.

Le fait d'armes de Casal<sup>9</sup> a été plus brillant que les bulletins n'ont su nous le décrire. Je le sais par le sergent des *bersaglieri*, qui a tué le commandant autrichien et qui a été fait officier dans cette occasion. Nous leur avons tué beaucoup de monde qui s'enfuyait. Les *bersaglieri* sont rentrés en ville affublés d'uniformes brodés, et même avec des décorations. Mais ces bulletins ne disent rien du tout. Tout le monde crie *tolla* après La Roque<sup>10</sup>, qui pourra difficilement se soutenir.

Je ne te parle pas de l'arrivée de l'Empereur. Les gazettes s'en sont chargées. On a remarqué qu'il était d'une gaieté extraordinaire et embrassait tout plein de monde. Voilà Buol enfoncé<sup>11</sup>. On dit que c'est pour avoir trop compté sur l'alliance de la Prusse.

Je n'ai pas le tems de me relire, tire-t-en comme tu pourras, je n'ai que celui de t'embrasser de cœur.

Quasi completamente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 575-579; alcune righe ristampate in L. CHIALLA, VI, pp. 397-398.

<sup>1</sup> Piemontese: « incapace, buono a nulla ».

<sup>2</sup> Il 14 maggio, Napoleone III aveva fatto il suo solenne ingresso in Alessandria.

<sup>3</sup> Nei *Souvenirs historiques*, Emanuele aveva aggiunto questa nota: « J'avais écrit à ma mère combien Panizzi, le directeur du Musée, appréciait ses lettres et que parfois il m'était arrivé d'en lire au Duc de Cambridge qui s'y intéressait fort. J'en ai également lu plusieurs à Lord Palmerston, qui les appréciait beaucoup » (p. 578).

<sup>4</sup> Georges William, duca di Cambridge (1819-1904), fratello maggiore della principessa Mary, cugina della regina Vittoria.

<sup>5</sup> Il 22 maggio Massimo, da Torino, scrisse a Luisa: « Davvero, non era necessaria nessun'apologia, per l'idea che hai avuto di servire i feriti e gli ammalati, e non so perché vuoi immaginare che sia irritato. L'idea è bella e generosa, ma è solamente applicabile, se le circostanze lo permettono; e in questo caso non potendo entrare nelle *Sœurs*, mi pare che ti devi trovare un po' senza appoggio; direi quasi, come un soldato che volesse servire, senza avere un reggimento o corpo definito che lo arruoli » (G. CARCANO, p. 496).

<sup>6</sup> La commedia dialettale di Federico Garelli, *Guera o pas?*, in tre atti, fu rappresentata al teatro D'Angennes il 9 aprile 1859 dalla compagnia Toselli. La commedia, che rappresentava le fasi politiche della questione italiana, ebbe esito felicissimo e fu replicata per più di 40 sere. Fu rappresentata anche in altri teatri italiani (cfr. G. DROVETTI, *Storia del teatro piemontese*, Torino, 1956).

<sup>7</sup> Il senatore Gabrio Casati (1798-1873), l'uomo che era stato presidente del governo provvisorio di Milano nel 1848, al momento della guerra del '59, ormai più che sessantenne, volle partecipare come semplice infermiere. G. Massari scrisse nel suo *diario*: « Alle 10 è venuto da me il conte Gabrio Casati disperato e piangente, perché non vogliono impiegarlo [...]. Mi ha fatto compassione, ho cercato di confortarlo; ma la vera ragione non gliel'ho potuta dire: come impiegarlo se in Lombardia non gode di nessun credito politico? » (G. MASSARI, *Diario*, p. 228).

<sup>8</sup> Il 13 maggio, 200 austriaci erano entrati a Bobbio, ma si erano poi ritirati rapidamente dopo un breve combattimento.

<sup>9</sup> Il 15 maggio, Vittorio Emanuele scrisse alla principessa Clotilde: « Abbiamo pochi morti, invece abbiamo trucidati molti tedeschi in tre volte che ci siamo battuti a Valenza, sotto Casale, e a Frassineto ove abbiamo ucciso un generale ed un colonnello austriaco » (*Le lettere di Vittorio Emanuele II*, cit., I, p. 521).

<sup>10</sup> Il tenente generale Enrico Morozzo della Rocca era capo di stato maggiore dell'esercito sardo. Il 10 maggio Vittorio Emanuele aveva scritto a Cavour: « Riguardo poi a La Rocca, sul quale Lei porta un giudizio così terribile, Lei si ricorderà cosa le dissi varie volte verbalmente. Avrà dei difetti, ma *chi non ne ha, signor Conte?* Ma quel che so dirle è che l'armata tutta sa che ha molto coraggio e ne dimostrò sempre moltissimo nel '48 e molti talenti militari, che forse non sono stati tanto conosciuti perché non blagò tanto come altri » (*Le lettere di Vittorio Emanuele II*, cit., p. 519).

<sup>11</sup> Il conte Karl-Ferdinand von Buol-Schauenstein, ministro degli Esteri austriaco, fu destituito e al suo posto fu nominato Johann Bernhard Rechberg Rothenlowen. Secondo il Massari, il Buol cadde perché aveva disapprovato l'*ultimatum* e gli atti recenti del governo austriaco (G. MASSARI, *Diario*, cit., p. 239).

539.

Dimanche, 22 mai 1859

Mon cher fils,

Voilà déjà une bataille de gagnée et presque deux, grâce à la belle conduite de Cialdini<sup>1</sup> et de son corps. Tu auras vu que nous l'avons payé un peu cher. Mais il en a bien plus coûté à l'ennemi. Il nous paraît qu'on avait laissé notre cavalerie un peu trop exposée, mais elle s'en est vaillamment tirée et a soutenu toutes les charges jusqu'à l'arrivée de Forey<sup>2</sup>, qui aurait dû amener plus de forces, et on aurait obtenu un résultat plus considérable. Il me semble que les commandans français vont *pianin* et nous laissent faire.

L'empereur François<sup>3</sup>, qu'on disait à Pavie ou à Plaisance, n'a pas quitté Vienne, quoique nous désirions fort le savoir à l'armée, comptant sur quelques sottises bien pommées dont nous puissions tirer parti. On dit le général Benedek<sup>4</sup> mort ensuite d'une blessure reçue sous Casal, mais on ne peut guère savoir ce qui se passe dans le camp ennemi.

Nous avons été fort soulagés par l'évacuation de Verceil, dont nous étions fort inquiets. On a fait là des réquisitions et exactions énormes, comme dans tous les endroits que l'ennemi a occupé. Mais les sévices personnelles ont été, il paraît, fort exagérées. On s'est surtout acharné sur la Lumekline; on voudrait bien les en voir dehors.

Il y a un correspondant du *Times* à l'armée autrichienne, qui écrit des rapports comme ceux des journaux autrichiens, remplis de menteries. C'est bien la peine de venir pour cela. Au reste même Mr Achard<sup>5</sup>, qui envoie ses rapports aux journaux français, est très inexact. Ce qu'il dit de la terreur qui a régné à Turin, est tout aussi vrai que les oliviers et les amandiers coupés à Alexandrie.

J'ai vu que tu avais aussi à réclamer sur les commérages des journaux anglais; il semble que l'on veuille dans ce pays montrer toute la mauvaise volonté que l'on peut témoigner sans déclarer la guerre. Une fois la guerre terminée, et nous n'avons qu'une prévision sur son issue, la besogne commencera pour toi. Ce sera quand

il faudra partager le gâteau que les difficultés commenceront. Je redoute fort ce moment; et même après, quand nous devrons administrer de nouvelles provinces, je crains que nos moyens ne soient mis à de rudes épreuves.

Maintenant tout le monde veut être avec nous, même les Romagnes. Mais dans le danger on aime à se mettre à l'abri de celui qui, étant armée, peut vous défendre. Mais, le péril passé, on devient plus difficile à contenter, et nous n'avons pas abondance de gens habiles puisque nous en manquons pour notre petit pays. On destine Max pour aller organiser les pays qu'il connaît le mieux et où il est connu<sup>6</sup>. Il s'occupe de mettre ensemble son personnel. Il ne nous semble pas qu'il fasse de très bons choix; il lui faudrait des travailleurs expérimentés, car il n'est pas capable de faire les affaires, ne s'en donnant pas la peine; je n'ai pas grande idée de son entreprise et puis je ne conçois pas comment tout cela peut se combiner avec ce que les autres ont dit vouloir faire. Tout cela n'est pas clair, nous verrons.

Grammont<sup>7</sup> a été ici, pour causer avec Cavour. Il a dit à Joséphine qu'il ne sait plus comment les retenir là-bas. Napoléon a pourtant fait les plus belles promesses au Pape, je ne sais comment il s'y prendra pour les tenir.

Notre œuvre des hôpitaux militaires a assez bien marché<sup>8</sup> et nous donne assez d'occupation, à ton père et à moi. Quoique nous protestions que nous ne voulions pas assumer la direction, comme nous avons plus de connaissance pratique, c'est à nous que tout le monde s'adresse et la besogne est assez considérable. D'autant plus que nous avons à lutter avec toutes les autorités. Dans tout autre pays nous rencontrerions des encouragemens et des éloges. Ici, c'est tout au plus si nous pouvons être tolérés. Et pourtant nous y mettons une discrétion, une docilité, une soumission, entières pour tous les réglemens établis. Enfin, si on ne nous voudra pas, nous nous abstiendrons. Seulement je ne veux pas que l'on nous accuse faussement de choses absurdes.

Ton père te dit mille choses cordiales et aussi que tu affranchisses tes lettres, parce que sans cela on les fait payer double. Adieu, cher fils, je te livre aux dépêches et bulletins et je t'embrasse.

Quasi completamente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 581-582.

<sup>1</sup> Enrico Cialdini (1811-1892) dopo il fallimento dei moti del 1831, esule in Spagna e Portogallo, combatté negli eserciti costituzionali, raggiungendo il grado di colonnello. Tornato in Italia nel 1848, combatté a Vicenza con i sol-

dati pontifici, e successivamente ebbe il comando del 23° reggimento di fanteria dell'esercito piemontese. Maggiore generale nel 1855, comandò una brigata durante la guerra di Crimea. Nel 1859 era stato incaricato di organizzare i corpi volontari dei Cacciatori, degli Appennini e delle Alpi; al comando della 4ª divisione, respinse un primo attacco degli austriaci a Frassineto, l'8 maggio li ricacciò dal ponte di Casale e il 20 entrò a Vercelli.

<sup>2</sup> Il generale Elie-Frédérich Forey, comandante la 1ª divisione del I corpo francese, il 20 maggio aveva vinto a Montebello.

<sup>3</sup> L'imperatore Francesco Giuseppe giunse a Verona il 31 maggio per visitare gli ospedali militari.

<sup>4</sup> Il generale austriaco Ludwig August von Benedek, uno dei migliori in campo; l'anno seguente ebbe il comando delle forze austriache in Italia.

<sup>5</sup> Amédée Achard (1814-1875), incaricato dal *Journal des Débats* di seguire l'armata francese in Italia, inviò al suo giornale una serie di lettere, che vennero poi raccolte con il titolo *Montebello, Magenta, Marignan. Lettres d'Italie (mai et juin 1859)*, Paris, 1859.

<sup>6</sup> A Massimo fu affidata la missione di governare le Romagne. Il 9 giugno scrisse alla moglie Luisa: « Ti dirò che sono destinato ad andarvi governatore, con poteri illimitati, civili e militari, collo scopo di mantenervi l'ordine e attuarvi tutto quanto può contribuire a formar forze » (G. CARCANO, p. 498).

<sup>7</sup> Il duca Agénor de Grammont (1819-1880), ministro plenipotenziario di Francia a Torino dal 1853 al 1857, nell'agosto 1857 era stato trasferito alla legazione di Roma. Pur contrario all'unità italiana, era assai poco benevolo col governo pontificio del quale criticava la debolezza e l'incapacità di mettere in atto un serio programma di riforme. I suoi sforzi per mettere d'accordo Santa Sede e regno di Sardegna furono infruttuosi.

<sup>8</sup> Massimo ne dava una diversa versione; scrivendo a Luisa che, con altre signore milanesi si occupava della cura dei feriti, osservava: « Anche qui, l'affare delle signore negli ospedali va zoppo. Riberi, non so perché, ci si oppone. Già è un po' il carattere del paese, di non voler fare niente come tutti gli altri » (G. CARCANO, 22 maggio, p. 497).

540.

Lundi, 30 mai 1859

Cher fils,

J'ai changé mon jour de correspondance parce que j'ai vu que le dimanche j'avais trop de choses à faire; je me fatiguais et j'écrivais à la hâte et sans savoir ce que je disais. Du reste, tu dois apprendre les événemens essentiels par les bulletins, même par ceux de Persigny, qui seront peut-être plus clairs que les nôtres. Ceux-ci sont si mal rédigés que lorsqu'ils nous disent qu'il y a eu beaucoup de morts et de blessés, nous ne savons si c'est des nôtres ou des ennemis qu'ils entendent parler. Hier on nous a annoncé que nous n'aurions point de bulletins pendant deux jours. Il paraît qu'il y a

un grand mouvement sur toute la ligne, et on ne veut pas naturellement nous dire ce que l'on compte faire. Nous attendons donc d'apprendre ensuite quelque grosse affaire.

Il en est tems puisqu'il faut en venir là, nécessairement. Nous sommes bien peu contents de la lenteur avec laquelle on procède. On dirait qu'il y a un tâtonnement dans la direction française. On avance, on recule, on prend des positions que l'on abandonne. On serait tenté de croire qu'il n'y a pas de plan arrêté, ou qu'ils doivent continuellement le modifier. Cela cause de la méfiance, de l'inquiétude, tout le monde glose, critique. Enfin on n'est pas content.

On s'attendait, à l'arrivée de l'Empereur, voir frapper un grand coup. Il n'y a rien eu. On disait que le matériel et la cavalerie manquaient encore; il en arrive continuellement, [il] faut espérer qu'on va être au complet. Nos provinces occupées par l'ennemi sont ravagées. Il y a une quantité énorme de malades dans l'armée, grâce au mauvais tems. Voilà un mois qu'il pleut, pas assez pour produire des inondations, mais bien assez pour compromettre nos récoltes et la santé des troupes. D'ailleurs, ce tems gris et pluvieux donne le *spleen* à tout le monde, noie l'enthousiasme, et flétrit l'ardeur. Il n'y a que Garibaldi qui pousse sa pointe en avant, sans se soucier de ce qu'il peut avoir par-devers lui, ni par derrière. Aussi est-ce le héros populaire du jour. C'est fort bien s'il réussit jusqu'au bout contre toute espèce de prévision; mais cela fait *saruss*<sup>1</sup> de penser à ce qui peut arriver à ce petit corps isolé et aux pauvres populations soulevées par sa présence.

Un journal dit ce matin que les Français ont évacué Tortona et Voghera et que bien des familles se sont sauvées de crainte du retour de l'ennemi. L'Amis hier au soir ne voulait pas le croire et se fâchait qu'on dise qu'on abandonnait ainsi la base des opérations, surtout qu'il paraît qu'on va laisser Alexandrie entre les mains des dépôts et de la Garde Nationale, dont on a appelé un bataillon d'ici. Garofolo<sup>2</sup>, revenu hier de Tortona, disait qu'il n'y avait plus personne; à moins qu'il n'eût la berlue, il fallait bien le croire. Ce matin, on dit que les Autrichiens étaient rentrés à Voghera. C'est probable, puisqu'ils étaient revenus à Bobbio.

Ce matin, la marquise Arconati est tout-à-coup partie pour Verceil. Elle avait entendu dire qu'il y avait là 90 mille hommes; elle a eu la curiosité de voir cela. Il paraît que c'est à Verceil et à Casal qu'on a réuni les troupes. Pour quoi faire? nous le saurons bientôt. Garibaldi, pour les Autrichiens, est quelque chose de terrible qu'ils envisagent avec une crainte superstitieuse. Ensuite, ce qu'ils

redoutent c'est le tocsin et le soulèvement des populations. Aussi, pendant leur séjour à Verceil, avaient-ils défendu qu'on sonnât les cloches; ce qui contrarie un peu leurs rapports, qui disent qu'ils sont reçus partout comme des libérateurs. Sont-ils menteurs ces gens là! Leur imprudence est vraiment révoltante. Mais comme *l'impugnare la verità conosciuta, è peccato contro lo Spirito Santo*, je pense qu'ils seront confondus. Ils disent qu'à Montebello<sup>3</sup> les Français avaient 40 mille hommes et ils ne se sont battus 25 mille que contre 5 à 6 mille. Le général Baraguay d'Hillier<sup>4</sup> était ce jour-là en proie à une attaque de goutte, qui l'empêchait non seulement d'agir, mais de penser. Pas moins, il a été tancé par l'Empereur pour avoir exposé notre cavalerie trop loin des corps qui devaient la soutenir. Voilà comment la chose s'est passée. Les nôtres ont vu arriver un régiment de Hulans qui venaient sur eux, ils ont poussé à leur rencontre. Les Hulans les ont laissé venir, puis ils se sont divisés et ont démasqué une batterie, qui a vomie la mitraille sur les nôtres. Ceux-ci ont dû naturellement reculer, mais ils sont revenus six fois à la charge et ont donné le tems au général Forey d'arriver. On s'est battu avec rage et on a perdu beaucoup de monde, mais la victoire nous est restée. Au reste, toutes les fois que les Autrichiens nous ont attaqués jusqu'ici, nous les avons rossés, quoiqu'ils en disent.

Mardi 31

Je reprends ma lettre que je n'ai pu finir hier, et je signale un nouveau succès. Le Roi a battu l'ennemi à Palestro<sup>5</sup>, dont il s'est emparé et lui a fait beaucoup de prisonniers. Nous n'avons encore aucun détail. Ce n'était pas vrai que l'ennemi fût rentré à Voghera et Tortona: et il a évacué Bobbio.

On croit à une grande bataille pour aujourd'hui et que les Français attaqueraient sur toute la ligne. Tu apprendras cela aussitôt que nous par le télégraphe. L'esprit de la troupe est excellent, bien mieux qu'en 1848. Les Français y vont de grand cœur et ce sont bien les officiers et les soldats les gens les plus courtois et les plus discrets qu'on puisse désirer. On dirait une armée de *gentlemen*. Il est vrai qu'on les accueille comme ils ne sont pas habitués de l'être, on les couvre de fleurs à leur arrivée comme à leur départ, et on leur procure tout le confort possible, et ils se montrent très reconnaissans. On prépare des hôpitaux dans tous les coins. On veut avoir 25 mille lits, je ne sais comment on y parviendra. Je vais tous les jours à mon hôpital central; nous allons, je pense, avoir beaucoup de blessés.

Aujourd'hui, la journée a été assez belle. Si on a dû se battre, du moins on aura eu cet avantage; mais maintenant le ciel est de nouveau menaçant. On vient de me dire que toutes nos troupes avaient quitté Verceil. Nous ne savons pour où.

Je reprends ma nouvelle d'Aynard, il a renoncé à la guerre à cause du grand chagrin que son père en éprouvait. Tout est parfaitement calme à Turin, nous n'avons plus de troupes et nous en passons très bien. Ton père va assez bien et t'embrasse, les hôpitaux l'occupent bien. Il y a du tems que je n'ai plus reçu de tes lettres, j'espère que tu vas bien. Je t'embrasse de tout mon cœur.

On a demandé à mon frère sa maison de Moncalier pour en faire un hôpital.

Largamente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 583-586.

<sup>1</sup> Piemontese: « brivido, ribrezzo, sensazione sgradevole ».

<sup>2</sup> Il cavaliere Carlo Alberto Guidobono Cavalchini di Garofoli (1825-1876), fu poi ministro in Brasile.

<sup>3</sup> Il 20 maggio, a Montebello, nel corso di una ricognizione per individuare i movimenti dell'avversario sulla riva sinistra del Po, a copertura di Piacenza, circa 20.000 uomini del V corpo d'armata austriaco, comandato dal feldmaresciallo Stadion, si scontrarono con una divisione francese al comando del generale E. Forey affiancata dalla brigata di cavalleria sarda del colonnello Sonnaz. Il combattimento si protrasse con accanimento per tutta la giornata; grazie a un'intelligente tattica offensiva adottata dalla cavalleria sarda, verso sera i francesi furono in grado di respingere gli austriaci, infliggendo loro perdite ingenti: 1400 uomini contro 750 franco-sardi.

<sup>4</sup> Il generale Achille Baraguay d'Hilliers (1795-1878), di nobile famiglia, era entrato nell'esercito giovanissimo. Nel 1859 sconfisse gli austriaci a Melegnano e si distinse a Solferino.

<sup>5</sup> Il 30 maggio Palestro fu teatro di un duro scontro fra la 4<sup>a</sup> divisione del generale Cialdini e reparti del VII corpo d'armata austriaco, che furono costretti a ritirarsi. Il giorno seguente le truppe piemontesi, coadiuvate da zuavi francesi, respinsero il contrattacco austriaco e riuscirono a ricacciare gli austriaci verso il Ticino. La battaglia, a cui partecipò Vittorio Emanuele II, acclamato dagli zuavi loro « caporale », fu il primo consistente successo franco-sardo della guerra.

541.

Lundi, 6 juin 1859

Mon cher fils,

Je veux pourtant te dire un mot aujourd'hui, quoique j'aie la tête si confuse que je ne puis coordonner mes idées. J'ai reçu ta lettre vendredi<sup>1</sup>, jour où tu as dû recevoir ma dernière. Depuis lors,

nous avons fait du chemin puisque nous voilà bel et bien à Milan. Ce n'est pas sans de terribles frais, la tuerie a été grande. Nos deux combats de Palestro<sup>2</sup> nous ont fait le plus grand honneur. Le Roi s'y est exposé un peu trop, les zouaves lui ont fait trois ou quatre fois un rempart de leur corps. On prétend même qu'on a fini par le prendre par le cou pour le tirer de la mêlée. L'Empereur a dit que sans l'affaire de Palestro il n'aurait pas pu exécuter son plan<sup>3</sup>, mais que maintenant, il savait le parti que l'on pouvait tirer de l'armée piémontaise.

Magenta a été une grande bataille. On m'a dit *sicurissimo* que l'Empereur s'y trouvait, dès le commencement, aux premiers postes en uniforme de simple soldat. Il avait raison. L'affaire a été meurtrière, mais de grande conséquence. On dit qu'on s'est encore battu hier et que l'ennemi a encore eu 10 mille hommes hors de combat.

On ne nous donne plus de bulletins, nous ne savons les nouvelles qu'en gros. L'Empereur dit que les bavardages des journaux lui ont déjà fait manquer des opérations. Il ne veut pas non plus qu'on fasse des démonstrations pour les victoires, jusqu'à ce que nous recevions les communications de Paris. On croit qu'on les aura demain et alors on aura le canon, l'illumination et le *Te Deum* avec *intervento* du Parlement. Nous étions vraiment honteux de notre mutisme que nous ne pouvions comprendre, mais *Vuolsi così colà dove si puote ciò che si vuole*.

Je te renvoie donc pour les nouvelles au télégraphe et aux journaux. Nous avons enfin rattrapé le soleil et il est chaud. La pluie si persistante m'avait rendue un peu souffrante, mais c'est passé, Dieu merci, car j'ai assez à faire. L'organisation des visites aux hôpitaux est tombée naturellement sur moi. Tout le monde s'adresse à moi, quoique je n'aie assumé aucune direction, mais je vois que l'on ne peut pas faire autrement. Nous avons tant de blessés maintenant que c'est une grande pitié. Il y en a de tous les pays, hormis des Français, qui ont maintenant leurs hôpitaux à eux. J'en ai visité deux des nôtres ce matin, je suis allée tant que j'avais des provisions à distribuer; lorsqu'elles m'ont manqué, j'ai abandonné les autres. Les ennemis, qui ne peuvent comprendre ni se faire comprendre, font grande compassion.

J'ai dit à l'oncle ta bonne intention, il t'est fort reconnaissant. Il connaît le livre, mais n'a jamais pu se le procurer, il sera charmé de l'avoir. On est dans un grand émoi à la maison Alfieri et j'en suis bien peinée. Charles, dépité de voir qu'il ne pouvait trouver sa niche et que son père ne voulait pas aller à Milan, où il espé-

rait commencer lui-même une carrière, a imaginé de vouloir s'enrôler chez Garibaldi. Cela a désolé son père, car il n'a pas la santé que ce métier exige, au bout de huit jours il serait à l'hôpital. D'ailleurs, on ne veut plus enrôler de cavaliers, et comme fantassin il ne peut pas déchirer la cartouche n'ayant pas de dents. Il s'est aliéné les Cavour par ses encouragemens à Aynard. Cependant Camille, pour rendre service à Joséphine, a fini par lui délivrer un brevet d'officier dans un corps de volontaires, où l'on place tout ce dont on ne sait que faire. On appelle cela *mezze cape*<sup>4</sup>, je ne sais pourquoi. Maintenant on ne sait quel parti il prendra. Il a tant jaté de ses projets que maintenant il est embarrassé pour en sortir. C'est une grosse bêtise, car personne ne lui en saura gré, tout le monde étant persuadé qu'il n'y a ni patriotisme ni conviction, mais que c'est un dépit d'amour-propre et qu'il fera de toute façon une pauvre figure. Tu vois combien de pensées, d'émotions différentes sont venues remplir ma pauvre tête, j'en suis très agitée et fatiguée.

Je suis bien fâchée que le Persigni<sup>5</sup> te fasse faux bond quand il te serait le plus utile, mais il faudra bien qu'il revienne à d'autres discours, en voyant la conduite de l'Empereur.

Que les anglais conviennent que ce sont eux qui nous ont planté là et pas nous qui les avons quittés, et quand ils auront fait pour nous le centième de ce que fait la France, ils pourront commencer à nous trouver ingrats. Il faut avouer que les troupes françaises mettent un élan et un dévouement à nous aider, qui ne pourrait être plus grands s'il s'agissait de leur propre pays à affranchir.

Adieu, très cher fils, nous t'embrassons comme des gens qui voient réaliser leur plus beau rêve.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 586-587.

<sup>1</sup> 3 giugno.

<sup>2</sup> Cfr. lett. 540, nota 5.

<sup>3</sup> Napoleone III aveva spostato a nord il grosso dell'armata francese, avviandola verso Novara. L'esercito piemontese passò la Sesia a Vercelli e occupò Palestro per coprire l'azione francese.

<sup>4</sup> Potrebbero essere le truppe organizzate dal colonnello Carlo e dal generale Luigi Mezzacapo, comandante della divisione toscana.

<sup>5</sup> Il 31 maggio Emanuele aveva scritto al padre: « Persigny, qui a toujours objecté à la guerre et qui peut-être garde un peu rancune de n'avoir pas été écouté, parle à tort et à travers et finit par se rendre ridicule à force d'exagérer son *assunto*, en voulant prouver que l'Empereur est le plus pacifique des hommes et ne demande qu'à sortir au plus tôt de cette bagarre. J'ai déjà protesté dans une conversation avec lui » (A. COLOMBO, II, p. 194).

Le 15 juin 1859

Mon cher fils,

J'ai reçu les deux livres, dont un est déjà remis au chevalier Promis, et j'ai annoncé l'autre à mon frère, qui t'en remercie fort.

Je ne sais ce que nous pourrons faire pour ton Pasteur, car je doute fort que nous allions au Roc cette année. Ton père m'y semble peu enclin, il est occupé de toute autre chose, et les hôpitaux sont maintenant la grande affaire. Il dit aussi que la campagne lui est un surcroît de dépense, les voyages, le Boirino, et ces pseudo-Marmotines doivent être mis en compte; d'y aller tous seuls nous deux serait triste et il s'ennuyerait. Il aime mieux réserver toutes ses ressources pour les malades et blessés. Je trouve la chose très rationnelle, mais si la chaleur se développait considérablement, je pense que je deviendrais tout à fait incapable d'agir. Jusqu'à présent cela va, le tems paraît enfin se remettre au beau, et quoique nous commencions à sentir la chaleur, elle est encore tolérable.

Hier, j'ai vu arriver Binda, que j'aurais eu peine à reconnaître, je trouve qu'il a un faux air de l'Amis, en petit. Nous avons parlé guerre et politique, il me semble qu'il serait disposé à nous faire la part assez petite dans le gâteau, comme les Anglais, qui nous tiennent peu de compte des sacrifices que nous avons faits à la cause depuis longtems et nous font une part pas du tout *sterline*. Heureusement que les événemens sont plus forts que l'Angleterre et que nous espérons bien faire nos affaires sans son concours.

Comme tu verras par les papiers publiés, nous avançons rapidement. L'ennemi nous abrège la besogne en évacuant partout et rendant inutiles les énormes dépenses qu'il avait faites pour la défense, comme si l'Autriche avait de l'argent à jeter. C'est vraiment incroyable l'impéritie et l'*avventataggine* de ces gens-là, dont au reste nous ne devons pas nous plaindre. L'enthousiasme pour nous est au comble partout où l'on se trouve délivré du joug odieux. Mais nous savons que l'enthousiasme n'est pas un état normal et j'ai toujours plus redouté la paix que la guerre. Nous sommes très capables de l'une, ce qui nous attire toutes les sympathies, et très peu entendus pour tirer parti de l'autre. Nous avons à faire à des populations frondeuses, qui ne nous feront pas bon marché d'aucune incapacité ou maladresse, et je crains que nous ne nous en fassions pas faute. Dans tous les pays où la délivrance a lieu, on est dans un état de délire véritable. Chez nous, on croit les émotions nuisibles à la santé et on nous les épargne totalement.

Pendant que nous avons chez nous la guerre brutale, vous avez chez vous la guerre parlementaire<sup>1</sup>, moins sanglante, mais aussi moins intéressante. Nous attendons ce que le nouveau Gouvernement dira de nous. Nous ne lui demandons que de ne pas gâter nos affaires. Du reste, j'en suis bien aise pour toi que ce changement soit survenu. J'espère que vos relations seront plus cordiales.

Il faut que j'avoue que ma besogne des hôpitaux militaires m'absorbe tellement que même l'indépendance italienne n'a que le second rang dans ma pensée: c'est que l'une se fera sans moi et qu'il faut que je fasse marcher l'autre; c'est une rude tâche. Nous avons six hôpitaux piémontais, ce qui comprend tous les blessés autrichiens, et trois français qui ont aussi désiré notre intervention. Toute cette organisation roule sur ton père et sur moi et nous donne fort à faire<sup>2</sup>. J'entends l'organisation des dames, des fonds à se procurer et des distributions à pourvoir. Je ne rêve plus d'autre chose et en deviens, je crois, ennuyeuse. Les Français manquent de beaucoup de choses pour les pansements. Ton père leur en a apporté ce matin deux voitures pleines; mais ils sont si nombreux les blessés!

On se plaignait que nous donnions tous nos soins aux Autrichiens, et que nous ne faisons rien pour les Français qui venaient se faire tuer pour nous. Le reproche était plausible, mais non mérité. C'était la faute du prince de La Tour d'Auvergne<sup>3</sup>, qui n'avait pas répondu positivement à nos offres. L'Intendant militaire nous a conviées très cordialement à aller et nous avons fait ce matin une première visite. Maintenant nous avons besoin que tu nous viennes en aide pour de la charpie, que nous craignons ne vienne à nous manquer.

On se sert en Angleterre d'une autre espèce d'ingrédient. C'est, dit-on, de la toile grattée qu'on applique, et il y en a des magasins à Londres. On dit que c'est du coton; mais Riberi dit que c'est un préjugé que de ne pas vouloir employer le coton. Ici, nous n'avons pas osé encore nous en affranchir. Cependant, si la toile nous fait défaut, il faudra bien y venir.

Je te prie de prendre des informations là-dessus et de voir si ce serait bien de nous envoyer un échantillon, ou une caisse pourvu qu'elle puisse arriver *in tempo utile*. Nous ne connaissons ni la chose; ni le prix, ni rien du tout, de façon qu'il n'est pas aisé d'avoir une opinion. Il me semble que Lady Palmerston, qui est si riche, pourrait bien nous faire ce cadeau. Qu'en penses tu? Hudson nous a bien donné 100 francs.

L'affaire de Charles s'est évaporée en fumée, voyant qu'on ne lui

donnait pas de mission, il s'en est crée une et est parti pour la Toscane. Max organise un corps de chenapans, qu'il a peine à habiller et équiper<sup>4</sup>. Je n'ai pas très bonne opinion de son expédition et ne sais quel honneur il lui en reviendra. Il est un peu trop facile à accepter toute sorte de commissions peu *decorose*.

Je pense que tu dois être abasourdi de tout ce qui se passe en Italie. Tu auras vu que je n'exagérais pas. Adieu, mon cher fils, nous t'embrassons, porte-toi bien.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 587-589.

<sup>1</sup> A Londra, l'11 giugno era stato rovesciato il gabinetto conservatore di Lord Derby e sostituito con una coalizione di *whigs*, radicali e indipendenti, guidati da Lord Palmerston, con Lord John Russel agli Esteri al posto di Malmesbury, e Gladstone come Lord Cancelliere dello Scacchiere.

<sup>2</sup> Alla fine della guerra, Roberto e Costanza ricevettero dal governo francese una medaglia d'oro per l'attività svolta a favore dei feriti (cfr. *Souvenirs historiques*, p. 588, nota 2).

<sup>3</sup> Henri-Godefroy-Bernard, principe de La Tour d'Auvergne (1823-1871) aveva cominciato la sua carriera diplomatica nel 1841 al ministero degli Esteri a Parigi. In seguito fu ministro plenipotenziario in diverse capitali, nel 1855 a Firenze, nel 1857 a Torino, a Roma nel 1862.

<sup>4</sup> Cavour aveva ottenuto dall'imperatore Napoleone l'assenso all'invio in Romagna di due battaglioni piemontesi, comandati da Massimo d'Azeglio. Il 9 giugno Massimo da Torino aveva informato Luisa: « Qui intanto, ho cominciato e sto lavorando a mettere in ordine i quadri di una brigata, un reggimento di dragoni, una batteria, ecc.; e, in una parola, fo il condottiere, essendo obbligato ad arruolare uomo per uomo; ché, se aspettassi le tartarughe del ministero, starei fresco » (G. CARCANO, p. 498).

543.

Le 1 juillet 1859

Il faut pourtant que je trouve le moment d'écrire à mon pauvre garçon, la philanthropie est belle et bonne, mais il doit rester du tems pour soigner ses propres affections, comme ses propres affaires. Heureusement que tu es maintenant renseigné sur les événemens essentiels autant que nous, qui ne le sommes que bien imparfaitement, les bulletins La Rocca laissant beaucoup à désirer<sup>1</sup>. Nous ne savons vraiment pas nous faire valoir. Nous avons eu des momens magnifiques de bravoure et de succès, qui passent ignorés par la sottise et l'incurie de qui devrait les faire connaître et les Français ne sont occupés qu'à se louer eux-même, au moins ils n'y manquent pas.

1704

Enfin nous voilà au quadrilatère. Nous entrons dans une troisième période de guerre. J'espère qu'elle nous sera aussi favorable que les deux autres. Il est vrai qu'en 48, tous seuls, nous sommes arrivés jusqu'à Palmanuova; mais il vaut mieux ne pas aller si loin et y rester.

Des lettres venues avant-hier du camp disaient qu'on y entendait le canon de Peschiera. Les bulletins n'en parlent pas et l'artillerie de siège ne partait qu'aujourd'hui d'ici, et on disait que ce serait les Piémontais qui seraient chargés de prendre cette forteresse. Peut-être l'Empereur nous a-t-il prêté ses beaux canons, ce qui serait fort bien de sa part et très heureux pour nous.

En attendant nous avons eu une rude besogne à Solferino<sup>2</sup>. Notre armée y a perdu autant que les Français à Magenta. Il y a eu des positions prises et reprises cinq fois, ce qui ne se fait pas sans une grande consommation de vies humaines. Mais S. Martin restera un beau fait d'armes à notre honneur. Ces malheureux soldats sont restés depuis 4 heures du matin jusqu'à 9 heures du soir sans boire, ni manger<sup>3</sup>, toujours se battant et courant et *rampiant*<sup>4</sup> ce qui est pis. Il y avait une butte où nous avons échoué deux fois. Les Français n'avaient pas mieux réussi. Enfin le Roi dit je ne sais quel juron et qu'il ne fallait pas laisser la journée incomplète, et le voilà parti à la tête de son monde et un quart d'heure après la butte était à nous. Mais la journée finie, le Roi descendit de cheval et se jeta sur le terrain de tout son long tant il était harassé ne pouvant plus remuer. Avec l'exemple du Roi et l'émulation que donnent les Français, nos soldats prendraient l'enfer.

Il me semble qu'en Angleterre on commence à comprendre la question italienne<sup>5</sup>. Il en était tems! J'ai vu que tu avais eu tes batailles aussi et je t'ai bien plaint, mais le résultat nous dédommagera de tout, j'espère. Les notes du Ministère anglais ont soulevé une indignation générale<sup>6</sup>. L'Amis bondissait comme un chevreau, pour moi, je trouvais que l'ignorance de ces ministres, qui voulaient disposer de notre pays sans savoir du tout de quoi il s'agissait, faisait compassion. Qu'en disent-ils maintenant? L'Amis dit qu'il faut maintenant que Lord Palmerston travaille à reconquérir l'influence que les autres ont perdue en Italie par leur maladresse. Alors cette espèce de désaffection ne sera que personnelle.

Je ne te parlerai pas de l'enthousiasme lombard. Les journaux en parlent assez et de tout ce que l'on fait pour les soldats blessés ou malades. Brescia est toujours la Brescia de 1848. L'empereur Napoléon a été si ému de sa conduite à cet égard qu'il a dit: que

quand il n'y aurait que Brescia en Italie, il vaudrait la peine de faire ce que l'on a fait pour elle.

Quant à nous, après l'article de l'héroïsme militaire, on pourrait parler de l'article de nos misères, ce qui est beaucoup moins satisfaisant pour l'amour-propre. Nous sommes froids, nous sommes lents, indifférens, vétilleux, mesquins, maladroits. Ton père se démène dans tous les sens pour que nous fassions bonne figure et ne réussit guère. Il faut tout suggérer, insister, se fâcher pour obtenir quelque chose. Le Municipio est tout ce qu'il y a de plat et de mesquin. Les Français disent que depuis que nous n'avons plus peur des Autrichiens, nous les négligeons beaucoup. Notre société fait tout ce qu'elle peut du moins pour montrer son bon vouloir.

Ce n'est pas si peu de chose ce que nous avons entrepris, ton père et moi, quoique cela paraisse peu. Il faut trouver des souscripteurs pour faire les fonds, un fond pour nos hôpitaux, un fond pour les Français, les recueillir, les administrer, enrôler les Dames, les distribuer par jour dans les différens hôpitaux, acheter les provisions, puis les distribuer et rester tous les jours une heure et demie ou deux heures sur ses jambes. Après cela, être critiqués par ceux qui ne se donnent pas la peine de connaître ce que nous faisons. Mais nous, qui voyons le résultat de nos fatigues, nous laissons dire et nous allons; tant pis pour les oisifs, qui ne savent que censurer ceux qui agissent.

La question des Romagnes reste, ce me semble, à résoudre et ce ne sera pas facile. Ces populations ne veulent plus de leur régime. Tant qu'elles ont espéré dans notre intervention elles ont patienté; si cet espoir leur manque il y aura révolte, massacres et toute sorte de désordres. Au-dessous du parti Cavour, qui était chargé de prêcher la modération, la patience, il y en a un autre parti, qui abuse du nom de Cavour et pousse à la violence. Celui-là s'apprête à dire que nous les avons trahis comme en 1849, parce que nous ne pouvons pas faire ce qu'on leur a promis abusivement en notre nom.

Mes lettres sont terriblement politiques<sup>7</sup>, mais il n'y a pas moyen de songer à autre chose pour le moment. Dieu veuille mettre un terme à cette terrible guerre et nous donner une paix solide et durable; enfin finir la lutte avec autant de faveur qu'il nous l'a fait commencer et continuer. Adieu, mon cher fils, je t'embrasse de tout mon cœur.

Quasi completamente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 592-595.

<sup>1</sup> Il 18 maggio 1859 Cavour aveva scritto al re: « La Rocca mi annunziò ch'egli non mi manderebbe più notizie dal campo » (*Il carteggio Cavour-Nigra*, cit., II, p. 197).

<sup>2</sup> La sanguinosissima battaglia di Solferino, uno dei « grandi massacri in uniforme » del XIX secolo (H. DUNANT, *Un ricordo di Solferino*, in *Henri Dunant e le origini della Croce Rossa*, a cura di L. Firpo, Torino, 1979, pp. 1-94), durò tutta la giornata del 24 giugno.

<sup>3</sup> Il 24 giugno, sulle alture di San Martino, il grosso delle forze piemontesi fu impiegato durante l'intera giornata contro le forze del barone di Benedeck, feldmaresciallo luogotenente comandante il I corpo austriaco. Lo scontro fu terribile, caratterizzato da attacchi e contrattacchi furibondi da una parte e dall'altra, e costò perdite altissime. Una delle testimonianze più incisive della tragica giornata è la lettera che la baronessa Olimpia Savio il 24 agosto 1859 scrisse al figlio Federico: « Che vi dirò di San Martino? Sono già due mesi che quella tremenda mischia fu combattuta e tutto colà porta ancora l'impronta dell'enorme carneficina: tutto il vasto territorio è deserto, stravolto, desolato [...]. Ma quello che mi fece senso più vivo furono le larghe pozzanghere di sangue, che di quando in quando era d'uopo attraversare, sangue rappreso, ma in quantità così grande, che né vento, né sole, né pioggia, né per quanto in 62 giorni d'estate ne potesse aver assorbito ed essiccato la terra, nulla era valso a cancellare » (R. RICCI, *Le memorie della baronessa Olimpia Savio*, cit., I, pp. 272-273).

<sup>4</sup> Piemontese: « arrampicandosi con sforzo ».

<sup>5</sup> Il 14 giugno Emanuele aveva riferito al padre: « Le retour d'un Ministère Russell Palmerston est à mes yeux un fait pouvant avoir des consequences presqu'aussi graves que la bataille de Magenta, en ce qu'il pourra réagir sur les vellétés Allemandes d'un côté et avoir une grande portée sur les conditions par lesquelles la paix pourra être stipulée. Il n'y a pas jusqu'au *Times*, qui n'opère son mouvement de conversion et le thème de ses articles depuis deux jours est qu'après la pitoyable conduite des Autrichiens leur sort étant décidé, plus tôt ils quitteront l'Italie mieux cela vaudra. L'opinion publique ici prend peu à peu cette direction et il n'est rien comme la victoire pour vous donner des amis » (A. COLOMBO, II, p. 200).

<sup>6</sup> Probabilmente Costanza allude a quanto aveva scritto il ministro degli Esteri, Lord Russell, al ministro inglese a Torino Hudson: cioè che il governo inglese non poteva che considerare come provvisorio tutto quanto era avvenuto sino a quel momento. Il 28 Lord Russell, rispondendo ad una nota del ministro inglese a Torino, ribadiva che la fusione con il Piemonte di quegli Stati, che prima della guerra erano soggetti a particolari sovrani, doveva essere considerata come provvisoria, e che i diritti di sovranità e le ripartizioni territoriali nell'Italia settentrionale e centrale dovevano essere regolate dalle sorti della guerra e da un trattato europeo (Russell a Hudson, 28 giugno 1859, in *Le relazioni diplomatiche fra la Gran Bretagna e il Regno di Sardegna*. III serie: 1848-1860, voll. VI-VIII, a cura di GIUSEPPE GIARRIZZO, Roma, 1962, VII, p. 123).

<sup>7</sup> Le « lettere politiche » di Costanza e Roberto, in realtà erano assai apprezzate da Emanuele che il 14 maggio aveva scritto alla madre: « Loin d'ar-

river *meno grate* vos lettres ont un tel succès que je devrais les faire publier par le *Times* »; e il 14 giugno al padre: « Je n'ai guère le pouvoir et le don d'écrire des lettres aussi intéressantes que celles que vous m'envoyez de Turin et qui sont fort goûtées » (A. COLOMBO, II, pp. 185 e 201).

544.

Dimanche, 10 juillet 1859

J'ai reçu il y a quelques jours la caisse de charpie anglaise et t'en remercie, mon cher fils; tu y as mis bien de l'empressement, dont je te sais gré, mais je crois que nous en resterons là pour le moment, car la dépense serait trop forte, tant que nous pourrions obtenir de la charpie selon l'ancien système et il faut espérer que la guerre sera finie avant que les *pations* [*sic*] soient épuisés. La petite caisse revient à 14.40 de port seulement, et je ne sais jusqu'à quel point son contenu serait apprécié et employé ici. Je crains même d'avoir commencé par en perdre un rouleau. Je l'avais apporté à un des hôpitaux français supposant que ces chirurgiens-là seraient peut-être plus avancés que les nôtres; je l'avais laissé sous la sauvegarde de l'aumônier, seule personne en qui j'aie confiance dans ce tohu bohu de rapines velches, et on ne savait ce qu'il était devenu; je verrai demain si on l'aura trouvé.

Quelle différence entre nos hôpitaux, où tout est tenu avec ordre et économie par les sœurs, où tout va au profit des soldats, avec ces entreprises françaises où tout le monde pille et les malades malmenés par les infirmiers, manquent des choses les plus nécessaires. Pour t'en donner une idée, figure-toi qu'ils en étaient réduits à manger dans leurs pots de chambres servant à double usage, faute de plats et d'écuelles. Faut-il être saligots! <sup>1</sup> Ce n'est pas une exagération. L'aumônier en est convenu en pleurant. D'autres fois les visitatrices ont vu la distribution; on leur jetait les morceaux de viande et les œufs frits sur les couvertures. Enfin il paraît que des plats leur sont arrivés de France, mais la viande souvent sent mauvais, le pain est mauvais etc. Il n'y a personne pour laver leur linge ou le raccomoder. J'ai organisé un petit service de dames pour leur rendre ce service. Il est bien méritoire, car elles raccomodent leurs tuniques, leurs pantalons d'une propreté plus que douteuse et y attrapent très mauvaise compagnie. Mais nos bourgeoises sont d'un zèle et d'une activité admirables. Elles se sont spontanément chargées de faire une quête par toute la ville, avec 30 degrés de cha-

leur, et contre mon attente, malgré bien des dénigrans, nous avons déjà 6 mille francs, je crois, et elles n'ont pas encore fini.

Quant à nos belles dames, elles ne sont bonnes qu'à étaler leurs falbalas dans les salons et ne se donnent aucun mouvement. Que leur fait l'indépendance de l'Italie et ceux qui viennent se faire tuer ou estropier pour nous rendre service? Tout cela c'est comme s'il se passait au Japon. Je suis honteuse du rôle que nous jouons auprès de toutes dames lombardes, si dévouées à la cause italienne qu'elles surpassent les hommes en énergie, activité et sacrifices de toute espèce. Il faut avouer que, si l'Autriche a fourni toute sorte de griefs à la haine des Lombards, elle leur a du moins fait une fameuse éducation à force de leur tordre toutes les fibres du cœur, de blesser tous leurs sentimens. Les Milanais se sont régénérés et ils n'ont plus rien de commun avec les Milanais de Parini, ne songeant qu'à manger, dormir, et aller au corso et au théâtre.

Mais laissons ce sujet et venons à un autre plus important encore. Nous voilà en plein armistice<sup>2</sup>. Nous ne nous y attendions guère quand on nous l'a annoncé, et généralement tout le monde en a été inquiet et attristé. On craint et on ne comprend pas pourquoi l'Empereur s'arrête en si beau chemin. Les journeaux ne sont pas rassurans. Ils parlent de toutes sortes de paix hétéroclites, qui remettraient l'Italie et par suite l'Europe dans l'état précaire dont on espérait enfin sortir. Il n'y a que le *Morning Post* qui soit dans la vérité et le bon sens. Dieu veuille qu'il les fasse prévaloir. Un archiduc n'est plus nulle part possible en Italie. Il y aurait révolte ou assassinat.

Si on laissait les forteresses à l'Autriche on aurait rendus inutiles tous les sacrifices que la guerre a produits. Ni l'Autriche, ni l'Italie ne se sentiraient rassurées et il faudrait continuer le pied de guerre qui nous ruine tous. Vérone est la clef de l'Italie. Qui la tient, tient l'Italie en servage. Si on faisait la paix du Mincio, ceux qui s'en chargeraient soulevaient plus de rancunes qu'il n'y en a pour l'Autriche même. L'Autriche opprime et ne peut subsister que par là. Les autres nous auraient trahis, ce qui est encore plus difficile à pardonner. Je ne sais ce qui pourrait arriver.

Je pense avec regret que tu auras aussi chaud que nous, qui sommes vraiment accablés. Tu devrais prendre des bains au moins, car tu ne pourras aller nulle part cette année. Pour moi je me tire encore d'affaire, mais je suis inquiète pour ton père, qui ne dort plus du tout, ce qui lui fait bien mal à la tête, et il n'y a pas besoin de cela. Tout le monde file ces jours-ci.

Max est en Toscane. Voilà une affaire qui n'est pas claire du tout, je veux dire celle de la Romagne<sup>3</sup>. Tu dis qu'il y a des points noirs à l'horizon<sup>4</sup>. Bologne m'apparaît comme un grain et personne ne se l'explique, ni même ne l'approuve.

Lundi 11

Cavour est allé au camp<sup>5</sup>, il craindra d'être *siré*, nous le craignons tous; il y a beaucoup de malaise dans notre situation, le Roi venait de passer ce tems d'arrêt à Monza, tout s'est fait sans lui, ce que nous trouvons peu courtois. Je vois dans la *Gazette* que c'est aujourd'hui que les deux Empereurs doivent s'aboucher<sup>6</sup>; quand saurons-nous quelque chose?

Adieu, mon cher fils, je désire bien que tu aies le moins de coulevres à avaler qu'il est possible et que tu ne sois pas suffoqué par cette affreuse chaleur. La Cisterne a encore eu une forte attaque, il allait mieux, mais c'est une existence bien précaire. Son vis-à-vis, le général Franzini, est aussi en assez mauvaise passe. Ton père te salue, il est un peu remonté ce soir par la lecture du journal qu'il trouve plus rassurant.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 595-597; parte del brano in data 11 luglio, ristampato in L. CHIALA, VI, p. 412.

<sup>1</sup> Sta per *saligauds*, cioè « sudicione » (cfr. lett. 530, nota 3).

<sup>2</sup> La convenzione di armistizio fu conclusa il giorno 8 luglio in Villafranca e firmata dal generale Hess e dal tenente maresciallo conte di Mensdorff per l'Austria, dal maresciallo Vaillant, dal generale Di Martimprey e dal generale Della Rocca per gli alleati. L'armistizio prevedeva una sospensione d'armi sino al 15 agosto.

<sup>3</sup> Cfr. lett. 542, nota 4.

<sup>4</sup> Il 2 luglio Emanuele aveva scritto a Costanza: « Je crois que vous dites vrai quand vous nous pensez plus au fait de la guerre que de nous tirer d'affaire en fait d'arrangemens après la paix. Nous nous trouverons après tous les bonheurs en face d'obstacles formidables. Et il y a quelques points noirs à l'horizon » (A. COLOMBO, II, p. 203).

<sup>5</sup> Il giorno 9 il conte di Cavour ricevette un telegramma del principe Napoleone che gli annunciava essersi il giorno prima firmato un armistizio di 15 giorni tra l'imperatore dei francesi e l'imperatore d'Austria. Fece subito chiamare Nigra, gli comunicò il telegramma, e gli disse: « Che cosa crede? », Nigra rispose: « E la pace ». E Cavour: « Lo crede proprio? », « Sì » replicò Nigra. « Allora partiamo pel campo » disse Cavour; e la sera stessa partirono insieme con Alessandro Bixio, giunto allora da Parigi (cfr. L. CHIALA, VI, nota 1, p. 412).

<sup>6</sup> L'incontro fra Napoleone III e Francesco Giuseppe avvenne nella casa Gandini a Villafranca, l'11 luglio 1859.

Jeudi, 14 juillet 1859

C'était plus qu'un grain, c'était le naufrage comme on croyait entrer dans le port. Je ne sais, mon cher fils, ce que tu auras dit et pensé. Mais je me persuade difficilement que tes prévisions aient été aussi loin que les événemens, qui sont venus nous atteindre. Ici rien n'avait pu nous les faire supposer, pas même cet armistice, que nous trouvions déjà inopportun et inexplicable. Mais cette paix sabrée<sup>1</sup>, qui nous laisse dans une condition pire que celle dont on se croyait sûr de sortir à force de sacrifices et d'héroïsme, au milieu d'une guerre glorieuse, après de si belles victoires, si chèrement achetées, est un événement que personne ne peut s'expliquer. Tu ne peux te faire une idée de l'impression qui s'est produite ici sur toute la population. C'est une morne stupeur, unie à une indignation profonde, et la parole trahison se faisait jour au milieu de cette rage concentrée.

Je te le disais bien dans ma dernière et cela n'a pas manqué. On voyait dans les rues des gens de toutes les classes, lisant le bulletin, le froisser, le déchirer, le jeter par terre en maugréant des malédictions. J'ai trouvé hier matin une quantité de nos dames de l'hôpital, elles étaient dans un état violent; même celles qui ont leurs enfans à l'armée ne pouvaient s'arranger de cette triste paix<sup>2</sup>.

Je n'accuse pas l'Empereur. Il ne faut pas condamner les gens sans savoir ce qu'ils ont à dire pour leur défense et je répète à tous, il faut qu'il soit arrivé quelque événement bien imprévu, bien malheureux, pour qu'un semblable résultat ait couronné une entreprise commencée sous de si glorieux auspices; et Napoléon lui-même doit bien sentir les terribles conséquences qui lui en reviennent. Les propos de ses officiers ici ne sont pas flatteurs et ont dit qu'au camp on est bien mécontent. Ici hier, pas un portrait de S. M. I. ne se voyait plus dans les *vetrine* de nos marchands et on y voyait celui d'Orsini, ce qui est bien mal, car je ne voudrais point que nous renouvellions l'exemple de l'ingratitude autrichienne, quoiqu'on paraisse sur le point de l'oublier là, où on était si soigneux de le rappeler continuellement. Mais il est sûr qu'on a pris le meilleur moyen de déchaîner les passions révolutionnaires qu'on avait réussi à mettre hors de cause.

Je reprends ma lettre, cher fils, avec un peu plus de calme dans les idées grâce à de meilleures nouvelles qu'on nous a données. Elles viennent d'assez bonne source, mais elles ne sont pas assez officielles

pour que je puisse faire autre chose que désirer leur réalisation. On nous donnerait la Lombardie avec Peschiera et Mantoue, Parme et Plaisance. La Vénétie serait indépendante avec un Archiduc. Vérone aurait une garnison mixte. Le Grand-Duc retournerait en Toscane, où l'on ne s'en soucie pas du tout, et le Duc de Modène à Modène dans les mêmes conditions. Les légations sous le patronage du Souverain Pontife avec des institutions. Voilà tout, je crois.

Venise serait de la confédération italienne, dont le Pape serait le chef honoraire. Ceci n'est pas facile à comprendre et le moment ne nous paraît pas bien choisi pour mettre le Pape à la tête de la Confédération italienne. Si nous n'avions à faire qu'à Pio IX, il ne serait pas peut-être impossible de s'entendre, mais ce seraient Antonelli et les jésuites qui conduiraient la barque et qui la feraient chavirer. Dans cette confédération se trouveraient Naples, Rome, Venise, Toscane et Modène, tous Gibelins et rien que nous de Guelfes. Le bel équilibre!

Ensuite de quel œil les Toscans verront-ils revenir le Grand-Duc qui les a tant de fois trahis et qui voulait encore dernièrement bombarder<sup>3</sup> leur capitale plutôt que d'obtempérer à leurs justes demandes. Comment le Duc de Modène peut-il inspirer et prendre confiance dans ses sujets, après tout ce qu'ils ont fait de part et d'autre? Et tous ces princes étaient à Solferino au quartier général de l'empereur d'Autriche qu'ils espéraient vainqueur.

Hier on disait que l'on nous donnerait la Lombardie pure et simple, sans aucune forteresse<sup>4</sup>. Tu sens qu'à la première velleité de l'Autriche de ravoïr ce qu'elle aurait cédé, nous n'avions qu'à repasser le Tessin au plus vite avec le danger d'être coupés par la Valtelline, heureux si l'ennemi ne repassait pas la Sesia sur nos talons.

Pour moi, je n'aurais pas voulu d'un pays que je n'aurais pas pu défendre. Quelle triste figure on nous ferait faire! Il faudrait obtenir que la Valtelline fût déclarée pays neutre, autrement ce sera l'épée de Damoclès pour nous. Maintenant, nous attendons les éclaircissement avec une grande anxiété.

Tu sais que notre Ministère s'est retiré<sup>5</sup> et ce qui est encore de l'imprévu c'est qu'Arese<sup>6</sup> soit chargé d'en composer un meilleur. On parle de Bixio<sup>7</sup>, Castelli, Sclopis, Ménabrea<sup>8</sup> et Maxime; nous verrons.

Je crains fort de nouveau pour Beo qu'elle doive quitter son hôtel. La chaleur est toujours assomante, je suis bien aise que nos troupes se reposent.

Ton père s'est tant tourmenté hier, que cette nuit il a eu un peu la fièvre, les nouvelles de ce matin l'ont remonté, vraies ou pas vraies. Il est debout et fait ses affaires. Pour moi, j'avoue que j'étais en défaillance: il faut pourtant tâcher de se mettre à flot.

Dis-moi si ma lettre te parvient. J'ai parlé un peu clairement, mais je ne dis que ce que dit tout le monde. Je ne te donne pas les nouvelles que tu sais mieux que moi, je te dis seulement les conditions du pays. Tu devrais bien sortir un peu de Londres et de ses exhalaisons dont je suis très en peine, on fera très bien si on change l'époque du Parlement. Adieu, mon cher fils, je t'embrasse et te souhaite bonne chance.

Quasi completamente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 598-601.

<sup>1</sup> Vittorio Emanuele II firmò la convenzione di pace il 12 luglio 1859.

<sup>2</sup> Massimo il 29 luglio scrisse a Luisa: «Ho passato i giorni più angosciosi della mia vita» (G. CARCANO, p. 499). La baronessa Olimpia Savio il 13 luglio al figlio Emilio: «Arrivano in questo punto papà e Federico colla notizia che l'imperatore ha firmato a Villafranca una pace che ci ferma nel più bello delle nostre vittorie. Non ci vien data che la Lombardia, data come in elemosina; è l'imperatore di Francia, che ce ne fa dono. La Venezia lasciata sotto il giogo dell'Austria, tutto il quadrilatero in mano al nemico. Dicono che a Torino si è costernati e nella massima indignazione» (R. RICCI, *Memorie della baronessa Olimpia Savio*, cit., I, pp. 261 e sgg.). Il 18 luglio Vittorio Emanuele II scrisse alla figlia Clotilde: «Dio volle che le cose terminassero così presto al momento forse che dopo un poco di riposo avremmo acquistato gloria maggiore e sciolta la grande questione d'Italia, la quale è rimasta incompiuta e così cagione di sempre maggiori guai» (*Lettere di Vittorio Emanuele II*, cit., I, p. 552).

<sup>3</sup> Cfr. lett. 537, nota 4.

<sup>4</sup> Napoleone III cedette al Piemonte la Lombardia, ma senza le fortezze di Mantova e Peschiera.

<sup>5</sup> Dopo un drammatico colloquio col re, Cavour rassegnò le sue dimissioni l'11 luglio. Prima di lasciare il ministero, il 16 luglio, inviò a Emanuele una lettera di commiato e ringraziamento, nella quale spiegava i «perentori» motivi della sua scelta: «Ma retraite était nécessaire pour atténuer les fâcheuses conséquences de la paix, qui vient d'être signée. Vous savez que la politique du Cabinet actuel a toujours été franchement nationale; qu'il n'avait pas en vue l'aggrandissement territorial du Piémont, mais l'émancipation de l'Italie: l'établissement dans toute la Péninsule d'un système sagement libéral. La paix actuelle, si elle doit amener le retour de l'ancien régime dans l'Italie Centrale, aura fait plus de mal que de bien à la cause nationale. Je ne pouvais pas en assumer la responsabilité» (*Cavour e l'Inghilterra*, cit., II, 1, p. 349).

<sup>6</sup> Il conte Francesco Arese Lucini (cfr. lett. 513, nota 1) ricevette dal re l'incarico di formare il nuovo governo il 12 luglio, ma non accettò l'incarico, non riuscendo a concordare un programma.

<sup>7</sup> Alessandro Bixio (1808-1865), fratello maggiore di Nino, aveva preso parte attiva alla rivoluzione di luglio in Francia. Amico di Cavour, si adoperò a favore dell'alleanza franco-piemontese. Fu tra i fondatori della *Revue des Deux Mondes* e del *Journal d'agriculture pratique*. Dopo la rivoluzione del 1848 fu capo gabinetto del Lamartine e inviato d'affari a Torino (marzo-giugno) e, per un brevissimo periodo, ministro di Agricoltura e Commercio. Dopo il colpo di Stato del 1851 si ritirò dalla politica attiva e riprese a occuparsi di cose agricole e di affari. L'amicizia col Cavour lo mise in contatto con i problemi nazionali italiani.

<sup>8</sup> Luigi Federico Menabrea (1809-1896), dopo la laurea in ingegneria fu tenente del genio militare e insegnante di matematica all'Accademia militare di Torino. Durante la prima guerra d'indipendenza ebbe importanti incarichi tecnici e militari e, in seguito, fu segretario generale nel ministero della Guerra. Nel 1859 ideò le fortificazioni della Dora a difesa di Torino. Nel 1860 diresse gli assedi di Ancona, Capua e Gaeta. Fu ministro della Marina nel ministero Ricasoli e ministro dei Lavori pubblici nel ministero Minghetti. Nella campagna del 1866 fortificò varie linee difensive e, concluso l'armistizio, fu mandato a Vienna per le trattative di pace. Dal 1867 al 1869 fu presidente del Consiglio.

546.

Vendredi 22 juillet 1859

Je ne demande pas mieux que de t'écrire, mon cher fils, mais je n'ai rien de bien intéressant, ni de bien consolant à te dire. Nous sommes toujours dans le même découragement: le tems ne nous apporte pas de consolations. Plus on réfléchit, moins on comprend ce qui s'est passé et ce qui va se passer. La confusion est partout, personne ne veut du sort qu'on lui a fait. Il n'y a que le Piémont et la Lombardie qui se soumettent à se tenir tranquilles, malgré Lord Malmesbury, qui ne sait pas si les Lombards veulent être avec nous. Il est donc sourd et aveugle le brave homme, et il n'a rien appris, ou tout oublié de ce qui se passe depuis onze ans.

Ce qu'il nous faudrait maintenant c'est d'abolir toutes les interventions, plus de troupes ni autrichiennes, ni françaises, ni même piémontaises pour arranger les affaires des autres, que chacun apprenne à faire les siennes et à se tirer d'embaras; mais avec l'Autriche sur le Mincio, il n'y a pas moyen de se dormir tranquilles, et la fermentation de tous les États, qui sont condamnés à rentrer sous d'odieuses dominations, fournira toujours prétexte à ceux qui ont intérêt d'intervenir à venir apporter ce qu'ils appellent l'ordre et la tranquillité.

On est parvenu à mettre ensemble un honnête ministère<sup>1</sup>. S'il

sera capable de conduire le vaisseau au port, au milieu d'une mer aussi agitée, c'est ce que nous verrons, mais ce sont des expériences qu'on n'aime pas à faire durant la tempête.

Max est ici, se disposant à aller à Cannero. On lui avait prescrit de rentrer avec toutes ses troupes, et il est revenu seul<sup>2</sup>; car s'il avait obéi, Bologne à cette heure aurait vu un massacre.

Sans troupes étrangères, tous ces États ne reprendront pas le joug et ils seront toujours prêts à le secouer. Voilà la paix qu'ils ont fait à l'Italie et la sécurité qu'on a donné à l'Europe, et en dehors de l'Italie toutes ces puissances se disputant, s'injuriant, se jalousant, voilà un bel exemple pour s'autoriser à nous prêcher la concorde et la modération.

Il ne faut point, mon cher fils, rougir de verser quelques larmes pour les malheurs de la patrie. Ce sont des larmes viriles, qui ne causent pas de honte. Le jour que nous avons appris le triste sort que l'on nous faisait, ton père, qui avait besoin de *sfogo*, est allé trouver le général Ferretti<sup>3</sup>, il l'a trouvé partant pour Milan. Ils causèrent tristement quelques momens et puis ils s'embrassèrent en pleurant comme des enfans.

Ces jours passés, nous avons eu à S. François de Paule un service pour les vénitiens morts à la guerre. Nous y avons été, ton père et moi; j'aime ces fonctions, parce que je trouve qu'on y prie de cœur. Je fus dans la tribune et ton père dans un coin de l'église où Tecchio<sup>4</sup> vint le chercher pour le prier de monter auprès de Paleocapa; ce qui le mit plus en vue, et le lendemain tous les *esuli* vénitiens vinrent lui mettre des cartes. Je crois aussi que l'article, qu'il a mis dans l'*Opinione, Morale e politica*<sup>5</sup>, y avait peut-être sa part. Cet article a fait grande sensation. Il en reçoit des adhésions très flatteuses des provinces mal partagées. Je ne sais pas ce que l'on dira d'un autre article mis dans le *Diritto*<sup>6</sup>. Il me semble un peu fort et je n'ose interpellier personne.

Au reste Turin se vuide complètement, la chaleur atroce que nous avons chassé tout le monde et nous allons rester tout à fait seuls, ce qui ne m'est point désagréable, car je n'aime pas avoir des devoirs de société à rendre par ce tems-là. Les Alfieri sont à S. Martin, moins Charles qui est toujours en Toscane. L'Amis lui-même vient de partir pour Bra, où il paraît que Malabaila<sup>7</sup> périssait un peu.

Nous avons dans ce moment un orage que nous désirions ardemment, mais je crains qu'il y ait plus de bruit que d'eau.

Je te remercie des 85 francs que j'ai réclamés à Ferrero; je pense que je te dois aussi pour cette charpie anglaise, dont un rouleau a été, je crois, la proie de la rapacité des zouaves. Je crois que je donnerai le reste au docteur Valerio<sup>8</sup>, qui pensait pouvoir l'employer utilment à son hôpital français. On fait partir beaucoup de ces malheureux éclopés. Je crois que bientôt nous n'aurons plus que les nôtres et quelques autrichiens, parmi lesquels je compte quelques amis intimes, quoique nous ne nous comprenions pas. Je crois que les soldats sont partout ce qu'il y a de mieux dans les populations. Ils sont bons, ils sont simples, patients, soumis, avec de bons sentimens et religieux. Piémontais, autrichiens et français nous étonnent par leur bonne conduite.

Ces jours-ci, le bruit a couru que Salvator avait donné ses démissions; je pense que c'est un conte. Je soupçonne Binda d'être un traître, il avait promis d'être de retour à la fin du mois passé, et nous n'en avons plus entendu parler. Adieu, mon cher fils, je te souhaite un orage rafraîchissant comme le nôtre.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 601-603.

<sup>1</sup> Fallito il tentativo dell'Arese, il 19 luglio il generale Alfonso La Marmora costituì il nono ministero costituzionale, composto dal La Marmora stesso come presidente e ministro di Guerra e Marina, Giuseppe Dabormida agli Affari esteri, Urbano Rattazzi agli Interni, Giovanni Oytana alle Finanze, Vincenzo Miglietti guardasigilli, Pietro Monticelli ai Lavori pubblici.

<sup>2</sup> Massimo raccontò dettagliatamente la vicenda a Luisa Blondel, nella lettera del 29 luglio 1859: « Arrivato là [Bologna], ho trovato il paese in fermento; e, contro le mie istruzioni, ho assunto i pieni poteri, formata un'amministrazione e stabilito un governo. Tuttociò nei primi tre giorni dopo il mio arrivo: il quarto ho ricevuto l'ordine di muovermi colle truppe (circa undicimila uomini) e abbandonare il paese. Io ho pensato che il re non doveva aver voluto disonorare sé e me, lasciando quelle provincie nell'anarchia, e ho disubbidito. [...] Ho lasciato tutti al loro posto, e il governo in piena autorità. Così non v'è stato disordine » (G. CARCANO, pp. 499 e sgg.). E il 25 luglio al nipote Emanuele: « E con ciò questa volta è finita davvero ed ho date le mie dimissioni. Servire Cavour, servire La Marmora e simili, va bene: altri no. Me ne vado a Cannero e non penso più a politica. Mi pare che la mia parte l'ho fatta » (N. BIANCHI, p. 296).

<sup>3</sup> Il generale Cristoforo Ferretti (cfr. lett. 411, nota 4) aveva offerto i suoi servigi per la campagna del 1859.

<sup>4</sup> L'avvocato Sebastiano Tecchio (1807-1886), deputato di sinistra nella Camera subalpina, accolse con entusiasmo la guerra del '59. Dopo la pace di Villafranca, quando iniziò l'emigrazione dei giovani che si mettevano a disposizione di Vittorio Emanuele, il Tecchio, membro del comitato veneto di emigrazione, fu l'animatore di questi volontari in esilio, ai quali procurò aiuti materiali e sostegno morale.

<sup>5</sup> Nell'articolo *Politica e morale* (*L'Opinione*, lunedì 18 luglio 1859, n. 199), Roberto d'Azeglio, dopo aver accusato la diplomazia di aver separato la morale dall'attività politica e di continuare a considerare i popoli come nei tempi feudali, « *gens taillables et corvéables* », concludeva: « Chi fa mercato delle nazioni, chi fa onorare esternamente dalle varie classi del volgo il principe che i popoli internamente disprezzano, pensi che la violazione della morale, nelle cose che più si collegano coll'umana dignità, grida altamente vendetta al cospetto di Quegli che giudica le genti nella sua equità; pensi che la prepotenza, che è immorale per il resto degli uomini, non diventa morale se operata dai principi ».

<sup>6</sup> L'articolo di Roberto d'Azeglio, *Religione e Patria* ribadiva che la questione dell'indipendenza italiana era da intendersi come « dovere patrio » e non come caso di coscienza e, pertanto, si sottraeva all'infallibilità del papa, per entrare nel « dominio della politica » (cfr. *Il Diritto*, supplemento del 21 luglio 1859, a. VI, n. 142).

<sup>7</sup> Probabilmente Giuseppe Icheri di Malabaila, vedovo di Rosalia Bertone di Sambuy.

<sup>8</sup> Gioacchino Valerio (1809-1882), fratello di Cesare e Lorenzo, fu valente medico e deputato in due legislature.

547.

Le 7 août 1859

Mon cher fils,

Je te plains très fort d'avoir à supporter en même tems la canicule solaire et la canicule politique. Je voyais bien venir le moment où il te faudrait prendre ta bonne part de cette malheureuse question italienne, que l'on a trouvé le moyen de mettre en lambeaux, après nous l'avoir présentée sous un aspect si séduisant. Maintenant c'est à la diplomatie, contre laquelle on crie tant, à reprendre en sous-œuvre ce que les armes n'ont pu nous donner. La tâche est ardue, car les puissances sont médiocrement d'accord et plus occupées à récriminer sur leurs propres griefs ou erreurs qu'à s'entendre pour faire chez nous quelque chose qui vaille. Ce qui me console, c'est que je vois qu'à Londres on a, au moins, bien compris la question. On fera après ce que l'on voudra, on fera ce que l'on pourra. Mais la question est claire et bien posée.

Ce qui se passe dans l'Italie centrale actuellement peut édifier tous les Gouvernemens impartiaux sur les conditions et les aspirations italiennes. Tu as pu voir partout la marche des événemens dans ce pays, que les premières notions que je t'ai données n'avaient rien d'exagéré, quoique Lord Malmesbury et toi en tombassent des nues. L'ancien régime n'était plus supportable et si, par malheur, on vou-

lait le remettre en vigueur, il n'y aurait plus de répos, ni pour l'Italie, ni pour l'Europe. La Vénétie sera déjà une assez grosse pierre d'achoppement. Qu'on n'y ajoute pas les haines, les indignations, les désespoirs des Duchés, qui ne veulent plus de leurs odieux souverains tous vassaux de l'Autriche.

Nous désirons le congrès<sup>1</sup> dans l'espoir qu'il pourra rectifier et régler bien des choses, qui ont été baclées à Villafranca et pour nous, à nous donner de meilleurs frontières. Maintenant la Vénétie touche à l'état de Modène.

Heureusement Lord Palmerston et Lord John Russell connaissent leur géographie; qu'ils jettent les yeux sur la carte et voient tout ce que l'Autriche nous a rogné sur le Pô. Après cela qu'ils fassent passer le système de non-intervention et tout ira bien, moins cette malheureuse Vénétie, qui devra encore être torturée quelque tems.

Turin est rempli de troupes françaises, on ne voit que pantalons garance et toute sorte d'uniformes. Il y a des campemens tout autour de la ville; il en part, il en arrive, c'est un mouvement perpétuel. On a pavosé la rue de Pô pour leur faire honneur, car du reste pas un cri, pas une fleur. On dit que nous sommes ingrats. Ce n'est pas vrai; c'est qu'on a le cœur triste et que l'enthousiasme et la confiance que le programme de l'Empereur avait élevé à un diapason extraordinaire pour les piémontais, peuple froid et réservé, tout cela s'est aplati à Villafranca. L'Empereur trouve que c'est un royal cadeau que la Lombardie et c'est vrai. Mais ce n'est pas le programme qui avait fait surgir tous les bras et tous les cœurs de la péninsule.

Si on nous avait posé l'alternative de donner au Piémont la moitié des dépouilles de l'Autriche, mais que l'autre moitié resterait sous le joug, ou bien que toute l'Italie serait indépendante, mais que le Piémont n'y gagnerait rien, le choix n'aurait pas été douteux. Les Piémontais auraient tous eu une seule voix: *fuori il barbaro*, car les provinces ici étaient encore plus animées que la capitale<sup>2</sup>.

Il est bien possible que l'Empereur n'ait pas pu mieux faire et en ce cas il est fort à plaindre. Nous n'oublions pas qu'il est le seul qui ait agi pour l'Italie et il a fait quelque chose. Ses soldats se sont battus pour nous, comme pour leurs propres foyers. Nous sentons pour eux une vive et profonde reconnaissance. Mais ce trop grandiose programme est là qui écrase tout. Ce n'est pas notre faute.

Nous continuons de cuire ici, ce sont surtout les nuits qui ne

reposent pas. Ton père n'est pas heureusement très sensible à cet inconvenient. Il peut travailler sans trop de fatigue. Ses articles de journaux<sup>3</sup> ont eu un retentissement énorme en Lombardie. A Bergame on les a imprimés par milliers d'exemplaires. On les a distribués au peuple gratis, on les lisait eu public. Enfin, grand enthousiasme. Par contre, des lettres anonymes pleines d'injures. Tant pis pour les auteurs.

Je médite une course de quelques jours à S. Martin, quoiqu'il m'en coûte de remuer par ces chaleurs tropicales, mais je suis inquiète de mon frère, qui sans être malade souffre, physiquement et moralment. Je voudrais bien pouvoir lui être utile, mais on a si peu de prise sur lui. J'ai eu une lettre d'Isabelle, qui était à Trouville, ce qui me fait bien plaisir. Maintenant qu'il n'y a plus rien à faire pour l'Italie, je voudrais bien la marier, je l'espère bien un peu. L'Amis est à Bra, il a d'abord soigné et fermé les yeux au pauvre Malabaila<sup>4</sup>, et comme il est nommé héritier, cela lui donne de l'occupation et lui fera déboursier énormément d'argent. Le prince Poniatowski<sup>5</sup> a acheté tout ce qui restait à Castion, château etc. pour 800 mille francs.

Je te donne carte blanche pour dire ce qui sera convenable à la reine Amélie<sup>6</sup>; tu peux lui dire que son petit-fils est adoré dans son régiment. Il donnait tout ce qu'il avait, officiers et soldats se ressentaient également de ses libéralités.

Il n'y a pas d'espoir pour le Roc, cette année. Le Révérend Mister King devrait aller à Eremo, où il trouverait à qui parler et passer par le Roc et Mont Payen, si le cœur lui en dit. Dis-moi si Binda est vraiment un traître, c'est à dire s'il est à Londres.

Adieu, mon cher fils, je te souhaite beaucoup d'averses. Il n'y a plus personne à Turin, ce qui me charme. Je lis tes lettres à l'Amis qui les médite profondément; j'en ai fait lire une à la marquise Arconati, qui m'a dit « *Pover omo, el se vede ch'el vorrebbe uscir dalla pelle por poter fare qualche cosa* ». Je te conseille de tenir dans ta peau quoique tu veuilles faire. Voilà un papier qu'on a donné à ton père pour toi.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 603-606.

<sup>1</sup> Ai primi di agosto si era aperta a Zurigo la conferenza per la pace e, limitatamente ad alcune questioni, venne ammessa anche una delegazione sarda, guidata dal Des Ambrois e dallo Jocteau.

<sup>2</sup> Ecco come Emanuele commentò questo passo della lettera di Costanza nei *Souvenirs historiques* (nota 1, pp. 605-606): « L'armistice et la paix de Villa-

franca ont été tellement discutés depuis 1859 qu'il est probable que chacun ait formé un jugement. Plusieurs causes peuvent avoir amené ce résultat: L'Empereur paraît avoir été tristement impressionné à Solferino par ces hécatombes de blessés et scènes de carnage des grandes batailles. L'armée française, mal approvisionnée et abattue par des chaleurs intenses, désirait également voir cesser ses souffrances. D'ailleurs les deux armées alliées avaient bientôt vu un manque de cordialité entr'elles. Même les deux cours ne paraissaient pas très-intimes. Vraisemblablement le Roi trouvait-il peu agréable de paraître figurer au second rang, tandis que l'Empereur semblait trouver notre coopération moins active et moins soumise qu'il ne l'aurait espérée en sa qualité de libérateur. Peut-être commençait-on à craindre, au lieu d'un ami utile, de voir surgir un voisin dangereux. Les deux victoires de Magenta et de Solferino, en menaçant au milieu de la journée de se changer en défaites avaient probablement suggéré de tristes éventualités. Enfin, d'après ce que me dit plus tard le maréchal Malakoff en quittant Londres, on avait des données positives annonçant que le moment était venu où la Confédération Germanique allait intervenir par une attaque sur le Rhin contre la France. Le maréchal qui commandait à Strasbourg me dit qu'il n'aurait jamais pu leur opposer qu'un corps de 30 mille hommes, toutes les troupes disponibles étant en Italie. Tous ces motifs réunis, et surtout le dernier, peuvent avoir amené le résultat dont nous pensions avoir à nous plaindre et qui finit par tourner à notre avantage ».

<sup>3</sup> Dopo la disperazione per l'armistizio di Villafranca e per il tradimento di Napoleone, Roberto si batté per la fusione dei ducati della Toscana e delle Romagne col regno sardo e intraprese una campagna giornalistica contro la Santa Sede, che non voleva rassegnarsi alla perdita delle Romagne, e contro i vescovi italiani e francesi che condannavano l'unificazione italiana. Il tono degli scritti è di notevole asprezza: Roberto, nonostante il suo profondo cattolicesimo, distingueva nettamente fra il papa sovrano spirituale e il papa sovrano temporale e — riallacciandosi alla migliore tradizione giurisdizionalistica piemontese e alla più pura tradizione del cattolicesimo liberale francese — auspicava la fine del potere temporale nel quale vedeva il maggior impedimento alla unità d'Italia e al tempo stesso un inutile peso per la libera esplicazione dell'attività pastorale del pontefice. Uno degli articoli più importanti fu *I nostri doveri (Il Diritto)*, a. VI, n. 156, 4 agosto 1859.

<sup>4</sup> Cfr. lett. 546, nota 7.

<sup>5</sup> Il principe Joseph-Michel-François Poniatowski (1816-1873), bisnipote dell'ultimo re di Polonia, aveva fissato la sua dimora a Firenze e ottenuto la cittadinanza toscana. Fu ministro plenipotenziario a Parigi e a Londra.

<sup>6</sup> Maria Amalia di Borbone-Napoli, moglie di re Luigi Filippo d'Orléans, dopo l'abdicazione del sovrano visse in Inghilterra.

548.

Le 8 août 1859

Mon cher fils,

Depuis longtems je guettais une occasion de pouvoir t'écrire à cœur ouvert et voilà l'honnête Gianotti, qui vient m'offrir de porter ma lettre. Il part demain au soir et j'aurais voulu avoir un peu

1720

plus de tems pour entrer dans les détails, mais je ferai ce que je pourrai, devant partir moi-même demain pour S. Martin avec l'Amis, le marquis Gustave et Miss Hart<sup>1</sup>.

Nous sommes bien mécontents de la situation, mon cher fils, et point du tout rassurés sur notre avenir. Napoléon a arrangé les choses de façon à nous tenir complètement sous sa dépendance et nous ne pouvons éviter Scilla qu'en tombant en Charybde. L'Autriche a pour nous une haine, d'autant plus cordiale qu'elle a dû nous céder une belle province, qu'elle ne renoncera de longtems à convoiter. Si nous voulons la garder, il faudra nous soumettre à toutes les exigences françaises et on ne nous les épargnera pas. Nous avons déjà dû avaler de fières couleuvres de la part de nos alliés, et maintenant il paraît que l'Empereur compte nous laisser une bonne quantité de troupes dans le pays, soi-disant à la disposition du Roi. Si c'était en Lombardie, pour sauvegarder ce pays découvert de tous côtés, cela pourrait se comprendre. Mais si, comme on le dit, il s'agit d'occuper Turin, Gênes et Alexandrie, nous ne savons ce que cela veut dire, car le Piémont est le pays le plus tranquille de l'Europe. C'est que l'on se gêne fort peu pour faire acte de suzeraineté.

Depuis l'ouverture des hostilités, où l'Empereur disait « les maréchaux et le Roi de Sardaigne se conformeront à mes instructions », jusqu'à l'époque du *Te Deum* chanté à Milan, à l'occasion duquel Napoléon fit sortir toutes nos troupes de la ville pour qu'il n'y restât que l'armée française, et fit chanter à cette fonction *Domine salvum fac Imperatorem nostrum Napoléonem*, il y a eu une série de procédés plutôt arrogans qu'amicaux. Aussi notre reconnaissance est-elle fort refroidie! Ce qui me fâche, car tout ce qui ressemble à de l'ingratitude me révolte; mais il faut avouer que, si on nous rend service, on le fait de bien mauvaise grâce, et je crois que maintenant on tâchera de paralyser tout le bon vouloir qu'il aurait pour nous dans l'Italie centrale. On ne veut pas que nous devenions assez forts pour être indépendans. Je crains que la France ne veuille jouer avec nous le rôle que l'Autriche jouait dans les Duchés, mais auquel nous nous étions toujours soustraits.

Maintenant, il faut aussi parler de nos misères à nous. Elles sont grandes, mon cher fils, elles sont nombreuses et les plus douloureuses, car d'avoir tort est bien plus humiliant que de subir les injustices d'autrui. J'ai toujours dit que c'était la paix que je redoutais et non la guerre que nous pouvons faire avec honneur, même à côté des Français, et sur cela on ne peut que nous rendre justice.

Mais quand il s'agit d'organiser, d'administrer, de gouverner, nous sommes bien médiocres. Dans notre pays, tout en maugréant contre l'ineptie de maints employés, et même ministres, on va toujours parce que le pli est à l'obéissance et que nous sommes parfaitement débonnaires. Mais les nouveaux venus, quoiqu'ils témoignent d'une grande bonne volonté et que dans leur contentement ils ne demandent qu'à savoir ce qu'on exige d'eux, il ne faudrait cependant pas se faire illusion, ils veulent bien être menés avec fermeté, mais non bêtement et je crains bien que nous ne soyons pas longtems sans que la verve lombarde ne s'éveille à nos dépens.

Il y a Alphonse La Marmora, qui devient tout à fait insupportable. Depuis longtems il dégoûte l'armée, surtout les officiers de notre classe, qui pourtant ont toujours bien fait leur devoir et se faisaient aimer de leurs soldats. Maintenant ce sont les étrangers qu'il maltraite, les volontaires qui se sont enrôlés dans nos régimens, les premiers noms et les plus grandes fortunes de la Lombardie, il les traite comme on ne doit traiter le dernier paysan qui s'est battu pour son pays. Pense ce qu'ils s'en vont dire chez eux et s'ils veulent rester au service, comme ils en avaient l'intention.

Le Ministère ne fait parler de lui ni en bien, ni en mal. On suppose qu'il ne fait rien, je ne sais ce qui en est. Aussitôt la paix signée, on réunira les Chambres. On compte nommer Camille président de la Chambre comme pour le rapprocher du pouvoir.

Ici se présente une difficulté qui n'en sera pas une: c'est que le Roi ne peut guère le souffrir et que la paix lui semblait bonne parce qu'elle le débarrassait de cette espèce de tuteur<sup>2</sup>. Camille lui a fait une scène, un jour, avant la guerre, sur ce que le Roi lui avait dit qu'il avait épousé Rosine, Camille finit par dégomber son dîner à l'instar de Mr Perrin de fatale mémoire. Le Roi effrayé finit par lui avouer qu'il ne l'avait pas épousée et promit de ne pas y songer avant la paix, mais il ne peut plus supporter Cavour. Rattazzi en passera par tout ce que l'on voudra. Il y en a qui disent que c'est un homme sans conviction, capable de renoncer au Statut si l'occasion s'en présente, peut-être le calomnie-t-on parce qu'il est très mal vu.

Le Roi s'est fort discrédité auprès de l'Empereur et de sa cour; on ne s'y gênait pas pour dire toutes sortes de mauvais propos sur Napoléon, et celui-ci trouvait le Roi bien incapable, ne s'entourant que de chenapans, disant tout le mal possible du seul homme d'état qu'il eût et neutralisant le seul général capable de faire quelque chose. Du reste, le combat fini, le Roi n'est pas capable de

parler à un blessé, ni de donner la moindre marque d'intérêt à ses soldats; et tu sais si l'autre se fait faute de tous ces petits moyens de popularité. Ici il n'a pas visité un hôpital, ni lui, ni le ministre de la guerre, cela ne leur passe pas même par la tête. On ne fait aucune politesse aux sommités de l'armée française, qui passent par ici, dont ils se plaignent beaucoup. Enfin, c'est une Béotie des mieux conditionnées. Nous avons le cœur ulcéré et la rougeur nous monte au front bien souvent en voyant comment les choses se passent. Quand même les puissances seraient mieux disposées pour nous, nous sommes découragés par ce qui se passe à l'intérieur.

Ton père se ronge, et puis il a besoin d'agir, de protester, ce qui me met souvent en grand émoi; je tâche de faire l'effet de l'acconit, sans réussir toujours, et je regrette quand je dois m'éloigner, n'étant pas tranquille.

L'Amis n'est pas très édifié de la conduite de l'Angleterre, je te prévien; il dit qu'on a beau lire la Bible et se scandaliser de la moindre récréation le dimanche; mais que tant qu'on proclame la neutralité entre l'iniquité et la justice on n'est pas chrétien. Que l'oppression de l'Italie par l'Autriche est réprouvée par la religion, comme par les principes politiques que professe l'Angleterre; que malgré cela, on ne nous donne que de bonnes paroles; mais s'il s'agit du moindre petit sacrifice, on n'y est plus, et il n'y a que Napoléon qui ait tiré le sabre pour nous aider, sans aucune vue de profit pour la France. Quant à lui, s'il a cru, par le moyen de la gloire militaire, acquérir de la popularité, et affermir sa dynastie, la manière dont il a couronné son expédition ne lui a valu aucun profit, même en France où l'on est très mécontent. Il paraît que ce que lui a coûté Solferino lui a mis devant les yeux la possibilité d'un échec et par suite d'une reculade jusqu'aux Alpes. Cette possibilité et bien d'autres motifs à l'appui ont déterminé tout ce qui s'en est suivi.

Maintenant que j'ai griffonné tout ceci, je vais l'envoyer à cet honnête Gianotti. Je pense que tu feras bien de brûler cette lettre, il vaut mieux que nos misères aient le moins de retentissement possible. Je t'embrasse:

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 607-610.

<sup>1</sup> Miss Hart era governante presso la famiglia Alfieri di Sostegno.

<sup>2</sup> Cavour disse più volte che il sovrano aveva accettato la pace per sbarazzarsi di lui, a causa dei contrasti a proposito della Rosina e degli intrighi

di Rattazzi. « On a perdu l'Italie, mais on s'est débarrassé de moi », scrisse a Villamarina il 22 luglio 1859 (L. FRASSATI, *Cavour e Villamarina*, in *Fondazione C. Cavour, Miscellanea cavouriana*. Scritti di AA.VV., p. 265). E il 13 gennaio 1860, quando stava per tornare al potere, disse al Massari: « Volle l'armistizio per disfarsi di me » (G. MASSARI, *Diario*, p. 466).

549.

Le 20 août 1859

Cher fils,

C'est maintenant le comte Stara, président de la Cour, je crois, de cassation, et Sénateur, qui me demande mes commissions pour Londres. Je crois qu'il s'arrêtera d'abord à Paris; en tous cas, si je découvre qu'il soit longtemps à t'arriver je réécrirai par la Poste. Je ne sais s'il te trouvera à Park Lane, vu les dispositions errantes que tu me marquais; si tu n'y es pas, il se tirera d'affaire avec Corti; si tu le vois, tu pourras en tirer des notions, je crois qu'il est assez bien informé.

Je n'ai rien pu faire pour le Révérend King<sup>1</sup>, j'étais à S. Martin lors de son passage, ils se sont cherchés avec ton père, sans se rencontrer. J'ai donc passé huit jours à S. Martin, où il faisait aussi bien chaud. J'avais été peu contente de mon frère en arrivant, je le trouvais bien affaissé de corps et d'esprit; cependant il avait repris plus de force durant mon séjour et je le laissais avec l'espoir que le fond de sa santé ne fût pas essentiellement menacé. Une lettre de Joséphine, reçue hier par l'Amis, se plaint qu'il est de nouveau plus triste. Je crois qu'il aurait besoin d'avoir auprès de lui quelqu'un avec qui il sympatisât davantage. Le fond de tout cela c'est d'abord les soucis que lui donne Charles, et la perspective de ce qui adviendrait de cette petite famille, s'il venait à manquer lui-même, et vraiment c'est terrifiant. Puis les conditions politiques du pays, qu'il voit toujours en noir. Ensuite cette grande chaleur, qui l'a trouvé déjà mal disposé, puis l'air de S. Martin qui, je crois, lui agace les nerfs, tout cela l'a mis dans un état nerveux et tout le crispe. Joséphine est bien affectueuse, mais elle est aussi bien bavarde, c'est un *cicalio* continuel sur tout, elle se monte, criaillie, décide à tort et à travers, et je voyais bien que cela le mettait dans un état nerveux qui l'oppressait. Moi-même, un soir qu'il était arrivé des messieurs de Turin, ce qui l'avait mise dans un état d'orgasme et de surrexcitation extraordinaire, je ne pus y résister et me retirai dans ma chambre.

1724

J'ai aussi tâché de venir un peu en aide à Miss Hart; elle souffre de l'air et je ne sais si elle pourra durer. Mon frère ne l'agrée guère. La petite ne sympathise pas avec elle et elle est fort découragée. Au fond, c'est une personne sûre et qui a les qualités essentielles; Joséphine tiendrait beaucoup à la garder, malgré quelques idées qui sentent le terroir. Enfin nous avons obtenu qu'on la change de chambre, ce qui lui a fait grand plaisir. Le Marquis Gustave est là à poste fixe et est utile pour tout le monde, car il est très bon quand il a la tête à sa place, il gâte seulement sa fille et les enfans. Je crois qu'Aynard finira par vous retourner, ce qui ne lui sourit guère. Il voudrait plutôt aller à Pétersbourg ou à Constantinople.

Il me semble qu'en Angleterre on apprécie beaucoup la conduite édifiante de l'Italie centrale. Effectivement, on serait difficile si on exigeait plus de calme, d'ordre, de bonne tenue que ces pauvres gens en ont su improviser. Espérons qu'ils sauront persévérer et obtiendront le but qu'ils poursuivent avec tant de bonne volonté. Je crois qu'ils auront de la peine à obtenir l'annexion au Piémont. Ils devraient alors prendre le Prince de Carignan, qui ferait très bien leur affaire.

Il paraît qu'une fois notre Parlement assemblé, on s'arrangera pour ravoir Camille, malgré Sa Majesté et malgré Napoléon qui se soucie peu d'avoir affaire à lui, parce que Camille possède des autographes compromettans, comme aussi les Pepoli<sup>2</sup>, Klapka<sup>3</sup> etc ... Tout cela est un *pastiss* peu ragoûtant.

Nous avons parlé de ton idée de monument<sup>4</sup> avec ton père et l'Amis, et certainement que la chose serait juste et naturelle, mais il faut penser qu'il y a ici une classe de personnes qui ont l'horreur de Camille, qu'ils ne comprennent pas du tout et que dans les petites gens les contributions toujours croissantes est le seul aspect sous lequel ils l'envisagent. L'Amis dit qu'il faudrait tâter la Chambre à cet égard. Comme j'aime à rendre justice à tout le monde, je te dirai que le Ratazzi qu'on m'avait dit devoir passer par tout ce que l'on voudrait en haut lieu, s'oppose aussi à l'avènement de Rosin<sup>5</sup> et qu'il a exigé que l'on n'en parlerait pas avant deux ans. Mais toute cette cour est bien ignoble.

Il paraît qu'une vive et réciproque tendresse règne entre le Roi et les milanais. C'est une véritable lune de miel. Nous ne sommes point jaloux et désirons que l'on continue à faire bon ménage.

Nous ne comprenons pas grand chose au mouvement de troupes. Il semble qu'il y a un tems d'arrêt dans la retraite. On dit, par contre, qu'il y a 200 mille autrichiens dans la Vénétie, le Tyrol etc.

A Zurich on ne paraît pas près de s'entendre. On raconte même qu'il y aurait eu défi de la part de Desambrois<sup>6</sup> à Colloredo<sup>7</sup>, arrangé par Bourqueney<sup>8</sup>. Vers le Mincio personne ne doute que les deux forteresses ne doivent être évacuées, d'après les préparatifs qu'ils voient faire. Je le désire plus que je ne l'espère.

Adieu, cher fils, nous t'embrassons; j'espère que la chaleur s'est mitigée à Londres comme à Turin où elle n'incommode plus.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 610-612; un brano ristampato in L. CHIALA, VI, pp. 431-432.

<sup>1</sup> Il personaggio era stato nominato nella lettera del 7 agosto.

<sup>2</sup> Gioacchino Napoleone Pepoli (1825-1881), patrizio bolognese di idee liberali, nel 1848 combatté contro gli austriaci. Amico di Napoleone III, molto si adoperò per guadagnare l'imperatore dei francesi alla causa italiana. Ministro degli Esteri nelle Romagne liberate nel 1859 e governatore dell'Umbria nel 1860, diede prova di fermezza e acume. Deputato e senatore, fu ministro dell'Agricoltura nel gabinetto Rattazzi nel 1862; fu uno degli artefici della convenzione di settembre per lo sgombero dei francesi da Roma (1864).

<sup>3</sup> Il generale ungherese Gorgy Klapka (1820-1892) combatté durante l'insurrezione antiaustriaca del 1848-49, con la carica di capo di Stato maggiore di una divisione; poi fu in esilio a Londra, a Genova, a Ginevra.

<sup>4</sup> Nella lettera al padre del 15 agosto Emanuele aveva proposto di promuovere una sottoscrizione per raccogliere fondi per innalzare un monumento a Cavour per ricordarne e onorarne « l'activité prodigieuse » e « les talens comme homme d'Etat qui l'ont uni au rang des hommes les plus illustres de ce siècle » (A. COLOMBO, II, pp. 210-211).

<sup>5</sup> Vittorio Emanuele non aveva rinunciato ai suoi progetti matrimoniali con Rosina Vercellana, ma il matrimonio, progettato per l'inverno 1859, ebbe luogo ben dieci anni dopo.

<sup>6</sup> Luigi Francesco Des Ambrois de Nevache, uomo della vecchia guardia carloalbertina e figura di rilievo in Senato, fu scelto per le trattative di pace di Zurigo, per l'ampio prestigio di cui godeva e per la solida competenza di problemi finanziari.

<sup>7</sup> Il ministro russo a Londra, Walsee Franz von Paola Colloredo.

<sup>8</sup> Il barone François-Adolphe di Bourqueney (1799-1869), dal 1853 ministro a Vienna. Ebbe una parte di rilievo nell'attività diplomatica sulla questione d'Oriente e durante la guerra di Crimea, e ancor più nel Congresso di Parigi. Diresse la conferenza di pace di Zurigo.

550.

Le 25 août 1859

Eh bien, cher fils, que dis-tu de ce qui se passe par ici? Trouve-t-on que nous nous conduisons bien en Angleterre? Il me semble que nous faisons de notre mieux en Toscane et dans les Duchés

pour convaincre tout le monde que nous savons ce que nous voulons et que nous le voulons fermement, quoique tranquillement. Je ne conçois pas comment ces Princes dépossédés peuvent conserver l'espoir et le courage de rentrer dans leurs anciens états après tous les beaux complimens qu'on leur fait, et comment eux et leurs anciens sujets pourraient se retrouver les uns en face des autres, excepté sur le terrain du combat. Mais je crois qu'ils ont toute honte bue et qu'ils sont prêts à rentrer quand même on leur cracherait au visage, ce qui figurativement est déjà fait.

Je ne comprends pas non plus quel avantage il peut revenir à l'Autriche en torturant, comme elle fait, cette malheureuse Vénétie qu'elle est parvenue à garder. Je sais bien qu'elle s'y sent détestée. Mais par respect humain elle devrait dissimuler un peu ses vengeances et ne pas se faire *scorgere* vis-à-vis de l'Europe.

On ne se fait pas d'idée de toutes les vexations qu'on invente contre ces malheureux Vénitiens. C'est quelque chose qui révolte et fait pitié. Il n'est pas étonnant d'après cela que ces populations réduites au désespoir tentent puis tous les moyens les plus désespérés de secouer le joug, même sans les chances de réussir. Vraiment il semble impossible qu'un état aussi violent puisse durer. Aussi on espère dans l'excès du mal. On dit que 40 mille âmes émigrent de la Vénétie, ne voulant plus de ce terrible régime. On ne peut guère y songer sans avoir le cœur serré.

Je t'ai envoyé ces jours-ci un *Diritto*<sup>1</sup>, qui contenait un article sur le Frioul. Nous n'avons pas les bras assez longs pour arriver jusque-là. Mais c'est pour faire connaître ce que l'on pense dans ce pays-là.

Je voudrais savoir si tu as le *Diritto*<sup>2</sup> chez toi ou au Club; ton père voulait t'envoyer deux numéros où il y a les conditions actuelles de la Vénétie<sup>3</sup>, mais je suis retenue par mon ignorance de ce fait. Je crois qu'il faudrait avoir ce journal, un peu opposition systématique, mais où il y a beaucoup de choses.

J'ai donné dimanche<sup>4</sup> une lettre au comte Stara, Président d'une cour et sénateur, qui partait pour Paris et Londres. J'ignore quand elle te parviendra. Je te préviens seulement que l'illustre magistrat est d'une parsimonie reconnue, ainsi il ne faudra pas le gêner.

J'ai passé huit jours à S. Martin, où il faisait très chaud, j'avais d'abord été peu contente de mon frère, pendant mon séjour il se releva un peu, maintenant il est ici momentanément et nous le trouvons beaucoup mieux. Mais demain doit arriver Charles, je crains que ce soit un rabat-joie. Les autres allaient assez bien.

Ton père a traversé assez victorieusement cette rude canicule, il ne redoute guère la chaleur, et les nouvelles présentes soutiennent son courage. Maintenant la grande chaleur est passée, on recommence à pouvoir penser et agir c'est tout ce que je demande.

L'Amis, qui a fait avec moi la course de S. Martin, croit qu'après tout, cette paix que nous avons regardée comme désastreuse, pourrait bien nous donner plus que nous n'aurions gagné à la continuation de la guerre et encore la guerre n'assure pas toujours la victoire au même côté. Si nous pouvons obtenir le même résultat sans tuer et estropier tant de monde ce sera tout gain. Nos hôpitaux vont s'amointrissant. Il y a un peu de typhus dans les fiévreux français. On nous a conseillé de ne pas les visiter. Les Piémontais, mieux traités, vont bien.

Voilà Mr King qui revient de Solferino; hier il a laissé sa carte, s'il avait demandé de nous voir nous l'aurions reçu.

J'espère que tu auras pu aller un peu respirer l'air libre et boire des eaux quelconques. Le fruit est bien mûr et abondant cette année.

Les Français sont étonnés de trouver du raisin au mois d'août. Le médecin en chef m'a dit d'en donner aux blessés de préférence à autre chose. J'arrive avec un rub de raisins, que je leur distribue avec des tranches de pain, des cigares et de vieux journeaux qu'ils goûtent beaucoup.

Nous avons perdu, pendant mon absence, notre vieux portier Bertomé, qui était bien cassé. Ton père en a arrêté un autre, dont on donne de bonnes informations; nous verrons. Adieu, cher fils, ton père et l'Amis et le Nocle te disent bien des amitiés. Écris-moi et porte-toi bien surtout, je t'embrasse.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 612-613.

<sup>1</sup> Il *Diritto* di sabato 20 agosto 1859 (a. VI, n. 172) pubblicò un articolo del dottor Pacifico Valussi, segretario dell'Associazione agraria del Friuli, intitolato *Il Friuli, il Veneto e la pace di Villafranca*.

<sup>2</sup> Il *Diritto*, nato come quotidiano della sinistra costituzionale dichiaratamente ostile a Cavour, aveva iniziato le pubblicazioni il 3 aprile 1854; la direzione era affidata ai deputati Depretis, Pareto, Correnti, Valerio. Fino al 1859 ebbe una vita piuttosto travagliata a causa dei dissensi presenti all'interno della sinistra parlamentare (F. DELLA PERUTA, *Giornalismo*, pp. 495 e 499).

<sup>3</sup> Gli articoli su Venezia ai quali si riferisce Costanza sono due articoli anonimi intitolati *Venezia* e *Sentimento pubblico dei veneti*, comparsi rispettivamente sul *Diritto* di sabato 13 agosto (a. VI, n. 165) e martedì 16 agosto 1859 (a. VI, n. 168).

<sup>4</sup> 21 agosto.

Le 28 août 1859

J'ai eu le plaisir de voir hier Panizzi<sup>1</sup>, qui serait vraiment un terrible *farfallone*, s'il entreprenait son *flaying* à travers nos contrées. Il m'a remis ta lettre, qui m'a fait un plaisir que je n'attendais pas en m'annonçant la probabilité d'une petite visite.

C'est singulier que depuis quelque tems, mais surtout dans ces derniers jours, je me préoccupais précisément de cette pensée que tu devrais être souvent embarrassé et gêné d'avoir à t'occuper des intérêts de Pays que tu ne connaissais aucunement. Tu ne connais même plus le Piémont, où tu t'arrêtes si peu quand tu y viens, et toujours pendant la saison de la dispersion, ce qui te rend trop étranger à ton pays ne sachant que ce que les journeaux en disent. Ils disent beaucoup, mais chacun selon le parti dont il est l'organe, ce qui les rend toujours suspects.

Je ne pensais pas que dans le moment il te fût loisible de quitter ton poste. Mais puisque tu crois pouvoir le faire sans inconvénient, tant mieux, j'en ferai volontiers mon petit profit. Il est sûr qu'il est curieux et satisfaisant de voir comment les choses se passent dans des pays qui avaient une assez triste réputation en fait de conduite politique, et de les voir improviser leur régénération avec tant de bon sens, d'union et de persévérance. Grâce soient rendues à la maison de Habsbourg Lorraine, qui a si bien éduqué les populations italiennes à l'indépendance, à force de les faire souffrir sous l'absolutisme inepte et cruel dont ils ne peuvent se départir!

Nous étions de mauvaise humeur ces jours-ci, voyant que Mazzini<sup>2</sup> paraissait vouloir se mêler encore de nos affaires. C'est une insupportable créature destinée à tout gêner, aussi même Garibaldi proteste que s'il le rencontre son affaire est faite; mais il n'est pas facile à prendre. Ce qu'il y a à dire, c'est qu'à moins que l'Italie ne soit abandonnée par tout le monde à ses anciens maîtres, Mazzini n'a pas de chance de réussir. Mais il pourrait compromettre et servir de prétexte.

Un autre événement qui nous contrariait, était que Brofferio eût jugé à propos d'aller prêcher dans les Duchés. Ce qui n'était nullement nécessaire, mais voici ce que vient de conter le professeur Selmi<sup>3</sup>, personne distinguée, qui arrive de Modène et s'est trouvé au *speech*. Dans son discours Brofferio dit au peuple qui l'écoutait: « *Non vi fidate dei principi!* ». Une voix partie de la foule lui répond par un sonore *Vivà Vittorio Emanuele Secondo*<sup>4</sup>, et tout le

peuple de répéter l'acclamation. Depuis lors tout le monde a décidé qu'on surveillerait l'orateur, que tous seraient espions pour l'empêcher de faire des intrigues quelconques. Je voudrais que cela le fît rentrer dans son trou et décourageât Mazzini. Il est vrai que Brofferio, voyant le résultat de son conseil, s'empressa aussi de joindre son acclamation à celle du public.

Maintenant, il est question qu'une députation toscane<sup>5</sup> vienne offrir ce joli grand-duché. C'est un peu embarrassant. On ne voudrait ici ni se compromettre, ni compromettre la Toscane, ni avoir l'air de ne pas apprécier le cadeau, et la manière dont il est présenté. On se conseillera et puis nous verrons. Le Municipio milanais est venu rendre la visite que le nôtre lui avait faite. Tout c'est passé très cordialement et convenablement.

Ce matin, ton père a reçu une petite ovation à la sourdine. Un article de lui a paru sur le *Diritto*<sup>6</sup>, il avait traité surtout à la Toscane. Comme il passait devant le Café National où plusieurs groupes stationnaient, on ôta les chapeaux et tous dirent *bravo* à demi voix. Je suis de ton avis que la Providence trouve bien moyen de faire son œuvre en faisant abstraction des personnes et des choses. Je crois qu'elle voudrait justement nous faire voir que tout lui est bon, la stupidité comme le génie, la mauvaise volonté comme la bonne, tout lui sert pour arriver à ses fins. Pour moi, je regarde avec admiration ce qui se passe, qui est si souvent l'opposé de ce que l'on attendait et des conclusions si loin des premières. Je n'ose rien prévoir, je n'ose rien demander. Seulement que le bon Dieu fasse triompher la justice, sans regarder ce que nous méritons, car même à l'Autriche je ne voudrais rien prendre de ce qui lui appartient légitimement. Mais je ne puis m'empêcher de penser qu'il se passait des choses là et ailleurs que le bon Dieu n'approuvait peut-être pas et alors, quoique je n'aime pas le rôle d'Attila *flagellum Dei*, je laisse que Dieu fasse selon sa sagesse prenant les instrumens qu'il juge bons.

Mon frère est ici momentanément et se porte mieux. Charles est arrivé en bonne santé. Ta lettre était plus satisfaisante et a contenté l'Amis. Si tu viens, tâche de nous prévenir pour que tu trouves tout prêt et que nous allions te chercher à la gare. Je voudrais que tu arrivasses à tems pour jouir d'un spectacle qui va bientôt cesser. Il s'agit de comédies piémontaises<sup>7</sup> qui ont beaucoup de succès. Il y a un excellent acteur et une bonne actrice<sup>8</sup>, ancienne écolière de ton père. Je t'attens pour faire la partie ensemble, car

je ne me suis pas encore donné ce plaisir, mais bien ton père, qui court en ce moment après Panizzi. Adieu, dans l'espérance de nous voir bientôt.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 614-615.

<sup>1</sup> Il 27 agosto era arrivato a Torino Antonio Panizzi, antico patriota ed esule dal 1821, direttore a Londra del British Museum, diretto a Parma e a Modena in missione diplomatica. Il 23 agosto Emanuele aveva informato la madre: «Panizzi, après beaucoup d'incertitudes se met en route et part demain. J'aimerais beaucoup que vous le voyiez, car c'est un de nos meilleurs et plus utiles amis. [...] Il profite d'un petit mois de congé pour parcourir un peu ces pays en ébullition, pour apprendre et enseigner. Il devra être de retour le 29 et pensant qu'il pourra faire grand bien je l'ai fort exhorté à y aller. Mais nécessairement sa visite sera ce qu'on nomme ici *a flying visit*, quoique, si vous voyiez ses dimensions il n'ait pas précisément l'air d'un papillon» (A. COLOMBO, II, p. 211).

<sup>2</sup> Dopo Villafranca, Mazzini aveva pensato che nuovi spazi si aprissero all'iniziativa democratica e guardava alle regioni dell'Italia centrale che si erano date regimi provvisori. La sua nuova strategia della rivoluzione nazionale era imperniata sulla parola d'ordine «al centro mirando al Sud».

<sup>3</sup> Francesco Selmi (1817-1881), profugo a Torino per motivi politici, fu professore di chimica e fisica al collegio Nazionale (1848); entrato in rapporto con Cavour, ricoprì importanti incarichi scientifici e politici. Nel 1854, rientrato nel ducato di Modena con L.C. Farini, fu nominato rettore della locale università e poi responsabile della pubblica istruzione. Dopo la proclamazione del Regno d'Italia, fu richiamato a Torino a capo di una divisione del ministero della Pubblica istruzione e poi come provveditore agli studi. Nel 1867 divenne professore di chimica farmaceutica e tossicologica nell'università di Bologna.

<sup>4</sup> Anche il Massari racconta lo stesso episodio (cfr. *Diario*, p. 350).

<sup>5</sup> Dichiarata decaduta la dinastia lorenese, l'Assemblea toscana, composta in gran parte di moderati, nominò una deputazione incaricata di recarsi a Torino. Il 3 settembre la delegazione toscana presieduta dal conte Ugolino Della Gherardesca presentò solennemente al re il voto per l'annessione.

<sup>6</sup> Sul *Diritto* di domenica 28 agosto 1859 (a. VI, n. 180), comparve un lungo articolo di Roberto d'Azeglio intitolato *Il voto della Toscana*, che toccava con forza i temi dell'italianità e dell'indipendenza.

<sup>7</sup> Durante il 1859 furono rappresentate con molto successo alcune commedie di Federico Garelli (*Guera o pas?*; *La partenssa d'j contingent*; *Margritin'd le violette*); di Luigi Pietracqua (*La famija del solda*; *'L boletin*; *Gigin a bala nen...*); di Gaetano Monticini (*Palestro, Montebello e Magenta*; *Barba Tempesta...*) e di Giuseppe Salussoglia (G. DROVETTI, *Storia del teatro piemontese*, Torino, 1956, pp. 78-79, 81-82).

<sup>8</sup> Quasi tutte le commedie dialettali di maggior successo furono rappresentate dalla compagnia di Giovanni Toselli, che nei primi anni della sua attività era composta da Adelaide Tessero di soli quattordici anni, da sua madre Carolina, da Alberto Cherasco, Antonio Cavalli e G.B. Penna (cfr. G. MICHELOTTI, *Il teatro a Torino*, Torino, 1961, p. 25).

Dimanche 2 septembre 1859

Voilà tes lettres, mon cher fils, pour des journeaux il n'y en a pas du tout. Je te conseille de lire les nôtres. Il y a une lettre de Maxime<sup>1</sup> que je juge inutile de t'envoyer. Je suis charmée que ton voyage ait réussi et que tu te rapproches de nous. Si tu veux qu'on aille te chercher à la gare, dis-nous l'heure que je ne connais pas.

Nous sommes ici toujours dans le même doute et par suite dans le même orgasme, une sorte d'intermittence fatigante, cependant une mauvaise certitude serait encore pis. Le doute n'empêche pas l'espoir de réussite. Fabbrizzi<sup>2</sup> te guète au retour, désirant causer avec toi.

Hier, tandis que ton père était chez lui, il arriva une dépêche de Florence, qui lui disait que vendredi<sup>3</sup> avait lieu dans cette ville l'inauguration de la bannière Sabauda à Pitti, Palazzo vecchio, et partout où il y a des bannières officielles, au nom du Roi *eletto*, avec des applaudissemens et un enthousiasme indicible de la population. Voilà qui est bien, ce me semble. *Cosa fatta capo ha*, voilà ce qu'il faut répéter sans cesse.

J'apprendrai avec beaucoup d'intérêt tes impressions de voyage. Mes relations de la Lombardie ne sont pas toutes pleinement satisfaisantes. Cette population a pris une telle habitude de fronde, qu'elle est devenue une seconde nature. L'entente cordiale serait plus facile avec la Toscane qu'avec les Milanais. Mais il faut avoir patience et tâcher de leur persuader qu'il n'y a pas de Gouvernement parfait, tant que ce seront les hommes qui gouverneront, et si c'étaient des anges je crois que ce serait encore pis, ayant à gouverner des hommes qui n'entendent rien à la perfection.

Jeudi Joséphine est venue dîner à Turin, l'Amis nous a traité chez *Trombetta*, on t'y regrettait; au reste, entre nous, je n'ai pas été émerveillée de la chère [*sic*], malgré les documens écrits de l'Amis.

Je suis bien aise de pouvoir montrer ce soir la lettre à l'Amis, qui ne voulait plus t'entendre nommer et me *strapassait*<sup>4</sup> dès que je voulais présumer quoique ce fut sur ton voyage pour soutenir la conversation défailante. Et maintenant le reste à ton retour. Mes amitiés à ton hôte.

Il nous arrive toutes sortes de commissaires des pays annexés pour mettre nos législations en harmonie avec leurs. Joséphine se proposait de faire ces jours-ci une course à Milan avec son père. En France l'opinion publique nous devient favorable. On est blessé de voir qu'on ait fait tant de bruit pour si peu de chose. J'espère que Napoléon devra aussi compter avec elle. Adieu.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 616-617.

<sup>1</sup> La lettera-articolo scritta da Massimo nell'agosto 1859, dopo gli accordi di Villafranca e in previsione del congresso per la pace, in difesa dei diritti dei Romagnoli, fu pubblicata col titolo *Osservazioni di Massimo d'Azeglio* nel *Risorgimento italiano* di Firenze, n. 13, 24 agosto 1859; fu riprodotta nel supplemento della *Gazzetta di Milano* del 28 agosto 1859, col titolo *Due parole di Massimo d'Azeglio*, e pubblicata anche il 27 agosto 1859 nella *Lombardia*, giornale ufficiale per la pubblicazione degli Atti di Governo e l'inserzione di Atti giudiziari, a. I, n. 73, che la riprese dal *Monitore* di Bologna col titolo originale *Osservazioni di Massimo d'Azeglio*. A Bologna lo scritto fu anche stampato in opuscolo, per i tipi della Tipografia Governativa Volpe e Sassi, s. d.

<sup>2</sup> Giovanni Fabrizzi (1814-1871), dopo la laurea in giurisprudenza, dal 1840 al 1848 cooperò con Giuseppe Montanelli al conseguimento di riforme liberali. Un suo opuscolo *Del sentimento nazionale in Italia. Ragionamento di un Siciliano*, fu stampato a Lione nel 1846. Nel 1847 collaborò al giornale *L'Italia* e nel 1848 partecipò alla guerra contro l'Austria e accompagnò Carlo Matteucci a Milano per trattare col governo provvisorio lombardo. Nel 1859, parteggiando per l'unione della Toscana al Piemonte, poté efficacemente coadiuvare il governo provvisorio toscano, dal quale fu inviato a Torino e a Parigi, in missione. Dopo l'annessione, il 2° collegio di Livorno nella VII legislatura e il 1° collegio di Livorno nella VIII lo elessero loro rappresentante alla Camera in Torino.

<sup>3</sup> 26 agosto.

<sup>4</sup> Piemontese: « strapazzava ».

553.

Lundi, 5 septembre 1859

Je crains bien, mon cher fils, que ton joli programme<sup>1</sup> ne puisse s'effectuer grâce aux complications qui peuvent surgir d'un moment à l'autre. Hélas, c'est comme le programme de Napoléon, il était superbe, mais il est resté incomplet. Dans le doute que tu puisses te mettre en route, je reprends ma plume pour te rendre compte de la venue de la députation toscane<sup>2</sup> parmi nous. C'est samedi à midi qu'elle a eu lieu. J'ai été la voir descendre de l'embarcadère et j'en étais tout près. L'accueil a été magnifique d'enthousiasme. Les rues étaient élégamment pavoisées et la foule énorme sur tout le parcours. La magnifique fontaine vis-à-vis la station faisait un superbe effet. La journée était brillante et la garde nationale nombreuse, figurait parfaitement. La députation toscane avait été reçue à Gênes avec de grandes démonstrations de joie, mais en même temps on avait prévenu les députés qu'ils ne devaient pas s'attendre à une réception si chaleureuse à Turin, les Piémontais étant un peuple froid et calme.

1733

Cela nous servit à merveille, car les arrivans furent d'autant plus frappés de se voir accueillis comme ils le furent. Il n'y avait pas moyen de témoigner davantage à moins de tomber en convulsions. Ces messieurs en étaient si émus qu'ils ne pouvaient retenir leurs larmes et même le député Giorgini<sup>3</sup> se trouva mal. Ce sont des natures très impressionnables d'une fibre très sensible, malheureusement peu propres aux rudes labeurs de la guerre.

Arrivés chez *Trombetta*, où le Muncipe leur avait fait préparer leurs appartemens, place Château, qui était remplie de monde, devint si bruyante qu'ils dûrent paraître au balcon pour remercier. Il n'y en eut qu'un qui put prendre la parole. Les autres étaient étranglés. A trois heures ils furent reçus par le Roi. La réponse du Roi ne contenta pas l'*aspettazione* du public: on l'aurait voulue plus explicite<sup>4</sup>. Pendant quelques heures Turin eut le museau tordu et le bonnet de travers. Puis, quand on a eu tems de la réflexion et de peser les phrases, on se dit qu'il y en avait d'assez satisfaisantes et qu'après tout on ne pouvait peut-être mieux dire. Les Toscans portèrent le même jugement, et après la réponse officielle, le Roi put ajouter de bonnes paroles qui les consolèrent beaucoup. Le soir, il y eut une assez belle illumination. Mais tout le monde est à la campagne et grand nombre de maisons sont fermées.

Dimanche ils dînèrent au ministère et là encore la foule se porta pour les acclamer. Il fallut que le Syndic<sup>5</sup> répondit pour eux, l'émotion les prenant à la gorge. Ce soir, c'est le *Municipio*, qui leur offre un banquet et demain c'est le Parlement. Mercredi ils repartent, une députation milanaise étant venue les inviter à visiter leur ville.

Ton père est du dîner de ce soir et de demain. Il s'est donné bien du mouvement tous ces jours pour combiner toute cette réception, et afin qu'on fit le moins de balourdises possible. Il est fort fêté par tous ces étrangers à cause de ses articles. Nous vivons vraiment dans l'orgasme dans ces momens. La population a une de ses phases de surexcitation, qui pour être peu fréquentes sont d'autant plus significatives. Je regrette bien que tu n'aies jamais eu occasion de voir Turin dans ses momens d'expansion. Ce serait tout nouveau pour toi.

Je suppose que nous allons avoir un de ces jours Parme, Modène, et les autres. Ils feraient bien de se réunir et de se présenter ensemble, autrement je crains que ce soit un peu froid. D'abord la Toscane est le gros et le beau lot, et puis nous n'avions jamais songé à l'avoir, comme elle ne pensait pas à nous. Il a fallu tout ce qui est arrivé dernièrement pour amener cette combinaison. Au

lieu que nous avons toujours espéré les petits duchés. Et puis la Toscane est bien jolie et les Toscans parlent si bien!

L'Amis s'est reveillé de sa somnolence, il est très en train. La semaine passée nous l'avons conduit à la comédie piémontaise, il s'y est fort amusé et te regrettait beaucoup. Il est aussi de deux dîners. Maxime n'a pas paru. On le dit un peu malade à Cannero<sup>6</sup>. Camille est à S. Martin. Il a eu la visite des Toscans non officielle<sup>7</sup>.

Tecchio<sup>8</sup> se meurt d'un vomissement de sang. C'est le malheur de Venise, sa patrie, qui l'a tué. On le regrette beaucoup.

Il y a une chose qui nous a fort blessé. Le maréchal Vaillant<sup>9</sup> a écrit une lettre au Syndic d'Alexandrie<sup>10</sup> pour qu'il eût à préparer dans cette place le logement pour un corps de 12 mille hommes sans en prévenir notre Gouvernement. Cela nous paraît un peu leste. Nos alliés sont fort utiles et très vaillants, nous leurs professons une bien juste reconnaissance, mais il nous semble que les procédés sont toujours de mise entre les gens bien élevés. A Milan on a fort gâté l'armée, ce qui ne vaut rien pour elle, et maintenant elle pèse de tout son poids sur les habitans, qui commencent à trouver les prétentions fort indiscrettes.

Adieu, cher fils, tâche de me dire ce que tu fais; tu vois que je t'en donne l'exemple, je te souhaite de pouvoir sortir de Londres de toute façon. Si tu pouvais venir ce serait d'autant mieux. Nous t'embrassons de cœur.

Il commence à nous arriver beaucoup de Lombards au service d'Autriche, ce sont des hommes superbes, j'en faisais compliment ce matin à un Lodesan de l'hôpital, il me répondit: *sì, sì, se vengono tutti vedrà che cristiani!*

Quasi completamente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 617-620.

<sup>1</sup> Emanuele aveva richiesto un congedo di alcune settimane da trascorrere in Piemonte (cfr. l'annotazione dello stesso Emanuele in *Souvenirs historiques*, p. 617).

<sup>2</sup> Sabato 3 settembre era giunta a Torino, proveniente da Genova, la deputazione toscana, accolta con grande entusiasmo.

<sup>3</sup> Giovanni Battista Giorgini (1818-1908), docente universitario di diritto civile, commerciale, penale e canonico a Pisa e a Siena. Dal 1846 marito di Vittoria Manzoni. Entrò nella vita pubblica nel 1859, come deputato dell'Assemblea toscana. Sulla sua venuta a Torino Massari annotò: « Abbraccio Bista; era 10 anni che non lo vedevo. Era ammalato e quasi svenuto dalla commozione. Mi dice: " siamo in un sogno luminoso, ma sarà sogno? il dubbio è amarissimo. La Toscana ha perduto fiducia nella sua stella: vuol essere parte di un gran tutto. Ero avversissimo all'unione: oggi non veggo altro. L'antica Toscana è disfatta " » (G. MASSARI, *Diario*, p. 353).

<sup>4</sup> Il 4 settembre 1859 la baronessa Olimpia Savio, dopo aver descritto in una lettera al figlio Alfredo, la calorosa accoglienza riservata dalla popolazione di Torino ai toscani, aggiungeva: « Il lato curioso di questo fatto si è che la Deputazione già faceva la sua entrata solenne, mentre il Consiglio dei Ministri stava tuttora deliberando col Re se, per riguardi a Napoleone III e alle altre potenze, si potesse accogliere definitivamente quel plebiscito. La risposta di Vittorio Emanuele alla offerta della bella Provincia addimostra chiaro quanto poco libero arbitrio ci sia lasciato a questo riguardo; gran parte dei governi amici e nemici sono avversissimi alle annessioni dei Ducati, di quello di Toscana in ispecie » (R. RICCI, *Memorie della baronessa Olimpia Savio*, cit., I, p. 274).

<sup>5</sup> Secondo la nota di Emanuele (*Souvenirs historiques*, p. 618), il sindaco di Torino era il conte Augusto Nomis di Cossilla (1815-1881). Probabilmente Emanuele ricordava male, perché il Cossilla fu sindaco nel 1860-1861, mentre nel 1859 era sindaco l'avvocato Giovanni Notta.

<sup>6</sup> Massimo da Cannero, il 13 agosto, aveva informato la moglie Luisa: « Io, non avendo nulla da fare, né volendo servire il ministro Rattazzi, ho chiesto e ottenuto la disponibilità; e me ne sto qui a guardare crescere i fagioli. Non ho altri progetti, per ora » (G. CARCANO, p. 500). E il 29 agosto, con una certa amarezza, aveva confidato a Emanuele: « L'altro giorno nella tua lettera mi dicevi di non star in disparte. Ma non sai che mai i caporioni, trattando le cose d'Italia, che è la sola cosa che conosco bene, m'hanno solamente domandato che cosa me ne pare? » (N. BIANCHI, p. 299).

<sup>7</sup> Secondo il Massari, Cavour non aveva voluto vedere la deputazione toscana per timore di far ingelosire i ministri, ma infine i toscani avevano voluto incontrarlo a tutti i costi, e si erano recati a casa del conte alle 9 di sera, accompagnati dal Massari (*Diario*, p. 354).

<sup>8</sup> Sebastiano Tecchio (cfr. lett. 546, nota 4) contrariamente alle previsioni di Costanza non morì: nel 1866 fu eletto senatore e dal 1876 al 1884 fu presidente del Senato.

<sup>9</sup> Il maresciallo di Francia Jean-Baptiste-Philibert Vaillant (1790-1872), dopo Villafranca fu comandante dell'esercito francese in Lombardia.

<sup>10</sup> Il sindaco di Alessandria, l'avvocato Carlo Aliora.

554.

Vendredi, 14 octobre 1859

Il est bien possible que tu sois sur l'élément liquide dans ce moment, mon cher fils; dans ce cas je désire que la seconde partie de ton voyage se termine avec pas plus de difficulté que la première. Le tems est gris, mais calme, j'espère la mer tranquile.

Hier j'ai voyagé, j'ai été dîner à Massé chez la Valperga et étais de retour chez moi à 6 heures 3/4. Je ne savais pas qu'il fallait changer de convoi à Chivasso et j'ai manqué aller je ne sais où et perdre ma journée fort désagréablement, ce qui m'a causé une impression terrifiante. J'ai été reçue comme le Messie et très bien

1736

traitée. La château de Massé est fort en décadence, mais la situation est toujours belle. Le Roi et Canrobert ont été voir si elle convenait pour deffendre le passage de la Dora; on voulait placer des canons à ses vieilles meurtrières, je crois qu'aux premiers coups toute la barque serait allée dans la rivière.

La journée était superbe, le soleil chaud et l'air élastique, l'appetit en conséquence. J'ai été voir la campagne Serraval qu'on augmente et embellit. On y a fait une façade à la génoise, toute peinte, qui fait un assez bon effet sur le jardin encore bien vert et bien fleuri. On a voulu faire la cour gothique, c'est du gothique peint, heureusement que la pluie l'a barbouillé, ce qui lui donne une *patina*, qui fait un peu d'illusion. On voit que ce sont des *dilettanti*, qui exécutaient toutes les idées qui leur passaient par la tête, mais à tout prendre c'est une assez belle campagne. Il y a une grande émulation entre les Serravaux et les S. Germain, je n'ai pas été chez ces derniers, parce que le tems était court, mais Madeleine qui est allée, est resté émerveillée de leur jardin.

Maintenant, je compte avoir fini mes courses. Lundi<sup>1</sup> j'ai été avec ton père déjeuner chez Jenny. Miséricorde! quelle polémique il nous a fallu subir pendant plus d'une heure, avec le soleil qui dardait dans la chambre, des mouches aussi enragées que Bao; c'était à gagner une congestion cérébrale, ton père n'en pouvait plus, il jura mais un peu tard qu'on ne l'y prendrait plus.

Il s'est passé quelque chose de très laid à Parme<sup>2</sup> et tout le monde lui fait *ciù ciù*; on a fort raison, je crois, que cette pauvre ville en doit être bien honteuse. Je n'aime pas que nous y soyons allés, on dira que nous avons fait l'affaire pour avoir un prétexte d'entrer. Je ne voudrais pas non plus que les français se montrasent si scandalisés, car il nous ont donné de fiers mauvais exemples dans ce genre. Par contre j'approuve que Dabormida soit allé à Paris<sup>3</sup>; à son retour s'il a quelques mesures à prendre, on pensera que c'est combiné avec l'Empereur et on mesurera un peu plus ses propos.

J'ai chargé Ferrero de toutes tes commissions. La caisse qui devait aller par mer est partie, il n'y a pas eu occasion pour l'autre. J'espère que tu recevras les journeaux. G[...]<sup>4</sup> est allé pour la tabathière, le propriétaire n'y était pas. Il y est encore retourné deux fois, et toujours la femme lui a dit qu'elle ne savait pas les intentions de son mari. J'ai dit de surseoir, parce que si on voit de l'empressement à l'avoir on doublera le prix. Si je parviens à l'avoir, je pense la remettre à Greppi<sup>5</sup>, qui m'a dit vouloir venir prendre mes commissions.

L'oncle César est venu en ville, et a été très contrarié de ne plus trouver d'Emmanuels; il est allé à Carrù, d'où je suppose qu'il reviendra aujourd'hui pour retourner à S. Martin. Joséphine est venue aussi, elle comptait aller à Leri, mais ayant retrouvé son oncle ici, elle est retournée à S. Martin. Camille avait un peu de goutte, ce qui ne l'a pas empêché d'écrire une terrible lettre, dit-on, à Farini<sup>6</sup>. On parle d'une belle lettre de Max sur *i casi di Parma*<sup>7</sup>.

Ta petite visite, mon cher fils, quoique bien pressée, nous a bien fait plaisir. Si nous l'avons témoinnée de manière à te satisfaire, tant mieux. Quant on a l'air de venir pour ainsi dire par-dessus le marché, cela me réjouit, parce que cela me laisse l'espoir que la chose puisse se renouveler. J'ai des enfans qui sont des espèces de météores, ils s'évanouissent quand on essaie de les fixer. C'est peu commode.

Ton père toussaille un peu, mais ne va pas trop mal. Il est content de toi, dit qu'il y a du bon en toi, que de tems en tems il voit un sentiment qui le satisfait. Il ne s'agit pas de choses qui nous regardent personnellement. Ce n'est pas moi qui contrarierait son approbation.

Adieu, mon cher fils, j'espère et attens de bonnes nouvelles et t'embrasse.

<sup>1</sup> 10 ottobre.

<sup>2</sup> Il 5 ottobre, a Parma, il colonnello Luigi Anviti già comandante della piazza di Pontremoli, odiatissimo dalla popolazione per la sua durezza contro i liberali durante il dominio borbonico, fu massacrato dalla popolazione inferocita. Anche Massimo raccontò il gravissimo episodio in una lettera a Luigi Torelli del 9 ottobre (C. PAOLI, *Lettere di Massimo d'Azeglio a Giuseppe Torelli*, cit., p. 47).

<sup>3</sup> L'11 ottobre Vittorio Emanuele aveva inviato il Dabormida a Parigi per tentare di chiarire gli intendimenti imperiali sul problema delle annessioni.

<sup>4</sup> Nome illeggibile.

<sup>5</sup> Probabilmente il conte Giuseppe Greppi, dal 1820 marito di Paolina Trotti Bentivoglio, sorella di Costanza Arconati.

<sup>6</sup> L'ultima lettera di Cavour al Farini porta la data del 28 settembre 1859, da Leri, ma non era affatto «terribile». È certo che la lettera cavouriana menzionata non sia mai stata scritta; tuttavia dalle annotazioni di diario del Massari si può intravedere l'origine della voce raccolta da Costanza («dit-on»). Dopo l'uccisione del colonnello Anviti, il 5 ottobre, mentre era assente da Parma il dittatore Farini (e infatti il proclama che stigmatizzava l'atroce fatto fu emanato dall'intendente generale Gaspare Cavallini il 6), il Farini riluttava dal rientrare a Parma, come risulta dalla nota diaristica del Massari: «Farini disse non voler andare per non compromettere la dignità dittatoriale» (G

MASSARI, *Diario*, p. 300). Sempre in quel diario, a proposito dei fatti di Parma, si legge il resoconto di un colloquio del Massari, direttore della *Gazzetta Piemontese*, con Cavour a Torino, il 10 ottobre: «Si parla di Farini: gli dico che oggi gli ho scritto dicendogli che se non agisce con energia (a Parma) ci va della salute comune e della sua reputazione. Mi dice: io gli ho fatto dire lo stesso per mezzo di Bardesono, il quale spero gli ripeterà ciò che gli ho detto. Se egli non va a Parma e non fa atti energici dirò che *c'est le dernier des hommes*: dirò che ebbe dell'energia solo contro i fantasmi. Siamo proprio in male acque» (*ibidem*, p. 389).

<sup>7</sup> L'articolo di Massimo, scritto da Cannero, in data 12 ottobre e pubblicato sulla *Gazzetta Piemontese* di venerdì 14 ottobre 1859 (n. 255), concludeva con ferme parole di indignazione: «Ora dunque, discorso corto: Parma è cagione che la causa italiana abbia la sua fama macchiata, che l'Italia non sia più inviolabile. Pensino Parma e il suo governo a restituire all'Italia fama e inviolabilità. La cosa è ancora possibile, ma non c'è tempo da perdere. Tutto dipende dalla loro condotta. L'Italia aspetta».

555.

Jeudi, 27 octobre 1859

Cher fils,

J'ai été charmée d'apprendre que tu eusses eu une si bonne traversée, et que tu te fusses débarassé de ta fluxion. Maintenant nous changeons de saison, il faut être sur ses gardes. Nous avons un jour de pluie et un jour de soleil, et les jours sereins sont assez froids.

Greppi est parti inopinément, je ne l'ai plus vu. Mais l'homme à la tabathière s'est ravisé, il en demande 45 francs, disant qu'il s'était trompé; je pense qu'il ne la vendra pas et que plus tard on pourra charger une autre personne faisant mine de chercher autre chose et de voir si on veut revenir au premier prix.

Je t'ai induit en erreur sur tes caisses, grâce à ton père qui avait mal compris; c'est celle qui va par terre qui était partie.

Nous avons donc eu les dames Hamilton<sup>1</sup>, elles se sont si peu arrêtées qu'on a pas eu le tems de faire grand chose. Ton père les a accompagnées au palais du Roi et à la galerie d'armes, elles ont eu l'air de beaucoup admirer. Je suis subentrée ensuite, et pour varier je les ai conduites aux Marmotines qu'elles ont paru apprécier. Hier il pleuvait, d'ailleurs elles partaient le soir. Elles sont venues me chercher à l'hôpital divisionnaire, où elles voulaient voir des personnes recommandées; elles m'y ont laissée parmi nos ennemis, mais ils étaient tous hors de combat.

Je finirai ma besogne à l'hôpital le 6. Cela fera juste 6 mois,

mais nous avons le cœur triste de quitter ces pauvres gens qui sont si patients, si sereins, quoique privés de bras et de jambes, tandis que tant de gens, à qui rien ne manque, sont de mauvaise humeur. Je remarquais aussi, ayant l'occasion de les voir de près, que dans nos soldats il y a de belles figures, des yeux vifs, intelligents, des bouches garnies de belles dents blanches et de belles moustaches noires, des physionomies qui promettent de ces quolibets qui vous égaient.

Vraiment les joyusetés de la maison Boyl sont un peu trop bruyantes, Ciccio n'y tient pas, j'espère que Beo portera, où elle ira, un peu de cette gaité qu'on apprécie assez ici dans beaucoup de familles, l'essentiel étant de plaire chez soi.

J'ai reçu, en même tems que la tienne, une lettre de Manuel *nepos*; nous sommes entrés dans une nouvelle phase pour l'affaire Jacopo<sup>2</sup>. Il voudrait bien de nous, mais moyennant 200 mille francs, que Salvator prétend ne pas pouvoir donner. Sur ce, on me demande conseil. Ce n'est pas de conseil qu'il s'agit, mais de 80 mille francs. Je veux bien en donner 30 sans faire de tort à personne, mais je ne saurais faire davantage sans disloquer ma fortune, et Salvator pourrait emprunter le reste pour ne pas perdre une si bonne occasion. J'ai lu la lettre à l'Amis, qui s'est mis dans un étrange colère contre Salvator et comme il m'avait sous la main, c'est moi qui ai été *strapassée*, quoique je n'y pusse rien et fisse de mon mieux. Nous avons le comte Lazzari<sup>3</sup> qui épouse Mlle Bourg-Masin.

Parlons un peu politique pour n'en pas perdre l'habitude. Nous voilà ce matin avec une conspiration à Florence. Poniatowsky<sup>4</sup> est un gredin, voilà qui est convenu. Nos adversaires vont se donner carrière et sur la non-unanimité et sur la répression que l'affaire nécessite. Je vais me tenir *in disparte* pour n'avoir que la contrariété de l'événement, sans l'accompagnement de sottises obligées. Bettino<sup>5</sup>, malgré son nom caressant, n'y ira pas de main morte. Il n'est pas de nature tendre. Nous attendons avec curiosité à connaître les conspirateurs.

A Milan on se plaint, surtout les journeaux, et les nôtres particulièrement. Je le dis et je l'écris *nel mio piccolo*, comment voulez-vous que des personnes qui se respectent, et ont une réputation à garder, puissent briguer des emplois. Ils ne sont qu'à peine nommés que toute sorte de blâmes, de soupçons, d'invectives pleuvent sur elles de tous les côtés. Ce n'est pas encourageant et tout le monde n'a pas une dose de stoïcisme qui le pousse au suicide.

Nous murmurons à voix basse contre l'Angleterre: nous la trou-

vons un peu précieuse ridicule, avec ce congrès qu'elle veut et ne veut pas. Elle dit: point de garanties, point de congrès; nous répondons point de congrès, point de garanties. L'Angleterre ne nous a pas aidé pendant la guerre; si elle ne nous aide pas durant la paix, que ferons nous de ses sympathies. Napoléon nous garantit de l'intervention armée; l'affaire se traitera donc diplomatiquement; que l'Angleterre nous donne du moins sa voix au congrès.

Venons à toi, cher fils, tu as trop pris le minimum dans les éloges que j'ai voulu te donner. Il ne s'ensuit pas, de ce que ton père t'a attribué de bons sentimens dans des occasions et sujets particuliers, que nous ne fussions pas satisfaits de l'ensemble. Du reste, nous sommes tous un peu sobres de démonstrations en famille. Tu fais très bien d'être en garde contre la présomption, un peu de défiance est louable, mais il ne faut pas tomber dans la pusillanimité et le découragement. Quant au mariage, s'il n'y avait plus que les parfaits qui dussent se marier, le monde finirait immédiatement. S'il faut tendre à la perfection, il ne faut l'exiger ni de nous, ni des autres.

Salue Panizzi. J'ai fait la connaissance de Poerio<sup>6</sup> à l'hôpital. Nous t'embrassons avec tes perfections et imperfections, que Dieu t'aide à corriger les unes et augmenter les autres.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 620-621, ma in data 25 ottobre.

<sup>1</sup> Maria Amelie di Baden, duchessa di Hamilton, moglie del duca William.

<sup>2</sup> Non è chiaro per quale motivo Costanza chiami col nome di Jacopo il marchese Emanuele di S. Andrea, pretendente di Isabella.

<sup>3</sup> Il conte Alessandro Lazari (n. 1828), laureato in legge, sposò in seconde nozze Gabriella Valperga di Borgomasino (1842-1917).

<sup>4</sup> Il principe Joseph-Michel-François Poniatowski (cfr. lett. 547, nota 5) nell'autunno del 1859 fu mandato dal Walewski in Toscana per svolgervi una missione ufficiosa in favore della dinastia lorente, che si concluse negativamente.

<sup>5</sup> Il barone Bettino Ricasoli (1809-1880), grande proprietario toscano, fino al 1847 si era dedicato ai suoi possedimenti. Nel luglio di quell'anno aveva fondato con Vincenzo Salvagnoli e Raffaello Lambruschini il giornale *La Patria*, con un programma nazionale. Nel 1848-49 avversò il governo democratico del Guerrazzi e favorì il ritorno del Granduca; ma, disapprovando l'intervento delle truppe austriache, si ritirò a Brolio, ove si dedicò ad attività agricole per tutto il decennio. Nel 1859, fuggito il Granduca, fu ministro dell'Interno nel governo toscano; dittatore dopo Villafranca, fu il vero artefice dell'annessione toscana al regno di Vittorio Emanuele. Fu presidente del Consiglio nel 1861-62 e nel 1866-67.

<sup>6</sup> L'esule napoletano Carlo Poerio (1803-1867). Brillante avvocato liberal-moderato, aveva avuto una parte di primo piano negli avvenimenti che portarono alla concessione della costituzione a Napoli, ed era stato ministro dell'Istruzione nel governo costituzionale e deputato alla Camera napoletana. Oppositore coraggioso alla restaurazione autoritaria di Ferdinando II, nel 1849 fu arrestato e condannato a 24 anni di carcere. Nel gennaio 1859 fu rilasciato per essere deportato in America, riuscì a sbarcare con i suoi compagni in Irlanda, e successivamente tornò in Italia e raggiunse Torino. Favorevole alla politica cavouriana, sedette nel Parlamento italiano dal 1860 sino alla sua morte.

556.

Lundi 14 novembre 1859

Mon cher fils,

Je ne me suis pas empressée de t'écrire la grande nouvelle parce que je savais qu'on te l'avait mandée directement. Enfin nous voilà fixés sur une question<sup>1</sup>, qui me tenait dans l'anxiété depuis des années et cette dernière proposition depuis un an. *Am smiava peui già longa*<sup>2</sup>, disait l'Amis. Maintenant j'ai le cœur en repos. Très heureusement Isabelle n'a pas besoin d'un héros de roman, cet établissement la satisfait et toutes les convenances désirables s'y rencontrent. Je ne le trouve pas joli, mais il est fort présentable, ni beau ni laid, ni grand ni petit, ni vieux ni jeune etc. etc. Il me semble bon et de bon sens, et il s'est fait bien voir partout où il a été. Il me semble qu'on peut dire à Isabelle ce que l'on disait d'une façon assez hasardée à l'*Italia centrale*, que son sort est entre ses mains. Tout le monde approuve ici et on trouve que nous avons attrapé un bon lot. On se réjouit surtout de ce qu'elle se rapproche de moi; quant à cela j'en suis très aise, mais j'avoue que je n'y ai nullement pensé durant toute la négociation, n'étant occupée que de lui trouver un bon gîte n'importe où, mais je trouve que le bon Dieu a très bien arrangé les choses et j'accepte avec gratitude, quoique je n'aie pas besoin de *pussiade*<sup>3</sup> et que je ne me fasse guère d'illusion à certains égards. Ce qui m'était nécessaire était d'être tranquille sur son sort.

Je pensais bien que cet événement intéresserait aussi ta bourse, heureusement que tu as des magasins où puiser. Pour moi je puis dans mon écrin par économie, puisque tu ne me fournis pas d'autres moyens de l'employer. Ton père donne un piano monstre, et nous avons pris pour l'Amis une demi parure de grosses émeraudes.

Ce qui me gêne ma joie, c'est que je viens d'apprendre que mon frère est bien malade; arrivé avant hier de S. Martin, il a été pris

hier au soir d'une grosse fièvre, avec mal de tête et oppression. Le médecin n'y voit pas encore bien clair, difficilement il pourra se dispenser de la saigner. Je ne puis aller le voir aujourd'hui m'étant condamnée moi-même à garder la maison, à cause, d'une douleur de côté, qui m'a fort tourmentée cette nuit avec des crises nerveuses; maintenant c'est passé, mais comme il fait très froid, je n'ose m'y exposer. Joséphine te prie, si on a remis chez toi une robe de popeline à miss Hart, de vouloir bien l'envoyer à Salvator pour qu'Isabelle puisse la porter ici. En payant tous les droits, s'entend.

Les articles de ton père<sup>4</sup> font vraiment un bruit effroyable, et j'en suis toujours très effrayée, craignant le scandale qui peut s'en suivre. Je ne sais si les gens ont besoin d'être flagellés, mais je ne me soucie pas du rôle d'Attila *flagellum Dei*, que les uns louent, que les autres blâment, ce n'est pas l'essentiel pour moi, mais bien que le bon Dieu approuve ce que l'on fait.

Il peut être utile de dire ce que l'on croit la vérité, à ceux qui peuvent en faire leur profit, mais je ne sais s'il est bon de la mettre sous les yeux de tout ce qui lit [*sic*] les journaux maintenant.

Je n'avais pas bien compris que tu voulusses le *Diritto*, il me semble que tu étais peu décidé en fait de journaux piémontais; cette feuille donne une quantité de nouvelles, mais peu officielles, en général on préfère l'*Opinione*. Tu n'as qu'à dire ce que tu veux.

Nous n'avons jamais été plus inquiets que depuis que la paix est signée<sup>5</sup>. Il semble que les complications vont en augmentant, et toutes ces incertitudes ne font qu'animer ceux qui cherchent à pêcher en eau trouble. Et il y en a de deux côtés qui pourraient bien se mettre ensemble pour démolir ce qui existe. L'Empereur s'arrange de manière que lorsqu'il dit une chose on croit que c'est le contraire qu'il veut. Cela produit des tiraillemens peu commodes pour de pauvres gens qui se trouvent faibles et novices. Un jour l'on vous pousse, l'autre jour on vous retient, tantôt on vous trouve timide, et tantôt trop hardis. Comment faire? Il n'y a qu'une chose à dire, c'est que tant qu'il y aura des autrichiens en Italie, l'Italie fermentera et l'Europe ne pourra être tranquille.

S. André partira demain ou après-demain, il paraît fort pressé de finir son affaire. A force de tirer d'un côté et de l'autre nous avons porté la somme à 180 mille. Je donne 30 mille francs, Salvator en ajoute 30 mille. Le marquis cède sur les autres 20 mille et tout le monde est d'accord. Ciccio dit que Salvator est un *priorass*<sup>6</sup> et qu'il a ses 50 mille francs de rente.

Papa remercie Panizzi<sup>7</sup> et prendrait volontiers part à ses *maccheroni* et à son *stuffà*<sup>8</sup>. Notre cuisinier nous quitte et j'en suis bien fâchée: ces derniers tems il nous servait très bien, figure-toi que nous prenons le petit bossu de la marquise d'Arvilars.

Adieu, cher fils, je t'embrasse et espère que la maison ne tombera pas sur toi, vas plutôt te loger au British Museum.

Mardi

Ma lettre ne partant que ce matin, je la rouvre pour te dire que mon frère est beaucoup mieux et ne m'inquiète plus. J'ai parlé à la comtesse D'Aglié de la tabathière; nous verrons si son mari se chargera de cette affaire.

Un brano edito in *Souvenirs historiques*, p. 621.

<sup>1</sup> Finalmente, dopo tante ansie, il matrimonio di Isabella Villamarina e del marchese Emanuele Thaon di S. Andrea andò in porto: le nozze furono celebrate il 10 dicembre 1859.

<sup>2</sup> Piemontese: « mi sembrava poi già lunga ».

<sup>3</sup> Piemontese: « moine, leziosità, smorfie ».

<sup>4</sup> A proposito degli articoli di Roberto cfr. lett. 546, note 5 e 6; lett. 547, nota 3.

<sup>5</sup> A Zurigo i plenipotenziari firmarono i trattati per la pace fra l'Austria e la Francia e l'Austria e il Piemonte il 10 novembre 1859.

<sup>6</sup> Si può leggere *priorass*, forma accrescitiva e scherzosa di priore.

<sup>7</sup> Il 9 novembre, Emanuele aveva scritto al padre per complimentarsi del successo di un suo *Mémoire* e aveva aggiunto anche i complimenti di Antonio Panizzi: « Je joins ici une lettre de Panizzi, qui a désiré vous dire lui-même ce qu'il pense. Il se rasait quand la poste est arrivée et a interrompu cette utile opération jusqu'à ce qu'il a lu tout l'article » (A. COLOMBO, II, p. 232).

<sup>8</sup> Piemontese: « stufato ».

557.

Jeudi 24 novembre 1859

Mon cher fils,

Je suis dans une crise de lettres et de visites qui bouleverse toutes mes habitudes d'ordre et de paresse. Pour les lettres, il me semble avoir épuisé la matière, mais des visites il m'en reste encore joliment, dont je voudrais me deffaire, avant que la saison devienne tout à fait rigoureuse, car nous avons déjà eu une bonne neigée il y a dix jours. En attendant, les événemens se succèdent avec rapi-

1744

dité, soit dans le pays, soit dans la famille. S. André est arrivé à Paris dimanche passé et on dit ici que le mariage se fera dimanche 27. Paola a la scarlatine et Salvator est nommé gouverneur de Milan<sup>1</sup>. On ne m'a rien écrit de tout cela, j'ai tout appris du public. Je suis enchantée de la nomination de Salvator, c'est une honorable manière de sortir d'une fâcheuse position qui me tenait toujours dans l'anxiété. C'est une bonne et belle place, un poste de confiance, et un affaire lucrative; en même tems je crois qu'il aura à peu près les mêmes émolumens qu'à Paris, avec le secrétaire de moins à pourvoir et un beau palais à habiter, fourni de tout, meubles, linge, argenterie, porcelaines, cristaux etc. De plus il n'a plus le regret de se séparer d'Isabelle, qui pourra faire une galerie de Turin à Milan. Ce que je ne sais pas, c'est ce que devient Emmanuel au milieu de tout ce cathaclysme. Ce sera peut-être là la partie douloureuse et embarrassante, à moins qu'il ne suive son père, ce qui serait peut-être le mieux. Cette nomination a été très approuvée ici et très bien reçue à Milan. Beaucoup de lombards ont vu Salvator à Paris, y ont été bien traités et savent comment il s'y tenait. Sa position précédente les flatte et puis ils craignaient de voir arriver quelque *Maccaron*. Enfin, je crois qu'il y pourra réussir mieux qu'ailleurs.

Jacopo<sup>2</sup> est parti d'ici, aussi empressé que cela pouvait convenir à son âge et à son caractère posé. Il se montrait plein d'égards pour moi et je le lui rendais en intérêt. Isabelle l'attendait avec empressement. Ce mariage lui est tout à fait sympathique, j'espère qu'ils s'entendront. J'ai vu la maison, qui est toute en construction, hormis trois chambres qu'Isabelle occupera provisoirement. Je crois qu'il lui faudra du tems avant qu'elle ait mis un peu d'ordre et de propreté dans sa demeure, cela m'a paru comme une étable d'Augias, mais c'est une occupation comme une autre. D'après les changemens survenus chez son père, je ne serais pas étonnée que la fonction et le départ de Paris en fussent précipités et je tâche que mon trousseau aille de pair. Les cadeaux l'attendront probablement ici.

L'histoire de la maison Alfieri est beaucoup moins satisfaisante. Charles a été appelé comme premier secrétaire par Boncompagni et non seulement il s'est empressé d'entrer par cette brèche, mais il veut emmener femme et enfans. Je ne sais comment mon frère supportera son isolement. Ce ne sont pas les grands, mais les petits qui lui manqueront. Il est sûr que cette maison va être horriblement vuide et triste. Il compte renoncer à la présidence du Sénat. L'Amis disait toujours que maintenant que de nouveaux sénateurs allaient arriver, il fallait que le président ouvrit sa maison et reçut tous ces pères conscrits; cela lui souriait fort peu et surtout étant seul.

Maintenant je ne sais qui on trouvera qui puisse le faire, à moins qu'on ne nous donne un président lombard. On dit beaucoup de bien du gouverneur D'Aida<sup>3</sup>, qui ne demande qu'à recevoir du monde, et a pris appartement à l'hôtel Rora, vis-à-vis l'embarcadère, 18 mille francs de loyer. Je voudrais bien que Catherine ne débuta pas à Milan avec son *capel de preive*<sup>4</sup>; ils sont caustiques les lombards!

L'affaire Boncompagni<sup>5</sup> a été assez épineuse, on a un peu tortu le museau en Toscane, mais on a fini par comprendre que nous faisons tout ce que nous pouvions et maintenant on est content et disposé à le bien recevoir.

Charles part aujourd'hui pour Bologne et Florence, sa femme ira un peu plus tard. Je t'envoie le papier de Mr Masenza, tu verras s'il y a quelque parti à en tirer. Redis-moi à qui je dois faire parvenir la supplique de Buisson<sup>6</sup>; tant de choses me passent par la tête que je n'ai plus les idées claires. Rappelle-toi que tu dois m'envoyer des petites coquilles pour le vieux vuide poche. Trouves-tu des tasses pour compléter mon service? Le saxe est sous clef. Nous n'allons pas mal, quoique j'aie souvent un peu de douleur au côté, je pense que ce sera rhumatismes.

A propos de rhumatisme, j'ai été hier chez la marquise D'Arvilars, qui m'avait fait faire de très obligeantes félicitations; je l'ai trouvée sensiblement détériorée, mais toujours fort aimable.

Adieu, cher fils, je t'embrasse. Qu'Albion ne nous reproche pas d'être timides<sup>7</sup>, elle qui n'ose pas même permettre une souscription pour nous procurer des armes. Ce sera prudence si on veut, mais nous, si faibles, nous avons bien le droit aussi et le devoir d'être prudents. Adieu et bonjour [à] Panizzi.

<sup>1</sup> L'annotazione del Massari nel diario, il 22 novembre, rivela una reazione di scontento del Villamarina alla nomina a governatore a Milano: « Quoiqu'il m'en coûte, j'accepte: vous savez que je ne me refuse jamais à servir le Roi » (*Diario*, p. 423).

<sup>2</sup> Cfr. lett. 555, nota 2.

<sup>3</sup> Nell'autografo è scritto chiaramente D'Aida; in realtà si trattava del marchese Carlo D'Adda (1816-1900), uno dei più illustri rappresentanti dell'aristocrazia milanese, che dopo la guerra del 1859 era stato nominato governatore della provincia di Torino, quasi a sottolineare, o auspicare, la fine di ogni campanilismo.

<sup>4</sup> Piemontese: « cappello da prete ».

<sup>5</sup> Carlo Bon Compagni di Mombelló, commissario di Vittorio Emanuele II in Toscana durante la guerra del '59, sostenne il partito favorevole all'annessione. Fu poi nominato suo rappresentante dal principe Eugenio di Carignano,

che fra il 6 e il 9 novembre era stato eletto reggente dalle assemblee dell'Italia centrale.

<sup>6</sup> Antoine-Marie-Georgette de Buisson, capitano di fregata francese, ufficiale di ordinanza del principe Gerolamo Bonaparte.

<sup>7</sup> Il 7 novembre Emanuele aveva scritto alla madre: « Il me semble qu'à Turin on n'est pas trop rassuré sur la marche des événemens et qu'on craint également les naufrages. En général ici on nous trouve un peu timides et risquant par là de perdre les occasions propices » (A. COLOMBO, II, p. 232).

558.

Lundi, 5 décembre 1859

Cher fils,

Je ne doutais pas qu'il ne fût triste pour toi de voir mourir ce pauvre Lajatico<sup>1</sup>, comme il devait l'être terriblement pour lui de finir en terre étrangère où il n'était que temporairement, loin de tous les siens et même séparé de ses amis par le genre de sa maladie. Il sera regretté chez lui comme homme capable et dévoué, qui pouvait encore servir utilement. Quant à toi, tu as été bien duement vacciné, aussi tu vois que tu traverses bien des épidémies sans rien attrapper. Je crois que, lorsque l'opération est consciencieusement faite, elle suffit pour toute la vie, mais il est difficile de s'en assurer et maintenant on commence à soupçonner qu'au lieu du vrai virus on vous insinue je ne sais quelle horreur dans le sang, ce qui est très peu rassurant.

Tu vas avoir, pour faire diversion, les mariés qui, d'après mes notions indirectes, doivent faire le mariage samedi<sup>2</sup> et partir dimanche pour Londres. C'est un moment mal choisi pour voir l'Angleterre; pourtant je suis bien aise que S. André fasse cette galanterie à sa femme, car maintenant qu'elle n'aura plus à aller chercher son père à Paris, elle aurait plus difficilement l'occasion de faire ce voyage et elle aura toujours vu Londres. La feras-tu voir à Lady Palmerston comme type national? Elle est très bonne à montrer. Je voudrais même qu'elle séduisît Mylord, qui ne la séduirait pas.

Tu me diras puis tes impressions sur ce couple; pour le moment ils me paraissent convenablement empressés et le Jacopo est très persuadé que Isabelle sera heureuse avec lui; elle partage cette opinion et c'est déjà très bien commencé; il me semble qu'il a intention de laisser beaucoup arbitrer sa femme, et je crois qu'elle ne s'en fera pas faute, pourvu qu'elle sache s'y prendre et n'en abuse pas; ce sera très bon de l'occuper de sa maison où elle aura assez à faire, pour y mettre un peu d'ordre et de propreté.

Salvator est attendu à Milan bras ouverts, on est enchanté, flatté qu'il quitte Paris pour la Lombardie, ne sachant pas le dessous des cartes. J'espère qu'il y réussira, si les difficultés devenaient trop fortes, il se retirerait volontairement et l'honneur serait sauf.

Désambrois<sup>3</sup> part après-demain et emporte nos cadeaux. Si je trouve le moment, je lui donnerai encore une lettre pour toi qu'Isabelle t'apportera.

Il me semble que nous voulons que Camille aille au Congrès<sup>4</sup> et que les difficultés qui s'y opposaient se trouvent aplanies. Nous serons en de très bonnes mains et nous aurons fait tout ce qu'il y avait à faire pour réussir.

La question la plus difficile est celle de la Romagne. On voudrait qu'elle se contentât d'institutions auxquelles on ne se fie pas. Les Romagnols sont les plus enragés contre leur ancien Gouvernement. D'ailleurs, gens hardis, déterminés, si on les livre à Antonelli il y aura toute sorte de massacres et une guerre d'extermination. J'ai vu des Romagnols aux hôpitaux, ce sont de fiers soldats. Un, entr'autres, avait perdu un œil et un bras à la bataille et ne regrettait que de ne pouvoir recommencer. Je l'aimais beaucoup, lui et ses compagnons de chambre, tous romagnols et mutilés. Je sortais de là les larmes aux yeux de voir tant d'énergie et de dévouement. Qu'on y songe.

Tu sais que je n'ai jamais convoité les légations. Mais c'est dans leur intérêt que je plaide leur cause. Pour nous ce que nous voudrions c'est la Vénétie, avec Parme et Plaisance, et nous serions contents dans cette Vénétie si torturée, qui crie sans cesse après nous comme les mendiants des rues, qui émigre en masse. Elle trouve encore moyen, au milieu de ses tortures, d'inventer toutes sortes de niches contre ses persécuteurs, choses qui font rire et pleurer en même tems. Rien ne peut émousser le *schiribizzo* italien.

Je t'enverrai les journaux, mais je te préviens que nous sommes mécontents du *Diritto* et que nous allons le laisser. C'est trop un journal des bachi-bouzouck que nous trouvons compromettant.

Je suis fâchée qu'il n'y ait plus de tasses pour moi, ne pourrait-on pas avoir quelque chose d'approchant, qui pût passer sans être tout à fait de même!

Et maintenant adieu à la hâte, je reprendrais peut-être la plume bientôt.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, p. 623; alcune righe ristampate in L. CHIALA, VI, p. 496.

<sup>1</sup> Il marchese fiorentino don Neri Corsini di Lajatico (n. 1805), fratello del principe Tommaso Corsini, deputato all'Assemblea toscana e inviato del Governo toscano come suo rappresentante a Londra, vi era morto il 1° dicembre 1859, probabilmente di vaiolo.

<sup>2</sup> Cfr. lett. 556, nota 1.

<sup>3</sup> Il 7 dicembre il senatore Luigi Des Ambrois partì da Torino per Parigi per assumervi l'ufficio di ministro plenipotenziario, in sostituzione di Salvatore Villamarina.

<sup>4</sup> Dopo il trattato di pace di Zurigo, il ministero La Marmora-Rattazzi dovette affrontare il problema della nomina di Cavour a plenipotenziario sardo al congresso proposto dalle grandi potenze per stabilire l'assetto dell'Italia: l'opinione pubblica in Piemonte e nell'Italia centrale sosteneva accanitamente la nomina, cui erano invece contrari, in modo ambiguo, ma sostanzialmente intransigente, Vittorio Emanuele II e Rattazzi. La questione si trascinò per oltre un mese e la nomina ufficiale fu ritardata fino al 25 dicembre.

559.

Lundi, 5 décembre 1859

Je reprends la plume, comme je te disais ce matin, mon cher fils, pour donner une lettre à Désambrois qu'Isabelle te portera, selon toute apparence.

Je veux te parler des tristes événements de la maison Alfieri sans passer par la poste. Tu sais que Boncompagni, d'après la proposition de Rattazzi, avait consenti à prendre Charles pour secrétaire. Et c'était une grande débonnairété, car l'an dernier Charles n'avait pas cessé de déblatérer contre Boncompagni en Toscane. A peine Charles fut-il prévenu de ce projet par Boncompagni, qu'il se hâta de partir pour l'Italie centrale, sans que personne l'en eût prié<sup>1</sup>. Il passe à Modène, Bologne, se rend à Florence et là, à peine arrivé, il se ligue avec Malenchini et Montanelli<sup>2</sup> et se met à intriguer contre Riccasoli. Ce qui naturellement fut de suite découvert par les intéressés et Riccasoli, venant ici, dit qu'il ne veut plus Charles à Florence, qu'on le rappelle ou qu'il le fera partir de mauvaise grâce. Les Toscans, qui sont ici, sont furieux d'avoir été ainsi attrapés. Camille vient en parler à Joséphine qui venait de recevoir une dépêche de son mari qui lui enjoignait d'aller immédiatement le rejoindre; elle lui répond qu'elle ne peut pas lui obéir, parce que lui-même va être rappelé, et qu'il n'a qu'à revenir lui-même pour éviter plus de désagrément.

Camille lui écrit par la poste dans le même sens. Celui-ci va chez Dabormida et lui montre une lettre de Charles lui disant que

Riccasoli était l'homme du moment, qu'il faisait très bien ce qu'il y avait à faire, qu'il fallait avoir confiance en lui etc., c'était pour adoucir les Toscans qu'il croyait peut-être mal informés. Dabormida lit, et lui montre ensuite une lettre venue à Ratazzi par le même courrier, où Charles disait tout le contraire et demandait le pouvoir d'agir se faisant fort en trois jours de faire tomber Riccasoli. Il n'y avait plus rien à dire, il n'y avait plus qu'à employer tous les moyens pour le tirer de là, avant que sa position ne devînt plus mauvaise. Son père lui expédia une dépêche très pressante, quoiqu'il eût peu de confiance en son efficacité. Charles ne donnait plus signe de vie, excepté une lettre reçue par le cocher hier au soir, où il lui était enjoint de partir immédiatement avec chevaux et voiture, même quand sa femme ne partirait pas. Qu'enfin il était le maître et quand il donnait un ordre il voulait être obéi. Or, il n'est le maître de rien du tout, puisqu'il ni paie, ni n'achète. Mais il avait de la même façon ordonné à sa femme d'emporter le linge et l'argenterie.

Hier au soir l'Amis en reçut une lettre: c'était après la première dépêche reçue de sa femme, il dit qu'il ne veut point partir, que n'étant point employé il n'est pas rappelable, que sa femme ait à le rejoindre sur le champ, autrement qu'il se sépare d'elle, qu'il ne la reverra jamais etc. Il n'y a qu'une chose à dire: c'est qu'il est complètement fou, mais c'est une folie bien incommode, et bien triste pour sa famille qu'il met au désespoir.

Maintenant nous verrons si le télégramme de son père, la lettre de Camille obtiendront quelque chose. On voit si on peut lui faire arriver un ordre du ministère, sans savoir si on réussira à lui sauver une triste figure, mais je ne serais pas très étonnée que cela l'amusât d'être accompagné à la frontière par les carabiniers, qu'il crût que cela lui donna du relief et de l'importance.

Tu vois, mon cher fils, quelles tribulations sont tombées sur notre pauvre famille; nous avons bien besoin que la Providence vienne à notre secours, car cette mauvaise tête nous donne toujours de nouveaux chagrins et nulle sécurité pour l'avenir. Mon frère se désespère, car il pense que s'il venait à manquer il n'aurait aucun moyen de mettre sa femme et ses enfans à l'abri de ses folies.

Pour passer à un thème plus satisfaisant, je te dirai que ton père vient d'avoir la visite de Fabrizzi<sup>3</sup> et Fornetti<sup>4</sup>, qui lui ont dit que tout était aplani entre nos deux gouvernement, qu'on était parfaitement d'accord et contens et Boncompagni partait demain pour la Toscane. Tu le sauras, je pense, déjà puisque tu n'auras ma lettre que dans huit jours, mais n'importe, les bonnes nouvelles peuvent se redire.

Joséphine n'a reçu ni popeline, ni manteau, je lui ai fait ta commission. Je m'étonne toujours du courage et de l'énergie de cette femme, elle ne dort pas, ne mange pas, mais elle [est] toujours prête à agir, rien ne l'abat.

Maintenant que tu as lu *De lamentatione*, je t'embrasse, donne-moi des nouvelles de ta vaccine.

<sup>1</sup> Il comportamento intrigante di Carlo Alfieri a Firenze è ripetutamente riferito nelle pagine diaristiche del Massari (cfr. *Diario*, pp. 429, 431, 433-434).

<sup>2</sup> Lo scrittore e uomo politico Giuseppe Montanelli (1813-1862), collaboratore fin dagli anni della giovinezza di prestigiose riviste come l'*Antologia* di Vieusseux e il *Giornale Pisano*. Nel 1840, professore di diritto patrio e commerciale nell'Università di Pisa, divenne figura di primo piano nel movimento nazionale toscano. Aderì con entusiasmo al programma neoguelfo di Gioberti e fu ispiratore di una vivace stampa clandestina per l'introduzione di riforme liberali nel granducato. Convinto fautore della necessità del confronto armato con l'Austria, partecipò alla prima guerra d'indipendenza col battaglione universitario toscano. Tornato in Toscana nel settembre 1848, sostenne l'immediata ripresa della guerra contro l'Austria. A capo del governo provvisorio toscano, col Guerrazzi, dopo la fuga di Leopoldo II, si batté per la proclamazione della repubblica toscana e la sua unificazione con quella romana. A causa di contrasti col Guerrazzi, accettò una missione diplomatica in Francia, vanificata dalla restaurazione granducale. Dopo dieci anni di esilio, tornò in Italia nel 1859 per partecipare alla 2ª guerra d'indipendenza, combattendo nei Cacciatori delle Alpi. Eletto nell'Assemblea toscana, in un primo tempo, per i suoi ideali federalistici, si oppose all'immediata annessione al Piemonte e non intervenne nell'assemblea nella quale era all'ordine del giorno la questione dell'annessione al Piemonte. Nel 1862, poco prima di morire, fu eletto deputato al parlamento nazionale.

<sup>3</sup> Cfr. lett. 552, nota 2.

<sup>4</sup> Tommaso Fornetti.

560.

Mardi 6 décembre 1859

Voici ma troisième lettre depuis hier, cher fils, mais comme elle ne te coûtera rien, je ne m'en fais pas scrupule. C'est qu'il ne faut calomnier personne, même Charles, qui se calomnie bien assez de lui-même.

L'affaire des deux lettres<sup>1</sup> a été vérifiée, on les a eues sous les yeux à la maison Alfieri, et elles étaient à peu près identiques, assez louangeuses sur le pouvoir actuel, enfin de ces lettres comme en écrivent les correspondans des journaux, partant peu significantes. Comme ce qu'on reprochait était une vraie *canaïada*<sup>2</sup>, on a été soulagé d'ap-

prendre qu'il ne s'en fût pas rendu coupable. Restent les autres méfaits dont on l'accusait là-bas, que nous ne sommes pas en état de juger avec connaissance de cause: ce sont des rapports de police, qui ont manqué le faire mettre dehors brutalement, et je crois qu'il doit son salut à la considération que l'on a pour son père. Les Toscans d'ici sont furieux; cependant le débonnaire Boncompagni ne désespère pas d'arranger encore les affaires malgré le Roi, qui lui en a fait des reproches. Mais s'il reste, il faut que sa femme parte, car c'est une véritable monomanie qu'il a de vouloir représenter là-bas. Hier on a reçu trois lettres de lui et c'est toujours la même chanson.

Il est vrai qu'il n'avait encore reçu ni la lettre de son oncle, ni la dépêche de son père, mais il sera bien difficile de le persuader de déguerpir. Au fait, je conçois qu'il est fort désagréable de revenir ici après ce fiasco, mais il trouvera moyen d'en rejeter la faute sur ceux qui n'en peuvent de rien. Personne ne veut de lui, craignant ses indiscretions, je ne sais ce qu'il deviendra. Sa femme est dégrisée sur les agrémens de cette position, elle craint de se trouver enveloppée dans quelque fâcheuse situation. Enfin, pour le moment on était un peu soulagé, quand même tout serait perdu hors l'honneur, il faudrait se consoler.

Nous avons eu ces jours passés pluie et neige, maintenant le tems est superbe, mais sec; j'espère que la mer sera plus pacifique. Nos voyageurs<sup>3</sup> feraient peut-être bien de la prendre pour revenir ici, on dit les routes de la Maurienne détestables. J'ai fini ma rude besogne de rendre les visites, j'espère rentrer présentement dans mon état normal et sortir le moins possible pour ne plus attraper de *bronchite* comme l'an passé.

L'Amis commence à craindre ce que je soupçonnais depuis quelque tems, qu'il pourrait bien y avoir un royaume de l'Italie centrale et n'être pas pour nous. Si on s'en rapportait vraiment au vœu de ces pays-là, on nous les donnerait car ils sentent le besoin d'être unis à un état organisé et militaire. Pour la Toscane, c'est plutôt un mariage de convenance que d'inclination, mais elle comprend que c'est par nous qu'elle trouvera des garanties d'indépendance et de stabilité. Nous avons tous besoin d'être assez forts, non pour offenser, mais pour nous défendre et nous faire respecter. Mais je crains que ce soit précisément ce que nos amis ne veulent pas, mais bien de nous avoir toujours à leur merci. Nous voudrions bien que L[ord] P[almerston] allât au congrès; nous craignons que les autres soient trop bénins. Cavour plaidera bien la cause<sup>4</sup> et Desambrois<sup>5</sup>,

moins impétueux, a une fermeté calme qui a son utilité. Mais nous aurions besoin d'être encore soutenus de la voix *autorevole* de l'Angleterre. Si elle ne nous a pas délivrés des Autrichiens, qu'elle nous délivre des Français, et elle aura bien mérité de l'Italie. Amen, je t'embrasse toujours.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, p. 623, con la data 5 dicembre.

<sup>1</sup> Cfr. lett. 559, nota 1. Durissimi i giudizi sul contegno di Carlo Alfieri: Massari annotò il 3 dicembre: « Il Re ha detto a Rattazzi di ordinare a Boncompagni di disfarsi di quel buffone »; il 5 dicembre: « Viene a trovarmi l'ottimo marchese Cesare Alfieri. È commosso per suo figlio: poveretto, mi ha fatto proprio pena. Me ne ha parlato come di vera sciagura ». E il 6 dicembre: « Più tardi veggio Lisio: parliamo dei dolori del povero marchese Alfieri. Non pare che fra le due lettere del Carlo ci sia la contraddizione flagrante, di cui si è parlato » (cfr. G. MASSARI, *Diario*, pp. 431, 433 e 434).

<sup>2</sup> Piemontese: « canagliata ».

<sup>3</sup> I neo sposi Isabella Villamarina e Emanuele Thaon di S. Andrea (cfr. lett. 556, nota 1).

<sup>4</sup> Cfr. lett. 558, nota 4.

<sup>5</sup> Le lettere d'invito alle potenze per la riunione del Congresso europeo per le cose d'Italia erano partite da Parigi il giorno 29 novembre, ma la questione della nomina del Cavour a rappresentante sardo al congresso tardò ancora a risolversi. Il nuovo ambasciatore a Parigi, Des Ambrois, non aveva ancora ottenuto da Napoleone l'assenso richiesto dal governo di Torino e solo il 22 dicembre il re convocò Cavour, ancora a Leri, per comunicargli la nomina (cfr. R. ROMEO, *Cavour*, cit., III, p. 656).

561.

Le 14 décembre 1859

Tu es un brave homme, toi au moins, d'avoir trouvé un moment pour m'écrire, je ne savais plus rien de rien et m'étais réduite aux bruits qui circulaient par la ville, venant des Boyl et Rignon, toujours mieux informés de ce qui se passait à la légation. Pour moi, je prenais patience sans m'étonner, sachant à qui j'avais affaire, mais tout le monde venait aux informations et était très scandalisé de me trouver sans nouvelles. Je ne leur disais pas ce que je pensais, que ces gens-là n'arrivent que lorsqu'ils ont besoin de moi, qu'ils m'exploitent plutôt qu'ils ne me ménagent. C'est plus franc.

Au reste, je ne leur en veux pas et suis toujours portée à leur rendre service quand l'occasion s'en présentera. Mais pour des illusions je ne m'en suis jamais faites. Je n'ai jamais été gâtée par personne, ce qui fait que je me contente de peu. J'avais besoin pour

1753

ma tranquillité de voir cette enfant<sup>1</sup> dans une bonne niche, j'ai obtenu cela et m'inquiète peu du reste.

Personne n'a dit mot de mon cadeau, toi-même l'as oublié, je pense pourtant que Désambrois ne l'a pas confisqué à son profit. Je pourrais dire comme pauvre Ratin à Charles: *Cosa as dislo, monsu?*<sup>2</sup>, mais je ne dirai pas même cela. A moins qu'Isabelle ne dise comme sa grande mère: *solamente questo mi date?* Je voudrais qu'elle remerciât Ciccio, qui prend moins philosophiquement que moi le manque de procédé, un beau jour il se mariera et on sera attrapé.

Je suis étonnée qu'on ait critiqué son cadeau: nous l'avions trouvé fort joli, il est possible que cette mode soit déjà passée à Paris, ou que l'on n'ait pas apprécié le style *medioevo*; qu'en penses-tu?

Je suis charmée que ton nécessaire ait eu tant de succès et regrette le *dissesto* de tes finances. J'espère que les tourtereaux auront une bonne lune de miel et qu'elle se prolongera indéfiniment. Ici, on dit qu'Isabelle conduira son époux par le nez et l'Amis se fâche, il a raison, ce sont choses qui peuvent se faire et ne doivent pas se dire. Cela arrivera par la force des choses, si l'un est irrésolu et que l'autre soit résolue, mais il est plus qu'inutile d'en faire la remarque. La résolution de passer le mois de janvier à Paris m'étonne et paraîtrait contredire le soupçon que tu as émis sur la parsimonie; au reste Isabelle pourrait bien partager cette tendance. Depuis que nous voyons tout le monde se ruiner chez nous, nous avons appris à estimer les avars.

L'affaire de Charles<sup>3</sup> a toujours été en s'amointrissant; quant à lui, il en est fort étonné et ne comprend pas de quoi on l'accuse; en attendant on l'a envoyé à Bologne, reste à vérifier si les griefs des Toscans sont fondés, pour cela il faudrait que Boncompagni allât à Florence et il me semble qu'il n'est guère pressé d'aller prendre une position si mal définie, de façon que la mission de Charles pourrait se résoudre d'une façon très naturelle. En attendant, Joséphine ne remue pas et c'est autant de gagné.

On s'occupe, dans tous les états occupés ou annexés, des élections administratives, c'est la grande question à l'ordre du jour. Ensuite de savoir si Cavour ira au congrès. On croit que ce sont les conditions<sup>4</sup> qu'il fait ici qui retardent la décision.

Puisque la vaccine n'a pas pris, c'est que tu n'en avais aucun besoin. Il est possible maintenant qu'il ne se fait plus lieu à la transpiration, cette petite irritation au bras te soit utile. Ton père m'avait chargée de te demander compte de ses articles traduits, que tu lui avais annoncés et qu'il n'a jamais reçus. Il me paraît qu'il y en a un sur chantier, je ne sais quel jour la bombe éclatera.

Ces jours-ci doit paraître à Paris un opusculé de Max en français<sup>5</sup>, toujours sur le même sujet: le Gouvernement papal. Je ne sais si vous en avez reçu un de Giorgini<sup>6</sup>, très bien écrit.

Max m'a dit qu'il paraissait que Rina était grosse, j'en suis bien aise si cela leur fait plaisir, et ce serait la justification de Matteo, mais je doute qu'ils s'entendent à élever des enfans. Max me semble se résigner à rester ici, ne sachant guère où aller. Il y a eu ces jours-ci, sur le *Diritto*, une histoire intéressante d'un drapeau piémontais confectionné par un régiment italien au service autrichien, au fond de l'Allemagne, et toujours préservé par ces braves gens malgré les risques et périls qu'ils couraient si le corps du délit avait été découvert, c'est vraiment théroïque; enfin ce précieux drapeau est arrivé sain et sauf à Brescia, où il est exposé à la vénération des fidelles, c'est incroyable ce qu'il a fallu d'adresse, d'astuce et de courage pour le préserver. Adieu, cher fils, bien des amitiés aux tourtereaux, le bonjour au petit Panizzi, porte-toi bien, je t'embrasse.

La journée est froide et sombre, pourvu que la Manche soit raisonnable. Quand tu te trouves par trop bilieux, mange des tranches de citron, sans sucre. On dit que cela fait un très grand effet.

Il brano conclusivo, relativo alla bandiera italiana, è edito in *Souvenirs historiques*, p. 623, con data 5 dicembre.

<sup>1</sup> La nipote Isabella Villamarina.

<sup>2</sup> Piemontese: « Che cosa se ne dice, signore? ».

<sup>3</sup> Cfr. lett. 560, nota 1.

<sup>4</sup> Cavour aveva dichiarato la propria disponibilità a recarsi al Congresso ponendo tuttavia una serie di condizioni: invito da parte del re, piena libertà d'azione, istruzioni concertate col Dabormida, sospensione, duranti il Congresso, della corrispondenza segreta col sovrano (cfr. R. ROMEO, *Cavour*, cit., III, p. 650).

<sup>5</sup> Massimo aveva pubblicato in francese l'opuscolo *De la politique et du droit chrétien au point de vue de la question italienne*. In soli otto giorni ne furono vendute diciottomila copie. Il 26 novembre, Massimo aveva scritto a Emanuele: « Ho spedito a Parigi la *brochure* che avevo in progetto a Cannero; Dentu me la stampa a sue spese e a mezzo degli utili: se ce ne fosse. Non sono però certissimo che si possa stampare, perché il padrone (Napoleone III) ama di sentirsi a dir bravo, e io con tutte le forme del rispetto non glielo dico sempre » (N. BIANCHI, p. 301). E il 2 dicembre aveva annunciato al nipote di avergliene spedite 12 copie: « Sono per Lady Shaftesbury, Palmerston, Russel, Panizzi, Romilly, te, Senior e chi crederai. Avrei la sfrenata ambizione di regalarla alla *Queen Victoria*; se s'usa, se si può, se è conveniente, utile e dilettevole, fagliela avere da parte mia, coll'espressione della mia amicizia e stima » (N. BIANCHI, pp. 302-303).

<sup>6</sup> L'opuscolo di G. B. GIORGINI, *Sul dominio temporale dei Papi. Considerazioni*, edito a Firenze dal Barbera, fu accolto con grande favore.

Samedi 24 décembre 1859

Cher fils,

Je puis encore te dire bonne fête, mais lorsque ma lettre t'arrivera, elle ne vaudra plus que comme un souhait de bonne année. Je te souhaite donc un bon 1860 sous tous les rapports possibles; quant à nous, je ne sais ce que nous vaudra l'an 60, mais je m'attens à beaucoup de perturbations.

Il sera peut-être parvenu jusqu'à toi que j'ai été malade; ce n'est point une calomnie, car j'ai été saignée deux fois, il y a juste huit jours, pour une palpitation assez forte, survenue tout à coup; 24 heures ont suffi pour la maladie et la cure, et me voilà debout et dans mon salon, puisque je t'écris. Mais il me reste un brin d'irrégularité pour lequel j'avale de la digitale. Notre nouveau médecin est très attentif et ne perd pas de tems. Il vient de faire une très belle cure au fils du comte Arese, pris d'une petite vérole confluente qui l'a mis tout près de la mort. Il n'a pas hésité à débiter par trois saignées, sans lesquelles il n'aurait pas résisté à la furie de l'inflammation et de l'éruption. Hier il était sans fièvre. Le médecin de Milan est arrivé après coup et a tout approuvé.

Hier j'ai enfin reçu une lettre d'Isabelle, je pense que tu l'auras provoquée. Elle remercie, elle se loue fort de son mari, ensuite de toi, qui est si aimable pour eux et un excellent Cicerone, ce de quoi je ne doutais point.

Du reste, elle ne parle pas plus de Londres que si elle était à Moncalier. Je la reconnais bien là, quand elle viendra j'aurai à lui faire des interrogations pendant 15 jours. Elle me donne son adresse à Londres et ne me dit pas si elle y prolonge son séjour. Or les 10 jours projetés finissent aujourd'hui. Il se peut qu'ils aient eu le désir de faire le Christmas à Londres, mais elle aurait pu le dire sans se compromettre.

Tu leur diras mille choses cordiales à ces heureux du siècle, je partage bien sensiblement leur bonheur. Demain il faut que je réponde au plus jeune des Emmanuels, dont je viens de recevoir une lettre tout à l'heure. Je vois avec regret que l'affaire de son père est tout à fait douteuse grâce à la lésinerie de notre gouvernement. On serait bien mortifié à Milan, s'il allait refuser d'y aller. Je vais voir si je puis pousser tant soit peu à la roue.

As-tu la nouvelle brochure de Max?<sup>1</sup> Je crois qu'elle fera impression. Je n'en connais encore que des extraits. Ton père élabore depuis longtems un nouvel article<sup>2</sup>: je ne sais dans quel journal il

paraîtra, car il y en a quatre qui se le disputent, mais cela va se décider. L'avant-dernier, je crois, a été traduit en français, en anglais et en espagnol. Maintenant on lit Mr de la Guéronnière<sup>3</sup>. Je laisse à part le droit, je me tiens au fait et il me semble que ces opinions-là s'insinuent par tous les pores, et il n'est guère possible qu'on y résiste longtems.

Je t'ai trouvé héroïque, mon cher fils, dans tes générosités à l'occasion du mariage<sup>4</sup>; au reste j'approuve fort, ce qui t'aura coûté. Le plus ce sera le voyage, mais là encore je reconnais mon sang, quand on croit qu'une chose est bien, il faut s'exécuter, coûte que coûte.

Tu pourras donner à nos piémontais la nouvelle de deux mariages que je ne garantis pourtant pas. D'abord Colobiano<sup>5</sup> avec Mlle de Laval, fille du sénateur, 400 mille francs sur table, ce qui le rend assez probable et Briquerasio<sup>6</sup> avec Mlle Vacchetta, quel bonheur qu'Isabelle soit pourvue, je laisse marier tout le monde à sa fantaisie.

Du reste, on bouleverse la ville. On met la poste aux lettres à S. Philippe. Les députés prennent tout le palais Carignan. Le Conseil d'Etat et la Cour des comptes vont où était la dette publique, celle-ci aux Jésuites et la garde nationale au Palais de ville. En avons-nous de l'argent à dépenser!

Robert Morozzo<sup>7</sup> se meurt d'hydropisie, Joséphine est dans son lit avec la fièvre, de Charles nous ne savons rien encore, Boncompagni a eu une réception splendide à Florence.

Voilà toutes mes nouvelles, mon cher fils, et maintenant je finis en te disant encore mille tendres vœux et je t'envoie un papier de Ferrero.

<sup>1</sup> Cfr. lett. 561, nota 5.

<sup>2</sup> Probabilmente si tratta dell'articolo *Le pastorali politiche dell'episcopato*, comparso nel *Diritto* il 23 gennaio 1860, nella *Rivista contemporanea* dello stesso anno (vol. XIX, a. VII, pp. 319-371) ed anche come opuscolo presso la tipografia Botta di Torino.

<sup>3</sup> Il 22 dicembre 1859 comparve l'opuscolo del visconte Louis-Etienne-Arthur Dubreuil-Héliou de La Guéronnière, *Le Pape et le Congrès*, che sosteneva la legittimità e la necessità del potere temporale, ridotto però a poco più di una sovranità onoraria su Roma e sul patrimonio di San Pietro. Ispirato da Napoleone III, lo scritto venne considerato l'annuncio del riconoscimento, da parte della Francia, del fatto compiuto nelle Romagne e fu violentemente attaccato dalla stampa e dagli scrittori cattolici.

<sup>4</sup> Non era dello stesso parere Massimo, che nella sua lettera al nipote

del 2 dicembre, dopo aver annunciato di avere fatto un quadro per la nipote Isabella, a proposito degli altri regali di nozze, aggiungeva: «Tutti voi altri, facendo l'avarizia, vittima della superbia, andate in regali *mille et une nuits*. Ho pensato di elevarmi su tali volgarità di tutta l'altezza che separa il soggiorno delle muse da quello dell'oro e dei brillanti, e presenterò coi miei rallegramenti un quadro con cornice, nella quale non badando alla spesa, spenderò meno di 100 franchi» (N. BIANCHI, p. 303).

<sup>5</sup> Ferdinando Avogadro di Collobiano (n. 1833) e Bianca Della Valle, figlia del senatore marchese Rolando Giuseppe si sposarono a Pomaro il 28 ottobre 1862.

<sup>6</sup> Probabilmente Emanuele Cacherano di Bricherasio, capitano di cavalleria.

<sup>7</sup> Il generale Roberto Morozzo della Rocca, figlio di Carlo Filippo e cugino di Roberto e Massimo, commendatore dell'Ordine militare di Savoia e gentiluomo di bocca del re, morì a Torino il 15 gennaio 1860, all'età di 55 anni.

563.

Le 4 janvier 1860

Mon cher fils,

Il n'y a pas bien longtems que je t'ai écrit, mais je me trouve tout à fait disposée à t'écrire une lettre de condoléance sur la perte de ce pauvre petit attaché<sup>1</sup>, que tu regrettes avec raison, car on ne peut pas douter de ces attachemens-là. Si on avait pu l'empêcher de vieillir on l'aurait encore plus regretté, mais le pauvre animal avait une vieillesse bien pénible, et puisqu'elle ne lui servait pas même à expier ses méfaits de jeunesse, autant valait ne plus le voir souffrir. Ton père en a été tout attristé, il s'est ressouvenu des joyeuses gambades du Roc, de ses courses effrenées vers la promenade supérieure, de ses cris dans la petite vallée au-dessous, et il a été tristement impressionné de penser que tant de vitalité fût si facilement devenue de la paralysie et ensuite l'anéantissement, quoiqu'il se flatte un peu que ces âmes-là, quelles qu'elles soient, aillent quelque part et ne soient pas entièrement détruites. Je n'en sais, ma foi, rien, le bon Dieu n'ayant pas jugé à propos de nous édifier là-dessus et nous sommes assez en peine de tirer les nôtres [*sic*] âmes de la bagarre, sans avoir encore le souci des âmes Giboulines, si âme il y a. Va sans dire que ton père ne s'oppose point à ce que ces pauvres dépouilles soient mises où tu voudras. Je n'ai qu'une inquiétude, et si on voulait ouvrir la caisse à quelque douane, qu'est ce qu'on dirait? Enfin, arrange-toi comme tu voudras.

Ces jours-ci, ton père a payé une dette de 54 mille francs à Mme Millo, dette que nous n'avions pas faite, mais trouvée, et comme

maintenant ceux qui héritent doivent payer des droits de succession pour le passif comme pour l'actif, nous étions bien aise de t'exonérer de cette charge. Les dettes qui restent maintenant sont de nature à ne pas être remboursées, parce qu'elles portent un intérêt plus faible que le taux de l'argent ordinaire. Puis il y a 40 mille francs, je crois, à l'Amis, mais je suppose qu'ils seront condonnés<sup>2</sup> après lui.

Je suis étonnée que tu n'aies rien dit des projets S. André après la réception de la dépêche dont tu me parles. Je pensais qu'on serait empressé de retourner à Paris pour revoir la famille, puisqu'elle va s'éloigner de beaucoup. Ce que tu me dis d'Isabelle, me donne un peu à penser. Je ne sais quel degré d'influence je pourrai avoir sur ce ménage, que je voudrais voir esquiver les gros inconvénients : quelle qu'elle soit, je ne suis pas disposée à en abuser et ne donnerai de conseils qu'autant qu'on en souhaitera. J'espère que la jeune femme oubliera ici son affectation, car ce n'est pas la mode en Piémont. Il faut espérer aussi que lorsqu'elle se trouvera à la tête de son ménage, car son mari paraissait disposé à le lui laisser diriger, il y aura moins de place à l'enfantillage, et qu'elle se persuadera que lorsqu'on a voulu épouser un homme de 40 ans, on ne se trouve pas en face d'un *mamoni*<sup>3</sup> et qu'il vaut mieux parler raison pour acquérir, avec son affection, son estime et sa confiance. Alors elle sera véritablement et raisonnablement à la tête de sa maison, comme on s'attend à l'y voir ici. Je présume qu'à cette heure ils auront quitté Londres, et ma foi ce népotisme me semblait être devenu un peu corvée pour toi. Ciccio m'a dit avoir reçu enfin une lettre d'Isabelle, à la bonne heure.

Maintenant tout le monde va et vient en pleine sûreté en ville et dehors et un coup de couteau ayant été donné dans une rixe, les simples citoyens se sont empressés de le confier à l'autorité.

Rorà<sup>4</sup> restera là jusqu'à ce que le destin de Ravenne soit fixé, ensuite il se retirera et je ne serais pas étonnée qu'on l'envoyât à Milan après Gallina<sup>5</sup>. Il avait refusé, mais maintenant il a fait ses preuves de capacité.

Nous n'avons plus ici Fabrizio, le chargé d'affaire de Toscane, et j'ai fait faire une communication confidentielle à Giorgini. Nous verrons ce qui en résultera. Je crains que par là les choses n'aillent que médiocrement. Ricasoli fait de l'absolutisme, on l'appelle Bettino Bey, ce n'est pas adroit. Charles est retourné à Florence, il paraît que son affaire s'est arrangée, il recommence à tourmenter sa femme pour aller le rejoindre et elle n'est pas en état, surtout par une saison aussi rigide et qui l'est aussi en Toscane. Le gouverneur

D'Adda<sup>6</sup> est ici, mais il n'a pas de maison et n'en trouve pas. Le comte Franchi prend l'appartement au-dessus du mien.

Je suis bien aise que tu aies reçu les caisses, je pense que tu avais reçu l'uniforme depuis longtemps. De Michelis se retire des affaires, c'est Martelli qui le remplace.

Garibaldi est ici<sup>7</sup>: faisant des discours point convenables, je voudrais qu'il s'en allât ailleurs. Max est resté aussi, il a un peu de toux, un peu de névralgie, il craint la goutte, enfin il garde la maison. Sa brochure a eu la mauvaise chance de paraître avec la fameuse<sup>8</sup>, et on n'y a pas fait attention. Aurons-nous ce béni congrès? Je le désire, car je crains le provisoire, qui a toutes sortes d'inconvénients.

Je ne t'ai jamais dit que le petit cuisinier bossu n'avait été que 15 jours à la maison; nous avons pris celui des Malabaila que nous connaissons et en sommes contents. Ton père, surtout, se fait faire tous ses ragôts. Tu recevras incessamment une lettre paternelle, il était fort pressé d'ouvrage tous ces temps. Je laisse ma lettre ouverte pour le cas où il y eût quelque chose à ajouter demain, autrement je t'embrasse de tout mon cœur.

Jeudi [5 gennaio]

Je reviens un moment sur Isabelle, pour te dire ce que j'ai appris ces jours passés, et c'est qu'Aynard avait confié à un de ses amis qu'il avait toujours le désir de l'épouser, qu'il croyait qu'allant prochainement à Paris il pourrait entendre l'affaire, qu'il avait été fort peiné d'apprendre que le mariage était conclu avec un autre et ne s'en consolerait jamais. J'espère qu'il s'en consolera, pour moi j'en suis toute consolée. Il y a quatre ou cinq ans, il avait montré cette disposition, mais en objectant la difficulté de vivre en famille ou de se séparer de son père, depuis il s'était livré à toute espèce de diversion; même quand on avait voulu l'envoyer à Paris, il avait refusé pour ne pas faire courir le bruit de ce mariage, ce qui aurait pu détourner d'autres d'y penser; d'ailleurs Isabelle avait atteint ses 21 ans et on ne pouvait pas la laisser sécher sur pied, pour attendre son bon plaisir. Je garde ce secret pour moi et surtout pour qu'il n'arrive pas aux intéressés.

Ton père fait son carnaval, il a été hier au *Regio*, où il y a un spectacle discret<sup>9</sup>. Il avait été, il y a 15 jours, à Don Bucephalo<sup>10</sup> d'où il était revenu enchanté. Il y avait le bouffe Bottero, qui est une merveille, belle voix, excellent acteur, jouant du piano comme Herz, du violon comme Balloin, de la basse, de la flûte etc. et de plus un piémontais d'Acqui.

<sup>1</sup> Un appunto di Emanuele informa che *Giboulin* o *Gib*, il suo cagnolino, più volte nominato nelle lettere precedenti, era morto a Londra il 23 dicembre 1859.

<sup>2</sup> La parola è scritta con chiarezza, ma il verbo, in francese, non esiste. Costanza lo crea dall'Italiano « condonare ».

<sup>3</sup> « Mammone ».

<sup>4</sup> Il marchese Emanuele Luserna di Rorà, all'inizio del 1860, era commissario straordinario a Ravenna.

<sup>5</sup> Al conte Stefano Gallina era stato proposto l'incarico di governatore di Milano.

<sup>6</sup> Cfr. lett. 557, nota 3.

<sup>7</sup> Garibaldi era giunto a Torino il 29 dicembre 1859. Si incontrò con il re e con Rattazzi, preparò un appello che esortava gli italiani ad abbandonare ogni associazione di parte per riconoscersi nella sola associazione di tutti gli italiani.

<sup>8</sup> L'opuscolo di Massimo (cfr. lett. 561, nota 5) era comparso contemporaneamente a quello del La Guéronnière (cfr. lett. 562, nota 3); anche Emanuele confermò l'osservazione materna sullo scarso risalto ottenuto dallo scritto dello zio. Nella lettera alla madre del 18 gennaio 1860 scrisse: « Quant à la brochure de mon oncle elle a réelment joué de malheur en venant au monde avec cet autre coup de tonnerre et on ne s'en est pas très préoccupé. D'ailleurs il faut avouer à la honte de nos admirateurs qu'ils ne lisent que ce qui est court. C'est mortifiant » (AOPTS, *Carte private Emanuele d'Azeglio*, m. C; la lettera è edita in A. COLOMBO, II, pp. 261-262, ma senza questo brano).

<sup>9</sup> Il 3 gennaio, al teatro Regio di Torino, vi fu l'ultima delle nove rappresentazioni dell'*Assedio di Corinto*, tragedia lirica in tre atti di G. Rossini.

<sup>10</sup> Il *Don Bucefalo*, opera del compositore Antonio Cagnoni (1828-1896), direttore dell'istituto musicale di Novara, fu il cavallo di battaglia del basso Bottero.

564.

Lundi 16 janvier 1860

Mon cher fils,

Voici une bonne occasion de t'écrire un peu à cœur ouvert et j'en profite volontiers, quoique je n'aie pas de choses bien nouvelles à t'apprendre, on est toujours plus à son aise quand on se sent à l'abri des indiscrets. Nous sommes très joyeux et très glorieux qu'on ait demandé Papa Camille à Londres, d'abord parce qu'il peut être plus utile que qui que ce soit là-bas. Ensuite parce que cela persuadera toujours mieux ici la nécessité de lui donner la direction des affaires<sup>1</sup>. A la vérité, le nombre de ses adversaires est sensiblement diminué depuis que l'on a fait l'essai de s'en passer, qui nous réussit si mal. Mais l'opposition vient de haut lieu, si on peut donner

cette qualification à la clique Rosin. Avec la réunion du Parlement ces obstacles auraient dû céder devant l'autorité des Chambres, mais on les retarde tant que l'on peut, et le monde est effrayé de la quantité de sottises qui se peuvent consommer d'ici-là, du train où l'on y va. Le ministère est d'une impopularité fabuleuse, surtout La Marmora, qui semble prendre à tâche de braver l'opinion et qu'on pilerait volontiers dans un mortier, seul moyen de vaincre son opiniâtreté. Au total, on les tient pour ineptes, timides, point à la hauteur des besoins, et on ne voit que Camille capable de nous tirer du borbier.

Le Roi a des fantaisies d'initiative très inopportunes, il parle à tort et à travers devant son triste entourage, qui répète mal adroitement ses *sproposit*, tout ce coin-là est profondément ignoble. Quelquefois, ce pauvre Roi a des intervalles lucides et alors il étonne ceux qui le voient par son bon sens. Quel dommage qu'il vive dans un milieu si abrutissant! Le bon Dieu nous ferait une grande grâce s'il voulait l'aider à vaincre ses honteuses passions et lui donner des sentimens plus dignes de sa situation, qu'il a faite si belle. Les étrangers ne savent qu'en dire, ils le voient, lui parlent et se sentent pris de sympathie, ils le voient à l'œuvre et le dégoût s'en suit. Lui et Garibaldi ne sont fait que pour le jour du combat, hors de là ils ne sauraient mieux faire que de se laisser oublier. Pour Garibaldi c'est assez indifférent, pour le Roi c'est déplorable, car chez nous le Roi aurait besoin de conserver encore toute son influence. Pour l'armée, pour le peuple, le Roi est toujours le Roi et pour les pays annexés ce serait encore nécessaire d'inspirer sympathie et confiance.

On intrigue énormément dans les Duchés. Le Duc de Modène<sup>2</sup> y dépense beaucoup d'argent et Farini<sup>3</sup> fait un peu trop le satrape; en Toscane, Bettini Bey fait de l'absolutisme. On dit qu'on ne veut là, de l'annexion qu'à condition d'avoir parlement et ministère à part. On se plaint fort de notre Gouvernement, et les Piémontais qui sont en Toscane sont ceux qui en disent plus de mal. Il y a cependant là bien des gens qui sont encore pour nous. Ceux qui nous sont le plus favorables sont ceux qui n'ont pas encore tâté de notre régime, et sont encore sous le joug. Dans ces pays là, le peuple dit: *Voia o no voia, semo de Casa Savoia*, et l'émigration continue toujours à leurs risques et périls. Aussi on n'a pas idée de toutes les spoliations et vexations qu'ils subissent. C'est une chose révoltante qui fait frémir. On se flatte toujours qu'ils seront cédés ou vendus et vraiment l'Autriche épuise ce pays comme si elle sentait qu'elle

ne peut le garder. On espérait la guerre par là comme la meilleure et plus sûre solution de la question.

On a été fort ému ces jours-ci des articles *Moniteur* et *Morning Post* après la lettre de l'Empereur. Celui-ci paraît maintenant démasquer ses batteries. Mais qui répond que dans 15 jours il ne dira pas le contraire.

J'ai vu la comtesse Rignon et en ai eu bien des détails que je désirais. Les tourtereaux ne savent point encore quand ils reviendront au nid. S. André redoute ses relations de famille, mais cette difficulté subsistera dans six mois comme à présent. Je m'étonne toujours du peu de courage des hommes, ceux qui affronteraient sans sourciller une batterie reculent devant une figure de mauvaise humeur ou un commérage. Isabelle me parle de leur grande reconnaissance pour toutes tes bontés, dont ils semblent bien pénétrés. Salvator arrivera demain matin à sa destination<sup>4</sup>. J'ai vu le moment où peut-être on lui intimerait de ne pas débarquer pour motif de guerre; maintenant, après l'explication de l'Angleterre, je pense que tout le monde mettra de l'eau dans son vin. On prétend ici que l'on n'a point prévenu le gouvernement napolitain de l'envoi de Salvator, voilà encore une circonstance particulièrement agréable pour lui. *Dio ce la mandi buona!* quant à ce qui est de se retirer dans sa tente comme tu disais, c'est bon pour Papa Camille, mais pour lui je crains que l'on ne demandait pas mieux que de l'y laisser.

Je ne te parle pas de Charles, parce que Camille en sait plus long que moi. On l'attend jeudi. Joséphine est debout, mon frère passablement enfoncé. L'Amis s'agite dans tous les sens et chante beaucoup trop pour mes nerfs, un peu agacés. Ton père est aussi dans un état violent et va et vient pour avoir des nouvelles, je crois que cela lui fait du bien. Il continue la série de ses plaisirs et ira demain au soir au Victor Emmanuel entendre le *Barbier*; on dit la troupe assez bonne, c'est celle qui était au S. Benedetto à Venise, où il y a eu l'affaire de *maledetti andate via*<sup>5</sup>, qui a fait fermer le théâtre.

Notre carnaval s'achemine cahin-caha, les bals sont un peu froids, ceux de Mr Lima<sup>6</sup> du Brésil sont assez goûtés. Il y a Mme de La Force et une Mme Stanley<sup>7</sup>, qui donnent des soirées, mais cela n'inspire pas une grande confiance. Da Bormida commence ce soir ses lundis. Mercredi il devait y avoir bal à la cour, mais le Roi est malade, je ne sais ce que l'on fera.

Nous avons perdu pauvre général Franzini<sup>8</sup> de mort subite. R. Morozzo mort<sup>9</sup>, Carlin Birague<sup>10</sup> mort, Poerio est fort malade. Le

tems est superbe, mais d'un froid sec. J'ai reçu la réponse de Florence, on y dit les marbres bien vendus et les spoliations continuent plus que jamais. Je t'aurais envoyé une interminable épître de Garrigod sur la question, mais ton père l'a donnée pour être mise dans l'*Opinione*. Nous attendons Giorgini<sup>11</sup> qu'on envoie à Paris.

Isabelle m'a envoyé la tabatière que tu lui avais remis pour moi, craignant de ne pas avoir plus tard une occasion, elle a bien fait, ce présent ne verra le jour que le 27. C'est une très jolie chose et je t'en remercie beaucoup, je regrette seulement les frais que je voudrais épargner à cette occasion. C'est une date qui a beaucoup de passé et peu d'avenir, par conséquent ce n'est pas très gai. Je m'en console en pensant que ma mission est finie et qu'il ne me reste plus rien à faire.

Je mets ici la carte d'un monsieur qui désire te remettre en mémoire une affaire dont il t'a parlé. Maintenant il me semble avoir vidé mon sac et je m'en vais faire les visites des morts, c'est peu amusant, mais le devoir avant tout. Adieu, mon très cher, je t'embrasse bien chèrement, dis-moi comment on a trouvé Isabelle à Londres.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 624-625; un brano ristampato in L. CHIARA, VI, pp. 532-533.

<sup>1</sup> Il ministro degli Esteri Russell aveva manifestato a Hudson, in una lettera privata, il desiderio di conferire con Cavour. Il 16 gennaio, infine, Cavour si dichiarò disposto ad andare a Londra e a Parigi per trattare il problema dell'Italia centrale alla luce della nuova situazione.

<sup>2</sup> Francesco V d'Austria-Este (1819-1875), duca di Modena e Reggio dal 1846 al 1859. Nel giugno 1859, le vicende della seconda guerra d'indipendenza lo costrinsero ad abbandonare definitivamente il ducato e a rifugiarsi in Austria, mentre a Modena si formava un governo provvisorio, che operò l'annessione del ducato agli Stati sardi.

<sup>3</sup> Luigi Carlo Farini fu governatore generale delle province dell'Emilia dal 3 gennaio al 18 marzo 1860.

<sup>4</sup> Salvatore Villamarina arrivò a Napoli in qualità di ministro sardo il 17 gennaio, accolto dall'ambasciatore francese Brenier e dal proministro sardo Gropallo.

<sup>5</sup> Costanza allude ad un episodio del 6 gennaio, a Venezia: al teatro San Benedetto, per solidarietà con la compagnia, il pubblico pagò il biglietto ma non entrò in teatro, con grande irritazione della polizia, che nei giorni precedenti aveva convocato una quindicina di frequentatori dei caffè di piazza per persuaderli a frequentare il teatro.

<sup>6</sup> Cesare Vianna de Lima.

<sup>7</sup> Lady Stanley di Alderly, moglie di Lord Edward John. Di lei Cavour, in una lettera a Emanuele del 1° febbraio 1858, nella quale parlava della viva

simpatia per l'Italia di Lord Stanley, aveva scritto: « Sa femme surtout est *italianissima*. Elle m'a écrit une fois pour me recommander Madame Puzzi. A cette occasion elle m'a témoigné une telle affection pour notre pays, qu'elle devrait être un auxiliaire dévoué » (*Cavour e l'Inghilterra*, cit., II, t. 1, p. 183).

<sup>8</sup> Il conte Antonio Franzini era morto a Torino il 13 gennaio 1860, all'età di 72 anni.

<sup>9</sup> Cfr. lett. 562, nota 7.

<sup>10</sup> Carlo Birago (1779-1860), scudiere e amico di Carlo Felice di Savoia, intendente generale di guerra e marina.

<sup>11</sup> Il Giorgini e il Fabrizi erano partiti da Pisa per Torino il 16 gennaio.

565.

21 janvier 1860

Mon cher fils,

J'ai là depuis plusieurs jours une lettre pour toi que j'avais envoyée à Camille lorsque je croyais à son départ et qui m'a été rendue; s'il s'embarque, je crois que je la lui enverrai encore, quoique rance et n'étant plus à certains égards appropriée à nos conditions changées depuis, mais pour ne pas me donner la peine d'en répéter d'autres qui n'ont pas changé de sens, n'ayant pas de signification politique.

Je viens de recevoir ta lettre et je suis charmée d'y voir l'effet produit par notre crise ministérielle<sup>1</sup>. Ici, elle nous a valu de respirer plus librement, car les ministres tombés pouvaient être de très braves gens, mais ils étaient au-dessous de leur tâche et n'inspiraient point confiance. Possible qu'à de certains momens donnés la prudence soit plus utile que l'énergie, possible aussi que nous ayons passé par ces momens. Mais à la longue cela devient énervant et, dans les circonstances actuelles, on vivait dans une sorte de frémissement convulsif qui épuisait les forces morales en pure perte. Maintenant on est bien dans un état d'attente fiévreuse, car on sent que les événemens vont marcher vers une solution. Mais on sent aussi qu'une main vigoureuse est au timon et qu'un œil expérimenté étudie l'horizon qu'il a l'habitude d'explorer avec bonheur. Nous n'avons point fait de démonstrations en cette occasion: on est blasé en ce genre; mais il y a une sincère et universelle satisfaction dans toutes les classes de la population.

Quant aux collègues, qui doivent coopérer à l'œuvre, on ne sait trop qu'en dire. On attend, pour les juger, de les voir agir.

Cassinis<sup>2</sup> jouit d'une bonne réputation dans le barreau, il passe

pour un des plus habiles avocats et honnête, et ayant des opinions très convenables. On espère que Fanti<sup>3</sup> se montrera bon organisateur, comme on dit qu'il a été en Romagne. Jacini<sup>4</sup> n'a pas accepté les Finances et est parti pour aller chercher un ministre à Milan, comme on allait jadis chercher un ténor ou un baryton. Le ministre des Travaux publics<sup>5</sup> n'est qu'un négociant, on ne voit pas ce qui a pu le faire arriver là. On n'aime pas le Mamiani<sup>6</sup> à l'Instruction, c'est un vieux pédant, peu goûté partout. Je ne sais pas pourquoi on n'a pas songé à Giorgini, puisqu'on en veut prendre un peu partout. Il me semble avoir tous les *numeri* désirables et je crois qu'il aurait accepté. Il est ici, d'ailleurs, et on pouvait l'interpeller. Enfin on sent qu'on est en marche et chacun ne pense qu'à se donner force et courage.

Nous avons cru perdre le pauvre Poerio ces jours passés. Mais il va bien. Il a eu le tort de s'obstiner à passer ici l'hiver, surtout se ménageant très peu à sortir à toute heure.

Ton père te remercie pour la part de la lettre qui le regarde; il voudrait bien avoir trois ou quatre copies de la seconde édition<sup>7</sup>.

Nous allons réclamer pour les journeaux, mais il y a grande confusion aux bureaux de poste, soit ici soit à Paris, et dans le reste de l'Italie. J'espère que tu as le *Fischietto*<sup>8</sup> et la belle résurrection de Camille. Les journeaux de Milan sont bien mauvais et compromettans. D'après le dire de Giorgini et Fabrizzi, on nous désire en Toscane comme la terre sèche attend l'eau, et on est disposé à nous en donner toutes les preuves, gouvernans et gouvernés. En attendant on s'amuse toujours aux balles incendiaires.

Charles est arrivé hier, je n'en sais pas davantage, Boncompagni aussi, il faisait triste figure là-bas. Ce que tu me dis d'Isabelle<sup>9</sup> m'attriste; sans m'étonner, je trouve que cet enfant n'a pas donné ce qu'elle promettait, et je l'attribue à ce milieu où elle a été élevée; je crains que celui où elle se trouve ne remédie à rien. Patience, si elle sera heureuse, que notre amour-propre ait quelque chose à souffrir. Je crains aussi qu'elle soit un peu trop personnelle. Comme toi, quoique je hasarde quelquefois l'ammonition, je n'ose pas les multiplier de crainte de produire l'effet contraire et perdre tout crédit. J'ai toujours trouvé que son frère tenait plus de nous, mais je ne voulais pas affaiblir ta sympathie pour Isabelle, il aurait autrement profité de son séjour de Londres. Il aurait besoin de sortir de sa coque, et se serait peut-être aux dépens d'autres bonnes choses, qu'il est désirable de préserver.

On me dit ici que les S. André prolongeront encore leur séjour

à Paris et ne reviendront peut-être qu'à la saison de la campagne et cela par calcul; ils vivent mesquinement et économiquement à Paris et retardent de monter leur maison ici. Quand ils le feront, je n'ai pas idée que ce soit sur un grand pied.

Par télégraphe nous avons eu la nouvelle de l'heureuse arrivée à Naples. Sois tranquile, rien ne nous manque à nous ici, nos désirs sont bornés mais satisfaits, surtout quand nous pouvons arranger les affaires de famille et ne pas laisser d'embaras après nous.

J'espère que tu auras tout le tems de te perfectionner; c'est beau de pouvoir dire qu'on gagne tous les ans quelque chose et c'est ainsi que cela doit être; c'est la marche providentielle point violente, mais calme et persévérante que nous devons seconder.

Que Dieu te bénisse et te préserve, mon cher fils; j'ai besoin d'être tranquile sur ton compte, il y a bien assez d'anxiété comme cela. Ton père t'a expédié sa dernière brochure<sup>10</sup>, je ne l'ai pas encore lue craignant pour la palpitation. Il me semble que le sujet devrait être épuisé. 108 brochures sur la même question! Faut bien qu'elle soit vitale.

Nous t'embrassons beaucoup. L'Amis chante tout son répertoire.

Dimanche [22 gennaio]

Le Parlement est dissous, il faudra un peu de tems si on veut le réunir légalement. J'ai dit que nous ne fassions pas de démonstration; on en a fait une, hier au soir, aux torches et torchons, que ton père a rencontrée, il paraît que ce n'était guère imposant, on ferait bien mieux de s'habituer.

Les journeaux anglais sont allés chez Max, il faut toujours mettre sur l'adresse le Mr Robert, rue d'Angennes n. 19, autrement tout va s'engouffrer chez Max, d'où on ne peut plus rien tirer. Max est à Gênes avec un peu de goutte et beaucoup de mauvaise humeur; il se joue de mauvais tours et maintenant est plus *inviso* en haut lieu que Camille.

On dit que Farini refuse le portefeuille, il aurait raison qu'on le laisse où il réussit. Le Nocle dit que Mamiani lui fait l'effet d'un oiseau de mauvais augure, pourvu qu'il ne nous porte pas malheur.

On ne peut pas prendre Giorgini n'étant pas encore naturalisé; Jacini a accepté les Travaux publics. Arrivabene est porté dans un collège du Mantouan annexe, il viendra s'il est nommé. Camille le sera dans quantité de collèges, il a accepté Milan. Brofferio est à

la baisse, Garibaldi aussi, ils ont assez travaillé pour cela. Ton père se console fort de ce que tu lui dit de toi-même, il pense qu'avec tes qualités de cœur et d'esprit il ne peut en être autrement. Tâche encore de te bien porter pour que nous soyons tout à fait tranquilles.

Un monsieur, dont j'ai oublié le nom, qui t'a parlé avant ton départ de Turin, pour quelque chose de l'Ercolano, vient de tems en tems savoir s'il n'y a rien pour lui. J'ai promis de te le dire.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 625-627; un brano ristampato in L. CHIALA, VI, p. 537.

<sup>1</sup> La crisi che riportò Cavour al potere era giunta al punto culminante. Cavour dichiarò che non avrebbe accettato la missione a Londra e a Parigi (cfr. lett. 564, nota 1) se il Governo non si fosse impegnato a tenere al più presto le elezioni e a fissare per la fine di febbraio la riunione del nuovo parlamento. Falliti i tentativi di conciliazione, il ministero La Mammora-Rattazzi si dimise il 16 gennaio e alla sera Vittorio Emanuele affidò a Cavour l'incarico di formare il nuovo governo che entrò in carica il 21 gennaio con Cavour alla presidenza degli Esteri. Il 18 gennaio Emanuele aveva scritto alla madre: « La nouvelle du retour de Camille aux affaires est un événement qu'on apprécie hautement et sincèrement en Angleterre parmi ceux surtout qui sont nos amis de cœur » (A. COLOMBO, II, p. 261).

<sup>2</sup> L'avvocato Giovan Battista Cassinis il 20 gennaio 1860 entrò nel nuovo ministero assumendo il ministero di Grazia e Giustizia, e si adoperò per estendere alle province via via annesse una legislazione uniforme.

<sup>3</sup> Manfredo Fanti comandante di divisione nella seconda guerra d'indipendenza, dopo Villafranca fu posto a capo dell'esercito della Lega costituitasi fra gli stati dell'Italia centrale; fu in contrasto con Garibaldi perché contrario all'invasione dei territori pontifici; il 20 gennaio assunse il portafoglio di Guerra e Marina nel nuovo ministero Cavour.

<sup>4</sup> Stefano Jacini rifiutò il dicastero delle Finanze, per evitare, lui lombardo, di affrontare il difficile problema della perequazione fiscale fra le nuove e le antiche province e accettò invece i Lavori pubblici.

<sup>5</sup> Ubaldino Peruzzi (1822-1881) fu gonfaloniere di Firenze (1848-49), capo del governo provvisorio della Toscana nel 1859, deputato, ministro dei Lavori pubblici, poi ministro dell'Interno e senatore.

<sup>6</sup> Terenzio Mamiani della Rovere (1799-1885) accettò di far parte del nuovo gabinetto come ministro della Pubblica Istruzione e abbandonò la cattedra di storia e filosofia, che da tre anni occupava nell'ateneo torinese.

<sup>7</sup> Roberto nel novembre 1859 aveva mandato al figlio un suo scritto, *La corte di Roma e il Vangelo*, stampato a Firenze. Emanuele, il 9 novembre, aveva comunicato al padre il grande successo riscosso dal suo scritto: « Je vous envoie le *Morning Post* et le *Daily News* où vous trouverez quelle honorable mention on en fait [...]. C'est un acte d'un bon citoyen et d'un bon catholique que vous avez fait et précisément ces qualités lui donnent toute sa valeur » (A. COLOMBO, II, p. 232).

<sup>8</sup> Il *Fischietto* di sabato 21 gennaio 1861 (a. XIII, n. 9) pubblicò una grande illustrazione del Redenti, intitolata *La risurrezione*. Il disegno raffigu-

rava Cavour che usciva trionfante da un sepolcro, sventolando un grande tricolore, mentre austriaci e gesuiti si davano alla fuga e un allampanato Napoleone III ruzzolava per terra.

<sup>9</sup> Nella sua lettera del 18 gennaio alla madre, Emanuele aveva espresso un giudizio severo sulla nipote Isabella e suo marito: « Ce sont de bien bons gens. Mais parfaitement nuls. Et ne s'intéressant absolument à rien. [...] Ma pauvre Isabelle que j'aime comme une bonne enfant qu'elle est a reçu une bonne éducation religieuse, mais vivant dans une atmosphère banale elle a absorbé toute l'essence. C'est toute une atmosphère de niaiseries et de froidures [*sic*] qui règne dans la maison, unie à ces sentimens un peu mesquins et bourgeois » (AOPTS, *Carte private Emanuele d'Azeglio*, m. C).

<sup>10</sup> L'articolo *Le pastorali politiche dell'episcopato* (cfr. lett. 562, nota 2).

566.

Samedi, 28 janvier 1860

Mon cher fils,

J'aurais bien voulu t'écrire hier, mais toute mon après-midi a été prise par des visites reçues; cela m'a donné le tems de recevoir ta lettre ce matin et d'y répondre.

Isabelle m'avait envoyé ton cadeau par la comtesse Rignon, ce qui me l'a fait arriver avant le jour officiel, comme je te disais dans ma lettre inédite; mais je ne l'ai exhibé que le 27 avec les autres *donativi*: c'est fort joli et on trouve la pièce fort curieuse. On la supposait une chinoiserie, l'émail qui en fait le fond me l'aurait fait croire, mais le piqué et les cercles me paraissaient suspects. Maintenant je suis édifiée sur la provenance. Merci donc et me voilà ayant une petite collection de boîtes pour tous les goûts. Les autres cadeaux sont un coffret de jaspe de l'Amis, un grand verre couvert de l'oncle César et son portrait en photographie très ressemblant, des petites caisses en porcelaine pour mettre des plantes minimes, que les enfans Alfieri m'ont apportées, et un petit panier de bonbons et un flacon de Jenny; voilà les largesses, et du reste ma fête s'est passé fort tranquillement comme il convenait à un vendredi. Au fait il vaudrait mieux n'en plus parler, c'est une date qui a un long passé et peu d'avenir, ce n'est pas le cas de trop s'y appesantir.

J'ai reçu enfin une lettre d'Isabelle, elle a adopté un petit format qui épargne le tems et la peine. Rien de fixé pour le retour, du reste elle est toujours enchantée, c'est l'essentiel. Je crains seulement un peu pour elle, l'habitude de passer son tems sans rien faire et baguenauder toute la journée.

1769

Charles est ici, disputant toute la journée avec sa femme; il veut retourner là-bas, où on ne le veut pas et où son père et Camille ne veulent pas qu'il aille, puisque ce serait s'exposer gratuitement à quelque désagrément plus essentiel; il dit que ce n'est pas vrai et voudrait entraîner sa femme, qui ne se soucie pas naturellement de s'exposer ainsi.

Nos élections municipales sont tout à fait convenables, mieux qu'en Lombardie, où l'on fait un apprentissage laborieux de la vie publique. Si tu auras regardé la gazette, tu auras vu que le Noce est celui qui a réuni le plus de votes.

On prétend qu'il sera difficile de persuader aux Toscans d'accepter la députation. L'idée de passer six mois hors de chez eux leur semble pesante et ruineuse. Il faudrait que l'on trouvât le moyen d'abrégé les sessions. On pourrait, je crois, retrancher bien des bavardages sans que le bien public en souffrît.

Voilà Max<sup>1</sup> qui s'en va gouverner Milan. On le reçoit avec satisfaction. Nous verrons comment il s'en tirera.

Maintenant, mon cher fils, je voudrais bien que tu eusses à Vienne quelqu'un qui pût te renseigner sur les signes du tems comme je le faisais dernièrement au sujet de l'Italie. Il me semble qu'il faudrait avoir actuellement un œil sur l'Autriche et l'autre sur l'Italie. D'après mes données, qui sont fondées sur l'opinion d'une personne tout à fait acceptable, ni piémontais, ni français qui connaît Vienne de longue main et en arrive, il paraît qu'il s'y passe là des choses dignes d'observation.

Le désarroi est complet. Tout le monde parle contre le Gouvernement (et le Gouvernement c'est l'Empereur) pire que ce que l'on puisse faire ici. L'irritation est à son comble et une catastrophe paraît prochaine et peut-être terrible. Les personnes éclairées qui entourent l'Empereur, voient la marée qui monte et voudraient persuader le Sire à prendre une détermination pour conjurer la tempête, s'il en est encore tems. Mais pas moyen d'obtenir la moindre des choses. Cette personne est partie de Vienne sous l'impression la plus sinistre et disait que si François-Joseph finissait comme Louis XVI, il ne serait nullement étonné. Je présume qu'il y aura là de l'exagération, mais cela peut donner une idée de la condition de ce pays, même en adoucissant les expressions d'une imagination frappée par la nouveauté d'une situation aussi critique et sans solution prévue.

Cette personne a traversé la Vénétie comme bien d'autres fois et il dit aussi que la condition de ces provinces est telle qu'on n'en peut supporter la vue. L'exaspération à un point qu'il n'est pas

possible que cet état de choses puisse se prolonger. Je regrette que mes renseignemens a cet égard ne puissent se continuer. Mais nous ne voyons qu'au moyen de quelques éclairs subits. Puis tout rentre dans les ténèbres, ne pouvant pas absolument compter sur les relations des journeaux quoiqu'ils aient peine à dire plus que la vérité à l'égard de ces malheureux pays.

Maintenant, mon cher fils, je te remercie de tout ce que tu me dis pour me tranquiliser et me faire plaisir, comme tu y réussis bien certainement. Je me préoccupe, peut-être moins que tu ne penses, des détails de ta conduite. Tu es assez grand garçon pour devoir te conduire toi-même, et ma responsabilité est fort à couvert. Cependant, comme l'intérêt est toujours le même, quoiqu'il puisse prendre une forme différente dans son expression, je me contente de désirer et de prier pour que tout soit droit et bon dans ton cœur, dans ton esprit et dans ta conduite extérieure. Je n'ai point de besoin que tu entres dans le détail de ce que tu peux faire ou ne pas faire, cela ne serait bon qu'autant que la chose pourrait être satisfaisante pour toi-même; du reste, il me suffit tout à fait que tu me dises, cela va bien pour que je sois tout à fait tranquille et contente. Quant à broncher dans la bonne voie, hélas, cela nous est trop naturel, l'essentiel est de ne pas se décourager; celui qui tombe, se relève et marche, finit par arriver, celui qui reste sur le terrain où il est tombé, n'arrive jamais.

Ainsi marchons avec l'aide de Dieu avec patience et persévérance, avec grande humilité et reconnaissance vers le bon Dieu, qui vient nous chercher où nous ne le cherchions point, et le bon Dieu couronnera son œuvre en couronnant nos efforts. Ton père n'avait pas voulu envoyer son article à Layard<sup>2</sup>, de crainte qu'il crût que c'était demander la traduction. Il t'enverra de la seconde édition. Max voudrait savoir ce qu'en disent les myladis, je crains que ce soit rien du tout. Adieu, je t'embrasse.

Dimanche

Je ne m'inquiète pas seulement de ton moral, cher fils, mais aussi de ton physique; j'ai dû me faire à l'absence depuis tant d'années que j'y suis condamnée, mais s'il fallait y ajouter l'inquiétude, elle deviendrait insupportable; ainsi aie soin de te bien porter.

Hier soir, on parlait d'un soulèvement dans les Marches, nous attendons des éclaircissemens. Ce ne serait pas étonnant, mais peut-être intempestif. Cela pourrait faire remuer le Roi de Naples et par suite tout le monde s'en mêlerait. Salvator n'avait pas encore été reçu, que diable aller faire dans cette galère.

Aujourd'hui devait avoir lieu une grande démonstration<sup>3</sup> contre les séparatistes à Chambéry. On dit qu'on ne transportera plus la Cassation à Milan. C'est singulier l'antipathie qu'ont les Piémontais civils pour le séjour de Milan. Adieu.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 627-628.

<sup>1</sup> Il 23 gennaio, Massari annotava: «La nomina di Azeglio a governatore di Milano trova ostacoli, perché egli non vuole trovarsi con la Luisa!» (*Diario*, cit., p. 472). Il decreto di nomina fu firmato dal re il 27 gennaio.

<sup>2</sup> Sir Austen Henry Layard (1817-1894), uomo di stato e archeologo. Fu sottosegretario di Stato per gli Affari esteri nel gabinetto Russell (1852) e nel ministero Palmerston (1861-66). Di lui il Massari nel 1859 scrisse: «Non pare inglese: ha la barba grigia, la tinta nera e i modi dicono che ha vissuto molto in paesi orientali [...]» (*Diario*, p. 426). A proposito della traduzione in inglese dello scritto di Roberto *La corte di Roma e il Vangelo*, si veda la lettera del 4 febbraio di Emanuele al padre (A. COLOMBO, II, p. 262).

<sup>3</sup> Il 29 gennaio 1860, nel sobborgo di Verney, a Chambéry, sotto la direzione di Marc Burdin e dei membri del comitato liberale, si radunarono 413 cittadini con bandiere piemontesi, per presentare al governatore Orso Serra una protesta contro la cessione della Savoia alla Francia.

567.

Le 11 février 1860

Mon cher fils,

Je donne ces deux mots à Corti, qui est venu hier me demander mes commissions. Quant aux nouvelles, il est plus en état de les fournir que moi, puisqu'il a été partout visiter nos nouvelles propriétés, dont il me semble fort satisfait. Il a du reste l'air d'un propriétaire cossu, il m'a paru passablement *impinguato* depuis que je le vis la dernière fois.

Nous sommes toujours assez agités sur ce qui se passe et ce qui surgira de toutes les questions qui s'agitent dans ce moment sur nos intérêts. Les questions italiennes sont multiples, enchevêtrées, et excitent l'opposition des uns, les soupçons des autres. L'annexion de la Savoie me semble une maladresse de l'Empereur<sup>1</sup>. Il a mis en défiance la Prusse, et les autres puissances n'aiment pas non plus entendre parler de frontières naturelles. La presse française<sup>2</sup>, avec son air rapace, qui lui fait déguiser des faits patents, fait une sottise figure. Nous voulons bien que l'on fasse appel aux populations, Nice ne veut point passer le Var, et la Savoie ne veut point se séparer, hormis une minorité travaillée et qui travaille. Le clergé, qui mon-

trait des tendances françaises, est revenu de son engouement, depuis la brochure, lettre, etc. Au fait, on voit bien que Napoléon est prêt à traiter le Pape comme il a traité la République et sa conduite est loin d'être loyale avec le Saint-Père. Comment les Gouvernemens pourraient-ils avoir confiance dans ses promesses qui le gênent si peu. Au reste, si les SavoisienS voulaient nous quitter, nous les laisserions bien aller, mais il est juste qu'on leur demande leur avis, puisque le principe est adopté.

Ricasoli regimbe un peu contre la seconde votation, qui paraît infirmer la première<sup>3</sup>. Mais on espère qu'il s'y résignera. On ne doute pas du résultat, quoiqu'on intrigue fort pour l'entraver.

L'affaire plus scabreuse est celle des états qui restent encore sous la domination papale. Ces provinces, malgré les adresses que l'on nous cite pour nous prouver qu'elles veulent continuer leur régime actuel, ne s'en soucient pas le moins du monde. On ne les contiendra que par la force et on ne sait d'où elle leur viendra. D'un autre côté, je ne sais ce qu'on fera du Pape quand on lui aura tout pris. Les théories sont faciles à formuler, mais si on entreprend de les réaliser on pourra rencontrer de grandes difficultés et inconvéniens et pourtant les choses ne peuvent continuer ainsi en dépit de la logique, sans s'exposer à des perturbations continues. Les Jésuites, qui règnent et gouvernent là-bas, attendent que le bon Dieu fasse un coup d'État. Ils sont incroyables d'audace et de brutalité. Je veux bien m'en rapporter à la Providence. Mais jusqu'à présent il ne semble guère qu'elle prenne en considération les argumens des révérends Pères.

J'ai vu avec satisfaction que l'Angleterre ne veut point sanctionner ce qui se passe dans la Vénétie, et que la question n'était que suspendue. C'est bien le cas de dire comme le comte De Maistre: après un pendu je ne vois rien de triste comme un suspendu. Il y a là pendus et suspendus, mais il faut que cela finisse, car c'est vraiment trop fort.

J'attens aujourd'hui Isabelle, enfin! J'ai été ce matin avant 8 heures à la gare, mais le courrier n'est pas arrivé. Le tems est brumeux, il est peut-être pis au delà des monts, j'espère qu'elle arrivera à 11 heures. Elle me parle toujours de son bonheur. Je crois qu'en regardant son mari elle chante toujours en son par dedans: *In mia mano alfin tu sei!*

Voici une belle nouvelle, Ciccio se marie avec la veuve Piossasque, née Panissera<sup>4</sup>. Elle est un peu *sciancata*, mais la figure est bien, elle est bonne, douce, assez naïve, elle a 37 ans, il en a 48. Ils

sont enchantés, je crois qu'ils feront bon ménage. Salvator ne sera peut-être pas ravi, mais il fallait y penser auparavant et ne pas laisser tous les os durs à ronger à ce pauvre Ciccio, en lui témoignant si peu d'égard.

Tout le monde se portait bien à Naples. On était bien traité à la Cour<sup>5</sup>, le comte de Syracuse<sup>6</sup> avait donné un Album à Catherine avec des dessins faits par lui. La société courrait en foule à la légation, mais on a peur et on envoie des troupes où Salvator va se promener. On avait imaginé une démonstration à cette promenade, Salvator averti avait pris d'un autre côté et n'avait rencontré que le Roi. Ils ont déjà été volés de leurs livrées, sa police envoie toutes les nuits un de ses agents monter sa garde à la légation, pourvu que celui-là ne prenne pas pour son compte. Nous trouvons comme toi qu'on a été injuste pour Maxime<sup>7</sup>, qui est cent piques au dessus de la Guerronière<sup>8</sup>. Mais il n'a pas de canons. Il a dû renvoyer son départ pour Milan<sup>9</sup> pour cause de maladie. Il est debout, mais tousse horriblement. Je le trouve bien cassé.

Ces Milanais ont vraiment bien du guignon<sup>10</sup>. Le Roi va y aller et Cavour aussi et il paraît aussi Joséphine. Charles est retourné à Florence, ne pouvant plus vivre ailleurs. Ton père continue à fréquenter les théâtres, j'ai été un soir à la comédie piémontaise avec la marquise Arconati. Il y a du talent dans les pièces de Pietracqua<sup>11</sup> et un acteur excellent, les autres pas mauvais, c'est un peu vulgaire, la nature prise sur le fait, des tableaux de Teniers<sup>12</sup>, mais c'est bon pour le peuple, la morale étant bonne. L'Amis va aussi quelquefois aux théâtres. Mais il recommence à geindre, il ne chante plus et n'a plus que les gémissemens de la colombe. Et maintenant je finis mon grimoire, laissant ma lettre ouverte espérant te dire l'arrivée d'Isabelle.

Isabelle est arrivée, ils ont fait la culbute sur le Moncenis; le traîneau a versé sur le bord du précipice, elle s'est un peu contusionnée au visage, je lui ai donné de l'*arnica*. Ils ont pris horriblement de froid à cause de cet accident, elle a la figure cuite. Du reste, ils me semblent bien portants et heureux. Ils sont logés comme des bohêmes, mais il paraît que la dame entend que les choses prennent une autre tournure. Elle va avoir des fêtes, ce reste de carnaval s'anime beaucoup. Le gouverneur D'Adda<sup>13</sup> fait merveille. Nous avons vu les cadeaux et admiré le magnifique nécessaire.

Je t'envoie une vieillerie de lettres, où il y a quelques nouvelles que je n'avais pas répétées et je t'embrasse.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 629-631.

<sup>1</sup> Alcune dichiarazioni confidenziali di Napoleone III e una vivace campagna della stampa francese, evidentemente orchestrata dal governo, non lasciavano dubbi sulla cessione di Nizza e della Savoia alla Francia, cessione che certo non piaceva al governo di Londra né a quello di Berlino, sempre timorosi delle aspirazioni napoleoniche ai confini « naturali » (Alpi e Reno).

<sup>2</sup> Ad esempio, il giornale parigino *La Patrie*, il 2 febbraio, si era lamentato che il governo sardo comprimesse le manifestazioni in Savoia e a Nizza, favorevoli all'annessione alla Francia, in quanto sosteneva che quelle popolazioni avevano lo stesso diritto di manifestare sostenuto dal Governo sardo per le province dell'Italia centrale.

<sup>3</sup> Cavour trasmise le proposte imperiali ai governi dell'Italia centrale (annessione diretta dei soli ducati di Parma e Modena, vicariato nelle Romagne, regno separato in Toscana sotto un principe della dinastia sabauda), esortandoli a organizzare il voto a suffragio universale sull'annessione. Ricasoli, che in un primo tempo aveva pensato di far votare solo i cittadini iscritti nelle liste per l'elezione dell'assemblea, si convinse della necessità di adottare il suffragio universale per il plebiscito.

<sup>4</sup> La notizia del matrimonio di Francesco Pes di Villamarina, fratello di Salvatore, con Amalia Panissera, vedova del conte Amedeo Piossasco d'Airasca (cfr. lett. 158, nota 16) risultò infondata.

<sup>5</sup> Secondo il Massari invece (21 gennaio 1860), Salvatore a Napoli fu accolto freddamente dal Governo (*Diario*, p. 471).

<sup>6</sup> Leopoldo Beniamino di Borbone, conte di Siracusa (n. 1813), fratello di Ferdinando II, re delle Due Sicilie.

<sup>7</sup> Il 4 febbraio Emanuele aveva scritto al padre a proposito dello scritto di Massimo (cfr. lett. 561, nota 5): « Sa brochure n'a pas eu le succès qu'elle méritait et je me trouve très embarrassé à lui en rendre compte » (A. COLOMBO, II, p. 263).

<sup>8</sup> Cfr. lett. 562, nota 3.

<sup>9</sup> Il 3 febbraio Massimo a proposito della sua imminente partenza per Milano scrisse a Luisa: « Avrai veduto, dai giornali, ch'è proprio vera la mia destinazione per governatore di Milano. L'ottima accoglienza, che la città ha fatto a questa nomina, mi fa un gran piacere, e mi consola un poco dal pochissimo gusto che ho per posti di questo genere. [...] In questi momenti, qualche cosa bisogna fare tutti; onde ho accettato. Ma è una bella catena che mi attacco al piede! » (G. CARCANO, p. 504). E qualche giorno dopo, il 12 febbraio, al nipote Emanuele: « Ora dunque parto, e per quanto mi diverta poco, perché l'idea mia è sempre stata — pane e cipolle, ma libero — tuttavia metto mano volentieri anch'io, stante la gravità dei momenti » (N. BIANCHI, p. 304).

<sup>10</sup> Costanza allude al fatto che sia Villamarina, sia Gallina non avevano accettato la carica di governatore di Milano (cfr. lett. 557, nota 1 e lett. 563, nota 5).

<sup>11</sup> Luigi Pietracqua (1832-1901), uno dei più importanti e popolari autori drammatici piemontesi. Compositore tipografo, proto della *Gazzetta del popolo* di Torino, ne divenne poi collaboratore. Scrisse nella *Gazzetta piemontese*, nel *Fischietto*, fondò vari periodici in lingua e in dialetto. Al teatro piemontese

diede molti lavori, nei quali ritrasse l'anima del popolo nei suoi vizi, nelle sue virtù, nei suoi eroismi, con finalità patriottiche e pedagogiche. Fra il maggio 1859 e i primi mesi del 1860, la compagnia Toselli rappresentò con grande successo al teatro d'Angennes e al teatro Nota le commedie: *La famija del solda*, *L'boletin*, *Gigin a bala nen*, *Le sponde del Po*, *Le sponde 'd la Dora*.

<sup>12</sup> Il pittore e incisore fiammingo David Teniers il Giovane (1610-1690) dipinse numerose scene di osteria, avvenimenti contemporanei, scenette satiriche. Fondò l'Accademia di Belle Arti di Bruxelles; nella sua produzione degli ultimi anni prevalgono paesaggi dalle raffinate tonalità argentate.

<sup>13</sup> Cfr. lett. 557, nota 3.

568.

Mercredi Saint, 4 avril 1860

Mon cher fils,

Voici ma première lettre d'outre-tombe, mon écriture s'en ressentira, mais patience, mes yeux sont même encore un peu troubles, espérons que cela ira mieux avec le tems. Après un arrêt dans le progrès, j'ai repris ma marche un peu lente et je suis arrivée dans mon salon, ce qui est toujours satisfaisant; quant à sortir il n'en est pas encore question et on m'a renvoyée après Pâques. Je me lève au plus tôt à midi et me couche à 6 heures, c'est tout ce que mes forces et le médecin me permettent, c'est un peu ennuyeux.

Nous avons reçu ton billet de S. Jean et ta lettre de Londres. L'un et l'autre ont été appréciés. Je n'aurais plus le courage de souhaiter ta venue, voyant combien les voyages te coûtent, mais surtout je suis mécontente de tes dispositions gastriques et de ces menaces de grippe, qui sont en permanence à Londres. Ce climat m'inspire bien peu de sympathie, et j'en redoute toujours à la longue les effets pour ta santé. J'ai chargé Ferrero de t'expédier une forte caisse d'eau de Cérésolle et de te la faire arriver promptement. S'il y a des frais à payer, tu nous le diras, car c'est un petit présent d'amitié que je compte te faire et je ne veux pas qu'il te pèse. Puisque le docteur croit que ces eaux te conviennent mieux que les autres, je désire que tu les boives. Le médecin ne pense pas que les boissons alcooliques te fassent du bien, leur effet étant de donner une force artificielle et momentanée, mais d'avoir un régime corroborant qui te procure des forces positives et durables. Ceci ne va pas à exclure l'usage très modéré du vin, mais à te nourrir de bonnes viandes saines.

Je n'ai pas vu la lettre que ton père t'a écrit dernièrement, mais j'ai lieu d'espérer que tu en auras été content, après ton départ il

m'avait dit avoir été lui-même satisfait de vos derniers rapports, ce qui m'avait consolée. J'ai lu ta lettre, et ce genre d'explication qu'elle contient me fait toujours un effet pénible. Pour mon compte, je ne les provoquerais point, mais quand il s'agit de mettre les autres d'accord, je pense qu'il faut faire taire ses répugnances. D'ailleurs, je crois que l'on pourrait s'entendre si on avait le tems nécessaire pour se comprendre, ce sont plutôt les occasions que les volontés qui manquent.

Notre ouverture du Parlement a été brillante. Le concours des étrangers à Turin énorme. J'espère que vous aurez été contents du discours<sup>1</sup>: Farini l'a rédigé, Camille y a mis du sien. Mais c'est le Roi, qui a voulu dire qu'il ne relevait que de Dieu et de son peuple et il l'a dit avec énergie. Au passage sur Rome<sup>2</sup>, ton père s'est levé, instinctivement, pour applaudir, ce qui a fait lever tous les autres. Quand il prend une chose à cœur, il a toujours 25 ans. Le soir l'illumination de place Château a été comme les mille et une nuits. Perles, rubis, et émeraudes. J'en suis aise à cause des étrangers.

Charles a été nommé à Caluso<sup>3</sup> et est arrivé après coup et après des lettres les plus extravagantes. Son père en est si abattu, surtout qu'on l'a pris par le cou pour le faire encore président, et après on lui a enlevé tous ses vice-présidents<sup>4</sup>, en qui il avait habitude et confiance, pour lui en donner qui lui sont inconnus et paraissent peu capables, Ridolfi<sup>5</sup> n'étant pas encore arrivé.

Joséphine est toujours bien faible, elle a pourtant été à la séance royale, et maintenant elle rumine d'aller à Florence avec son oncle. Isabelle n'est revenue que dimanche<sup>6</sup>, elle vient beaucoup me voir et m'apporte de beaux bouquets de violettes de son jardin. Aujourd'hui elle avait un peu de névralgie, j'espère que ce vilain malaise ne s'établira pas chez elle.

Adieu, mon cher fils, je m'y suis prise à trois fois pour griffonner ceci, et maintenant il faut que je finisse et que je t'embrasse le plus cordialement possible, en te recommandant de te bien soigner.

Un brano edito in *Souvenirs historiques*, p. 633.

<sup>1</sup> Il 2 aprile, alle 10 del mattino a palazzo Madama il re inaugurò solennemente la seconda sessione della VII legislatura del Parlamento, con l'intervento anche dei deputati di Lombardia e dell'Italia centrale.

<sup>2</sup> Il passo cui allude Costanza è il seguente: « La quale [Patria] non è più l'Italia dei romani, né quella del medio evo: non deve essere più il campo aperto alle ambizioni straniere, ma dev'essere l'Italia degli Italiani ».

<sup>3</sup> Nelle elezioni generali del 25 marzo 1860 Carlo Alfieri, conte di Magliano,

era stato eletto, nel ballottaggio, deputato del collegio di Caluso con 268 voti (su 486); il suo competitore, avvocato Enrico Leone, ne aveva ottenuti 215.

<sup>4</sup> Luigi Des Ambrois e Federico Sclopis furono vice-presidenti del Senato dal 10 gennaio 1859 al 21 gennaio 1860; furono sostituiti dal marchese Cosimo Ridolfi, dal conte Giuseppe Pasolini, dal marchese Domenico Serra e dal conte Gabrio Casati (2 aprile - 17 dicembre 1860).

<sup>5</sup> Cosimo Ridolfi (1794-1865). Legato al Capponi, al Vieusseux, al Lambruschini, fondò nel suo palazzo la prima scuola di mutuo insegnamento, promosse la fondazione di una Cassa di risparmio e diede vita all'Istituto agrario che contribuì a diffondere buone conoscenze tecniche in campo agricolo. Si adoperò validamente per rendere possibile l'annessione della Toscana allo Stato costituzionale di Vittorio Emanuele II. Il 23 marzo 1860 fu nominato senatore del regno.

<sup>6</sup> 1 aprile.

569.

Le jour de Pâques 1860 [8 aprile]<sup>1</sup>

On me dit qu'un monsieur, qui part pour Londres après demain, veut bien se charger de mes commissions. Je suppose que c'est Maffei<sup>2</sup> et j'en profite pour te dire *Alleluja*. Que Dieu te préserve en bonne santé et te fasse croître en sagesse et bonne volonté de le servir. Il faut dépouiller le vieil homme, ce qui ne se fait pas en un jour. Que le Ciel t'aide et m'y aide aussi, afin que nous nous trouvions tous, un jour, où il n'y aura plus ni diplomatie, ni séparation, mais où nous regarderons les autres s'agitant, sans savoir où ils arriveront.

Je continue mes petits progrès, je suis pourtant un peu menacée de névralgie; patience, c'est plutôt un ennui qu'une maladie, si elle vient il faudra la laisser passer. Le tems, qui nous a permis de faire la fête de lundi<sup>3</sup> sans la troubler, a toujours depuis été à la pluie, aujourd'hui nous avons revu le soleil, mais je ne sais si ce sera durable. Tu as laissé ici une boîte empaquetée et cachetée, ne sachant de quoi il s'agit je n'ose pas te l'exédier.

Rien de nouveau que tu ne saches pas. Le sacrifice de la Savoie et de Nicé s'accomplit<sup>4</sup> à notre grande confusion et avec toutes les *prepotenze* imaginables. Le maréchal Vaillant<sup>5</sup> quitte aujourd'hui Milan, où restent encore deux divisions. Ici, les bêtises et les maladresses sont toujours à l'ordre du jour. On est souvent impatienté et découragé.

J'ai eu du monde tout l'après-midi et c'est l'heure de dîner, je me borne donc à t'embrasser. Ton père, qui arrive, te dit mille amitiés. Adieu, porte-toi bien.

1778

Un brano edito in *Souvenirs historiques*, pp. 633-634.

<sup>1</sup> Nel 1860, il giorno di Pasqua cadde l'8 aprile.

<sup>2</sup> Carlo Alberto Maffei di Boglio (1834-1897), addetto al ministero degli Affari Esteri, segretario di Cavour, nel 1858 segretario di legazione a Napoli, nel 1860 addetto alla legazione di Londra. Il Manno lo definì « uomo d'ingegno e di grande eleganza di modi e d'abitudini » (*Patriziato subalpino*, vol. XV).

<sup>3</sup> 2 aprile (cfr. lett. 568, nota 1).

<sup>4</sup> Il 1° aprile 1860, con un proclama, Vittorio Emanuele II sciolse le popolazioni della Savoia e di Nizza dal legame di fedeltà verso di lui e verso i suoi legittimi successori.

<sup>5</sup> Dopo Villafranca, il maresciallo Jean-Baptiste-Philibert Vaillant fu comandante dell'esercito francese in Lombardia.

570.

Samedi, 21 avril 1860

Cher fils,

Je pensais avec plaisir ces jours-ci que tu étais à la campagne, jouissant d'un peu de repos et d'un air moins vicié que celui de Londres, où cette odieuse grippe exerce sa triste influence. Je crois cette maladie contagieuse et malheureusement elle me semble établie en permanence; à tout prendre, il me paraît que ce climat ne t'est guère favorable et c'est ce qui m'inquiète. Je crains que tu n'aies pas un meilleur tems que nous, qui sommes bien mal partagés. Il pleut, il neige, il grêle et il fait souvent un froid de chien. Depuis trois jours, je choisis les momens pour faire une petite promenade au champ de mars et je m'en trouve plutôt bien que mal. Au fond, il ne me reste que de la faiblesse, mais je ne puis me plaindre positivement de rien. Je ne prens plus aucune sorte de remèdes et ne m'en trouve pas plus mal. Je t'enverrai encore une caisse de Cérésôle, je ne me pressais pas, pensant que Mr Ferguson<sup>1</sup> pouvait d'abord se servir d'une de tes bouteilles pour la goûter et la faire analyser, avant que de se décider à l'ordonner.

Nous avons eu bien des morts ces derniers jours. De ta connaissance il y a la marquise de Carrail<sup>2</sup> et la comtesse Dussol<sup>3</sup>. La première est une perte pour la société, c'est la seule maison qui fut encore ouverte. Voilà *Fric*<sup>4</sup> avec une belle fortune, je ne sais s'il en pourra jouir avec ce ménage de contrebande qu'il s'est donné, et dont il n'a pas besoin d'aller se repentir à Rome.

S. André avait attrapé une angine assez forte, mais il en a été vite dehors, grâce aux bons soins de sa femme. Ils viennent toujours me voir, dont je suis surprise et reconnaissante. Quant à la

*rignonaille*<sup>5</sup>, on est bien loin de la goûter, il faut même que je m'emploie à persuader Isabelle d'être polie avec eux. Elle prétend que la dame la victimait horriblement à Paris, mais je la conseille à user de prudence afin d'éviter qu'on lui fasse des paquets à Naples. Au reste, avec Jacopo nous allons fort d'accord en toutes choses et je tâche de leur parler raison.

Joséphine, au moment de partir pour la Toscane, est tombée malade grâce aux contrariétés que lui avait prodiguées Charles, de façon que ce dernier est parti seul. Maintenant elle est debout.

Mon cher fils, toutes les fois que ce sera un soulagement pour ton esprit, ou pour ton cœur de me dire tes impressions intimes, je serai toujours disposée à les accueillir avec intérêt; mais je ne sais si on gagne beaucoup à tant analyser ses impressions, il me semble qu'au contraire on augmente certaines préventions qu'il vaudrait mieux combattre. Pour mon compte, je suis tout à fait disposée à prendre les gens comme ils sont, tout en leur souhaitant de se corriger de leurs défauts et d'acquérir les qualités dont ils peuvent avoir besoin. Je prie Dieu de faire tout cela, c'est tout ce que je puis pour eux. Quant au jeune homme dont tu crois que tu aurais plutôt besoin de te dépouiller, il m'est avis que tu le sens toi-même un peu usé, et qu'il conviendrait de lui en substituer un nouveau; j'espère que Dieu t'y aideras, mais il ne le fait pas malgré nous. La Pâque serait une bien bonne occasion d'arriver à une bonne condition. Elle devient chez nous un problème pas facile à résoudre pour des personnes bien intentionnées à cet égard, mais que l'excommunication met en grand embarras. Le clergé est partagé, une bonne partie l'adopte et met à l'absolution des conditions bien onéreuses. D'autres, sans condamner positivement les opinions, ne se croient pas la faculté d'absoudre, d'autres enfin partagent ces opinions et n'y trouvent ni péché, ni par conséquent sujet à condamnation. Les premiers peuvent être des personnes très estimables, mais leur argumens ne persuadent plus guère. Les derniers s'appuient sur des autorités fort respectables et paraissent assez rationnels, mais après on n'est pas tranquille. Cela contriste et inquiète les consciences. J'avais prévu tout cela, mais je trouve cette condition déplorable pour la religion. Je ne sais comment, ni quand, nous en sortirons.

De nouvelles politiques il n'y en a guère, on est occupé de Rome et de Naples. La Sicile est en révolte<sup>6</sup>, Naples en fermentation, ce Roi<sup>7</sup> ne se mêlera pas de ce qui se passe ailleurs. Le général Lamoricière<sup>8</sup> nous met un peu martel en tête, s'il est seul je ne pense pas qu'il puisse faire grand chose; on s'étonne qu'il ait pris confiance dans ce rôle, qui pourrait devenir compromettant. Nice

est flambée, ce sera demain le tour de Chambéry. Nous nous résignons, ne pouvant mieux faire.

Je reçois en ce moment le portrait de Persigni, je ne m'en faisais pas cette idée. Il paraît qu'il perd quelquefois la boussole, je souhaite que vous soyez d'accord. Adieu, cher fils, j'espère pouvoir t'écrire prochainement, par César Revel<sup>9</sup> qui retourne à Londres.

Alcuni capoversi editi, per ragioni ignote, in *Souvenirs historiques*, p. 643, con la data 14 giugno.

<sup>1</sup> Probabilmente Robert Ferguson (1799-1865), famoso medico inglese, medico di fiducia della regina e di alcune grandi famiglie inglesi.

<sup>2</sup> Cristina Asinari di San Marzano e Caraglio, nata Capré de Mégève, detta la marchesa di Caraglio, era morta il 14 aprile 1860, all'età di 63 anni.

<sup>3</sup> La contessa Lucia Cane d'Ussolo, nata Luserna di Campiglione, era morta il 16 aprile 1860.

<sup>4</sup> Il figlio della marchesa di Caraglio, Federico Asinari di San Marzano (1820-1862), capitano di cavalleria, ufficiale d'ordinanza del principe di Carignano, medaglia d'argento a Pastrengo; nel 1856 aveva sposato Emilia Daniele. Era rimasto l'unico erede maschio; il fratello Vittorio (n. 1818), capitano d'artiglieria e commissario sardo presso il Quartier generale in Crimea, era morto di colera nel 1855.

<sup>5</sup> Il termine piuttosto dispregiativo si riferisce alla famiglia Rignon.

<sup>6</sup> La rivolta di Palermo era iniziata la sera del 3 aprile, quando un gruppo di insorti, con a capo Francesco Risi, aveva occupato il convento della Gancia.

<sup>7</sup> Francesco II di Borbone (1836-1894), re di Napoli dal 22 maggio 1859.

<sup>8</sup> Il generale francese Christophe-Louis-Léon Juchault de Lamoricière (1806-1865) era stato chiamato dal governo romano nell'aprile 1860 ad assumere il comando generale delle truppe pontificie.

<sup>9</sup> Cesare Thaon di Revel di S. Andrea (1824-1899), cognato di Isabella Villamarina.

571.

Lundi 26 avril 1860

Le comte César de Revel est venu me dire qu'il partait pour Londres, je tâche de lui donner un petit mot, car j'ai été retenue toute la matinée par des visiteurs. Au reste je n'ai pas grand chose à t'apprendre, en fait de nouvelles nous vivons tous sur celles des journaux que tu es à portée de voir aussi bien que nous.

A l'intérieur rien de saillant. On s'occupe assez des embellissements que le Corps municipal veut faire à notre ville, croyant ainsi lui faire conserver son rang de capitale. Ces embellissements sont nom-

breux et dispendieux et nous, qui devons les payer, n'en sommes pas très enthousiastes, surtout que nous ne sommes pas persuadés que le Municipie atteigne son but. Pour notre place Carline il ne serait question, maintenant, que d'abattre ces baraques, qui la déforment, et d'y placer un *square*; quant à nous, nous y gagnerons. Je ne sais quand on y mettra la main, à cause des écuries des Carabiniers qu'il faut placer ailleurs. La grande affaire est celle du monument Charles-Albert<sup>1</sup> et de ce qui doit l'encadrer. On a nommé une commission où ton père a été appelé. Son projet est toujours celui qui paraît rallier le plus de votes, avec des modifications différentes, selon l'architecte qui devrait l'effectuer. L'oncle César y est contraire. Melano<sup>2</sup>, qu'il protège, voudrait conserver le Sénat où il est, en ampliant ce Palais Madame, y faisant les façades et y mettant une quantité de choses. Ce projet coûterait énormément. C'est bien moins dispendieux de bâtir pour le Sénat où il y a les écuries Carignan, faire une grande salle des députés au palais Carignan même, et une place à arcades qui relie les deux Chambres. Nous verrons qui l'emportera.

Ton père s'est fait opérer hier et ce matin sans me prévenir pour ne pas m'inquiéter, je le souhaitais pourtant, car je le trouvais bien gêné depuis quelque tems. Il a demandé pour cela Bruno<sup>3</sup>, qui a la main plus légère que Riberi, et il a extrait quatre de ces affreux polypes, maintenant il reviendra pour voir s'il n'y a plus rien à enlever. En attendant, ton père se trouve plus soulagé et fait ses affaires à l'ordinaire.

Quant à moi je continue mes petits progrès. Le tems a été si abominable tous ces jours que j'ai été deux jours sans sortir. Ce matin, le soleil ayant reparu j'ai fait ma *trottata*, mais nous avons passé par un grand froid et il a neigé considérablement du côté du Roc, Pignerol etc., et je pense que nous ne sommes pas encore quitte de la pluie et que nous allons apprendre des désastres.

Le Roi continue sa marche triomphale<sup>4</sup> au travers de ses nouvelles provinces. Il reviendra pour les fêtes du Statut, qui commenceront le 13. Espérons que nous aurons meilleur tems.

Nous avons un régiment toscan en garnison. Ils tâchent et on tâche qu'ils apprennent de nôtre tenue, manœuvre et discipline. Il y a, à Savillan, des hussards de Plaisance, très mauvais, il est question de les incorporer avec les nôtres. Nos régimens, qui sont en Toscane, édifient par leur conduite sérieuse, calme et disciplinée. Il ne font aucun bruit, ne jurent point et se comportent d'une façon exemplaire. Toute notre infanterie va adopter l'uniforme de Savoie. C'est bien. Ce sera caractéristique et économique.

Il me semble que Nice et la Savoie ont très bien pris la chose. Pour lors, bon voyage!

Les Dames du Sacré-Cœur vont reflleurir à Chambéry et je ne serais pas étonnée que les R. R. P. P. vinsent y implanter un collège pour la plus grande comodité de leurs adeptes ici.

Adieu, cher fils, nous t'embrassons; tu pourras me répondre par la même occasion, le porteur de celle-ci, qui se loue fort de ton accueil, ne comptant pas s'arrêter longuement à Londres.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 634-635.

<sup>1</sup> Dopo anni di accese polemiche, rinvii e indugi, fu Cavour, nel 1856, a riportare alla ribalta il problema del monumento, facendolo approvare da Camera e Senato. Durante i quattro anni di lavorazione, lo scultore Carlo Marochetti esperto in monumenti equestri, lo modificò di continuo: le allegorie previste all'inizio cambiarono più volte di significato (diventando infine *l'Indipendenza*, il *Martirio*, lo *Statuto*, *l'Uguaglianza*); in ultimo furono aggiunti sugli angoli quattro grandi soldati in divisa che resero necessario un secondo zoccolo. Il grandioso complesso fu inaugurato il 21 luglio 1861.

<sup>2</sup> L'architetto Ernesto Melano (1792-1867), nonostante fosse stato collocato a riposo nel 1858, fu ancora incaricato dei lavori di trasformazione della grande aula del Senato.

<sup>3</sup> Il chirurgo Lorenzo Bruno.

<sup>4</sup> Il viaggio del re era iniziato il 15 aprile. Giunto a Genova, Vittorio Emanuele si era imbarcato sulla *Maria Adelaide*, diretto a Livorno. Il 26 aprile, in viaggio verso Siena, fu festeggiato con calore a Empoli e Poggibonsi.

572.

Lundi, 7 mai 1860

Cher fils,

Voilà deux bonnes lettres auxquelles je dois réponse. Je vais m'y essayer, autant qu'on m'en laissera le loisir. J'ai envoyé la lettre à l'oncle César et je remettrai la petite note à J[oséphine]. Je n'ai pas encore les plumes de cristal, dont je commence toujours par te remercier, je voudrais qu'elles me fissent mieux écrire, mais j'en doute. Au reste, je dois souvent lire des écritures où il faut deviner ce que l'on veut dire, ainsi je prends patience sur le plus ou moins de régularité, pourvu que l'on me lise à peu près couramment.

J'ai été très mortifiée d'apprendre que pas une bouteille de Cérésole n'était partie. La neige survenue dernièrement, qui a encombré les routes dans les montagnes, n'a pas permis qu'on fit encore d'expé-

ditions et il ne fallait pas penser à envoyer des eaux de l'an passé, qui ne valent pas grand chose, et voilà comment tu ne vois rien arriver.

Je suis bien aise qu'en attendant tu te portes mieux. Je ne demande pas mieux que le climat d'Angleterre te convienne puisque tu dois y vivre, mais voilà quelques années que tu te plains toujours de ta santé, qui était meilleure ailleurs, et quant à cette déficience dans le sang qu'on croit exister maintenant, jamais les médecins, qui t'avaient vu dans ta jeunesse, ne l'avaient observée. C'est donc un phénomène accidentel auquel on doit pouvoir obvier.

Nous n'allons pas mal ici, mes forces ont bien de la peine à revenir. Je ne puis guère marcher. Ton père est certainement moins gêné qu'il n'était, cependant il paraît qu'il reste toujours quelque chose que l'on ne peut atteindre et qu'il faut réserver pour une autre fois. Ce qui est assez triste.

Après un froid poignant qui se prolongeait d'une façon indiscreète, nous avons eu deux jours de chaleur bien prononcée, aujourd'hui le tems est couvert et la température fort abaissée.

Je me figurais le Persigni une espèce de Mr de Barante<sup>1</sup>, et il ne lui ressemble pas du tout. Je lui trouve une drôle de *gnifa*<sup>2</sup>, qui me fait penser qu'il en a aussi dans le caractère.

Je ne m'étonne pas si on se lasse de la question savoisiennne et suisse, en Angleterre, car nous-même ne pouvons plus les tolérer. Ce qui est fait, est fait, et le sujet pas assez agréable pour le remacher sans cesse comme on fait. Cependant à la reprise de la Chambre on tâchera de faire du scandale rétrospectif pour ébranler le Ministère. Heureusement que les députés des provinces annexées ne se soucient pas du tout de la Savoie et se trouvent très heureux d'y être substitués. L'enthousiasme à Bologne a été frénétique. La Toscane n'était que de l'eau fraîche auprès de l'Émilie. Mais il me semble que nous parlons modestement de Modène, où les affections semblent partagées.

Maintenant nous nous préparons à faire les fêtes du Statut, pourvu que le tems les favorise. Il nous arrive des régimens de toutes nos nouvelles provinces, hélas! ils sont loin de valoir les Savoyards que nous verrons partir avec bien du regret. Les nouveaux se font *scorigere*<sup>3</sup>, officiers et soldats et on ne se fait pas faute de s'en moquer. Il n'y a plus de pantalons garance<sup>4</sup> à Turin, ils sont partis sans que personne prît garde à eux. Ceux de la Lombardie filent aussi.

Maintenant c'est la Sicile<sup>5</sup> qui préoccupe tout le monde. Le parti avancé la voudrait. Les gens raisonnables se contenteraient que son

soit fût amélioré. Il s'est passé et il se passe de vilaines choses par là, auxquelles on devrait mettre ordre, avec des moyens plus efficaces que jusqu'ici.

Charles est rentré au bercail plutôt comme un loup que comme une brebis. On est en crise dans cette maison. Miss part, on ne sait si elle reviendra. La nourrice est partie et la pauvre [...] <sup>6</sup> a de la peine à s'en consoler. Il est arrivé une bonne toscane et une femme de chambre savoyarde, *Dio ce la mandi buona*.

Joséphine va cahin-caha, demain nous donnons à dîner en famille à Isabelle avec Ciccio, l'oncle César et l'Amis. Cette jeune femme se porte bien, est gaie, monte tous les jours à cheval et vient me voir et étudier son piano, son hôtel étant toujours sens dessus dessous. Elle s'occupe fort de son ménage, dirige le cuisinier, s'entretient avec les facteurs, les jardiniers etc. Ce qui me plaît moins ce sont les cancans des maison Boyl et Rignon, qui sont comme chiens et chats. Le *dissapore* d'Isabelle avec les Rignons est toujours flagrant, quoique recouvert d'une politesse peu franche, et les Boyl soufflent dessus. Je tâche d'insinuer que tout cela est peu distingué, d'autant qu'Isabelle n'a rien à craindre de ces mauvais vouloirs, s'il y en a.

La comtesse Panissera te remercie de ton obligeance à faire ses commissions. Je ne sais pas pourquoi, mon cher fils, tu t'obstines à vouloir que je te croie pire que tu n'es. Je t'assure que non, je ne vois pas quel agrément je pourrais y trouver. Il me convient bien mieux de m'en rapporter à ce que tu me dis de bonne fois, comme je le pense. Je ne suis point un caractère soupçonneux, je m'en ferais d'ailleurs scrupule au sujet de toute autre, je ne vois pas quel intérêt j'aurais à être méfiante et comme je te l'ai déjà écrit, tu peux me dire tout ce qui te fera plaisir, disposée que je suis à tout prendre en bonne part.

Anciennement, il y avait ici une correspondance entre le rez-de-chaussée et le premier, qui au lieu d'éclaircir les questions ne faisait que les envenimer, quoique en bas on prit le parti de se taire, voyant la difficulté de s'entendre puisqu'on partait de principes différents. Cela m'avait donné le dégoût de toutes ces controverses en famille, qui ne produisaient aucun bien. Mais toutes les fois que tu croiras utile, ou qu'il te sera agréable de me dire quoique ce soit, je serai toujours disposée à t'entendre avec intérêt, quoiqu'il me semble ne pas avoir besoin d'entrer dans les détails pour penser à toi d'une manière qui te satisferait, si tu pouvais la voir.

Je parle de toi au bon Dieu, qui est la seule chose utile que

je puisse faire pour ton service, et je le ferai dans ce monde et dans l'autre, j'espère. Adieu maintenant, car en voilà bien long pour un éclopée comme moi et je t'embrasse de tout mon cœur, qui n'est point éclopée.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 635-636.

<sup>1</sup> Il barone Aimable-Guillaume-Prosper Brugière de Barante (1782-1866), dopo la rivoluzione del 1830 fu ambasciatore a Torino, dove intrattene rapporti amichevoli con i liberali moderati e con Cavour. Fu ministro di Francia a Pietroburgo; dopo il 1848 abbandonò la vita politica e si dedicò interamente a studi storici e politici. Lasciò anche un volume di memorie pubblicato postumo.

<sup>2</sup> Piemontese: « far la bocca brincia, o far grippe, smorfia ».

<sup>3</sup> L'espressione « farsi scorgere » era usata abitualmente anche da Massimo.

<sup>4</sup> Allusione ai soldati francesi, in particolar modo agli zuavi, famosi per la loro divisa caratterizzata dagli ampi calzoni rossi chiusi sotto il ginocchio.

<sup>5</sup> Appena giunse a Genova la notizia della insurrezione siciliana, Francesco Crispi e Nino Bixio corsero a Torino, dove si trovava Garibaldi per i lavori della Camera, e lo invitarono a guidare una spedizione in Sicilia.

<sup>6</sup> Nome illeggibile.

573.

Le 2 juin 1860

Cher fils,

Les Way<sup>1</sup> ont passé par ici, ils ont d'abord été trois jours sans donner signe de vie; lorsqu'ils se sont annoncés, ton père s'est mis à leur disposition et les a un peu trimballés de côté et d'autre, ensuite ils sont partis. Je suis assez portée à rendre service aux étrangers qui passent par notre pays, que j'aimerais à faire valoir, mais tu sais que notre maison n'est pas montée pour recevoir des étrangers, c'est là ce qui fait la difficulté et nous rend un peu sauvages.

Eh bien, mon fils, que dit-on chez vous de ce qui se passe en deçà et au delà du Phare?<sup>2</sup> Pour nous, nous admirons, mais en sommes bien embarrassés à moins qu'on ne vienne nous en ôter le souci. Cette race des Bourbons est vraiment insupportable. C'est une race dégénérée, moins la branche d'Orléans, qui a encore un peu de sève. Les autres semblent employer le peu qui leur reste de vitalité à faire pis qu'ils ne peuvent.

Ici tout ce qui est un peu sensé aurait désiré que les affaires pussent s'arranger sans avoir à nous en mêler; nous avons bien as-

1786

sez de besogne sur les bras, sans nous charger encore d'un pays en aussi mauvaises conditions que les deux Siciles. Mais pas moyen de le faire comprendre à cette pauvre tête du roi de Naples. Il est vraiment difficile de se conduire raisonnablement avec des gens qui perdent la tête dans tous les sens. Les Napolitains, qui ne veulent plus de ce qu'ils ont, et on leur en fournit bien des motifs, mais ne savent guère ce qu'ils veulent, et nos Bachi bouzoucs qui ne rêvent qu'unité et ne cherchent que plaies et bosses pour y arriver, sans se soucier le moins du monde des embarras qui peuvent s'ensuivre.

Nous avons besoin de nous organiser, de nous consolider, sans entrer en d'autres complications. Mais il paraît qu'il y a une fatalité qui nous pousse. Où nous conduira-t-elle? Nous ne le savons. Il paraît qu'il y a des gouvernemens qui ont comblé la mesure de leurs iniquités, et que la Providence a écrit leur *Mané Thécel Pharés*. Il n'y a qu'à courber la tête et se recommander au ciel.

Je vois quelque fois notre cousine Bevilacqua, dont le mari, marquis de la Masa<sup>3</sup>, est avec Garibaldi. Elle me raconte les infamies du Gouvernement napolitain. Hier encore elle me disait qu'entre les *esuli* de Naples, qui sont à Gênes, il y a un Monsieur Bergogna, qui avait été accusé de je ne sais quoi, et mis en prison; mais comme toute sa famille est à la cour, on voulait avoir l'air de le traiter avec ménagement. On lui avait donné une assez bonne chambre, des livres, on lui épargnait la torture qu'on fait subir aux autres prisonniers. Mais qu'est-ce qu'on avait inventé pour le besoin qu'on éprouve là-bas de tourmenter? De tems en tems on le dépouillait tout nu, puis on le descendait dans un cachot souterrain où l'eau de la mer filtrait et qui était comme un borbier. Puis on ouvrait un guichet d'où il sortait une quantité de rats, qui se jetaient sur lui, de façon qu'il en a le bout de l'oreille emporté. Après plusieurs mois de cette triste condition on l'a remis en liberté comme innocent. A peine la porte de sa prison lui fût elle ouverte qu'il se mit à courir et ne s'arrêta plus que sur le pont d'un navire étranger. Pour peu qu'il eût tardé, il était de nouveau repris et renfermé.

J'ai reçu une bonne lettre d'Emmanuel ces jours passés, lui aussi fait un triste tableau de ce malheureux pays. On arrête les meilleures gens et des familles entières, y compris les femmes. On torture ces pauvres captifs comme on le faisait au moyen âge. Je crois que si le Roi veut changer son ministère, il faudra qu'il aille chercher ses ministres en prison. Je pense qu'à défaut de Victor Emmanuel, ces gens-là crieraient vive le Diable plutôt que de rester comme

ils sont. Mais que faire d'une population démoralisée, corrompue, qui a perdu toute notion du juste et de l'injuste, qui ne sent plus que les maux physiques.

Ici nous allons cahin-caha. Nous avons des Chambres, où les novices ne se font pas faute d'excentricités qui embarrassent les nôtres et les poussent à des réponses peu prudentes.

Nous avons des arrestations de prêtres, dont on se préoccupe beaucoup. Bien des gens en sont mécontents et inquiets. Quand est-ce que l'on saura s'entendre pour rendre à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. Ce ne doit pas être impossible, puisque l'Évangile nous l'ordonne.

Nous n'avons plus d'articles de ton père à expédier, il faudra vous en passer. Ton père se préoccupe trop de tout ce qui se passe en fait de *clérical*; je voudrais qu'il en prit son parti et laissât faire, n'étant pas obligé de se mêler de ces tristes affaires. Il s'est aussi occupé de l'affaire de l'armement, qui a lieu en Angleterre et qui pourrait être utile ici, si les Piémontais entendaient aussi bien que les Anglais les vrais intérêts du pays. Mais ici on craindrait de mettre des armes entre les mains de gens qui pourraient en abuser. Et puis ce serait une dépense, dont nos finances si oberées ne s'arrangeraient guère. Nous avons la garde nationale, qui est nombreuse et bien disposée. Il faudra s'en contenter.

Je n'ai rien vu des fêtes du Statut. J'ai su que les troupes étaient magnifiques et l'illumination de la rue Grande-Doire un enchantement. C'était un tunnel de feu du plus bel effet.

Je suis toujours faible et fatiguée, souvent nerveuse, je ne me trouve ni force, ni courage. Je prends mes eaux de S. Vincent, je voudrais que tu prisses celles de Cérésolle. On a découvert dans le trou du Montcenis une source très abondante d'eaux de Vichy très fortes, il faut espérer qu'on en tirera parti. Elles sont de notre côté.

Depuis un mois ton père a subi trois opérations et il attend la quatrième; il souffre tout cela avec un grand courage, pour moi cela m'éreinte. Il dit qu'il a demandé la photographie de mon portrait par Sainti, et me dit de te le rappeler. A propos, nous avons été surpris de retrouver ici la boîte de piqué que tu étais autorisé à emporter, comment cela s'est-il fait?

Nous avons en ce moment trois mariages. Le comte Marmorito avec Mlle Fossati de Milan, le comte S. Nazar<sup>4</sup> avec une très riche polonaise, et Mlle S. Marsan-Cartos avec un comte de la Predosa. On parle de celui de Cossilla<sup>5</sup> avec Mlle Franchi, mais ce n'est

encore qu'un bruit. Isabelle est à Ternavasio pour quelques jours. Est-elle heureuse de tout ce qu'elle a! Elle en jouit que c'est plaisir de la voir. Ton père les trouve un peu sans-gêne quelque fois, mais ils le sont si naïvement qu'ils se font pardonner.

Adieu, très cher fils, je t'embrasse et suis à bout de forces grifonnantes.

Ampiamente edita in *Souvenirs historiques*, pp.637-640.

<sup>1</sup> Mr e Mrs Way, amici di Lady Hamilton in viaggio a Torino, erano stati raccomandati da Emanuele all'ospitalità di Costanza e Roberto: « Au reste si cela ne vous contrarie pas trop prenez-là comme un œuvre patriotique » (A. COLOMBO, II, p. 265).

<sup>2</sup> Partiti da Talamone il 9 maggio, i garibaldini sbarcarono a Marsala l'11 senza difficoltà perché la città non era presidiata. Garibaldi avanzò nell'interno: il 13 maggio a Salemi, dichiarò di assumere la dittatura di Sicilia in nome del re d'Italia; il 15 maggio batté una colonna borbonica presso Calatufimi e il 27 maggio entrò a Palermo da porta Termini, mentre la popolazione insorgeva. La battaglia proseguì per tre giorni dentro la città bombardata dalle navi borboniche, finché il 30 maggio, con la mediazione dell'ammiraglio inglese Mundy, fu firmato un armistizio fra Garibaldi e il generale borbonico Ferdinando Lanza.

<sup>3</sup> Il palermitano Giuseppe La Masa (1819-1881), esule dal regno delle Due Sicilie per la sua ostilità al regime borbonico (1844), sostenne la necessità di una rivoluzione nel mezzogiorno. Fu tra i promotori della rivoluzione di Palermo del 12 gennaio 1848; combatté in Lombardia alla testa dei volontari siciliani nella prima guerra d'indipendenza. Ancora esule, dal 1849 si stabilì a Torino, dove pubblicò *Documenti della rivoluzione siciliana del 1847-49 in rapporto all'Italia* (1850), e uno scritto sulla guerra per bande *La guerra insurrezionale in Italia* (1856). Nel 1860 partecipò alla spedizione dei Mille e fu il principale organizzatore dei volontari (i « picciotti »). Entrato poi nell'esercito regolare italiano, fu deputato della sinistra dal 1861 al 1870.

<sup>4</sup> Il conte Giacinto Sannazzaro (1814-1879), gentiluomo di camera dal 1846, sposò nel 1841 Gabriella Carron di San Tommaso, e nel 1869 Aline Seyssel d'Aix; suo fratello Ferdinando (1816-1866), gran viaggiatore, non risulta essersi sposato.

<sup>5</sup> Augusto Nomis di Cossilla nel 1862 sposò Carolina, figlia del marchese Luigi Manara di Genova.

574.

Le 14 juin 1860

Voilà d'Aglié qui me demande mes commissions pour Londres. Je vais, cher fils, lui donner ce que je pourrai mettre ensemble d'idées et de nouvelles, les unes et les autres assez embrouillées et confuses,

1789

je m'étonne même toujours que tu puisses les tirer au net et en faire quelque chose. Ces derniers jours j'ai attrapé un gros rhume, qui a produit une panique générale, parce qu'ayant chaud, j'ai quitté une petite pelure que je jugeais parfaitement indifférente; heureusement que le rhume s'est porté au cerveau, il a fait son cours et m'en voilà à peu près libre, j'ai gardé la maison et avalé de l'aconit, ce qui ne m'a pas donné des forces.

Notre tems est redevenu celui du mois d'octobre, il pleut et cependant la société est en train de se dissoudre comme s'il faisait beau et chaud, tout le monde s'éparpille. Joséphine est allée à Santena avec ses enfans, ce qui amuse peu son beau-père, qui ne voyait pas la nécessité de cette villégiature précoce, d'autant que je vois qu'elle tiendra table ouverte, et qu'il semble qu'on prenne à tâche de multiplier les dépenses dans tous les genres.

Après avoir joué la comédie chez eux, dimanche<sup>1</sup> la société s'est transportée à la salle philodrammatique. Mesdames Mesciali, D'Aglié et Doria faisaient les frais de ce divertissement, ainsi que Charles, le boute-en-train, Arconati qui a la plus grande partie du succès et quelques autres. Il paraît que Louise Panissera va s'en mêler aussi.

Je ne pense pas qu'Isabelle soit tentée. Elle est revenue enchantée de Ternavasio, où elle a fait les foins, soigné les *bigats*<sup>2</sup>, s'est fait traîner dans les chars à bœufs et joui de tous les plaisirs de l'*aira*<sup>3</sup>. C'est celle-là qui est contente de tout ce qu'elle possède! Il faut dire aussi qu'elle a été bien partagée, Dieu merci.

Je t'apprendrai ensuite que les dépouilles du pauvre Gib sont arrivées et ont été placées selon tes intentions. Il n'y a point de fruit à la lettre cette année à Lagnasc, ni nulle part, beaucoup de foin partout et la récolte s'annonce assez bien, moins la vigne, qui est *scarsa*, et les *bigats*, qui généralement font défaut.

Ferrero a reçu tes lettres de change ou quelque chose d'approchant. Je rectifie: il leur a donné cours. J'ai eu en son tems les plumes de cristal, tu as bien fait de m'en faire souvenir. Nous ne les avons pas trouvées bonnes, écrivant trop gros, sans faire de filets. Merci pourtant de l'intention. Ce que tu ne m'as pas envoyé, ce sont les petites coquilles. Tâche de les donner à D'Aglié. Tâche aussi de rendre le sus-dit D'Aglié un peu moins *coudin*, du reste un parfait galant homme. J'espère que ton Cérésolé sera enfin arrivé et que tu pourras plus tard faire ton expédition de Spa.

J'ai reçu tes deux feuilles anglaises, il est vrai que ces journaux, vastes comme l'océan, me font l'effet d'un cauchemar, d'ailleurs le *Débat* nous donne assez ce qu'ils ont d'important.

Nous ne buvons pas à la santé de Garibaldi<sup>4</sup> et nous prenons tout cela avec un calme stoïque. Quant à envoyer de l'argent, puisqu'il a trouvé tous ces millions, nous serions plutôt tentés de lui en demander, car nous en manquons pour tout, ici. Cette expédition n'en est pas moins une chose fort singulière et même plus singulière de la part des Napolitains que de celle des Garibaldiens. Comment des gens prévenus à tems, ayant des forces aussi considérables, maîtres des positions, fournis de tout le matériel nécessaire, appuyés par une flotte qui peut leur procurer les renforts et les munitions dont ils pouvaient avoir besoin, se laissent chasser de l'île après des pertes si minimes que c'est ridicule d'en parler. Nous expliquons cela en disant que les Napolitains ne se battent pas. Il est vrai que Garibaldi n'en parle pas ainsi. Mais il a toutes sortes d'intérêts à dire le contraire.

Mon petit journal milanais, qui n'est pas mauvais, dit que *i regii* ont massacré de pauvres femmes réfugiées dans un couvent. Ce n'est pas un gouvernement piémontais, qui viendrait à bout de régénérer une population aussi gangrenée que celle-là. Il faudrait là une tête habile et ferme qui les fît marcher, bon gré malgré, dans la bonne voie. Le curé de S. Giles à Moncalier, prêchant un jour ses ouailles disait à *je peui de certi Cristian ca bsogna mandè an paradis a pugn e a causs*<sup>5</sup>. Je crois que c'est par cette voie qu'il faudrait acheminer les Napolitains à la justice et à la liberté.

Hier ton père, qui est au Sénat d'une Commission de recrutement, causait avec le ministre de la Guerre<sup>6</sup>, et lui parlait de la mesure adoptée en Angleterre d'armer toute la population, et le ministre disait qu'une pareille mesure ne pouvait réussir en Italie qu'à amener des désordres et des bouleversements. Que surtout il ne fallait pas assimiler la basse Italie au Piémont. Que le Piémont était unique au monde pour le sens, l'ordre, la discipline, et Fanti n'est pas piémontais.

Mais comme on travaille à le gêner ce pauvre Piémont! Il est bien difficile qu'il résiste à tant de crises, à tant de mauvais vouloir, avec un Gouvernement qui veut trop ménager les mauvais instincts. Nous en avons souvent le cœur navré et le découragement s'empare de nous en voyant comme le mal s'infiltrer de tous côtés. Que la Providence nous vienne en aide.

Nos généraux sont d'accord pour dire que nous valions plus quand nous n'avions que 80 mille hommes de bonnes troupes que maintenant que nous avons toute cette *accozzaglia* de gens sans aucune idée de discipline. On commence à trouver que Lamarmora avait

raison de ne pas se soucier de tous ces volontaires, gens ingouvernables, qui veulent bien faire le coup de feu le jour du combat, mais qui ensuite ne peuvent supporter la moindre gêne, le moindre ennui.

Ces jours derniers il y a eu une grande bagarre à Savillan, causée par le régiment des hussards de Plaisance, un corp très indiscipliné; la population a fini par courir sus avec les *trent*<sup>7</sup> et les fourches, heureusement qu'il s'y trouvait encore un dépôt de Savoie, qui a réussi à dissoudre l'émeute. Nous avons ici un régiment de Pistoiais à la caserne près de nous. C'étaient de drôles de militaires. L'officier de garde avait établi un bon fauteuil dans la rue, à la porte de la caserne pour s'y étendre bien à son aise. Je te laisse à penser si piémontais et savoyards s'en moquaient. Maintenant on a les envoyés ailleurs et nous avons des bolonais, *bruti sgincio*<sup>8</sup>, je ne sais ce qu'ils valent. Au reste les toscans de bonne foi demandent à cor et à cris qu'on donne des officiers piémontais à leurs compatriotes: ce que l'on est en train de faire.

Je crains que si Garibaldi poursuit le cours de ses conquêtes, la cave de notre bon ami<sup>9</sup> n'y passe toute entière. Quant à vos ladies, je ne trouve pas trop *decoroso* qu'elles se mettent à boire pour une raison quelconque; apprens-leur plutôt à avaler des *garibaldines*, ce sont des *granites* avec des fraises entières. C'est beaucoup plus convenable et pas mauvais du tout.

Une des choses qui me choquent dans ce moment c'est qu'on fasse de Turin le Botany Bay de toute l'Italie. On envoie ici tous les prêtres, chanoines, évêques ou cardinaux dont on est mécontent. Ce qui est d'un très mauvais effet. On ferait mieux de ne pas vouloir forcer à chanter les gens qui ne s'en soucient pas, ce à quoi d'ailleurs on ne parviendrait pas, et ne pas faire tout ce scandale.

Tu sais que je n'ai pas de partialité pour les Jésuites. Malgré cela, j'ai été peinée, hier, lorsqu'on m'a dit que l'on avait enfermé ces pauvres malheureux avec des malfaiteurs. Il y a un de ces pères, qui a 80 ans et est malade. On y a joint un Don Cafasso<sup>10</sup>, prêtre chétif, tout contrefait, qui passait sa vie à des œuvres de charité les plus rebutantes, celles dont personne ne voulait. Il se chargeait de préparer les condamnés au dernier supplice, employait son tems dans les prisons. Comment ce pauvre être serait-il un homme dangereux? Ces rigueurs révoltent d'autant plus que l'on dit que l'on n'a rien trouvé de sérieux à leur charge. Mais que le Ministre, ayant fait tout ce scandale, ne veut pas maintenant en avoir le démenti et attend pour les élargir qu'on les ait oubliés. Et ce ne sont pas des cléricaux qui le disent, mais, des personnes qui tiennent

au Gouvernement. Quant au parti clérical, tu sais s'il est nombreux ici; naturellement il profite de toutes ces bévues pour dégoûter du régime actuel et rendre odieux le Gouvernement.

Le sacrifice de la Savoie et de Nice est consommé<sup>11</sup>; je voudrais que l'on n'en parlât plus et que l'on se persuadât à l'étranger, comme nous le croyons, que la majorité dans ces deux pays voulait l'annexion à la France, où ils ont leurs intérêts. Pourtant la plus grande partie des officiers nous restent et nous leur en savons grand gré. Tous les Sénateurs sont arrivés pour voter cette loi<sup>12</sup>, même l'illustre Manzoni<sup>13</sup>, que je n'ai pas pu voir à mon grand regret parce que j'étais souffrante le jour où il est venu chez moi. Mais ton père a été enchanté de le revoir.

Ton père est très occupé de toutes ses commissions et préoccupé de Garibaldi, qui le surexcite tout à fait. Il est aussi bien peiné de bien des plusieurs choses qui l'inquiètent pour le présent et pour l'avenir.

Je ne conçois pas bien la position de Salvator à Naples. Je crois qu'on en est revenu à le ménager. Au reste, une révolution si elle ne nous regarde pas est un sujet à étudier. On dit qu'on prépare à Rome un palais pour la Cour de Naples. Mais il me semble que, le cas échéant, elle devrait aller plus loin. Il est vrai que l'on compte peut-être sur le général Goyon<sup>14</sup>. Maxime est venu pour la loi et est retourné dans sa Capoue. Celui-là sait vivre.

Adieu, cher fils, je t'embrasse et suis éreintée. Dis à P[almers-ton] que nous nous sommes fort amusés de la grande colère du N. L.<sup>15</sup>, il devait penser que tout mal vient d'ancrie [*sic*], ces gens-là sont encore plus bêtes que méchants. Il pouvait congédier son visiteur avec un: *Gente, mi si fa notte innanzi sera ...*<sup>16</sup>

Parzialmente edita con l'aggiunta, per ragioni ignote, di alcuni capoversi della lettera del 21 aprile, in *Souvenirs historiques*, pp. 640-644.

<sup>1</sup> 10 giugno.

<sup>2</sup> Piemontese: « baco da seta ».

<sup>3</sup> Piemontese: « aja ».

<sup>4</sup> Alcune signore inglesi avevano brindato alla salute di Garibaldi. Lo stesso Emanuele aveva narrato l'episodio alla madre il 9 giugno: « De vieilles dames que j'aurais crues codinissimes, ne jurèrent que par Garibaldi, Mme de Flahaut, Lady Strafford de Redcliffe, la Duchesse de Sutherland à un dîner de qui Mme Gladstone m'a dit avoir bu la santé de Garibaldi » (A. COLOMBO, II, p. 267). La spiegazione compare in *Souvenirs historiques*, p. 640, nota 1.

<sup>5</sup> Piemontese: « Ci sono poi certi cristiani che bisogna mandare in paradiso a pugni e a calci ».

<sup>6</sup> Manfredo Fanti.

<sup>7</sup> Piemontese: « tridente, forcone di ferro a tre rebbi per inforcare paglia e fieno ».

<sup>8</sup> Piemontese: « omiciattoli, nanerottoli ».

<sup>9</sup> Antonio Panizzi.

<sup>10</sup> Giuseppe Cafasso (1811-1860), ordinato sacerdote nel 1833, insegnante di teologia morale presso il seminario fondato da Luigi Guala a Torino. Svolse un'intensa attività pastorale per assistere ammalati e carcerati.

<sup>11</sup> Cfr. lett. 569, nota 4.

<sup>12</sup> Nella seduta dell'8 giugno, il Senato aveva discusso il trattato per la cessione di Nizza e Savoia e l'aveva approvato con 92 voti contro 10. La consegna dei territori ceduti alla Francia avvenne il 14 giugno.

<sup>13</sup> Il Manzoni era senatore del Regno d'Italia dal 29 febbraio 1859.

<sup>14</sup> Il generale Charles-Marie-Auguste de Goyon, aiutante di campo di Napoleone III.

<sup>15</sup> Napoleone III.

<sup>16</sup> La citazione è tratta dal *Trionfo della morte* di Francesco Petrarca: « Io son colei che sì importuna e fera / Chiamata son da voi e sorda e cieca, Gente a cui si fa notte innanzi sera » (cap. I, v. 39); il verso fu ripreso da Carlo Goldoni nella commedia *Il poeta fanatico*, atto 2, scena III: « Gente cui si fa notte innanzi sera ».

575.

19 juin 1860

Cher fils,

Cette fois c'est Marguerite Bernardi (Mme Fabbrica)<sup>1</sup> qui me demande un mot pour toi. Son mari a été chargé de réunir une compagnie chantante pour Lisbonne et il s'en va cherchant des sujets à Paris et Londres, où il s'arrêtera pourtant le moins possible à cause de la dépense. Si Marguerite pouvait attraper à Londres un engagement pour le 61, elle serait bien contente, et si tu pouvais l'y aider on t'en saurait grand gré. Ils prétendent qu'il y aurait un poste vacant au théâtre de Londres. Si tu pouvais la faire entendre à quelques personnes influentes, cela lui servira peut-être aussi. Au reste, elle est bonne à voir et à entendre, et c'est une personne de bonne conduite. Si de dire que c'est une élève de l'école de ton père pouvait lui obtenir aide et protection, tu pourrais l'avancer. Comme piémontaise, peut-être trouverait-elle bon accueil; pour le moment elle retourne à Pétersbourg pour la tierce fois, ce qui veut dire qu'elle y a toujours plu. Elle sera libre au printemps prochain.

Ton père pense qu'il vaut mieux envoyer ceci par la poste, afin

1794

que tu puisses préparer tes batteries à tems. Il t'aurait écrit lui-même, mais il est très occupé par les commissions du Sénat, que je crois tomber à sa fin. Il te remercie de l'intérêt que tu témoignes à sa santé et t'embrasse. J'ai été bien souffrante tous ces jours, sans savoir ce que j'avais, j'ai vu le médecin ce matin, il dit que c'est du gastricisme et me traite en conséquence. Notre tems est toujours plutôt froid que chaud, et il y a eu des grêles terribles. Les santés s'en ressentent.

Il paraît que De Martino<sup>2</sup>, après avoir fait fiasco à Fontainebleau, n'a pas jugé à propos d'aller chercher son reste à Londres, vu la merveilleuse colère du N. L.<sup>3</sup> Le bruit court ici que nous allons avoir Filangieri<sup>4</sup>, d'après le conseil donné à Martino par Napoléon]. On le renverra à Garibaldi, qui opère son propre compte. On ne peut pas même dire à ces gens le *v'sentive d'emendeve?*<sup>5</sup> car on les connaît trop disposés à récidiver.

Nous avons ici deux ministres, qui ne battent plus que d'une aile, ce sont Mamiani et Fanti. Ce dernier un brave homme, mais qu'on ne trouve pas assez énergique. Tout le monde invoque La Marmora chassé par un tollé général; maintenant on pense qu'il avait quelquefois raison et on ne serait pas étonné de le voir reparaître sur l'horizon [*sic*]. A Florence, on a été faire une perquisition chez le comte Colobiano, qui était allé en Toscane pour voir son fils très dangereusement malade. Il a eu beau exhiber ses noms et dignités, qui le rendaient intangible, il avait à faire à une bûche qui ne comprenait rien. On l'avait confondu avec un Colombano émissaire autrichien, on a fait toutes les réparations; Dieu sait si c'est un conspirateur, mais nous sommes dans une phase de *dsa doitaria*<sup>6</sup>. Adieu, je t'embrasse.

<sup>1</sup> Cfr. lett. 337, nota 3.

<sup>2</sup> Il barone Giacomo De Martino, ministro degli Esteri napoletano, il 12 giugno era giunto a Fontainebleau per consultare l'Imperatore e il ministro degli Esteri Edouard Thouvenel. Napoleone distinse nettamente fra la posizione del papa e quella del sovrano napoletano, per il quale disse di non poter fare nulla. Il 18 giugno Costantino Nigra scrisse a Emanuele da Parigi: « La mission De Martino, comme vous le saurez sans doute, a complètement échoué. J'ai vu la lettre de l'Empereur au roi de Naples. L'Empereur conseille S. M. Sicilienne à faire des concessions aux sentimens de nationalité de ses peuples et de *s'entendre avec le Piémont* » (*Cavour e l'Inghilterra*, cit., II, 2, p. 82).

<sup>3</sup> Napoleone III.

<sup>4</sup> Carlo Filangieri di Satriano (1784-1867), figlio dell'illuminista Gaetano,

seguì la famiglia in Francia dopo la caduta della Repubblica partenopea (1800). Entrato nell'esercito napoleonico, fu aiutante di Gioacchino Murat. Mantenuto in servizio dai Borboni, nel 1820-21 appoggiò i moti liberali nel Napoletano e combatté negli Abruzzi contro gli austriaci. Reintegrato in servizio da Ferdinando II, fu ministro della Guerra di Francesco II (1859), ma si dimise quando non riuscì a far approvare dal re un progetto di costituzione (gennaio 1860). Si rifiutò di combattere contro Garibaldi in Sicilia.

<sup>5</sup> Piemontese: « ve la sentite di emendarvi? ».

<sup>6</sup> Piemontese: *dsadentaria*, cioè « malagrazia, sguaiataggine ».

576.

28 juin 1860

Cher fils,

Cette fois c'est le comte Maffei<sup>1</sup> qui me demande mes commissions; j'en profite encore pour te dire deux mots, quant aux nouvelles il te les donnera mieux que moi. Je te dirai seulement que nous avons ici Manuel, ce qui m'a fait grand plaisir. C'est une bien agréable surprise que j'ai éprouvée samedi<sup>2</sup>. Il paraît qu'on se porte bien là-bas, malgré le peu d'agrément que la position comporte.

On était toujours dans l'appréhension que le Gouvernement ne lâchât les Lazzaroni en leur permettant le pillage. Il y a même eu une grande panique le 13, anniversaire du sac ordonné par le cardinal Ruffo<sup>3</sup>. Naples était ce jour-là aussi déserte que Pompèi, mais tout le monde étant sur ses gardes, on s'est abstenu. J'ai demandé à Manuel si les relations données par les journeaux étaient exactes. Il prétend qu'il y aurait plutôt à ajouter qu'à diminuer. Je me suis informée s'il y avait vraiment là un parti pour nous pour l'annexion, chose à laquelle je croyais peu. Lui pense que oui. Mais ce n'est pas tout de nous invoquer quand ils sentent le poids des vexations et des tortures. Une fois le mal passé, ils l'oublient et deviennent sensibles aux moindres contrariétés. Maintenant le Roi paraît s'être résigné à donner nous ne savons pas encore quelle constitution: mais que ces mesures trop tardives ont été reçues avec une grande froideur. Tout cela est embarrassant pour nous et je voudrais que les choses fussent décidées là-bas sans que nous nous en mêlions.

S'il est vrai que la Russie proteste, que la Prusse s'alarme, que Napoléon refuse de reconnaître ce que nous faisons, notre position est peu commode. On nous dit d'aller en avant, que l'Italie maintenant doit agir et arranger ses propres affaires, et à peine fait-on

un mouvement que tout le monde crie après nous. Quant à l'Espagne, qui s'en mêle aussi et met en avant ses droits sur les deux Siciles, je ne me gênerais pas à lui répondre: après nous, s'il en reste. Mais avec la Russie il faut être poli.

Entre les bruits qui couraient, il y avait aussi que Lamoricière<sup>4</sup> devait nous attaquer aujourd'hui même. Mais nous ne croyons pas qu'il s'aventure et on dit qu'il est très embarrassé de se tirer avec honneur de sa besogne avec son ramassis de toutes sortes de gens qui ne s'entendent pas entre eux et ne s'aiment aucunement<sup>5</sup>. De plus il s'est rendu insupportable par sa morgue, de façon qu'on prétend qu'il a réussi à rendre populaire Antonelli.

Enfin, nous ne voyons pas clair d'aucun côté, et vivons dans une incertitude assomante. Ici nous arrêtons toujours des prêtres, évêques, cardinaux, et je ne crois pas que ce soit avec profit pour la cause italienne. On ne fait qu'augmenter la désaffection d'une quantité de gens très scandalisés.

On part beaucoup pour les eaux et pour la campagne. La chaleur est devenue tout à coup très intense. Nous attendons pour notre compte la fin du Sénat, qui ne devrait plus se faire attendre longtemps.

Ton père s'est encore fait opérer hier, Dieu veuille que ce soit avec plus de profit. J'ai été tous ces tems peu brillante, tous les jours j'avais des heures bien pénibles à passer. On a dit que c'était du gastrique et on m'a traité en conséquence, puis on m'a donné du tonique de l'absinthe de Venise, puis du tamarin. Aujourd'hui il n'y a pas grand mal. Le Nocle a été un peu malade, je crains moins une petite maladie que l'on soigne, que ces malaises prolongés auxquels on ne remédie pas.

Adieu, cher fils, nous t'embrassons; je crois que tu auras bien chaud aussi; pour moi je n'aime guère à écrire, à la sueur de mon front, ce qui me brouille toutes mes idées.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 644-646.

<sup>1</sup> Cfr. lett. 569, nota 2.

<sup>2</sup> 23 giugno.

<sup>3</sup> Fabrizio Dionigi Ruffo (1744-1827), appartenente alla nobile famiglia dei Bagnara, nominato cardinale nel 1791. Nel dicembre 1798 seguì a Palermo la corte borbonica in fuga dinanzi all'avanzata francese, e nel gennaio successivo propose ai sovrani un audace piano di riconquista del regno. Il 13 giugno 1799

con le sue bande sopraffecce le forze repubblicane, entrò a Napoli e vi compì vendette e stragi.

<sup>4</sup> Il nome del generale francese Christophe-Louis-Léon Juchault de Lamoricière (cfr. lett. 570, nota 8) è legato ai due fatti principali che condussero all'unione delle province pontificie delle Marche e dell'Umbria al regno sardo, cioè la battaglia di Castelfidardo e la resa di Ancona.

<sup>5</sup> L'esercito che il Lamoricière dovette organizzare era scarso numericamente e assai composito, perché comprendeva nuove reclute ingaggiate in Austria, Olanda, Svizzera, Belgio, Irlanda.

577.

Lundi, 9 juillet 1860

Cher fils,

J'ai reçu hier tout ce que tu avais remis à D'Aglié pour moi, et je te remercie de tout. Isabelle, qui se trouvait chez moi, te remercie aussi pour sa part. Elle s'est emparée d'une de tes photographies, elle est d'une avidité insatiable pour ces petits bonshommes, dont elle fait collection. Elle était contente de son exemplaire, parce qu'il avait l'air *burbero*, je le lui avais donné justement parce que je n'aimais pas cet air-là, qui me représentait des soucis ou ennuis, que je voudrais que tu n'eusses pas. J'en ai donné un à l'Amis, un à César et j'ai gardé pour moi un *Manu* assis et un qui lit, qui me fait tout à fait illusion. L'Amis s'est donné une petite collection de photographies et il est particulièrement enchanté d'un Lord Palmerston jeune, qui est effectivement un charmant *gentleman*.

Je suis vraiment mortifiée du retard des eaux de Céréssole, il n'y a pas moyen d'en tirer parti pour l'Angleterre avec cette difficulté de les faire arriver. J'espère que tu les auras au moins pour te tenir lieu de Spa, au cas que tu ne puisses pas y arriver. Je souhaite pourtant que tu le puisses, pensant qu'il est salubre de respirer un autre air que celui de Londres.

Ici tout le monde s'enfuit à tire d'aile, on va beaucoup aux eaux, quelques-uns à la campagne. Nous partons après demain pour le Roc tout prosaïquement. La chaleur s'était fort développée, ce matin, après quelques gouttes de pluie, le tems a fraîchi. J'y vais à mes risques et périls, ces jours passés j'étais encore bien souffrante de ces spasmes nerveux, qui me tourmentaient le corps et l'esprit. On m'a donné du quinine et je m'en suis bien trouvée. Il n'y a

plus que de légères réminiscences. La faiblesse est encore grande, mais à la garde de Dieu. La chaleur augmentait ma fatigue. Nous emmenons la petite Lendy et une autre petite musicienne, elles doivent jouer du piano cinq heures par jour chacune, heureusement que ma tour est à l'abri de la mélodie.

Isabelle doit venir après le 22. Je suis un peu en peine de son mari et ne sais comment il y passera son tems, mais Emmanuel prétend qu'il ne s'ennuie point à ne rien faire, et qu'il est content de voir faire les autres, qu'il s'amuse autant à regarder lire sa femme qu'à lire lui-même. A la bonne heure, s'il est si peu difficile!

Je n'ai naturellement demandé à Manuel que les nouvelles de la rue. On a eu de fortes alarmes. On a craint les émeutes organisées par la police et les lazzaroni en fait de politique ne comprennent que le pillage. Le reste de la population sympathise fort pour nous, n'ayant aucune confiance dans ses Princes. Les Villamarina sont sujets à beaucoup d'ovations quand ils sortent dans les rues.

Ici on ne veut pas de l'alliance avec Naples. Elle me semble impossible et on a assez dit toutes les raisons. Du reste les Piémontais ont une philosophie stoïque, qui doit bien étonner tout ce qui n'est pas piémontais pur sang. On se préoccupe de Garibaldi et de ce qu'il fait ou fera. Mais avec une confiance et un calme inaltérable.

Nous sommes comme blasés sur nos richesses, sur nos conquêtes et je crois que nous craignons plus de perdre ce que nous avons acquis que de désir d'avoir davantage. S'il s'agissait de la Vénétie et du Quadrilatère, je crois que l'enthousiasme se réveillerait et la question serait tout à fait populaire. Mais il n'y a pas grand sympathie pour les Napolitains et puis ils sont si loin. Surtout je ne me soucierais pas que les Napolitains vinsent tenir garnison chez nous si, figure-toi que les soldats détroussent les passans dans les rues de Naples! Pour moi je ne sais me rendre raison de ce que cela deviendra. Cela me semble le chaos, les ténèbres visibles de Milton<sup>1</sup>. Je dirais volontiers *venga Mosè*, s'il y en avait un qui pût nous faire voir clair. J'espère bien que ce que tu sembles redouter n'arrivera pas, il n'y manquerait plus que cela pour mettre la confusion partout.

Ton père te dit mille choses, hélas! il attend son bourreau pour se faire encore opérer une fois avant que de s'éloigner, espérant passer tranquillement sa campagne. Le docteur Bruno<sup>2</sup> ne désespère pas de le guérir, mais jusqu'ici je vois bien peu de profit avec tant de

souffrance. Il regrette que Marguerite<sup>3</sup> soit encore arrivée si inopportune. Mais comment faire? Adieu, cher fils, je te souhaite un peu de repos.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 646-647.

<sup>1</sup> Il poeta inglese John Milton (1608-1674), autore del poema *Il paradiso perduto*, composto fra il 1658 e il 1665.

<sup>2</sup> Cfr. lett. 571, nota 3.

<sup>3</sup> Margherita Fabbrica, nata Bernardi (cfr. lett. 337, nota 3).

578.

Le 2 août 1860

Mon cher fils,

Je ne sais si vous avez l'été, vous autres; pour nous, nous ne savons plus ce que c'est. Les pluies ne sont ni fortes, ni longues, mais elles sont fréquentes et la température est pour le moins fraîche. Cela console ceux qui ne peuvent quitter la ville, et tu seras du nombre probablement, ceux qui sont aux bains ne s'en trouvent guère bien.

Joséphine est à Ostende, où il fait très froid, ce qui ne l'empêche pas de prendre deux bains par jour. Tu vois qu'elle s'est assez rapprochée de toi, si le cœur t'en dit. Elle est avec son père et Louise, les autres sont tranquillement à Turin. L'Amis est parti sentimentalement pour la Suisse par le Lac Majeur. Je ne conçois pas cette inspiration; lui, si préoccupé de politique, comment il a choisi un pays si peu en rapport avec ses pensées, malgré ses vellétés guerrières actuelles: car on arme en Suisse.

J'ai ici, depuis lundi<sup>1</sup>, Isabelle et son digne époux, elle paraît remise de ses malaises, elle en est pourtant un peu maigrie et pâlie, mais elle est en disposition d'y remédier. Les choses se passent plus facilement que je n'osais m'en flatter. On est facile à amuser. On passe le tems comme ferait le baby à jouer à toutes sortes de jeux, on dort convenablement pour abréger le tems, on mange comme des voraces, et on rit de tout. Isabelle a un petit chien, qui l'occupe infiniment et qu'elle tourmente, il serait du reste assez gentil. Elle me charge de te dire mille choses et qu'elle aime toujours l'Angleterre plus que [...] pays au monde, et qu'elle voudrait bien y vivre.

1800

Ma santé gagne, depuis que je suis ici l'appétit est revenu et j'ai pu accompagner l'autre jour nos hôtes à la promenade supérieure. Ton père est bien, il crie toujours la faim, aussi ai-je cru prudent d'accorder des subsides afin qu'on pût rassasier tous ces voraces.

Je ne saurais guère d'ici te parler d'autre chose de criptogames, céréales et choses semblables, ce n'est pas que nous n'ayons une belle collection de journeaux, mais tu les as aussi et il n'est pas nécessaire que je les répète, ils se répètent assez eux-mêmes. Nous avons eu ces jours passés une grève d'ouvriers, je ne sais où elle en est.

Nous sommes toujours inquiets sur les résolutions garibaldiennes<sup>3</sup>, craignant qu'il ne finisse par nous attirer quelque bourrasque qui englutisse le vaisseau qui porte notre fortune. Il est dominé par une idée, comme Mazzini: celle de l'unification et il y tend comme une flèche que rien n'arrête que le but, une fois décochée. Avec la différence que Mazzini se tient à couvert et Garibaldi ne ménage pas sa personne. Mais ce n'est pas moins effrayant d'observer le *go ahead* où tout est en jeu. Si vraiment il a une mission comme toutes les apparences le feraient croire, je sens bien qu'on ne doit pas le juger d'après des idées communes. Mais nous ne savons où cette mission s'arrête et on a vu bien des fois les instrumens de la Providence brisés quand ils outrepassaient le but, ou abusaient de leur puissance. Napoléon I était plus fort que Garibaldi et, faute de modération, sa chute a été aussi colossale que son élévation. Enfin à la garde de Dieu. Je trouve la situation si effroyablement compliquée que j'ai pris le parti de ne plus rien comprendre. C'est plus aisé.

Nous nous scandalisons des lenteurs de l'Angleterre au sujet des affreux événemens de la Sirie<sup>4</sup>, un peu moins de prudence et un peu plus d'humanité nous paraîtrait plus convenables, qu'on laisse jouer du piano le dimanche et qu'on empêche d'égorger les chrétiens, ce sera plus agréable au Seigneur.

Ton père a reçu ta lettre ce matin, enfin ces bénites eaux de Cérésoules sont arrivés, profite-en si on ne te laisse pas faire autre chose. Nos jeunes gens ont profité d'une journée d'automne pour aller à Verzuolo, je ne sais s'il parviendront à y pénétrer. S. André a grande envie d'aller à Lagnasc, je pourrai l'y conduire la semaine prochaine, si le tems nous le permèt. Voilà deux jours qu'Isabelle se réveille avec un peu de colique. Le reste du jour elle se porte

bien. On met tout cela sur le compte d'une prétendue grosse, à laquelle j'ai peu de foi. Nous verrons bien.

Tous les habitans du manoir te disent bien des amitiés. Je ne t'ai pas dit que Jacopo est enchanté du Roc. Adieu, je t'embrasse et te souhaite un congé en bonne forme.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 648-649.

<sup>1</sup> 30 luglio.

<sup>2</sup> Lacuna nell'autografo.

<sup>3</sup> Garibaldi non voleva l'annessione immediata della Sicilia al regno settentrionale, perché intendeva continuare la guerra per liberare il mezzogiorno continentale e lo Stato della Chiesa e proclamare a Roma il Regno d'Italia; verso la fine di luglio lo sbarco sul continente fu ufficialmente sconsigliato, ma segretamente incoraggiato dal re: Garibaldi sbarcò il 19 agosto a Melito e da lì avanzò in Calabria.

<sup>4</sup> La spedizione francese in Siria era stata la diretta conseguenza dei massacri che il malgoverno turco non era riuscito a impedire: l'azione fu intrapresa con il consenso delle altre potenze nel pieno della crisi italiana, e venne bloccata un anno dopo, su richiesta dell'Inghilterra, che temeva una rinascita delle ambizioni francesi in Oriente.

579.

[Roccolo] Le 11 septembre 1860

Je ne sais, mon cher fils, si tu t'aperçois qu'il y a bien longtemps que tu ne nous écris plus; ta dernière lettre était du 29 juillet et nous sommes au 11 septembre; je m'inquiète de ton silence, que je ne sais à quoi attribuer, tous les jours j'espère une lettre et quand on m'en remet d'autres, je fais la grimace et dis: ce n'est pas vous que j'attens. Ce qui serait peu obligeant pour les correspondans s'ils s'en doutaient, mais la chose est ainsi. Je présume que tu es venu sur le continent jouir de ton congé, c'est fort bien, mais cela n'empêche pas d'écrire. Peut-être y a-t-il quelque lettre d'égarée ou retardée, si seulement quelqu'un pouvait me dire: il se porte bien, ce serait assez pour ma tranquillité, mais personne ne peut me rendre ce bon office et je fais du mauvais sang. Tâche donc de me rassurer le plus tôt possible.

Ici nous allons assez bien, je gagne toujours quelque chose et je suis charmée que ce soit sans avoir à courir les eaux et les bains,

1802

ce qui m'ennuierait fort. Ton père est bien pour le fond de la santé, il a toujours quelque chose à dire pour sa tête. Nous n'avons pas eu d'été cette année, et avons eu plus souvent à nous prémunir contre le froid que contre la chaleur.

Voilà aujourd'hui deux mois que nous sommes ici, ton père voudrait pouvoir pousser jusqu'au 11 octobre<sup>1</sup>, mais cela dépendra du tems et aussi si on ne réunira pas le Parlement plus tôt. L'Amis est venu nous trouver le 1<sup>er</sup> septembre, enchanté de sa tournée de Suisse malgré les pluies fréquentes; samedi<sup>2</sup> il est allé à Turin pour affaire et nous l'attendons ce soir pour dîner. Je laisserai ma lettre ouverte pour le cas où il apporterait quelque nouvelle digne d'être ajoutée.

Dans quel tourbillon nous sommes entraînés! J'avoue que j'en suis comme essoufflée. On pense rêver à voir ce qui se passe. On est ébahi, les paroles vous manquent. Pour moi, je regarde en haut et je dis, laissez passer la justice de Dieu. Je ne suis pas sans crainte sur les suites. Il faudra coudre tout ce que nous avons coupé, ce n'est pas une petite besogne. Comme l'appétit vient en mangeant! Nous n'avons fait qu'une bouchée de ce beau et grand royaume de Naples, et ne sommes nullement assouvis. Nous voilà attaquant les Marches, l'Ombrie<sup>3</sup>, et tant qu'il y en aura.

Ce que c'est que de porter des chemises rouges. Les Ladies osent-elles en parler?

On me dit qu'il y a une grande surexcitation dans notre population, une grande exaltation dans nos troupes qui partent. Cependant le mécontentement ne fera pas faute dans une certaine catégorie de personnes et je suis charmée d'être ici, d'où je vois tranquillement passer les événements. Car dans ces cas là il y a des gens qui me regardent de travers, comme si j'y pouvais quelque chose. Je suis pourtant bien innocente de tout ce qui se passe. Je ne l'ai ni fait, ni conseillé et en suis fort étonnée, même ahurie. Je pense qu'il y a le doigt de Dieu sans prévoir ce qu'il nous réserve à la fin. Je me confie et sou mets à la Providence.

Il est difficile qu'il ne nous arrive pas quelque mauvais compliment de la part de Rome et c'est toujours fâcheux pour tous, quels qu'en soient les effets. Je conçois que chacun se défende avec les armes que l'on trouve sous sa main quand on en est à sa dernière chance. Cela me rend tolérante pour les malheureux, quoiqu'ils se soient attiré leurs malheurs en s'opiniâtrant dans la mauvaise voie

malgré tant de conseils donnés à tems. Mais si le bon Dieu n'a pas jugé à propos de les éclairer, ce sera justice. Mais je les plains sans ressentir de rancune. J'ai assez l'habitude de regarder aussi les choses sous l'aspect d'où les voient les adversaires, afin de les juger moins sévèrement.

Maintenant, en toute chose il faut considérer la fin. Et nous n'y sommes pas encore. Qui sait si nous n'aurons pas besoin nous-même de la compassion que nous sommes peu disposés à accorder à nos adversaires.

On me dit Joséphine revenue en bon état et se disposant à aller à S. Martin. Isabelle visite ses châteaux, ce qui est une assez agréable occupation. Elle se porte bien et n'écrit pas. Je suis bien aise que les Salvator soient hors de danger, il me semble que la chance a bien tourné pour eux. On croit qu'ils resteront là.

Adieu, mon cher fils, je voudrais bien te savoir bien portant. L'Amis m'a remis le livre que tu avais donné à Joséphine pour nous, merci, je n'ai pas eu le tems de le regarder. Il nous a apporté l'article du *Times* sur la Russie, il n'est ni clair, ni rassurant; nous attendons l'explication.

Il n'y a plus un soldat à Turin, rien que la Garde nationale qui nous suffit. On est fort content de Salvator, il a escamoté la flotte, la darse etc. Je pense que ceci t'arrivera pour le 17<sup>e</sup>, je te le souhaite agréable et que Dieu te garde, mon garçon, puisque ce qu'il garde est bien gardé. Je t'embrasse pour le 11 et pour le 17.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 649-650.

<sup>1</sup> Roberto amava molto la quiete del Roccolo e il 20 luglio aveva scritto al figlio: « Nous voilà posés sur le rocher qui brave les tempêtes du monde et aux pieds duquel viennent se briser ses flots agités. C'est ici notre séjour de prédilection; on s'y sent rajeunir et le calme de cette solitude est un baume qui guérit les maux physiques et les maux politiques. On boit à la coupe de l'oubli, et c'est pour le quart d'heure la boisson la plus salutaire » (A. COLOMBO, II, p. 270).

<sup>2</sup> 8 settembre.

<sup>3</sup> La campagna delle Marche e dell'Umbria, durata in tutto diciotto giorni, sotto il comando dei generali Fanti, Cialdini e Della Rocca, mise Cavour in posizione di forza rispetto a Garibaldi perché accrebbe il prestigio del governo di Torino e dimostrò che il partito moderato aveva ormai fatto proprio il programma unitario ed era deciso a prendere l'iniziativa tenuta fino a quel momento dal Partito d'Azione.

<sup>4</sup> Il 17 settembre Emanuele compì 44 anni. Anche Roberto il 12 settembre scrisse al figlio affettuose parole d'augurio: « Les étonnantes merveilles de l'épopée Garibaldienne ne me transportent point hors de moi-même au point de me faire oublier les consolations de la famille et les époques plus belles de ma vie. Quelque part que tu sois sur la terre, ce que j'ignore en ce moment, il faut que mes bras s'allongent assez pour venir t'y embrasser et pour te rappeler ce que je n'oublierai jamais » (A. COLOMBO, II, p. 274).

580.

Le 19 septembre 1860

Voilà qui est bien, cher fils, j'ai reçu ce matin ta lettre du 15, qui me rassure sur ton sort. Je regrète cette mauvaise traversée qui est venue traverser le bon succès de ta cure, mais j'espère que le dommage n'aura été que momentané et qu'il n'y paraîtra plus. Plus tard, quand les rhumes pourront devenir des bronchites, gare-toi, il est bon de les prévenir, j'en ai assez appris à mes dépens.

Je regrète aussi ta lettre du 19, qui m'aurait fait grand bien, et le Robertson<sup>1</sup> que nous aurions cordialement salué. T'ai-je dit que l'Amis fait collection de photographie et possède un jeune Lord Palmerston, qui est le plus joli Master qu'on puisse voir?

J'espère que nous t'avons offert d'assez jolis bouquets pour ta fête. Les Marches, le Bellà<sup>2</sup>, le général Schmidt<sup>3</sup> avec un beau cortège de prisonniers de toutes les langues; si tu n'étais pas content tu serais bien exigeant. Pour moi, je ne décide point si nous faisons bien ou mal, en accaparant toutes ces richesses, le bon Dieu nous laisse faire et je le laisse agir. Il saura bien nous arrêter si nous dépassons le but. On y pense là-haut. Toujours, je ne puis m'empêcher d'être contente que nous soyons plutôt battans que battus et que l'on voie que nous n'avons pas que Garibaldi pour aller vite et bien en besogne. Nous voyons avec plaisir que l'on comprend notre situation et qu'il était difficile de faire autrement que nous n'avons fait, vu les circonstances fort compliquées de la situation. Il n'y a que les Français qui s'obstinent toujours dans leurs idées de la confédération. Cela nous met hors des gonds. Comment ne peuvent-ils pas voir qu'elle est absurde et impraticable. Que la Sardaigne aurait été seule à lutter contre l'Autriche reconnue légitime puissance italienne. Plus forte donc que par le passé et appuyée par tous ses satellites qui ont toujours fait cause commune avec elle, n'ayant aucune sympathie pour les institutions que les populations

réclament, preuve de quoi les grandes Puissances n'ont jamais pu rien obtenir ni de Rome, ni de Naples, ni des Duchés: encore moins de l'Autriche, qui périra plutôt que de faire des concessions sérieuses et sincères, et on voudrait que nous nous fourrions dans ce guêpier quand on peut mieux faire et plus simplement et plus facilement. En vérité, c'est une aberration à faire perdre le phlegme et à leur répondre par toutes sortes de gros mots.

Le fait est que les Français sont dépités, d'abord de ce que le monde ne s'occupe plus exclusivement d'eux, et ensuite de ce que nous ne nous laissons plus diriger par leurs idées et nous émancipons de leur autorité. Tiens pour sûr qu'ils sont furieux de nous voir réussir sans leur direction. Quant à l'Empereur, il connaît trop bien notre position et celle de toute l'Italie pour s'émouvoir de ce qui arrive et nous n'en avons pas grande peur, malgré le airs qu'il se donne avec nous. Il nous a dit de faire, nous faisons, il nous laissera faire.

L'Amis, qui est toujours ici, a la ferme conviction que si les Autrichiens faisaient tant que de sortir actuellement de leurs forteresses *i sounoma*<sup>4</sup>. Aussi n'en sortiront-ils pas et j'espère bien que nous n'irons pas les provoquer. Ceci serait autre chose. Il est sûr que nos troupes se battent bien et sont remplies d'enthousiasme, les populations les soutenant bravement et les généraux se montrant à la hauteur de leur mission. On souhaiterait seulement moins de discours et de proclamations, les faits valant mieux que les paroles. Il n'y a que ce diable rouge de Garibaldi qui ne nous inspire pas toute confiance; il est si mal entouré, et il n'a qu'une idée, ses succès ne lui laissent plus voir de difficultés. Il peut nous compromettre et il serait bien fâcheux d'avoir à agir contre lui. Il me fait souvent penser à Vallenstein<sup>5</sup>. *Dio disperda il fatale augurio!* Il vous a envoyé le Cattaneo<sup>6</sup>, il a une bien mauvaise réputation, j'espère qu'on vous en a avertis. J'avais bien envie de faire inviter le bon Panizzi à venir nous voir, mais ton père prétend que cela l'ennuyerait, il a toujours cette idée là. L'Amis se trouve très bien ici pour sa santé, il dort bien et mange comme un S. André. Il loue infiniment notre cuisinier, je ne sais si tu serais de son avis. Quand il voudra aller à S. Martin, je le laisserai aller, car on est par là bien mal disposé: barba César dans toutes ses paniques sur ce qui se passe, j'attribue cela à sa santé et je m'en inquiète, Charles au plus mal avec sa femme, et Gustave bat la campagne, c'est vraiment bien

décourageant. Nous attendons ta lettre pour le 24. Ton père voudrait rester jusqu'au 11, malgré le Sénat.

Nous verrons ce qu'en décidera le tems. Adieu, cher fils, tâche de préserver un peu de régime, nous t'embrassons.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 651-652.

<sup>1</sup> Robertson era un collega di Emanuele che ne aveva parlato nella sua lettera al padre del 4 febbraio 1860: « J'ai eu ce matin la visite de l'honnête Robertson qui n'accorde même pas au Pape une sympathie basée sur cette Rome des beaux arts qu'il cultive avec tant de succès » (A. COLOMBO, II, p. 262).

<sup>2</sup> Monsignor Tancredi Bellà (1818-1878), vice delegato apostolico di Pesaro.

<sup>3</sup> Il generale Schmidt d'Altorf, comandante degli svizzeri pontifici a Perugia.

<sup>4</sup> Piemontese: « gliele suoneremo, li vinceremo ».

<sup>5</sup> Albrecht Eusebius Wenzel von Wallenstein (1583-1634) generale al servizio dell'Impero, armò a sue spese un corpo di cavalleria e si pose al servizio degli Asburgo, contribuendo a reprimere la rivolta boema.

<sup>6</sup> L'8 settembre, a Napoli, un decreto dittatoriale preparato dal Bertani, nominò Carlo Cattaneo inviato straordinario a Londra. Il giornale torinese *Il Diritto* riferì che la notizia aveva sorpreso molto: « Non si discute del merito incontestabile di Cattaneo, si discute sul significato di ostilità che il suo nome può avere verso l'idea unitaria » (C. CATTANEO, *Epistolario*, Firenze, 1954, III, p. 394, nota 2).

581.

Le 5 octobre 1860

Oui, mon cher fils, tout est arrivé à point, lettre et portrait pour le 24 et a été bien reçu. Je ne puis pourtant encore te parler du portrait, car ton père n'a pas voulu le déballer pour le porter en ville sans risques. Il comptait l'emporter mardi<sup>1</sup> qu'il fit une course à Turin pour l'ouverture du Sénat, mais Orsi oublia de mettre la caisse dans le char et maintenant ce sera pour la rentrée générale. J'avais même prié qu'on le portât chez le photographe pour en faire tirer quelques copies en cartes de visite, ce sera pour plus tard.

J'ai ensuite reçu mardi ta dernière lettre, c'était une excellente lettre, qui m'a fait bien plaisir par les bonnes nouvelles qu'elle contenait. Ton père venait de partir quand on me la remit. Je la lui gardai pour le retour le lendemain, il en fut aussi très content. Après je l'expédiai avec les photographies à l'Amis à S. Martin, lui disant de se la faire lire par Joséphine, autrement il ne s'en tire-

rait jamais. Je suis sûre que le paquet lui aura fait grand plaisir. Il l'aura eu ce matin.

Tu vois par nos journeaux que les choses prennent une meilleure tournure. Il faut espérer que Garibaldi comprendra à la fin qu'il faisait fausse route<sup>2</sup>, que les volontaires ne sont utiles qu'à de certaines conditions données, et qu'il ne s'entend qu'à conduire des guérillas dans un bateau. Mais pour le vaisseau de l'état, pour l'amour de l'Italie qu'il n'y touche pas, car il ne saurait que détruire ce que les autres ont fait avec tant de tems, de travail, et d'habileté. Dans les Deux Siciles il n'a rien laissé debout, ni gouvernement, ni police, ni armée, ni flotte<sup>3</sup>; il a soufflé sur tout et il n'est rien resté que le chaos, l'anarchie et la peur. Quelle belle chose ce serait si les gens se connaissaient et se rendaient justice, combien on éviterait de sottises et de malheurs. Je pense que nous allons reprendre cette œuvre, si avariée, et il faut espérer que nous en viendrons à bout. J'espère aussi que tu es content de nos faits et gestes. Notre armée, notre petite flotte ont montré habileté, bravoure, et une grande courtoisie envers les vaincus.

A Turin on est très contents, très sensibles à cette gloire. La population y a pris toute la part qu'elle devait en maintenant toujours son calme et son sérieux. Le Roi, Cavour, Persano, ont été l'objet de démonstrations chaleureuse et spontanées. Point de *Te Deum*, point d'illuminations. Le peuple s'est chargé de marquer son approbation sans y être contraint. Camille a eu de la peine à prononcer son discours à la Chambre, interrompu qu'il était à tous momens par les applaudissemens<sup>4</sup>. Je suis bien aise que la députation sicilienne fût présente. Le Sénat a été aussi démonstratif, mais la grande séance était aux députés.

Une dépêche nous dit aujourd'hui que Garibaldi a vaincu sur toute la ligne, mais nous n'avons aucun détail, les nouvelles étant pour nous en retard de 24 heures. Je suppose que s'il parvenait à se rendre maître de Capoue, François II abandonnerait Gaète et ne voudrait pas finir comme Lamoricière<sup>5</sup>.

Tu auras vu dans les journeaux que Manuel Poupon a été voir la bataille<sup>6</sup> avec le petit-fils<sup>7</sup> de Lady Palmerston et d'autres amateurs. Il n'avait pas choisi un bon moment, car nous avons été rossés; Isabelle m'écrit pourtant qu'il s'y était fort amusé, singulier amusement. Il aurait pu conduire Baby<sup>8</sup>, elle aurait fait le coup de feu, puisqu'elle tire la carabine, bien entendu qu'elle n'a pas la force de la faire partir, mais elle veut tenir l'arme dans ses peti-

tes mains. Voilà pour mettre en regard de Mr B[...] <sup>9</sup> ta petite nièce, âgée de trois ans, qui veut faire son coup de feu.

Je pense que le Pape finira par rester à Rome. Il me semble qu'il sera encore mieux là que partout ailleurs. Après je ne sais ce qu'en penseront les Romains. Ils feraient bien de s'en arranger et nous aussi.

On se plaint à Turin de l'attitude des prisonniers papalins beaucoup trop arrogans, on ferait bien de les mettre sous les verrous. Je ne sais ce qu'il en adviendra de Lamoricière si ses papiers sont aussi compromettans qu'on le dit; la France pourrait bien le réclamer. Schmidt hausse le caquet depuis qu'il est à Altdorf, quelle vilaine figure lui donnent ses portraits!

Je ne sais trop que te dire de Maxime que je n'ai plus vu depuis trois mois; quinze jours avant de se retirer il disait avec l'Amis: Je suis curieux de savoir ce qu'ils diront pour justifier leur entrée dans les états du Pape. Il paraissait ne pas croire l'entreprise prudente, ni justifiable; 15 jours après il mettait dans tous les journaux que c'était ce qu'il fallait faire. A ton père, il lui a dit qu'il s'était retiré parce qu'il ne voulait pas devenir le lieutenant de Mazzini, cette raison ne me paraît pas de bon aloi. Ton père avait bien eu l'idée d'écrire, mais tout le monde s'en mêlait et tout était dit. Maintenant il est ici, attendant qu'on le demande pour la discussion au Sénat.

Le tems est si beau que nous ne sommes pas pressés de rentrer. Il fait même chaud. Nous pensons pourtant à nous en aller jeudi 11. Ansi, il est probable que ma première lettre sera datée de Turin. On me charge de te participer le mariage de Mlle Lamarmora <sup>10</sup> avec Augusto Balbis, c'est très bien, il me semble seulement qu'Auguste, qui la connaissait dès l'enfance, aurait pu se raviser plus tôt. En attendant la pauvre Mme Papetta <sup>11</sup> est montée au ciel. Le Duc d'Ursel est mort aussi, il avait 83 ans.

Adieu, cher fils, tâche de te deffaire de la gastrite, nous t'embrassons, le bonjour à Panizzi.

Ne remarques-tu pas comme les journeaux français tâchent toujours d'amoindrir tout ce que nous faisons! Vilains *Cravot!* <sup>12</sup>

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 652-654.

<sup>1</sup> 2 ottobre.

<sup>2</sup> Dopo la vittoria del Volturmo del 2 ottobre, Garibaldi aveva infine capito

che la prosecuzione della sua impresa fino a Roma era ormai impossibile, anche sul piano militare e sollecitava l'arrivo del re.

<sup>3</sup> Il 27 settembre Cavour aveva scritto a Emanuele: « Vous ne pouvez pas vous faire une idée du désordre qui règne à Naples. Les fous de toute l'Europe s'y sont donné rendez-vous » (*Cavour e l'Inghilterra*, cit., II, 2, p. 133).

<sup>4</sup> Il 2 ottobre Cavour aveva presentato alla Camera il disegno di legge per l'accettazione — per reali decreti — delle annessioni delle province meridionali d'Italia e aveva letto la relazione che motivava la proposta. Il discorso, che definiva nettamente la politica cavouriana, suscitò « segni di approvazione » e applausi « fragorosi e prolungati » (*Discorsi parlamentari*, a cura di A. OMO-DEO, L. RUSSO, A. SAIITA, Firenze, 1973, vol. XV, pp. 364-376).

<sup>5</sup> Il Lamoricière era stato sconfitto il 27 settembre a Castelfidardo, aveva riparato ad Ancona e il 29 si era arreso.

<sup>6</sup> Si tratta della battaglia del Volturno, combattuta fra il 1° e il 2 ottobre, fra le truppe di Garibaldi e il grosso dell'esercito borbonico, durata quasi ininterrottamente dodici ore.

<sup>7</sup> Evelyn Ashley, figlio di Lord Antony Ashley Cooper.

<sup>8</sup> La figlioletta di Emanuele e Paola Villamarina.

<sup>9</sup> Nome illeggibile.

<sup>10</sup> Filippina Ferrero della Marmora (1837-1899), nipote di Alfonso, il 7 novembre 1860 sposò Augusto Balbis (1816-1877), ufficiale in Piemonte Reale e poi in Novara cavalleria.

<sup>11</sup> Carolina Ferrero della Marmora, nata Giannazzo di Pamparato, dal 1823 moglie di Edoardo, detto *Papetta* (cfr. lett. 175, nota 7), morì all'età di 55 anni, il 4 settembre 1860.

<sup>12</sup> Piemontese: « capretti ».

582.

Le 24 octobre 1860

Mon cher fils,

Je me décourage souvent d'écrire, les événemens marchant si vite et se multipliant de façon que l'on ne sait plus par où les prendre ni comment les suivre. Nous en savons tous à peu près autant et les réflexions que l'on peut faire sur ce qui arrive ou arrivera semblent assez oiseuses, et les journeaux en font à perte de vue, sans grande utilité.

D'autre part, notre société ne fournit guère de nouvelles qui puissent intéresser; il y a encore peu de notre monde à Turin, quoique il y en ait assez dans les rues; du monde inconnu, on y entend tous les idiomes de la péninsule.

Enfin les nouvelles de ce matin sont assez bonnes: nous avons

1810

Capoue<sup>1</sup>, nous ne savons encore comment. Je suppose que les autres s'en sont allés et que nous sommes entrés *liberamente* ayant trouvé la *porta aperta*. Les Anglais ont été très parfaitement reçus, mais je crois qu'il ne leur restera guère plus à prendre que Gaète, et ce sera un os dur à ronger, d'autant que l'on ne veut pas reconnaître le blocus.

Les concessions que l'Autriche a faites ne tourneront pas à notre profit<sup>2</sup>, si cela lui donne toute la disponibilité de ses forces. Ici le public se préoccupe assez de la possibilité de la guerre, on est dans ce moment dans une sorte de trépidation qui est plutôt extraordinaire pour une population aussi calme que la nôtre. Tout le monde veut savoir les nouvelles, les journaux sont enlevés dès qu'ils paraissent et chacun veut pouvoir dire son avis. Le commerce s'inquiète de la crainte que la capitale soit transportée ailleurs, il en est de mauvaise humeur. Quant aux militaires, ils ne semblent pas redouter une attaque et croient pouvoir y suffire. Il faudrait pourtant en avoir fini avec Naples pour pouvoir réunir toutes ses forces. Il faut espérer que l'Autriche y pensera à deux fois avant que de recommencer l'expédition de 59.

Quant à nous, nous n'attaquerons pas, mais nous lui disons continuellement que nous n'attendons qu'un bon moment et il ne serait pas étonnant qu'elle prît le sien si elle le trouve.

Notre Parlement a fini son œuvre, il enverra ses députations au Roi<sup>3</sup>. L'oncle César était fort contrarié de la prospective de ce voyage, lui qui souffre si horriblement la mer, j'espère qu'il pourra se faire remplacer.

On va construire une salle provisoire dans la cour du palais Carignan, en fer et cristal, car le Parlement ne tiendrait plus dans les salles actuelles après les annexions.

Je ne puis te donner les opinions de l'Amis sur rien, car il est toujours à S. Martin, gardien de la petite famille. Hier Charles m'a présenté la nouvelle institutrice, Mlle Pichery, française, qui s'annonce bien, je désire qu'elle réussisse, on se porte très bien là-haut et les humeurs paraissent s'être adoucies. Les petites filles sont allées dimanche<sup>4</sup> en procession. Adéline chantait à gorge déployée pour l'édification des fidèles, avec *Maris Stella* et *Fratelli d'Italia* entremêlés.

Notre tems s'est fort adouci, il est beau et j'avais bien envie d'en profiter pour me mettre au courant de bien de petites affaires

en prévoyances des mauvais jours, mais je suis arrêtée tout court par une forte colérine, très ennuyeuse, si ce n'est douloureuse.

Nous avons quitté la campagne avec regret, car elle était encore séduisante et le soleil radieux, mais on ne pouvait se faire illusion, le froid arrivait au pas accéléré. Nous sommes rentrés le 13. Je me flattais de trouver ici une température plus tiède, mais j'ai trouvé qu'il faisait au moins aussi froid qu'au Roc, et les premiers jours je ne pouvais me réchauffer. Cependant, je n'en avais pas souffert, et j'ai attendu qu'il fût bon à attraper ce malaise, que j'attribue plutôt à la nourriture, où j'ai un peu manqué de prudence. Nous avons assez de malades, et même de morts, qui ne t'intéressent pas, excepté Mlle Clementine La Pierre, mais elle avait 83 ans.

Je puis maintenant te parler du portrait: je n'en avais plus un'idée claire, car il me semblait qu'il donnait de moi une idée peu favorable, et j'ai trouvé, au contraire, qu'il me flattait beaucoup. J'avais l'idée d'en faire tirer des cartes de visite, mais je ne sais si on le trouvera assez ressemblant. J'attens le retour d'Isabelle de Ternavasio pour avoir son avis.

J'ai reçu une longue et bonne lettre de son frère, qui rendait compte avec détail de ce pauvre pays là-bas. Je l'ai envoyée à l'Amis, qui en a été enchanté. Il avait été deux fois au Volturne<sup>5</sup>, où il avait été salué par toutes sortes de projectiles et en était sorti sain et sauf. Je crois que le métier ne lui déplairait pas. Il était avec le petit fils de Lady Palmerston.

J'ai vu Maxime, qui n'est pas brillant de santé et pense à un climat plus doux. Il paraît qu'à Milan on gouvernait d'ici, sans trop le consulter, ce qui l'a dégoûté<sup>6</sup>. On sait qu'il ne prend pas les choses sérieusement et on y pourvoit. Ton père se porte assez bien, il songe pourtant à se faire opérer un de ces jours. Il est très occupé de corriger ses épreuves que lui envoie Le Monnier<sup>7</sup> et te salue.

Adieu, mon cher fils, j'espère que rhume et malaises sont passés. Prens-tu l'eau de Ceresoles? Je t'embrasse.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 654-655.

<sup>1</sup> La notizia era infondata: Capua si arrese il 2 novembre 1860.

<sup>2</sup> Le voci insistenti di un imminente ripristino della Santa Alleanza avevano gettato Cavour nel più vivo allarme. Il 16 ottobre scrisse al principe Napoleone sottolineando il pericolo austriaco, in un momento in cui una consistente parte dell'esercito era impegnata nell'Italia centrale e meridionale (R. ROMEO, *Cavour*, cit., III, p. 778); e il 21 ottobre inviò un ansioso dispaccio

cifrato a Emanuele e Gropello: « Les concessions faites à la Hongrie et l'envoi de l'Archiduc Albert et de Benedek en Italie indiquent projet d'aggression immédiate. Allez aux informations et télégraphiez. Nous prenons nos mesures pour une défense désespérée » (*Cavour e l'Inghilterra*, cit., II, 2, p. 146).

<sup>3</sup> Il 23 ottobre il Senato aveva nominato la commissione che doveva portare al re a Napoli l'indirizzo redatto dal senatore De Gori.

<sup>4</sup> 21 ottobre.

<sup>5</sup> Cfr. lett. 581, nota 6.

<sup>6</sup> Il 29 settembre 1860 Massimo aveva scritto a Emanuele: « Agivo, scrivevo, avvertivo; tutti zitti. Ho capito presto la musica, e se non l'avessi capita, una lettera del Questore di [...] ad un mio impiegato che me la mostrò, me l'avrebbe spiegata. *Pare*, diceva la lettera, *che a Milano non si sia molto al corrente delle vere intenzioni del ministero in giornata*. Insomma ho veduto che mi toccava d'essere il servitore degli agenti mazziniani, e ho detto: *basta*. Ora il manifesto di Cavour ha chiarito la posizione, e la mia dimissione l'ho cambiata in una disponibilità. Avevo anche ragioni di salute » (N. BIANCHI, p. 307).

<sup>7</sup> Nel 1861 uscì a Firenze una raccolta di saggi di Roberto d'Azeglio in due volumi, in parte inediti, in parte ripresi da *La Reale Galleria di Torino* e da altre pubblicazioni, col titolo, *Studi storici e archeologici sulle arti del disegno*.

583.

14 novembre 1860

Mon cher fils,

Comme tu as reçu assez de lettres ces derniers tems de chez nous, j'ai tardé à répondre à ta dernière; je me suis contentée de charger Ferrero de t'envoyer 200 francs pour que tu puisses au moins t'acheter des chemises afin que tu ne te trouves pas réduit à l'état des Irlandais, qui reviennent de la croisade romaine. Je me doute bien que ces pieux fidèles n'en avaient pas davantage quand ils sont venus sur le continent, et que si on leur en a fourni ils les auront bue; n'importe, on leur en fournit d'autres et c'est tant mieux pour tout le monde.

Je prends part à ta mésaventure, comme j'ai pris part en même tems à celle semblable de nos sœurs, à qui on vient de voler six douzaines de cornettes qu'elles envoyaient blanchir, mais je ne leur ai rien donné.

Je me propose aujourd'hui de te parler du royaume de Naples, dont on m'a lu plusieurs lettres de personnes tout à fait *autorevoli*. D'abord la reddition de Capoue<sup>1</sup> a été un fait ignominieux de la part

de l'armée napolitaine. En approchant de cette forteresse, La Rocca avait fait proposer au commandant<sup>2</sup> de la ville assiégée de la rendre pour éviter l'effusion de sang et des dégâts inutiles. Mais le général, dont j'ai oublié le nom, quoique bien connu, répondit qu'il la défendrait à toute extrémité. Douze heures après, sans qu'il y eût encore rien de changé dans la situation, ce général offrit de capituler. La Rocca envoya ses conditions et attendit: le général vint pour signer, mais il prétendait encore beaucoup de choses que La Rocca ne crut pas devoir accorder. Donc, on signa ce qui avait été proposé. Une fois la capitulation signée, le général napolitain se trouvait si consolé qu'il voulait absolument baiser les mains de La Rocca l'appelant *eccellentissimo Generale*. Enfin, on entra dans la place où il avait une garnison de onze mille hommes et une grande quantité de matériel. La Rocca, fort surpris, demanda au commandant comment avec tant de ressources il n'avait même pas tenté une sortie. Il lui fut répondu qu'en effet une sortie aurait été possible, mais qu'on n'aurait pu aussi bien compter sur la rentrée.

Les journeaux qui tiennent pour le Roi de Naples, répètent toujours que les soldats feraient leur devoir s'ils n'étaient trahis par leurs officiers. Je crois moi qu'officiers et soldats se valent, du moins en bon nombre, et ne se soucient point du tout de se battre ni pour, ni contre. Qu'allons nous faire de cette *geneuria!*<sup>3</sup> Maintenant il y a un vilain fait pour les nôtres. La Rocca s'était empressé de mettre des sentinelles à l'arsenal pour empêcher les détournemens. Il aurait dû mettre un bataillon, car une horde de garibaldiens arriva, chassa les sentinelles et se mit à piller. Pallavicini<sup>4</sup> des bersaglieri voulut haranguer ces pillards, mais il fut sifflé et l'arsenal ravagé.

A Naples il y a des nuées de gens à chemises rouges, qui ne quittent pas le pavé de la ville. Comme ils ont droit au logement et ne payent pas ce qu'ils consomment, c'est une cocagne qui séduit tous les oisifs et vagabonds si nombreux dans ce pays.

La marquise Arconati est à Naples et a vu l'entrée du Roi<sup>5</sup>; elle dit que c'était bien froid, là où elle se trouvait, une troupe de gamins précédait la calèche du Roi en criant, puis c'était fini, on lui a dit qu'à la rue de Tolède cela se passait mieux. A la vérité il pleuvait à verse et je déteste les ovations trempée. Rien n'est fatal à l'enthousiasme comme de devoir tenir un parapluie.

Garibaldi s'est retiré de mauvaise humeur<sup>6</sup>. Il avait des prétentions qu'on ne pouvait admettre, la moindre était le collier de l'or-

dre pour Mordini<sup>7</sup>. Pense à ce qui aurait dit mon père: *che spesie!*<sup>8</sup> Arrivé à Caprera il a mis tous ses chevaux en liberté; or comme l'île ne produit pas du tout de fourrages, je crois qu'ils se trouveront mal de cette mesure et demanderaient l'annexion s'ils pouvaient dire leur opinion. Je voudrais qu'on donnât à Garibaldi la souveraineté de Caprera. Cela le contenterait peut-être. En attendant, il nous faudra suer pour défaire tout le mal que nos amis ont fait dans les deux Siciles, comme s'il n'avait pas suffi de toute la corruption et l'immoralité que le gouvernement bourbonien avait amassé dans ce pays.

J'avoue que c'est avec terreur que je pense au labeur de nettoyer ces étables d'Augias. Enfin, un pays qui reconnaît, je dirais, légalement une corporation de faux témoins, me semble le dernier degré de la dépravation. Dans tous les pays annexés il n'y a qu'un cri pour tous les besoins: envoyez-nous des piémontais! Mais il est difficile que nous en ayons d'habiles pour fournir à toute la péninsule. D'ailleurs, on dirait alors que le Piémont absorbe tout.

A Naples une personne parlait au Roi avec grand éloge de tout ce que les piémontais avaient fait, et de la manière dont ils s'acquittaient de tout ce qu'on leur donnait à faire. Le Roi se montra très ému et répondit: il est vrai que mes pauvres piémontais m'ont bien aidé, mais je suis aussi très content de mes nouveaux sujets.

Maintenant la réaction lève la tête dans plusieurs provinces et commet les horreurs dont on nous accuse. Une personne comme il faut racontait à Massari que dans sa ville, je ne me rappelle pas laquelle, son beau-père était à la tête de la réaction, on lui avait incendié sa maison et blessé son jeune fils qui s'y trouvait. Que ses gens ayant conduit ce jeune garçon vers son grand-père pour qu'il le sauve. Celui-ci de sa croisée avait crié *non ho più figli*, et l'enfant avait été massacré. Quelles abominables gens!

J'ai eu des nouvelles de Rome par le chanoine Vassallo, qui en est revenu dernièrement. Là, les choses ne vont pas mieux. Le Pape n'y peut rien. Et on lui persuade toute sorte de faussetés. J'aurais bien voulu qu'il pût garder Rome et la banlieue. Mais il est plus menacé au-dedans qu'au-dehors, et à la première occasion, il est probable que tout s'écroulera.

[15 novembre]

Je n'ai pas pu finir ma lettre hier, je la reprends aujourd'hui

pour te donner les nouvelles de la famille: Les Alfieri sont rentrés en ville samedi<sup>9</sup> tous en bon état, j'ai déjeuné mardi matin avec eux et ils allaient bien; quelques heures après Joséphine éprouvait un évanouissement suivi d'une forte fièvre. Hier elle était bien, espérons que ce ne soit pas la fièvre tierce.

Isabelle est toujours à Ternavasio, elle vient de perdre son beau-frère Ternengo<sup>10</sup> et la comtesse était saignée six fois. Les regrets ne seront pas considérables. J'ai visité hier la comtesse Rignon, qui m'a donné des nouvelles de Naples. Salvator n'ayant plus rien à y faire, paraissait se décider à faire une course à Paris de sa seule personne, sa femme restant à Naples pour déménager et tâcher de se deffaire de la maison. Emmanuel était réclamé par Farini<sup>11</sup>, qui voulait l'attacher à son cabinet. On croyait Paola grosse. Tout ceci était encore secret, et me semble assez satisfaisant. Il sera plus difficile de trouver une niche pour Salvator.

Max a été malade. Il tousse beaucoup. Je lui trouve bien mauvaise mine. Il n'attend que d'être en état de partir pour se rendre d'abord à Gênes, puis il verra. Il avait le projet d'aller à Macerata, mais il paraît qu'il n'a pas été encouragé par les Ricci et y a renoncé.

J'ai reçu et distribué tout ce que tu m'as expédié, il te revient mille remerciemens. L'Amis a été content de son Broad Land, mais avec sa mauvaise vue il s'obstine à y voir ce qui n'y est pas. J'ai gardé la reine Amélie, parce qu'il l'avait déjà, il voudrait Mme Persigny et des Palmerston familles, il augmente toujours sa collection. Je trouve les portraits comme ceux de la reine, bien tristes à voir: elle a l'air assise au bord de sa tombe et au moment de s'y enfoncer. Je te remercie de Vichy, j'aime mieux le voir en peinture qu'en réalité. Le Nucle a relevé une erreur dans ton manuscrit [...] <sup>12</sup>. *Facino Cane*<sup>13</sup> n'était point un Scaliger, si je ne me trompe il était de Casal. C'est, peut-être, le nom de Cane qui t'a induit en erreur, mais tous les *Cani* ne sont pas de Scaligers, pas même Cane d'Ussol.

Et maintenant je ne sais pas si j'ai tout dit, mais non, je veux te parler du regret que l'on avait de perdre Hudson, mais il paraît qu'il ne veut point s'en aller et on lui donne raison. Alphonse La Marmora a vendu sa maison, il avait cédé un petit morceau de terrain à Louis Seyssel, qui avait commencé à bâtir, il rachète cela.

La note Russell a été miraculeuse<sup>14</sup>, on lui en sait le plus grand gré. L'Empereur est moins explicite, mais il arme et se place à nos

côtés d'une façon extraordinairement remarquable. Nous autres, nous faisons des efforts inouïs.

Ton père ne s'est pas encore fait opérer et t'embrasse et moi aussi de bon cœur. As-tu donné Ceresole au Docteur?

La comtesse Collegno te prie de lui envoyer un certain livre, elle aurait pu s'adresser à ses amis de Londres, mais elle craint qu'ils ne veuillent pas être remboursés, ce qui la gêne.

Il se forme en ce moment une association du bas clergé en Italie, contraire au pouvoir temporel, à la tête est le fameux P. Passaglia<sup>15</sup>, ex-jésuite, qui a fait un long mémoire à l'appui; ce mémoire a été présenté au Pape qui en a été fort impressionné; on l'a envoyé à Camille, qui, le voyant un peu volumineux, ne pensait pas avoir le loisir de le lire, mais ayant jeté les yeux sur le manuscrit, il n'a plus pu le quitter. Nous verrons ce qu'il produira, mais le Pape a les mains liées.

Ampiamente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 657-660.

<sup>1</sup> Il 2 novembre 1860, 11.000 soldati borbonici si arresero all'esercito sardo che aveva cinto d'assedio la città con l'appoggio dei garibaldini (cfr. lett. 582, nota 1).

<sup>2</sup> Il generale De Liguori.

<sup>3</sup> Piemontese: « brutta gente ».

<sup>4</sup> Emilio Pallavicini di Priola (1823-1901) tenente dei bersaglieri dal 1843, prese poi parte alla campagna di Crimea e alla seconda guerra d'indipendenza.

<sup>5</sup> Vittorio Emanuele entrò a Napoli con Garibaldi il 7 novembre.

<sup>6</sup> Garibaldi aveva chiesto di conservare per un anno, in nome del re, il governo civile e militare delle Due Sicilie. Dopo la risposta negativa del sovrano, partì per Caprera all'alba del 9 novembre. In realtà le richieste di Garibaldi più pericolose erano quelle che riproponevano il dualismo fra monarchia e rivoluzione e la pretesa della immediata accettazione delle sue richieste per i suoi volontari. Cavour raccontò dettagliatamente la vicenda a Emanuele nella lettera del 16 novembre, affinché in Inghilterra si sapesse che erano state tentate tutte le transazioni possibili per evitare la rottura (*Cavour e l'Inghilterra*, cit., II, 2, p. 159).

<sup>7</sup> Antonio Mordini (1819-1902), ispirato dalle idee mazziniane nel 1845 aveva organizzato una società segreta repubblicana e unitaria; nel 1847 fu uno dei più attivi promotori del movimento liberale riformatore nel granducato di Toscana. Allontanatosi gradualmente dal mazzinianesimo, si avvicinò a Garibaldi, con il quale partecipò alla guerra del 1859 e alla campagna del 1860, nel corso della quale fu nominato prodittatore in Sicilia in sostituzione del Depretis. Dopo l'unità, si avvicinò alle posizioni della destra storica.

<sup>8</sup> Piemontese: « che spezie ».

<sup>9</sup> 10 novembre.

<sup>10</sup> Ottavio Gromo Richelmi di Ternengo (1804-1860), ufficiale di Savoia cavalleria, nel 1843 aveva sposato Ersilia Thaon di S. Andrea, ed era quindi cognato di Isabella di S. Andrea, nata Villamarina.

<sup>11</sup> Il Farini, ministro dell'Interno dal gennaio '60, accompagnò Vittorio Emanuele II nella marcia attraverso le Marche, l'Umbria e gli Abruzzi verso Napoli (settembre-novembre 1860). Dopo la partenza di Garibaldi, fu nominato luogotenente del re per il Mezzogiorno continentale.

<sup>12</sup> Vocabolo illeggibile.

<sup>13</sup> Il condottiero Facino Cane (1360-1412) era nato a Casale Monferrato e aveva militato sotto le insegne degli Scaligeri.

<sup>14</sup> Il famoso dispaccio inviato da Russell a Hudson il 27 ottobre 1860 prendeva posizione a favore dell'unità italiana, in tanti modi ostacolata nei mesi precedenti, ed esaltava l'ingresso del popolo italiano nella famiglia dei popoli liberi (*Le relazioni diplomatiche fra la Gran Bretagna e il Regno di Sardegna*, cit., VIII, Roma, 1962, pp. 217-220).

<sup>15</sup> Il teologo Carlo Passaglia (1812-1887), dal 1827 nella compagnia di Gesù, nel 1845 divenne docente di teologia al Collegio romano. Spirito irrequieto, aperto al liberalismo in teologia e in politica, nel 1857 abbandonò la compagnia e la cattedra teologica per assumere quella di filosofia. Ottenuta la dispensa dai voti da Pio IX, entrò in contatto con Cavour e si trasferì a Torino, dove ebbe la cattedra di filosofia morale; fiancheggiò la polemica contro il potere temporale dei papi. Sospeso *a divinis*, abbandonò l'abito ecclesiastico, pur restando fedele all'ortodossia cattolica.

584.

Vendredi 30 novembre 1860

Cher fils,

J'ai reçu hier matin ta lettre et hier au soir les paquets. J'en ai déjà écoulé une partie. L'Amis est content de son lot et remercie. Il a toujours un faible pour les belles dames et sa Mme de Persigny<sup>1</sup> est plus jolie que la mienne, qui ne l'est pas du tout. Il est en outre excessivement curieux, heureusement il est discret, ce qui se rencontre plus rarement.

J'ai remis à mon frère et à Mme de Collegno ce qui leur revenait; j'attens de voir cette bonne Ghita pour la prier de faire passer le paquet de Mme Trivulzio et je remettrai le Grillon au portier de Manfred, car je ne sais où il est, à Castel Ceriolo probablement. Maintenant, si je suis à tems, je t'annonce l'arrivée de Salvator, qui veut aller passer quelques jours à Londres. Il est arrivé ici vendredi soir et est reparti mardi<sup>2</sup> soir, empressé, comme un écolier en vacance, de revoir les boulevards de Paris. Il est tout seul et va pour son plaisir, quoiqu'ici on s'obstine à lui supposer une mission. Sa

1818

femme reste à Naples pour déménager, remettre son hôtel et doit nous arriver en janvier. Manuel est provisoirement attaché au cabinet de Farini et à la tête du Dicastère des affaires étrangères. Il se plaignait de ne pas avoir le moindre petit subalterne sur qui faire peser son autorité, maintenant le voilà pourvu. Lorsque Farini pourra se passer de lui, il viendra ici avec sa femme qui devrait accoucher à la moitié de mai.

J'ai toujours dit à Salvator qu'il était le fils de la poule blanche; maintenant je ne le lui dis plus, car j'aurais l'air de suspecter son habileté, et comme dit Figaro, il y a des choses qu'on ne se dit qu'à soi-même<sup>3</sup>. Le fait est qu'on lui a donné le collier<sup>4</sup> comme couronnement de l'œuvre, et une fois qu'il l'a eu, il a demandé la disponibilité. Aussi il vit en attente d'un *luminoso impiego*. Il est possible qu'on trouve à l'utiliser, je ne serais pas surpris qu'il se flattât de reprendre son poste de [...] <sup>5</sup>.

Il a dîné chez nous samedi<sup>6</sup>, les accolades ont été très fraternelles et tout s'est bien passé. Il t'*edifiera* sur Naples tant que tu voudras. Sa relation est si révoltante que j'ai fini par en avoir un véritable malaise, qui, les circonstances aidant, m'a tracassé deux jours, maintenant je suis remise des spasmes napolitains.

Ici nous avons toujours le calme et l'anxiété en même tems. Tranquilles dans notre pays, nous sommes inquiets de Gaète et de ce qui se passe par là. On nous dit toujours que nous sommes au moment de la solution, et la crise se prolonge et fait durer bien des inconvéniens. Je crains aussi que, préoccupés de cette affaire capitale, on néglige de donner toute l'attention nécessaire aux élections qui approchent. Il serait pourtant bien nécessaire d'avoir un bon Parlement, car les difficultés pourraient surgir terribles si on n'avait pas une majorité de bon sens. Enfin nous aurons de quoi penser et parler cet hiver.

Je conçois que le départ de ce capricieux ménage<sup>7</sup> ne te laisse pas de grands regrets. Je désire que les survenans soient bien disposés pour toi et pour nous. Ce qui est la même chose.

Nous avons bien besoin de sympathie et qu'on voulût prendre la peine de nous étudier, avant de nous juger. Nous sommes vraiment souvent maltraités par tout ce qui a le moindre intérêt à nous méconnaître. Et pourtant je crois que difficilement une autre nation aurait traversé de pareilles complications avec une persistance aussi ferme et aussi calme que nous avons fait. Les étrangers, qui vien-

ment en Piémont, ne reviennent pas de l'ordre et de la tranquillité qui y régne.

C'est une bonne idée qu'a eu Cavour de faire croiser les bataillons de toute la garde nationale, des villes annexées. C'est un excellent moyen de faire fraterniser les différentes populations. Je vois que partout il y a eu bonne entente. Nous avons eu les Toscans, nous avons les Modenais. Ils font parfaitement leur affaire et se conduisent à merveille. On fête ceux qui arrivent, on fête ceux qui partent, on vit bien avec ceux qui restent. Et ces gens là vantent notre pays et les habitans comme méritant d'être imités.

Charles (qui attend son élection)<sup>8</sup> te prie de lui envoyer un parapluie de 25 francs. Sa femme a été souffrante de névralgie, elle va mieux. Isabelle a fait son étalage de bureau à écrire, c'est magnifique et soulèvera bien des envies. J'ai donné une peau de tigre à son mari, ne lui ayant encore rien donné. Ton père ne s'est pas encore fait opérer, il a pu s'en passer jusqu'ici, il est toujours enseveli dans ses paperasses.

Adieu, mon cher fils, depuis une semaine nous avons un tems gris ou pluvieux digne de Londres, on n'y voit pas la plupart du tems. Je t'embrasse de fatigue, car j'aurais encore à dire. Combien coûte un timbre pour graver les chiffres sur les enveloppes?

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 660-661.

<sup>1</sup> Albine-Marie-Napoléon-Egle, nata Ney de la Moskowa, duchessa di Persigny, moglie del duca Jean-Gilbert Fialin di Persigny.

<sup>2</sup> Venerdì 23 e martedì 27 novembre.

<sup>3</sup> La citazione è tratta con una certa approssimazione dalla commedia di P. A. CARON DE BEAUMARCHAIS, *Le mariage de Figaro*: « Depuis qu'on a remarqué qu'avec le tems vieilles folies deviennent sagesse, et qu'anciens petits mensonges assez mal plantés ont produit de grosses, grosses vérités, on en a de mille espèce. Et celles qu'on sait, sans oser les divulguer; car toute vérité n'est pas bonne à dire » (atto IV, scena 1).

<sup>4</sup> Il 22 marzo 1860, Salvatore di Villamarina era stato insignito dell'ordine supremo della SS. Annunziata.

<sup>5</sup> Vocabolo illeggibile.

<sup>6</sup> 24 novembre.

<sup>7</sup> Il Persigny, nominato nuovamente ministro dell'Interno, nel novembre 1860 fece ritorno a Parigi. Nell'edizione dei *Souvenirs* (p. 660), Emanuele aveva precisato il riferimento, aggiungendo il nome.

<sup>8</sup> Carlo Alferi, deputato del collegio di Caluso dal 29 marzo 1860, aveva

l'intenzione di ripresentare la sua candidatura nelle prossime elezioni della VIII legislatura (gennaio 1861): fu infatti rieletto nel medesimo collegio, il 27 gennaio, con 483 voti su 670 votanti.

585.

Dimanche 16 décembre 1860

Cher fils,

Nous faisons ici les mêmes raisonnemens que toi sur le mauvais acheminement des affaires napolitaines. Il nous semble aussi qu'un peu plus de vigueur et prévoyance serait désirable. Il se pourrait que les personnes qui ont gouverné en Piémont, où la population est si bien disciplinée qu'elle se gouverne d'elle même, perdent leur énergie et ne soient plus si capables d'en régler de revêches ou de démoralisées<sup>1</sup>.

Le ministre Corsi<sup>2</sup>, qui est Toscan, disait l'autre jour à ton père son admiration pour notre population qui ne causait jamais d'embarras à ceux qui devaient la diriger, à telles enseignes, qu'il croit qu'on ne doit point chercher de capitale ailleurs, à moins qu'on ne pût mettre Turin sur des roulettes pour la transporter dans une situation plus centrale. Il faut dire que Naples est l'abomination de la désolation pour un gouvernement qui veuille en faire quelque chose de médiocrement décent. Tous ceux qui en viennent, tous ceux qui en écrivent, n'ont qu'une seule opinion à cet égard. C'est un scandale universel. La corruption y est arrivée à sa plus haute puissance. Il y a des détails qui font dresser le cheveux à la tête, aussi je ne m'étonne pas que la Providence ait décidé de changer un pareil état de choses. Mais aurons-nous assez de moralité pour en fournir à ces gens-là, et ne risquons nous pas de nous pervertir au lieu de convertir les autres?

Une fois François II sorti de Gaète<sup>3</sup>, on espère gagner quelque chose. Tant qu'il est là, les uns le craignent, les autres l'espèrent. Les timides, qui sont nombreux, ne se rallient pas. Ceux qui n'aiment qu'à pêcher en eau trouble, s'évertuent pour que rien ne s'organise. Enfin, c'est pour le quart d'heure un détestable pays, qui nous donnera plus d'embarras que de satisfaction. Il me semble aussi que toute la lie des autres pays vient y aboutir avec l'espoir d'y organiser le désordre et l'anarchie.

On a bien tâché de se défaire des garibaldiens. Il faudrait main-

tenant prohiber les faux et proscrire toutes les chemises rouges, et puis dégôûter les mazziniens de ce séjour.

Je croyais que tu m'annoncerais l'arrivée de Salvator, mais il faut que Paris le captive entièrement, je vois qu'il ne donne plus signe de vie.

Les provinces romaines se conduisent parfaitement bien, la conscription n'éprouve aucune difficulté, les impôts se paient sans sourciller, et ces populations ne perdent pas une occasion de témoigner leur enthousiasme. La Toscane est un peu plus froide: on y est fatigué de Ricasoli, on regrette la Cour, les riches ne font pas travailler, les artistes se plaignent, les paysans écoutent et suivent tantôt les uns, tantôt les autres. Il y a un peu de malaise. La Lombardie bavarde, se moque, mais marche au bout du compte. Il faut les laisser dire, c'est une habitude et un besoin. Enfin, il y a de la besogne, il faut se laisser aider par le tems.

Mais pendant que l'Italie se fait, l'Allemagne se défait. Nous avons un œil tourné vers la Hongrie, et suivons avec assez d'anxiété ce qui s'y passe, nous y avons intérêt, pourtant il nous faudrait pas nous en mêler et nous montrer comme des révolutionnaires de profession.

Hier j'ai écrit tant que je n'y voyais plus, je ne sais si tu y verras mieux pour me déchiffrer. Nous avons des journées parfois si sombres que je n'ai jamais vu ici de telles ténèbres extérieures. Nous avons eu quelques jours de beau soleil et puis de nouveau ce tems sombre. Toute cette versatilité ne me convient guère et je souffre souvent de ces spasmes nerveux, qui cessent sans y rien faire. Du reste je me ménage fort, c'est un adage que l'on répète sans motif que celui de m'exposer au froid. Je sors peu et seulement en voiture. Dès qu'il gélera ou neigera, je ne sortirai plus du tout, mais jusqu'ici le froid n'est pas considérable. Ton père s'était fort enrhumé, mais il s'est soigné et ne tousse plus guère.

Il paraît que Catherine et Paola vont nous arriver incessamment. J'espère qu'Isabelle renoncera à son voyage de Nice qu'elle a retardé jusqu'ici et ferait scandale. Je plains Lady Palmerston d'être nerveuse et le bon Panizzi de son rhume prolongé, à son âge c'est à prendre en considération.

Je veux encore te dire un mot du budget pour le 61, que Ricasoli a envoyé dernièrement à Cavour pour lui soumettre. Il dépassait de 12 millions l'actif, et pas un sou pour l'armée, ni la marine. Toujours le Piémont qui devrait payer pour tous.

Je connais ton peu d'empressement à monter en grade avec tant d'inconvénients en regard. Ma foi je ne trouve pas en moi beaucoup d'ambition. Les honneurs s'achètent trop chers.

Et sur ce je te souhaite de bonnes fêtes, que le bon Dieu te bénisse et préserve, j'espère que tu auras de bons gros gâteaux. Nous passerons, j'espère, la sollemnité tout tranquillement. Adieu, je t'embrasse.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 661-663.

<sup>1</sup> Il 13 dicembre, Emanuele aveva esposto le sue perplessità alla madre: « Nous ne comprenons pas grande chose à ce qui se passe en ce moment à Naples. Farini semble avoir son action paralysée, peut-être par son entourage de conseillers napolitains peu rassurés de se trouver dans cette bagarre. [...] Le désir d'agir avec douceur et moderation est interpreté comme faiblesse et c'est alors le gouverne des *facinorosi* qui domine. Et pourtant Farini ne semble pas un homme incapable ou faible » (A. COLOMBO, II, p. 288).

<sup>2</sup> L'avvocato Tommaso Corsi (1814-1891) aveva partecipato ai moti politici in Toscana e aveva ricevuto l'incarico di trattare con Cavour. Dopo il 27 aprile 1859, allontanatosi il granduca, resse la prefettura di Firenze; successivamente fu membro dell'Assemblea toscana e seguace della politica di Ricasoli. Dopo l'annessione al Piemonte eletto deputato alla Camera, venne nominato ministro senza portafoglio nel ministero Cavour (aprile-luglio 1860) e successivamente, ministro dell'Agricoltura, Industria e Commercio (luglio 1860-marzo 1861).

<sup>3</sup> Gaeta capitolò due mesi dopo, il 13 febbraio 1861.

586.

Le 30 décembre 1860

Mon cher fils,

J'ai toujours remarqué que les personnes qui me sermonnaient étaient celles qui avaient le plus besoin d'être prêchées. Aussi ai je été très peu édifiée de ta dernière expédition à Broad Lands. Passe encore si la patrie eût été en danger, mais pour une simple formalité, comme tu dis, c'est une vraie duperie. Je ne suis pas tout à fait tranquille sur les suites de cette équipée. J'espère que tu auras pu aller à une campagne sans trop de société tumultueuse pour t'y reposer et t'y soigner.

La saison est vraiment bien rigoureuse partout: à Gênes on en est désespéré, d'autant plus que les *agrumi* en sont abîmés et les oliviers, je pense, aussi. Ici nous avons neige et glace, tantôt brouil-

lard et dégel, tantôt soleil et brise, on tombe comme grêle dans les rues. Pour moi, si je tombe ce sera dans ma chambre, car je ne fais plus un pas dehors depuis longtems, et je ne sors en voiture que pour aller un moment à l'église. On va chauffer S. Philippe, ce ne sera pas une petite entreprise, nous verrons comment elle réussira.

Je voudrais bien avoir quelque chose d'intéressant à te mander en fait de nouvelles. Mais nous nous agitons dans un épais brouillard, qui ne nous permet pas de reconnaître ce qui se passe. On est dans un état d'anxiété avec la crainte que le lever du rideau nous montre quelque chose de déplaisant. Pourtant je viens de voir dans la *Gazette Officielle* que la flotte française devrait avoir quitté Gaète. Espérons que cette nouvelle se confirmera. On croit que François II ne tiendra plus guère, une fois réduit à ses propres forces qu'on dit peu sûres. Il est pourtant possible qu'il charge Bosco<sup>1</sup> de continuer la défense à toute extrémité et cette forteresse est un os dur à ronger.

Nous aurions besoin de disposer de nos troupes pour en imposer aux réactionnaires, triple canaille, qui ne sont redoutables que parce qu'ils tiennent les provinces en suspens. La marquise Arconati est arrivée hier de Naples, mais je n'ai encore pu la voir, j'irais la chercher demain et te dirai ce qu'elle me racontera. Tous ceux qui reviennent de ce pays-là et ceux qui en écrivent disent la même chose: c'est un scandale général. Le napolitains ne montrent aucune sympathie pour les italiens, ils le regardent comme aussi étrangers que les français ou les anglais. Les premières classes ne rêvent que des emplois pour malverser, les autres du peuple ont rêvé un gouvernement sans impôts et sans conscription, qui probablement leur avait été promis par les émissaires qui voulaient les soulever. Comme nous ne pourrons pas satisfaire ces prétentions, nous aurons assez à faire pour leur persuader de nous seconder dans nos bonnes intentions pour eux.

Le Roi est revenu hier au soir, et a été très bien reçu par la population. Je crois qu'il est enchanté de se retrouver ici. On dit Farini bien dégouté de sa position<sup>2</sup>. On parle de remplaçans: Rattazzi, S. Martin, Nigra, sont *in predicato*. Mais tout cela est encore à l'état de bavardage.

La question de Gaète une fois résolue, on se rejettera avec plus d'acharnement sur celle de la Vénétie: pourtant tout ce qui est de sang froid et de bon sens ne désire point qu'on complique nos diffi-

cultés. Maintenant, ce sont les élections qui sont l'affaire capitale. Je ne sais ce que nous enverra Naples. La Lombardie n'avait pas eu la main heureuse l'année dernière. Les provinces centrales sont celles qui montrent le plus de bonne volonté.

1 janvier 1861

J'espère, cher fils, que tu n'as pas à te plaindre de la nouvelle année. Nous avons bien froid, c'est tout ce que j'en peux dire. Je n'ai pas pu voir la marquise Arconati encore trop fatiguée pour me recevoir. La marquise a dit à l'Amis que les Poerio, Massari et compagnie presumaient que les élections seraient bonnes, qu'on nommerait des *facultosi*; effectivement ce déplacement est toujours coûteux et ne rendant rien, il faut que ce soit des personnes aisées qui l'entreprennent. En attendant, personne ici ne veut aller gouverner ces ingouvernables. Entr'autres agrémens il règne là-bas une *squaquera*<sup>3</sup> générale en permanence, dont on se trouve très peu flatté.

Nous croyons que toute la Pouponnière va nous arriver, car Camille a aboli les affaires étrangères de Naples. Isabelle est partie pour Nice il y a dix jours, et je n'en sais plus rien. Je sais seulement qu'il fait très froid à Nice. Nous allons avoir des troupes napolitaines, elles gèleront. Nous en avons du centre, qui se conduisent très bien. Les gardes nationaux de toutes les provinces font parfaitement leur affaire. Les mobilisés qui viennent ici fraternisent très cordialement. Nous avons des Pérousin, ils vivent en très bonne intelligence avec les nôtres. C'est une idée qui a parfaitement réussi que celle de la mobilisation. La nouvelle du départ de la flotte française était prématurée, il serait tems cependant que nous pussions sortir de cette impasse, je crois que nous y perdons plus de monde qu'on ne l'avoue.

Je t'avais parlé de mon portrait, c'était bien ce que ton père voulait; comme il a écrit longtems après l'avoir reçu, il aura oublié de t'en parler. J'ai été très flattée de me trouver avec un je ne sais quoi d'anglais, que je pense n'avoir jamais eu.

Joséphine dîne ce soir chez Hudson avec une dame d'honneur de la reine Victoire qu'elle conduira après au théâtre, le Roi devant y être en grande loge.

Nous sommes bien fâchés de l'indisposition de Panizzi; si on pouvait le persuader de vivre en régime, ce serait très heureux pour lui et pour toi. Je crois que Max est passé à Pise.

Adieu, cher fils, mille bonheurs et agrémens, je t'embrasse.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 663-664.

<sup>1</sup> Ferdinando Beneventano Del Bosco (1813-1881), dopo la resa di Palermo a Garibaldi, venne chiamato a Napoli e promosso colonnello. Raggiunse il re a Gaeta e nel gennaio 1861 fu promosso maresciallo di campo. Seguì a Roma i monarchi decaduti.

<sup>2</sup> Cfr. lett. 583, nota 11. Il 25 dicembre Cavour aveva scritto a Emanuele: « La mort du gendre de Farini et la maladie de celui-ci amèneront nécessairement une crise à Naples. Nous tâcherons d'en profiter pour mettre un peu d'ordre dans l'Italie méridionale » (*Cavour e l'Inghilterra*, cit., II, 2, p. 180).

<sup>3</sup> « Diarrea ».

587.

Le 3 janvier 1861

Mon cher fils,

Quoique je t'aie écrit avant hier, j'essaie si la lady de Joséphine veut se charger de te porter quelques lignes encore. J'ai bien eu hier l'abbé Faenza, mais il partait le soir et je n'ai jamais pu comprendre où il logeait, il me disait des noms impossibles et mal prononcés. Il m'a fait l'effet d'être *rather stupid*, le digne homme, ce qui [*sic*] n'est peut-être pas, mais seulement la combinaison des éléments piémontais et anglais, qui produisent une confusion.

J'ai vu le marquis Arconati, sa femme étant encore souffrante, je n'ai pu la voir. Je me suis fait raconter Naples, dont il est fort scandalisé. On dit pourtant que les provinces sont beaucoup moins gâtées que la Capitale, où tout ce qui est habillé décemment est canaille, fieffée et naïve. La réaction est, comme l'on sait, faite par le Roi, qui a jeté sur ces misérables populations, les bandits, galériens, brigands de toute espèce, leur donnant carte blanche pour commettre tous les crimes qu'ils voudraient. Il y a des détails qui font horreur. Dans un village ils ont pris un jeune homme de 17 ans; parce qu'il était fils d'un libéral, lui ont arraché les yeux et l'ont fait périr à petit feu<sup>1</sup>. Le syndic, quoique bourbonien, a trouvé la chose trop forte, et fit arrêter ces brigands. Mais une lettre de Gaète, signée François, ordonna qu'ils fussent remis en liberté et point molestés pour ce qu'ils pouvaient faire. Lorsque les nôtres sont arrivés, ils ont pris ces gens et les ont fait fusiller. Ils avaient confessé le délit. Mais quant à se repentir, point. Ils croyaient avoir fait une action sainte. Et de ces exemples on pourra en citer bien d'autres. Voilà le souverain sur lequel on voudrait nous attendrir.

Ce qui est plus consolant, c'est la conduite de nos troupes sous Gaète. On dit ces braves gens admirables d'énergie et de bon vouloir. On avait besoin de placer une batterie de gros canons sur un

*bric*<sup>2</sup> inaccessible. Ils n'avaient pas de machines pour les hisser si haut et les soldats demandèrent à les transporter eux-même. On ne voulait pas, la chose paraissant impossible. Ils insistèrent, promettant le succès, et ils l'obtinrent. Mais on dit que c'était pitié de les voir à l'œuvre.

Du reste, piémontais, lombards, romagnols, tous sont unis, et ne rivalisent que de zèle. Genova Revel, qui n'est pas un *Italianissimo*, est obligé d'en convenir. Tout ce monde-là finit par parler piémontais. Ils ont surtout adopté le juron technique. On dit les soldats napolitains pas si mauvais; mais les officiers ne valent rien, le Roi les faisait espionner par les soldats, ce qui est également favorable à la morale et à la discipline.

Le prince de Carignan part la semaine prochaine<sup>3</sup> pour aller gouverner ces chenapans. Il emmène Nigra<sup>4</sup> comme secrétaire. *Dio gliela mandì buona*.

Le Roi a été fort bien accueilli au théâtre le jour de l'an, point de Garibaldi, point de Roi d'Italie. On a été très convenable. Nous faisons l'admiration de tous les étrangers. Nous avons des familles russes qui viennent passer l'hiver ici. Ce n'est pas le beau climat qui les fixe. Nous avons encore eu de la neige hier. Aujourd'hui nous avons un beau soleil.

J'ai enfin eu une lettre d'Isabelle de Nice, il y fait beau, il y a beaucoup de monde, mais c'est plutôt du menu fretin que de gros poissons. Les *Niçards* sont mécontents et deviennent de plus en plus italiens.

Je ne sais comment, je ne t'ai pas parlé de Robertson que j'ai revu avec plaisir, salue-le à la première occasion. Et maintenant, adieu, donne-moi de tes nouvelles, tâche qu'elles soient bonnes.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 665-667.

<sup>1</sup> Il terribile episodio fu utilizzato da Emanuele che lo raccontò a Lord Russell e, successivamente, richiese dettagli più precisi sull'accaduto sia alla famiglia sia al ministero di Torino (cfr. Emanuele a Roberto, 23 février 1861, in A. COLOMBO, II, p. 294).

<sup>2</sup> Piemontese: « poggio, dirupo ».

<sup>3</sup> Il principe Eugenio di Carignano, nominato luogotenente generale del re a Napoli con decreto reale del 7 gennaio 1861.

<sup>4</sup> Costantino Nigra, nominato segretario generale addetto alla luogotenenza generale delle province napoletane, rimase in carica dal gennaio al maggio 1861. L'11 gennaio Cavour scrisse a Emanuele: « J'ai dû envoyer Nigra à Naples, ne pouvant y aller moi-même. J'espère qu'il réussira. Toutefois sa nomination n'est que temporaire, et il garde son poste de ministre à Paris » (*Cavour e l'Inghilterra*, cit., II, 2, p. 184).

Le 27 janvier 1860 [*recte* 1861]<sup>1</sup>

Cher fils,

Voilà toute la chouannerie arrivée, hiboux, chouettes et vautours, ton père est charmé. Je te remercie pour la part qui me revient, elle est fort considérable, tu aurais dû te borner à la moitié, mais peut-être que ce sont des inséparables. Depuis bien des jours, la caisse était déposée dans mon cabinet, mais j'ai consciemment [*sic*] attendu le 27 pour l'ouvrir. Ainsi encore une fois merci. Ton père est enchanté de son épingle, il pleurait toujours celle qu'il avait perdue, sans savoir s'expliquer comment cela était arrivé, ces tristes oiseaux ont le talent de le réjouir, il ne peut les regarder sans rire.

Ma table est garnie de cadeaux. J'ai d'abord des statuettes en biscuit données par l'oncle César, un calabrais et une calabraise qui ont assez l'air de fugitifs affamés, puis un panier à ouvrage fort élégant donné par l'Amis, un autre panier en cuir verni, beaucoup plus adapté à ma condition d'inélégance, contenant des bonbons pour un an, don de Joséphine, deux petits vases à fleurs de Charles, une boîte à flacons très jolie de Jenny et une agraffe envoyée par Isabelle, tous ces objets de luxe m'inspireraient volontiers le désir de les passer immédiatement à d'autres personnes plus dignes et qui s'en feraient plus honneur, ma vie est si obscure maintenant, que ce ne c'est pas la peine de se mettre en frais. Je laisse tout sur ma table pour l'admiration de mes rares visiteurs, puis je les mets en magasin et quand il sont oubliés, je les en retire pour les loteries et cadeaux.

L'Amis m'a ainsi épargné assez d'argent. On s'occupe aujourd'hui de choses bien plus sérieuses que de ma fête. Il s'agit d'élections<sup>2</sup>, ton père en revient après avoir donné son vote à Camille. Il n'y avait presque personne à cette section. Je ne sais comment interpréter la chose, on s'occupait tant de ces élections!

L'Amis a été voter à Bra et reviendra ce soir. On serait fort étonné si le ministère n'avait pas une bonne majorité d'après les apparences, malgré que le parti d'action se soit bien agité. Les noirs ont l'air de s'abstenir, le vent ne soufflant pas pour eux, je ne sais si comme on le dit, ils poussent les rouges mettre des bâtons dans les roues.

Ici, tout est parfaitement calme, à l'ordinaire. Les regards et les pensées sont tendus vers le midi, où les choses ne vont pas admirablement, quoique pas si sérieusement mal qu'on le dit. On espère que Gaeta<sup>3</sup> ne résistera plus longtemps et ce sera un bon débaras. On pourra alors s'occuper de pacifier les provinces. La

grande difficulté pour y envoyer des troupes, c'est qu'il n'existe pas du tout de chemins, c'est comme pour aller à Montpagan, et dans ce moment les neiges rendent la chose doublement difficile, ce sont des gorges faciles à défendre, des montagnes très âpres à escalader, quand nos *bersaglieri* seront disponibles et les neiges disparues, on en viendra bien à bout. Les plébiscites ne servent pas de grand chose avec ces gens-là.

Aynard a écrit à sa sœur qu'il avait été voir nos gens à Gaeta. Tout le monde s'accorde à dire qu'ils sont admirables d'entrain et de bonne volonté, il n'y a entre tous ces différents corps de toutes les provinces que l'émulation de bien faire. Les soldats ont semé de la salade sur tous leurs gabions, de façon que cela fait un très bon effet à l'œil, toute cette fraîche verdure, et cela ne sera pas désagréable à l'heure du dîner.

Il y a eu un beau bal chez Camille, mercredi, beaucoup de monde, l'appartement très bien; demain il y en aura chez Franquetti<sup>4</sup> dont on se préoccupe fort, on annonce tout plein de magnificences.

On me dit que tu te décidais à changer de maison, ceux qui connaissent l'actuelle la regretent. Je crains que si tu augmentes ta dépense tu te retrouves dans les mêmes embarras avec une augmentation d'émolumens, que tu éprouvais avec un moindre *salaires*. Cependant la raison de ne pouvoir chauffer ton appartement est un motif très plausible.

Je te remercie du livre *Nightgale*, mais je n'ai pas encore eu le tems de m'en occuper. Je me suis dégoûtée de ton livre rouge qui ne faisait que la propagande protestante.

Isabelle est toujours à Nice où elle se plaît, elle fait bien de laisser passer ce bout d'hiver qui n'en finit plus avant que de nous revenir. Salvator s'annonce pour le mois de mars, il veut venir occuper son siège au Sénat pour être à portée de donner des éclaircissemens sur la conduite, si besoin il y a. Il fera bien de consulter.

Emmanuel appliqué au Ministère des Affaires Etrangères n'est pas trop amusé, après avoir fait les affaires importantes, d'être occupé à copier des lettres insignifiantes, cependant Nigra<sup>5</sup> s'en est bien contenté, d'ailleurs on ne l'a pas encore appelé. Baby<sup>6</sup> vient me voir tous les jours, elle est très gaie, très gentille, je regrette seulement de ne pas toujours comprendre son petit verbiage. Il n'y a que sur un point que nous ne pouvons nous mettre d'accord, elle voudrait lorsqu'elle éternue, que je dise: *viva Garibaldi!* J'ai fait *ciù* et tu ne me dis rien? dit-elle, je proteste que je veux bien dire *viva Baby*, mais point de *Garibaldi*.

Je suis bien aise que tu sois débarassé de ton Mr de Saluces, j'espère que les choses seront plus calmes avec son successeur. Nous avons de nouveau le spectacle que donne la société des jeunes gentlemen voltigeurs, ils sont 120 acteurs et font, dit-on, des prouesses surprenantes, on dit le jeune Carru le plus fort. Ton père va bien pour la santé, mais il est bien *bouché*, il te salue, adieu, je suis fatiguée mais je tenais à t'écrire aujourd'hui. Je t'embrasse de cœur.

<sup>1</sup> Nel manoscritto l'anno 1860 è scritto con chiarezza, tuttavia l'accenno all'assedio di Gaeta e il contesto della lettera, collocano con sicurezza il documento nel 1861.

<sup>2</sup> Il 29 dicembre 1860 era stata dichiarata ufficialmente chiusa la VII legislatura e il 3 gennaio 1861 furono indette le elezioni per il 27 gennaio (il 3 febbraio per i ballottaggi).

<sup>3</sup> Francesco II di Borbone aveva tentato di arginare il crollo del suo regno chiedendo la mediazione francese e ritirandosi nella fortezza di Gaeta, per fronteggiare l'avanzata di Garibaldi. Ma Napoleone III non era disposto a schierarsi dalla parte di chi stava per soccombere e a metà dicembre 1860 aveva già reso noto a Francesco II che la Francia era costretta ad abbandonarlo al suo destino. Dopo la partenza della flotta francese, a metà gennaio, la resistenza di Gaeta durò fino al 13 febbraio (R. ROMEO, *Cavour*, cit., III, pp. 814-815).

<sup>4</sup> Il barone Raimondo Franchetti (1829-1887), nativo di Livorno, era giunto a Torino nel 1847 e nel 1858 aveva sposato Luisa Mayer de Rothschild.

<sup>5</sup> Cfr. lett. 587, nota 4.

<sup>6</sup> Melania, la figliuola di Emanuele e Paola Villamarina.

589.

Dimanche gras 10 février 1861

Je viens faire un brin de Carnaval avec toi, mon cher fils, et ce sera tout compris, car je suis en charte privée, ayant été toute la semaine hipotéquée pour cause de palpitation. J'ai avalé bien des drogues et il me semble être en voie de guérison, mais je ne suis pas encore sans un peu d'oscillation, qui s'en ira puis sans qu'on s'en occupe.

Aujourd'hui tout le monde est occupé de ce qui se passe en rue du Pô, et j'ai mes coudées franches. Ces jours passés, nous avons un tems affreux, hier au soir il pleuvait à verse et les rues étaient des *pozzanghere* abominables. Aujourd'hui il fait un soleil de printemps et tout est sec.

Voilà comment les choses se passent chez nous, les grandes comme les petites, à la barbe des malveillans. Ton père rentre très satisfait de sa tournée en rue de Pô. Concours énorme, population gaie, on entendait tous les langages de la péninsule. Il y a plusieurs chars

1830

de masques. Un char porte un énorme boisseau de fleurs animées, un autre un *pito*<sup>1</sup> colossal, qui tenait presque toute la rue avec sa couvée. Il avait de chauds admirateurs. Un char avec boutique de charlatans, un autre de pêcheurs, des calabrais. On vit aussi apparaître un magnifique diplomate en grand costume, chamarré de décorations, un costume vraiment très riche, à cheval et conduit par deux pages; mais hélas, il était monté sur un âne. Je t'en demande bien pardon, mais il semble qu'on n'a pas toute la vénération que méritent ces respectables personnages dont on voudrait pouvoir se passer.

Toutes nos dames ont dansé comme des enragées cette semaine, il va y en avoir plus d'une sur le grabat prochainement. Je ne sais comment Joséphine y tient. Vendredi<sup>2</sup> il y a eu un beau bal costumé chez la marquise Doria; Joséphine était d'un grand quadrille, les personnages de Goldoni, *fiasco* complet. Ces dames en étaient fort mortifiées. Le baron Franquetti<sup>3</sup> a donné un bal magnifique, mais il n'a invité ni bourgeoises, ni Juives, de là un tollé général de tous les exclus. Les dames lombardes ont la suprématie de la beauté cette année, nous n'avons que les Maffei à leur opposer, on est un peu jaloux.

Mardi [12 febbraio]

Ma lettre a été interrompue par la visite des dames noires<sup>4</sup>, je croyais la finir hier, mais le docteur m'a imposé une opération que j'ai dû subir. Aujourd'hui il m'a permis de me lever pendant quelques heures, je tâcherai de remplir ma feuille.

J'ai reçu ta lettre hier matin, voilà encore un petit bout de carnaval. Notre bacchanale continue, la journée étant très belle, quoique froide. Demain nous serons tous dégrisés, j'espère. Nous sommes très contents, très reconnaissans, du vote de la Chambre prussienne et nous votons une médaille à Mr Vinke<sup>5</sup>. Il me semble qu'un événement a fait *innarcare le ciglia* à beaucoup de monde.

Les députés commencent à arriver. Savoir où ils se fourreront est le grand problème. Ton père a offert ta chambre à Fabrizi<sup>6</sup>, député de Livourne, que nous connaissons, qui est un homme fort tranquille. Les nominations sont bonnes en général, nous espérons que quelques mauvais élémens seront neutralisés par la majorité raisonnable.

On dit que Garibaldi fait appel à ses chemises rouges à Gênes, je ne sais ce qu'il en est. Il me semble un grand faiseur d'embaras, et il nous en donnera. Il ferait mieux de casser ses pierres. Il paraît se disposer à nous donner de l'agrément.

Le prince Humbert fait merveille en Toscane<sup>7</sup>; bon maintien, bon

ton, parlant à tous fort à propos de ce qui regarde un chacun. On en est charmé et nous aussi qu'il se fasse honneur. On fête magnifiquement le Roi à Milan<sup>8</sup>.

Ce n'est qu'è ces jours-ci que j'ai pu avoir mon timbre. Isabelle avait dit qu'on le remit à Joséphine, au lieu de cela on l'a porté aux Calori, je ne savais plus comment le rattraper. Isabelle doit revenir vers la fin du mois. Les autres me soignent beaucoup. Baby m'amuse, quand je me porte bien.

Maintenant je finis, parce qu'il ne faut pas abuser de la permission, la fin de ma lettre est aussi la fin de mon carnaval.

Je pense que les jours gras ne se seront pas écoulés sans un festin chez Panizzi, salue-le pour nous. Nous avons eu quelques morts parmi les masques de bas aloi.

On a rappelé le général Pinelli<sup>9</sup>, qui faisait d'affreuses proclamations. Il est toujours fou et souvent saoul, c'était le cas. Adieu, je t'embrasse de tout mon cœur.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 669-670, in data 16 febbraio.

<sup>1</sup> Piemontese: « tacchino, gallinaccio ».

<sup>2</sup> 8 febbraio.

<sup>3</sup> Il barone Raimondo Franchetti (cfr. lett. 588, nota 4) era famoso per lo sfarzo dei suoi ricevimenti.

<sup>4</sup> Potrebbero essere le sanguisughe.

<sup>5</sup> La Camera prussiana, il 6 febbraio 1861, aveva approvato l'emendamento del deputato George Vincke che era favorevole al consolidamento dell'Italia unita.

<sup>6</sup> Dopo l'annessione della Toscana, Giovanni Fabrizi fu eletto deputato nel collegio di Livorno 2° nella VII legislatura (1860) e in quello di Livorno 1° nella VIII (1861).

<sup>7</sup> Il 4 febbraio 1861 era iniziato il viaggio in Toscana dei principi Umberto e Amedeo; visitarono Siena, Arezzo, Firenze, dalla quale il 13 partirono alla volta di Bologna.

<sup>8</sup> L'11 febbraio Vittorio Emanuele, accompagnato dai ministri Cassinis e Minghetti, giunse a Milano accolto con entusiasmo. Fu acclamato da gran folla e obbligato ad affacciarsi sette volte al balcone di palazzo reale. La sera intervenne alla Scala, festeggiatissimo, e il 13 partecipò ad un gran ballo in suo onore. Il re si fermò a Milano sino alla sera del 17 febbraio.

<sup>9</sup> Ferdinando Pinelli (1810-1865) partecipò alla campagna dell'Umbria e delle Marche, si distinse alla presa di Ancona e fu promosso generale. Nel 1861 prese parte attiva alla repressione del brigantaggio ed ebbe l'ordine di espugnare Civitella del Tronto. Ma, avendo pubblicato il 3 febbraio un proclama violentissimo lesivo per l'autorità ecclesiastica e per il papa, fu esonerato dal comando e collocato in disponibilità.

Turin, 1 mars 1861

Mon cher fils,

Je suis obligée de me servir d'une main étrangère<sup>1</sup>, ne pouvant pas encore quitter mon lit. Depuis que ton père t'a écrit, j'ai encore eu deux fièvres, qu'on a coupées avec le quinine. Maintenant, je n'ai plus de fièvre, ni d'autres maux, mais je suis d'une grande faiblesse.

Ton père garde aussi le lit depuis deux jours, pour un grand rhume; mais il n'a point de fièvre, ni d'autres maux et j'espère qu'on le laissera lever demain, car il est bien triste d'avoir à se tourmenter l'un de l'autre sans pouvoir s'aider.

Quand Salvator [est] passé à Turin pour aller à Paris, il m'a raconté qu'allant à la rencontre du Roi à la frontière napolitaine, il avait trouvé le chemin garni de cadavres. C'était l'œuvre de la réaction. Il rencontra un officier en uniforme piémontais, qui cheminait à pieds pleurant amèrement. Emu de compassion, il s'arrêta pour l'interroger sur la cause de son chagrin. C'était un napolitain à notre service, qui avait sa maison et sa famille dans ces environs. Il avait demandé un permis pour aller voir ce qui s'était passé chez lui. En arrivant dans son village il avait trouvé sa maison brûlée et détruite, et son père avait été massacré, coupé en morceaux et ces lambeaux, qu'on avait jetés aux chiens, se voyaient encore dans les rues. Dans ces mêmes localités une famille, connue pour ses sympathies piémontaises, avait cru devoir s'éloigner pour éviter la réaction. Malheureusement, elle crut pouvoir laisser en arrière un tout jeune homme, qui sortait à peine de l'adolescence. Ce pauvre enfant fût pris par les brigands: on lui arracha les yeux et on lui fit subir toutes sortes des tortures avant de le massacrer. Cette famille s'appelle Zadobbo. Salvator en a pris note pour la recommander au Roi. Que le noble Lord jette ce nom à la face des oppositeurs, et qu'on fasse une enquête si l'on veut.

Tout le monde a pu voir, et les Villamarina ont vu à Caserta, une sorte de foire que les soldats napolitains tenaient à la porte de leur casernes, où ils vendaient toutes sortes d'objets pillés et volés. Il y avait des doigts avec des bagues, des oreilles avec des boucles, etc. On dit même qu'on avait vendu des têtes, mais Salvator et Mr Elliot<sup>2</sup> n'avaient plus pu en trouver. Je suis étonnée que Mr Elliot, Mr Asley<sup>3</sup> et les autres anglais n'aient pas fourni tous les éclaircissemens qu'ils devaient bien connaître.

Avant le départ du roi François de Naples, la police découvrait

un journal clandestin chez un avocat appelé Forti<sup>4</sup>, ou Porti, je n'ai pas bien compris le nom. L'avocat fut jeté au cachot et ses sœurs, qui vivaient avec lui, furent arrêtées et je ne puis dicter où elles furent renfermées.

Mon cher fils, voilà ce qui me paraissait utile de t'écrire. J'espère pouvoir le faire moi-même bientôt et maintenant je t'embrasse.

Teresina Landy.

Parzialmente edita in A. COLOMBO, II, pp. 294-295.

<sup>1</sup> La lettera non è autografa, ma scritta sotto dettatura da Teresina Landy, una delle protette di Costanza e Roberto.

<sup>2</sup> Henry George Elliot, allà morte di Ferdinando II, nel 1859, fu nominato ministro britannico a Napoli e fu ritenuto fautore del partito rivoluzionario.

<sup>3</sup> Anthony Ashley (n. 1831), figlio di lord Shaftesbury, era ufficiale di marina.

<sup>4</sup> L'avvocato napoletano Forti (cfr. *Liberazione del Mezzogiorno*, cit., I, pp. 166, 236).

591.

Le S. Jour de Pâques [31 marzo 1861]<sup>1</sup>

Réussirai-je, mon cher fils, à te souhaiter un bon jour, pour faire alleluja? Ce ne sera pas long, car mes forces sont courtes. Je ne puis encore être levée que trois ou quatre heures par jour, et ne fais pas de progrès sensibles, quoique le médecin se déclare content. J'ai difficulté à me nourrir et cela me retarde, ainsi que la plus mauvaise saison du monde.

Il ne peut pas être question de course pour toi à moins que le besoin du service ne l'exigent, il n'y a aucun motif pour ces courses échevelées. Espérons que plus tard il y aura plus de calme dans les affaires. Les nôtres ont bien marché pendant ma maladie, mais l'effet de cet espèce d'anéantissement dans lequel je vis depuis près de deux mois, c'est de ne pouvoir plus supporter aucune discussion politique: qu'on me donne les nouvelles, je le veux bien, mais les digressions je ne puis plus les soutenir. Je trouve partout tant de dangers que tout m'inquiète.

Quant à la question romaine, beaucoup trop riennée [*sic*] ces jours derniers, ce qui me semble vendre la peau de l'ours avant que de l'avoir tué; je pense et crois voir que l'opinion de laisser Rome au Pape prend tous les jours de l'extension; Dieu le veuille,

1834

nous avons bien assez de l'emplâtre napolitain qu'on nous a mis sur le dos.

L'Amis est toujours très absorbé et j'ai grande peine, à force de geindre et de toutes sortes de *vers*, de me soustraire à ses élucubrations. Il est furieux contre Alphonse<sup>2</sup> et tout le monde avec lui. Alphonse est la dupe de Ratazzi et du parti de l'opposition, qui lui fait faire une déplorable figure; c'est presque une désertion en face de l'ennemi, mais lui, le grand promoteur de la discipline, quand a-t-il obéi à quelqu'un?

Ciccio<sup>3</sup> épouse en effet, à ce qui paraît, une riche veuve anglaise, qui me semble s'appeler Mme Ford. C'est Isabelle qui a manipulé tout cela à Nice. Cette Isabelle est toujours dans les commérages Rignon que les Parisiens sont venus rafraîchir. C'est insupportable.

Joséphine a été bien souffrante, abîmée par ses soirées du Caramè, elle commence à aller mieux.

Ton père se plaint de ses yeux depuis sa dernière opération. Il sort peu. Il a reçu ce matin ta lettre du 28. Adieu, mon cher enfant, je t'embrasse et suis à bout de mes forces.

<sup>1</sup> Il giorno di Pasqua del 1861 cadde il 31 marzo.

<sup>2</sup> Nella tornata del 23 marzo della Camera dei deputati, La Marmora aveva presentato un'interpellanza sull'organizzazione dell'esercito impostata dal generale Fanti, ministro della Guerra; alla replica del Fanti era seguito un dibattito animatissimo, nel quale erano intervenuti, tra gli altri, Cavour, Brofferio, Crispi. A proposito delle critiche mosse da La Marmora, Roberto d'Azeglio il 26 marzo aveva scritto al figlio: « Tu auras, comme nous tous, été indigné de l'indigne interpellation faite par La Marmora, qui sous un voile trop transparent d'intérêt public a révélé le véritable moteur de cette fougue excitée par un excès d'amour-propre blessé, qui ne regarde pas à compromettre la bonne harmonie et l'ésprit de concorde qui devrait dominer tout autre sentiment dans l'exercice des fonctions publiques » (A. COLOMBO, II, p. 207).

<sup>3</sup> Francesco Pes di Villamarina, fratello di Salvatore, sposò l'inglese Melania Marie Wyne Roberts, e non Amalia Panissera (cfr. lett. 567, nota 4).

592.

Vendredi 12 avril 1861

Cher fils,

J'espère que tu auras reçu ma première petite lettre gribouillée le jour de Pâques, car elle m'avait coûté assez de labeur. Depuis lors j'ai fait un peu de progrès, mais si lents que je ne m'en aperçois que de tems en tems. Pourtant je fais quelques petites promenades en voiture, mais la saison est encore si variable que la

température change plusieurs fois par jour, ce qui incommode fort les faibles comme moi et me cause des *spasmodics*, qui me tourmentent au physique et au moral. On me dit que la belle saison me guérira, nous verrons. Il est sûr qu'elle n'est pas venue encore, et que je suis bien patraque en attendant.

Je suppose que nos journeaux vous tiennent fort en alerte comme ils maintiennent l'orgasme parmi nous, moins la *Gazette Officielle*, qui dit le moins possible; les autres sont souvent fautifs dans la rédaction et il faut vous en tenir en garde. C'est malheureux, à cause de l'impression qu'ils doivent produire à l'étranger où l'on doit croire, souvent, que nous n'avons pas le sens commun.

Nous avons maintenant l'épisode Garibaldi<sup>1</sup>, qui est grave et désagréable, nous ne savons comment nous en sortirons.

Tu as vu la séance du Parlement<sup>2</sup> où Ricasoli a essayé de son intervention pour voir s'il pouvait amener un compromis entre cet extravagant Garibaldi et le Roi, le Gouvernement et la Chambre qu'il avait insultée si gravement, mais cette démarche de Ricasoli ayant été faite sans qu'auparavant il se fût entendu avec le général, il y a fort à craindre que celui-ci ne désavoue rien et ne se livre au contraire à de nouvelles incongruités. Toujours est-il que le Roi s'est tenu pour grièvement insulté, qu'il a dit à Ratazzi que s'il n'était que Duc de Savoie il savait comment il aurait répondu à cette insulte. Que, comme Roi, il ne pouvait pas demander certaines satisfactions, mais que pourtant il lui en fallait une. Ratazzi a été très embarrassé. Car, comme il se faisait un appui du parti garibaldien, il n'aurait pas voulu le dégoûter et cependant il était difficile de se déclarer pour lui et d'accepter la solidarité de toutes les sottises faites ou à faire. Nous ne savons donc comment tout cela se résoudra. On dit que les amis de Garibaldi le poussent à donner ses démissions de député, ce qui ne remédierait à rien. Il a prodigieusement perdu dans l'opinion publique. Nous sommes d'ailleurs inondés de garibaldiens, qui se conduisent comme en pays de conquête, et la population en est si vexée que l'on croit que s'ils voulaient tenter un mouvement, tout le monde tomberait dessus à bras raccourci. Il vaut pourtant mieux n'en point faire l'essai.

J'ai eu tout mon monde un peu souffrant, Isabelle avec une angine, on voulait lui couper les tonsilles, heureusement elle va bien. Mon frère aussi a été mal à son aise et va mieux. Joséphine est debout et ne sors pas encore. Ton père ne va pas mal, il est reparu au Sénat pour les interpellances.

On m'a invitée d'être marraine de l'enfant de Paola, naturellement j'ai accepté, c'est una *lagnatura*. Les grands parens doivent aller en Sardaigne à la fin du mois, et au mois de juin retourner à Paris pour le mariage de Ciccio.

L'Amis est toujours plus enfoncé dans sa politique, mais il n'est explicite que dans les théories; du reste il combat par habitude les opinions du prochain.

Adieu, cher fils, donne de tes nouvelles, contente-toi du peu que je puis écrire, porte-toi bien et je t'embrasse de grand cœur.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 674-675.

<sup>1</sup> Garibaldi, a Torino dal 3 aprile, stava suscitando nel governo una certa inquietudine. Il 10 aprile Rattazzi, Boncompagni e Malenchini gli chiesero chiarimenti a proposito di un suo discorso, rivolto il 30 marzo, a Caprera ad una deputazione di operai e ritenuto offensivo per il re, la Camera e il Governo. Gli stessi capi della sinistra temevano che il generale, in Parlamento, si lasciasse trascinare ad errori che avrebbero compromesso tutto il gruppo. Quasi a prevenirlo, l'11 aprile, il Governo emanò il decreto che istituiva il Corpo volontari italiani, ma Garibaldi non ne fu soddisfatto. Egli chiedeva le dimissioni di Fanti, la ricostruzione dell'esercito meridionale, l'armamento generale della nazione (cfr. R. ROMEO, *Cavour*, cit., III, p. 918).

<sup>2</sup> Nella seduta della Camera del 10 aprile il barone Ricasoli aveva chiesto informazioni sull'operato del ministero nell'ordinamento dell'esercito meridionale, e proposto una discussione in cui Garibaldi intervenisse per smentire le dichiarazioni di alcuni giornali che gli attribuivano parole offensive verso il re e i deputati liberali.

593.

Lundi 15 avril 1861

J'ai reçu hier ta lettre, mon cher fils, qui m'a rassurée sur ton compte, car je commençais à m'inquiéter. Ce serait chose si terrible si tu tombais malade à cette distance, nous n'étant pas en état de remuer que c'est à n'en pas soutenir la pensée, aussi j'espère que rien de semblable n'arrivera. Je désire que ta petite absence de Londres t'ait fait du bien, je ne pense pas que le séjour de cette ville et son régime soient favorables à ta santé.

Tu me demandes plusieurs choses dans ta lettre et ici on me charge de commissions pour toi, ce qui me fait reprendre la plume, quoiqu'il y ait peu de jours que je t'aie écrit.

D'abord, voilà Sir Hudson qui envoie ce matin un grand bahut sculpté dont il entend te faire cadeau, cela me semble beau dans son genre et le procédé fort courtois de la part de Sir Hudson. Tu nous dira maintenant ce que tu en veux faire: le garder ici, l'envoyer au Roc ou à Londres. Ensuite, c'est l'oncle César qui ayant reçu la visite de deux connaisseurs en fait de curiosités artistiques, le comte Miniscalchi et Michele Amari<sup>1</sup>, ces messieurs ont été pris d'un enthousiasme si violent pour le vase que tu connais qu'ils ne pouvaient s'en détacher. Ils en ont traduit ce qui était gravé, moins un mot qui pouvait être un titre ou un nom propre, un mot comme *mansour*, si je ne me trompe. On juge le vase œuvre des Arabes Mahgrébiens d'Afrique ou plus probablement d'Espagne, et du onzième ou douzième siècle. Maintenant le Nucle désirerait savoir si Joseph ou ceux pour qui il avait commission d'acheter le vase ont une opinion sur l'origine et la provenance [*sic*] du dit-vase. Tu verras ce que tu pourras découvrir là-dessus. Je te plains d'être à la merci de tous les *annexés* fainéans indiscrets que nous pouvons aussi apprécier ici. Il faudrait que tu pusses répondre comme ton père: ces jours passés, il fut accosté en Bourg neuf par une chemise rouge, qui lui dit: *favorisca qualche cosa*; ton père lui montrant son bâton lui répondit tranquillement, *favorirò qualche cosa che non le piacerà*. Le héros se le tint pour dit et tourna les talons. Méfie-toi des *jettatori*, j'y crois un peu, et en ai même rencontré qui n'étaient pas napolitains. Mais à Naples ils sont plus fréquens et plus perfectionnés.

Tu me parles dans ta lettre d'aller passer l'hiver dans d'autres climats; j'avoue que j'y ai une extrême répugnance, outre les incommodités du voyage et des habitations non connues, l'idée d'aller mourir loin de chez moi et des miens m'ôte le courage. Je ne puis pas dire que ce soit le froid qui m'ait rendue malade cette année, il n'y avait rien de rhumatismal dans mon affaire et je n'ai pas été saignée. Il s'agit de *péricardie*, et ce sont les nerfs autour du cœur, qui ont subi une altération qui influe sur tout le système nerveux.

Ce que j'ai mal expliqué sur Isabelle, c'est que la *guerra guerreggiata* continue toujours entre les S. André et les Rignons, malgré mes sermons. La Catherine, voulant y mettre ordre, n'a fait qu'envenimer les dispositions des nôtres par des réprimandes maladroites. Pour le moment on n'en parle plus, mais la situation est assez tendue; ce qui me fâche c'est qu'Isabelle est impressionnée contre son père et son frère. Tout cela en outre est parfaitement ennuyeux et je ne le leur cache pas. Je n'en parle qu'avec Isabelle et son mari

et j'y gagne que des deux côtés, on est aux petits soins pour moi, qui fais bon visage à tous.

Bien sûr que Joséphine a reçu ton manteau; elle m'en a parlé et je croyais même qu'elle m'avait dit qu'elle t'avait écrit, mais comme elle a toujours été malade ou malade depuis lors, il est possible que je me trompe. Ton père te salue, il connaissait très bien le Padovanino<sup>2</sup> qu'on confond quelques fois avec le Titien<sup>3</sup>.

Nous sommes toujours dans le triste épisode Garibaldi, dont il est difficile de sortir convenablement. Jeudi<sup>4</sup> il y aura des interpellances, Ricasoli se propose de prendre la parole et d'être parfaitement explicite sur la question, ce sera curieux. Ici le héros de Marsala est tout-à-fait coulé dans notre population, mais dehors il conserve encore son prestige. Ce qui est effrayant c'est l'état de nos finances, je vois que les plus courageux en ont ici de vives allarmes et ne savent comment nous en sortirons.

Bien des bonjours au bon Panizzi, la belle saison lui redonnera peut-être force et courage. Ici nous avons chaud, mais il ne faut pas s'y fier.

Adieu, cher fils, voilà 4 pages d'écrites c'est un progrès, j'y ai à la vérité employé deux jours. Je t'embrasse.

<sup>1</sup> Lo storico e patriota siciliano Michele Amari nel 1860 era stato nominato il solo rappresentante di Garibaldi in Piemonte (cfr. dispaccio cifrato di Cavour a Emanuele d'Azeglio, 21 giugno 1860, in *Cavour e l'Inghilterra*, cit., II, 2, p. 85).

<sup>2</sup> Alessandro Varotari, detto il Padovanino (1588-1648), uno dei rappresentanti più significativi del filone tradizionalista e classicheggiante della pittura veneta del primo Seicento.

<sup>3</sup> Tiziano Vecellio (1490-1576), il più importante esponente della scuola veneziana del Cinquecento.

<sup>4</sup> Giovedì 18 aprile, in una tumultuosa seduta alla Camera dei deputati, Garibaldi si scontrò con Cavour a proposito del diverso trattamento fra l'esercito dei volontari e quello regolare, dopo la campagna del 1860.

594.

Le 10 juin 1861

Cher fils,

J'ai reçu hier ta lettre de Paris<sup>1</sup>, qui m'a fait plaisir, mais la partie la plus critique du voyage restait à faire. J'espère que tu es

à cette heure bien confortablement établi et reposé dans ta maisonnette et en bonne santé aussi.

La condition dans laquelle tu avais laissé ce pauvre Camille avait dû te préparer à la triste nouvelle qui t'attendait à Paris<sup>2</sup>. Je ne suis pourtant pas étonnée qu'elle t'ait altéré. C'est ce qui nous est arrivé à tous.

Tu as vu cette année Turin dans ses jours de fête, je regrette que tu ne l'aies pas vu dans son jour de deuil. Il a été général dans toutes les classes, à tous les âges, même les enfans comprenaient qu'un malheur affreux était tombé sur nous. Les gens dans la rue étaient mornes, consternés. Les boutiques se sont fermées spontanément, les théâtres aussi. On pleurait partout. Ce n'est pas une façon de parler, on pleurait de vraies larmes, on pleurait au Sénat, à la Chambre, aux Ministères; Hudson pleurait comme un enfant. On n'avait qu'une pensée et on est encore sous le poids de cette terrible idée et de ses conséquences.

Notre population a été comme toujours admirable d'instinct. Les plus petites filles de l'école de ton père ont voulu avoir quelque marque de deuil sur leurs personnes, celles d'Andriette<sup>3</sup> ont spontanément bordé de noir leurs cahiers. Les adversaires même ont été convenables. L'*Armonia* a eu un article très bien<sup>4</sup>, vu ses opinions. Tout le monde sentait qu'on perdait en Camille plus qu'on ne voulait dire.

Le pauvre Piémont a perdu en lui sa prépondérance, son initiative. Maintenant il nous faudra guetter de tous côtés des ministres, qui peuvent être des hommes spéciaux, mais ne seront que la petite monnaie de Cavour, et puis tout le monde redoute et le fardeau et la comparaison.

Riccasoli a accepté, après résistance, de former le Ministère. On parle de Menabrea<sup>5</sup>, qui devait déjà prendre la marine sous Camille, de Vegezzi<sup>6</sup> à la justice. On ne sait qui remplacera Fanti, on craint que Lamarmora ne brouille tout dans l'armée.

Le Roi avait proposé de placer ce pauvre cadavre à Superga. C'était bien. Personne n'a fait, ni fera autant que Camille pour la maison de Savoie; mais la famille y répugne et voudrait le conserver à Santena, dans le caveau et la niche qu'il s'était lui-même choisie. Notre aristocratie trouve que c'est une énormité d'enterrer un particulier dans la sépulture de nos princes. Ces gens-là sont toujours *gretti* et n'entendent pas leurs idées avec le territoire. Il y en a

pourtant qui combattent chaudement ces misérables pensées. Ton père s'y emploie fort et l'Amis enrage.

Quant à lui, pauvre Camille, il a continué jusqu'à la fin à se parler à lui-même de tout ce qui l'avait occupé avec une suite et une lucidité incroyables, faisant parfois des calculs comme aurait pu faire un chef de division à son bureau. Il a parlé au Roi tout à fait dans son bon sens. Ses derniers momens ont été parfaitement calmes et sans souffrances apparentes. Les médecins disent qu'il est mort d'une paralysie du cervelet causée par l'excès du travail<sup>7</sup>. Il est mort dans les bras de Joséphine<sup>8</sup>, qui lui a fermé les yeux. Elle a été après cela dans un état violent physique et moral, dont elle commence à peine à revenir. Aynard est dans la plus grande désolation.

Le seul bon résultat que cette catastrophe ait produit, c'est le rapprochement de Joséphine et de son beau-père, qui a été parfait pour elle dans cette circonstance; elle lui témoigne la plus grande confiance. Mon frère dit que depuis plusieurs mois il avait le pressentiment d'un malheur en famille, que c'était ce qui le rendait si triste et taciturne, ses craintes ne se portaient pas sur Camille, qui ne semblait pas menacé, mais plutôt sur Joséphine, toujours la plus exposée et maintenant avec ses prévisions noires, il croit que nous ne sommes qu'au commencement de nos déboires.

Ma santé a été fort ébranlée par mon état moral ces derniers jours et j'ai craint la *terza riscossa*; heureusement j'ai pu m'en tirer avec des calmans. Le tems est toujours comme tu l'as vu et la pluie dérange [...]<sup>9</sup>. La famille me soigne tellement que c'est devenu un véritable siège, je lui en sais le plus grand gré, mais je n'ai du tems pour rien faire. Tire-toi d'affaire comme tu pourras de cet affreux gribouillage, mais je me suis dépêchée pour arriver jusqu'au bout. Maintenant je t'embrasse avec le cœur triste de notre séparation toujours douloureuse pour moi; ton père te dit mille amitiés affectueuses. Les parens et l'Amis te saluent cordialement.

Parzialmente edita in *Souvenirs historiques*, pp. 676-678.

<sup>1</sup> Dopo aver trascorso il mese di maggio a Torino, Emanuele era ripartito per Londra il 5 giugno, passando per Parigi.

<sup>2</sup> Il malessere che aveva colpito Cavour la sera del 29 maggio, era sembrato, in un primo tempo, una banale indisposizione. La morte sopraggiunse giovedì 6 giugno, poco prima delle 7 del mattino.

<sup>3</sup> Nell'edizione dei *Souvenirs* compare il nome completo: Andriette Verné.

<sup>4</sup> L'*Armonia*, nel necrologio di venerdì 7 giugno *Morte del conte di Cavour* (a. XIV), mettendo in risalto la generosità, il coraggio, l'intraprendenza e la lealtà dello statista scomparso, scrisse: « Avversari politici dell'illustre estinto, finché fu potente ne combattemmo con forza e con libertà le idee e gli errori. Sul suo freddo cadavere non penseremo che ai bei donj dell'animo suo ».

<sup>5</sup> Luigi Federico Menabrea, già designato dal Cavour come ministro della Marina, coprì l'ufficio dopo la morte del conte, nel gabinetto Ricasoli.

<sup>6</sup> Saverio Vegezzi (1805-1888), valente giureconsulto, fu deputato nella prima legislatura del parlamento subalpino per il collegio di Borgomanero e poi di Garesio fino alla IX. Il 30 giugno 1867 fu nominato senatore. Tenne il portafoglio delle Finanze nell'ultimo ministero Cavour.

<sup>7</sup> In verità, Cavour, già malato cronico per un'infezione contratta nelle risaie di Leri, fu vittima di una perniciosa comitata delirante con febbre di tipo terzanario, per cui, alle origini del suo male sono da escludere sia l'eccesso di lavoro, sia l'emozione dello scontro avuto un mese prima con Garibaldi, sia la gotta (R. ROMEO, *Cavour*, cit., III, p. 934).

<sup>8</sup> Giuseppina Alfieri assistette con affetto lo zio Camillo e ne raccontò poi gli ultimi momenti in uno scritto inserito nel XIV capitolo del libro di W. DE LA RIVE, *Le Comte de Cavour. Récits et souvenirs*, Paris, 1862.

<sup>9</sup> Vocabolo illeggibile.

595.

Le 15 juin 1861

Cher fils,

Chez moi on marche de catastrophe en catastrophe. Nous venons de perdre notre cher petit Salvatore!<sup>1</sup> Un si bel enfant, qui nous donnait tant de sécurité par sa force et sa bonne mine! Samedi<sup>2</sup>, il y a justement huit jours, on me l'apporta ici, il était toujours prospère, mais il pleurait beaucoup, je crois qu'il souffrait déjà. La dimanche il eut la fièvre, le lundi elle avait cessé. Le mardi une érisipèle se déclara sur la poitrine, on appela Jourdan, depuis lors il y a eu des hauts et des bas, qui tantôt nous faisaient espérer et le plus souvent désespérer. On appela Maffon<sup>3</sup> et hier Perrone le vit aussi, rien n'y fit et ce matin notre pauvre ange est monté au ciel. Je crois qu'il a bien souffert; pauvre Paola est anéantie, je voudrais bien la voir, mais son escalier m'en empêche. Le premier moment où je le pourrai pour elle et pour moi, j'irai lui dire quelques mots de sympathie. J'ai été et je suis bien peinée de la maladie et du malheur qu'elle a amené. Il faut se soumettre aux décrets de Dieu.

Ton père a été parfait pour eux, y allant trois ou quatre fois

1842

par jour, malgré la tristesse que cela lui causait. Il y sont fort sensibles et lui, très content de leur conduite. Je suis bien triste et ne puis penser à autre chose, mais je le suis tranquillement et j'espère ne pas donner de la besogne pour mon compte. Pourvu que cette pauvre Paola résiste à ce terrible chagrin.

J'ai reçu ta longue lettre de Londres<sup>4</sup>, qui nous a fort intéressés, je l'ai même envoyée à Joséphine pour qu'elle vît ce que tu disais de son oncle. Je ne l'ai pas encore vue, je sais qu'elle est plus calme et commence à voir quelqu'un. Avant-hier elle a été à Caluso avec son mari et ses enfans, cette course lui a plutôt fait du bien. Elle voudrait bien aller à la campagne, je ne sais si la chose se combinera. C'est qu'il fait une chaleur assomante, je pense qu'elle vous sera aussi arrivée.

Nous nous occupons toujours des conséquences de la mort de Camille. Le Ministère fonctionne, moins La Rovere<sup>5</sup>, dont on ne savait pas encore la décision. Carruti<sup>6</sup> a été mis en disponibilité, d'autres aussi. Riccasoli a fait venir de Toscane des personnes de sa confiance, ce qui ne contente pas ici. Camille disait qu'il n'aurait jamais quitté le Piémont, que si le Gouvernement se transplantait ailleurs, il se ferait nommer Gouverneur de Turin, qu'il voulait vivre et mourir ici.

Aynard est son légataire universel<sup>7</sup>, j'ai demandé à mon frère à combien se montait cette fortune que l'on se plaisait à dire colossale, il m'a dit de 75 à 80 mille francs de rente. On ne croyait pas qu'Aynard voulut continuer la carrière, il fait en ce moment une petite excursion dans les montagnes.

Je viens d'apprendre que La Rovere a refusé la Guerre. Il paraît qu'il ne se trouve pas si mal en Sicile<sup>8</sup>. On supposait que tous les moyens lui seraient bons pour se tirer de là. On ne soucie pas de La Marmora, qui recommencerait à tout bouleverser. On parle de Dabormida comme possible. On espère demain la reconnaissance des faits accomplis, par la France<sup>9</sup>, il est bon que nous sortions de cette incertitude. Camille nous manque fort dans cette circonstance.

Adieu, cher fils, je ne puis t'en dire davantage pour aujourd'hui. Nous t'embrassons cordialement.

Cinque righe edite in A. COLOMBO, II, p. 300.

<sup>1</sup> Il figlio di Emanuele e Paola Villamarina.

<sup>2</sup> 8 giugno.

<sup>3</sup> Angelo C. Maffoni, medico collegiato dal 1836, collaborò con Gioachino

Valerio alla fondazione dell'Ospedaletto per bambini in via dei Pescatori. Nel 1842 era stato tra i fondatori della Società medico-chirurgica di Torino.

<sup>4</sup> Nella lunga e commossa lettera a Costanza del 10 giugno, Emanuele parlò del cordoglio col quale gli ambienti politici e diplomatici londinesi avevano accolto la notizia della morte di Cavour e, fra varie altre cose, scrisse: « Bien des membres du parlement m'ont écrit des lettres de condoléance. Quelques autres m'ont dit qu'ils sentaient après cette mort comme un vuide autour d'eux, comme s'il leur était manqué quelqu'un de leur famille » (A. COLOMBO, II, p. 299).

<sup>5</sup> Alessandro Della Rovere (1815-1865), uscito diciottenne dall'Accademia militare di Torino, partecipò alle campagne del 1848 e del 1849. Ebbe un ruolo importante nella organizzazione del corpo di spedizione sardo in Crimea. Nel 1859 diresse i servizi amministrativi e le sussistenze dell'esercito. Chiamato da Ricasoli a reggere il ministero della Guerra, tenne l'incarico fino al 3 marzo 1862.

<sup>6</sup> Lo storico Domenico Carutti, barone di Cantogno (1821-1909), alto funzionario nel ministero degli Affari Esteri.

<sup>7</sup> Con testamento segreto dell'8 novembre 1857, pubblicato lo stesso giorno della morte, Cavour aveva istituito suo « erede e legatario universale » il nipote Ainaro. Nel corso della sua vita, il conte era diventato titolare di una posizione patrimoniale che lo collocava tra i piemontesi più ricchi (cfr. R. ROMEO, *Cavour*, II, 1, p. 266, nota 298).

<sup>8</sup> Il generale Alessandro Della Rovere era luogotenente in Sicilia.

<sup>9</sup> Il 15 giugno 1861 la Francia riconobbe il nuovo Regno d'Italia e diede avvio alle relazioni diplomatiche inviando a Torino il conte Aloys De Ray Neval, quale addetto di legazione.

596.

Le 29 juillet 1861

Me voici, cher fils, essayant de te dire deux mots, après ma tierce *riscossa*; on t'a dit mes *péripéties*, j'ai vraiment eu ma journée de Novare à ma première venue ici, où j'étais arrivée en assez mauvaise disposition qui a de suite empiré, de manière à me faire retourner au plus vite sous l'aile du docteur qui m'a remise à flot avec très peu de remèdes, mais efficaces.

Maintenant comme l'Italie après la paix de Villafranche, je tâche de me refaire et avec espoir d'y parvenir. Je suis souvent étonnée de me trouver ici, et encore plus contente pour les autres que pour moi, sachant bien que je ne profiterais guère de la campagne cette année, mais la vie reposée est surtout ce dont j'ai besoin. Le médecin, venu le lundi avec nous, est resté jusqu'au jeudi<sup>1</sup> matin et a bien pu constater qu'il m'avait donné un bon conseil en m'enga-

1844

geant à venir. Je dors parfaitement, sans avoir grand appétit, je mange suffisamment et sans m'en ressentir, je n'ai aucun malaise, seulement je ne sors pas parce que je me sens encore faible et que pour monter il faudrait me faire porter, ce que je trouve odieux.

Isabelle me tient grande compagnie et jase comme une pie, ce qui me va tout à fait. Je loge dans la chambre bleue, et tout le monde y vient, ce qui résout le problème du salon qui demeure libre. Du reste, on est sur un meilleur pied cette année, et les choses se passent avec de bonnes dispositions de côté et d'autre. Isabelle use de discrétion et joue même du piano, dont l'abandon était un des grands griefs. S. A[ndré] a toute la journée le nez sur un livre, ce qui ne l'empêche pas de suivre la conversation. Il ne fume pas dans la maison etc. etc. Ainsi tout irait bien si parfois on ne faisait pas de maladresses, sans s'en douter. L'autre jour il y a eu l'épisode d'un crapaud brutalment mis à mort par Isabelle, qui a fort scandalisé ton père lequel l'en a reprise, mais je crois qu'elle n'a pas encore compris à présent en quoi elle a eu tort. Hélas, je dis, si elle avait eu le bonheur d'être élevée par sa mère, bien de ces vulgarités ne se trouveraient pas en elle; ce n'est pas sa faute, elle ne peut pas savoir ce que personne ne lui a appris. Ce qui m'a paru c'est que son mari avait peut-être été un peu mortifié de cette mercuriale, car il me paraît depuis plus sérieux. Ils doivent nous quitter dimanche, et pour mon compte je les regrète.

Le 30.

J'ai trouvé en arrivant ici ton père très fatigué pour s'être éreinté après ses ouvriers, il avait attrapé un coup de soleil et toussait beaucoup, il avait plus besoin du médecin que moi. Maintenant la fatigue est passée, mais il tousse encore. Je pense qu'il t'a écrit du terrible ouragan que nous avons eu il y a huit jours, qui a bouleversé tout le terrain depuis la promenade supérieure jusqu'à S. Quentin. Les dégâts ont été affreux; *al Ciapel*, la fermière avait dans sa maison l'eau jusqu'à la ceinture, elle eut à peine le tems de se sauver avec ses enfans. Maintenant les dégâts sont à peu près réparés, mais l'ouragan et la grêle nous feront une dépense de quinze cent francs, sur lesquels nous n'avions pas compté.

Hier, pour varier nos plaisirs, nous avons eu un incendie près de S. Quentin; cela ne nous regarde pas directement, mais indirectement il pourra bien nous toucher, vraiment nous sommes un peu Job cette année.

Ferrero t'a parlé de la grotte que ton père a construite et dont il voulait faire un secret. Elle est fort jolie et fait l'admiration des visiteurs. Je ne l'ai vue qu'une fois, ce n'est pas une grotte pour S. Jérôme, c'est plutôt une grotte à Calypso. Les cascades ont aussi changé de forme, elles tombent sur des quartiers de roche et font bon effet.

Je n'ai pas le plus petit mot pour Layard<sup>2</sup> aujourd'hui, nous sommes pourtant bien aise qu'il soit au ministère, c'est un bon appui pour nous. Je suis fâchée que Panizzi joue à l'apoplexie, tu pourrais lui réciter: *la gola fu sempre all'uom nemica*, et le salueras pour moi.

J'espère que tu pourras aller bientôt te restaurer à Spa, je désire que tu t'en trouves très bien. Ton père a invité nos hôtes à prolonger leur visite; je ne sais ce qu'ils feront, mais le couple m'a paru rasséréiné depuis. Cela me fait plaisir. Je voudrais que le petit monde qui m'appartient s'entr'aimât comme je l'aime; il me semble que ce serait si bon pour tous. Adieu, cher fils, je suis charmée d'avoir pu me remettre en communication avec toi et je t'embrasse de toute ma tendresse.

<sup>1</sup> 22 e 25 luglio.

<sup>2</sup> Cfr. lett. 566, nota 2.

597.

Le 23 août 1861

J'ai appris ton arrivée sur le continent, cher fils, par l'Amis qui tenait la nouvelle de Joséphine, et je suis charmée de penser que tu te reposes et respires un autre air que celui de Londres.

J'ai pourtant reçu tes deux lettres, la dernière de Spa; mais je ne suis pas tous les jours en possibilité d'écrire, et je viens encore de passer une quinzaine dans un état très pénible. La chaleur était si accablante que pour moi elle équivalait à une maladie. J'en avais perdu l'appétit et le sommeil. Moi encore si faible, cette transpiration continuelle m'épuisait. Les nuits surtout étaient bien pénibles, tourmentée que j'étais encore par une douleur au côté droit, qui me laissait dans un état de spasme nerveux toute la matinée; dans l'après-midi tout cela se calmait et j'avais quelques bonnes heures. J'a-

1846

vais dans ma chambre 24 à 25 degrés Réaumur et ton père est arrivé à 30 dans la sienne. Aussi tout le monde souffrait. Maintenant la température a commencé à baisser et avec quelques nouvelles prescriptions du docteur ma douleur de côté tend à disparaître et je recommence à dormir, ce qui me fait grand bien. Mais je suis encore bien essouffée, bien fatiguée.

Tu prends mal ton temps, mon cher fils, pour me reprocher ma gloutonnerie, comme si j'étais un Panizzi femelle, j'ai toutes les peines du monde à me nourrir assez pour soutenir mes pauvres forces. Ce qui t'a frappé l'imagination c'est ce qu'on t'a raconté d'un déjeuner où, par exception, je m'étais trouvée de bon appétit. C'était le jour de ma première venue ici. J'étais arrivée à jeun et nous ne pûmes avoir à manger que vers les trois heures. Qu'est-ce que je mangeais, un morceau de veau froid et un peu d'omelette, voilà toute ma débauche! Seulement on fut surpris de me voir manger avec appétit, ce qui ne m'était pas ordinaire. Et je ne me ressentis pas du tout cette prétendue intempérance, seulement le soir à souper l'appétit avait disparu.

Lundi<sup>1</sup> nous reçûmes une lettre d'Emmanuel Poupon qui s'annonçait pour jeudi 22, mais j'étais si souffrante que ton père lui écrivit de retarder sa visite, jusqu'après celle du médecin, qu'il le chargeait de nous envoyer. Je ne sais d'où vint la difficulté, mais le médecin n'est pas venu et nous n'avons plus rien su. Au fait, je puis m'en passer et nous avons écrit à Manuel de venir lundi<sup>2</sup> si cela leur convient. J'espère pouvoir tenir bon jusqu'à la fin, en menant une ennuyeuse vie de soins et de précautions. Je n'ai pas descendu un escalier depuis un mois que je suis ici, et n'ai pas même vu le jardin devant la maison, raconte cela à Mr Robertson en lui disant tant d'amitiés.

Je voudrais bien que quelqu'un achetât Verzuolo pour l'empêcher de s'écrouler, mais ce sera une bonne occasion de se ruiner, si l'on n'est richissime.

Nous avons ici trois fillettes, Andriette, *Gin* et une Fiorio, qui me soignent comme des enfans, j'espère qu'elles pourront finir tranquillement leurs vacances.

Isabelle vien de passer 15 jours au Piccons et se porte bien, elle ira maintenant à Ternavasio, mais je ne puis pas obtenir qu'elle pense à ces petits bons procédés auxquels son grand-père tient tant, c'est pour moi une désolation. L'Amis n'a pas encore paru, il tient bonne compagnie à mon frère, et ils font le tour des restaurants de

Turin. J'ai si peu de distraction à offrir ici et je suis de si pauvre compagnie que je n'ose inviter les gens à venir.

Adieu, cher fils, j'espère que tes eaux te seront salutaires et le repos aussi. A propos, nous avons reçu une revue d'Edimbourg, mais ne savons quel article il faut lire, dis-nous cela. Ton père te salue cordialement et je t'embrasse. Le père gardien des capucins m'a fort demandé de tes nouvelles [...] <sup>3</sup>. Nous avons eu une petite visite de notre curé de Turin, qui m'a bien fait plaisir. Adieu.

<sup>1</sup> 19 agosto.

<sup>2</sup> 26 agosto.

<sup>3</sup> I puntini sono nel testo.

598.

Le 17 septembre 1861

Je ne peux pas passer tout ce jour, sans causer un moment avec toi, mon cher fils; j'ai déjà bien causé de toi avec le bon Dieu, et maintenant je viens te dire deux mots. Il est entendu que pour l'année que tu commences je te souhaite sincèrement toutes sortes de bonnes choses pour l'âme, le corps, le cœur et l'esprit. Je repasse en moi-même toutes les années qui sont écoulées depuis 1816, et je trouve matière à bénir la Providence sous bien des rapports, je me confie en elle pour ton avenir, tout en priant qu'elle te soit propice.

J'ai aussi à répondre à une bonne grande lettre reçue hier, je t'ai su avec plaisir rentré chez toi sans avaries, car les accidens se répètent en Angleterre d'une façon allarmante. Je suis scandalisée de l'imprévoyance et étourderie anglaise, passe encore si c'était des français, ils auraient au moins les qualités de leurs défauts, mais avec des anglais il n'y a pas de compensation. Je suis charmée que tu aies à te louer de ta petite cure; il me semble que tu devrais t'arranger pour passer septembre sur le continent, afin d'éviter les touristes incommodes. Je te fais compliment sur la trouvaille de ta maison, plus vaste, plus convenable et pas plus chère, c'est une véritable bonne fortune.

La chaleur est tout à fait tombée ici, la neige s'est déjà approchée de nous et on commence à apprécier les chambres bien réparées. C'est pour moi une souffrance de moins et je suis mieux de-

puis que la température s'est abaissée. Je ne fais pas grand chose de plus, mais je le fais avec un peu moins de fatigue. Je dors la nuit, ma douleur de côté est presque entièrement passée et j'ai moins de spasmes nerveux. Quant à marcher, je me borne toujours à quelques tours devant la cascade. Tous nos hôtes sont partis, l'Amis n'a été que huit jours avec nous, il prétend avoir des affaires. Moi, je crains toujours que le tems lui pèse.

La famille Poupon s'est parfaitement tirée de son épreuve, aussi nous ont-ils quittés avec regret. Paola avait l'air de se bien trouver avec nous et s'encourageait à montrer de l'affection à son grand père. Emmanuel passait toutes les heures brûlantes à lire dans la grotte, puis jouait au billard, aux échecs, un peu de musique le soir et le tems s'écoulait sans peser. Baby a une voix argentine qu'on aime entendre, elle est d'un grand entrain, du reste un enfant comme un autre, disant parfois de drôles de choses, par exemple, je la trouve *furba com n'a masca*<sup>1</sup>.

Les jeunes gens que nous avons ici se sont fort exécutées pour faire promener Paola et amuser la petite; aussi Paola, qui était tout à fait cordiale avec elles, leur a-t-elle donné à chacune un petit souvenir, chose qui va au cœur de ton père et qui a charmé les jeunes personnes qui comme toute la maison rafollent de Paola. A peine arrivé à Turin, Manuel a écrit une bonne lettre de remerciement à son grand-père, enfin on n'a rien oublié pour se faire bien venir. S. André ne manquerait pas de dire que tout cela est calcul, arrière-pensée, égoïsme enfin, ma foi, si l'égoïsme se compose de civilités, égards, bons procédés, faisons-nous vite égoïstes et tout le monde nous en saura gré.

Et maintenant je me repose, à demain!

Mercredi [18 septembre]

D'après tout ce qui précède on pourrait peut-être me soupçonner de partialité, il n'ose flaire mon intervention et ça a été peine perdue. Tu vois que j'ai beau y mettre toute la patience, la condescendance possible, je ne peux pas faire que les autres ne soient choqués de ces petites maladresses et que cela ne lui fasse du tort, et c'est ce qui me peine. Je suis fâchée que tu augures si peu favorablement de l'expédition de Ciccio, j'aurai soin de te tenir au courant de ce que j'apprendrai.

Nous avons reçu ces jours-ci tes envois. D'abord le joli groupe

en bois, qui est arrivé dans toute son intégrité, puis les livres de Miss Knight, plus une longue lettre dont je n'ai pas compris un mot. Je ne puis déchiffrer cette vilaine écriture anglaise, je vais l'expédier à Beo pour qu'elle me dise de quoi il est question. Si nous savions où prendre Robertson, nous lui dirions qu'il vînt nous trouver ici, car je crains que nous nous manquions à Turin.

J'aurais tout aussi bien que toi mangé la demi-perdrix de Lady Palmerston, mais il n'est pas question de telles gourmandises chez moi. Je ne dis pas que si j'avais seulement de bonnes poulardes à manger, je ne leur donnerais la préférence, ce n'est pas ma faute si je trouve la volaille si dure, sans goût et sans suc que je m'en dégoûte et me rejette sur les pommes de terres, polente et autres mets semblables. Tu me diras de changer de cuisinier, nous en avons tant changé et ils sont tous de même ceux qui viennent chez nous, que je me suis découragée. Au reste cette partie-là va aussi un peu mieux, et si je ne sens pas encore beaucoup d'appétit, j'ai moins de dégoût.

Il me semble que la saison soit un peu avancée pour prendre des bains de mer, prends-garde de ne pas aller chercher ce qui ne te cherche pas. Si tu es à Walmer, ta fête aura été bien triste, car ces pauvres parens doivent être bien abattus. J'aime mieux ma religion que la leur à parler seulement d'affaire de goût; je crois que les hommes ont besoin du positif, celle-là m'a toujours paru trop vague et trop arbitraire. Nous aussi nous tâchons d'élever nos âmes à Dieu, mais nous avons des soutiens qui leur manquent.

Ton père est toujours après ses ouvriers, ils construisent une belle grotte à la fontaine Castelar, qui sera un épisode fort agréable quand on pourra la bien voir; je m'y ferai porter pour jourir une fois de cette merveille. Adieu, cher fils, mille vœux et mille tendresses.

<sup>1</sup> Piemontese: « furba come una strega, maga, incantatrice ».

599.

Le 2 octobre 1861

Mon cher fils,

J'attendais pour t'écrire de pouvoir te dire l'époque où nous quitterions ce séjour, mais nous ne savons nous résoudre à fixer notre

1850

départ, la saison étant sans contredit la plus agréable que nous ayons eu cette année. Il y a quelques jours nous avons eu une nuit de pluie, et nous croyons entrer sous l'influence équinoxiale, mais le beau tems revint avec un air tiède qui dure encore. Ce matin, tout à coup, un épais brouillard a envahi la plaine, nous pensions entrer dans une phase pluvieuse, et voilà le soleil qui nous redonne une température très confortable. Il n'y a pas moyen de songer à rentrer en ville tant que nous nous trouverons si bien ici, où nous jouissons d'un été de la S. Michel, au lieu de ses éternelles pluies. J'en profite pour sortir un peu, marcher devant les cascades, et plus tard je fais une promenade en voiture, qui me secoue un peu sans me fatiguer.

Dimanche<sup>1</sup>, j'ai été voir la nouvelle grotte et la fontaine qu'on a fait à la fontaine Castelar. C'est fort joli, fort confortable, j'y ai été sur mes jambes et ai dû me faire porter au retour. C'est là le désagrément de mes sorties. J'espère que tu pourras venir l'an prochain pour voir toutes ces merveilles. Je tâcherai de ne pas te déranger cet hiver, cela finirait par avoir l'air d'une mauvaise plaisanterie et ce n'est pas ma faute si on t'a fait venir deux fois. Je n'étais point prévenue.

Maintenant, mon cher fils, il faut que je te donne un petit ennui. J'ai trouvé dans le paquet des livres de Miss Knight une lettre, et je ne sais comment elle s'y était fourrée, que j'ai envoyé déchiffrer à Isabelle, et qui était d'une personne dont je n'avais jamais entendu parler, qui me demande un prêt de 15 livres pour les besoins urgents de sa famille. La Dame se dit fille du révérend Housemann, sœur d'un autre r[évérend], elle prétend que j'avais la plus grande estime pour le révérend son père, que j'avais même été visiter sa mère dernièrement à Londres, enfin une histoire indiquant une confusion de nom et de personne, ne voulant pas croire à une mystification. Il s'agirait donc d'écrire à cette dame deux mots en bon anglais, ou en mon nom, ou à la tierce personne, pour lui dire qu'elle se trompe, que je n'ai jamais entendu parler des R. R. Housemann, que n'ayant plus été en Angleterre depuis 1818, époque où sa mère était probablement à peine née, je n'ai pu la visiter, ainsi que l'on cherche ailleurs la personne à qui on a cru s'adresser. Mais voici une difficulté qui ne m'apparaît que dans ce moment. C'est qu'Isabelle a gardé la lettre où il avait tous les noms et l'adresse. Il faut donc que j'écrive à Dame Beo de t'expédier tout cela, si elle n'a pas détruit cette lettre, auquel cas je ne saurais plus que faire.

Isabelle m'a écrit qu'elle avait été en ville pour complimenter les nouveaux mariés et qu'ils avaient l'air très satisfaits, il n'y a donc pas encore lieu à s'inquiéter. Emmanuel Poupon était allé faire une petite tournée à l'exposition<sup>2</sup>, dont on dit des merveilles. Il paraît que nous sommes bons à tout, c'est assez satisfaisant.

J'espère que comme nous tu t'intéresses à l'expédition du gén[é]ral] Borges<sup>3</sup>, quel toupet! Il veut qu'on chasse les étrangers, c'est à dire les Italiens de l'Italie et il arrive dans ce dessein avec une bande d'Espagnols, Bavarois etc., mauvais drôles de toutes les nations. Je pense que s'il est pris, il passera un mauvais quart d'heure.

L'Amis me donne d'assez bonnes nouvelles de la maison Alfieri, il n'est pas question de S. Martin cette année, ni d'aller ailleurs pour le moment. Bao a été au plus mal, on l'a administré, il était menacé de paralysie générale, il allait mieux, mais il y a peu à compter.

Je ne sais si ce petit été improvisé t'aura retenu au bord de la mer ou si les affaires t'auront rappelé à Park Lane; en tous cas je te souhaite notre soleil et bonne température. Ton père a annoncé notre retour en ville entre le 12 et le 15, mais si la pluie survient nous nous enfuierions au plus tôt.

As-tu vu la comète à trois queues? C'est peut-être le triomphe des *codins* qu'elle annonce, il me semble qu'autrefois les comètes étaient plus rares puisqu'elles produisaient tant de sensation; maintenant rien n'est banal comme les comètes, nous en sommes tout à fait blasés. Ton père voulait t'écrire, comme je le faisais, il le fera plus tard. Il ne va pas mal, il passe beaucoup de tems à suivre ses ouvriers, s'amusant à les voir travailler et à les entendre discuter. Ils inventent mille bêtises qu'ils débitent aux busquois<sup>4</sup>, qui viennent *curioser* et qui doivent nous trouver fort étranges.

Je crains que Panizzi file un mauvais coton et j'en suis bien fâchée, il ne saura jamais s'astreindre au régime nécessaire. Maintenant je finis, car ma respiration me manque, je n'ai pas d'autre mal actuellement, mais celui-là me fatigue beaucoup. Je ne puis faire la moindre chose sans être épouffée telle que je suis, je t'embrasse avec tendresse.

Un piccolo brano edito in A. COLOMBO, II, p. 301.

<sup>1</sup> 27 ottobre.

<sup>2</sup> Il 15 settembre 1861 Vittorio Emanuele aveva inaugurato solennemente l'Esposizione Nazionale di Firenze. L'esposizione riscosse enorme successo: il 22 settembre, giornata di ingresso gratuito, fu visitata da 21.000 persone.

<sup>3</sup> José Borjes, nato in Catalogna nel 1831, era figlio di un ufficiale che si era distinto nelle guerre contro Napoleone. Sottoufficiale di carriera, aveva militato nelle forze partigiane carliste, diventando comandante di brigata, quando i legittimisti furono battuti. Dopo un periodo di esilio a Parigi, rientrò in Spagna per sostenere la causa di Isabella. Nel 1860 fu a Roma per offrire i suoi servigi all'esercito pontificio. Quando nell'estate del 1861 gli emigrati borbonici decisero di fornire una direzione militare alla rivolta contadina, il principe di Sicilia lo incaricò della missione. Borjes, con un gruppo di fuoriusciti borbonici, sbarcò in Calabria, ma quando la rivolta contadina incominciò a rifluire, si trovò isolato. L'8 dicembre 1861, catturato mentre tentava di raggiungere il territorio pontificio, fu precipitosamente fucilato a Tagliacozzo. La sua fine, secondo vari studiosi del brigantaggio post-unitario, è l'avvenimento che segna la fine del « brigantaggio politico » (cfr. F. MOLFESE, *Storia del brigantaggio dopo l'Unità*, Milano, 1966, pp. 122-128).

<sup>4</sup> Abitanti di Busca, nelle cui vicinanze era situato il Roccolo.

600.

[9 novembre 1861] <sup>1</sup>

Me voici, cher fils, en personne, rayonnante de jeunesse et de santé. C'est à ne pas le croire, vu comme j'avais encore été serrée de près, il n'y a guère plus d'un mois. Je n'ai plus de mal, je ne souffre plus, et je me remue sans fatigue. Si cela pouvait toujours aller comme à présent, ce serait parfait, mais je ne suis pas payée pour m'y fier. A la garde de Dieu, prenons toujours ce bon acompte, à chaque jour suffit son mal. Je me soigne et me ménage comme si j'étais malade et laisse toute l'initiative des progrès au médecin.

On invente de drôles de remèdes à Londres, nous avons l'impertinence d'en rire quelquefois, ce qui me fâche, c'est de voir que tu entreprennes tant de petites cures dont tu vantes l'efficacité et que tu sois toujours à recommencer. C'est comme le brigandage de Naples, qui est depuis longtemps détruit et que l'on continue toujours à détruire. Perrone dit que ce ne sont que des palliatifs qu'on te donne et que tu aurais besoin d'une bonne cure radicale et suivie, que personne ici ne songerait à te saigner, vu la condition de ton poulx. Je le souhaite toujours, en attendant repos et absence de diners truffés.

Voilà les Poupons, qui se disposent à aller à Berne, bien malgré

eux. Je m'étais déjà trop habituée à voir ce petit monde autour de moi, quoique je me répétais toujours que ce n'était que transitoire, ce départ me sera pénible. Il le faut pourtant, si on veut suivre la carrière.

Fernand Perrone<sup>2</sup> s'en va à Berlin sans qu'on l'envie; sa sœur<sup>3</sup> est fort contente d'avoir un garçon, Paola pleure le sien<sup>4</sup>. Elle a passé quelques jours à Ternavasio avec son mari et Baby, il me semble que c'est à la satisfaction générale, moi comprise. Isabelle doit y rester tout ce mois, son babil me manque pour me distraire, mais je ne dis rien. Ton père vient de passer chez le marchand de bric-à-brac, qui espère toujours compléter les tasses. Les sous coupes paraissent d'une autre qualité ayant un reste de filet doré, mais à la fabrique on pourrait les mettre en bleu très facilement. Figure-toi que cet homme a vendu dernièrement une statuette de Benvenuto Cellini<sup>5</sup> pour 150 francs; il avait [dit] à Ferrero d'en parler à ton père, ainsi que d'une aiguière de Faenza et Ferrero l'a oublié. Il faut vraiment se souvenir qu'il vient de perdre sa mère pour lui pardonner.

Nous avons eu jusqu'ici un tems superbe, depuis deux jours il fait sombre et il a plu cette nuit. On se préoccupe beaucoup fort de politique et de la rentrée du Parlement. La question romaine, dont on ne peut sortir et dans l'état de laquelle on ne peut durer, trouble les esprits comme une énigme qu'on ne peut résoudre. Ton père [...] <sup>6</sup> le padre Passaglia<sup>7</sup> et padre Giacomo<sup>8</sup>, les choses vont bien mal à Roma sous tous les rapports. Le pauvre Pape circonvenu, entouré; ne sait rien de ce qui se passe en ce monde, on lui fait croire qu'il ne s'agit que d'un petit noyau de révolutionnaires, mauvais garnemens que tout le reste du monde ne veut pas ce qui arrive et ne demande qu'à retourner aux anciens gouvernemens et il agit en conséquence. Adieu, cher fils, pour cette fois en voilà assez, je me borne à t'embrasser de tout mon cœur.

<sup>1</sup> La data fu scritta da Roberto d'Azeglio.

<sup>2</sup> Il segretario di legazione Ferdinando Perrone di San Martino.

<sup>3</sup> Luisa Perrone di San Martino, moglie di Felice Rignon.

<sup>4</sup> Cfr. lett. 595, nota 1.

<sup>5</sup> Il famosissimo orafo e scultore toscano Benvenuto Cellini (1500-1571).

<sup>6</sup> Vocabolo illeggibile.

<sup>7</sup> Cfr. lett. 583, nota 15.

<sup>8</sup> Padre Giacomo da Poirino, al secolo Luigi Marocco (1808-1885), frate francescano, dal 1852 parroco di Santa Maria degli Angeli, la parrocchia di Cavour. Aveva promesso a Cavour di assisterlo in punto di morte e mantenne la promessa; fu perciò ritenuto colpevole di aver assolto senza ritrattazione lo statista, colpito dalla scomunica del 26 marzo 1860 contro gli usurpatori degli Stati Pontifici. Venne convocato a Roma e sospeso *a divinis*, con un provvedimento revocato solo sotto Leone XIII.

601.

Le 21 novembre 1861

Cher fils,

J'ai reçu ta longue lettre et lu tout ce que tu me dis sur ton régime sanitaire; je te répondrai que je ne tiens pas plus à un système qu'à un autre, l'essentiel c'est qu'il soit efficace, et je te vois essayer bien des remèdes sans que pour cela tu sois dans un état satisfaisant, c'est ce qui m'inquiète. Tu es dans l'âge de la force et il me semble qu'avec une bonne direction tu devrais reprendre une santé comme je te la souhaite.

Quant à moi, il n'est pas étonnant qu'après un long usage la machine se détraque et que les *tacon*<sup>1</sup> ne servent que jusqu'à un certain point, mais pour toi la condition est bien différente. Je continue pourtant à bien aller pour le quart d'heure et tout en faisant toujours ma vie de convalescente sans sortir, je passe assez confortablement mes jours et mes nuits.

Notre tems est toujours magnifique, mais le froid va augmentant tous les jours. On arrive lentement de la campagne séduits que l'on est par ce beau soleil.

Isabelle est pourtant rentrée avant-hier en très bonne santé, hormis que l'*innominato*<sup>2</sup> se démène d'une façon très incommode, mais il faut penser dans quel horrible cachot il se trouve enfermé sans avoir commis aucun crime. Isabelle vient me tenir compagnie, est-elle bavarde! Mais comme ses discours n'ont rien de surrexcitant, elle me distrait et me fait plaisir. Son mari fait toujours la basse continue, et je le laisse aller, l'essentiel c'est qu'ils sont de bon accord.

Salvator et sa femme sont aussi arrivés et logés chez Ciccio, cette maison étant une vraie boîte à compartimens. S[alvator] est venu pour l'ouverture du Sénat, et surtout pour voir comment il pourra le mieux arranger la condition de son fils, qui a bien accepté Berne, mais se sent très peu de sympathie pour la ville aux ours. Riccasoli

paraît bien intentionné pour lui et s'il voulait le placer dans son cabinet, tout le monde serait fort content, car Manuel n'a point les préventions de son père envers Turin et trouve que l'on y vit fort bien.

Mme Ciccio<sup>3</sup> réussit assez, elle est venue me voir, je l'ai trouvé fort courtoise. Elle passe son tems à découvrir les grains de poussière sur ses meubles, ses gens la trouvent bien exigeante, elle en a renvoyé quelques-uns, mais son hôtel brille comme un diamant et nous aurions toutes besoin d'aller prendre chez elle quelques leçons de tenue de maison.

Nous avons perdu le pauvre Riberi<sup>4</sup> d'une inflammation d'entraille, qui a affecté le cœur depuis longtems menacé. On lui a fait une sépulture magnifique. Je le regrette pour lui et pour bien d'autres.

Comme je le disais de Camille, nous n'avons plus que la petite monnaie de ces hommes-là. On croit que ce sera Zanetti<sup>5</sup> de Florence, qui le remplacera pour le Conseil supérieur sanitaire et l'armée.

Hier, on a donc repris la section parlementaire à la Chambre des députés; malgré l'urgence des questions qui sont sur le tapis, on a déjà recommencé à divaguer; ces annexés sont insupportables et ce qu'on appelle parti d'action devrait s'appeler parti de paroles oiseuses. Il règne dans ce moment parmi nous une inquiétude très marquée. Les affaires dans le midi ne sont pas satisfaisantes le moins du monde. Naples capitale a de la peine à se résigner de ne plus l'être, dans les provinces on est beaucoup mieux disposé, on apprécie l'annexion et l'*Italia una*, et on est charmé de se voir émancipé de la pression de la capitale, qui les monopolisait. En Sicile on se plaint aussi des piémontais et a tort, car il y a de toutes les provinces italiennes, c'est une fausse locution que celle de piémontais, dont on ne veut pas se déprendre. Depuis un an que ces pays sont libres, ils n'ont rien fait du tout. Pas un chemin, pas une caisse d'épargne, pas une école; ils demandent tout au Gouvernement, même les charrues pour labourer leurs champs.

Le brigandage a toujours son train, malgré que Cialdini<sup>6</sup> l'eût, disait-on, détruit, et quoique nous faisons toujours de grands complimens au Gouvernement français, nous sommes fort blessés de ce qu'il tolère d'une façon si scandaleuse.

Les démissions de Cialdini lui ont fait beaucoup de tort<sup>7</sup>. On dit que le Roi lui avait promis le collier de l'ordre et que le Ministère ne trouve pas qu'il y ait un motif suffisant de le donner en ce moment-ci. Puis il a été généreux à Naples de 450 mille francs, qu'il a donné et qui ne lui appartenaient pas. Les Ministres, qui

suent pour faire les millions, n'aiment pas que l'on en dispose sans leur aveu, de côté et d'autre on est *rabios*<sup>8</sup> et on se mord.

Charles a été dévalisé en sortant de Bologne pour aller à Florence dans le courrier. On lui a pris tout son argent, un chronomètre anglais, une belle chaîne que sa femme venait de lui donner le jour de la S. Charles et ses valises. Du reste on est debout à la maison Alfieri. L'Amis y va le soir, car je ne reçois pas à cette heure, cela vaut beaucoup mieux pour lui, il trouve à qui parler, au lieu que chez moi c'était la conversation de la [...] <sup>9</sup>.

Ton père attendait toujours les tasses qu'on lui avait promises; elles n'arrivent point et va s'occuper d'expédier ce qu'il y a.

Je suis bien fâchée du contretems de ta maison, tu m'en diras des nouvelles. Mille amitiés à Panizzi et Robertson; voilà une lettre qui fait foi de ma force, elle est écrite tout d'un haleine, mais maintenant je me borne à t'embrasser sans la relire.

Parzialmente edita in A. COLOMBO, II, pp. 302-303.

<sup>1</sup> Piemontese: « pezza, rattoppo ».

<sup>2</sup> Il figlio atteso dalla nipote Isabella.

<sup>3</sup> Maria Wyne Roberts (cfr. lett. 591, nota 3).

<sup>4</sup> Il famoso medico Alessandro Riberti (cfr. lett. 5, nota 28) morì il 18 novembre 1861.

<sup>5</sup> Ferdinando Zannetti (1801-1881), laureato in medicina, acquistò in breve tempo larga fama. A Firenze fu direttore del Museo fisiologico e di superiore anatomia. Di principi liberali, nel 1848 si arruolò come soldato semplice, ma poi diresse il servizio sanitario come medico capo. Dopo la restaurazione granducale, respinse la « croce al merito », che gli venne offerta da Leopoldo II, perse la cattedra di clinica chirurgica e visse soltanto della sua professione di medico. Nel 1859 riprese il posto di capo dell'ufficio sanitario dell'armata toscana. Dopo l'annessione del granducato al regno, fu nominato senatore.

<sup>6</sup> Enrico Cialdini (1811-1892), dal luglio 1861 comandante del VI corpo d'armata, nel Mezzogiorno assunse anche la carica di luogotenente, unendo i poteri civili con quelli militari.

<sup>7</sup> A metà agosto, il Cialdini aveva dato a Torino le dimissioni, ma successivamente le ritirò e riprese la sua dura opera di repressione del brigantaggio.

<sup>8</sup> Piemontese: « arrabbiati ».

<sup>9</sup> Vocabolo illeggibile.

termitente, mais il faut s'en contenter, car si elle pouvait avoir une meilleure allure, elle pourrait aussi en avoir de pire.

Ce n'était point un parti pris de te cacher mes malaises qui nous ont fait retarder de t'en écrire, mais justement le lendemain de ma dernière lettre j'avais été prise d'un peu de fièvre et douleur de côté, et comme nous jugeions que la chose serait passagère, ce n'était vraiment pas la peine de sonner l'alarme; aussi ai-je bientôt été quitte de ce malaise et seulement tenue à beaucoup de repos et de précautions.

Je voudrais que tu fusses toi-même à l'abri de tes gripes, bronchites et rhumes de cerveau; tu disais une fois que ton système hydropathique te préservait des rhumes, il me semble qu'il ne te préserve de rien du tout, pas même du baquet où tu venait de tomber et qu'il faut sans cesse songer à de nouvelles inventions.

Pour mon compte, je ne fais rien du tout et n'ai aucun mal pour le quart d'heure. Notre tems est superbe, mais sec, trop sec; il y a beaucoup de maladies comme celle du prince Albert<sup>1</sup>, on les guérit avec de promptes saignées, autrement elles tournent au typhus. En attendant plus d'eau à boire pour les hommes et pour les bestiaux et je crains que pour le 62 il n'y a guère à manger.

Je ne sais si on t'a donné les nouvelles de la ville durant mon silence: la mort de Riberi<sup>2</sup>, celle de Baudissé, puis celle de la baronne de Coriolis, 87 ans, mais c'est grand dommage tant elle était cordiale, dévouée, alerte et sans aucune des infirmités de la vieillesse, a-t-on dit le mariage de Cossila<sup>3</sup> avec une demoiselle de Chiavari, point riche, mais belle personne. Il n'est plus syndic, mais c'est Rorà, qui s'est laissé pincer. Un autre mariage, la fille d'Émile Sambuy<sup>4</sup> avec le comte de la Motte Avogadro, beau mariage; ces demoiselles restent 9 mois à la campagne, ne vont nulle part et se marient à merveille.

Il paraît que la cousine Sigala<sup>5</sup> n'a pas voulu se charger du chapeau n. 2, pas plus que Gianotti n'a voulu se charger du n. 1, le seul qui soit ici. J'ai été un peu embarrassée à ce sujet: Paola me demandant si elle devait oser t'ennuyer encore, et moi désirant te sauver l'ennui d'un côté, de l'autre pensant que je devais peut-être faire un peu tes honneurs. C'est Emmanuel qui tient à ces sortes d'élégances, et on prétend que l'on est ici incapables de confectionner un chapeau pour un enfant de 4 ans. Je ne suis pas de leur avis. En tout cas ce n'est pas Baby qui aie de ces prétentions, un plumet rouge la satisferait pleinement sans se mettre en peine de la provenance.

Isabelle continue toujours à trimbaler son auguste personne, tout en s'impatientant de ne pouvoir résoudre son problème. Hier je l'ai fait venir entendre les trois messes chez moi, les églises présentant beaucoup trop d'inconvénients; je lui ai ensuite donné à déjeuner, je t'assure qu'elle a mangé comme un Panizzi, et que même son mari, qui ne badine pas, lui disputait le retour à certaines châtaignes blanches avec du lait, dont elle s'empiffrait. Il y a toujours un peu de *dissapori* dans ces familles, Isabelle est pourtant un peu plus calme, c'est surtout S. A. qui est plus aigri. Catherine est maladroite, Salvator est froid, et la bonne entente laisse fort à désirer. Je crois que ces grands-parens attendent les couches d'Isabelle pour prendre une résolution. Les autres pensent qu'il est peu agréable d'aller dans cette saison au pays des ours, et attendent qu'on les y convie de nouveau non sans une arrière-pensée de trouver quelque autre combinaison.

L'oncle Max demande le prix de certain cachet. Il a abandonné le Sénat, de fait, dit qu'il ne s'occupe plus de politique, ce qui ne l'empêche pas d'être amer et sarcastique toutes les fois que l'occasion se présente<sup>6</sup>. Ce qu'il fait de mieux c'est de peindre un grand tableau<sup>7</sup> que ton père dit être le meilleur qu'il ait encore fait.

J'ai reçu ton encrier tout d'or et j'ai interprété ton intention, je t'en remercie bien, Mme de Sévigné<sup>8</sup> n'en avait sûrement pas de si joli.

Il est vrai que ton écriture devient un peu difficile à lire, il se peut qu'elle ressemble trop à la mienne, mais attens à avoir mon âge pour avoir mes défauts, tu as encore de la marge et en attendant fait tes lettres plus liées. C'est parce que dans tes dernières, il n'y avait rien qui parlât de la mienne du 21, que je ne savais si tu l'avais eue.

Je pense que tu auras pu aller faire tes vacances de Noël, je te souhaite le soleil qui brille sans désemparer dans notre ciel.

Je suis charmée que L[ord] P[almerston] se tire de sa goutte, à son âge c'est toujours effrayant, et nous n'avons plus besoin de voir surgir des complications.

Pas moyen chez nous de trouver un Ministre, personne n'en veut ce n'est pas que nous soyons ici difficiles à gouverner pourtant. On loue et on critique en même tems le Riccasoli, on voudrait le garder et le corriger. On dit qu'il ne sait pas du tout diriger l'opinion, mais se laisse conduire à la remorque. Puis il est d'une raideur qui

dégôte dans les rapports qu'on doit avoir avec lui, ne parle à personne, ne salue personne, enfin l'opposé de son prédécesseur, cela ne semble pas bien important, mais cela tue la sympathie.

J'ai revu Mme Ciccio, qui fait des visites de cinq minutes, c'est une discrétion qui me va et voudrais voir imitée pour mes poumons. Elle s'est chargée de toute l'admiration, il paraît qu'elle n'entend pas plaisanterie sur l'économie et elle a raison. Elle est très empressée de faire des connaissances, fait beaucoup de visites avec Catherine, et voudrait avoir du monde chez elle. J'ai demandé ce que devenait Ciccio, on me dit qu'il prend leçon de piano et d'anglais.

On parle du mariage du fils du comte Arese<sup>9</sup> avec la petite Millesimo, fille de Mme Battaglia.

On a restauré le grand théâtre et remis, je crois, comme l'avait fait Benedetto Alfieri<sup>10</sup>; il y a un très bon ténor, le reste médiocre<sup>11</sup>, et maintenant je crois que je te dis adieu, car j'entens la sonnette de la porte, je pense que je serai dérangé.

Je t'embrasse de bon cœur et te souhaite bonne fin, bon commencement et bonne suite; tu sais que ce n'est pas une manière de dire, que le bon Dieu te donne tout ce qu'il y a de meilleur. Pour le *violiccembalo*, je crois qu'il ne serait question que d'engager quelqu'un à l'entendre. List en a été enchanté.

Quant à la biographie de ton père<sup>12</sup>, entre nous ce m'a été un vrai chagrin: j'avais espéré l'empêcher mais je n'ai pu y réussir. Quelle utilité d'aller maintenant revenir sur tous ces détails d'un passé déjà loin de nous ou'on ignorait ou avait oublié, et ce n'était que mieux, dans la jeunesse certaines choses sont tolérées qui ne vont plus quand on est censé être mûr de raison, et qu'on a eu le tems de réformer ses idées et de n'adopter que les plus saines et mettre les autres au rebut. comme les modes de son jeune âge. Je ne voulais pas non plus être nommée, j'ai le guignon de l'impression et je voudrais être complètement oubliée, ce serait mon ambition; qu'est-ce que j'ai à voir dans ces sortes d'affaires, je n'en parle qu'à Dieu et discrètement avec mes intimes; quant au talisman, s'agissant de C. A.<sup>13</sup> et de ses paroles, autant en emportait le vent, et j'aurais eu tout lieu de m'en convaincre à mon retour, mais je me suis toujours tenue dans mon obscurité; ce petit épisode n'a été qu'un enfantillage de S. A[ndré], qui m'a bien fait rire quand il est bien, mais je désire bien qu'il n'en soit plus question et qu'on trouve moyen qu'il ne revienne pas sur le tapis.

Un brano edito in A. COLOMBO, II, p. 303.

<sup>1</sup> Alberto di Sassonia-Coburgo, principe consorte della regina Vittoria d'Inghilterra dal 1840, era morto il 14 dicembre 1861, all'età di 42 anni. L'insieme dei sintomi che ne causò la morte fu denominata « typhoid fever ».

<sup>2</sup> Cfr. lett. 601, nota 4.

<sup>3</sup> Augusto Nomis di Cossilla (1815-1881), figlio di Luigi, fu intendente generale a Cagliari nel 1859, sindaco di Torino nel 1860-61, prefetto a Palermo e a Genova. Sposò Carolina Marana.

<sup>4</sup> Nel *Patriziato subalpino* del Manno il matrimonio non è registrato. Le quattro figlie di Emilio Sambuy, Vittoria, Daria, Camilla e Maria sposarono rispettivamente Giuseppe Gay di Quart, Alessandro Provana di Collegno, Luigi di Seyssel e Annibale Civalieri di Masio.

<sup>5</sup> Anna Martini di Cigala, nata Bacon.

<sup>6</sup> Dalle lettere di Massimo traspare la tristezza e la sofferenza che amareggiarono questo periodo della sua vita. Il 20 luglio 1861 aveva scritto al nipote: « Io son sempre a Cannero e non penso muovermi per ora. Benedico ogni giorno più l'ora ed il momento che risolsi d'uscire dal mondo governativo. Dopo le grandi rivoluzioni tutti i paesi cadono per un certo tempo in mano delle mediocrità e degli imbroglioni » (N. BIANCHI, p. 312). E il 23 dicembre a Luisa: « Ti ringrazio delle buone idee che ti fai della mia abilità ad aggiustare l'asse rotta, in politica. Ma sfido a trovar ora il modo di mettermi in opera colle mie opinioni sulla capitale a Roma, su Napoli e sulla politica pittorico-poetica, che fa le delizie del ministero e del parlamento in questo momento. Sicché, io me ne sto nel mio canto, a veder successivamente verificarsi le mie profezie » (G. CARCANO, p. 509).

<sup>7</sup> Nella lettera a Luisa del 27 febbraio 1862, Massimo parlò del quadro dipinto in quei mesi a Torino: « Intanto, per occupare il tempo, ho fatto un quadro assai grande; e siccome ne ho abbastanza de' garibaldini e simili, che vedo ogni giorno dipinti sotto i portici, per variare ho scelto come argomento Ulisse quando trova Nausicaa dopo il naufragio. Da un pezzo m'era venuta l'idea di lasciare un *souvenir d'amitié* alla Contessa di Grugliasco — titolo della città di Torino, fino al quarantotto — e, trovandomi ora questo lavoro fatto, che mi dicono non venuto male, gliene farò il dono » (G. CARCANO, pp. 510-511).

<sup>8</sup> La scrittrice francese Marie de Rabutin-Chantal, marchesa di Sévigné (1626-1696), occupa un posto di rilievo nella letteratura per le famosissime lettere che inviò alla figlia Margherite-Françoise de Grignan nel corso di venticinque anni.

<sup>9</sup> Il figlio del conte Francesco Arese sposò Carola (1845-1876), figlia di Alberto Del Carretto di Moncrivello (1819-1847) e di Maria Cane d'Ussolo. La madre, rimasta vedova del primo marito, si era risposata con un certo Battaglia.

<sup>10</sup> Famoso architetto della corte sabauda.

<sup>11</sup> Il 25 dicembre 1861 fu rappresentata al teatro Regio, *Luisa Miller*, melodramma tragico in tre atti di Giuseppe Verdi; lo spettacolo, nel quale cantò il tenore Gaetano Pardini, ebbe 13 repliche.

<sup>12</sup> Nel 1861 Giorgio Briano pubblicò un profilo biografico di Roberto d'Azeglio, per la serie *I contemporanei italiani. Galleria nazionale del XIX secolo*, Torino, 1861, pp. 84.

<sup>13</sup> Il cenno di Costanza si riferisce ad un episodio della sua giovinezza, che il Briano riportò nella biografia di Roberto. Il principe di Carignano, Carlo Alberto, aveva chiesto alla marchesa d'Azeglio di suggerirgli un emblema di cui Roberto stesso aveva preparato due disegni; Costanza gli propose un disegno che rappresentava un antico cavaliere armato con la visiera calata sul volto e la leggenda *Je me ferai connaître*. Il principe apprezzò i disegni, ne tenne uno per sé e restituì l'altro a Costanza dopo avervi scritto il motto: *Persévérance, force, dévouement à la patrie* e nell'offrirlo le disse che qualunque cosa fosse stata per chiedergli in avvenire, l'avrebbe ottenuta semplicemente presentandogli quel disegno (G. BRIANO, *Roberto d'Azeglio*, Torino, 1861, pp. 32-33).

603.

Le 22 janvier 1862

Mon cher fils,

Deux mots que je donne à Maffei, pour profiter d'un intervalle lucide et te donner moi-même de mes nouvelles.

Je suis de nouveau debout, mais avec toujours un peu moins de confiance en moi-même. Le foie va beaucoup mieux, sans être complètement muet, et les nerfs sont quelquefois encore très tourmentans. Je prends du quinine, parce que dans ce tems-ci tout tourne au périodique. Je prends surtout patience, car quand on est détraqué, tout s'en ressent, et quoique je varie mes malaises pour la forme, le fond me semble assez monotone.

Isabelle va bien, elle crie la faim, on lui donne du poulet et toute sorte de soupes, elles nous a causé assez d'allarmes, mais c'est passé, Dieu merci. Ç'a été pour moi une grande mortification de ne pas pouvoir la soigner, mais je ne suis plus bonne à rien, je végète comme une cryptogame, une vraie plante parassite sans utilité. On me parle de Mlle de S. André<sup>1</sup> comme d'une beauté, mais cela ne me rassure pas sur son avenir.

Du reste, toujours *guerra guerreggiata* entre les deux factions; le séjour de Salvator ici n'a fait que l'envenimer; c'est insupportable et cela me fait beaucoup de peine. S. A[ndré] n'est pas traitable, je ne sais quel besoin il a de mal penser et de mal interpréter, lui qui d'ailleurs est bonhomme. Si on écoutait Salvator, Isabelle aurait tous les torts; ainsi il est inutile d'entrer dans cette liquidation, où l'on ne peut pas même citer ce que les uns et les autres allèguent, sous peine d'envenimer encore les questions. Que le bon Dieu veuille mettre un peu de baume sur ces cœurs ulcérés. Manuel est parti, bien malgré lui, pour Berne, avec une arrière-pensée de ne pas y rester longtems. Je ne sais trop de quoi on se flatte. Il paraît que

1862

son père aurait quelqu'espoir d'entrer dans une combinaison quelconque, ou d'attraper une place dans les préfectures. Je ne vois pas qui l'y porterait. On m'a dit qu'étant avec le Roi et lui disant le grand crédit dont il jouissait auprès de Camille, qu'il prétendait conseiller au lieu d'en être dirigé, c'est là son cheval de bataille, que le Roi impatienté finit par lui dire: *Cosa veulo a conteme de Cavour, ch'a m'a sempre dime ch'a l'era un mincion*<sup>2</sup> (brûle ma lettre); je ne répons pas de l'exactitude du fait, mais je ne crois pas qu'il soit poussé par ce côté-là.

Benedetti<sup>3</sup> a été mal conseillé et a fait un espèce de fiasco c'est dommage, car il était venu bien intentionné. La marquise d'Arvilars n'a pas laissé que Mme Benedetti fît les premières visites, elle s'est contentée de se faire visiter ainsi que sa fille et un petit nombre fort restreint d'élues; Brème<sup>4</sup>, qui n'est occupé que de ses eaux fortes, a trouvé que c'était bon comme cela, mais la majorité des dames se sont fâchées et n'ont pas été à son bal.

Au bal de cour, tous les ministres étrangers et leurs femmes ont été de la contredance d'honneur, excepté les Benedetti. Comme nous sommes gauches! Je t'envoie l'argent de Paola que S. A[ndré] dit n'être qu'une *gatta morta*, ce que je sais c'est qu'elle ne se plaint jamais de personne.

Joséphine a soigné Isabelle comme une mère, ce qui n'a guère contenté les autres. Ton père aussi a été bien bon pour cette pauvre enfant dans ses souffrances, de ce côté-là, grâce à Dieu, les choses vont bien. Notre hiver a commencé tout de bon hier et nous avons eu passablement de neige, que le syndic a fait admirablement enlever. Adieu, cher fils, tâche de te bien porter, tu peux prendre le taraxacon, c'est fort inoffensif.

<sup>1</sup> Melania, primogenita di Isabella e di Emanuele Thaon di S. Andrea; la piccola morì il 14 marzo 1864.

<sup>2</sup> Piemontese: « Che cosa vuole raccontarmi di Cavour, che mi ha sempre detto che lei era un minchione ».

<sup>3</sup> Vincent Benedetti (n. 1817), diplomatico francese, percorse una rapida e brillante carriera. Nel 1856 assistette al Congresso di Parigi come segretario incaricato della redazione dei protocolli congressuali. Fu uno dei diplomatici francesi più favorevoli alla causa italiana. Nell'agosto 1861 venne inviato a Torino come ministro plenipotenziario di Francia. In seguito, nominato ambasciatore a Berlino, si trovò coinvolto negli incidenti che condussero alla guerra tra Francia e Prussia.

<sup>4</sup> Il marchese Ferdinando Arborio Gattinara e di Breme, duca di Sartirana (1807-1869), presidente dell'Accademia di Belle Arti, cerimoniere di Corte.

Le 28 janvier 1862

Cher fils,

Il y a une mienne lettre qui court le monde, je ne sais si tu l'auras avant ou après celle-ci, car le *Zerbinotto*<sup>1</sup>, qui la tient, pourrait bien s'arrêter à Paris plus qu'il en avait l'air. N'importe, je veux te remercier aujourd'hui de la tienne reçue hier, qui m'a bien fait commencer mon année particulière.

Je ne l'ai pas mal commencée pour la santé. Avant-hier j'avais eu une mauvaise journée: après une nuit sans sommeil et bien des heures de ma douleur de foie, j'étais harassée, mais, à force de quinine et de têtes de pavots, j'ai réussi à dormir ces deux dernières nuits et mon foie semble se désister de me vexer. Comme on dit que c'est une névralgie hépatique, je crois que tout simplement elle a fini son tems, puisque voilà bientôt un mois qu'elle me tracasse.

J'avais besoin que cela finît, car j'allais à l'encontre d'autres tracasseries. Isabelle a repris de la fièvre dimanche<sup>2</sup>, ensuite d'une douleur au sein sans qu'elle y eut donné aucune occasion, cette fièvre a continué quoique toujours diminuant et ce matin elle a fait dire qu'elle avait dormi toute la nuit et que la fièvre était réduite à presque rien. J'espère que la douleur, qui était aussi devenue peu de chose, disparaîtra sans laisser aucune conséquence, mais on est de suite allarmé vu ses conditions compliquées; quant à Mlle de S. André, elle ne se donne aucun souci et va de l'avant avec sa bonne nourrice de Viù.

Ce qui va mal ce sont les *dissapori* de plus en plus envenimés. S. A[ndré] a eu l'idée de fermer la porte à son père le jour où Isabelle a eu la première grosse fièvre, disant que c'était l'émotion que lui causait ses parens qui lui faisait mal. Le père s'est fâché et n'y est plus retourné. C'était très fâcheux, et la chose ayant transpiré faisait très mauvais effet, et on donnait tort à Isabelle. Elle a désiré que son mari priât son père de revenir, Joséphine et l'Amis ont décidé S. A[ndré], qui regimbait, à faire cette démarche. Il n'a pas trouvé le père et a chargé dame Mélanie de la négociation. Je ne sais comment elle s'en est acquittée, mais S[alvator] a répondu qu'il attendait une lettre de sa fille, qu'elle n'est pas en état d'écrire en ce moment, et que d'ailleurs il n'irait point seul mais seulement avec sa femme, dont les autres ne se soucient pas du tout.

Et les choses en sont là. Par la ville les parens ont débité que Catherine pleure toujours et que S[alvator] pleure aussi. Le fait est que les soirs où Is[abelle] nous donnait plus d'allarmes, ils étaient au bal de cour et au théâtre illuminé.

Que faire entre des gens si peu raisonnables et qui déraisonnent à qui mieux mieux. Il me faut une grande patience pour écouter tous les soirs, S. A[ndré], qui me répète une diatribe toute fondée sur des inductions, des suppositions, des interprétations d'intentions, que moi, de sang-froid, j'interprète de tout autrement. Mais on ne peut les persuader et ne voulant pas les dégoûter pour attendre un tems meilleur, on est réduit à se taire et laisser courir les *sproposit*, et il faut tâcher de ne pas s'en troubler.

Je me suis un peu ruinée en étrennes cette année, grâce à la réunion de famille très appreciable d'ailleurs. J'avais fait venir pour Paola robe et mantille de velours bleu, que je devais lui donner comme marraine cet été, puis la fonction n'ayant pu avoir lieu, je le lui ai donné comme étrennes. De plus, j'avais demandé un petit bonnet d'enfant présentable, mais simple, 110 francs, le velours 720 ou 730. Je donne ordinairement 200 francs d'étrennes à Isabelle et à son frère, à la place de certaine pension de 120 francs que je leur donnais avant leurs mariages. Cette année j'ai employé les 200 francs d'Isabelle à lui donner de petites cafétières et sucrier d'argent, parce qu'elle convoitait fort les miennes. Cela m'a fait juste 200 francs.

Les Pautass ont exhibé de très jolies choses pour les étrennes; je leur ai acheté une boîte à cigares forme ballot pour S. A[ndré], un garde-livre pour l'Amis, un presse-papier pour Charles, un coussin de pied pour sa femme, un petit porte-feuille, nécessaire à écrire pour Jenny, puis les bonbons, petits joujoux dont il y avait de très drôles chez nos confiseurs. J'avais aussi donné une palatine, manchon et manchettes de grèbe au Baby, et même une palatine de petit gris à Marguerite, qui tousse toujours, de plus quantité de laines pour travailler et je me suis trouvée un joli mémoire à payer.

Ton père me gronde et trouve que je donne trop aux riches, il a peut-être raison, mais j'aime à faire plaisir, et si on donne il ne faut pas se montrer grigou. D'ailleurs cette année je n'ai rien à dépenser pour mon compte, pas même en bottines et comme je ne sais pas thésauriser, je donne tout. Voici maintenant mes cadeaux du 27. Ton père m'a donné un fauteuil que j'ai demandé. L'Amis un beau coffre en bois et ivoire, très joli. Il m'avait déjà donné une belle boîte riche pour étrennes. Joséphine un grand panier en

osier pour mettre les laines. Mon frère un chien et un lion en porcelaine, Charles [un] presse-papier en bronze, Jenny une boîte à écritures. Puis une profusion de bonbons. Je ne sais plus où mettre toutes ces richesses, il faudrait que j'achète une autre maison.

Il y a eu un second bal chez Benedetti<sup>3</sup> assez clairsemé, celui de Riccasoli foule de belles dames, ce qui me semble équivaloir de leur part à un vote de confiance.

Ce Ministère est bien un peu battu en brèche, il y a un petit parti qui voudrait pousser le Ratazzi, ce n'est pas un parti désintéressé. Le Roi n'en voudrait pas dans ce moment, parce qu'on dirait qu'il est imposé par la France, ce qui n'est pas, mais discréditerait le ministère. J'espère que l'actuel se soutiendra encore, il me semble appuyé par le Parlement. Pas moins il y a un peu d'incertitude dans le public, par suite un peu d'inquiétude. On ne le trouve pas assez énergique pour l'administration intérieure. Nos campagnes sont passablement infestées de brigands. Les bruits de guerre que l'on fait courir, contribuent à agiter les esprits. J'espère qu'il n'en sera rien, je ne vois pas que personne aie de l'argent de reste, et tout le monde a des embarras chez soi.

L'Amis est toujours plus préoccupé, il oublie constamment de me demander de mes nouvelles, ce qui m'est assez égal, ce n'est qu'une observation psychologique. Je ne puis même lui tirer des nouvelles d'Isabelle, où il va continuellement et qui l'intéresse beaucoup. Il n'y a que mon frère, qui le tire de sa sopeur par ses plaisanteries.

J'ai fait la commission à Paola et ai dit à Ferrero de payer les 30 francs en attendant. Celui-ci est fort occupé des préliminaires de l'opposition dont le marquis Gustave ne s'occupe aucunement.

Je ferai la commission à Max, qui est toujours complètement morose. J'ai vu dans le journal la mort de Riccardi; tu ne l'auras guère pleuré, j'en suis fâchée pour le pauvre père.

Ton père a subi plusieurs fois l'opération ces jours-ci, et c'est à recommencer demain. Quelle tribulation pour lui et pour moi! Cette condition me rend vraiment la vie amère. A la maison Alfieri on ne va pas trop mal; Joséphine, qui ne va pas dans le monde cet hiver, se soutient passablement. Jenny a été enchantée et très sensible à ta lettre, et maintenant il est tems de finir celle-ci en t'embrassant et te souhaitant santé et repos d'esprit.

Le 29

Je n'ai pu finir ma lettre hier, ayant été interrompue par un

*stillicidio* Rignon, auquel j'ai fait bon visage pour constater ma non-intervention. J'aime à être en paix avec tout le monde, et voudrais que les autres éprouvassent le même besoin. J'ai encore bien dormi cette nuit et ma douleur n'est plus qu'une réminiscence. Isabelle n'est pas encore sans fièvre tout à fait et sa douleur au sein pas totalement passée; on s'attend à la suppuration et à des opérations, tout cela est triste quoique sans danger; on crie après Rossi, qui ne lui a rien donné pour faire passer le lait.

Je voudrais bien, mon cher fils, que tu te portât comme Lord Palmerston. Je me persuade bien que les toniques soient indiqués dans ta condition, je désirerais seulement en voir l'efficacité; quant à moi, dès que j'ai voulu en essayer, je m'en suis mal trouvé et ai dû les abandonner pour minimales qu'ils fussent.

Je prends bien part à ta mésaventure consulaire, ces sortes d'affaires sont très contrariantes, mais enfin plaie d'argent n'est pas mortelle.

Un brano edito in A. COLOMBO, II, p. 304.

<sup>1</sup> Probabilmente allusione al segretario di legazione Alberto Maffei di Boglio.

<sup>2</sup> 19 gennaio.

<sup>3</sup> Cfr. lett. 603, nota 3.

605.

5 février 1862

Mon cher fils,

Je t'envoie, par un amis de S. André, négociant de chevaux, un livre<sup>1</sup> qui vient de sortir et qui me semble pouvoir t'intéresser. Je n'ai pas encore eu le tems de le lire, mais je vais l'entreprendre au premier moment. J'avais aussi pris deux comédies de Pietracqua en piémontais, qui viennent de paraître, mais j'ai pensé te les garder pour le Roc, si le bon Dieu veut que nous y arrivions, les uns et les autres cette année.

Ma santé va toujours cahin-caha, depuis que t'ai écrit, j'ai encore eu de mauvaises journées. J'ai essayé du calomelan<sup>2</sup>, et il ne m'a pas réussi du tout, il m'a causé d'affreuses nausées, qui m'ont laissée ensuite très souffrante de nerfs. J'y ai bien vite renoncé. Ce qui me fait toujours grand bien ce sont les clystères de têtes de

pavots, sauf respect. Moyennant ce spécifique j'ai eu cette nuit une très bonne nuit, sans aucun malaise et aujourd'hui, je suis mieux et sans douleur. Mais on ne peut pas se trop familiariser avec ce remède, qui finirait par perdre son efficacité.

Isabelle n'est pas encore hors d'ennui, elle a encore eu un peu de fièvre ces jours passés, on l'attribue au mal au sein; on croit qu'il y a un peu de suppuration, c'est très peu de chose et on espère encore dans l'absorption; ou bien ce petit abcès crèvera ou on lui donnera un coup de lancette; mais en tout cas ce sera chose minime, seulement c'est ennuyeux, elle en est fort retardée dans ses progrès et je crois qu'elle trouve le métier un peu rude; quant aux *dissapori* nous en sommes toujours au même point. Il serait bien à désirer qu'on trouvât au moins un biais pour en sortir, mais S. A[n-dré] raisonne en dépit de bon sens.

Je viens de voir Paola, qui avait été hier dîner chez Ciccio; elle m'a confié qu'en arrivant elle avait trouvé son oncle<sup>3</sup> pleurant avec son frère et disant qu'absolument il ne pouvait plus y tenir avec sa femme, qu'elle était folle et lui faisait continuellement des scènes, et qu'il devait s'en aller puisqu'elle ne voulait pas quitter la partie. Pour moi, je ne la connais pas assez pour la juger, mais d'après des propos qu'on me rapportait qu'elle tenait, je pensais qu'elle devait être ou sotte ou fort excentrique. Entre autres choses, elle prétend que ses gens, qui sont dans la maison depuis 25 ans, sans avoir donné lieu à aucun soupçon, la volent, et elle va interroger la magnétisée pour s'en assurer; aussi tout le monde s'en va, et les domestiques font toutes sortes de cancan. Je te confie cela malgré que Paola me l'ait dit en secret, parce que tu prévoyais un peu ce qui est arrivé.

S. A[n-dré] est prêt à rompre une lance pour cette dame, dont il loue toujours le bon cœur et la franchise; mais sans rien dire, je pensais toujours que cette franchise deviendrait une fois ou l'autre une impertinence ou une extravagance, mais en attendant ce sera encore un paquet que l'on jètera sur le dos de Catherine et Cristina.

Nous n'avons plus de neige, des heures de mois d'avril suivies d'heures de décembre, un joli tems à voir, mais qui n'est pas sain.

Ton père est toujours sous la puissance du Dr Bruno qui divise ses opérations en plusieurs jours pour les rendre moins violentes, c'est toujours bien pénible. Nous sommes tous les deux bien patraques. Pour moi, je vois bien qu'il ne me reste que la lie dans la

coupe de mon existence<sup>4</sup>; il faut se résigner et tracer son sillon dans la patience.

Que je n'oublie pas de te dire le mariage de Mme D'Isola<sup>5</sup> avec un comte de S. Martin que je ne connais pas.

Le carnaval est passablement animé, les bals Riccasoli sont très brillants, on a construit une vaste salle en démolissant des cloisons au ministère. Le parti Ratacien se remue toujours. S[alvator] fait là sa petite partie, je doute qu'il eût plus de chance avec le Ratazzi qu'avec ceux-ci, à moins qu'on ne sût où donner de la tête, mais on se fait grande illusion.

Maintenant je vais goûter, c'est à dire prendre une tasse de café d'orge avec des pains de Pavie, et je te laisse en t'embrassant de cœur et te souhaitant bonne santé, le reste viendra.

Quattro righe sul partito rattazziano edite in A. COLOMBO, II, p. 304.

<sup>1</sup> Si tratta del libro di ALBERTO FERRERO DELLA MARMORA, *Le vicende di Carlo di Simiane, marchese di Livorno e poi di Pianezza tra il 1672 e il 1706, ricavate da corrispondenze diplomatiche e private e da manoscritti di quei tempi*, Torino, 1862.

<sup>2</sup> Il calomelano, nome commerciale del cloruro mercurioso, veniva usato come vermifugo e purgante.

<sup>3</sup> Francesco Pes di Villamarina, zio di Emanuele, aveva da poco sposato Melania Marie Wyne Roberts (cfr. lett. 591, nota 3).

<sup>4</sup> Costanza cita una nota frase del poeta Alphonse de Lamartine: « La coupe où nous buvons a toujours une lie ».

<sup>5</sup> Rosalie Meyer (m. 1888), di origine ungherese, vedova dal 1858 di Alessandro Oreglia d'Isola, il 3 marzo 1862, sposò a Milano il conte Guido San Martino della Torre (n. 1834), ufficiale nella brigata Savoia e capitano di Stato Maggiore.

606.

Le 18 février 1862

J'ai reçu hier matin ta lettre avec bien du plaisir, cher fils, car je n'étais pas tout à fait tranquille que tu fusses bien portant. Malgré tous tes remèdes merveilleux. Ce n'est pas que je veuille les condamner ni leur en substituer d'autres, je voudrais seulement qu'ils te fissent bien porter.

Tu m'accuses réception de deux lettres, je t'en ai bien écrit trois, depuis ton avant-dernière. Une remise à Maffei, l'autre à Félix le

1869

maquignon, et le 9 par la poste<sup>1</sup>, et il me semble que celle-ci était de huit pages, ce qui me paraît encore incroyable.

Avec ma lettre, le Félix devait te remettre un livre d'Albert<sup>2</sup> La Marmora; je ne sais si tu auras tems et patience de le lire, pour nous, nous avons fini par y prendre goût et y trouver beaucoup d'intérêt. J'ai même été heureuse de l'avoir dernièrement pour occuper mes longues heures d'insomnie, autrement je me serais perdue dans des immaginations fort peu satisfaisantes.

Nous avons été longtems fort inquiets pour le compte d'Isabelle, qui a été bien malade. Elle a eu d'abord des fièvres intermittentes, puis mal au sein avec une suppuration extraordinaire, enfin une inflammation d'intestins, qui nous a causé beaucoup d'allarmes. Tout cela parce que son mari s'obstinait à la faire traiter par l'accoucheur, qui ne lui donnait rien du tout. Perrone n'était appelé qu'en consultation, il obviait à l'inconvénient présent, puis se retirait et on rentrait dans le système négatif. Enfin il a pris la direction de la cure, et Dieu merci les choses sont bien acheminées maintenant. Mais la pauvre femme a bien souffert et elle en est encore bien maigre et pâle, on ne la reconnaît qu'à ses grands yeux. Le moral se relève aussi avec le physique, et s'il ne survient plus d'autres accidens et qu'elle puisse reprendre un peu d'appétit, elle sera bientôt l'Isabelle triomphante qu'elle était naguère.

Quant à la petite demoiselle, il paraît que c'est une petite merveille de force et de beauté, et que oncques on n'a vu de jeune personne si pressée d'être jolie. Salvator est enfin retourné voir sa fille: c'est Joséphine, qui s'est exécutée, et après une discussion d'une heure et demie, elle a enfin obtenu qu'on irait. Elle y a vraiment mis beaucoup de cœur, mais les autres n'en montrent guère, ni d'un côté ni de l'autre, c'est un replâtrage, qui, pour moi, me fait peine à voir. Enfin, si on peut sauver les apparences c'est toujours quelque chose, mais je ne conçois pas que l'on puisse vivre en de semblables relations en famille. Il n'a pas encore été question de baptême, moi ne sortant pas et la saison étant un peu rigoureuse pour porter l'enfant à S. Philippe; il faudra pourtant bien en venir là, avant que Salvator ne s'en aille; il est vrai qu'il n'en parle pas de partir, je pense qu'il attend toujours les événemens qu'on voudrait voir arriver.

Je me suis exécutée comme marraine et ai fait venir de Paris une belle robe de satin garnie de velours, couleur havane; je l'appellerais peau de métis, mais c'est une très jolie nuance, nouvelle

et fort distinguée; la robe toute confectionnée et rendue ici me revient à 450 francs. Je trouve que c'est un peu cher.

Les lettres de Camille imprimées<sup>3</sup> ont fait ici le même effet qu'à Londres, d'autant plus qu'il avait bien recommandé à la famille de ne rien laisser imprimer de lui que la génération mêlée aux affaires ne fut éteinte, et son neveu a dû déboursier des sommes énormes pour racheter des lettres que l'on menaçait d'imprimer. Mais il y a un petit essaim d'insectes qui s'agite dans le vuide, et on a cru par ce moyen construire un piedestal à Ratazzi et arriver avec lui: le *fiasco* qu'ils auraient rencontré dans les hautes régions ne les a pas même laissé arriver et nous croyons que Ratazzi y a plutôt perdu que gagné.

S. André ne veut pas envoyer ni vendre son tableau. Mon frère doute de son authenticité<sup>4</sup>, et ton père trouve qu'on l'a tant frotté qu'il n'en reste plus guère et n'obtiendrait peut-être pas un grand prix. Je tâcherai de faire *sbiriatier*<sup>5</sup> *l'Artesani*<sup>6</sup>. Le Nocle ne croit pas ses pièces assez solides pour les avanturer. Je désire que tu te trouves une ressource dans ton Hogarth<sup>7</sup>, pourvu que je ne l'achète pas, j'ai le guignon style, je suis bien aise que tu aies la maison, tu pourrais bien, en faisant voir sa désorganisation, te dispenser de quelques démonstrations les plus onéreuses. Promis<sup>8</sup> n'a pas d'argent, il n'y en a que pour les chiens et les chevaux.

Un événement qui nous a bien attristé ces jours-ci, c'est la mort de Pallavicini<sup>9</sup>, le mari de Léonie; à 37 ans et en peu de jours il a été emporté par un espèce de croup accompagné de miliaires. Mère et femme me font grande pitié; ensuite Jenny partie dernièrement pour Paris et Bruxelles en assez mauvais état de santé, je ne sais quel parti elle prendra maintenant.

Celui qui s'en va tout à fait c'est Cambiagno; il a un abcès dans l'estomac. J'ai perdu ma vieille amie, la comtesse Valperga<sup>10</sup>: elle souffrait affreusement depuis tant d'années que c'est presque un soulagement de penser qu'elle a fini une existence si tourmentée, et aura trouvé le repos dans le sein du Seigneur.

J'ai vu dans les journaux la mort d'Isasca<sup>11</sup>, dit la taupe, dernier gouverneur de Coni, remplacé par un préfet qui passe pour un grand imbécille, je ne sais d'où il vient.

Nous avons encore eu une bonne ration de neige, aujourd'hui un soleil resplendissant, pas le moindre flocon à S. Martin et à tout ce côté-là. Voilà cinq mois que je n'ai pas mis le nez dehors, je négocie avec Perrone pour qu'il me laisse aller voir Isabelle après une

suite de journées sans malaises et avec la température convenable. Je ne m'aventurerai qu'avec autorisation. Grâce aux pavots, je ne sens pas la douleur au côté et mes nuits sont meilleures. L'appétit me fait encore défaut.

Dernièrement, ayant dû faire refaire mes matelas, j'ai dû prendre le tien et à ma grande mortification je l'ai trouvé bien mauvais. Tu devrais avertir quand quelque chose ne va pas, car avec ma mauvaise santé je ne puis plus veiller à ce que les choses se fassent convenablement, et je ne puis me fier à nos gens qui sont tout à fait stupides. Ce n'est pas notre intention que tu trouves le logis plus inconfortable qu'il dépende de nous.

Adieu, cher fils, tâche de me dire toujours que tu te portes bien, prends le taraxicon et pas trop de vin, qui ne donne qu'une force factice et momentanée, dont on se trouve plus mal après. Amitiés cordiales à Panizzi, qu'il écoute le Roberts et se soigne; ton père te dit mille choses tendres.

Parzialmente edita in A. COLOMBO, II, pp. 304-305.

<sup>1</sup> Cfr. lett. 604 e lett. 605; la lettera del 9 febbraio, cui fa cenno Costanza, non ci è pervenuta.

<sup>2</sup> Cfr. lett. 605, nota 1.

<sup>3</sup> Nel numero di gennaio 1862 della *Rivista contemporanea*, Domenico Berti pubblicò, con il consenso di Ainaro di Cavour, parte delle lettere di Camillo Cavour a Urbano Rattazzi. La pubblicazione di quelle lettere e specialmente quella del 12 aprile 1856, che rivelava i giudizi che Lord Clarendon aveva espresso a Cavour, favorevoli a un'eventuale guerra contro l'Austria, provocò un chiarimento del Clarendon nella seduta del 17 febbraio 1862 della Camera dei Lords, cui replicarono il Berti nella Camera dei deputati l'8 luglio 1862, e Ainaro di Cavour con una lettera del 29 ottobre 1862 al *Journal des Débats*. Interessante il commento che il primo biografo di Cavour, William De La Rive, scrisse in quello stesso anno sull'opportunità della pubblicazione di lettere confidenziali: a suo giudizio, la pubblicazione di lettere intime, scritte di getto, con informazioni destinate a rimanere segrete era, in genere, intempestiva e prematura (W. DE LA RIVE, *Il conte di Cavour*, cit., p. 272 e p. 276).

<sup>4</sup> Il vocabolo *authenticité* è scritto al di sopra di *originalité*.

<sup>5</sup> Piemontese: « compulsare ».

<sup>6</sup> Il nome Artesani è scritto con chiarezza, ma potrebbe essere Arpesani, noto restauratore, allievo di Giuseppe Molteni, attivo a Milano e poi a Torino, di cui parla anche Massimo (M. D'A., *Epistolario*, II, p. 231, nota 8).

<sup>7</sup> Il famosissimo pittore e incisore inglese William Hogarth (1697-1764).

<sup>8</sup> Cfr. lett. 47, nota 21.

<sup>9</sup> Il marchese Luigi Pallavicino Ceva di Priola, marito di Leonia Giannazzo di Pamparato, era morto il 16 febbraio 1862.

<sup>10</sup> La vedova del conte Francesco Valperga-Mazzé.

<sup>11</sup> Flaminio Della Chiesa d'Isasca (n. 1781), maggiore generale dal 1837, ultimo governatore di Cuneo, morì il 12 febbraio 1862.

607.

Le 19 mars 1862

Cher fils,

Me voici de nouveau en état de causer quelques momens avec toi. Je suis encore passée par une période où je ne pouvais absolument le faire. Maintenant cela va mieux, moyennant bismuth et magnésie qui me délivrent peu à peu des effets du calomélan<sup>1</sup>, dont j'avais essayé un jour et qui m'a fait souffrir plus de 15 jours. Un peu d'eau de Vichy semble aussi me remettre l'estomac, car je ne pouvais plus manger et je n'ai aucun mal pour le moment que de la faiblesse modérée pourtant. Et on m'a laissé sortir ces deux derniers jours qu'il faisait beau et tiède, après presque six mois de réclusion. Aujourd'hui il pleut, il fait froid et je garde mon coin. J'en profite pour t'écrire, car j'ai peu de tems à moi habituellement. D'abord je ne me lève qu'à midi et puis on arrive chez moi à la file et je ne dispose plus de ma personne.

Isabelle m'est revenue, elle se remet bien, mange comme une ogresse et recommence à courir. La *guerra guerreggiata* paraît finie, Dieu merci; ce n'a pas été sans peine, il y a eu des lettres violentes de la part de Salvator sans motif véritable, car sa fille ignorait ce qui se passait autour d'elle, lorsqu'elle était si malade, mais on trouve plus commode de supposer que d'approfondir.

Catherine était venue deux fois me faire une longue diatribe, tout en pleurant considérablement, mais je ne pouvais rien obtenir pour arranger le différend. Enfin elle s'adressa en dernier lieu à ton père, en lui représentant la grande exaspération de son mari. Alors on se réunit en conseil, ton père, Joséphine, l'Amis qui ne s'y prenait pas trop bien, je crois aussi mon frère. Isabelle se montra disposée à toutes les démarches qu'on lui aurait conseillées, son mari regimbait beaucoup, mais finit par céder. Isabelle écrivit une lettre dictée par mon frère, Salvator n'en fut que médiocrement content, il avait quelque raison, mais c'est que mon frère était persuadé qu'il avait tous les torts ou à peu près; sa réponse fut encore un peu verte, mais à la fin il se radoucit assez pour donner rendez-vous le

lendemain chez lui à sa fille, qui y avait pourtant été à sa première sortie avec son enfant, mais sans le rencontrer. Cette fois les choses se passèrent discrètement et on pourrait continuer des relations convenables, sinon cordiales, mais comme c'est justement la cordialité qui fait défaut, on ne sait trop que présager. Ce que tout le monde de ce côté voudrait c'est que Salvator reprit ses promenades au boulevard de Gand; S. A[ndré] ne voit que cela et il a peut-être raison, mais il paraît que pour le moment son beau-père aime mieux attendre ici la fin de la crise, quoi qu'on m'ait assuré qu'il n'en a rien à attendre, mais lui prétend le contraire et je crois que cette attente prolongée contribue à le mettre dans une crispation nerveuse. Joséphine a été parfaite de dévouement, d'activité et de courage, aussi aujourd'hui, jour de S. Joseph, lui avons nous envoyé toutes sortes de bouquets au détriment de nos finances.

Ferrero m'a remis la lettre anglaise que nous avons déchiffrée avec Beo, je suis d'avis de ne rien dire à moins que je ne fusse interpellée, au quel cas je dirais encore le moins possible.

Ton père me dit de te dire qu'il a su par Joséphine la démarche que tu avais faite auprès du ministère. Je regrette que nous ne puissions pas causer de nos conditions peu satisfaisantes, en écrire ce serait trop long. La machine ministérielle me semble des plus détraquées<sup>2</sup>, aussi y-a-t-il peu d'empressement d'en faire partie, peu ou point de faveur dans le public, tout le monde attend autre chose, moins le parti qui ne me paraît pas nombreux, ni même confiant dans ses propres forces. Les mieux disposés disent qu'ils faut attendre et voir les actes avant de juger, mais ce sont justement les actes que je n'ai pas envie de voir, car si on nous fait des *stope*<sup>3</sup>, il faudra les boire tout en maugréant: enfin que la Providence nous soit en aide, nous avons bien besoin qu'elle vienne à notre aide et nous fasse comme d'autres fois franchir les périls et les difficultés de la position bien critique où nous nous trouvons.

Adieu, cher fils, je t'embrasse aussi serré que mes forces me le permettent. Que je n'oublie pas la commission du baby, elle m'a dit hier de t'écrire que tu étais bien gentil de lui avoir envoyé un si joli chapeau qui lui va si bien. Ce baby se développe beaucoup intellectuellement, c'est une spirituelle et délicieuse enfant, que le bon Dieu la préserve.

<sup>1</sup> Cfr. lett. 605, nota 2.

<sup>2</sup> Il nuovo ministero formato da Rattazzi il 3 marzo 1862 era composto da cinque ministri piemontesi (Rattazzi, Sella, generale Petitti, Persano, Depretis), un bolognese (Pepoli), un toscano (Poggi), un napoletano (Mancini), un siciliano (Cordova). Il 17 marzo la Camera diede la fiducia a Rattazzi con 210 voti favorevoli, 80 contrari, 3 astenuti.

<sup>3</sup> Piemontese: « spropositi ».

608.

Le 24 mars 1862

Me voici encore, mon cher fils, parce que l'on m'a donné une commission pour toi, qui me semble assez ennuyeuse, mais on ne peut guère refuser quoique je n'aie pas garanti la réussite des investigations que l'on désire.

Une madame est venue chez moi me priant de t'écrire pour avoir des informations sur la moralité d'un tel *Cesare Merighi*, bolonais, qui après avoir fait avec nous les campagnes de 48 et 49 et y avoir reçu à la main une blessure assez apparente, ne put plus à la paix rentrer dans son pays et se réfugia en Angleterre, où il s'employa dans une maison de commerce. Maintenant il est ici et on désirerait savoir s'il a laissé une bonne réputation à Londres, s'il n'a point quitté par quelque raison compromettante. Mais on ne sait pas me dire le nom de la maison où il travaillait, et même elle doit avoir cessé de fonctionner, je ne sais par quel motif: on croit que c'était une maison d'expédition. Il me semble fort peu aisé d'éclaircir cette affaire avec si peu de données et je l'ai dit; enfin tu verras si par hasard tu peux savoir quelque chose. On reviendra dans 15 jours pour savoir la réponse. Il paraît qu'il s'agit d'un mariage, car on m'a recommandé le secret, mais ni à Londres, ni même à Turin on se soucie des affaires de Mr Merighi.

Mme de Cigala m'a fait dire qu'elle partirait à la fin de ce mois pour Londres. je tâcherai de lui donner une lettre. Cette dame marie assez brillamment sa fille<sup>1</sup> avec le comte De la Ville, bon parti, mais je crains pas très fort administrateur, heureusement il a encore sa mère qui est riche.

Les affaires S. A[ndré]-Villamarina vont clopin-clopan: j'ai vu hier Salvator, nous avons parlé du baptême, nous tâcherons de choisir une bonne journée pour que la petite ne souffre pas. On parle de partir dès qu'il y aura une vacance du Parlement. Je crois que tout ce qui s'est passé ici, n'a pas contribué à raccommoder S.

avec ce séjour. Quant aux Ciccio, le ménage est assez calme pour le moment. S. André prétend que ce sont les EE. qui travaillent à les mettre mal, mais je ne le crois pas, car elles ont intérêt au contraire à ce que la dame pourvoie aux frais. C'est celle-ci qui me paraît un peu excentrique et se fait des idées saugrenues, quoique bonne diablesse au fond, mais le tact manque.

J'ai dit au médecin tes observations sur le calomelan<sup>2</sup>, mais il dit qu'il ne m'en donne plus d'aucune façon, que c'est une substance qui se dissout fort difficilement et que dans les autopsies on le trouve parfois dans son intégrité, collé à la partie spongieuse des os. Il croit que tu prens trop de remèdes et que c'est ce qui t'affaiblit et te fatigue, vu que ne sont pas des remèdes innocens, mais des substances qui agissent et souvent de façon différente à celle qu'on en attend. Pour moi, je ne prends plus rien qu'un peu d'eau de Vichy, qui me fait du bien parce qu'elle m'aide à manger et à digérer. Depuis que je puis me nourrir un peu plus, je me trouve moins faible, et moins souffrances nerveuses ou autres. Dans ce moment, je n'ai point de mal et pourrais croire que je marche vers une guérison relative, mais j'y ai été attrapée trop de fois pour y compter, vivons au jour le jour.

La saison est belle, après quelques jours pluvieux, la neige ayant couvert les hautes Alpes, le soleil nous est revenu. Je ne fais plus de feu dans mon salon, car j'y ai sans feu 12 degrés et demi Réaumur, ce qui suffit.

J'achète du vin, ayant eu une bonne occasion d'avoir du vin d'Espagne bien sûr; c'est le prince Pio qui nous donne de son cru, Malaga et Xérès; tous frais faits, il nous revient 2 francs la bouteille. Le vin d'Asti est bien plus cher. J'ai aussi pris un peu de vin d'Alicante, celui-là n'est plus du cru du prince Pio, mais c'est lui, qui a eu la bonté de nous le procurer, excellent vin qui a 22 ans; il est un peu plus cher, 6 francs la bouteille, mais cela ne se trouve pas à acheter, même à Madrid et c'est une ressource en cas de maladie.

J'ai reçu ta lettre dernièrement, toujours avec un nouveau plaisir. Ton tableau est en route, l'Amis dit que c'est une horreur. Il se porte bien, l'Amis, et a repris tous ses erremens. J'ai vu sur les *Débats* l'article sur tes tapisseries et l'ai fait lire à S. André, qui n'y voyait que *rat* et *camole*<sup>3</sup>. Je suis encore un peu de son avis et nous en avons déjà à foison. Voilà l'Amis, je te laisse, nous t'embrassons, ton père et moi, bien tendrement.

<sup>1</sup> Irene Martini di Cigala, figlia del conte Enrico e di Anna Bacon, il 4 settembre 1862 sposò il conte Carlo Della Villa di Villastellone.

<sup>2</sup> Cfr. lett. 605, nota 2.

<sup>3</sup> Piemontese: « topi e tarli ».

609.

Le 26 mars 1862

Cher fils,

Je viens essayer si je puis préparer une lettre pour le départ de la cousine Cigala; j'espère qu'elle viendra me voir auparavant, car j'ai quelques informations à lui demander.

La question Ciccio est entrée dans un autre phase, c'est à dire que L.L. E.E. ont quitté le logis et ont trouvé un appartement meublé cédé par l'amirail Boyl, dit l'oncle *Giachinedo*, rue Lagrange, où Paola va aussi s'établir. Il paraît qu'il y a eu de nouvelles picoteries entre ces dames et l'on a pris bravement son parti ostensiblement; on dit que l'anglaise souffre du climat et veut voyager, que pour ne pas la gêner on a vidé les lieux.

Cette prétendue Mélanie me fait l'effet d'un enfant terrible qui dit souvent ce qu'il ne faut pas dire, et elle se brouille avec les uns et les autres, faute de comprendre les choses. Isabelle me dit de ne pas en croire Paola là-dessus, que c'est Catherine qui sème les *dissapori*, mais j'avoue que le peu qu'en dit Paola a l'air plus vrai et s'adapte mieux au caractère de la tante. La cousine Cigala, qui doit être tombée en disgrâce de l'anglaise, pourrait me mettre sur la bonne voie.

Salvator dit qu'il attend la première vacance du Parlement pour s'en aller. Ce qu'il y a de curieux c'est que chez lui on assure positivement que le portefeuille lui a été offert et qu'il a refusé, tandis que Ratazzi proteste qu'il n'y a jamais pensé et que personne ne se propose. Il se pourrait encore que ce qu'on appelle offert l'eût été par quelque officieux qui n'en aurait eu aucune mission. Ce que je crois c'est que tout le monde sera plus tranquille quand on aura mis les Alpes entre eux.

Je ne sais trop que te dire, mon cher fils, de notre condition politique<sup>1</sup> que tu ne puisses induire de toi-même en lisant les journaux, qui disent à peu près tout. Il est sûr que nous ne sommes ni contents ni tranquilles sur notre position actuelle. C'est un vérita-

ble gâchis, où l'on se sent enfoncer. Les gens sensés sont tristes et inquiets, c'est la majorité ici. Les mauvaises têtes, qui ont le dessus en ce moment, ne songent qu'à des extravagances et impromptitudes, les réactionnaires espèrent que nos sottises nous perdront. Tout cela fermente, et constitue un grand malaise, qui semble ne pas pouvoir durer et demander une solution. Le ministère Riccasoli est tombé<sup>2</sup> par une intrigue de cour, le Roi ne voulait plus de Riccasoli. Il est vrai que la majorité de la Chambre était fort tiède et le soutenait faiblement, mais elle ne voulait pas sa chute et en a été désappointée. Riccasoli ne savait pas la diriger, il se contentait de la suivre, on l'avait pris sur sa réputation d'énergie, il s'est montré plus raide que ferme. Incapable d'aucune prévenance, négligeant la politesse, il n'avait gagné aucune sympathie autour de lui. Cavour avait habitué à une tout'autre tactique et c'était une comparaison qui se faisait continuellement.

Au dernier moment, il fit des concessions au parti extrême, bien maladroites, dont les successeurs se prévalent aujourd'hui au détriment de l'ordre et de la bonne cause. Au dernier jour ce Ministre se présenta pour parler au Roi, le Roi fit dire qu'il ne pouvait le recevoir et puis on en vit sortir Cordova<sup>3</sup> qui était depuis deux heures avec S. M. C'est un bien vilain rôle qu'a joué là ce Cordova, aussi est-il complètement méprisé. Ratazzi, pris au dépourvu, car il voulait laisser vivre le vieux ministère jusqu'à ce qu'il eût obtenu le vote pour les impôts qu'il craignait ne pas obtenir facilement lui-même, dut mettre ensemble le peu de gens disposé à s'arranger de quoique ce soit avec le seul but de pêcher en eau trouble, et il en est résulté cette belle combinaison que nous voyons avec honte, où il semble que l'on aie jeté huit noms pris au hasard dans une urne et que l'on en ait tiré les Ministres par numéro, tellement ils sont hors de leurs places et spécialités.

Je ne vois pas que Ratazzi aie la main plus heureuse que Riccasoli pour compléter son Ministère et il tient deux portefeuilles<sup>4</sup>, ce que l'on reprochait si peu civilement à son prédécesseur. Les gens, qui se sentent, ne veulent ni s'associer à ce *mescuglio*, ni prendre la solidarité de leurs actes, et qui sait quell'espèce de *sguattero* nous finirons par avoir pour traiter les affaires du Royaume avec les Gouvernemens étrangers. Nous sommes honteux de tout ce que nous prêtons à dire à nos amis et à nos ennemis. Les comités de *Provedimento* sont encore une belle invention pour nous mettre en bonne odeur auprès des Gouvernemens étrangers. On pouvait bien laisser Garibaldi tranquille dans son île<sup>5</sup>, dès qu'il en sort on sait

qu'il y a une sottise au moins de faite, non par malice, mais parce qu'il est incapable de jugement et qu'il se laisse influencer par son entourage. Il n'est absolument bon que pour un coup de main à la guerre, pour tout le reste c'est un enfant. Il a pourtant encore du prestige dans les provinces, et les ovations qu'il reçoit encore actuellement, sont prodigieuses, ce qui l'enfle et lui donne en lui-même une confiance peu fondée. Je vois qu'à Milan, même ce bon Manzoni s'est laissé aller à des discours qu'ont fait dire qu'il commençait à radoter. Je crois que c'est la faute du Roi, qui n'a pas su ni voulu prendre la position que les événemens lui avaient faite.

Il ne veut pas absolument se donner la moindre peine, se gêner en rien et il s'est discrédité partout où il s'est montré. En Toscane on ne se gêne pas pour dire qu'ils ne tiennent nullement à la dynastie, qu'ils veulent bien de l'union et de l'indépendance de l'Italie, mais que ce soit avec V[ictor] E[mmanuel] ou Garibaldi cela leur est bien égal, et je crois que c'est ce que l'on dit partout où le Roi s'est fait connaître. En Piémont, la maison de Savoie jouit encore de quelque *compatimento*, mais cela va aussi en diminuant et les meilleures volontés se découragent. Cette façon de défaire et refaire les Ministères, usée dernièrement, a fait beaucoup de tort et a prouvé que l'on n'entendait aucunement le Gouvernement constitutionnel.

Il est vrai que le Parlement aurait pu faire quelque représentation et n'en a pas faite, mais il a été pris au dépourvu, médiocrement d'accord, et la crainte de la dissolution de la Chambre, qui pouvait nous donner des élections garibaldiennes, retient ceux qui auraient été disposés à s'interposer, car même dans nos villes de provinces piémontaises, en ce moment, le nom de Garibaldi exerce une certaine influence.

On remanie continuellement l'armée, tous les Ministres qui se succèdent recommencent de nouvelles expériences, ce qui dégoûte et démoralise les troupes. Les garibaldiens ne se soucient aucunement d'être incorporés dans les régimens, comme on l'a décidé, les régimens sont très mécontents d'avoir à les admettre, car dans le nombre il y en a beaucoup qui n'ont fait autre chose que de mettre une chemise rouge et du reste un tas de *guesaille*, dont les antécédens sont peu satisfaisans. Quant aux troupes régulières, on n'est pas trop mécontents des napolitains, en masse ils se conduisent assez bien, ce sont les toscans qui valent le moins: on ne peut pas les réduire et ils ont toujours été ainsi, même du tems de Napoléon I on n'en pouvait tirer aucun parti.

Tout ce bavardage ci-dessus, ne me paraît guère intéressant ce n'est qu'un résumé de ce qui se dit dans les salons ou se passe dans la rue, et si la cousine Cigala tarde à partir les conditions peuvent se modifier et ma lettre ne serait plus que de la moutarde après dîner, mais je ne puis envoyer que ce que donne mon sac.

L'Amis s'était enfoncé dans le noir durant quelques jours, maintenant il reprend sa pétulance; je ne sais à propos de quoi, car je ne vois pas que la condition se soit améliorée, il s'y est habitué apparemment, peut-être que si nous étions rassurés il trouverait que nous devons craindre.

Maxime était allé planter de la *barba rossa* à Cannero; je croyais qu'il profiterait de ce prétexte pour n'avoir pas à se mêler de ce qui se passait ici, mais il est bravement revenu, et sans avoir l'air content de ce qui est, il me semble se livrer moins à sa mauvaise humeur. Il avait tant dit qu'il ne resterait pas avec Ratazzi que maintenant il est un peu embarrassé de son rôle. Depuis longtemps il ne va plus au Sénat. Je trouve qu'on ne se réserve pas assez l'avenir. Quelle nécessité de dire d'avance, je ferai ou ne ferai pas telle chose, et puis, le cas échéant, on fait tout le contraire de ce que l'on avait annoncé au détriment de son caractère.

Rina a été malade et est guérie<sup>6</sup>. Un oncle de son mari était mourant et s'appêtait à lui laisser *una pingue eredità*<sup>7</sup>.

S.S. E.E. Villamarine, se trouvant à l'étroit dans leur logement, s'en vont demain habiter la petite villa Rignon de la *Crocetta*. Les rapports sont toujours froids avec les S. André, ce qui me fait de la peine. Emmanuel ne peut pas trouver de logement à Berne et les hôtels sont d'un prix fou, 70 francs pour semaine et par personne, 50 pour les domestiques, le pur logement.

Je voudrais que Paola pût rejoindre son mari, sa position ici n'est pas agréable avec les autres.

Nous allons perdre le marquis Sommariva<sup>8</sup> brûlé de boisson. Robilant<sup>9</sup> a peiné à reprendre, l'homéopathie aidant. Monseigneur Franzoni vient de mourir à Lyon<sup>10</sup>. Hier au soir, comme on sonnait le glas pour lui à l'Annonciade, la cloche est tombée et a percé trois voûtes voilées, du moins ce que l'on m'a dit. Je ne sais comment on interprétera ce présage. Le jésuite Bresciani<sup>11</sup> est mort, il n'y aura plus de romans dans la *Civiltà*, le mal n'est pas grand.

Un journal a dit que Prosper était chargé de la rédaction du

*memorandum*, cela m'étonnerait, il se refusait à traiter la politique. Le fameux Padre Giacomo<sup>12</sup> de Camille était bien près de mourir, nous perdons une quantité de petites célébrités de tous genres.

Je ne sais rien des projets de Joséphine, on n'en parle pas ici, mais dans cette maison les événemens éclatent comme des bombes de carton. Nous t'enverrons toujours le prince Humbert. Je ne sais comment on le jugera, il est tenu à fait en enfant.

On reparle de Jacques Durando pour les affaires étrangères<sup>13</sup>, je suis comme la portière de Mr Alexandre et ne comprends pas certains gens dans certaines places.

Voilà Corti qui se charge de ma lettre, je t'embrasse.

Parzialmente edita in A. COLOMBO, II, pp. 304-307.

<sup>1</sup> Cfr. lett. 607, nota 2.

<sup>2</sup> Sin dal dicembre 1861, la posizione del Ricasoli era diventata sempre più difficile e i suoi rapporti con il re sempre più tesi. Inoltre, contro di lui si era sviluppata una vera e propria congiura di palazzo, organizzata dai rattazziani e dagli aiutanti di campo del sovrano. Ricasoli presentò le dimissioni il 1° marzo; il re le accolse e lo stesso giorno incaricò Rattazzi di formare il nuovo governo.

<sup>3</sup> Filippo Cordova (1811-1868), ministro di Agricoltura e Commercio del gabinetto Ricasoli, fu riconfermato ministro, ma di Grazia e Giustizia nel gabinetto Rattazzi.

<sup>4</sup> Rattazzi, oltre alla presidenza, teneva i portafogli dell'Interno e interinalmente quello degli Esteri.

<sup>5</sup> Garibaldi aveva iniziato un viaggio in Lombardia, e suscitato con la sua presenza entusiasmo e manifestazioni popolari per la liberazione di Roma e Venezia.

<sup>6</sup> Nella lettera al genero Matteo Ricci del 21 marzo, Massimo aveva sdrammatizzato il malessere della figlia attribuendolo all'«indebolimento dei nervi» (*Lettere inedite di Massimo d'Azeglio a suo genero Matteo Ricci*, a cura di Camillo Tommasi, Milano, 1878, p. 78).

<sup>7</sup> Il 5 aprile 1862, a proposito della morte di Amico Ricci, zio paterno di Matteo, Massimo scrisse al genero: «Capisco, con tutto ciò la vostra afflizione: come non piangere un parente ed un amico così buono e affettuoso? Del suo affetto v'ha dato un'ultima prova nel suo testamento; e potete credere se anch'io me ne senta commosso, e ne provi gratitudine alla sua memoria. Quest'avere, tutto vostro, vi dà un'indipendenza, larga e comoda. Tenetevela da conto, ché l'indipendenza è il primo dei tesori» (*Lettere inedite di Massimo d'Azeglio a suo genero Matteo Ricci*, cit., p. 82).

<sup>8</sup> Il marchese Claudio Seyssel d'Aix e Sommariva (n. 1799), primo scudiero del principe di Carignano e suo gentiluomo di camera, morì il 28 marzo 1862.

<sup>9</sup> Maurizio Nicolis di Robilant (n. 1798) morì il 13 aprile 1862, all'età di 64 anni.

<sup>10</sup> Monsignor Luigi Franzoni, arcivescovo di Torino dal 1840, morì a Lione il 26 marzo 1862, all'età di 73 anni. Era esule dalla sua città dal 25 settembre 1850.

<sup>11</sup> Il gesuita Antonio Bresciani (1798-1862), notissimo e fecondo scrittore di romanzi antiliberali, uscì per lo più nella rivista *Civiltà Cattolica*, come ad esempio *L'ebreo di Verona*, sui fatti del 1848; *La repubblica romana*, fosco quadro della repubblica del 1849; *Ulderico, ossia lo zuavo pontificio*, romanzo storico ambientato fra le Marche e l'Umbria nell'autunno 1860; *Lorenzo il coscritto*, ambientato nel periodo napoleonico.

<sup>12</sup> Cfr. lett. 600, nota 8.

<sup>13</sup> Infatti, quando il 7 aprile 1862, Rattazzi rimpastò il suo ministero, Giacomo Durando ebbe il portafoglio degli Esteri.

610.

Le 30 mars 1862

Cher fils,

Avant-hier j'avais fini ma lettre et je déplorais qu'elle allait devenir rance, Mme Cigala n'étant pas encore prête à partir. Sur ce, Beo me demande si Corti, qui devait partir le soir, ne m'avait pas fait prévenir; je dis que non, que ces messieurs étaient si peu polis qu'ils ne me donnaient pas signe de vie. J'avais à peine prononcé cette censure que l'on m'annonçait Corti demandant mes commissions. Beo me reprocha mon jugement trop précipité, mais je ne demandais pas mieux que de m'en dédire et de protester que Corti était un charmant garçon, et voilà comme je lui donnai vite ma lettre telle qu'elle se trouvait.

Maintenant je prépare celle-ci pour la cousine, qui partira je pense dans la semaine. Au fait Corti te dira bien mieux que moi tout ce que tu peux désirer de savoir. Je n'ai à ma disposition que le *Muis* politique, plutôt des opinions populaires que des notices officielles, mais c'est ce qu'on ne t'écrit pas trop d'ailleurs et n'est pas tout à fait à négliger.

D'après un crayon d'Isabelle d'hier au soir, il paraît que son père est nommé Préfet à Milan<sup>1</sup>; c'est une bonne place qu'il aurait mieux fait d'accepter la première fois<sup>2</sup>, car les milanais avaient été un peu choqué de son refus et puis ils regrettent le Pasolini<sup>3</sup>, qui y réussissait fort bien, mais puisque S[alvator] voulait une place, celle-là est des meilleures qu'on peut lui offrir.

On dit que le Pasolini viendra Préfet à Turin, on en est content et consolera des regrets donnés aux d'Adda<sup>4</sup>. Je t'avais dit que le

prince Humbert devait aller à Londres; maintenant on parle de l'envoyer à Naples<sup>5</sup> avec Garibaldi, cela nous paraît une idée saugrenue de mettre le prince sous la protection de Garibaldi, et il jouera un rôle très secondaire, vu surtout la recrudescence d'enthousiasme que le héros soulève partout.

Max prétend que le royaume de Naples finira par nous échapper, je ne sais si cette opinion est fondée. Nous aurions pu attendre encore quelque tems cette annexion qui nous coûte tant d'argent et de labeurs, mais une fois accomplie il serait triste de perdre nos frais, et peut-être que d'autres pourraient être tentés de suivre cet exemple. Voilà pourquoi je ne suis point empressée d'aller à Rome, persuadée que nous n'y aurions pas été 15 jours qu'on s'y plaindrait plus que jamais. Outre les autres difficultés d'un autre ordre, qui pourraient surgir et nous donner de graves embarras. Il y a des gens qui ne s'en préoccupent pas, mais il y en a aussi pour qui c'est la préoccupation principale et il s'en suivrait des divisions déplorables.

Ma santé est toujours assez bonne; je ne suis plus sortie depuis quatre jours, parce que le tems était à la pluie. Je fais quelques tours de salon, sans être trop essouffée, et tout à l'heure je reprendrai ma petite promenade en voiture pour profiter d'une journée couverte, mais sans pluie.

Je croyais voir arriver chez moi Isabelle, mais ton père l'a vue sortant de la messe, elle allait gravement entendre le père Passaglia à l'université; affaire de curiosité et de mode, mais autant celle-là qu'une autre, il serait bon de mettre un peu de lest dans ces têtes un peu légères. Je tiens que le sermon de son curé lui serait plus profitable, mais comme elle n'y va pas, la conférence du révérend Père est toujours mieux que rien; ce que je dis aussi pour une grande partie de ceux qui vont l'entendre.

Je ne sais donc ce qu'Isabelle pense de la destination de son père. Il y aura toujours le Tessin entre eux pour empêcher les hostilités, si ce fleuve a suffi pendant si longtems pour retenir les autrichiens et piémontais, qui avaient pourtant bonne envie de se tomber dessus, j'espère qu'il ne sera pas moins efficace aujourd'hui.

Sommariva<sup>6</sup> est mort, c'est une triste fin qu'il s'est attiré là.

Du 4 avril

Notre ministère s'est donc modifié. On voudrait encore pousser dehors Depretis et Persan<sup>7</sup>, ce dernier proteste qu'il ne veut pas

s'en aller. 'Il va pourtant être rudement attaqué. Depretis a une queue qui gêne le Ministère. On dit Durando fort endormi, ce n'est pas ce qu'il nous faudrait, et puis il est mal en santé. Il y a des gens qui le tiennent pour habile, l'Amis entr'autre. Nous verrons.

Parzialmente edita in A. COLOMBO, II, pp. 307-308.

<sup>1</sup> A proposito della carica di Salvatore, il 5 aprile 1862, Prospero Tapparelli da Roma scrisse a Roberto: « Non so se debba congratularmi teco per la promozione di Villamarina. Dal canto mio se avessi da compiere la legge di carità volere agli altri ciò che per noi medesimi, non dovrei entrare in congratulazioni, specialmente pei tempi che corrono, nei quali il governare è un tale misto di fastidi, di pericoli, di crucci che non vi è tortura peggiore. Ad ogni modo " de gustibus non est disputandum " e se Salvatore è contento, partecipo ben volentieri a questa sua contentezza » (*Lettere inedite di Padre Tapparelli d'Azeglio*, Appendice IV, in A. COLOMBO, I, p. 483).

<sup>2</sup> Cfr. lett. 557, nota 1.

<sup>3</sup> Il conte ravennate Giuseppe Pasolini (1815-1876) era stato membro della Consulta di Stato istituita da Pio IX nel 1847 e ministro del Commercio nel primo governo costituzionale dello Stato pontificio. Conosciuto Cavour, ne sostenne la politica; nel 1860 entrò nel Senato, di cui fu anche vice-presidente (cfr. lett. 568, nota 4). Fu governatore di Milano dal 29 settembre 1860 al 25 marzo 1862. Dopo essere stato ministro degli Esteri (1862-63), fu prefetto di Torino e nel 1866, commissario regio a Venezia.

<sup>4</sup> Carlo D'Adda, dopo aver ricoperto la carica di governatore di Torino (cfr. lett. 557, nota 3), ritornò a Milano, fu nominato senatore ed eletto presidente degli istituti ospedalieri e della Congregazione di carità.

<sup>5</sup> Nel marzo 1862 il principe ereditario Umberto, in viaggio a Napoli, visitò il collegio militare della Nunziatella.

<sup>6</sup> Cfr. lett. 609, nota 8.

<sup>7</sup> Il 3 marzo 1862 Agostino Depretis assunse il portafoglio dei Lavori Pubblici nel ministero Rattazzi, con soddisfazione dei democratici e di Garibaldi; Carlo Pellion di Persano ebbe il portafoglio della Marina.

611.

Le 8 avril 1862

Cher fils,

Je trouve la cousine Cigala fort ennuyeuse, elle devrait être partie depuis longtemps et ne donne aucun signe de départ. J'ai là un gros paquet qui attend et toutes mes notions et mes discours deviennent rances et ne méritent plus la peine d'être lus. On me dit bien que d'Aglié doit partir le 15 pour Londres, mais voilà encore huit jours d'attente, si toutefois il partira. En attendant, hier matin

1884

j'ai reçu ta lettre, ce qui est toujours une bonne chose. Vous aviez la pluie comme nous, je ne sais si actuellement vous avez chaud comme nous, qui nous en plaignons et pensons que cela ne peut durer ainsi.

Dans ma grosse épître<sup>1</sup>, je te relatais comme quoi les hostilités avaient repris avec plus d'intensité que jamais entre les parties belligérantes; je t'y renvoie pour l'origine et les détails, tout cela est vraiment déplorable et me contriste d'autant plus que les E.E., voulant se justifier et mettre le monde de leur côté, jasant à tort et à travers et que la réputation de Beo en reste fort compromise. Je trouve ce procédé odieux, et souvent je me lance dans une colère intime que je n'externe pas, et qui ne me fait aucun bien, ni aux autres non plus, mais qui est involontaire. Par prudence nous ne parlons pas et les autres en profitent.

Je ne peux pas dire que les enfans ne prêtent pas le flanc aux traits qu'on leur décoche: par exemple, aujourd'hui ils sont partis pour Milan, pour voir le fameux ballet *Flic et Floc*<sup>2</sup>, d'où ils doivent revenir demain. Je n'ai pas pu leur cacher ma désapprobation et mon étonnement qu'on eût envie de se divertir quand il y avait des discussions [*sic*] aussi graves en famille, et que cette légèreté serait remarquée et ne mettrait pas l'opinion de leur côté; mais Beo se crispe, et son mari raisonne comme un cuistre et l'entretient dans ces mauvaises dispositions. Son thème c'est que S[alvator] n'aime point du tout sa fille, que sa fille ne peut donc l'aimer, ergo que tous les procédés doivent donc être indifférens. Sur cela il allègue des exemples de tous ceux qui se conduisent mal, comme si ceux que l'on censure devaient justement nous servir de règle.

Je le plains, lui, car il me semble qu'il doit se dire: dans quel diable de guépier me suis-je fourré où l'on ne me laisse pas un moment tranquille; mais aussi il est incapable d'une bonne résolution et est si imprudent dans ses paroles que je crains toujours de voir naître quelque scandale. Je voudrais bien qu'on s'en allât loin les uns des autres.

Comme tu prévoyais, Emmanuel va venir rejoindre sa famille, je t'explique cela tout au long dans ma grande lettre.

Nous avons donc rafistolé notre Ministère<sup>3</sup> pour le faire vivre, on voudrait encore le voir faire quelque progrès dans le même sens, si seulement on voulait bien se persuader que les gens notoirement immoraux ne doivent pas être mis à la tête des affaires, ce serait un bon point de gagné. On ne fait aussi que trimballer les préfets

d'une province à l'autre, jamais il n'y aura rien de fait avec ce système. On dit que le Roi partira le 25 pour Naples<sup>4</sup>, la Chambre sera alors prorogée. Il paraît que l'on a renoncé à faire voyager le Prince, à cause des difficultés qu'on pourrait rencontrer dans le corps diplomatique.

Il me semble que l'ami Panizzi ne demande que plaies et bosses pour en rire. Il n'est plus tombé de cloche ici pour l'égayer, il est vrai que dans la même occasion une poutrelle était tombée du clocher de S. Massimo, mais ce n'est pas réjouissant comme le patatas de la cloche enfonçant trois voûtes, heureusement sans blesser personne.

Je lis les lettres diplomatiques du comte De Maistre<sup>5</sup> avec beaucoup d'intérêt. Il a toujours bien d'esprit et des idées originales, quoique pas toujours exactes. Je crois même que s'il vivait il ne soutiendrait plus toutes ses opinions, l'ayant entendu moi-même dire: malheur à qui n'a jamais réformé ses idées. Quand on le lit, il faut se rapporter au tems et au lieu où il écrivait: c'est une différence de trois siècles pour les opinions en général. Je puis malheureusement en faire la comparaison.

Ce que tu me dis de la forteresse chez toi, serait bon, mais elle me semble un peu factice; pour peu que tu reçoives du monde, tu te trouveras engagé sans même y penser à arranger toutes choses pour que ceux qui y viennent n'y trouvent pas désagrément.

C'est partout la même chose. Ma santé ne va pas mal, le moral secoue un peu les nerfs, mais je dors, ce qui me remet en équilibre. Grâce à l'eau de Vichy, je mange suffisamment et je sors un peu en voiture toutefois que le tems me le permet.

Adieu, cher fils, nous t'embrassons.

14 avril

Je m'en vais, je crois, donner ce *fratras* à D'Aglié qui semble vouloir se mettre en route. La cousine devrait partir d'aujourd'hui, je verrai si elle veut se charger d'un paquet de Promis, des livres, je crois D'Aglié ne veut pas.

Les Ciccio parlent aussi d'un prochain voyage en Angleterre. Ils se sont raccomodés avec les EE et ensuite avec les S. Andrés. Voilà la bonne entente rétablie, c'est toujours mieux. Maintenant Ciccio voulait raccomoder Salvator avec sa fille, ce serait juste, puisque c'est lui qui a causé la dernière brouille. Il est venu m'en parler, et n'en

parle pas mal, mais chez lui c'est la réalisation de ses systèmes qui laisse toujours à désirer. Pourtant comme nous n'avons pas d'autre moyen à employer, on peut en essayer. Il a l'air d'être bien avec sa moitié, depuis qu'ils sont seuls. Pourvu que cela dure.

J'ai un peu sermonné les S. A. sur une course qu'ils ont faite à Milan avec Joséphine, la Negretto et des députés toscans pour aller voir un fameux ballet, de *Flic et Flok*, qui ne leur a pris guère plus de 24 heures. La chose, en elle-même, était indifférente, mais dans la situation d'Isabelle, elle prouvait une tête légère et donnait lieu à des commentaires peu favorables à son cœur. Isabelle se crispe un peu dans ces occasions, mais n'ose pas trop regimber, car elle a besoin de se bien tenir avec nous. Son mari dit de mauvaises raisons qu'il est facile de détruire. J'y mets de mon côté tous les ménagemens possibles, et la bonne harmonie continue à régner parmi nous; ce qu'il y a de fâcheux c'est que la société s'est emparée de ce thème et en dit de toutes couleurs. La phalange Rignon, qui marche toujours compacte, voulant se disculper bavarde sans désespérer. Le comte De Maistre avait ajouté un précepte au décalogue: *non tripotaberis*, on aurait bien besoin d'en faire son profit.

Toutes ces tracasseries ont porté leur fruit sur ma personne, et je suis moins bien qu'il y a 15 jours. J'espère m'en remettre petit à petit. Nous avons déjà eu bien chaud, aujourd'hui il pleut et il fait froid tout à fait. Le comte Robilant<sup>6</sup> est mort, l'homéopathie lui a rendu son service, avec une fièvre typhoïde compliquée, a-t-il été *sciapiné*<sup>7</sup>, le pauvre homme. Les Arconati sont de retour de l'Égypte en fort bonne santé. L'oncle César dit qu'il croyait que Peppino revenait d'Égypte pour faire un 18 brumaire, mais je n'en entens pas parler. T'ai-je demandé si Marocchetti avait reçu une lettre du Noce? Il me semble que oui, je ne sais donc si tu m'as répondu. Ce Noce va t'envoyer un dessin d'un sien [*sic*] tableau pour le faire voir à je ne sais qui, nous en parlerons la première fois. Adieu, car je suis éreintée, je tâcherai d'écrire par la cousine, je t'embrasse.

Parzialmente edita in A. COLOMBO, II, pp. 308-309.

<sup>1</sup> Cfr. lett. 609.

<sup>2</sup> *Flik e Flok*, balletto di P. Taglioni, con musica di P. L. Hertel, fu rappresentato per la prima volta a Milano, al teatro della Scala, il 13 febbraio 1862.

<sup>3</sup> Il 7 aprile Rattazzi aveva tentato una svolta politica, rimpastando il suo ministero: si dimisero i ministri Filippo Cordova, Pasquale Stanislao Mancini,

Enrico Poggi ed entrarono Giacomo Durando, Carlo Matteucci e Raffaele Conforti.

<sup>4</sup> Il viaggio di Vittorio Emanuele II nelle province meridionali del regno iniziò il 22 aprile e si concluse il 21 maggio. Ovunque vi furono grandi acclamazioni di benvenuto e il 3 maggio il sovrano scrisse a Napoleone III: « L'ordine che regna in queste province meridionali e le calde testimonianze di affetto che io ricevo da ogni parte, rispondono vittoriosamente alle calunnie dei nostri nemici e convinceranno, spero, l'Europa, che l'idea dell'Unità d'Italia riposa sopra salde basi ed è profondamente scolpita nel cuore di tutti gli italiani » (*Le lettere di Vittorio Emanuele II*, cit., I, pp. 742-743; in italiano, nell'edizione a cura di F. Cognasso).

<sup>5</sup> J. DE MAISTRE, *Mémoires politiques et Correspondances diplomatiques avec explications et commentaires historiques* par ALBERT BLANC, Paris, 1858, pp. 402.

<sup>6</sup> Cfr. lett. 609, nota 9.

<sup>7</sup> Piemontese: « guastato, rovinato ».

## INDICI



## INDICE DEI NOMI DI PERSONA

*(Questo indice non comprende i nomi di Costanza, Emanuele e Roberto d'Azeglio. Quando non è stato possibile identificare il personaggio menzionato, è stata utilizzata testualmente la dizione di Costanza. In questi casi, pertanto, il cognome (o il nome) è seguito dalla indicazione di Mr, Mme, Mlle, Mrs, Miss, oppure dalla qualifica nobiliare o dalla professione presenti nel testo. I componenti di case principesche sono elencati con il proprio nome e non raggruppati nel casato di appartenenza.)*

### A

- Abbé, vedi Magnin.  
Abbot, 1028.  
Abd El Kader, 1562, 1563n.  
Abercromby, famiglia, 1215.  
Abercromby Mary, nata Elliot, 338n, 348, 568, 721, 1113n.  
Abercromby Ralph, lord Dunfermiline, 226, 227n, 338n, 433, 532, 902, 904n, 907, 909, 959, 989, 994, 998, 1075, 1104, 1202, 1205n, 1216n.  
Aberdeen George Hamilton Gordon, 1215n, 1283n, 1434n, 1620n.  
Abramo, 373n.  
Abrate Mario, 1219n, 1224n.  
Achard Amédée, 1694, 1696n.  
Adam A., 450n.  
Adami di Bergolo Giuseppe, 82.  
Adélaïde, 111.  
Adriani Ignazio, 240, 242n.  
Adrien, vedi Adriani Ignazio.  
Agliano, vedi Galleani d'Agliano.  
Aglíe, vedi San Martino d'Aglíe.  
Aimone il Pacifico, 536, 538n.  
Alba (l'), 822n.  
Alba, duca d', 1168, 1169n.  
Alberto di Sassonia Coburgo Gotha, principe consorte di Gran Bretagna, 1177n, 1858, 1861n.  
Albertoli Giacomo, 475n..  
Albini Pietro, 1194, 1196n.  
Albon Raul d', 379, 381n.  
Alboni Mlle, 1208.  
Albrione d', 939, 942n.  
*Album letterario scientifico*, 1435n.  
Alessandra Feodorovna Romanov, zarina di Russia, 646, 647n, 1544n, 1556n, 1572n.  
Alessandra di Sassonia-Altenburgo, 1648n.  
Alessandro di Prussia, 475n.  
Alessandro II, zar di Russia, 1544n, 1556n, 1644n, 1648n.  
Alfieri Benedetto, 429n, 1860.  
Alfieri Catalano, 781, 782n.  
Alfieri Vittorio, 491n, 756, 780, 782n, 1436n.

- Alfieri di Sostegno, famiglia, 11, 12n, 13, 30, 37, 40, 65n, 94, 108, 111n, 124n, 202, 218, 243, 246, 253, 258, 274, 275, 289, 320, 332-334, 337, 344, 374, 417, 424, 441, 489, 491n, 499, 502, 514, 519, 587, 598, 599, 600, 662, 665, 668, 685, 767, 770, 771, 802-804, 821, 855, 864, 868, 943, 949, 958, 971, 973, 986, 989, 990, 996, 1054, 1077, 1148, 1187, 1204, 1227, 1246, 1250, 1275, 1289, 1291, 1292, 1304, 1313n, 1322, 1349, 1353, 1374, 1379, 1390, 1397, 1403, 1407, 1411, 1426, 1428, 1439, 1445, 1450, 1453, 1382, 1486, 1494, 1495, 1501, 1503, 1521, 1531, 1546, 1548, 1550, 1558, 1565, 1568, 1569, 1571, 1575, 1580, 1589, 1599, 1601, 1605, 1611, 1633, 1644, 1700, 1715, 1723n, 1745, 1749, 1751, 1816, 1852, 1857, 1866.
- Alfieri di Sostegno Adele, 1575, 1580, 1584, 1589, 1592, 1622, 1639, 1683, 1811.
- Alfieri di Sostegno Carlo, 35, 36, 40, 50, 64, 65n, 85, 86n, 89, 94n, 97, 103, 108, 110, 154, 158, 163, 170, 175, 180, 223, 224, 324, 328, 349, 388, 395, 400, 407, 417, 425, 426n, 435, 448, 455, 478, 488, 520, 522n, 523, 524, 527, 561, 564, 569, 574, 581, 588, 597, 599, 600n, 603, 605, 607, 622, 626, 628n, 632, 633, 639, 643, 646, 650, 653, 656, 658, 659, 665, 668, 670, 671, 674, 676, 679, 681, 687n, 688, 692, 695, 697n, 698, 702, 703, 705, 707, 711, 713, 714, 719, 722, 724, 725, 727, 730, 731, 734, 736, 740, 741, 746, 747, 751, 753, 755n, 756, 757, 759, 760, 763n, 765, 766, 772, 774, 775, 781, 782n, 795, 804, 813, 845, 847, 860, 868, 876, 886, 887, 925, 943, 946, 952, 968, 969, 970n, 979, 989, 991, 993, 996, 1000, 1003, 1042n, 1045, 1057, 1060, 1062, 1067, 1068, 1070, 1082, 1087, 1096, 1098n, 1099n, 1115, 1117, 1121, 1123n, 1134, 1140, 1141, 1143-1146, 1148, 1150, 1157, 1158, 1159n, 1160, 1162n, 1167, 1172, 1173n, 1176, 1178, 1180n, 1187, 1195, 1196n, 1197n, 1198, 1201n, 1222, 1224, 1227, 1230n, 1246, 1248, 1257, 1266, 1275, 1281, 1286, 1302n, 1310, 1313, 1318, 1322, 1330, 1332, 1333, 1347, 1348n, 1350, 1351, 1353, 1360, 1368, 1400, 1405, 1406n, 1411, 1412n, 1413n, 1416n, 1421, 1422, 1425, 1427, 1429, 1433, 1434, 1439, 1444, 1445, 1450, 1461, 1463, 1474, 1479, 1480n, 1483, 1489, 1490, 1492, 1505, 1509, 1517, 1518, 1524, 1529, 1531, 1536, 1538, 1546, 1555, 1557n, 1560, 1562, 1565, 1568, 1572, 1575, 1578, 1580, 1587, 1589, 1591, 1592, 1594n, 1602, 1624, 1627n, 1631, 1633, 1635, 1637-1640, 1643, 1644, 1647, 1700, 1703, 1715, 1724, 1727, 1730, 1745, 1746, 1749, 1750, 1751n, 1753n, 1754, 1757, 1759, 1763, 1766, 1770, 1774, 1777, 1780, 1785, 1790, 1806, 1811, 1820, 1828, 1857, 1865, 1866.
- Alfieri di Sostegno Carlo Emanuele, 12, 14-16, 20, 21, 24, 30, 34-36, 63, 64n, 65n, 70, 85, 87, 94n, 96, 103, 106, 107, 109, 111, 112, 114n, 117, 119n, 120, 123, 128, 129, 133-135, 137, 138n, 142, 146, 163, 165n, 171, 177, 184, 188, 189, 199, 201, 204, 211, 212, 214, 218, 223, 246, 253, 255, 258, 270, 272n, 278-280, 282, 283, 285, 286, 290, 292, 301n, 304, 306, 308n, 313, 344, 348, 350, 351, 354, 355, 367, 376, 378, 380-382, 385, 388, 400, 404, 420, 422, 424, 430, 434, 437, 441, 446, 448, 454, 466, 467, 471, 488, 492, 501, 506, 511, 513, 515, 519, 525, 527, 530, 531, 533, 536, 540, 544, 547, 550, 552, 555, 559, 560, 562, 565, 567, 569, 572, 573, 574, 575n, 576, 578, 581, 583, 586n, 588, 589n, 592, 594, 599, 608n, 657n.
- Alfieri di Sostegno Carlotta Melania, nata Duchi, 11-13, 64n, 65n, 124n.
- Alfieri di Sostegno Cesare, 492, 495n.
- Alfieri di Sostegno Cesare (*Nocle*), 11, 12, 14, 15, 28, 34, 35, 37, 39, 46, 48, 50, 64, 65n, 75n, 80, 81, 85, 87, 88, 91, 94, 96, 97, 98n, 102, 106, 109, 113, 125, 130, 143, 144, 145n, 146-148, 150, 151, 153, 160, 167, 168, 175, 177, 178, 196, 204, 205, 218, 219, 220, 226, 233, 286n, 292, 306, 307, 309, 312n, 315n, 330, 339, 344, 355, 372, 378, 394, 397, 400, 401n, 424, 441, 442, 445, 458, 461n, 471, 479, 489, 494, 495, 496n,

499, 500n, 513, 519, 520, 522n, 523, 524, 527, 552, 555, 561, 568, 573, 575n, 577n, 585, 586n, 588, 589n, 590, 591, 594, 596n, 597, 601, 607, 616, 621, 626, 632, 634, 650, 651, 654, 656, 663, 664n, 668, 669, 685, 689, 690, 702, 712, 713, 715, 722, 724, 728, 734, 740, 745, 753, 759-761, 765, 769, 779, 780, 787n, 795, 800n, 803, 805n, 817, 821, 823n, 825, 838, 839, 843n, 848, 857, 860, 861n, 876, 883n, 893, 900, 909, 914n, 918n, 931n, 949n, 952, 968, 969, 976, 977n, 979, 984, 993, 998, 1003, 1006, 1009, 1013, 1015, 1020, 1022, 1024, 1031, 1034, 1045, 1049, 1057, 1062, 1064, 1067, 1070, 1077, 1079, 1082, 1085, 1087, 1092, 1095, 1096, 1098-1101, 1105, 1110, 1121, 1130, 1131n, 1137, 1140, 1141, 1144, 1146, 1150-1152, 1159, 1171, 1172, 1183, 1207, 1209, 1211, 1214, 1217-1219, 1229, 1231, 1234, 1252, 1258, 1275, 1281, 1291, 1310, 1311, 1316, 1318, 1330, 1332, 1336, 1341, 1347, 1348, 1351, 1353, 1354, 1360, 1364, 1368, 1379, 1383, 1397, 1406, 1411, 1417n, 1425, 1427, 1433-1436, 1439, 1445n, 1454, 1458, 1465, 1469, 1471, 1474, 1483, 1491n, 1499, 1501, 1514, 1528n, 1529, 1535, 1536, 1543, 1551, 1561, 1592, 1607, 1609n, 1616, 1622, 1631, 1666, 1689, 1728, 1738, 1753n, 1767, 1769, 1770, 1782, 1783, 1785, 1797, 1798, 1806, 1811, 1816, 1828, 1838, 1871, 1887.

Alfieri di Sostegno Ernestina, nata Doria di Cirié (*Tina*), 40, 669, 687n, 697, 762n, 768, 780, 784, 790, 795, 797, 852, 827, 868, 925, 965, 991, 993n, 1031, 1041, 1042n, 1043, 1044, 1045, 1046n, 1047, 1061, 1067, 1099n, 1125, 1127n, 1148, 1415, 1416n.

Alfieri di Sostegno Giuseppina, nata Benso di Cavour, 23, 40, 50, 492, 495n, 1132, 1133n, 1137, 1143, 1145, 1146n, 1151n, 1157, 1158, 1159n, 1162n, 1167n, 1137n, 1176, 1178, 1180n, 1187, 1196n, 1197, 1200, 1202n, 1204, 1209, 1219, 1221, 1222, 1226, 1228n, 1230n, 1231, 1233, 1234, 1243, 1246, 1257, 1261, 1275, 1278, 1293, 1295n, 1281, 1286, 1301, 1302n, 1304, 1322,

1330, 1336, 1342, 1347, 1349, 1351, 1353, 1354, 1360, 1364, 1369, 1371, 1374, 1379, 1383, 1385, 1387, 1391, 1393, 1396, 1397, 1400, 1403, 1415, 1427, 1433, 1436, 1439, 1445, 1447, 1450, 1465, 1468, 1471, 1474, 1479, 1480n, 1481n, 1483, 1484, 1485, 1486, 1487, 1489, 1490, 1492, 1493n, 1494, 1497, 1498, 1499, 1501, 1502, 1505, 1507, 1509, 1510, 1512, 1518, 1519, 1525, 1526n, 1536, 1546, 1548, 1552, 1554, 1555, 1558, 1559, 1560, 1562, 1565, 1568, 1572n, 1573, 1574, 1575, 1580, 1587, 1589, 1592, 1597, 1599, 1608, 1615, 1618, 1621-1623, 1626, 1629-1631, 1635, 1637, 1639, 1640, 1643-1645, 1647, 1650, 1651, 1657, 1673, 1686, 1695, 1701, 1724, 1725, 1732, 1738, 1743, 1749, 1751, 1754, 1757, 1763, 1774, 1777, 1783, 1785, 1790, 1800, 1804, 1807, 1816, 1825, 1826, 1828, 1831, 1832, 1835, 1836, 1839, 1841, 1842n, 1843, 1846, 1863-1866, 1870, 1873, 1874, 1881, 1887.

Alfieri di Sostegno Irene, nata Asinari di San Marzano, 446n.

Alfieri di Sostegno Luigia, nata Asinari di San Marzano, 306, 308n.

Alfieri di Sostegno Luisa (*Patouï*, figlia di Carlo e Giuseppina), 1229, 1230n, 1231, 1246, 1258, 1275, 1285, 1289, 1304, 1313, 1322, 1347, 1348n, 1351, 1353, 1374, 1397, 1439, 1465, 1471, 1501, 1573, 1589, 1594n, 1599, 1616, 1645, 1800.

Alfieri di Sostegno Luisa Irene, nata Costa della Trinità (*Ratin*), 23, 35, 37, 64, 65n, 74, 75, 85, 87-89, 91, 94n, 101n, 102, 118, 145n, 148, 160, 161, 163, 168, 175, 177, 180, 201, 204, 212, 214, 217-220, 223, 237, 241, 250, 258, 268, 279, 280, 285, 286, 291, 292, 295, 304, 307, 313, 315, 316, 318, 320, 324, 334, 337, 341, 345, 349, 351, 355, 366, 372, 373, 378, 383, 389, 398, 400, 404, 406, 417, 430, 431, 437, 441, 452, 462, 471, 478, 492, 504, 509, 513, 516, 524, 527, 531, 549, 561, 564, 567, 573, 574, 576, 579, 580, 592, 593, 595, 612, 633, 646, 650, 654, 655, 667, 668, 682, 688, 692, 694, 698, 700, 702, 703, 705, 707, 711-

- 713, 721, 731, 737, 740, 745, 749, 755n, 761, 763, 764, 766, 767, 771, 772, 775, 777, 779, 785, 804, 806, 813, 825, 827, 845, 880, 886, 890, 896, 919, 927, 946, 947, 949n, 954n, 959, 960n, 963, 968, 969, 971, 977n, 994n, 1045n, 1150, 1204, 1754.
- Alfieri di Sostegno Luisa, contessa di Favria (*Magnon*), 12, 16, 40, 63, 64, 75, 80, 81, 88, 89, 93, 109, 110, 120, 123, 132, 134, 135, 146, 148, 233, 235, 241, 245, 249, 310, 340, 417, 421, 425, 506n, 883n, 1062, 1120, 1203, 1420.
- Alfieri di Sostegno Paola, nata Solaro di Breglio, 492, 495n.
- Alfieri di Sostegno Roberto, 446n.
- Aliora Carlo, 1736n.
- Allemandi Michele Napoleone, 867, 870n.
- Alliaga di Ricaldone Camillo, 284n, 530n, 543, 565, 566n.
- Alliaga di Ricaldone Maria Teresa, nata Arborio di Gattinara, 283, 284n, 529, 530n, 543, 565, 566n.
- Allinges, famiglia, 190, 196, 213n, 219, 240, 242n, 250, 317.
- Allinges Joseph-Prosper-Gaëtan de Condée d', 189, 192n, 195, 196, 198.
- Allochis Giovanni Paolo, 413, 415n.
- Alphonse, 127, 322.
- Altieri, principe, 431.
- Altieri Ludovico, 778n.
- Alton-Shée Edmond de Lignères, 845, 848n.
- Amadé, contessa 211.
- Amalia di Baviera, 1078n.
- Amari Michele, 489, 490n 1838, 1839n.
- Amat di San Filippo e Sorso Luigi, 794.
- Amedeo Ferdinando Maria di Savoia, duca d'Aosta, 621, 625n, 1832n.
- Amedeo V, conte di Savoia, 386n.
- Amedeo VI, detto il Conte Verde, 1304, 1305n, 1561.
- Amedeo Bruno, 83n.
- Amelia, vedi Maria Amalia di Borbone.
- Amis (Amison), vedi Moffa di Lisio Guglielmo.
- Amossi Giambattista, 672, 673n.
- Andezeno, contessa, 333.
- Andon d', vedi Ricci d'Andone (o Andonno).
- André, 120, 127, 184, 239, 390, 456.
- Andreis Pietro, 86n.
- Andriette, 1110, 1120, 1255, 1637.
- Andronico, 386n.
- Andryane Philippe-Alexandre, 233, 234n.
- Angeli, 74, 207.
- Angélique, 100.
- Angennes Alessandro d', 369, 373n, 1271n, 1283n.
- Angennes, marchese di, 1556n.
- Angoulême, duchessa, 817.
- Angrogna, vedi Luserna d'Angrogna.
- Anna di Savoia, 386n.
- Anna Maria di Sassonia, 1557n.
- Anna Pavlovna, regina dei Paesi Bassi, 373n, 386n.
- Annette, 389.
- Annibale, 1303.
- Annoni Francesco, 893, 894n, 1296.
- Annoni di Cerro Alessandro, 1299n.
- Ansaldi Giovanni Francesco, 924, 926n, 939, 942n.
- Anselme, 563.
- Antioche Alfonso d', 992, 1204.
- Antologia (L)*, 1751 n.
- Antologia Italiana*, 708, 709n, 711, 712n, 724, 728, 733, 735n.
- Antonelli di Costigliole Gabriella, nata Giriodi di Monasterolo, 351, 353n, 436, 438n, 445, 449, 450n.
- Antonelli di Costigliole Giovanni, 436, 438n, 449, 450n.

- Antonelli Giacomo, 824, 827n, 1016, 1086, 1458, 1459n, 1712, 1748, 1797.
- Antonietta (Maria Antonia Anna) di Borbone-Sicilia, granduchessa di Toscana, 1104, 1105n, 1557n.
- Antonietti, Mr, 436.
- Antonini, barone, 1004n.
- Antonini Giacomo, 936, 940n.
- Antonucci Benedetto Antonio, 743n.
- Anviti Luigi, 1738n.
- Aporti Ferrante, 499, 500n, 574, 575n, 823n.
- Appiani, contessa, 354.
- Appony Antal Rudolph II, 1052, 1073, 1139, 1215, 1325, 1326n.
- Arborio di Gattinara e Breme Alfonso, 455, 459n, 1599, 1600n.
- Arborio di Gattinara e Breme Amalia, nata Brondello di Brondello, 1548, 1549n.
- Arborio di Gattinara e Breme Ernestina Teresa, vedi Frichignono di Castellengo Ernestina Teresa.
- Arborio di Gattinara e Breme Ferdinando, 428, 429n, 455, 459n, 1145, 1863.
- Arborio di Gattinara e Breme Francesco Mercurino, 1548, 1549n.
- Arborio di Gattinara e Breme Maria, nata Maffei di Boglio, 1505, 1506n, 1520.
- Arborio di Gattinara e Breme Maria Luisa, nata Dal Pozzo della Cisterna, 455, 456, 459n, 462.
- Arborio di Gattinara e Breme Maria Teresa, vedi Alliaga di Ricaldone Maria Teresa.
- Arborio di Gattinara e Breme Mercurino, 208, 284n.
- Arborio di Gattinara e Breme Teresa, nata Rescalli di Villacortese, 1600n.
- Arborio di Gattinara e Breme Venceslao, 579, 580n.
- Arborio di Gattinara e Breme Vittorio, 1506n, 1520.
- Arborio di Sartirana e Breme Luisa, 1045, 1046n.
- Archinto Giuseppe, 481n.
- Arcines Luigi d', 921, 923n.
- Arco Ciro d', vedi Torelli Giuseppe.
- Arconati Visconti, famiglia, 1140, 1887.
- Arconati Visconti Costanza, nata Trotti, 11, 312n, 485n, 828n, 887n, 947n, 1034, 1036n, 1059n, 1077, 1086, 1189, 1225, 1291, 1296, 1299n, 1314, 1341, 1478, 1480n, 1512, 1552, 1558, 1559, 1561n, 1571, 1619, 1621n, 1635, 1636, 1538n 1650, 1655, 1663, 1667, 1674n, 1697, 1719, 1738n, 1774, 1814, 1824, 1825.
- Arconati Visconti Gian Martino, 1635, 1673, 1674n.
- Arconati Visconti Giuseppe (*Peppino*), 1034, 1036n, 1058, 1059n, 1062, 1288, 1290n, 1344, 1345n, 1558, 1621n, 1635, 1636, 1674n, 1826, 1887.
- Arduin, 96, 102, 110, 148, 157, 160, 163.
- Arese Lucini Francesco, 1626, 1627n, 1712, 1713n, 1716n, 1756, 1860, 1861n.
- Arese Lucini Margherita, 183n.
- Aresi, Mme, 261.
- Armand, 430.
- Armillini Carlo, 1007n.
- Armonia (L)*, 1128n, 1137, 1275, 1356n, 1361n, 1543, 1544n, 1616, 1840, 1842n.
- Arribaldi Ghilini Fabio Luigi, 540, 541n.
- Arribaldi Ghilini Filippo, 540, 541n.
- Arribaldi Ghilini Pietro, 540, 541n.
- Arrivabene Giovanni, 683, 686n, 688, 696, 708, 767, 874, 875, 1170, 1268, 1278, 1767.
- Artico Filippo, 208n, 226, 250, 313, 492.
- Arvilars, vedi Milliet d'Arvillars.
- Ashley Cooper Anthony, 1810n, 1833, 1834n.
- Ashley Evelyn, 1810n.

- Asinari di Bernezzo, famiglia, 85.
- Asinari di Bernezzo Carlo Felice, 85, 86n, 206, 209n, 239, 241n, 532n.
- Asinari di Bernezzo Maria, nata Radicati di Brosolo, 239, 241n, 535, 537n, 941.
- Asinari di Grésy Carolina, nata Giriodi di Monasterolo, 438n, 638, 640n, 728n, 837, 838n, 1567, 1568n.
- Asinari di Grésy Luigi, 1568n.
- Asinari di San Marzano Alessandro, 651, 652n, 725, 739, 741, 743n, 947n.
- Asinari di San Marzano Barbara, nata De Sigray, 560n.
- Asinari di San Marzano Britannio, 674, 675n, 677, 737, 739n.
- Asinari di San Marzano Carlo Emanuele, marchese di Caraglio, 467n, 1133n.
- Asinari di San Marzano Cristina, nata Capré de Mégève, marchesa di Caraglio, 465, 467n, 1151n, 1245, 1350, 1554, 1559, 1651, 1779, 1781n.
- Asinari di San Marzano Enrichetta, 726n.
- Asinari di San Marzano Ermolao, 171, 173n, 560, 561, 730, 732n, 786n, 790, 806, 813, 820, 838, 845, 847n, 855, 856n, 952, 959, 963, 964n, 876, 1026, 1168, 1195, 1502.
- Asinari di San Marzano Federico, 465, 467n, 1779, 1781n.
- Asinari di San Marzano, Filippo Valentino, 446n.
- Asinari di San Marzano Maria Luisa, nata Ferrero Fieschi di Masserano, 445, 446n.
- Asinari di San Marzano e di Caraglio Vittorio Emanuele, 1132, 1133n, 1137, 1146n, 1150, 1151n, 1472, 1781.
- Aspre Konstantin von, 778n, 872, 924, 926n.
- Asproni Giorgio, 1344, 1345n, 1587, 1588n.
- Assarotti, contessa, 341.
- Astolfi Luigi, 664n, 670n.
- Auguste, 321.
- Augusto II, re di Sassonia, 1541n.
- Aumale Henri d'Orléans, duca di, 498, 500n.
- Aurelia, 275, 330, 331n.
- Aurora, 1061.
- Auzers de Douhet Louis, 165n.
- Auzers de Douhet Henriette, nata de Selton, 165n.
- Avet Giacinto Fedele, 217n, 369, 373n, 790, 791n, 839, 842n.
- Aviernoz Charles Menthon d', 896, 897n.
- Avigdor, Mme, 1245.
- Avogadro della Motta Emiliano, 1607, 1609n.
- Avogadro di Casanova Adele, nata Luserna d'Angrogna, 622, 625n, 660n.
- Avogadro di Casanova Alessandro, 854, 856n, 1227, 1228n.
- Avogadro di Casanova Baldassarre, 392n, 1019n.
- Avogadro di Casanova Dionigi, 622, 625n.
- Avogadro di Casanova Elena Daria, nata Canera di Salasco, 389, 392n, 1018, 1019n, 1020, 1567.
- Avogadro di Collobiano, famiglia, 771, 774, 795, 804, 806, 817.
- Avogadro di Collobiano Augusta, nata Von Gruben, 791, 817, 822n, 1627.
- Avogadro di Collobiano, Augusto, 442, 640, 709, 712n, 725, 765n, 773n, 783, 804, 813, 823n, 876n, 954, 956n, 1627, 1795.
- Avogadro di Collobiano Carolina, nata Arborio di Caresana, 1162n.
- Avogadro di Collobiano Emiliano, 359n.
- Avogadro di Collobiano Ferdinando, 524, 525n, 1757, 1758n.
- Avogadro di Collobiano Filiberto, 1069, 1070n, 1079, 1162n, 1647, 1648n.
- Avogadro di Collobiano Ottavia, 1161, 1162n, 1174, 1175n.
- Avogadro di Collobiano Teresa, nata Provana di Collegno, 358, 359n.

Avogadro di Quinto Emilia, nata Crotti di Costigliole, 1567, 1568n.

Avogadro di Valdenigo Felice, 906, 910n.

Azeglio Tapparelli di, famiglia, 7, 9, 11, 12, 14-16, 19-21, 37, 47, 50n, 52, 65n, 71n, 74, 93, 118, 121n, 140n, 151n, 154, 155n, 264, 298n, 392n, 459n, 503n, 507n, 510n, 518n, 683n, 803, 949, 995, 1006, 1228, 1447, 1499, 1500n.

Azeglio Alessandrina Tapparelli di (*Rina*), vedi Ricci Alessandrina.

Azeglio Cesare Tapparelli di, 13, 15, 16, 31, 64n, 76n, 77n, 347n.

Azeglio Cristina Tapparelli di, nata Morozzo di Bianzé, 13, 15, 64n, 94, 95n, 113, 114n, 209n, 347n.

Azeglio Enrichetta Tapparelli di, vedi Balbo Enrichetta.

Azeglio Giulietta Tapparelli di, nata Manzoni, 95n, 96n, 140n, 155n, 248n, 475n, 476n.

Azeglio Massimo Tapparelli di, 8n, 11, 15-17, 23, 31, 33-35, 37, 38, 40, 44, 46, 48, 52, 53, 58, 64, 65n, 74, 76n, 77n, 82n, 94, 95n, 96n, 113, 114n, 124n, 130, 131n, 133, 134, 135n, 136, 139, 140n, 143n, 145n, 146n, 149-152, 154, 240, 241n, 242n, 246, 263, 269, 270, 272n, 274, 275, 278, 279n, 280, 282n, 283-285, 291, 296n, 297n, 302, 305n, 311, 312n, 315n, 325n, 327n, 329, 335, 338n, 341, 342n, 345, 347n, 352, 353n, 368n, 377n, 388, 391, 398, 399n, 407, 409n, 411, 414, 415n, 418, 419n, 434, 437, 441, 444, 445, 446n, 447, 448, 449n, 451, 452n, 453n, 455, 456, 457, 460n, 463, 464, 467-470, 471n, 472, 473, 475n, 476-478, 480, 481n, 482, 483, 485n, 486, 487, 490n, 492, 494, 496n, 502, 505, 507n, 521, 522n, 523, 524, 528, 532, 533n, 540, 541n, 542, 543, 545n, 546n, 551n, 552n, 555, 556, 562, 565n, 570n, 572, 573n, 575n, 589n, 602, 604n, 623, 625n, 632, 642, 644n, 647, 655, 658, 662, 663, 664n, 668, 670n, 675, 676, 677n, 682, 683n,

684, 685, 686n, 687n, 700, 701n, 703, 706n, 711, 712n, 713n, 715, 716, 717n, 722, 723n, 735n, 737, 738n, 739n, 743n, 741, 748, 749n, 750n, 753, 755n, 758n, 772, 773n, 781, 782n, 784, 787n, 790, 791n, 800n, 803, 805n, 816, 826, 828n, 838n, 845, 847, 854, 856n, 857, 859, 861n, 865, 876n, 880, 881n, 882, 886, 893, 894n, 913, 916, 918n, 919, 921, 922n, 933, 934n, 941n, 942, 943n, 950, 952, 953n, 954n, 955, 956n, 959, 961-963, 965, 966n, 967n, 970, 972n, 974, 982n, 984n, 985n, 989, 990n, 992, 994, 995, 997n, 998, 1000n, 1001, 1003, 1004n, 1005, 1006n, 1007-1009, 1010n, 1011, 1013, 1015, 1019, 1022n, 1024, 1027n, 1035, 1037, 1038, 1039n, 1040n, 1041, 1042n, 1043, 1045n, 1050, 1051-1054, 1055n, 1056, 1059, 1061-1063, 1064n, 1068n, 1069, 1072, 1075, 1078n, 1079, 1084-1087, 1089n, 1090-1092, 1094, 1095, 1099n, 1100, 1101, 1103, 1105, 1108n, 1113n, 1118, 1122, 1125, 1131, 1132, 1133n, 1136-1139, 1141, 1145, 1153, 1157, 1159, 1169, 1181, 1188, 1190, 1192, 1194, 1195n, 1199, 1201n, 1202, 1208, 1209, 1211, 1212n, 1213, 1215n, 1217, 1218, 1219n, 1230, 1236, 1237, 1238n, 1239, 1241, 1243, 1244n, 1246, 1247n, 1250, 1251n, 1252, 1253n, 1259, 1264, 1265, 1266, 1267n, 1271-1273, 1276n, 1277n, 1278, 1280n, 1282, 1283n, 1289, 1290n, 1292, 1293, 1294n, 1300, 1303, 1304n, 1310n, 1311-1314, 1315n, 1316, 1323n, 1337, 1338n, 1341, 1342n, 1351, 1352n, 1359, 1378, 1386, 1388n, 1391, 1398, 1402, 1404n, 1423, 1424n, 1432n, 1424, 1435n, 1436n, 1439, 1447, 1448n, 1450, 1452n, 1455n, 1458, 1459n, 1472, 1476-1478, 1487n, 1488-1491, 1493, 1495n, 1500, 1502-1504, 1507, 1508n, 1510, 1511n, 1519, 1526n, 1535, 1536n, 1537n, 1540n, 1547, 1558, 1559, 1561n, 1566, 1567, 1576, 1577n, 1579n, 1597, 1600, 1608, 1610, 1616, 1617n, 1620n, 1629, 1634, 1635n, 1641, 1642n, 1649, 1654, 1655n, 1657n, 1660n, 1673, 1674, 1676n, 1677, 1681n, 1683, 1684n,

- 1685, 1686, 1687n, 1689, 1692, 1693n, 1695, 1696n, 1704, 1710, 1712, 1713n, 1715, 1716n, 1732, 1733n, 1735, 1736n, 1738, 1739n, 1754, 1755n, 1756, 1757n, 1760, 1761n, 1767, 1770, 1771, 1772n, 1774, 1775n, 1786, 1793, 1809, 1812, 1813n, 1816, 1825, 1859, 1861n, 1866, 1872n, 1880, 1881n, 1883.
- Azeglio Matilde (o Metilde) Tapparelli di, vedi Pallio Matilde di Rinco.
- Azeglio Prospero Tapparelli di, 38, 345, 347n, 388, 391, 398, 399n, 407, 695, 697n, 703, 706n, 715, 733, 735n, 737, 738n, 739n, 741, 743n, 773, 781, 837, 865, 880, 913, 917, 934, 994, 996-998, 1000n, 1001, 1004n, 1005, 1142, 1178, 1880, 1884n.
- Azeglio Blondel Luisa Tapparelli di, nata Maumary, 23, 24, 35, 37, 40, 52, 58, 76n, 94, 95n, 96n, 113, 114n, 131n, 136n, 145n, 151n, 152n, 154n, 155n, 159n, 161n, 172, 284n, 289n, 305n, 326, 327n, 329, 335n, 337, 338, 352, 353n, 399n, 446n, 453n, 456, 460n, 463n, 464, 467n, 468, 470, 471n, 472n, 473, 481n, 482n, 485, 486n, 490n, 494, 496n, 502, 524, 533n, 542n, 545n, 546n, 552n, 555n, 556n, 562, 565n, 570n, 572n, 575n, 589n, 602, 625n, 647, 657n, 675n, 677n, 683n, 687n, 701n, 713n, 715, 723n, 738n, 750n, 755n, 787n, 800n, 837, 838n, 840, 845, 847, 856n, 876n, 881n, 913, 918n, 921, 922n, 934n, 953n, 954n, 956n, 962n, 963n, 965, 966n, 972n, 984n, 985n, 990n, 994n, 1000n, 1010n, 1019, 1024, 1058, 1064, 1077, 1086, 1155, 1189, 1226, 1253n, 1256, 1276n, 1277n, 1290n, 1312n, 1338n, 1393, 1424n, 1439n, 1455n, 1459n, 1475, 1477n, 1478, 1479, 1487n, 1490n, 1495n, 1500n, 1508n, 1526n, 1537n, 1540n, 1561n, 1617n, 1629, 1655n, 1660n, 1667, 1692, 1693n, 1696n, 1704n, 1713n, 1716n, 1736n, 1772n, 1775n, 1861n.
- Bacon Anna, vedi Martini di Cigala Anna.
- Badiali Cesare, 189, 190, 192n, 227.
- Baffie, 317.
- Baglioni, famiglia, 446n.
- Baglioni, marchese, 123, 444.
- Bagnasco, vedi Coardi di Bagnasco.
- Bagnolo, vedi Malingri di Bagnolo.
- Bagutti, 1594n.
- Balangé (Balangero), vedi Coardi di Bagnasco.
- Balbiano Adriano, 381n.
- Balbiano di Colcavagno Carlo, 266, 267n.
- Balbiano di Viale, famiglia, 156, 159n, 204, 285, 286n, 527, 1064, 1614, 1655.
- Balbiano di Viale Alberico, 156, 159n, 208n, 524, 535n, 720n.
- Balbiano di Viale Emilia, nata Pryce, 524, 525n.
- Balbiano di Viale Enrico, 71, 72n, 156, 159n, 313, 314n, 345, 347n.
- Balbiano di Viale Marianna Luisa, nata Costa della Trinità, 204, 208n, 291, 304, 313, 314n, 345, 347n, 413, 484, 532, 576, 613, 622, 647, 713, 718, 720n.
- Balbiano di Viale Vittorio, 156, 159n, 185, 186n, 286n, 367, 379, 381n, 715, 717n, 1278.
- Balbis Alfonso, 939, 942n, 960n.
- Balbis Augusto, 1117, 1119n, 1809, 1810n.
- Balbis Camillo Bonaventura, 335, 336n.
- Balbo, famiglia, 669, 880, 1311, 1172.
- Balbo Callisto, 314n, 856n.
- Balbo Casimiro, 856n, 1685, 1686n.
- Balbo Cesare, 14, 17, 38, 47, 64n, 159n, 188, 191n, 356, 392n, 453n, 483, 544, 545n, 546n, 644n, 660n, 666, 680n, 709n, 711, 712n, 716, 717n, 721, 722, 724, 733, 735n, 737, 738n, 743n, 741, 758n, 798, 800n, 803, 816, 837, 838n, 844, 846, 847, 848n, 858, 861n, 866, 869n, 875, 877n, 880, 886n, 889, 918n, 1004n, 1016, 1264, 1265, 1266n,

## B

Bacciarini, 1380, 1381.

- 1276n, 1272, 1273, 1274, 1311, 1312n, 1348, 1349n, 1414n.
- Balbo Cesarina, 1170, 1171n, 1227, 1232.
- Balbo Emilio, 856n.
- Balbo Enrichetta, nata Tapparelli d'Azeglio, 191n, 658, 660n, 1183.
- Balbo Felicita, nata Della Chiesa di Cinzano, 1003, 1004n.
- Balbo Ferdinando, 856n, 896, 897n, 980, 982n, 984.
- Balbo Luigi, 856n, 885, 886n, 980.
- Balbo Luisa, nata Galeani Napione di Cocconato, vedova Pié, 158, 159n, 1479, 1539, 1546, 1547.
- Balbo Ottavio, 856n.
- Balbo Paolo, 1413, 1414n, 1415.
- Balbo Prospero (padre di Cesare), 191n.
- Balbo Prospero (figlio di Cesare), 856n, 937, 941n, 982n, 984, 1003, 1004n.
- Baldissero, famiglia, 37, 125, 169, 202, 734, 826.
- Baldissero Jenny Filippi di, nata Rafelis di S. Sauveur, 23, 74, 77n, 113, 116, 126, 135, 139, 140n, 142, 143, 148, 151, 153, 157, 164, 169, 182, 185, 188, 194, 196, 199, 200, 201, 204, 205, 212, 213, 216, 227, 229, 232, 237, 241, 243, 247, 250, 251n, 252, 253, 255, 258, 266, 268, 291, 295, 320, 331-333, 335, 338, 341, 345, 349, 350, 362, 367, 381, 383, 385, 389, 390, 395, 398, 401, 407, 410, 411, 417, 421, 422, 427, 429, 431, 444, 452, 456, 462, 483, 488, 495, 502, 511, 513, 514, 517, 520, 521, 523, 542, 544, 548, 550, 562, 568, 574, 577, 589, 593, 603, 604, 651, 658, 661, 663, 665, 666, 668, 671, 672, 674, 677, 679, 685, 702, 737, 745, 746, 753, 774, 785, 802, 825, 909, 952, 959, 968, 1015, 1020, 1022, 1025-1029, 1033, 1041, 1049, 1059, 1062, 1067, 1070, 1073, 1096, 1114, 1117, 1127, 1130, 1136, 1137, 1140, 1141, 1145, 1154, 1162, 1190, 1207, 1216, 1243, 1290, 1291, 1318, 1341, 1643, 1737, 1769, 1828, 1865, 1866, 1871.
- Baldissero Maurizio Filippi di, 375, 377n.
- Baldissero Vittorio Filippi di (*Bao, Baudissé*), 74, 77, 113, 126, 151, 164, 165n, 170, 196, 212, 226, 229, 258, 259n, 266, 283, 292, 322, 332, 338, 341, 369, 390, 395, 408, 414, 417, 421, 422, 452, 453n, 458, 467, 474, 483, 485n, 544, 548, 562, 577, 594, 648, 669, 672, 681, 702, 737, 753, 1020, 1028, 1032, 1069, 1086, 1096, 1130, 1154, 1162, 1170, 1292, 1343, 1356, 1382, 1396, 1400, 1433, 1437, 1463, 1501, 1503, 1539, 1542, 1543, 1548, 1552, 1595, 1601, 1737, 1858.
- Baldissero Corrado Fontanella di, 159n.
- Baldissero Sofia Maria Fontanella di, 159n.
- Balestra Federico, 1179, 1180n.
- Balestrino (o Ballestrini), vedi del Carretto di Balestrino.
- Ballarino Giuseppe, 115, 116n.
- Balloin, 1760.
- Balzac Honoré de, 198, 202n.
- Bao (Baudissé), vedi Baldissero Vittorio Filippi di.
- Baptiste, 118, 125.
- Baraguay Achille d'Hilliers, 1698, 1699n.
- Barale, Mme, 602.
- Baralis, 109.
- Barante Amable-Guillaume-Prosper Brugière de, 111, 112n, 1784, 1785n.
- Barba Carlin, vedi Duchi Carlo.
- Barba Gio (o Gis), vedi Provana di Collegno Luigi.
- Barba Giuspon (o Giuspin), vedi Morozzo della Rocca Giuseppe.
- Barba La Rocca, vedi Morozzo della Rocca Carlo Filippo.
- Barba Marchès, vedi Villamarina Francesco Pes di.
- Barba Vittorio, vedi Sambuy Vittorio Bertone di.
- Barbaroux Giuseppe, 131n, 791.
- Barbaroux, Mlle, 84.

- Barbavara di Gravellona Ottavio, 632, 633n.
- Barbera Gasparo, 828n, 1755n.
- Barbiano di Belgioioso Carlo, 1674n.
- Barbiano di Belgioioso Cristina, nata Trivulzio, 476, 481n, 1121.
- Barbiano di Belgioioso Emilio, 476, 481n.
- Barbiano di Belgioioso Luigi, 1674n.
- Barbiano di Belgioioso Paolo, 1674n.
- Barbiera Raffaello, 664n, 1124n.
- Barbieri Ludovico, 342n.
- Barbieri Marianna, 1063, 1064n.
- Barbosa de Sylva, Mme, 771, 773n.
- Bardesono di Rigras Cesare, 1739n.
- Baricco Pietro, 664n.
- Barnave Antoine, 985n.
- Barolo Carlo Tancredi Falletti di, 76n, 106, 107n, 142, 143n.
- Barolo Giulia Falletti di, nata Colbert de Maulevrier, 76n, 106, 107n, 143n, 270, 272n, 341, 435, 363, 377n, 378n, 425, 426n, 428, 433n, 448, 467, 501, 502, 511, 516, 521, 522n, 534, 574, 689, 749n, 760, 762, 1069, 1270, 1350.
- Barone, vedi Valperga di Barone.
- Barra, 1276n.
- Barral, 986.
- Barral di Monteauvrard Giulio Camillo, 1036n.
- Baruffi Giuseppe, 22, 201, 203n, 206, 208n, 478, 517, 660, 740, 771, 1109, 1123, 1328, 1400, 1491n, 1174.
- Basia, 93.
- Bass, 434, 514.
- Bassano Francesco, 754, 755n.
- Bassano Leandro, 754, 755n.
- Bassi Paolo, 910.
- Basso A., 521n, 664n, 732n, 1193n, 1335n, 1361n.
- Bastianzé, 646, 647n, 651.
- Bastide Jules, 945.
- Bathiany Luigi, 846, 848n.
- Batistin, 194.
- Battaglia Achille, 1415, 1416n.
- Battaglia Alfonso, 1416n.
- Baud, 734, 756, 758n.
- Baudi di Selve Enrico, 1624, 1625n, 1633.
- Baudi di Selve Valentina, nata Cane d'Usolo, 386n, 1624, 1625n, 1633.
- Baudi di Vesme Carlo, 223, 224n, 816, 819, 822n, 888, 977n.
- Baudissé (Baldissero, Bao) vedi Baldissero Vittorio Filippi di.
- Baumelle, 632.
- Bauson, 1307.
- Bauzia Annibale, 223, 225n, 377n.
- Bauzia Marianna Carlotta, nata Luserna di Rorà, 101n, 223, 225n, 372, 374n, 377n, 711, 713n.
- Bava Eusebio, 579, 580n, 807, 808n, 872, 877n, 881n, 894, 895n, 928, 937, 941n, 1026, 1027, 1378, 1379n.
- Bazo, 757, 758.
- Beaufort, duchessa di, 201.
- Beaumarchais Pierre-Augustin Caron de, 1820n.
- Beauregard, vedi Costa di Beauregard.
- Beauvoir, marchese di, 1647.
- Beccaria Curioni Antonietta, 114n, 545n, 625.
- Becchis, 634.
- Bedau Alphonse, 1610, 1612n.
- Beecher Stowe Harriet, 1277n.
- Beethoven Ludwig van, 1552.
- Bellà Tancredi, 1805, 1807n.
- Bellecombe Greyfier di, 217n.
- Bellini Vincenzo, 136n, 353n, 1464n.
- Bellone d'Altavilla Carolina, 657n.
- Bellono Giorgio, 1098, 1099n.
- Belly Félix, 1335n.
- Beltram, 514.

- Beltrami Giacomo, 191n.
- Benedek Ludwig August von, 1694, 1696n, 1707n, 1813.
- Benedetti, Mme, 1863.
- Benedetti Vincent, 1863, 1866.
- Benevello Della Chiesa di, famiglia, 23, 37, 64, 291, 540.
- Benevello Bianca Della Chiesa di, vedi Piccono della Valle Bianca.
- Benevello Cecilia Della Chiesa di, 706n.
- Benevello Cesare Della Chiesa di, 14, 65n, 101n, 185n, 208, 221, 390, 392n, 407, 429n, 463n, 468n, 441n, 442, 551, 673n, 687n, 739, 1174, 1596n.
- Benevello Emanuele Della Chiesa di, 706n, 1595, 1596n.
- Benevello Emma Della Chiesa di, vedi Doria di Cirié Emma.
- Benevello Luigi Saverio Della Chiesa di, 1437n.
- Benevello Polissena Della Chiesa di, nata Pasero di Cornegliano, 14, 23, 65n, 100, 101n, 110, 184, 185n, 201, 429n, 673n, 687n, 704, 706n, 1596n.
- Beneventano del Bosco Ferdinando, 1824, 1826n.
- Beniamino, 1570.
- Benzi Rosalia, 1448.
- Beo, vedi Villamarina Isabella Pes di.
- Beraudo di Pralormo, famiglia, 1597.
- Beraudo di Pralormo Carlo, 113, 114n, 178, 203n, 316, 319n, 323n, 355, 357n, 465, 467n, 488, 675n, 1030, 1033, 1035n, 1040n, 1069n, 1082, 1087, 1135, 1136n, 1149, 1151n, 1246.
- Beraudo di Pralormo Filippo Domenico, 178n.
- Beraudo di Pralormo Gabriella, 673n.
- Beraudo di Pralormo Maria Cristina, nata Milliet d'Arvillars, 465, 467n, 674, 675n, 940n, 1371, 1373n, 1379n, 1596n.
- Beraudo di Pralormo Maria Tommasina, nata Perrone di San Martino, 178n.
- Beraudo di Pralormo Roberto, 465, 467n, 674, 675n, 940n, 1085, 1089n, 1135, 1136n, 1159, 1273, 1274n, 1276, 1373n, 1595, 1596n.
- Berchet Giovanni, 963n.
- Berengo Marino, 120n.
- Bergogna, Mr, 1787.
- Bergues, duca di, 632.
- Berliotz Hector, 499, 500n.
- Bernard, 374.
- Bernardi Margherita, vedi Fabbrica Margherita.
- Bernardin, vedi Villamarina del Campo Bernardo.
- Bernardo da Venezia, 476n.
- Bernès, vedi Asinari di Bernezzo.
- Berruto, 82n.
- Berry Charles-Ferdinand di Borbone, 1372n.
- Bersetti, vedi Berzetti di Murazzano.
- Bersezio Vittorio, 101n, 377n, 381, 822n, 931n, 1681n.
- Bertalazone di Arache Giuseppina, 465, 467n.
- Bertalazone di San Fermo Ernesto, 768n.
- Bertalazone di San Fermo Gasparina, 736, 738n, 767, 768n.
- Bertalazone di San Fermo Luigi, 174, 175n.
- Bertana C., 237n.
- Bertani Agostino, 1807n.
- Bertero, 1004n.
- Berthoud, 250.
- Berti Domenico, 98n, 664n, 800n, 805n, 1111n, 1872n.
- Bertinatti Giuseppe, 102, 685, 687n, 692, 695, 708, 711, 716n, 717n, 722, 724, 746, 756, 758, 774, 790, 795, 814, 855, 856n, 873, 917, 919, 920, 939, 946n, 963, 964n, 969, 970n, 971, 985n, 989, 1000n, 1002, 1004n, 1013, 1026, 1035, 1036n, 1038, 1041, 1042n, 1043, 1045,

- 1057, 1058, 1059n, 1060, 1061n, 1073, 1079, 1082, 1083, 1086, 1087, 1091, 1101, 1123, 1130, 1137, 1171, 1243, 1267, 1268, 1270n, 1429, 1474.
- Bertinetti, 170, 181.
- Bertinotti, 92.
- Bertolini, 980, 1218.
- Bertolotti Davide, 191n.
- Berton, famiglia, 480.
- Berton, Mlle, 370.
- Berton, Mr, 400.
- Berton, vedi Sambuy Giuseppina Maria Teresa, nata San Martino della Motta.
- Bertramé, 788, 1728.
- Berzetti di Murazzano Luigia, vedi Piccono della Valle Luigia.
- Besia, 481n.
- Bestagno, vedi Gabutti di Bestagno.
- Bevilacqua, Mme, 1787.
- Bezzuoli Giuseppe, 340, 342n.
- Bianchi Nicomede, 8n , 58, 124n, 1003n, 1006n, 1010n, 1014n, 1035n, 1039n, 1040n, 1054n, 1064n, 1078n, 1105n, 1107n, 1108n, 1113n, 1131n, 1188n, 1195n, 1201n, 1213n, 1219n, 1230n, 1238n, 1240n, 1247n, 1267n, 1274n, 1276n, 1280n, 1283n, 1290n, 1294n, 1338n, 1352n, 1388n, 1424n, 1436n, 1459n, 1500n, 1508n, 1526n, 1536n, 1577n, 1642n, 1716n, 1736n, 1755n, 1758n, 1775n, 1813n, 1861n.
- Bianco, Mr, 198.
- Bianco di San Secondo Barbara, nata Del Carretto di Balestrino, 558, 559n.
- Bichon, vedi Brignole Sale Luigia.
- Biglia Felice, 1432, 1434n. .
- Biliani, 531.
- Binda Giuseppe, 1652, 1660, 1667, 1702, 1716, 1719.
- Bingham Richard, 220, 221n.
- Biraghi di Borgaro, famiglia, 458.
- Biraghi di Borgaro Corrado, 203n, 216, 217n, 305n, 461n.
- Biraghi di Borgaro Federico, 458, 461n, 527, 529n.
- Biraghi di Borgaro Gustavo, 158, 159n, 164, 165n, 185, 186n, 200, 203n, 216, 223, 227, 241, 291, 302, 303, 305n, 375, 429, 431, 756, 757, 1092, 1307, 1367, 1369n.
- Biraghi di Borgaro Ida, nata Signoris di Buronzo, 527, 529n , 550.
- Biraghi di Borgaro Leone Damaso, 431, 432n.
- Biraghi di Borgaro Sofia Amalia, nata Fontanella di Baldissero, 159n, 217n, 305n, 375, 458, 461n, 1369n.
- Biraghi di Borgaro Teodora, nata Monte, 303, 305n, 431, 432n.
- Birago di Vische Amalia, 753, 755n, 761n.
- Birago di Vische Carlo Emanuele, 760, 761n.
- Birago di Vische Carlo Francesco, 48, 320, 322n, 1763, 1765n.
- Birago di Vische Cesare, 375, 377n.
- Birago di Vische Luisa, vedi Piossasco della Volvera Luisa.
- Bis, vedi Guasco di Bisio.
- Biscaretti di Ruffia Antonietta Laura, nata Le Tonnelier de Breteuil, 547, 548n, 568.
- Biscaretti di Ruffia Carlo Giuseppe, 178, 547, 548n.
- Biscarra Giovan Battista, 283, 284n, 1164.
- Bisio Carolina, nata Caissotti di Chiusano, 158, 159n.
- Bixio Alessandro, 1078n, 1710n, 1712, 1714n.
- Bixio Nino, 1714n, 1786n.
- Blanc Albert, 1888n.
- Blangy, viscontessa di, 148.
- Blondel, famiglia, 96n.
- Blondel Enrichetta, 657n
- Blondel Enrico, 96n.

- Blondel Luisa, vedi Azeglio Luisa Tapparelli di.
- Blondel Marie-Anne Pernette, nata Mariton, 157, 159n.
- Blondel Maria Antonietta, vedova Maumary, 329n, 336n, 338n.
- Bloomers, famiglia, 1199, 1201n.
- Bobba Pietro, 672, 673n.
- Bocca Giuseppe, 118, 119n, 121, 131n, 171, 457, 460n.
- Bocca, Mme, 389.
- Boccardi, 1074.
- Bofondi Giuseppe, 824, 827n.
- Bogge Alfonso, 10, 58, 209n, 763n.
- Boggetti, Mme, 314.
- Boggio Pier Carlo, 1421, 1453, 1454n, 1557n.
- Boileau, Mr, 400, 1217.
- Bois Bertrand, 367.
- Bois-le-Comte André-Olivier-Ernest Sainde, 930, 932n, 969, 970n, 989.
- Bois-le-Comte Charles-Joseph-Edmond, 314, 315n, 337, 350, 372, 374n, 376.
- Bois-Le-Comte, Mme, 969.
- Bollati, 1167.
- Bollo Giuliano, 1500, 1503n.
- Bolmida Luigi, 72, 75n, 296, 297n.
- Bolmida Vincenzo, 72, 75n.
- Bolza Carlo, 851, 852n.
- Bombelles Heinrich Franz di, 404, 405n, 879.
- Bommel, van, 705.
- Bona, Mr, 394.
- Bonafond, 679.
- Bonafous Alfonso, 84, 86n, 90, 1093, 1642.
- Bonaparte Napoleone Giuseppe Carlo Paolo, il principe Napoleone (*Plon Plon*), 720n, 1681n, 1710n, 1747n, 1812n.
- Bonavia, 508, 510n, 692.
- Bon Compagni di Mombello Carlo, 431, 432n, 821, 823n, 838, 846, 847, 848n; 902n, 923, 943, 1126, 1259n, 1264, 1267n, 1271n, 1333, 1335n, 1688, 1689n, 1745, 1746, 1749, 1750, 1752, 1753n, 1754, 1757, 1766, 1837n.
- Bon Compagni di Mombello Ernestina, nata Scarampi di Villanova, 431, 432n.
- Bon Compagni di Mombello Lodovico, 823n.
- Bonhomme, vedi Alfieri di Sostegno Cesare.
- Bonino di Robassomero Giovenale, 149n, 241n.
- Bonino di Robassomero Teresa, nata Villamarina Pes di, 149n, 241n, 291, 296, 297n, 299, 304, 374.
- Borbonese Angelo, 390, 392n.
- Borella Alessandro, 1344, 1345n.
- Borelli Giacinto, 807, 808n, 812, 819, 839, 842, 844.
- Borelli Ignazio, 1402, 1495n.
- Borghese Camillo, 392n.
- Borghese Paolina, 165n, 342n.
- Borghesi, vedi Biraghi di Borgaro Gustavo.
- Borghesi Giovanni, 184, 185, 186n.
- Borgia Lucrezia, 1064n.
- Borjes José, 1852, 1853n.
- Bormida, Mme, 1100.
- Boron Giuseppe, 562, 563n.
- Borra, Giovanni Battista, 191n.
- Borrani, 1496.
- Borri Teresa, 1254n.
- Borromeo, famiglia 380.
- Borromeo Ersilia Lucia, 942n.
- Borromeo Guido, 936, 940n.
- Borromeo Renato, 947n.
- Borromeo Vitaliano, 849, 851n, 930, 932n, 940n, 947n.
- Borroni, 312n.
- Borsarelli Maria Rosa, 378n, 433n, 522n.

- Borsarelli di Riffredo Piossasco, 322, 323n, 341, 697n.
- Borsieri Pietro, 936, 940n, 1004n.
- Bosco Bartolomeo, 847n.
- Bosco, vedi Beneventano Ferdinando del Bosco.
- Bosie, Mme, 102.
- Bosie, Mr, 102
- Bossi, 1315.
- Bossoli Carlo, 1410, 1412n, 1575n.
- Bossuet Jean Bénigne, 711, 712n, 1593.
- Bottano, 398.
- Bottero Giovan Battista, 1039n, 1345n, 1760, 1761n.
- Bougey Giorgio Maria, 1478, 1480n.
- Boulle André-Charles, 481n.
- Bourg, marchese, 337.
- Bourqueney François-Adolphe di, 1726.
- Bovay Teresa, 664n.
- Boyer, 254n.
- Boyl di Putifigari, famiglia, 204, 208n, 483, 508, 1039, 1287n, 1753, 1785.
- Boyl di Putifigari Carolina, nata Tapparelli di Lagnasco, 365n, 392n, 404, 492, 1092.
- Boyl di Putifigari Caterina, vedova Montelvo, vedi Villamarina Caterina Pes di.
- Boyl di Putifigari Cristina, vedi Rignon Maria Cristina.
- Boyl di Putifigari Francesco, 253, 254n, 478, 507, 507n.
- Boyl di Putifigari Luigi, 762, 763n, 769n.
- Boyl di Putifigari Maria, 741, 743n, 757.
- Boyl di Putifigari Pietro, 1530, 1531n.
- Boyl di Putifigari Teresa, nata Roberti di Castelvoro, 1530, 1531n.
- Boyl, Mlle, 428, 669.
- Bracco G., 342n.
- Braizzo, Mr, 1049.
- Brambilla, 752.
- Bravo Gian Mario, 586n.
- Breadalbane John Campbell di, 1385, 1386n.
- Breme Venzel, 188, 684.
- Breme, vedi Arborio Gattinara di.
- Brenier Alexandre-Anatale-François de, 1764n.
- Brenna Carlo, 250, 251n.
- Bresciani Antonio, 1880, 1882n.
- Brett John Watkins, 1295, 1299n.
- Briano Giorgio, 46n, 58, 426n, 972n, 1027n, 1251n, 1861n, 1862n.
- Brichanteau, vedi Compans di Brichanteau.
- Bricherasio (Bricherasco), vedi Cacherao di Bricherasio.
- Brignole Sale, famiglia, 293.
- Brignole Sale Antonio, 75, 77n, 78n, 243, 244n, 246, 247n, 295n, 397, 708, 709n, 711, 855, 856n, 915n, 928, 1003, 1072, 1073n, 1149, 1440, 1441n, 1450.
- Brignole Sale Artemisia, nata Negrone, 247n, 398n.
- Brignole Sale Giacomo, 861n.
- Brignole Sale Gian Carlo, 857, 861n.
- Brignole Sale Luigia, vedi Melzi d'Eril, Luigia.
- Brignole Sale Marina, vedi De Ferrari Marina.
- Brignoli Marziano, 894n, 1247n.
- Brino G., 647n.
- Brisson Carlo di, 795, 796n.
- Brizio Giuseppe, 83n.
- Brizio Irene, nata Miglioretti, 81, 83n, 116n.
- Brofferio Angelo, 76n, 537n, 538n, 605, 606n, 800n, 857, 861n, 864, 899, 918n, 1010n, 1018, 1019n, 1064, 1126, 1194, 1195n, 1241, 1342, 1344, 1345n, 1355, 1365, 1587, 1729, 1730, 1767, 1835.
- Brogia, famiglia, 489.
- Brogia Auguste, 590.

- Broglia Nicolas, 590.  
 Broglia Revel, principessa di, 590, 632.  
 Broglia di Casalborgone Mario, 791n, 842n, 1528, 1530n, 1532.  
 Broglia di Cortandone Francesco, 492, 496n.  
 Broglia di Cortandone Olimpia Caterina, nata Vassallo, 492, 496n.  
 Brohan Augustine-Suzanne, 1101n.  
 Brohan Joséphine-Félicité-Augustine, 1100, 1101n.  
 Brondelli di Brondello Giovanni, 341, 342n, 1153, 1154n.  
 Brondello Lidia, nata Porta Bava, 241, 342n, 361, 364n.  
 Brouckère Henri-Marie-Joseph Ghislain de, 1137, 1138n.  
 Brozolo, vedi Radicati di Brozolo.  
 Bruck Karl de, 993n, 1000n, 1564, 1566n.  
 Brun, Mr, 265.  
 Brunel Isambard Kingdom, 521, 522n, 638, 640n.  
 Brunetti, 132.  
 Brunetti, Mme, 247.  
 Bruno Amedeo, 83n.  
 Bruno Lorenzo, 1782, 1783n, 1799, 1868.  
 Brunnov Filip Ivanovic, 1361n, 1513, 1515n, 1615, 1616n.  
 Brunnov, Mme, 1615.  
 Bruzzo, 1170.  
 Buffa Domenico, 951, 953n, 955, 956n, 957, 958, 1281, 1283n, 1356n.  
 Bugeaud de la Piconnerie Thomas-Robert, 830, 832n, 931n, 937, 941n, 1005.  
 Buisson, Antoine-Marie-Georgette de, 1746, 1747n.  
 Buol-Schauenstein Karl Ferdinand von, 609n, 667n, 708, 744n, 845, 846, 1119n, 1394n, 1550n, 1564, 1566n, 1692, 1694n.  
 Buol-Schauenstein, Mme, 665, 1118, 1119n.  
 Burdin Marc, 1772n.  
 Burdin Martin, 701.  
 Buri Gabriella, vedi Ramelli Gabriella.  
 Buri Giuseppe, 657n.  
 Buri Luigi, 657n.  
 Buri, Mme, 693.  
 Burone, vedi Valperga di Burone.  
 Busca, 1276n.  
 Buschetti, 371.  
 Bussetti Delfina Signoris di, vedi Garretti di Ferrere Delfina.  
 Busson, Mr, 701.  
 Bussone Joseph, 1067.  
 Butenval, vedi His de Butenval.  
 Butet, Mlle de, 337.

## C

- Cabella Cesare, 1587, 1588n.  
 Caccia di Romentino Carola, 596n.  
 Caccia di Romentino Matilde, 596n.  
 Cacherano di Bricherasio Emanuele, 1757, 1758n.  
 Cacherano di Bricherasio Teodoro, 858, 861n.  
 Cacherano di Osasco, 122, 124n.  
 Cacherano di Osasco Emanuele, 447n.  
 Cacherano di Osasco Maria Teresa, 284n.  
 Cacherano di Osasco Polissena, nata Della Chiesa di Cinzano, 445, 447n.  
 Cadorna Carlo, 950, 953n, 1043, 1044n, 1434, 1435n.  
 Caffaratto Tirsi Mario, 77n.  
 Cagnoni Antonio, 1761n.  
 Cais di Pierlas, famiglia, 401, 402n.  
 Cais, conte, 68, 168, 172n.  
 Caissotti di Chiusano Carolina, vedi Bisio Carolina.  
 Caissotti di Chiusano Luigi, 159n, 323n.

- Caissotti di Chiusano Paolina, vedi Rasini Paolina.
- Caissotti di Chiusano Teresa, nata Mochia di Campiglia, 159n, 321, 323n.
- Caissotti di Rubione Adelaide, vedi Constantin Adelaide.
- Caissotti di Rubione Stefania vedi Thaon di Revel Stefania.
- Calcagno, 1424n.
- Calcina Carlo, 67, 68n, 71, 115, 152n, 190, 193, 230, 335, 339, 359, 479, 508, 513, 519, 536, 543, 545.
- Calcina, Mme, 250, 271.
- Calderari Rosa, 570n.
- Calderina Giacomo, 1488, 1490n.
- Calleri di Sala Federico, 872, 877n.
- Calori di Vignale, famiglia, 1832.
- Calori di Vignale Carlotta Gabriella, nata Sambuy, 622, 625n.
- Calori di Vignale Federico, 622, 625n.
- Calvi di Bergolo Emilia, nata Laugier, 1354n.
- Calvi di Bergolo Lazzaro Eracto, 1354n.
- Cambiano, marchesa, 582.
- Cambiano, 127, 180.
- Cambiaso, 1278.
- Cambridge, vedi Hannover.
- Camburzano, vedi Tettù di Camburzano.
- Camerana Carlo Gabriele, 530n, 566n, 1347, 1349n.
- Camerana Maria Teresa, vedi Alliaga di Ricaldone Maria Teresa.
- Camerini E., 46n.
- Camino Giuseppe, 1152, 1154n, 1161, 1163, 1167, 1172, 1181, 1186, 1190, 1221.
- Camolin (o Camoulin), 87, 98, 109, 144.
- Campana Angelo, 1378, 1379n.
- Campana (La)*, 1342, 1343n.
- Campanone (Il)*, 1356n.
- Campiglione (Campion), vedi Luserna di Rorà.
- Campiglione Lucia Luserna di, vedi Cane d'Ussolo Lucia.
- Campion, vedi Campiglione.
- Campodonico Ambrogio, 748, 750n.
- Camprendon, 1529.
- Canafarina (o Cannaferina), 581, 648, 737, 769.
- Canavé, Mr, 574.
- Candeloro Giorgio, 1000n.
- Candiani di Oliva Luisa, vedi Castelborgo Luisa Bongiovanni di.
- Cane Facino, 1816, 1818n.
- Cane d'Ussolo, famiglia, 535.
- Cane d'Ussolo Adele, 354, 356n, 377n, 386n.
- Cane d'Ussolo Enrichetta, 386n.
- Cane d'Ussolo Enrico, 356n, 377n, 386n, 498, 499n, 732n.
- Cane d'Ussolo Lucia, nata Luserna di Rorà e Campiglione, 356n, 374, 377n, 385, 386n, 729, 731, 732n, 746, 1599, 1600n, 1779, 1781n.
- Cane d'Ussolo Maria, vedi Del Carretto di Moncrivello Maria.
- Cane d'Ussolo Maria Luisa, 386n.
- Cane d'Ussolo Valentina, vedi Baudi di Selve Valentina.
- Canella Carlo, 551, 552n, .
- Canella Giuseppe, 551, 552n.
- Canofari di Santa Vittoria Giuseppe, 1364n.
- Canoi, 1436.
- Canova Antonio, 580n.
- Canrobert François, 1404n, 1687, 1689n, 1737.
- Cantelli Girolamo, 851n.
- Cantoni Giovanni, 815n.
- Cantoni Lelio, 1119n, 1344, 1345n.
- Cantono Carlo Pietro, 758n.

- Cantono di Ceva Giovanni, 756, 758n, 1434n.
- Capel, 389.
- Capello, Mr, 1367.
- Capello Gabriele (detto il Moncalvo), 170, 172n, 173n, 181, 1021, 1022n, 1071, 1217, 1357, 1359, 1414.
- Capponi Gino, 778n, 934n, 953n, 1778n.
- Capriglio Paola Melina di, 533n. .
- Caprino di Settignano Amedeo, 1441n.
- Capris di Ciglié Ottavio, 685, 687n, 731.
- Capris di Ciglié Saverio, 687n.
- Caraffa, 665, 668.
- Carafina, 1505, 1580.
- Caraglio, vedi Asinari di San Marzano e Caraglio.
- Carassini, 975.
- Caravaggio Michelangelo Merisi, detto il, 576n.
- Carcano Alfonso, 1671n.
- Carcano Giulio, 33n, 52n, 58, 838n, 847n, 848n, 856n, 876n, 881n, 894n, 918n, 922n, 934n, 953n, 954n, 956n, 962n, 963n, 966n, 985n, 990n, 1000n, 1010n, 1253n, 1276n, 1277n, 1290n, 1312n, 1338n, 1404n, 1424n, 1439n, 1455n, 1459n, 1472n, 1477n, 1487n, 1490n, 1495n, 1500n, 1508n, 1526n, 1537n, 1540n, 1561n, 1617n, 1629n, 1655n, 1660n, 1693n, 1696n, 1704n, 1713n, 1716n, 1736n, 1775n, 1861n.
- Carcano Raffaele, 382n.
- Cardenas, vedi De Cardenas.
- Carderina Giacomo, 1490n.
- Carini Antonio Francesco La Grua Talamanca, 1403, 1405n.
- Carlevaris di San Damiano Enrico, 543, 546n.
- Carlevaris di San Damiano Giacinto, 546n, 603n.
- Carlevaris di San Damiano Giuseppe, 570n.
- Carlevaris di San Damiano Paolina, nata Sontwell, 543, 546n, 568, 570n.
- Carlevaris di San Damiano Teresa, nata Roero di Cortanze, 546n, 602.
- Carlo II, duca di Parma, 851n, 856n, 1201n.
- Carlo V, re di Spagna, 712n.
- Carlo X, re di Francia, 839, 843n.
- Carlo Alberto di Savoia-Carignano, re di Sardegna, 16, 43, 64n, 76n, 85, 86n, 88, 91, 93, 94n, 95n, 101n, 104n, 106, 114n, 116n, 120, 149n, 159n, 161n, 162, 165n, 166, 172n, 174, 177, 178n, 191n, 202, 204, 208, 215, 219, 226, 232, 234, 237n, 244n, 246, 247n, 248n, 267n, 272n, 331n, 342n, 368n, 373n, 375, 381n, 386n, 392n, 396n, 402n, 405n, 414, 415n, 427, 431, 434-436, 451, 453, 454, 456, 459n, 462, 463n, 464, 467n, 474, 481, 482n, 495n, 496n, 500n, 506, 509, 510, 513, 523, 525, 530n, 533n, 536, 538n, 539, 541n, 542, 544, 548, 551, 552n, 555n, 557, 559, 565, 568, 570n, 572, 574, 578, 579, 580n, 586n, 593, 605, 609n, 621, 625n, 626, 628, 632 633n, 636n, 646, 647n, 652n, 663n, 665, 683, 686n, 689, 690, 703, 709n, 712, 715, 717n, 721, 722, 723n, 725, 733, 735n, 739, 742, 745, 748, 749, 758, 765, 777n, 783, 784, 786n, 787n, 788-794, 796n, 797-799, 800n, 801-806, 808n, 810, 812, 813-815n, 818, 819, 822n, 829, 830-832n, 835, 836n, 838n, 841, 842n, 844, 846, 848-850, 851n, 852n, 854, 855, 856n, 857-859, 862-864, 865n, 873, 877n, 878n, 884, 888, 895n, 899, 900, 902n, 903, 904n, 906-909, 910n, 913, 914, 928-930, 931n, 937, 948, 949, 955, 959, 968, 970n, 974, 975n, 977, 980, 982n, 983, 984n, 988, 993, 999, 1000n, 1004n, 1007n, 1012, 1013, 1014n, 1020, 1021, 1022n, 1024, 1025n, 1026, 1027, 1029n, 1030, 1034, 1036n, 1051n, 1078n, 1139, 1140, 1146, 1159, 1164, 1196, 1216n, 1257n, 1274n, 1279n, 1280n, 1287n, 1305n, 1348n, 1383n, 1416n, 1419n, 1432n, 1470n, 1487, 1544n, 1627n, 1643, 1644n, 1674n, 1782, 1860, 1862n.

- Carlo Alberto duca del Chiabrese, 1140n, 1350, 1352n, 1387, 1388n.
- Carlo Emanuele di Savoia-Carignano, 1216n.
- Carlo Emanuele I, duca di Savoia, 572n, 1279n, 1642n.
- Carlo Emanuele III, re di Sardegna, 76n.
- Carlo Emanuele IV, re di Sardegna, 293n, 1029n.
- Carlo Felice, re di Sardegna, 65n, 78n, 86n, 101n, 114n, 136n, 178n, 192n, 347n, 377n, 386n, 409n, 459n, 500n, 544, 546n, 572n, 786n, 861n, 862n, 1029n, 1070n, 1544n, 1765n.
- Carlo Lodovico di Borbone Parma (duca di Lucca), 220, 221n, 359n, 382n, 445, 446n, 528, 558, 608, 609n, 635, 784, 786n, 808n.
- Carlo di Borbone Spagna (Don Carlos), 153, 155n, 164, 635, 784, 786n, 852n.
- Carlo Luigi di Borbone (conte di Montemolin), 708.
- Carlo di Sassonia, 822n.
- Carlo il Temerario, 577.
- Carlo, 108.
- Carlotta, 65n.
- Carlotta di Sassonia Meiningen, 475n.
- Caroline, 256, 340.
- Carosio, 1361, 1365, 1368.
- Carossin, 695.
- Carpené, vedi Coardi di Carpeneto.
- Carra Antonio, 1372n.
- Carrail (o Carail), vedi Asinari di San Marzano e di Caraglio.
- Carré, 119, 121.
- Carrega Giovanni Battista, 701n, 794.
- Carrere, 232.
- Carroccio (II)*, 902n, 1435n.
- Carron di San Tommaso Felice, 441, 442n.
- Carron di San Tommaso Gabriella, 1789n.
- Carron, 1595.
- Carrone di Brianzone Felicita, nata Sanazzaro, 731, 732n.
- Carrù, vedi Costa della Trinità e di Carrù.
- Cartos, 465, 593.
- Carutti di Cantogno Domenico, 1536n, 1843, 1844n.
- Casalis Goffredo, 64n, 65n, 415n.
- Casana Ignazio, 1288, 1290n.
- Casanova, vedi Avogadro di Casanova.
- Casati Antonio, 1495n, 1497, 1498n, 1503, 1560, 1561n.
- Casati Gabrio, 849, 851n, 888, 891n, 893, 894n, 897, 898n, 900, 904n, 907, 910n, 914n, 915n, 918n, 934n, 945, 947n, 1133n, 1495n, 1561n, 1692, 1693n, 1778n.
- Casati Girolamo, 1498n, 1561n.
- Casati Teresa, vedi Confalonieri Teresa.
- Casella, 263.
- Caselli Eugenia, 1151n.
- Cassinis Giovanni Battista, 1453, 1454n, 1765, 1768n, 1832n.
- Cassinot, 480.
- Cassone Giuseppe, 1078n, 1550n.
- Castagnetto, vedi Trabucco di Castagnetto.
- Castelborgo, 648.
- Castelborgo Angelo Bongioanni di, 380, 382n, 1154n.
- Castelborgo Camillo Bongioanni di, 1504, 1506n.
- Castelborgo Luisa Bongioanni di, nata Candiani di Oliva, 1350, 1352n, 1354.
- Castelcicala, vedi Ruffo di Castelcicala Paolo.
- Castellalfero, contessa, 515.
- Castellan, 363.
- Castellani Fantoni Adele, vedi Castelnuovo delle Lanze Adele.
- Castellani Carlo Emanuele, 834.
- Castellani Clotilde, nata Dattili, 361, 363, 364n, 365n.

- Castellani Lorenzo, 465, 467n.  
 Castellani Luigi, 365n.  
 Castellengo Adolfo Frichignono di, 197n, 399, 401n, 405n, 1153, 1154n.  
 Castellengo Alessandro Frichignono di, 197n.  
 Castellengo Cesare Frichignono di, 197.  
 Castellengo Ernestina Teresa, nata Arborio Gattinara di Breme, 194, 283, 284n, 404, 405n, 407, 409n.  
 Castellengo Faustina Frichignono di, vedi Roero di Cortanze.  
 Castellengo Mária Frichignono di, 197n.  
 Castellengo Maria Carmela Frichignono di, 197n.  
 Castelletto di Veglio Bernardino, 392n.  
 Castelletto di Veglio Luisa, vedi Franzini Luisa.  
 Castelletto di Veglio Maria Gabriella, nata Nomis di Cossilla, 390, 392n.  
 Castelli, Mme, 232.  
 Castelli Gabriele, 894n.  
 Castelli Michelangelo, 816, 821n, 1712.  
 Castelli di Robilant Sessant Prospero Ignazio, 570n.  
 Castellinard Adolfo, 602, 604n.  
 Castelmagno Edoardo di, 318, 319n, 520, 522n, 622.  
 Castelnuovo E., 221n, 322, 341, 392n.  
 Castelnuovo delle Lanze Adele, nata Castellani Fantoni, vedova Coardi di Balangero, 361, 365n, 535, 537n, 540, 633n, 667, 741, 744n.  
 Castelnuovo delle Lanze Carlo, 633n.  
 Castelnuovo delle Lanze Enrico, 175, 176n, 177, 283, 295, 322, 341, 535, 537n, 540, 569, 632, 633n, 744n, 1332, 1335, 1339.  
 Castelnuovo delle Lanze Luigi, 744n.  
 Castelveto, vedi Roberti di Castelveto.  
 Castiglione Verasis di, famiglia, 740, 1148, 1505, 1602, 1655.  
 Castiglione Artemisia Verasis di, nata Balbi di Piovera (Mme Clément), 358, 359n, 1007n.  
 Castiglione Carlotta Giuseppa Verasis di, 172n.  
 Castiglione Clemente Verasis di (*Feroce*), 168, 172n, 359n, 1007n.  
 Castiglione Francesca Verasis di, nata Trotti, 1007n.  
 Castiglione Francesco Verasis di, 172n, 452, 453n, 574, 621, 625n, 730, 732n, 1006, 1007n, 1145, 1151n, 1156n, 1279n 1322, 1325, 1343n, 1351n, 1372n, 1558, 1560n, 1589, 1590n, 1613, 1614n.  
 Castiglione Irene Verasis di, vedi Morozzo Della Rocca Irene.  
 Castiglione Luigi Gabriele Verasis di, 1007n.  
 Castiglione Maria Verasis di, nata Litta, 1371, 1372n.  
 Castiglione Virginia Verasis di, nata Oldoini, 1151n, 1156n, 1278, 1279n, 1322, 1325, 1337, 1338n, 1343n, 1350, 1351n, 1352n, 1354, 1371, 1372n, 1558, 1560n.  
 Castiglione Vittoria Verasis di, nata Martini di Cigala, 168, 172n, 283, 284n, 311, 312n, 452, 453n, 492.  
 Castiglione Vittorio Luigi Gabriele Verasis di, 172n, 284n.  
 Castion, vedi Castiglione Verasis di.  
 Castronovo Valerio, 59, 191n.  
 Caterina, imperatrice di Russia, 773n.  
 Cathérine, 78, 92, 104, 111.  
 Cathorpe, 1172, 1175.  
 Cattaneo Carlo, 1806, 1807n.  
 Cattaneo Gaetano, 155n, 981.  
*Cattolico (II)*, 1358, 1361n.  
 Cauda Luigi, 1644n.  
 Cavaglià, vedi Doria di Cirié e di Cavaglià.  
 Cavagna, contessa, 760.

- Cavagnari Cesare, 139, 600n.
- Cavaier, vedi Ricci di San Paolo Federico.
- Cavaignac Louis-Eugène, 941n, 953.
- Cavalchini, Gregorio di San Severino, 1246, 1247n.
- Cavalleri Ferdinando, 394, 396n.
- Cavalli Antonio, 1731n.
- Cavalli, Mme, 112.
- Cavallini Gaspare, 1738n.
- Cavour Benso di, famiglia, 76n, 165n, 373n, 675, 1133n, 1137, 1139, 1143-1145, 1148, 1157, 1178, 1197, 1403, 1453, 1701.
- Cavour Adelaide Benso di, nata Lascaris di Ventimiglia, 165n, 1133n.
- Cavour Adele Benso di, nata de Sellon, 165n, 409n, 415n, 675n, 677, 1133n.
- Cavour Ainaro Benso di, 492, 495n, 1293, 1295n, 1491n, 1493n, 1498n, 1524, 1528n, 1529, 1531, 1533n, 1555, 1557n, 1576, 1578, 1589, 1592, 1609, 1614, 1616, 1618, 1623, 1626, 1635, 1672, 1673, 1674n, 1689, 1699, 1701, 1725, 1760, 1829, 1841, 1843, 1844n, 1872n.
- Cavour Augusto Benso di, 164, 165n, 495n.
- Cavour Camillo Benso di, 9, 11, 46, 47, 58, 59, 82n, 86n, 159n, 165n, 209n, 213n, 217n, 279n, 319n, 323n, 334n, 347n, 357n, 409n, 415n, 419n, 423n, 459n, 500n, 507n, 520n, 540n, 575n, 577n, 578n, 603n, 640n, 657n, 678n, 690n, 744n, 763, 815n, 816, 821n, 888, 900, 926, 939n, 964n, 967, 990n, 993n, 997n, 1022n, 1032n, 1036n, 1052, 1055n, 1065n, 1078n, 1089n, 1092n, 1099n, 1118, 1119n, 1124, 1129, 1133n, 1138n, 1141, 1145, 1147, 1148, 1171n, 1175n, 1178, 1186n, 1196n, 1198, 1201n, 1216, 1217, 1224n, 1227, 1228n, 1236, 1237, 1238n, 1239, 1241, 1243, 1244n, 1247, 1263, 1264n, 1265, 1266n, 1267n, 1271n, 1272, 1273, 1276n, 1281, 1283n, 1289, 1294n, 1302n, 1304n, 1333, 1335n, 1337, 1338, 1341, 1342, 1344, 1346n, 1356n, 1360, 1369n, 1374n, 1376n, 1388, 1389, 1390n, 1391n, 1394n, 1396n, 14051, 1406n, 1412n, 1413n, 1417n, 1420, 1421, 1423, 1424n, 1432n, 1434n, 1436, 1444, 1452n, 1453, 1454n, 1457n, 1459n, 1467, 1468n, 1472n, 1475n, 1477n, 1480n, 1481n, 1487n, 1488, 1490, 1491n, 1495n, 1498n, 1506n, 1507n, 1508n, 1517, 1518n, 1519, 1521n, 1522, 1523n, 1525, 1526n, 1527, 1528n, 1531n, 1533, 1541n, 1544n, 1550n, 1552, 1556n, 1557n, 1559, 1560n, 1562, 1564, 1566n, 1575n, 1576, 1577n, 1578, 1588n, 1590, 1592, 1596n, 1599n, 1607, 1610, 1611, 1613, 1619n, 1620n, 1625n, 1627n, 1633, 1635, 1646n, 1654, 1655n, 1663n, 1667, 1668n, 1669, 1671n, 1672, 1674, 1675, 1676n, 1680, 1681n, 1684n, 1685, 1686n, 1689n, 1691, 1692, 1693n, 1695, 1701, 1704n, 1706, 1707n, 1710, 1713n, 1714n, 1716n, 1722, 1723n, 1725, 1726n, 1728n, 1731n, 1735, 1736n, 1738, 1739n, 1748, 1749n, 1750, 1752, 1753n, 1754, 1755n, 1761, 1762, 1763, 1764n, 1765, 1766, 1767, 1768, 1769n, 1770, 1774, 1775n, 1777, 1779n, 1780, 1783n, 1786n, 1795n, 1804n, 1808, 1810n, 1812n, 1813n, 1817, 1818n, 1820, 1822, 1823n, 1825, 1826n, 1827n, 1828, 1829, 1835, 1837, 1839n, 1840, 1841, 1842n, 1843, 1844n, 1855n, 1856, 1863, 1871, 1872n, 1878, 1881, 1884
- Cavour Filippina Benso di, nata de Sales, 165n, 342n, 675n, 987, 990n, 1133n.
- Cavour Filippo Benso di, 82n, 165n, 392n.
- Cavour Giuseppina Benso di, vedi Alfieri di Sostegno Giuseppina.
- Cavour Gustavo Benso di, 82n, 143n, 165n, 415n, 492, 495n, 675n, 966n, 967, 1092n, 1133n, 1143, 1159n, 1180n, 1197, 1198, 1229, 1241, 1246, 1351, 1481n, 1491n, 1592, 1616, 1633, 1721, 1725, 1806, 1866.
- Cavour Michele Benso di, 68n, 82n, 140n, 165n, 241n, 390, 392n, 415n, 416, 419n, 421, 423n, 459n, 579, 768n, 967, 1091, 1092n.

- Cecchina, 233.
- Celebrini Luigi, 132, 133n.
- Cellini Benvenuto, 1854.
- Celsina, 358.
- Centuccelli Alfonso, 345, 535, 538n.
- Centurione Vittorio, 38, 528, 530n, 536, 538n, 733, 735n.
- Centurioni Lorenzo, 1105, 1415.
- Ceppi, 169.
- Ceppi Angelo di Bairolo, 987, 990n.
- Ceppi Lorenzo, 651, 652n.
- Cerato, 268.
- Cercer, marchese, 452.
- Ceres, vedi Cotti di Ceres.
- Ceresa di Bonvillaret Clemente, 337, 338n.
- Ceresa di Bonvillaret Gabriella, 622, 625n.
- Ceresa di Bonvillaret Lidia, nata Gazzelli, 337, 338n.
- Cernazzai Daniele, 1635n.
- Cernuschi Enrico, 936, 940n.
- Cerrato, 337.
- Cerrito Fanny, 353n, 662, 663n, 665.
- Cerruti Bauduc Felice, 502, 503n, 523, 1546.
- Cesana Giuseppe Augusto, 1598n, 1681n.
- Ceva Enrica di, 758n.
- Ceva di Battifollo Paolina, vedova Della Chiesa di Cinzano, 1028, 1029n.
- Changarnier Nicolas-Anne-Théodule, 1012n, 1139, 1140n, 1610, 1612n.
- Chartres, duca di, 1647, 1648n.
- Charvaz Andrea, 429n, 625n, 1272, 1274n.
- Chateaubriand François-René de, 1101, 1102n, 1481n.
- Checco, 110.
- Cherasco Alberto, 1731n.
- Chevron-Villette Enrico di, 157, 159n, 199, 367, 368n, 535.
- Chiala Luigi, 8, 9, 59, 1219n, 1237n, 1239n, 1264n, 1266n, 1273n, 1335n, 1340n, 1342n, 1345n, 1427n, 1432n, 1452n, 1522n, 1526n, 1614n, 1667n, 1676n, 1681n, 1693n, 1710n, 1726n, 1748n, 1764n, 1768n.
- Chiavarina Amedeo, 791n.
- Chiaves Desiderato, 1611, 1612n.
- Chiellini Veneranda, 1156n.
- Chiesa A.L., 12n.
- Chiesa Carlo, 442, 443n.
- Chiodo Agostino, 1036, 1044n.
- Chiodo Vincenzo, 672, 673n.
- Chiodo, 194, 197n, 198, 205, 226, 252, 255-257, 259n, 268, 277, 296, 421.
- Chirio, 119n.
- Chiusan, vedi Caisotti di Chiusano.
- Choiseul, contessa, 1122.
- Choiseul-Praslin Altarice Rosalba Fanny, nata Sébastiani, 636n, 775, 777n.
- Choiseul-Praslin Isabelle, vedi Cordero di Pamparato Isabella.
- Choiseul-Praslin Théobald, 636n, 777, 778n, 1626, 1627n.
- Chorier, 1384n.
- Christine, 1421.
- Christofle Charles, 1385n.
- Chrzanowski Wojciech, 928, 931n, 941, 979, 985n, 990n.
- Ciabran, 906.
- Cialdini Enrico, 1694, 1695, 1699n, 1804n, 1856, 1857n.
- Cian Vincenzo, 537n, 606n.
- Ciani, fratelli, 740.
- Cibrario Luigi, 357n, 365n, 550, 1241, 1244n, 1480n, 1495n, 1498, 1525, 1526n.
- Ciccio, vedi Villamarina Francesco Pes di.
- Cigala, vedi Martini di Cigala. . .

- Ciglié, vedi Capris di Ciglié.
- Cimier, Mlle, 531.
- Cinet (o Cinot), vedi Radicati di Marmorito Augusto.
- Cini Bartolomeo, 242n, 468n.
- Cinzano, vedi Della Chiesa di Cinzano.
- Circourt Anastasia, nata Klustine, 675n.
- Cirié, vedi Doria di Cirié.
- Civalieri di Masio Annibale, 1861n.
- Civiltà Cattolica*, 347n, 1880, 1882n.
- Clarendon George William Frederick Villiers di, 1358, 1361n, 1410, 1523n, 1543, 1618, 1620n, 1872n.
- Clark Forbes, 1295n.
- Clark, Mrs, 1293, 1295n.
- Clark Mary, 1364n.
- Clément, Mme, vedi Castiglione Artemisia Verasis di.
- Clerici Antonio Giorgio, 475n.
- Clermont-Tonnerre, famiglia, 967.
- Clermont-Tonnerre, Mme, nata Crillon, 1117, 1122, 1123.
- Clermont-Tonnerre Jules-Gaspard-Aynard, 165n, 541n.
- Clermont-Tonnerre Victoire, nata de Selon, 164, 165n, 201, 214, 357n, 376, 523, 540, 541n, 558, 560, 566n, 578, 582, 589, 602, 658, 675n, 700, 745, 746, 751, 963, 964n, 965, 966n, 967, 1133n.
- Clistorel, Mr, 923.
- Clotilde Maria Teresa Luigia Savoia-Bonaparte, 449, 450n, 484, 486n, 720n, 1125, 1572n, 1647, 1648n, 1653, 1654n, 1668n, 1713n.
- Coardi di Bagnasco, famiglia, 494, 532, 538, 544, 551, 583, 624, 714, 1221, 1289.
- Coardi di Bagnasco Alfonso, 313, 314n, 317, 494, 495, 496n, 667, 681.
- Coardi di Bagnasco Clara, nata Zocca, 224n, 475, 624, 626n.
- Coardi di Bagnasco Eracto (il conte di Balangero), 319n, 365n, 474, 475n, 496n, 533n, 534, 536, 1246, 1247n, 1399n.
- Coardi di Bagnasco Erminia, nata Pallio di Rinco, 317, 319n, 532, 533n, 539, 541n, 666, 1246, 1247n.
- Coardi di Bagnasco Lucia, nata Milliet d'Arvillars, 313, 314n, 667n, 727, 728n, 741, 743n, 1129, 1131n, 1150, 1151n, 1153, 1378, 1380n.
- Coardi di Bagnasco Luigi Evasio (il marchese di Bagnasco), 241, 242n, 305n, 314n, 496n, 624, 626n.
- Coardi di Bagnasco Matilde, 1246, 1247n.
- Coardi di Bagnasco Paolina, nata Salomone di Serravalle, 242n, 666, 667n.
- Coardi di Bagnasco Paolo, 91, 95n, 222, 224n, 465, 474, 475n, 494, 626n, 667, 989n.
- Coardi di Carpeneto Vittorio, 1380n.
- Cobden Richard, 750n, 762, 763n, 1310n.
- Cobianchi, 1287n.
- Cognasso F., 334n, 1888n.
- Colavita, 1594n.
- Colini, 382n.
- Colla Federico, 1450, 1452n.
- Colla Giovanni Battista, 1305n.
- Collegno, vedi Provana di Collegno.
- Coller Gaspare Andrea, 271, 273n, 562, 563n, 579, 878n, 887n.
- Colli, 236, 1562.
- Colli di Felizzano Carlo, 1524, 1526n, 1562, 1563n.
- Colli di Felizzano Corrado, 1562, 1563n.
- Colli di Felizzano Giuseppe, 1563n.
- Colli di Felizzano Vittorio, 196, 197n, 832n, 974, 976n, 1526n, 1527, 1564n.
- Collobiano (o Colobiano), vedi Avogadro di Collobiano.
- Colloredo, 376.
- Colloredo Walsee Franz von Paola, 1276.

- Colombini Molino Giulia, 390, 392n.
- Colombo Adolfo, 9, 15n, 59, 67n, 68n, 70n, 75n, 76n, 82n, 88n, 97n, 111n, 114n, 138n, 140n, 143n, 151n, 173n, 185n, 190n, 191n, 202n, 284n, 298n, 301n, 305n, 308n, 327n, 335n, 373n, 386n, 391n, 402n, 409n, 423n, 442n, 447n, 452n, 475n, 500n, 541n, 546n, 559n, 562n, 583n, 687n, 697n, 717n, 734n, 754n, 765n, 786n, 822n, 828n, 835n, 843n, 856n, 876n, 883n, 891n, 901n, 910n, 918n, 926n, 932n, 939n, 941n, 942n, 946n, 954n, 964n, 967n, 969n, 970n, 973n, 975n, 976n, 977n, 1000n, 1006n, 1016n, 1019n, 1021n, 1024n, 1026n, 1029n, 1035n, 1042n, 1051n, 1055n, 1057n, 1061n, 1067n, 1068n, 1073n, 1077n, 1081n, 1089n, 1099n, 1101n, 1107n, 1108n, 1112n, 1116n, 1123n, 1138n, 1140n, 1142n, 1146n, 1151n, 1154n, 1162n, 1164n, 1165n, 1169n, 1173n, 1174n, 1175n, 1177n, 1180n, 1186n, 1187n, 1188n, 1191n, 1201n, 1205n, 1207n, 1212n, 1215n, 1216n, 1225n, 1228n, 1238n, 1244n, 1250n, 1257n, 1270n, 1271n, 1279n, 1280n, 1282n, 1283n, 1286n, 1287n, 1290n, 1299n, 1302n, 1304n, 1305n, 1310n, 1315n, 1319n, 1322n, 1325n, 1326n, 1328n, 1329n, 1331n, 1337n, 1343n, 1348n, 1361n, 1362n, 1364n, 1369n, 1372n, 1374n, 1376n, 1377n, 1379n, 1381n, 1383n, 1390n, 1394n, 1396n, 1400n, 1404n, 1405n, 1409n, 1412n, 1414n, 1417n, 1419n, 1423n, 1435n, 1441n, 1445n, 1448n, 1455n, 1459n, 1469n, 1472n, 1490n, 1491n, 1493n, 1495n, 1497n, 1498n, 1508n, 1528n, 1553n, 1557n, 1560n, 1568n, 1576n, 1596n, 1620n, 1623n, 1627n, 1631n, 1635n, 1657n, 1660n, 1667n, 1673n, 1674n, 1681n, 1686n, 1687n, 1701n, 1707n, 1708n, 1710n, 1726n, 1731n, 1744n, 1747n, 1761n, 1768n, 1772n, 1775n, 1789n, 1793n, 1804n, 1805n, 1807n, 1823n, 1827n, 1834n, 1835n, 1843n, 1844n, 1852n, 1857n, 1867n, 1869n, 1872n, 1881n, 1884n, 1887n.
- Colombo Cristoforo, 1561n.
- Comandini A., 76n, 103n, 165n, 235n, 386n, 521n, 1399n, 1400n, 1477n.
- Comba Rinaldo, 9, 10, 518n.
- Como Alerino, 1194, 1195n.
- Compans di Brichanteau Alessandro, 185, 186n, 1166.
- Conciliatore (II)*, 76n, 247n, 940n.
- Concordia (La)*, 800n, 816, 822n, 862, 865n, 911, 912, 916, 918n, 920, 924, 949n, 997n, 1062, 1064n, 1016n, 1112, 1113n, 1195n.
- Confalonieri, Federico, 246, 247n, 425, 426n, 474, 475n, 477, 689, 690n, 851n, 940n.
- Confalonieri Sofia, nata O'Farrel, 426n.
- Confalonieri Teresa, nata Casati, 247n, 426n.
- Conforti Raffaele, 1888n.
- Consalvi Ercole, 172n.
- Constable John, 1454, 1455n.
- Constantin Adelaide, nata Caissotti di Rubione, 550, 552n.
- Constantin Felice, 552n.
- Constitutionnel*, 748.
- Consul Giuseppe, 663n.
- Contemporaneo (II)*, 749, 750n, 775, 776, 778n, 822n.
- Conti, 118, 120, 406, 645, 708.
- Conzani di Revignano Ercole, 264n.
- Cooper James Fenimore, 96, 98n, 1243, 1244n, 1321, 1323n.
- Coppier Giuseppe Maria, 498, 499n.
- Coppino Michele, 1594n.
- Corboli-Bussi Giovanni, 859, 862n.
- Cordero di Pamparato, famiglia, 775.
- Cordero di Pamparato Ermanno Clemente, 635, 636n, 777n.
- Cordero di Pamparato Gabriella Polissena, nata Solaro del Borgo, 777n.
- Cordero di Pamparato Isabelle, nata Choiseul-Praslin, 635, 636n, 640, 777n, 778n.

- Cordero di Pamparato Stanislao, 603n.
- Cordova Filippo, 1875n, 1878, 1881n, 1887n.
- Corio Giacinto, 1224n.
- Coriolis, 1858.
- Cormenier Louis de la Haye (*Timon*), 798, 800n.
- Cornelissen, famiglia, 724.
- Cornelissen, Mr, 658, 660.
- Cornelissen Mme, 658, 670, 696, 697, 700, 724.
- Corniano, conte, 1368.
- Correnti Cesare, 1728n.
- Corriere di Milano (II)*, 424, 426n.
- Corsi Tommaso, 1821, 1823n.
- Corsini di Lajatico Neri, 1673, 1674n, 1747, 1749n.
- Corsini Tommaso, 1749n.
- Cortanze, vedi Roero di Cortanze.
- Cortanzone Alessandro Pelletta di, 672, 673n, 676.
- Cortesi Antonio, 583n.
- Corti Luigi, 1090, 1091n, 1146, 1286, 1289, 1386, 1436, 1596, 1598, 1599, 1601, 1602, 1604, 1607, 1724, 1772, 1881, 1882.
- Coset, 85.
- Cossato, Mr, 434.
- Cossilla Augusto Nomis di, 185, 291, 293n, 756, 758n, 1736, 1788, 1789n, 1858, 1861n.
- Cossilla Eugenia Nomis di, vedi Marchetti Eugenia.
- Cossilla Luigi Nomis di, 127, 128n, 158, 224n, 234n, 244n, 293n, 347n, 392n, 475n, 496n, 1861n.
- Cossilla Maria Gabriella Nomis di, vedi Castelletto di Veglio Maria Gabriella.
- Costa Mr, 213n.
- Costa Ludovico, 78, 82n.
- Costa della Torre Ignazio, 1344, 1345, 1346n.
- Costa della Trinità e di Carrù, famiglia, 285, 286n, 520.
- Costa della Trinità e di Carrù Carlo (*Polonghera*), 63, 65n.
- Costa della Trinità e di Carrù Carlo Remigio, 168, 172n, 307, 308, 311, 395, 396n, 454, 474, 475, 477, 482n, 484, 486n, 488, 489, 494, 498, 502, 505, 510, 516, 523, 528, 547, 574, 1024, 1471, 1830.
- Costa della Trinità e di Carrù Costanza, nata Luserna di Rorà, 23, 101n, 140, 141n, 145n, 172n, 221n, 223, 225n, 243, 246, 253, 297n, 308n, 313, 316, 318, 319n, 330, 331n, 332, 372, 374n, 375n, 377n, 389, 396n, 462, 465, 471, 514, 527, 544, 557, 577, 562, 674, 675n, 679, 711, 751, 768, 774, 779, 955, 977, 1067, 1148, 1194, 1197, 1200, 1204, 1209, 1211, 1215, 1219, 1220, 1227, 1229, 1231, 1243, 1246, 1258, 1379, 1383, 1385, 1387, 1411, 1546, 1579.
- Costa della Trinità e di Carrù Filiberto Maurizio Remigio, 172n, 296, 297n.
- Costa della Trinità e di Carrù Luisa vedi Alfieri di Sostegno Luisa (*Ratin*).
- Costa della Trinità e di Carrù Paolo, 97, 100, 101n, 106, 109, 141n, 144, 145n, 146, 160, 163, 167, 168, 170, 174, 175, 176, 177, 178n, 180, 210, 223, 268, 286n, 297n, 308.
- Costa di Beauregard Ferdinando, 345, 347, 585, 586n, 591, 592n, 996, 997n.
- Costa di Beauregard, Pantaleone (*Léon*), 319n, 323n, 423n, 636n.
- Costantino, granduca di Russia, 1554, 1556n, 1647, 1648n.
- Costanza II, 1096, 1099n, 1103, 1105n.
- Costi Giovanni, 852n.
- Costiolles, vedi Antonelli di Costigliole, o Derossi di Costigliole.
- Cotti di Ceres, Carlo Emanuele, 183n, 261.
- Cotti di Ceres Francesca, vedi Gazzelli Francesca di Rossana.

- Cotti di Ceres Margherita, nata Arese Lucini, 183, 947n.
- Cottolengo Giuseppe Benedetto, 198, 387, 391n, 456, 459n, 1234.
- Courrier des Alpes*, 1228n.
- Coventry Marianna, vedova Pepe, 1629n. .
- Cowley, Mlle, 1517.
- Cowley Henry Richard Wellesley di, 1518n, 1663, 1685, 1692.
- Cowper, lord, 1596n.
- Craven, Mme, 1122.
- Craven Augustus Denham, 1270n.
- Cravetta (Corrado o Marcellino?) di Villanovetta, 483, 975, 1015, 1067, 1082, 1109, 1359, 1500, 1501, 1536, 1579, 1639.
- Cravetta Corrado di Villanovetta, 377n, 1197, 1198, 1204, 1243.
- Cravetta Marcellino di Villanovetta, 376, 377n, 578, 679, 753, 755n, 772, 774.
- Cretineau-Joly Jacques, 743n.
- Crillon-Mahon, duca, 480, 490n.
- Crillon-Mahon, famiglia, 480.
- Crillon-Mahon Giuseppina, nata Fischer, 695, 697n, 729.
- Crillon-Mahon, Mlle, 480.
- Crippa, Mr, 1218, 1221.
- Crispi Francesco, 1786n, 1835n.
- Cristiani di Ravarano Cesare, 197n, 983, 985n.
- Cristiani di Ravarano Marina Teresa, nata Nomis di Pollone, 196, 197n, 227, 232n.
- Cristina di Francia (*Madama Reale*), 364n, 1279n.
- Cristophe, Mr, 188.
- Croce Giulio Cesare, 248n.
- Crog Amélie, 425.
- Cromelin (o Cromeling), Mme, 401, 588, 602, 617, 653, 661, 757, 855.
- Cronista (II)*, 1579n.
- Crosa, marchesa, 314n, 433, 449, 535, 536n.
- Crosa, signorina, 446, 447n.
- Crosa di Vergagni Nicolò Luigi, 227n, 311, 312n, 313, 318, 324, 327n, 336n, 338, 346n, 350, 352, 355, 365n, 368, 372, 376, 388, 394, 396n, 413, 419n, 430, 433, 435, 438, 449, 488, 490n, 590, 593, 661, 665, 666, 668, 677, 821.
- Crosio Felicita, 609n.
- Crotis (o Crottis), vedi Crotti di Costigliole.
- Crotti di Costigliole, famiglia, 139, 140n.
- Crotti di Costigliole Alessandra, vedi Tettù di Camburzano Alessandra.
- Crotti di Costigliole Alfonso, 1500, 1505, 1507, 1510.
- Crotti di Costigliole Angelo Michele, 91, 95n, 280, 282n, 491, 495n, 650, 652n, 1135, 1136n.
- Crotti di Costigliole Costanza, nata Giriodi di Monasterolo, 88, 146, 727, 728n, 1500n, 1567, 1568n.
- Crotti di Costigliole Francesco, 88n, 728n, 1500n, 1567, 1568n.
- Cruveilhier Jean, 1479, 1481n.
- Cucchiari Domenico, 1347, 1348n.
- Cuggia, 1290n.
- Cugia Efsio, 1543, 1544n.
- Cugian, Mr, 84.
- Cumietti Giuseppe, 559n.
- Curbis di San Michele Emilia, nata Marchetti, 531, 533n.
- Curbis di San Michele Teofilo, 531, 533n, 1558.
- Curt, Mme, 705.
- Cusan Adele, 85.
- Cusani Ifigenia, 622, 625n.
- Cusani Paolo, 622, 625n.
- Cuttica, 1539, 1545, 1570, 1632.

## D

- Da Babormida Giuseppe, 888, 891n, 909, 937, 983, 984n, 993n, 1232, 1264, 1267n, 1278, 1301, 1377n, 1390n, 1394n, 1406, 1408, 1417n, 1420, 1488, 1498, 1532, 1716n, 1737, 1738n, 1749, 1750, 1755n, 1763, 1843.
- D'Adda Carlo, 850, 851, 852n, 1123n, 1746, 1760, 1774, 1882, 1884n.
- D'Adda Mariquita, nata Farcò (*la Sublime*), 1121, 1123n, 1153, 1227.
- Dagnino Nicolò, 1154n.
- Daily News*, 1768n.
- Dalghetti, 1649.
- Dalmaties, vedi Soult Napoléon-Hector di.
- Dal Pozzo della Cisterna, famiglia, 127, 532, 732, 729.
- Dal Pozzo della Cisterna Carlo Emanuele, 455, 459n, 496n, 579, 580n, 685, 687n, 689, 692, 695, 708n, 714, 732n, 819, 942, 958, 1039, 1048, 1053, 1056, 1073, 1115, 1202, 1387.
- Dal Pozzo della Cisterna Luisa, vedi Arbo-rio Luisa di Gattinara e Brema.
- Dal Pozzo della Cisterna Luisa Carolina, nata Mérode, 466, 468n, 495, 496n, 499, 687n, 708n, 710, 712n, 732n.
- Dal Pozzo della Cisterna Maria Vittoria, 732n.
- Dal Pozzo di Castellino Ferdinando, 672, 673n.
- Dal Pozzo di Castellino Margherita, nata Eotvos, 673n.
- Dal Verme Camillo, 1671n.
- Dal Verme Luchino, 1671n.
- Dandolo Emilio, 1662, 1663n.
- Daniel John M., 1357, 1360n.
- Daniele Emilia, 1781n.
- Danzini Alessandro, 1689n.
- Da Ponte Jacopo (il *Bassano*), 754, 755n.
- Da Ponte Lorenzo, 486n.
- Dattili Clotilde, vedi Castellani Clotilde.
- Dattili Giuseppe, 364n.
- Davenport Anne Caroline, nata Hurt, 1047, 1051n, 1053, 1055n, 1105, 1199, 1202, 1215, 1216n.
- Davenport Edward Davies, 1053, 1055n, 1059.
- Davico, conte, 1548, 1558.
- Davico di Quittengo Luisa, 736, 738n.
- David Jacques-Louis, 136n.
- De Andreis Gaspare, 1600n, 1644, 1646.
- De Asarta Giacomo, 229, 230n, 990n.
- Débats*, vedi *Journal des Débats*.
- De Blonay, Mme, 608, 613.
- De Blonay Edmond, 609n.
- De Boni Filippo, 936, 940n.
- De Buttet Eligio, 804, 806, 806n.
- De Cardenas, famiglia, 795.
- De Cardenas Angela, vedi Gualterio An-gela.
- De Cardenas Marianna, vedi Garofoli Ma-rianna Cavalchini di.
- De Cardenas Teresa, vedi Mocchia di Coggiola Teresa.
- De Cardenas di Valeggio Girolamo (o Ge-rolamo), 733, 735n, 1084, 1089n, 1092, 1095, 1099, 1114, 1116n, 1123, 1289, 1344.
- De Ferrari Domenico, 1034, 1036n.
- De Ferrari Marina, nata Brignole Sale, 75, 78n, 81.
- De Ferrari Raffaele, duca di Galliera, 78n.
- De Filippi, 127, 132.
- De Filippi Daria, 140, 141n.
- De Foresta Giavanni, 1568n, 1609n, 1618, 1620n, 1624, 1625n, 1631, 1632n.
- De Fornari Giuseppe, 1181, 1183n.
- Dégeneix, famiglia, 1529.
- De Giosa Nicola, 1556n.
- De Gori, 1813n.
- De Gregori, 362, 422.

- Delacroix Eugène, 1563n.
- De La Pierre, famiglia, 101n, 102, 115.
- De La Pierre Sophie, 100, 101n, 103n.
- De La Rive Auguste, 1575n.
- De La Rive Mathilde, 678n.
- De La Rive William, 165n, 1842n, 1872n.
- De La Rue Emile, 578n, 926n, 939n, 953n, 956n, 964n, 990n, 1022n, 1032n, 1055n, 1065n, 1244n, 1376n.
- De La Rue Hippolyte, 213n.
- De Launay Edoardo, 1541n.
- De Launay Gabriele, 806n, 957, 959, 960n, 983, 984n, 988, 1000n, 1003, 1005n, 1006n, 1024n, 1073n, 1133n.
- De Laurent, famiglia, 655.
- Del Burgo J., 429n.
- Del Campo, 358.
- Del Campo, famiglia, 1333.
- Del Carretto di Balestrino Domenico, 223, 224n, 408, 409n.
- Del Carretto di Balestrino Giovanni Enrico, 408, 409n, 520, 522n.
- Del Carretto di Millesimo Valburga, 541n.
- Del Carretto di Millesimo e Moncrivello, famiglia, 613.
- Del Carretto di Millesimo e Moncrivello Alberto, 38, 208, 209n, 222, 226, 376, 390, 431, 520, 522n, 528, 531, 533n, 535, 536, 538n, 540, 541n, 543, 545n, 581, 613, 730, 732, 743n, 765, 767, 769, 942n, 1861n.
- Del Carretto di Millesimo e Moncrivello Camilla, nata Gromo di Ternengo, 520, 522n, 541n.
- Del Carretto di Millesimo e Moncrivello Carlo Aleramo, 540, 541n, 543, 594.
- Del Carretto di Millesimo e Moncrivello Carlo Felice, 767, 768n.
- Del Carretto di Millesimo e Moncrivello Carola Valburga, 614n, 1860, 1861n.
- Del Carretto di Millesimo e Moncrivello Francesco Saverio, 826, 828n.
- Del Carretto di Millesimo e Moncrivello Gustavo, 939, 942n.
- Del Carretto di Moncrivello Giuseppina, nata Maffei di Boglio, 545n.
- Del Carretto di Moncrivello Leopoldo Alberto, 545n.
- Del Carretto di Moncrivello Maria, nata Cane d'Ussolo, 386n, 531, 533n, 543, 545n, 614n, 739, 743n, 939, 942n, 1861n.
- Del Carretto di Moncrivello Paola Costanza, 543, 545n.
- Del Carretto di Monforte Adelaide, nata Nasi, 208n, 533n.
- Del Carretto di Monforte Delfina, nata Radicati di Brozolo, 531, 533n.
- Del Carretto di Monforte Enrico, 208n, 531, 533n, 582, 583n, 602, 603n.
- Del Carretto di Monforte, Luisa, 205, 208n.
- Delibes Leo, 353n.
- De Liguori, generale, 1600, 1817n.
- Della Chiesa Agostino Francesco, 82n, 208, 1558, 1560n.
- Della Chiesa di Cervignasco Domenico, 450n.
- Della Chiesa di Cervignasco Paolina, nata Boetti di San Sebastiano, 450n.
- Della Chiesa di Cervignasco Primitiva Paola Cristina, vedi Faà di Bruno Primitiva Paola Cristina.
- Della Chiesa di Cinzano Angelo, 459n.
- Della Chiesa di Cinzano Casimiro, 1029n.
- Della Chiesa di Cinzano Enrico, 81, 83n, 160, 161n, 258, 259n, 456, 459n, 725, 726n, 728.
- Della Chiesa di Cinzano Felicita, vedi Balbo Felicita.
- Della Chiesa di Cinzano Luigi Saverio, 258, 259n, 674, 675n, 941n, 1029.
- Della Chiesa di Cinzano Luisa, nata Olivieri di Vernier, 81, 83n.
- Della Chiesa di Cinzano Rosa, nata Peyretti di Condove, 674, 675n, 938, 941n.

- Della Chiesa di Isasca Flaminio, 1871, 1873n.
- Della Gherardesca Ugolino, 1731n.
- Dellala di Beinasco, conte, 712n.
- Della Peruta Franco, 59, 747n, 750n, 823n, 918n, 1356n, 1728n.
- Della Rocca, principe, 1562.
- Della Rovere, famiglia, 192n.
- Della Rovere Alessandro, 1843, 1844n.
- Della Rovere Domenico, 1441n.
- Della Rovere Virginia, 492, 496n.
- Della Rovere di Montabone Amedeo, 556n.
- Della Rovere di Montabone Clementina, vedi Guasco Clementina di Castelletto.
- Della Rovere di Montabone Clotilde, 556n.
- Della Rovere di Montabone Enrichetta, nata Stakelberg, 189, 192n, 222, 224n, 230, 237, 296, 297, 574.
- Della Rovere di Montabone Federico, 224n, 230n, 297n, 375, 377n, 510n, 511, 556n.
- Della Rovere di Montabone Ferdinando, 556n.
- Della Rovere di Montabone Maria, nata Sallier de la Tour, 510n, 511n, 555, 556n.
- Della Torre, 1205n.
- Della Valle di Clavesana Luisa, vedi De Rossi di Santarosa Luisa.
- Della Valle di Pomaro Bianca, 1757, 1758n.
- Della Valle di Pomaro Rolando Giuseppe, 1758n.
- Della Villa di Villastellone Carlo, 1877n.
- Della Villa di Villastellone Irene, nata Martini di Cigala, 1877n.
- De Lorenzi, 1366n.
- Demarchi, 1126.
- De Margherita Luigi, 959, 960n, 985n, 1027, 1029n, 1071, 1073n, 1280n.
- De Martino Giacomo, 1795.
- De Maugny Clément, 858, 861n.
- Dembowsky Carlo, 668, 669, 670n, 708, 709n.
- Dembowsky Jean, 670n.
- Dembowsky Matilde, nata Viscontini, 670n.
- Demichelis Giuseppe, 179, 181n, 182, 509, 1053, 1059, 1155, 1183, 1218, 1492, 1650, 1760.
- Demofilo, 978n.
- De Mornay, 990n.
- Dentu E., 1755n.
- De Pretis Agostino, 1817n, 1292, 1294n, 1613, 1632n, 1728n, 1817n, 1875n, 1883, 1884.
- De Ray Neval Aloys, 1844n.
- Derby Edward George Geoffrey Smith Stanley, 1237, 1238n, 1282, 1656, 1657n, 1658, 1659, 1685, 1704n.
- De Rossi di Costigliole Alfonso, 1674.
- De Rossi di Santarosa Luisa, nata Della Valle di Clavesana, 394, 396n.
- De Rossi di Santarosa Pietro, 355, 356n, 363, 366, 370, 396n, 574, 838n, 897, 1039n, 1087, 1089n, 1104, 1119n, 1506n.
- De Rossi di Santarosa Santorre, 191n, 247n.
- De Rossi di Santarosa Teodoro, 1643, 1644n.
- De Roussy Maria de Sales, 604.
- Des Ambrois de Nevache Luigi Francesco, 191n, 708, 709n, 800, 839, 842n, 846, 909, 1034, 1466n, 1719n, 1726, 1748, 1749n, 1752, 1753n, 1754, 1778n.
- De Sanctis Francesco, 1036n.
- Des Geneys di Pinasca Giorgio Andrea, 73, 76n.
- De Vecchi Pasquale, 545n, 1479.
- Devonshire, duca di, 1106, 1107n, 1112, 1113n, 1177n.

- Dian, conte, 431, 1529.
- Di Carlo E., 706n.
- Diday François, 563, 557, 559n.
- Didot Firmin, 546n.
- Dini Giuseppe, 1629n.
- Diritto (II)*, 1356n, 1715, 1717n, 1720n, 1727, 1728n, 1730, 1731n, 1743, 1748, 1755, 1757n, 1807n.
- Disraeli Benjamin, 1040n, 1281, 1283n, 1623n, 1657.
- Dohna Schlobitten Mathilde, nata Truchsess, 169, 172n, 366, 368n, 400, 527.
- Dohna Schlobitten Richard, 172n, 368n, 1089.
- Dohna Schlobitten, Mlle, 1087, 1089n.
- Dolci Carlo, 595, 596n.
- Dominique, 199, 288.
- Donadio, conte, 85.
- Donadio Maurizio, 107n.
- Don Carlos, vedi Carlo di Borbone Spagna.
- Don Diego, 253, 254n.
- Don Giovanni, 483, 1118.
- Don Pedro, vedi Pedro IV di Braganza, re di Portogallo.
- Don Sebastien, 164.
- Donizetti Gaetano, 192n, 353n, 1463, 1526n.
- Doria Giorgio, 792, 796n, 1482.
- Doria Marina Orietta (Mainetta), vedi Pallavicini Marina Orietta.
- Doria Pio Nepomuceno, 792, 796n.
- Doria Teresa, nata Durazzo, 796n.
- Doria di Cavaglià Giuseppa, 736, 738n.
- Doria di Cirié, famiglia, 524.
- Doria di Cirié Alessandro, 529n, 670n.
- Doria di Cirié Andrea, 432n, 672, 673n, 676, 677, 678n, 770, 772, 778, 780, 782n, 813, 845, 847n, 1045n.
- Doria di Cirié Anselmo, 95n.
- Doria di Cirié Emanuele, detto il marchese di Cavaglià, 95n, 374, 377n, 738n, 770, 782n, 1096, 1099n, 1100, 1139.
- Doria di Cirié Emilia, nata Ferrero della Marmora, 1099n, 1100.
- Doria di Cirié Emma, nata della Chiesa di Benevello, 431, 432n, 672, 673n, 706n, 770, 780, 782, 1235n, 1248, 1831.
- Doria di Cirié Ernestina (*Tina*), vedi Alfieri di Sostegno Ernestina.
- Doria di Cirié Luisa, nata Arborio di Sartirana e Breme, 670n, 697n, 770.
- Doria di Cirié Maria Teresa, nata Merli Miglietti, 92, 95n.
- Doria di Cirié Rodrigo, 770, 782n, 952, 954n, 1096, 1099n.
- Doria di Dolceacqua Luigi, 225, 227n.
- Dotti Ugo, 1254n.
- Dottorino, 340, 548, 1130.
- Douet Cesare Augusto, 543, 545n.
- Douet Sofia, nata Plana, 543, 545n.
- Dragonetti Luigi, 755n, 778n.
- Draper Thomas, 1083, 1084n, 1344, 1641.
- Drévé, Mr, 100.
- Drevet, Mr, 92.
- Drouyn de Lhuys Edouard, 990n, 1108, 1107n, 1458, 1459n, 1460n.
- Drouyn de Lhuys, Mme, 1003, 1530.
- Drovetti Bernardino, 572n.
- Drovetti G. 1693n, 1731.
- Dubois Guillaume, 332, 333n.
- Dubolair, vedi Portier di Bellair Emanuele.
- Dubourg, vedi Solaro del Borgo.
- Duc, vedi Duchi.
- Duca della Vittoria, vedi Espartero Joaquin Baldomero.
- Duca d'Aosta, vedi Amedeo Ferdinando Maria di Savoia.
- Duca di Cambridge, vedi Hannover George William.

- Duca di Genova, vedi Ferdinando di Savoia.
- Duca di Gramont, vedi Guiche Agénor de.
- Duca di Lucca, vedi Carlo Lodovico di Borbone Parma.
- Duca di Modena, vedi Francesco IV d'Austria-Este.
- Duca di Sassonia-Meiningen, 475n.
- Duca di Savoia, vedi Vittorio Emanuele II.
- Duchessa di Parma, vedi Maria Luigia d'Asburgo-Lorena.
- Duchessa di Savoia, vedi Maria Adelaide di Savoia, nata Asburgo-Lorena, regina di Sardegna.
- Duchi, famiglia, 489, 492, 1615.
- Duchi Carlo, 190, 195, 198, 202n, 207, 209n, 211, 212, 219, 220, 221n, 336, 339, 356, 457, 527, 543, 568, 569, 572, 582, 593, 598, 649, 668, 734, 825, 987, 1049, 1060, 1069, 1148, 1161, 1296, 1308, 1336, 1353, 1363, 1388, 1396, 1408, 1409n, 1558.
- Duchi Carlotta Melania, vedi Alfieri di Sostegno Carlotta Melania.
- Duchi Clara Amadea, nata Vassallo di Favria, 496n.
- Duchi Gabriele, 496n.
- Duchi Giuseppina, vedi Ricci di San Paolo Giuseppina.
- Duchi della Cassa Costanza, nata San Martino di San Germano, 445, 446n.
- Duchi della Cassa Cristina Adelaide, 65n.
- Duchi della Cassa Silvestro, 446n.
- Duchi di Cocconato Luisa, vedi Giriodi di Monasterolo Luisa.
- Dufour Guillaume-Henri, 1053.
- Du Four de Livron Lucrezia, vedi Gianazzo di Pamparato Lucrezia.
- Dujardin Karel, 285, 286n.
- Dumas Alexandre, padre, 97, 98n, 154, 356, 357n.
- Dumas Alexandre, figlio, 1487n.
- Dumini, 109.
- Dumolard Giuseppe jr., 119n.
- Dunant Henri, 1707n.
- Dundas-Cochrane Alexandre, 1451, 1452n, 1467.
- Dupré, 715, 717n, 805, 864, 867, 868, 870, 880, 886, 929, 993, 1088, 1262n, 1332, 1339, 1403, 1560.
- Durando, 507, 776, 1488.
- Durando Giacomo, 498, 500n, 800n, 815n, 816, 822n, 880, 881n, 1459n, 1508n, 1542, 1544n, 1881, 1882n, 1884, 1888n.
- Durando Giovanni, 498, 500n, 781, 782n, 845, 848n, 854, 856n, 868, 870n, 872, 875, 876n, 881n, 1544n.
- Durando Marcantonio, 504, 505n
- Durazzo, famiglia, 73, 76n, 91.
- Durazzo Marcello, 796n.
- Durini, famiglia, 140n.
- Durini, contessa, 139.
- Durini Antonio, 140n.
- Durini Ercole, 858, 862n.
- Durini Giacomo, 862n.
- Durini Giuseppe, 893, 894n, 898n, 900, 902n.
- Dussol, vedi Cane d'Ussolo.
- Duvergey, Mr, 582.
- Duvergier, famiglia, 190, 195.
- Duvergier Prosper, 1244n.
- Duyn, van der G., 1556n.
- Duyn, van der, Mme, 1530.

## E

- Echo du Mont Blanc (L')*, 1228n.
- Echo Français*, 535, 537n.
- Eco Umberto, 418n.
- Edoardo III, re d'Inghilterra, 224n.
- Edoardo di Kent, 1381n.
- Elena Domenico, 1361n.

- Elisabetta di Baviera, imperatrice d'Austria, 1550n, 1556n.
- Elisabetta Carlotta del Palatinato, 1321, 1322n, 1353.
- Elliot Henry George, 1833, 1834n.
- Elliot Mary, vedi Abercromby Mary.
- Elliot, Mlle, 1290n.
- Ellsler Fanny, 418, 419n, 581, 583n, 815n.
- Emanuele Alberto, principe di Mirafiori, 1361n.
- Emanuele Filiberto, duca di Savoia, 234n, 572.
- Emarese Emilia Vagina di, vedova Mathis di Cocconato, 416, 417, 419n.
- Emarese Enrico di, 498, 499n.
- Empio (l'), vedi Giriodi Cesare.
- Enrico IV, re di Francia, 364n, 914.
- Enrico di Asburgo-Lorena, arciduca d'Austria, 247n, 843n.
- Eotvos Margherita di, vedi Dal Pozzo di Castellino Margherita.
- Ernesto di Asburgo-Lorena, arciduca d'Austria, 247n, 843n.
- Erskine Edward Morris, 1617, 1619n, 1620, 1622, 1623n, 1627.
- Escarena Antonio Tonduti dell', 199, 203n.
- Esclignac Carlo Filippo di, 498, 500n.
- Espartero Joaquin Baldomero (duca della Vittoria), 498, 500n, 508, 510n, 1392n, 1394.
- Espero (L')*, 1356n, 1598n, 1679.
- Estherazy, principessa, 276.
- Estherazy di Galantha Paul Anton, 187, 191n.
- Estherazy di Galantha Valentin, 1543, 1544n.
- Eugenia Maria de Montijo de Guzman, imperatrice dei francesi, 1169n, 1299n, 1632n.
- Eugenio Emanuele di Savoia, principe di Carignano, 169, 172n, 216, 217n, 246, 359n, 360n, 382n, 391, 432n, 454, 467n, 490n, 494, 496n, 499, 520, 521n, 527, 528, 549n, 578, 580n, 608, 609n, 652n, 675n, 687n, 796n, 903, 987, 1016n, 1088, 1154n, 1322, 1323n, 1628, 1629n, 1725, 1746n, 1827, 1881n.
- Evans, 1500 n.

## F

- Faà di Bruno Alessandro, 449, 450n.
- Faà di Bruno Primitiva Paola Cristina, nata Della Chiesa di Cervignasco, 449, 450n.
- Fabbrica Luigi, 1191n, 1633, 1634n.
- Fabbrica Margherita, nata Bernardi, 1189, 1191n, 1208, 1209, 1225, 1398, 1400, 1409, 1441, 1447, 1469, 1471, 1476, 1534, 1546, 1571-1573, 1581, 1590, 1633, 1634n, 1794, 1800.
- Fabrizi Giovanni, 1732, 1733n, 1750, 1759, 1765n, 1766, 1831, 1832n.
- Faenza, abate, 1826.
- Fagnani, marchese, 261.
- Falletti Isnardo, 516, 518n.
- Falletti P.C., 12n.
- Falletti Petrino, 516, 518n.
- Falletti Tapparelli Isabella, 516, 518n.
- Fanfani Pietro, 946n.
- Fanfulla (II)*, 822n.
- Fanti Manfredo, 978, 982n, 1766, 1768n, 1791, 1794n, 1795, 1804n, 1835, 1840.
- Fantini Luigi, 98n, 175n, 295, 457, 461n, 567, 1096.
- Fantini, 562.
- Farcito di Vineo Carlo, 1283n.
- Fargia Gaetano della, 1582n.
- Fargia Marietta della, nata Piccolomini, 1486, 1487n, 1530, 1581, 1582n.
- Farina Paolo, 1149, 1151n.
- Farinas (Farinazzo), 84.

- Farini Luigi Carlo, 735, 750n, 1194, 1195n, 1205n, 1241, 1405, 1731n, 1738, 1739n, 1762, 1764n, 1767, 1777, 1816, 1818n, 1819, 1823n, 1824, 1826n.
- Fasolin, 250, 682, 689, 1315.
- Fassati Roero di San Severino Domenico, 622, 625n.
- Faucher Léon, 1402, 1404n.
- Faucigny-Lucinge, famiglia, 397.
- Faucigny-Lucinge Ferdinand-Victoire-Amadée, 397, 398n.
- Faucigny-Lucinge Henri-Louis, 397, 398n.
- Faucigny-Lucinge Louis-Charles-Marie, 397, 398n.
- Faura, famiglia, 642.
- Faura Michele, 642.
- Faussone di Germagnano, famiglia, 546.
- Faussone di Germagnano Adele, nata Castelli di Robilant-Sessant, 527, 529n, 569, 570n, 622, 625n.
- Faussone di Germagnano Annibale, 527, 529n, 570n, 726n.
- Faussone di Germagnano Luigi, 570n.
- Faussone di Germagnano Luisa, 1024n.
- Faussone di Germagnano Maria, 1024n.
- Faussone di Germagnano Natalia (o Natalina), vedi Giriodi di Monasterolo Natalia.
- Faussone di Lovencito di Montalto Carlo, 1351n, 1474, 1475n, 1476, 1532.
- Faussone di Lovencito di Montalto Gabriella, nata Asinari di San Marzano, 726n, 1472n.
- Faussone di Lovencito di Montalto Licinia, nata Castelnuovo delle Lanze, 1350, 1351n, 1474, 1475n, 1476.
- Faussone di Montalto Annibale, 1472n.
- Favale, impresa teatrale, 662, 663n.
- Favale Carlo, 663n.
- Favale Casimiro, 663n.
- Fauveau, Mlle, 635, 1167.
- Favet, 207, 216.
- Favetti Cesare, 241, 242n.
- Favetti Giacinto, 200, 203n, 242n, 362, 365n.
- Favre Jules, 1610, 1612n.
- Feder, 719, 769, 1514, 1517.
- Federici Alessandro, 872, 877n.
- Federico II, marchese di Saluzzo, 575n.
- Federico Guglielmo, principe di Prussia, 398n.
- Federico Guglielmo IV, re di Prussia, 398n, 516, 518n, 1125, 1128n, 1375n.
- Felicie, Mlle, 1104.
- Félicien, 271.
- Felicino, 247.
- Félix Elisa (*Rachel*), 325, 718, 719n, 1192, 1193n, 1195, 1196n, 1198.
- Félix Raphael, 1193n.
- Felsineo (II)*, 750n.
- Fénelon François de Salignac de la Mothe, 277, 278n.
- Fenoglio Giuseppe Cesare, 554, 555n, 556.
- Ferdinando di Asburgo-Lorena, granduca ereditario di Toscana, 1557n.
- Ferdinando d'Orléans, 355, 357n, 403, 405n, 408.
- Ferdinando I di Asburgo-Lorena, imperatore d'Austria, 136n, 138n, 221n, 353n, 475n, 496n, 609n.
- Ferdinando I di Borbone, re di Napoli, 347n.
- Ferdinando II di Borbone, re di Napoli (*re Bomba*), 360n, 636n, 796n, 822n, 827n, 828n, 836n, 873, 894n, 1542, 1544n, 1616, 1617n, 1742n, 1775n, 1796n, 1834n.
- Ferdinando III, di Asburgo-Lorena, granduca di Toscana, 454n.
- Ferdinando VII, re di Spagna, 155n, 786n, 1224n.

- Ferdinando Carlo d'Austria Este, principe di Lucca, 560, 782n, 786n, 808n.
- Ferdinando Maria Alberto di Savoia, duca di Genova, 241n, 366, 368n 382n, 383, 386n, 388, 392n, 454n, 459n, 462, 463n, 500n, 503, 527, 549n, 558, 625n, 652n, 669, 670n, 715, 769n, 817, 822n, 878, 892, 894n, 909, 922, 924, 908, 1071, 1074n, 1078n, 1083, 1088, 1093, 1097, 1133n, 1139, 1141, 1145, 1164, 1165n, 1239, 1274n, 1311n, 1312n, 1315n, 1323n, 1439n.
- Ferdinando Massimiliano, arciduca d'Austria, viceré del Lombardo Veneto, 1659, 1660n.
- Ferguson Robert, 1779, 1781n.
- Ferlotti, 382n.
- Feroce, vedi Castiglione Clemente Verasis di.
- Ferrari Federico, 1673, 1674n.
- Ferrari Gaudenzio, 50.
- Ferrari, Mr, 1380, 1381.
- Ferrari di Castelnuovo Rosalia, 622, 625n, 660, 1154n.
- Ferrario Vincenzo, 284n, 1111n.
- Ferraris, canonico, 105.
- Ferraris, contessa, 121.
- Ferraris, famiglia, 121.
- Ferrere, vedi Garretti di Ferrere.
- Ferrero, Mme, 765.
- Ferrero Giuseppe, 508, 519, 521n, 589, 592, 594, 597, 599, 601, 604, 613, 629, 642, 644, 646, 649, 662, 665, 670, 691, 720, 726, 731, 742, 751, 759, 762, 770, 776, 795, 804, 805, 823, 833, 864, 868, 870, 886, 929, 947, 962, 972, 981, 984, 993, 1005, 1032, 1061, 1062, 1084, 1087, 1094, 1095, 1101, 1114, 1122, 1127, 1128, 1137, 1145, 1146, 1150, 1158, 1167, 1172, 1185, 1217, 1218, 1220, 1224, 1252, 1255, 1261, 1262n, 1269, 1331, 1332, 1339, 1341, 1342, 1343, 1345, 1351, 1354, 1359, 1361, 1365, 1366, 1368, 1370, 1378, 1385, 1403, 1442, 1443, 1451, 1492, 1494, 1497, 1500, 1502, 1505, 1509, 1515, 1522, 1534, 1542, 1546, 1560, 1562, 1565, 1569, 1583, 1590, 1644, 1649, 1716, 1737, 1757, 1776, 1790, 1813, 1846, 1854, 1866, 1874.
- Ferrero d'Ormea Adelaide, nata Ferrero di Ponsiglione, 1520, 1521n.
- Ferrero d'Ormea Ottavia, nata Malingri di Bagnolo, 531, 533n, 1317, 1521n.
- Ferrero d'Ormea Tancredi, 531, 533n, 1317n, 1520, 1521n.
- Ferretti Cristoforo, 1382, 1383n, 1476, 1477n, 1715, 1716n.
- Ferretti Gabriele, 782n, 794, 796n, 824, 827n, 1383n.
- Ferretti I., 476n.
- Ferri Augusto, 1501, 1503n.
- Ferri Gaetano, 1501, 1503n.
- Ferrieri, monsignor, 684, 757.
- Ferronays, Mme de la, 414.
- Feruck-Khan, 1602, 1603, 1604n, 1605.
- Festa, 1560.
- Fialin, vedi Persigny Fialin de.
- Filangieri di Satriano Carlo, 1795.
- Filangieri di Satriano Gaetano, 1795n.
- Filiberta di Carignano, 359, 360n.
- Filippo d'Orléans, 333n.
- Filippo II, re di Spagna, 1321, 1322n.
- Filippo IV, re di Spagna, 576n.
- Finelli Carlo, 579, 580n.
- Fiorini Egle, 9.
- Fiorini Laura Maddalena, vedi Morozzo della Rocca Laura Maddalena.
- Fiorio D., 302.
- Fiquelmont Charles-Louis, 818, 822n.
- Firpo Luigi, 77n, 209n, 603n, 1707n.
- Fischer Giuseppina, vedi Sambuy Giuseppina Bertone di.
- Fischietto (II), 1277n, 1766, 1768n, 1775n.
- Fitz-James Nathalie, 448, 450n.

- Fitz-Patruque, Miss, 954.  
 Flahaut, Mme de, 1793n.  
 Florestano I Grimaldi di Monaco, 891n, 1372n.  
 Foa Vito, 666.  
 Fontana, 174.  
 Foras Carlo de, 886, 887n.  
 Forax, vedi Foras Carlo de.  
 Forbin, 508.  
 Foresti Felice, 1326n.  
 Forey Elie-Frédérich, 1694, 1696n, 1698, 1699n.  
 Fornara (o Fornaca), Mr, 634, 636.  
 Fornasari Luciano, 349, 353n, 448, 450n.  
 Fornetti Tommaso, 1750, 1751n.  
 Forno T., 165n.  
 Forti, 1834.  
 Fortis Ambrogio, 97, 98n.  
 Foscolo Ugo, 76n.  
 Fossati, Mlle; 1788.  
 Fossati Deregibus Giovanni Evangelista, 753, 755n.  
 Foster August John, 196, 197n, 262.  
 Fracchia, 651, 656.  
 Franceschin, 174.  
 Francesco, duca di Cadice, 709n.  
 Francesco I di Borbone-Napoli, re delle Due Sicilie, 1224n.  
 Francesco II di Borbone-Napoli, re delle Due Sicilie, 1781n, 1796n, 1808n, 1821, 1824, 1826, 1830n, 1833.  
 Francesco IV Austria-Este, duca di Modena e Reggio, 527, 530n, 548, 549n, 558, 782n.  
 Francesco V Austria-Este, 782n, 852n, 1764n.  
 Francesco Giuseppe I, di Asburgo-Lorena, imperatore d'Austria e re d'Ungheria, 446n, 1188n, 1550n, 1556n, 1561n, 1620n, 1694, 1696n, 1710n, 1770.  
 Francesetti Clotilde, nata Gerbaix de Sonnaz, 195, 197n, 361, 365n.  
 Francesetti Giuseppe, 365n.  
 Francesetti Luigi, 195, 197n.  
 Francesetti Vittorio Giuseppe, 197n, 365n.  
 Franchetti Luisa, nata Mayer de Rothschild, 1830n.  
 Franchetti Raimondo, 1829, 1830n, 1831, 1832n.  
 Franchi di Pont Luigi, 819, 822n, 823n, 1078n, 1136n, 1306, 1344, 1760.  
 Franchi, Mlle, 1573, 1788.  
 Frank Joseph, 252, 254n.  
 Franklin Martin, 1190, 1191n.  
 Franklin Pierce, 1325, 1326n.  
 Fransoni Pietro, 367, 368n.  
 Franzini Antonio, 48, 267, 513, 531, 543, 835, 846, 870n, 872, 877n, 879, 883, 886, 889, 891n, 893, 894, 900, 903, 908, 954, 981, 1261, 1710, 1763, 1765n.  
 Franzini Luisa, nata Castelletto di Veglio, 531, 533n, 1094, 1132, 1540.  
 Franzini Paolo, 531, 533n.  
 Franzoni Luigi, 107n, 391, 695, 856n, 1070n, 1084n, 1085, 1089n, 1266, 1273, 1274, 1620n, 1880, 1882n.  
 Frassati L., 1724n.  
 Fraviga, Mme, 367.  
 Frere, conte, 434.  
 Fretti, Mlle, 736.  
 Frezzolini Erminia, 190, 192n, 662, 663n, 664n, 665, 668, 673, 795, 804, 806n.  
 Frezzolini Giuseppe, 192n.  
 Fricerio, 166.  
 Frichignono di Castellengo Adolfo, 197n, 399, 401n, 405n, 497, 499n.  
 Frichignono di Castellengo Alessandro 197n.  
 Frichignono di Castellengo Cesare, 197.  
 Frichignono di Castellengo Ernestina Teresa, nata Arborio di Gattinara e Breme,

194, 197n, 404, 405n, 407, 409n, 418, 428, 456, 479, 484, 488, 494, 497, 499n.

Frichignono di Castellengo Faustina, vedi Roero di Cortanze.

Frichignono di Castellengo Maria, 197n.

Frichignono di Castellengo Maria Carmela, 197n.

Frimont Johann-Philip, 1681n.

Fuzier Costanza, nata Maumary, 159n.

## G

Gabetti, 382n.

Gabrielli di Montevecchio Rodolfo, 1500n.

Gabutti di Bestagno Camilla, nata Asinari di Bernezzo, 202n.

Gabutti di Bestagno Carolina, 658, 660n.

Gabutti di Bestagno Carlo Gabriele, 198, 202n.

Gaetani d'Aragona Bernardo, 642, 644n.

Gaetano, 170, 1079, 1253n, 1292, 1294n, 1402.

Gagarin, principe di, 795, 796n.

Galateri di Genola Annibale, 913, 915n, 1089n.

Galateri di Genola Atala, 1086, 1089n.

Galateri di Genola Enrichetta, nata Olivero di Roccabriglia, 1089n.

Galeani Napione di Cocconato Luisa, vedova Pié, vedi Balbo Luisa.

Galeazzi Gaspare, 941n.

Galeotti Leopoldo, 724, 726n, 728, 729, 778n.

Galetti, 313.

Galignani Jean-Antoine, 1138n.

Galignani William, 1138n.

*Galignani's Messenger*, 1124n, 1138n.

Galimberti, 851.

Galissi (o Galizi), 127, 275, 1041, 1223.

Gallarati, 107.

Gallarati Scotti Filippo, 625n, 860, 862n.

Galleani d'Agliano, famiglia, 1053.

Galleani d'Agliano Michelangelo, 1633, 1634n.

Galleani d'Agliano Nicola Giuseppe, 1060, 1061n.

Galleani d'Agliano Polissena Francesca, nata Della Chiesa di Cinzano, 1633, 1634n.

Gallenga Antonio, 952, 953n, 1542, 1544n.

Galli della Loggia, 426n.

Galli della Loggia Carlo Ferdinando, 158, 159n.

Galli della Loggia Carolina, vedi Righini di San Giorgio Carolina.

Galli della Loggia Ernestina, vedi Radicati di Marmorito Ernestina.

Galli della Loggia Eugenia, vedi Radicati di Marmorito Eugenia.

Galli della Loggia Ferdinando, 177, 178n, 223, 224n, 767, 768n, 805.

Galli della Loggia Gustavo, 180, 181n.

Galli della Loggia Paolina, 177, 178n.

Galliani Fabrizio, 1540, 1541n.

Gallina di Guarene Stefano, 226, 228n, 321, 323n, 369, 548, 998, 1000, 1022, 1024n, 1082, 1135, 1136n, 1207, 1210, 1211, 1228n, 1242, 1439, 1759, 1761n, 1775n.

Galvagno Giovanni Filippo, 838n, 1034, 1036n, 1039n, 1044n, 1052, 1075, 1132, 1133n, 1146n, 1175n, 1205n, 1206, 1208, 1209n, 1217, 1224n, 1236.

Gambarotta B., 191n, 800n.

Gambetta, 74.

Gandolfo Camilla, 1096, 1099n.

Gandolfo, Mr, 1096, 1099n.

Garboli Cesare, 33.

Garelli Federico, 1693n, 1731n.

- Garibaldi Giuseppe, 43, 44, 46, 851n, 924, 925n, 981, 1002, 1004n, 1009, 1577n, 1675, 1676n, 1682, 1697, 1701, 1729, 1760, 1761n, 1762, 1768, 1786n, 1787, 1789n, 1791, 1792, 1793, 1795, 1796n, 1799, 1801, 1802n, 1804n, 1805, 1806, 1808, 1809n, 1810n, 1914, 1817n, 1818n, 1826n, 1827, 1829, 1830n, 1831, 1836, 1837n, 1839n, 1842n, 1878, 1879, 1881n, 1883, 1884n.
- Gariod Rafael, 528.
- Garneri, 105, 107n.
- Garo, 130, 139.
- Garofoli, 1289.
- Garofoli Carlo Alberto Guidobono Cavalchini di, 1697, 1699n.
- Garofoli Marianna Cavalchini di, nata De Cardenas, 431, 432n, 516, 518n.
- Garofoli Vittorio Guidobono Cavalchini di, 432n.
- Garretti di Ferrere Delfina, nata Signoris di Bussetti, 548n.
- Garretti di Ferrere Filippo, 455n, 565.
- Garrìod Ettore, 433, 435n, 437, 441, 442n, 445, 494, 517, 523, 535, 536, 593, 595, 602, 1032, 1764n.
- Gasca Queirazza Giuliano S.J., 606n.
- Gattinara, vedi Arborio di Gattinara.
- Gattinara di Zubiena Giuseppe, 1170, 1171n.
- Gautier Théophile, 450n, 1279, 1280n.
- Gautieri Gaudenzio, 1476, 1477n.
- Gay di Montariolo Camillo, 870n, 954, 956n.
- Gay di Montariolo Edoardo, 868, 870n.
- Gay di Quarti Giuseppe, 1861n.
- Gay di Quarti Leopoldo, 1283n.
- Gazette de France*, 38, 111, 153, 225.
- Gazette de Turin*, 100, 101n, 386, 816, 826, 885.
- Gazette Officielle*, 1836.
- Gazzelli Angelica, 602, 604n.
- Gazzelli di Rossana Augusto, 91, 95n, 102, 106, 189, 543, 663, 972.
- Gazzelli di Rossana Callisto, 183n, 185, 215, 217n, 248n.
- Gazzelli di Rossana Carlo Felice, 906, 910n.
- Gazzelli di Rossana Emilia, vedi Pollone, Emilia Nomis di.
- Gazzelli di Rossana Francesca, nata Cotti di Ceres, 183n, 246, 248n, 261.
- Gazzelli di Rossana Lidia, vedi Ceresa di Bonvillaret Lidia.
- Gazzelli di Rossana Luigi Paolino, 199, 203n, 271, 273n, 362, 365n, 520, 522n, 523, 524.
- Gazzelli di Rossana Maria, nata Coriolis de Limaye, vedova Scarampi di Villanova, 972n.
- Gazzelli di Rossana Vittorio, 403, 504n.
- Gazzetta del Popolo*, 1039n, 1234, 1277n, 1356n, 1775n.
- Gazzetta di Cuneo*, 745, 746n.
- Gazzetta di Milano*, 1733n.
- Gazzetta Piemontese*, 101n, 143n, 155n, 159n, 172n, 178n, 353n, 395n, 396n, 786n, 787, 798, 887n, 969, 970n, 1127n, 1131, 1154n, 1326n, 1330, 1356n, 1449, 1459n, 1461, 1547n, 1611n, 1620n, 1739n, 1775n.
- Gazzera Costanzo, 17, 457, 460n.
- Gené Giuseppe, 769, 770n.
- George, Mr, 745.
- Geppino, 1254.
- Gerbi, 1276n.
- Germagnano, vedi Faussonne di Germagnano.
- Ghebart, 1335n.
- Ghignetti Luisa, 672, 673n.
- Ghilini Ambrogio, 342n.
- Ghisalberti A.M., 65n.
- Ghisotti S., 213n, 541n, 1611n.
- Giacchetti Giorgio, 267n.

- Giaccone Vincenzo, 110, 112n, 189, 192n, 212, 222, 223, 234n, 480, 663n.
- Giacomo da Poirino, 1854, 1855n, 1881.
- Gianazzo di Pamparato, 356.
- Gianazzo di Pamparato Alessandro, 197n.
- Gianazzo di Pamparato Carlo Rolando, 251n, 463n, 483, 530n, 1068n, 1207n.
- Gianazzo di Pamparato Cristina, 1207n.
- Gianazzo di Pamparato Gabriella, 1207n.
- Gianazzo di Pamparato Leonia, vedi Palavicino di Ceva e di Priola Leonia.
- Gianazzo di Pamparato Leontina, nata Rafelis di S. Sauveur, 250, 251n, 361, 463, 528, 530n, 593, 1067, 1068n, 1207n, 1548.
- Gianazzo di Pamparato Lucrezia, nata Du Four de Livron, 197n.
- Gianazzo di Pamparato Maria Gabriella, 463n, 1067, 1068n, 1207n.
- Gianazzo di Pamparato Rosa, 194, 197n, 198.
- Gianotti Carlo Felice, 1235, 1409-1411, 1413, 1415, 1428, 1429, 1494, 1555, 1557n, 1572, 1573n, 1720, 1723, 1858.
- Gianotti Giovanni Antonio, 121n, 1105n.
- Giarrizzo G., 1707n.
- Gibson, 1608n.
- Giffenga Alessandro De Rege di, 369, 373n.
- Gilies, Mr, 517.
- Gilli, 105.
- Ginzburg Natalia, 96n, 657n.
- Gioberti Vincenzo, 43, 197n, 392n, 544, 606n, 687n, 709n, 716n, 717n, 737, 739n, 749, 750n, 786n, 822n, 827, 828n, 856n, 857, 861n, 864, 865n, 868, 870n, 873, 893, 894n, 896, 900, 902n, 907, 908, 910n, 912, 914n, 915n, 916, 917, 918n, 919, 923, 927, 933, 934n, 939, 941n, 944n, 946n, 949, 950, 951, 953n, 955, 956n, 958, 962, 964n, 968, 969, 970n, 973, 974, 975n, 976, 977, 978n, 985n, 988, 990n, 992, 994n, 996, 997n, 998, 999, 1000n, 1003, 1004n, 1006n, 1010n, 1024n, 1030, 1036n, 1042n, 1059n, 1089n, 1133n, 1161, 1162n, 1169n, 1207n, 1242, 1266, 1267n, 1270n, 1275, 1277n, 1435n, 1751n.
- Gioffredo II Tapparelli, 518n.
- Gioia Pietro, 851n, 888, 891n, 893, 897, 898n, 900, 948, 1118, 1119n.
- Giordanin, 406, 487.
- Giorgieri, 742.
- Giorgini Giovanni Battista, 664n, 1734, 1735n, 1755, 1759, 1764, 1765n, 1766, 1767.
- Giorgino, 263.
- Giorgio IV, re d'Inghilterra, 65n.
- Giornale Italiano*, 426n.
- Giotto, 1271n.
- Giovanetti Giacomo, 575n, 989, 990n.
- Giovanna d'Arco, 262, 365n, 376, 1590, 1646, 1648n, 1667.
- Giovanna, regina, 410, 415n.
- Giovanni Carlo Maria di Borbone, 636n.
- Giovanni, principe di Sassonia, 1078n.
- Giovanni III Sobieski, re di Polonia, 1569n.
- Giovannini Magonio G., 12n, 46.
- Girard L., 1445n.
- Girardin Marc, 1325, 1326n.
- Giribaldi Lorenzo, 723n.
- Giriodi, abate, 1408.
- Giriodi di Monasterolo, famiglia, 122, 124n, 131, 250, 351, 409, 425, 494, 547, 550, 593, 669, 740, 1185, 1422, 1524.
- Giriodi di Monasterolo Carlo, 32, 122, 124n, 129, 189, 192n, 351, 352, 353n, 371, 375, 385, 422, 423n, 638, 837, 838n, 1023, 1024n, 1185, 1362, 1567, 1582.
- Giriodi di Monasterolo Carolina, vedi Asinari di Grésy Carolina.

- Girioli di Monasterolo Cesare (*l'Empio*), 494, 562, 563n, 641, 661, 666, 671, 673n, 674, 676, 677n, 685, 740, 1023, 1024n, 1104, 1110, 1111n, 1183, 1186, 1187, 1188n, 1190, 1191n, 1254, 1340, 1501, 1502, 1503n, 1520, 1522, 1524, 1539, 1561, 1583, 1608, 1612.
- Girioli di Monasterolo Clementina, 1583n.
- Girioli di Monasterolo Delfina, nata Gromis di Trana, 1053n, 1524, 1539, 1664.
- Girioli di Monasterolo Elisa, 1481n, 1503n, 1582.
- Girioli di Monasterolo Filippo Benedetto, 124n, 129, 219, 212, 213n, 220, 221n, 251n, 409, 491, 638, 640n, 728n, 1023, 1024n, 1641, 1642n.
- Girioli di Monasterolo Gabriella, vedi Antonelli di Costigliole Gabriella.
- Girioli di Monasterolo Giuseppina, vedi Lupi di Moirano e di Montalto Giuseppina.
- Girioli di Monasterolo Lidia, 437, 438n, 638, 640n, 728n.
- Girioli di Monasterolo Luigi, 250, 251n, 309, 312n, 315n, 409, 494, 543, 546n, 562, 563n, 727, 728n, 1024n, 1086, 1089n, 1185, 1186n, 1618, 1620n.
- Girioli di Monasterolo Luisa, nata Duchì di Cocconato, 124n, 213n, 221n, 251n.
- Girioli di Monasterolo Natalia (o Natalina), nata Faussone di Germagnano, 32, 511, 514n, 516, 518n, 526, 531, 543, 546n, 550, 593, 598, 638, 655, 668, 727, 728n, 1023, 1024n, 1183, 1480, 1481n, 1502, 1503n, 1546, 1550, 1582, 1583n, 1624, 1633.
- Giroux Alphonse, 761, 763n.
- Giuglini Antonio, 1525, 1526n.
- Giulio Carlo Ignazio, 1205n.
- Giuria Pietro, 100, 101n.
- Giuspin, 73, 112, 148, 151, 167, 170, 346, 389, 392n, 411, 413, 434, 435, 442, 471, 489, 504, 507, 508, 575, 598, 605, 637, 702.
- Giusti Giuseppe, 953n.
- Givois, Mme, 1466.
- Gizzi Pasquale Tommaso, 356n, 589n, 684, 686n, 703, 706n, 709n, 757, 758n.
- Gladstone, Lady, 1793n.
- Gladstone William Ewart, 1281, 1283n, 1560n, 1704n.
- Gnocate, 233.
- Goffredo Mameli*, 1356n.
- Goldoni Carlo, 1436n, 1794n.
- Gonin Francesco, 390, 392n, 1276n, 1380.
- Gonzani de Leybach, famiglia, 441.
- Gorčakov Alexandr Michajlovic, 1482, 1483n.
- Gorčakov Michail Dimitrievic, 1477n.
- Gosso Marco, 9.
- Gote, Mlle, 379.
- Govean Felice, 1305n, 1345n.
- Govone Rosa, 342n.
- Goyon Charles-Marie-Auguste de, 1793, 1794n.
- Gozani di San Giorgio Adelaide, nata Raineri, 220, 221n, 233.
- Gozani di San Giorgio Carlo Giovanni, 345, 347n, 363, 413, 415n, 417, 422, 423n, 441, 442n.
- Gozani di San Giorgio Felice Carlo, 1060, 1061n.
- Gramont Antoine-Alfred-Agénor, di, 1695, 1696n.
- Gramont Emma, nata Mac Kinnon, 1151n.
- Grand-papa*, vedi Alfieri di Sostegno Carlo Emanuele.
- Granduca di Toscana, vedi Leopoldo II.
- Granduchessa di Toscana, vedi Antonietta Maria Anna, principessa delle Due Sicilie.
- Graneri Enrichetta, vedi Sonnaz Enrichetta Gerbaix de.
- Granier de Cassagnac, 1668n.
- Granville A.B., 956n.

- Granville George Leveson-Gower, 1241, 1244n.  
 Granville Lady, 1324, 1325n.  
 Grassellini Gaspare, 750n.  
 Gravina Giuseppe, 876n.  
 Graziosi, 814.  
 Gregorio XIV, 475n.  
 Gregorio XVI, 686n, 827n.  
 Greppi, famiglia, 1292, 1296.  
 Greppi Antonio, 1561n.  
 Greppi Giuseppe, 1292, 1294n, 1737, 1738n, 1739.  
 Greppi Teresa, nata Trotti Bentivoglio, 333, 340, 1294n, 1559, 1561n.  
 Grésy, vedi Asinari di Grésy.  
 Grey Henry George di Howick, 931n, 1067n.  
 Grifeo Luigi, 1085, 1089n, 1104.  
 Griffa, Mme, 535, 538n, 780.  
 Griffa Michele Sebastiano, 74, 76n, 94n.  
 Griffini Paolo, 1685, 1686n.  
 Griggi Filippo, 837, 838n, 1362.  
 Grignan Marguerite-Françoise de, 1861n.  
 Grillo Carlo Giovanni Battista, 562, 563n.  
 Grimaldi, famiglia, 71n, 139, 346, 704, 768, 1373n, 1482.  
 Grimaldi (medico), 1314, 1392, 1393, 1397.  
 Grimaldi A., 1432n.  
 Grimaldi Adele, 558.  
 Grimaldi Irene, 130.  
 Grimaldi Luisa, 1483n.  
 Grimaldi Maria, 1153, 1154n.  
 Grimaldi Polissena, nata Vibert de la Pierre, 102, 103n, 558, 560n, 1481, 1483n, 1635n.  
 Grimaldi del Poggetto Costanza, nata Galebaleone di Salmour, 131n.  
 Grimaldi del Poggetto Emilio, 103n, 510n.  
 Grimaldi del Poggetto Luigi Emilio, 400, 560, 1635n.  
 Grimaldi del Poggetto Stanislao, 1347, 1348n, 1483n, 1635.  
 Grisy, vedi Griggi.  
 Gromis, Mme, 250.  
 Gromis di Trana Augusto, 241n.  
 Gromis di Trana Delfina, vedi Giriodi di Monasterolo Delfina.  
 Gromis di Trana Emilio, 241n, 1624, 1625n, 1633.  
 Gromis di Trana Giulia, 241n.  
 Gromis di Trana Gualberto, 241n.  
 Gromis di Trana Irene, 241n.  
 Gromis di Trana Sofia 239, 241n, 243, 244n.  
 Gromis di Trana Teresa, nata Faussonne di Germagnano, 1024n, 1625n.  
 Gromo Giuseppe, 562, 563n.  
 Gromo Losa Cristina, nata Rovereto di Rivanazzano, 659, 660n, 691.  
 Gromo Losa Giuseppina, nata Marone Della Torre d'Ussone, 659, 660n, 691.  
 Gromo Richelmi di Ternengo Alessandro, 91, 95n.  
 Gromo Richelmi di Ternengo Camilla, vedi Del Carretto di Millesimo Camilla.  
 Gromo Richelmi di Ternengo Ersilia, nata Thaon di Revel di S. André, 452, 453n, 516, 518n, 550, 552n, 1818n.  
 Gromo Richelmi di Ternengo Ottavio, 452, 453n, 518n, 552n, 1293, 1816, 1818n.  
 Gropallo, marchese di, 1336, 1764n.  
 Gropallo Maria, vedi San Martino di San Germano Maria.  
 Gropello Giulio Figarolo di, 1812n.  
 Gros Antoine-Jean, 503n.  
 Grossi Tommaso, 242n, 278n, 399n, 449n, 473, 475n, 485, 490n, 514n, 538n, 545n, 715.  
 Grote, Mlle, 379.

- Gruma, 100.
- Guala Luigi Fortunato, 206, 208n, 1015, 1794n.
- Gualterio Angela, nata De Cardenas, 431, 432n.
- Gualterio Filippo Antonio, 432n.
- Guarene Ernestina Roero di, nata Visconti di Saliceto, 516, 518n.
- Guarini Guarino, 83n, 99, 482n, 1441n.
- Guarnieri Lucia, vedi Roberti di Castelvero Lucia.
- Guarnieri, Mr, 175.
- Guasco Carlo (tenore), 515n.
- Guasco di Bisio, marchese, 158, 159n.
- Guasco di Castelletto, famiglia, 324, 325n, 1491n.
- Guasco di Castelletto Carlo, 325n, 487, 492, 496n, 545n, 562n, 1355, 1356n.
- Guasco di Castelletto Cesare, 172n.
- Guasco di Castelletto Clementina, nata della Rovere Montabone, 172n, 325n.
- Guasco Ottaviano, 536, 538n.
- Guerrazzi Francesco Domenico, 931, 932n, 934, 951, 972n, 1741n, 1751n.
- Guertzoni G., 926n.
- Guglianetti Francesco, 1344, 1345n.
- Guglielmine, 196, 214.
- Guglielmo d'Orange, principe ereditario dei Paesi Bassi, 169, 172n, 373n, 447, 569, 570n.
- Guglielmo I d'Orange, re dei Paesi Bassi 525n.
- Guglielmo II d'Orange, re dei Paesi Bassi, 373n, 523, 525n, 570n, 760.
- Guglielmo III, re d'Inghilterra, 1322n.
- Guglielmo IV di Hannover, re di Gran Bretagna e Irlanda, 1381n.
- Guiche Antoine-Alfred-Agénor di Bidache, duca di Gramont, 1352n, 1434, 1435n, 1543, 1554.
- Guiche Emma Mary, nata Kinnon, 1350, 1352n.
- Guichonnet Paul, 856n, 861n.
- Guida del Popolo (La)*, 1039n.
- Guitaut de Comminges René, 1434, 1435n.
- Guizot François-Pierre-Guillaume, 819, 822n, 830, 832n, 838n, 839, 843n, 867, 944, 1619.
- Gussani (o Gussoni), 406, 497.
- Gustave, 754.
- Gustavo II Adolfo, re di Svezia, 1650, 1651n.
- Gyulai di Maros-Nemeth e Nadaska Franz, 1065n, 1673, 1674n, 1681n, 1687, 1690.

## H

- Hallez Théophile, 1374n.
- Hambro Charles, 1177n.
- Hamilton Marie Amélie di Baden, 1739, 1741n, 1789n.
- Hamilton William Alexander Antony Archibald di Douglas, 1548, 1549n, 1575.
- Hannong Charles F., 1544n.
- Hannong Paolo Antonio, 1541n.
- Hannover Georges William, duca di Cambridge, 1691, 1693n.
- Hannover Mary, 1693n.
- Harcourt Albertina di, nata Ferrero della Marmora, 361, 364n.
- Harcourt Giuseppe di, 154, 155n, 431, 432n, 436.
- Hart, Miss, 1721, 1723n, 1725, 1743.
- Hatherton Edward John Littleton, 1216n.
- Hayez Francesco, 1674n.
- Haynau Jules Jacob, 1214, 1215n.
- Hector, 156.
- Heiger D., 632.
- Heldewier, famiglia, 384, 550.
- Heldewier Carolina Susanna, 557, 559n, 562, 564, 566n, 569, 571, 582, 602, 672, 673n, 676.

Heldewier Jean-Louis, 293n, 374, 377n, 396n, 534, 536, 537n, 559n, 567, 568, 602.  
Heldewier, Mme, 291, 393, 430.  
Henri (domestico), 1637, 1641.  
Henri, 127, 156, 180, 196, 330, 484.  
Hertel P.L., 1887n.  
Herz, 1760.  
Hess Heinrich Hermann, 910n, 1710n.  
His de Butenval Charles-Adrien, 1203, 1205n, 1272, 1292, 1293, 1294n.  
Hogart William, 1871, 1872n.  
Holbein Hans, 577, 578n.  
Honoré, Mr, 170.  
Hoorebecke, famiglia, 630, 633n.  
Hoorebecke Emma, 611, 614n, 617n, 621n.  
Howe E., 1360n.  
Hübner Joseph Alexander von, 720n, 744n, 1404n, 1460n, 1566n, 1604n, 1617n, 1657n, 1668n.  
Hudson James, 1241, 1244n, 1272, 1273n, 1274n, 1434, 1480n, 1511n, 1560n, 1617, 1619n, 1620n, 1622, 1623n, 1645, 1646n, 1664, 1672, 1703, 1707, 1816, 1818n, 1825, 1838, 1840.  
Hugo Victor, 1257n, 1275, 1277n.  
Hugues, 593.  
Hurt, Mr, 1203.

## I

Icheri di Malabaila, famiglia, 668, 826, 1760.  
Icheri di Malabaila Francesco, 400, 402n, 692, 693n.  
Icheri di Malabaila Giuseppe, 308n, 400, 402n, 683n, 704, 1176, 1715, 1717n, 1719.  
Icheri di Malabaila Maurizio, 400, 402, 681, 683n, 698.

Icheri di Malabaila Rosalia, nata Sambuy Bertone di, 21, 23, 25, 47, 92, 95n, 194, 226, 307, 308n, 309, 313, 314n, 336-338, 385, 401n, 431, 480, 483, 488, 491, 492, 502, 511, 531, 551, 563, 574, 594, 599, 613, 622, 640n, 655, 658, 681, 683n, 695, 719, 723n, 774, 802, 923, 959, 971, 996, 1067, 1117, 1122, 1177, 1220, 1221, 1222n.  
Ignazio, 11, 113, 480.  
*Il 22 marzo*, 1078n.  
Imperor Giuseppe, 376, 377n.  
Imperor, Mme, 375.  
Incisa Gaetano, 103n.  
Incisa Luigi, 380, 382n, 1400, 1401n.  
Incisa Luisa, nata Gabutti di Bestagno, 102, 103n.  
Incisa Vincenzo, 1400, 1401n.  
*Indépendance Belge*, 1619, 1621n.  
*Indipendente (L')*, 1557n.  
Inganni Angelo, 551, 553n.  
Innocenzo XI, 1569n.  
Innocenzo XII, 725, 726n.  
Inviziati Carlo Maria Nicolò, 226, 228n.  
Inviziati Giovanni, 226, 228n.  
Irma, Mlle, 317, 593, 603.  
Isabella, regina di Spagna, 155n, 500n.  
Isacco, 373n, 392n.  
Isola, vedi Oreglia d'Isola.  
Isola Andrea, 656.  
Isola Giuseppe, 574, 575, 595.  
Issel, Mme de, 164.  
*Istruttore del Popolo (L')*, 1038, 1039n, 1122, 1124n.  
*Italia (L')*, 1733n.  
*Italia del Popolo (L')*, 1277n.  
*Italia e Popolo*, 1544n.  
Ivanov Nicolaj, 731, 732n.

## J

Jabot, Mr, 200.  
 Jacini Stefano, 1660n, 1766, 1767, 1768n.  
 Jacques, 567.  
 Jacquier-Chatrier Joseph, 1267n.  
 Jane, 111.  
 Jannaria, nobildonna del Brasile, 494, 496n.  
 Jannuzzi L., 481n.  
 Jaruco Mercedes, vedi Merlin Mercedes.  
 Jean, 163, 278.  
 Jermingham, 532.  
 Jocrisse, 1581, 1605.  
 Jocteau Alessandro, 1090, 1092n, 1270n, 1719n.  
 Johann Peter, 254n.  
 Joinville François-Philippe-Louis d'Orléans di, 205, 207, 400, 402n, 720n, 1080, 1254, 1565, 1567, 1569, 1570, 1581.  
 Jones, Miss, 1313, 1388, 1484, 1522, 1527, 1543, 1587, 1621.  
 Joseph, 576, 797, 842, 866.  
 Josti Giovanni 1008, 1010n, 1194, 1195n, 1241.  
 Jourdan, 1842.  
*Journal d'agriculture pratique*, 1714n.  
*Journal des Débats*, 171, 253, 418n, 428, 429n, 1307, 1325, 1326n, 1514, 1696n, 1790, 1872n, 1876.  
 Juel, Mme, 425.  
 Juglaris, 387.  
 Julas, 400.  
 Jules, 160, 480, 495n, 1217.  
 Juliette, 150.  
 Juva Matilde, nata Branca, 1176, 1177n.  
 Juva, avvocato, 1176, 1177.  
 Juvarra Filippo, 64n, 572n.

## K

Kasimir, 266.  
 Kellersperg Ernest von, 1684n.  
 Kenigsegge, contessa di, 452.  
 Kerwan, Mlle, 378.  
 Kettendyke, Mlle de, 428, 446n, 458, 461n.  
 Kettendyke, Mr de, 374, 452, 461n.  
 King, 1719, 1724, 1728.  
 Kinney William, 1216n.  
 Klapka Giörgy, 1725, 1726n.  
 Knigh Ellis Cornelia, 63, 65n, 92, 1850, 1851.  
 Kossuth Lajos, 997n, 1009, 1010n, 1199, 1201n, 1215, 1216.  
 Kurzell Maria, 76n, 528, 530n.

## L

Labano, 327n.  
 La Cisterna, vedi Dal Pozzo della Cisterna.  
 Lacroix, Mr, 118.  
 Lafarge, Mr, 253.  
 La Farina Giuseppe, 822n.  
 Laflèche di Kendelstein Agostino, 1096, 1099n.  
 Laflèche Domenico Giulio, 1096, 1099n.  
 Lagrange Michele, 622, 625n, 635.  
 La Guéronnière Louis-Etienne-Arthur-Dubreuil-Hellion de, 1657n, 1757, 1761n, 1774.  
 La Laing Maria Enrichetta de, 604, 606n, 746, 774.  
 La Mante, vedi Saluzzo della Mante e di Verzuolo Carlo Filippo.  
 La Margherita, vedi Solaro Clemente della.  
 La Marmora Ferrero di, famiglia, 143, 207, 632.  
 La Marmora Alberto Ferrero di, 868, 870n, 892, 894n, 1271n, 1869n, 1870.

- La Marmora Alessandro Ferrero di, 850, 852n, 909, 987, 990n.
- La Marmora Alfonso Ferrero di, 373n, 446n, 852n, 907, 910n, 937, 940n, 958, 968, 970n, 983, 986, 987, 990n, 1030, 1032n, 1039, 1040n, 1085, 1089n, 1228n, 1264, 1267n, 1312n, 1348n, 1474n, 1478, 1500, 1510, 1588n, 1609n, 1613, 1625n, 1675, 1716n, 1722, 1749, 1762, 1768n, 1791, 1795, 1816, 1835, 1840, 1843.
- La Marmora Carlo Ferrero di, principe di Masserano, 324, 325n, 364n, 432n, 446n, 697n, 1099n, 1355, 1356n.
- La Marmora Carolina Ferrero di, nata Gianazzo di Pamparato, 1809, 1810n.
- La Marmora Celestino Ferrero di, 446n.
- La Marmora Costanza Cristina Ferrero di, nata San Martino di San Germano, 445, 446n.
- La Marmora Edoardo Ferrero di, 370, 373n, 529, 530n, 655, 657n, 1810n.
- La Marmora Emilia Ferrero di, vedi Doria di Cirié Emilia.
- La Marmara Filippina Ferrero di, 1809, 1810n.
- La Marmora Giambattista Ferrero di, 446n.
- La Marmora Giovanna Teresa Ferrero di, nata Bertie Mathew, 1039, 1040n.
- La Marmora Marianna Ferrero di, nata Arborio di Sartirana e Breme, 695, 697n.
- La Marmora Paolina Ferrero di, nata Coardi di Bagnasco, 1398, 1399n.
- La Marmora Tommaso Ferrero di, 1398, 1399n.
- Lamartine Alphonse-Marie-Louis Prat de, 506, 507n, 830, 832n, 901, 902n, 1627, 1714n.
- La Masa Giuseppe, 822n, 1787, 1789n.
- Lamb di Melbourne, William, 1191n.
- Lamba Doria Brancaleone, 1158, 1159n.
- Lambruschini Luigi, 684, 686n, 700, 972n.
- Lambruschini Raffaello, 823n, 1741n, 1778n.
- Lamoricière Cristophe-Louis-Léon Juchault de, 1780, 1781n, 1797, 1798n, 1808, 1809, 1810.
- Lamperi Alessandro, 135, 136n, 278, 279n, 280.
- Landy (o Lendy) Teresina, 1573, 1637, 1834.
- Lanza Ferdinando, 1789n.
- Lanza Giovanni, 1008, 1010n, 1281, 1355, 1356n, 1365, 1434, 1435n, 1581, 1620n, 1658n.
- La Pierre Clementine, 1812.
- Larissé, vedi Mola Boursier di Larizzate.
- La Rovere, vedi Della Rovere di Montabone.
- La Rue, Mme, 194.
- Lascaris di Ventimiglia, famiglia, 164, 1148.
- Lascaris di Ventimiglia Adelaide, vedi Cavour Adelaide Benso di.
- Lascaris di Ventimiglia Giuseppina, nata Carron di San Tommaso, 143n.
- Lascaris di Ventimiglia Giovanni Agostino, 143n.
- La Serra, marchese, 179.
- La Tour, vedi Sallier de la Tour.
- La Tour d'Auvergne Henri-Godefroid-Bernard de, 1613, 1614n, 1647, 1671n, 1703, 1704n.
- La Turbie Luigi Maria Blancardi Roero di, 165n.
- Laurent, 154.
- Lauzen (?), 1540.
- Laval, vedi Piccono della Valle.
- Lavaria, 456, 526, 604.
- Laville, vedi Villa di Villastellone.
- Lavolvera, vedi Piossasco della Volvera.
- Lavy Filippo, 83n.
- Lavy Giovanni, 74, 76n.

- Lavy Matilde.nata Miglioretti, 81, 83n, 94, 96n.
- Lawrence Thomas, 170, 172n, 1099n.
- Layard, Austen Henri, 1771, 1772n, 1846
- Lazari Alessandro, 1740, 1741n.
- Lazari Fabrizio Agostino, 431, 579, 580n, 793, 807, 808n.
- Lechi Teodoro, 873, 877n.
- Ledru Alexandre-Auguste, detto Ledru-Rollin, 951, 953n, 1012n.
- Ledru-Rollin, vedi Ledru Alexandre-Auguste.
- Lefevre, Mme, vedi Mariette.
- Le Masson Alexandre, 1053, 1054n.
- Le Monnier Felice, 1812.
- Lendy, vedi Landy.
- Léon, 737.
- Leonardo da Vinci, 577.
- Leone XII, 755n.
- Leone XIII, 1855n.
- Leone Enrico, 1778n.
- Leoni Giuseppe, 191n, 357n, 1305n.
- Leopardi Giacomo, 1588n.
- Leopardi Pier Silvestro, 1278, 1280n.
- Leopoldo di Asburgo-Lorena, arciduca d'Austria, 274n, 843n.
- Leopoldo I, imperatore d'Austria, 1569n.
- Leopoldo I di Sassonia, re del Belgio, 593, 596n, 667, 735n, 765.
- Leopoldo II di Lorena, granduca di Toscana, 141n, 786n, 832n, 838n, 856n, 971, 974, 975n, 1002, 1016n, 1058n, 1105n, 1196n, 1252, 1557n, 1689n, 1751n, 1857n.
- Leopoldo Beniamino di Borbone, conte di Siracusa, 360n, 1774, 1775n.
- Leopoldo Giovanni Giuseppe di Borbone, principe di Salerno, 635, 636n, 765.
- Leotardi, Mr, 1614.
- Leroy de Saint-Arnaud Armand-Jacques, 1689n.
- Letture di Famiglia*, 1612n.
- Letture Popolari*, 202n, 206, 208n, 743n, 953n, 1010n.
- Levy Luigi, 1098n.
- Leyva Antonio de, 1561n.
- Lia, 325, 327n.
- Lichnowski, di, 169.
- Liechtenstein Francesco Gioacchino, 924, 926n.
- Liedekerke-Beaufort, Auguste de, 557, 559n, 567, 570, 660.
- Lientaud, Mme, 1649.
- Ligne, principe di, 964n.
- Liguori, vedi Liguoro.
- Liguoro, principe di, 1525, 1627, 1631.
- Lima Cesare Vianna di, 1763, 1764n.
- Limaye Maria Coriolis di, vedi Gazzelli di Rossana Maria.
- Linharès, 1581.
- Linhary, 638.
- Lisia, 65n.
- Lisio, vedi Moffa di Lisio Guglielmo.
- Listz Franz, 353n.
- Litta Antonio, 946n.
- Litta Carolina, nata Trotti, 947n, 1372n.
- Litta Giovanni Battista, 851n.
- Litta Giulio, 849, 851n, 947n, 1162n, 1169, 1170n, 1172, 1296, 1299n.
- Litta Lorenzo, 1372n.
- Litta Pompeo, 862n.
- Livet Giuseppe de, 247, 248n, 250.
- Lobetti, Mr, 234, 390, 1127.
- Lobetti Angelo, 123n, 129.
- Lobetti Michele Amatore, 198, 202n, 220.
- Lolo (giardiniere famiglia Azeglio), 422, 646, 651, 652n, 959, 961, 966.
- Lolo, 579.
- Lombardi, Mme, 510.
- Lombardia (La)*, 1733n.

- Londonderry Fredric William Robert, 1010n.
- Londonderry, Mme, 1009.
- Lot, contessa, 158.
- Lottero, 1328.
- Louis, 295.
- Loulou, vedi Melzi d'Eril Luisa, nata Brignole Sale.
- Lovencito, vedi Faussonne di Lovencito e di Montalto.
- Luca della Robbia, 593, 595n, 602.
- Lucchini, 135.
- Lucinge, Mme, 704
- Lucinge, principe, 677.
- Ludolf Guglielmo, 1086, 1089n.
- Luigi I di Wittelsbach, re di Baviera, 160, 161n.
- Luigi XIII di Borbone, re di Francia, 1017n.
- Luigi XIV di Borbone, re di Francia, 333n, 481n, 503n, 1321, 1322n.
- Luigi XV di Borbone, re di Francia, 332, 1443.
- Luigi XVI di Borbone, re di Francia, 293n, 843n, 1321, 1443, 1770.
- Luigi Filippo di Borbone-Orléans, re dei Francesi, 112n, 215, 217n, 254n, 291, 325n, 357n, 402n, 403, 405n, 409n, 652n, 709n, 765n, 777n, 795, 796n, 800n, 838n, 839, 843n, 953n, 1280n, 1720n.
- Luigi Napoleone, vedi Napoleone III.
- Luigia Maria di Sassonia, regina del Belgio, nata Orléans, 596n, 666, 667n, 735n, 765n.
- Luigia Maria Teresa d'Artois, 786n, 808n.
- Luigia Maria Teresa di Borbone, duchessa di Parma, 1372n.
- Luiini Bernardino, 1564, 1566n.
- Luisa Fernanda di Spagna, 709n.
- Lumley Benjamin, 1094, 1098n.
- Lupi di Moirano e Montalto, famiglia, 122, 860, 862n.
- Lupi di Moirano e Montalto Albertina nata de Trazegnies, 881n, 1117, 1119n.
- Lupi di Moirano e Montalto Alberto, 721, 723n, 726, 729, 744, 746n, 747, 749, 750, 751, 752, 804, 813, 862n, 880, 881n, 960, 974, 1053, 1058, 1059n, 1072, 1079, 1082, 1090, 1117, 1119n, 1204.
- Lupi di Moirano Alessandro, 987, 990n.
- Lupi di Moirano e di Montalto Edoardo, 338n.
- Lupi di Moirano e Montalto Giambattista, 727, 728n.
- Lupi di Moirano e Montalto Giuseppe, 122, 124n, 338n, 458, 461n
- Lupi di Moirano e Montalto Giuseppina, nata Giriodi di Monasterolo, 336, 338n, 728n.
- Lupi di Moirano e Montalto Luigi, 338n.
- Lupi di Moirano e Montalto Maria Carolina, 338n.
- Lupo, Mme, 261.
- Luserna d'Angrogna Alessandro, 1546, 1547n.
- Luserna d'Angrogna Anna Teresa, nata Pallavicino Trivulzio, 1588n, 1603, 1604n, 1606.
- Luserna d'Angrogna Carlo Felice Alessandro, 1559, 1561n, 1603, 1604n, 1606.
- Luserna d'Angrogna Emanuele Manfredi, 1633, 1634n.
- Luserna d'Angrogna Gabriella, nata Morra di Lavriano, 1633, 1634n.
- Luserna di Rorà, famiglia, 219, 223, 307, 396n.
- Luserna di Rorà Adelaide (figlia di Emanuele), 680n, 1452n.
- Luserna di Rorà Adelaide, nata Oreglia di Novello, 101n, 319n, 478, 482n.
- Luserna di Rorà Annibale, 1452n.
- Luserna di Rorà Carolina, 1452n.

- Luserna di Rorà Emanuele, conte di Campiglione (*Campion*), 175, 674, 675n, 679, 838n, 1452n, 1759, 1761n.
- Luserna di Rorà Emanuele Filiberto, 101n.
- Luserna di Rorà Giulia, nata Visconti d'Aragona, 307, 308n, 313, 330, 331n, 394, 396n, 482n, 486n, 680n, 838n.
- Luserna di Rorà Giuseppina Carolina, nata Radicati di Brozolo, 1452n.
- Luserna di Rorà Lucia, vedi Cane d'Ussolo Lucia.
- Luserna di Rorà Maria, 396n, 1452n.
- Luserna di Rorà Marianna Carlotta, vedi Bauzia Marianna Carlotta.
- Luserna di Rorà Maurizio, 84, 86n, 101n, 197n, 141n, 478, 482n, 1411, 1412n, 1452.
- Luserna di Rorà, Vittoria (figlia di Emanuele), 1452n.
- Luserna di Rorà Vittoria, nata Oreglia di Novello, 482n.
- Luserna di Rorà Vittorio, 101n, 316, 319n, 730, 732n, 1450, 1452n.
- Lützwow Rudolph von, 777, 778n, 824, 827n.
- M
- Mabellini Teodulo, 267n.
- Macaire Robert, 1015, 1016n, 1551.
- Macauley Thomas Babington, 1321, 1322n.
- Macello di Caresana Federico, 340, 342n, 345.
- Macello di Caresana Luisa, nata Calori di Vignale, 342n, 510, 1652.
- Macello di Caresana Maria Elisabetta, nata Ferrero della Marmorata, 340, 342n, 345.
- Macello di Caresana Maurizio, 342n.
- Madeleine, 73, 92, 127, 128, 129, 167, 1255, 1350.
- Maestri Ferdinando, 851n.
- Maffei di Boglio, famiglia, 1333.
- Maffei di Boglio Carlo Alberto, 199, 203n, 280, 304, 305n, 1378, 1379n, 1779n, 1797, 1862, 1867n, 1869.
- Maffei di Boglio Ferdinando, 73, 76n, 923n, 1520, 1521n.
- Maffei Clara, 481n, 664n.
- Maffoni Angelo C., 1842, 1843n.
- Maganza, Mme, 624.
- Magias (o Majas), 291, 293n.
- Magliano, vedi Alfieri di Sostegno Carlo, conte di Magliano.
- Magna Cocconà, 1129.
- Magna K.goira, vedi Sambuy Luisa Carlotta Bertone di, nata Pallavicino delle Frabose.
- Magna Marchesa, vedi Villamarina Teresa Pes di.
- Magnanimo, vedi Carlo Alberto di Savoia.
- Magnin (*l'Abbe*), 85, 86n, 87, 95n, 97, 103, 158, 160, 175, 180, 214, 224, 313, 323, 332, 348, 378, 455, 564, 574, 588, 607, 622, 634, 639, 643, 646, 695, 702, 779, 1003, 1110.
- Magnon, vedi Alfieri di Sostegno Luisa, contessa di Favria.
- Magrini, 582.
- Magrolini, Mlle, 612.
- Mahan, duchessa di, 655.
- Maillot, 1384n.
- Maintenon de Aubigné Françoise, 501, 503n, 1321, 1322n.
- Maistre, famiglia, 622, 655.
- Maistre Adele de, vedi Terray Adele.
- Maistre François Xavier de, 820, 823n, 826, 828n, 855, 856n.
- Maistre Joseph de, 622, 625n, 786, 1648, 1649n, 1886, 1888n.
- Maistre Rudolph de, 725, 726n, 727, 783, 786n, 827, 828n, 835, 836n, 856n.
- Malabaila, vedi Ichery di Malabaila.
- Malakoff Aimable-Jean-Jacques Pelissier di, 1615, 1616n.

- Malaspina, 509.
- Malaspina Albina, nata Piosasco, 1524, 1526n.
- Malaspina Fabrizio, 588, 589n.
- Malaspina Torelli d'Aragona Francesco, 1524, 1526n.
- Maldini Chiarito Daniela, 29n.
- Malenchini Pietro, 1156n.
- Malenchini Vincenzo, 1155, 1156n, 1189, 1689n, 1749, 1837n.
- Malingri di Bagnolo Luisa Minervina, vedi Ponza di San Martino Luisa Minervina.
- Malingri di Bagnolo Olderico, 1161, 1162n, 1175n.
- Malinverni Sisto, 1462, 1463n, 1468.
- Mallet, 1202.
- Malliano di S. Maria Francesco Maurizio, 923n.
- Malmesbury James Howard Harris di, 1619n, 1620n, 1664, 1667n, 1668n, 1685, 1704n, 1714, 1717.
- Malvani Ottavia, 448, 450n.
- Malvezzi Aldobrandino, 59, 312n, 828n, 887n, 947n, 949n, 966n, 970n, 975n, 976n, 985n, 1004n, 1014n, 1025n, 1059n, 1146n, 1212n, 1216n, 1299n, 1315n, 1439n, 1584n, 1655n, 1684n.
- Mameli Cristoforo, 983, 985n, 1122, 1124n.
- Mameli Goffredo, 1356n.
- Mamiani della Rovere Terenzio, 46, 1587, 1588n, 1766, 1767, 1768n, 1795.
- Manara Carolina, 1789n.
- Manara Luciano, 978, 981n.
- Manara Luigi, 1789n.
- Mancardi Emilia, nata Rabi, 88.
- Mancardi Giacinto, 88n.
- Mancini Pasquale Stanislao, 1875n, 1887n.
- Mangeard, vedi Mangiardi.
- Mangiardi Edoardo, 540, 541n.
- Mangiardi Enrico, 417, 419n, 540, 541n.
- Mangiardi Melchiorre, 223, 226, 228n, 417, 419n, 540, 541n.
- Mangosio Elena, 59.
- Mannati, Mlle, 524, 531, 543.
- Mannati, 543.
- Manning, 1041, 1042n.
- Manno Giuseppe, 114n, 224n, 244n, 251n, 329n, 331, 338n, 396n, 402n, 423n, 432n, 446n, 459n, 525n, 556n, 604n, 657n, 1025n, 1085n, 1123n, 1336, 1337n, 1341, 1549n, 1779n, 1861n.
- Manoir, Mr, 249, 252.
- Manuelin, vedi Villamarina Emanuele Pes di (padre di Salvatore).
- Manzone B. 202n, 203n, 208n, 209n, 891n, 895n, 901n, 904n.
- Manzoni, famiglia, 33, 474, 475n.
- Manzoni Alessandro, 139, 140n, 392n, 447n, 474, 476n, 481n, 535, 538n, 657n, 756, 1253n, 1254n, 1436n, 1793, 1794n, 1879.
- Manzoni Filippo, 858, 861n.
- Manzoni Giulia, nata Beccaria, 155n, 474, 476n.
- Manzoni Giulietta, vedi Azeglio Giulietta Tapparelli di.
- Manzoni Ignazio, 551, 553n.
- Manzoni Matilde, 33n, 664n.
- Manzoni Vittoria, 655, 657n, 663, 664n, 1735n.
- Marana Carolina, 1861n.
- Marat Jean Paul, 1648.
- Marc, 483
- Marcalli Gabriella, nata Massimino, vedova Della Riva di Fenile, 1549n.
- Marchetti, Mme, 189.
- Marchetti Alessandro, 300, 301n.
- Marchetti Emilia, vedi Curbis di San Michele Emilia.
- Marchetti Eugenia, nata Nomis di Cossilla, 300, 301n.
- Marchetti Ignazio, 533n.

- Marchionni Angelo, 192n.  
 Marchionni Carlotta, 190, 192n, 426n.  
 Marchionni Elisabetta, nata Baldesi, 192n.  
 Marchisio, 1461, 1513, 1515n.  
 Marcien, 174, 187.  
 Maréchal Giovanni, 207, 209n.  
 Marengo di Moriondo Augusto, 1323, 1325n.  
 Marengo, Mr, 718.  
 Margherita di Valois (regina Margot), 1223, 1224n.  
 Margherita di Savoia-Genova, 1202n.  
 Maria de' Medici, regina di Francia, 364n.  
 Maria Romanov, principessa di Russia, 1643, 1644n.  
 Maria Adelaide, duchessa di Savoia, poi regina di Sardegna, nata Asburgo-Lorena, 172n, 247n, 248n, 311, 312n, 333n, 335n, 346, 353n, 357n, 359n, 370, 378n, 379, 380, 385, 391n, 427, 429n, 434, 450n, 453n, 459n, 464, 484, 486n, 488, 494, 509, 512, 516, 527, 530n, 533n, 535, 537, 544, 548, 558, 565, 574, 577, 658, 662, 663, 687n, 715, 731, 734, 743n, 749, 767, 784, 787n, 808, 813, 965, 980, 983, 993, 1007n, 1012, 1050, 1051, 1052, 1094, 1125, 1140n, 1165n, 1248n, 1278, 1279n, 1286, 1290n, 1309, 1322, 1323n, 1430, 1432n, 1434n, 1455n, 1477n.  
 Maria Amalia d'Orléans, nata Borbone-Napoli, regina dei francesi, 325n, 403, 405n, 409n, 500n, 709n, 1719, 1720n.  
 Marianna d'Asburgo, imperatrice d'Austria, nata Savoia, 138n, 220, 221n, 608, 609n, 1323n.  
 Marianna, principessa dei Paesi Bassi, 475n.  
 Maria Beatrice, principessa di Modena, 530n.  
 Maria Carolina d'Asburgo-Lorena, 247n, 248n, 347n.  
 Maria Clotilde di Borbone, 292, 293n.  
 Maria Cristina di Savoia, nata Borbone-Napoli, regina di Sardegna, 65n, 345, 347n, 500n, 558, 359, 385, 386n, 391, 456, 459n, 499, 500n, 579, 580n, 625, 725, 817, 1070n, 1169n.  
 Maria Cristina di Sassonia-Coburgo, 609n, 1051n, 1216n.  
 Maria Cristina di Borbone, regina di Spagna, 709n, 1224n, 1392n.  
 Maria Elisabetta di Asburgo-Lorena, nata Savoia Carignano, vice regina del Lombardo Veneto, 246, 247n, 250, 251n, 312n, 385, 456, 459n.  
 Maria Elisabetta di Savoia, nata Sassonia, duchessa di Genova, 1078n, 1097, 1132, 1202n, 1506n, 1540, 1541n.  
 Maria Isabella, principessa di Spagna, 709n.  
 Maria Luigia Bonaparte, nata Asburgo-Lorena, imperatrice di Francia, poi duchessa di Parma, Piacenza e Guastalla, 143n, 445, 446n, 808n, 813, 1665.  
 Maria Luisa di Borbone, 221n.  
 Maria Pia, principessa di Savoia, 784, 787n.  
 Maria Teresa di Savoia, nata Asburgo-Lorena, regina di Sardegna, 453n, 454n, 715, 747n, 1015, 1016n, 1194, 1196n, 1213n.  
 Maria Teresa di Borbone, nata Savoia, duchessa di Lucca, 221n, 609n, 787n, 808n.  
 Maria Teresa Beatrice, principessa di Modena, 530n.  
 Mariette, 131, 154, 160, 163, 167, 210, 211, 229, 233, 236, 239, 245, 260, 261, 263-265, 268, 271, 273, 277, 287, 295, 299, 300, 310, 315, 316, 320, 323, 330, 337, 340, 351, 355, 361, 367, 370, 413, 445, 512, 651, 1285, 1371.  
 Marini Gerolamo Maria, 186n, 1064n.  
 Marini Rayneri Antonietta, 190, 192n.  
 Mario Alberto, 1577n.  
 Marjolins, 339.  
 Marmiton, 688.

- Marmorito, vedi Radicati di Marmorito.
- Marocco Luigi, vedi Giacomo da Poirino.
- Marochetti Carlo, 1279, 1280n, 1348n, 1783n, 1887.
- Maroncelli Pietro, 76n.
- Mars, Mlle, 138, 140n.
- Marsaglia, 1257.
- Marta Antonio, 660.
- Martelli, 1760.
- Martimprey Edouard-Charles de, 1710n.
- Martin, 606, 776, 1147, 1159.
- Martin di San Martino Luca, 77n, 695, 697n.
- Martin di San Martino Luisa, 697n.
- Martinassa, 103.
- Martinez Francesco, 1279n.
- Martini, barone, 400, 1344.
- Martini Maria Luisa, nata Canera di Salasco, 1121, 1123n, 1127, 1146n, 1245, 1618.
- Martini Simone, 1271n, 1272.
- Martini di Cigala, famiglia, 371, 656.
- Martini di Cigala Anna, nata Bacon, 227, 228n, 1517, 1518, 1604, 1858, 1861n, 1875, 1877n, 1880, 1882n, 1884.
- Martini di Cigala Enrico, 228n, 588, 589n, 1127, 1144, 1146n, 1301, 1302n, 1877n.
- Martini di Cigala Irene, nata Scarampi del Camino, 227, 228n, 1877n.
- Martini di Cigala Irene, vedi Della Villa di Villastellone Irene.
- Masaccio, 1271n.
- Masenza, 1746.
- Masi E., 12n, 46, 65n, 782n, 949n.
- Masin, vedi Valperga di Masino.
- Masino di Mombello Giacinto, 442, 443n.
- Massari Giuseppe, 6, 59, 735n, 815n, 914n, 938, 941n, 977n, 1146, 1480n, 1635n, 1644n, 1648n, 1673, 1676n, 1681n, 1693n, 1694n, 1724n, 1731n, 1735n, 1736n, 1738n, 1739n, 1746n, 1751n, 1753n, 1772n, 1775n, 1815, 1825.
- Massel, vedi Macello di Caresana.
- Masserano, vedi La Marmorata Carlo Ferrero di, principe di Masserano e La Marmorata Marianna Ferrero di, principessa di Masserano.
- Massi Vincenzo, 165n.
- Massimiliano I, re di Baviera, 161n.
- Massimiliano II, re di Baviera, 161n.
- Massimiliano d'Asburgo, arciduca d'Austria, 1620n.
- Massimino, famiglia, 234n.
- Massimino Luigi, 432n.
- Massimino di Ceva Delfina, vedi Mathis di Cacciorna Delfina.
- Massimino di Ceva Gabriella, nata Martini di Cigala, 432n, 552, 553n.
- Massimino di Ceva Luisa, nata Solaro del Borgo, 461n.
- Massimino di Ceva Venceslao, 457, 461n.
- Massimino di Ceva e San Michele Casimiro, 223, 224n, 457, 461n, 1548, 1549n.
- Mastai Ferretti Giovanni Maria, vedi Pio IX.
- Mathieu Carlo Antonio, 1037, 1039n.
- Mathieu Giacomo, 215, 217n.
- Mathis, famiglia, 207.
- Mathis Cristina, nata Ghilini, 340, 342n.
- Mathis di Cacciorna Casimiro, 431, 432n, 436, 553n.
- Mathis di Cacciorna Delfina, nata Massimino di Ceva, 431, 432n, 436, 457, 461n, 516, 551, 553n.
- Mathis di Cacciorna Emilia, nata Vagina d'Emarese, 222, 224n, 587, 589n.
- Mathis di Cacciorna Giuseppe, 224n.
- Matteis, 390.
- Matteucci Carlo, 1733n, 1888n.
- Mattitz, 757.

- Mauri Achillè, 1579n.  
 Mauss Henri, 640n.  
 Mayas (o Magias), 291, 293n.  
 Mayer Arminius, 170, 172n.  
 Mayer, Mme, 207, 271, 272.  
 Mayer, 1369n.  
 Mayor François-Isaac, 249, 251n, 252.  
 Mayor Mathias-Louis, 256, 257n.  
 Mazade Charles-Louis-Jean-Robert de, 1656, 1658n.  
 Mazarino Giulio, 1547.  
 Mazzini Giuseppe, 43, 811, 1006, 1007n, 1010n, 1065n, 1166, 1194, 1195n, 1201n, 1294n, 1303, 1326n, 1359, 1544n, 1576, 1577n, 1612n, 1729, 1730, 1731n, 1801, 1809.  
 Mazzocca F., 234n.  
 Meana, vedi Ripa Buschetti di Meana.  
 Meinetto, 106.  
 Melan D., 95n, 97, 98n, 112, 1439.  
 Melano Ernesto, 599, 607, 608n, 759, 1782, 1783n.  
 Melano Michele, 608n.  
 Melbourne William Lamb di, 931n, 1067n, 1110n.  
 Melegari Luigi Amedeo, 1542, 1544n, 1546.  
 Meleri, conte, 261.  
 Mellana Filippo, 1234, 1235n, 1241.  
 Mellerio, 760, 761n.  
 Melville Herman, 1323n.  
 Melzi d'Eril Francesco, 475n.  
 Melzi d'Eril Ludovico, 363, 365n, 398n, 418.  
 Melzi d'Eril Luisa (o Luigia), nata Brignole Sale, 78n, 81, 293, 295n, 363, 365n, 372, 397, 398n.  
 Menabrea Luigi Federico, 1712, 1714n, 1840, 1842n.  
 Menou Jacques-François, 95n, 652.  
 Mensdorff-Pouilly Alexander, 1710n.  
 Mensikov Aleksandr Sergeevic, 1314, 1315n, 1402, 1404n.  
 Mercadante Giuseppe Saverio, 448, 449n.  
 Merlin Cristophe-Antoine, 145n.  
 Merlin Mercedes, nata Jaruco, 144, 145n.  
 Merlo Felice, 856n, 876, 878n, 885, 887n, 889, 908, 909, 989, 990n.  
 Mermont, Mr de, 205.  
 Mérode, famiglia, 599.  
 Mérode Felice, 687n.  
 Mérode Henri, 729, 732n, 745, 746n, 767.  
 Mérode Luisa Carolina, vedi Dal Pozzo della Cisterna Luisa Carolina.  
 Méronier, Mr, 1434.  
 Mesnadier, 1651n.  
*Messaggiere Torinese (II)*, 76n, 521n, 537n, 538n, 1010n, 1016n, 1065n, 1195n.  
 Mestrallet Giovanni, 1629n.  
 Metalli Lorenzo, 756, 758n.  
 Metternich-Winneburg Klemens Wenzel Lothar di, 42, 201, 203n, 250n, 339, 342n, 402, 782n, 822n, 851n, 867, 879, 905, 1030, 1523.  
 Metternich-Winneburg Mélanie, nata Zichy, 342n.  
 Meyer Rosalia, vedi Oreglia d'Isola Rosalia.  
 Meyerbeer Giacomo, 1335n, 1428n.  
 Meyna, Mlle, 1048.  
 Meysembourg Ottone di, 132, 224n.  
 Mezzacapo Carlo, 1701n.  
 Mezzacapo Luigi, 1701n.  
 Miani Giuseppe, 1099, 1101n, 1359, 1472n.  
 Micara Lodovico, 700, 701n, 748.  
 Micca Pietro, 1231.  
 Michele, granduca di Russia, 1554, 1556n.  
 Michelotti G., 1731n.  
 Migliara Giovanni, 552n, 553n.

- Miglietti Vincenzo, 1587, 1588n, 1624, 1625n, 1716n.
- Miglioretti Costantino, 115, 116n, 401, 402n.
- Miglioretti Felicita, nata Novarino di Spigno, 94, 96n.
- Miglioretti Gerolamo, 83n, 96n, 116n.
- Miglioretti Irene, vedi Brizio Irene.
- Miglioretti Matilde, vedi Lavy, Matilde.
- Miglioretti di San Sebastiano Camillo, 736, 738n.
- Mignard Nicolas, 1124n.
- Mignard Pierre, 1121, 1124n.
- Mignet François-Auguste-Marie, 1275, 1277n.
- Milanese, vedi Milanesi Giovanni.
- Milanesi Giovanni, 514, 515n.
- Milano Agesilao, 1557n, 1559.
- Millesimo, vedi Del Carretto di Moncrivello e Millesimo.
- Milliet d'Arvillars, famiglia, 74, 337, 1395.
- Milliet d'Arvillars, abate, 165n.
- Milliet d'Arvillars, Mille, 582, 588, 624, 660.
- Milliet d'Arvillars Fanny, nata du Buttet, 23, 76n, 291, 393, 449, 450n, 465, 467n, 660, 717n, 735n, 887n, 1083, 1085, 1089n, 1090, 1114, 1116n, 1123, 1129, 1131n, 1235, 1379n, 1380n, 1595, 1596, 1744, 1746, 1863.
- Milliet d'Arvillars Federico, 76n, 88, 91, 93, 314n, 569, 579, 675n, 684, 717n, 842, 843n, 887n, 1129, 1131n, 1379n, 1380n, 1581, 1596n, 1598n.
- Milliet d'Arvillars Ines Giuseppina, 741, 743n.
- Milliet d'Arvillars Ippolito, 1598n.
- Milliet d'Arvillars Lucia, vedi Coardi di Bagnasco e Carpeneto Lucia.
- Milliet d'Arvillars Maria Cristina, vedi Beraudo di Pralormo Maria Cristina.
- Milliet d'Arvillars Maria Enrichetta, 687n, 735n, 1083, 1330, 1331n, 1332.
- Milliet de Faverge, famiglia, 201, 203n.
- Millo, conte, 1170.
- Millo, Mme, 1758.
- Milo, conte, 1049.
- Milton John, 45, 1799, 1800n.
- Minghetti Marco, 723, 787n, 1714n, 1832n.
- Minié Claude-Etienne, 1681n.
- Miniscalchi, conte, 1838.
- Minto, famiglia, 1264, 1266, 1290n.
- Minto, Gilbert Elliot Murray Kynynmond di, 228n, 835, 836n, 1065, 1068n, 1113n.
- Mioret, vedi Miglioretti.
- Mirabeau Honoré, 985n.
- Mirepoix, Mr de, 480.
- Miretti, Mr, 371.
- Misa, 168, 169, 172n, 194, 200, 648, 1128.
- Missileta, 185.
- Mitchell M., 1436n.
- Mittermaier K., 224n, 234n, 244n, 475n, 496n.
- Mocchia di Coggiala Teresa, nata De Cardenas, 431, 432n.
- Moffà di Lisio Guglielmo (*l'Amis*), 11, 14, 20, 23, 24, 38, 39, 48, 63, 64n, 65n, 67, 68n, 71, 77n, 81, 85, 86n, 87, 88, 94, 106, 108, 111, 113, 123, 124, 126, 128n, 135, 138, 139, 140n, 146, 150, 151, 152n, 153, 156-158, 159n, 164, 170, 171, 181, 184, 188, 193n, 194, 196, 198, 202, 203n, 204-207, 208n, 209n, 211, 212, 216, 218, 222, 230, 232, 233, 236, 241, 244, 247, 249, 250, 252, 253, 256, 258, 261, 266, 267, 269, 274, 283, 285-287, 289, 290, 295, 298n, 304, 309, 310, 312, 315n, 319, 320, 322, 328, 330-332, 335, 336, 339, 341, 342n, 343, 344, 346, 349, 351, 354-356, 360, 362, 364-367, 375, 376, 378, 379,

- 381, 385, 395, 397, 404, 406, 407, 411, 413, 414, 418, 422-424, 428, 430, 435-437, 441, 442, 448, 452, 459n, 463, 467, 474, 478-480, 482, 484, 487, 490n, 491-493, 495, 499, 502, 504-506, 508, 514, 519, 527, 531, 543, 544, 551, 561, 574, 577, 579, 582, 583, 588, 591-594, 598, 599, 601, 603, 605, 607, 609, 610, 613, 614, 623, 631, 633, 635, 638, 641, 642, 645, 649-651, 652n, 653, 659, 661, 665, 666, 668, 671, 676, 678, 681, 682, 682n, 688, 691, 692, 694, 696, 698, 699, 702, 704, 710, 712, 713, 715, 716, 718, 719, 721, 722, 724, 731, 734, 740, 745, 746, 753, 757, 759, 762, 764, 765, 767, 769, 770-772, 774, 776, 779, 781, 788, 789, 791, 793, 802, 821, 825-827, 835, 836, 842, 844, 850, 851, 855, 860, 861, 864, 868, 873, 876, 885, 886n, 887n, 890, 891n, 893, 894, 895n, 897, 898n, 899, 900, 901n, 903, 904n, 906, 907, 912, 915, 916, 918, 920, 921, 924, 927, 929, 932, 935, 939, 942n, 944, 948-951, 959, 968, 969, 976, 987, 988, 996, 1008, 1013, 1015-1018, 1021, 1023, 1024, 1026, 1028, 1029, 1031, 1032, 1034, 1044, 1045, 1050, 1054, 1058, 1062, 1066, 1067, 1069, 1070, 1074, 1085, 1090, 1096, 1100, 1104, 1107-1109, 1111, 1115, 1126-1128, 1130, 1137, 1141, 1142, 1145, 1148, 1163, 1165, 1168, 1170, 1176, 1181, 1183, 1187, 1189, 1190, 1192, 1194, 1197-1199, 1203, 1208, 1212, 1214, 1216, 1229, 1233, 1237, 1241, 1243, 1250, 1252, 1255-1257, 1262-1264, 1268, 1270, 1278, 1279, 1282, 1291-1293, 1307, 1310, 1314, 1318, 1320, 1322, 1323, 1326, 1327, 1330-1332, 1334, 1335, 1338, 1370, 1374-1378, 1380, 1386, 1389-1391, 1393, 1395, 1397, 1398, 1400, 1403, 1405-1408, 1411, 1416, 1419-1422, 1427, 1429, 1432, 1433, 1438-1440, 1446, 1447, 1449-1451, 1453, 1454, 1457, 1458, 1463, 1465, 1467, 1469, 1471, 1473-1476, 1478, 1479, 1482, 1484-1486, 1488, 1489, 1492, 1494, 1497, 1499-1502, 1504, 1510, 1514-1516, 1518, 1524, 1525, 1529-1532, 1535, 1536, 1538-1540, 1542, 1548-1552, 1554, 1555, 1558, 1560, 1565, 1567-1569, 1580, 1585, 1586, 1589, 1593, 1594, 1596, 1600-1602, 1605, 1611, 1618, 1626, 1629, 1633, 1635, 1638-1641, 1643, 1645, 1647, 1649, 1654, 1657, 1660-1662, 1666, 1670, 1678, 1689, 1691, 1697, 1702, 1705, 1715, 1719, 1721, 1723-1725, 1728, 1730, 1732, 1735, 1740, 1742, 1745, 1750, 1752, 1753n, 1754, 1759, 1763, 1767, 1769, 1774, 1785, 1798, 1800, 1803-1807, 1809, 1811, 1812, 1816, 1818, 1825, 1828, 1835, 1837, 1841, 1846, 1847, 1849, 1852, 1857, 1864-1866, 1873, 1876, 1880, 1884.
- Mohl Jules, 887n, 1059n.
- Moia Cristoforo, 1164n, 1207.
- Moja Angelo, 552n.
- Moja Federico, 551, 552n.
- Moja Giuseppe, 552n.
- Moja Luigi, 552n.
- Mojran, vedi Lupi di Moirano e Montalto.
- Mola Boursier di Larizzate, famiglia, 1330, 1331n.
- Mola Boursier di Larizzate Domiziano, 409, 515, 517n, 574, 1331n.
- Mola Boursier di Larizzate Eugenia, 517n.
- Molé, 1374n.
- Molineri, 120.
- Molteni Giuseppe, 330, 331n, 1872n.
- Mombello d'Olivastro Paola, 294, 296n.
- Momino, 673.
- Monale Alessandro Baglioni di, 1223, 1224n.
- Moncalvo, vedi Capello Gabriele.
- Moncrivello, vedi Del Carretto di Moncrivello.
- Mondo Illustrato (II)*, 733, 735n, 745, 791n, 798, 940n.
- Monetti Giuseppina, 53.
- Monforte, vedi Del Carretto di Monforte.

- Mongelas, Mr de, 163, 171.
- Monteur (Le)*, 885, 1414, 1471, 1472n, 1610, 1664, 1667n, 1763.
- Monitore Bolognese (II)*, 1733n.
- Monitore dei Comuni italiani*, 1277n.
- Monroy Di San Giuseppe Ferdinando, 894n.
- Montagu Emilia, vedi Thaon di Revel Emilia.
- Montale Bianca, 104n, 1201n, 1222n.
- Montalembert Charles Forbes di, 1275, 1277n, 1279.
- Montalto, vedi Lupi di Moirano e Montalto.
- Montand, Mme, 147.
- Montanelli Giuseppe, 822n, 934, 1733n, 1749, 1751n.
- Montegnard, Mr de, 1235.
- Montegrandi, famiglia, 383.
- Montegrandi Eugenio, 386n.
- Montegrandi Giuseppina, nata Giaime di Pralognan, 383, 386n, 977.
- Montelvo, vedi Villamarina Caterina Pes di, nata Boyl di Putifigari.
- Montemolin, conte di, vedi Carlo Luigi di Borbone.
- Montez Lola, 161n.
- Montezemolo Massimo Cordero di, 974, 976n.
- Monti Alessandro, 841.
- Monti Giovanni Napoleone, 1024n.
- Monti Vincenzo, 76n.
- Monticelli, Mlle, 837.
- Monticelli Pietro, 1716n.
- Monticini Antonio, 450n, 522n.
- Monticini Gaetano, 1731n.
- Montiglio, 199.
- Montiglio di Villanova Alessandro, 244, 653, 657n.
- Montiglio di Villanova Federico, 38, 176, 178n, 218, 220, 221n, 230n, 266, 293, 298, 309, 599, 600n, 730, 733, 866, 874, 880, 881n, 890, 919.
- Montiglio di Villanova Giuseppe Maria, 223, 224n, 229, 243, 244n.
- Montiglio di Villanova Luigi, 244n, 271, 273n, 562, 563n.
- Montisel, vedi Roero di Monticelli Chiara, nata Pes di Villamarina.
- Montléart, Mlle, 608, 609n, 1050, 1051n, 1286.
- Montléart Jules-Maximilien, 609n, 1051n, 1216n.
- Montpensier, duca di, 709n.
- Mordini Antonio, 1815, 1817n.
- Morelli Deodata di Popolo, 658, 660n.
- Morelli Emilia, 52, 59.
- Morelli Eugenio, 625n.
- Morelli Silvia, nata Avogadro di Casanova, 622, 625n.
- Moretta, 329.
- Morgari Paolo Emilio, 191n, 1276n.
- Moriani Napoleone, 232, 234n, 349, 353n.
- Morici Beatrice (*Bice*), vedi Ronco Beatrice.
- Morici Carolina, nata Escandon, 1099n.
- Moris Giuseppe, 514, 515n.
- Morning Chronicle*, 1054n.
- Morning Post*, 1590, 1662, 1669, 1709, 1763, 1768n.
- Morozzo della Rocca, famiglia, 276, 553, 1368, 1559.
- Morozzo della Rocca Alessandro, 337, 338n.
- Morozzo della Rocca Carlo Alberto, 80, 82n, 166.
- Morozzo della Rocca Carlo Emanuele, 143, 146, 147, 151n, 157, 174, 188, 222, 283, 284n, 335, 341, 363, 366, 368n, 398, 407, 416, 417, 425, 508, 515, 520, 523, 524, 525n, 572, 580, 581, 587, 589n.

- Morozzo della Rocca Carlo Filippo, 377n, 471, 472n, 589n, 718, 720n, 941n, 1024n, 1369n, 1436, 1437n, 1758n.
- Morozzo della Rocca Casimiro, 937, 941n, 986, 990n, 1293, 1295n, 1436, 1437n.
- Morozzo della Rocca Cesare, 1139, 1140n.
- Morozzo della Rocca Cristina, nata Börelli, 1140n.
- Morozzo della Rocca Elena, nata Piossasco della Volvera, 151n.
- Morozzo della Rocca Elisa, nata Renaud d'Allen, 337, 338n.
- Morozzo della Rocca Emanuele, 422, 423n, 986, 990n.
- Morozzo della Rocca Enrico, 71, 72n, 375, 377n, 471, 472n, 984n, 1007n, 1024-1026, 1027n, 1037, 1488, 1490n, 1533n, 1692, 1693n, 1704, 1707n, 1710n, 1804n, 1814.
- Morozzo della Rocca Ernesta, nata Visconti di Saliceto, vedova Roero di Guarene, 1436, 1437n.
- Morozzo della Rocca Giuseppe, 158, 159n, 377, 508, 589n, 1054, 1967, 1968n, 1091, 1092n.
- Morozzo della Rocca Giuseppina, nata Viarisio, 423n.
- Morozzo della Rocca Irene, nata Verasis di Castiglione (Cordula), 1006, 1007n, 1533.
- Morozzo della Rocca Laura Maddalena, nata Fiorini, 423n.
- Morozzo della Rocca Luisa Gabriella, nata Asinari di Grésy, 1024n.
- Morozzo della Rocca Luisa Sofia, nata Asinari di Gresy, 1367, 1369n.
- Morozzo della Rocca Marianna, nata Radicati di Brozolo, 1293, 1295n, 1436, 1437n.
- Morozzo della Rocca Roberto, 48, 1757, 1758n, 1763.
- Morozzo della Rocca Roberto Filippo, 338n.
- Morozzo di Bianzé, famiglia, 1558.
- Morozzo di Bianzé Cristina, vedi Azeglio Cristina Tapparelli di.
- Morozzo di Bianzé Giuseppe Maria, 114n, 209n, 360n, 363, 366, 368n, 370.
- Morozzo di Saint Michel, famiglia 986, 1558.
- Morra di Lavriano Carlo, 1633, 1634n.
- Morra di Lavriano Maria, nata della Villa di Villastellone, 1633, 1634n.
- Mortemart, famiglia, 340.
- Mortemart de Boisse François-Jérôme-Léonard, 144, 145n, 148, 236, 237n, 285, 292, 331.
- Mortier Hector, 723n, 742, 744n, 795, 796n.
- Mortier, Mme, 721.
- Mortimer, 1144, 1288.
- Mosca, 109.
- Mosso, 1492.
- Motta, vedi Avogadro della Motta.
- Moux, Mlle, 302.
- Mozart Wolfgang Amadeus, 486n, 1552.
- Muffat-S. Amour di Chanaz Edoardo, 602, 604n.
- Muletti, 1581.
- Mulinen Rudolph, 624, 626n.
- Mundy George Rodney, 1789n.
- Murat Joachim, 652n, 865n, 1061, 1066, 1681n, 1796n.
- Murat Napoléon-Lucien-Charles, 955, 1018, 1047, 1061n.
- Murillo Bartolomé Esteban, 1616, 1617n.
- Murinai, Mme de, 1048.
- Mussa D., 1496, 1498n.
- Mussin, Mr, 1545
- Musso Antonio, 1611, 1612n.
- Musuros Kostakis, 1382, 1383n, 1530.
- Musy Carlo, 1504, 1506n, 1627.

## N

- Nada Narciso, 14n, 15n, 16n, 53, 58, 65n, 71n, 77n, 82n, 83n, 173n, 203n, 346n, 887n.
- Nakimoff (o Nachimoff ), 1410, 1412n, 1414.
- Nancy, 129, 154.
- Napier Charles, 1373, 1374n.
- Napione Gabriella, nata Baiveri della Rocchetta, 550, 552n.
- Napoleone I Bonaparte, imperatore dei francesi, 652, 1211, 1277n, 1371, 1472n, 1521n, 1555, 1560n, 1598n, 1610, 1612n, 1619, 1620n, 1627n, 1801, 1853n, 1879.
- Napoleone III (Carlo Luigi Napoleone Bonaparte), imperatore dei francesi, 744n, 873, 1169n, 1177n, 1203, 1209n, 1212n, 1277n, 1371, 1472n, 1521n, 1555, 1560n, 1598n, 1610, 1612n, 1619, 1620n, 1627n, 1654n, 1657n, 1668n, 1671n, 1674n, 1682, 1684n, 1688, 1693, 1695, 1701, 1704n, 1705, 1710n, 1711, 1713n, 1720n, 1721, 1722, 1723, 1725, 1726n, 1732, 1733, 1736n, 1741, 1753n, 1755n, 1757n, 1769n, 1773, 1775n, 1793, 1794n, 1795, 1796, 1830n, 1888n.
- Nasi Adelaide, 603n.
- Nasi Celestino, 222, 223, 224n, 243, 243n, 246, 343, 407, 418, 528, 564, 569, 572, 573, 576, 579, 588, 646, 654, 655, 659, 675, 749, 795, 1049, 1119, 1122, 1252, 1543.
- Nasi Gianfrancesco, 603n.
- Nasi, Mme, 658.
- National (Le)*, 748.
- Nationale (Era)*, 1277n.
- Natoli G., 65n.
- Naville Jean-Edouard, 323n, 500.
- Nazari Luigi di Calabiana, 1459n.
- Nebbia, 175.
- Negri, 1278, 1332.
- Negri di Sanfront Alessandro, 343, 346n.
- Negri di Sanfront Bonifacio, 91, 95n.
- Negri di Sanfront E., 1642n.
- Nervo, barone, 111.
- Newcastle, duca di, 1283n.
- Nicola di Busca, 645, 659, 1018, 1019n, 1021.
- Nicola I Romanov, zar di Russia, 78n, 386n, 517, 518n, 647n, 670n, 865n, 887, 997n, 1314, 1315n, 1316, 1317n, 1318, 1320n, 1337, 1353, 1354n, 1355, 1356n, 1358, 1366n, 1377, 1388, 1433, 1544n, 1556n.
- Nicolai Otto, 184, 186n, 190, 199.
- Nicolas Jean-Jacques-Auguste, 1593, 1594n.
- Nicolay, 663, 886.
- Nicolini G.B., 1588n.
- Nicolini T., 165n.
- Nicolis di Robilant, famiglia, 435.
- Nicolis di Robilant Carlo Emanuele, 178.
- Nicolis di Robilant Carlo Felice, 980, 982n, 1488, 1490n.
- Nicolis di Robilant Carlo Gabriele, 723n.
- Nicolis di Robilant Luisa, nata Marrone della Torre (Robilantina), 234n.
- Nicolis di Robilant Marie Antoinette, nata Truchsess Waldburg, 189, 191n, 370, 378, 428, 429n, 660, 1166, 1204, 1278.
- Nicolis di Robilant Maurizio, 191n, 1880, 1881n, 1887.
- Nicolis di Robilant Teobaldo, 234n.
- Nigra Giovanni, 832n, 983, 985n, 1064n, 1169n, 1176n, 1452n, 1488, 1490n, 1501, 1686n.
- Nigra Costantino, 1655n, 1671n, 1710n, 1795n, 1824, 1827, 1829.
- Ninin, vedi Alfieri di Sostegno Carlo.
- Niomaglio, Mr de, 1057, 1064.
- Nisa, marchese di, 261.
- Noailles Adrien-Maurice di, 1321, 1322n.
- Noailles Emmanuel-Henri-Victorien, 745, 746n.

Noce, vedi Alfieri di Sostegno Cesare.  
Norfolk, duca di, 1319n.  
Nota Alberto, 193n, 756, 758n.  
Notari Raffaele, 1210n.  
Notario Paola, 9.  
Notta Giovanni Battista, 1306, 1307n,  
1406n, 1736n.  
Novellis Carlo, 550, 552n, 1483n.  
Nugent di Westmeath Laval, 778n, 864,  
865n, 868, 926n.  
*Nuova Enciclopedia Popolare*, 712n.  
Nuytz Nepomuceno, 1208, 1210n.

## O

Ochseinbein Ulrich, 868, 870n.  
O'Connel Daniel, 576, 578n.  
Octavien, 85, 102.  
Oddone Eugenio Maria, duca del Monfer-  
rato, 684, 687n, 1433, 1485, 1487n.  
O'Donnel Heirich, 940n.  
O'Farrel Sofia, vedi Confalonieri Sofia.  
Oldoini, famiglia 1156, 1227.  
Oldoini Filippo, 1156n, 1159, 1219,  
1228n, 1231, 1232, 1235, 1269, 1530.  
Oldoini Isabella, nata Lamporecchi,  
1156n.  
Oldoini Virginia, vedi Castiglione Verasis  
di.  
Oliva Antonio, 1366n.  
Olivares Gaspar de Guzmán y Pimentel di,  
576n.  
Oliver Ferdinand Johann Heinrich von,  
1540, 1541n.  
Olivero E., 923n.  
Olivetti, Mme, 501, 502, 503n, 504, 517,  
519, 524, 528, 532, 640.  
Olivetti, Mr. 501.  
Olivieri di Vernier Angelo, 858, 861n.  
Olivieri di Vernier Prospero, 807, 808n,  
812.

Olozaga Sallustiano, 508, 510n.  
Omodeo A., 1337n, 1625n, 1810n.  
Ondes Reggio Vito d', 1036n.  
Onorato IV, principe di Monaco, 353n.  
*Opinione (L')*, 800n, 816, 822n, 832n,  
912, 976n, 1078n, 1154n, 1277n,  
1356n, 1418, 1419n, 1555, 1557n,  
1569n, 1574n, 1618, 1620n, 1648,  
1677, 1715, 1717n, 1743, 1764.  
Oreglia d'Isola Alessandro, 415n, 966,  
967n, 1088, 1089n, 1122, 1869n.  
Oreglia d'Isola Carlo, 414, 415n.  
Oreglia d'Isola Malvina, nata Avogadro di  
Casanova, 414, 415n.  
Oreglia d'Isola Rosalia, nata Meyer, 967n,  
1869n.  
Orioli Francesco, 755n.  
Orlandi, Mr, 232, 544.  
Orlov Gregorio, 295n.  
Ormea, vedi Ferrero d'Ormea.  
Orsini Felice, 1599n, 1610, 1612n, 1618,  
1620n, 1711.  
Orsini d'Orbassano Antonietta, nata Orlov,  
294, 295n.  
Orsini di Rivalta e Orbassano Gioachino  
Maria, 278, 294, 295n, 296n.  
Ottolenghi, Mr, 966.  
Oudinot Nicolas-Charles-Victor, 1008,  
1010n.  
Overbeck Friedrich, 1268, 1271n.  
Oxheinbein, vedi Ochseinbein.  
Oytana Giovanni Battista, 1716n.

## P

Paar Ludwig von, 1564, 1566n.  
Pacetti Michelangelo, 65n, 131n, 409n,  
415n.  
Pachta Carlo, 936, 940n, 1292, 1294n.  
Pacifico D., 1199, 1201n.  
Padovanino (Alessandro Varotari detto il),  
1839.

- Pagnone Giovanni Maria, 756, 758n.  
 Palazzuolo, vedi Ruffo di Calabria.  
 Paleocapa Pietro, 897, 898n, 900, 1122, 1164n, 1257n, 1264, 1267n, 1389n, 1715.  
 Paestrini, Mr, 1168.  
 Paliacciu della Planargia Giovanni Antonio, 804, 805n, 807, 812.  
 Pallavicini, famiglia, 1110.  
 Pallavicini Cesare, 262, 264n, 293, 295n.  
 Pallavicini Fabio, 264n, 295n, 298, 300, 309, 313, 472, 700, 919, 922n, 1107, 1149, 1150, 1151n.  
 Pallavicini Marina Orietta, nata Doria, 262, 264n, 370, 400, 402n.  
 Pallavicino Ignazio, 1069, 1070n.  
 Pallavicino Teresa, 257.  
 Pallavicino delle Frabose Carola, nata Mocchia di Coggiola, 250, 251n, 257.  
 Pallavicino delle Frabose Marco Adalberto, 251n.  
 Pallavicino di Ceva e di Priola Leonia, nata Gianazzo di Pamparato, 528, 530n, 1067, 1068n, 1207n, 1286, 1287n, 1318, 1341, 1343n, 1356, 1872n.  
 Pallavicino di Ceva e di Priola Luigi, 316, 319n, 1207n, 1341, 1343n, 1871, 1872n.  
 Pallavicino di Priola Emilio, 1814, 1817n.  
 Pallavicino di Priola Paolina, nata Ceva di Pamparato, 1341, 1343n.  
 Pallavicino di Priola Valentino, 370, 373n, 374.  
 Pallavicino di Proto Francesco, 1149, 1151n.  
 Pallavicino-Mossi, famiglia, 1559.  
 Pallavicino-Mossi Lodovico, 1069, 1070n.  
 Pallavicino-Trivulzio Anna, nata Kopmann, 1588n.  
 Pallavicino-Trivulzio Anna (figlia di Giorgio), vedi Luserna d'Angrogna Anna Teresa.  
 Pallavicino-Trivulzio Giorgio, 1587, 1588n, 1603, 1604n, 1606.  
 Pallieri Deodato, 533n.  
 Pallieri Francesco, 533n.  
 Pallieri Giuseppe Maria, 531, 533n.  
 Pallio di Rinco Adele, nata Sallier de la Tour, 436, 438n, 463n, 505, 512, 514n, 516, 551, 552n, 673n, 1533.  
 Pallio di Rinco Carlo Roberto Vittorio, 673n.  
 Pallio di Rinco Carlo Saverio, 77n, 314, 315n, 337, 341, 345, 347n, 357n, 395, 396, 401, 403, 405n, 409, 1533n.  
 Pallio di Rinco Erminia, nata Coardi di Bagnasco, 532, 533n.  
 Pallio di Rinco Giuseppe, 357n.  
 Pallio di Rinco Maria Matilde Vittoria, 552n, 561, 562n, 673n, 1533n.  
 Pallio di Rinco Matilde (o Metilde), nata Azeglio Tapparelli di, 315n, 1156n.  
 Pallio di Rinco Ottavio (*Poi*), 403, 405n, 436, 438n, 441, 445, 447, 463, 453n, 465, 505, 544, 597, 600n, 672, 673, 1556, 1557n.  
 Palmerston, famiglia, 1334, 1596.  
 Palmerston Emily, nata Lamb, 1191n, 1344, 1346n, 1596n, 1703, 1747, 1808, 1812, 1850.  
 Palmerston Henry John Temple di, 41, 254n, 930, 931n, 956n, 1063, 1096, 1099n, 1104, 1110n, 1122, 1124n, 1125, 1138, 1191n, 1201n, 1203, 1210, 1211, 1212n, 1214, 1215n, 1216, 1241, 1244n', 1283n, 1347, 1349n, 1440, 1452n, 1523, 1540, 1563, 1564, 1567, 1606, 1607, 1698n, 1620n, 1652, 1656, 1662, 1693n, 1704n, 1705, 1707n, 1718, 1752, 1755n, 1772n, 1793, 1798, 1805, 1822, 1859, 1867.  
 Palmerston Jocelyn, 1596n.  
 Pamparà, vedi Cordero di Pamparato.  
 Pamparà, vedi Gianazzo di Pamparato.  
 Panissera, famiglia, 1504.

- Panissera Amalia, 594, 596n, 1773, 1775n, 1785, 1835n.
- Panissera Anna Maria, 230.
- Panissera Carlo, 230n.
- Panissera Eladia, 165n, 230n.
- Panissera Giuseppina Gabriella, nata Piossasco di Bardassano, 165n, 230n, 386n.
- Panissera Maria Teresa, 230n.
- Panissera Remigio, 596n.
- Panissera di Veglio Francesco, 160, 161n, 163, 165n, 174, 230n, 386n, 1509.
- Panissera di Veglio Luisa, nata Rignon, 1505, 1503n, 1520, 1524, 1633, 1634n, 1790.
- Panissera di Veglio Marcello, 230n, 385, 386n, 1352, 1354n, 1501, 1503n, 1520, 1634n.
- Panizza, 252.
- Panizza Barnaba, 492, 493, 496n, 603n, 623, 645, 1604n.
- Panizzi Antonio, 1064, 1065n, 1691, 1693n, 1729, 1731, 1741, 1744, 1746, 1755, 1794n, 1806, 1809, 1822, 1825, 1832, 1839, 1846, 1847, 1852, 1857, 1859, 1872, 1886.
- Pansa, 759.
- Pantaleoni Diomede, 782n, 787n.
- Paoli C., 1304n, 1738n.
- Paolo III, 711, 712n.
- Paolucci Filippo, 73, 76n, 86n, 172n, 685, 687n, 722, 798, 804, 805n.
- Papa, conte, 737.
- Papeta (o Papetta), vedi La Marmora Edoardo Ferrero di.
- Paradisi Salvatore, 189, 192n.
- Paravia Pier Alessandro, 535, 537n, 669, 686n.
- Pardini Gaetano, 1861n.
- Pareto Domenico, 690n, 709, 712n, 715, 717, 720.
- Pareto Lorenzo, 43, 690n, 711, 713n, 844, 846, 848n, 847, 851, 993, 890, 893, 895, 897, 898n, 899, 900, 908, 916, 918n, 936, 939, 952, 955, 959, 1020, 1022n, 1031, 1033n, 1050, 1052, 1344.
- Parini Giuseppe, 1709.
- Parodi Cesare, 1588n.
- Parodi, Mme, 994.
- Pascal, 110, 129, 137, 702.
- Pasio Dionigi Andrea, 271, 273n.
- Pasolini Giuseppe, 1778n, 1882, 1884n.
- Pasqua di San Giovanni Pietro Vivaldi, 80, 82n, 91, 528, 530n, 1135, 1136n, 1488, 1490n.
- Passaglia Carlo, 1817, 1818n, 1854, 1883.
- Passalacqua Luisa, 514, 515n, 537n.
- Passalacqua Vittoria, vedi Piossasco Vittoria.
- Passalacqua di Villavernia Giuseppe, 851, 852n.
- Passalacqua di Villavernia Giuseppina, nata Solaro del Borgo, 515n, 535, 537n, 851, 852n, 1302, 1304n.
- Pasta Giuditta, 1064n.
- Pastorino T., 847n.
- Patouï, vedi Alfieri di Sostegno Luisa (figlia di Carlo).
- Patria (La)*, 822n, 1741n.
- Patrie (La)*, 1775n.
- Pautas (Pautasso), 658, 1281, 1501, 1542, 1865.
- Pautas (Pautasso), Mme, 327.
- Paxton Joseph, 1177n.
- Pécherel, Mr, 81.
- Pedro IV di Braganza, re di Portogallo, 500n.
- Pedro V di Alcantara, re di Portogallo, 1472n.
- Peel Robert, 1038, 1039n, 1067n, 1098, 1099n, 1620n.
- Peiretti di Condove Ludovico, 113, 114n.
- Pelagi Pelagio, 208, 209n, 1305.
- Pélissier Aimable-Jean-Jacques, 1477n.

- Pellegrini Pietro, 851n.
- Pelletta Carlo Agostino, 533n.
- Pelletta Giuseppina, nata Maggiolini di Mombercelli, 533n.
- Pelletta Laura, 531, 533n.
- Pelletta di Cossombrato Filippo, 494, 496n.
- Pellico Francesco, 843n.
- Pellico Silvio, 46, 73, 76n, 92, 130, 131n, 143n, 145n, 164, 227, 246, 272n, 359n, 392n, 425, 426n, 428, 477, 505, 516, 538n, 593, 689, 861, 936, 1350, 1351n.
- Penjanb, principessa di, 540.
- Penna G.B., 1731n.
- Pensa di Marsaglia Carlo Giuseppe, 271, 273n.
- Pepe Guglielmo, 873, 877n, 892, 894n, 937, 1280n, 1628, 1629n.
- Pepoli Carlo, 1875n.
- Pepoli Gioacchino Napoleone, 1725, 1726n.
- Peppino, vedi Arconati Visconti Giuseppe.
- Perego Pietro, 1063, 1065n.
- Perez Antonio, 1321, 1322n.
- Pernati di Momo Alessandro, 1223, 1224n, 1236, 1267n.
- Perosa Polissena Gamba della, vedova Turinetti di Priero, 544, 546n.
- Perrin, vedi Pery.
- Perrin Giacinto, 215, 216, 217n.
- Perrin Giacomo, 675, 677n.
- Perrini, Mr, 651.
- Perrone Mattia, 207, 209n.
- Perrone di San Martino Arturo, 1578, 1579n.
- Perrone di San Martino Ettore, 64n, 861, 862n, 872, 877n, 912, 915n, 927, 931n, 933, 943, 944n, 949n, 952, 959, 964n, 970n, 980, 982n, 984, 985n, 990n, 1452n.
- Perrone di San Martino Ferdinando (o Fernando), 1450, 1451, 1452n, 1531, 1533n, 1541, 1543, 1544n, 1557n, 1576, 1578, 1579n, 1618, 1623, 1629n, 1854.
- Perrone di San Martino Jenny Fay, nata De la Tour Maubourg, 1539, 1452n, 1540n.
- Perrone di San Martino Paolo, 1541n, 1578, 1579n.
- Perrone di San Martino Roberto, 1578, 1579n.
- Persano Carlo Pellion di, 1142, 1145, 1322, 1323n, 1808, 1875n, 1883, 1884.
- Persigny Albine-Marie-Napoléon-Egle Fialin de, nata Ney de la Moskowa, 1548, 1558, 1560n, 1625n, 1818, 1820n.
- Persigny Jean-Gilbert-Victor Fialin de, 1545, 1548, 1560n, 1569, 1607, 1612n, 1615, 1616n, 1622, 1691, 1696, 1701, 1781, 1784, 1820n.
- Peruzzi Ubaldino, 1689n, 1768n.
- Pery, 663, 664n.
- Pescanti Botti R., 12n.
- Petitti Giuseppe, 562, 563n.
- Petitti di Roreto Agostino, 1875n.
- Petitti di Roreto Carlo Ilarione, 200, 203n, 224n, 234n, 244n, 347n, 475n, 496n, 709n, 786, 822n, 828n, 856n.
- Petrarca Francesco, 1794n.
- Pettinengo Ignazio, 1565, 1566n.
- Peverelli, marchesina, 1120.
- Peyretti di Condove Ettore, 302, 305n, 1178, 1179n, 1314.
- Peyretti di Condove Lodovico, 302, 305n, 453n, 857.
- Peyretti di Condove Polissena, nata Gastaldi di Trana, 452, 453n.
- Peyretti di Condove Rosa, vedova Della Chiesa di Cinzano, 1028, 1029n, 1437n.
- Peyroli, 746.
- Peyron Amedeo, 394, 396n, 574, 588.
- Peyron (architetto), 359n.
- Pezzi, 232, 591, 602, 722, 764, 767, 769.

- Philippi, 1121.  
 Phocion, 1118.  
 Piacentini Giovanni, 1681n.  
 Piano Michele, 295, 296n.  
 Piave F.M., 1257n, 1487n.  
 Picasso Matteo, 216, 217n.  
 Picasso, Mr, 1343.  
 Piccolet, 962, 964, 970.  
*Piccoli Affissi*, 1356n.  
 Piccolomini Marietta, 1485, 1487n, 1530.  
 Piccono della Valle Bianca, nata Benev-  
 vello, 431, 432n, 685, 687n, 706n.  
 Piccono della Valle Demetrio, 432n, 687n.  
 Piccono della Valle Gabriella, nata Tra-  
 bucco di Castagneto, 358, 359n, 403,  
 405n, 421, 423n, 729, 732n.  
 Piccono della Valle Gian Antonio, 432n,  
 732n.  
 Piccono della Valle Luigi Alfredo, 359n.  
 Piccono della Valle Luigia, nata Berzetti  
 di Murazzano, 359n.  
 Pichery, Mille, 1811.  
 Pictet Edouard, 640n, 1078n.  
 Pictet, Mille, 658.  
*Piemonte (II)*, 1356n.  
 Piermarini Giuseppe, 481n.  
 Pierre, 110, 129, 148, 205.  
 Pietracqua Luigi, 1731n, 1774, 1775n,  
 1867.  
 Pietro I Romanov, zar di Russia (Pietro il  
 Grande), 1373.  
 Piffetti Pietro, 1278, 1279n.  
 Pillet Domenico, 550, 1125, 1128n.  
 Pilo Rosolino, 822n.  
 Pinchia Carlo, 531, 533n, 543.  
 Pinelli Ferdinando, 1832.  
 Pinelli Pier Dionigi, 606n, 709n, 900,  
 902n, 918n, 933, 934n, 935, 939, 943,  
 949n, 953n, 958, 983, 988, 990n,  
 1000n, 1004n, 1007n, 1031, 1032n,  
 1034, 1035, 1036n, 1037, 1038, 1039n,  
 1040, 1052, 1053, 1054n, 1057, 1058n,  
 1064n, 1089n, 1126, 1133n.  
 Pino Clemente, 198, 202n.  
 Pio VII, 172n.  
 Pio IX (Mastai Ferretti, Giovanni), 38, 40,  
 64, 391, 652n, 684, 686n, 700, 703,  
 708, 709n, 711, 719, 722, 726n, 743n,  
 748, 749, 750n, 753, 755n, 757, 776,  
 777, 778n, 781, 782n, 783, 784, 785,  
 787, 790, 794, 815n, 824, 827, 834,  
 836n, 840, 974, 992, 996, 997n, 1007n,  
 1082, 1111, 1116, 1195n, 1272, 1348n,  
 1656, 1686, 1695, 1712, 1773, 1809,  
 1815, 1817, 1818n, 1834, 1854, 1884.  
 Piobesi, vedi Roero di Piobesi.  
 Piobesi de Feys Ludovico, 107, 108n.  
 Piola Angelo, 697n, 1383, 1384n.  
 Piola Antonio, 695, 697n.  
 Piola Carlo Luigi, 672, 673n.  
 Piossasco Amedeo, 358, 359n, 594, 596n,  
 1378, 1379n, 1775n.  
 Piossasco Camillo, 1149, 1150  
 Piossasco d'Airasca, famiglia, 1129.  
 Piossasco d'Airasca, Carlo, 91, 95n.  
 Piossasco d'Airasca Cristina, nata Gian-  
 zo di Pamparato, 1067, 1068n, 1286,  
 1287n, 1378, 1379n.  
 Piossasco d'Airasca Enrico, 1286, 1287n,  
 1379n.  
 Piossasco d'Airasca Policarpo, 1119, 1120,  
 1124, 1128, 1129, 1131.  
 Piossasco d'Airasca Vittoria, nata Passa-  
 lacqua di Villavernia, 358, 359n, 535,  
 537n, 596n.  
 Piossasco della Volvera Luisa, nata Birago  
 di Vische, 151n, 222, 275, 305, 331n  
 467, 562, 753, 1048, 1221, 1501.  
 Piossasco de Rossi di None Giuseppe (il  
 conte della Volvera), 151n, 966, 1395,  
 1396n.  
 Pirinoli Giuseppe, 1327, 1329n.  
 Pirotta, 1594n.  
 Pirri Pietro, 743n.

- Pisacane Carlo, 1577n, 1619n.  
Pisanelli Giuseppe, 1036n.  
Pischedda Carlo, 9, 10, 53, 58, 59, 159n, 165n, 342n, 606n, 687n, 763n, 1123n, 1159n, 1180n, 1312n, 1523n, 1594n.  
Pittau M., 1681n.  
Pittavino Bonfiglio, 1089n.  
Plana Giovanni, 543, 545n, 579, 580n.  
Platone, 65n.  
Plezza, famiglia, 740.  
Plezza Giacomo, 740, 743n, 898n, 900, 958, 960n, 1256n, 1559.  
Plezza, Mme, 1356.  
Plunkett Adelina, 740, 743n.  
Pocchettini di Serravalle, famiglia, 81, 320, 322n, 547, 548n.  
Pocchettini di Serravalle Enrico, 1015, 1016n.  
Pocchettini di Serravalle, Lidia, 83n.  
Pocchettini di Serravalle Olimpia, vedi Rosignano Olimpia Pios di.  
Podenas Luigi, 262, 263, 264n.  
Podrin, generale, 139.  
Poelenburg Cornelio, 285, 286n.  
Poerio Carlo, 48, 1168n, 1741, 1742n, 1763, 1766, 1825.  
Poggi Antonio, 190, 192n.  
Poggi Enrico, 1875n, 1888n.  
Poi, vedi Pallio di Rinco Ottavio.  
Poldi Pezzoli Giangiacomo, 481n.  
Poldi Pezzoli Giuseppe, 481n.  
Poldi Pezzoli Rosina, nata Trivulzio, 476, 477, 481n.  
Polignac Auguste-Jules-Armand-Marie di, 839, 843n.  
Pollone Nomis di, famiglia, 205, 1139, 1141, 1145, 1215, 1387.  
Pollone Antonio Nomis di, 190, 192n, 222, 390, 585, 727, 728n, 730, 732n, 742, 815n, 992, 1235n.  
Pollone Emilia Nomis di, nata Gazzelli di Rossana, 199, 203n, 224n, 291, 359n, 386n, 401, 402n, 483, 486, 579, 580n, 1129, 1270, 1535n, 1601, 1604n.  
Pollone Emma Nomis di, 358, 359n, 384, 390, 730, 732n, 1227, 1232, 1234, 1235n, 1242.  
Pollone Giuseppe Nomis di, 543, 545n, 621, 625n, 723n, 726, 727, 742, 993, 1084n, 1491, 1590n.  
Pollone Ignazio Nomis di, 1196n.  
Pollone Lidia Nomis di, 224n.  
Pollone Marianna Nomis di, nata Morelli, 1387, 1389n, 1601, 1604n.  
Pollone Maria Teresa, vedi Cristiani di Ravarano.  
Pollone Paolino Nomis di, 1389n, 1604n.  
Pollone Teresa Nomis di, nata Renquenez, 1271n.  
Polonghera, vedi Costa della Trinità e Carrù Carlo.  
Pomba Giuseppe, 709n, 712n, 735n.  
Pompeo, 737, 741, 746, 747, 765, 767, 769.  
Pompili Gioacchino, 822n.  
Pomposa, vedi Doria Emma di Cirié, nata Della Chiesa di Benevello.  
Poniatowski Joseph-Michel-François, 1719, 1720n, 1740, 1741n.  
Ponte di Pino Giuseppe, 580n.  
Ponza di San Martino Cesare, 957, 960n.  
Ponza di San Martino Coriolano, 957, 960n.  
Ponza di San Martino Gustavo, 283, 284n, 804, 806n, 957, 960n, 1264, 1267n, 1271n, 1292, 1294n, 1355, 1356n, 1361n, 1389n, 1608.  
Ponza di San Martino Luisa Minervina, nata Malingri di Bagnolo, 283, 284n, 957, 960n, 1279.  
Ponza di San Martino Olderico, 957, 960n.  
Ponzio, Mr, 1643.

- Porciani Ilaria, 46n.  
 Porro Gilberto, 861n.  
 Porro Giulio, 861n.  
 Porro Luigi, 861n.  
 Porro, Mme, 520.  
 Porta Bava Ignazio, 342n.  
 Portier Emanuele di Bellair, 564, 566n.  
 Portula Alessandro Melano di, 220, 221n.  
 Portula Luigi Melano di, 220, 221n.  
 Poupon, vedi Villamarina Emanuele Pes di, marchese di Montereno (figlio di Salvatore).  
 Pouponne, vedi Villamarina Isabella Pes di.  
 Pralormo, vedi Beraudo di Pralormo.  
 Praslin, vedi Choiseul-Praslin.  
 Prati Giovanni, 1632n.  
 Pralongo Raffaele, 600n.  
 Predari Francesco, 709n, 711, 712n, 735n, 738n.  
 Prié, vedi Turinetti di Priero.  
 Prina Giuseppe, 987, 1546, 1615.  
 Prini, Mlle, 1573.  
 Priocca Costanza di, nata Ferrero Fieschi di Masserano, 445, 446n.  
 Priocca Giuseppe Damiano di, 446n.  
*Progresso (II)*, 1195.  
*Proletario (II)*, 1063.  
 Promis Carlo, 209n, 496n.  
 Promis Domenico, 209n, 546n, 686n, 931n, 1643, 1644n, 1702, 1871, 1886.  
 Prozio P.M., 357n, 358n.  
 Provana, Mme, nata Beaumarchand, 516.  
 Provana del Sabbione Casimiro, 172n.  
 Provana del Sabbione Luigi, 441, 668, 1100, 1186n, 1536n.  
 Provana del Sabbione Marianna Giuseppina, nata Ramagnano, 172n.  
 Provana del Sabbione Pompeo, 1128, 1130n.  
 Provana di Collegno, famiglia, 37, 340, 425, 1123, 1138, 1140, 1356n.  
 Provana di Collegno Alessandro, 1461, 1462n, 1861n.  
 Provana di Collegno Daria, nata Sambuy Bertone di, 1462n.  
 Provana di Collegno Giacinto, 47, 64n, 246, 247n, 261, 323n, 483, 485, 709n, 800n, 828n, 857, 859, 862n, 886, 887n, 889, 891n, 892, 894n, 896, 897, 898n, 900, 901n, 941n, 975n, 1109, 1124, 1210, 1212n, 1214, 1215n, 1246, 1247n, 1271n, 1356n, 1511n, 1525, 1526n, 1535, 1579n, 1584n.  
 Provana di Collegno Giuseppe Alessandro, 622, 625n, 1153, 1154n.  
 Provana di Collegno Giuseppe Maria, 271, 273n, 323n, 520, 522, 1355, 1356n.  
 Provana di Collegno Luigi (*Barba Gio o Gis*), 586n, 593, 625n, 732n, 740, 743n, 767, 769, 772, 774, 803, 821, 1205n, 1208.  
 Provana di Collegno Luigi Saverio, 520, 522n.  
 Provana di Collegno Margherita, nata Trotti, 11, 59, 248n, 312n, 483, 485n, 949n, 966n, 970n, 975n, 976n, 985n, 1014n, 1025n, 1053, 1036n, 1196n, 1212n, 1215n, 1253n, 1260n, 1269, 1270n, 1271n, 1287n, 1294n, 1299n, 1315n, 1342n, 1352n, 1356n, 1364n, 1379n, 1388n, 1416n, 1424n, 1432n, 1434n, 1435n, 1439n, 1459n, 1480n, 1511n, 1526n, 1535, 1561n, 1583, 1584n, 1684n, 1817, 1818.  
 Provana di Collegno Marianna Delfina di, nata Roero di Piobesi, 729, 732n.  
 Provana di Collegno Rosalia, vedi Ferrari di Castelnuovo.  
 Provana Romagnano Clementina, 402n, 421, 423.  
 Provana Romagnano Leopoldina, nata Guasco di Castelletto, 172n, 325n, 417, 421, 423n, 456, 460n, 482, 487, 657n.

Provana Romagnano Nicanore, 168, 172n, 325n, 340, 342n, 402n, 423n, 482, 487, 545n, 657n, 1025, 1027n.

Prudent Emile, 731, 732n.

Pruney, vedi Scarampi di Pruney.

Pryce Emily, vedi Balbiano di Viale Emilia.

Puckler-Muskau Hermann, 94, 96n, 1266, 1267n, 1317, 1319n, 1321, 1325.

Pulischi Nazareno, 9.

*Punch*, 1291.

## Q

Quaglia Luigi, 844, 845n, 847n.

Quarelli di Lesegno Giovanni Celestino, 585, 586n.

Quesada di San Saturnino, 161n.

## R

Rabassin, Mr, 113.

Raby Paolo Luigi, 1325, 1326n.

Racchia Paolo, 888, 891n.

Rachel, vedi Félix Elisa.

Rachele, 327n.

Racine Jean, 1193n.

Racoschine, 480.

Rade (o Radel), Mr, 79.

Radetsky Johann Joseph Franz Karl, 733, 735n, 813, 818, 835, 849-851, 852n, 853, 855n, 856n, 858, 864, 868, 872, 873, 878, 883n, 885, 892, 899, 902, 904, 906, 907, 909, 913, 915n, 933, 936, 945, 946n, 947n, 980, 982n, 983, 984n, 989, 1008, 1276n, 1297, 1550n, 1620n.

Radicati, Mlle, 535, 537n.

Radicati di Brozolo Delfina, 582, 583n, 602, 603n, 658.

Radicati di Brozolo Maria, vedi Asinari di Bernezzo Maria.

Radicati di Brozolo Marianna, vedi Morozzo della Rocca Marianna.

Radicati di Marmorito Alessandro, 301n.

Radicati di Marmorito Augusto, 301n.

Radicati di Marmorito Ernestina, nata Galli, 177, 178n, 300, 301n, 550, 552n.

Radicati di Marmorito Eugenia, nata Galli, 177, 178n, 301n, 727, 728n, 729.

Radice Evasio, 924, 925n, 936, 940n, 943, 954.

Rafelis di S. Sauveur, famiglia, 1207.

Rafelis di S. Sauveur, marchesa, 139, 140n, 143, 164, 169.

Raffaello Sanzio, 523, 1271n.

Raggi Giovanni Filippo, 80, 82n.

Raglan Henry Fitzroy Somerset di, 1373, 1374n, 1404, 1428n, 1451, 1452n, 1469.

Rainé (Raineri), 483.

Ramelli Gabriella, nata Lanzavecchia di Buri, 516, 518n.

Ramelli Vittorio, 518n.

Ramirez Nymphe, 465.

Ramirez Vincenzo, 332, 333n, 468n.

Ramorino Gerolamo, 937, 941n, 978, 982n, 984, 985n, 998, 1000n, 1416n.

Ranieri Giuseppe di Asburgo-Lorena, arciduca d'Austria, viceré del Lombardo Veneto, 246, 247n, 250, 311, 312n, 333n, 335n, 361n, 385, 496n, 521n, 635, 636n, 841, 843n, 848, 851n, 852n, 1289, 1290n.

Rapallo Nicolò Giuseppe, 1540, 1541n, 1544n.

Rapelli Carlo Giuseppe Antonio, 874, 976n, 1003, 1004n.

Raponi Nicola, 1550n.

Rasini Paolina, nata Caissotti di Chiusano, 323n, 1353, 1424n.

Rasini-Vittorio Enrico, 321, 323n.

Rastadt Joseph Frank, 252, 254n.

Rastadt Peter Johann, 254n.

- Ratin, vedi Alfieri di Sostegno Luisa, nata Costa della Trinità.
- Ratin petit, vedi Alfieri di Sostegno Carlo.
- Rattazzi Urbano, 46, 898n, 900, 902n, 917, 918n, 950, 953n 975, 981, 994n, 1044n, 1132, 1133n, 1237, 1238n, 1263, 1264, 1333, 1335n, 1337, 1338n, 1355, 1427n, 1435n, 1452n, 1491n, 1576, 1579, 1598, 1611, 1613, 1614n, 1624, 1716n, 1722, 1724n, 1725, 1726n, 1736n, 1749n, 1750, 1753n, 1761n, 1768n, 1824, 1835, 1836, 1837n, 1866, 1869, 1871, 1872n, 1875n, 1877, 1878, 1880, 1881n, 1882n, 1884n, 1887n.
- Ratti Oppizzoni Carlo Alberto, 1494, 1495n.
- Raviche, 144.
- Raymondi, 1144, 1600.
- Re Carlo, 482n.
- Rebaudengo Giovanni Cesare, 1676.
- Rebecca, 392n.
- Rebuf S. Michel, famiglia, 1558.
- Rechberg und Rothenlowen Johann Bernhard di, 1694n.
- Redenti, 1768n.
- Redern, famiglia, 658, 1145.
- Redern, Mme de, 655, 657n, 658, 660, 665, 739, 743n.
- Redern Heinrich Alex von de, 743n, 1139, 1215.
- Reineri Vittorio, 1482, 1483n.
- Reiset Gustave-Armand-Henri de, 981, 982n.
- Renaldi Lorenzo, 1277n.
- Renaud di Falicon Giuseppe, 203n, 725, 726n, 727.
- Rendu Eugène, 701n, 1656n, 1657n.
- Reni Guido, 589n.
- Reta Costantino, 936, 940n, 962, 964n.
- Revel, vedi Thaon di Revel.
- Revel, principessa, 492, 731, 966.
- Revilliod Amélie, 964n.
- Revue des deux mondes*, 145n, 1402, 1404n, 1656, 1658n, 1714n.
- Reynolds Joshua, 172n.
- Ribeaupierre, famiglia, 821.
- Riberi Alessandro, 75, 77n, 137, 138, 161, 179, 235, 238, 239, 242, 250, 296, 335, 344, 346n, 394, 413, 422, 462, 502, 554, 555n, 556, 557, 561, 564, 571, 581, 584, 589, 599, 607, 608, 638, 639, 648, 661, 681, 711, 715, 736, 742, 751, 762, 790, 797, 821, 886, 947, 991, 1015, 1031, 1054, 1110, 1115, 1128, 1192, 1193, 1215, 1217, 1219, 1228, 1248n, 1258, 1285, 1330, 1333, 1350, 1366, 1369, 1384, 1385, 1387, 1395, 1405, 1407, 1420, 1447, 1453, 1485, 1492, 1505, 1548, 1577, 1623, 1625, 1630, 1696n, 1703, 1782, 1856, 1857n, 1858.
- Ricaldone, vedi Alliaga di Ricaldone.
- Ricardi di Netro Gaetano, 938, 941n.
- Ricardi di Netro Luisa, vedova Pelletta di Cossombrato, 496n.
- Ricardi di Netro Marcellino, 216, 217n, 458, 461n, 479, 1099, 1100.
- Ricasoli Bettino, 822n, 972n, 1588n, 1625n, 1714n, 1740, 1741n, 1749, 1750, 1759, 1762, 1773, 1775, 1822, 1823n, 1836, 1837n, 1839, 1840, 1842, 1843, 1844n, 1855, 1859, 1866, 1878, 1881n.
- Ricca di Castelvecchio Vittoria, vedi Vicario di S. Agabio Vittoria.
- Riccardi Giuseppe, 92, 95n, 1519, 1521, 1525, 1570.
- Riccardo, 1296, 1601, 1603.
- Riccardo I Cuor di Leone, re d'Inghilterra, 361, 365n, 381n.
- Ricci, famiglia, 845, 848n.
- Ricci Alberto (*Scoula d'Oje*), 307, 510, 511, 556, 559n, 560, 592, 595n, 608, 608n, 612, 617, 637, 640, 660, 665, 668, 669, 670, 672, 715, 733, 781, 782n, 860, 861, 862n, 870n, 901, 902n, 919, 922n, 923, 925n, 928, 936, 958,

- 959, 960n, 1013, 1014n, 1015, 1063, 1064n, 1074, 1076, 1078, 1081, 1082, 1084n, 1088, 1096, 1104, 1158, 1159n, 1364n, 1439, 1488.
- Ricci Alessandrina, nata Azeglio Tapparelli di (*Rina*), 154, 155n, 242n, 246, 248n, 398, 456, 460n, 470, 478, 572n, 602, 657n, 717, 913, 916, 921, 955, 956n, 965, 994, 1019, 1077, 1079, 1080, 1083, 1086, 1087, 1091, 1094, 1095, 1124, 1136, 1203, 1225, 1246, 1247n, 1251n, 1253n, 1254n, 1256, 1265, 1267n, 1338n, 1341, 1610, 1616, 1611n, 1635, 1636, 1638n, 1755, 1880.
- Ricci Antonio, 1881n.
- Ricci Matteo, 1246, 1247n, 1254n, 1611n, 1636, 1638n, 1755, 1881n.
- Ricci Paolina, nata Thaon di Revel, 966n, 1081, 1082, 1084n.
- Ricci Raffaello, 65n, 77n, 181n, 185n, 1235n, 1689n, 1707n, 1713n, 1736n.
- Ricci Vincenzo, 510n, 608n, 844, 845, 846, 847n, 870n, 888, 891n, 893, 896, 897, 898n, 900, 901n, 955, 956n, 1050n, 1364n.
- Ricci d'Andonno (o d'Andone), famiglia, 121.
- Ricci d'Andonno Ludovico, 338n.
- Ricci d'Andonno Teresa, nata Asinari di San Marzano, 337, 338n.
- Ricci di Ferres Feliciano, 672, 673n.
- Ricci di San Paolo Federico (*Cavaier*), 199, 202n, 307, 309n, 422, 423n.
- Ricci di San Paolo Giuseppina, nata Duchi, 202n, 220, 266, 304, 307, 308n, 312n, 315n, 339, 342n, 423n, 457, 460n.
- Ricci Massabò Isabella, 53.
- Richard, Mr, 1645.
- Richelieu Armand-Jean Du Plessis, cardinale di, 1016, 1017n, 1508n.
- Ridolfi Cosimo, 1777, 1778n.
- Riforma (La)*, 1356n.
- Righetti Domenico, 1435, 1436n, 1437.
- Righini di San Giorgio Alessandro, 301n, 820, 823n.
- Righini di San Giorgio Carolina, nata Galli della Loggia, 177, 178n, 300, 301n.
- Righini di San Giorgio Clelia, nata Perro-ne di San Martino, 301n.
- Righini di San Giorgio Ferdinando, 300, 301n.
- Rignon, famiglia, 1259, 1269, 1285, 1287n, 1486, 1490, 1491n, 1494, 1499, 1501, 1509, 1511, 1514, 1517, 1523, 1753, 1781n, 1785, 1838.
- Rignon, Mlle, 1524.
- Rignon Edoardo, 237, 350, 353n, 511, 514, 871, 876n, 919, 954, 956n, 1100, 1102n, 1260, 1287n, 1485n, 1491n.
- Rignon Enrichetta, nata Radicati di Mar-morito, 1102n.
- Rignon Enrico, 1491n, 1504, 1506n, 1518, 1519n.
- Rignon Felice, 1489, 1491n, 1504, 1506n, 1514, 1522, 1541n, 1579n.
- Rignon Luisa, nata Perrone di San Marti-no, 1540n, 1541n, 1544n, 1578, 1579n, 1854.
- Rignon Maria Cristina, nata Pilo Boyl di Putifigari, 353n, 514n, 1285, 1287n, 1485n, 1509, 1510n, 1511, 1512n, 1652, 1763, 1769, 1816.
- Rignon Paola, vedi Villamarina Paola Pes di.
- Rignon Paolo, 1491n.
- Rignon Vittorio, 1504, 1506n, 1522, 1644.
- Rimediotti Teresa, nata Biscarra, 1155, 1156n.
- Rinaudo C., 12n, 46.
- Rinc (*Rinco*), vedi Pallio di Rinco.
- Ripa Buschetti di Meana Onorina, nata Doria di Ciriè, 1547, 1549n.
- Ripa Buschetti di Meana Vespasiano, 367, 368n, 1549n.
- Ris (o Ricci), conte, 535.
- Risi Francesco, 1781n.

- Riso Pietro, 894n.
- Risorgimento (II)*, 357n, 816, 821n, 823n, 832n, 924, 926n, 940n, 954n, 997n, 1008, 1010n, 1014n, 1016n, 1022n, 1075, 1077n, 1078n, 1127n, 1196n, 1275, 1277n, 1421n, 1544n.
- Riva, 1163.
- Rivalba, Mr de, 395.
- Rivista Contemporanea*, 1757n, 1872n.
- Rivolta Clotilde, 58.
- Robassomé, vedi Bonino di Robassomero.
- Roberti di Castelvero, famiglia, 480, 502, 503n.
- Roberti di Castelvero Edmondo, 1531n.
- Roberti di Castelvero Giuseppe, 203n, 579, 580n.
- Roberti di Castelvero Lucia, nata Guarnieri, 239, 241n, 250, 275, 280, 457, 461n, 629, 633n.
- Roberti di Castelvero Luisa, nata San Tommaso, 1531n.
- Roberti di Castelvero Silvia, vedi Scati di Casaleggio Silvia.
- Roberti di Castelvero Vittorio, 199, 203n, 241n, 250, 275, 330, 461n, 462.
- Robertson, 1676, 1680, 1681n, 1805, 1807n, 1827, 1847, 1850, 1857.
- Robespierre Maximilien de, 1648.
- Robilant, vedi Nicolis di Robilant.
- Rabilantina, vedi Nicolis di Robilant Luisa.
- Robinson, 1671, 1672.
- Roburent, 775.
- Roccia Rosanna, 58, 59, 120n, 159n.
- Rochette Raoul, 517.
- Roero di Cortanze, famiglia, 1529.
- Roero di Cortanze Carlo Osvaldo (*l'Indiano*), 524, 525n, 608, 609n, 632.
- Roero di Cortanze Carola, nata Conzani di Revignano, 185, 186n, 214, 217n, 261, 264n, 574, 575n.
- Roero di Cortanze Ercole, 185, 186n, 253, 254n, 264n, 375, 377n, 457, 896, 897n.
- Roero di Cortanze Faustina, nata Frichignono di Castellengo, 102, 104n, 217n, 323, 325n, 361, 404, 405n, 456, 459n, 501, 524, 525, 1161, 1162n.
- Roero di Cortanze Vittorio, 104n.
- Roero di Guarene, conte, 1437n.
- Roero di Guarene Enrico, 1174n.
- Roero di Guarene Rosalia, nata Valesa, 1173, 1174n.
- Roero di Monticelli, famiglia, 1220.
- Roero di Monticelli Chiara, nata Villamarina Pes di, 149, 296, 297n, 374, 423n.
- Roero di Monticelli Conreno, 622, 625n.
- Roero di Monticelli Enrichetta, 297n.
- Roero di Monticelli Gennaro, 297n, 421, 423n.
- Roero di Monticelli Giuseppina, 297n.
- Roero di Monticelli Guglielmo, 297n.
- Roero di Monticelli Maria, 297n.
- Roero di Monticelli Onorato, 148, 149n, 423n, 585, 1222n.
- Roero di Monticelli Paola, 297n.
- Roero di Monticelli Salvatore, 297n.
- Roero di Monticelli Vincenzo, 297n.
- Roero di Piobesi Ernestina, nata Visconti di Saliceto, 494, 496n.
- Roero di Piobesi Teodoro, 494, 496n.
- Roero di Saluzzo Diodata, 16.
- Roero di San Severino Gregorio, 301n, 1154n.
- Roero di San Severino Matilde, nata Coardi di Bagnasco, 667, 1153, 1154n.
- Romagnano di Virle, famiglia, 37, 71n, 172n, 200, 205, 324, 325n, 340, 401, 593, 655, 668, 767.
- Romagnano di Virle Camilla, nata Provana del Sabbione, 14, 23, 47, 71n, 74, 77n, 113, 168, 200, 222, 292, 324, 325n, 361, 381, 441, 457, 483, 485n, 574, 579, 648, 668, 692, 702, 734, 745, 772, 802, 966n, 967, 971, 1015, 1918, 1020, 1023, 1025, 1027, 1041, 1062, 1074, 1097, 1102, 1117, 1141, 1183, 1185,

- 1216, 1220, 1243, 1261, 1268, 1284, 1309, 1352, 1353, 1386, 1391, 1417, 1425.
- Romagnano di Virle Cesare, 14, 71n, 77n, 113, 172n, 323, 324, 340, 342n, 485n, 580n, 702, 965-967, 1027n, 1041, 1045n.
- Romagnosi Gian Domenico, 46.
- Romani Pietro, 1335n.
- Romeo Rosario, 603n, 690n, 1089n, 1273n, 1369n, 1374n, 1495n, 1556n, 1668n, 1753n, 1755n, 1812n, 1830n, 1837n, 1842n, 1844n.
- Romizi A., 1124n.
- Roncière, Mme de la, 513.
- Ronco Beatrice (*Bice*), nata Morici, 1095, 1099n.
- Ronco Odoardo, 1099n.
- Roothaan Giovanni, 399n, 606n.
- Roppolo, Mr, 1290n.
- Rorà, vedi Luserna di.
- Rosci Marco, 221n, 392n.
- Rose, 160, 163.
- Rosier, Mme du, 201, 498, 1150.
- Rosignano, conte, 435n, 1529.
- Rosignano Olimpia Pios di, nata Pocchet-  
tini di Serravalle, 74, 75, 76n, 113, 114n  
435n, 655, 1289, 1290n.
- Rosin, vedi Vercellana Rosa.
- Rosmini Serbati Antonio, 1157, 1159n.
- Rossetto Eladia, 10.
- Rossi, 289.
- Rossi Carlo, 960, 961n.
- Rossi Francesco, 63, 64n, 223, 262, 344,  
346n.
- Rossi Giuseppe Francesco, 395, 396n,  
1478, 1480n.
- Rossi Lauro, 665, 667n.
- Rossi Pellegrino, 651, 652n, 1016n,  
1348n.
- Rossini Gioacchino, 192n, 428, 429n,  
476n, 482n, 1177n, 1361n, 1761n.
- Rosso Franco, 647n.
- Rothschild, gruppo, 1367, 1369n.
- Rothschild Mayer, 1369n.
- Roussy Félix-Léonard, 329, 331n.
- Roux Philibert-Joseph, 252, 254n.
- Rovere, vedi Della Rovere.
- Rovighi C., 670n.
- Royer-Collard Albert-Paul, 803, 805n.
- Rubattino Raffaele, 1633n.
- Ruffini Giovanni, 1004n.
- Ruffo Fabrizio Dionigi, 877n, 1796,  
1797n.
- Ruffo Paolo, principe di Castelcicala,  
1019n.
- Ruffo di Calabria Fulco, principe di Palaz-  
zuolo, 315n, 344, 737.
- Ruffo di Calabria, principessa di Palaz-  
zuolo, 314, 338n, 604, 835.
- Rumi G., 947n.
- Rumigny, famiglia, 142.
- Rumigny Mlle, 414, 507.
- Rumigny Mathias-Hippolyte de, 111,  
112n, 144, 158, 452.
- Russel, famiglia, 1290n.
- Russel Fanny Elliot, Lady, 228n, 1113n,  
1451n.
- Russel John, 836n, 931n, 1065, 1067n,  
1068n, 1154n, 1283n, 1361n, 1433,  
1434n, 1439, 1620n, 1704n, 1707n,  
1718, 1755n, 1764n, 1772n, 1816,  
1818n, 1827n.
- Russo Luigi, 1625n, 1810n.

S

Sablé, 584.

Sacon, 716.

Sacchi Paolo, 1231, 1233n, 1239.

Saffi Aurelio, 1007n.

Sagrini Tiberio, 583n.

Saint-Alban, 1293.

- Saint-Amand Imbert de, 709n.
- Saint-André, vedi Thaon di Revel di S. André.
- Saint-Arnaud, vedi Leroy de Saint-Arnaud.
- Saint-George, vedi Gozani di San Giorgio.
- Saint-Germain, vedi San Martino di San Germano.
- Saint-Germain Leduc, 1373, 1374n.
- Saint Just, vedi Teulada di San Giusto.
- Saint-Léon Arthur de, 349n, 353n, 448, 662, 664n, 673.
- Saint-Simon Louis de Rouvroy de, 332, 333n, 336.
- Saitta A., 1625n, 1810n.
- Sala, Mr, 605.
- Salasco Canera di, famiglia, 1121.
- Salasco Alessandro Canera di, 752, 755n.
- Salasco Carlo Felice Canera di, 43, 411, 415n, 420, 872, 877n, 910n, 912, 981, 995, 1123n, 1146n.
- Salasco Maria Luisa Canera di, vedi Martini Maria Luisa.
- Sales Francesco di, 165n.
- Sales Luigi di, 165n.
- Sales Paolo Francesco di, 78n, 369, 373n, 857, 861n.
- Salino, contessa, 1087.
- Salino Ippolito, 954, 956n, 1130, 1131n, 1142, 1149, 1151n, 1153, 1158, 1227, 1232, 1260.
- Sallier de la Tour, famiglia, 511, 527.
- Sallier de la Tour Adele, vedi Pallio di Rinco Adele.
- Sallier de la Tour Carlo Felice, 1598n.
- Sallier de la Tour Maria, vedi Della Rovere di Montabone Maria.
- Sallier de la Tour Marietta, nata Galeani d'Agliano, 449, 450n, 491, 495n, 575n.
- Sallier de la Tour Marta Maria, nata Ruinart di Brimont, 1598n.
- Sallier de la Tour Vittorio, 450n, 510n, 514n, 541n, 561, 562n, 787n, 798, 800n, 822n, 832n, 1271n, 1345, 1346n, 1347, 1355, 1356n, 1380n, 1533, 1597, 1598.
- Sallier de la Tour, Vittorio Amedeo Maria, 1598n.
- Salmour, famiglia, 348.
- Salmour Corisande di, nata Gramont, 195, 197n, 1552, 1553n, 1554.
- Salmour Eugenia di, 197n.
- Salmour Isabella di, 197n.
- Salmour Raimondo di, 197n.
- Salmour Ruggero Gabaleone di, 165n, 195, 197n, 657n, 1344, 1472, 1518n, 1553n, 1576n.
- Salteur de la Serraz Ernesto, 494, 496n.
- Saluces, vedi Saluzzo di Monesiglio.
- Salussoglia Giuseppe, 1731n.
- Saluzzo della Manta e Verzuolo Carlo Filippo, 498, 499n, 515.
- Saluzzo di Monesiglio, famiglia, 725.
- Saluzzo di Monesiglio Alessandro, 248n, 255, 270, 272n, 325n, 328, 329, 462, 832n, 1075.
- Saluzzo di Monesiglio Annibale, 199, 203n, 270, 272n.
- Saluzzo di Monesiglio Cesare, 199, 203n, 300, 301n, 394, 396n, 441, 1330, 1332.
- Saluzzo di Monesiglio Roberto, 369, 373n.
- Saluzzo di Monesiglio Teresa Maria Luisa, nata Arborio di Breme, 323, 325n, 832.
- Salvagnoli Vincenzo, 822n, 922n, 971, 972n, 1557n, 1670n, 1741n.
- Salvandy Narcisse-Achille de, 509, 510n.
- Salvatorelli M., 878n.
- Salvi Giambattista (detto il Sassoferrato), 722.
- Salvi Lorenzo, 189, 190, 192n, 448, 450n.
- Sambuga, 118.
- Sambuy Bertone di, famiglia, 211, 548.

- Sambuy Alberto Bertone di, 536, 538n, 613, 614n, 647, 648.
- Sambuy Callisto Bertone di, 314n, 657n, 921, 923n.
- Sambuy Camilla Bertone di, 1861n.
- Sambuy Carlo Amedeo Bertone di, 450n.
- Sambuy Carlotta Gabriella Bertone di, 622, 625n.
- Sambuy Carolina Bertone di, nata Macello di Caresana, 655, 657n.
- Sambuy Daria Bertone di, 1861n.
- Sambuy Emilio Bertone di, 1123n, 1461, 1462n, 1858, 1861n.
- Sambuy Ernesto Bertone di, 450n, 1476, 1477n.
- Sambuy Filippo Raimondo Bertone di, 314n, 625n.
- Sambuy Giuseppina Bertone di, nata Fischer, 1270, 1271n.
- Sambuy Giuseppina Maria Teresa Bertone di, nata San Martino della Motta (la *Berton*), 333, 334n, 625n.
- Sambuy Luisa Carlotta Bertone di, nata Pallavicino delle Frabose, (*Magna Kgoira*) 194, 197n, 206, 233, 235n, 257, 258, 259n, 292, 293n, 449, 450n, 550, 552n, 558, 577n, 634, 648, 678n, 817n, 822n, 860, 1240, 1244n.
- Sambuy Manfredo Bertone di, 21, 179, 181n, 314n, 480, 489, 490n, 491, 500, 502, 511, 513, 529, 530n, 608, 638, 655, 695, 718, 719n, 720, 729, 869, 874, 880, 912, 919, 930, 936, 940n, 959, 960, 974, 1118, 1122, 1130, 1158, 1159, 1198, 1258, 1261, 1268, 1271n, 1273, 1276, 1345, 1539, 1655, 1658, 1818.
- Sambuy Maria Bertone di, 449, 450n, 625n, 860, 862n, 822n, 1861n.
- Sambuy Rosalia Bertone di, vedi Icheri di Malabaila Rosalia.
- Sambuy Vittoria Bertone di, 1861n.
- Sambuy Vittorio Bertone di, 178, 187, 190n, 191n, 197n, 314n, 380, 385, 450n, 496n, 538n, 551, 552n, 560, 574, 608, 609n, 625n, 714, 716n, 745, 746n, 822n, 862n, 1244n.
- Samoyloff Julia, nata Pahlen, 424, 426n, 476, 663, 664n, 1147.
- Samperi, Mme, 271.
- San Cataldo Nicola Galletti di, 206, 209n, 314, 315n.
- Sand George, 1593, 1594n.
- San Damiano, vedi Carlevaris di San Damiano.
- San Fermo, vedi Bertalazone di San Fermo.
- San Front, vedi Negri di Sanfront.
- Sangiorgio Abbondio, 1164n.
- San Giusto Francesco di San Lorenzo, 394, 396n, 400, 814, 816n.
- San Martino, vedi Ponza di San Martino.
- San Martino d'Aglié, famiglia, 300, 354.
- San Martino d'Aglié Carlo, 529n, 1045n.
- San Martino d'Aglié Carlo Giuseppe, (il conte di Valprato), 344, 370, 465, 468n, 913, 915n, 1884, 1886.
- San Martino d'Aglié Carlo Ludovico, 301n, 391, 392n, 557, 559n.
- San Martino d'Aglié Luigia, nata Gattinara di Breme di Sartirana, 345, 347n.
- San Martino d'Aglié Luisa, nata Arborio di Breme, vedova Doria di Cirié, 527, 529n.
- San Martino della Motta Filippo, 235n.
- San Martino della Motta Giuseppina, 233, 235n.
- San Martino della Torre Emilia, nata Valperga di Civrone, 189, 192n.
- San Martino della Torre Guido, 1869n.
- San Martino di San Germano, famiglia, 207, 300.
- San Martino di San Germano. Carlo Emanuele, 329n.
- San Martino di San Germano Casimiro, 452, 453n.

- San Martino di San Germano Cristina, nata Ferrero Fieschi di Masserano, 445, 446n.
- San Martino di San Germano Giuseppe, 446n.
- San Martino di San Germano Giuseppe Carlo, 192n, 322n.
- San Martino di San Germano Maria, nata Gropallo, 189, 192n, 196, 197n, 214, 322n, 328, 329n, 434, 453n, 527, 542, 1053, 1436.
- San Martino di San Germano Raimondo, 192n, 320, 322n, 453n, 1436n.
- San Martino di Strambino Carlotta, 531, 533n.
- San Martino di Strambino Enrichetta, 531, 533n.
- San Martino di Strambino Gabriella, 531, 533n.
- San Martino Valperga della Torre Teodorico, 192n.
- San Marzano, vedi Asinari di San Marzano.
- Sannazzaro di Giarole Edoardo, 186n.
- Sannazzaro di Giarole Ferdinando, 1789n.
- Sannazzaro di Giarole Gabriella, 185, 186n, 212.
- Sannazzaro di Giarole Giacinto, 1788, 1789n.
- San Sauveurs, vedi Rafelis di San Sauveurs.
- Santa Croce di Villahermosa Carlo, 1670, 1671n.
- Sant'Agabio, vedi Vicario di S. Agabio.
- Santarosa, vedi Derossi di Santarosa.
- Santucci Vincenzo, 808n.
- San Vitale Alberto di, 1665, 1668n.
- Sanvitale Luigi, 851.
- Sapelli Ferdinando Alessandro, 284.
- Saraceno Filippo, 1548, 1549n.
- Saraceno Maria Cristina, nata Gianazzo di Pamparato, 1548, 1549n.
- Sarcinelli Maria Luisa, 59.
- Sarti T., 1046n, 1127n.
- Sartoris, 906.
- Sasso Ferrato, vedi Salvi Giambattista.
- Saula-Tarannes, 333.
- Sauli d'Igliano Francesco Maria, 960, 961n, 962, 963, 964n, 973n, 989, 1022, 1024n, 1086, 1089n, 1111, 1116, 1281, 1283n, 1494, 1495n, 1521, 1573n.
- Sauli d'Igliano Ludovico, 14, 74, 77n, 205, 222, 709n.
- Sauli d'Igliano Maria, nata Deferarri, 400, 402n.
- Savio Alfredo, 1736n.
- Savio Emilio, 1689n, 1713n.
- Savio Federico, 1707n, 1713n.
- Savio Olimpia, 65n, 77n, 181n, 185n, 1689n, 1707n, 1713n, 1736n.
- Scandaluzza, barone, 233.
- Scannini, 1292, 1294n.
- Scarampi, Mme, 1023.
- Scarampi di Pruney Lodovico Galeazzo, 369, 373n, 429n, 913, 915n.
- Scarampi di Pruney Maria Antonietta Carola, 428, 429n.
- Scarampi di Villanova Maria, nata Limaye, 111, 361, 364n, 455, 459n.
- Scarampi di Villanova Vittorio Emanuele, 364n, 359n, 972n.
- Scati di Casaleggio Costanza, nata Grimaldi del Poggetto, 509, 510n, 600n, 1073, 1074n, 1084, 1089n, 1481, 1483n.
- Scati di Casaleggio Ernestina, 1073n, 1074n, 1481, 1483n.
- Scati di Casaleggio Gustavo, 177, 178n, 215, 217n, 333, 340, 375, 380, 382n, 431, 509, 510n, 1073n, 1074n, 1483n.
- Scati di Casaleggio Luigi Benedetto, 148, 149n, 1071, 1073, 1089n.
- Scati di Casaleggio Silvia, nata Roberti di Castilvero, 1073n.
- Scati di Casaleggio Vittorio, 600n, 1483n.

- Schardt, Mille, 417.  
 Scherillo Michele, 664n.  
 Schettini Mario, 9.  
 Schiavone Fedele, 551, 553n.  
 Schiavone Natale, 553n.  
 Schira, Mr, 1218.  
 Schmidt d'Altorf Landemann, 1805, 1807n, 1809.  
 Schuller, Mr, 328.  
 Schwarzenberg Félix Ludwig Johann, 144, 145n, 196, 207, 216, 217n, 222, 225, 356, 357n, 382, 404, 496n, 531, 638, 924, 926n, 1086, 1394.  
 Sclopis di Salerano, famiglia, 81, 83n.  
 Sclopis di Salerano Alessandro, 114n.  
 Sclopis di Salerano Federico, 17, 357n, 392n, 462, 509, 562, 563n, 720, 846, 889, 890, 1082, 1316, 1317n, 1321, 1325, 1326n, 1331, 1335, 1348, 1382, 1439, 1712, 1777.  
 Sclopis di Salerano Gabriella, nata Peiretti di Condove, 114n, 357n.  
 Sclopis di Salerano Isabella, nata Avogadro, 355, 357n, 1316, 1317n, 1321, 1325, 1326n, 1375.  
 Sclopis di Salerano Paolo Federico, 113, 114n.  
 Scott Walter, 96, 98n, 1109, 1110n, 1111.  
 Scoula d'Oje, vedi Ricci Alberto.  
 Scrosati Luigi, 460n.  
 Scuro, 339.  
 S.E., vedi Alfieri di Sostegno Carlo Emanuele.  
 Sébastiani Horace, 775, 776n, 777.  
 Sebregondi Giuseppe, 1670, 1671n.  
 Secchi, 79, 147, 171.  
 Seebach Albin Leo, 1513, 1515n.  
 Sella Quintino, 1875n.  
 Sella, Mr, 236.  
 Sellon, nipoti, 967.  
 Sellon Jean, 165n.  
 Sellon Jean-Jacques, 165n.  
 Selmi Francesco, 1729, 1731n.  
 Selva, vedi Baudi di Selve.  
 Semeria Maurizio, 494, 496n.  
 Seneca Lucio Anneo, 1681n.  
 Senfft C.F. von Pilsach, 343, 344, 346n, 352, 356, 361, 400, 452, 531, 879.  
 Senfft, Mme, 734.  
 Sentier, 201, 203n, 204, 208n, 212, 216, 226, 247.  
*Sentinella del Campidoglio (La)*, 748, 750n.  
 Sent Osei, vedi Centuccelli Alfonso.  
 Serangeli Gioacchino, 135, 136n, 169.  
 Serbelloni, famiglia, 475n.  
 Serra Domenico, 1778n.  
 Serra Orso, 1363, 1364n, 1772n.  
 Serracapriola Nicola Maresca di, 828n.  
 Serradifalco, duca di, 894n.  
 Serravalle, vedi Pocchettini di Serravalle.  
 Serraz, vedi Salteur de la Serraz Ernesto.  
 Sessant Adele Castellani di, vedi Faussonne di Germagnano Adele.  
 Settembrini Luigi, 1668n.  
 Settimo Ruggiero, 845, 848n.  
 Seufferheld Carolina, nata Maumari, 352, 352n, 398, 399n, 476, 481n.  
 Seufferheld Louis, 481n.  
 Sevigné Marie de Rabutin-Chantal di, 1859, 1861n.  
 Seyfert, vedi Seufferheld.  
 Seyssel d'Aix e Sommariva, famiglia, 110, 1121.  
 Seyssel d'Aix e Sommariva Alberto, 697n.  
 Seyssel d'Aix e Sommariva Alina, 697n, 1789n.  
 Seyssel d'Aix e Sommariva Annette, 697, 1121, 1123n, 1158, 1159n.  
 Seyssel d'Aix e Sommariva Antonia, nata Drake, 593, 596n, 706.

- SeysseL d'Aix e Sommariva Artemio, 697n.  
 SeysseL d'Aix e Sommariva Camilla, nata Sambuy Bertone di, 1123n.  
 SeysseL d'Aix e Sommariva Carlo Aymaro, 697n.  
 SeysseL d'Aix e Sommariva Claudio, 697n, 887n, 1159n, 1880, 1881n, 1883.  
 SeysseL d'Aix e Sommariva Cristina, nata La Marmora Ferrero di, 579, 1169, 1205.  
 SeysseL d'Aix e Sommariva Elisabetta, nata Boutourline, 696, 697n.  
 SeysseL d'Aix e Sommariva Luigi, 1096, 1099n, 1121, 1123n, 1344, 1407, 1816, 1861n.  
 SeysseL d'Aix e Sommariva Vittorio, 231, 234n, 253, 254n, 375, 377n, 445, 513, 525, 596n, 740, 1095, 1099n.  
 Seyter Daniel, 234n.  
 Sforza Giuseppina, nata Della Chiesa di Cinzano, 1436, 1437n.  
 Sforza Luigi, 1436, 1437n.  
 Sforza Cesarini Lorenzo, 1674n.  
 Sfrondati Ercole, 475n.  
 Shaftesbury Antony Ashley Cooper di, 1305n, 1334, 1335n.  
 Shaftesbury Emily, 1755n.  
 Shrewsbury, 1107, 1112, 1113n.  
 Siccardi Giuseppe, 1069, 1070n, 1073n, 1076, 1077n, 1079n, 1088, 1089n, 1093, 1260n, 1271n, 1304, 1305n.  
 Sièyes Emmanuel-Joseph, 985n.  
 Sigala, vedi Martini di Cigala.  
 Sigismondo di Asburgo-Lorena, arciduca d'Austria, 247n, 843n.  
 Signorile, 215, 400.  
 Signoris, 1614.  
 Signoris di Buronzo Leone Annibale, 1305, 1307n.  
 Silvani Antonio, 814, 815n.  
 Simier, conte, 74, 271.  
 Simonde de Simondi Jean-Charles-Léonard, 94, 96n.  
 Simonetta Silvestro, 1629n.  
 Simoni, 189.  
 Simpson James, 1469n.  
 Sineo Riccardo, 815n, 816, 822n, 838n, 888, 950, 951, 953n, 958, 972, 1096, 1606, 1611, 1612n.  
 Singer Isaac, 755n, 1360n.  
 Sinigaglia, 1104, 1552.  
 Sinsan, vedi Della Chiesa di Cinzano.  
 Sisifo, 1321, 1577.  
 Sismonda Angelo, 1193, 1478, 1480n.  
 Smet, Mme, 682, 695, 705, 874, 954, 958.  
 Sobolewski, famiglia, 569, 570n.  
 Sobrero Carlo, 937, 941n.  
 Soca (o Socca), vedi Coardi di Bagnasco Clara, nata Zocca.  
 Soffiet, 312, 964, 1545.  
 Sofia Federica, principessa di Wurtemberg, 368, 373n, 445, 447n, 569, 570n.  
 Solaro del Borgo, famiglia, 74, 383, 1284n.  
 Solaro del Borgo Alfredo, 432n, 1436.  
 Solaro del Borgo Cecilia, nata Della Chiesa di Benevello, 262, 431, 432n, 427, 1436.  
 Solaro del Borgo Delfina, nata Nicolis di Frassino, 1436n.  
 Solaro del Borgo Luigi, 1436n.  
 Solaro della Margarita, famiglia, 730, 813.  
 Solaro della Margarita Carolina, nata Quesada di San Saturnino, 160, 161n, 170, 551, 806.  
 Solaro della Margarita Clemente, 151n, 160, 161n, 165n, 194, 206, 215, 249, 276, 283, 295, 304, 306, 307, 308n, 309, 318, 323n, 325, 327n, 356, 373n, 401, 466, 481, 484, 488, 490, 506, 510-512, 525, 528, 529, 543, 560, 562n, 570n, 579, 582, 604, 628, 661, 677, 678, 684, 679n, 703, 706n, 717, 723, 732, 734n, 736, 744, 752, 754n, 758n,

- 765n, 766n, 781, 782n, 783, 791, 797, 820, 831, 838, 968, 1004n, 1060, 1240, 1244n, 1344, 1345, 1346n, 1440, 1441n, 1591, 1662.
- Solaro della Margarita Eleonora Maria, 756, 758n.
- Solaro della Margarita, Mlle, 622, 672.
- Solaro di Favria, famiglia, 492.
- Solaroli di Briona Paolo, 540, 541n, 614n, 1059, 1061n.
- Soldani Simonetta, 46n.
- Soleil, Mr, 118.
- Solera Temistocle, 514n.
- Sommariva, vedi Seyssel d'Aix e Sommariva.
- Sonnaz Gerbaix de, famiglia, 813, 1529.
- Sonnaz Clotilde Gerbaix de, vedi Francesetti Clotilde.
- Sonnaz Enrichetta Gerbaix de, nata Granciri, 197n, 361, 365n, 578, 580n, 1215.
- Sonnaz Ettore Gerbaix de, 91, 95n, 896, 897n, 921, 922, 950, 953n, 958, 968, 970n, 1168, 1169n, 1526n, 1608, 1609n, 1699n.
- Sonnaz Giuseppe Gerbaix de, 197n, 316, 319n, 361, 365n, 580n.
- Sonnaz Giuseppe Maria Gerbaix de, 725, 726n, 727.
- Sonnaz Ippolito Gerbaix de, 579, 580n, 660, 835, 836n.
- Sonnaz Maurizio Gerbaix de, 375, 377n.
- Soult Napoléon-Hector, 217, 226.
- Soumet Alexandre, 1193n.
- Soutin, 626.
- Spanna Alessio, 407, 409n.
- Spanna Francesco Maria, 407, 409n.
- Spanna Luigi, 407, 409n.
- Spaur J.B., 846, 848n, 849.
- Spaur Karl, 997n.
- Spaur Thérèse, nata Giraud, 997n.
- Speirani, 1441n, 1594n.
- Spellancon Cesare, 904n.
- Speranza Carlo, 257.
- Spingor Susanna, 58.
- Spinola, famiglia, 632.
- Spinola Federico, 1476, 1477n, 1480.
- Spinola Gian Stefano, 622, 625n, 632, 633n, 635, 636n.
- Spinola Giovanni Battista, 564, 566n.
- Spinola Ippolito, 278, 279n, 280, 282n, 368n, 537n, 652.
- Spinola Teresa, 575, 576n.
- Spintz Pietro, 191n.
- Spreti Vittorio, 446n.
- Stackelberg, famiglia, 192n.
- Stackelberg Ernest, 164, 165n, 186n.
- Stackelberg Ernestina, 175, 176n, 177, 185, 186n, 189, 192n, 195, 224n.
- Stadion Franz von, 1699n.
- Stael-Holstein Anne-Louise-Germaine, nata Necker, 96n.
- Stanley di Alderley, 1763, 1764n.
- Stanley Edward John, 1764, 1765n.
- Stara Giuseppe, 562, 563n, 890, 891n, 1660, 1724, 1727.
- Statella Enrico, 873, 877n.
- Stefano, arciduca d'Austria, 187, 190n, 391, 392n, 396n, 654.
- Sterbini C., 482n.
- Sterbini Pietro, 750, 755n.
- Stoltz Rosina, 1335n, 1359, 1360, 1361n.
- Storelli Ferdinando, 1539, 1540n.
- Strafford de Redcliffe Lady, 1793n.
- Strangolin, Mme, 1258.
- Strega (La)*, 1154, 1277n.
- Strumia Matteo, 109, 111.
- Styrum, Mlle, 617, 653, 661, 757, 1276, 1515.
- Subalpino (Il)*, 953n.

- Sublime, vedi D'Adda Mariquita, nata Far-  
cò.
- Suchet Louis-Gabriel, 1678, 1681n.
- Sue Eugène, 418n, 1290n.
- Sullivan, 283.
- Susse, 761.
- Sutherland, duchessa di, 1110n, 1793n.
- Szechengi Emerich, 727, 728n, 762, 763n.
- T
- Tachis Piera, 10.
- Tadini Placido Maria, 711, 713n, 1019.
- Tadolini Giovanni, 353n.
- Tadolini Savonari Eugenia, 349, 353n,  
513, 515n.
- Taffini d'Acceglio, 407, 409n.
- Taffini d'Acceglio Camillo, 569, 578.
- Taffini d'Acceglio Michele, 124n, 513,  
807, 808n.
- Tagliaferro, 420.
- Taglioni Maria, 593, 595n.
- Taglioni P., 1887n.
- Taglioni S., 522n.
- Talamo Giuseppe, 763n, 1523n.
- Talbot, famiglia, 1162n, 1163.
- Talbot, Mlle, 1167n, 1173n.
- Tallery, 170.
- Talleyrand-Périgord Alexandre, 997n.
- Talleyrand-Périgord Charles-Maurice, 726,  
728n, 964n, 1481n.
- Talma François-Joseph, 139, 140n.
- Talucchi Carlo Giuseppe, 496n.
- Tana di Verolengo, famiglia, 666.
- Tarella Ambrogio (*Tarellin*), 137, 138n,  
153, 174, 182, 210, 236, 239, 242, 256,  
268, 344, 524, 525n, 1080, 1202, 1261,  
1281, 1366, 1382, 1392, 1395, 1405,  
1407, 1409, 1414, 1430, 1453, 1462,  
1485, 1572, 1591, 1609, 1628, 1652.
- Tarena, 958, 960n, 961.
- Tarino di Melazzo Carlo, 1336, 1337n,  
1367, 1370.
- Tarino di Melazzo Luigi, 1336, 1337n,  
1367, 1370.
- Tasso Torquato, 535, 537n, 614n, 1388n.
- Tatischeff, Mr de, 188, 191n.
- Taverna, famiglia, 139.
- Taverna Costanza, nata Greppi, 139, 1680,  
1681n.
- Taverna Rinaldo, 1671n, 1681n.
- Tchitchagoff Paul, 1648n.
- Tecchio Sebastiano, 950, 953n, 958, 992,  
994n, 1620n, 1715, 1716n, 1735,  
1736n.
- Tenca Carlo, 481n.
- Teniers David il Giovane, 1774, 1776n.
- Ternengo, vedi Gromo Richelmi di Ter-  
nengo.
- Terray Adele, nata De Maistre, 465, 467n.
- Terray Claudio Ippolito di, 467n.
- Tesauro Emanuele, 7.
- Tessero Adelaide, 1731n.
- Tessero Carolina, 1731n.
- Testore Casana Paola, 224n.
- Teto Grand, vedi Alfieri di Sostegno Car-  
lo.
- Tettù di Camburzano Alessandra, nata  
Crotti di Costigliole, 1122, 1124n.
- Tettù di Camburzano Vittorio Emanuele,  
608, 609n, 737, 739n, 1122, 1124.
- Teulada di Sanfront Francesco, 380, 382n.
- Teulada di San Giusto Carlo, 394, 396n.
- Teulada di San Giusto Francesco, 375,  
377n.
- Thalberg Sigismund, 348, 353n, 470,  
472n.
- Thaon di Revel, fratelli, 1396n.
- Thaon di Revel Adriano, 251n, 442, 452,  
458, 540, 541n, 685, 687n, 725, 730,  
744, 754, 758, 781, 839, 843n, 898n,

- 920, 952, 954, 956n, 958, 964n, 965, 970, 972, 973, 975n, 989, 996, 1029, 1036n, 1038, 1040n, 1072, 1092, 1218, 1265, 1267n, 1272, 1276, 1325, 1395, 1396n, 1410, 1590n, 1624.
- Thaon di Revel Carlo, 357n, 738n, 774, 777n, 1084n.
- Thaon di Revel Emilia, nata Montagu, vedova Viry, 250, 251n, 1395, 1396n.
- Thaon di Revel Genova, 175, 176n, 180, 341, 543, 958, 960n, 1827.
- Thaon di Revel Giuseppina, nata Piccono della Valle, 356, 357n, 369, 445, 774, 777n, 1083, 1084n.
- Thaon di Revel Guglielmina (Mina), nata Doria di Cirié, 958, 960n, 961.
- Thaon di Revel Ignazio, 176n, 842n.
- Thaon di Revel Leonello, 366, 368n, 421, 423n, 966n, 1081, 1084n, 1427, 1450.
- Thaon di Revel Lidia, 736, 738n.
- Thaon di Revel Ottavio, 321, 323n, 805n, 839, 842n, 846, 888, 891n, 908, 909, 960n, 966n, 1237, 1238n, 1239, 1427, 1450.
- Thaon di Revel Paolina Irene, 13.
- Thaon di Revel Stefania, nata Caissotti di Robione, 1084n.
- Thaon di S. André, famiglia, 535, 1766, 1838.
- Thaon di S. André, Mille, 672.
- Thaon di S. André Cesare, 687n, 1781.
- Thaon di S. André Emanuele, 687n, 1083, 1084n, 1650, 1651n, 1677, 1743, 1744n, 1745, 1747, 1753n, 1759, 1763, 1779, 1801, 1845, 1849, 1859, 1860, 1862-1865, 1867, 1868, 1871, 1874-1876, 1880, 1886.
- Thaon di S. André Ennedina, 966n, 1084n.
- Thaon di S. André Ersilia, vedi Gromo Richelmi di Ternengo Ersilia.
- Thaon di S. André Melania, 1862, 1863n, 1864.
- Thérèse, 78, 98, 110, 163, 167, 205, 284, 340, 413, 437, 504, 507, 688, 702, 769, 773, 986.
- Thiers Marie-Joseph-Louis-Adolphe, 254n.
- Thomas, 725.
- Thouvenel Edouard-Antoine, 1795n.
- Thun-Hohenstein Friedrich, 402n.
- Times*, 1337, 1400, 1433, 1451, 1554, 1594, 1707n, 1708n, 1804.
- Timon, vedi Cormenin de la Haye Louis.
- Tiranty Emilia, 604n.
- Titin, 175, 189, 291, 293, 335, 355, 367, 400, 428, 456, 528, 579, 599, 1110.
- Titon, 1307.
- Tiziano Vecellio, 576n, 1839.
- Todros Jacob Abram, 371, 373n.
- Tognin, 698, 716.
- Tolomei Carlo, 772, 773n.
- Tommaseo Nicolò, 1588n.
- Tommasi Camillo, 1881n.
- Tommasini Giacomo, 252, 254n.
- Toni, 441.
- Toniotto, vedi Pollone Antonio Nomis di.
- Tonnere, vedi Clermont-Tonnerre.
- Torelli Giuseppe (*Ciro d'Arco*), 1075, 1077n, 1078n, 1304n, 1738n.
- Torelli Luigi, 915n, 1579n, 1738n.
- Torragna, 380.
- Torresani Carlo Giusto, 851, 852n.
- Toschi Paolo, 536, 538n.
- Toselli Giovanni, 664n, 1731n, 1776n.
- Tournafort Ferdinando Bruno di, 370, 373n, 492, 495n.
- Trabucco di Castagnetto Cesare, 359n, 403, 405n, 437, 546n, 665, 666, 847, 903, 904n, 1072, 1073n, 1203, 1205n, 1271n, 1280n.
- Tranfaglia Nicola, 59.
- Trasigny, Mr de, 1058, 1059n.
- Travaglio Delphine, 773.

Tricerri Francesco, 269, 272n.  
 Trivulzio Cristina, vedi Barbiano di Belgioioso Cristina.  
 Tron Pietro, 213n, 250, 943n, 963.  
 Tron, Mme, 955.  
 Trotti Antonio, 828n, 947n, 949n, 966n, 970n, 975n, 976n, 985n, 1004n, 1014n, 1025n, 1146n, 1212n, 1215n, 1299n, 1315n, 1439n, 1584n, 1655n, 1684n.  
 Trotti Beatrice, 1651n.  
 Trotti Costanza, 1651n.  
 Trotti Giacomina, nata Faà di Bruno, 1651n.  
 Trotti Lodovico, 1296, 1299n, 1651n.  
 Trotti Lorenzo, 1036n, 1561n.  
 Trotti Paolina, 1738n.  
 Trubetzkoi Alexander Vladimirovic, 593, 596n.  
 Truchsess, famiglia, 376.  
 Truchsess Friederich Ludwig von Waldburg, 191n, 294, 295n, 370.  
 Turinetti di Priero Demetrio, 463n, 515n, 1120, 1123n, 1135, 1136n.  
 Turinetti di Priero Edmondo, 463.  
 Turinetti di Priero Gian Antonio, 546n.  
 Turinetti di Priero Lidia, nata Solaro del Borgo, 514, 515, 517, 1120, 1123n.

## U

Uchtritz Emilio di, 189, 192n.  
 Umberto di Savoia, principe di Piemonte, 486n, 530, 531, 533n, 535, 549n, 559n, 965, 1034, 1051, 1052, 1125, 1132, 1202n, 1309, 1831, 1832n, 1881, 1883, 1884n.  
 Unione (L'), 1356n.  
 Ursel, famiglia, 445, 535, 593.  
 Ursel, duca d', 1809.  
 Ursel Conrad d', 283, 452, 463, 488, 513.  
 Ursel Edmond d', 143, 283, 452.  
 Ursel Ludovic d', 237, 414.

## V

Vacca, Mme, 111.  
 Vachetta Michelangelo, 725, 726n.  
 Vachetta, Mlle, 1757.  
 Vagnon, 1615.  
 Vaillant Jean-Baptise-Philibert, 1710n, 1735, 1736n, 1778, 1779n.  
 Valdegrave Lady, 1243.  
 Valentine, 1288.  
 Valentinois, duca di, 1372n, 1381.  
 Valerio, famiglia, 1035.  
 Valerio Cesare, 1717n.  
 Valerio Gioacchino, 1716, 1717n, 1844n.  
 Valerio Lorenzo, 208n, 209n, 586n, 740, 743n, 800n, 816, 822n, 918n, 953n, 958, 963, 964, 1010n, 1019n, 1021, 1035, 1194, 1234, 1294n, 1613, 1717n, 1728n.  
 Valperga di Burone Enrico Tommaso, 1488, 1490n.  
 Valperga di Caluso Tommaso, 396n.  
 Valperga di Masino, famiglia, 331n.  
 Valperga di Masino Carlo Francesco, 85, 86n, 594, 596n, 605.  
 Valperga di Masino Cesare, 1436n.  
 Valperga di Masino Cristina, nata San Martino di San Germano, 1436n.  
 Valperga di Masino Eufrosia, 144, 145n, 208, 344, 355, 394, 430, 442, 467, 471, 521, 522n, 527, 574, 651, 670, 687n, 741, 746, 753, 761, 770, 779, 781, 986, 989, 996, 1242, 1547.  
 Valperga di Masino Gabriella, 1740, 1741n.  
 Valperga di Masino Sofia, nata Compans di Brichanteau, 1436n.  
 Valperga di Mazzé, famiglia, 319n.  
 Valperga di Mazzé Francesco, 197n, 212, 213n, 319n, 1068n.  
 Valperga di Mazzé, Mme, 196, 317, 356, 1067, 1736, 1871, 1872n.

- Valussi Pacifico, 1728n.
- Van Dick Antoine, 1286, 1287n.
- Van Haanen Remigio, 551, 553n.
- Van Hauten (o Van Houten?), Mlle, 579, 582, 605.
- Vannucci Pietro (il *Perugino*), 271n.
- Vassallo, famiglia, 1390.
- Vassallo Andrea, 125, 126n 271, 302, 426n.
- Vassallo Bartolomeo, 126n 423, 489, 508, 645, 659, 692, 1018, 1507, 1606, 1152.
- Vassallo C., 12n, 46.
- Vassallo Clara Amedea, vedi Duchì Clara Amedea.
- Vassallo, 191n, 798.
- Vassallo, Mlle, 1618.
- Vassallo, Mme, 494.
- Vaucanson Jacques, 665, 667n.
- Vegezzi Saverio, 1840, 1842n.
- Vela Vincenzo, 1349n, 1559, 1561n, 1564, 1565, 1566n, 1570, 1628.
- Velasquez Diego, 576n, 1100.
- Vercellana Guerrieri Rosa (*Rosin*), 1360, 1361n, 1722, 1723n, 1725, 1726n, 1762.
- Verdi Giuseppe, 192n, 513, 514n, 521n, 664n, 665n, 1257n, 1486, 1487n, 1861n.
- Verné Andriette, 1840, 1841n.
- Vernet Horace, 538n.
- Vernier Luisa Olivieri di, 81, 83n.
- Vernon lord, 1553.
- Vernoy de Saint-George J.H., 450n.
- Vertù Giovanni Battista, 292, 293n.
- Vesme, vedi Baudi di Vesme.
- Vial, vedi Balbiano di Viale.
- Viale Ferrero Mercedes, 392n.
- Viarengo A., 209n.
- Vicario di S. Agabio Camillo, 131n.
- Vicario di S. Agabio Vittoria, nata Ricca di Castelvecchio, 130, 131n, 132.
- Vico Giovanni, 1611n.
- Victor, 73, 205, 341, 344, 481, 484, 1104.
- Vidua Carlo, 651, 652n.
- Vieusseux Gian Pietro, 208n, 709n, 953n, 1588n, 1778n.
- Vigliani Paolo Onorato, 1355, 1356n.
- Vignon, Mr, 195.
- Vigny Alfred de, 1481n.
- Vilain XIV, famiglia, 604.
- Vilain XIV Carlo, 530n.
- Vilain XIV Sidonie, nata du Bois e d'Herderssem, 527, 530n, 603, 604.
- Vilette, vedi Chevron-Vilette, Enrico di.
- Villa, 1253n.
- Villa G., 353n.
- Villa Tommaso, 1366n.
- Villahermosa, Mlle, 233.
- Villamarina del Campo Bernardo, 1478, 1480n.
- Villamarina Pes di, famiglia, 72n, 103, 105, 204, 297n, 298n, 376, 388, 394, 922n, 1234, 1253, 1258, 1457n, 1474, 1491, 1501, 1512, 1799, 1804, 1833.
- Villamarina Alberto Pes di (Albertino), 1080, 1081n, 1095, 1156n.
- Villamarina Carlo Roberto Vincenzo Pes di, 182, 183n, 438, 442n.
- Villamarina Caterina Pes di, nata Pilo Boyl di Puttifigari, vedova Montelvo, 506-508, 522n, 574, 578n, 718, 1081n, 1092, 1254, 1287n, 1296, 1301, 1371, 1484, 1487, 1512n, 1518, 1520, 1523, 1578, 1587, 1632n, 1641, 1643, 1644, 1650, 1746, 1774, 1822, 1838, 1859, 1860, 1865, 1873, 1877.
- Villamarina Emanuele Pes di (*Manuelin*, padre di Salvatore), 36, 86n, 98, 101n, 103, 104n, 147, 149n, 160, 178, 184, 568, 579, 580n, 715, 755n, 783, 786n, 791, 804, 815n, 831, 1200, 1201, 1220, 1222n, 1223, 1251n.

Villamarina Emanuele Pes di, marchese di Montereno (*Poupon*, figlio di Salvatore), 28, 47, 50, 73, 75n, 111n, 118, 125, 133, 135, 137, 138n, 142, 145-147, 154, 158, 162, 170, 177, 182, 184, 185, 188, 189, 196, 201, 204, 205, 208, 211, 213n, 214, 217, 223, 229, 233, 244, 245, 249, 250, 260, 274, 287, 298, 299, 308n, 310, 311, 315, 316, 318, 320, 328, 330, 332, 334, 337, 340, 344, 351, 355, 358, 367, 371, 376, 381, 385, 389, 390, 394, 403, 407, 414, 417, 420, 422, 425, 428, 429n, 432, 434, 442, 445, 451, 478, 485, 493, 498, 502, 509, 511, 512, 515, 519, 521, 524, 532, 540, 547, 558, 573, 575n, 583, 607, 646, 649, 651, 689, 696, 711, 715, 718, 733, 742, 753, 785, 788, 821, 836, 880, 887, 904, 911, 925, 930, 968, 979, 1006, 1015, 1057, 1077, 1083, 1090, 1091, 1094, 1096, 1105, 1117, 1119n, 1127, 1155, 1156, 1176, 1177n, 1182, 1186n, 1209, 1210n, 1214, 1221, 1239, 1252, 1255, 1256, 1260, 1266, 1269, 1284, 1285, 1295, 1313, 1318, 1324, 1326-1328, 1330, 1333, 1347, 1377, 1403, 1405n, 1406, 1407, 1409, 1410, 1413, 1414, 1454n, 1463, 1465, 1467, 1474, 1483, 1486, 1489, 1492, 1494, 1495n, 1497, 1499, 1507, 1509, 1511-1515, 1520, 1523, 1527, 1530, 1534, 1538n, 1542, 1546, 1581, 1586, 1595, 1603, 1614, 1640n, 1641, 1643, 1644, 1647, 1654, 1662, 1740, 1745, 1756, 1787, 1796, 1799, 1808., 1816, 1819, 1829, 1847, 1849, 1852, 1856, 1858, 1862, 1880, 1885.

Villamarina Francesco Pes di (*Ciccio*), 103, 104n, 298, 299, 380, 382n, 668, 753, 1217, 1220, 1225, 1227, 1261, 1266, 1292, 1321, 1324, 1325, 1328, 1354, 1406, 1407, 1421, 1429, 1453, 1515, 1517, 1529, 1551, 1559, 1601, 1605, 1650, 1740, 1743, 1754, 1759, 1773, 1774, 1775n, 1785, 1835, 1837, 1849, 1855, 1860, 1868, 1869n, 1876, 1877, 1886.

Villamarina Francesco Pes di (*barba Marchès*), 103, 104n, 153, 166, 753, 755n.

Villamarina Isabella Pes di, 27, 36, 47, 50, 51, 131n, 147, 149n, 154, 155n, 162, 177, 182, 196, 201, 204, 211-213n, 223, 225, 226, 229, 237, 244, 250, 269, 274, 278, 299, 308n, 315, 316, 323, 330, 333, 334, 337, 340, 344, 351, 355, 358, 367, 370, 376, 378, 383, 388, 393, 394, 397, 403, 407, 408, 410, 414, 418, 420, 422, 425, 428, 432, 441, 445, 448, 451, 454, 459, 461, 464, 465, 467, 471, 474, 477, 478, 485, 493, 498, 502, 505, 509, 512, 519, 521, 524, 528, 532, 536, 558, 562, 573, 576, 583, 594, 600, 623, 649, 651, 689, 769, 840, 846, 850, 855, 874, 880, 913, 946, 971, 974, 977, 978, 985, 993, 998, 502, 505, 509, 512, 519, 521, 524, 528, 532, 536, 558, 971, 974, 989, 999, 1058, 1077, 1080, 1083, 1087, 1090, 1095, 1120, 1124, 1141, 1142, 1145, 1153, 1155, 1177, 1214, 1230, 1231, 1233n, 1245, 1247n, 1249, 1250, 1252, 1253, 1255, 1256, 1257n, 1260, 1269, 1275, 1284, 1285, 1295, 1296, 1301, 1313, 1315n, 1316, 1318, 1324, 1353, 1371, 1373, 1376, 1385, 1388, 1391, 1400, 1407, 1453, 1464, 1465, 1467, 1471, 1484, 1487, 1503, 1507, 1510-1512, 1514, 1516, 1518, 1520-1523, 1527, 1528, 1531, 1534, 1535, 1543, 1546, 1551, 1552, 1554, 1567, 1573, 1578, 1583, 1584, 1586, 1595, 1599, 1600n, 1602, 1603, 1606, 1622, 1624, 1626, 1633, 1636, 1638, 1641, 1643-1645, 1647, 1649-1654, 1657, 1661, 1662, 1676, 1677, 1712, 1719, 1740, 1742, 1743, 1744n, 1745, 1747-1749, 1753n, 1754, 1755n, 1756, 1757, 1758n, 1759, 1760, 1763, 1764, 1766, 1769n, 1773, 1774, 1777, 1780, 1781n, 1785, 1789, 1790, 1798-1801, 1804, 1808, 1812, 1816, 1818n, 1820, 1822, 1825, 1827, 1828, 1832, 1835, 1836, 1838, 1845, 1847, 1850-1852, 1854, 1855, 1859, 1862, 1863-1868, 1870, 1871, 1873, 1874, 1877, 1882, 1883, 1885, 1887.

Villamarina Melania Pes di, nata Azeglio Tapparelli di, 9, 14, 16, 23, 26, 28, 31, 36, 50, 63, 64n, 66, 70, 71, 73, 74, 75n, 85, 86n, 87, 92, 94, 101n, 103, 105, 108, 110, 111, 115, 116, 118, 122, 123, 125, 126, 128, 131n, 132-135, 137, 138,

- 141-144, 146-148, 149n, 150-154, 155n, 156, 157, 160-163, 166, 167, 170, 171, 173, 174, 176, 181, 182, 183n, 184, 185, 188, 189, 193, 196-199, 200-202, 204, 205, 208-213, 218, 220, 222, 225, 228-231, 233, 235-238, 240, 241, 243-249, 252, 253, 254n, 255, 256, 258-266, 269, 271-273, 275, 277, 280, 282n, 283-285, 287-289, 290, 292, 296, 298n, 300, 301n, 303, 305n, 306, 308n, 312n, 315, 316, 372, 391n, 396n, 409n, 442n, 493, 506, 507n, 549n, 621, 653, 667, 759, 991, 1049, 1061, 1109, 1318, 1235n.
- Villamarina Melania Pes di (*Baby*), 1644, 1646n, 1647, 1652, 1830n, 1832, 1849, 1854, 1858, 1865, 1874, 1877.
- Villamarina Melanie Marie Pes di, nata Wyne Roberts, 1835n, 1856, 1857n, 1860, 1869n.
- Villamarina Paola Pes di, nata Rignon, 1484, 1485n, 1492, 1493, 1495n, 1496, 1497, 1501, 1503, 1504, 1506n, 1511, 1517, 1520, 1528n, 1535, 1538n, 1551, 1573, 1574n, 1578, 1580, 1581n, 1638, 1640n, 1647, 1649, 1745, 1816, 1822, 1837, 1842, 1843, 1849, 1854, 1858, 1863, 1865, 1866, 1868, 1877, 1880.
- Villamarina Salvatore Pes di, 20, 26, 36, 47, 71n, 75n, 80, 81, 82n, 92, 102, 105, 130, 132, 137, 138, 140, 141, 143, 148, 149n, 151, 153-155n, 156, 162-164, 166, 167, 171, 173-175, 177, 181, 183n, 188, 189, 192n, 193, 196, 199, 202, 204, 208, 210, 212, 213, 228, 230, 231, 233, 236, 237, 239, 240, 241n, 243, 245, 247, 250, 253, 254n, 259n, 260-263, 265, 266, 269, 271, 274, 275, 278, 283, 285, 286n, 287, 288, 289n, 290, 294, 296, 297, 299, 300, 301n, 303, 310, 314, 315n, 316, 318-320, 323, 328, 330, 332-335, 337, 340, 343, 344, 349-351, 355, 357, 359, 361, 366, 370, 375, 376, 380, 381, 388, 390, 393-395, 397, 400, 406-408, 411, 414, 417, 418, 420, 423n, 424, 427, 428, 432, 433, 436, 439, 442, 445, 446, 450, 451, 456, 457, 459n, 462, 474, 478, 479, 489, 502, 506-509, 511-513, 521, 522n, 524, 528, 532, 534, 540, 547, 549n, 562, 568, 574, 583, 591, 621, 635, 648, 651, 656, 659, 668, 696, 718, 731, 740, 753, 757, 767, 769, 783, 785, 790, 795, 804, 814, 837, 838n, 850, 874, 946, 954, 956n, 959, 963, 964n, 996, 997n, 1019, 1040, 1042n, 1050, 1077, 1080, 1081n, 1083, 1086, 1090, 1091, 1095, 1131n, 1141, 1145, 1149, 1155, 1156n, 1199, 1201n, 1203, 1206, 1220, 1223, 1225, 1246, 1247n, 1252, 1253-1255, 1257n, 1258-1262, 1264, 1266, 1268, 1271n, 1277n, 1280, 1284, 1285, 1286n, 1287, 1292, 1294n, 1295, 1296, 1299n, 1301, 1311n, 1324, 1371, 1375, 1377, 1381, 1429, 1435n, 1447, 1453, 1454n, 1455-1457, 1459n, 1472n, 1484, 1485, 1487, 1489, 1497, 1498n, 1499, 1507, 1508n, 1510-1514, 1516, 1518, 1520, 1523, 1524, 1527, 1530, 1531, 1534, 1535, 1540n, 1546, 1551, 1552, 1553n, 1554, 1556n, 1557n, 1559, 1573, 1578, 1586, 1595, 1599, 1624, 1636, 1641, 1643, 1645, 1653, 1673, 1675-1677, 1681n, 1716, 1724n, 1740, 1743, 1745, 1746n, 1748, 1749n, 1763, 1764n, 1771, 1774, 1775n, 1793, 1804, 1816, 1818, 1819, 1820n, 1822, 1829, 1833, 1855, 1859, 1862, 1864, 1865, 1869, 1870, 1873-1875, 1877, 1880, 1882, 1884-1886.
- Villamarina Salvatore Pes di (figlio di Emanuele e Paola), 47, 1842, 1843n.
- Villamarina Teresa Pes di, nata Sanjust di San Lorenzo, 36, 80, 81, 85, 86n, 101, 167, 184, 210, 239, 344, 245, 249, 264, 271, 283, 299, 320, 337, 351, 381, 422, 509, 755n, 1200, 1251, 1292, 1294n, 1295.
- Villanis, 531.
- Villanova, vedi Montiglio di Villanova.
- Villanova, vedi Scarampi di Villanova.
- Villanova Ernesto, 271.
- Villanova, Mme, 106.
- Villanova-Mazzé, famiglia, 75, 77n, 379, 1124.
- Villebois-Mareuil François de, 1373, 1374n.
- Vimercati Ottaviano, 850, 852n, 1469.
- Vincke George, 1831, 1832n.

- Vineis, 791.
- Viretti, 364.
- Virien Aymone de, 302, 305n.
- Virien Manuel de, 716.
- Virien, Mlle de, 487.
- Virien, Mme de, 716.
- Virlogeux Georges, 15n, 53n, 58, 743n.
- Viry Delfina, 400, 402, 1092, 1364.
- Viry Eugenio, 1154n.
- Viry Guglielmo, 85, 86n, 250, 251n, 672, 1396n, 1571.
- Viry, 169.
- Visa, 304.
- Visconti Carlo Ermes, 1671n.
- Visconti Giangaleazzo, 476n.
- Visconti d'Aragona Alberto, 307, 380, 837, 838n.
- Visconti di Modrone Carlo, 481n.
- Visconti di Modrone Guido, 1668n.
- Visconti di Modrone Luigi, 1668n.
- Visconti di Modrone Maria, nata Visconti Ciceri, 476, 481n.
- Visconti di Modrone Raimondo, 1668n.
- Visconti di Modrone Uberto, 1668n, 1671n.
- Visconti d'Ornavasso Bonifacio, 841, 843n.
- Visconti di Saliceto Ernestina, vedi Roero di Piobesi Ernestina.
- Visconti Venosta Emilio, 1230n, 1671n.
- Visconti Venosta Giovanni, 1668n, 1671n.
- Vitale E., 1271n.
- Vitozzi Ascanio, 1642n.
- Vittoria I, regina d'Inghilterra, 120, 1099n, 1130n, 1154n, 1177n, 1244n, 1376n, 1377n, 1380, 1381n, 1608n, 1693n, 1755n, 1825, 1861n.
- Vittoria, principessa di Mirafiori, 1361n.
- Vittorio, 757.
- Vittorio Amedeo I, duca di Savoia, 364n, 500n.
- Vittorio Amedeo II, re di Sardegna, 64n, 209n, 500n, 572n, 1536, 1567n.
- Vittorio Amedeo III, re di Sardegna, 1028, 1029n, 1279n.
- Vittorio Emanuele I, re di Sardegna, 77n, 221n, 862n, 1015, 1016n, 1029n, 1279n.
- Vittorio Emanuele, duca di Savoia, poi Vittorio Emanuele II, re di Sardegna, 9, 43, 46, 51, 101n, 165n, 221n, 234n, 246, 248n, 250n, 272n, 311, 332, 333n, 344, 346n, 350, 353n, 357n, 375, 382n, 454, 459n, 463n, 467n, 480, 510n, 537n, 558, 580n, 600n, 625, 626n, 633n, 636, 650, 715, 821, 822n, 831, 841, 842, 867, 884, 914, 937, 958, 960n, 961, 962n, 968, 980, 981, 982n, 983, 984n, 988, 990n, 992, 995, 1000n, 1002, 1006, 1007n, 1012, 1015, 1022n, 1028, 1029n, 1031, 1033, 1040n, 1043, 1045, 1051, 1052, 1054n, 1061, 1075, 1083, 1084, 1088, 1090, 1093-1095, 1097, 1098, 1104, 1124n, 1125-1127, 1132, 1135, 1136n, 1141, 1145, 1164, 1165n, 1170n, 1187, 1188n, 1208, 1212, 1221, 1238, 1243, 1244n, 1263, 1272, 1273, 1274n, 1278, 1279n, 1301, 1304, 1305n, 1309, 1323n, 1348n, 1351, 1352n, 1355, 1356n, 1358-1360, 1361n, 1363, 1365, 1380, 1381, 1391, 1431-1434, 1438, 1439n, 1454, 1455n, 1461, 1470n, 1472n, 1478, 1480n, 1482, 1485, 1487n, 1488, 1490n, 1491n, 1492n, 1497n, 1498n, 1500n, 1508, 1513, 1532, 1533, 1542, 1544n, 1547n, 1549, 1555, 1556n, 1559, 1561n, 1609, 1611, 1613, 1631, 1648n, 1653, 1657n, 1670, 1674n, 1685, 1686n, 1687, 1691, 1693n, 1698, 1699n, 1700, 1705, 1710, 1713n, 1716n, 1721, 1722, 1725, 1726n, 1729, 1732, 1734, 1736n, 1737, 1738n, 1741n, 1746n, 1752, 1753n, 1761n, 1762, 1763, 1768n, 1774, 1777, 1778n, 1779n, 1782, 1783n, 1787, 1808, 1811, 1814, 1815, 1817n, 1818n, 1824, 1825, 1827, 1832, 1833, 1836, 1837n, 1840, 1841, 1853n, 1856, 1863, 1866, 1878, 1879, 1881n, 1886, 1888n.

Vittorio Emanuele Leopoldo, duca del Genevese, 1432n, 1464n.  
 Vitzthum di Eichstadt Karl Friedrich, 1544n.  
*Voce della Libertà (La)*, 1356n.  
*Voce nel deserto (La)*, 1195n.  
 Voli Melchiorre, 1483n.  
 Volli, famiglia, 88, 1482.  
 Volli, 420.  
 Volpato Giovanni, 544, 546n, 759.  
 Voltaire François-Marie Arouet, 408.  
 Volvera, vedi Piossasco della Volvera.  
 Vous, conte, 655.  
 Vous, contessa, 655.  
 Vous, Mlle, 655.

## W

Walewska Maria, 1325n, 1335n.  
 Walewski Alexandre-Florian-Joseph, 720n, 1282n, 1334, 1335n, 1375, 1376n, 1513, 1523n, 1608n, 1741n.  
 Wallenstein Albrecht Eusebius Wenzel von, 1806, 1807n.  
 Ward Thomas, 786n.

Watteau Jean-Antoine, 1539, 1541n.  
 Way, famiglia, 1786, 1789n.  
 Welden Franz Ludwig, 915n.  
 Wellington Arthur Wellesley di, 1275, 1277n.  
 White Jessie Meriton, 1576, 1577n.  
 Windisch-Graetz Alfred Candidus von, 940, 946, 947n.  
 Wintherhatter, 1099n.  
 Wockher K.H., 1177n.  
 Woolf Virginia, 37.  
 Wouvermans Philippe, 285, 286n.  
 Wyne Roberts Melanie Marie, vedi Villamarina Melanie Marie.

## Z

Zadobbo, famiglia, 1833.  
 Zannetti Ferdinando, 1856, 1857n.  
 Zey, vedi Azeglio Tapparelli di, famiglia.  
 Zichy Mélanie, vedi Metternich Mélanie.  
 Zocca (o Socca) Clara, vedi Coardi di Bagnasco Clara.  
 Zunino P.G., 45n.  
 Zurbano Martin, 427, 429n, 498.



## INDICE DEI NOMI DI LUOGO

*(Questo indice non comprende i nomi di luogo citati negli indirizzi e nell'apparato critico)*

### A

- Abruzzo, 817.  
Acqui, 726, 1026, 1091, 1100, 1104, 1760.  
Adige, 863.  
Adriatico, 777.  
Africa, 1838.  
Aglíé, 1438.  
Aiguebelle, 680.  
Aix-la-Chapelle, 751.  
Alba, 491, 494, 499, 780, 1015, 1323, 1393, 1479, 1583, 1589.  
Albertville, 189.  
Alessandria, 106, 340, 464, 548, 807, 872, 912, 958, 981, 983, 988, 999, 1042, 1058, 1525, 1554, 1682, 1684, 1692, 1694, 1697, 1721.  
Algeri, 542, 555, 572, 632, 1556.  
Algeria, 499.  
Alicante, 1876.  
Alpi, 944, 1378, 1610, 1723, 1876, 1877.  
Altdorf, 1809.  
Amburgo, 156, 393.  
America, 1314, 1423.  
Amsterdam, 391, 430, 435.  
Ancona, 974, 988, 999, 1011, 1346.  
Aosta, 988, 1346.  
Appennini, 1363.  
Apremont, 113.  
Arignano, 116, 160, 163, 168, 170, 180, 212, 219, 330, 557, 1117, 1194, 1195, 1197, 1198.  
Arona, 1685.  
Arquata, 1039.  
Ashburton, 1287.  
Asti, 75, 81, 85, 88, 94, 97, 103, 108, 111, 114, 183, 198, 220, 226, 233, 250, 394, 398, 1876.  
Astigiano, 139.  
Austerlitz, 1308.  
Austria, 42, 404, 608, 684, 685, 718, 722, 819, 825, 835, 839, 868, 936, 992, 1011, 1126, 1214, 1293, 1296, 1297, 1319, 1342, 1345, 1543, 1554, 1562, 1564, 1656, 1658, 1677, 1678, 1683, 1686, 1702, 1709, 1712, 1714, 1718, 1721, 1723, 1727, 1730, 1735, 1762, 1770, 1805, 1806, 1811.

### B

- Baden, 151, 576, 578, 1195.  
Balaclava, 1461.  
Baldissero, 126, 137, 164, 229, 243, 247, 332, 458, 479, 565, 698, 704, 767, 774, 1015, 1250, 1310, 1380, 1406, 1486.  
Bale, 577, 676, 679.  
Baltico, 1396, 1400.

- Barcellona, 427, 1469, 1476, 1535.  
 Bardolino, 880.  
 Barolo, 164.  
 Bath, 882.  
 Bautzen, 879.  
 Baveno, 1535.  
 Baviera, 161, 472, 930.  
 Belgio, 480, 661, 698, 725, 726, 750, 827,  
 1058, 1168, 1263, 1402.  
 Belgirate, 484, 488.  
 Belvedere (forte), 986.  
 Bergamo, 326, 329, 907, 1719.  
 Berlino, 300, 345, 391, 499, 583, 752,  
 1076, 1082, 1125, 1854.  
 Berna, 1002, 1853, 1855, 1862, 1880.  
 Biella, 316, 320, 323, 422.  
 Blenheim, 882.  
 Bobbio, 1692, 1697, 1698.  
 Boemia, 110, 745, 764, 1060, 1353.  
 Bologna, 223, 375, 718, 859, 871, 893,  
 974, 1121, 913, 1246, 1710, 1714,  
 1746, 1749, 1754, 1784, 1857.  
 Bordeaux, 442, 448, 1480, 1593.  
 Borgaro, 230.  
 Borgogna, 1525.  
 Borgomanero, 1344.  
 Bourgoin, 680.  
 Bra, 19, 66, 70, 81, 94, 124, 332, 335,  
 356, 413, 681, 698, 864, 924, 1111,  
 1323, 1334, 1589, 1715, 1719, 1828.  
 Brasile, 1763.  
 Brescia, 150, 834, 851, 853, 859, 863,  
 867, 907, 911, 1705, 1706, 1755.  
 Brighton, 1147, 1334, 1399.  
 Brno, 221.  
 Bruges, 529.  
 Bruxelles, 164, 332, 345, 389, 417, 424,  
 433, 436, 444, 457, 463, 466, 502, 511,  
 521, 529, 536, 556, 560, 576, 591, 595,  
 604, 616, 624, 628, 630, 641, 651, 653,  
 658, 661, 663, 671, 672, 674, 679, 689,  
 694, 695, 698, 703, 706, 708, 709, 712,  
 714-717, 726, 729, 731, 739, 749, 750,  
 754, 760-762, 766, 767, 805, 806, 814,  
 862, 866, 870, 876, 932, 946, 954, 958,  
 959, 963, 1072, 1088, 1246, 1387,  
 1448, 1515, 1636, 1871.  
 Buffalora, 902.  
 Busca, 12, 85, 92, 102, 110, 116, 118-121,  
 132, 134, 136, 138, 141, 322, 324-327,  
 329, 372, 484, 485, 511, 692, 772, 857,  
 864, 987, 1017, 1018, 1021, 1023,  
 1076, 1104, 1251, 1314, 1393, 1401,  
 1477, 1478, 1560, 1568.  
 Buttigliera, 1048.
- C
- Caen, 1096.  
 Cagliari, 213, 228, 229, 804, 840, 1084.  
 Calabria, 817.  
 Caluso, 532, 1640, 1777, 1085, 1843.  
 Cambiano, 655.  
 Cambrai, 733.  
 Campiglione (Campion), 243, 307, 474.  
 Campoformio, 875.  
 Canale, 864, 1052.  
 Canaro, vedi Cannero.  
 Canavese, 1607.  
 Cannero, 1629, 1634, 1641, 1715, 1735,  
 1880.  
 Capesthorn, 1189, 1202.  
 Capo Cook, 676.  
 Caprera, 1815.  
 Capua, 661, 1808, 1811, 1813.  
 Caraglio, 1324.  
 Caramagna, 85.  
 Carignano, 321.  
 Carmagnola, 602.  
 Carrù, 1738.  
 Casale, 66, 162, 674, 698, 919, 978, 980,  
 995, 1073, 1257, 1685, 1692, 1694,  
 1697, 1816.

- Caserta, 1833.  
 Casirate, 137.  
 Cassolo, 1685.  
 Castelceriolo, 1818.  
 Castelnuovo, 858.  
 Castel S. Giovanni, 961.  
 Castiglione, 168.  
 Caucaso, 632.  
 Centallo, 690, 1313, 1387, 1397, 1403, 1568.  
 Ceresole, 1313, 1776, 1783, 1788, 1790, 1798, 1801, 1812, 1817.  
 Cernaia, 1478.  
 Cesena, 699, 722.  
 Ceva, 586.  
 Chambéry, 16, 196, 215, 498, 523, 680, 713, 750, 804, 807, 812, 833, 858, 1085, 1125, 1147, 1202, 1257, 1340, 1464, 1468, 1546, 1772, 1781, 1783.  
 Charleroi, 707.  
 Chatsworth, 1106, 1108, 1138.  
 Cherasco, 87.  
 Chiari, 853.  
 Chiavari, 1858.  
 Chieri, 491.  
 Chisone, 390.  
 Chivasso, 605, 1685, 1736.  
 Cina, 445, 536, 665, 699, 721, 737, 745, 875, 1112, 1501.  
 Cipro, 1319, 1649.  
 Civitavecchia, 974.  
 Clichy, 1013, 1016.  
 Coblenz, 679.  
 Colonia, 262, 516.  
 Como, 136, 157, 469, 470, 474, 663, 937.  
 Compiègne, 1543.  
 Corsica, 462.  
 Cortandone, 74, 597.  
 Costantinopoli, 111, 720, 1110, 1318, 1402, 1449, 1540, 1635, 1725.  
 Costigliole d'Asti, 92, 93, 102, 123, 139, 147, 326, 409, 410, 413, 483, 491, 638, 707, 708, 772, 780, 1105, 1113, 1185, 1500, 1587, 1641.  
 Courmayeur, 314, 322.  
 Cracovia, 946.  
 Cremona, 859.  
 Crescentino, 252.  
 Crimea, 40, 1353, 1376, 1423, 1433, 1438, 1441, 1443, 1450, 1451, 1458, 1469, 1471, 1473, 1493, 1500, 1507, 1520, 1523, 1530, 1532, 1540, 1554, 1560, 1581, 1673.  
 Creusa, 766.  
 Culoz, 1568.  
 Cuneese, 413.  
 Cuneo, 12, 73, 75, 81, 91, 121, 129, 484, 535, 672, 690, 692, 772, 958, 1076, 1111, 1194, 1264, 1324, 1327, 1369, 1479, 1535, 1639, 1645, 1670, 1675, 1871.  
 Curtatone, 1555.
- D
- Danubio, 1580.  
 Dieppe, 1532, 1536, 1538.  
 Domodossola, 370.  
 Dora Baltea, 1682.  
 Dresda, 164, 1072, 1149, 1546.  
 Dronero, 410, 487, 638, 1254, 1324, 1327.  
 Dublino, 1328.  
 Due Sicilie (regno delle), 1797, 1808, 1815.
- E
- Edimburgo, 1848.  
 Egitto, 1001, 1887.  
 Emilia, 1784.

Envie, 324, 487, 555, 572.  
Eremo (di Busca), 69, 102, 130, 208, 704,  
1324, 1482, 1719.  
Erzurum, 1482.  
Europa, 148, 258, 427, 705, 767, 824,  
839, 1026, 1072, 1212, 1214, 1281,  
1325, 1418, 1535, 1610, 1613, 1656,  
1690, 1709, 1715, 1718, 1721, 1727,  
1743.  
Evian, 688, 692, 695, 1096, 1385, 1387,  
1576.

## F

Faenza, 1854.  
Favria, 63, 64, 113, 241, 243, 246, 253,  
544, 547, 548, 549, 647, 759, 761, 876,  
880, 890, 1100, 1174, 1178, 1311,  
1313, 1519, 1529, 1631.  
Fenestrelle, 207, 367, 422, 498, 872, 885.  
Ferrara, 776, 777, 781, 784, 794, 810, 813,  
974.  
Fiandre, 448.  
Finlandia, 1376.  
Firenze, 177, 200, 201, 263, 398, 431,  
494, 593, 643, 746, 748, 794, 874, 913,  
916, 1058, 1090, 1127, 1130, 1141,  
1142, 1153, 1182, 1185, 1194, 1204,  
1206, 1214, 1221, 1223, 1226, 1232,  
1246, 1253, 1256, 1258, 1278, 1281,  
1337, 1497, 1555, 1576, 1592, 1640,  
1644, 1688, 1732, 1740, 1746, 1749,  
1754, 1757, 1759, 1764, 1774, 1777,  
1795, 1856, 1857.  
Fivizzano, 794.  
Fontainebleau, 1795.  
Fossano, 239, 260, 261, 299, 311, 380,  
492, 690, 1138, 1369.  
Francia, 16, 139, 157, 158, 214, 258, 343,  
362, 368, 376, 400, 480, 492, 523, 632,  
671, 834, 837, 839, 854, 883, 928, 931,  
992, 1041, 1048, 1066, 1077, 1085,  
1142, 1148, 1161, 1166, 1168, 1170,  
1171, 1190, 1194, 1199, 1203, 1208,  
1214, 1254, 1278, 1334, 1363, 1441,  
1494, 1513, 1548, 1613, 1615, 1680,

1701, 1708, 1721, 1723, 1732, 1793,  
1809, 1843, 1866.  
Francoforte, 889, 952, 954, 963.  
Frassinetto (Casale), 1685.  
Friburgo, 164, 397, 424.  
Friuli, 868, 873, 1727.

## G

Gaeta, 1016, 1808, 1811, 1819, 1821,  
1824, 1826, 1828, 1829.  
Gagliani (Gaglianico), 113, 153, 320, 544.  
Galatz, 602.  
Gand, 697, 1009.  
Gassino, 78.  
Genola, 74, 151, 154, 179, 466, 489, 690,  
707, 975, 1024, 1049, 1169, 1249,  
1269, 1314, 1334.  
Genova, 48, 73, 78, 80, 85, 90, 91, 100,  
102, 110, 149, 163, 166, 167, 169, 174,  
175, 177, 210, 213, 233, 246, 259, 265,  
271, 275, 276, 334, 343, 344, 385, 388,  
394, 397, 400, 401, 403, 408, 430, 433,  
435, 451, 494, 499, 502, 506, 509, 511,  
521, 528, 532, 534, 575, 579, 582, 583,  
585, 593, 598, 602, 634, 635, 638, 640,  
646, 650, 651, 656, 663, 672, 675, 679,  
682, 685, 704, 711, 715, 716, 717, 722,  
723, 725, 751, 756, 759, 768, 772, 784,  
785, 788, 789, 792, 793, 795, 797, 798,  
804, 805, 807, 812, 819, 824-826, 829,  
833, 840, 844, 845, 847, 860, 883, 892,  
909, 916, 917, 921, 924, 936, 951, 955,  
957, 964, 971, 986, 987-989, 991, 995,  
998, 1024, 1030, 1031, 1039, 1050,  
1066, 1069, 1084, 1090, 1092, 1121,  
1137, 1142, 1144, 1153, 1176, 1182,  
1195, 1204, 1214, 1217, 1220, 1222,  
1226, 1227, 1252, 1258, 1259, 1261,  
1273, 1281, 1306, 1309, 1340, 1344,  
1353, 1355, 1358, 1360, 1362, 1363,  
1368, 1378, 1381, 1393, 1395, 1504,  
1507, 1510, 1521, 1523, 1525, 1527,  
1547, 1575, 1576, 1579, 1654, 1684,  
1692, 1721, 1733, 1767, 1787, 1816,  
1823, 1831.

Germania, 443, 474, 770, 946, 999, 1093,  
1314, 1382, 1578, 1755, 1822.  
Gerusalemme, 113, 602, 1319.  
Giappone, 92, 130, 158, 188, 430, 536,  
547, 592, 595, 651, 656, 699, 712, 968,  
1083.  
Ginevra, 215, 249, 250, 252, 445, 447,  
484, 507, 521, 573, 679, 712, 765, 767,  
772, 967, 1020, 1241, 1339.  
Gioghi (passo), 598.  
Goito, 857, 858, 1033.  
Govone, 113, 499, 766, 779, 1333, 1542,  
1549, 1589.  
Gozzano, 157.  
Gran Bretagna, vedi Inghilterra.  
Greenwich, 882.  
Groenlandia, 585.  
Grugliasco, 100, 762, 768, 867, 1539.  
Guascogna, 716.

## H

Hampton Court, 882.  
Hannover, 151, 156.  
Havre (Le), 1391.  
Highlands, 1109.

## I

India, 1585, 1591.  
Inghilterra, 14, 170, 261, 343, 528, 543,  
557, 720, 742, 751, 777, 849, 897, 922,  
986, 1011, 1013, 1048, 1053, 1085,  
1091, 1098, 1106, 1152, 1160, 1164,  
1172, 1183, 1190, 1323, 1325, 1328,  
1334, 1336, 1337, 1339, 1342, 1382,  
1451, 1458, 1465, 1473, 1493, 1496,  
1506, 1520, 1558, 1562, 1575, 1596,  
1598, 1607, 1613, 1621, 1636, 1646,  
1656, 1658, 1661, 1669, 1672, 1673,  
1683, 1692, 1702, 1703, 1705, 1723,  
1725, 1726, 1740, 1741, 1747, 1753,  
1763, 1773, 1784, 1788, 1791, 1798,  
1800, 1801, 1848, 1851, 1875, 1886.

Innsbruck, 150, 879.  
Irlanda, 1426, 1658, 1659, 1667.  
Ischia, 391.  
Isola della Scala, 892.  
Isonzo, 1437.  
Italia, 8, 15, 40-44, 47, 157, 195, 348,  
493, 499, 798, 799, 805, 839, 858, 879,  
905, 908, 913, 930, 938, 945, 946, 952,  
955, 961, 1002, 1006, 1035, 1066,  
1104, 1435, 1552, 1656, 1665, 1667,  
1677, 1680, 1682, 1686, 1704-1706,  
1709, 1715, 1717-1719, 1723, 1725,  
1729, 1743, 1752, 1753, 1766, 1770,  
1791, 1792, 1796, 1806, 1808, 1817,  
1822, 1844, 1852, 1856, 1879.  
Ivrea, 158, 498, 1137, 1607, 1665, 1669,  
1673, 1690.

## J

Jemmapes, 1261.

## L

Lagnasco, 75, 92, 120, 121, 123, 139, 179,  
181, 271, 302, 388, 397, 413, 423, 435,  
482, 483, 489, 491, 492, 516, 602, 637,  
694, 706, 707, 925, 972, 975, 1023,  
1048, 1049, 1152, 1170, 1172, 1217,  
1255, 1326, 1387-1390, 1443, 1444,  
1457, 1463, 1478, 1482, 1507, 1543,  
1549, 1558, 1564, 1639, 1683, 1790,  
1801.  
Lago d'Orta, 1585, 1586.  
Lago Maggiore, 1634, 1800.  
L'Aia, 307, 314, 318, 332, 336, 343, 348,  
355, 358, 360, 366, 369, 374, 394, 408,  
418, 430, 450, 488, 492, 506, 525, 526,  
532, 556, 560, 565, 567, 576, 583, 587,  
590, 661, 671, 683, 686, 692, 693, 704,  
709, 726, 756, 757, 1096, 1120, 1122,  
1464, 1568.  
La Manta, 388.  
Lanslebourg, 984.  
Lanzo, 315.

La Spezia, 769, 874, 974, 1155, 1227,  
1258, 1568, 1613.  
Lemberg, 946.  
Leri, 1738.  
Liegi, 723.  
Liguria, 812.  
Lione, 250, 680, 693, 858, 1292, 1468,  
1488, 1538, 1880.  
Lisbona, 502, 510, 511, 729, 874, 1535,  
1546, 1571, 1572, 1573, 1590, 1794.  
Livorno, 485, 487, 572, 913, 916, 974,  
999, 1019, 1026, 1185, 1247, 1258,  
1261, 1639, 1640.  
Lodi, 853, 854, 906.  
Lombardia, 184, 494, 676, 733, 834, 849,  
851, 853, 864, 875, 879, 885, 890, 905,  
907, 928, 933; 936-938, 945, 1053,  
1166, 1337, 1522, 1554, 1559, 1564  
1656, 1658-1660, 1662, 1666, 1678,  
1690, 1712, 1714, 1718, 1719, 1721,  
1722, 1732, 1748, 1770, 1784, 1822,  
1825.  
Lombriasco, 124, 487.  
Lomellina, 688, 740, 900, 991, 1168,  
1694.  
Londra, 39, 40, 41, 47, 52, 343, 346, 457,  
480, 521, 540, 543, 621, 625, 721, 725,  
727, 730, 742, 749, 752, 754, 758, 820,  
866, 869, 874, 876, 878, 882, 914, 931,  
939, 942, 944, 952, 954, 960, 964, 967,  
993, 996, 998, 1002, 1005, 1013, 1027,  
1037, 1039, 1040, 1042, 1044, 1053,  
1060, 1064, 1065, 1068, 1070, 1073,  
1074, 1079, 1081, 1090, 1091, 1093-  
1096, 1101, 1104, 1105, 1109, 1112,  
1119, 1124, 1127, 1128, 1130, 1132,  
1133, 1137, 1138, 1146-1148, 1153,  
1160, 1162, 1167, 1169, 1174, 1176,  
1178, 1179, 1181, 1183, 1184, 1190,  
1191, 1193, 1199, 1202, 1210, 1213,  
1214, 1218, 1219, 1232, 1234, 1235,  
1239, 1241, 1249, 1250, 1259, 1260,  
1264, 1270, 1276, 1278, 1280, 1289,  
1296, 1305, 1307, 1308, 1317, 1321,  
1324, 1328, 1332, 1336, 1339, 1348,  
1350, 1362, 1364, 1367, 1371, 1375,  
1380, 1385, 1386, 1388, 1389, 1391,

1395-1397, 1399, 1403, 1405, 1415,  
1418, 1419, 1421, 1423, 1428, 1435,  
1448, 1449, 1453, 1454, 1458, 1460,  
1465, 1486, 1488, 1492, 1496, 1501,  
1503, 1508, 1512, 1513, 1517, 1525,  
1535, 1536, 1545, 1562, 1565, 1569,  
1572, 1575, 1578, 1579, 1583, 1586,  
1588, 1600, 1603, 1607, 1608, 1610,  
1634, 1642, 1651, 1661, 1672, 1692,  
1703, 1713, 1717, 1719, 1724, 1726,  
1727, 1735, 1747, 1756, 1761, 1764,  
1766, 1776, 1778, 1779, 1781, 1783,  
1789, 1794, 1795, 1798, 1817, 1818,  
1820, 1837, 1838, 1843, 1846, 1851,  
1853, 1871, 1875, 1883, 1884.

Losanna, 223, 245, 256.

Lovanio, 760.

Loveno (lago di Como), 329, 451, 464,  
468, 469, 472, 1479.

Lucca, 240, 700, 971.

Lugano, 740, 769.

## M

Macerata, 1246, 1816.

Madrid, 322, 511, 529, 708, 1040, 1045,  
1117, 1560, 1876.

Magenta, 907, 1700, 1705.

Magliano, 489, 780, 1121, 1589.

Malta, 1530.

Manica (La), 1007, 1213, 1683, 1755.

Mantova, 851, 857, 860, 872, 874, 875,  
897, 899, 938, 1712.

Marche, 1771, 1803, 1805.

Marenna, 1211.

Mar Nero, 1396.

Marsala, 966, 1839.

Marsiglia, 163, 805, 1001, 1206, 1259,  
1397, 1527.

Martinetto, 79, 80.

Masino, 330, 681, 685, 688, 772.

Massa, 1322.

Maurienne, 1752.

Mayenne, 448, 579.  
 Mazzé, 313, 317, 319.  
 Menaggio, 469.  
 Mentone, 1476.  
 Messina, 841.  
 Milano, 14, 35, 41, 48, 81, 113, 134-139,  
 141, 143, 149, 157, 171, 183, 221, 239,  
 263, 283, 285, 286, 291, 307, 320, 334,  
 388, 398, 407, 411, 414, 417, 418, 422,  
 424, 452, 468, 469, 472, 474, 476, 477,  
 481, 494, 506, 528, 540, 551, 663, 741,  
 794, 812, 818, 824, 833, 837, 841, 846,  
 848, 850, 851, 853, 854, 858, 861, 864,  
 867, 875, 879, 892, 895, 902, 903, 906,  
 913, 915, 928, 930, 936, 938, 945, 946,  
 965, 987, 1024, 1026, 1063, 1064,  
 1120, 1288, 1291-1293, 1296, 1301,  
 1303, 1327, 1337, 1479, 1522, 1543,  
 1549, 1555, 1559, 1563, 1618, 1656,  
 1665, 1666, 1669, 1678, 1680, 1700,  
 1715, 1721, 1732, 1735, 1740, 1745,  
 1748, 1756, 1759, 1766, 1767, 1770,  
 1772, 1774, 1778, 1812, 1832, 1879,  
 1885, 1887.  
 Mincio, 857, 863, 896, 1709, 1714, 1726.  
 Modena, 285, 528, 813, 819, 824, 851,  
 854, 864, 867, 882, 894, 907, 913,  
 1712, 1718, 1734, 1749, 1784.  
 Monaco di Baviera, 599, 621, 919, 1149.  
 Monaco (principato), 888, 1476.  
 Moncalieri, 108, 149, 150, 152, 161, 162,  
 171, 182, 244, 245, 276, 320, 330, 332-  
 337, 341, 351, 355, 358, 388, 390, 394,  
 397, 398, 417, 422, 424, 428, 530, 532,  
 544, 573, 579, 603, 609, 646, 647, 649,  
 657, 715, 725, 788, 925, 1006, 1012,  
 1057, 1070, 1077, 1093, 1132, 1153,  
 1176, 1257, 1258, 1261, 1265, 1270,  
 1271, 1313, 1403, 1433, 1603, 1699,  
 1756, 1791.  
 Moncenisio, 350, 638, 677, 1068, 1385,  
 1463, 1465, 1470, 1474, 1475, 1568,  
 1642, 1774, 1788.  
 Mondovì, 243, 408, 776, 1039, 1131,  
 1174.  
 Monesiglio, 1330.  
 Monferato, 139, 733, 1393.

Monforte, 1131.  
 Montanara, 1555.  
 Montanera, 74, 597.  
 Montebello, 1698.  
 Monte Cassino, 642.  
 Montecatini, 547.  
 Monte Pagano, 413.  
 Monza, 136, 1710.  
 Monzambano, 857.  
 Moretta, 483.  
 Morozzo, 701, 775.  
 Mortara, 291, 740, 849, 978, 984, 1682.  
 Mosca, 109, 110, 774, 1528, 1532, 1533,  
 1543.  
 Murano, 944.

## N

Napoli, 16, 38, 49, 206, 314, 398, 404,  
 464, 520, 528, 531, 558, 621, 641, 704,  
 781, 783, 790, 799, 804, 813, 817, 819,  
 824-828, 837, 839, 871, 878, 934, 958,  
 971, 1002, 1011, 1035, 1053, 1079,  
 1085, 1088, 1104, 1122, 1203, 1555  
 1712, 1767, 1774, 1780, 1787, 1793,  
 1796, 1799, 1803, 1806, 1811, 1813-  
 1816, 1819, 1821, 1824-1826, 1833,  
 1838, 1853, 1856, 1883, 1886.  
 Naviglio, 1682.  
 Neive, 781, 1589.  
 Nervi, 1383, 1595.  
 Neva, 771.  
 New York, 890.  
 Nizza, 79, 85, 92, 103, 114, 170, 417, 484,  
 602, 672, 783, 812, 814, 821, 883, 958,  
 958, 1039, 1083, 1245, 1331, 1335,  
 1355, 1363, 1476, 1500, 1522, 1543,  
 1546, 1553, 1559, 1645, 1651, 1772,  
 1778, 1780, 1783, 1793, 1822, 1825,  
 1827, 1829, 1835.  
 Normandia, 1400, 1407, 1622.  
 Novara, 137, 199, 216, 370, 494, 540,  
 579, 784, 833, 849, 921, 988, 1002.

1053, 1059, 1085, 1167, 1281, 1436,  
1524, 1682, 1844.  
Novi Ligure, 1682, 1684.

### O

Olanda, 352, 357, 360, 387, 390, 393,  
406, 414, 424, 433, 445, 451, 457, 479,  
480, 489, 495, 521, 547, 607, 650, 653,  
666, 737, 932, 1554, 1615, 1624.

Oleggio, 81.

Oporto, 1012, 1015.

Ostenda, 1465, 1478 1800.

Oulx, 1689.

Oxford, 882.

### P

Padova, 834, 835, 882, 897.

Paesi Bassi, 384, 523, 1530.

Palermo, 345, 352, 388, 391, 398, 555,  
641, 650, 819, 820, 825, 826, 835, 837,  
846, 880, 913, 917, 934, 998, 1001,  
1035.

Palestina, 361.

Palestro, 1698, 1700.

Pallanza, 532, 1109, 1292.

Palmanova, 873, 1705.

Parigi, 13, 16, 74, 81, 88, 90, 92, 99, 100,  
139, 153, 154, 164, 169, 182, 188, 189,  
201, 207, 243, 246, 252, 262, 291, 313,  
335, 340, 343, 350, 351, 360, 369, 374,  
375, 395, 399, 404, 417, 418, 424, 427,  
428, 430, 434, 442, 445, 457, 458, 465,  
476, 480, 498, 502, 513, 517, 521, 528,  
544, 547, 557, 579, 585, 587, 595, 606,  
624, 650, 651, 653, 659, 661, 665, 671,  
672, 674, 676, 685, 689, 703, 705, 708,  
711, 714, 721, 737, 740, 742, 750, 760,  
761, 795, 839, 841, 885, 890, 896, 901,  
919, 928, 932, 936, 964, 970, 974, 988,  
996, 1000, 1003, 1005, 1009, 1012-  
1015, 1018-1022, 1024, 1027-1029,  
1033, 1035, 1067-1070, 1072, 1085,

1087, 1100, 1115, 1122, 1135, 1139,  
1147, 1149, 1150, 1152-1154, 1159,  
1162, 1165, 1170, 1183, 1184, 1199,  
1202, 1203, 1206, 1207, 1211, 1213,  
1214, 1226, 1235, 1242, 1246, 1252,  
1254, 1258-1260, 1264, 1266, 1271,  
1280, 1288, 1296, 1301, 1317, 1321,  
1324, 1327, 1330-1332, 1345, 1360,  
1371, 1376, 1388, 1400, 1432, 1441,  
1442, 1447, 1450, 1453, 1458, 1462,  
1463, 1468, 1469, 1471-1473, 1476,  
1479, 1481, 1482, 1484, 1487-1489,  
1491, 1493, 1494, 1496, 1499, 1500,  
1503, 1505, 1507, 1509, 1511, 1513,  
1517-1519, 1525, 1527, 1529, 1531,  
1532, 1536, 1538, 1548, 1551, 1562,  
1568, 1575, 1578, 1584, 1600, 1603,  
1604, 1610, 1626, 1633, 1640, 1647,  
1650, 1662, 1672, 1673, 1682, 1692,  
1700, 1724, 1727, 1737, 1745, 1747,  
1748, 1754, 1755, 1759, 1760, 1764,  
1766, 1767, 1780, 1794, 1816, 1818,  
1822, 1833, 1837, 1839, 1840, 1870,  
1871.

Park Lane, 1614.

Parma, 144, 252, 257, 781, 813, 819, 824,  
848, 854, 867, 907, 945, 983, 1024,  
1520, 1712, 1734, 1737, 1748.

Passy, 81.

Pastrengo, 1033.

Pavia, 136, 252, 476, 672, 834, 835, 837,  
853, 1691, 1694, 1869.

Persia, 705.

Perugia, 444.

Pesaro, 781.

Peschiera, 857, 858, 860, 867, 868, 872,  
873-875, 878, 907, 1705, 1712.

Pesio, 1018, 1020, 1250, 1472, 1476,  
1481, 1636.

Pessione, 96, 144, 484.

Pest, 928.

Peterhoff, 771, 778.

Piacenza, 813, 851, 854, 858, 864, 867,  
907, 909, 945, 1520, 1691, 1694, 1712,  
1748, 1782, 1792.

- Piave, 904, 908.  
 Piemonte, 11, 43, 44, 47, 205, 479, 481, 485, 498, 531, 543, 705, 774, 846, 893, 905, 971, 988, 938, 995, 999, 1023, 1034, 1035, 1048, 1065, 1066, 1077, 1085, 1104, 1141, 1156, 1199, 1314, 1328, 1333, 1368, 1393, 1395, 1402, 1465, 1520, 1535, 1542, 1552, 1621, 1635, 1640, 1654, 1660, 1667, 1673, 1675, 1690, 1714, 1718, 1721, 1725, 1729, 1759, 1791, 1815, 1820-1822, 1840, 1843, 1879.  
 Pietroburgo, 41, 111, 480, 499, 709, 710, 715, 717, 724, 725, 731, 746, 763, 768, 771, 774, 785, 797, 804, 806, 808, 813, 846, 861, 862, 866, 870, 887, 1065, 1402, 1507, 1513, 1515, 1524, 1633, 1648, 1725, 1794.  
 Pinerolo, 14, 448, 456, 672, 1076, 1118, 1120, 1130, 1134, 1161, 1189, 1204, 1208, 1258, 1275, 1305, 1310, 1378, 1400, 1603, 1782.  
 Pisa, 220, 574, 623, 674, 845, 970, 974, 1035, 1226, 1286, 1592, 1825.  
 Po, 162, 233, 358, 383, 400, 422, 587, 893, 894, 998, 1685, 1718.  
 Pollenzo, 411, 448, 494, 499, 739, 1485.  
 Polonghera, 718.  
 Polonia, 583.  
 Pompei, 1796.  
 Pontremoli, 791, 824.  
 Portogallo, 110, 498, 936.  
 Portsmouth, 882.  
 Praga, 946, 1257.  
 Presbourg, 1002.  
 Provenza, 860.  
 Prussia, 1126, 1692, 1772, 1796.  
 Prut, 1316.  
 Puglie, 817.  
 632, 635, 683, 689, 711, 731, 766, 1138, 1643.  
 Ravenna, 1645, 1759.  
 Réan, vedi Rouen.  
 Recoaro, 427, 480, 502, 516, 563.  
 Reggio Emilia, 427, 502, 516, 867, 1436, 1524.  
 Reno, 190, 480, 502, 516, 653, 671, 674, 676.  
 Revigliasco, 417.  
 Richmond, 882.  
 Rimini, 722.  
 Rinco, 314, 337, 436, 465.  
 Riva di Trento, 853.  
 Rivara, 88, 498.  
 Rivarolo, 64.  
 Rivoli, 231, 355, 878, 895.  
 Roanne, 680.  
 Roc, vedi Roccolo di Busca.  
 Roccabruna, 1476.  
 Rocca d'Arras, 158.  
 Roccolo di Busca (Roc), 12, 17, 19, 35, 49, 50, 68, 69, 102, 104, 119, 123, 130, 131, 139, 179, 207, 214, 215, 225, 228, 230, 240, 243, 246, 249, 251, 255, 300, 313, 316, 317, 319, 320, 323, 325, 326, 328, 329, 337, 388, 391, 393, 395, 397, 399, 404, 408, 410, 413, 416, 419, 422, 478, 479, 483, 484, 486, 492, 497, 503, 540, 569, 588, 594, 602, 613, 633, 634, 636, 638, 670, 674, 681, 683, 688, 690, 698, 701, 710, 763, 768, 769, 772, 776, 867, 889, 900, 926, 929, 938, 993, 1014, 1015, 1017, 1021, 1025, 1041, 1049, 1076, 1083, 1094, 1100-1102, 1106, 1109, 1113, 1120, 1127, 1131, 1134, 1138, 1145, 1152, 1161, 1167, 1172, 1176, 1178-1180, 1182, 1183, 1185, 1189, 1193, 1200, 1202, 1204, 1209, 1232, 1233, 1245, 1247, 1249, 1255, 1260, 1269, 1275, 1301, 1310, 1311, 1313, 1316, 1320, 1329-1331, 1333, 1334, 1349, 1368, 1380-1387, 1389, 1395, 1403, 1454-1457, 1460, 1469, 1470, 1473, 1479, 1481-1484.  
 Raconigi, 85, 232, 253, 385, 400, 403, 471, 481, 484, 494, 544, 571, 582, 621,

R

- 1502, 1539, 1552, 1571, 1575, 1583, 1586, 1630, 1632, 1634-1636, 1645, 1683, 1701, 1719, 1758, 1782, 1798, 1802, 1812, 1838, 1867.
- Rodano, 259.
- Roma, 10, 33, 35, 38, 49, 206, 223, 345, 383, 398, 408, 452, 457, 464, 538, 621, 623, 635, 659, 684, 689, 711, 713, 720, 722, 723, 737, 748, 753, 756, 775, 781, 784, 790, 794, 816, 821, 824, 845, 897, 964, 996, 999, 1002, 1006, 1011, 1025, 1053, 1079, 1082, 1085, 1086, 1104, 1106, 1107, 1109, 1112, 1127, 1144, 1159, 1198, 1208, 1221, 1223, 1239, 1264, 1265, 1272, 1273, 1276, 1371, 1378, 1396, 1472, 1539, 1546, 1549, 1592, 1643, 1647, 1650, 1652, 1657, 1673, 1679, 1680, 1686, 1712, 1777, 1779, 1780, 1793, 1803, 1806, 1809, 1815, 1834, 1854, 1883.
- Romagna, 35, 38, 676, 684, 699, 859, 992, 1008, 1618, 1679, 1689, 1695, 1706, 1710, 1748, 1766.
- Rossana, 1113.
- Rotterdam, 332, 393, 679.
- Rouen, 714, 1048, 1387.
- Roverbella, 888.
- Rubatto, 162, 233, 789, 1311.
- Rubicone, 1024, 1028, 1385, 1464, 1580.
- Ruffinella (tenuta), 1549.
- Russia, 26, 307, 377, 476, 517, 585, 655, 663, 694, 698, 705, 707, 796, 797, 905, 1338, 1358, 1373, 1400, 1402, 1421, 1553, 1796, 1797, 1804.
- S
- Saint Gervais, 219, 316, 1015, 1018, 1020.
- Saint Jean de Maurienne, 1068.
- Saint Julien, 196.
- Saint Vincent, 1576, 1578.
- Salerno, 494.
- Sallanches, 215, 219.
- Saluzzo, 9, 10, 53, 121, 129, 255, 324, 328, 329, 413, 484, 499, 912, 1015, 1018, 1021, 1076, 1138, 1152, 1254, 1255, 1313, 1387, 1444, 1482, 1569.
- Sambuy, 400.
- San Costanzo al Monte, 922.
- San Damiano d'Asti, 568, 779, 1251, 1252.
- San Martino Alfieri, 14, 19, 75, 78, 81, 84-87, 89, 94, 97, 99, 103, 105, 108, 111, 114, 122, 127, 129, 130, 134, 135, 137, 139, 142, 211, 214, 215, 218, 219, 222, 223, 225, 280, 313, 388, 404, 407, 420, 424, 458, 467, 471, 488, 489, 491, 492, 494, 499, 586, 594, 763, 767, 770, 772, 776, 783, 784, 797, 993, 1006, 1009, 1015, 1018, 1045, 1100, 1105-1107, 1110, 1119, 1135, 1187, 1194, 1247, 1248, 1250-1253, 1311, 1318, 1322, 1323, 1328, 1330-1333, 1397, 1400, 1402, 1403, 1406, 1407, 1439, 1476, 1538, 1540, 1542, 1580, 1587, 1589, 1591, 1635, 1638, 1639, 1645, 1715, 1719, 1721, 1724, 1727, 1728, 1735, 1738, 1742, 1804, 1806, 1807, 1811, 1852, 1871.
- San Martino, 1705.
- San Maurizio, 983.
- San Quintino, 129, 404, 421.
- San Salvario, 563, 574, 1166.
- Santa Lucia, 939.
- Santena, 164, 1790, 1840.
- Sardegna (isola di), 98, 102, 126, 199, 214, 225, 231, 235, 236, 253, 277, 316, 451, 456, 462, 464, 542, 547, 804, 991, 1112, 1220, 1469, 1657, 1837.
- Sardegna (Regno di), 38, 40, 43, 1805.
- Sarzana, 970, 987, 1226.
- Sassari, 1473.
- Sassonia, 656, 721.
- Savigliano, 85, 499, 550, 690, 707, 772, 1015, 1023, 1076, 1093, 1109, 1111, 1138, 1255, 1316, 1317, 1326, 1387, 1389, 1603, 1670, 1674, 1675, 1782, 1792.

Savoia, 16, 196, 198, 207, 250, 407, 422,  
 434, 437, 513, 557, 621, 676, 760, 854,  
 872, 883, 958, 991, 1030, 1066, 1072,  
 1083, 1084, 1246, 1292, 1344, 1488,  
 1547, 1772, 1778, 1783, 1784, 1792,  
 1793.  
 Savona, 400, 751, 768, 772, 774, 775,  
 988, 1024, 1144, 1223, 1310, 1311,  
 1471.  
 Scarnafigi, 482, 706.  
 Schewaninge, 558.  
 Schwabach, 1387, 1394, 1395, 1399,  
 1474, 1475, 1477, 1490, 1492, 1535,  
 1537, 1574.  
 Scozia, 1109, 1111, 1114, 1475.  
 Sebastopoli, 1400, 1401, 1410, 1416,  
 1438, 1482, 1524.  
 Sedlitz, 1628.  
 Senna, 1009.  
 Serravalle, 1039.  
 Sesia, 468, 1712.  
 Sestri, 1181, 1226.  
 Sèvres, 656, 666, 721.  
 Siberia, 665, 983, 1350, 1554.  
 Sicilia, 49, 206, 352, 489, 542, 781, 817,  
 824, 826, 829, 835, 841, 845, 856, 864,  
 896, 909, 913, 916, 922, 995, 1001,  
 1780, 1784, 1843, 1856.  
 Siena, 333, 1635.  
 Siria, 1801.  
 Smirne, 602.  
 Solferino, 1705, 1712, 1723, 1728.  
 Somma Campagna, 895.  
 Sommariva, 271.  
 Sorrento, 407.  
 Spa, 1529, 1582, 1590, 1640, 1790, 1798,  
 1846.  
 Spagna, 258, 352, 356, 481, 483, 498,  
 708, 867, 1158, 1254, 1392, 1394,  
 1396, 1797, 1838, 1876.  
 Spielberg, 221, 233, 240, 246, 936.  
 Spinetta, 121.  
 Stati Uniti, 271, 1325, 1667.  
 Stelvio, 474.  
 Stoccarda, 151.  
 Stradella, 854.  
 Strambino, 886, 921.  
 Strasburgo, 676, 1543.  
 Stupinigi, 358, 362, 375, 378, 381, 385,  
 389, 456, 571, 1090, 1093, 1263, 1333,  
 1342, 1378, 1387.  
 Subiaco, 407.  
 Suffolk, 721.  
 Superga, 63, 84, 253, 400, 467, 571, 1463,  
 1840.  
 Susa, 81, 680, 692, 1689.  
 Svezia, 1575.  
 Svizzera, 16, 111, 127, 239, 318, 404,  
 480, 635, 666, 770, 798, 806, 820, 867,  
 868, 919, 984, 1030, 1159, 1393, 1585,  
 1800, 1803.

## T

Tamigi, 965.  
 Tanaro, 422, 491, 713, 719.  
 Tenaglie, 986.  
 Tenda, 602.  
 Ternavasio, 1789, 1790, 1812, 1816,  
 1847, 1854.  
 Ticino, 740, 809, 818, 839, 849, 902, 906,  
 924, 931, 958 1665-1667, 1669, 1675,  
 1712, 1883.  
 Tirolo, 878, 879, 1725.  
 Tivoli, 133.  
 Tolone, 351.  
 Torino, 8, 12, 13, 16-20, 26, 38-40, 52,  
 53, 63, 68, 83, 97, 101, 113, 116-118,  
 120, 122, 123, 125, 126, 131, 132, 134-  
 136, 139, 144, 146, 150, 153, 154, 157,  
 158, 164, 166, 168, 169, 171, 188, 189,  
 201, 230, 234, 238, 245, 246, 248, 275,  
 291, 318-323, 326-328, 331, 334, 339,  
 343, 352, 369, 374, 397, 404, 406-408,  
 410-413, 419-422, 434, 437, 451, 453,

469, 471, 474, 475, 479, 480, 483, 484, 486, 487, 489, 498, 503, 520, 529, 531, 548, 575, 586, 596, 598, 602, 611, 636, 637, 641, 644, 645, 650, 652, 680, 683, 691, 693-695, 699, 700, 702, 704, 708, 722, 740, 742, 761, 767, 768, 769, 772, 775, 776, 781, 783, 789, 793, 844, 867, 871, 883, 914, 919-921, 924, 936, 945, 991-994, 998, 1002, 1012, 1017, 1020, 1024, 1025, 1027, 1029, 1035, 1048, 1051, 1057, 1071, 1095, 1097, 1104, 1106, 1110, 1115, 1116, 1131, 1135, 1145, 1149, 1155, 1172, 1179, 1181-1183, 1187, 1189, 1190, 1192, 1234, 1240, 1241, 1245, 1247, 1249-1252, 1255-1258, 1265, 1266, 1278, 1288, 1303, 1322, 1328, 1330, 1334, 1347, 1350, 1354, 1355, 1357, 1385, 1390-1393, 1395, 1397, 1399, 1400, 1423, 1462, 1469, 1470, 1473, 1478, 1479, 1483, 1484, 1487, 1489, 1494, 1501, 1511, 1518, 1534, 1535, 1537, 1538, 1540, 1548, 1562, 1567-1569, 1579-1581, 1583, 1585, 1589, 1600, 1603, 1605, 1635, 1639, 1644, 1645, 1665, 1667, 1668, 1673, 1683, 1685, 1687, 1688, 1691, 1694, 1699, 1715, 1718, 1719, 1721, 1724, 1726, 1732-1734, 1745, 1768, 1777, 1784, 1792, 1800, 1803, 1804, 1807-1810, 1821, 1833, 1840, 1843, 1848-1850, 1856, 1875, 1882.

Tortona, 689, 1697, 1698.

Toscana, 35, 142, 433, 487, 542, 634, 639, 655, 663, 667, 676, 700, 723, 729, 781, 784, 790, 794, 816, 830, 837, 845, 847, 859, 928, 931, 936, 938, 945, 955, 965, 970, 971, 973, 988, 996, 999, 1026, 1090, 1104, 1142, 1153, 1155, 1156, 1166, 1184, 1189, 1194, 1199, 1214, 1217, 1223, 1226, 1241, 1252, 1253, 1255, 1258, 1341, 1439, 1494, 1522, 1549, 1567, 1618, 1638, 1639, 1640, 1643, 1654, 1669, 1670, 1704, 1710, 1712, 1715, 1726, 1730, 1732, 1734, 1735, 1746, 1749, 1750, 1752, 1759, 1762, 1766, 1780, 1782, 1784, 1795, 1822, 1831, 1843, 1879.

Trento, 879.

Treviso, 873, 882.

Trieste, 212, 728, 794, 875, 888, 921, 1388.

Trino, 980.

Trofarello, 802.

Trouville, 1391, 1471, 1474, 1479, 1519, 1532, 1626, 1639, 1719.

Tunisi, 1135.

Turchia, 231, 1330.

U

Udine, 864, 1635, 1665.

Umbria, 1803.

Ungheria, 767, 868, 996, 1822.

V

Valchiesa, 491, 588, 598, 645, 662, 690, 693, 751, 867, 1049, 1181, 1339, 1367, 1370, 1385.

Valeggio, 888.

Valentino, 361, 375, 383, 385, 388, 389, 540, 542, 551, 552, 1093, 1095, 1105, 1436, 1590, 1610, 1628.

Valenza, 464.

Vallese, 983.

Valmy, 1261.

Valperga, 322, 1195.

Valtellina, 879, 1659, 1661, 1712.

Var, 1772.

Varaita, 129.

Varenna, 474.

Vaudieri, 483, 1633.

Venaria, 361, 1631.

Venasca, 1618.

Veneto, 1725, 1727, 1748, 1770, 1773, 1799, 1824.

Venezia, 150, 162, 233, 422, 424, 513, 718, 741, 835, 853, 859, 864, 873, 875, 888, 892, 896, 907, 931, 937, 999, 1002, 1011, 1522, 1549, 1564, 1619, 1670, 1712, 1718, 1735.

- Vercelli, 369, 408, 431, 492, 648, 833, 1223, 1548, 1567, 1688, 1690, 1694, 1697, 1698, 1699.
- Verona, 149, 150, 411, 420, 574, 853, 864, 867, 868, 872, 883, 884, 888, 897, 1011, 1678, 1709, 1712.
- Versailles, 393, 685, 707, 1103.
- Verzuolo, 324, 326, 388, 486, 494, 574, 696, 1324, 1330, 1545, 1548, 1801, 1847.
- Vesuvio, 388.
- Viareggio, 1535.
- Vicenza, 882.
- Vichy, 1077, 1096, 1383, 1385, 1387, 1411, 1431, 1433, 1437, 1441, 1450, 1453-1456, 1460, 1462, 1464-1470, 1490, 1502, 1526, 1536, 1574, 1579, 1788, 1873, 1876, 1886.
- Vicoforte (Mondovi), 1641.
- Vienna, 92, 170, 184, 186, 193, 200, 207, 211, 212, 214, 216, 218, 220, 221, 224, 225, 227, 230, 240, 250, 275, 285, 289, 295, 306, 307, 309, 312, 318, 326, 331, 336, 339, 343, 414, 417, 465, 544, 585, 599, 608, 733, 737, 769, 777, 781, 813, 818, 841, 849, 871, 873, 875, 928, 930, 936, 946, 1072, 1104, 1293, 1359, 1388, 1434, 1439, 1569, 1617, 1665, 1680, 1694, 1770.
- Vigevano, 849, 905, 907, 908, 978, 1301, 1682.
- Vilar, 651.
- Villafalletto, 132, 772, 1317, 1318.
- Villafranca, 938, 1718, 1844.
- Vincennes, 1231.
- Vinovo, 119, 1539, 1555, 1558, 1568, 1570.
- Virle, 323, 482, 702.
- Viù, 299, 310, 313, 315, 407, 1476, 1477, 1864.
- Voghera, 905, 1685, 1697, 1698.
- Volta, 857.
- Voltri, 860.
- Volturno, 1812.

W

- Washington, 919, 1260.
- Wurtemberg, 624.

Z

- Zurigo, 1726.



## INDICE DEL VOLUME

Introduzione .....	p.	5
Avvertenza .....	»	55
Lettere .....	»	61
Indice dei nomi di persona .....	»	1891
Indice dei nomi di luogo .....	»	1973

TAVOLA GENEALOGICA - *Tavola fuori testo tra p. 16 e p. 17.*







FINITO DI STAMPARE PER I TIPI  
DELL'ALPHA PRINT S.R.L.  
VIA CALTANISSETTA, 26 - ROMA  
NEL DICEMBRE MCMXCVI





**Prezzo dell'intera opera L. 200.000**  
(I due volumi non si vendono separatamente)